VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGEURS MODERNES.

SEIZIÈME, DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

JACQUES CARTIER,

VOYAGEUR FRANÇAIS.

[1534-1542.



Jacques Cartier. — D'après un ancien dessin à la plume conservé à la Bibliothèque impériale (¹).

(¹) C'est d'après ce dessin, cité par M. Ch. Cunat, mais dont il nous a été impossible de découvrir la trace, que M. Riss, élève de Gros, a fait le portrait à l'huile de Jacques Cartier placé dans la galerie historique de Saint-Malo, et qui a servi de modèle à notre dessinateur. Une copie de cette peinture, envoyée au Canada par les soins de M. Ch. Cunat, et exposée dans la salle du parlement, a été brûlée pendant un des incendies de Québec.

Jacques Cartier ou Quartier naquit à Saint-Malo, le 31 décembre 1494, l'année même où Christophe Colomb découvrait la Jamaïque (¹). On n'a aucun renseignement sur sa famille. Il est probable qu'il commença presque dès l'enfance son apprentissage de marin, et ce fut, suivant toute apparence, pendant le cours de plusieurs voyages aux pêcheries des « Terres-Neuves » (²) qu'il conçut le dessein d'explorer les contrées inconnues de l'Amérique septentrionale ou de découvrir ce mystérieux passage au Catay (la Chine) par le nord-ouest, que l'on ne cesse point de chercher avec la plus admirable persévérance depuis plus de trois siècles. Il soumit son projet à l'amiral Philippe de Chabot, et François Iᵉʳ, qui voyait avec regret et impatience l'Espagne et le Portugal se partager le monopole des découvertes du nouveau monde, accueillit sans hésiter la proposition du pilote malouin (³).

Ce fut le 20 avril 1534 que Jacques Cartier partit de Saint-Malo, avec deux bâtiments, pour commencer ses explorations. Dans ce premier voyage, il étudia les côtes du golfe Saint-Laurent, au sud du détroit de Belle-Isle, constata que ce que l'on appelle aujourd'hui Terre-Neuve n'était qu'une île, et arriva à très-peu de distance du grand fleuve du Canada. Le 5 septembre, il était de retour à Saint-Malo. Le 19 mai de l'année suivante, il partit de nouveau, et, cette fois, se dirigeant avec confiance vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, il pénétra hardiment dans l'intérieur des terres jusqu'au village d'Hochelaga, sur l'emplacement duquel s'est élevée depuis, au pied d'une montagne, la ville de Montréal (Mont-Royal). De retour en France le 16 juillet 1536, il entreprit un troisième voyage le 23 mai 1541, et s'avança jusqu'aux rapides de Lachine ; il revint à Saint-Malo le 21 octobre 1542.

Cartier n'était pas le premier navigateur qui fût parvenu jusqu'au golfe Saint-Laurent ; il avait été précédé dans ces parages notamment par Cortereal, Cabot et Verrazzano (⁴) ; mais personne ne lui a jamais contesté l'honneur d'avoir véritablement fait et assuré la découverte du Canada. Les relations de

(¹) Voy. notre troisième volume, p. 151.

(²) On donnait alors ce nom indifféremment aux îles et aux côtes du continent du Labrador, du golfe Saint-Laurent ou de l'Acadie, faute de notions suffisantes sur la configuration réelle de ces contrées.

(³) On rapporte que François Iᵉʳ disait : « Où donc est l'article du testament d'Adam qui me déshérite du nouveau monde au profit des rois d'Espagne et de Portugal? »

(⁴) Le P. Charlevoix dit, dans son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (2 vol. in-4°, Paris, 1744) : « Quelques auteurs ont avancé qu'en 1477 Jean Scalve, Polonais, reconnut l'*Estotiland* et une partie des terres de *Labrador* ou *Laborador;* mais outre que l'Estotiland est aujourd'hui regardé comme un pays fabuleux, et qui n'a jamais existé que dans l'imagination des deux frères Lani (Zeni), nobles vénitiens, on ne sait rien de particulier de l'expédition du voyageur polonais, qui n'a eu aucune suite, et qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans le monde. Il est plus certain que, vers l'an 1497, un Vénitien nommé Jean Gabot (Cabot) et ses trois fils, qui avaient armé aux frais, ou du moins sous l'autorité de Henri VII, roi d'Angleterre (aux frais de marchands de Bristol), reconnurent l'île de Terre-Neuve et une partie du continent voisin. On ajoute même qu'ils ramenèrent à Londres quatre sauvages de ces contrées; mais de bons auteurs ont écrit qu'ils n'avaient débarqué en aucun endroit ni de l'île, ni du continent.

» Il en est à peu près de même du voyage d'un gentilhomme portugais nommé Gaspar de Cortereal, qui, en 1500, visita toute la côte orientale de Terre-Neuve, et parcourut ensuite une bonne partie de celles de Labrador. A la vérité on ne saurait nier qu'il n'ait mis pied à terre en plusieurs endroits et imposé des noms, dont quelques-uns subsistent encore; mais il n'y a nulle preuve que ce navigateur ait fait aucun établissement. Les Portugais, accoutumés à des climats plus doux, et bientôt après tout occupés à recueillir les trésors de l'Afrique, des Indes orientales et du Brésil, méprisèrent sans doute un pays couvert de neiges plus de la moitié de l'année, où il n'y avait que du poisson dont on ne connaissait point encore le prix, et dont les habitants, peu sociables et malaisés à dompter, n'avaient pour toute richesse que les peaux dont ils se couvraient.

» Quoi qu'il en soit, dès l'année 1504, des pêcheurs basques, normands et bretons faisaient la pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve et le long de la côte maritime du Canada; et je trouve dans de bons mémoires qu'en 1506 un habitant de Honfleur, appelé Jean Denys, avait tracé une carte du golfe qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Laurent. Vincent le Blanc raconte dans ses voyages que, vers le même temps, un capitaine espagnol nommé Velasco remonta 200 lieues le fleuve qui se décharge dans le golfe, et auquel on a donné le même nom; qu'il s'éleva ensuite, le long de la terre de Labrador, jusqu'à la rivière *Nevado*, découverte, dit-on, par Cortereal. Mais les récits de cet auteur sont si confus, si embarrassés, si dénués de dates et de tout ce qui peut donner du jour à une relation, que souvent on n'y trouve pas même de quoi appuyer une conjecture qui ait de la vraisemblance. Il y a d'ailleurs mêlé des choses si évidemment fabuleuses, comme ce qu'il dit de la taille gigantesque des naturels du pays, qu'on est étonné de voir de pareils contes dans un ouvrage qui a d'ailleurs quelque réputation.

» En 1508, un pilote de Dieppe, nommé Thomas Aubert (ou Hubert), amena en France des sauvages du Canada; mais il paraît qu'on a avancé sans fondement que ce navigateur avait fait la conquête de ce pays par ordre de Louis XII. Il passe pour constant dans notre histoire que nos rois n'ont fait nulle attention à l'Amérique avant l'année 1523. Alors François Iᵉʳ, voulant exciter l'émulation de ses sujets par rapport à la navigation et au commerce, comme il avait déjà fait avec tant de

ses trois voyages, devenues très-rares et d'un prix élevé ([1]), ont été réunies et publiées en 1843, au Canada, par la Société littéraire et historique de Québec, dans un recueil peu connu en France ([2]); c'est ce texte que nous réimprimons. Nous devons aussi à la Société de Québec la plupart de nos annotations; mais il est juste d'ajouter que nous avons consulté avec profit les recherches de M. Ch. Cunat, auteur d'une *Histoire de Saint-Malo* ([3]).

succès pour les aciences et les beaux-arts, donna ordre à Jean Verrazani, qui était à son service, d'aller reconnaître les nouvelles terres, dont on commençait à parler beaucoup en France.

» Verraani fut donc envoyé en 1523, avec quatre vaisseaux, pour découvrir l'Amérique septentrionale; mais nos historiens n'ont point parlé de cette première expédition, et on l'ignorerait encore aujourd'hui si nous n'avions pas une lettre de Verrazani même, que Ramusio nous a conservée dans son grand recueil. Elle est adressée à François Ier, et datée de Dieppe, du 8 juillet de l'année 1524. L'auteur y suppose que Sa Majesté était déjà instruite du succès et dea particularités de son voyage, de sorte qu'il se contente de dire qu'il était parti de Dieppe avec quatre vaisseaux, qu'il avait heureusement ramenés dana ce port. Il en sortit au mois de janvier 1524 avec deux bâtiments, *la Dauphine* et *la Normande*, pour aller en course contre les Espagnols.

» Vers la fin de la même année ou au commencement de la suivante il arma de nouveau *la Dauphine*, sur laquelle il embarqua cinquante hommes, avec des provisiona pour huit mois, et se rendit d'abord à l'île de Madère. Il en partit le dix-septième de janvier 1525 avec un petit vent d'est qui dura jusqu'au vingtième de février, et lui fit faire, suivant son estime, 500 lieues au couchant. Une tempête violente le mit ensuite à deux doigts du naufrage; mais le calme étant revenu, il continua sa route sans aucun accident, et se trouva vis-à-vis d'une terre basse. Il s'en approcha; mais ayant reconnu qu'elle était fort peuplée, il n'osa y débarquer avec si peu de monde. Il tourna au sud et fit cinquante lieues sans apercevoir aucun havre où il pût mettre son navire en sûreté, ce qui l'obligea de rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux du côté du nord, de sorte qu'il fut contraint de mouiller au large et d'envoyer sa chaloupe pour examiner la côte de plus près.

» A l'arrivée de cette chaloupe le rivage se trouva bordé de sauvages, en qui l'on voyait tout à la fois des effets de la surprise, de l'admiration, de la joie et de la crainte. Mais il n'est pas aisé de juger, sur la lettre que Verrazani écrivit au roi de France, au retour de son voyage, par quelle hauteur il découvrit d'abord la terre, ni précisément jusqu'où il s'éleva au nord. Lescarbot dit qu'il découvrit tout le pays qui est entre les 30 et 40 degrés de latitude septentrionale; mais il ne cite point ses auteurs. Verrazani nous apprend seulement que, de l'endroit où il aperçut la terre pour la première fois, il se rangea à vue pendant 50 lieues, allant toujours au midi, ce qu'il n'aurait pu faire, vu le gisement de la côte, si ce premier atterrage avait été plus au nord que les 33 degrés. Il dit même en termes formels qu'après avoir navigué quelque temps il se trouva par les 34 degrés. De là, ajoute-t-il, la côte tourne à l'orient. Quoi qu'il en soit, ayant repris sa route au nord et n'apercevant point de port, parce qu'apparemment il n'approchait point assez de terre pour distinguer les embouchures des rivières, le besoin où il était de faire de l'eau l'obligea d'avancer sa chaloupe pour en chercher; mais les vagues se trouvèrent si grosses que la chaloupe ne put jamais aborder.

» Peu de temps après son arrivée en France, il fit un nouvel armement, à dessein d'établir une colonie dans l'Amérique. Tout ce qu'on sait de cette entreprise, c'est que, s'étant embarqué, il n'a point paru depuis, et qu'un n'a jamais bien su ce qu'il était devenu; car je ne trouve aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié : qu'ayant mis le pied dans un endroit où il voulait bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens, et le mangèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malheureux sort de Verrazani fut cause que, pendant plusieurs années, ni le roi ni la nation ne songèrent plus à l'Amérique. »

Il y aurait à faire beaucoup de remarques sur ce récit de Charlevoix. Nous nous bornerons à faire observer qu'on ne peut guère douter aujourd'hui que Jean Cabot (Giovanni Gavotta, de Venise) et son fils Sébastien n'aient visité les côtes de l'Amérique septentrionale, jusqu'à la latitude du Labrador, pendant les années 1496 et 1497. Mais il est probable que, dès l'année 1463, Jean Vas Costa Cortereal avait exploré, par ordre du roi de Portugal, ces mêmes contrées, et notamment Terre-Neuve, qu'il appela la terre de la Morue, ou de *Boccalhaos*. Son fils Gaspard partit de Lisbonne en l'année 1500, et confirma la découverte du Labrador, désigné souvent dans le seizième siècle sous le nom de *Corterealis*. On sait que Gaspard Cortereal périt en cherchant ce passage du nord qui a déjà englouti tant de victimes; qu'un de ses frères, Michael Cortereal, perdit aussi la vie en allant à sa recherche, et que le roi de Portugal fut obligé de défendre à un troisième frère, Vasco Eanes Cortereal, de courir aussi à sa perte. Ce qui se rapporte à Giovanni Verrazzano ou Verrazzani est assez connu. (Voy. la Bibliographie.) — D'après l'auteur d'une publication intitulée : *Progress of discovery on the more northern coast of America*, on conserverait à la bibliothèque de Strozzi, à Florence, un manuscrit contenant une relation très-détaillée des pays visités par Verrazzani.

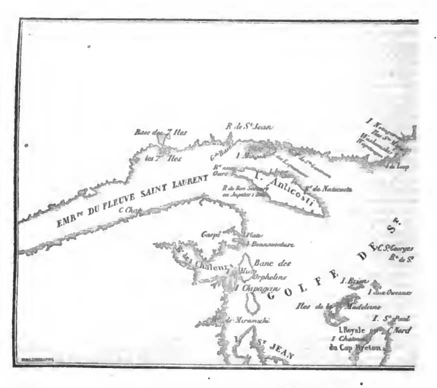
([1]) La relation du premier voyage a été imprimée à Paris en 1545, à Rouen en 1598. On possède à la Bibliothèque impériale trois manuscrits de la relation du deuxième voyage. Ramusio dans sa Collection italienne, Marc Lescarbot dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, M. Ternaux-Compans dans ses *Archives des voyages*, ont donné les deux premières relations. Hakluyt les a publiées aussi avec un fragment de la troisième. (Voy. plus loin, sur ces textes, la Bibliographie.)

([2]) M. X. Marmier a bien voulu mettre à notre disposition un exemplaire de ces Mémoires; nous les avions cherchés en vain dans les bibliothèques et chez les libraires de Paris.

([3]) Ces recherches, publiées d'abord dans la *Vigie de l'Ouest*, ont servi en partie à la rédaction de l'article CARTIER dans l'excellente *Biographie bretonne* de M. P. Levot.

PREMIER VOYAGE.

RELATION DU PREMIER VOYAGE DE JACQUES CARTIER A LA TERRE NEUVE DU NORD, JUSQUES A L'EMBOUCHURE DE LA GRANDE RIVIÈRE DE CANADA; ET, PREMIÈREMENT, DE L'ÉTAT DE SON ÉQUIPAGE, ET DES DÉCOUVERTES DU MOIS DE MAI.



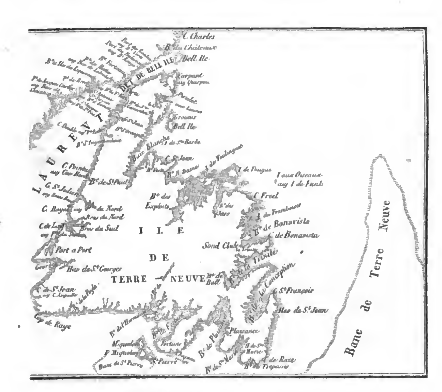
Carte de l'île de Terre-Neuve et de la côte continentale,

I. Comme le capitaine Jacques Cartier partit avec deux navires de Saint-Malo, et comme il arriva en la Terre-Neuve, appelée la Nouvelle-France, et entra au port de Bonne-Vue.

Après que messire Charles de Mouy, sieur de la Meilleray et vice-amiral de France, eut fait jurer les capitaines, maîtres et compagnons des navires, de se comporter bien et fidèlement au service du roi très-chrétien, sous les ordres du capitaine Jacques Cartier [1], nous partîmes le 20 d'avril de l'an 1534,

[1] « Charles de Mouy passa en revue les équipages et assista au départ des deux navires. » (Ch. Cunat.)

du port de Saint-Malo, avec un navire de charge chacun d'environ soixante tonneaux et armé de soixante et un hommes, et nous naviguâmes avec un tel bonheur que le 10 de mai nous arrivâmes à la Terre-Neuve, vers laquelle nous entrâmes par le cap de Bonne-Vue ([1]), lequel est au 28e degré et demi de latitude et de longitude ; mais à cause de la grande quantité de glace qui était le long de cette terre, il nous fut nécessaire d'entrer dans un port que nous nommâmes port de *Sainte-Catherine* ([2]), distant de cinq lieues du port susdit vers le sud-sud-est ; là nous nous arrêtâmes dix jours, attendant la commodité du temps, et cependant nous équipâmes et appareillâmes nos barques.



publiée en 1784 par le dépôt général des cartes de la marine.

II. — Comme nous arrivâmes en l'île des Oiseaux, et de la grande quantité d'oiseaux qui s'y trouvent.

Le 21 de mai, nous fîmes voile, ayant vent d'ouest, et tirâmes vers le nord, depuis le cap de Bonne-Vue jusqu'à l'île des Oiseaux ([3]), laquelle était restée environnée de glace, qui toutefois était rompue et

([1]) « *Bonavista*, sur la côte est de Terre-Neuve. » (Annotation de la *Société de Québec.)*
([2]) Ou havre de *Catalina*.
([3]) Ile désignée aujourd'hui, dans les cartes marines, sous le nom de *Funk-Island.*

divisée en pièces; mais, nonobstant cette glace, nos barques ne laissèrent d'y aller pour avoir des oiseaux, desquels il y a si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le voit, au point que cette île, qui peut avoir une lieue de circuit, en est si pleine qu'il semble qu'ils y soient exprès apportés et presque comme semés. Néanmoins il y en a cent fois plus alentour d'icelle et en l'air que dedans, desquels les uns sont grands comme pies, noirs et blancs, ayant le bec de corbeau. Ils sont toujours en mer et ne peuvent voler haut, d'autant que leurs ailes sont petites, point plus grandes que la moitié de la main, avec lesquelles toutefois ils volent avec même vitesse à fleur d'eau que les autres oiseaux en l'air. Ils sont excessivement gras, et étaient appelés par ceux du pays *apponath* (¹), desquels nos deux barques se chargèrent en moins de demi-heure, comme l'on aurait pu faire de cailloux; de sorte qu'en chaque navire nous en fîmes saler quatre ou cinq tonneaux, sans compter ceux que nous mangeâmes frais.

III. — De deux espèces d'oiseaux, les uns appelés godets et les autres margaux; et comme nous arrivâmes à Carpunt.

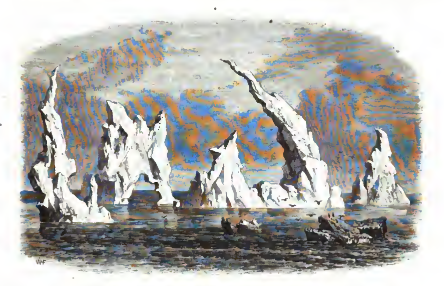
En outre, il y a un autre espèce d'oiseaux qui volent haut en l'air, et à fleur d'eau, lesquels sont plus petits que les autres, et sont appelés *godets* (²). Ils s'assemblent ordinairement en cette île, et se cachent sous les ailes des grands. Il y en a aussi d'une autre sorte, mais plus grands et blancs, séparés des autres en un canton de l'île; ils sont très-difficiles à prendre, parce qu'ils mordent comme des chiens, et ils étaient appelés *margaux* (³). Et bien que cette île soit distante de 14 lieues de la grande terre, néanmoins les ours y viennent à la nage pour y manger de ces oiseaux; et les nôtres y en trouvèrent un grand comme vache, blanc comme un cygne, qui sauta en mer devant eux; et le lendemain de Pâques, qui était en mai, voyageant vers la terre, nous le trouvâmes à moitié chemin, nageant vers elle aussi vite que nous qui allions à la voile; mais, l'ayant aperçu, nous lui donnâmes la chasse par le moyen de nos barques et le prîmes par force: sa chair était aussi bonne et délicate à manger que celle d'un veau. Le mercredi suivant, qui était le 27 dudit mois de mai, nous arrivâmes à la bouche du *golfe des Châteaux* (⁴); mais, à cause de la contrariété du temps et de la grande quantité de glace, il nous fallut entrer en un port qui était aux environs de cette embouchure, nommé *Carpunt* (⁵), auquel nous demeurâmes sans pouvoir sortir jusqu'au 9 de juin, que nous partîmes de là pour passer outre ce lieu de Carpunt, lequel est au 51ᵉ degré de latitude.

IV. — Description de la Terre-Neuve depuis le cap Rasé jusques à celui de Degrad.

La terre, depuis le *cap Rasé* jusqu'à celui de *Degrad* (⁶), fait la pointe de l'entrée du golfe qui regarde de cap à cap vers l'est, nord et sud. Toute cette partie est faite d'îles situées l'une auprès de l'autre, si bien qu'entre celles-ci il n'y a que comme de petits fleuves, par lesquels on peut aller et passer avec petits bateaux; et là il y a beaucoup de bons ports, entre lesquels sont ceux de Carpunt et de Degrad. En une de ces îles, la plus haute de toutes, l'on peut, étant debout, clairement voir les deux îles basses, près le cap Rasé, duquel lieu l'on compte 25 lieues jusqu'au port de Carpunt; et là il y a deux entrées, l'une du côté d'est, parce qu'on n'y voit que bancs et eaux basses, et il faut aller

(¹) Les Acadiens les appellent *barricardières*.
(²) Des guillemots ou des macareux, suivant l'avis du docteur Roulin et du docteur Charles Martins, de Montpellier, qui a fait le voyage au Spitzberg sur la corvette *la Recherche*. (Voy. plus loin la gravure de la p. 12.)
(³) Les pingouins, selon le docteur Roulin.
(⁴) Le détroit de Belle-Isle.
(⁵) Ou Quirpont.
(⁶) Ou *de Grat* (de grâce).

alentour de l'île, vers l'ouest, la longueur ou un peu moins si l'on veut, puis tirer vers le sud, pour aller au susdit Carpunt, et aussi l'on se doit garder de trois bancs qui sont sous l'eau, et dans le canal,



Rochers de glace dans le détroit de Belle-Isle. — D'après Edward Chappel (¹).

et vers l'île du côté d'est. Il y a fond, au canal, de trois ou quatre brasses. L'autre entrée regarde l'est, et vers l'ouest on peut mettre pied à terre.

V. — De l'île nommée à présent Sainte-Catherine.

Quittant la pointe de Degrad, à l'entrée du golfe susdit, à la volte d'ouest, l'on doute de deux îles qui restent au côté droit, desquelles l'une est distante 3 lieues de la pointe susdite, et l'autre 7 ou plus ou moins de la première, laquelle est une terre plate et basse, et il semble qu'elle soit la grande terre. J'appelai cette île du nom de *Sainte-Catherine* (²), en laquelle, vers est, il y a un pays sec et un mauvais terroir environ un quart de lieue. Pour cela, il est nécessaire de faire un peu de circuit. En cette île est le *port des Châteaux* (³), qui regarde vers le nord nord-est et le sud sud-ouest, et il y a distance de l'un à l'autre environ 15 lieues. Du susdit port des Châteaux jusqu'au *port des Gouttes* (⁴), qui est la terre du nord du golfe susdit qui regarde l'est nord-est et l'ouest sud-ouest, il y a une distance de 12 lieues et demie, et elle est à 2 lieues du *port des Balances* (⁵); et il se trouve qu'en la troisième partie du travers de ce golfe il y a trente brasses de fond à plomb. Et de ce port des Balances jusqu'au *Blanc-Sablon*, il y a 25 lieues vers l'ouest-sud-ouest. Il faut remarquer que du côté du sud-ouest de Blanc-Sablon l'on voit, par 3 lieues, un banc qui paraît dessus l'eau ressemblant à un bateau.

(¹) *Voyage to New-Foundland*; 1818.
(²) Une île appelée aujourd'hui Belle-Isle, dans le détroit du même nom.
(³) Entre Belle-Isle et la côte de Labrador.
(⁴) La baie Verte.
(⁵) La baie Rouge, sur la côte de Labrador.

VI. — Du lieu nommé Blanc-Sablon, de l'île de Brest et de l'île des Oiseaux; la sorte et quantité de ceux qui s'y trouvent, et du port nommé les Islettes.

Blanc-Sablon est un lieu où il n'y a aucun abri, du sud ni du sud-est; mais, vers le sud sud-ouest de ce lieu, il y a deux îles, l'une desquelles est appelée l'*île de Brest* (¹), et l'autre l'*île des Oiseaux* (²), en laquelle il y a grande quantité de *godets* et *corbeaux* (³), qui ont le bec et les pieds rouges, et font leurs nids en des trous sous terre comme les lapins. Passé un cap de terre distant une lieue de Blanc-Sablon, l'on trouve un port et passage appelés *les Islettes* (⁴), qui est le meilleur lieu de Blanc-Sablon, et où la pêcherie est fort grande. De ce lieu des Islettes jusqu'au *port de Brest* (⁵), il y a 18 lieues de circuit; et ce port est au 51ᵉ degré 55 minutes de latitude et de longitude.

Depuis les Islettes jusqu'à ce lieu, il y a plusieurs îles, et le port de Brest est même entre les îles, lesquelles l'environnent de plus de 3 lieues, et les îles sont basses tellement que l'on peut voir par-dessus celles-ci les terres susdites.

VII. — Comme nous entrâmes au port de Brest, et comme, tirant outre vers ouest, nous passâmes au milieu des îles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter.

Le 10 du susdit mois de juin, nous entrâmes dans le port de Brest pour avoir de l'eau et du bois, et pour nous apprêter de passer au delà de ce golfe. Le jour de Saint-Barnabé, apres avoir ouï la messe, nous tirâmes au delà de ce port vers ouest, pour découvrir les ports qui y pouvaient être. Nous passâmes par le milieu des îles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter, parce qu'elles continuent 10 lieues au delà de ce port. Nous demeurâmes en l'une de celles-ci pour y passer la nuit, et y trouvâmes grande quantité d'œufs de canes (⁶) et d'autres oiseaux qui y font leurs nids, et les appelâmes toutes en général *les Iles*.

VIII. — Des ports Saint-Antoine, Saint-Servain, Jacques Cartier; du fleuve appelé Saint-Jacques; des coutumes et des vêtements des habitants, et de l'île Blanc-Sablon.

Le lendemain, nous passâmes au delà de ces îles; et au bout celles-ci, nous trouvâmes un bon port que nous appelâmes *de Saint-Antoine* (⁷); et une ou deux lieues au delà, un petit fleuve fort profond vers le sud-ouest, lequel est entre deux autres terres; et il y a là un bon port. Nous y plantâmes une croix, et l'appelâmes *le port Saint-Servain* (⁸); et du côté du sud-ouest de ce port et fleuve se trouve, à environ une lieue, une petite île ronde comme un fourneau, environnée de beaucoup d'autres petites, lesquelles donnent la connaissance de ces ports. Au delà, à 2 lieues, il y a un autre bon fleuve plus grand, auquel nous pêchâmes beaucoup de saumons, et l'appelâmes le *fleuve de Saint-Jacques* (⁹). Étant

(¹) L'île au Bois, sur la côte de Labrador.
(²) L'île Verte, sur la côte de Labrador.
(³) Ils sont connus aujourd'hui sous le nom de cormorans; ils sont presque aussi gros qu'une dinde, et plongent jusqu'à cinq brasses et plus pour enlever un hareng ou un maquereau.
(⁴) Aujourd'hui havre de Labrador.
(⁵) Baie du Vieux-Fort, sur la côte de Labrador.
(⁶) Œufs d'un oiseau appelé *moignac* dans le Labrador.
(⁷) Baie des Homards, sur la côte de Labrador.
(⁸) Aujourd'hui Rocky-Bay, sur la côte de Labrador.
(⁹) La baie de Nepetepec, sur la côte de Labrador.

en ce fleuve, nous avisâmes un grand navire qui était de la Rochelle, et avait la nuit précédente passé au delà du port de Brest, où il pensait aller pour pêcher; mais les mariniers ne savaient où était ce lieu. Nous les accostâmes et nous mîmes ensemble en un autre port, qui est plus vers ouest, environ une lieue au delà du susdit fleuve de Saint-Jacques, lequel j'estime être un des meilleurs ports du monde, et qui fut appelé le *port de Jacques-Cartier* (¹) : si la terre correspondait à la bonté des ports, ce serait un grand bien; mais on ne la doit point appeler « terre »; ce sont bien plutôt cailloux et rochers sauvages, et lieux propres aux bêtes farouches; d'autant qu'en toute la terre vers le nord je n'y vis pas tant de terre qu'il en pourrait tenir en un *benneau* (²). Et là toutefois je descendis en plusieurs lieux; et en l'île de Blanc-Sablon il n'y a autre chose que mousse et buissons çà et là séchés et demi-morts. Et en somme, je pense que cette terre est celle que Dieu donna à Caïn : là on voit des hommes de belle taille et grandeur, mais indomptés et sauvages. Ils portent les cheveux attachés au sommet de la tête et



Habitant de la côte du Labrador. — D'après Edward Chappell.

étreints comme une poignée de foin, y mettant au travers un petit bois ou autre chose au lieu de clou, et ils y lient ensemble quelques plumes d'oiseaux. Ils vont vêtus de peaux d'animaux, aussi bien les hommes que les femmes, lesquelles sont toutefois plus recluses et renfermées en leurs habits, et ceintes par le milieu du corps, ce que ne sont pas les hommes ; ils se peignent avec certaines couleurs rouges. Ils ont leurs barques faites d'écorce d'arbre de *boul*, qui est un arbre ainsi appelé au pays, semblable à nos chênes, avec lesquelles barques ils pêchent grande quantité de loups marins; et depuis mon retour, j'ai entendu qu'ils ne faisaient pas là leur demeure, mais qu'ils y viennent de pays plus chauds, par terre, pour prendre de ces loups et autres choses pour vivre.

(¹) La baie de Shecatica, sur la côte de Labrador.
(²) Tombereau.

IX. — De quelques promontoires, à savoir : du cap Double, cap Pointu, cap Royal, cap de Lait; des montagnes des Cabanes; des îles Colombaires, et d'une grande pêcherie de morues.

Le treizième jour dudit mois, nous retournâmes à nos navires pour faire voile, parce que le temps était beau, et le dimanche nous fîmes dire la messe [1]. Le lundi suivant, qui était le 15, nous partîmes du port de Brest, et nous prîmes notre chemin vers le sud, pour avoir connaissance des terres que nous avions aperçues, qui semblaient faire deux îles. Mais quand nous fûmes environ au milieu du golfe, nous connûmes que c'était la terre ferme, où était un gros cap double l'un dessous l'autre, et à cette occasion nous l'appelâmes *cap Double* [2]. Au commencement du golfe, nous sondâmes le fond, et



Wigwam et paysage dans la baie de Saint-Georges, à Terre-Neuve. — D'après Edward Chappell.

le trouvâmes de cent brasses de tous côtés. De Brest au cap Double, il y a distance d'environ 20 lieues, et à 5 ou 6 lieues de là nous sondâmes aussi le fond, et le trouvâmes de quarante brasses : cette terre regarde le nord-est sur-ouest. Le jour suivant, qui était le seizième du mois, nous naviguâmes le long de la côte par sur-ouest et quart de sud, environ 35 lieues loin du cap Double, et nous trouvâmes des montagnes très-hautes et sauvages, entre lesquelles on voyait je ne sais quelles petites cabanes, et pour ce nous les appelâmes *montagnes des Cabanes* [3] : les autres terres et montagnes sont taillées, rompues

(1) Il est certain qu'aucun ecclésiastique n'accompagna Cartier, soit dans ce premier voyage, soit dans les autres qu'il fit ensuite au Canada. On doit donc entendre par ce passage que les prières ou l'office de la messe furent seulement dits ou récités.

(2) La pointe Riche, au port à Choix, sur la côte ouest de Terre-Neuve.

(3) Les hautes terres au sud de la baie d'Ingornachoix, sur la côte ouest de Terre-Neuve.

et entrecoupées, et entre celles-ci et la mer il y en a d'autres basses. Le jour précédent, à cause du grand brouillard et de l'obscurité du temps, nous ne pûmes avoir connaissance d'aucune terre; mais, le soir, nous apparut une ouverture de terre ressemblant à une embouchure de rivière, qui était entre ces monts des cabanes, et il y avait là un cap vers sur-ouest, éloigné de nous environ 3 lieues, et ce cap en son sommet est sans pointe tout alentour, et en bas vers la mer il finit en pointe, et pour cela il fut appelé le *cap Pointu* (¹).

Du côté du nord de ce cap, il y a une île plate; et d'autant que nous désirions avoir connaissance de cette embouchure pour voir s'il y avait quelque bon port, nous mîmes la voile bas pour y passer la nuit. Le jour suivant, qui était le vingt-septième dudit mois, nous courûmes fortune à cause du vent de nord-est, et fûmes contraints de mettre la cauque-souris et la cape, et cheminâmes vers sur-ouest jusqu'au jeudi matin, et fîmes environ 37 lieues; et nous nous trouvâmes au travers d'un golfe plein d'îles rondes comme colombiers, et pour ce nous leur donnâmes le nom de *Colombaires*. Le *golfe Saint-Julien* (²) est distant de 7 lieues d'un cap nommé *Royal* (³), qui reste vers sud et un quart de sud-ouest. Et vers l'ouest sur-ouest de ce cap, il y en a un autre, lequel au-dessous est tout entre-rompu et est rond au-dessus. Du côté du nord, il y a une île à environ une demi-lieue ; et ce cap fut appelé le *cap de Lait* (⁴). Entre ces deux caps, il y a de certaines terres basses, sur lesquelles il y en a encore d'autres qui démontrent bien qu'il doit y avoir des fleuves. A 2 lieues du cap Royal, l'on y trouve fond de vingt brasses, et il y a là la plus grande pêcherie de grosses morues qu'il est possible de voir, desquelles nous prîmes plus de cent en moins d'une heure, en attendant la compagnie.

X. — De quelques îles entre le cap Royal et le cap de Lait.

Le lendemain, qui était le dix-huitième du mois, le vent devint contraire et fort impétueux, en sorte qu'il nous fallut retourner vers le cap Royal, pensant y trouver port; et avec nos barques nous allâmes découvrir ce qui était entre le cap Royal et le cap de Lait; et nous trouvâmes que sur les terres basses il y a un grand golfe très-profond, dans lequel il y a quelques îles, et ce golfe est clos et fermé du côté du sud. Ces terres basses font un des côtés de l'entrée, et le cap Royal est de l'autre côté, et s'avancent les terres basses plus d'une demi-lieue dans la mer. Le pays est plat et consiste en mauvaise terre. Et par le milieu de l'entrée il y a une île. Ce golfe est au 48ᵉ degré et demi de latitude, et de longitude...; et en ce jour nous ne trouvâmes point de port, et pour cela nous nous retirâmes en mer, la nuit, après avoir tourné le cap à l'ouest.

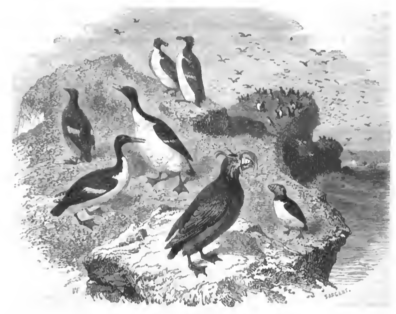
XI. — De l'île Saint-Jean.

Depuis ledit jour jusqu'au vingt-quatrième du mois, qui était la fête de saint Jean, nous fûmes battus de la tempête et du vent contraire; et il survint une telle obscurité que nous ne pûmes avoir connaissance d'aucune terre jusqu'audit jour Saint-Jean, que nous découvrîmes un cap, qui restait vers sur-ouest, distant du cap Royal d'environ 35 lieues : mais en ce jour le brouillard fut si épais, et le temps si mauvais que nous ne pûmes approcher de terre. Et d'autant qu'en ce jour on célébrait la fête de saint Jean-Baptiste, nous le nommâmes le *cap de Saint-Jean* (⁵).

(¹) Aujourd'hui *Cow-Head*, ou Tête-de-Vache, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(²) Bonne-Baie, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(³) Le cap Nord de la baie des Iles, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(⁴) La pointe Sud de la baie des Iles, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(⁵) Le cap à l'Anguille, sur la côte ouest de Terre-Neuve.

XII. — Des îles de Margaux et des espèces d'oiseaux et animaux qui s'y trouvent; de l'île de Brion et du cap du Dauphin.

Le lendemain, qui était le vingt-cinquième, le temps fut encore fâcheux, obscur et venteux, et naviguâmes une partie du jour vers ouest et nord-ouest, et le soir nous prîmes le travers jusques au second quart que nous partîmes de là, et pour lors nous connûmes, par le moyen de notre cadran, que nous étions vers nord-ouest et un quart d'ouest, éloignés de sept lieues et demie du cap Saint-Jean, et comme nous voulûmes faire voile, le vent commença à souffler du nord-ouest, et pour ce nous tirâmes vers sur-est quinze lieues. Et nous approchâmes de trois îles, desquelles il y en avait deux petites droites comme un mur, en sorte qu'il était impossible de monter dessus, et entre celles-ci il y a un petit écueil. Ces îles



Macareux et Guillemots (¹).

étaient plus remplies d'oiseaux que ne serait un pré d'herbes, lesquels faisaient là leurs nids; et en la plus grande de ces îles, il y en avait un monde de ceux que nous appelons *margaux*, qui sont blancs et plus grands qu'oisons; et ils étaient séparés en un canton, et en l'autre part il y avait des *godets*. Mais sur le rivage il y avait de ces godets et grands *apponats*, semblables à ceux de cette île dont nous avons fait mention (²). Nous descendîmes au plus bas de la plus petite, et tuâmes plus de mille godets et apponats, et nous en mîmes tant que nous voulûmes en nos barques. Ces îles furent appelées du nom de *Margaux*.

(¹) Voy. la note 2 de la p. 6.
(²) Iles aux Oiseaux.

A cinq lieues de ces îles, il y avait une autre île, du côté d'ouest, qui a environ deux lieues et autant de largeur; là nous passâmes la nuit pour avoir de l'eau et du bois. Cette île est environnée de sablon, et autour d'elle il y a une bonne source de six ou sept brasses de fond. Ces îles sont de meilleure terre que nous eussions jamais vue, en sorte qu'un champ de celles-ci vaut plus que toute la Terre-Neuve. Nous la trouvâmes pleine de grands arbres, de prairies, de campagnes pleines de froment sauvage, et de pois fleuris aussi épais et beaux que l'on eût pu voir en Bretagne, et qui semblaient avoir été semés par des laboureurs. L'on y voyait aussi grande quantité de raisins ayant la fleur blanche dessus, des fraises roses, incarnates, du persil, et d'autres herbes de bonne et forte odeur.

Alentour de cette île, il y a plusieurs grandes bêtes, comme grands bœufs, qui ont deux dents en la bouche comme un éléphant, et vivent même en la mer (¹). Nous en vîmes une qui dormait sur le rivage et allâmes vers elle avec nos barques, pensant la prendre; mais aussitôt qu'elle nous ouït, elle se jeta en mer. Nous y vîmes semblablement des ours et des loups. Cette île fut appelée l'*île de Brion* (²). En son contour il y a de grands marais vers sud-est et nord-ouest. Je crois, par ce que j'ai pu comprendre, qu'il y a quelque passage entre la Terre-Neuve et la terre de Brion (³). S'il était ainsi, ce serait pour raccourcir le temps et le chemin, pourvu que l'on pût découvrir quelque perfection en ce voyage (⁴). A quatre lieues de cette île est la terre ferme, vers ouest sur-ouest, laquelle semble être comme une île environnée d'îlettes de sable noir. Là il y a un beau cap, que nous appelâmes le *cap Dauphin* (⁵), parce que là est le commencement des bonnes terres.

Le vingt-septième de juin, nous fîmes le tour des terres qui regardent vers ouest sur-ouest, et paraissent de loin comme des collines ou des montagnes de sablon, bien que ce soient terres basses et de peu de fond. Nous n'y pûmes aller, et moins y descendre, d'autant que le vent nous était contraire; et ce jour nous fîmes 15 lieues.

XIII. — De l'île d'Alezay et du cap Saint-Pierre

Le lendemain, nous allâmes le long desdites terres, environ 10 lieues, jusques à un cap de terre rouge qui est roide et coupé comme un roc, dans lequel on voit un entre-deux qui est vers le nord, et est un pays fort bas. Et il y a aussi une petite plaine entre la mer et un étang, et de ce cap de terre et étang jusqu'à un autre cap qui apparaissait, il y a environ 14 lieues; et la terre se fait en façon d'un demi-cercle tout environné de sablon, comme une fosse sur laquelle l'on voit des marais et étangs aussi loin que se peut étendre l'œil. Et avant que d'arriver au premier cap, l'on trouve deux petites îles assez près de terre. A 5 lieues du second cap, il y a une île vers sur-ouest, qui est très-haute et pointue, laquelle fut nommée *Alezay* (⁶); le premier cap fut appelé *de Saint-Pierre* (⁷), parce que nous y arrivâmes au jour et fête dudit saint.

(¹) Des morses.

(²) Vraisemblablement ainsi nommée par Cartier en l'honneur de l'amiral de France d'alors, le vicomte de Chabot, seigneur de Brion, sous la protection duquel Cartier avait entrepris ce voyage de découvertes.

(³) C'est le passage d'aujourd'hui, entre le cap Ray et le cap Breton, que Cartier ne paraît avoir découvert qu'au retour de son deuxième voyage au Canada.

(⁴) « La perfection que cherche Jacques Cartier est de trouver un passage pour aller par là en Orient. » (Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France.*)

(⁵) C'est un des caps des îles de la Madeleine, que Cartier paraît avoir pris pour la terre ferme.

(⁶) Une des îles de la Madeleine.

(⁷) Autre cap des îles de la Madeleine.

XIV. — Du cap d'Orléans, du fleuve des Barques, du cap des Sauvages, et de la qualité et température de ces pays.

Depuis l'île de Brion jusques en ce lieu, il y a bon fond de sablon; et ayant sondé également vers sur-ouest jusques à en approcher de 5 lieues de terre, nous trouvâmes 25 brasses et, à une lieue près, 12 brasses, et près du bord 6, plus que moins, et bon fond. Mais parce que nous voulions avoir plus grande connaissance de ces fonds pierreux pleins de roches, nous mîmes les voiles bas et de travers. Et le lendemain, pénultième du mois, le vent vint du sud et quart de sur-ouest; nous allâmes vers ouest jusques au mardi matin, dernier jour du mois, sans connaître et moins découvrir aucune terre, excepté que vers le soir nous aperçûmes une terre qui semblait faire deux îles, et qui demeurait derrière nous vers ouest et sur-ouest, à environ neuf ou dix lieues. Et ce jour nous allâmes vers ouest, jusques au lendemain au lever du soleil, quelque quarante lieues. Et faisant ce chemin, nous connûmes que cette terre qui nous était apparue comme deux îles était la terre ferme, située au sur-ouest et nord nord-ouest, jusques à un très-beau cap de terre nommé le *cap d'Orléans.*

Toute cette terre est basse et plate, et la plus belle qu'il soit possible de voir, pleine de beaux arbres et de prairies. Il est vrai que nous n'y pûmes trouver de port, parce qu'elle est entièrement pleine de bancs et de sables. Nous descendîmes en plusieurs lieux avec nos barques, et entre autres nous entrâmes dans un beau fleuve de peu de fond, et pour cela il fut appelé le *fleuve des Barques* (¹); d'autant que nous vîmes quelques barques d'hommes sauvages qui traversaient le fleuve, et nous n'eûmes pas d'autre connaissance de ces sauvages, parce que le vent venait de mer et chargeait la côte; si bien qu'il fallut nous retirer vers nos navires. Nous allâmes vers nord-est jusques au lever du soleil du lendemain, premier juillet, auquel temps s'éleva un brouillard et tempête, et à cause de quoi nous abaissâmes les voiles jusques à environ deux heures avant midi, que le temps se fit clair, et que nous aperçûmes le cap d'Orléans, avec un autre lieu qui en était éloigné vers le nord un quart de nord-est, qui fut appelé le *cap des Sauvages*. Du côté du nord-est de ce cap, à environ une demi-lieue, il y a un banc de pierres très-périlleux.

Pendant que nous étions près de ce cap, nous aperçûmes un homme qui courait derrière nos barques, allait le long de la côte, et nous faisait plusieurs signes que nous devions retourner vers ce cap. Voyant tels signes, nous commençâmes à tirer vers lui; mais, nous voyant venir, il se mit à fuir. Étant descendus en terre, nous mîmes devant lui un couteau et une ceinture de laine sur un bâton. Cela fait, nous retournâmes à nos navires. Ce jour, nous allâmes, tournant cette terre, neuf ou dix lieues, cuidant trouver quelque bon port, ce qui ne fut pas possible, d'autant que, comme j'ai déjà dit, toute cette terre est basse, et que c'est un pays environné de bancs et de sablons. Néanmoins nous descendîmes ce jour en quatre lieux, pour voir les arbres, qui y étaient très-beaux et de grande odeur, et nous trouvâmes que c'étaient des cèdres, des ifs, des pins, des ormeaux, des frênes, des saules et plusieurs autres à nous inconnus, tous néanmoins sans fruits. Les terres où il n'y a point de bois sont très-belles et toutes pleines de pois, de raisin blanc et rouge, ayant la fleur blanche dessus, de fraises, de mûres, de froment sauvage, comme seigle, qui semble y avoir été semé et labouré; et cette terre est de meilleure température qu'aucune qui se puisse voir, et de grande chaleur : l'on voit une infinité de grives, ramiers et autres oiseaux; en somme, il n'y a faute d'autre chose que de bons ports.

(¹) La rivière de Miramichi?

XV. — Du golfe nommé Saint-Lunaire et autres golfes notables et caps de terre, et de la qualité et bonté de ces pays.

Le lendemain, second de juillet, nous découvrîmes et aperçûmes la terre du côté du nord, à notre opposite, laquelle se joignait avec celle ci-devant dite. Après que nous en eûmes fait tout le tour, nous trouvâmes qu'elle contenait en rondeur .... de profond et autant de diamètre. Nous l'appe-



Sauvage canadien. — D'après le tableau de West représentant la mort du général Wolf.

lâmes le *golfe Saint-Lunaire,* et nous allâmes au cap avec nos barques vers le nord, et nous trouvâmes le pays si bas que, par l'espace d'une lieue, il n'y avait qu'une brasse d'eau. Du côté vers nord-est du cap susdit, environ sept ou huit lieues, il y avait un autre cap de terre ; au milieu desquels est un golfe en forme de triangle, qui a très-grand fond, tant que nous pouvions étendre la vue sur lui ; il restait

vers le nord-est. Ce golfe est environné de sablons et lieux bas par dix lieues, et il n'y a pas plus de deux brasses de fond. Depuis ce cap jusqu'à la rive de l'autre cap de terre, il y a quinze lieues.

Étant au travers de ces caps, nous découvrîmes une autre terre et cap qui restaient au nord, un quart nord-est, pour tant que nous pouvions voir. Toute la nuit, le temps fut fort mauvais et venteux, si bien qu'il nous fut besoin de mettre la cape de la voile jusques au lendemain matin, troisième de juillet, que le vent de l'ouest vint, et fûmes portés vers le nord pour reconnaître cette terre qui nous restait du côté du nord et du nord-est sur les terres basses, entre lesquelles basses et hautes terres était un grand golfe et ouverture de cinquante-cinq brasses de fond en quelques lieues, et large d'environ quinze lieues. A cause de la grande profondeur, largeur et changement des terres, nous eûmes espérance de pouvoir trouver passage comme le passage des Châteaux. Ce golfe regarde vers l'est nord-est, ouest sur-ouest. Le terroir qui est du côté du sud du golfe est aussi bon et beau à cultiver, et plein de campagnes et prairies aussi belles que nous ayons vues, tout plat comme serait un lac; et celui qui est vers le nord est un pays haut, avec montagnes hautes et pleines de forêts et de bois très-hauts et gros de diverses sortes. Entre autres, il y a de très-beaux cèdres et sapins autant qu'il est possible de voir, et bons à faire des mâts de navires de plus de trois cents tonneaux, et nous ne vîmes aucun lieu qui ne fût plein de ces bois, excepté en deux places que le pays était bas, plein de prairies, avec deux très-beaux lacs. Le milieu de ce golfe est au 48e degré et demi de latitude.

XVI. — Du cap d'Espérance et du lieu Saint-Martin; et comme les barques d'hommes sauvages approchèrent de nos barques, et, ne se voulant retirer, furent épouvantés de quelques coups de passe-volant et de nos dards; et comme ils s'enfuirent à grande hâte.

Le cap de cette terre du sud fut appelé *cap d'Espérance*, à cause de l'espérance que nous avions d'y trouver passage. Le quatrième jour de juillet, nous allâmes le long de cette terre, du côté du nord, pour y trouver port, et nous entrâmes en un petit port et lieu tout ouvert vers le sud, où il n'y a aucun abri contre ce vent. Nous trouvâmes bon d'appeler le lieu *Saint-Martin*, et nous demeurâmes là depuis le quatrième de juillet jusques au douzième. Et pendant que nous étions en ce lieu, nous allâmes, le lundi, sixième de ce mois, après avoir ouï la messe, avec une de nos barques, pour découvrir un cap et pointe de terre, qui en est éloigné sept ou huit lieues du côté d'ouest, pour voir de quel côté se tournait cette terre. Et étant à demi-lieue, nous aperçûmes deux barques d'hommes sauvages qui passaient d'une terre à l'autre, et étaient plus de quarante ou cinquante barques, desquelles une partie approcha de cette pointe; et sautèrent en terre un grand nombre de ces gens, faisant grand bruit; et ils nous faisaient signe que nous allassions à terre, montrant des peaux sur quelques bois. Mais d'autant que nous n'avions qu'une seule barque, nous n'y voulûmes aller, et nous naviguâmes vers l'autre bande qui était en mer. En nous voyant fuir, ils ordonnèrent deux de leurs barques les plus grandes pour nous suivre, avec lesquelles se joignirent ensemble cinq autres de celles qui venaient du côté de la mer; et tous s'approchèrent de notre barque, sautant et faisant signe d'allégresse et de vouloir amitié, disant en leur langue : *Na peu ton damen assur tah* (1), et autres paroles que nous n'entendions pas. Mais parce que, comme nous avons dit, nous n'avions qu'une seule barque, nous ne voulûmes nous fier à leurs signes, et nous leur donnâmes à entendre qu'ils se retirassent, ce qu'ils ne voulurent faire; mais ils venaient avec une si grande furie vers nous, qu'aussitôt ils environnèrent notre barque avec les sept qu'ils avaient. Et parce que, quelques signes que nous fissions, ils ne se voulaient retirer, nous lâchâmes sur eux deux passe-volants, dont épouvantés ils retournèrent vers la susdite pointe, faisant très-grand bruit, et, demeurés là quelque peu, ils commencèrent derechef à venir vers nous comme devant, en sorte qu'étant approchés de la barque, nous décochâmes deux de nos dards au milieu d'eux, ce qui les épouvanta tellement qu'ils commencèrent à fuir en grande hâte et n'y voulurent jamais revenir.

(1) « Belleforest interprète ceci : « Nous voulons avoir ton amitié. » Je ne sais où il l'a pris; mais aujourd'hui ils ne parlent plus ainsi. » (Lescarbot.)

XVII. — Comme, ces sauvages venant vers nos navires, et les nôtres allant vers les leurs, descendirent les uns et les autres en terre; et comme les sauvages se mirent à trafiquer en grande allégresse avec les nôtres.

Le lendemain, une partie de ces sauvages vinrent avec neuf des leurs à la pointe et entrée du lieu d'où nos navires étaient partis. Et étant avertis de leur venue, nous allâmes avec nos barques à la pointe où ils étaient; mais, sitôt qu'ils nous virent, ils se mirent en fuite, faisant signe qu'ils étaient venus pour naviguer avec nous, montrant des peaux de peu de valeur dont ils se vêtent. De même nous leur faisions signe que nous ne leur voulions pas de mal, et, en signe de cela, deux des nôtres descendirent en terre pour aller vers eux, et leur porter couteaux, ferrements, avec un chapeau rouge pour donner à leur capitaine. Ce que voyant, ils descendirent aussi à terre, portant de ces peaux, et ils commencèrent à trafiquer avec nous, montrant une grande et merveilleuse allégresse d'avoir de ces ferrements et autres choses, dansant toujours et faisant plusieurs cérémonies, et, entre autres, ils se jetaient de l'eau de mer sur leur tête avec les mains; si bien qu'ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient, ne retenant rien. De sorte qu'il leur fallut s'en retourner tout nus, et ils nous firent signe qu'ils retourneraient le lendemain et apporteraient d'autres peaux.

XVIII. — Comme, après que les nôtres eurent envoyé deux hommes en terre avec des marchandises, venaient trois cents sauvages en grande joie; de la qualité de ce pays, de ce qu'il produit, et du golfe de la Chaleur.

Le jeudi, huitième du mois, le vent n'étant pas bon pour sortir avec nos navires, nous appareillâmes nos barques pour aller découvrir ce golfe, et courûmes en ce jour vingt-cinq lieues dans celui-ci. Le lendemain, ayant bon temps, nous naviguâmes jusques à midi, auquel temps nous eûmes connaissance d'une grande partie de ce golfe, et, comme sur les terres basses, il y avait d'autres terres avec hautes montagnes. Mais voyant qu'il n'y avait point de passage, nous commençâmes à retourner, faisant notre chemin le long de cette côte, et, naviguant, nous vîmes des sauvages sur le bord d'un lac qui est sur les terres basses, lesquels sauvages faisaient plusieurs feux. Nous allâmes là et trouvâmes qu'il y avait un canal de mer qui entrait en ce lac, et nous tînmes nos barques en l'un des bords de ce canal. Les sauvages s'approchèrent de nous avec une de leurs barques, et nous apportèrent des pièces de loup marin cuites, lesquels ils mirent sur des boises, et puis ils se retirèrent, nous donnant à entendre qu'ils nous les donnaient. Nous envoyâmes des hommes en terre avec des mitaines ([1]), couteaux, chapelets et autres marchandises, dont ils se réjouirent infiniment; et aussitôt ils vinrent tout à coup au rivage où nous étions avec leurs barques, apportant des peaux et autres choses qu'ils avaient pour avoir de nos marchandises, et ils étaient plus de trois cents tant hommes que femmes et enfants. Et nous voyions une partie des femmes qui ne passèrent pas, lesquelles étaient jusques aux genoux dans la mer, sautant et chantant. Les autres, qui avaient passé là où nous étions, venaient familièrement à nous, frottant leurs bras avec leurs mains, et après ils les haussaient vers le ciel, sautant et faisant plusieurs signes de réjouissance. Et tellement ils s'assurèrent avec nous, qu'enfin ils trafiquaient de main à main de tout ce qu'ils avaient, en sorte qu'il ne leur resta autre chose que le corps tout nu, parce qu'ils donnèrent tout ce qu'ils avaient qui était chose de peu de valeur. Nous connûmes que ce peuple pourrait aisément se convertir à notre foi. Ils vont de lieu à autre, vivant de la pêche. Leur pays est plus chaud que n'est l'Espagne ([2]), et le plus beau qu'il est possible de voir, tout égal et uni, et il n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres, bien que ce soient sablons, et où il n'y ait du froment sauvage qui a l'épi comme le seigle et le grain comme

([1]) Selon Hakluyt, qui a traduit cette relation en anglais, le mot *mitaines* signifiait *hachots*, ou petites haches.

([2]) « L'auteur s'est ici équivoqué; on a voulu faire une règle perpétuelle d'un accident de chaleur, car le golfe, étant au 48e degré et demi, ne peut être si chaud mêmement en ce pays-là. » (Lescarbot.)

de l'avoine, et des pois aussi épais que s'ils y avaient été semés et cultivés, du raisin blanc et rouge avec la fleur blanche dessus, des fraises, des mûres, roses rouges et blanches, et autres fleurs de plai-



Régates indiennes sur le fleuve Saint-Laurent. — D'après Catlin.

sante, douce et agréable odeur : aussi il y a là beaucoup de belles prairies, et bonnes herbes et lait, où il y a grande abondance de saumon. Ils appellent une mitaine, en leur langue, *cochi*, et un couteau *bacon*. Nous appelâmes ce golfe, *golfe de la Chaleur* (¹).

XIX. — D'une autre nation de sauvages ; de leur costume et de leur manière de vivre.

Étant certains qu'il n'y avait aucun passage par ce golfe, nous fîmes voile et partîmes de ce lieu de Saint-Martin le dimanche, douzième de juillet, pour découvrir au delà de ce golfe, et nous allâmes vers est, environ dix-huit lieues, jusques au *cap du Pré*, où nous trouvâmes le flot très-grand et fort peu de fond, la mer courroucée et tempêtueuse, et à cause de cela il fallut nous retirer à terre vers le cap susdit, en une île vers est à environ une lieue de ce cap, et là nous mouillâmes l'ancre pour cette nuit. Le lendemain, nous fîmes voile dans l'intention de faire le tour de cette côte, laquelle est située vers le nord et nord-est; mais un vent survint si contraire et impétueux qu'il nous fut nécessaire de retourner au lieu d'où nous étions partis. Et là nous demeurâmes tout ce jour, jusques au lendemain que nous fîmes voile et vînmes au milieu d'un fleuve, éloigné de cinq ou six lieues du *cap du Pré*. Et étant au travers du fleuve, nous eûmes derechef le vent contraire, avec un grand brouillard et obscurité, tellement qu'il nous fallut entrer en ce fleuve le mardi, quatorzième du mois, et nous y demeurâmes à l'entrée jusques au seizième, attendant le bon temps pour pouvoir sortir. Mais en ce seizième, qui était le jeudi, le vent crût en telle sorte qu'un de nos navires perdit une ancre, et pour cela il nous fut besoin de passer plus outre en ce fleuve quelque sept ou huit lieues pour gagner un bon port où il y eût bon fond, lequel

(¹) Aujourd'hui la baie des Chaleurs.

nous avions été découvrir avec nos barques. Et, à cause du mauvais temps, de la tempête et obscurité qu'il fit, nous demeurâmes en ce port jusques au vingt-cinquième, sans pouvoir sortir.

Cependant nous vîmes une grande quantité d'hommes sauvages qui pêchaient des tombes (¹), desquelles



Pêche des Indiens. — D'après Catlin.

il y a grande quantité. Ils étaient environ quelque quarante barques, et, tant en hommes que femmes et enfants, plus de deux cents, lesquels, après qu'ils eurent quelque peu conversé en terre avec nous, venaient familièrement au bord de nos navires avec leurs barques. Nous leur donnions des couteaux, chapelets de verre, peignes et autres choses de peu de valeur, dont ils se réjouissaient infiniment, chantant et dansant dans leurs barques. Ceux-ci peuvent être vraiment appelés sauvages, d'autant qu'ils ne se peut trouver gens plus pauvres du monde, et je crois que tous ensemble ils n'eussent pu avoir la valeur de cinq sous, excepté leurs barques et rets. Ils n'ont qu'une petite peau pour tout vêtement, avec laquelle ils couvrent les parties honteuses du corps, avec quelques autres vieilles peaux dont ils se vêtent à la mode des Égyptiens. Ils n'ont ni la nature, ni le langage des premiers que nous avions trouvés. Ils portent la tête entièrement rasée, hormis un floquet de cheveux au plus haut de la tête, lesquels ils laissent croître longs comme une queue de cheval, et qu'ils lient sur la tête avec des aiguillettes de cuir. Ils n'ont d'autre demeure que dessous ces barques, lesquelles ils renversent et s'étendent dessous sur la terre, sans aucune couverture.

Ils mangent la chair presque crue, et la chauffent seulement le moins du monde sur des charbons; ils font de même pour le poisson. Nous allâmes, le jour de la Madeleine, avec nos barques, au lieu où ils étaient, sur le bord du fleuve, et descendîmes librement au milieu d'eux, ce dont ils se réjouirent beaucoup, et tous les hommes se mirent à danser et chanter en deux ou trois bandes, et faisant grand signe de joie pour notre venue. Ils avaient fait fuir les jeunes femmes dans les bois, hormis deux ou trois qui étaient restées avec eux. Nous donnâmes à chacune d'elles un peigne et une clochette d'étain, dont elles se réjouissaient beaucoup, remerciant le capitaine et lui frottant les bras et la poitrine avec leurs propres mains. Les hommes, voyant que nous avions fait quelques présents à celles qui étaient restées, firent venir celles qui s'étaient réfugiées au bois, afin qu'elles eussent quelque chose comme les autres; elles

(¹) Hakluyt, dans sa traduction, dit que ce sont des maquereaux.

étaient environ vingt femmes, lesquelles toutes en un moment se mirent sur ce capitaine, le touchant et frottant avec leurs mains selon leur coutume de caresses, et il donna à chacune d'elles une clochette d'étain de peu de valeur, et incontinent elles commencèrent à danser ensemble, disant plusieurs chansons.

Nous trouvâmes là grande quantité de tombes qu'ils avaient prises sur le rivage avec certains rets faits exprès pour pêcher, d'un fil de chanvre qui croît en ce pays, où ils font ordinairement leur demeure ordinaire, parce qu'ils ne se mettent en mer qu'au temps qui est bon pour pêcher, comme j'ai entendu. Il croît aussi, en ce pays, du mil gros comme un pois, pareil à celui qui croît au Brésil, dont ils mangent au lieu de pain, et ils en avaient abondance, et l'appellent en leur langue *kapaige*. Ils ont aussi des prunes qu'ils sèchent, comme nous faisons, pour l'hiver, et ils les appellent *honesta;* même ils ont des figues, des noix, des pommes et d'autres fruits, et des fèves qu'ils nomment *sahu*, les noix *cahehya*, les figues..., les pommes... Si on leur montrait quelque chose qu'ils n'ont point, et s'ils ne pouvaient savoir ce que c'était, branlant la tête, ils disaient : *Nohda*, c'est-à-dire qu'ils n'ont point et ne savent ce que c'est (¹). Ils nous montraient par signes le moyen d'accoutrer les choses qu'ils ont et comme elles ont coutume de croître. Ils ne mangent aucune chose qui soit salée, sont grands larrons, et dérobent tout ce qu'ils peuvent.

XX. — Comme les nôtres plantèrent une grande croix sur la pointe de l'entrée du port, et comme le capitaine de ces sauvages, étant enfin entré en un long pourparler avec notre capitaine, accorda que deux de ses enfants allassent avec lui.

Le premier jour d'août, nous fîmes faire une croix haute de 30 pieds, qui fut faite en la présence de ceux-ci, sur la pointe de l'entrée de ce port, au milieu de laquelle nous mîmes un écusson relevé avec trois fleurs de lis; et dessus était écrit, entaillé en du bois : VIVE LE ROI DE FRANCE. Après, nous la plantâmes, en leur présence, sur ladite pointe, et ils la regardaient fort tant lorsqu'on la faisait que lorsqu'on la plantait. Et l'ayant élevée en haut, nous nous agenouillions tous, ayant les mains jointes, l'adorant à leur vue, et leur faisions signe, regardant et montrant le ciel, que de celle-ci dépendait notre rédemption, de laquelle chose ils s'émerveillèrent beaucoup, se tournant entre eux, puis regardant cette croix.

Mais étant retournés en nos navires, leur capitaine vint, avec une barque, à nous, vêtu d'une vieille peau d'ours noir, avec ses trois fils et un sien frère, qui ne s'approchèrent pas si près du bord comme ils avaient coutume, et il fit une longue harangue, montrant cette croix, et en faisant le signe avec deux doigts; puis il montrait toute la terre des environs, comme s'il eût voulu dire qu'elle était toute à lui et que nous n'y devions planter aucune croix sans son congé. Sa harangue finie, nous lui montrâmes une mitaine, feignant de lui vouloir donner en échange de sa peau, à quoi il prit garde, et ainsi peu à peu il s'accosta au bord de nos navires. Mais un de nos compagnons, qui était dans le bateau, mit la main sur sa barque, et à l'instant il sauta dedans avec deux ou trois hommes, et ils le contraignirent aussitôt d'entrer en nos navires, dont ils furent tous étonnés; mais le capitaine les assura qu'ils n'auraient aucun mal, leur montrant grand signe d'amitié, les faisant boire et manger avec bon accueil. Et après, on leur donna à entendre, par signes, que cette croix était plantée là pour donner quelque marque et connaissance, afin que l'on pût entrer en ce port, que nous y voulions retourner dans peu, et que nous apporterions des ferrements et autres choses, et que nous désirions mener avec nous deux de ses fils, et qu'après nous retournerions en ce port. Et ainsi nous fîmes vêtir à ses fils à chacun une chemise, un sayon de couleur et une toque rouge, leur mettant aussi à chacun une chaîne de laiton au col, dont ils furent fort contents, et ils donnèrent leurs vieux habits à ceux qui s'en retournaient. Puis nous fîmes présent d'une mitaine à chacun des trois que nous renvoyâmes et de quelques couteaux, ce qui leur apporta grande joie. Ceux-ci étant retournés à terre, et ayant raconté les nouvelles aux autres, environ sur le midi vinrent à nos navires six de leurs barques, ayant à chacune cinq ou six hommes, qui venaient dire adieu à ceux que

(¹) « Le langage de ces peuples a changé, car aujourd'hui ils ne parlent point ainsi. » (Lescarbot.

nous avions retenus, et ils leur apportèrent du poisson, et leur tenaient plusieurs paroles que nous n'entendions pas, faisant signe qu'ils n'ôteraient pas cette croix.

XXI. — Comme, étant hors du port susdit, cheminant derrière cette côte, nous allâmes pour chercher la terre qui est située sud-est et nord-ouest.

Le lendemain, s'éleva un bon vent, et nous nous mîmes hors du port. Etant hors du fleuve susdit, nous tirâmes vers est-nord-est, d'autant que, près de l'embouchure de ce fleuve, la terre fait un circuit et fait un golfe en forme d'un demi-cercle, en sorte que de nos navires nous voyions toute la côte, derrière laquelle nous cheminâmes, et nous nous mîmes à chercher la terre située vers ouest et nord-ouest, et il y avait un autre pareil golfe distant 20 lieues dudit fleuve.

XXII. — Des caps Saint-Louis et de Montmorency, et de quelques autres terres; et comme une de nos barques, ayant heurté contre un écueil, ne laissa de passer outre.

Nous allâmes donc le long de cette terre, qui est, comme nous avons dit, située au sud-est et au nord-ouest, et, deux jours après, nous vîmes un autre cap où la terre commence à se tourner vers l'est, et nous allâmes le long de celle-ci quelque 16 lieues, et de là cette terre commence à tourner vers le nord; et à 3 lieues de ce cap, il y a fond de 24 brasses de plomb. Ces terres sont plates et les plus découvertes de bois que nous ayons encore pu voir. Il y a de belles prairies et des campagnes très-vertes. Ce cap fut nommé *de Saint-Louis*, parce qu'en ce jour on célébrait sa fête, et il est au 49e degré et demi de latitude et de longitude... Ce jour, au matin, nous étions vers l'est de ce cap, et nous allâmes vers nord-ouest, pour approcher de cette terre, étant presque nuit, et nous trouvâmes qu'elle regardait le nord et le sud. Depuis ce cap de Saint-Louis jusques à un autre nommé le *cap de Montmorency*, il y a quelque 15 lieues; la terre commence à tourner vers nord-ouest. Nous voulûmes sonder le fond à 3 lieues près de ce cap; mais nous ne le pûmes trouver avec 150 brasses, et pour cela nous allâmes le long de cette terre environ 10 lieues jusques à la latitude des 50 degrés.

Le lendemain suivant, au lever du soleil, nous connûmes et vîmes d'autres terres qui nous restaient du côté du nord et nord-est, lesquelles étaient très-hautes et coupées, et semblaient être des montagnes, entre lesquelles il y avait d'autres terres basses, ayant des bois et des rivières. Nous passâmes autour de ces terres, tant d'un côté que d'autre, tirant vers nord-est, pour voir s'il y avait quelque golfe ou bien quelque passage. D'une terre à l'autre, il y a environ quinze lieues, et le milieu est au 50e degré et un tiers de latitude; et il nous fut très-difficile de pouvoir faire plus de 5 lieues, à cause de la marée qui nous était contraire et des grands vents qui y sont ordinairement. Nous ne passâmes outre les 5 lieues, d'où l'on voyait aisément la terre de part en part, laquelle commence là à s'élargir. Mais d'autant que nous ne faisions autre chose qu'aller et venir selon le vent, nous tirâmes pour cette raison vers la terre, pour tâcher de gagner un cap vers le sud, qui était le plus loin et le plus avancé en mer que nous pussions découvrir, et était distant de nous environ de 15 lieues. Mais étant proches de là, nous trouvâmes que c'étaient des rochers, pierres et écueils, ce que nous n'avions point encore trouvé aux lieux où nous avions été auparavant vers le sud depuis le cap Saint-Jean, et pour lors était la marée qui nous portait contre le vent, vers l'ouest. De manière que, naviguant le long de cette côte, une de nos barques heurta contre un écueil, et ne laissa de passer outre; mais il nous fallut tous sortir hors pour la mettre à la marée.

XXIII. — Comme, ayant consulté ce qui était le plus expédient de faire, nous délibérâmes notre retour; du détroit de Saint-Pierre, et du cap de Tiennot.

Ayant navigué le long de cette côte environ deux heures, la marée survint avec telle impétuosité qu'il ne nous fut jamais possible de passer, avec treize avirons, outre la longueur d'un jet de pierre, si bien qu'il nous fallut quitter les barques et y laisser partie de nos gens pour la garde, et marcher par terre quelque dix ou douze lieues jusqu'à ce cap, où nous trouvâmes que cette terre commence à s'abaisser vers sud-ouest. Ce qu'ayant vu et étant retournés à nos barques, nous revînmes à nos navires, qui étaient déjà à la voile, et pensaient toujours pouvoir passer outre; mais ils étaient descendus, à cause du vent, de plus de 4 lieues au lieu où nous les avions laissés, où, étant arrivés, nous fîmes assembler tous les capitaines, mariniers, maîtres et compagnons pour avoir l'avis et conseil de ce qu'il était le plus expédient de faire. Mais après qu'un chacun eut parlé, l'on considéra que les grands vents d'est commençaient à régner et devenir violents et que le flot était si grand que nous ne faisions plus que redescendre et qu'il n'était possible pour lors de gagner aucune chose : même que les tempêtes commençaient à s'élever en cette saison en la Terre-Neuve, que nous étions de lointains pays et ne savions les hasards et dangers du retour, et à cause de cela qu'il était temps de se retirer ou bien de s'arrêter là pour tout le reste de l'année. Outre cela, nous raisonnions de cette sorte, que si un changement de vent de nord nous surprenait, il ne serait possible de partir; lesquels avis ouïs et bien considérés, nous firent entrer en délibération certaine de nous en retourner.

Et parce que le jour de la fête de saint Pierre nous entrâmes en ce détroit, nous l'appelâmes *détroit de Saint-Pierre* (¹), où, ayant jeté la sonde en plusieurs lieux, nous trouvâmes en aucuns cent cinquante brasses, en d'autres cent, et près de terre soixante, avec bon fond. Depuis ce jour jusqu'au mercredi, nous eûmes vent à souhait, tournâmes ladite terre du côté du nord, est, sud-est et nord-ouest : car telle est son assiette, hormis la longueur d'un cap de terres basses qui est plus tourné vers sud-est, éloigné à environ 25 lieues dudit détroit.

En ce lieu, nous vîmes de la fumée, qui était faite par les gens de ce pays, au-dessus de ce cap; mais parce que le vent cinglait vers la côte, nous ne les accostâmes point, et eux, voyant que nous n'approchions point d'eux, douze de leurs hommes vinrent à nous avec deux barques, lesquels s'accostèrent aussi librement à nous comme s'ils eussent été Français, et nous donnèrent à entendre qu'ils venaient du grand golfe, et que leur capitaine était un nommé Tiennot, lequel était sur ce cap, faisant signe qu'ils se retiraient en leur pays, d'où nous étions partis, et étaient chargés de poisson

Nous appelâmes ce cap *cap de Tiennot* (²). Passé ce cap, toute la terre est posée vers l'est sud-est, ouest nord-ouest; et toutes ces terres sont basses, belles, et environnées de sablons près de la mer. Et il y a plusieurs marais et bancs par l'espace de 20 lieues; et après, la terre commence à se tourner d'ouest à est et nord-est, et est entièrement environnée d'îles éloignées de 2 ou 3 lieues. Et, ainsi comme il nous semble, il y a plusieurs bancs périlleux plus de 4 ou 5 lieues loin de la terre.

XXIV. — Comme, le neuvième jour d'août, nous entrâmes dans Blanc-Sablon, et le cinquième de septembre nous arrivâmes au port de Saint-Malo.

Depuis le mercredi susdit jusqu'au samedi, nous eûmes un grand vent de sud-ouest qui nous fit tirer vers l'est nord-est, et arrivâmes ce jour-là à la terre d'est en la Terre-Neuve, entre les cabanes et le cap Double. Ici commença le vent d'est avec tempête et grande impétuosité; et pour ce nous tournâmes le

(¹) Le détroit entre le cap Gaspé et l'île d'Anticosti.
(²) Probablement le mont Joli aujourd'hui.

cap au nord-est et au nord, pour aller voir le côté du nord, qui est, comme nous avons dit, entièrement environné d'îles; et étant près de celles-ci, le vent se changea et vint du sud, lequel nous conduisit dans le golfe; si bien que, par la grâce de Dieu, nous entrâmes le lendemain, qui était le neuvième d'août, dans Blanc-Sablon, et voilà tout ce que nous avons découvert.



Vue ancienne de Saint-Malo. — D'après Tassin, géographe de Louis XIII.

Et après le quinzième d'août, jour de l'Assomption de Notre-Dame, nous partîmes de Blanc-Sablon après avoir ouï la messe, et vînmes heureusement jusqu'au milieu de la mer qui est au delà de la Terre-Neuve et de la Bretagne, auquel lieu nous courûmes grande fortune pour les vents d'est; laquelle nous supportâmes par l'aide de Dieu, et depuis eûmes fort bon temps, en sorte que le cinquième jour de septembre de l'année susdite nous arrivâmes au port de Saint-Malo, d'où nous étions partis.

DEUXIÈME VOYAGE (1).

I. — Préparation du capitaine Jacques Cartier et des siens au voyage de Terre-Neuve; embarquement. — Ile aux Oiseaux; découverte d'icelle jusques au commencement de la grande rivière de Canada, par lui dite Hochelaga; largeur et profondeur nompareille d'icelle; son commencement inconnu (2).

Le dimanche, jour et fête de Pentecôte, seizième de mai, audit an 1535, du commandement du capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et nous reçûmes tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale dudit Saint-Malo. Après lequel avoir reçu, nous fûmes nous présenter au chœur de ladite église, devant révérend père en Dieu M. de Saint-Malo (3), lequel, en son état épiscopal, nous donna sa bénédiction.

Et le mercredi suivant, dix-neuvième jour de mai, le vent vint bon et convenable, et nous appareillâmes avec lesdits trois navires, savoir : *la Grande-Hermine*, du port d'environ cent ou six-vingts tonneaux, où était ledit capitaine général, et pour maître Thomas Froment, Claude du Pont-Briant, fils du sieur de Montcevelles et échanson de Mgr le Dauphin, Charles de la Pommeraye, Jean Poulet, et autres gentilshommes (4). Au second navire, nommé *la Petite-Hermine*, du port d'environ soixante tonneaux, était capitaine, sous ledit Cartier, Mail (5) Jalobert, et maître Guillaume le Marié. Et au tiers navire et plus petit, nommé *l'Émérillon*, du port d'environ quarante tonneaux, en était capitaine Guillaume le Breton, et maître Jacques Mingard. Et nous naviguâmes avec bon temps jusqu'au vingt-sixième dudit mois de mai, que le temps se trouva en ire et tourmente qui nous a duré en vents contraires et autant que jamais navires qui passassent ladite mer eussent sans aucun amendement. Tellement que le vingt-cinquième jour de juin, par ledit mauvais temps, nous nous entre-perdîmes tous trois, sans que nous ayons eu nouvelles les uns des autres jusqu'à la Terre-Neuve, là où nous avions limité nous trouver tous ensemble.

Et depuis que nous nous fûmes entre-perdus, nous avons été avec la nef générale par la mer de tous vents contraires jusqu'au septième jour de juillet, que nous arrivâmes à Terre-Neuve, et nous prîmes terre à l'île des Oiseaux (6), laquelle est à 14 lieues de la grande terre, et si pleine d'oiseaux que tous

(1) Cette relation du deuxième voyage est précédée, dans l'édition publiée en 1545, d'une lettre de Jacques Cartier adressée à François Ier, et où l'on remarque ce passage, qui montre une fois de plus l'influence de l'idée religieuse sur les grandes découvertes du quinzième et du seizième siècle :

« Je regarde le soleil, qui chaque jour se lève à l'orient et se recouche à l'occident, faisant le tour et circuit de la terre, donnant lumière et chaleur à tout le monde en vingt-quatre heures, qui est un jour naturel. À l'exemple de quoi je pense, en mon simple entendement, et sans autre raison y alléguer, qu'il plut à Dieu, par sa divine bonté, que toutes humaines créatures étantes et habitantes sur le globe de la terre, ainsi qu'elles ont vue et connaissance du soleil, aient eu et aient pour le temps à venir connaissance et créance de notre sainte foi. Car, premièrement, icelle notre très-sainte foi a été semée et plantée en la Terre-Sainte, qui est en l'Asie, à l'orient de notre Europe; et depuis, par succession de temps, apportée et divulguée jusques à nous, et, finalement, à l'occident de notredite Europe, à l'exemple dudit soleil, portant sa clarté et chaleur d'orient en occident. »

(2) « Sur le récit que Cartier fit de son voyage, le roi ordonna d'armer et d'équiper pour quinze mois trois navires, dont il lui conféra le commandement par une commission datée du 30 octobre 1534. Cette fois il joignit au titre de capitaine celui de pilote du roi. » (P. Levot.)

(3) L'évêque François Bohier.

(4) De même qu'au deuxième voyage de Christophe Colomb (voy. t. III, p. 141), les jeunes nobles s'enthousiasmèrent au récit de la première exploration pour ce nouveau genre de croisades qui promettait à la fois la gloire et la fortune.

(5) Ou Marc. (Archives de la mairie de Saint-Malo.)

(6) Funk-Island, du côté est de Terre-Neuve.

les navires de France y pourraient facilement charger sans qu'on s'aperçût qu'on en eût tiré; et là nous en prîmes deux barquées pour partie de nos victuailles. Cette île est, en l'élévation du pôle, 49° 40'.

Et le huitième jour dudit mois, nous appareillâmes de ladite île, et avec bon temps nous vînmes au havre de Blanc-Sablon, étant dans la baie des Châteaux, le quinzième jour dudit mois, qui est le lieu où nous nous devions rendre, auquel lieu nous fûmes, attendant nos compagnons jusqu'au vingt-sixième jour dudit mois, qu'ils arrivèrent tous deux ensemble. Et là nous nous accoutrâmes et prîmes eaux, bois et autres choses nécessaires. Et nous appareillâmes et fîmes voile pour passer outre le vingt-sixième jour dudit mois, et fîmes porter le long de la côte du nord gisant est nord-est et ouest sud-ouest, jusqu'à environ les huit heures du soir que nous mîmes les voiles bas par les travers de deux îles que nous nommâmes les *îles de Saint-Guillaume*, qui sont à environ 20 lieues au delà du havre de Brest. Le tout de ladite côte, depuis les Châteaux jusqu'ici, gît est nord-est et ouest sud-ouest, rangée de plusieurs îles et terres, toutes hachées et pierreuses, sans aucune terre ni bois, si ce n'est en quelques vallées.

Le lendemain, pénultième jour dudit mois, nous fîmes courir à l'ouest, pour avoir connaissance d'autres terres qui demeuraient à environ 12 lieues et demie de nous, entre lesquelles îles se fait une couche vers le nord, toute à îles et grandes baies, paraissant avoir plusieurs bons havres. Nous les nommâmes les *îles Sainte-Marthe*, hors desquelles, environ une lieue et demie à la mer, il y a une basse [1] bien dangereuse, où sont quatre ou cinq têtes qui demeurent par le travers desdites baies, en la route d'est et ouest, desdites îles Saint-Guillaume, et autres îles qui demeurent à ouest sud-ouest desdites îles Sainte-Marthe, environ 7 lieues, lesquelles îles nous vînmes querir ledit jour, environ une heure après midi. Et depuis ledit jour jusqu'à l'horloge virante [2], nous fîmes courir environ 15 lieues jusque par le travers d'un cap d'îles basses que nous nommâmes les *îles Saint-Germain*. Au sud-est duquel cap, à environ 3 lieues, il y a une autre basse fort dangereuse. Et pareillement, entre lesdits caps Saint-Germain et Sainte-Marthe, il y a un banc hors desdites îles, à environ 2 lieues, sur lequel il n'y a que quatre brasses. Et pour le danger de ladite côte, nous mîmes les voiles bas et ne fîmes pas porter ladite nuit.

Le lendemain, dernier jour de juillet, nous fîmes courir le long de ladite côte qui gît est et ouest quart de sud-est, laquelle est toute rangée d'îles basses et côtes fort dangereuses, laquelle contient, depuis ledit cap des îles Saint-Germain jusqu'à la fin des îles, environ 17 lieues et demie; et à la fin desdites îles, il y a une bien belle terre basse, pleine d'arbres grands et hauts; et cette côte est toute rangée de sablons, sans avoir aucune apparence de havre, jusqu'au cap de Tiennot [3], qui se rabat au nord-ouest, et qui est à environ 7 lieues desdites îles; lequel cap nous connaissions du voyage précédent; et pour cela nous fîmes porter toute la nuit à ouest nord-ouest, jusqu'au jour que le vent vint contraire, et nous allâmes chercher un havre où nous mîmes nos navires; c'est un bon petit havre au delà du cap Tiennot, à environ 7 lieues et demie, et il est entre quatre îles sortantes à la mer. Nous le nommâmes le *havre Saint-Nicolas* [4], et, sur l'île plus prochaine, nous plantâmes une grande croix de bois pour marque. Il faut amener ladite croix au nord-est, puis l'aller querir et la laisser de tribord, et vous trouverez de profond six brasses, posés dans ledit havre à quatre brasses. Et il se faut donner de garde de quatre brasses qui demeurent des deux côtés à demi-lieue dehors. Toute cette dite côte est fort dangereuse et pleine de bas-fonds et roches.

Nous fûmes audit havre depuis ledit jour jusqu'au dimanche huitième d'août, auquel nous appareillâmes et vînmes querir la terre du sud vers le *cap de Rabast*, qui est distant dudit havre d'environ 20 lieues, gisant nord nord-est et sud sud-ouest. Et le lendemain, le vent devint contraire; et parce que nous ne trouvâmes nul havre à ladite terre du sud, nous fîmes porter vers le nord, au delà du précédent havre environ 10 lieues, où nous trouvâmes une fort belle et grande baie pleine d'îles et bonnes entrées, et posage de tous les temps qu'il pourrait faire. Et pour connaissance de cette baie il y a une grande île comme un cap de terre, qui s'avance dehors plus que les autres; et sur la terre, à environ

[1] Un bas-fond.
[2] Minuit.
[3] Le mont Joli.
[4] « On pense que c'est le havre de Mingan. » *(Société de Québec.)*



Le cap Percé, dans la baie de Gaspé, près du mont Joli (¹). — Topographie du Cabinet des estampes.

(¹) « Le cap ou roc Percé est situé dans la baie de Gaspé. Ce rocher est percé de deux archés qui, vues à distance, ressemblent à des portails de fortifications en ruines, et rappellent celles de quelque énorme mur qui aura survécu à un désastre dans lequel les ouvrages voisins auraient été anéantis. Le mont Joli (ou cap Tiennot) n'en est éloigné que de cinquante pieds. » (Bouchette, *A topographical Dictionnary of the province of lower Canada.*)

2 lieues, il y a une montagne faite comme un tas de blé. Nous nommâmes ladite baie la *baie Saint-Laurent* (1).

Le quatorzième dudit mois, nous partîmes de ladite baie Saint-Laurent, et fîmes porter à l'ouest, et vînmes querir un cap de terre vers le sud, qui gît environ ouest un quart sud-ouest dudit havre Saint-Laurent, à environ 25 lieues. Et par les deux sauvages que nous avions pris le premier voyage, il nous fut dit que c'était de la terre vers le sud, et que c'était une île, et que par le sud de celle-ci était le chemin pour aller de *Honguedo*, où nous les avions pris le premier voyage, à *Canada*, et qu'à deux journées au delà dudit cap et île commençait le *Saguenay*, à la terre de vers le nord allant vers ledit Canada. Par le travers dudit cap, à environ 3 lieues, il y a de profond cent brasses et plus; et il n'est mémoire de jamais avoir vu tant de *baillames* (2) que nous en vîmes cette journée par lo travers dudit cap.

Le lendemain, jour de Notre-Dame d'août, quinzième dudit mois, nous passâmes le détroit (3); la nuit devant et le lendemain, nous eûmes connaissance des terres qui nous demeuraient vers le sud, qui est une terre à hautes montagnes à merveilles, dont le cap susdit de ladite île que nous avons nommée l'*île de l'Assomption* (4), et un cap desdites hautes terres, gisent est nord-est et ouest sud-ouest; et il y a entre eux 25 lieues, et on voit les terres du nord encore plus hautes que celles du sud, à plus de 30 lieues. Nous rangeâmes lesdites terres du sud, depuis ledit jour jusqu'au mardi midi, que le vent vint ouest, et nous mîmes le cap au nord, pour aller querir lesdites hautes terres que nous voyions; et étant là, nous trouvâmes lesdites terres unies et basses vers la mer et les montagnes de vers le nord par-dessus lesdites basses terres, ces îles gisant est et ouest quart de sud-ouest; et par les sauvages que nous avions, il nous a été dit que c'était le commencement du *Saguenay*, et terre habitée, et que de là venait le cuivre rouge qu'ils appellent *caquetdazé*.

Il y a, entre les terres du nord et celles du sud, environ 30 lieues et plus de deux cents brasses de profond. Et lesdits sauvages nous ont certifié que c'était le chemin et commencement du grand fleuve de *Hochelaga* et chemin du *Canada*, lequel allait toujours en se rétrécissant jusqu'à *Canada*; et puis, l'on trouve l'eau douce audit fleuve, qui va si long que jamais homme n'avait été au bout, à ce qu'ils eussent ouï, et qu'il n'y avait d'autre passage que par bateaux; et voyant leur dire et qu'ils affirmaient n'y avoir autre passage, ledit capitaine ne voulut passer outre avant d'avoir vu le reste et côte vers le nord, qu'il avait omis à voir depuis la baie Saint-Laurent, pour aller voir la terro du sud, et voir s'il y avait aucun passage.

II. — Comme notre capitaine fit retourner les navires en arrière afin d'avoir connaissance de la baie Saint-Laurent, pour voir s'il y avait aucun passage vers le nord.

Le mercredi, dix-huitième jour d'août, ledit capitaine fit retourner les navires en arrière et mettre le cap à l'autre bord, et nous rangeâmes ladite côte du nord, qui gît nord-est et sud-ouest, faisant un demi-arc, qui est une terre fort haute, pas tant que celle du sud, à la vérité; et nous arrivâmes le jeudi à sept îles très-hautes, que nous nommâmes les *îles Rondes* (5), qui sont à environ 40 lieues des terres

(1) « On pense que c'est la rivière de Saint-Jean, sur la côte de Labrador. » *(Société de Québec.)*

(2) « Ce sont vraisemblablement des baleines. » *(Société de Québec.)*

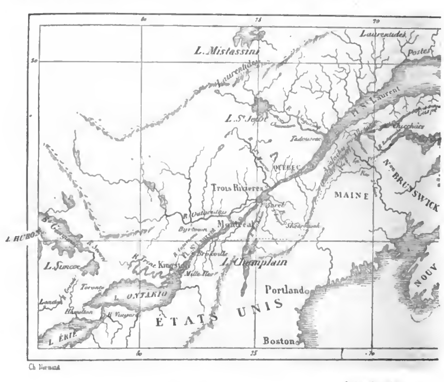
(3) Le détroit Saint-Pierre.

(4) Appelée par les sauvages *Natiscotec*, et depuis, par les Européens, Anticosti.

« A l'extrémité ouest du golfe et à l'entrée du fleuve Saint-Laurent est située, au milieu des eaux, l'île d'Anticoste, longue de 45 lieues et large de 12 dans sa plus grande étendue. Endroit de pêche et de chasse, cette grande île offre aussi des terres cultivables. Il ne s'y trouve que cinq habitations, deux phares, élevés aux deux extrémités pour éclairer la navigation, deux dépôts munis de provisions en cas de naufrages, et un établissement permanent de chasse et de pêche. Au nord de l'île d'Anticoste est la côte du Labrador, côte stérile, mais dont les rivières abondent en saumons de la plus belle espèce, et dont les bords sont fréquentés par toutes les sortes de poissons de mer. » (Taché.)

(5) Ce sont les Sept-Iles.

du sud et s'avancent en la mer 3 ou 4 lieues. Par leur travers, il y a un commencement de basses terres pleines de beaux arbres, lesquelles terres nous rangeâmes le vendredi avec nos barques. Par leur travers, il y a plusieurs bancs de sablon plus de 2 lieues à la mer; et au bout de ces basses terres (qui contiennent environ 10 lieues), il y a une rivière d'eau douce sortante à la mer, tellement qu'à plus d'une lieue de terre elle est aussi douce que l'eau de fontaine (¹). Nous entrâmes en ladite rivière avec nos barques, et ne trouvâmes à l'entrée qu'une brasse et demie. Il y a dedans ladite rivière plusieurs pois-



Ch. Bernard

Carte moderne du Canada.

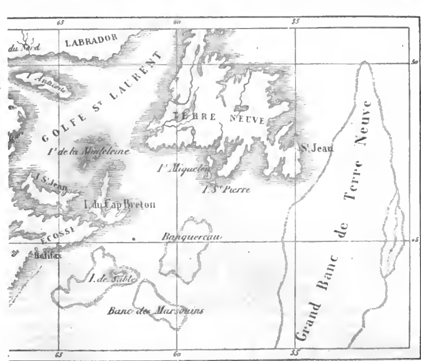
sons qui ont la forme de chevaux (²), lesquels vont à la terre de nuit, et de jour à la mer, ainsi qu'il nous fut dit par nos deux sauvages, et desdits poissons nous vîmes un grand nombre en ladite rivière.

Le lendemain, vingt-unième jour dudit mois, à l'aube du jour, nous fîmes voile, et porter le long de ladite côte sans que nous eûmes connaissance du reste de cette côte du nord que nous n'avions pas vue, et de l'île de l'Assomption que nous avions été querir. Au sortir de ladite terre, et lorsque nous fûmes certains que ladite côte était rangée et qu'il n'y avait nul passage, nous retournâmes à nos navires, qui étaient ès dites sept îles où il y a bonnes rades à dix-huit et vingt brasses et sablons. Auquel lieu nous avons été sans pouvoir sortir ni faire voile, pour cause des brumes et vents contraires, jusqu'au vingt-quatrième dudit mois que nous appareillâmes. Et nous avons été par la mer, chemin faisant, jusqu'au vingt-neuvième dudit mois, que nous sommes arrivés à un havre de la côte du sud, qui est environ à

(¹) « La rivière de Chischedec. » (Lescarbot.)
(²) Des hippopotames.

80 lieues desdites sept îles, lequel est le travers de trois îles petites, qui sont par le milieu du fleuve. Et environ le mi-chemin desdites îles, et ledit havre vers le nord, il y a une fort grande rivière [1], qui est entre les hautes et basses terres, laquelle fait plusieurs bancs à la mer à plus de 3 lieues, qui est un pays fort dangereux, et sonne de deux brasses et moins. Et à la chute de ces bancs, vous trouverez vingt-cinq et trente brasses bord à bord. Toute cette côte du nord gît nord nord-est et sud sud-ouest.

Le havre devant dit où nous posâmes, qui est à la terre du sud, est un havre de marée et de peu de



— D'après la carte publiée par M. Taché [2].

valeur. Nous les nommâmes l'*îlot de Saint-Jean* [3], parce que nous y entrâmes le jour de la décollation dudit saint. Et paravant que d'arriver audit havre, il y a une île à l'est, environ cinq lieues, où il n'y a point de passage entre terre et elle que par bateaux. Ledit havre des îlots Saint-Jean assèche à toutes les grandes marées et l'eau y marine [4] de deux brasses. Le meilleur lieu à mettre les navires est vers le sud d'un petit îlot, qui est au parmi dudit havre, à bord dudit îlot.

Nous appareillâmes dudit havre le premier jour de septembre, pour aller vers Canada. Et, à environ quinze lieues à l'est-sud-ouest dudit navire, il y a trois îles, par le travers desquelles il y a une rivière fort profonde et couverte, qui est la rivière et chemin du royaume et terre de *Saguenay*, ainsi qu'il nous

(1) Champlain donne à cette rivière le nom de Mantane.

(2) *Esquisse sur le Canada*, par J.-C. Taché, membre du parlement canadien, et commissaire du Canada à l'Exposition universelle.

(3) Lescarbot pense que ce sont les îles du Bic, qu'il appelle le Pic.

(4) « Y monte par le flux. »

a été dit par nos hommes du pays de Canada. Et cette rivière est entre hautes montagnes de pierre nue et n'ayant que peu de terre, et nonobstant il y croît une grande quantité d'arbres et de plusieurs sortes, qui croissent sur ladite pierre nue comme sur la bonne terre, de sorte que nous y avons vu tel arbre suffisant à mâter navires de trente tonneaux, aussi vert qu'il est possible, lequel était sur un roc, sans y avoir aucune saveur de terre.

A l'entrée de cette rivière, nous trouvâmes quatre barques de Canada qui étaient venues là pour faire pêcheries de loups marins et autres poissons. Et, nous étant posés dedans ladite rivière, deux desdites barques vinrent vers nos navires, et elles venaient avec peur et crainte, de sorte qu'il en ressortit une, et l'autre approcha si près, qu'ils purent entendre l'un de nos sauvages qui se nomma et fit sa connaissance, et les fit venir sûrement à bord.

Le lendemain, deuxième jour de septembre, nous sortîmes hors de ladite rivière pour faire le chemin vers Canada, et nous trouvâmes la marée fort courante et dangereuse, parce que, vers le sud de ladite rivière, il y a deux îles (¹), alentour desquelles, à plus de trois lieues, il n'y a que deux ou trois brasses semées de gros perrons comme tonneaux et pipes, et les marées décevantes entre lesdites îles; de sorte que nous pensâmes y perdre notre gallion sans le secours de nos barques; et à la chute desdits rochers, il y a de profond trente brasses et plus. Passé ladite rivière de Saguenay et lesdites cinq lieues environ vers le sud-ouest, il y a une autre île vers le nord, aux côtés de laquelle il y a de très-hautes terres, par le travers desquelles nous cuidâmes poser l'ancre pour *étaler l'ébe* (²). Et nous n'y pûmes trouver le fond à six vingts brasses et un trait d'arc de terre; de sorte que nous fûmes contraints de retourner vers ladite île, où nous posâmes trente-cinq brasses et bas-fond.

Le lendemain, au matin, nous fîmes voile et appareillâmes pour passer outre, et eûmes connaissance d'une sorte de poissons, lesquels il n'est mémoire d'homme avoir vus ni ouïs. Lesdits poissons sont aussi gros que morues, sans avoir aucun estoc, et sont assez faits par le corps et la tête à la façon d'un lévrier, blancs comme neige, sans aucune tache, et il y en a un très-grand nombre dans ledit fleuve, qui vivent entre la mer et l'eau douce. Les gens du pays les nomment *adothuis;* ils nous ont dit qu'ils sont fort bons à manger, et ils nous ont affirmé qu'il n'y en a, en tout ledit fleuve et pays, qu'en cet endroit (³).

Le sixième jour du mois, avec bon vent, nous fîmes courir à nous ledit fleuve environ quinze lieues, et vînmes poser à une île qui est bord à la terre du nord, laquelle fait une petite baie et couche de terre, à laquelle il y a un nombre interminable de grandes tortues, qui sont dans les environs de cette île. Pareillement, par ceux du pays se fait aux environs de cette île grande pêcherie des adothuis ci-devant décrits. Il y a aussi grand courant aux environs de ladite île, comme devant Bordeaux, à flot et èbe. Cette île contient environ trois lieues de long et deux de large, et est une fort bonne terre et grasse, pleine de beaux et grands arbres de plusieurs sortes. Et entre autres, il y a plusieurs *coudres* francs, que nous trouvâmes fort chargés de noisettes aussi grosses et de meilleure saveur que les nôtres, mais un peu plus dures. Et pour cela, nous la nommâmes l'*île aux Coudres.*

Le septième jour dudit mois, après avoir ouï la messe, nous partîmes de ladite île pour aller amont ledit fleuve, et vînmes à quatorze îles (⁴), qui étaient distantes de ladite île aux Coudres de sept à huit lieues, qui est le commencement de la terre et province de Canada. Une d'elles est grande environ dix lieues de long et cinq de large (⁵), où il y a gens demeurant qui font grande pêcherie de tous les poissons qui sont dans ledit fleuve, selon les saisons, de quoi il sera fait ci-après mention. Nous étant posés à l'ancre, entre cette grande île et la terre du nord, nous fûmes à terre, et portâmes les deux hommes que nous avions pris le précédent voyage. Nous trouvâmes plusieurs gens du pays qui commencèrent à fuir et ne voulurent pas approcher, jusqu'à ce que lesdits deux hommes commencèrent à parler et leur dire qu'ils étaient *Taiguragni* et *Domogaya.* Et alors ils eurent connaissance d'eux, commencèrent à faire

(¹) L'île Rouge et l'île Blanche.

(²) « Attendre le reflux. » (Lescarbot.)

(³) Description étrange. M. le docteur Roulin croit que ce passage du texte a été altéré.

(⁴) Ce sont : l'île d'Orléans, l'île aux Grues, l'île aux Oies, l'île Madame, l'île aux Réaux, l'île Sainte-Marguerite, la Grosse-Île, et autres de moindre importance.

(⁵) C'est l'île d'Orléans, qui n'a réellement qu'un peu moins de sept lieues de long sur une lieue et demie dans sa plus grande largeur.

grande chère, dansant et faisant plusieurs cérémonies, et partie des principaux vinrent à nos bateaux, nous apportant force anguilles et autres poissons, avec deux ou trois charges de gros mil, qui est le pain



Iroquois (¹). — D'après Catlin.

duquel ils vivent en ladite terre, et plusieurs gros melons. En cette journée vinrent à nos navires plusieurs barques dudit pays, chargées de gens, tant hommes que femmes, pour faire chère à nos deux hommes, lesquels furent tous bien reçus par ledit capitaine, qui les festoya de ce qu'il put. Et pour faire connaissance, il leur donna quelques présents de peu de valeur, dont ils furent fort contents.

Le lendemain, le seigneur de Canada, nommé *Donnaconna* en nom, et appelé comme seigneur *Agouhanna*, vint avec douze barques, accompagné de plusieurs gens, devant nos navires, puis il en fit retirer en arrière dix, et vint seulement avec deux à bord desdits navires, accompagné de seize hommes. Et commença ledit Agouhanna par le travers du plus petit de nos navires à faire une prédication et prêchement à leur mode, en agitant son corps et ses membres d'une merveilleuse sorte, ce qui est une cérémonie de joie et assurance. Et lorsqu'il fut arrivé à la nef générale où étaient lesdits Taiguragni et Domogaya, ledit seigneur parla à eux et eux à lui. Et ils commencèrent à lui conter ce qu'ils avaient vu en France, et le bon traitement qui leur avait été fait, de quoi fut ledit seigneur fort joyeux, et pria le

(¹) Plusieurs tribus sauvages habitent encore le Canada. « Quelques restes épars et nomades des tribus sauvages, dit Taché, habitent l'extrémité du haut Canada ; toutes les nations disparaissent, à l'exception de celle des Montagnais, dans le bas Canada, territoire du Saguenay, dont il a été dit un mot, et que des mœurs douces et pures, maintenues par des missionnaires, défendent des vices et de la misère qui détruisent leurs frères. »

capitaine de lui bailler ses bras pour les baiser et accoler, ce qui est leur mode de faire chère en ladite terre.

Et alors le capitaine entra dans la barque dudit *Agouhanna*, et commanda qu'on apportât du pain et du vin pour faire manger ledit seigneur et sa bande. Ce qui fut fait. De quoi ils furent forts contents; et pour lors il ne fut fait d'autre présent audit seigneur, attendant lieu et temps. Après lesquelles choses faites, ils se séparèrent les uns des autres et prirent congé; et ledit Agouhanna se retira à ses barques, pour se retirer et aller en son lieu. Pareillement ledit capitaine fit apporter nos barques pour passer outre, et aller amont ledit fleuve avec le flot, pour chercher havre et lieu de salut pour mettre les navires. Et nous fûmes au delà dudit fleuve environ dix lieues, côtoyant ladite île (1), et, au bout de



Cherokee. — D'après Catlin.

celle-ci, nous trouvâmes un *affourc* d'eau, fort beau et plaisant, auquel il y a une petite rivière et havre de barre (2) marinant de deux à trois brasses, que nous trouvâmes lieu à nous propice et à mettre nosdits navires en sûreté.

Nous nommâmes ledit lieu *Sainte-Croix* (3), parce que ledit jour nous y arrivâmes. Auprès de ce lieu est un peuple dont est seigneur Donnaconna, et y est sa demeure, laquelle se nomme *Stadaconé*, qui est une aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et bien fertile, pleine de bien beaux arbres de la nature et sorte de France, comme chênes, ormes, frênes, noyers, pruniers, ifs, cèdres, vignes, aubépines qui portent des fruits aussi gros que prunes de dames, et autres arbres, sous lesquels croît aussi bon chanvre que celui de France, lequel vient sans semence ni labeur. Après avoir visité ledit lieu et l'avoir trouvé convenable, ledit capitaine et les autres se retirèrent dans les barques pour retourner aux navires. Et alors que nous sortîmes de ladite rivière, nous trouvâmes au-devant de nous un des seigneurs

(1) C'est l'étendue que Cartier donne plus ou moins à l'île d'Orléans.

(2) Havre qui assèche pendant la basse mer.

(3) « Ce lieu de Sainte-Croix est évidemment la rivière de Saint-Charles d'aujourd'hui. Elle était autrefois appelée par les sauvages *Cabir-Coubat*, à raison des tours et détours qu'elle fait en serpentant; mais les RR. PP. récollets, vers 1617, lui donnèrent le nom de Saint-Charles en mémoire de messire Charles du Bouet, grand vicaire de Pontoise, et fondateur de leurs missions en la Nouvelle-France. » *(Société de Québec.)*

dudit peuple de Stadaconé, accompagné de plusieurs gens, tant hommes que femmes, lequel seigneur commença à faire le prêchement à la façon et mode du pays, qui est joie et assurance, et les femmes dansaient et chantaient sans cesse étant en l'eau jusqu'aux genoux. Le capitaine, voyant leur bon amour et bon vouloir, fit approcher la barque où il était, leur donna des couteaux et petites patenôtres de verre,



Chippeway. — D'après Catlin.

de quoi ils menèrent une merveilleuse joie; de sorte que, nous étant éloignés d'eux à la distance d'une lieue ou environ, nous les entendions chanter, danser et faire fête de notre venue.

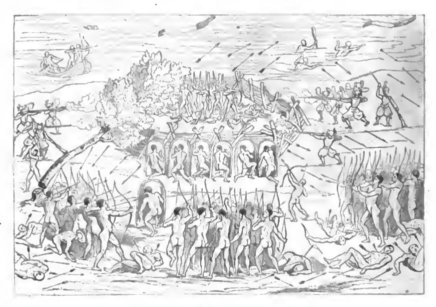
III. — Comme le capitaine retourna aux navires et alla revoir l'île; la grandeur et nature d'icelle; et comme il fit mener lesdits navires à la rivière Sainte-Croix.

Après que nous fûmes arrivés avec les barques aux susdits navires et retournés de la rivière Sainte-Croix, le capitaine commanda d'apprêter lesdites barques pour aller à terre à ladite île, voir les arbres (qui semblaient fort beaux et de la nature de cette terre). Ce qui fut fait. Et étant à ladite île, nous la trouvâmes pleine de fort beaux arbres, comme chênes, ormes, pins, cèdres et autres bois de la sorte des nôtres, et pareillement nous y trouvâmes force vignes, ce que nous avions vu par ci-devant en toute la terre. Et pour cela nous la nommâmes l'*île de Bacchus* (1) : cette île tient de longueur en-

(1) Aujourd'hui l'île d'Orléans, à laquelle Cartier donne ici douze lieues de long, après lui en avoir donné dix un peu auparavant.

viron 12 lieues, et est une bien belle terre et unie, pleine de bois, sans y avoir aucun labourage, hors qu'il y a de petites maisons où ils font pêcherie, comme par ci-devant est fait mention.

Le lendemain, nous partîmes avec nosdits navires pour les mener audit lieu de Saint-Croix, et nous y arrivâmes le lendemain quatorzième dudit mois, et vinrent au-devant de nous lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya, avec vingt-cinq barques chargées de gens, lesquels venaient du lieu d'où nous étions partis, et ils allaient audit Stadaconé, où est leur demeure. Et ils vinrent tous à nos navires, faisant plusieurs signes de joie, hors les deux hommes que nous avions amenés, savoir Taiguragni et



Combats de sauvages canadiens. — Champlain, édition de 1613.

Domagaya, lesquels étaient tous changés de propos et de courage, et ne voulurent entrer dans nosdits navires, quoiqu'ils en fussent plusieurs fois priés : de quoi nous eûmes quelque défiance. Le capitaine leur demanda s'ils voulaient aller (comme ils lui avaient promis) avec lui à Hochelaga; et ils répondirent que oui et qu'ils étaient décidés à y aller; et alors chacun se retira.

Et le lendemain, quinzième dudit mois, le capitaine, accompagné de plusieurs de ses gens, fut à terre pour planter balises et marques pour mettre plus sûrement les navires en sûreté, auquel lieu nous trouvâmes et se rendirent au-devant de nous grand nombre de gens du pays, entre autres ledit Donnaconna, nos deux hommes et leur bande, lesquels se tinrent à part sous une pointe de terre qui est sur le bord dudit fleuve, sans qu'aucun d'eux vînt autour de nous, comme les autres qui n'étaient pas de leur bande faisaient. Et après que ledit capitaine fut averti qu'ils y étaient, il commanda à une partie de ses gens d'aller avec lui; et ils furent vers eux sous ladite pointe, et ils trouvèrent lesdits Donnaconna, Taiguragni, Domagaya, et autres.

Et après s'être entre-salués, ledit Taiguragni s'avança pour parler, et dit au capitaine que ledit seigneur Donnaconna était marri de ce que le capitaine et ses gens portaient tant de bâtons de guerre ([1]), quand de leur part ils n'en portaient aucun. A quoi répondit le capitaine que malgré son déplaisir il ne

([1]) Leurs armes.

laisserait de les porter, que c'était la coutume de France, et qu'il le savait bien; mais, malgré toutes ces paroles, lesdits capitaine et Donnaconna ne laissèrent de faire grande chère ensemble. Et alors nous nous aperçûmes que tout ce que disait ledit Taiguragni ne venait que de lui et de son compagnon; car, avant de partir de ce lieu, lesdits capitaine et seigneur firent une alliance de sorte merveilleuse; car tout le peuple dudit Donnaconna ensemble jeta et fit trois cris à pleine voix, que c'était chose horrible à ouïr. Et enfin ils prirent congé les uns des autres.

Le lendemain, seizième dudit mois, nous mîmes nos deux plus grands navires dans ledit havre et



Combats de sauvages canadiens. — Champlain, édition de 1613.

rivière, où il y a de pleine mer trois brasses et de basse eau demi-brasse, et le gallion fut laissé dans la rade pour mener à Hochelaga. Et aussitôt que lesdits navires furent audit havre à sec, lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya, plus de cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, se trouvèrent devant lesdits navires. Et ledit seigneur entra avec dix ou douze autres des plus grands personnages, lesquels furent par ledit capitaine et autres festoyés et reçus selon leur état, et quelques petits présents leur furent donnés. Et il fut dit par Taiguragni audit capitaine que ledit seigneur était marri de ce qu'il allait à Hochelaga, et que ledit seigneur ne voulait point aller avec lui, comme il avait promis, parce que la rivière ne valait rien. A quoi ledit capitaine fit réponse que, malgré tout cela, il ne laisserait d'y aller, s'il lui était possible, parce qu'il avait commandement du roi son maître d'aller au plus avant qu'il lui serait possible. Mais que si ledit Taiguragni voulait aller, comme il avait promis, on lui ferait un présent dont il serait content, et grande chère, et qu'ils ne feraient seulement qu'aller voir Hochelaga, puis retourner. A quoi ledit Taiguragni répondit qu'il n'irait point: alors ils se retirèrent en leurs maisons.

Le lendemain, dix-septième dudit mois, ledit Donnaconna et les autres revinrent comme devant, et apportèrent force anguilles et autres poissons, dont il se fait grande pêcherie sur ledit fleuve, comme il sera dit ci-après. Et lorsqu'ils furent arrivés devant nosdits navires, ils commencèrent à danser et à chanter, comme ils avaient coutume. Et après qu'ils eurent fait cela, ledit Donnaconna fit mettre tous

ses gens d'un côté et fit un cercle sur le sable, et y fit mettre ledit capitaine et ses gens, puis commença une grande harangue, tenant une fille d'environ de l'âge de dix ans en l'une de ses mains, puis la vint présenter audit capitaine; et alors tous les gens dudit seigneur se prirent à faire trois cris en signe de joie et d'alliance; puis derechef il présenta deux petits garçons de moindre âge l'un après l'autre, dont ils firent mêmes cris et cérémonies que devant : duquel présent fut ledit seigneur par ledit capitaine remercié.

Et alors Taiguragni dit au capitaine que la fille était la propre fille de la sœur dudit seigneur, et l'un des garçons frère de lui qui parlait, et qu'on le lui donnait dans l'intention qu'il n'allât point à Hochelaga; lequel capitaine répondit que si on les lui avait donnés sur cette intention, on les reprît, et que pour rien il ne manquerait d'aller audit Hochelaga, parce qu'il avait commandement de le faire; sur lesquelles paroles Domagaya, compagnon dudit Taiguragni, dit audit capitaine que ledit sieur lui avait donné lesdits enfants par bon amour et en signe d'assurance, et qu'il était content d'aller avec ledit capitaine à Hochelaga : de quoi lesdits Taiguragni et Domagaya eurent grosses paroles. Par quoi nous aperçûmes que ledit Taiguragni ne valait rien, et qu'il ne songeait que trahison, tant par cela que par d'autres mauvais tours que nous lui avions vu faire.

Et sur cela, ledit capitaine fit mettre lesdits enfants dans les navires et apporter deux épées, un grand bassin uni, et un ouvré à laver les mains, et en fit présent audit Donnaconna, qui s'en contenta fort, et remercia ledit capitaine, et commanda à tous ses gens de chanter et danser. Et il pria ledit capitaine de faire tirer une pièce d'artillerie, parce que Taiguragni et Domagaya lui en avaient fait fête, et aussi que jamais ils n'en avaient ni vu ni ouï. Lequel capitaine répondit qu'il en était content, et commanda de tirer une douzaine de barges avec leurs boulets par le travers du bois qui était joignant lesdits navires et hommes sauvages. De quoi ils furent tous si étonnés qu'ils pensaient que le ciel fût chu sur eux, et ils se prirent à hurler et hucher si fort, qu'il semblait qu'enfer y fût vidé. Et auparavant qu'ils se retirassent, ledit Taiguragni fit dire par personnes interposées que les compagnons du gallion qui étaient en la rade avaient tué deux de leurs gens à coups d'artillerie, dont ils se retirèrent tous en si grande hâte qu'il semblait que nous les voulussions tuer; ce qui ne se trouva pas vérité, car durant ledit jour aucune artillerie ne fut tirée dudit gallion.

IV. — Comme lesdits Donnaconna, Taiguragny et autres songèrent une finesse, et firent habiller trois hommes en guise de diables, feignant être venus de par Cudouagny, leur dieu, pour nous empêcher d'aller à Hochelaga.

Le lendemain, dix-huitième jour dudit mois de septembre, pensant toujours nous empêcher d'aller à Hochelaga, ils songèrent une grande finesse qui fut telle : ils firent habiller trois hommes en la façon de trois diables, lesquels étaient vêtus de peaux de chiens noirs et blancs, et avaient des cornes aussi longues que le bras, étaient peints par le visage de noir comme charbon, et ils les firent mettre dans une barque à notre insu; puis ils vinrent avec leur bande comme ils avaient coutume près de nos navires, et se tinrent dans le bois sans apparaître environ deux heures, attendant que l'heure de la marée fût venue pour l'arrivée de ladite barque, à laquelle heure ils sortirent tous et se présentèrent devant nosdits navires sans s'approcher, ainsi qu'ils avaient l'habitude de faire. Et Taiguragni commença à saluer le capitaine, qui lui demanda s'il voulait avoir les bateaux. A quoi lui répondit ledit Taiguragni que non pour l'heure, mais que tantôt il entrerait dedans lesdits navires. Et incontinent arriva ladite barque où étaient lesdits trois hommes paraissant être trois diables, ayant de grandes cornes sur leurs têtes, et celui du milieu faisait, en venant, un merveilleux sermon; et ils passèrent le long de nos navires avec leurdite barque, sans aucunement tourner leur vue vers nous, et allèrent assénor et donner en terre avec leur dite barque. Et tout incontinent ledit Donnaconna et ses gens prirent ladite barque et lesdits hommes qui s'étaient laissé choir au fond de celle-ci comme gens morts, et ils portèrent le tout ensemble dans le bois, qui était distant desdits navires d'un jet de pierre, et il ne demeura pas une seule personne que tous ne se retirassent dedans ledit bois.

Et eux étant retirés, commencèrent une prédication et prêchement que nous oyions de nos navires,

et qui dura environ une demi-heure, après laquelle lesdits Taiguragni et Domagaya sortirent dudit bois, marchant vers nous, ayant les mains jointes et leurs chapeaux sous leurs coudes, faisant une grande admiration. Et commença ledit Taiguragni à dire et proférer par trois fois : Jésus, Jésus, Jésus ! levant les yeux vers le ciel. Puis Domagaya commença à dire : Jésus, Maria, Jacques Cartier ! regardant le ciel comme l'autre. Et le capitaine, voyant leurs mines et cérémonies, commença à leur demander ce qu'il y avait et ce que c'était qui était survenu de nouveau, lesquels répondirent qu'il y avait de piteuses nouvelles, en disant : *Nenni est-il bon* (c'est-à-dire qu'elles ne sont pas bonnes). Et le capitaine leur demanda derechef ce que c'était. Et ils lui dirent que leur dieu, nommé *Cudouagni*, avait parlé à Hochelaga, et que les trois hommes devant dits étaient venus de par lui leur annoncer les nouvelles, et qu'il y avait tant de glaces et neiges qu'ils mourraient tous ; desquelles paroles nous nous primes tous à rire, et à leur dire que Cudouagni n'était qu'un sot et qu'il ne savait ce qu'il disait, et qu'ils le disent à ses messagers, et que Jésus les garderait bien de froid, s'ils lui voulaient croire. Et lors ledit Taiguragni et son compagnon demandèrent audit capitaine s'il avait parlé à Jésus. Et il répondit que des prêtres lui avaient parlé et qu'il ferait beau temps. De quoi ils remercièrent fort ledit capitaine, et ils s'en retournèrent dedans le bois dire les nouvelles aux autres, lesquels à l'instant sortirent dudit bois, feignant d'être joyeux desdites paroles. Et pour montrer qu'ils en étaient joyeux, tout incontinent qu'ils furent devant les navires ils commencèrent d'une commune voix à faire trois cris et hurlements, qui est leur signe de joie, et ils se prirent à danser et à chanter comme ils avaient coutume. Mais par résolution lesdits Taiguragni et Domagaya dirent audit capitaine que ledit Donnaconna ne voulait point que nul d'eux allât à Hochelaga avec lui s'il ne baillait un otage qui demeurât à terre avec ledit Donnaconna. A quoi le capitaine leur répondit que s'ils n'étaient décidés à y aller de bon courage, ils se retirassent, mais que pour eux ils ne laisseraient pas de mettre peine à y aller.

V. — Comme le capitaine et tous les gentilshommes, avec cinquante mariniers, partirent de la province de Canada avec le gallion et les deux barques, pour aller à Hochelaga, et ce qui fut dit entre eux deux sur ledit fleuve.

Le lendemain, dix-neuvième jour de septembre, nous appareillâmes et fîmes voile avec le gallion et les deux barques pour aller avec la marée amont ledit fleuve, où nous trouvâmes à voir des deux côtés de celui-ci les plus belles et meilleures terres qu'il soit possible de voir, aussi unies que l'eau, pleines des plus beaux arbres du monde, et tant de vignes chargées de raisins le long du fleuve, qu'il semble plutôt qu'elles y aient été plantées de main d'homme qu'autrement; mais parce qu'elles ne sont cultivées ni taillées, lesdits raisins ne sont ni si doux, ni si gros que les nôtres. Pareillement nous trouvâmes grand nombre de maisons sur la rive dudit fleuve, lesquelles sont habitées de gens qui font grande pêcherie de tous bons poissons selon les saisons. Et ils venaient en nos navires en aussi grand amour et privauté que si nous eussions été du pays, nous apportant force poissons et de ce qu'ils avaient, pour avoir de notre marchandise, tendant les mains au ciel, faisant plusieurs cérémonies et signes de joie.

Et nous étant posés à environ 25 lieues de Canada, en un lieu nommé *Achelaci* (¹), qui est un détroit dudit fleuve fort courant et dangereux, tant de pierres que d'autres choses, là vinrent plusieurs barques à bord, et entre autres il y vint un grand seigneur du pays, lequel fit un grand sermon en venant et arrivant à bord, montrant, par signes évidents avec les mains et autres cérémonies, que ledit fleuve était, un peu plus amont, fort dangereux, nous avertissant de nous en donner garde. Et présenta ce seigneur deux de ses enfants en don au capitaine, lequel prit une fille de l'âge d'environ huit à neuf ans, et refusa un petit garçon de deux ou trois ans, parce qu'il était trop petit. Ledit capitaine festoya ledit seigneur et sa bande de ce qu'il put, et lui donna quelque petit présent, duquel ledit seigneur remercia le ca-

(¹) « Cet endroit est visiblement le Richelieu, qui n'est cependant éloigné que de quinze lieues ou environ de Stadaconé ou Québec. » *(Société de Québec.)*

pitaine, puis ils s'en allèrent à terre. Depuis, ce seigneur et sa femme sont venus voir leur fille jusqu'à Canada, et apporter quelque petit présent au capitaine.

Depuis ledit jour, dix-neuvième, jusqu'au vingt-huitième dudit mois, nous avons été navigant amont ledit fleuve, sans perdre heure ni jour, durant lequel temps nous avons vu et trouvé aussi beaucoup de pays et terres aussi unies que l'on saurait désirer, pleines des plus beaux arbres du monde, savoir : chênes, ormes, noyers, pins, cèdres, pruches, frênes, boules, saules, osiers, et force vignes (qui est le meilleur), lesquelles avaient si grande abondance de raisins, que les compagnons en venaient tout



Vue sur le Saint-Laurent (¹). — D'après Willis.

chargés à bord. Il y a pareillement force grues, cygnes, outardes, oies, canes, alouettes, faisans, perdrix, merles, mauviettes, tourterelles, chardonnerets, serins, linottes, rossignols, et autres oiseaux, comme en France, et en grande abondance.

Le dix-huitième jour de septembre, nous arrivâmes à un grand lac et plaine dudit fleuve, large d'environ 5 ou 6 lieues et 12 de long (²). Et nous naviguâmes ce jour amont ledit lac sans trouver dans tout celui-ci que deux brasses de profond, sans hausser ni baisser. Et nous, arrivant à l'un des bouts dudit lac, il ne nous apparaissait aucun passage, ni sortie (³). Ainsi celui-ci nous semblait être tout clos, sans aucune rivière; et nous ne trouvâmes audit bout qu'une brasse et demie; en sorte qu'il nous

(¹) « Le fleuve Saint-Laurent est navigable pour lés plus grands vaisseaux jusqu'à Québec, à la distance de 150 lieues de son embouchure, navigable pour les navires de 600 tonneaux de port jusqu'à Montréal, à 60 autres lieues, et que sillonnent partout des vapeurs des plus grandes dimensions et des bâtiments à voiles de 200 à 300 tonneaux. Le flux de la mer se fait sentir jusqu'à Trois-Rivières, à 30 lieues au-dessus de Québec. Dans le port de Québec, les marées s'élèvent à un maximum de 20 pieds, et ont une moyenne élévation de 12 pieds, car de ce port vers le golfe le grand fleuve affecte toutes les allures de la mer. » (Taché.)

(²) C'est le lac Saint-Pierre, auquel Cartier donne deux fois plus d'étendue qu'il n'en a réellement.

(³) Cartier avait évidemment enfilé le chenal du nord, au lieu de prendre celui du sud.

convint de poser et mettre l'ancre dehors et aller chercher passage avec nos barques; et nous trouvâmes qu'il y a quatre ou cinq rivières toutes sortantes dudit fleuve en ce lac et venant dudit Hochelaga; mais en celles ainsi sortantes il y a barres et traverses faites par le cours de l'eau, où il n'y avait pour lors qu'une brasse de profond. Et lesdites barres passées, il y a quatre ou cinq brasses, au temps



Le Rat musqué, ou Oudatra (*Castor zibeticus*, Linné) [1].

des plus petites eaux de l'année, ainsi que nous vîmes par les flots desdites eaux qu'elles croissent de plus de deux brasses de pic.

Toutes ces rivières font le tour de cinq ou six belles îles [2], qui font le bout de ce lac, puis se rassemblent environ 15 lieues amont toutes en une. Ce jour, nous fûmes à l'une d'elles, où nous trouvâmes cinq hommes qui prenaient des bêtes sauvages, qui vinrent aussi privément à nos barques que s'ils nous eussent vus toute leur vie, sans en avoir peur ni crainte, et nosdites barques arrivées à terre, l'un de ces hommes prit le capitaine entre ses bras et le porta à terre, ainsi qu'il eût fait d'un enfant de six ans, tant cet homme était fort et grand. Nous leur trouvâmes un grand monceau de rats sauvages [3], qui vont à l'eau, sont gros comme des lapins, et bons à manger à merveille, desquels ils firent présent audit capitaine, qui leur donna des couteaux et patenôtres pour récompense. Nous leur demandâmes par

[1] « Grand comme un lapin, d'un gris roussâtre. Ils construisent en hiver, sur la glace, une hutte de terre où ils habitent plusieurs, allant par un trou, chercher au fond les racines d'acorus, qui servent à les nourrir. Quand la gelée ferme leurs trous, ils sont réduits à se manger les uns les autres. » (Cuvier.)

[2] Ce sont les divers chenaux qui se trouvent entre l'île du Pas, l'île au Castor, l'île Saint-Ignace, l'île Madame, l'île de Grâce, et les autres îles en haut du lac Saint-Pierre.

[3] Des rats musqués.

signes si c'était le chemin de Hochelaga, et ils nous répondirent que oui, et qu'il y avait encore trois journées pour y aller.

VI. — Comme le capitaine fit accoutrer les barques pour aller à Hochelaga, et laisser le gallion à cause de la difficulté du passage; et comme nous arrivâmes audit Hochelaga; et de la réception que le peuple fit à notre arrivée.

Le lendemain, vingt-neuvième de septembre, notre capitaine, voyant qu'il n'était possible de pouvoir pour lors passer ledit gallion, fit avictuailler et accoutrer les barques et mettre des vivres pour le plus de temps qu'il fut possible, et que lesdites barques en purent accueillir, et se partant avec celles-ci accompagné de partie des gentilshommes, savoir : de Claude du Pont-Briand, échanson de Mgr le Dauphin, Charles de la Pommeray, Jean Gouyon, Jean Poullet et vingt-huit mariniers, y compris Macé Jallobert et Guillaume le Breton, ayant la charge, sous ledit Cartier, des deux autres navires, pour aller amont ledit fleuve au plus loin qu'il nous serait possible. Et nous naviguâmes de temps agréable jusqu'au deuxième jour d'octobre, que nous arrivâmes à Hochelaga, qui est distant du lieu où était demeuré le gallion d'environ 45 lieues (¹), durant lequel temps et chemin faisant nous trouvâmes plusieurs gens du pays qui nous apportèrent beaucoup de poisson et autres victuailles, donnant et menant grande joie de notre venue; et pour les attirer et tenir en amitié avec nous, ledit capitaine leur donnait pour récompense des couteaux, patenôtres et autres menues hardes, dont ils se contentaient fort. Et nous, arrivés audit Hochelaga, se rendirent au-devant de nous plus de mille personnes, tant hommes que femmes et enfants, lesquels nous firent aussi bon accueil que jamais père fit à enfant, menant une joie merveilleuse; car les hommes en une bande dansaient, et les femmes de leur part et leurs enfants d'autre, lesquels nous apportèrent force poissons et de leur pain fait de gros mil, lequel ils jetaient dedans nosdites barques, en sorte qu'il semblait qu'il tombât en l'air. Voyant cela, le capitaine descendit à terre, accompagné de plusieurs de ses gens; et sitôt qu'il fut descendu, ils s'assemblèrent tous sur lui et sur les autres, en faisant une chère inestimable, et les femmes apportaient leurs enfants à brassée, pour les faire toucher audit capitaine et aux autres qui étaient en sa compagnie, en faisant une fête qui dura plus d'une demi-heure; et ledit capitaine, voyant leur largesse et bon vouloir, fit asseoir et ranger toutes les femmes, et leur donna certaines patenôtres d'étain et autres menues besognes; et à une partie des hommes, des couteaux; puis il se retira à bord desdites barques pour souper et passer la nuit, durant laquelle ce peuple demeura sur le bord dudit fleuve, au plus près desdites barques, faisant encore toute la nuit plusieurs feux et danses, en disant à toutes heures *Aguiazé*, qui est leur dire de salut et joie.

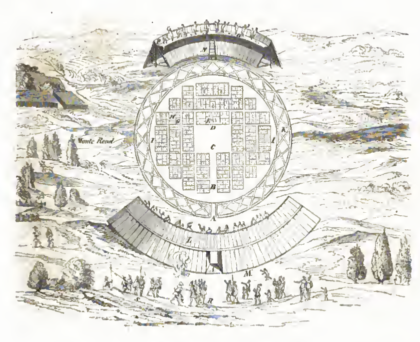
VII. — Comme le capitaine et les gentilshommes, avec vingt-cinq hommes bien armés et en bon ordre, allèrent à la ville de Hochelaga, et de la situation dudit lieu.

Le lendemain, dès le matin, le capitaine s'accoutra et fit mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et demeurance dudit peuple, et une montagne qui est jointe à ladite ville, où avec ledit capitaine allèrent les gentilshommes et vingt mariniers, et il laissa le surplus pour la garde des barques, et il prit trois hommes de ladite ville de Hochelaga pour les mener et conduire audit lieu. Et nous étant mis en chemin, le trouvâmes aussi battu qu'il soit possible de voir, en la plus belle terre et merveilleuse plaine: des chênes aussi beaux qu'il y en ait en forêt de France, sous lesquels toute la terre était couverte de glands. Et nous, ayant fait environ une lieue et demie (²), nous trouvâmes sur le chemin l'un des prin-

(¹) Cartier avait laissé le galion à peu près vis-à-vis de Berthier; mais on ne compte que quinze lieues pour se rendre de Berthier à Hochelaga ou Montréal.

(²) Ce qui fait voir que Cartier avait pris terre au-dessous du courant de Sainte-Croix.

cipaux seigneurs de la ville de Hochelaga, avec plusieurs personnes, lequel nous fit signe qu'il fallait se reposer audit lieu, près d'un feu qu'ils avaient fait audit chemin.



Ancien plan de Hochelaga. — D'après Ramusio (1).

A, port de la terre d'Hochelaga; — B, rue principale; — C, place; — D, maison du roi Agouhanna; — E, cour de la maison du roi; — G, maison d'un particulier; — H, cour avec le feu; — II, espace entre les maisons où l'on peut circuler autour de la ville; — K, système qui relie les palissades de l'enceinte; — L, l'enceinte de madriers; — M, espace extérieur qui entoure la ville; — N, l'enceinte de palissades vue du dedans de la ville; — O, chemin de ronde; — P, parapet; — Q, espace vide entre les deux rangs de palissades, — R, hommes, femmes et enfants; — S, Français qui entrent dans la ville; — T, l'échelle qui conduit au chemin de ronde.

Et lors ledit seigneur commença à faire un sermon et prêchement, comme il est dit ci-devant que c'est leur coutume de faire joie et connaissance, ce seigneur faisant chère audit capitaine en sa compagnie; lequel capitaine lui donna une couple de haches et une couple de couteaux, avec une croix et remembrance du crucifix, qu'il lui fit baiser et lui pendit au cou; de quoi il rendit grâces audit capitaine.

Cela fait, nous marchâmes au delà; et à environ une demi-lieue de là nous commençâmes à trouver les terres labourées, et belles grandes campagnes pleines de blé de leurs terres, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus que pois (2), duquel ils vivent ainsi que nous faisons du froment. Et parmi ces campagnes est située et assise ladite ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est alentour d'elle, bien labourée et fort petite, de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne le *mont Royal* (3). Ladite ville est toute ronde et close de bois à trois rangs, en façon d'une pyramide croisée par le haut, ayant la rangée intérieure en façon de ligne perpendiculaire, puis rangée

(1) Quoique le nom de Ramusio semble une autorité suffisante pour garantir une intention sérieuse dans l'exécution de cette vue, il est fort difficile d'admettre que ce soit là une représentation exacte d'Hochelaga.

(2) Blé d'Inde.

(3) Montréal.

de bois couchés de long, bien oints et cousus à leur mode, et la hauteur est d'environ deux lances. Et il n'y a en cette ville qu'une porte et entrée qui ferme à barres, sur laquelle et en plusieurs endroits de ladite clôture il y a manières de galeries et échelles à y monter, lesquelles sont garnies de roches et de cailloux pour la garde et défense de celle-ci. Il y a dans cette ville environ cinquante maisons, longues d'environ cinquante pas au plus chacune, et de douze ou quinze pas de large, toutes faites de bois, couvertes et garnies des grandes écorces et pelures desdits bois, aussi larges que des tables, bien cousues artificiellement, suivant leur mode; et par dedans celles-ci, il y a plusieurs aires et chambres. Et au milieu de ces maisons il y a une grande salle par terre où ils font leur feu, et vivent en communauté; puis ils se retirent en leursdites chambres, les hommes avec leurs femmes et enfants. Et, pareillement, ils ont des greniers en haut de leurs maisons, où ils mettent leur blé, duquel ils font leur pain, qu'ils appellent *caraconi;* et ils le font de la manière ci-après. Ils ont des piles de bois comme à piler le chanvre, et ils battent avec pilons de bois ledit blé en poudre, puis l'amassent en pâte, et en font des tourteaux qu'ils mettent sur une pierre chaude, puis ils la couvrent de cailloux chauds, et ainsi cuisent leur pain au lieu de four. Ils font pareillement force potages dudit blé, et de fèves et de pois, dont ils ont assez, et de gros concombres et autres fruits. Ils ont aussi des vaisseaux grands comme des tonnes, en leurs maisons, où ils mettent leur poisson, savoir : anguilles et autres, qui sèchent à la fumée durant l'été, et dont ils vivent en hiver; ils en font un grand amas, comme nous avons vu par expérience. Tout leur vivre est sans aucun goût de sel, et ils couchent sur des écorces de bois étendues sur la terre, avec de méchantes couvertures de peaux, dont ils font leurs vêtements, savoir : loirs, loutres, martres, renards, chats sauvages, daims, cerfs et autres sauvagines; mais la plus grande part d'eux sont quasi tout nûs.

La plus précieuse chose qu'ils aient en ce monde est l'*esurgni* (¹), qui est blanc; et ils le prennent audit fleuve, en cornibots, de la manière qui suit. Quand un homme a mérité la mort, ou qu'ils ont pris quelque ennemi à la guerre, ils le tuent, puis l'incisent sur les cuisses et les jambes, les bras et les épaules, à grandes taillades; puis, aux lieux où est ledit esurgni, ils descendent ledit corps au fond de l'eau, le laissent dix ou douze heures, puis le retirent amont, et trouvent dans lesdites taillades et incisions lesdits cornibots, dont ils font des patenôtres; et usent comme nous faisons de l'or et de l'argent, les tenant la plus précieuse chose du monde : il a la vertu d'étancher le sang des narines, car nous l'avons expérimenté.

Cedit peuple ne s'adonne qu'au labourage et à la pêche pour vivre; car les biens de ce monde ne font compte, parce qu'ils n'en ont pas connaissance; et ils ne sont pas nomades comme ceux de Canada et de Saguenay, bien que lesdits Canadiens leur soient assujettis, avec huit ou neuf autres peuples qui sont sur ledit fleuve.

VIII. — Comme nous arrivâmes à ladite ville, et de la réception qui nous y fut faite; et comment le capitaine leur fit des présents, et autres choses que ledit capitaine leur fit, comme il sera vu en ce chapitre.

Ainsi, comme nous fûmes arrivés auprès de cette ville, se rendirent près de nous un grand nombre d'habitants qui, à leur façon, nous firent bon accueil. Et par nos guides et conducteurs nous fûmes menés au milieu de cette ville, où il y a une place entre les maisons, spacieuse d'un jet de pierre en carré ou environ. Et ils nous firent signe que nous nous arrêtassions audit lieu, ce que nous fîmes. Et soudain s'assemblèrent toutes les femmes et filles de ladite ville, dont une partie étaient chargées d'enfants entre leurs bras, qui nous vinrent baiser le visage, bras et autres endroits de dessus le corps, où elles pouvaient, toutes pleurant de joie de nous voir, nous faisant la meilleure chère qu'il leur était possible, en nous faisant signe qu'il nous plût de toucher leursdits enfants. Ces choses faites, les hommes firent retirer les

(¹) Lescarbot, en parlant de cet *esurgni*, qui est évidemment une espèce de coquillage, nous dit : « C'est un mot que j'ai eu beaucoup de peine à comprendre, et que Belleforest n'a point entendu quand il a voulu en parler. Aujourd'hui les sauvages n'en ont plus ou en ont perdu le métier, car ils se servent fort des *matachias* (grains de rassade) qu'on leur porte de France. »

femmes, et s'assirent sur la terre alentour de nous, comme si nous eussions voulu jouer un mystère. Et tout incontinent revinrent plusieurs femmes qui apportèrent chacune une natte carrée, en façon de tapisserie; et ils les étendirent sur la terre, au milieu de ladite place, et ils nous firent mettre sur celles-ci Après lesquelles choses ainsi faites, fut apporté par neuf ou dix hommes le roi et seigneur dudit pays, qu'ils appellent en leur langue *agouhanna*, lequel était assis sur une grande peau de cerf; et ils le



Le mont Royal (Montréal) vu du Saint-Laurent. — D'après Bartlett.

vinrent poser dans ladite place, sur lesdites nattes, près dudit capitaine, en faisant signe que c'était leur seigneur. Cet agouhanna était de l'âge d'environ cinquante ans, et il n'était pas mieux accoutré que les autres, fors qu'il avait alentour de la tête une manière de lisière rouge pour sa couronne, faite de poils de hérisson; et ce seigneur était tout perclus et malade de ses membres.

Après qu'il eut fait son signe de salut audit capitaine et à ses gens, en leur faisant des signes évidents qu'ils étaient les bienvenus, il montra ses bras et jambes audit capitaine, le priant de les vouloir toucher, comme s'il lui eût demandé guérison de sa santé. Et alors le capitaine commença à lui frotter les bras et jambes avec les mains, et ledit agouhanna prit la lisière et couronne qu'il avait sur la tête, et la donna audit capitaine. Et tout incontinent furent amenés audit capitaine plusieurs malades, comme aveugles, borgnes, boiteux, impotents, et gens si vieux que les paupières des yeux leur pendaient sur les joues; et ils les asseyaient et posaient près dudit capitaine pour qu'il les touchât, tellement il semblait que Dieu fût là descendu pour les guérir.

Ledit capitaine voyant la pitié et foi de cedit peuple, dit l'évangile de saint Jean, savoir : *In principio*, faisant le signe de la croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi et de la passion de notre Sauveur, et grâce de recouvrer chrétienté et baptême. Puis ledit capitaine prit une paire d'Heures, et tout hautement lut mot à mot la passion de Notre-Seigneur, si bien que tous les assistants la purent ouïr, tout ce pauvre peuple faisant un grand silence; et ils furent merveilleusement bien entendus, regardant le ciel et faisant pareilles cérémonies qu'ils nous voyaient faire. Après quoi ledit capitaine fit ranger tous les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et les enfants d'un autre; et il donna aux principaux et autres des couteaux et des hachots, et aux femmes des

patenôtres et autres menues choses; puis il jeta parmi la place, et entre lesdits enfants, de petites bagues et *Agnus Dei* d'étain, de quoi ils menèrent merveilleuse joie.

Cela fait, le capitaine commanda de sonner les trompettes et autres instruments de musique, dont ledit peuple fut fort réjoui. Après quoi nous prîmes congé d'eux et nous nous retirâmes. Voyant cela, les femmes se mirent au-devant de nous pour nous arrêter, et nous apportèrent de leurs vivres qu'elles



Tombeau de Sequaw, sur la rivière Ottawa. — D'après Bartlett.

avaient apprêtés, savoir : poisson, potage, fèves, pain et autres choses, pensant nous faire repaître et dîner audit lieu. Et comme lesdits vivres n'étaient pas de notre goût, et qu'il n'y avait pas de goût de sel, nous les remerciâmes, leur faisant signe que nous n'avions pas besoin de nous repaître.

Après que nous fûmes sortis de ladite ville, nous fûmes conduits par plusieurs hommes et femmes de ceux-ci sur la montagne devant dite, qui est par nous nommée *mont Royal*, distante dudit lieu d'un quart de lieue. Et étant sur ladite montagne, nous eûmes vue et connaissance de plus de trente lieues à l'environ de celle-ci, où il y a vers le nord une rangée de montagnes qui sont gisantes est et ouest, et autant vers le sud. Entre ces montagnes est la terre la plus belle qu'il soit possible de voir, labourable, unie et plaine. Et par le milieu desdites terres nous voyions ledit fleuve au delà du lieu où étaient demeurées nos barques, où il y a un saut d'eau, le plus impétueux qu'il soit possible de voir (¹), et il ne nous fut pas possible de le passer. Et nous voyions ledit fleuve, tant que l'on pouvait regarder, grand, large et spacieux, qui allait au sud-ouest, et passait auprès de trois belles montagnes rondes que nous voyions, et estimions être à environ quinze lieues de nous. Et il nous fut dit et montré par signes, par les trois hommes qui nous avaient conduits, qu'il y avait trois sauts d'eau audit fleuve (²) comme celui où étaient nosdites barques; mais nous ne pûmes entendre quelle distance il y avait entre l'un et l'autre. Puis ils nous montraient que lesdits sauts passés on pouvait naviguer plus de trois lunes par ledit fleuve. Et là-dessus il me souvient que Donnaconna, seigneur des Canadiens, nous a dit avoir été quelquefois à

(¹) Le courant de Sainte-Marie.

(²) « On pense qu'il est ici question du Saut de Saint-Louis, des Cascades et du Long-Saut. » *(Société de Québec.)*

une terre où ils sont une lune à aller, depuis Canada jusqu'à ladite terre, en laquelle il eroît cannelle et girofle. Ils appellent ladite cannelle *adotathui*, et le girofle *canonotha*.

Et, en outre, ils nous montraient que le long desdites montagnes étant vers le nord il y a une grande rivière qui descend de l'occident comme ledit fleuve. Nous estimons que c'est la rivière qui passe par le



Jonction de la rivière Ottawa et du Saint-Laurent. — D'après Bartlett.

royaume et province de Saguenay ([1]). Et sans que nous leur fissions aucune demande et signe, ils prirent la chaîne du sifflet du capitaine, qui est d'argent, et un manche de poignard, qui était de laiton jaune comme or, qui était au côté de l'un de nos mariniers, et montraient que cela venait d'amont ledit fleuve, et qu'il y avait des *agojudas*, qui est à dire mauvaises gens, qui étaient armés jusque sur les doigts, nous montrant la façon de leurs armures, qui sont de cordes et bois lacés et tissus ensemble; nous donnant à entendre que lesdits agojudas menaient la guerre continuelle les uns aux autres. Mais, par défaut de langue, nous ne pûmes avoir connaissance combien il y avait jusques audit pays.

Ledit capitaine leur montra du cuivre rouge, qu'ils appellent *caquedaze*, leur montrant vers ledit lieu, et demandant par signe s'il venait de là. Ils commencèrent à secouer la tête, disant que non, et montrant qu'il venait du Saguenay, qui est à l'opposé du précédent. Lesquelles choses ainsi vues et entendues, nous nous retirâmes à nos barques, non sans avoir conduite de grand nombre dudit peuple, dont partie, quand nos gens devenaient las, les chargeaient sur eux comme sur des chevaux, et les portaient.

Et nous, arrivés à nos barques, fîmes voile pour retourner à notre gallion, craignant qu'il n'y eût aucun encombre; lequel départ ne fut pas sans grand regret dudit peuple, car tant qu'ils nous purent suivre en descendant ledit fleuve, ils nous suivirent. Et tant fûmes, que nous arrivâmes à notre gallion le lundi quatrième jour d'octobre.

([1]) Cette rivière doit être la rivière des Outaouais, qui néanmoins ne vient pas du Saguenay; elle prend sa source au lac Témiscaming, dans une direction tout opposée à celle du Saguenay.

Le mardi, cinquième jour dudit mois d'octobre, nous fîmes voile et appareillâmes, avec notredit gallion et barque, pour retourner à la province de Canada, au port de Sainte-Croix, où étaient demeurés nosdits navires. Et le septième jour, nous vînmes poser par le travers d'une rivière qui vient du nord, sortant dudit fleuve, à l'entrée de laquelle il y a quatre petites îles, et pleines d'arbres. Nous nommâmes cette rivière la rivière de *Fouez* (¹). Et comme l'une de ces îles s'avance audit fleuve, et qu'on la voit de loin, ledit capitaine fit planter une belle croix sur la pointe de celle-ci, et il commanda d'apprêter les barques pour aller avec la marée devant cette rivière, pour voir la profondeur et nature de celle-ci. Et ils nagèrent ce jour en remontant ledit fleuve ; mais comme elle fut trouvée de nulle expérience, ni profondeur, ils retournèrent, et nous appareillâmes pour aller aval.

IX. — Comme nous arrivâmes au havre de Sainte-Croix; comme nous trouvâmes nos navires; et comme le seigneur du pays vint voir le capitaine, et comme ledit capitaine l'alla voir; et partie de leurs coutumes et particularités.

Le lundi, onzième jour d'octobre, nous arrivâmes au havre de Sainte-Croix, où étaient nos navires, et trouvâmes que les maîtres et mariniers qui étaient demeurés avaient fait un fort devant lesdits navires, tout clos de grosses pièces de bois plantées debout, joignant les unes aux autres, et tout alentour garni d'artillerie, et bien en ordre pour se défendre contre le pays (²). Et tout incontinent que le seigneur du pays fut averti de notre venue, il vint le lendemain accompagné de Taiguragni, Domagaya et plusieurs autres pour voir ledit capitaine. Et ils lui firent une merveilleuse fête, feignant d'avoir grande joie de sa venue, lequel pareillement leur fit assez bon accueil, bien qu'ils ne l'eussent pas mérité. Le seigneur Donnaconna pria le capitaine de l'aller voir, le lendemain, à Canada, ce que lui promit ledit capitaine.

Et le lendemain, treizième dudit mois, ledit capitaine, accompagné des gentilshommes et de cinquante compagnons bien en ordre, allèrent voir ledit Donnaconna et son peuple, qui est distant de demi-lieue du lieu où étaient nos navires, et se nomme leur demeure Stadaconé. Et nous arrivés audit lieu, les habitants vinrent au-devant de nous, loin de leurs maisons d'un jet de pierre ou mieux, et là ils se rangèrent et s'assirent à leur mode et façon de faire, les hommes d'une part et les femmes de l'autre, debout, chantant et dansant sans cesse. Et après qu'ils se furent entre-salués et fait chère les uns aux autres, le capitaine donna aux hommes des couteaux et autres choses de peu de valeur, et il fit passer toutes les femmes et filles devant lui, et leur donna à chacune une bague d'étain, dont ils remercièrent ledit capitaine, qui fut par ledit Donnaconna et Taiguragni mené en leurs maisons, lesquelles étaient bien approvisionnées de vivres, selon leur sorte, pour passer leur hiver. Et il fut, par ledit Donnaconna, montré audit capitaine les peaux de cinq têtes d'hommes, étendues sur des bois comme peaux de parchemin ; et il nous dit que c'étaient des *Toudamans,* devers le sud, qui leur menaient continuellement la guerre. En outre, il nous fut dit qu'il y a deux ans passés lesdits Toudamans les vinrent assaillir jusque dans ledit fleuve, à une île qui est par le travers du Saguenay, où ils étaient à passer la nuit, tendant à aller à Honguedo leur mener guerre avec environ deux cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, lesquels furent surpris en dormant dans un fort qu'ils avaient fait, où lesdits Toudamans mirent le feu tout alentour ; et comme ils sortaient, ils les tuèrent tous, à l'exception de cinq, qui échappèrent ; de laquelle attaque ils se plaignaient encore fort, nous montrant qu'ils en auraient vengeance. Après lesquelles choses vues, nous nous retirâmes en nos navires.

(¹) Ce sont les Trois-Rivières.

(²) On pense que ce fort a dû être bâti à l'endroit où la petite rivière Lairet se décharge dans la rivière Saint-Charles.

X. — De la façon de vivre du peuple de ladite terre; et de certaines conditions, créances et façons qu'ils ont.

Ledit peuple n'a aucune créance de Dieu qui vaille, car ils croient en un dieu qu'ils appellent *Cudouagni*; et ils disent qu'il leur parle souvent et leur dit le temps qu'il doit faire. Ils disent que, quand il se courrouce contre eux, il leur jette de la terre aux yeux. Ils croient aussi, quand ils trépassent, qu'ils vont



La rivière Saint-François. — D'après Bartlett.

aux étoiles, puis viennent, baissant en l'horizon, comme lesdites étoiles; puis qu'ils vont en de beaux champs verts, pleins de beaux arbres et fruits somptueux. Après qu'ils nous eurent donné ces choses à entendre, nous leur avons remontré leur erreur, et que leur Cudouagni était un mauvais esprit qui les abusait; qu'il n'est qu'un Dieu, lequel est au ciel, et nous donne tout; qu'il est créateur de toutes choses, et qu'en lui seulement nous devons croire; et qu'il faut être baptisé ou aller en enfer. Et il leur fut remontré plusieurs autres choses de notre foi, ce que facilement ils ont cru, et appelé leur Cudouagni *agoduja* (¹) : tellement que plusieurs fois ils ont prié le capitaine de les faire baptiser; et sont venus ledit seigneur Taiguragni, Domagaya, avec tout le peuple de la ville, pensant qu'ils le seraient. Mais parce que nous ne savions leur intention et volonté, et qu'il n'y avait personne qui leur enseignât la foi, pour lors il fut pris excuse envers eux, et dit à Taiguragni et Domagaya qu'ils leur fissent entendre que nous retournerions à un autre voyage et apporterions des prêtres et du chrême, leur donnant à entendre pour excuse que l'on ne peut baptiser sans ledit chrême; ce qu'ils crurent, parce qu'ils avaient vu baptiser plusieurs enfants en Bretagne. Et de la promesse que leur fit le capitaine de retourner, ils furent fort joyeux et le remercièrent.

(¹) C'est-à-dire méchant.

Ledit peuple vit quasi en communauté de biens, assez à la manière des Brésiliens, et ils sont tous vêtus de peaux de bêtes sauvages, et assez pauvrement. L'hiver, ils sont chaussés de chausses et souliers, et l'été ils vont déchaussés. Ils gardent l'ordre du mariage, si ce n'est que les hommes prennent deux ou trois femmes; et quand les hommes sont morts, jamais les femmes ne se remarient, mais elles font le deuil de ladite mort toute leur vie, et se teignent le visage de charbon pilé et de graisse, comme l'épaisseur d'un couteau, et à cela on connaît qu'elles sont veuves. Ils ne sont point de grand travail, et labourent leurs terres avec de petits bois de la grandeur d'une demi-épée, où ils font le blé, qu'ils appellent *ozisy*, qui est gros comme un pois; et de ce même blé il en croît assez au Brésil. Pareillement ils ont assez de gros melons et concombres, courges, pois et fèves de toutes couleurs, mais non de la



Les Trois-Rivières. — D'après Bartlett.

sorte des nôtres [1]. Ils ont aussi une herbe dont ils font grand amas durant l'été, pour l'hiver; ils l'estiment fort, et les hommes seulement en usent de la façon qui suit. Ils la font sécher au soleil et la portent à leur cou, en une petite peau de bête, en guise de sac, avec un cornet de pierre ou de bois; puis, à toute heure, ils font poudre de ladite herbe et la mettent à l'un des bouts dudit cornet; puis ils mettent un charbon de feu dessus et soufflent par l'autre bout, tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les narines, comme par un tuyau de cheminée. Ils disent que cela les tient sains et chaudement, et ils ne vont jamais sans lesdites choses. Nous avons expérimenté ladite fumée, après laquelle avoir mis dans notre bouche, il semble y avoir de la poudre de poivre, tant elle est chaude.

[1] Tous les grains et tous les légumes potagers se cultivent et viennent bien d'un bout à l'autre du Canada; il en est de même du tabac, du chanvre, du lin, du houblon; les pommes, les prunes, les cerises, viennent de même, ainsi que bien d'autres fruits. Les meilleures pommes de tout le continent sont celles de Montréal, qui produit aussi les meilleures poires et les meilleurs melons, ce qui vient probablement beaucoup de la culture qu'on y donne; les meilleures prunes et les meilleures cerises, dites de France, sortent du district de Québec, où plusieurs autres fruits ne viennent bien qu'abrités par de hautes futaies contre les atteintes du vent du nord-est, en automne. Les raisins réussissent passablement à Montréal; mais les pêches ne viennent bien qu'à l'ouest de Toronto, et surtout dans le voisinage de la rivière Niagara.



Arbres du Canada ([1]).

([1]) « Les arbres que l'on trouve presque partout, dans les bois du Canada, sont le chêne, l'érable, le noyer, le charme, l'orme, le merisier de deux variétés, le frêne, le pin de trois variétés, la pruche, les épinettes rouges, jaunes et noires, le sapin, le cèdre, le peuplier, le tremble et le bouleau de deux variétés. Tous ces arbres atteignent des dimensions considé-

Les femmes dudit pays travaillent sans comparaison plus que les hommes, tant à la pêche, dont ils font grand fait, qu'au labour et autres choses. Et ils sont, tant les hommes que les femmes et les enfants, plus durs que bêtes; car, par la plus grande froidure que nous ayons vue, laquelle était merveilleuse et âpre, ils venaient par-dessus les glaces et neiges tous les jours à nos navires, la plupart quasi tout nus, chose incroyable à qui ne le voit. Ils prennent durant lesdites glaces et neiges grande quantité de bêtes sauvages, comme daims, cerfs, ours, lièvres, martres et autres, desquels ils nous apportaient, mais bien peu, parce qu'ils sont avares de leurs vivres. Ils mangent leur chair toute crue, après l'avoir séchée à la fumée, et pareillement leur poisson. A ce que nous avons connu et pu entendre de cedit peuple, il me semble qu'il serait aisé à dompter en telle façon et manière que l'on voudrait. Dieu, par sa sainte miséricorde, y veuille mettre son regard! *Amen.*

XI. — Comme ledit peuple de jour en jour nous apportait du poisson, et de ce qu'il avait à nos navires; et comme, par l'avertissement de Taiguragni et de Domagaya, ledit peuple se retira d'y venir; et comme il y eut aucuns discours entre nous et eux.

Et depuis, de jour en l'autre, ledit peuple venait à nos navires et apportait force anguilles et autres poissons, pour avoir de notre marchandise, pour lesquels il leur était baillé couteaux, alênes, patenôtres, dont ils se contentaient fort. Mais nous nous aperçûmes que les deux méchants que nous avions apportés leur disaient et donnaient à entendre que ce que nous leur baillions ne valait rien, et qu'ils auraient aussi bien des hachots que des couteaux pour ce qu'ils nous baillaient, nonobstant que le capitaine leur eût fait beaucoup de présents; et pourtant ils ne cessaient à toute heure de demander audit capitaine, lequel fut averti par un seigneur de la ville de Hagouchouda qu'il se donnât garde de Donnaconna et desdits deux méchants, et qu'ils étaient agojuda, c'est-à-dire traîtres. Et il en fut averti aussi par quelques-uns dudit Canada, et nous nous aperçûmes aussi de leur malice, parce qu'ils voulaient retirer les trois enfants que ledit Donnaconna avait donnés audit capitaine. Et de fait ils firent enfuir du navire la plus grande des filles. Après qu'elle se fut ainsi enfuie, le capitaine fit prendre garde aux autres; et, sur l'avertissement desdits Taiguragni et Domagaya, ils s'abstinrent et départirent de venir avec nous quatre ou cinq jours, si ce n'est quelques-uns qui venaient en grande peur et crainte.

rables et poussent partout en Canada, excepté sur la côte du Labrador, où ne croissent que le bouleau, le sapin, les épinettes (mélèzes), et une des variétés du pin.

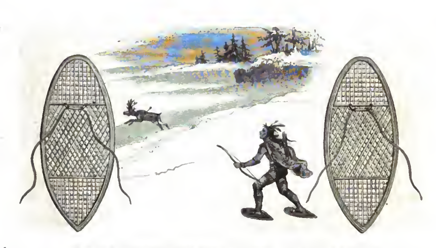
» Les arbustes communs à toute la contrée sont les cormiers, les saules, les aunes, les coudriers, les cerisiers sauvages. Les bois produisent également les groseilles, les gadelles, les fraises, les bluets, le genièvre, les mûres sauvages, et une foule d'autres arbres, arbustes, baies et plantes de plusieurs espèces, dont quelques-unes servent en médecine et dans les teintures; ces plantes, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le ginseng, qui a tant de renom en Chine, se voient dans toute l'étendue de la province, depuis Gaspé jusqu'à la rivière Détroit.

» Le noyer noir, le châtaignier, le bois de fer, le carthame, et quelques plantes très-peu nombreuses, sont exclusivement propres à la péninsule de l'extrémité ouest du haut Canada. Le chêne est plus commun et meilleur dans le haut Canada que dans le bas; il en est de même du frêne et de l'orme; mais toutes les autres espèces mentionnées sont d'une qualité supérieure dans le bas Canada.

» Il est surtout un bois précieux pour la construction des vaisseaux par son incorruptibilité et sa force, et dont le prix commence à être connu sur les marchés étrangers : c'est ce que l'on appelle épinette rouge ou tamarac. Ce bois paraît réunir le plus à la fois de toutes les qualités requises dans les bois de construction. Les plus petites des espèces d'arbres de haute futaie mentionnés plus haut atteignent une élévation de 70 pieds et un diamètre de 2 pieds dans leur pleine crue. On voit des pins de 150 pieds et de 6 pieds de diamètre, qui font des premiers mâts d'un seul morceau, pour des navires de 2 000 tonneaux. Le noyer noir, l'érable piqué et ondé et le merisier rouge ondé, offrent des bois superbes à l'ébénisterie et à la marqueterie. » (Taché.)

XII. — Comme le capitaine, doutant qu'ils ne songeassent aucune trahison, fit renforcer le fort; et comme ils vinrent parlementer avec lui; et de la reddition de la fille qui s'était enfuie.

Voyant leur malice, craignant qu'ils ne songeassent aucune trahison, et de venir avec un amas de gens sur nous, le capitaine fit renforcer le fort tout alentour de gros fossés, larges et profonds, avec



Sauvage canadien avec raquettes qui servent pour marcher sur la neige. — D'après le baron de la Hontan.

porte à pont-levis et renfort de rangs ou parcs de bois opposés aux premiers. Et il fut ordonné pour le guet de la nuit, pour le temps à venir, cinquante hommes à quatre quarts, et à chaque changement desdits quarts les trompettes sonnantes; ce qui fut fait selon ladite ordonnance. Et lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya étant avertis dudit renfort et de la bonne garde et guet que l'on faisait, furent courroucés d'être en la disgrâce du capitaine. Et ils envoyèrent par plusieurs fois de leurs gens, feignant d'être d'ailleurs, pour voir si on leur ferait du déplaisir; mais on ne leur en fit aucun, et on ne leur en montra même pas. Et lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya y vinrent plusieurs fois parler audit capitaine, une rivière entre eux, demandant audit capitaine s'il était marri, et pourquoi il n'allait pas à Canada les voir. Et ledit capitaine leur répondit qu'ils n'étaient que des traîtres et des méchants, ainsi qu'on le lui avait rapporté, et aussi qu'il l'avait aperçu en plusieurs sortes, comme de n'avoir tenu la promesse qu'ils lui avaient faite d'aller à Hochelaga, et d'avoir retiré la fille qu'on lui avait donnée, et autres mauvais tours qu'il leur nomma. Mais, malgré tout cela, s'ils voulaient être gens de bien et oublier leur mauvaise volonté, qu'il leur pardonnerait, et qu'ils vinssent sûrement à bord faire bonne chère comme auparavant. Desquelles paroles ils remercièrent ledit capitaine, et ils lui promirent qu'ils lui rendraient la fille qui s'était enfuie depuis trois jours.

Et le quatrième jour de novembre, Domagaya, accompagné de six autres hommes, vint à nos navires pour dire au capitaine que le seigneur Donnaconna était allé par le pays chercher ladite fille, et que le lendemain elle lui serait amenée par lui. Et il dit en outre que Taiguragni était fort malade, et qu'il priait le capitaine de lui envoyer un peu de sel et de pain; ce que fit ledit capitaine; et il lui manda que c'était Jésus qui était marri pour le mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer.

Et le lendemain, lesdits Donnaconna, Taigurapni, Domagaya et plusieurs autres vinrent et amenèrent ladite fille, la représentant audit capitaine, lequel n'en tint compte et dit qu'il n'en voulait point, et qu'ils la ramenassent. A quoi ils répondirent, faisant leurs excuses, qu'ils ne lui avaient pas conseillé de s'en aller, mais qu'elle s'en était allée parce que les pages l'avaient battue, ainsi qu'elle le leur avait dit. Et ils prièrent derechef le capitaine de la reprendre, et eux-mêmes la menèrent jusques aux navires. Après quoi le capitaine commanda d'apporter pain et vin, et les festoya. Puis, ils prirent congé les uns des autres; et depuis ils sont allés et venus à nos navires, et nous à leur demeure, en aussi grand amour que jamais.

XIII. — De la grandeur et profondeur dudit fleuve, en général; et des bêtes, poissons et autres choses que nous y avons vues; et de la situation des lieux.

Ledit fleuve commence passé l'île de l'Assomption, par le travers des hautes montagnes de Honguedo et des Sept-Iles; et il y a distance en travers d'environ trente-cinq ou quarante lieues; et il y a parmi plus de deux cents brasses de profondeur. Le plus profond et le plus sûr à naviguer est du côté du sud. Et du côté du nord, savoir, auxdites Sept-Iles, d'un côté et d'autre, à environ sept lieues, loin desdites îles, il y a deux grosses rivières qui descendent des monts du Saguenay, qui font plusieurs lieues à la mer, fort dangereuses. A l'entrée desdites rivières, nous avons vu grand nombre de baleines et de chevaux de mer.

Par le travers desdites Sept-Iles, il y a une petite rivière qui va trois ou quatre lieues en la terre, par-dessus les marais, et en laquelle il y a un merveilleux nombre de tous oiseaux de rivière. Depuis le commencement dudit fleuve jusques à Hochelaga il y a trois cents lieues et plus, et son commencement est à la rivière qui vient du Saguenay, laquelle sort d'entre de hautes montagnes et entre dans ledit fleuve avant que d'arriver à la province de Canada du côté du nord; et cette rivière est fort profonde, étroite et fort dangereuse à naviguer.

Après ladite rivière est la province de Canada, où il y a plusieurs peuples par villages non clos. Il y a aussi aux environs dudit Canada, dans ledit fleuve, plusieurs îles tant grandes que petites; et, entre autres, il y en a une qui contient plus de dix lieues de long ([1]), et qui est pleine de beaux et grands arbres, et de force vignes. Il y a passage des deux côtés de celle-ci. Le meilleur et le plus sûr est du côté du sud. Et au bout de cette île, vers l'ouest, il y a, pour mettre les navires, un affourc d'eau beau et délectable, auquel il y a un détroit dudit fleuve fort courant et profond ([2]); mais il n'a de large qu'environ un tiers de lieue, au travers duquel il y a une terre double de bonne hauteur, toute labourée, d'aussi bonne terre qu'il soit possible de voir. Et là est la ville et demeure du seigneur Donnaconna et de nos deux hommes que nous avions pris le premier voyage. Cette demeure se nomme Stadaconé. Et avant que d'arriver audit lieu il y a quatre peuples et demeures, savoir : Ajoasté, Starnatam, Tailla, qui est sur une hauteur, et Satadin; puis ledit lieu de Stadaconé, sous laquelle haute terre, vers le nord, est la rivière et havre de Sainte-Croix ([3]). C'est dans ce lieu que nous avons été depuis le quinzième jour de septembre jusqu'au sixième jour de mai 1536, et que les navires demeurèrent à sec, comme il est dit ci-devant. Passé ledit lieu est la demeure du peuple de Tequenouday et de Hochelay, lequel Tequenouday est sur une montagne, et l'autre est un plain pays.

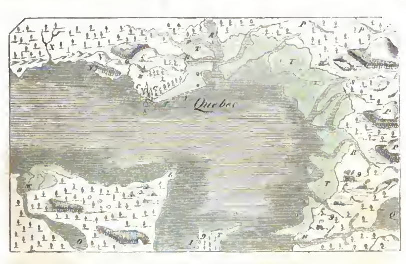
Toute la terre, des deux côtés dudit fleuve jusques à Hochelaga et au delà, est aussi belle et unie que jamais homme regarda. Il y a quelques montagnes, assez loin dudit fleuve, qu'on voit par-dessus lesdites terres, desquelles il descend plusieurs rivières qui entrent par dedans ledit fleuve. Toute cette dite terre est couverte et pleine de bois de diverses sortes, et force vignes, excepté celle alentour des

([1]) L'île d'Orléans, à laquelle Cartier donne encore une étendue de plus de dix lieues de long.

([2]) Ce détroit doit s'entendre de l'endroit où le fleuve Saint-Laurent passe entre Québec et la pointe Lévi.

([3]) « D'après ce passage de la relation, on est porté à croire que le village de Stadaconé devait être situé sur la partie du coteau Sainte-Geneviève, où se trouve maintenant le faubourg Saint-Jean; et, ce point une fois établi, l'ancienne rivière et hâble de Sainte-Croix est incontestablement la rivière Saint-Charles d'aujourd'hui. » *(Société de Québec.)*

peuples, qu'ils ont désertée pour faire leur demeure et travail. Il y a un grand nombre de grands cerfs, daims, ours et autres bêtes. Nous y avons vu les pas d'une bête qui n'a que deux pieds, et que



Carte de Québec et de ses environs, en 1608. — D'après Champlain.

A, lieu où l'habitation est bâtie; — B, terre défrichée où l'on sème du blé et autres grains; — C, les jardinages; — D, petit ruisseau qui vient dans les marécages; — E, rivière où hiverna Jacques Cartier qui, de son temps, la nomma Sainte-Croix, et que l'on a transférée à quinze lieues au-dessus de Québec; — F, ruisseau du marais; — G, lieu où l'on amassait des herbages pour le bétail qu'on y avait mené; — H, le grand saut de Montmorency, qui descend de plus de vingt-cinq brasses de haut dans la rivière; — I, bout de l'île d'Orléans; — L, pointe fort étroite du côté de l'orient de Québec; — M, rivière Bruyante, qui va aux Etchemains; — O, lac de la rivière Bruyante; — P, montagnes qui sont dans les terres; baie nommée la Nouvelle-Biscaye; — Q, lac du grand saut de Montmorency; — R, ruisseau de l'Ours; — S, ruisseau du Gendre; — T, T, T, prairies qui sont inondées à toutes les marées; — V, mont du Gas, fort haut, sur le bord de la rivière; — X, ruisseau courant propre à faire toutes sortes de moulins; — Y, Y, Y, côte de graviers où il se trouve quantité de diamants un peu meilleurs que ceux d'Alençon; — 9, 9, 9, lieux où souvent campent les sauvages. — (Champlain.)

nous avons suivis longtemps par-dessus le sable et vase; elle a les pieds de cette façon, grands d'une paume et plus. Il y a force loutres, biévres, martres, renards, chats sauvages, lièvres, connins, écureuils, rats, lesquels sont gros à merveille, et autres sauvagines (¹). Ils s'accoutrent des peaux de ces

(¹) « Les animaux sauvages du Canada sont l'orignal (espèce d'élan), le caribou (grand renne), le chevreuil, l'ours noir et roux, le lynx ou loup-cervier, le chat sauvage, la martre, le vison, le loup, le renard, le carcajou et kinkajou, le pécan, nom du pays d'un animal qui se rattache au groupe des petits ours; le castor, la loutre, le rat musqué, la marmotte, le putois, la moufette, le lièvre, qui abonde dans le bas Canada, et diverses espèces d'écureuils. Voici, pour ne mentionner que les espèces un peu grandes, les animaux qui peuplent toutes les forêts partout, avec ces différences que l'orignal ne se trouve pas sur la côte du Labrador, et ne dépasse pas généralement sur la côte nord la rivière Saguenay à l'est, et la rivière Outaouais à l'ouest, et ne se voit pas plus haut que la rivière Richelieu au sud-ouest, ce qui en fait exclusivement un animal du bas Canada, et que la moufette se trouve dans l'ouest, où ne se voit pas l'orignal.

» Le loup est bien rare en bas de Québec, mais les renards y sont communs et très-grands; sur la côte nord, au Labrador, et dans le territoire du Saguenay, les renards noirs et argentés sont communs; le prix de cette fourrure est incroyable, ayant atteint quelquefois le chiffre de 600 francs pour une seule peau de renard noir.

» Les oiseaux sont de toutes les variétés de canards, oies sauvages, plongeons d'eau salée comme de lacs; le dinde sauvage, qui n'habite que dans l'ouest du Haut-Canada; la perdrix, qui se voit partout et en abondance, surtout dans le Bas-Canada; la caille, les grues, les bécasses, bécassines, hérons, pluviers de différentes espèces, grandes et petites; les oiseaux chasseurs: aigles, éperviers, et autres, avec la tribu des chats-huants; les ortolans, la grive, les piverts, les mésanges, et grand nombre d'autres, dont plusieurs au beau plumage et au mélodieux gosier. N'oublions pas dans ces deux genres notre oiseau-mouche, et le rossignol, qui vient d'assez bonne heure le printemps.

» Les poissons les plus communs des lacs et rivières sont la truite saumonée, la truite commune, le *maskinongé*, le fon-

bêtes, parce qu'ils n'ont nuls autres accoutrements. Il y a grand nombre d'oiseaux, savoir : grues, outardes, cygnes, oies sauvages blanches et grises, canes, canards, merles, mauvis, tourtres, ramiers, chardonnerets, tarins, linottes, rossignols, passe-solitaires, et autres oiseaux connus en France.

Aussi, comme par ci-devant mention est faite aux chapitres précédents, ledit fleuve est le plus abon-



Marches naturelles, près Québec. — D'après le *Canada pittoresque*.

dant de toutes sortes de poissons qu'il soit de mémoire d'homme d'avoir jamais vu ni ouï, car depuis le commencement jusques à la fin vous y trouverez, selon les saisons, la plupart des sortes et espèces de poissons de mer et d'eau douce. Vous trouverez jusques audit Canada force baleines, marsouins, chevaux de mer, *adothuis*, qui est une sorte de poisson que jamais nous n'avions vu, et dont jamais nous n'avions ouï parler. Ils sont blancs comme neige et grands comme marsouins, et ont le corps et la tête comme lévriers, lesquels se tiennent entre la mer et l'eau douce, qui commence entre la rivière du Saguenay et le Canada.

De même vous y trouverez, en juin, juillet et août, force maquereaux, mulets, bars, sartres, grosses anguilles et autres poissons. Après leur saison passée, vous y trouverez l'éperlan, aussi bien qu'en la rivière de Seine ; puis, au renouveau, il y a force lamproies et saumons. Passé ledit Canada, il y a force

radi, le poisson blanc, qui sont de très-larges espèces, le brochet, la perche et une foule d'autres ; l'esturgeon, qui atteint une longueur de plusieurs pieds, habite quelques endroits du fleuve. Il se pêche beaucoup do poissons dans les grands lacs de l'ouest ; mais cela n'est qu'une bagatelle, un rien, comparé aux pêcheries du golfe et du Saint-Laurent, où la morue, le maquereau, le hareng, la sardine, la truite de mer, l'anguille, le saumon et plusieurs autres espèces, abondent au point d'attirer beaucoup de pêcheurs des États-Unis. Il se prend chaque année dans ces parages pour des valeurs considérables de ces peissons, sans compter les profits retirés de la pêche aux marsouins et loups marins, et de la chasse aux baleines et aux *pourcies*. Des armateurs ont fait dans cette industrie des fortunes colossales.

» Il n'est pas besoin de mentionner les animaux domestiques, dont les différentes races ont été introduites dans le pays. » (Taché.)

brochets, truites, carpes, brèmes et autres poissons d'eau douce; et, dans la saison du hareng, ledit peuple fait grosse pêche pour sa subsistance et victuaille.

XIV. — D'aucuns enseignements que ceux du pays nous ont donnés depuis leur retour de Hochelaga.

Depuis que nous sommes arrivés à Hochelaga avec le gallion et les barques, nous avons conversé, été et venu, avec les peuples les plus voisins de nos navires, en douceur et amitié, si ce n'est que par-



Ancien plan de Québec fait en 1680.

1, séminaire et couvent des Dominicains; — 2, couvent des PP. Récollets; — 3, couvent des Jésuites; — 4, le fort Saint-Louis; — 5, l'hôpital; — 6, intendance et prison; — 7, couvent des Ursulines.

fois nous avons eu des différends avec do mauvais garçons, ce dont les autres étaient fort marris et courroucés.

Et nous avons entendu par les seigneurs Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et autres, que la rivière devant dite, et nommée la rivière de Saguenay, va jusques audit Saguenay, qui est loin du commencement de plus d'une lieue vers l'ouest nord-ouest, et que passé huit ou neuf journées, elle n'est plus profonde que pour bateaux; mais que le droit et bon chemin et le plus sûr est par ledit fleuve, jusques au-dessus de Hochelaga, à une rivière qui descend dudit Saguenay et entre audit fleuve, ce que nous avons vu, et que de là on met une lune à y aller. Et ils nous ont fait entendre qu'audit lieu les gens sont habillés de draps comme nous, et qu'il y a force peuples, villes et bonnes gens, et qu'ils ont grande quantité d'or et de cuivre rouge. Et ils nous ont dit que toute la terre depuis ladite première rivière, jusques audit Hochelaga et Saguenay, est une île, laquelle est entourée de rivières et dudit fleuve, et que, passé ledit Saguenay, ladite rivière va entrant en deux ou trois grands lacs fort larges; puis, que l'on trouve une mer douce, de laquelle il n'est pas mention qu'on ait vu le bout, ainsi qu'ils ont ouï par

ceux du Saguenay, car ils nous ont dit n'y avoir pas été. En outre, ils nous ont donné à entendre qu'au lieu où nous avions laissé notre gallion, quand nous fûmes à Hochelaga, il y a une rivière qui va vers le sud-ouest [1], où semblablement ils mettent une lune à aller avec leurs barques, depuis Sainte-Croix jusqu'à une terre où il n'y a jamais ni glaces ni neiges; mais qu'en cette dite terre il y a guerre continuelle des uns contre les autres, et qu'en celle-ci il y a des oranges, des noix, des prunes et autres sortes de fruits, et en grande abondance, et qu'ils font de l'huile, très-bonne à la guérison des plaies, qu'ils tirent des arbres. Et ils nous ont dit que les hommes et habitants de cette terre sont vêtus et accoutrés de peaux comme eux. Après leur avoir demandé s'il y avait de l'or et du cuivre, ils nous ont dit que non. J'estime, à leur dire, que le lieu est vers la Floride, à ce qu'ils montraient par signes et marques.

XV. — Comme grosse maladie et mortalité qui a été au peuple de Stadacona, de laquelle, pour les avoir fréquentés, en avons été infectés, tellement qu'il est mort de nos gens jusqu'à vingt-cinq.

Au mois de décembre, nous fûmes avertis que la mortalité s'était tellement mise au peuple de Stadacona que déjà, de leur confession, plus de cinquante en étaient morts; à cause de quoi nous leur fîmes défense de venir à notre fort ou alentour de nous. Mais quoique nous les eussions chassés, la mortalité commença autour de nous d'une merveilleuse sorte, et la plus inconnue; car les uns perdaient la soutenue, et les jambes leur devenaient grosses et enflées, et les nerfs retirés et noircis comme charbon, d'autres fois toutes semées de gouttes de sang, comme pourpre. Puis ladite maladie montait aux hanches, cuisses, épaules, au bras et au cou; et la bouche venait à tous si infecte et pourrie par les gencives, que toute la chair en tombait jusqu'à la racine des dents, lesquelles tombaient presque toutes [2]. Et ladite maladie prit tellement en nos navires, qu'à la mi-février, de cent dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre, ce qui était chose piteuse à voir, considéré le lieu où nous étions; car les gens du pays venaient tous les jours devant notre fort, et voyaient peu de gens debout, et déjà il y en avait huit de morts et plus de cinquante auxquels on n'espérait plus de vie. Notre capitaine, voyant la pitié et maladie ainsi émue, fit mettre du monde en prières et oraisons, et fit porter une image et ressemblance de la vierge Marie contre un arbre, distant de notre fort d'un trait d'arc, au travers des neiges et glaces, et il ordonna que le dimanche suivant l'on dirait la messe audit lieu, et que tous ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession chantant les sept psaumes de David, avec la litanie, en priant ladite Vierge qu'il lui plût prier son cher enfant qu'il eût pitié de nous.

Et ladite messe dite et chantée devant ladite image, le capitaine se fit pèlerin à Notre-Dame qui se fait prier à Roquemadou [3], promettant d'y aller si Dieu lui faisait la grâce de retourner en France. Ce jour, trépassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, à l'âge d'environ vingt ans.

Et parce que ladite maladie était inconnue, le capitaine fit ouvrir le corps, pour voir si nous en avions quelque connaissance, pour préserver, s'il était possible, le surplus; et il fut trouvé qu'il avait le cœur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau rousse comme datte; le foie était beau, mais le poumon était tout noirci et mortifié, et tout son sang s'était retiré au-dessus du cœur; car, quand il fut ouvert, il sortit une grande abondance de sang noir et infect. Pareillement il avait la rate un peu entamée vers l'échine, environ deux doigts, comme si elle eût été frottée sur une pierre rude. Cela vu, il lui fut ouvert et incisé une cuisse, laquelle était fort noire par dehors, mais par dedans la chair fut trouvée assez belle. Cela fait, il fut inhumé du moins mal que l'on put. Dieu, par sa sainte grâce, pardonne à son âme et à tous trépassés! *Amen.*

[1] Anciennement la rivière des Iroquois, maintenant la rivière Richelieu.
[2] C'est évidemment le scorbut, maladie contagieuse alors peu connue des Européens.
[3] Ou, pour mieux dire, Roque-Amadou, c'est-à-dire des Amours. C'est, dit Lescarbot, un bourg en Quercy où il y a force pèlerins.

Et de jour en autre s'est tellement continuée ladite maladie, que telle heure a été que, sur lesdits trois navires, il n'y avait pas trois hommes sains. De sorte qu'en l'un desdits navires il n'y avait pas un homme qui pût descendre pour tirer à boire, tant pour lui que pour les autres. Et pour l'heure il y avait déjà plusieurs morts, lesquels il nous convint, par faiblesse, de mettre sous les neiges, car il ne nous était pour lors possible d'ouvrir la terre, qui était gelée, tant nous étions faibles et avions peu de puissance. Et toutefois nous étions dans une crainte merveilleuse des gens du pays, qu'ils ne s'aperçussent de notre pitié et faiblesse. Et pour couvrir ladite maladie, lorsqu'ils venaient près de notre fort, notre capitaine, que Dieu a toujours conservé debout, sortait au-devant d'eux avec deux ou trois hommes tant sains que malades, qu'il faisait sortir après lui; et lorsqu'il les voyait hors du parc, il faisait semblant de les vouloir battre, et criant et leur jetant bâtons après eux, les envoyait à bord, montrant par signes auxdits sauvages qu'il faisait besogner ses gens dans les navires, les uns à gallifester, les autres à faire du pain et autres besognes, et qu'il n'était pas bon qu'ils vinssent chômer dehors, ce qu'ils croyaient. Et ledit capitaine faisait battre et mener bruit par lesdits malades, dans lesdits navires, avec bâtons et cailloux, feignant gallifester. Et pour lors nous étions si pris de ladite maladie, que nous avions perdu quasi l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu par sa bonté infinie et miséricorde ne nous eût regardés en pitié et donné connaissance d'un remède contre toutes les maladies, le plus excellent qui fût vu ni trouvé sur terre, ainsi que nous dirons dans un chapitre suivant

XVI. — Comme nous demeurâmes au port de Sainte-Croix parmi les neiges, et du nombre de ceux qui moururent de ladite maladie depuis son commencement jusqu'à la mi-mars.

Depuis la mi-novembre jusques au dix-huitième d'avril, nous avons été continuellement enfermés dans les glaces, qui avaient plus de deux brasses d'épaisseur, et sur la terre il y avait la hauteur de quatre pieds de neige et plus, tellement qu'elle était plus haute que les bords de nos navires; et elles ont duré jusques audit temps; en sorte que nos breuvages étaient tous gelés dans les futailles et dans lesdits navires: tant en bas qu'en haut, la glace était contre les bois à quatre doigts d'épaisseur, et ledit fleuve, autant qu'il contient d'eau, était gelé jusques au-dessus d'Hochelaga. Dans ce temps, il nous décéda jusques au nombre de vingt-cinq personnes des principaux et bons compagnons que nous avions, lesquels moururent de la maladie susdite. Et pour l'heure, il y en avait plus de quarante en qui on n'espérait plus de vie, et le surplus tous malades; nul n'en était exempté, excepté trois ou quatre; mais Dieu par sa sainte grâce nous regarda en pitié, et nous envoya connaissance et remède de notre guérison et santé, de la sorte et manière que nous allons dire en ce chapitre suivant.

XVII. — Comme, par la grâce de Dieu, nous eûmes connaissance d'un certain arbre par lequel nous recouvrâmes notre santé; et de la manière d'en user.

Un jour, notre capitaine, voyant la maladie si émue et ses gens si fort pris d'elle, étant sorti hors du fort, et se promenant sur la glace, vit venir une bande des gens de Stadaconé, en laquelle était Domagaya, que le capitaine avait vu dix ou douze jours auparavant fort malade, de la même maladie qu'avaient ses gens; car il avait l'une de ses jambes aussi grosse qu'un enfant de deux ans, et tous les nerfs de celle-ci retirés, les dents perdues et gâtées, et les gencives pourries et infectes. Le capitaine, voyant ledit Domagaya sain et guéri, fut fort joyeux, espérant par lui savoir comment il s'était guéri, afin de donner aide et secours à ses gens. Et lorsqu'ils furent arrivés près du fort, le capitaine lui demanda comment il s'était guéri de sa maladie. Domagaya répondit qu'il s'était guéri avec le jus et la feuille d'un arbre, et que c'était le seul remède pour cette maladie. Alors le capitaine demanda s'il n'y en avait point là alentour, et qu'il lui en montrât pour guérir son serviteur qui avait pris ladite maladie en la maison du seigneur Donnaconna, ne lui voulant déclarer le nombre des compagnons qui

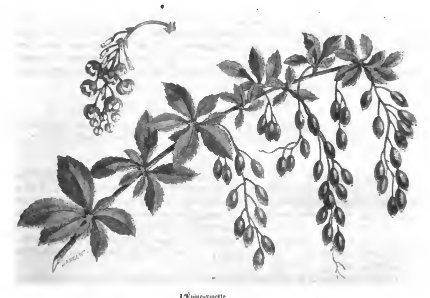
8



Sapin du Canada (*Abies Canadensis*). — Dessiné d'après nature au jardin des Plantes.

étaient malades. Alors ledit Domagaya envoya deux femmes avec notre capitaine pour en querir; lesquelles en apportèrent neuf ou dix rameaux, et nous montrèrent qu'il fallait piler l'écorce et les feuilles

dudit bois, et mettre le tout bouillir en l'eau, puis boire de ladite eau de deux jours l'un, et mettre le marc sur les jambes enflées et malades; et ledit arbre s'appelle en leur langage *annedda* (¹).



L'Épine-vinette.

Bientôt après le capitaine fit faire du breuvage pour faire boire aux malades, desquels il n'y en avait aucun qui voulût essayer, sinon un ou deux qui se mirent en aventure d'en essayer. Bientôt après qu'ils en eurent bu, ils eurent l'avantage qui se trouva être un vrai et évident miracle; car de toutes les maladies dont ils étaient entachés, après en avoir bu deux ou trois fois, ils recouvrèrent santé et guérison. Après avoir vu cela, il y eut une telle presse qu'on se voulait tuer sur ladite médecine à qui le premier en aurait; de sorte qu'un arbre, aussi gros et aussi grand que je vis jamais, a été employé en moins de huit jours, lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent été avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an que ledit arbre a fait en huit jours; car il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user ont recouvré santé et guérison, grâce à Dieu.

XVIII. — Comme le seigneur Donnaconna, accompagné de Taiguragni et de divers autres, feignant d'être allés à la chasse aux cerfs et autres bêtes, furent deux mois absents, et à leur retour amenèrent avec eux grand nombre de gens que nous n'avions pas coutume de voir.

Durant le temps que la maladie et la mortalité régnaient en nos navires, Donnaconna, Taiguragni, et plusieurs autres, partirent, feignant d'aller prendre des cerfs et autres bêtes, qu'ils nomment en leur

(¹) L'arbre dont il est ici question paraît être le sapin du Canada *(Abies Canadensis)*, doué en effet de propriétés antiscorbutiques. On a toutefois aussi émis l'opinion que l'*annedda* des anciens habitants pouvait être l'épine-vinette, qui a des propriétés analogues.

langage *ajonnesta* et *asquenoudo*, parce que les neiges étaient grandes, et que les glaces étaient déjà rompues dans le cours du fleuve; tellement qu'ils pouvaient naviguer par celui-ci. Et il nous fut dit par Domagaya et d'autres qu'ils ne seraient que quinze jours, ce que nous croyions; mais ils furent deux mois sans retourner. Par quoi nous eûmes soupçon qu'ils fussent allés amasser grand nombre de gens pour nous faire déplaisir, parce qu'ils nous voyaient si affaiblis; néanmoins, nous avions mis si bon ordre en notre fait, que si toute la puissance de leur terre y eût été, ils n'eussent su faire autre chose que nous regarder. Et pendant le temps qu'ils étaient dehors, tous les jours force gens venaient à nos navires, comme ils avaient coutume, nous apportant de la chair fraîche de cerfs, daims et poissons frais de toutes sortes, qu'ils nous vendaient assez cher, sans quoi ils aimaient mieux les remporter, parce qu'ils avaient pour lors besoin de vivres, à cause de l'hiver qui avait été long, et qu'ils avaient mangé leurs vivres et estourements.

XIX. — Comme Donnaconna revint à Stadaconé avec grand nombre de peuple, et de ce qu'il revint faire visite à notre capitaine, feignant être bien malade; ce qu'il fit afin que le capitaine allât le voir.

Et le vingt et unième jour du mois d'avril, Domagaya vint à bord de nos navires, accompagné de plusieurs gens, qui étaient beaux et puissants, et que nous n'étions pas accoutumés à voir; et ils nous dirent que le seigneur Donnaconna viendrait le lendemain, et qu'il apporterait force chair de cerf et autre venaison. Et le lendemain arriva ledit Donnaconna, qui amena en sa compagnie grand nombre de gens dudit Stadaconé: nous ne savions à quelle occasion ni pourquoi. Mais, comme dit le proverbe, « Qui de tous se garde, à quelques-uns échappe. » Ce qui nous était de nécessité, car nous étions si affaiblis, tant de maladies que de nos gens morts, qu'il nous fallut laisser un de nos navires (¹) audit lieu de Sainte-Croix.

Le capitaine étant averti de leur venue, et qu'ils avaient emmené tant de peuple, ainsi que Domagaya le vint dire au capitaine, sans vouloir passer la rivière, qui était entre nous et ledit Stadaconé, mais fit difficulté de passer, ce qu'il n'avait pas coutume de faire, au moyen de quoi nous eûmes soupçon de trahison. Voyant cela, ledit capitaine envoya son serviteur, nommé Charles Guyot, lequel était plus que tout autre aimé du peuple de tout le pays, pour voir qui était audit lieu et ce qu'ils faisaient. Ledit serviteur, feignant d'aller voir ledit seigneur Donnaconna, parce qu'il avait demeuré longtemps avec lui, lui porta certain présent. Et lorsque ledit Donnaconna fut averti de sa venue, il fit le malade et se coucha, disant audit serviteur qu'il était fort malade. Après, ledit serviteur alla en la maison de Taiguragni pour le voir, et partout il trouva les maisons si pleines de gens qu'on ne se pouvait tourner, lesquels on n'avait coutume de voir. Et ledit Taiguragni ne voulut permettre que ledit Guyot allât aux autres maisons; mais il le renvoya vers les navires environ la moitié du chemin, et il lui dit que si le capitaine lui voulait faire plaisir de prendre un seigneur du pays, nommé *Agonna*, lequel lui avait fait déplaisir, et l'emmener en France, il ferait tout ce que voudrait ledit capitaine, et qu'il retournât le lendemain dire la réponse.

Quand le capitaine fut averti du grand nombre de gens qui étaient audit Stadaconé, ne sachant à quelle fin, il se décida à leur jouer une finesse, et à prendre leur seigneur Taiguragni, Domagaya et des principaux, étant bien délibéré de mener ledit seigneur en France, pour conter et dire au roi ce qu'il avait vu aux pays occidentaux des merveilles du monde. Car il nous a certifié avoir été à la terre du Saguenay, où il y a infini or, rubis et autres richesses, et les hommes y sont blancs comme en France, et accoutrés de draps de laine. Plus, il dit avoir vu un autre pays où les gens ne mangent point, et n'ont point de fondement, et ne digèrent point, mais font seulement eau. Plus, il dit avoir été en un autre pays de *Piquemaines*, et autres pays où les gens n'ont qu'une jambe, et d'autres merveilles longues à raconter. Ledit seigneur est homme ancien, et ne cesse jamais d'aller par pays depuis sa connaissance, tant par fleuves, rivières, que par terre.

(¹) Probablement la *Petite-Hermine*. On assure que la carcasse de ce bâtiment, ensevelie dans un lit de vase, a été retrouvée en 1843.

Après que ledit serviteur eut fait son message et mandé à son maître ce que ledit Taiguragni lui mandait, ledit capitaine renvoya son serviteur, le lendemain, dire audit Taiguragni qu'il le vint voir et



Vue d'une forêt du Canada. — D'après Bartlett.

lui dire ce qu'il voudrait, et qu'il lui ferait bonne chère et partie de sa volonté. Ledit Taiguragni lui manda qu'il viendrait le lendemain, et qu'il amènerait Donnaconna, et ledit homme qui lui avait fait déplaisir, ce qu'il ne fit pas; mais il fut deux jours sans venir, pendant lesquels il ne vint personne dudit Stadaconé aux navires, comme ils avaient coutume, mais nous fuyaient comme si nous les eussions voulu tuer. Alors nous aperçûmes leur mauvaiseté. Et comme ils furent avertis que ceux de *Stadin*

allaient et venaient autour de nous, et que nous leur avions abandonné le fond du navire, que nous laissions pour avoir les vieux clous, tout le troisième jour ils vinrent dudit Stadaconé, de l'autre bord de la rivière, et passèrent la plus grande partie en petits bateaux sans difficulté. Mais ledit Donnaconna n'y voulut passer, et Taiguragni et Domagaya furent plus d'une heure à parlementer ensemble avant que de vouloir passer, mais enfin ils passèrent et vinrent parler audit capitaine. Et ledit Taiguragni pria le capitaine de vouloir prendre et emmener ledit homme en France, ce que le capitaine refusa, disant que le roi son maître lui avait défendu d'amener homme ni femme en France, mais bien deux ou trois petits garçons pour apprendre le langage; mais que volontiers il l'emmènerait en Terre-Neuve, et le mettrait en une île. Le capitaine disait ces paroles pour les rassurer, et à cette fin d'amener ledit Donnaconna, qui était demeuré au delà de l'eau. Taiguragni fut fort joyeux de ces paroles, espérant ne retourner jamais en France, et il promit audit capitaine de retourner le lendemain, qui était le jour de Sainte-Croix, et d'amener ledit seigneur Donnaconna et tout le peuple dudit Stadaconé.

XX. — Comme, le jour de Sainte-Croix, le capitaine fit planter une croix dans notre fort, et comme les seigneurs Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et leur bande vinrent, et de la prise desdits seigneurs.

Le troisième jour de mai, jour et fête de Sainte-Croix, pour la solennité et fête, le capitaine fit planter une belle croix, de la hauteur d'environ trente-cinq pieds de longueur, sous le croisillon de laquelle il y avait un écusson en bosse aux armes de France; et sur celui-ci était écrit en lettres antiques: *Franciscus primus, Dei gratiâ, Francorum rex, regnat.* Et ce jour, à midi environ, vinrent plusieurs gens de Stadaconé, tant hommes que femmes et enfants, qui nous dirent que leur seigneur Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et autres, qui étaient en leur compagnie, venaient; ce dont nous fûmes fort joyeux, espérant nous en servir, et ils vinrent à deux heures après midi environ. Et lorsqu'ils furent arrivés devant nos navires, notre capitaine alla saluer le seigneur Donnaconna, qui pareillement lui fit grande fête, mais toutefois avait l'œil au bois et une crainte merveilleuse. Bientôt après arriva Taiguragni, lequel dit au seigneur Donnaconna qu'il n'entrât point dans le fort. Et alors il fut, par l'un de leurs gens, apporté du feu hors dudit fort, et allumé pour ledit seigneur. Notre capitaine le pria de venir boire et manger dedans le navire, comme il avait coutume, et semblablement ledit Taiguragni, lequel dit que tantôt ils iraient; ce qu'ils firent, et entrèrent dans ledit fort.

Mais auparavant notre capitaine avait été averti par Domagaya que ledit Taiguragni avait mal parlé et qu'il avait dit au seigneur Donnaconna qu'il n'entrât point dans les navires. Et notre capitaine, voyant ceci, sortit du parc où il était, et vit que les femmes s'enfuyaient par l'avertissement dudit Taiguragni, et qu'il ne demeurait que les hommes, lesquels étaient en grand nombre. Et ledit capitaine commanda à ses gens de prendre lesdits seigneurs Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et deux autres des principaux qu'il montra, puis qu'on fît retirer les autres. Bientôt après, ledit seigneur entra avec ledit capitaine. Mais tout soudain ledit Taiguragni vint pour le faire sortir. Notre capitaine, voyant qu'il n'y avait pas d'autre ordre, se prit à crier qu'on les prît. Auquel cri sortirent les gens dudit capitaine, lesquels prirent ledit seigneur et ceux qu'on avait délibéré de prendre [1]. Lesdits Canadiens, voyant ladite prise, commencèrent à fuir et à courir comme brebis devant le loup, les uns à travers la rivière, les autres parmi le bois, cherchant chacun son avantage. Ladite prise ainsi faite des susdits, et les autres s'étant tous retirés, ledit seigneur et ses compagnons furent mis en garde.

[1] Pour excuser cet enlèvement, on suppose que Cartier céda au désir de convertir ces Canadiens au christianisme, et de leur donner une idée de notre civilisation, afin de hâter ensuite celle du Canada.

XXI. — Comme les Canadiens vinrent devant les navires chercher leurs gens, la nuit, durant laquelle ils hurlaient et criaient comme loups; et le partement et conclusion qu'ils firent le lendemain; et des présents qu'ils firent à notre capitaine.

La nuit venue, grand nombre du peuple dudit Donnaconna vinrent devant nos navires (la rivière entre deux), huchant et hurlant toute la nuit comme loups, criant sans cesse : *Agohanna! Agohanna!* pensant parler à lui, ce que ledit capitaine ne permit pour l'heure, ni le matin jusques à environ midi. Par quoi ils nous faisaient signe que nous les avions tués et pendus. Et à l'heure de midi environ, ils retournèrent derechef en aussi grand nombre que nous les avions jamais vus en une seule fois durant notre voyage, se tenant cachés dans le bois, excepté quelques-uns qui criaient et appelaient ledit Donnaconna. Et alors le capitaine commanda de faire monter en haut ledit Donnaconna pour leur parler. Et le capitaine lui dit qu'il fît bonne chère, et qu'après avoir parlé au roi de France son maître, et conté ce qu'il avait vu au Saguenay et autres lieux, il reviendrait dans dix ou douze lunes, et que le roi lui ferait un grand présent. De quoi ledit Donnaconna fut fort joyeux, et le dit en passant aux autres, qui firent trois merveilleux cris en signe de joie ([1]).

Et à l'heure ledit peuple et Donnaconna firent entre eux plusieurs prédications et cérémonies, qu'il n'est possible de décrire, faute de les entendre. Notre capitaine dit audit Donnaconna qu'ils vinssent sûrement de l'autre bord pour mieux parler ensemble, et qu'il les assurait, ce que leur dit ledit Donnaconna. Et, sur ce, il vint une barque des principaux à bord desdits navires, qui derechef commencèrent à faire plusieurs prêchements et cérémonies, en donnant des louanges à notre capitaine, et ils lui firent présent de vingt-quatre colliers d'*esurgny*, qui est la plus grande richesse qu'ils aient en ce monde, car ils l'estiment mieux qu'or ni argent. Après qu'ils eurent assez parlementé et devisé les uns avec les autres, et qu'il n'y avait remède audit seigneur d'échapper et qu'il fallait qu'il vînt en France, il leur commanda qu'on lui apportât des vivres pour manger par les mers, et qu'on les lui apportât le lendemain. Notre capitaine fit présent audit Donnaconna de deux balles d'airain et de huit bachots et autres menus objets, comme couteaux et patenôtres, de quoi il fut fort joyeux, à ce qu'il parut, et il les envoya à ses femmes et enfants ([2]). Pareillement ledit capitaine donna à ceux qui étaient venus parler audit Donnaconna quelques petits présents dont ils remercièrent fort ledit capitaine, et tous se retirèrent et s'en allèrent à leurs loges.

XXII. — Comme, le lendemain, cinquième jour de mai, ledit peuple retourna pour parler à son seigneur, et comme il vint quatre femmes à bord lui apporter des vivres.

Le lendemain, cinquième jour dudit mois, dès le matin, ledit peuple retourna en grand nombre pour parler à son seigneur, et envoya une barque qu'ils appellent *casnony*, en laquelle étaient quatre femmes, sans aucun homme, à cause de la crainte qu'ils avaient qu'on les retînt; lesquelles apportèrent force vivres, savoir: gros mil, qui est le blé dont ils vivent, chair, poisson et autres provisions à leur mode. Quand elles furent arrivées au navire, le capitaine leur fit bon accueil. Et le capitaine pria Donnaconna de leur dire que, dans douze lunes, il retournerait et ramènerait ledit Donnaconna à Canada; et il disait cela pour les contenter; ce que fit ledit seigneur : lesdites femmes en firent un grand semblant de joie, montrant par signes et paroles audit capitaine que, pourvu qu'il revînt et ramenât ledit Donnaconna et

([1]) Donnaconna ne revint pas; il mourut en France moins de deux ans après y être arrivé. Trois sauvages, qui survécurent seuls, furent baptisés, le 23 mars 1538, dans l'église Notre-Dame de Saint-Malo. Jacques Cartier servit de parrain à l'un des trois.

([2]) On peut douter de la sincérité de cette joie.

les autres, ils lui feraient plusieurs présents. Et alors chacune d'elles donna audit capitaine un collier d'esurgny; puis s'en allèrent de l'autre bord de la rivière, où était tout le peuple dudit Stadaconé; puis se retirèrent et prirent congé dudit seigneur Donnaconna.



La Cascade Montmorency (1).

Le samedi, sixième jour de mai, nous appareillâmes au havre Sainte-Croix, et le dimanche nous vinmes à l'île aux Coudres, où nous avons été jusqu'au lundi, sixième jour dudit mois, laissant amortir les eaux, qui étaient trop courantes et dangereuses pour descendre ledit fleuve. Pendant ce temps, plusieurs barques vinrent, des peuples sujets dudit Donnacouna, qui venaient de la rivière du Saguenay. Et lorsque par Domagaya ils furent avertis de leur prise, et de la façon et manière dont on menait ledit Donnaconna en France, ils furent bien étonnés; mais ils ne laissèrent de venir le long des navires parler audit Donnaconna, qui leur dit que, dans douze lunes, il retournerait et qu'il avait bon traitement du capitaine et des compagnons. De quoi tous, à une voix, remercièrent ledit capitaine, et donnèrent audit Donnaconna trois paquets de peaux de lièvres et loups marins, avec un grand couteau de cuivre rouge, qui vient dudit Saguenay, et autres choses. Ils donnèrent aussi au capitaine un collier d'esurgny; pour lesquels présents le capitaine leur fit donner dix ou douze hachots, dont ils furent fort contents et joyeux, remerciant ledit capitaine; puis ils s'en retournèrent.

Le passage est plus sûr et meilleur entre le nord et ladite île que vers le sud, à cause du grand nombre de basses, bancs et rochers qui y sont, et aussi parce qu'il y a petit fond.

Le lendemain, seizième jour du mois, nous appareillâmes de ladite île aux Coudres, et vinmes poser

(1) Entre Québec et Saguenay.

« La cascade Montmorency est formée par une belle nappe d'eau, légèrement tortueuse, qui tombe de deux cent trente pieds presque dans les eaux du Saint-Laurent, entre des arbres et des rochers. La chute, comme il arrive souvent, s'est fait jour au point où se joignent deux terrains différents, le schiste et le calcaire. » (Ampère, *Lettres sur l'Amerique.*)

à une île qui est à environ quinze lieues de ladite île, laquelle est grande d'environ cinq lieues de long; et là, nous posâmes ce jour pour passer la nuit, espérant, le lendemain, passer les dangers du Saguenay, qui sont fort grands. Le soir, nous fûmes à ladite île, où nous trouvâmes grand nombre de lièvres, dont nous eûmes quantité. Et pour cela, nous la nommâmes l'*île aux Lièvres*. Et la nuit, le temps fut contraire et en tourmente tellement qu'il nous fallut relâcher à l'île aux Coudres, d'où nous étions partis, parce qu'il n'y a pas d'autre passage entre lesdites îles; et nous y fûmes jusqu'au vingt et unième jour dudit mois, que le vent vint bon; et nous fîmes tant par nos journées, que nous passâmes jusques à *Honguedo* (¹), entre l'île de l'Assomption et ledit Honguedo, lequel passage n'avait pas auparavant été découvert. Et nous fîmes courir jusque par le travers du *cap de Prato* (²), qui est le commencement de la baie du Chasseur. Et parce que le vent était convenable et bon à plaisir, nous fîmes porter le jour et la nuit; et le lendemain, nous vînmes querir au corps l'*île Brion*, ce que nous voulions faire pour abréger notre chemin. Les deux terres sont gisantes sud-ouest et nord-ouest, un quart de l'est et de l'ouest, et il y a entre elles 50 lieues. Ladite île en est à 47 degrés et demi de latitude.

Le jeudi, vingt-cinquième dudit mois, jour et fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, nous traversâmes une terre et sillon de basses arènes, qui demeurent à environ huit lieues au sud-ouest de ladite île de Brion, et par-dessus lesquelles il y a de grosses terres pleines d'arbres; et il y a une mer enclose dans laquelle nous n'avons vu aucune entrée ni ouverture par où entre cette mer.

Et le vendredi, vingt-sixième, parce que le vent chargeait à la côte, nous retournâmes à ladite île de Brion, où nous fûmes jusqu'au premier jour de juin, et nous vînmes querir une terre haute qui demeure au sud-est de ladite île, qui nous apparaissait être une île, et nous la rangeâmes environ deux lieues et demie, dans lequel chemin nous eûmes connaissance de trois autres îles qui demeuraient vers les arènes, et pareillement lesdites arènes être île, et ladite terre qui est terre haute et unie, être terre certaine se rabattant au nord-ouest. Lesquelles choses connues, nous retournâmes au cap de ladite terre qui se fait à deux ou trois caps, hauts à merveille, et grande profondeur d'eau, et la marée si courante qu'il n'est possible de plus. Nous nommâmes ce cap le *cap de Lorraine* (³), qui est en 46 degrés et demi. Au sud duquel cap il y a une basse terre et semblant d'entrée de rivière; mais il n'y a havre qui vaille; par-dessus lesquelles, vers le sud, demeure un cap que nous nommâmes le *cap de Saint-Paul* (⁴), qui est en 47 degrés un quart.

Le dimanche, troisième jour dudit mois, jour et fête de la Pentecôte, nous eûmes connaissance de la terre d'est sud-est de Terre-Neuve, étant à 22 lieues dudit cap. Et parce que le vent était contraire, nous fûmes à un havre que nous nommâmes *le havre du Saint-Esprit* (⁵), jusques au mardi que nous appareillâmes dudit havre, et reconnûmes ladite côte jusques aux *îles de Saint-Pierre* (⁶). Chemin faisant, nous tournâmes le long de ladite côte, plusieurs îles basses et fort dangereuses étant en la route d'est sud-est et ouest nord-ouest, à 2, 3 et 4 lieues à la mer. Nous fûmes auxdites îles de Saint-Pierre, où nous trouvâmes plusieurs navires, tant de France que de Bretagne, depuis le jour de Saint-Barnabé, onzième de juin, jusques au seizième dudit mois, que nous appareillâmes desdites îles de Saint-Pierre, et vînmes au *cap de Raze*, et entrâmes dans un havre nommé *Rognousi* (⁷), où nous prîmes eau et bois pour traverser la mer; et là nous laissâmes une de nos barques, et appareillâmes dudit havre le lundi dix-neuvième jour dudit mois; et, avec bon temps, nous avons navigué par la mer tellement que, le seizième jour de juillet 1536, nous sommes arrivés au havre de Saint-Malo. La grâce au Créateur, le priant, faisant fin à notre navigation, de nous donner sa grâce et paradis à la fin. *Amen* (⁸).

(¹) Aujourd'hui le mont Louis.
(²) Ou cap du Pré, aujourd'hui cap Forillon.
(³) C'est le cap nord de l'île Royale, ou cap Breton.
(⁴) On pense que c'est le cap d'Aspé, sur la côte est du cap Breton.
(⁵) Aujourd'hui le port aux Basques, sur la côte sud de Terre-Neuve.
(⁶) Les îles de Saint-Pierre de Miquelon.
(⁷) C'est la baie des Trépassés, sur la côte sud de Terre-Neuve.
(⁸) Un vocabulaire du langage de la Nouvelle-France termine ici la relation du deuxième voyage de Cartier.

TROISIEME VOYAGE (¹).

I. — Le roi François Ier ordonne à Jacques Cartier de faire de plus amples découvertes vers les pays de Canada, Hochelaga et Saguenay; ses préparatifs et son départ de Saint-Malo avec cinq navires; son arrivée au port de Sainte-Croix; il bâtit un fort à quatre lieues au delà, en un lieu qu'il appela Charlesbourg-Royal.

Le roi François Ier, ayant ouï ce qu'avait rapporté le capitaine Cartier, son pilote général, de ses deux premiers voyages de découvertes, tant par ses écrits que verbalement, touchant ce qu'il avait trouvé et vu dans les terres occidentales par lui découvertes dans les pays de Canada et Hochelaga, et ayant aussi vu et convenu avec les hommes sauvages que ledit Cartier avait amenés de ces pays, dont l'un était roi de ces pays, et qui avait pour nom Donnaconna, et autres; lesquels, après avoir vécu longtemps en France et au pays de Bretagne, y furent baptisés selon leur désir et demande, et trépassèrent ensuite dans ledit pays de Bretagne. Et quoique Sa Majesté eût été informée par ledit Cartier de la mort et du décès de tous les hommes sauvages qui avaient ainsi été amenés par lui (lesquels étaient au nombre de dix), à l'exception d'une petite fille d'environ dix ans, cependant elle résolut d'envoyer de nouveau ledit Cartier, son pilote, avec Jean-François de la Rocque, chevalier, seigneur de Roberval, qu'elle nomma son lieutenant et gouverneur dans les pays de Canada et Hochelaga, et ledit Cartier comme capitaine général et maître pilote des vaisseaux, afin de faire plus amples découvertes qu'il n'avait été fait dans les précédents voyages, et atteindre, s'il était possible, à la connaissance du pays de Saguenay, duquel le peuple, amené par ledit Cartier, comme il est dit, avait rapporté au roi qu'il s'y trouvait de grandes richesses et de très-bons pays. Le roi donc commanda qu'il fût donné certains deniers à l'effet d'entreprendre ledit voyage avec cinq navires : laquelle chose fut faite par lesdits sieurs de Roberval et Cartier, lesquels s'accordèrent d'apprêter lesdits cinq navires, à Saint-Malo en Bretagne, là même où les deux premiers voyages avaient été apprêtés et d'où les vaisseaux avaient pris leur départ, et auquel lieu ledit sieur de Roberval envoya Cartier pour la même fin.

Et après que Cartier eut fait préparer et mettre en bon ordre lesdits cinq navires, le sieur de Roberval se rendit à Saint-Malo, où il trouva les navires en rade, les vergues hautes, tout prêts à partir et faire voile, n'attendant autre chose que la venue du général et le payement des dépenses. Et comme le sieur de Roberval, le lieutenant du roi (²), n'avait pas encore reçu son artillerie, ses poudres et munitions, et autres choses nécessaires dont il s'était pourvu pour ce voyage, dans les pays de Champagne et de Normandie, et parce que les choses susdites lui étaient très-nécessaires et qu'il ne pouvait se résoudre à les laisser en arrière, il se détermina de partir de Saint-Malo pour aller à Rouen, et là y faire apprêter un ou deux navires à Honfleur, où il pensait que toutes ces choses étaient venues; et que ledit Cartier partirait incontinent avec les cinq navires qu'il avait préparés, et prendrait les devants. Considérant aussi que ledit Cartier avait reçu des lettres du roi, par lesquelles il lui enjoignait expressément de partir et faire voile incessamment à la vue et réception de celles-ci, à peine d'encourir son déplaisir et de lui en imputer tout le blâme. Après avoir délibéré toutes ces choses, et que ledit sieur de Roberval eut fait un état et revue de tous les gentilshommes, soldats et matelots qui avaient été retenus et choisis pour l'en-

(¹) « Le troisième voyage des découvertes faites par le capitaine Jacques Cartier, en l'année 1540, dans les pays de Canada, Hochelaga et Saguenay. » — Cette troisième relation a été traduite du troisième volume de la collection de Hakluyt (1600, in-fol.), et publiée par la *Société de Québec*.

(²) François de la Roque, seigneur de Roberval, gentilhomme picard, nommé par lettres patentes du 15 janvier 1540 vice-roi du Canada, et lieutenant général du roi François Ier en Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Belle-Isle, Carpon, Labrador, etc.



Fleurs du Canada (¹).

treprise de ce voyage, il donna audit Cartier pleine autorité de partir et prendre les devants, et de se conduire en toutes choses comme s'il s'y fût trouvé en personne; et lui-même prit son départ pour

(¹) Voy. la note 1 de la p. 40.

Honfleur, afin de faire ses autres préparatifs. Après ces choses ainsi faites, le vent devenant favorable, les susdits cinq navires firent voile ensemble, bien fournis de victuailles pour deux ans, le vingt-troisième jour de mai 1540 (1541) (¹).

Et nous naviguâmes si longtemps, par des vents contraires et des tourmentes considérables qui nous arrivèrent à cause du retardement de notre départ, que nous fûmes sur la mer plus de trois mois avant de pouvoir arriver au port et havre du Canada, sans avoir eu, pendant tout ce temps, trente heures de bon vent qui pût nous servir à suivre notre droit chemin; de sorte que nos cinq navires, à cause de ces tempêtes, s'entre-perdirent les uns les autres, sauf deux qui demeurèrent ensemble, savoir celui où était le capitaine, et l'autre dans lequel se trouvait le vicomte de Beaupré, jusques enfin au bout d'un mois que nous nous rencontrâmes au havre de Carpont, en la Terre-Neuve. Mais la longueur du temps que nous fûmes à passer entre la Bretagne et la Terre-Neuve fut cause que nous nous trouvâmes en grand besoin d'eau, rapport au bestial, aussi bien que des chèvres, porcs, et autres animaux que nous avions apportés pour y multiplier dans le pays, lesquels nous fûmes forcés d'abreuver avec du cidre et d'autres breuvages.

Ayant donc été l'espace de trois mois à naviguer sur la mer, nous étant arrêtés à Terre-Neuve, attendant le sieur de Roberval, et faisant provision d'eau et autres choses nécessaires, nous ne pûmes arriver devant le havre de Sainte-Croix, en Canada (auquel lieu, dans notre précédent voyage, nous avions demeuré huit mois), que le vingt-troisième du mois d'août; auquel lieu les peuples du pays vinrent à nos navires, montrant une grande joie de notre arrivée; et nommément il y vint celui qui avait la conduite et qui gouvernait le pays du Canada, appelé Agonna, lequel avait été nommé roi par Donnaconna, que, dans notre précédent voyage, nous avions amené en France.

Et s'étant rendu au navire du capitaine avec six ou sept barques, et avec nombre de femmes et d'enfants, et après que ledit Agonna se fut informé près du capitaine où étaient Donnaconna et les autres, le capitaine répondit que Donnaconna était décédé en France, et que son corps était demeuré en France, et que les autres étaient restés en France, où ils vivaient comme de grands seigneurs, qu'ils étaient mariés et qu'ils ne voulaient pas revenir en leur pays. Ledit Agonna ne montra aucun signe de déplaisir de tout ce discours; et je crois qu'il le prit ainsi en bonne part, parce qu'il demeurait seigneur et chef du pays par la mort dudit Donnaconna. Après laquelle conférence ledit Agonna prit un morceau de cuir, et garni tout autour d'esurgny (qui est leur richesse et la chose qu'ils estiment être la plus précieuse, comme nous faisons de l'or), qui était sur sa tête au lieu de couronne, et le plaça sur la tête de notre capitaine; ensuite il ôta de ses poignets deux bracelets d'esurgny, et les plaça pareillement sur les bras du capitaine, lui faisant des accolades et lui montrant de grands signes de joie; ce qui n'était que dissimulation, comme bien il nous apparut ensuite. Le capitaine prit la couronne de cuir et la mit derechef sur sa tête, et lui donna, ainsi qu'à ses femmes, certains petits présents, lui donnant à entendre qu'il avait apporté certaines choses nouvelles, desquelles il lui ferait présent ci-après; et pour cela ledit Agonna remercia le capitaine. Et après qu'il lui eut fait bonne chère, ainsi qu'à sa compagnie, ils prirent leur départ et s'en retournèrent à terre avec leurs barques.

Après lesquelles choses, ledit capitaine fut avec deux barques amont la rivière, au delà de Canada et du port de Sainte-Croix, pour y voir un havre et une petite rivière qui est à environ quatre lieues au delà (²), laquelle fut trouvée meilleure et plus commode pour y mettre ses navires à flot et les placer, que n'était l'autre. C'est pourquoi, à son retour, il fit mener tous ses navires au delà de ladite rivière, et à basse mer il fit planter son artillerie pour mettre en sûreté ceux des navires qu'il entendait garder et retenir dans le pays, lesquels étaient au nombre de trois, ce qu'il fit le jour suivant; et les autres navires demeurèrent dans la rade au milieu du fleuve (auquel lieu les victuailles et autres choses qu'ils avaient apportées furent débarquées), depuis le vingt-septième jour d'août jusques au deuxième de septembre, auquel temps ils firent voile pour retourner à Saint-Malo; dans lesquels navires il renvoya Marc Jalobert, son beau-frère, et Étienne Noël, son neveu, tous deux excellents pilotes et bien expéri-

(¹) « La commission de Jacques Cartier avait été signée le 17 octobre 1540 par François Iᵉʳ. » (Archives de Saint-Malo; lettre de M. Cunat.)

(²) Aujourd'hui la rivière du cap Rouge.

mentés, avec des lettres au roi pour lui donner connaissance de ce qui avait été fait et trouvé, et comment M. de Roberval n'était pas encore arrivé, et comme il craignait que par la cause des vents contraires et tempêtes il eût été contraint de revenir en France.

II. — Description de la rivière et havre de Charlesbourg-Royal.

Ladite rivière est petite et n'a pas plus de cinquante pas de largeur, et les navires tirant de trois brasses d'eau peuvent y entrer de pleine mer; et, à basse mer, il ne s'y trouve qu'un chenal d'un pied ou environ. Des deux côtés de la rivière, il y a de fort bonnes et belles terres pleines d'aussi beaux et puissants arbres que l'on puisse voir au monde, et de diverses sortes, qui ont plus de dix brasses plus haut que les autres; et il y a une espèce d'arbre qui s'étend à plus de trois brasses, qui est appelé, par



Vue d'une forêt du Canada. — D'après le *Canada pittoresque*.

les gens du pays, annedda [1], lequel a plus excellente vertu que tous les arbres du monde, et dont je ferai mention ci-après. De plus, il y a grande quantité de chênes, les plus beaux que j'aie vus de ma vie, lesquels étaient tellement chargés de glands qu'il semblait qu'ils s'allaient rompre. En outre, il y a de plus beaux érables, cèdres, bouleaux, et autres sortes d'arbres, que l'on n'en voit en France. Et proche de cette forêt, sur le côté sud, la terre est toute couverte de vignes que nous trouvâmes chargées de grappes aussi noires que ronces, mais non pas aussi agréables que celles de France, par la raison qu'elles ne sont pas cultivées et parce qu'elles croissent naturellement sauvages. De plus, il y a quantité

[1] Voy. la note 1 de la p. 59.

d'aubépines blanches qui ont les feuilles aussi larges que celles du chêne, et dont le fruit ressemble à celui du néflier.

En somme, ce pays est aussi propre à la culture qu'on puisse trouver ou désirer. Nous semâmes ici des graines de notre pays, telles que graines de choux, navets, laitues et autres, lesquelles fructifièrent et sortirent de terre en huit jours. L'entrée de cette rivière est vers le sud, et elle va tournant vers le nord en serpentant. Et à l'entrée de celle-ci, vers l'est, il y a un promontoire haut et roide où nous pratiquâmes un chemin en manière de double montée, et, au sommet, nous fîmes un fort pour le garde du fort qui était au bas, ainsi que des navires et de tout ce qui pouvait passer tant par le grand fleuve que par cette petite rivière. En outre, on voit une grande étendue de terre propre à la culture, unie et belle à voir, ayant la pente quelque peu au sud, aussi facile à mettre en culture que l'on peut le désirer, et toute remplie de beaux chênes et autres arbres d'une grande beauté, non plus épais qu'en nos forêts en France ([1]). Ici nous employâmes vingt de nos hommes à travailler, lesquels, dans une journée, labourèrent environ un arpent et demi de la terre susdite, et en ensemencèrent une partie avec des navets, lesquels, au bout de huit jours, comme j'ai dit ci-devant, sortirent de terre. Et sur cette haute montagne, ou promontoire, nous trouvâmes une très-belle fontaine très-proche dudit fort; joignant lequel, nous trouvâmes une bonne quantité de pierres que nous estimions être des diamants.

De l'autre côté de ladite montagne et au pied de celle-ci, qui est vers la grande rivière, se trouve une belle mine du meilleur fer qui soit au monde, laquelle s'étend jusque proche de notre fort; et le sable sur lequel nous marchions est terre de mine parfaite prête à mettre au fourneau. Et sur le bord de l'eau nous trouvâmes certaines feuilles d'un or fin, aussi épaisses que l'ongle. Et à l'ouest de ladite rivière il y a, comme il a été dit, plusieurs beaux arbres; et vers l'eau, un pré plein d'aussi belle et bonne herbe que jamais je n'en vis en aucun pré de France. Et entre ledit pré et la forêt, il y a grande quantité de vignes; et au delà de ces vignes, la terre donne abondance de chanvre, lequel croît naturellement, et qui est aussi bon qu'il est possible de voir et de même force. Et au bout dudit pré, à environ cent pas, il y a une terre qui s'élève en pente, laquelle est une espèce d'ardoise noire et épaisse ([2]), où l'on voit des veines de l'espèce des minéraux et qui luisent comme or et argent; et parmi toutes ces pierres, il s'y trouve de gros grains de ladite mine. Et en quelques endroits, nous avons trouvé des pierres comme diamants, les plus beaux, polis et aussi merveilleusement ([3]) taillés qu'il soit possible à homme de voir; et lorsque le soleil jette ses rayons sur ceux-ci, ils luisent comme si c'étaient des étincelles de feu.

([1]) « La description donnée par Cartier de cette rivière et havre correspond parfaitement à la position de la rivière du cap Rouge, située à trois lieues et demie de Québec; et les détails qu'il nous donne sur tous les environs de cette rivière nous retracent exactement le cap Rouge d'aujourd'hui, une partie de la forêt qui avoisine ce cap, du côté du sud du fleuve Saint-Laurent, ainsi que le terrain situé de l'autre côté, et à l'ouest de la rivière du cap Rouge, lequel forme une espèce de plateau et s'élève ensuite en forme d'amphithéâtre. » *(Société de Québec.)*

([2]) L'ardoise existe en abondance et d'une bonne qualité dans le voisinage de la rivière Saint-François et dans le district de Québec. Il se rencontre des pierres meulières, mais d'une qualité inférieure; les meilleures du Canada sont dans le district de Gaspé. On possède aussi, en une foule d'endroits, des pierres à aiguiser, et d'excellent tripoli a été découvert dans les comtés de Berthier et de Montmorency.

([3]) Des terres de différentes couleurs se rencontrent en quantités considérables dans plusieurs localités du Canada; par exemple : du blanc de baryte le long de la côte du nord, depuis le lac Supérieur; de l'ocre jaune, rouge et brun en différents endroits, surtout dans les comtés de Tadoussac et Montmorency; aussi, sur les bords du lac Huron, une espèce d'argile ferrugineuse qui fournit une couleur d'un rouge tendre, et des pierres lithographiques.

En fait de pierres précieuses, on trouve au Canada des agates, du jaspe, des labradorites, des hyacinthes, des améthystes, du jais; on a montré aussi quelques grains de rubis trouvés sur les bords de l'Outaouais.

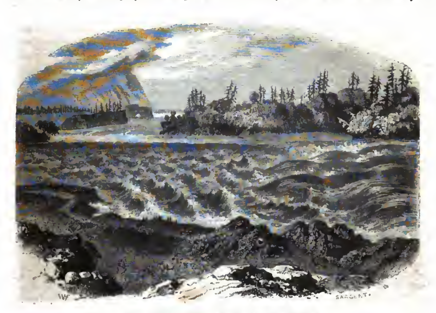
Les talcs compactes et les pierres ollaires existent dans plusieurs endroits en abondance, et surtout dans les comtés de Beauce et Mégantic, où nous avons aussi de la plombagine. L'amiante se trouve dans les comtés de Stanstead et Kamouraska. Il y a du gypse sur les bords de la grande rivière, près Niagara, et dans les îles du golfe et de l'embouchure du Saint-Laurent; du phosphate de chaux principalement dans le haut de l'Outaouais, et probablement sur toute la côte nord gagnant l'est, et des marnes coquillières propres aux engrais dans une foule de localités.

Le pays possède aussi des terrains où se rencontrent l'uranium, le chrome, le cobalt, le manganèse, des pyrites de fer, des dolomites et des magnésites, dont la chimie peut tirer parti.

L'or natif, dans la terre, gît en assez grande quantité dans le comté de Beauce, près Québec. (Voy. sur le cuivre, le plomb, le fer, le nickel, le cobalt, l'*Esquisse sur le Canada*, p. 61.)

III. — Comme, après le départ des deux navires, qui furent renvoyés en Bretagne, et que la bâtisse du fort fut commencée, le capitaine fit préparer deux barques pour aller amont la grande rivière pour découvrir le passage des trois sauts ou courants d'eau

Ledit capitaine ayant dépêché deux navires pour s'en retourner et porter des nouvelles, ainsi qu'il en avait eu le commandement du roi, et de ce que la bâtisse avait été commencée pour la sûreté des victuailles et autres choses, se détermina, avec le vicomte de Beaupré et les autres gentilshommes, maîtres et pilotes choisis pour la délibération, de faire un voyage avec deux barques fournies d'hommes et de victuailles pour aller jusqu'à Hochelaga, afin de voir et comprendre la façon des sauts d'eau qu'il



Cascades rapides, ou rapides du Long-Sault. — D'après Bartlett.

y a à passer pour aller au Saguenay, afin de se mettre plus en état au printemps de passer outre, et, durant la saison en hiver, apprêter toutes choses nécessaires et en ordre pour toutes affaires. Les susdites barques ayant été apprêtées, le capitaine et Martin de Paimpont, avec d'autres gentilshommes et le reste des mariniers, partirent dudit lieu de Charlesbourg-Royal (¹), le septième de septembre de la susdite annés 1540. Et le vicomte de Beaupré demeura en arrière pour la garde et gouvernement de toutes choses audit fort. Et comme ils remontaient la rivière, le capitaine alla voir le seigneur de *Hochelai* (²), dont la demeure est entre Canada et Hochelaga, et lequel, dans le précédent voyage, avait donné audit capitaine une petite fille, et l'avait, à plusieurs reprises, informé des trahisons que Taiguragni et Domagaya (que le capitaine, dans son précédent voyage, avait emmenés en France) avaient désir de tramer contre lui.

(¹) Dans le Routier de Jean-Alphonse, ce même endroit est nommé France-Roy.

(²) On pense que c'était un village qui était situé proche des Rapides de Richelieu.

Pour le regard de laquelle courtoisie ledit capitaine ne voulut passer outre sans lui rendre visite ; et afin de lui faire entendre que le capitaine comptait sur lui, il lui donna deux jeunes garçons et les lui laissa pour apprendre leur langue. Et il lui fit présent d'un manteau de drap écarlate de Paris, lequel manteau était tout garni de boutons jaunes et blancs d'étain, et de petites clochettes; et en outre, il lui donna deux bassins de cuivre ou laiton, avec certains hachots et couteaux, ce dont ledit seigneur parut fort joyeux et remercia le capitaine; après cela fait, le capitaine et sa compagnie partirent dudit lieu. Et nous naviguâmes avec un vent tellement favorable, que nous arrivâmes le onzième jour du mois au premier saut d'eau ([1]), qui est à la distance de 2 lieues de la ville de *Tatonagny*. Et après que nous fûmes arrivés en ce lieu, nous nous décidâmes à aller et passer aussi loin qu'il est possible avec l'une des barques, pendant que l'autre demeurerait en cet endroit jusqu'à notre retour. Et nous mîmes le double des hommes en la barque pour nager contre le courant ou la force dudit saut. Et après que nous nous fûmes éloignés de notre autre barque, nous trouvâmes mauvais fonds et de gros rochers, et



Le rapide Chaudière, près de la cité d'Otoarals.

un si grand courant d'eau qu'il ne nous fut pas possible d'aller plus outre avec notre barque, sur quoi le capitaine se délibéra d'aller par terre pour voir la nature et la façon du saut.

Et après être descendus à terre, nous trouvâmes, près du rivage, un chemin et sentier battu conduisant vers lesdits sauts, par lequel nous prîmes notre chemin. Et, chemin faisant, et peu après, nous trouvâmes la demeure d'un peuple qui nous fit bon accueil et nous reçut avec beaucoup d'amitié. Et après que nous leur eûmes fait connaître que nous allions vers les sauts, et que nous désirions d'aller à Saguenay, quatre jeunes gens vinrent avec nous pour nous montrer le chemin, et ils nous menèrent si loin que nous vînmes à un autre village où demeuraient de bonnes gens, lesquels demeurent vis-à-vis le deuxième saut ([2]), qui nous apportèrent de leurs vivres, tels que chair et poisson, et nous en firent offre. Et après que le capitaine leur eut demandé, tant par signes que par paroles, combien de sauts

([1]) Ce premier saut paraît être le courant Sainte-Marie.
([2]) Ce deuxième saut paraît correspondre aux rapides de Lachine.

nous avions à passer pour aller à Saguenay, et quelle était la longueur du chemin du lieu où nous étions, ce peuple nous montra et nous donna à entendre que nous étions au deuxième saut, et qu'il n'y avait qu'un autre saut à passer (¹); que la rivière n'était pas navigable pour se rendre au Saguenay, et que ledit saut n'était qu'à une tierce partie du chemin au delà de ce que nous avions parcouru; nous montrant celui-ci avec certains petits bâtons qu'ils placèrent sur la terre à certaines distances; et ensuite ils mirent entre eux certaines autres branches, représentant lesdits sauts. Et d'après lesdites marques, s'ils disent vrai, il ne peut y avoir que six lieues par terre pour passer lesdits sauts.

IV. — Description des trois sauts ou courants d'eau qui sont au-dessus de Hochelaga.

Après que nous fûmes avertis par ledit peuple des choses ci-dessus dites, tant parce que la journée était bien avancée, et que nous n'avions ni bu ni mangé de cette journée, nous délibérâmes de retourner à nos barques; et y étant arrivés, nous trouvâmes grande quantité de peuple, au nombre de quatre cents ou environ, lesquels semblaient être très-réjouis et joyeux de notre arrivée. Et pour cela, le capitaine donna à chacun d'eux certains petits présents, tels que peignes, épingles d'étain et de laiton, et autres petits ornements, et aux chefs à chacun sa petite hache et hameçon, desquels ils firent plusieurs cris et cérémonies de joie. Mais néanmoins il faut se garder de toutes ces belles cérémonies et joyeusetés, car ils suraient fait de leur mieux pour nous tuer, ainsi que nous l'avons appris par la suite. Cela fait, nous retournâmes avec nos barques et passâmes près de la demeurance du seigneur de Hochelai, chez lequel le capitaine avait laissé les deux jeunes garçons en remontant la rivière, pensant les trouver; mais il ne put y trouver personne, sauf l'un de ses fils, lequel dit au capitaine qu'il était à *Maisouna*, ainsi que nous le dirent aussi nos garçons, disant qu'il était parti depuis deux jours. Mais, de vrai, il était allé à Canada pour délibérer avec Agonna ce qu'ils pouvaient entreprendre contre nous. Et lorsque nous fûmes arrivés à notre fort, il nous fut dit par nos gens que les sauvages du pays ne venaient plus autour de notre fort, comme ils avaient coutume de faire, pour nous apporter du poisson, et qu'ils nous redoutaient et craignaient à merveilles. Notre capitaine, ayant donc été averti par quelques-uns des nôtres qui avaient été à Stadaconé pour les voir, qu'il y avait un monde considérable du peuple du pays qui y était assemblé, fit apprêter toutes les choses et mettre notre fort en bon ordre.....

La suite de cette troisième relation est perdue; mais il ne paraît point qu'on ait à regretter aucune information de quelque importance. Jacques Cartier laissa Roberval au havre de Saint-Jean et revint en France (²); il était certainement de retour à Saint-Malo en octobre 1542 : le 21 de ce mois, il tint

(¹) Cet autre saut doit être le saut Saint-Louis.

(²) « Roberval périt avec tout son monde dans un second voyage, et cet affreux malheur, dit M. Taché, ne contribua pas peu à retarder les progrès de la nouvelle colonie.

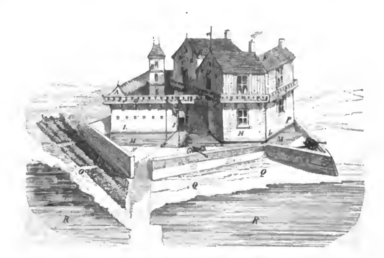
» De 1534 à 1608, époque de la fondation de Québec par M. de Champlain, alors gouverneur du Canada, l'histoire ne fait mention que de la formation de compagnies en France, et de voyages, découvertes et guerres avec les sauvages en Amérique. En conséquence de l'embarras des affaires politiques en Europe, le soin de coloniser le Canada fut presque exclusivement abandonné à des particuliers, qui s'occupèrent beaucoup plus de faire la traite profitable des fourrures avec les sauvages que de fonder une colonie agricole. Mais dès l'époque de la fondation de Québec, et grâce aux travaux de M. de Champlain, on pensa à former des établissements, et à amener par la guerre ou les traités les nations sauvages à l'alliance française. En 1629, les progrès de la colonie se trouvaient de nouveau suspendus par la prise de Québec par l'amiral anglais Kirtk; mais le Canada fut rendu à la France en 1632.

» Montréal fut fondé en 1641, et mis en état de résister aux invasions des nations iroquoises, toujours prêtes à se ruer sur les Français et sur les tribus aborigènes entrées dans leur alliance.

» La vieille France avait si peu fait pour la nouvelle jusqu'en 1663, que, seulement sous le ministère du grand Colbert, on commença à s'occuper d'un plan de colonisation. A cette époque, la population française du Canada ne s'élevait qu'au chiffre de deux mille habitants, distribués irrégulièrement à Tadoussac, Québec, Trois-Rivières, Montréal et quelques autres postes.

» En 1689, la guerre éclata entre les colonies anglaises et françaises, et fut signalée par des chances balancées des deux côtés. L'amiral anglais Phipps vint avec une flotte mettre le siége devant Québec, mais il fut repoussé. Grâce à l'adminis-

sur les fonts baptismaux la fille du lieutenant-gouverneur de la ville. Depuis, il n'entreprit aucun autre voyage. « L'hiver, il habitait Saint-Malo, dit M. Cunat; l'été, il se retirait à Limoilou, village où il avait fait bâtir une jolie maison de campagne qu'on désigne encore sous le nom de *les Portes-Cartier*. A son nom de famille, notre grand navigateur, anobli par François Ier, ajouta le titre de seigneur de Limoilou (¹). »



Première habitation bâtie à Québec. — D'après Champlain.

A, le magasin; — B, le colombier; — C, corps de logis pour les ouvriers; — D, autre corps de logis pour les ouvriers; — E, cadran; — F, autre corps de logis où sont la forge et les artisans; — G, galeries tout autour des logements; — H, logis du sieur de Champlain; — I, la porte de l'habitation, où il y a pont-levis; — L, promenoir de l'habitation, contenant dix pieds de large jusque sur le bord du fossé; — M, fossés tout autour de l'habitation; — N, plates-formes en façon de tenailles pour mettre le canon; — O, jardin du sieur de Champlain; — P, la cuisine; — Q, place devant l'habitation, sur le bord de la rivière; — R, la grande rivière de Saint-Laurent.

tration du comte de Grontenac, alors gouverneur, la Nouvelle-France signala ses armes au point qu'on résolut de prendre l'offensive sur les colonies anglaises; et on le fit avec un tel succès que d'Iberville, le Cid canadien, après plusieurs combats sur terre et sur mer, s'empara de l'île de Terre-Neuve et de sa capitale Saint-Jean, et réduisit les forts de la baie d'Hudson.

» Enfin la paix fut conclue avec l'Angleterre en 1697, et fut accompagnée, en 1701, d'un traité de paix avec toutes les nations indiennes du Canada. Une nouvelle guerre fut suivie d'un nouveau traité, par lequel la France cédait à l'Angleterre l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson.

» Lors de la déclaration de la guerre de 1755, l'Angleterre avait résolu de faire la conquête du Canada, et la France ne s'occupait guère de sa colonie, laissée à la garde de l'héroïsme de ses habitants et de quelques soldats.

« En 1759, le général Amherst attaqua le Canada par l'intérieur, tandis que le général Wolfe venait, avec une flotte, débarquer ses troupes à l'île d'Orléans, devant Québec. Le général anglais, après avoir réussi à surprendre les hauteurs d'Abraham, livra bataille sur les plaines voisines de la ville. Cette bataille, dans laquelle périrent les deux généraux Montcalm et Wolfe, fut gagnée par les Anglais et entraîna la reddition de Québec; par capitulation, en 1761, la Nouvelle-France cessa de faire partie des possessions françaises, et devint dépendance anglaise.

» Le Canada a bien changé depuis l'époque où l'on se consolait de la perte de cet immense territoire pour la France en disant : « Après tout, que nous font quelques arpents de neige au Canada? » Ces quelques arpents de neige sont devenus un pays de près de 40 000 lieues en superficie, peuplé par 2 000 000 d'habitants; dont le sol fertile produit pour au delà de 500 000 000 de francs de valeur annuelle, indépendamment de l'exploitation des forêts et des richesses que contiennent les eaux du golfe, aux pêcheries sans rivales; dont l'industrie occupe une flotte océanique du port de plus d'un million de tonneaux, et une flottille intérieure de plus de deux cent mille; ayant un gouvernement quasi indépendant, avec un revenu de 25 000 000 de francs, et des institutions d'éducation et de bienfaisance dignes des contrées les mieux favorisées.

» La longueur totale du Canada est, en chiffres ronds, de 400 lieues de France, et sa largeur d'environ 100 lieues; les bornes du pays touchent, dans le sens de sa longueur, au 60e et au 84e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich, et aux 42e et 52e degrés de latitude nord. » (Taché, 1855, *Esquisse sur le Canada.*)

(¹) *Histoire inédite de la ville de Saint-Malo*, par M. Cunat.

. On ne connaît point la date précise de la mort de Jacques Cartier ; mais il paraît probable qu'il ne dépassa point de beaucoup la fin de l'année 1552 : c'est à cette époque seulement que son nom cessa de figurer sur les actes authentiques laissés à Saint-Malo. En 1552, il n'était encore âgé que de cinquante-huit ans.

BIBLIOGRAPHIE.

Manuscrits. — Trois manuscrits conservés à la Bibliothèque impériale, sous les nos 10272, 10026², 16025, avec ce titre : *Seconde navigation* faite par le commandement et vouloir du très-chrétien roy François premier de ce nom, au parachèvement de la découverture des terres occidentales estantes sous le climat et parallèles des terres et royaume dudit seigneur, et par lui précédemment ja commencées à faire découvrir ; cette navigation, faite par Jacques Qarrtier, natif de Saint-Malo, de l'isle en Bretagne, pilote dudit seigneur, en l'an 1535.

Textes imprimés. *Première relation.* — Ternaux-Compans, *Archives des voyages*, ou collection d'anciennes relations inédites ou très-rares, relatives à la géographie et aux voyages ; Paris, in-8. — Jacques Cartier ou Quartier, navigateur, de Saint-Malo, *Brief récit de la navigation faite es isles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*, et particulièrement des mœurs, langages et cérémonies d'habitants d'icelles ; Paris, Ponce Riffot, in-8, 1545 ; et Rouen, in-8, 1598. — *Primo relatione della navigatione di Jacques Cartier, piloto de Francia, della Terra-Nuova* detta la Nova-Francia trovata nell l'anno 1534 (troisième volume de la collection de Ramusio).

Deuxième relation. — *Secunda relation della navigatione da lui fatta all' isole di Canada, Hochelaga, Saguenaie et altre*, al presente dette la Nuova-Francia, con particulari costumi et ceremonie degli habitanti nell' anno 1535 (troisième volume de la collection de Ramusio). — *Discours du capitaine Jacques Quartier aux Terres-Neuves du Canada, Norembègue, Hochelaga, Labrador et pays adjacents*, en l'an 1534, écrit en langue étrangère et traduit en français ; Paris, in-8, 1538.

Les deux premières relations se trouvent presque en entier dans l'*Histoire de la Nouvelle-France*, de Marc Lescarbot.

Troisième relation. — *Le troisième voyage des découvertes faites par le capitaine Jacques Cortier, en l'année 1540, dans les pays de Canada, Hochelaga et Saguenay* (traduit de Ramusio). La fin se trouve perdue.

Les trois relations réunies ont été publiées pour la première fois en français par la Société littéraire et historique de Québec.

Les deux premières relations de Cartier et ce qui a été conservé de la troisième se trouvent, en anglais, dans la collection d'Hakluit.

Commentaires. — *Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542*, par Jacques Quartier, le sieur de Roberval, Jean-Alphonse de Xaintoigne, etc., suivis de la description de Québec et de ses environs en 1608, et de divers extraits relativement au lieu de l'hivernement de Jacques Cartier en 1535-36 (avec gravures et fac-simile) ; réimprimés sur d'anciennes relations et publiés sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec ; Québec, William Cowan et fils, in-8, 1843. — Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les Français es Indes occidentales et Nouvelle-France, par commission de nos roys très-chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusqu'à hui, etc. ; Paris, in-8, 1609, 1611, 1612, 1617, 1618. — La *Biographie universelle*, de Michaud ; — la *Nouvelle biographie universelle*, de Didot ; — la *Biographie bretonne*, par P. Levôt ; in-4o, 1852, à l'article *Cartier*.

Ouvrages a consulter. — Richard Eden, *A treatise of the Newe-India*, with other new founde Lands and Islandes, etc. ; London, 1553. — Jean-Baptiste Ramusio, *Della navigazione e viaggi*, raccolti da M. Giov.-Bapt. Ramusio ; Venise, 3 vol. in-fol., 1554. Le troisième volume est entièrement consacré à l'histoire de l'Amérique. — André Thevet, *les Singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique* ; Paris, in-4o, 1558 ; Anvers, in-8, 1558. Traduction anglaise, London, in-4o, 1568. — Mellin de Saint-Gelais, *Voyages aventureux de Jean-Alphonse, Saintongeois* ; Poitiers, in-4o, 1559 ; Paris, in-8, 1598. — Appollonius Lavinius, *De navigatione gallorum in terram Floridam*, deque clade anno 1555 ab Hispanis acceptâ ; Anvers, in-8, 1568. — Cabo ou Gaboto, célèbre navigateur, *Navigatione nella parte septentrionale*; Venise, in-fol., 1583. Mentionné dans le catalogue de la bibliothèque Bodléienne. — *Brief récit, succincte narration de la navigation faite aux îles de Canada, Hochelaga et autres*, etc. ; Paris, Rosset, 1595, in-4o. — Richard Hakluit, *the Principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the english nation*, made by sea or over land, etc. The third and last vol. of the voyages, etc., of the english nation, and in some few places, etc. ; London, 3 vol. in-fol., 1599. — Haies (Edward), *A report of the voyages and successes attempted in the year of our lord 1583*, etc., upon those large and ample countreys extended nordward from the cape of Florida, etc. (In Hakluit's collection, vol. 3.) — Richard Clarke, *A relation of Richard*

Clarke, of Weymouth, master of the ship called the Delight, going for the discovery of Norembega. Dans la collection d'Hakluit, t. III. — O'Haru, *Voyage to new foundland ond cap Breton, in 1536*. In Hakluit's collection. — Giovanni da Verrazani ou Verrazano, *Relation dello terra per lui scoperta*, in nome di Sua Maesta Christianissima. Dans la collection de Ramusio et dans le troisième volnme d'Hakluit. — Pierre Boucher, gouvernaur des Trois-Rivières, *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions de la Nouvelle-France*; Paris, in-12.

Des sauvages, ou *Voyages de Samuel Champlain*, faits en la Nouvelle-France, l'an 1663; Paris, 1663, in-8. — Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les Français ès Indes occidentoles et Nouvelle-France, etc.; Paris, in-8, 3 éd., 1609, 1611, 1618. Traduction anglaise, London, small in-4°, 1609. — Bertrand, *Lettre missive louchant la conversion du grand sayamos de la Nouvelle-France*, qui en étoit, ovant l'orrivée des Français, lo chef ot lo souverain; Paris, in-8, 1610. — Lescarbot, *la Conversion des sauvages qui ont été baptisés dans la Nouvelle-France, cette année 1610*, etc.; Paris, in-8, 1610. *Relation de ce qui s'est passé au voyage du sieur de Poutrincourt en la Nouvelle-France*, etc.; Paris, in-8, 1612. — Le père Jouvency, *De expeditione quarumdam Societatis Jesu in Acadia*; Rome, 1611. — Biard, jésuite, *Relation de la Nouvelle-France et du voyage que les jesuites y ant fait*; Lyon, in-12, 1612 et 1616. — *Histoire de la Nouvelle-France* (en allemand); Augsbourg, in-4°, 1613. — *Histoire de la découverte du grand pays de la Nouvelle-France* (en allemand); Hambourg, in-4°, 1613. — *Voyage de la nouvelle-France*, de Samuel Champlain; Paris, 1616; *Ibid.*, 1617, in-8. — Samuel Purchas, *His Pilgrimages, or relations of the world and the religions observed in all ages and places*, discovered from the creation unto this present; London, in-fol., 1617. Voyages à la Nouvelle-France, dans le quatrième volume. — *Notes of voyages and plantations of the French*, in north America, both in Florida and Canada, written in 1564. (In Purchas's Pilgrims.) — Lescarbot, *les Muses de la Nouvelle-France*; Paris, in-8, 1618. — Captain Richard Whitbourne, *A discourse and discovery of newfoundland*, etc.; London, small in-4°, 1622. — Charles Lallemant, *Lettre du supérieur des missions des jésuites du Canada*, où sont contenues les mœurs des sauvages; Paris, in-8, 1627. — *Érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada*, etc. Dans le *Mercure des Français* de l'année 1628. — Thomas Harriot, *Brief and true report of the Newfoundlands and Virginia*; London, in-fol., 1628. — Samuel de Champlain, géographe du roi, *les Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dicte Canada*, faits par le sieur de Champlain, et toutes les découvertes qu'il a faites en ce pays, depuis 1603 jusqu'en 1629, etc.; Paris, in-4°, 1632. Nouvelle édition, 1836. — Le Jeune (le père Paul), *Briève relation du voyage de la Nouvelle-France*, fait au mois d'avril dernier; Paris, in-8, 1632. — Gabriel Sagard-Théodat, *le Grand voyage du pays des Hurons*, situé en l'Amérique, vers la mer Douce et derniers confins de la Nouvelle-France, dite Canada, etc.; Paris, in-12, 1632. — *Relation du voyage fait en Canada, en 1632, pour la prise de possession du fort de Québec*. Dans le *Mercure français*, en 1632. — *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France ou Canada*; 1633. — Relation du sieur de Champlain; 1633. Imprimées dans le *Mercure français* de 1633. — Jean de Laët, *Novus orbis*, seu descriptionis Indiæ occidentalis, libri XVIII; Leyde, in-fol., 1633. Traduction française sous ce titre : *l'Histoire du nouveau monde*, ou description des Indes occidentales; Leyde, in-fol., 1641. — Julien Perrault, *Relation du cap Breton*, dans la Nouvelle-France; Paris, in-12, 1634. — *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, en l'année 1633*; Paris, in-8, 1634. — *Relations de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, depuis l'année 1633 jusqu'en 1672*; Paris, Cramoisi, 16 vol. in-8, 1634 et années suivantes. — Jean de Brébeuf, jésuite, *Relation de ce que les jésuites ont fait et de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, en 1634 et 1635*; Paris, 2 vol. in-8, 1634-1635. — Jacques-Philippe Tornuti, *Canadensium plantarum aliarumque nondum editorum historia*; Paris, in-4°, 1635. — Sagard Théodat, *Histoire du Canada*, et voyages que les frères mineurs y ont faits pour la conversion des infidèles, etc.; Paris, in-8, 1636; *Ibid.*, 1686. — *Les véritables motifs de messieurs et dames de la société de Notre-Dame de Montreal, pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*; Paris, in-4°, 1643. — Jérôme Lallemant, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, depuis l'an 1645 jusqu'en 1648*; Paris, 3 vol. in-8, 1648. — Le père François-Joseph le Mercier, *Relation de la mission des PP. jésuites à la Nouvelle-France, de 1647 à 1648*; Paris, in-8, 1649. — *Relation de ce qui s'est passé en Canada, depuis l'été de 1649 jusqu'en l'été de 1650*; Paris, in-8, 1656. — Paul Raguenau, *Relation de ce qui s'est passé dans la Nouvelle-France, depuis l'an 1648 jusqu'en 1651*; Paris, 2 vol. in-8, 1650-1652. — François-Joseph Bressani, *Relazione degli missionari della compagnia di Giesu nella Nuova-Francia*; Macerata, in-4°, 1653. — Le Mercier, *Relation depuis l'an 1651 jusqu'en 1655*; Paris, in-8, 1653-1654. — Le Mercier, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, en 1653 et 1654*; Paris, in-8, 1655. — N.-N. Gent, *America, or an exact description of the west Indies*; London, 1655. — *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable en la mission des pères de la compagnie de Jésus aux Hurons*, pays de la Nouvelle-France; 1664. — Franciscus Creuxis, *Historiæ Canadensis*, seu Novæ Franciæ libri decem ad annum usque Christi 1656; Paris, in-4°, 1664. — Le Mercier, *Relation du Canada, de 1664 à 1665*; Paris, 3 vol. in-12, 1666. — Philippe Alegambe, *Mortes illustræ et gesta eorum de societate Jesu qui in odium fidei, etc.*; Rome, in-fol., 1667. — *Journal de la marche du marquis de Tracy contre les Iroquois de la Nouvelle-France*; Paris, in-4°, 1667. — Le Mercier, *Relation des années 1666 et 1667*; Paris, in-8, 1668. — Le même, *Relation des années 1667 et 1668*; Paris, in-8, 1666. — Jacques Bordier, jésuite, *Relation de ce qui s'est passé à la Nouvelle-France pendant les années 1666 et 1667*; Paris, in-8, 1669. — Paul Prince, *Vie de la mère de Saint-Augustin*, religieuse de Québec, dans la Nouvelle-France; Paris, in-8, 1671. — Nicolas Denis, gouverneur de l'Acadie, *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale*, avec l'histoire naturelle de ce pays; Paris, 2 vol. in-12, 1672. — Claude d'Ablon, *Relation de ce qui s'est passé dans la Nouvelle-France, de 1669 à 1670*; Paris, 1672, in-8. — La révérende mère Marie de l'Incarnation, *Lettres de la mère Marie de l'In-*

carnotion, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-Franco; Paris, in-4°, 1681. — Louis Hennepin, *Description de la Louisiane*, nouvellement découverte, au sud-ouest do la Nouvelle-France; Paris, in-12, 1638-1688; Amsterdam, 1688. — Messire Jean de la Croix de Chevriers de Saint-Vallier, second évêque de Québec, *État présent de l'Église et de la colonie française dans la Nouvelle-France*, etc.; Paris, in-8, 1688. — Le P. Chrétien Leclercq, *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*; Paris, 2 vol. in-12, 1691. — Le même, *Nouvelle relation de la Gaspésie*, qui contient les mœurs et la relation des sauvages gaspésiens, etc.; Paris, in-12, 1692. La même, traduite en hollandais; Amsterdam, 1752, in-8. — Louis Hennepin, *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, entre la mer Glacialo et le Nouveau-Mexique, depuis 1679 jusqu'en 1682; Amsterdam, in-12, 1698. Traduction anglaise, Londres, 1698.

Le baron de la Hontan, *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale*, depuis l'an 1683 jusqu'en 1693, etc.; la Haye, in-12, 1703; Amsterdam, 1705. Traduction anglaise, London, 2 vol. in-8, 1701. — Thomas Torfæus, *Histoire de l'antique Vinlande* ou partie do l'Amérique septentrionale (en latin); Hanau, in-8, 1703, 1715; Copenhague, in-8, 1706. — John Harris, *Navigantium atque itinerantium bibliotheca*; London, 2 vol. in-fol., 1705. — Diereville, *Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie ou Nouvelle-France*; Rouen et Amsterdam, in-12, 1708. — *The late expedition to Canada*; London, in-8, 1712. — Admiral sir Hovenden Walker, *Account of the late disastrous expedition to Canada*; London, in-8, 1712, 1720. — Relation de Terre-Nouve, traduite do l'anglais de White, qui y a été en 1700, avec quelques remarques sur l'île du Cap-Breton; 1715. — Mémoire touchant Terre-Neuve et le golfe do Saint-Laurent, extrait des meilleurs journaux de mer; 1715. Dans le t. III du *Recueil des voyages au Nord*; Amsterdam, in-12, 1715 et 1722. — François le Maire, *Mémoire historique sur la Louisiane*, etc.; manuscrit; 27 mai 1717. — Joseph-François Lafitau, Mémoire présenté à S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, concernant la précieuse plante du ginseng de Tartarie, découverte en Canada, etc.; Paris, in-8, 1718. — Sir Martin Forbisher, *Relation de la Louisiane et du fleuve de Mississipi*; Amsterdam, 2 vol. in-12, 1720. — *Relation de la Louisiane et du Mississipi*, écrite à une dame par un officier de marine; écrite vers l'an 1720. Dans le t. V du *Recueil de voyages au Nord*; Amsterdam, 1724. — M. Bacqueville la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*; Paris, 4 vol. in-12, 1722. Deux autres éditions, en 1723. — Joseph-François Lafitau, *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*; Paris, 2 vol. in-4°, 1723; Paris et Rouen, 4 vol. in-12, 1724. — Le P. Laval, *Voyage à la Louisiane*, fait par ordre du roi, en 1720; Paris, in-4°, 1728. — J.-F. Bernard, *Recueil de voyages au Nord*; Amsterdam, 10 vol. in-12, 1731-1732. — Lesage, *les Aventures de M. Robin de Beauchesne*, capitaine de flibustiers, dans la Nouvelle-France; Paris, 2 vol. in-12, 1732. — M. Sarrazin, Lettres au sujet des eaux du cap de la Magdeleine, en Canada. Dans les *Mémoires de Trévoux*; 1736, mai, p. 050. — Charles le Beau, *Aventures ou voyages curieux parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale*, dans lesquels on trouve une description du Canada, etc.; Amsterdam, 2 vol. in-12, 1738. — Emmanuel Crespel, *Voyages dans le Canada et son naufrage en revenant en France*; Francfort, 1742, in-12. — Charlevoix, jésuite, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, avec le journal historique d'un voyage fait, par ordre du roi, dans l'Amérique septentrionale; Paris, 3 vol. in-4° ou 6 vol. in-12, 1744. Traduction anglaise, London, 2 vol. in-8, 1760 et 1772. — Cadwallader Colden, lieut gorn. of New-York, *History of the five indian nations of Canada*; London, in-8, 1744. *Id.*, 2 vol. in-8, 1755. — Arthur Dobbs, *An account of the countries adjoining the Hudson's Bay*, etc.; London, 1744, 1 vol. in-4°. — Duhamel, *Observations botanico-météorologiques, faites à Québec*, etc. Dans les Mémoires de l'Académie; Paris, 1746. — J. Marius, *Traite du castor en Canada*, traduit par Eidous; Paris, in-8, 1746. — *Account of the French Settlements in north America*; showing from the latest authors, the towns, etc., of Canada, claimed and improved by the French King. By a gentleman, Boston, 1746, in-8. — *L'Importance et l'utilité de la fameuse isle du Cap-Breton, prouvée par une description exacte* (en allemand); Leipsick, in-8, 1747. — *Geographical history of Nova-Scotia*; London, in-8, 1740. — *Histoire géographique de la Nouvelle-Écosse*; Paris, in-12, 1749 et 1754. — *The importance of settling and fortifying Nova-Scotia*, by a gentleman lately arrived from that colony; London, in-8, 1751. — Peter Kalm, *Account of the cataracts of Niagara*; London, in-8, 1751. — La sœur Françoise Juchereau de Saint-Ignace, *Histoire de l'hôtel-Dieu de Québec*; Montauban et Paris, in-12, 1751. — John Bartram, *Observations on the inhabitants, climate, soil*, etc., made lo his travels from Pensylvania to Onondago, Oswego, and the lac Ontario, to wich is annexed a curious account of the cataract of Niagara, by Peter Kalm; London, in-8, 1751. — Émanuel Crespel, *Reisen nach Canada*; Franckfurt und Leipsick, 1751, 1 vol. in-12. — Jean-Étienne Guettard, Mémoire dans lequel on compare le Canada à la Suisse, etc.; Paris, 1752. Dans les Mémoires de l'Académie des sciences; 1752. — John Palairet, *Concise description of the english and french possessions in north America*; London, in-8, 1753. — Matthieu-François Pidanzat de Mairobert, *Discussion sommaire sur les anciennes limites de l'Acadie*; Paris, in-12, 1753. — Jean-Baptiste Lemascrier, *Mémoires historiques sur la Louisiane*, etc.; Paris, 2 vol. in-12, 1753. — Georges-Marie Butel-Dumont, *Mémoires historiques sur la Louisiane*, rédigés sur les manuscrits de l'abbé le Mascrier; Paris, 2 vol. in-12, 1753. — M. le marquis Joseph-Bernard de Chabert, *Voyage fait, par ordre du roi, en 1750 et 1751, dans l'Amérique septentrionale*, pour rectifier les côtes de l'Acadie, de l'Isle-Royale et de l'Ile de Terre-Neuve; Paris, in-4°, 1753. — *Some account of the north American Indians, their genius*, etc.; Londres, in-8, 1754. — Jefferys, *Conduite des Français par rapport à la Nouvelle-Écosse*; traduit do l'anglais, avec des notes, par Butel-Dumont; Londres, 1755, 1 vol. in-12. — *Histoire géographique de la Nouvelle-Écosse*; Londres, 1755, 1 vol. in-12. Traduit de l'anglais par Lafargue. — *Lettres d'un Français à un Hollandais*, au sujet des différends survenus entre la France et la Grande-Bretagne, touchant les possessions dans l'Amérique septentrionale; Paris, in-12, 1755. — *Mémoires des commissaires du roi de*

France et d'Angleterre sur les anciennes limites de l'Acadie, etc.; Paris, 4 vol. in-4°, 1755; 6 vol. in-12, 1756. — *Memorials of the french and english commissaries, concerning the limits of Nova-Scotia or Acadia*, etc.; London, 2 vol. in-4°, 1755.—*Mémoires des commissaires de S. M. Très-Chrétienne et de ceux de S. M. Britannique sur les possessions et les droits respectifs des deux couronnes en Amérique*, etc.; Copenhague, deux tomes en un, in-12, 1755; Paris, 2 vol. in-4°, 1755-57. — *State of the bristish and french colonies in North-America*; London, 1755. — William Clarke, *Observations on the late and present conduct of the French*, with regard to their encroachements on the british colonies in North-America, etc.; Boston and London, in-8, 1755. — Saintard, *Essai sur les colonies françaises*; Paris, in-12, 1755.— D'Anville, Mémoire pour la carte intitulée : *Canada, Louisiane*; Paris, in-4°, 1756. — Sir Humphrey Gilbert, *Discourse to prove a passage by the north-west, and the east Indies*; London, 1756. In Hakluit's collection, vol. 3. — M. de Parfouru, Lettre de M. de Parfouru, gentilhomme de la Normandie, sur le Canada. Dans le *Journal de l'étranger*; 1776, mars, p. 138. — *Notices géographiques, historiques et politiques sur la partie de l'Amérique septentrionale qui est le théâtre de la guerre entre les Anglais et les Français* (en allemand); Francfort et Leipsick, in-8, 1756. — *A review of the military operations in north America*, from the commencement of the french hostilities on the frontiers of Virginia, in 1753, to the surrender of Oswego, August XIV, 1756; London. 1757, 3 vol, in-4°. — M. de Chevrier, *l'Acadiade*, ou Prouesses anglaises en Acadie, Canada, etc., poëme comi-héroïque en quatre chants; Cassel, pet. in-8, 1758. — *An accurate account of the taking of cape Breton, in the year 1755*; London, in-8, 1758. — Lepage du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, etc.; Paris, 3 vol. in-12, 1758. — M[lle] Fauque, *la Dernière guerre des bêtes*, fable pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle; Londres, in-12, 1758. — *Considerations of the importance of Canada*, and the bay of the river S.-Lawrence, and of the american fisheries on the islands of cape Breton, S.-John's newfoundland, and the seas adjacent; London, in-8, 1759. — *An account of the manners of the Mumacs and Marakeets* (savage nations) now dependant on the government of cape Breton, etc.; London, in-8, 1759. — Thadæus Macarty, *Two fast sermons before the expedition to Canada*; Boston, in-12, 1759. — Gourdin, *Mercure de la Nouvelle-France*, etc.; Paris, in-8 (sans date). —Thomas Curtis, *Particulars of the country of Labrador*. In the Philosophical transactions, vol. 64. — Captain John Knox, *Historical journal of the campaingns in north America, for the years 1757, 58, 59 and 1760*, etc.; London, 2 vol. in-4°, 1769. — *The importance of Canada considered*, in two letters to a nobleman; London, 1760. — Thomas Foxcroft, *Thanksgiving sermon on the conquest of Canada*; Boston, 1760. — Thomas Pichon, *Lettres et mémoires* pour servir à l'histoire naturelle, civile et politique du cap Breton; Londres et la Haye, in-12, 1760; Paris, in-8, 1761. — T. Jefferys, *the Natural and civil history of the French dominious in north and south America*; London, 1761, 1 vol. in-fol. — *The comparative importance of our acquisitions from France in America*; London, in-8, 1762. — *Mémoires sur le Canada*; Paris, 3 vol. in-8, 1762. — Richard Gardiner, *Memoirs of the siege of Quebec*, etc.; London, in-4°, 1762. — L'abbé Bertrand de Latour, *Mémoire sur la vie de M. de Laval*, premier évêque de Québec; Cologne, 2 vol. in-12, 1761; Paris, in-4°, 1762. — Aubry, avocat, *Memoire* pour Michel-Jean-Hugues Péan, capitaine aide-major des ville et gouvernement de Québec; Paris, in-4°, 1763. — *Mémoire* pour le marquis de Vaudreuil, ci-devant gouverneur et lieutenant-général de la Nouvelle-France; Paris, 1763, in-4°. — *Mémoire* pour le sieur de Boisbebert, capitaine, ci-devant commandant à l'Acadie; Paris, 1763, in-4°. — *Principales requêtes du procureur général en la commission établie dans l'affaire du Canada*; Paris, 1763, in-4°. — *Jugement rendu souverainement et en dernier ressort, dans l'affaire du Canada*, par MM. les lieutenant général de police, lieutenant particulier et conseillers au Châtelet, etc.; Paris, 1763, in-4°. — Lalourco, *Mémoire* pour M. François Bigot, ci-devant intendant de justice, etc., en Canada; Paris, in-4°, 1763.—Griffith William's, *Account of Newfoundland*; London, in-8, 1765. — Nicholas Ray, *Importance of the colonies of North-America considered*, etc.; London, in-4°, 1766. — De Vallotte, *Journal d'un voyage à la Louisiane*, fait en 1720; la Haye et Paris, in-12, 1768. — Le chevalier Bossu, *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, etc.; Paris, in-12, 1768; Amsterdam, 1769. Traduction anglaise par John Reinbold Forster, London, 2 vol. in-8, 1771. — Le même, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, etc.; Amsterdam, in-8, 1777. — Rév. Thomas Alcock, *Relation du bombardement et du siége de Québec*, par un jésuite du Canada; London, 1770. — Forster, *Travels through that part of North-America formerly called Louisiana*; London, 2 vol. in-8, 1771.— *L'Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, traduite par Broussonnet; Paris, 2 vol. in-8, 1788. L'original allemand a paru à Gœttingue, 1754, 3 vol. in-8. — Baron Francis Masères, *Collection of papers relating to the province of Quebec*; London, in-4°, 1772. — Le même, *Quebec commissions*; London, in-fol., 1774. — *The history of the Bristish dominions in North-America*, etc.; London, in-4°, 1773. — Thomas Lyttleton, *Letter to William Pitt*, on the passing of the Quebec Bill; New-York, in-8, 1774. — Robert Sayer, *the North American Pilot for Newfoundland, Labrador*, etc.; London, in-fol., 1775. — Baron Francis Mascret, *An account of the proceedings of the bristish and other protestant inhabitants of the province of Quebec*, etc.; London, in-8, 1775. — William Smith, *An oration in memory of general Montgomery, and of the officiers and soldiers*, wo fell with him, december 31, 1775, before Quebec, etc.; Philadelphia, 1776, in-8. Second edition, London, 1776, in-8.—F.-W. Melcheimer, *Tagebuch von der Reise der Braunschweigischen auxiliartruppen von Wolfenbüttel nach Quebec (Journal du voyage des troupes auxiliaires de Brunswick et de Wolfenbuttel à Québec)*; Minden, 1776, in-8. — Baron Francis Mascret, *Additional papers concerning the province of Quebec*, etc.; London, in-8, 1776.—*Description historique et géographique de l'Amérique septentrionale* (en allemand); Hambourg, 4 vol. in-8, 1777, 1778. — Baron Francis Masères, *the Canadian Freeholder*; London, 3 vol. in-8, 1777-1779. — *Description du pays de l'Amérique septentrionale* (en allemand); Erfurt, in-8, 1776. — *Journal* d'un voyage de Stade à Québec, en Amérique, par un officier (en allemand); Francfort, in-8, 1776. (*Tagebuch* einer Reise von

Stade nach Quebec in Amerika von einem Officier.) — *Additional papers concerning the province of Queber;* London, in-8, 1778. — Champagny, *État présent de la Louisiane;* la Haye, in-8, 1776. — *Description des colonies européennes dans le nord de l'Amérique* (en allemand); Leipsick, in-8, 1778. — L'abbé Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes;* Paris, 7 vol. in-8, 1778; la Haye, 1774; Genève, 10 vol. in-8, 1780; Paris, 12 vol. in-8, 1820. — *Lettres confidentielles* de quelques officiers dans le Canada et la Nouvelle-Angleterre, en 1777 et 1778, sur l'état physique, etc., de ces deux pays (en allemand); Gœttingue, in-8, 1779. — John Burgoyne, *A state of the expedition from Canada;* London, in-4°, 1782. — David Anderson, *Canada, or a view of the importance of the british American colonies;* London, in-8, 1782. — *Remarks concerning the savages of North America;* London, in-8, 1784. — *Remarks on the climate, produre and natural advantages of Nova-Scotia;* London, in-8, 1784. — Pierre du Calvet, *the Case of Pierre du Calvet,* esquire of Montreal, in the province of Quebek, etc.; London, in-8, 1784. — Le même, *Appel à la justice de l'État,* ou Recueil de lettres au roi, etc., avec une lettre à MM. les Canadiens, etc.; Londres, in-8, 1784. — *Le Pilote de Terre-Neuve:* Paris, 1784, in-fol. — *Voyage d'un jeune officier,* ou Histoire d'un naufrage sur l'île Royale, autrement nommée cap Breton (en allemand); Strasbourg, in-8, 1786. — *État actuel de la Nouvelle-Écosse,* traduit de l'anglais par M. Soniès; Paris, in-8, 1787. — *A review of the government and grievances of the province of Quebec,* since the conquest of it by the british arms; London, 1788, in-8. — Edward Umfreville, *Present state of Hudson's Bay;* London, 1790, 1 vol. in-8. — John Long, *Voyage and travels of an indian interpreter and trader,* describing the manners and customs of the North American Indians; London, in-4°, 1791. Traduction française, Paris, in-8, 1794. — William Bartram, *Travels through Carolina, Georgia, Florida,* the country of the Cherokees, etc.; 2 vol. in-8, Philadelphie, 1791; London, 1792. — John Reeves, *History of the government of Newfoundland;* London, in-8, 1793. Traduction française, 1793. — Thomas Aubury, *Travels in the interior parts of America,* during the course of the last war, in a series of letters, by an officier to his friends; London, 2 vol. in-8, 1791. Traduction française par Noël Paris; la Villette, 2 vol. in-8, 1793. — Lettres d'un Hollandais, écrites pendant un voyage dans l'Amérique septentrionale (en allemand). Insérées dans le *Journal de Berlin,* 1795, 3ᵉ et 4ᵉ cahiers. — William Winterbotham, *An historical, geographical, commercial and philosophical view of the American United-States* and of the European settlements in America and the west Indies; London, 4 vol. in-8, 1795. — *Letter of a gentleman to his Friend in England,* descriptive of the different settlements of Canada opper; Philadelphia, 1795, in-12. — J. Mackay, *Quebec Hill,* or Canadian scenery, a poem; London, in-4°, 1797. — Isaac Weld, *A voyage to Canada and the United-States of America;* London, 2 vol. in-8, 1799; London, 2 vol. in-8, 1807. Traduction française, Paris, 3 vol. in-8, 1802. — David-William Smyth, *A short topographical description of his majesty's province of upper Canada,* etc.; London, in-8, 1799. — La Rochefoucault-Liancourt, *Travels through the United-States of North America,* the country of the Iroquois and upper Canada; London, in-4°, 1799. — Jeremiah Dummer, *Letter on the late expedition to Canada;* Boston, in-8 (without date). — Sibley, *Description of Louisiana.* — T. Cole, *Plan to exclude the French from the newfoundland fishery.*

Almanach de Québec, pour l'année 1802; Québec, 1 vol. in-24. — Le général Milfort, *Mémoire ou coup d'œil rapide sur mes différents voyages et mon séjour dans la nation Creek;* Paris, in-8, 1802. — Sir Alexander Mackensie, *Voyages from Montreal on the river S.-Lawrence,* etc.; London, in-8, 1801; Philadelphie, in-8, 1802. Traduction française, *Voyages d'Alexandre Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale,* etc., traduits de l'anglais par J. Castera; Paris, 3 vol. in-8, 1802. — De Vergennes, *Mémoire historique et politique sur la Louisiane;* Paris, in-8, 1802. — Dubroca, *Itinéraire des Français dans la Louisiane,* contenant l'histoire de cette colonie française, etc.; Paris, in-12, 1802. — Baudry des Lozières, *Voyage à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale,* fait dans les années 1794 à 1798, etc.; Paris, in-8, 1802. — Le même, *Second voyage à la Louisiane,* faisant suite au premier; Paris, 2 vol. in-8, 1803. — Le comte de Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis,* etc.; Paris, 2 vol. in-8, 1803. — Georges Heriot, *the History of Canada,* from its first discovery, comprehending an account of the original establishement of the colony of Louisiana; London, 2 vol. in-4°, 1804. — J.-U. Archenholtz, *Histoire des flibustiers de la Nouvelle-France,* traduite de l'allemand par Jean-François Bourgoing; Paris, in-8, 1804. — Perrin du Lac, *Voyages dans les deux Louisianes* et chez les nations sauvages du Missouri, etc.; Paris, in-4°, 1805. — Berquin du Vallon, Vues de la colonie espagnole du Mississipi, ou des provinces de la Louisiane et Floride occidentale, en l'an 1802; Paris, in-8, 1805. — C.-C. Robin, *Voyages dans l'intérieur de la Louisiane,* de la Floride occidentale, etc.; Paris, 3 vol. in-8, 1807. — Georges Heriot, *Travels through the Canadas* containing a description of the picturesque scenery on some of the rivers and lakes; London, in-4°, 1807. — Ethan Allen, *A narrative of col. Ethan Allen's captivity,* from the time of his being taken by the British near Montreal, etc.; Walpole, in-12, 1807. — Miss Montagu, *Voyage dans le Canada,* ou histoire de miss Montagu; traduit de l'anglais par Mme J.-G. M.; Paris, 4 vol. in-12, 1809. — Hugh Gray, *Letters from Canada;* London, in-8, 1809. — D.-B. Viger, *Considérations sur les effets qu'a produits, en Canada, la conservation des établissements du pays,* etc.; Montréal, in-8, 1809. — Le même, *Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du bas Canada;* Montréal, in-8, 1826. — Alexander Henry, *Travels and adventures in Canada* and the Indians territories between the years 1760 and 1776, in two parts; New-York, in-8, 1809. — John Lambert, *Travels trough Canada and the United-States, 1806-1808;* London, 1810, 3 vol. in-8. Second edition, London, 1816, 2 vol. in-8. — John-Joseph Henry, *An accurate and interesting account of the hardships and sufferings of the band of heroes,* who traversed the wilderness, in the campaign against Quebec in 1775; Lancaster, 1812, 1 vol. in-12. — William Fisher, *News travels among the Indians of North America,* compiled from Lewis and Clark, and other

authors, and a dictionary of the Indian langue; Philadelphia, 1812, 1 vol. in-12. — M. Smith, *A geographical view of the province of upper Conada*, etc.; Harford, in-12, 1813. — *The Ressources of the Canadas*, or sketches of the physical and moral means; Québec, in-8, 1813. — David-W. Smith, *Gazetteer of the province of upper Canado*; New-York, 1813, in-8. — M. Smith, *Geographical views of the bristish possessions in North America*, with a concise history of the war in Canada; Baltimore, 1814, 1 vol. in-18. — Joseph Bouchetto, arpenteur général de la province du bas Canada, *Description of lower Canada*, with remarks upon upper Canada; London, 1815, 1 vol. in-8. — William Smith, *the History of Canada*, from its firts discovery, to the peace of 1763, etc.; Québec, 2 vol. in-8, 1815. — Joseph Sanson, *Sketches of lower Canada historical ond descriptive*, etc.; New-York, in-12, 1817.— John Lambert, *Travels through Canada*, etc.; London, 2 vol. in-8, 1816.— John Palmer, *Journal of travels in the United-States of North America* and in lower Canada; London, in-8, 1818. — Francis Hall, *Travels in Canada and the United-States, in 1816 and 1817*; London, in-8, 1818, et Boston, in-8, 1818. — Robert Christie, *Memairs of the coloniol government of lower Conada*, etc.; Québec, in-8, 1818. — Le même, *Brief review of the political state lawer Canada*; New-York, 1818, in-8. — Le même, *Military and naval operations in the Canadas*, during the late war with the United-States; Quebec, 1818, in-12. — Edward Chappel, *Voyage of his Majesty's ship Rosamond to Newfaundland* and the southern coast of Labrador, etc.; London, in-8, 1818. — E. Mackensie, *An historical, topographical, and descriptive view of tho United-Stotes of America*, and of upper and lower Canada, etc.; Nowcastle-upon-Tyne, in-8, 1819. — Edward's, *History of the british colonies in the west Indies*; London, 1819, 5 vol. in-8. — Charles-Frederic Green, *Facts and observations respecting Canada* and the United-States of America; London, in-8, 1819. — C. Stuart, *the Emigrants guide to upper Canada*, etc.; Londan, in-12, 1829. — J. Strachan, *A visit to the province of upper Canada, in 1819*; Aberdeen, in-8, 1829. — D. Dainville, *Beautés de l'histoire du Canada*, ou Époques mémorables, traits intéressants, mœurs, etc.; Paris, in-12, 1821. — A.-J. Christio, *the Emigront's ossitant*, or Remarks on the agricultural interest of Canada; Montreal, 2 vol. in-12, 1821. — Howison, *Sketches of upper Canoda, domestic, local*, etc.; Edinburgh, 1 val. in-8, 1822. — Robert Gourlay, *Statistical account of upper Conada*; London, 1822, 3 vol. in-8. — J.-M. Duncan, *Travels through part of tho United-Stotes and Canada*; Glasgow, 2 vol. in-8, 1823. — *An excursion through the United-States and Canada*, during the years 1822-1823, by an english gentleman; London, in-8, 1824. — Adam Hodgson, *Letters from North America*, written during a tour in the United-States and Canada; London, 2 vol. in-8, 1824.— *Observations in favar of the propased union of upper and lower Canado*, by the agent for that purpose; and letters of L. Papineau and W. Nielson, against the same; London, in-8, 1824.—*A general description of Nova-Scotia*, etc.; Halifax, in-8, 1825. — Edward-Allen Talbot, *Five years résidence in the Canadas*, etc.; London, 2 val. in-8, 1824. En français, sous ce titre: *Cinq années de séjour en Conada*, traduit par M. Eyries; Paris, 8 vol. in-8, 1825. — Frederick Fitzgerald do Roos, *Personal narrative of travels in the United-States and Canoda, in 1826*; Londan, in-8, 1827. — Thomas Mackenzie, *Sketches of a tour to the great lakes*; Baltimore, in-8, 1827. — Amable Berthelot, *Dissertation sur le canon de bronze* trouvé, en 1826, sur un banc de sable, dans le fleuve Saint-Laurent, etc.; Québec, in-12, 1827. — Right Rev. D. Mountain, *Bishop of Quebec*, letter to his clergy, on the clergy reserves; Boston, in-8, 1827. — *Speech of Louis Papineau*, at the bustings in Mantreal; August 11, in-8, 1827. — *A tour through part of the United-States and Canada*; London, in-8, 1828. — J. Quincy Adams', *Report of the free navigation of the S.-Lawrence*; Washington, in-8, 1828. — Rev. Cornelius Griffin to lord Bathurst, etc., *On his missionary labours*; Loudon, in-8, 1828. — Timothy Flint, *A condensed geography and history of the western states*, or of the valley of Missisaipi; Cincinnati, 2 vol. in-8, 1828. *Political annals of lower Canada*, etc.; Montréal, in-8, 1828. — Le tome II de *Encyclopedia americana*, a popular Dictionary of arts, sciences, littérature; Philadelphie, 13 vol. in-8, 1829. — Bery Silliman, *Short tour between Hartford and Quebec, in 1819*; New-Haven, in-12, 1829. — Thomas C. Haliburton, *Historical and statistical occount of Nova-Scotia*; Halifax, 2 vol. in-8, 1829. — *Transactions of the literary ond historical Society af Quebec*; Québec, 8 vol. in-8, 1829, 31, 32, 33 et 35.—Hugh Murray, *Historical account of discoveries ond travels in North Americo*, including the United-States, Canada, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1829. — John Mactaggart, *Three years in Canada*, an account of the actual state of the country in 1826, 27, 28, etc.; London, 2 vol. in-8, 1829. — Thomas Church, *the History of Philips'war*, commonly called the Indian wars of 1675 and 1676; Boston, in-8, 1829. — Capt. W. Moorson, *Letters from Nova-Scotia*; London, 1830, in-12. — Andrew Stuart, *Notes upon the south western boundary line of the british provinces of lower Conada*; Québec, in-8, 1830. — Pierre do Salles la Terrière, *A political account of lower Canada*, with remarks on the present situation of the people, etc., by a Canadian; London, in-8, 1839. — G.-M. Davison, *the Fashionable tour*, and guide to travellers through the northern and middle states and Canada; Saratoga, in-12, 1830.— Barbé-Marbois, *History of Louisiane* to the period of its transfert to the United-States, etc.; Philadelphie, in-8, 1839.—*Statutes of the province of upper Canada*. Revised and published by H.-C. Thomson and James Mc-Farland; Revised by James Nickalls junior; Kingston, 1 vol. in-4°, 1831. —*A memoir of Sebastien Cabot*, with a review of the history of maritima discovery; Philadelphie, in-8, 1831. — Bernard do la Harpe, *Journal historique de l'établissement de la Louisiane*; Nouvelle-Orléans, in-8, 1831. — Ferguson's, *Tour in Canada and the United-States, in 1831*; London, in-12, 1831. — Mac Gregor, *British America*; London, 2 vol. in-8, 1832.— Joseph Bouchette, *the British dominious in North America*, or a topographical description of the provinces of lower and upper Canada, etc., wich views, plans, etc.; London, 2 vol. in-4°, 1832. — Le même, *A topographical Dictionary of the province of lower Canada*; London, 1 vol. in-4°, 1832. — Andrew Picken, *the Canodas*, as they at present commend themselves to the enterprise of emigrants, etc.; London, in-8, 1832. — Joseph-François Perrault,

Abrégé de l'histoire du Canada, en cinq parties; Québec, 4 vol. in-12, 1832-1836. — Jean Holmer, *Nouvel abrégé de géographie moderne*; Québec, in-12, 1832. — Théodore Pavie, *Souvenirs atlantiques :* voyage aux États-Unis et au Canada; Paris, 2 vol. in-8, 1833. — William-Lyon Mackensie, *Sketches of Canada and the United-States*; London, in-8, 1833. — Isidore Lebrun, *Tableau statistique et politique des deux Canadas*; Paris, in-8, 1833. — George-R. Young, *the British north American colonies*, etc.; London, 1 vol. in-8, 1834. — Hawkin's, *Picture of Quebec*, with historical recollections, plates; Québec, in-12, 1834. — E.-T. Coke, *A subaltern's Furlough*, descriptive scenes in various parts of the United-States, upper and lower Canada, etc.; New-York, 2 vol. in-12, 1834. — C.-D. Arfwedson, *United-States and Canada, 1832-1834*; London, 2 vol. in-8, 1834. — *L'Amérique septentrionale et méridionale*, ou Description de cette grande partie du monde, etc.; Paris, gr. in-8, 1835. — John Galt, *the Canadas*, comprehending topographical information, etc., for the use of emigrants and capitalists; second edition, London, in-12, 1836. — *Siége de Québec en 1759*; Québec, in-8, 1836. — Amaury Girod, *Notes diverses sur le bas Canada*; Willage-Debartzch, 2 liv. in-4°, 1835. — D'Orbigny, *Voyage dans les deux Amériques*; Paris, 1 vol. in-4°, 1836. — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, Paris, 2 vol. in-8, 1836. — G.-B. Faribault, avocat, *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique*, et en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane, de l'Acadie et autres lieux, ci-devant connus sous le nom de *Nouvelle-France*; Québec, in-8, 1837. — J. Logan, *Notes of a journey through Canada*, etc.; London, pet. in-8, 1838. — *Six years in the Bush, Canada, 1832 to 1838*; London, in-12, 1838. — *Stranger's guide through the United-States and Canada*; London, in-12, 1838. — Maximilien, prince de Vied-Nouwied, *Reise in das Innere nord Amerika in dies jahren 1832 bis 1834*; Coblentz, 2 vol. in-4° et atlas, 1838 et ann. suiv. — Mémoires sur le Canada, depuis 1749 jusqu'à 1760, publiés sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec; Québec, in-8, 1838. — *Relation du siége de Québec en 1759*; — *Jugement impartial sur les opérations militaires de la campagne en Canada, en 1759*. Ces deux pièces imprimées à Québec, d'après un manuscrit obtenu de France. — *Réflexions sommaires sur le commerce qui s'est fait en Canada*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du roi, à Paris; Québec, in-8. — Newton Bosworth, *History of Montreal*; Montréal, in-12, 1839. — *Counsel for emigrants in Canada*, with Sequell; 3ᵉ édit. and supplement, London, in-12, 1839. — Earl of Durham, *the Report and despatches of the Earl of Durham*, her Majesta's high commissioner and governor general of British north America; London, in-8, 1839. — Geo. Head, *Forest scenes and incidents in Canada*; new edit., London, post in-8, 1839. — Mrs. Jameson, *Winter studies and summer rambles in Canada*; New-York, 2 vol. in-12, 1839. — Hugh Murray, *An historical and descriptive account of british America*; Edinburgh, 3 vol. in-12, 1839. — E. Rosier, *Emigrant's Friend, " Canada"*; London, in-18, 1839. — T.-R. Preston, *Three years' residence in Canada, 1837-1839*; London, 2 vol. post in-8, 1849. — Taylor, *Journal of a tour from Montreal to port Saint-Francis*; Québec, 1849. — Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada, publiée sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec; Québec, in-8, 1849. — W.-H. Bartlett, *American scenery*, or Land, lake, and river, etc.; the literary department by N.-P. Willis; London, 2 vol. in-4°, 1849. — Sir R. Bonnycastle, *Canada and Canadians in 1841*; London, 2 vol. post in-8, 1841. — E.-A. Theller, *Canada in 1837-1838*; Philadelphie, 2 vol. in-8, 1841. — Art. Canada, dans *the Encyclopædia britannica*, 7ᵉ édit., London, 1842, vol. 6. — Catlin's, *Letters and notes*, customs and condition of the north American Indians; 3ᵉ édit., Londres, 2 vol. in-8, 1842. — F. de Castelnau, *Vues et souvenirs de l'Amérique du Nord*; in-4°. — Cunat, *Histoire inédite de la ville de Saint-Malo*; archives de la ville du Saint-Malo. — Whasington Irving, *Astoria*. — Bancroft, *Histoire des États-Unis*; 3 vol. — M. Jameson, *Sketches in Canada and rambles among the Redmen*; London. — H. Bartlett, *Canadian scenery*; the literary department by N.-P. Willis; London, 2 vol. in-4°, 1842. Traduction française. — J.-S. Buckingham, *Canada, Nova-Scotia, and New-Brunswick*; London, in-8, 1843. — *Voyages de découvertes au Canada*, entre les années 1534 et 1542, par Jacques Quartier, le sieur de Roberval, Jean-Alphonse de Xanetoigne, etc., suivis de la description de Québec et de ses environs en 1698, et de divers extraits relativement au lieu de l'hivernement de Jacques Cartier en 1535-36; réimprimés sur d'anciennes relations et publiés sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec; Québec, in-8, 1843. — *Emigrant's guide to Australia and Canada*; London, in-18, 1844. — *Views of Canada and the colonists*: Edinburgh, 1 vol. in-12, 1844; London, 1 vol. in-12, 1844. — Alfred Hawkins, *the Quebec directory*, etc.; Québec, in-12, 1844-1845. — Charles Carroll of Carrollton, *Journal during his visit to Canada, in 1776*; with a memoir and notes, by Brantz Mayer; Baltimore, 1 vol. in-8, 1845. — Charles Lyell, *Travels in north America*; with geological observations on the United-States, Canada, and Nova-Scotia; London, 2 vol. in-12, 1845. — Sir R. Bonnycastle, *Canada an Canadians in 1846*; London, 2 vol. post in-8, 1846. — Head, *the Emigrant*; 2ᵉ edit., London, 1846. — Garneau, *Histoire du Canada*; Québec, 2 vol. in-8, 1849; 2ᵉ édit., corr. et augm., Québec, 3 vol. in-8, 1852. — Charles Lanman, *A summer in the Wilderness*, ambracing a canoe voyage up Mississipi and around lake superior; New-York, 1 vol. in-18, 1847. — G.-W. Warr, *Canada as it is, or Emigrant's guide*; London, in-18, 1847. — Charles Lanman, *A tour to the river Soguenay in lower Canada*; Philadelphia, 1 vol. in-12, 1848. — *Annual report of normal, model and common Schools*, in upper Canada, for 1847 and 1848, by the chief super-intendent of Schools; Montreal, 2 vol. in-fol., 1849. — *Canada*; plan for its systematic colonisation, etc., by an officier; London, in-8, 1849. — *The Canadian guide Book*, with a map of the province; Montreal, in-12, 1849. — J. Disturnell, *Railroad, steamboat and telegraph book*; a Guide through the middle, northern and eastern states, and Canada; New-York, 1 vol. in-18, 1849. — *Emigrant churchman in Canada*; edited by rev. H. Christmas; London, 2 vol. post in-8, 1849. — Francis Hincks, *Canada*; its financial position and resources; London, 1849. — E. Warbuton, *Conquest of Canada*; 2ᵉ edit., London, 2 vol. in-8, 1849. — Smith, *Canadian gazetteer*; Toronto, 1849. — News papers

(Canadian) during the years 1848 and 1849: *le Canadien*, published at Quebec; *la Revue canadienne*, publ. at Montreal; *l'Ami de la religion et de la patrie*, publ. at Quebec; *Mélanges religieux, politiques, commerciaux et littéraires*, publ. at Montréal; *Montreal weekly pilot*; *la Minerve*, publ. at Montreal; *Pilot and journal of commerce*, publ. at Montreal; *l'Avenir*, publ. at Montreal. — Bigsby, *the Shoe and Canoe*, or pictures of travels in the Canadas; London, 2 vol. in-8, 1850. — Eyries, *Encyclopédie moderne*, nouvelle édition, art. Canada; 1850. — X. Marmier, *Lettres sur l'Amérique*; Paris, in-12, 1851. — L'abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada*, de son Église et de ses missions, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours, etc.; Paris, 2 vol. in-8, 1852. — Art. Canada, *Dictionnaire de la conversation*, 2e édit.; 1853. — *Vie de la sœur Bourgeoys*, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame de Villemarie, en Canada, suivie de l'histoire de cet institut jusqu'à ce jour; Villemarie, 2 vol. in-8, 1853. — *Canada and clergy reserves* (tait's *Edinburgh Magazine*, 1853, p. 897). — Ampère, *Promenade en Amérique*; Paris, 2 vol. in-8, 1855. — J.-C. Taché, *Esquisse sur le Canada*, etc.; Paris, in-12, 1855. — Barthe, *le Canada reconquis par la France*; Paris, 1 vol. in-8, 1855. — Dussieux, *le Canada sous la domination française*; Paris, 1 vol. in-8, 1855. — Canada. Voyez : *Edinburgh review*; *Quarterly review*; *Revue britannique*; *Westminster review*; *North American review*. — *Visite de la corvette française la Capricieuse* (commandée par le capitaine de vaisseau Ladevèze) *au Canada* (*Revue coloniale*, novembre 1855, p. 587-603). — *Amérique*, dans *l'Univers pittoresque*, t. V. — *Canada an essay*, by Sheridan Hogan, avec cartes; *Canada and her resources*, an *essay*, by Alexander Morris; Sampson, Lowson and Co., 47, Ludgate-Hill, 1856.

DRAKE,

VOYAGEUR ANGLAIS.

[1577-1580.]



Portrait de Drake. — D'après la gravure de Jacques Houbraken [1].

Francis Drake naquit en 1539 ou en 1541 [2], à Tavistock, dans le Devonshire. La chaumière où il avait reçu la naissance, sur le bord du Tavy, existait encore il y a une trentaine d'années; elle a été démolie pour faire place à une étable. Edmund Drake [3], père de Francis, était probablement un de ces ecclésiastiques qui, sans être attachés à une église, se donnaient pour mission d'enseigner le peuple autour d'eux et de lui réciter les prières. Ce devait être un homme estimé. Francis eut, dit-on, pour parrain Francis Russell, qui fut depuis comte de Bedford. Le vieil historien Camden rapporte que, pendant l'enfance de l'illustre voyageur, Edmund Drake se convertit au protestantisme, et que, par suite,

(1) Rapin-Thoyras, *Histoire d'Angleterre*; in-fol., Amsterdam. — Collection de portraits publiée par Knapton.

(2) Sur un portrait original de Drake conservé dans l'abbaye de Buckland, on lit : « Peint en l'an du Seigneur 1594, à l'âge de cinquante-trois. » — Sur une belle miniature de Hilliard, vendue il y a quelques années à Strawberry-Hill, et actuellement en la possession du comte de Derby, l'inscription porte : « A l'âge de quarante-deux ans, anno *Domini 1581*. »

(3) Suivant des documents nouveaux, le père de Francis Drake aurait eu pour prénom Robert, et aurait été le troisième fils de John Drake d'Otterton.

ayant été sommé de comparaître devant les magistrats, en vertu de la loi des six articles édictée par Henri VIII, il préféra prendre la fuite. Il trouva un asile dans la cale d'un vaisseau, sur le rivage du duché de Kent. Ce fut là, au bruit des flots, que se passèrent les premières années de Francis Drake. Après la mort de Henri VIII, la pauvre famille, augmentée de quelques enfants nés dans cette demeure flottante, remonta enfin sur le rivage, et fut libre de vivre à la lumière du jour. Edmund Drake resta pendant quelque temps au bord de la mer, remplissant parmi les matelots des fonctions analogues à celles d'un chapelain de marine. Bientôt après, il fut ordonné diacre et appelé au vicariat de l'église d'Upnore, sur la rivière Medway. Mais il avait douze enfants, il était pauvre, et il dut confier son fils Francis à un patron de barque, qui faisait un petit commerce de cabotage et transportait des marchandises jusqu'aux côtes de France et de Hollande.

Francis Drake gagna la confiance et l'estime de son maître. Le vieux marin, étant célibataire, dit Camden, le fit, en mourant, l'héritier de sa barque : témoignage qui honore le commencement de la vie de Drake, et qui peut servir à enseigner, ainsi que le remarque fort bien le docteur Johnson ([1]), comment la fidélité et le zèle dans les travaux même peu importants de la jeunesse sont, après tout, les recommandations les plus sûres pour de plus grandes entreprises dans l'âge mûr.

Drake avait pris goût à la vie de la mer : on sait peu de chose sur ses premières navigations. Suivant la tradition la plus souvent répétée, à dix-huit ans, il fit un voyage à la baie de Biscaye, en qualité de munitionnaire, sur un navire marchand ; il alla ensuite sur la côte de Guinée avec le même titre ; mais, vers ce temps, toutes les imaginations étaient enflammées par les récits merveilleux qui venaient d'Amérique ([2]). Drake s'embarqua, en 1565, pour le Mexique, avec un capitaine nommé John Lovell : probablement ils faisaient la traite des noirs. Arrivés à Rio da Hacha, ils furent victimes d'actes de déloyauté et de violence qui les réduisirent à la ruine : les Espagnols s'emparèrent, contre tout droit et toute équité, de leurs navires et de ce qu'ils portaient. En vain Drake et son associé firent adresser à l'Espagne, par le gouvernement anglais, les réclamations les plus justes et les plus pressantes ; ils n'obtinrent aucune réparation. Drake, dépossédé de toutes ses économies, conçut alors contre l'Espagne une haine implacable, et cette passion redoubla l'ardeur et l'audace dont il faut toutefois chercher les principes dans son génie naturel ([3]).

En 1567, il accompagna un de ses parents, le capitaine John Hawkins, dans une expédition au Mexique. La reine avait approuvé cette entreprise, et avait fait don à Hawkins d'un navire de 700 tonneaux, nommé *le Jésus-de-Lubeck;* un autre navire, commandé par le capitaine John Hampton, avait pour nom *le Minion* ; un troisième, *le William-et-John*, avait pour capitaine Thomas Bolton; Francis Drake commandait à un quatrième navire, appelé *la Judith*, de 50 tonneaux ; il y avait, en outre, deux petits navires, *l'Ange* et *l'Hirondelle :* Drake avait alors vingt-trois ou vingt-six ans. La petite flotte, sortie du port de Plymouth le 2 octobre 1567, fut assaillie et dispersée par une violente tempête, à la hauteur du cap Finistère, mais parvint à se rallier, et atteignit le cap Vert, où cent cinquante hommes d'équipage descendirent à terre pour capturer des nègres. Les habitants se défendirent avec courage ; on ne réussit à enlever qu'un petit nombre d'entre eux. On avança ensuite vers la côte de Guinée, où l'on prit ou acheta deux cents noirs. La flotte continua à côtoyer l'Afrique, jusqu'à Saint-Georges de Mina, où l'on assiégea une ville qui contenait huit mille habitants. Le 27 mars, on arriva en vue de la Dominique; on passa devant la Margarita et autres lieux où l'on fit le commerce des esclaves. Hawkins voulut aussi entrer en relation, pour vendre ses nègres, avec les habitants de Rio de la Hacha ; mais on lui répondit que le commerce avec les Anglais y était interdit. Il assiégea et prit la ville. Vers Carthagène, une horrible tempête faillit détruire la flotte ; *le Jésus* eut beaucoup à souffrir. On arriva cependant au port de Saint-Jean d'Ulloa, dans la baie de Mexico; mais on s'y trouva exposé aux batteries de terre, en

([1]) *Life of sir Francis Drake*, dans le *Gentlemans' Magazine for 1740*, et dans *the Lives of the most eminent english poets* (miscellaneous lives).

([2]) Tous les grands poëtes de l'Europe célébrèrent la grande découverte du nouveau monde : Sannazar en Italie, Shakspeare en Angleterre, du Bartas en France, etc.

([3]) Il est très-possible qu'il y ait ici confusion avec les faits qui eurent lieu en 1568, et qui sont racontés plus bas. John Barrow, dans sa biographie de Drake, fait mention de ce premier voyage à Rio da Hacha avec John Lowell, mais ne dit rien des actes injustes imputés aux Espagnols.

présence d'une flotte espagnole très-nombreuse. Après divers pourparlers, et à la suite d'une trahison de don Martin Henriquez, vice-roi de Mexico, il fallut se déterminer à accepter le combat. Les Anglais étaient si inférieurs en nombre que, malgré leur hardiesse et leur courage, ils ne pouvaient manquer d'être défaits; la famine et la tempête ajoutèrent à leur désastre. Drake fit preuve d'un grand courage, et échappa à grand'peine aux ennemis; mais les Anglais ne ramenèrent qu'une faible partie de leur équipage sur la côte de l'Angleterre, le 25 janvier 1568.

Les récits de cette désastreuse expédition produisirent une vive impression sur la nation anglaise. Un cri général de vengeance s'éleva contre l'Espagne. Toutefois, il n'entrait pas dans la politique immédiate d'Élisabeth de céder à l'entraînement de l'opinion. Francis Drake, de son propre mouvement et à ses frais, fit deux excursions aux Indes occidentales, en l'année 1570 et en l'année 1571, pour y étudier le pays (¹).

Parvenu à l'âge de trente et un ans, il résolut de faire servir enfin son expérience à une entreprise digne de celles des grands navigateurs espagnols et portugais. A l'aide de toutes les ressources que purent lui procurer son crédit personnel et le zèle de ses amis, il arma deux navires, *le Swan*, de 25 tonneaux; *le Pascha-de-Plymouth*, de 70 tonneaux. Son frère John Drake commandait *le Swan*. Soixante-treize hommes, parmi lesquels était un autre de ses frères, composaient les deux équipages. Trois pinasses, faciles à monter et à démonter, étaient sur les deux navires. Parti de Plymouth le 24 mai 1572, il arriva le 12 juillet en vue de Port-Faisan, où il rencontra le capitaine James Rawse, qui se joignit à l'expédition avec une barque, une caravelle et une chaloupe à rames. Le 22 juillet, Drake fit mettre à la mer les trois pinasses et la chaloupe de James Rawse, y embarqua cent cinquante hommes (²), se dirigea vers l'isthme de Darien, et, débarquant à Rio-Francisco, effraya d'abord les habitants et s'empara à l'improviste de la ville de Nombre-de-Dios; mais bientôt il fut repoussé, blessé à la jambe, et on le reporta, malgré lui, aux embarcations. Le 7 août, il se sépara de Rawse; le 13, il prit, devant Carthagène, deux bâtiments espagnols de 240 tonneaux; le 14, il prit un autre navire, qui allait de Séville à Saint-Domingue; le 15, il sacrifia *le Swan*, qui était sans doute inférieur comme voilier, ou, sous d'autres rapports, à ses nouveaux navires. De peur de trouver de l'opposition dans l'équipage, il avait fait pratiquer secrètement des trous dans la coque du *Swan*, et quand ce navire fut à demi enfoncé dans l'eau, comme par suite d'un accident imprévu, on le brûla. Pendant quinze jours, il fit reposer son équipage sur l'isthme de Darien. Dans une croisière entre Carthagène et Tolon, il prit six frégates chargées de porcs, de jambons et de blé de Turquie. Il y eut ensuite plusieurs autres engagements : le frère de l'amiral, John Drake, fut tué par les Espsgnols; un autre de ses frères, Joseph Drake, mourut de maladie. Au commencement de février, Drake aborda à Venta-Cruz; de là, il fit des excursions sur terre et attaqua plusieurs fois les Espagnols. Entre autres faits, on raconte qu'ayant été averti que trois convois de cent neuf mulets environ, chargés d'argent, conduits par des Espagnols, devaient passer entre Rio-Francisco et Nombre-de-Dios, il s'associa l'équipage d'un navire français commandé par un capitaine nommé Teton, se mit en embuscade, enleva une quantité d'argent considérable qu'il porta sur ses vaisseaux, et enfouit dans la vase d'une rivière le reste du trésor, dont il ne retrouva plus tard qu'une assez faible partie. Nous passons sous silence différentes autres expéditions, non moins heureuses et non moins lucratives (³).

Si Drake n'avait racheté par de grands et honorables services ces actes de violence et de déprédation, fort communs d'ailleurs en ce temps-là, il n'aurait laissé aucune autre réputation que celle d'un pirate; mais, tout en exerçant ces représailles contre les Espagnols, il ne perdait point de vue son projet de découvertes : ce fut pendant une de ses excursions dans l'isthme, le 11 février 1573, qu'il aperçut, dit-on, du haut d'un arbre élevé sur le sommet d'une montagne, la grande mer du Sud, découverte six années auparavant par Balboa. Le 9 août, il était de retour en Angleterre, où son nom com-

(¹) Lettre de l'amiral à la reine Élisabeth. (Voy. *Sir Francis Drake revived*, publié en 1626 par sir Francis Drake, neveu de l'amiral.)

(²) Soixante-treize, suivant une autre version.

(³) Ce voyage fut mis en scène par le poëte Laurent Davenant, pendant le règne de Charles II, sous le titre de : *the History of sir Francis Drake*, expressed by instrumental and vocal music, and by art of perspective in scenes, etc.

mença dès lors à attirer l'attention publique. Il avait besoin de repos; il ajourna l'exécution du dessein qu'il avait formé à la vue de la mer qui devait le conduire aux côtes occidentales de l'Amérique. Mais il lui était impossible de rester inactif; provisoirement il arma trois navires et se mit au service du comte Walter Devereux, comte d'Essex, nommé gouverneur de la province d'Ustler, en Irlande, avec ordre de comprimer les rébellions. En 1576, le comte mourut d'un anévrisme, à l'âge de trente-six ans. Drake revint en Angleterre; il se fit présenter à la reine Élisabeth par le vice-chamberlain sir Christopher Hatton, et exposa le projet qu'il avait étudié de pénétrer dans la mer du Sud. La reine lui accorda son approbation et lui donna le commandement de cinq navires, avec le titre d'amiral. Ces navires étaient *le Pélican*, de 100 tonneaux, commandé par Drake; *l'Élisabeth*, de 80 tonneaux, commandé par le capitaine John Winter; *le Swan*, flibot de 50, capitaine John Chester; *le Marygold*, barque de 30, capitaine John Thomas; *le Christophe*, pinasse de 15, capitaine Thomas Moone. L'équipage se composait de 164 marins d'élite.

Nous donnons le récit de cette célèbre expédition, publié en 1627 par F. de Louvencourt, sieur de Vauchelles, et extrait des relations qu'on avait fait paraître en Angleterre, notamment de celle de François Pretty (?), qui était, suivant Fleurieu, un gentilhomme picard, employé sur l'escadre de Drake ([1]).

RELATION.

Le quinzième de novembre 1577 ([2]), le chevalier François Drach ([3]) est parti de Plymouth, en Angleterre, pour le voyage d'Alexandrie ([4]), avec une flotte et équipage de cinq navires et barques, et cent soixante-quatre hommes, tant gentilshommes que soldats et mariniers.

Le second jour de notre embarcation s'est levé un vent et une tempête qui nous ont contraints de relâcher dans le havre de Falmouth, en Cornouailles, avec un effort si grand et si terrible, que nos navires ont été presque tous brisés. Toutefois il a plu à Dieu de nous préserver en telle extrémité.

Nous avons été contraints de couper le mât de notre général (amiral), nommé *le Pélican*, et de le jeter en mer pour la conservation de celui-ci et de ce qui était dedans; et un autre navire, nommé *la Marie-d'Or (Marygold)*, est allé en dérive à terre, ce qui l'a fort brisé. Or, pour raccoutrer lui et les autres, et les remettre en bon état du dommage qu'ils avaient reçu, il nous a fallu retourner au port de Plymouth. L'ayant fait, nous en sommes partis pour la seconde fois, et avons fait voile le 13 décembre suivant.



Le cap Cantin. — D'après Kerhallet ([5]).

Le vingt-cinquième dudit mois, nous avons découvert le cap Cantin, en terre de Barbarie, et nous l'avons quelque temps côtoyé le long de la côte.

Le 27 dudit mois, nous avons découvert une île nommée Mogador ([6]), qui gît à environ une demi-

([1]) *Le Voyage de l'illustre seigneur et chevalier François Drach, admiral d'Angleterre, tout alentour du monde*; Paris, 1628. (Voy. sur ce livre, et sur les autres récits du voyage de Drake, la Bibliographie qui suit la relation.)
([2]) Ou le 5 novembre.
([3]) Francis Drake.
([4]) Erreur. Le but du voyage était certainement l'Amérique.
([5]) *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*; 1851.
([6]) Dans l'État de Maroc, sur l'Atlantique, à 178 kilomètres sud-ouest de Maroc.

lieue de ladite côte de Barbarie, et nous avons jeté l'ancre entre celle-ci et ladite île, où se trouve un bon havre pour les navires et d'entrée extrêmement facile.

En cette île, notre général a fait faire une pinasse, dont il avait apporté les matériaux dans un de ses navires. Et quand nous avons été prêts à faire voile, quelques habitants du lieu se sont présentés, et,



Mogador. — D'après Kerhallet.

avec leur enseigne de paix, nous ont témoigné avoir envie de communiquer avec nous. Notre général, voyant cela, leur a envoyé le bateau de son navire, dans lequel deux d'entre eux se sont mis, après avoir reçu un des nôtres pour otage. Alors, étant venus à bord de nos navires, ils nous ont montré beaucoup de signes d'amitié, et promis de nous apporter force provisions, comme moutons, chapons, poules et autres choses semblables. En récompense, notre général leur a promis du drap, de la toile, des souliers et autres menues marchandises. Cela fait, ils ont été ramenés en terre, et notre otage rendu, ce dont tous ensemble nous avons eu beaucoup de joie.

Le jour suivant, ces insulaires n'ont pas été paresseux à paraître sur la côte avec les mêmes signes d'amitié; mais ils ont bien montré que ce n'était que feinte et trahison; car notre général leur ayant envoyé le même bateau, et un des nôtres s'étant avec trop de confiance avancé vers eux, ils l'ont pris, et, après lui avoir mis le poignard sur la gorge pour le tuer s'il faisait quelque résistance, ils l'ont lié, monté sur un cheval et emmené, sans qu'il fût en notre puissance de lui donner aucun secours (1).

Le 30 de décembre, nous avons levé les ancres et sommes partis de ce lieu. Côtoyant le long de la côte, nous avons découvert certains pêcheurs qui chantaient la nuit : c'étaient des Espagnols qui avaient fait leur pêche. Nous leur avons donné la chasse et pris trois barques et caravelles (2).

Le 17 de janvier 1578, nous sommes arrivés au cap Blanc, et y avons trouvé un navire à l'ancre, dans lequel il n'y avait que deux simples mariniers. Nous l'avons pris et emmené dans le havre et y avons séjourné l'espace de quatre jours, pendant lesquels notre général nous a fait descendre en terre pour faire montre, et nous avons marché en bataille comme si nous eussions été prêts à combattre contre nos ennemis.



Le cap Blanc. — D'après Kerhallet.

Le vingt-deuxième de janvier, nous sommes partis de ce lieu et avons emmené une caravelle et barque de Portugal, qui devait aller aux îles du cap Vert pour charger du sel, que l'une d'elles fournissait naturellement et de tout fait en grande quantité.

Le maître pilote de cette caravelle a fait entendre à notre général que cette île, qu'ils appellent l'*île*

(1) Il s'appelait John Fry. Les Maures supposaient que les navires appartenaient aux Portugais, avec lesquels ils étaient en guerre; quand ils eurent reconnu leur méprise, ils reconduisirent John Fry avec des présents; mais les navires étaient partis. Quelque temps après, les Maures confiérent John Fry à un navire marchand, qui le transporta en Angleterre. Assurément ce ne sont pas là des procédés de barbares.

(2) Drake ne garda qu'une seule des trois barques, et donna *le Christophe* en échange.

de May ([1]), est fort fertile en sel, chèvres et cabris, et que le peu d'hommes et femmes qui s'y tiennent ne font autre chose que d'en tuer ou écorcher, les saler ou sécher, pour la provision des navires que le roi d'Espagne envoie aux Indes, tant orientales qu'occidentales, ce qui nous a fait résoudre de prendre notre route vers celle-ci.

Le 27 dudit mois de janvier, nous avons ancré contre cette île; mais les habitants n'ont nullement voulu trafiquer avec nous, d'autant plus que le roi d'Espagne leur a fait une défense étroite de ne trafiquer avec aucune autre nation qu'avec ses sujets.

Le jour suivant, notre général a envoyé reconnaître l'île pour recouvrer des vivres, et à cette fin il a fait descendre en terre soixante-deux hommes, tant soldats que mariniers. Deux gentilshommes, l'un nommé M. Winter, l'autre M. d'Ougtie ([2]), en ont eu la conduite et les ont fait marcher en bataille droit vers la place où étaient les habitants, selon l'adresse que nous avaient donnée les Portugais. Or, comme il était encore nuit, après avoir cheminé par les montagnes environ une lieue et demie, nous avons fait halte auprès du village où se tenaient les habitants, attendant la pointe du jour. Mais, à son



L'île Mayo. — D'après Kerhallet.

lever, nous ayant découverts, ils ont abandonné leurs maisons qui étaient faites nouvellement, et ont gagné les montagnes.

Ici, nous nous sommes rafraîchis avec beaucoup de bons fruits, comme des grappes de raisin, extrêmement doux et en fort grand nombre, non sans beaucoup d'admiration d'un tel effet de nature en la saison où nous sommes, qui est le cœur de l'hiver; mais c'est parce que ces îles du cap Vert sont situées entre le tropique du Cancer et la ligne équinoxiale, et que le soleil passe deux fois par leur zénith, c'est-à-dire par-dessus leurs têtes, si bien qu'il n'y fait pas du tout de froid, mais les terres et le climat y sont entretenus en une chaleur continuelle.

Entre autres choses, nous y avons trouvé une sorte de fruit appelé *cocos*, qui ne croît point en notre Angleterre, ni en aucun autre pays de l'Europe.

L'arbre qui le porte n'a ni feuilles ni branches, mais seulement le fruit lui croît le long du tronc depuis le bas jusques au haut, comme tuyaux d'oignons, et chacun de ces fruits est presque aussi gros que la tête d'un homme ([3]). Il s'en trouve quelques-uns qui rendent bien une pinte de très-bonne et savoureuse liqueur, qui est claire et enivre les hommes comme le vin quand elle est prise en quantité. La substance ou coque de celui-ci est fort dure, et ce qui est dedans est blanc et doux comme amandes. Bref, c'est un fruit extrêmement bon, délicat, friand et cordial.

Ayant donc pris de ces fruits à notre volonté, nous nous sommes retirés dans nos navires avec provision de chèvres vives, que les habitants enfin apprivoisés nous ont amenées. Ils nous ont aussi fourni certaine quantité de vieilles chèvres cuites au soleil, mais nous n'en avons pas fait grand cas.

Le 31 et dernier dudit mois, nous sommes partis de cette île de May et avons fait voile vers celle de *Saint-Jacques* ([4]), qui n'en est distante que de 8 ou 9 lieues. Mais nous n'en avons point approché de trop près, d'autant plus que les habitants nous ont tiré trois coups de canon, et néanmoins ils ne nous ont point fait de dommage. Cette île est belle et fort large, riche et grandement abondante en fruits : elle est habitée par les Portugais.

Comme nous étions devant elle, nous avons eu connaissance de deux navires chargés de bon vin qui étaient à la voile. Notre général a aussitôt dépêché un des nôtres pour leur donner la chasse : ce qui a

([1]) L'île Mayo, une des îles du cap Vert.

([2]) John ou Thomas Doughty. C'était un ami de Drake, et il s'était engagé dans l'expédition comme volontaire.

([3]) Le cocotier.

([4]) Île Sant-Iago, dans le groupe du cap Vert.

été effectué si heureusement qu'ils ont été pris sans résistance, quelques-uns de nos soldats et mariniers y étant entrés par le moyen de notre petit bateau. Or, de cette prise, notredit général a commis la garde à M. le capitaine d'Ongtie et en a retenu le pilote, renvoyant dans une de ses pinasses le reste des Portugais, auxquels il a donné une pipe de vin, des vivres et leurs habillements.

Cette même nuit, nous avons ancré près de l'île que les Portugais nomment *isla del Fuego*, et les



L'île Fogo. — D'après Kerhallet.

Français l'*île du Feu*, ou bien l'*île Brûlante* (¹), située du côté du septentrion de l'île Saint-Jacques. Elle est ainsi appelée à cause d'une haute et inaccessible montagne qui s'y voit, dont le sommet brûle d'un feu continuel et dont on voit la flamme tant que dure la nuit; mais de jour il n'y paraît que de la fumée. Nous n'avons rien appris de sa richesse ni de ce qu'elle produit. Toutefois elle paraît belle et agréable, et les Portugais s'y habituent peu à peu.

Du côté du midi de celle-ci, il s'en voit encore une fort belle, les arbres qu'elle porte étant toujours verts et fort plaisants à la vue; c'est pourquoi les Portugais la nomment *isla Brava*, c'est-à-dire la *Brave île* (²). Nous y avons fait une bonne provision d'eau douce; mais il n'y avait pas bon ancrage pour nos navires, parce qu'il y fait trop creux, et il nous a été dit par ces Portugais qu'à une lieue ou une lieue et demie alentour d'elle, il n'y a pas moyen d'ancrer à cause du feu souterrain qui, petit à petit, la consume.

Peu de temps après, nous sommes partis de ces îles du cap Vert, et avons pris notre route vers la ligne équinoxiale. Mais nous avons mis beaucoup de temps à la passer, ayant eu dans l'espace de trois semaines des calmes ennuyeux, avec de fortes pluies, terribles éclairs et grands éclats de tonnerre; néanmoins, en ces incommodités, nous avons passé le temps à pêcher quantité de poissons, comme bonites et plusieurs poissons volants dont la plupart venaient tomber dans nos navires (³).

Depuis le jour que nous avons fait voile desdites îles, nous avons cinglé cinquante-six jours sans voir terre (⁴), et la première que nous avons vue, c'a été la côte du Brésil, en la hauteur du pôle antarctique, et nous l'avons découverte le cinquième jour d'avril mil cinq cent septante-huit.

Les habitants de cette contrée faisaient alors des feux de sacrifices aux diables, et il nous a été dit qu'en telles choses ils usent de conjurations, faisant de petites buttes de terre et autres cérémonies, dont s'élèvent de grandes tempêtes, tonnerre et grosses pluies qui mettent le plus souvent les navires à fond et les perdent; en sorte que les chrétiens ont beaucoup de peine et courent de grandes fortunes à les aborder, selon l'expérience que les Portugais et les Espagnols en font ordinairement.

Le septième jour dudit mois, avons eu une grande tempête avec éclairs, tonnerre et grosse pluie, et nous avons été par suite tellement écartés que nous avons perdu notre caravelle ou barque, nommée *le*

(¹) L'île Fogo, ou Saint-Philippe.

(²) Dans l'archipel du cap Vert.

(³) On passa l'équateur le 17 février; auparavant, Drake jugea nécessaire de saigner, de sa propre main, tous les hommes de l'équipage.

(⁴) On avait été retardé tour à tour par les calmes et par les tempêtes. Pendant plus de deux siècles les navigateurs ont persisté dans une marche directe, qui les exposait à ces difficultés. On a évité depuis les calmes en passant entre le 20ᵉ et le 24ᵉ degré de longitude ouest.

Christofle, que nous avions prise sur les Portugais à la côte de Barbarie [1]. Toutefois, quatre jours après, savoir le onzième dudit mois, nous l'avons retrouvée au *cap de Joie*, lieu que notre général nous avait assigné pour nous y rendre, au cas que la tourmente nous séparât les uns des autres.

Ce cap est situé en un climat fort bon et tempéré ; l'air y est doux et la contrée belle et plaisante. Tous les navires qui font cette route s'y vont fournir d'eau douce. Il y croît plusieurs sortes de fruits et un nombre presque infini de daims sauvages; mais nous n'y avons su voir aucun peuple : seulement, nous étant avancés quelques lieues dans le pays, nous y avons trouvé des chemins ou petites sentes, comme des radresses de gens de pied, par les vestiges desquelles nous avons jugé que c'étaient des personnes de bien grande stature. Cela fait, nous sommes retournés dans nos navires; et, étant partis de ce lieu, nous nous sommes mis à l'ancre entre une grande roche et la terre ferme, et sur cette grande roche nous avons tué une grande quantité de loups marins pour notre provision et notre vivre.

Peu de jours après, nous avons suivi notre route jusques au 36e degré, et avons ancré dans la grande rivière de *Plata* [2], autrement *rivière d'Argent*, ayant sous nous 53 à 54 brasses de bonne eau douce, dont nous avons pris notre provision. Mais notre général, ne se délectant point en ce lieu, nous a fait prendre la mer le 27 d'avril, pendant quoi nous avons perdu la vue d'une de nos pinasses, en laquelle était M. d'Onglie.

Cinglant quelque temps le long de la côte, nous avons trouvé une baie belle et fort commode [3], dans laquelle se trouvaient plusieurs agréables îles. En l'une, il y avait force loups marins et en tel nombre que, si notre général eût voulu, nous eussions eu moyen d'en charger tous nos navires. En un autre, il s'est trouvé une extrême quantité d'oiseaux que les Anglais appellent *pingwins*. Ces oiseaux n'ont point d'ailes, sont plus grands que les oies, et font des trous ou tanières en terre, dans lesquelles ils se retirent, ce qui fait que quelques Français les appellent *crapauds*. Il y avait encore plusieurs autres sortes d'oiseaux ; et sur les roches, quand la marée était basse, nous avons pêché une grande quantité de bonnes moules ; mais il n'y avait point d'eau douce, et il eût fallu aller à 5 ou 6 lieues sur terre pour en trouver.

Pendant notre séjour en ce lieu, notre général étant à terre sur l'une de ces îles, le peuple l'y est venu voir, sautant et dansant d'allégresse, et même a trafiqué avec lui; mais il n'a voulu prendre aucune chose de ses mains ni des nôtres. Qui nous aurait donné occasion [4] de mettre sur la terre, un peu à l'écart, notre marchandise, et aux sauvages d'en faire de même, et le marché étant fait entre eux et nous, chacun a pris son échange. Ce sont gens forts de corps et bien agiles à sauter et à courir.

Le dix-huitième de mai, notre général était en peine, ayant toujours la pensée sur nos barques, parce qu'elles étaient absentes, s'étant avancées le long de la côte pour nous découvrir quelques havres. Mais le jour suivant, celle que nous avions perdue, et en laquelle était M. d'Onglie, nous est venue rejoindre, de même en fait la *Marie-d'Or*, et la caravelle peu après ; et, nous ayant salués, ils nous ont conduits en un fort bon havre qu'ils avaient trouvé. En celui-ci donc toute notre flotte s'est portée pour nous rafraîchir quelques jours, comme nous avons fait, et nous nous y sommes munis de victuailles, à savoir de loups marins, dont nous avons tué en une heure environ trois cents.

Ici notre général est parti de l'amiral, et, s'en étant allé à bord de la petite barque, en a fait tirer toutes les provisions, comme vivres et autres choses, qui étaient dedans; puis, il l'a fait mener en terre, et y a fait mettre le feu; puis, quand elle fut toute brûlée, il a commandé d'en recueillir les clous et toute la ferrure ; et lorsque cela se faisait, certains sauvages sont venus vers nous tout nus, et chacun d'eux n'avait qu'une peau de loup marin sur le dos. Quelques-uns d'entre eux por-

[1] Ils avaient peut-être reporté à la barque portugaise le nom de celle qu'ils avaient donnée en échange. Cependant, d'autres relations désignent cette barque sous le nom de *Mary*.

[2] Rio de la Plata.

[3] La baie des Phoques, sur les côtes de la Patagonie. (Voy., pour ce passage de la relation, les gravures sur la Patagonie et les Patagons, insérées dans notre troisième volume, p. 280 et suiv., relation du voyage de MAGELLAN.)

[4] Cette phrase incorrecte se trouve dans les deux éditions de 1627 et de 1641, qui d'ailleurs ne diffèrent l'une de l'autre que par quelques fautes d'impression de plus dans la seconde.

taient sur leurs têtes une apparence de corne, et presque tous avaient pour chapeaux force belles plumes d'oiseaux (1). Ils avaient aussi le visage peint et diversifié de plusieurs sortes de couleurs, et ils tenaient chacun un arc dans la main, duquel à chaque coup qu'ils tiraient ils décochaient deux flèches. Ce sont hommes fort agiles et, à ce que nous avons pu voir, assez bien entendus au fait de la guerre, car ils tenaient un bon ordre en marchant et avançant, et, de peu d'hommes qu'ils étaient, ils se faisaient paraître en grand nombre.

Ils ont été quelque temps qu'ils n'ont voulu rien prendre de nos navires, pour la défiance qu'ils en avaient. Mais enfin, pour leur témoigner toute amitié, notre général est descendu en terre, dont ils ont mené grande joie, et ils ont sauté et dansé autour de lui selon leur mode, tournant quelquefois le dos les uns contre les autres. Même un d'entre eux s'est approché de lui, et, ayant pris son chapeau, auquel il y avait un cordon d'or, et se l'étant mis sur sa tête, il est retourné vers ses compagnons, montrant à l'un le chapeau et à l'autre le cordon.

Après avoir fait en ce lieu ce qui nous a été de besoin, nous en sommes partis, et incontinent nous avons perdu de vue notre caravelle; mais, au bout de trois ou quatre jours, nous l'avons retrouvée. Puis notre général, l'ayant pourvue de ce qui était nécessaire, l'a renvoyée devant pour découvrir le *cap de Bon-Désir* (2).

Le jour suivant, qui était le deuxième de juin, nous avons mouillé l'ancre en un endroit que Ferdinand Magellan a nommé le *port de Saint-Julien*. Nous y avons trouvé un gibet planté en terre, ce qui nous a fait croire qu'en ce lieu ledit Magellan a fait faire justice sur quelques rebelles et mutins de sa compagnie (3).

Le vingt-deuxième jour dudit mois, notre général a mis pied à terre avec Jean Thomas et Robert Buinterbie (4), Olivier le maître canonnier, Jean Breuner, Thomas Hond (5), et Thomas Drach, son frère; et, s'étant ensemble avancés quelque peu sur le terroir, ils ont découvert trois sauvages. Alors Robert Buinterbie leur a, par plaisir, tiré un coup de flèche d'un arc qu'il portait en sa main; mais les sauvages, le prenant pour un commencement de guerre, leur en ont tiré plusieurs de leur côté; néanmoins, pas un d'eux n'en a été offensé (6).

En ce port, notredit général s'est diligemment enquis des actions de M. Thomas d'Ongtie (Doughty), sur l'avis qu'on lui avait donné qu'il tramait quelque révolte et désordre pour rompre notre voyage. Et de fait, peu s'en est fallu qu'il ne l'ait rompu, selon la preuve que notredit général en a tirée de quelques particuliers, qui, par leur propre bouche, ont confessé qu'il les en avait sollicités, et même qu'ils étaient de sa partie (7). C'est pourquoi son procès lui étant fait et parfait, selon les lois d'Angleterre et la qualité du crime, de l'avis de tous les principaux du navire, qui, à cette fin, ont été solennellement assemblés, l'a condamné à avoir la tête tranchée : ce qui, bientôt après, a été exécuté sur un billot de bois avec un hachot (8). Mais, avant de mourir, ledit sieur d'Ongtie a supplié qu'il lui fût permis de recevoir la commu-

(1) Des Patagons. La relation n'insiste pas sur la taille extraordinaire que d'autres voyageurs, et Magellan, le premier de tous, leur ont faussement attribuée. (Voy., sur ce sujet, notre note 1 de la p. 280 du t. III, relation de MAGELLAN.)

(2) *El Cabo Desendo*. (Voy. t. III, p. 290.)

(3) Voy. t. III, p. 285, sur le complot de quatre capitaines contre Magellan, dans ce port de Saint-Julien.

(4) Robert Winter.

(5) Hood.

(6) La relation publiée par le neveu de l'amiral, et compilée, dit-on, par son père, Thomas Drake, sous le titre de *World Encomposed*, n'est pas d'accord ici avec celle traduite par Louvencourt. Robert Winter, en voulant se préparer à tirer en l'air, ou dans une direction qui n'eût point effrayé les sauvages, rompit son arc. Les sauvages, supposant qu'il avait eu une intention hostile, tirèrent des flèches contre lui et le blessèrent mortellement. Il s'ensuivit un combat où périt un autre Anglais, nommé Oliver

(7) Les accusations contre Doughty avaient commencé à l'affaire de l'île Mayo contre les Portugais. On lui avait reproché de s'être approprié injustement une partie du butin. Des témoins affirmèrent qu'il avait révélé son projet de trahison contre Drake, même avant le départ d'Angleterre, dans le jardin du général, à Plymouth. Du reste, aucun fait positif n'est articulé dans aucune relation. Toutes répètent en termes généraux qu'on l'accusait de trahison.

(8) Le récit de cet événement le plus ancien et le plus authentique est celui de Hakluyt, et il est conforme à ce que dit plus brièvement Louvencourt.

Francis Fletcher, le chapelain de l'équipage, parle de Doughty en termes qui témoignent d'une haute considération pour



Un Fuégien. — D'après Wilkes (*Narrative of the United-States exploring expedition*).



Famille de Fuégiens en canot. — D'après Wilkes.



Wigwam fuégien. *(Surveying voyages of the Adventure and the Beagle.)*



Paysage fuégien. *(Surveying voyages of the Adventure and the Beagle.)*

nion, ce qui lui a été accordé; et celle-ci lui ayant été administrée par maître Marin Flescher [1], notre ministre, et puis après avoir embrassé notre général, lui avoir demandé pardon, avoir pris congé de toute la compagnie, et prié pour la majesté de notre reine et pour notre royaume, il est allé constamment à la mort.

Après cette exécution, notre général nous a fait plusieurs belles remontrances pour nous tenir tous en obéissance, union et amitié pendant notre voyage; et afin qu'il plût à Dieu de nous en faire la grâce, il nous a exhortés de nous préparer chacun pour faire la sainte cène, le dimanche suivant, comme frères chrétiens et bons amis : ce qui a été effectué en grande révérence et grande consolation de la compagnie; puis après chacun s'en est retourné à ses navires [2].

Le dix-septième d'août, nous sommes partis de ce port de Saint-Julien [3]; et le vingtième dudit mois, nous sommes entrés dans le fameux détroit de Magellan, pour passer la mer du Sud [4]. Quelqu'un des nôtres, ayant mis pied à terre à la pointe du cap dudit détroit, a trouvé le corps d'un homme mort qui était tout détruit.

Le vingt et unième, nous avons avancé quelque peu dedans et nous en avons trouvé le canal fort sinueux, comme s'il n'y eût point du tout de passage. Puis un vent contraire s'est levé qui nous a contraints de retourner au lieu d'où nous étions partis.

En ce détroit, il y a plusieurs beaux havres, dans lesquels descend de fort bonne eau douce. Mais la meilleure commodité y fait défaut, c'est qu'on ne peut ancrer, en plusieurs lieues, tout contre terre, à cause du trop de profondeur, si ce n'est en quelques rivières ou en quelques roches; et il y vente si fort que, si l'on est surpris de quelques coups et tourbillons contraires, l'on court ordinairement grande fortune [5].

La terre des deux côtés y est fort haute, étant bordée de montagnes inaccessibles; et celles du côté du sud et de l'est y sont couvertes de neiges en toutes saisons [6].

lui et pour sa science. « C'était, dit-il, un charmant orateur, un savant plein de connaissances; il savait bien le grec et avait quelque notion de la langue hébraïque; il aimait beaucoup à lire, à s'instruire et à instruire les autres. »

Il ne semble pas être bien convaincu de la culpabilité de Doughty, qui, dit-il, protesta énergiquement de son innocence à l'heure de sa mort.

Suivant la relation du *World Encompassed*, on avait proposé à Doughty l'option entre l'abandon sur le rivage, la transportation en Angleterre pour y être jugé, ou l'exécution au lieu même du jugement, quel qu'il fût. Il préféra, dit l'auteur, le dernier parti.

Mais cette circonstance n'est nullement mentionnée dans le manuscrit du chapelain Fletcher (conservé parmi les manuscrits du *British Museum*).

La condamnation de Doughty avait été prononcée par un conseil de quarante commissaires choisis parmi les divers équipages.

On concevrait difficilement qu'il se fût rencontré dans un tel tribunal une sorte de concert d'injustice pour mettre à mort un innocent. D'ailleurs, on représente Drake comme s'étant toujours montré modéré et juste. Comment se serait-il résolu à un acte si grave, et qui entraînait contre lui une si grande responsabilité, sans les motifs les plus sérieux?

Le matin de l'exécution, dit encore le rédacteur du *World Encompassed*, Doughty conversa affectueusement avec Drake et plusieurs officiers, dîna avec calme à la même table qu'eux, et leur dit adieu en buvant à leur santé.

A son retour en Angleterre, Drake fut accusé par la rumeur publique d'avoir saisi avec trop d'empressement et de cruauté l'occasion de se défaire d'un rival redoutable. C'était une opinion très-hasardée; mais généralement, et quoique les mœurs fussent loin d'être douces en Angleterre, surtout parmi les marins, cette exécution parut un acte très-téméraire.

Il est vrai que Christophe Colomb n'eut pas un seul moment la pensée d'en agir ainsi à l'égard de Pinson, qui n'avait peut-être pas été moins coupable à son égard que ne fût Doughty à l'égard de Drake. Mais on ne peut faire du mot *peut-être* la base d'un jugement.

(1) « *Master* Francis Fletcher, *preacher*, » dit la relation du neveu de l'amiral.

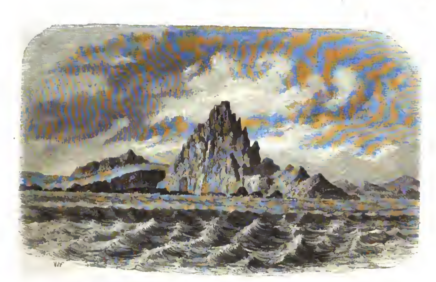
(2) On enterra Doughty sur la terre du port Saint-Julien, et on couvrit son corps de deux pierres unies par de la maçonnerie; sur cette tombe, on écrivit les noms de Drake en latin.

(3) Avant de partir, on mit en pièces *le Mary*, qui faisait eau. La flotte se trouva ainsi réduite à trois navires : *le Pélican*, *l'Élisabeth* et *le Marygold*.

(4) Drake fut le premier navigateur qui eût pénétré dans ce détroit depuis Magellan. (Voy. les gravures jointes au texte de la relation de MAGELLAN, dans notre troisième volume.) — En ce lieu, Drake fit faire une manœuvre particulière qui témoignait de son respect pour la reine, et changea le nom de son navire *le Pélican* en celui de *Golden-Hind*, en l'honneur, dit-on, de son protecteur, sir Christopher Hatton.

(5) Cette navigation est aujourd'hui même, et malgré les progrès de l'art de la navigation, longue et dangereuse.

(6) On remarqua un volcan semblable à celui de l'île Fogo.



Vue du cap Horn. — D'après Wilkes (*Narrative of the United-States exploring expedition*).



Autre vue du cap Horn. — D'après Wilkes.

Ce détroit a de largeur, en quelques endroits, deux lieues; en d'autres, trois; en d'autres, quatre, et une au moins. Il est fort froid, n'étant guère sans verglas, neiges ou gelées : néanmoins les arbres y sont toujours verts, et il y a sous ceux-ci grande quantité de bonnes herbes ou plantes, qui produisent d'ex-



Côte nord-est de l'île de Wollaston, près du cap Horn (¹).



Îles et bancs de glace du cap Horn. — D'après l'Atlas de Vaillant.

(¹) *Narrative of the surveying voyages of Adventure and Beagle*, t. Ier, p. 433.

cellents fruits; et quand il vente, vous diriez que les arbres semblent tomber du haut ou bas, tant ils mènent grand bruit.

Le vingt-quatrième dudit mois, nous avons surgi à une île dans ce détroit, en laquelle nous avons trouvé quantité de ces pingouins qui ne peuvent voler parce qu'ils n'ont point d'ailes. Ils sont fort gras, et nous en avons tué, pour notre provision, trois mille en un jour.

Le sixième de septembre, nous sommes sortis dudit détroit et entrés en la mer du Sud, autrement mer Pacifique.

Le septième, nous avons dérivé, par une grande tourmente, environ deux cents lieues et plus en longitude, et un degré du côté du midi (¹).

Le quinzième, il nous est apparu une éclipse de lune, à six heures de nuit, qui était fort obscure, et, étant arrivés en une baie qui est nommée de *Séverin des Amis*, nous avons été dérivés au midi du détroit, 55 degrés et un tiers; et en cette hauteur nous sommes allés poser l'ancre près d'une île où il y avait de bonne eau douce et des herbes de singulières vertus (²).

Après, nous sommes allés en une autre baie, et nous y avons trouvé un homme et une femme dans un canot, qui est un petit bateau à leur façon. Ils étaient tout nus, et rangeaient la côte d'une île, y cherchant des vivres. Nous les avons sollicités, par signes, de trafiquer avec nous de ce qu'ils avaient. Ce qu'ils ont fait amiablement.

Le vingtième d'octobre, ayant, par un vent propre, repris notre route vers le nord, nous avons découvert trois îles, en l'une desquelles il y avait un si grand nombre d'oiseaux qu'il est presque impossible de le croire (³). Nous avons fait expérience, et ces îles sont à 8 degrés du tropique du Capricorne.

Le huitième de novembre, nous avons perdu l'un de nos navires dans lequel était M. Buinster (⁴), et nous ne l'avons plus revu depuis en notre voyage, croyant que quelque tempête l'aurait fait relâcher dans le détroit de Magellan, ou qu'il se serait perdu par naufrage ou autrement, comme quelques autres de notre compagnie. Toutefois, à notre retour en Angleterre, nous l'avons retrouvé en sa maison.

Le vingt-neuvième dudit mois, en continuant notre course, nous avons abordé à l'île nommée *la Mocha* (⁵), et aussitôt notre général a envoyé dix de nos hommes à terre pour en reconnaître les habitants. Ils ont trouvé que c'était un peuple qui s'y était retiré de terre ferme et comme retranché, ayant abandonné leur demeure naturelle pour se sauver, et leur liberté, de l'extrême cruauté des Espagnols.

Ils se sont donc venus présenter sur la grève, nous montrant par signes qu'ils étaient bien aises de notre arrivée. Ils nous ont apporté des patates et des brebis fort grasses, en contre-échange de quoi notre général leur a donné de nos merceries et bagatelles. Ils nous ont aussi promis de l'eau douce; mais comme, le jour suivant, nous avons laissé dans l'île deux de nos hommes pour en emplir deux barriques, ces sauvages, les prenant pour des Espagnols, les ont emmenés, et nous n'avons pu savoir ce qu'ils en ont fait (⁶).

Notre général, ayant vu cette perfidie et le peu d'apparence de réparer cette perte, a commandé de lever les ancres et de faire voile vers la côte du Chili. En chemin, et assez près de celle-ci, nous avons rencontré, dans un petit canot, un Indien, lequel, pensant que nous étions Espagnols, nous a donné avis que, en un proche endroit nommé *San-Iago*, il y avait un grand navire espagnol chargé qui venait du

(¹) On perdit le *Marygold*, capitaine Thomas.

(²) Fleurieu suppose que cette terre était la partie méridionale de l'île, appelée depuis cap Horn.

(³) Drake nomma la plus grande Élisabeth, et le groupe les Élisabethides.

(⁴) L'*Élisabeth*, commandé par Winter. Ce navire resta pendant près d'un mois dans ces parages, cherchant celui de l'amiral, ou attendant que les vents lui fussent favorables. Winter supposa que Drake avait péri, s'abandonna au découragement et revint en Angleterre, où il fut généralement blâmé.

Drake n'avait plus qu'un seul navire, le sien, petite pinasse de 100 tonnes, sur laquelle il n'hésita pas à affronter tous les dangers d'une navigation lointaine, sur une mer inconnue.

(⁵) L'île Machu.

(⁶) L'affaire fut beaucoup plus grave. Ces deux Anglais, qui étaient descendus à terre, furent tués. Les Indiens attaquèrent ensuite à coups de flèches les marins qui les avaient accompagnés, et qui eurent grand'peine à échapper avec leur barque. Drake lui-même fut percé d'une flèche à la joue, sous l'œil droit, et d'une autre derrière la tête; le chirurgien en chef était mort, et l'on n'avait plus sur le navire qu'un aide, très-jeune et peu expérimenté.

Pérou [1]. Pour ces bonnes nouvelles, notre général lui a fait quelques présents de petite valeur, dont il a été fort content, et nous a conduits à un port nommé *Val-Paraiso* [2].

Y étant arrivés, nous avons trouvé de vrai ledit navire à l'ancre, et il n'y avait dedans que huit Espagnols et trois Maures, qui, pensant que nous étions aussi Espagnols, nous ont reçus avec grande joie, battant le tambour et nous offrant du bon vin. Mais ils ont été bien étonnés quand un des nôtres, étant



Vue de Valparaiso. — D'après l'Atlas de Vaillant.

en leur navire et les regardant, a frappé l'un d'eux, et lui a dit ces mots : *Abaxo, perro!* ce qui veut dire en français : « A bas, chien! » Aussitôt un autre d'entre eux, voyant qu'ils s'étaient trompés et que nous étions Anglais, a fait le signe de la croix, et, s'étant jeté en la mer, il est allé à la nage donner avis de notre arrivée à ceux de la ville.

Sur cette alarme, les habitants l'ont soudain abandonnée, fuyant hors de celle-ci pour se sauver comme ils pourraient. Et bientôt après notre général y est allé avec nombre de soldats, dans son bateau et celui de l'Espagnol, et l'a prise et pillée sans résistance. Entre autres choses qu'il y a butinées, c'a été, dans une petite chapelle, un calice et deux grandes croix d'argent.

Nous y avons trouvé une bonne quantité de vins de Chili et plusieurs pièces ou planches de bois de cèdre, dont nous avons pris notre provision. Et étant retournés à bord de nos navires, nous en avons levé les ancres pour suivre notre route. Quant aux Espagnols, nous leur avons fait grâce et rendu leur liberté ; seulement, nous avons emmené leur navire et un nommé Juan Grego, de nation grecque, notre général l'ayant retenu pour nous servir de pilote et nous mener devant le port de *Latina* (?).

Quand nous avons été en mer, notre général s'est approprié tout ce qui était dans ledit navire. Il y avait grande quantité des vins de Chili et des lingots d'or fin de *Baldivia*, qui n'en est pas loin, revenant à la valeur de 37 000 ducats et davantage. Ainsi cinglant avec un vent propre, nous sommes allés mouiller l'ancre auprès d'un endroit nommé *Coquimbo*.

[1] Le 30 novembre, Drake jeta l'ancre dans la baie de Saint-Philippe, et ce fut là, sur terre, que l'on prit l'Indien.

[2] Appelé aussi Ville-Porciso, Volparizа, ou Velhario (Valparaiso, ville maritime du Chili).

En ce lieu, quatorze de nos hommes sont descendus en terre pour y avoir de l'eau fraîche; mais les Espagnols, qui y sont habitués, les ayant découverts, sont venus vers eux avec trois cents chevaux et deux cents hommes de pied, et les ont fait retirer, ayant tué un des nôtres. Peu après, quand ils furent retirés, nous avons mis pied à terre, notre enseigne déployée; ayant découvert qu'ils retournaient,



Route de Valparaiso à San-Iago. — D'après l'Atlas de Vaillant.

quoiqu'ils nous montrassent une enseigne de paix, nous sommes rentrés dans nos navires et sommes partis, ne nous voulant pas fier en eux.

Quelques jours après, nous sommes arrivés à un certain port nommé *Terrapaca* (¹), et nous y avons trouvé, près du bord de la mer, un Espagnol qui dormait et avait près de lui treize barres d'argent, qui valaient quatre cents ducats d'Espagne. Nous avons pris l'argent et laissé l'homme.

De ce lieu, nous avons mis à la voile et sommes allés en un autre port nommé *Arica*. Nous y avons trouvé trois petites barques que nous avons riflées, et tout ce qui était dedans. Il y avait en l'une cinquante-sept barres d'argent, dont chacune pesait 20 livres de poids, qui reviendrait, en la monnaie de France, à raison de 40 francs pour livre d'argent, à la somme de 50 160 livres. Il ne s'y est trouvé personne en toutes lesdites barques, tous les matelots de celles-ci s'en étant allés en la ville, qui ne consistait qu'en vingt maisons. Néanmoins notre général a négligé de la piller, et s'est contenté de la dépouiller desdites barques; puis il a passé outre.

Tirant vers Lima, il a fait rencontre d'une petite barque chargée de grande quantité de voiles. Il l'a arrêtée, en a pris ce qui lui a été agréable, puis l'a laissée aller.

Le treizième de février 1759, nous sommes venus devant la ville de Lima, et, étant entrés dans le havre de celle-ci, nous y avons trouvé douze navires ou barques qui étaient à l'ancre. Les maîtres de celles-ci en avaient fait porter les voiles à terre, n'ayant aucune défiance de chose contraire: aussi n'avaient-ils jamais eu d'alarmes de quelques ennemis; mais ce jour-là leur en a été le premier com-

(¹) Ou Tarapaca.

mencement, car notre général en a pillé tout ce qu'il lui a plu; notamment, ayant trouvé en l'un desdits navires un coffre plein de réaux do pur argent, et un grand nombre de ballots de soie et de toiles fines, il a fait porter le tout dans la sienne. Le meilleur a été qu'il a eu avis qu'un autre navire, nommé le *Cagafuego*, et chargé de grands trésors, tirait vers un port nommé *Paraca*. C'est pourquoi il a résolu



Rade de Cobija (¹), entre Coquimbo et Terrapaca. — D'après l'Atlas de Vaillant.

d'aller aprés en diligence, et, avant que de partir, il a fait couper tous les câbles sur les ancres desdits navires, les laissant aller en dérive, à la volonté du vent et des vagues.

Comme nous suivions notre route, nous avons rencontré une barque chargée de cordages pour navires. Nous l'avons prise et y avons trouvé le poids de 80 livres d'or, valant 14080 écus, monnaie de France, et un crucifix de même métal, orné de plusieurs pierres de grande valeur. Notre général, se réjouissant de si belle prise, les a fait porter dans son navire, et ce qui lui a été agréable dudit cordage.

De là, poursuivant ce *Cagafuego*, notre amiral, à cause de la bonne envie qu'il avait de le prendre, a promis à la compagnie qu'il donnerait sa chaîne d'or à celui qui, le premier, le découvrirait. Or, c'a été un nommé Jean Drach auquel le bonheur en est arrivé; car, étant monté sur la verguo du petit mât, il l'a aperçu environ sur les trois heures après midi, dont nous avons tous mené grande joie.

Sur les six heures, nous l'avons abordé et salué de trois pièces d'ordonnance, et de tant d'harquebusades, qu'enfin force a été à ceux qui le conduisaient d'abattre les voiles et de se rendre. Cela fait, nous sommes entrés dedans et y avons trouvé de grandes richesses, comme joyaux, pierres de grande valeur, coffres pleins de réaux d'argent, le poids de 80 livres de pur or, valant 14 080 écus, monnaie de France, et quinze tonneaux d'argent en barres. L'endroit où nous avons fait cette prise s'appelle le *cap de Saint-François* (²), distant do Panama de 150 lieues.

(¹) 22 degrés de latitude.
(²) Cap San-Francisco.

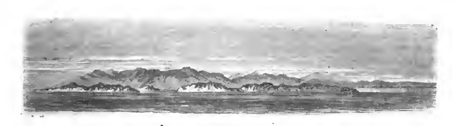
Outre toute cette richesse, notre général a encore profité de deux belles coupes d'argent que le pilote de ce navire avait ; ce pilote s'appelait don Francesco. Or notre général, les ayant vues, lui a dit : « Seigneur pilote, vous avez ici deux coupes d'argent ; je vous prie de m'en donner une. » Alors le pilote, qui ne pouvait honnêtement s'en excuser, lui en a baillé une, et l'autre il l'a donnée au dépensier de son navire.

Après avoir fait ce riche butin, notre général, porté de sa clémence accoutumée, leur a rendu leur vaisseau, et les a laissés aller en paix, sans leur faire tort en leurs personnes. Or, en cette séparation, le garçon du pilote a fait un trait qui a été trouvé de bonne grâce ; car, parlant à notre général, il lui a dit en riant : « Capitaine, notre navire ne se doit plus nommer *Cagafuego* ; il se doit appeler *Cagaplata*, et le vôtre se doit appeler *Cagafuego*. » Alors notre capitaine s'est mis à rire et nous aussi ; car *Cagafuego* signifie, en langue française, *crache-feu*, et *Cagaplata* signifie *crache-argent*, voulant signifier que le leur avait été vaincu par le nôtre, et que nous emportions toutes leurs richesses.

Quelques jours après, comme nous suivions notre route droit à ouest, nous avons encore rencontré un autre navire chargé de toiles et de fine vaisselle de terre blanche, et de grand nombre de soies du royaume de la Chine, que nous avons butiné comme les autres.

Le maître de ce navire était un gentilhomme espagnol. Notre général lui a pris un faucon d'or et une fort riche émeraude qu'il avait pendue à son cou ; et d'autant plus que nous avions besoin d'un pilote expert en cet endroit, il l'a retenu, laissant achever son voyage à son navire.

Il nous a donc pilotés jusques au havre d'une petite ville qui est le long de la côte, et se nomme *Guatierca* (¹), nous ayant donné avis que dans celle-ci il n'y avait que dix-sept Espagnols. Sur ce, nous y sommes descendus, et y avons trouvé un juge en chaire, accompagné de trois officiers, qui faisaient le procès à trois Maures noirs, accusés d'avoir mis le feu dans ladite ville et de la brûler. Nous avons pris le juge, les officiers et les prisonniers, et les avons emmenés à bord de nos navires. Alors notre général a dit au juge : « J'ai besoin d'eau douce, » et incontinent le juge a commandé à tous les habitants qu'ils eussent à en apporter, ce qu'ils ont effectué. Puis après nous avons pillé la ville, et entre autres



Port d'Acapulco. — D'après l'Atlas de Dupetit-Thouars.

choses nous avons trouvé et emporté un grand pot, dans lequel il y avait une demi-charge de réaux d'argent. Un autre de notre compagnie, nommé Thomas Mornis, a aussi pris un Espagnol qui s'enfuyait, et lui a ôté une belle chaîne d'or qu'il avait sur lui, et d'autres joyaux de grande valeur.

En ce lieu, notre général, entre autres Espagnols qu'il tenait prisonniers, a donné la liberté au pilote portugais qu'il avait pris aux îles du cap Vert, étant dans un navire de *Santa-Maria-del-Porto*, en Espagne (²).

(¹) Suivant d'autres versions, Aguapulca, Acapulco, Aguatulco, Guatocolo. Probablement Guatulco, sur la côte du Mexique (intendance d'Oaxaca ou Guaxaca).

(²) Ce pilote était Numa de Silva, qui, arrivé à Mexico, fut appelé devant le gouverneur, et fit un récit exact du voyage de Drake. Ce récit a été publié par Hakluyt.

Peu de jours après, nous sommes arrivés à l'*île de Canon* et y avons tardé quelque temps, notre général y ayant fait mettre les ancres bas, pour faire raccommoder l'un de ses navires qui était fort endommagé, et aussi pour faire provision de bois et d'eau douce.

Comme nous étions prêts à en partir, nous avons découvert un vaisseau qui était à la voile ; aussitôt nous lui avons donné la chasse, et nous l'avons pris. Il y avait dedans deux pilotes et un gouverneur



Profil des îles ou rochers de Farellone, à 8 milles de distance (¹). — D'après l'Atlas de Choris.

espagnols, qui s'en allaient aux îles Philippines; nous leur avons fait grâce et les avons laissés aller en liberté, nous contentant seulement de quelque peu de leurs marchandises, que nous avons prises.

Cela fait, notre général a assemblé toute la flotte pour délibérer de notre voyage et de la route que nous aurions à tenir pour retourner en notre pays, remontrant qu'il n'était pas à propos de demeurer le long de cette côte longtemps, pour les pertes et dommages que les Espagnols et les Portugais avaient reçus de nous.

Deux principales voies se présentaient à nos yeux : l'une, du détroit de Magellan, par lequel nous étions venus; l'autre, de franchir cette grande mer du Sud, qui est d'une effroyable étendue. Et encore il y avait à considérer, en suivant cette dernière, si nous prendrions notre chemin par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance, ou bien si nous monterions le long du royaume de la Chine et de la Tartarie par le détroit d'Agnan, pour venir descendre en Angleterre par la mer Glaciale, doublant le cap ot promontoire Tabin de Norvége (²).

Notro général, sur ces propositions, n'a point été d'avis de retourner par lo détroit de Magellan, par deux raisons spéciales : la première, parce que les Espagnols étaient forts et en grand nombre le long des côtes du Pérou et du Chili, et que, s'ils nous épiaient au retour, il nous serait impossible d'en échapper; la seconde, parco que la situation de la bouche dudit détroit était, du côté de la mer du Sud, où nous étions, extrêmement dangereuse, pour les continuelles tourmentes et grandes pluies qu'il y fait; joint les sables qui sont près de la côte, où les navires courent grande fortune, selon l'expérience quo nous en avons faite.

Il a donc conclu qu'il fallait plutôt prendre la route du Japon et du royaume de la Chine, et s'exposer au hasard et à la peine de passer cette grande mer Pacifique. Et d'autant qu'il restait à délibérer si nous irions par les Moluques et lo cap de Bonne-Espérance, ou par la mer du Nord et de septentrion, redoutant les calmes qui se rencontrent vers la Guinée; et, no désirant pas repasser le long des Espagnes,

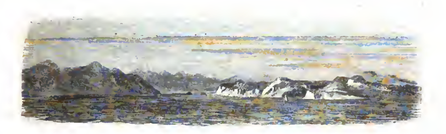
(¹) Suivant Burney, les îles de Farellone sont celles qui furent appelées par Drake *islands of St-James*; il ne les découvrit qu'après son séjour en Californie.

(²) Drake avait vu les deux Océans s'unir à l'extrémité sud de l'Amérique; pourquoi ne pas admettre qu'ils se mêlaient de même à l'extrémité nord? Plusieurs cosmographes célèbres de son temps ne faisaient point de doute qu'il en dût être ainsi. D'ailleurs, Martin Forbisher, ami de Drake, était revenu en Angleterre, vers la fin de 1576, avec la conviction qu'on pouvait aller au Cathay par un passage au nord. C'était par ce passage même que Drake croyait pouvoir retourner dans sa patrie.

pour conserver les richesses que nous avions, il a résolu que nous retournerions par la susdite mer du Nord.

Cette opinion étant suivie, le seizième d'avril 1759, nous avons mis à la voile et avons cinglé et sillonné sur l'échine de cette mer, jusques à 600 lieues de longitude.

Le cinquième de juin, étant à 42 degrés du côté du pôle arctique (¹), nous avons trouvé l'air si froid



Entrée de la baie de San-Francisco. — D'après Dupetit-Thouars.

que toute notre compagnie a été fort molestée. Et cette froidure croissait toujours d'autant que nous montions plus avant vers le nord, ce qui a été cause que nous sommes revenus à 38 degrés de la ligne; et peu après nous avons découvert une terre à laquelle il y a peu d'apparence que les Espagnols ou autres aient jamais abordé (²).



Entrée du port de San-Francisco, à 7 milles de distance. — D'après Choris.

Cette terre n'est point montagneuse, mais elle est basse et unie, et pour lors elle était fort couverte de neiges. Et d'autant que nous avions besoin de rafraîchissements, notre général a été d'avis de nous y ancrer, ce qui a été fait à l'aide de Dieu, qui, par son Saint-Esprit, nous a donné un vent fort propre pour y entrer.

(¹) A 42 degrés de latitude nord.

(²) Erreur, voy. plus loin. La baie de San-Francisco, en Californie; ou, suivant d'autres auteurs Drake aurait relâché dans la baie nommée *Puerto de la Bodega*, par Bodega, en 1775. Le port de San-Francisco est à 37° 48′ 15″ nord.

DESCRIPTION DES GENS ET DU PAYS DE NOVA-ALBION.

Quand nous avons été arrivés, les sauvages de cette contrée ont témoigné avoir une grande admiration de nous voir, et, pensant que nous étions des dieux, ils nous ont reçus avec une grande humanité et révérence.

Ils nous ont envoyé un présent selon leur mode, et notre général de son côté, suivant sa naturelle discrétion et bonté, leur en a fait un selon la sienne; et, entre autres choses, il leur a donné de belle étoffe pour couvrir leur nudité, et ils ont démontré faire grand cas de ce cadeau et avoir grande joie.

Les hommes y vont tout nus, mais les femmes y sont plus couvertes; car elles portent sur les épaules une peau velue de daim sauvage, et du nombril en bas, jusques à trois ou quatre pouces près



Indien du Sacramento. — D'après Wilkes.

du genou, elles se ceignent en manière de saie ou tablier d'une espèce de toile qu'elles seranceent et font comme filasse d'une écorce d'arbre qui y est propre et qui croît en ce pays. Elles sont fort obéissantes et serviables à leurs maris.

Leurs maisons sont faites d'une étrange façon, car ils les bâtissent de terre, tout auprès de la mer, et de forme ronde comme des colombiers. Ils n'y font point de fenêtres : seulement, ils y font une porte et une petite ouverture au sommet, par laquelle, comme par un soupirail ou cheminée, leur fumée s'exhale, et lesdites maisons sont chaudes comme des étuves quand ils y font du feu. Leurs lits sont sur la terre, et ils les font de rameaux et de branches de sapins et autres arbres, se couchant en rond sur ceux-ci, suivant la forme desdites maisons, et ils font leur feu tout au milieu.

Les jours d'après, et tant que nous y sommes demeurés, ils ont continué de nous venir revoir, nous apportant tantôt de beaux panaches faits de plumes de diverses couleurs, et tantôt du *petum*, qui est une herbe dont les Indiens usent ordinairement. Mais avant que de nous les présenter, ils s'arrêtaient un peu loin, en un lieu où nous avions dressé nos tentes. Puis ils faisaient de longs discours en façon

de harangue, et, quand ils avaient fini, ils laissaient leurs arcs et flèches en cette place, et s'approchaient de nous pour nous offrir leurs présents.

La première fois qu'ils y sont venus, leurs femmes se sont arrêtées en la même place et se sont égratigné et arraché la peau et la chair de leurs joues, se lamentant d'une manière admirable, de quoi nous nous sommes étonnés. Mais nous avons appris que c'était une forme de sacrifice qu'elles nous faisaient. A la même heure, notre général s'est mis à faire les prières selon les saintes Écritures et notre



Armes et ustensiles des indigènes de la Nouvelle-Californie. — D'après Choris.

religion, à quoi les sauvages se sont rendus fort attentifs, et ils nous ont fait paraître qu'ils prenaient grand plaisir; puis, les femmes s'étant approchées, nous leur avons fait part de nos vivres, qu'elles ont eus pour agréables.

Les nouvelles de notre abord en cette terre n'ont point tardé beaucoup sans être portées par les habitants jusques aux oreilles de leur roi, non sans beaucoup d'occasion de s'émerveiller qu'une troupe d'hommes si éloignés et différents de leurs climats et façons de faire, s'y soient venus présenter. C'est pourquoi il s'est aussitôt épris d'un grand désir de nous voir, et s'est résolu de partir du lieu de sa demeure pour y venir.

Or, avant sa venue, il a envoyé deux ambassadeurs de sa part pour en donner avis à notre général, et ceux-ci lui en ont fait le message avec un discours qui a duré près d'une demi-heure. Mais nous avions ce manquement que nous n'entendions point leur langage.

Néanmoins notre général, par signes, leur a fait entendre qu'il leur voulait toutes sortes de biens, et en cette considération leur a offert des présents, et les a priés de les porter de sa part à leur roi, ce qu'ils ont offert de faire; et, à cette fin, ils s'en sont retournés le trouver avec grande cérémonie.

Peu de temps après, nous avons vu ce prince qui venait vers nous, accompagné de plusieurs sauvages. Il était d'une fort belle stature, avait bonne grâce, et le maintien courtois et aimable.

Il marchait avec gravité, comme s'il eût été grand monarque, et son peuple qui l'accompagnait jetait

autour de lui force cris et chants d'allégresse, lui faisant un honneur qui ne ressentait aucunement son barbare.

Un des siens, qui était fort beau personnage, marchait devant lui, portant en sa main une masse ou un sceptre, auquel pendaient deux couronnes, une petite et une grande, et trois chaînes fort longues. Ces couronnes étaient artistement faites de plumes de diverses couleurs, et ces chaînes étaient fortes et de matière solide, et si belles, que bien peu d'hommes en ont vu qui les pussent égaler.



Mus bursarius, ou Hamster. — D'après Shaw.

A quelque distance de celui-ci, le roi marchait avec ses gardes, vêtu, ainsi que sesdits gardes, de peau de lapin (¹) et d'autres peaux de plusieurs couleurs; et après suivaient force gens du commun peuple, ayant chacun la face peinte, les uns de blanc, les autres de noir, et les autres de plusieurs couleurs. Ils avaient avec eux grand nombre de leurs enfants et portaient en leurs mains, tant ceux-ci que ceux-là, beaucoup de présents pour nous.

Notre général, voyant ce roi venir en si bonne compagnie et en si bel ordre, nous a tous assemblés, et ne se voulant fier que de bonne sorte à de telles gens, nous a fait marcher vers nos tentes, que nous avions remparées en forme de petit fort, pour l'assurance de nos personnes.

Le roi, s'étant approché, nous a salués d'une salutation générale, et aussitôt celui qui portait son sceptre, appelant un de ses gardes, lui a dit certaines paroles tout bas, lesquelles l'autre a prononcées à haute voix, en sorte que chacun de nous et d'eux les pouvait entendre. Cette forme de harangue a duré pour le moins une demi-heure, sans que nous y pussions rien connaître; et celle-ci étant finie, le roi s'est approché plus près de notre fort, avec le même ordre qu'il avait tenu jusqu'alors; et il n'y avait d'autre différence, sinon qu'il avait fait demeurer tous les enfants en arrière.

Alors celui qui portait le sceptre a commencé à entonner un chant et danser une danse selon leur

(¹) Peau du *Mus bursarius*, ou hamster.



Coiffure de danse des habitants de la Californie. — D'après Choris



Anciens habitants de la Californie. — D'après Choris.

mode, gardant si bien la mesure et d'une si belle contenance, que nous ne savions assez l'admirer. Le roi, aussitôt, s'est mis à en faire de même, et le peuple qui le suivait, étant chose très-belle à voir; et ainsi chantant et dansant, notre général lui a permis d'entrer en notre fort et en nos tentes.

La danse finie, le roi s'est assis, et, par signes, a fait entendre à notre général qu'il désirait aussi qu'il s'assît auprès de lui. Cela fait, il lui a témoigné par d'autres signes d'extrême bienveillance et de supplication que toute son affection et celle de ses sujets était qu'il lui plût d'accepter la couronne de leur



Tcholovones à la chasse (San-Francisco). — D'après Choris.

royaume, et que très-volontiers ils le reconnaîtraient comme leur roi et lui obéiraient comme ses sujets. Aussitôt il a pris la plus grande desdites couronnes et les chaînes, et a mis l'une dessus sa tête et les autres à son cou, chantant avec tout son peuple un chant d'allégresse et de joie. Et tout cet acte a été accompagné d'une grande révérence et sérieuse procédure, appelant notre général du nom d'*hioh*, c'est-à-dire souverain.

Notre général, voyant ces choses et sachant combien il en emporterait d'honneur et de profit en notre pays, a fait démonstration de les avoir pour agréables; prenant possession de ce royaume pour notre Sérénissime Majesté d'Angleterre, a accepté le sceptre, la couronne et la dignité de roi ([1]).

Cela fait, le commun peuple a laissé le roi et ses gardes avec notredit général, et s'en est allé à quelque distance de là pour faire ses sacrifices à sa mode. Plusieurs des nôtres l'ont suivi pour en être spectateurs et remarquer par curiosité quelles espèces de cérémonies ils y observaient. Or il ne s'est

([1]) Juan-Rodriguez Cabrillo était le seul Européen qui eût encore abordé sur cette côte; il n'avait fait aucun mal aux indigènes; on n'avait conservé de lui qu'un bon souvenir. Il était naturel que ces pauvres gens fissent le meilleur accueil possible à Drake et à ses compagnons. Mais c'était aller trop loin que de supposer à leur roi la volonté de se démettre de son pouvoir en faveur de Drake; en lui offrant les insignes de la royauté, on cherchait sans doute à lui exprimer seulement du respect et de l'admiration. (Voy. Burney's, *South sea discoveries.)*

point vu qu'ils y aient fait grand'chose, car ils ont seulement pris le plus jeune d'entre eux, et, se mettant autour de lui, ont jeté plusieurs lamentables cris, s'égratignant le visage et en arrachant la peau et la chair, dont il sortait beaucoup de sang. Mais les nôtres leur ont fait signe qu'il fallait quitter telles sortes de sacrifices, et qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il fallait adorer et servir.

De trois jours en trois jours, ils ont continué de venir répéter devant nous les mêmes sacrifices, et



Jeune lion marin des côtes de la Californie. — D'après Choris.

nous les offrir comme s'ils nous eussent tenus pour dieux. Mais ils s'en sont à la fin désistés, sur ce que nous leur avions autant de fois fait entendre que nous ne l'avions pas pour agréable. Or le sujet de cette créance qu'ils avaient de nous procédait de ce que, nous montrant leurs plaies et leurs égratignures, nous leur donnions, pour les guérir, des emplâtres et des onguents, dont ils admiraient la vertu et l'efficacité.

Ces gens nous aimaient extrêmement; tout leur contentement ne consistait qu'à nous voir et fréquenter, sans manquer un seul jour de venir. C'est pourquoi, quand la nouvelle de leur départ leur a été dite, ils nous ont témoigné avoir un deuil extrême, et nous ont suppliés, quand nous serions absents d'eux, d'en vouloir avoir souvenance, promettant de leur part de nous faire plusieurs sacrifices.

Nous avons trouvé en ce pays une garenne où il y a une étrange sorte de lièvres Ils ont le corps aussi gros que lapins de Barbarie, la tête aussi grosse que lapins d'Angleterre, leurs pieds semblables à ceux des taupes, leurs queues à celles des rats, sinon qu'elles sont plus longues (¹). Des deux côtés du dos, ils ont un sac dans lequel ils amassent leur manger, comme par forme de provision, quand ils sont rassasiés. Ils sont bons et savoureux, et ce peuple fait grand état de leur peau, pour en faire au roi des

(¹) *Mus bursarius.* (Voy. p. 106.)

habits et des robes. Nous y avons aussi vu quantité de daims sauvages, et telles fois nous en avons rencontré plus de mille en troupe; ils étaient fort gras et gros de corps.

Il y a en cette contrée quelques mines d'or et d'argent ([1]). Or notre général, en ayant pris possession pour notre sérénissime reine, l'a appelée *Nova-Albion* ([2]) pour deux causes : la première, parce qu'il est le premier qui en ait fait la découverte; et la seconde, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec notre Angleterre, étant fort belle le long de la côte de la mer. A cet effet, et pour mémoire de ce passage, il a fait graver sur une lame de cuivre le nom, le portrait et les armes de notredite reine, et l'a fait attacher et clouer contre un pilier de pierre, pour cela spécialement bâti et érigé dans notre fort; il



Bateau des naturels de la Californie. — D'après Choris.

y a aussi fait mettre son nom et le jour et an auquel nous sommes arrivés, dont le roi et ses sujets nous ont fait paraître qu'ils faisaient grande estime.

Après avoir suffisamment séjourné en ce pays, nous avons mis à la voile et avons pris notre route vers la ligne, pour revenir en Angleterre par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance, notre général ayant prévu que nous ne pourrions le faire par le nord sans péril de nous perdre.

Ici, nous interrompons la relation du voyage qui conduit à des pays que nos lecteurs ont déjà en partie visités ([3]). Le 14 novembre, Drake arriva aux îles Moluques, séjourna à Ternate, puis visita les Célèbes. Tandis qu'il naviguait vers le sud, il échoua sur un rocher, le 9 janvier 1580, et, pour échapper à un naufrage imminent, il fut obligé de jeter à la mer une partie de ses provisions et de son artillerie : ce fut à Baratane qu'il fit réparer son navire. De cette île, que la relation représente comme un séjour

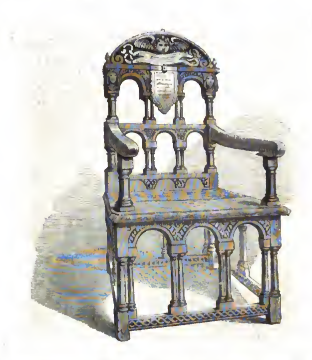
([1]) Les Anglais s'étaient mis à creuser la terre en un petit nombre d'endroits, et y avaient découvert quelques parcelles d'or. Leur observation a été confirmée d'une manière bien éclatante en notre temps.

([2]) New-Albion

([3]) Voy., dans notre troisième volume, la relation de Magellan.

enchanteur, Drake se rendit à Java. Il revint en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance, et arriva à Plymouth le 3 novembre 1580. Son voyage avait duré trois ans moins quelques jours.

On sait que Drake, accueilli par le peuple, à Plymouth, avec enthousiasme, ne rencontra d'abord



Fauteuil de Drake fait avec les débris de son navire (le *Golden-Hind*), et conservé à l'Université d'Oxford (¹).

dans les classes supérieures que froideur, hésitation et méfiance. Il semble qu'à la cour et même dans la bourgeoisie on ait douté quelque temps si l'on devait le considérer, soit comme un grand navigateur, soit seulement comme un forban heureux. Les coups de main contre les Espagnols au milieu de la paix, les déprédations, les incendies, qui avaient signalé toute la première partie de son voyage et qui l'avaient enrichi, balançaient dans l'opinion les services éminents qu'il avait rendus à son pays. La reine Élisabeth elle-même garda pendant cinq mois un silence absolu, qui parut aux courtisans une marque non équivoque d'improbation. Mais elle appréciait plus justement le génie de Drake; elle voyait d'ailleurs dans un avenir peu éloigné la nécessité de combattre l'Espagne, et elle résolut de faire cesser toutes les incertitudes de l'opinion. Le 4 avril 1581, elle se rendit avec pompe à Deptford : c'était là que le petit bâtiment de Drake était à l'ancre; elle monta à bord et conféra solennellement au hardi marin le titre de chevalier (²). « Honneur, dit Samuel Johnson, qu'on n'avilissait pas, sous cet illustre

(¹) Nous avions vainement cherché une gravure représentant cette curieuse relique du petit navire qui servit à une si grande expédition; M. Joho Cassel, de Londres, a bien voulu nous en envoyer le dessin, fait à notre intention.

Ce fauteuil est en vieux chêne d'une belle couleur; il porte deux inscriptions qui attestent son origine et rappellent les titres de Drake à la reconnaissance de l'Angleterre.

(²) Drake reçut pour armes un globe, avec la devise : *Tu primus circumdedisti me*, sur le globe étaient ces mots : *Auxilio divino*, et au-dessous : *Sic parvus magna*.

règne, en le prodiguant, et que l'on n'accordait jamais qu'à un mérite extraordinaire. » Dès lors, Drake vit le parti de ses admirateurs l'emporter sur celui de ses adversaires. Aujourd'hui l'Angleterre honore sa mémoire à l'égal de celle de ses plus grands hommes. Son navire fut longtemps conservé comme un monument glorieux dans l'arsenal maritime de Deptford; plus tard, on le convertit en une sorte de *restaurant* où le peuple venait se divertir aux jours de fête; enfin, il se démembra de vétusté, mais on en conserva un débris que l'on montre encore aujourd'hui sous la forme d'un vieux fauteuil, à l'Université d'Oxford ([1]).

Drake demeura inactif pendant quatre ou cinq ans. Il fut maire de Plymouth en 1582. Il fit ensuite successivement plusieurs autres campagnes maritimes. En 1585, il alla ravager encore les possessions espagnoles aux Indes occidentales, avec une flotte de vingt et un ou vingt-cinq bâtiments, dont il avait été nommé commandant en chef par Élisabeth. En 1587, il conduisit, avec le même titre, une flotte de vingt ou vingt-quatre vaisseaux ([2]), cette fois contre l'Espagne elle-même. En 1588, il fut nommé vice-amiral, et partagea le commandement de l'armée navale opposée à l'Armada avec Charles Howard of Effingham, grand amiral d'Angleterre. L'année suivante, il fut envoyé de nouveau avec une escadre en Espagne. Dans cette expédition, dont il partagea le commandement avec le général sir John Norris, il captura un grand nombre de vaisseaux, fit une descente à la Corogne et prit Cascaïs : une tempête mit fin à cette campagne. De retour en Angleterre, Drake employa ses loisirs à plusieurs fondations utiles. Il créa, avec John Hawkins, le *Chest de Chatham*, premier établissement de bienfaisance consacré aux marins invalides; il fit venir à grands frais dans Plymouth, des sources de Dartmoor, l'eau qui manquait à cette ville. Bossiney ou Tintagal, ville du comté de Cornouailles, et ensuite Plymouth, le nommèrent leur représentant au parlement. Il fit preuve d'intelligence et d'activité dans cette nouvelle fonction. Après la dissolution du parlement, en 1593, la reine lui donna le commandement d'une flotte, et cette fois il s'associa son ancien ami, sir John Hawkins, alors âgé d'environ soixante-dix-huit ans. L'expédition devait être dirigée contre les colonies espagnoles d'Amérique. La flotte, composée de vingt-six navires, sortit du port de Plymouth le 28 août 1595. Sir John Hawkins mourut le 12 novembre suivant à Puerto-Rico. La flotte attaqua la ville de San-Juan de Puerto-Rico sans un succès complet; elle poursuivit sa route, brûla les villes de Ranchiera et de Rio de la Hacha, et prit Nombre-de-Dios. Il fut ensuite résolu que l'on attaquerait Panama : sept cent cinquante soldats débarquèrent, pour traverser l'isthme, sous le commandement de sir Thomas Baskerville. Mais les populations espagnoles étaient averties : de nouveaux forts avaient été construits; la tentative fut désastreuse, et la troupe anglaise dut se hâter de battre en retraite. La flotte remit à la voile. Drake était souffrant : une violente dyssenterie épuisa ses forces en peu de jours, et il mourut en mer le 28 janvier 1596, à quatre heures du matin. On aborda à Puerto-Bello; on mit son corps dans un cercueil de plomb, et on l'ensevelit dans la mer. On prétendit en Espagne qu'il avait été empoisonné par son équipage; aucun fait n'appuie cette imputation inspirée par le ressentiment. Le grand poëte Lopez de Vega s'est fait l'interprète des sentiments haineux de son pays contre Drake, dans son poëme intitulé : *Dragontea*.

« On ne peut guère douter, dit Desborough-Cooley ([3]), que Drake n'ait le premier signalé l'extrémité des terres appelées depuis le cap Horn ([4]). Si lui-même eût pris soin d'écrire le récit de son expédition, nous aurions certainement à constater les instincts remarquables et la pénétration de son esprit, mal entrevus derrière les vagues et contradictoires relations de ses historiens. Drake pénétra aussi sur la côte nord-ouest de l'Amérique plus loin qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé (entre le 43e degré et le 48e). Il fut le premier qui troubla le monopole des Espagnols dans l'océan Pacifique; il ouvrit une ère nouvelle et brillante de l'histoire de la navigation; beaucoup d'Anglais s'élancèrent sur ses traces; et telle fut l'excitation produite par le succès de son voyage, qu'en moins de seize années les ports anglais envoyèrent dans les mers du Sud jusqu'à six expéditions. »

([1]) Voy. p. 111.

([2]) Quatre donnés par la reine, les autres par la cité de Londres.

([3]) *Histoire générale des voyages de découvertes maritimes et continentales, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, trad. de l'anglais par Ad. Joanne et Old Nick; 1840.

([4]) Les Espagnols revendiquent la priorité de cette découverte en faveur d'un capitaine de la flotte de Loyasa (1525).

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — Drake n'a laissé aucun document écrit sur ses voyages. On possède seulement quelques lettres de lui, mais de peu d'intérêt, parmi les manuscrits du *British Museum*.

Voici les récits de ses explorations et de sa vie publiés, soit de son vivant, soit après sa mort :

Expeditio Francisci Dracke equilis angli, in Indias occidentales, anno 1585; Leyde, in-4°, 1588. Inséré dans la Collection d'Hakluyt.— Th. Greepe, *The true and perfect newes of the worthy and valiant exploits performed by the valiant knigt sir Fr. Drake*, etc.; Londres, in-4°, 1587. — Fitzgeffry, *Sir Fr. Drake*, his honorable life; in-16, 1596. — *The famous voyage of sir Fr. Drake into the south sea*, and there hence about whole globe of the earth in years 1577 et 1580, by Fr. Pretty; Londres, pet. in-4°, 1600 et 1618. C'est d'après cette relation que Louvencourt, sieur de Vauchelles, publia en français l'ouvrage dont le titre suit. — *Le Voyage de l'illustre seigneur et chevalier François Drake, admiral d'Angleterre, à l'entour du monde*, publié par F. de Louvencourt, sieur de Vauchelles; Paris, in-12, 1613. — Le même (augmenté de la deuxième partie, publié par F. de Louvencourt, sieur de Vauchelles), 4e et 3e édit.; Paris, in-12, 1641. — De Brye, *Collection des grands voyages*, t. VIII, IX et XI; Francfort, 1599, 1602, 1620. — *The world encompassed by sir Fr. Drake*; London, 1626, 1652. — *Sir Francis Drake revived*, being a summary and true relation of four several voyages, made by the said sir Francis Drake to the west Indies; collected out of the notes of the said sir Francis Drake, master Philip Nichols, master Francis Flitchz, and the notes of divers others, carefully compared together; pet. in-4°, London, 1653.—*The life and dangerous voyoges of sir Francis Drake*; pet. in-12. —Prince, *Worthies of Devon*.— Purchas, *his Pilgrimes*.—Ledlard, *Naval history*. — D. Pedro de Ciega, *Cronica des Peru*. — Stowe, *Annales*. — *The famous voyage of sir Francis Drake*, with a particular account of his expedition in the west Indies against tho spaniards, being the first commander that sailed round the globe; to witch is added the prosperous vayage of M. Thamas Candish round the world; Londres, in-8, 1741. — Samuel Clarke, *Life and death of the valiant and renowned sir Fr. Drake*; Londres, in-4°, 1671. — Richard Burton, *the English hero or sir F. Drake*; London, in-8, 1887; *Id.*, 1739; *Id.*, 1756. — G.-L. Browne, *Leben das englischen Helder and Rillers F. Drake*; Leipsik, 1720, in-8, traduit de l'anglais.—Samuel Jonson, *Life of sir F. Drake*; London, in-12, 1767.— *F. Drake's Leben und Seereisen*; Halle, in-8, 1815.—*Life of sir F. Drake*; London, in-4°, 1828. — Southey, *Lives of the british amirals* (3e volume). — Van-Tenac, *Histoire générale de la marine*, t. II.—*Le Voyage de Dumant d'Urville au pôle sud*.—Desborough Cooley, *General history*, etc.—F. Denis, *le Génie de la navigation*. — S.-Jahn, *the Life of celebrated travellers*; London, 3 vol. in-12, 1831-32. — John Barrow, *the Life, voyages and exploits of amiral sir F. Drake*; London, in-8, 1843 et 1844.— Francis Drake, *Biographie universelle* de Michaud, nouv. édit., 1854. — Francis Drake, *Nouvelle biographie universelle* publiée par le docteur Hœfer; Paris, 1855.

Ouvrages à consulter. — Marchand, *Voyages autour du monde*, pendant les années 1790, 1791 et 1792, avec des recherches sur les térres australes de Drake, par Claret de Fleurieu; Paris, 4 vol. in-4°, 1700-1702. — Choris, *Voyage pittoresque autour du monde*; Paris, in-fol., 1822.—Bougainville, *Journal de la navigation autour du globe*, sur *la Thétis* et *l'Espérance*; Paris, 1837, 3 vol. in-4° et gr. in-fol. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe; Paris, 1830-1833, 29 vol. gr. in-8, 4 gr. in-4° et gr. in-fol.—Duhaut-Cilly, *Voyage autour du monde*, principalement à la Californie et aux îles Sandwich; Paris, 2 vol. in-8, 1834-1835. — Vaillant, *Voyage autour du monde*, exécuté pendant les années 1836 et 1837; Paris, in-8, 1840 et 1841. — La Place, *Voyage de circumnavigation de* l'Artémise, pendant les années 1837, 38, 30 et 40; Paris, 1841. — Lafond de Lurcy, *Quinze ans de voyage autour du mande*; Paris, 2 vol. in-8, 1840. — Du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*, sur la frégate *la Vénus*, pendant les années 1836-1839; Paris, in-8, 1840.

Schmidel, *Vera historio admirandæ cujusdam navigationis in Americam vel novum mundum juxta Bresiliam et Rio de la Plata*, etc., etc.; Norimbergæ, petit in-4°, 1599. — De Lery, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, dite Amérique*, etc., etc.; in-8, 1578. — La même, en latin, 1586. — Duplessis, *Relation journalière d'un voyage fait en 1698, 1699*, etc., par de Beauchesne, aux côtes du Brésil, du Chili et du Pérou, etc.; in-folio. — Durret, *Voyages de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes occidentales*, etc.; Paris, in-12, 1720. — La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil, etc.; Paris, in-8, 1745. — Thomas Lindley, *Voyage au Brésil*, où l'on trouve la description du pays; Paris, in-8, 1806. —Sobreviela et Barcelo, *Voyages au Pérou*, faits dans les années 1791 à 1794; Paris, 3 vol. in-8, 1809. — Ant.-Zacharie Helms, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, commençant par Buénos-Ayres et Potosi, jusqu'à Lima, etc.; Paris, in-8, 1812. Texte original en allemand, traduction en anglais.

— Poterat, *Journal d'un voyage au cap Horn, au Chili, au Pérou, etc.*; Paris, in-4°, 1815. — John Mawe, *Travels in the interior of Brasil*; London, gr. in-4°, 1812. — Le même, tradnit en français par Eyriès; 1816. — Koster, *Voyages dans la partie septentrionale du Brésil*, depuis 1809 jusqu'en 1815, etc.; Paris, 2 vol, in-8, 1818. — Le prince Maximilien de Neuwied, *Travels in Brasil in the years 1815, 1816, 1817*; London, gr. in-4°, 1820. — Le même, traduit en français par Eyriès. — Auguste de Saint-Hilaire, *Voyages dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas-Geraes*; Paris, 2 vol. in-8, 1830. — Le même, *Voyage dans le district du Diamant et sur le littoral du Brésil*; Paris, 2 vol. in-8, 1833. — Spix et Martius, *Reise in Brasilien auf Befehl Seiner Majestat Maximilian-Joseph Ier, kœnigs von Baiern, in den Jahren 1817 bis 1820*; Manchen, 1823-31, 4 vol. gr. in-4° et gr. in-fol. — W.-C. von Eschwege, *Journal von Brasilien*, etc.; Weimar, in-8, 1818. — Lieut. Henri Lister Maw, *Journal of a passage from the Pacific to the Atlantic*, crossing the Andes in the northern provinces of Peru, etc.; London, gr. in-8, 1829. — *Three years in the Pacific*, containing notices of Brazil, Chili, Bolivia, Peru, etc., in 1831-1834, by an officier in the United-States navy; London, 2 vol. in-8, 1835. — Brackenridge, *Voyage to south America*, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1820. — Jullien Mellet, *Voyages dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, contenant la relation de ceux de Buénos-Ayres à l'Assomption et à Valparaiso, etc.; Paris, in-8, 1824. — Peter Schmidt-Meyer, *Travels into Chili, over the Andes*, etc.; London, gr. in-4°, 1824. — Humboldt, *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent*, etc.; Paris, 3 vol. gr. in-4°, 1814, 10 et 25. — Basil Hall, *Extracts from a Journal written on the coasts of Chili, Peru and Mexico*, in the years 1820, 21 et 22; Edinburgh, 2 vol. in-8, 1825. Traduction française. — Alexander Caldcleugh, *Travels in south America*, during the years 1819, 20 et 21, containing an account of the present state of Brazil, Buenos-Ayres and Chili; London, 2 vol. gr. in-8, 1825. — John Miers, *Travels in Chili and la Plata*, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1826. — Stevenson, *Voyage en Araucanie, au Chili, au Pérou et dans la Colombie*, etc.; Paris, 3 vol. in-8, 1828. — Millers, *Memoirs of general Miller*, in the service of the republic of Peru, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1820. — Maria Graham, *Journal of a residence in Chili*, etc.; London, gr. in-4°, 1824. — Robert Procter, *Narrative of a journey across the Cordillera of the Andes, and of a residence in Lima*, etc.; London, in-8, 1825. — *Relation d'un voyage fait récemment dans les provinces de la Plata*, etc.; Paris, in-8, 1818. — Capt. Head, *Rough notes taken during some rapid journey accross the Pampas and among the Andes*; London, in-8, 1828. — Edmond Temple, *Travels in various parts of Peru*, including a years residence in Potosi; London, in-8, 1830. — Smyth and Lowe, *Narrative of a journey from Lima to Para*, etc.; London, gr. in-8, 1836. — Edouard Pœppig, *Reise in Chile, Peru, and den Amazonenstrome wahrend der Jahre 1827-1832*; Leipsick, 3 vol. in-4° et gr. in-fol., 1835-1836. — D. Félix de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, depuis 1781 jusqu'en 1801, etc., traduit de l'espagnol; Paris, 5 vol. in-8, 1809. — Samuel Haigh, *Sketches of Buenos-Ayres, Chili and Peru*; London, gr. in-8, 1831. — Andrews, *Journey from Buenos-Ayres throug the provinces of Cordova*, etc.; London, 2 vol. pet. in-8, 1827. — D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, etc.; Paris, in-4°, 1834-1838. — Lopes Souza, *Analyse de la navigation de la flotte qui est allée en la terre de Brésil, en 1530-1532*; Paris, in-8, 1840. — Balboa, *Histoire du Pérou*; Paris, in-8, 1840, publié par Ternaux-Compans.

Pour la Terre de Feu et la Patagonie, *voy.* la Bibliographie de Magellan, dans notre tome III.

Montgomery, *Voyage au Nouveau-Mexique*, traduit de l'anglais; 2 vol. in-8. — *Diario historico de los viages de mar y tierra hechos al norte de la California*, etc.; Mexico, pet. in-fol., 1770. — Chappe d'Auteroche, *Voyage en Californie*, pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 3 juin 1780; Paris, in-4°, 1772. — Thompson, *Narrative of an official visit to Guatemala from Mexico*; London, in-12, 1829. — Th. Gage, *Nouvelle relation, contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne*, etc.; Paris, 3 vol, in-12, 1676. — Lionel Waffer, *les Voyages de L. Waffer*, contenant une description de l'isthme de l'Amérique et de toute la Nouvelle-Espagne, traduits de l'anglais; Paris, in-12, 1706. — Pike, *Explanatory travels through the western territories of north America* etc.; London, in-8, 1811. Traduction française; Paris, 2 vol. in-8, 1812. — Boulloch, *le Mexique en 1823*, ou Relation d'un voyage dans la Nouvelle-Espagne, etc.; Paris, 3 vol. in-8, 1824. — Ward, *Mexico in 1827*; London, 2 vol. gr. in-8, 1828. — Lyon, *Journal of a risidence and tour in the republic of Mexico in the year 1826*, etc.; London, in-8, 1828. — Charpenne, *Mon voyage au Mexique*, ou le Colon de Guazacoalco; Paris, 2 vol. in-8, 1836. — *Dos años en Mejico*, etc.; Valencia, pet. in-8, 1838. — Helle, *Relation de l'expédition de la corvette la* Créole *au Mexique, en 1838 et 39*; Paris, in-8, 1839. — Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies*, etc.; Paris, in-8, 1844. — Wilkes, *Narrative of the United-States exploring Expedition*; London, 5 vol. grand in-8, 1845. — Fedix, *l'Orégon et les côtes de l'Océan pacifique du Nord*; Paris, 1848, 1 vol. in-8, avec carte. — Hugues Donlphan, *California, its history, population, climate, soil*, etc.; Cincinnati, 1848, in-12. — Williams Kelly, *Across the Rocky moutains from New-York to California, etc.*; London, in-8, 1840 (la seconde édition est de 1852). — Fremont at Emery, *Notes of travel in California*; Londres, 1849, pet. in-8 de 312 pages. — T.-S. Johnson, *Sight in the gold regions, and scenes by the way*; New-York, 1840, pet. in-8. — William Redmond Ryan, *Personal adventures in upper and Lower California in 1848, 1849*; with the autor's experience in the mines, illustrated with 23 drawings taken on the spot; Londres, 1850, 2 vol. pet. in-8. — Joseph Warren Revere, *A Tour of duty in California*, including a description of the gold region; New-York, 1850, in-8, avec carte et planches. — H. Ferry, *Description de la Nouvelle-Californie*; Paris, 1850, 1 vol. in-12, avec carte. — Derbec, *Lettres écrites de la Californie*, 1851; au t. Ier des *Annales des voyages de Paris*; in-8. — Friedrich Gertsacker, *Reisen von Friedrich Gertsacker*; Stuttgard, 1852, 2 vol. in-8. — Coke, *A ride over the Rocky moun-*

tains of Oregon and California, etc.; London, in-8, 1852. — J.-T. Farnham, *Life, adventures and travels in California*, etc.; New-York, in-8, 1852. — Cadwalader Ringgoli, *A series of charts*, with sailing directions, embracing surveys of the Farallones, etc.; Washington, gr. in-8, 1852. — W. Kelly, *Stroll through the diggings of California;* London, in-12, 1852. — A. Holinski, *la Californie et les routes interocéaniques;* Bruxelles, in-8, 1853. — J.-C. Frémont, *the Exploring expedition to the Rocky mountains of Oregon and California*, etc.; New-York, in-8, 1853. — R. Alsop, *California and its gold mines*, etc.; London, in-8, 1853.—G.-H. Heap, *Central route to the Pacific, from the valley of the Mississipi to California*, journal of a expedition of E.-F. Beale, superintendant of indian affairs in California, and Govian Harris Heap, from Missouri to California; Washington, 1853, 6 vol. gr. in-8. — E. Augér, *Voyage en Californie*; Paris, gr. in-16, 1854.—De Saint-Amant, *Voyages en Californie et dans l'Orégon;* Paris, gr. in-8, 1854. — Ch. de Lambertie, *Voyage pittoresque en Californie;* Paris, in-8, 1854. — E.-S. Capron, *History of California from its discovery to the present times*, etc.; Boston, in-8, 1854. — A. Lyman, *Journal of a voyage to California and life in the gold diggings;* Hardford, in-12, 1855.— A Ross, *the Fur-hunters of the far west a narrative of adventures in the Oregon and Rocky mountains;* London, 2 vol. in-8, 1855. — *American Journal of sciences and arts*, 11 ser. XX, 1855, p. 72.—N.-E. G., squire, *Notes on central America, particularly the states of Honduras and San-Salvador;* New-York, 1855, 1 vol. in-8 avec cartes et gravures. — John Russell Barlett, *Personal narrative of explorations and incidents of Texas, New-Mexico, California, Sonora, and Chihuahua;* Londres, 1855, 2 vol. in-8.

BARENTZ ET HEEMSKERCK,

VOYAGEURS HOLLANDAIS.

[1596-1597.]

Depuis le milieu du seizième siècle, les navigateurs anglais cherchaient avec ardeur un passage aux Indes par le nord de l'Amérique (1). Sébastien Cabot, sir Hugh Willoughby, Richard Chancellor, Cornelius Durfoorth, Stephen Burrow, Martin Frobisher, John Davis, avaient fait diverses tentatives dans cette direction.

Les Hollandais, affranchis du joug espagnol, se proposèrent le même but. En 1594, le gouvernement des Provinces-Unies résolut d'envoyer une expédition à la découverte de ce passage au nord-est qui, en ce temps de hardiesse et de confiance, paraissait devoir être aussi facile à trouver que le passage au sud-est de l'Amérique méridionale découvert par Magellan. Il fit donc équiper trois bâtiments : *le Cygne*, commandé par Cornelis (2) ; *le Mercure*, par Ysbrandtz, et *le Messager*, par Willem Barentz de Terschelling (3). Les deux premiers, après avoir doublé le cap Nord, virent l'île de Waigatz couverte de verdure et de fleurs (4) ; la température était celle des plus beaux étés de la Hollande. Ils pénétrèrent dans le détroit de Waigatz jusqu'à 40 lieues. La terre leur parut incliner et se prolonger au sud-est ; ils revinrent, persuadés qu'ils avaient découvert le commencement du passage. Barentz s'avança au nord-est jusqu'à 77° 25′ de latitude boréale, vers la pointe la plus septentrionale de la Nouvelle-Zemble, qu'il appela *Is-Hoek*, ou cap des Glaces. Arrêté par les glaces, il retourna en Hollande, où il aborda le 16 septembre 1594.

Les illusions de Cornelis et d'Ysbrandtz engagèrent les états généraux à tenter une nouvelle entreprise. Cette fois, on équipa une flotte de sept navires, dont le commandement fut confié à Jacques Van-Heemskerck, issu d'une famille illustre ; Willem Barentz fut nommé premier pilote. La flotte partit du Texel le 2 juin 1595, et toucha plusieurs fois aux côtes de la Nouvelle-Zemble et de l'Asie ; mais les glaces et les brouillards ne lui permirent pas de dépasser le 71e parallèle ; elle fut forcée de rétrograder. Elle arriva en Hollande le 18 novembre.

Quelque découragement suivit ce second voyage. Les états généraux renoncèrent à équiper d'autres bâtiments aux frais du pays ; ils se bornèrent à promettre une prime au navigateur qui découvrirait le passage. Le conseil de ville d'Amsterdam se substitua à l'action directe du gouvernement, arma deux bâtiments, et donna le commandement du premier à Heemskerck, le commandement du second à Jean Cornelis Ryp ; Willem Barentz fut chargé de diriger l'expédition.

Nous reproduisons la relation de ce dernier voyage telle qu'elle a été écrite par Gérard de Veer, compagnon de Barentz et témoin des événements qu'il a racontés (5). Nous nous bornons à omettre des détails tout nautiques et des digressions sans intérêt.

(1) Ils avaient été précédés dans cette recherche par d'autres explorateurs, notamment par le Portugais Cortereal. (Voy. la note 4 de la p. 2.)

(2) Appelé aussi Jean Cornelis Ryp et Cornelius Cornelison.

(3) « Willem Barendsz dit de Terschelling, *d'après le lieu de sa naissance.* » (Biographie hollandaise de Van der Aa ; Haarlem, 1852.)

Terschelling est une île de la mer du Nord, sur la côte septentrionale de la Hollande, province de Frise.

Les relations portent quelquefois Barentson au lieu de Barentz.

« On parle de Willem Barentz comme d'un homme d'un très-bon jugement et fort actif, et qui avait une connaissance parfaite de la navigation. » (J.-R. Forster, *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord.)*

(4) La portion de l'île que les Hollandais appelèrent *Afgoden-Hoek*, ou pointe de l'Idole, fut nommée par les Russes *Waigati-Noss* (Vaigatche), ou cap des Images sculptées, à cause des idoles que l'on y avait remarquées.

(5) Voy., à la fin de la relation, la notice bibliographique.

RELATION.

Le 10 mai 1596, les deux navires partirent d'Amsterdam ; ils arrivèrent le 13 à Vlie (¹).

Le 16, faisant voile, nous sommes sortis de Vlie ; mais comme la marée était passée, et comme le vent devint nord-est, nous fûmes contraints de rentrer, et le navire de Jean Ryp toucha le fond ; mais il revint à flotter, et nous avons mouillé nos ancres au côté oriental de la terre de Vlie.



Carte itinéraire du voyage de Barentz, tracée par M. Lejean (²).

Le 18 de mai, nous avons derechef fait voile, et nous sommes partis de Vlie par un vent de nord, naviguant vers nord nord-ouest.

(¹) Vlieland, *Slevolandia*, île de la Hollande septentrionale, à 9 kilomètres au nord-est du Texel.

(²) Les lecteurs qui désireront plus de détails pourront consulter la carte publiée par August Peterman dans *the Journal of the royal Society*, t. XXIII ; 1853.

Le 22e jour de mai, nous avons découvert les îles de Hitland et de Ferill (1).

Le 24, nous eûmes le vent favorable jusqu'au 29; alors le vent devint contraire.

Le 30, le vent fut favorable, et nous naviguâmes vers nord-est. Alors nous avons mesuré la hauteur du soleil par l'astrolabe, et avons trouvé 47° 42′.

Le premier jour de juin, nous n'avons pas eu de nuit.



Merveilleux météore vu le quatrième jour de juin, en l'an 1596 (2).

Le soleil étant presque sud sud-est, nous vîmes un merveilleux météore : à chaque côté du soleil apparut encore un autre soleil et deux arcs-en-ciel passant par les trois soleils; puis après, deux autres arcs-en-ciel : l'un, ample alentour du soleil, et l'autre, à travers par le grand rond; et le bord inférieur du grand rond était élevé sur l'horizon de 28 degrés (3).

Le navire de Jean Cornille n'est pas descendu vers nous, mais nous lui avons été à l'encontre l'espace d'un rumb. Or, sur le soir, venant ensemble, nous devions naviguer encore plus à l'est, parce que nous étions trop à l'ouest; mais son pilote répondit qu'ils ne voulaient pas entrer dans le golfe de Waigatz. Et comme nous ne les pouvions persuader par paroles rudes, nous leur avons concédé un

(1) Shetland et Feroë.

(2) Cette gravure et celles du même genre qui suivent sont les reproductions des estampes jointes au texte de la relation publié en 1609, à Amsterdam, quelques années seulement après la mort de Barentz et la fin du voyage. Plusieurs des personnes qui avaient fait partie de l'expédition vivaient encore; on peut donc être assuré que la représentation des costumes et des faits est fidèle.

(3) On attribue ce phénomène à la réflexion de quelque petite masse vaporeuse répandue dans l'atmosphère.

Scoresby (voy. la Bibliographie, à la fin de la relation) remarqua trois de ces phénomènes. « La première fois, dit-il, il y avait deux ou trois périhélies et quatre ou cinq cercles colorés. Le premier entourait le soleil, et les autres avaient leur centre sur un des points de sa circonférence, et quelques-unes des intersections avaient la splendeur du périhélie. Quelques-uns des cercles égalaient presque dans leurs couleurs l'éclat de l'arc-en-ciel, semblables à une grande arche qui se déployait en même temps dans la région opposée du ciel. »

rumb, et nous avons navigué vers nord-est quart du nord, au lieu de naviguer vers nord-est, ou même plutôt à l'est.

Le 5 juin, nous vîmes la première glace, dont nous fûmes bien ébahis, croyant premièrement que c'étaient de blancs cygnes; car l'un des nôtres, se promenant sur le tillac, commençait à crier subitement à haute voix : « Voilà nager de blancs cygnes! » Nous, qui étions dessous, en entendant un tel cri, nous nous sommes en hâte tous levés, et nous vîmes que c'était la glace, laquelle s'était séparée du grand monceau. C'était vers le soir.

Le 6 juin, environ vers les quatre heures du soir, nous vîmes derechef encore les glaçons; et ils étaient si forts que nous ne les pouvions passer; et nous naviguâmes au sud-ouest quart ouest l'espace de la tournée de huit fois l'horloge à sablon.

Le 7, nous avons trouvé tant de glaçons, que malaisément on le pourrait dire. Nous naviguâmes entre eux comme si nous avions navigué entre deux terres. L'eau était verte comme l'herbe, et nous pensions que nous étions auprès du Groenland (1); et nous avançâmes continuellement entre des glaçons plus épais.

Le 8, nous vînmes à une quantité de glace si grande que nous n'y pouvions passer à voile, tant elle était épaisse. C'est pourquoi nous l'avons tournée vers sud-ouest quart ouest deux fois l'espace de la tournée de l'horloge à sablon; et puis après vers sud sud-ouest l'espace de trois tournées de l'horloge à sablon; et alors l'espace de trois tournées vers le sud, tant pour naviguer à l'île que nous vîmes que pour éviter la glace.

Le 9, nous avons trouvé l'île, située sous la hauteur du pôle de 74° 30′ (2); et, selon notre conjecture, elle était grande d'environ cinq lieues.

Le 10, notre barque fut mise en l'eau, et nous naviguâmes huit personnes en terre, et du navire de Jean Cornille huit autres vinrent en notre barque, entre lesquels était leur pilote. Alors Guillaume Barentz, notre pilote, lui demanda si nous n'étions pas trop avant vers ouest. Mais lui ne le voulait pas confesser, ce qui fut cause de grande altercation; car Guillaume Barentz lui voulait montrer le contraire, qui était vrai.

Le 11 juin, venant à terre, nous trouvâmes grand nombre d'œufs de mouettes. Nous fûmes en grand danger de notre vie; car nous montâmes sur une haute montagne de neige (3), et, en descendant, nous pensâmes tous nous rompre le cou, tant elle était escarpée; nous descendîmes en glissant, chose étrange à voir, car ce ne fut pas sans péril de nous rompre bras et jambes, parce qu'au pied de la montagne il y avait beaucoup d'écueils, et nous fûmes en danger de tomber dessus. Néanmoins nous vînmes en bas sans aucune blessure. Cependant Guillaume Barentz était dans la barque; il nous voyait descendre en glissant, et il en était plus épouvanté que nous-mêmes. Sur ladite île, nous avons observé la déclinaison du compas, qui fut de 13 degrés; de manière que la différence fut de plus d'un rumb. Après cela, nous naviguâmes au navire de Jean Ryp, où nous mangeâmes les œufs.

Le 12 de juin, au matin, nous vîmes un ours blanc, et nous naviguâmes avec les barques vers lui, croyant lui mettre une corde ou lien au cou; mais, en l'approchant, il était si fort que nous n'osions courir l'aventure. C'est pourquoi nous sommes retournés à bord en ramant pour avoir plus de gens et plus d'armes; et nous sommes retournés vers lui avec des mousquets, arquebuses, hallebardes et haches ou cognées; et les gens de Jean Ryp vinrent en leur barque à notre assistance.

Or, étant assez pourvus d'hommes et d'armes, nous avons ramé vers l'ours avec les deux barques, et nous l'avons combattu l'espace de quatre tournées de l'horloge à sablon, parce que nos armes n'avaient

(1) C'était une erreur : on était près de l'île aux Ours.

(2) Beeren-Eiland, ou île aux Ours, dont la découverte est due à nos voyageurs. « En 1603, dit Scoresby, les morses y étaient tellement abondants que Stephen Bennet, dans l'espace de sept heures, en tua un millier. Après que les morses se furent retirés plus avant dans le nord, cette île continua à être fréquentée par les pêcheurs de baleine.

(3) F. Martens, dans sa Relation d'un voyage au Spitzberg, entrepris en 1671, donne la description de quelques rochers composés, du haut en bas, d'une seule pierre ayant l'apparence d'un vieux mur délabré, et répandant une délicieuse odeur quand ils étaient tapissés de lichens.

« A une petite distance du nord de Horn-Sound, dit Scoresby se trouve la plus large colline de glace que j'aie vue; elle s'étend sur 11 milles de long à partir de la côte. »

guère d'effet sur lui (¹). Mais il fut blessé d'un coup de hache dans le dos, tellement qu'on ne put la retirer. Nonobstant, il l'emporta en nageant; mais nous l'avons poursuivi à force de rames, et nous lui avons finalement fendu la tête d'un coup de hache, dont il est demeuré mort; cela fait, nous l'avons apporté



Le 12 juin 1596. — Combat contre un ours.

au navire de Jean Ryp, où nous l'avons écorché. La peau était longue de douze pieds, et nous mangeâmes de sa chair; mais elle nous fut malsaine. Cette île fut par nous nommée *Beeren-Eiland* (l'île des Ours) (²).

Le 15 juin, sur le soir, nous vîmes flotter en mer une chose grande, et il nous parut que c'était un navire; mais en approchant, nous vîmes que c'était une baleine morte, sur laquelle était un grand nombre de mouettes, et qui puait merveilleusement.

(¹) L'ours polaire *(Ursua maritimus)* se rencontre fréquemment au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble, au Groënland, et dans d'autres régions arctiques.

« On peut l'attaquer dans l'eau sans beaucoup de danger; mais, sur la glace, il a à sa disposition une telle force de résistance que l'expérience en est hasardeuse.

» Quand l'ours est poursuivi ou attaqué hors de l'eau, il se retourne sur ses ennemis. Quand il est frappé avec une lance, il est habile à la saisir avec sa gueule, et à la couper en deux, ou à l'arracher aux mains qui la tiennent. Quand une balle le frappe, à moins que ce ne soit au cœur, à la tête ou à l'épaule, il est plus furieux qu'affaibli, et fond sur ses adversaires avec une force nouvelle. Quand il est frappé à une assez grande distance pour pouvoir fuir, on le voit se retirer derrière une éminence, et, comme s'il avait connaissance de l'effet styptique du froid, appliquer de la neige avec ses pattes sur sa blessure. » (Scoresby.)

(²) » En 1603, l'alderman Cherry équipa un navire qu'il destinait à une exploration dans le nord, et dont il confia le commandement à Stephen Bennet. Ce navire, en revenant de Cola, se trouva en vue de Beeren-Eiland. Bennet, qui ne connaissait pas, ou qui, peut-être, pour faire une galanterie à son patron, feignit de ne pas connaître cette île, lui donna le nom de Cherry (Cherry-Island); c'est ainsi qu'elle est désignée dans toutes les cartes anglaises. Mais si aride, si pauvre que soit cette terre du Nord, c'est un acte de justice de restituer à Barentz le stérile honneur de l'avoir découverte. » — (A. Marmier, *Lettres sur le Nord.)*

Le 19 juin, nous vînmes à terre (¹); cette terre était très-grande, et nous naviguâmes le long à l'ouest, jusques à la hauteur de 79 degrés et demi du pôle, où nous trouvâmes nne bonne rade; et nous ne pouvions approcher la terre de plus près, parce que le vent était nord-est, venant directement de la terre; et le golfe s'étend en mer au nord et au sud.

Le 21 juin, nous avons jeté l'ancre à 18 brasses de profond, devant la terre, où nous et les gens de Jean Ryp naviguâmes du côté oriental de la terre, pour chercher du lest; et, revenant avec la charge à bord, nous vîmes derechef un ours blanc nageant vers notre navire. C'est pourquoi nous avons quitté notre labeur, et sommes entrés dans la barque, comme firent aussi les gens de Jean Ryp, et nous naviguâmes à force de rames vers l'ours. Nous lui avons entrecoupé le chemin et l'avons chassé en arrière de la terre. Il nagea vers la terre, et nous l'avons poursuivi à force de rames; mais notre barque n'allant pas assez vite, nous avons mis en l'eau l'esquif, pour le mieux poursuivre. Il nagea bien une lieue en mer; nous l'avons suivi avec la plupart des gens des deux navires, en trois barques, et nous eûmes grand'-peine à le battre, frapper et hacher, de sorte que nos armes furent pour la plupart rompues. Il jeta une fois ses pattes sur notre barque, de manière que les enseignes y sont demeurées, et c'était à la partie antérieure (l'étrave); s'il l'avait touchée du milieu, il y aurait eu danger qu'il l'eût renversée, tant ils ont de force en leurs pattes. Finalement, ayant été poursuivi entre les trois barques, il fut si lassé que nous en sommes devenus les maîtres, et nous l'avons massacré et apporté à notre navire, où il fut écorché. La peau était longue de 13 pieds (²),

Puis après nous avons navigué à rames avec notre barque bien une lieue dans la terre, où était un bon port, fond dur; au côté oriental, le fond était sablonneux. Nous y jetâmes la sonde en 16 brasses, et depuis en 10 et 12 brasses. Et naviguant à rames au delà, nous trouvâmes qu'au côté oriental étaient deux îles, s'étendant à l'est en la mer; au côté occidental était semblablement un très-grand golfe, qui semblait aussi être une île (³). Alors, ramant plus avant à l'île située au milieu, nous y trouvâmes un grand nombre d'œufs d'une sorte d'oiseaux qu'on appelle *rotgansen*, qui étaient assis sur leurs nids. Nous les avons chassés du nid, et s'envolant ils criaient : *Rot, rot, rot;* et nous en tuâmes un d'un coup de pierre. Nous l'avons cuit et mangé, avec bien soixante œufs que nous avions apportés à bord, et nous revînmes au navire le vingt-deuxième jour.

Ces oiseaux étaient de vrais oisons, dits rotgansen, et semblables à ceux qui chaque année viennent en

(¹) C'était le Spitzberg.

« Le Spitzberg, dit Scoresby, est situé vers le nord, plus loin qu'aucune des contrées encore découvertes. Entouré par l'océan Arctique, il s'étend entre les latitudes de 76° 30′ à 80° 7′ nord, et entre les longitudes de 9 et peut-être 22 degrés est. La partie occidentale de cette contrée fut découverte, le 19 juin 1596, par Barentz, Heemskerck et Ryp, qui, en raison des pics observés sur la côte, lui donnèrent le nom de *Spitsbergen*, ce qui signifie montagnes aiguës. Il fut ensuite nommé *Newland* ou *King-James Newland*, puis Groënland, car on supposait qu'il était la continuation vers l'est de la contrée ainsi appelée par les habitants des glaces. Il fut découvert de nouveau par Henri Hudson, navigateur anglais, en 1607, et quatre années après l'Angleterre y fit un établissement pour la pêche de la baleine; depuis cette époque jusqu'à ce jour, ses rivages ont été chaque année visités par l'une ou l'autre des nations européennes. Quoique tout le sol de cette contrée éloignée ne produise aucun végétal propre à la nourriture, ses côtes et les mers adjacentes ont cependant fourni à des milliers d'hommes la richesse et l'indépendance. »

M. Crowe, consul britannique à Hammerfest, a écrit : « M. Sharoston, Russe intelligent, avec lequel je me suis fréquemment entretenu, a passé réellement trente-neuf hivers au Spitzberg, et il y a résidé quinze années sans avoir quitté l'île une seule fois. Il déclare que pendant cette résidence il a invariablement trouvé les côtes libres de glace pendant quatre et quelquefois cinq mois de chaque année. Je puis ajouter que mes vaisseaux ont fréquemment longé les côtes depuis les îles de Rike-Yse et l'extrémité sud-est, autour de la côte ouest, jusqu'aux îles de l'extrémité nord-est, et que quatre fois sur six ils ont pu faire le tour du Spitzberg. » *(The Journal of the Royal Society;* 1853, p. 129.)

M. Petermann, se fondant sur ce passage et sur d'autres analogues, admet la possibilité de nouvelles découvertes dans cette mer du Spitzberg.

(²) « L'ours blanc a généralement de 4 à 5 pieds de hauteur, de 7 à 8 de longueur, et à peu près autant de circonférence; son poids est généralement de 600 à 1 000 livres. Il est couvert de longs poils d'un blanc jaunâtre, surtout entre les jambes. Ses pattes ont 7 pouces ou plus de large, ses griffes ont 2 pouces de longueur; ses dents canines, non compris la portion implantée dans la mâchoire, ont environ 1 pouce 1/2 de longueur. La force de sa mâchoire est telle, qu'on le voit couper en deux une lame de fer d'un demi-pouce de diamètre. » (Scoresby.)

(³) Le Spitzberg se compose de trois îles principales : le Spitzberg proprement dit, l'île du sud-est, et l'île du nord-est.

très-grand nombre alentour de Wieriogen (¹), en Hollande, où on les prend. On n'a pas su jusqu'à présent où ils pondeot et couvent leurs œufs. Quelques auteurs n'ont pas craint d'écrire qu'ils croissent en Écosse à des arbres et branches, que les fruits tombent en l'eau et deviennent de petits oisons, et que les fruits qui tombeot en terre se crèvent et se gâteot. Ici le contraire se manifeste maioteoant;



Oies bernaches, au pôle nord (²).

ce n'est donc pas merveille que jusqu'à présent on n'ait pas su où ils pondent leurs œufs, vu que personne, que l'on sache, ait été sous la hauteur de 80 degrés, que la terre n'a pas été connue en ce lieu, et que l'on a encore moins connu que les rotgaosen y couvent leurs petits.

Ici il est encore à considérer que, bien que cette terre, que nous présumons être le Groënland, soit située sous la hauteur de 80 degrés et plus, il y croît de l'herbe et des feuilles; qu'il y a des bêtes mangeant de l'herbe, comme les reones et d'autres animaux, qui y vivent; et que dans la terre de la Nouvelle-Zemble, située sous la hauteur de 70 degrés, il n'y croît ni feuilles ni herbes, et qu'il ne s'y trouve pas d'animaux mangeant de l'herbe, pas même d'animaux mangeant de la chair, comme les ours et les renards, bien que cette terre soit bien de quatre degrés et au delà moins élevée que ledit Groëoland.

Le 23 juin, nous avons derechef levé nos ancres, et navigué vers nord-ouest; mais nous ne pûmes venir plus avant, parce qu'il nous fallut fuir la glace.

Un ours blanc nagea vers le navire, et y serait entré si nous ne l'avions tué. Nous lui envoyâmes un trait d'arquebuse, il se détourna du navire, et en nageant il retouroa vers le navire, où étaient les nôtres. Ce que voyant, nous oaviguâmes avec le navire vers la terre, criant fort haut et tellement que

(¹) Ile située dans la partie nord-ouest du Zuyderzée.

(²) *Anaa bernicla*, ou Oie bernache. « L'oie bernache a le dos varié de gris cendré et de noir; le front, les côtés de la tête et la gorge, d'un blanc pur; l'occiput, la nuque, le cou, le haut de la poitrine, la queue et les rémiges, d'un noir profond. Cette espèce est de passage en automne et en hiver dans les pays tempérés, et se montre alors assez abondamment en France, en Hollande et en Allemagne. » (D'Orbigny, *Dict. d'hist. nat.*)

les nôtres croyaient que nous étions sur un écueil, ce qui leur donna de l'angoisse; et l'ours fut aussi tellement épouvanté qu'il retourna derechef, nageant vers la mer, abandonnant les nôtres. Nous en fûmes grandement réjouis, car les nôtres étaient sans armes.

Le 24 juin, le vent fut sud-ouest, et il nous fut possible de doubler l'île. Nous avons donc, derechef, retourné en arrière, et nous avons trouvé un port distant du précédent de 4 lieues, à l'ouest du grand port, où nous avons mouillé l'ancre en 12 brasses. Nous y avons navigué à rames assez avant, et nous sommes descendus en terre (1), où nous trouvâmes deux dents de walrusses (morses). Nous y trouvâmes aussi plusieurs autres petites dents.

Le 28 juin, nous avons doublé un cap situé au côté d'ouest (2), où les oiseaux étaient en si grand nombre qu'ils volèrent contre nos voiles (3); et nous naviguâmes bien 10 lieues au sud, puis à l'ouest, pour fuir la glace

Le premier jour de juillet, nous avons de nouveau découvert l'île des Ours. Alors Jean Ryp nous aborda avec ses officiers, consultant avec nous de changer notre cours et lui le sien; c'est-à-dire que lui, selon son opinion, naviguerait vers les 80 degrés de hauteur. Nous nous sommes ainsi séparés l'un de l'autre, eux naviguant vers le nord et nous vers le sud, à cause de la glace.

Le 11 juillet, selon notre conjecture, nous étions droitement sud et nord de Dandinaes (4), qui est le cap oriental de la mer Blanche.

Le 13 juillet, nous naviguâmes à l'est par un vent de nord nord-est, et nous trouvâmes derechef de la glace, en petite quantité, à la vérité, et nous soupçonnâmes que nous étions près de la terre de Villebuis (5).

Le 16 juillet, nous sommes sortis de la glace, et nous vîmes sur la glace un très-grand ours, et nous lui avons tiré un coup d'arquebuse. Nous naviguâmes vers l'est sud-est sans voir aucune glace, ce qui nous fit soupçonner que nous n'étions guère loin de la terre de la Nouvelle-Zemble, parce que nous y vîmes l'ours sur la glace. Nous jetâmes la sonde à la profondeur de 100 brasses.

Le 17 juillet, le soleil étant presque au sud, nous vîmes la terre de la Nouvelle-Zemble (6), et ce fut près de *Lombsbay* (7). Je fus le premier qui vis la terre (8). Alors nous avons changé notre route, naviguant vers nord-est quart au nord, haussant toutes les voiles, excepté la voile du premier gabion et de la besane.

Le 18 juillet, nous vîmes derechef la terre, étant sous la hauteur de 75 degrés, et nous naviguâmes vers nord-est quart au nord, le vent étant nord-ouest, et nous avons doublé le cap de l'île de l'Amirauté (9).

Le 19 juillet, nous arrivâmes à l'île des Croix, et nous ne pûmes naviguer plus avant, à cause de la glace; car la glace y était encore sur le rivage. Sur cette terre étaient deux croix, dont l'île porte le nom.

(1) La baie Weide, dans la partie septentrionale du Spitzberg

(2) Le cap d'Hakluyt, au nord du Spitzberg.

(3) Les oiseaux qu'il vit sur le rivage étaient le plongeon, l'hirondelle de mer, le petit alca, la mouette, le pétrel, le goëland gris, la macreuse, l'eider, le phalarope, etc.

(4) Le cap Kanin, à l'entrée de la mer Blanche, dans le gouvernement d'Arkhangel.

(5) La terre de Willoughby, partie de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, que l'on conjecture avoir été visitée par Willougbby. « En 1553, une société de marchands anglais formée dans le but de découvrir le passage du nord-est vers la Chine et les Indes, équipa trois vaisseaux, dont elle donna le commandement à sir Hughes Willoughby. Dans ce voyage du Nord, l'équipage entier périt, soit de froid, soit do scorbut. » (Forster, *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord.)*

(6) La Nouvelle-Zemble s'étend entre 70° 35′ et 77 degrés de latitude nord, et entre 45° 25′ et 75 degrés de longitude est.

(7) C'est-à-dire baie de Lombs, nom que Barentz lui avait donné dans son premier voyage, parce qu'il y avait vu une grande quantité d'oiseaux de ce nom. Ce sont les guillemots. Ces oiseaux bâtissent leurs nids sur les parois des montagnes escarpées, pour se mettre en sûreté contre les autres animaux. Ils pondent un seul œuf, qu'on pourrait leur enlever sans qu'ils s'envolassent.

(8) C'est Gérard de Veer (et non de Vere) qui parle; il était sur le navire commandé par Heemskerck, et dont Barentz était le pilote. La relation ne se rapporte plus qu'à ce seul navire.

(9) Le capitaine Wood a fait naufrage près de cette île, en 1676.

Le 20 juillet, nous avons jeté l'ancre au-dessous de l'île; car, à cause de la glace, nous ne pouvions aller plus avant. Nous avons mis la barque à l'eau, et plusieurs des nôtres, en ramant, naviguèrent à terre. Nous allâmes vers l'une des croix, où nous nous sommes un peu reposés, pour aller vers l'autre croix. Mais, étant en chemin, nous vîmes auprès de l'autre croix deux ours, et nous n'avions aucune arme. Les ours se dressèrent tout droit à la croix, pour nous pleinement voir et nous flairer, car ils flairent mieux qu'ils ne voient (¹), et cela fait, ils se sont acheminés vers nous. Nous fûmes fort épouvantés et n'avions pas envie de rire. Retournant vers la barque, en regardant parfois piteusement s'ils nous poursuivaient, nous cherchâmes à nous sauver en courant. Mais le capitaine nous retenait en disant : « Le premier qui commencera à courir, je lui donnerai de ce croc pointu (qu'il tenait) dans le corps; car il vaut mieux que, demeurant tous ensemble, nous essayions de les épouvanter par nos hauts cris. » Nous allâmes donc pas à pas, et tout doucement, à la barque, et nous nous sommes ainsi échappés, étant très-joyeux d'être délivrés de ce péril pour le réciter aux autres.

Le 21 juillet, deux des nôtres allèrent derechef vers les croix, et ne virent point d'ours. Nous les avons suivis avec armes pour nous défendre, si d'aventure il s'était offert quelque danger. Arrivés auprès de la deuxième croix, nous trouvâmes encore les traces des deux ours, et nous eûmes la preuve qu'ils nous avaient suivis, à cent pas près.

Le 22 de juillet, qui fut un lundi, nous avons dressé une troisième croix, et nous avons taillé nos marques dessus. Ensuite, nous demeurâmes sur ancre auprès de l'île des Croix jusques au 4 août, et nous avons lavé nos chemises sur le rivage et les avons blanchies au soleil.

Le 30, un ours approcha du navire, si près qu'on le pouvait atteindre à coups de pierres, et nous avons tiré sur ses pattes un coup d'arquebuse, et il s'est enfui tout clochant.

Le 31, au nombre de sept, nous avons massacré un ours, et, après l'avoir écorché, nous l'avons jeté à la mer (²).

Le 1er août, nous vîmes de nouveau un ours blanc, mais il prit la fuite.

Le 4, nous sommes sortis de la glace, vers l'autre côté de l'île, et, allant vers la terre, nous avons chargé notre barque de pierres, et nous l'avons conduite à grand'peine et travail vers le navire.

Le 5, nous avons de nouveau navigué vers le cap de Glace.

Le 6, nous avons doublé le cap de Nassau.

Le 7, nous vînmes près du cap de Troost (Consolation), ce que nous avions longtemps désiré. Sur le soir, nous eûmes le vent d'est avec bruine, de manière qu'il fallut fermer le navire à un grand glaçon qui s'étendait bien dessous l'eau 36 brasses, et 16 brasses hors de l'eau, tellement qu'il était épais de 52 brasses (³).

Le neuvième jour d'août, comme nous étions encore près du grand glaçon, tandis qu'il neigeait bien fort et que la bruine était grande, quelqu'un de nous faisait toujours sentinelle sur le tillac. Or le capitaine, y étant, entendit une bête qui haletait, et, en regardant par-dessus le bord, il vit tout près du navire un grand ours. Aussitôt il commença à crier fort haut : A l'ours! à l'ours! Alors, nous sommes tous venus en haut, et nous vîmes l'ours se disposant à agrafer le bord avec ses pattes et entrer dans notre barque. Mais nous fîmes une grande huée dont il fut épouvanté, et il nagea quelque chemin; puis il revint incontinent derrière un grand glaçon auquel nous étions arrêtés, et monta dessus. Alors il vint hardiment vers nous, pour monter par devant dans le navire; mais nous y avions tendu la voile de

(¹) Les sens de l'ours polaire sont très-fins, particulièrement la vue et l'odorat. Lorsqu'il traverse de vastes champs de glace, il gravit les éminences et regarde autour de lui, cherchant une proie; en élevant la tête et flairant le vent, il sent l'odeur de la baleine en putréfaction à une très-grande distance.

(²) Barentz et ses compagnons se sont ainsi privés d'un aliment qui aurait pu leur être d'une grande utilité pendant la durée du voyage. Suivant Scoresby, la chair de l'ours polaire séparée de la graisse est agréable et savoureuse, principalement le jambon. « J'ai une fois, dit-il, régalé avec du jambon d'ours mon chirurgien, qui a cru pendant un mois que c'était du bifteck. Mais, ajoute-t-il, le foie de l'ours est mauvais et malsain. Les marins qui, par irréflexion, avaient mangé du foie d'ours, ont presque toujours été malades; quelques-uns en sont morts presque immédiatement; chez d'autres, tout le corps s'est pelé. »

(³) « Les châteaux de glace, dit Scoresby, ne sont ni nombreux, ni élevés dans la mer du Spitzberg, en comparaison de ceux d'autres régions; le plus grand que j'aie rencontré dans ces parages avait 100 yards de circonférence (le yard est de 0^m^,914) et 200 pieds d'épaisseur. Mais dans le détroit de Baffin, dans celui d'Hudson, ils atteignent 500 ou 600 yards, suivant Ellis. »

notre barque, et neus étiens sur la pointe du navire avec quatre arquebuses que nous tirâmes, de sorte qu'il s'enfuit. Mais il neigea si fert qu'il fut impossible de savoir ce qu'il devint. Néanmoins, nous présumâmes qu'il était demeuré derrière un haut promontoire de glace qui était sur le grand glaçon.

Le 10 août, qui était un samedi, la glace commença à flotter bien fort ; et nous vîmes premièrement alors que ce grand glaçon, auquel neus étions attachés, tenait ferme au fond; car les autres flottaient autour de nous, ce qui neus causa grand'peur d'être enserrés dans la glace. Aussi fîmes-nous toute diligence, peine et travail, pour sortir de là, car nous étions en grand danger. Or, ayant haussé la voile, nous naviguâmes tellement contre la glace que tout ce qui était alentour craqua, et neus arrivâmes à un autre grand glaçon, auquel neus avons attaché le navire avec une ancre que neus avens portée dessus, et nous y demeurâmes jusque vers le soir. Le soir, après souper, au premier quart, ce glaçon commença subitement à se fondre et à se briser si horriblement qu'en ne saurait le dire, car il éclata avec un grand bruit en plus de quatre cents pièces. Nous y tenions avec la proue, mais nous avions relâché le câble, et ainsi nous nous semmes délivrés. La glace, qui était épaisse sous l'eau de 10 brasses, et de 2 brasses dessus, fit en se rompant un horrible éclat, tant dessous que dessus l'eau, et s'écarta de tout côtés, de çà et de là (¹). Or, étant partis de là en grand péril, nous abordâmes derechef à un autre grand glaçon, épais sous l'eau de 6 brasses, auquel neus avons de chaque côté lié un câble. Alors nous vîmes encore un autre grand glaçon arrêté plus avant en mer, et qui en mentant avait la forme d'une pyramide.

Le onzième jour d'août, qui était un dimanche, neus avons vegué à rames vers nn antre glaçon, et, jetant la sonde, nous trouvâmes qu'il descendait à 18 brasses de profondeur, et qu'il était élevé au-dessus de l'eau de 10 brasses.

Le 12 aeût, nous naviguâmes tout près de la terre, afin de ne pas être froissés par la glace, car les grands glaçons flottants allant à plusieurs brasses de profondeur, nous étions plus assurés à 4 ou 5 brasses de prefondeur. De la mentagne découlait latéralement une grande eau, et neus avons nemmé ce cein *le petit cap de Glace.*

Le 13 d'août, au matin, un ours vint par le coin eriental de la terre jusque bien près du navire. L'un de nos compagnons lui a blessé la jambe, si bien qu'il sauta vers la montagne sur ses trois pattes, Mais nous l'avens poursuivi et massacré, puis écerché, et neus avons porté sa peau sur le navire.

Le 15 d'août, neus arrivâmes à l'île d'Orange, où nous fûmes environnés de la glace, auprès d'un grand glaçon, en grand danger de perdre le navire. Mais, par grand travail, nous vînmes à l'île. C'est pourquoi nous fûmes contraints de changer de place. Pendant que neus étions occupés à cette besogne, et criant haut, un ours s'éveilla qui s'était endormi là, et vint vers nous et vers le navire, de manière qu'il nous fallut quitter notre labeur commencé, de mettre le navire en un autre lien, pour nous défendre contre cet ours. Nous l'avons arquebusé au travers du corps, ce qui l'obligea à courir vers l'autre côté de l'île. Il entra dans l'eau et se mit sur un grand glaçen eù il demeura couché. Mais quand nens vînmes avec la barque vers ce glaçon, sitôt qu'il nous aperçut, il sauta dans l'eau et nagea vers la terre (²). Alers, nous lui avens ceupé le chemin et l'avons frappé d'une hache ou cognée sur la tête; mais il plongeait à chaque coup la tête sons l'eau ; de sorte qu'à grand travail neus l'avens à la fin tué. Le trainant en terre, nous l'avons écorché et avens perté sa peau à bord ; puis après, nons avons conduit le navire à un très-grand glaçen auquel nous l'avens lié.

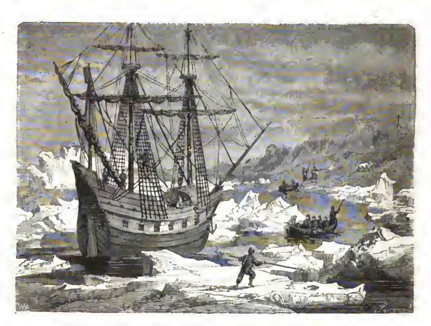
Le 16 aeût, dix des nôtres, montant sur la chaleupe, naviguèrent à rames vers la terre ferme de la

(¹) Il y a des champs de glace de 20 à 30 milles de diamètre; souvent ils acquièrent un mouvemeot de rotation dans lequel leur circooférence tourne avec une vitesse de plusieurs milles par heure. Un champ de glace en mouvement venant à se rencontrer avec un autre à l'état de repos, ou mû en sens inverse, produit un terrible choc.

Depuis l'établissement de la pêcherie dans les mers du Spitzberg, de nombreux vaisseaux ont été ainsi détruits : quelques-uns ont été jetés sur la glace, d'autres ont eu leur coque broyée, ou séparée en deux parties, et d'autres ont été envahis par la glace et enterrés sous ses débris amoncelés.

(²) L'ours polaire paraît être également dans soo élément au milieu de l'eau et sur la terre ferme; on le trouve sur des champs de glace à environ 200 milles du rivage. Il peut oager avec une vitesse de 3 milles à l'heure, et faire ainsi plusieurs lieues sans beaucoup de fatigue; il parcourt en ploogeant des espaces considérables, mais cela lui arrive raremeot. (Scoresby.)

Nouvelle-Zemble, où ils tirèrent la barque en haut sur la glace; puis ils allèrent sur une haute montagne où ils regardèrent comment le pays était situé par rapport à nous. Ils trouvèrent qu'il était au sud-est et au sud-ouest; puis après, un peu plus au sud; ce qui nous donna mauvais soupçon que la



15 août. — Nouveau combat contre un ours couché derrière un glaçon, près de l'île d'Orange.

terre s'étendait ainsi vers le sud. Mais voyant l'eau ouverte vers le sud-est et l'est sud-est, nous nous réjouîmes de nouveau, croyant que le chemin était trouvé, et nous ne savions comment nous pourrions venir assez tôt au navire pour donner cet avis à Guillaume Barentz.

Le 18, nous nous sommes préparés à faire voile, mais c'était en vain et peine perdue. Nous eussions presque perdu notre ancre et deux gros câbles neufs; et nous sommes revenus au lieu d'où nous étions partis, car le flot de l'eau était bien violent, et la glace flotta si rudement sur les ronds bois pendants sur les côtés du navire, que nous étions en grande peur de perdre ce qui était au dehors du navire. Mais Dieu ordonna toutes choses de telle manière que nous revînmes à la fin au lieu d'où nous étions partis.

Le 19, le temps fut raisonnable, et, quoique la glace flottât encore, nous fîmes voile, doublant le cap du Désir, et nous eûmes derechef bon courage. Or, ayant doublé le cap, nous naviguâmes en mer vers le sud-est, environ 4 lieues. Mais nous fûmes contraints de retourner derechef à la terre, laquelle s'étendait depuis le cap du Désir jusques au Chef-Coin, au sud quart à ouest, à 6 lieues. Et depuis le Chef-Coin (¹) jusqu'au cap de Vlissinge (²), elle s'étend vers sud quart à ouest, à la distance de 3 lieues. Du cap de Vlissinge, elle s'étend en mer à l'est sud-est, et aussi du cap de Vlissinge jusqu'au coin de l'île, elle s'étend sud-ouest quart au sud et sud-ouest à 3 lieues.

Le 21 d'août, nous naviguâmes assez avant au port de Glace (³), où nous demeurâmes la même nuit.

(¹) Le cap Head (Nouvelle-Zemble).
(²) Le cap Flushing (Nouvelle-Zemble).
(³) C'est là que Barentz et ses compagnons furent forcés de s'arrêter, et qu'ils passèrent l'hiver de 1596 à 1597.

Le matin, nous en sommes sortis, et nous avons navigué derechef jusqu'à l'île du Cap; mais parce que la bruine survint, nous vînmes auprès d'un grand glaçon, auquel nous avons lié le navire, car il commença fort à venter.



29 août. — Le navire est environné de glaces qui menacent de briser les bordages.

Nous sommes montés sur le glaçon, et nous ne pûmes assez nous émerveiller, si étrange chose à voir était ce glaçon; car au-dessus il était plein de terre (¹), sur laquelle nous trouvâmes environ quarante œufs. Il n'était pas semblable à l'autre glace, mais il était de couleur azurée ou célestin; de manière qu'entre nos gens il en fut parlé diversement. L'un disait que c'était de la glace; l'autre disait que c'était de la terre engelée, car il était fort éminent au dehors de l'eau, à savoir bien 18 brasses jusqu'au fond, et 10 brasses au-dessus de l'eau; et nous y demeurâmes durant cette tempête.

Le 23 août, nous naviguâmes de la glace vers le sud-est ou la mer; mais nous revînmes bientôt parmi la glace et retournâmes vers le port de glace.

Le lendemain, il ventait merveilleusement du nord nord-ouest, et la glace entra en flottant si rudement, que nous en fûmes tous environnés; le vent s'augmenta, et la glace flottait de plus en plus, de manière que le gouvernail fut rompu par la force de la glace, au point que la barque fut brisée en pièces entre la glace et le navire, et nous pensâmes que le navire aussi serait brisé.

Le 25, la chose commençait à venir à mieux, et nous eûmes grand'peine pour ôter la glace, en laquelle nous fûmes si pressés que notre travail ne servit de rien. Mais le soleil étant presque sud-ouest, alors la glace commença à sortir avec le flot de l'eau, et nous pensâmes à naviguer à l'ouest, vers Waigatz, par le sud de la Nouvelle-Zemble. Mais ne voyant nulle part aucune ouverture, après que

(¹) Ce qu'on appelle *terre de glace* consiste en glace flottante adhérente au rivage, ou en glace flottante qui, étant couverte de boue ou de gravier, paraît avoir été récemment en contact avec le rivage.

nous avions passé toute la terre de Nouvelle-Zemble, le courage nous a failli pour y passer; nous fûmes dans l'intention de retourner vers la patrie; mais, venant près du Strombay, nous fûmes contraints de retourner par la glace, qui était là bien ferme et gela encore la même nuit, de manière que nous pûmes malaisément passer avec le vent du nord que nous avions.

Le 26, un vent moyen commença à souffler, et nous pensâmes à retourner vers le cap de Désir et naviguer vers la patrie, dans le cas où nous pourrions passer par le Waigatz; mais quand nous eûmes passé le port de Glace, la glace commença à flotter en telle quantité que nous fûmes environnés, bien que nous fissions grand travail pour naviguer en avant; mais c'était en vain. Nous eussions perdu trois hommes qui étaient sur la glace pour faire une ouverture, dans le cas où la glace aurait retenu son cours. Comme nous naviguâmes en reculant et que la glace flotta, nos gens qui étaient dessus eurent l'adresse de saisir en passant, l'un le bec, l'autre la corde de la voile, et l'autre la grande corde pendante par derrière, en dehors du navire; de sorte qu'ils sont ainsi, par grand bonheur et fortune, rentrés au navire, ce dont ils ont grandement remercié le Seigneur; car il y avait assez d'apparence que le glaçon les devait emporter. Mais Dieu et la célérité de leurs mains les ont délivrés de ce péril.

Ce même jour, nous vînmes, vers le soir, au côté occidental du port de glace, où nous avons hiverné en grande pauvreté, misère et fâcherie, et le vent fut alors est nord-est.

Le 27, la glace environna le navire et le temps était en bonace; nous descendîmes à terre, et quand nous eûmes pénétré à quelque distance dans le pays, il commença à venter du sud-est, et la glace se mettant contre le côté du navire, haussant la proue bien de quatre pieds, l'arrière se trouvait comme mis sur le fond avec la poupe, tellement qu'il semblait que le navire y devait périr. Nous pensions que le navire était crevé, mais nous le trouvâmes en meilleur état que nous n'avions espéré.

Le 28, la glace a un peu diminué, et le navire s'est redressé. Avant qu'il se fût redressé, Guillaume Barentz et l'autre pilote avaient visité le côté du navire; pendant qu'ils le visitaient à genoux, le navire rendit un si grand bruit, qu'ils ne savaient où se sauver et pensaient avoir perdu la vie.

Le 29, quand le navire fut redressé, nous fîmes de grands efforts avec des massues de fer et d'autres instruments pour rompre les glaçons qui s'étaient mis l'un sur l'autre; mais c'était en vain et peine perdue, de manière que nous fûmes forcés de remettre la chose en la main de Dieu, attendant de lui aide et secours.

Le 30, les glaçons commencèrent à s'entasser l'un sur l'autre contre le navire, avec une neige volante. Le navire fut soulevé et environné, de manière que tout ce qui était auprès et alentour commença à craquer et à crever. Il semblait que le navire dût se crever en cent pièces, chose épouvantable à voir et à ouïr, et à faire dresser les cheveux. Le navire fut depuis en semblable péril, quand la glace vint dessous, le dressant et poussant, comme s'il eût été levé par quelque instrument.

Le 31, la proue du navire fut de nouveau haussée et poussée sur la glace, bien de 4 ou 5 pieds, et la poupe était dans une fente de la glace, ce qui nous fit penser que le gouvernail serait préservé du flot de la glace. Mais la glace flottait si rudement que le gouvernail fut brisé en pièces. Si la poupe eût été entre les glaçons flottants, comme était la proue, toute la proue eût été jetée sur la glace ou peut-être allée au fond. Ce qui nous donna très-grande peur; et nous avions mis là notre esquif et notre barque pour nous sauver au besoin. Mais environ quatre heures après, la glace est d'elle-même partie, ce dont nous fûmes bien aises, comme si nous eussions trouvé notre vie, parce que le navire flotta derechef. Puis après nous avons refait le gouvernail, et nous avons pendu le gouvernail hors des gonds ou crocs, afin que si par hasard il était encore ainsi élevé en haut, il pût être sauvé.

Le premier jour de septembre, qui fut un dimanche, comme nous faisions nos prières et oraisons, la glace commença de nouveau à pousser, tellement que la carcasse du navire fut bien élevée de deux pieds; mais elle demeura encore bien serrée. Après midi, la glace flotta encore, et le navire fut de plus en plus soulevé; en sorte que nous fîmes tous les préparatifs pour tirer l'esquif et la barque par-dessus la glace.

Le 2, il neigeait bien fort avec grand vent de nord-est, et le navire commença à être soulevé par la glace; il creva et craqua merveilleusement, de manière que nous trouvâmes bon par ce mauvais temps de porter en terre avec la barque treize tonneaux de pain et deux petits barils de vin par provision, pour nous entretenir au besoin.

Le 3, le grand vent continua encore, mais la neige était moindre. Le vent était nord nord-est, et nous fûmes de nouveau flottants et délivrés de la glace contre laquelle nous étions pressés, de manière que le bord fut froissé derrière la proue. Mais les planches dont le navire était revêtu retinrent le bord ferme; et le nouveau câble que nous avions lié à la glace fut aussi brisé par la violente compression de la glace. Mais après il demeura ferme, environné de la glace; néanmoins le navire resta encore sans humer l'eau, ce qui fut surprenant, vu que les glaces flottèrent bien fort; et nous vîmes des montagnes de glace aussi grandes que les montagnes de sel qui sont en Espagne, et seulement à une portée d'arquebuse du navire où nous étions en grande angoisse.

Le 4, le temps s'apaisa et le soleil commença à se montrer; mais le temps était froid et nous fûmes contraints de rester en place.

Le 5, le temps fut très-beau et calme; et ayant au soir soupé, nous fûmes derechef environnés par la glace et étroitement pressés, tellement que le navire commença à s'incliner d'un côté et endura beaucoup; mais, par la grâce de Dieu, il demeura sans humer l'eau. En tel péril, il fut trouvé bon de porter en terre notre vieille trinquette [1], ainsi que la poudre à canon, le plomb, les arquebuses, mousquets et autres armes, et de faire une tente ou cabane auprès de notre barque qui avait été tirée à terre. Nous y apportâmes aussi quelque pain et vin, et des instruments pour bâtir, afin de nous en servir au besoin, et d'un peu récréer les nôtres.

Le 6, le temps fut assez calme, et le soleil luisait clair. Le vent était ouest, ce qui nous ranima un peu, en nous donnant l'espoir que la glace se retirerait et que nous pourrions partir de là.

Le 7, le temps fut assez beau; mais nous n'aperçûmes aucune ouverture d'eau, et nous demeurâmes tellement serrés par la glace, qu'il n'y avait pas assez d'eau autour du navire pour qu'on eût pu y puiser un seau d'eau à demi plein.

Ce même jour, cinq des nôtres sont descendus à terre; mais deux d'entre eux s'en retournèrent, et les trois autres allèrent environ deux lieues dans le pays, où ils trouvèrent une rivière d'eau douce et une grande quantité de bois qui y avait abordé en flottant. De plus, ils y trouvèrent les traces de chevreaux sauvages et d'alces [2], car les pieds étaient fendus, et l'un plus que l'autre, ce qui leur donna tel soupçon.

Le 8, il fit un grand vent de l'est nord-est, qui nous était tout à fait contraire, et chassait vers nous la glace, de manière que nous fûmes de plus en plus enserrés.

Le 9, il fit un vent du nord-est bon pour naviguer, avec un peu de neige, car le vent poussa la glace bien fort contre le navire, de manière que nous fûmes bien de 3 ou 4 pieds de haut environnés de glace, et notre ceinture ou bord derrière la proue se froissa de plus en plus, et le navire commença à se mal disposer par devant; mais le danger était encore petit.

De nuit, deux ours vinrent bien près du navire; nous fîmes sonner les trompettes et tirâmes des coups d'arquebuse sur eux; mais ils ne furent pas atteints, parce que la nuit était obscure, et ils se sont enfuis.

Le 11, le temps fut calme, et huit des nôtres sont descendus à terre, bien pourvus d'armes pour reconnaître si ce que les autres nous avaient dit du bois voisin de la rivière était vrai. Car, comme nous avions navigué si longtemps de côté et d'autre, tantôt dans la glace, tantôt hors de la glace, trouvant maintenant que nous ne pouvions sortir de la glace, et que nous y étions arrêtés sans plus flotter, et que l'automne et l'hiver approchaient, la nécessité nous a contraints de prendre un autre conseil et de tourner le meilleur côté du navire devant, selon l'exigence du temps, pour hiverner là, attendant telle fortune que Dieu nous voudrait donner. Nous avons donc trouvé bon, afin d'être mieux gardés contre la froidure et armés contre les bêtes féroces, d'y bâtir quelque cabane ou maison, pour nous y entretenir au mieux qu'il nous serait possible, et puis remettre nos affaires à la main de Dieu. A cette fin, nous avons parcouru la situation et commodité du pays pour trouver un lieu propre à édifier ladite maison. Mais nous étions assez mal pourvus de matériaux, parce que dans cette terre il n'y avait aucun arbre pour pouvoir bâtir; cependant, comme la nécessité ne laisse aucune chose à tenter, quelques-uns des nôtres

[1] Petit foc qui se hisse le long de l'étai du mât des petits bâtiments à un mât.
[2] Les rennes et les élans.

étant entrés dans le pays pour étudier le lieu et la commodité, et ce que la fortune et le bonheur leur voudraient donner, alors une commodité inespérée a été découverte ; car ils trouvèrent sur le rivage des arbres avec leurs racines, comme les trois hommes l'avaient déclaré. Ces arbres étaient arrivés en flottant, soit de Tartarie ou d'autre part ; car au pays où nous étions il ne croît aucun arbre. De cette commodité nous fûmes fort réjouis, espérant que Dieu nous concéderait davantage sa grâce ; car ce



9 septembre. — La proue du navire était dressée en haut, et la poupe semblait tenir au fond.

bois ne nous vint pas seulement à propos pour le bâtiment de la maison, mais pour brûler, et nous nous en sommes entretenus tout l'hiver ; autrement nous aurions tous ensemble péri de froid.

Le 12 septembre, le temps fut calme, et les nôtres allèrent de l'autre côté du pays épier s'ils pourraient trouver quelque bois ou un lieu un peu plus proche ; mais ils n'en trouvèrent aucun.

Le 13, le temps fut calme avec bruine, ce qui nous empêcha de rien faire, parce qu'il y avait grand péril, en temps de bruine, d'aller par le pays, parce que nous n'aurions pu voir les cruels ours qui nous flairaient, vu qu'ils ont le flair plus que la vue à leur commandement.

Le 14, le soleil luisait bien clair, mais le temps était très-froid. Alors nous allâmes dans le pays, et nous mîmes tout le bois en un monceau, afin qu'il ne fût pas tout couvert de neige, et pour l'amener ensuite au lieu où nous voudrions bâtir la maison (¹).

Le 15e jour, un dimanche matin, un des nôtres s'en alla à la garde. Alors vinrent trois ours, dont l'un demeura derrière un grand glaçon, et les deux autres vinrent vers le navire, et nous nous apprêtâmes à les arquebuser. Sur la glace, il y avait un cuvier avec de la chair pour le faire tremper, car tout près du navire il n'y avait pas d'eau. Or l'un des ours mit la tête dans le cuvier pour en tirer une pièce de chair ; mais il lui arriva comme au chien qui prit le boudin, car il fut arquebusé

(¹) « La hutte des Hollandais était située dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zemble, vers les 112° 25′ de longitude est, et par les 76 degrés de latitude. » (Deperthes, *Histoire des naufrages*, édit. revue par Eyriès.)

à la tête, et tomba tout roide mort sans aucunement se mouvoir. Nous vîmes alors un rare spectacle : l'autre ours s'arrêta, regardant fièrement son compagnon, comme ébahi de ce qu'il demeurât sans remuer, et il le flaira ; mais voyant qu'il était mort, il s'est retiré. Mais ayant en main hallebardes et arquebuses, nous prîmes garde s'il retournerait. Finalement, il revint vers nous, et nous nous mîmes en défense. L'ours se dressa sur ses deux pattes de derrière pour se jeter sur nous : mais



15 septembre. — Les Hollandais visités par trois ours.

pendant qu'il se tenait ainsi dressé, l'un des nôtres déchargea son arquebuse et lo tira au ventre, de manière qu'il se remit sur ses quatre pattes et s'enfuit avec un haut cri. Nous avons ouvert le ventre de l'ours qui était mort ; après, nous l'avons dressé debout sur ses deux pattes et l'avons ainsi laissé geler, avec l'intention do l'apporter en Hollande dans le cas où le navire serait délivré de la glace. Quand nous eûmes dressé l'ours sur ses quatre pattes, nous commençâmes à faire un traîneau pour traîner le bois au lieu où nous voulions bâtir la maison (¹).

Le 16, le soleil luisait ; mais, sur le soir, la bruine s'éleva. Nous fîmes notre premier voyage pour aller chercher le bois, et nous apportâmes ce même jour quatre poutres en traîneau sur la glace, et presque une lieue par la neige ; et, cette même nuit, il y eut de la glace épaisse de deux doigts.

Le 17, treize des nôtres sont allés avec deux traîneaux chercher le bois ; sur ce nombre, six tiraient un traîneau ; et les trois autres sont demeurés pour tailler le bois, afin qu'il fût plus léger à traîner. Ordinairement, nous faisions deux voyages par jour. Nous avons ainsi traîné tous le bois en un monceau, au lieu où la maison devait s'édifier.

Le 18, le vent était ouest, mais il neigeait fort ; nous sommes allés à notre travail, chercher le bois pour le bâtiment. A midi, le soleil luisait et le temps était calme.

(¹) Voy. plus loin l'emplacement de la maison, sur la carte ancienne de la Nouvelle-Zemble qui se rapporte au passage de la relation daté du 28 juin 1597.

Le 19, le temps fut encore calme, le soleil luisait. Nous amenâmes deux traîneaux de bois, à 6 000 pas de chemin, et cela deux fois le jour.

Le 20 septembre, nous fîmes deux voyages avec les traîneaux, et le temps fut calme avec bruine.

Le 21, il faisait du brouillard. Mais, après midi, le temps devint clair, et la glace flottait encore en mer, mais pas autant que précédemment, car le froid était grand. C'est pourquoi nous avons mis notre cambuis dans le bas du navire, parce qu'en haut tout gelait.

Le 23 septembre, nous allâmes chercher du bois, pour bâtir la maison, deux fois par jour. Ce même jour, notre charpentier, qui était natif de Purmerende, mourut le soir, quand nous revînmes à bord.

Le 24, nous l'avons enterré sous une digue, dans la fente d'une montagne, près d'une eau latérale, parce que nous ne pouvions bêcher la terre, tant le froid était grand. Ce même jour, nous fîmes deux voyages, amenant du bois sur les traîneaux.

Le 25, le temps fut obscur. On commença à voir quelque ouverture, et la glace à s'éloigner, mais cela ne dura pas longtemps. Ayant flotté environ la portée d'une pièce de fonte, elle s'arrêta sur le fond, à la profondeur de 3 brasses. Aussi la glace où nous étions ne flotta point, car nous étions au milieu de la glace; et si nous avions été au large en mer, nous aurions fait voile, bien qu'il fût tard dans l'année

Ce même jour, nous avons dressé les poutres de la maison, et nous charpentâmes à force. Néanmoins, si le navire avait été libre de glace, nous aurions laissé la charpente, et refait les bords de derrière la proue pour être prêts à partir s'il eût été possible. Car nous étions singulièrement fâchés de demeurer au milieu de ce grand froid de l'hiver. Néanmoins, comme toute espérance nous était ôtée, il nous fallait faire de nécessité vertu, et attendre avec patience l'issue que Dieu nous donnerait.

Le 26, le vent était ouest et la mer était ouverte; mais notre navire resta toujours fixe, de manière que cela nous donna plus de douleur que de plaisir. Or c'était l'œuvre de Dieu, dont il nous fallut être contents; et nous commençâmes à faire la maison partout bien solide et serrée. Une partie de nos gens alla chercher du bois à brûler, et l'autre charpenta et travailla au bâtiment. Alors, nous étions encore seize; car notre charpentier était mort; et, parmi ces seize, il y en eut parfois quelqu'un de malade.

Le 27, un bien fort vent de nord-est souffla derechef, et il gela si fort que, prenant à la bouche un clou, comme en charpentant on est assez accoutumé à le faire, la peau demeurait attachée au clou en le retirant de la bouche, tellement que le sang suivait. Le même jour, comme nous allions tous ensemble vers la maison, car isolément nous n'osions pas y aller, il vint un vieil ours accompagné d'un jeune, et nous nous disposions à l'arquebuser, mais il s'enfuit. La glace parfois flottait bien fort et le soleil luisait bien clair; mais le froid était si grand qu'à grand'peine pouvions-nous travailler. Néanmoins, l'extrême nécessité nous fit persévérer.

Le 28, il fit beau temps et clair soleil. Le temps était calme, le vent ouest et la mer ouverte. Mais notre navire demeura arrêté en la glace. Ce même jour, il vint un ours près du navire; mais en nous apercevant il s'enfuit, et nous continuâmes le bâtiment de la maison.

Le 29, apparurent trois ours entre le navire et la maison, un vieux et deux jeunes. Mais nous traînâmes les meubles du navire vers la maison, de manière que nous voulûmes passer outre devant les ours. Ils vinrent tout droit vers nous, et nous ne voulûmes point leur faire place; nous criâmes bien haut, pensant qu'ils s'en iraient; mais ils tenaient leurs pas, passant par devant nous. Alors nous et ceux qui travaillaient à la maison criâmes fort haut. Les ours, entendant ce bruit, prirent la fuite, ce qui ne nous déplut pas.

Le 30, il avait fort neigé toute la nuit, et il en fut de même tout le jour; tellement que les nôtres ne pouvaient ni amener ni aller chercher du bois, tant la neige était haute. Nous fîmes grand feu près de la maison pour dégeler la terre et élever une sorte de rempart alentour de la maison. Mais c'était peine perdue : la terre était dure, et si profondément gelée qu'elle ne put être dégelée. Il nous en eût coûté trop de bois, de manière que nous nous désistâmes de cette œuvre.

Le 1er octobre, il y eut une tempête de vent avec une très-grande neige, de manière que fort difficilement on pouvait aller contre le vent; même on pouvait malaisément respirer, à cause de la neige, qui vint si fort en face qu'on n'eût su voir à la longueur de deux ou trois navires.

Le 2, avant midi, apparut le soleil; après midi, le vent était parfois obscur, avec neige, mais calme. Nous dressâmes la maison, y mettant dessus, au lieu d'un mai, une pièce de neige engelée.

Le 3, avant midi, le temps fut calme et le soleil luisant, mais si froid que malaisément on pouvait le supporter.

Le 4, il ventait bien fort avec une neige volante qui empêcha notre ouvrage. Alors, nous avons porté notre ancre sur la glace, afin que le navire fût plus ferme, car nous n'étions qu'à un trait d'arc derrière l'eau ouverte, tant la glace avait flotté.

Le 5, il fit grand vent du nord-ouest, et la mer était entièrement ouverte et sans glace, si avant que la vue pouvait s'étendre. Mais nous demeurâmes comme pris et arrêtés en la glace, et le navire était bien de 2 ou 3 pieds élevé sur la glace; et nous ne pouvions penser autre chose, si ce n'est que l'eau était gelée jusques au fond, quoiqu'il y eût une profondeur de 3 brasses et demie.

Le même jour, nous avions rompu notre cabane basse de devant dans le navire [1], et avec les planches nous avons couvert la maison et fait le toit au milieu un peu plus haut, pour la descente de l'eau. Le froid fut bien grand.

Le 6, il fit grand vent, et, sur le soir, une neige telle qu'on ne pouvait mettre la tête hors de la maison, à cause de la rigoureuse froidure.

Le 7, le temps était bon, mais très-froid; et nous affermîmes notre maison. Aussi nous avons rompu la basse cabane de derrière sur le navire [2], pour faire la maison partout solide. Le vent courut ce même jour tout alentour.

Le huitième jour, toute la nuit précédente, et pendant tout le jour, il fit si grand vent avec grande neige qu'on pensait suffoquer en allant à l'air. Même il n'aurait été possible à personne, quand même il y eût été de la vie, de sortir la longueur d'un navire.

Le 9, le vent soufflait bien fort avec neige, comme le jour précédent; il nous fallut demeurer au navire, à cause du fort rude temps.

Le 10 au matin, le temps s'amenda un peu. Nous commençâmes à sortir du navire. Or il advint qu'un des nôtres alla hors du navire en terre, et tomba à l'improviste près d'un ours, qui fut presque sur lui avant qu'il s'en aperçût. Mais il retourna vivement vers le navire, et l'ours le suivit. L'ours, le suivant, vint au lieu où nous avions auparavant tué un autre ours, et où nous l'avions dressé sur ses pieds et laissé geler. Depuis, il avait été couvert de neige; mais comme une de ses pattes se dressait en l'air, cet ours s'y arrêta. Grâce à ce retard, notre homme put rentrer au navire, en criant d'un air effroyable: « A l'ours! à l'ours! » Mais quand, à son cri, nous fûmes venus en haut pour arquebuser l'ours, nous ne pûmes y voir goutte, par suite de la grande fumée que nous avions endurée pendant que nous avions été enclos dans le navire, à cause du mauvais temps. Cette fumée n'aurait été supportable pour aucun prix, s'il ne se fût agi de sauver notre vie du froid et de la grande neige; car assurément si nous étions restés en haut sur le navire nous serions morts de froid. L'ours ne s'y arrêta pas et s'en alla incontinent.

Le même jour, sur le soir, il fit beau temps, et nous sommes sortis du navire, nous dirigeant vers la maison, et nous avons apporté presque tout notre pain.

Le 11, le temps fut calme. Alors, nous apportâmes à terre notre vin et les autres vivres. Mais comme nous étions occupés à tirer notre vin hors du navire, un ours, qui était couché derrière un grand glaçon, comme s'il eût été éveillé par notre cri, vint vers le navire. Nous l'avions bien vu couché, mais nous avions pensé que c'était un grand glaçon. Quand il vint vers nous, nous lui envoyâmes un trait d'arquebuse. L'ours s'enfuit, et nous fîmes notre affaire.

Le 12, moitié des nôtres sont entrés en la maison et y ont dormi pour la première fois; mais ils souffraient grand froid, parce que les chambrettes n'étaient point encore faites, et qu'ils n'étaient point trop pourvus de couvertures. Ils ne pouvaient continuer le feu à cause de la trop grande fumée, car la cheminée n'était pas encore faite.

Le 13, il commença à venter bien fort; mais nous allâmes à trois au navire, et nous chargeâmes un tonneau de cervoise [3]. Mais, comme nous l'avions chargé et le pensions traîner à la maison, le vent

[1] La chambre de l'avant.
[2] La chambre de poupe.
[3] Bière de Dantzick

s'éleva si soudainement, avec tempête et froidure, qu'il nous fallut retourner au navire, parce que nous ne pouvions demeurer au dehors. Nous ne pouvions remettre la cervoise au navire, c'est pourquoi nous l'avons laissée dehors, sur le traîneau. Nous avons enduré le grand froid, parce que nous avions bien peu de couvertures.

Le 14 octobre, venant du navire, nous trouvâmes le tonneau de cervoise, resté dehors sur le traîneau,



Du 16 au 24 septembre. — Transport du bois en traîneaux pour la construction de la maison.

le fond tendu par la gelée. Mais la cervoise qui en sortit était congelée sur le fond, comme si elle avait été collée avec quelque colle épaisse. Nous avons traîné le tonneau à la maison et l'avons dressé sur le fond. Puis nous fîmes fondre d'abord la cervoise congelée. Il y avait au tonneau bien peu de liquide, qui, toutefois, ayant la vertu de la cervoise, était si fort qu'on ne put le boire. Et ce qui avait été gelé n'avait pas d'autre saveur que l'eau. Après l'avoir fondu, nous avons mêlé le tout ensemble et l'avons ainsi bu, mais cela n'avait ni force ni saveur.

Le 15, le temps était calme. Nous fîmes de la place en ôtant la neige pour mettre la porte.

La 16, un ours était entré dans le navire; mais, à l'aube du jour, il partit quand il aperçut les gens. Dans le même temps, nous avons rompu la cahute du navire pour employer les branches à fabriquer la porte, que nous commençâmes alors à bâtir.

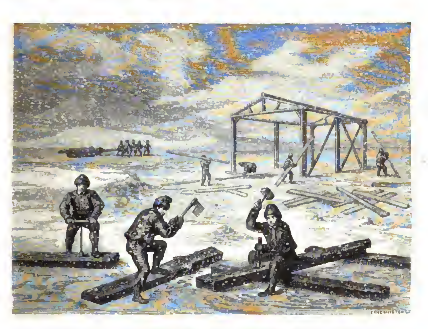
Le 18, il venta fort. Nous allâmes querir notre pain dans la barque que nous avions traînée en terre, et le vin, qui n'était encore guère gelé, quoiqu'il y eût été environ six semaines.

Le même jour, nous vîmes derechef un ours; et la mer était si couverte de glace qu'on n'y pouvait voir aucune ouverture d'eau.

Le 19, il n'y avait au navire que deux hommes et un jeune garçon. Alors il vint un ours qui voulut de force entrer dans le navire. Bien que les deux hommes lui jetassent des pièces de bois, il vint hardiment vers eux, ce qui les épouvanta fort, et chacun chercha un moyen de se sauver. Les deux hommes sautèrent au large du navire, et le garçon monta sur les cordages. Cependant quelques-uns

de nos compagnons vinrent de la maison vers le navire ; l'ours, les voyant, vint hardiment vers eux ; mais ils lui tirent présent d'un trait do mousquet, et alors il s'enfuit.

Le 20, nous ne vîmes derechef aucune ouverture d'eau dans la mer. Nous vînmes alors pour tirer toute la cervoise du navire, et nous trouvâmes quelques tonneaux défoncés par la gelée ; les cercles en fer même des tonneaux de bière étaient rompus par la gelée.



Du 25 septembre au 2 octobre. — Construction de la maison.

Le 21, le temps étant calme, la meilleure partie des vivres fut tirée du navire et portée à la maison.

Le 22, le vent soufflait du nord avec une telle violence et une si grande chasse de neige qu'on ne pouvait demeurer hors de la maison.

Le 23, le temps était calme. Alors, nous allâmes au navire pour voir si nos autres compagnons voulaient venir du navire à la maison ; nous avons aussi traîné avec grand'peine et travail notre esquif [1] jusqu'à la maison, et nous le tournâmes le fond en haut, afin de pouvoir nous en servir en temps et lieu, si Dieu nous voulait faire la grâce de passer l'hiver et de retourner. Puis ensuite, voyant que le navire demeurait ferme et arrêté, et que la dernière chose à espérer était l'ouverture de l'eau, nous avons rapporté l'ancre au navire, afin qu'il ne fût pas perdu sous la neige si d'aventure, en été, il nous pouvait servir. Car nous avions toujours espoir en Dieu, et qu'il nous donnerait quelque moyen de retourner dans la patrie.

Durant ce temps, comme le soleil, suivant notre calcul, devait commencer à nous manquer, nous allâmes chaque jour chercher sur des traîneaux, en toute diligence, les meubles au navire, pour les amener à la maison, savoir la viande et la boisson, et toutes les choses nécessaires.

Le 25, nous allâmes chercher tous les agrès nécessaires de la barque et de l'esquif. Quand nous eûmes chargé le dernier traîneau, nous avions les cordes au dos pour le traîner vers la maison, lorsque

[1] Chaloupe.

notre maître pilote regarda derrière lui et vit venir vers nous, derrière le navire, trois ours. A cette vue, il cria fort haut et effroyablement pour les épouvanter. Nous quittâmes incontinent les cordes, à cause de ce péril imprévu qui était imminent, pour nous défendre du mieux que nous pourrions. Par bonheur, il y avait sur le traîneau deux hallebardes, dont le maître pilote et moi nous prîmes chacun une, et nous nous mîmes en défense du mieux qu'il nous fut possible. Nos autres compagnons coururent vitement au navire, et, en courant, l'un d'eux tomba dans une fente entre des glaçons, ce qui était horrible à voir. Nous pensions que les ours allaient courir sur lui et le dévorer; mais Dieu fit pour le mieux, de telle sorte que les ours coururent vers le navire et ceux qui s'y étaient enfuis. Cependant nous, et l'homme qui était tombé en la fente de la glace, nous profitâmes de cet instant pour courir vers le navire de l'autre côté, et nous y arrivâmes sains et saufs. Alors, voyant que nous étions ainsi échappés, les ours vinrent avec une terrible audace contre nous vers le navire. Nous n'avions d'autres armes que les deux dites hallebardes, et comme nous n'osions nous fier beaucoup à ces armes, nous les tînmes en bride en jetant des pièces de bois et autres choses, après lesquelles ils coururent chaque fois, comme le chien après la pierre qu'on lui jette. Cependant nous envoyâmes un homme battre le fusil, un autre chercher des piques. Nous ne pûmes avoir du feu, ce qui nous empêcha d'user de l'arquebuse. Mais comme les ours venaient hardiment vers nous, nous avons jeté la hallebarde droit sur le museau de l'un d'eux, qui, se sentant atteint, s'est retiré et s'en est allé au loin. Les deux qui étaient plus petits, voyant cela, se sont aussi retirés, et nous avons loué Dieu de nous avoir ainsi délivrés, et nous avons paisiblement tiré le traîneau en la maison, où nous avons raconté ce qui nous était advenu.

Le 27 octobre, nous tuâmes un renard blanc que nous fîmes rôtir, et dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin.

Le 28, les nôtres s'étaient acheminés pour chercher du bois; mais soudain il s'est élevé une telle tempête et chasse de neige qu'il leur fallut retourner. Sur le soir, le temps étant un peu amendé, trois des nôtres allaient vers l'ours par eux dressé et gelé, dans l'intention de lui arracher les dents; mais il était entièrement couvert de neige. Derechef il s'éleva une telle tempête et chasse de neige, qu'en toute hâte ils revinrent à la maison où à grand'peine ils sont venus; car ils ne pouvaient voir de leurs yeux, en sorte qu'ils se sont presque fourvoyés.

Le 29, nous allâmes chercher au rivage du sablon (¹) sur les traîneaux, puis nous en garnîmes les voiles qui étaient sur la maison, afin qu'elle fût plus solide et plus chaude, car les planches de la toiture n'étaient que posées l'une près de l'autre sans être jointes ensemble, le mauvais temps nous ayant empêchés d'achever.

Le premier jour de novembre, au soir, on vit paraître la lune à l'est, et le soleil montait encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir.

Le 2, il se leva, mais son globe ne se montra point en entier sur l'horizon. Le même jour, un renard fut pris et tué d'un coup de cognée, et nous l'avons écorché, rôti et mangé. Auparavant nous n'avions vu aucun renard; ils commencèrent seulement à se montrer lors de la retraite du soleil, en même temps que les ours disparurent.

Le 3, nous ne vîmes que la partie supérieure du globe du soleil à l'horizon, quoique l'endroit de la terre où nous prîmes hauteur fût aussi élevé que la hune du vaisseau, dont nous étions assez près.

Le 4, nous ne vîmes plus le soleil, car il ne montait plus à l'horizon. Alors notre chirurgien ordonna et prépara un bain dans une pipe vide où nous sommes entrés l'un après l'autre, ce qui nous rétablit fort la santé. Ce même jour nous prîmes un renard blanc (²).

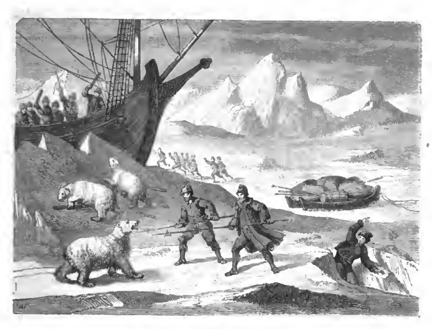
Le 5, nous vîmes beaucoup d'eau ouverte, mais notre navire demeura toujours serré au milieu de la glace. Le soleil nous avait délaissés; mais la lune paraissait jour et nuit sans se coucher, lorsqu'elle passa par son plus haut signe.

(¹) Des herbes marines, suivant Deperthes.

(²) *Canis lagopus*, ou renard arctique. « Cet animal est rarement vu par les pêcheurs de baleine. Ceux qui hivernent au Spitzberg le trouvent quelquefois en grand nombre, et se nourrissent de sa chair. On les trouve rarement sur la glace, quoique j'aie vu souvent les traces de leurs pas sur la neige; la blancheur de leur pelage empêche de les distinguer facilement. » (Scoresby.)

Le 6 novembre, le temps étant calme, les nôtres allèrent querir un traîneau de bois à brûler; mais, parce que le soleil ne vint plus à l'horizon, le temps était obscur.

Le 7, on pouvait malaisément distinguer le jour de la nuit, principalement parce qu'en ce temps notre horloge s'était arrêtée. Nous comptâmes encore que c'était la nuit quand il était jour. Les nôtres n'étaient pas sortis ce jour-là de la cabane, sinon pour faire leur eau potable; et nous ne savions si la



25 octobre. — Nouvelle attaque de trois ours.

lumière qu'ils avaient vue était celle de la lune ou du jour, ce qui engendra des opinions contraires, l'un disant que c'était le jour, l'autre que c'était la nuit. Mais quand nous eûmes bien considéré la chose, nous reconnûmes que c'était bien le plus haut du jour [1].

Le 8 novembre, les nôtres allérent chercher encore un traîneau de bois à brûler. Nous prîmes aussi un renard blanc et vîmes en mer beaucoup d'eau ouverte. Le même jour, nous avons partagé le pain, et chaque personne eut pour sa part 4 livres 5 onces pour huit jours, de manière que nous n'eûmes pour huit jours qu'un tonneau de pain, tandis qu'auparavant nous en avions mangé autant en cinq ou six jours. La provision de poisson sec et de viande était encore assez abondante. La cervoise qui nous restait avait en grande partie perdu sa force par la gelée.

Le 9, la lumière du jour fut bien petite, de manière qu'il fit bien brun.

Le 10, le temps était calme, et les nôtres allèrent au navire pour voir comment tout y était disposé, et ils trouvèrent qu'une quantité d'eau assez grande y était entrée.

[1] Dans la partie septentrionale du Spitzberg, le soleil reste perpétuellement sous l'horizon environ depuis le 22 octobre jusqu'au 22 février. Cette longue nuit d'hiver, quoique triste, n'est pas néanmoins aussi obscure qu'on pourrait le supposer, car le soleil, même dans sa plus grande déclinaison au sud, s'approche de l'horizon de 13 degrés et demi, et produit un faible crépuscule pendant le quart de chaque vingt-quatre heures.

Le 11 novembre, nous avons disposé un cerceau avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer sans se trouver pris, et nous pouvions, de dedans la maison, le fermer comme une ratière.

Le 12, le temps était couvert, et nous commençâmes à distribuer le vin, à chacun une demi-pinte par jour, et le reste de l'eau de neige fondue.

Le 13, le temps fut bien rude, le vent de l'est, avec une rude chasse de neige.

Le 18, le maître pilote dépaqueta une pièce de gros drap, qu'il distribua à tout le monde pour en faire l'usage que chacun pourrait imaginer contre le froid.

Le 19, fut ouverte la caisse au drap de linge pour en faire des chemises.

Le 20, nous avons lavé nos chemises; mais il faisait si froid que, étant lavées et tordues, elles se gelèrent, hors de l'eau chaude, si roides que, quand on les mettait devant un grand feu, le côté mis contre le feu dégelait quelque peu, et l'autre qui était en arrière du feu demeurait roide et glacé, en sorte qu'on les eût plutôt déchirées que de séparer l'une d'avec l'autre; de manière qu'il fallait les remettre dégeler dans une eau presque bouillante, tant le froid était grand.

Le 21, nous avons décidé que chacun à son tour fendrait le bois, pour soulager de ce travail le cuisinier, qui avait assez de faire la cuisine deux fois le jour et fondre la neige pour notre boisson. Néanmoins, le capitaine et le pilote furent exemptés de cet ouvrage.

Le 22, nous avions encore six grands fromages de vache, dont nous mangeâmes un en commun; et de ceux qui restaient, il en fut donné un à chacun pour sa part.

Le 23, les renards se présentant plus que de coutume, nous n'avons pas voulu perdre l'occasion; nous fîmes quelques piéges de planches épaisses, mettant des pierres dessus, et plantant tout alentour des piquets jusqu'au fond, afin que s'ils creusaient par-dessous, ils ne pussent s'échapper.

Le 24, nous nous préparâmes de nouveau à entrer au bain pour nous baigner, car quelques-uns se sentaient indisposés. A cette cause, nous entrâmes au bain à quatre, et quand nous en fûmes sortis, le chirurgien nous donna une purgation, qui nous aida grandement. Nous prîmes ce même jour quatre renards.

Le 25, nous prîmes deux renards avec un piége que nous avions dressé à cette fin.

Le 26, le temps fut bien rude et tempêtueux, avec si horrible chasse de neige que nous fûmes entièrement enfermés dans la maison.

Le 27, le temps fut clair et serein; nous fîmes plusieurs piéges pour prendre les renards, car nous ne pouvions laisser perdre cette commodité, parce qu'ils nous servaient de nourriture, comme si Dieu les eût envoyés en notre nécessité, et nous n'avions pas trop à manger.

Le 28, le temps était fort rude et tempêtueux, avec terrible chasse de neige, par laquelle nous fûmes derechef assiégés dans la maison, de manière qu'on n'en pouvait sortir, car toutes les portes furent fermées par le vent.

Le 29, le temps était serein et beau et l'air fort clair. Le vent était nord. Nous avons fait une ouverture en creusant dans la neige, de manière que nous avions une porte libre pour en sortir. Étant sortis, nous trouvâmes tous les piéges couverts de neige. Nous les avons nettoyés, et derechef tendus pour prendre des renards; nous en prîmes un ce même jour. Ils nous servaient non-seulement de nourriture, mais avec les peaux nous nous fîmes des bonnets pour être mieux préservés du grand froid.

Le 30, le temps était fort clair et serein et le vent ouest. Nous allâmes, au nombre de six, au navire pour en voir la disposition, et, venant sous le tillac, nous y prîmes un renard tout vif.

Le 1er décembre, le temps fut rude et le vent sud-ouest, avec une chasse bien grande de neige, qui derechef nous assiégea en notre maison, ce qui causa une fumée si grande que difficilement nous pouvions faire du feu. C'est pourquoi nous demeurâmes la plupart du temps dans nos cabanes; toutefois, le cuisinier fut forcé de faire le feu pour cuisiner.

Le 2, continua le même temps, qui nous retenait à la maison, et il nous était difficile de rester auprès du feu à cause de la fumée. C'est pourquoi nous demeurâmes le plus de temps possible en nos cabanes. Nous fîmes alors chauffer des pierres que nous nous donnâmes l'un à l'autre en nos cabanes pour nous réchauffer les pieds, car le froid et la fumée étaient insupportables.

Le 3, le même temps continua encore; et, gisant en nos cabanes, nous pouvions alors ouïr craquer la glace en mer, qui était bien à une demi-lieue de nous; c'était un horrible bruit, de manière que

nous pensions que les grandes montagnes de glace que nous avions vues l'été s'amoncelaient les unes sur les autres. Et comme ces deux ou trois jours, à cause de la grande fumée, nous ne fîmes pas autant de feu qu'auparavant, il gela si fort dans la maison, que les parois et le sol furent gelés à la profondeur de deux doigts, même dans les cabanes où nous étions couchés. Durant ces trois jours, où nous n'étions pas sortis, à cause du mauvais temps, nous préparâmes l'horloge de sablon de douze heures, et nous y primes garde continuellement, afin de ne pas nous abuser sur le temps; car l'autre horloge était si gelée qu'elle ne pouvait tourner, bien qu'on en eût augmenté le poids.

Le 4, le temps était bien beau et serein, et le vent nord. Alors nous avons commencé à creuser pour faire une ouverture à travers la neige qui nous avait assiégés et avait obstrué nos portes. Et comme nous vîmes que ce serait souvent à faire, il fut ordonné que cet ouvrage serait fait par nous tous, chacun à son tour, à l'exception du capitaine et du pilote.

Le 5, le temps était bien clair et serein, et le vent d'est. Alors nous nettoyâmes derechef les piéges à prendre les renards.

Le 6, derechef le temps fut rude, et le vent d'est extrêmement froid et presque insupportable, de manière que nous nous regardions piteusement l'un l'autre, craignant que si le froid augmentait encore, nous n'eussions à périr de froid; car si grand feu que nous fissions, nous ne pouvions nous réchauffer. Le vin de Xérès, qui est si chaud, gela tellement qu'il fallut le faire dégeler sur le feu le jour de la distribution. Tous les deux jours, il en était distribué une petite mesure d'environ une demi-pinte. Pour le surplus, nous étions réduits à l'eau de neige fondue qui s'accordait bien mal avec le froid.

Le 7, continua le rude temps avec une tempête violente venant du nord-est, qui produisit un froid horrible. Comme nous ne savions aucun moyen pour nous en garantir, et que nous délibérions ensemble sur ce que nous pourrions faire de mieux, l'un des nôtres, en cette extrême nécessité, proposa d'user de la houille que nous avions apportée du navire en notre maison et d'en faire du feu, parce que le feu en est ardent et de longue durée. Sur le soir, nous fîmes un grand feu de cette houille, qui donna une grande chaleur; mais nous ne primes pas garde à ce qui en pourrait advenir; car, comme la chaleur nous ranima entièrement; nous cherchâmes à la retenir longtemps. A cette fin, nous trouvâmes bon de bien étouper tous les huis et la cheminée, pour tenir la douce chaleur enclose. Et ainsi chacun alla dormir en sa cabane, bien animé par cette chaleur acquise, et nous discourûmes longtemps ensemble. Mais à la fin, il nous prit un tournoiement de tête, toutefois à l'un plus qu'à l'autre; et nous nous en aperçûmes premièrement à l'un des nôtres qui était malade, et qui, par cette raison, le pouvait moins endurer. Et aussi par nous-mêmes, nous sentîmes qu'une grande angoisse nous surprit, de manière que quelques-uns qui furent les plus vaillants sortirent de leurs cabanes et commencèrent par déboucher la cheminée, puis après ouvrirent l'huis. Mais celui qui ouvrit l'huis s'est évanoui et tomba sans connaissance sur la neige; ce qu'apercevant, j'y courus et le trouvai couché tout évanoui. Je m'en allai en hâte chercher du vinaigre et lui en frottai la face jusqu'à ce qu'il revînt de sa pâmoison. Puis après, quand nous fûmes revenus à nous, le capitaine donna à chacun un peu de vin pour nous réconforter le cœur.

Le 8, le temps était fort rude, le vent nord et l'air extrêmement froid; mais nous n'osions plus faire de feu de houille, comme le jour précédent, car le malheur nous avait rendus sages et nous apprit que, pour éviter un mal, nous ne devions pas tomber dans un autre qui fût pire.

Le 9, le temps était serein et fort clair et le ciel plein d'étoiles. Alors nous avons entièrement ouvert la porte qui était toute fermée par la neige. Nous avons aussi préparé les piéges pour prendre les renards.

Le 10, continua le temps beau et serein, et le ciel plein d'étoiles. Alors nous primes deux renards qui nous vinrent bien à propos, car les viandes commençaient à diminuer et le froid augmentait de plus en plus, et leurs peaux aussi nous furent utiles.

Le 11, continua le temps clair, avec une extrême froidure, telle que celui qui ne l'a pas éprouvée ne voudrait pas le croire; même les souliers, gelés à nos pieds, étaient aussi durs que de la corne, et intérieurement ils étaient couverts de glace, de manière que nous ne pouvions plus nous en servir. Mais nous nous fîmes, avec le dessus des peaux de moutons que nous avions apportées, d'amples galoches,

dans lesquelles nous pouvions entrer chaussés de trois ou quatre chaussons mis l'un sur l'autre pour nous tenir les pieds chauds.

Le 12 décembre, le temps était bien beau et l'air bien pur. Le vent était nord-ouest, mais extrêmement froid, de manière que les souliers, les parois et les cabanes furent par-dedans gelés d'un doigt d'épaisseur; même les vêtements sur nos corps étaient tout blancs de la gelée et de la glace. Et bien



Piéges à renards.

que quelques-uns eussent proposé de faire derechef un feu de houille pour avoir de la chaleur, et de laisser la cheminée ouverte, nous ne l'osâmes tenter à cause des exemples récemment advenus qui nous effrayaient.

Le 13, le temps était fort clair, avec un vent d'est. Alors nous prîmes derechef un renard, et nous fîmes toute diligence pour avoir les piéges prêts, ce qui nous donna grand travail et grand'peine, car sitôt que nous étions un peu trop hors de la maison, la gelée nous causait des pustules aux oreilles et à la face.

Le 15, continua encore le temps serein et clair. Ce même jour nous prîmes deux renards et nous vîmes venir sur l'horizon, à l'est-sud-est, la lune, ayant l'âge de vingt jours.

Le 16, continua ce beau et fort clair temps; le vent était nord-est. Alors nous n'avions plus de bois à la maison, tout était brûlé; mais tout alentour de la maison, il y en avait encore une bonne partie sous la neige. Alors il nous fallut à grand'peine et travail creuser la neige pour l'en retirer et le porter ainsi à la maison, chacun à son tour, deux à deux. Et il fallut hâter notre labeur, car on ne pouvait longtemps demeurer hors de la maison, à cause du froid extrême et insupportable, bien que nos têtes fussent couvertes de peaux de renards et nos corps de doubles vêtements.

Le 17, continua le vent de nord-est et un temps fort serein et clair, avec une extrême gelée, de manière que nous nous disions l'un à l'autre que si un grand tonneau plein d'eau était mis hors de la maison, il serait en une nuit gelé de haut en bas.

Le 18, continua le vent de nord-est et un temps clair et serein. Alors nous allâmes à sept vers le navire pour voir en quel état il était. Ayant battu le briquet pour voir si l'eau était augmentée, nous y trouvâmes un renard que nous prîmes et apportâmes à la maison, et que nous avons mangé. Quant à l'eau, nous trouvâmes qu'en dix-huit jours que nous n'y avions été, elle avait crû de la hauteur d'un pouce, bien que cela ne fût pas de l'eau, mais de la glace, car l'eau avait gelé aussitôt qu'elle était venue au-dessus : aussi les grands tonneaux d'eau, que nous avions chargés en Hollande, furent gelés jusqu'au fond.

Le 19, le temps fut bien beau et clair, et le vent sud. Alors nous nous sommes réconfortés l'un l'autre, nous disant que le soleil était presque à demi-chemin de son retour vers nous, ce que nous désirions grandement, car c'était une chose bien fâcheuse que d'être sans la lumière du soleil, et privés de la plus excellente créature de Dieu, qui fait réjouir tout l'univers.

Le 20, le temps était serein avant midi; nous prîmes alors un renard. Mais sur le soir survint une tempête si grande et une si excessive chasse de neige, que la maison fut tout alentour ensevelie dans la neige.

Le 21, le temps était serein, et le vent nord-est. Alors nous avons vidé le passage de la porte, fait une ouverture et disposé les piéges à prendre les renards, qui nous vinrent bien à propos pour manger.

Le 22, le temps fut derechef bien rude et le vent sud-ouest, avec une excessive chasse de neige, qui obstrua entièrement les portes de la maison, de manière qu'il nous fallut creuser la neige pour sortir..

Le 23, ce temps rude continua, avec une excessive chasse de neige. Mais notre confort venait de ce que le soleil était sur son retour vers nous; car selon notre compte, il devait être ce jour au *tropique du Capricorne*, qui est l'extrême limite du soleil vers le sud de la ligne équinoxiale, passé laquelle il retourne vers le nord.

Le 24, veille de Noël, le temps était serein. Nous avons creusé la terre pour ouvrir la maison, et, regardant la mer, nous vîmes beaucoup d'eau ouverte, car nous avions entendu craquer et flotter la glace; et bien qu'il ne fût pas jour, nous pouvions voir à cette distance. Sur le soir, il fit grand vent, avec très-grande chasse de neige venant du nord-est, de manière que l'ouverture de la maison par nous faite fut incontinent obstruée par la neige.

Le 25, jour de Noël, le temps fut bien rude, et le vent nord-ouest. Et bien que le temps fût fort rude, nous entendîmes courir les renards sur notre maison; ce que quelques-uns disaient être un mauvais présage. Et quand en disputant il fut demandé pourquoi c'était un mauvais présage, il fut répondu : « Parce qu'on ne pouvait les mettre en un pot ou à la broche, ce qui eût été bon présage. »

Le 26, continua le rude temps, et le vent nord-ouest. La froidure était si grande qu'on ne pouvait se réchauffer, et pourtant nous usions de tous les moyens, en faisant grand feu, en nous bien couvrant, et usant de pierres échauffées à nos pieds. Néanmoins il gela blanc dans l'intérieur de la cabane. C'est pourquoi nous nous regardâmes souvent piteusement l'un l'autre, nous réconfortant du mieux que nous pouvions, nous disant que nous étions à la descente de la montagne, c'est-à-dire que le soleil revenait vers nous, ce qui était vrai, car les jours qui s'allongent sont les plus froids; mais l'espoir adoucit la peine.

Le 27, continua encore ce rude temps, et le vent nord-ouest; tellement qu'en ces trois jours nous n'étions pas sortis de la maison, ni n'avions mis la tête dehors. Dans la maison, il fit si horriblement froid, qu'étant assis près d'un grand feu, et nous brûlant presque le devant des jambes, nous gelions par derrière et étions comme couverts de glace, ni plus ni moins que les villageois quand ils entrent le matin aux portes des villes après avoir cheminé la nuit.

Le 28, continua encore ce rude temps, et le vent était ouest. Mais sur le soir, le temps commença à s'adoucir : c'est pourquoi l'un des nôtres fit un trou à l'une des portes de la maison, et sortit par là pour sentir la disposition de l'air; mais il la trouva telle qu'il n'y fut pas longtemps arrêté. Et il nous récita qu'il avait si fort neigé que la neige s'élevait plus haut que notre maison; et que s'il y était demeuré quelque peu davantage, la gelée lui aurait coupé les oreilles.

Le 29, l'air était calme, le temps couvert, et le vent sud. Ce même jour, celui qui était de service fit l'ouverture de la porte de la maison, et il creusa un trou dans la neige, par lequel on sortit comme d'un cellier, par sept ou huit degrés, et chaque degré était d'un pied de haut. Nous préparâmes derechef

les piéges pour prendre les renards, dont nous n'avions pris aucun depuis quelques jours. Et il advint qu'un de nos compagnons en nettoyant les piéges trouva, en l'un d'eux, un renard mort, qui était gelé dur comme une pierre, lequel, apporté à la maison, devant le feu, fut dégelé et écorché, puis quelques-uns des nôtres l'ont mangé.

Le 30, le temps fut derechef fort rude, avec tempête, le vent d'ouest et une grande chasse de neige; de manière que tout le travail que nous avions fait les jours précédents à faire les degrés fut fait en vain et perdu; car tout fut derechef couvert de neige, et plus haut qu'auparavant.

Le 31, continua ce rude temps avec tempête. Le vent était nord-ouest, et nous fûmes enfermés dans la maison comme si nous avions été prisonniers. Et la froidure était si énorme qu'à grand'peine le feu donna de la chaleur; car, quand nous mîmes les pieds près du feu, nous brûlâmes plutôt nos chaussures que nous ne sentîmes la chaleur; de manière que nous avions continuellement assez à faire de les réparer; et même, si nous n'eussions plutôt senti l'odeur que la chaleur, nous les aurions entièrement brûlées avant de nous en être aperçus.

ANNÉE 1597.

Après que l'année eut fini dans un froid extrême, dans le péril et dans une grande incommodité, nous sommes entrés dans l'an 1597 de la nativité de Notre-Seigneur; et le commencement fut comme avait été la fin de l'année précédente de 1596; car le mauvais temps continua, froid et tempêtueux, avec abondance de neige; de manière qu'il nous fallut demeurer enclos en la maison. Le vent était ouest. Le même jour, nous avons commencé à répartir le vin par portions, à très-petite mesure, et cela en deux jours une fois. Et comme nous craignions qu'il ne s'écoulât encore un temps long avant que nous ne sortissions de cette place, ce dont quelquefois nous avions un petit espoir, quelques-uns épargnaient même le vin tant et si longtemps qu'ils pouvaient, pour le cas où ce temps durerait encore longtemps, afin qu'ils pussent alors avoir quelques provisions.

Le 2 janvier, le rude vent continua, avec grande tempête, chasse de neige et gelée, de manière qu'en quatre ou cinq jours nous n'avons pas osé mettre la tête hors de la maison. Par ce froid extrême, tout le bois qui était à la maison fut presque brûlé. Néanmoins, nous n'osâmes pas sortir pour aller querir du bois, parce qu'il gela si fort qu'il n'était pas possible d'endurer le froid. Mais, en cherchant diligemment, nous trouvâmes à la porte quelque bois superflu. Nous l'avons coupé et avons aussi fendu le bloc sur lequel se battait le poisson sec, et nous nous aidâmes nous-mêmes du mieux qu'il nous fut possible.

Le 3, le temps rude et tempêtueux continua encore avec chasse de neige et extrême froidure. C'est pourquoi nous fûmes contraints de demeurer serrés en la maison, avec petite provision de bois à brûler.

Le 4, le même temps continua, et nous fûmes forcés de demeurer à la maison. Mais, pour connaître quel était le vent, nous poussâmes une demi-pique, par la pipe de la cheminée, avec une banderole de linge. Néanmoins, il nous fallut à tout instant regarder comment elle ventilait; car sitôt qu'elle était hors de la cheminée, elle se gelait et devenait dure comme du bois. Et alors elle ne pouvait tourner ni ventiler; de manière que nous nous dîmes l'un à l'autre : « Quel froid extrême il doit faire hors de la maison! »

Le 5, le temps était adouci. Alors nous avons de nouveau creusé la neige et ouvert la porte assez pour pouvoir sortir de la maison. Nous portâmes dehors toute l'ordure qui y avait été entassée pendant que nous y avions été renfermés, et nous apprêtâmes toutes choses, apportant du bois à la maison et le fendant. Nous fûmes occupés à cela tout le jour, afin de faire une provision aussi grande que possible, dans la crainte que nous ne fussions assaillis de nouveau comme nous l'avions été. La maison étant ensevelie sous la neige, nous pratiquâmes trois passages ou sorties; ensuite nous ôtâmes la porte et creusâmes un grand trou ou concavité sous la neige, hors de la maison, à la façon d'une voûte ou cave, pour y jeter toute ordure. Ayant ainsi travaillé tout le jour, il nous souvint que c'était la veille des

Rois. C'est pourquoi nous avons demandé au capitaine qu'au milieu de notre misère nous pussions nous réunir un peu, y employant une partie du vin qu'on devait nous distribuer de deux en deux jours; de manière que nous avons ce soir récréé nos esprits et élu un roi. Ayant deux livres de farine, nous fîmes des crêpes à l'huile. Et chacun apporta un biscuit de pain blanc, que nous avons trempé dans le vin et mangé. Et il nous sembla que nous étions en notre patrie et entre nos parents et amis; et nous en fûmes autant récréés que si nous eussions fait un banquet d'honneur, tant nous y trouvâmes bonne saveur. Nous fîmes aussi un roi à l'aide de billets, et notre maître canonnier fut roi de Nouvelle-Zemble, pays enclos entre deux mers et bien long de 200 lieues (¹).

Le 6, le temps fut serein, et le vent nord-est. Alors nous sommes sortis de la maison et avons préparé les piéges pour prendre les renards qui formaient notre venaison. Nous avons aussi creusé un grand trou dans la neige, sous laquelle notre bois à brûler fut caché.

Le 7, le temps fut de nouveau rude, et le vent nord-ouest, avec chasse de neige et froid excessif, ce qui nous donna grande crainte d'être forcés de garder la maison.

Le 8, le temps fut clair et serein, et le vent nord. Alors nous avons derechef préparé les piéges pour prendre le gibier, dont nous étions très-friands. Alors on commença parfois à voir et apercevoir que la lumière du jour augmentait, le soleil étant sur son retour vers nous, ce qui nous réjouit grandement.

Le 9, le temps fut assez rude, et le vent nord-ouest, mais pas si froid que les jours précédents; de manière que nous pûmes quelque temps être hors de la maison pour nettoyer les piéges. Néanmoins, il n'était pas besoin de nous commander de retourner à la maison ou de revenir bientôt.

Le 10, le temps fut assez rude, et le vent nord. Alors nous allâmes à sept au navire, bien armés. En arrivant, nous trouvâmes le navire en son ancien état; nous y vîmes aussi des traces d'ours, tant petits que grands, signe que plus d'un y avait été. Ensuite, descendant dans le bas du navire, nous fîmes du feu à l'aide du briquet; et allumant une chandelle, nous trouvâmes que l'eau avait crû dans le navire de la hauteur d'un pied.

Le 11, le froid diminua un peu, en sorte que nous vînmes plus hardiment à l'air, et que nous fîmes environ un quart de lieue pour aller vers une montagne chercher des pierres que nous mettions auprès du feu pour nous réchauffer dans les cabanes.

Le 13, nous commençâmes à voir que la lumière du jour commençait à croître. Nous courûmes alors hors de la maison, jetant la boule, c'est-à-dire la boule qui était sous la banderole du navire, et qu'auparavant nous ne pouvions pas voir courir.

Le 14, le temps était calme et l'air ouvert; le vent était ouest; et nous prîmes le même jour deux renards.

Le 15, le temps était bien clair et serein, et le vent ouest. Nous allâmes au navire au nombre de six. En arrivant, nous trouvâmes le piége aux renards que nous avions mis en un trou du tillac, tiré hors du trou, traîné assez loin du navire et déchiré par les ours, ainsi que nous pouvions nous en apercevoir par les traces.

Le 16, le temps était serein et clair, et le vent nord. Nous sommes de nouveau sortis de la maison pour fortifier nos corps, en allant, jetant la boule et courant. Nous aperçûmes vers midi quelque rougeur en l'air, comme une lumière ou signe précurseur du soleil approchant.

Le 17, le temps était bien clair, et le vent nord. Nous aperçûmes de plus en plus que le soleil nous approchait, et nous sentîmes un peu plus de chaleur pendant le jour. De sorte que, quand nous avions fait bon feu, de grandes pièces de glace se détachaient parfois des parois et du sol de notre maison; il dégelait en nos cabanes, et l'humidité en découlait, ce qui auparavant n'était pas encore arrivé, quelque grand feu que nous eussions fait. Mais la nuit, la gelée était forte comme auparavant.

Le 18, le temps continua clair et beau; le vent était sud-est, et notre bois commençait assez à diminuer. C'est pourquoi nous parlâmes derechef de faire un feu de houille sans fermer la cheminée, afin que nous ne fussions pas exposés à perdre connaissance; ce qui fut fait et ne réussit pas mal. Néan-

(¹) La superficie de la Nouvelle-Zemble est évaluée à 215 500 kilomètres carrés.

moins le meilleur nous sembla encore de garder la houille et de brûler le bois avec plus de parcimonie, afin que la houille pût nous servir quand nous retournerions dans la patrie.

Le 19 janvier, le temps serein et clair continua ; le vent était nord. Mais notre pain commençait petit à petit à diminuer ; et comme quelques tonneaux n'avaient pas leur plein poids, il fallut diminuer les portions. Nous consommâmes ainsi ce que nous avions peu à peu épargné. Par le beau temps, quelques-uns des nôtres allèrent quelquefois au navire, où était encore un demi-tonneau de pain qu'on pensait garder pour le dernier, et ils en prirent secrètement un biscuit ou deux.

Le 20, l'air fut couvert et le temps calme. Le vent était sud-ouest. Ce jour-là nous demeurâmes à la maison, fendant le bois à brûler et rompant quelques tonneaux vides. Nous jetâmes par-dessus la maison les cercles de fer.

Le 21, le temps était serein et beau, et le vent ouest. Alors la capture des renards commença à diminuer ; ce qui fut un présage que les ours étaient sur leur retour, comme depuis nous nous en sommes aperçus ; car, pendant tout le temps que les ours furent absents, les renards vinrent ; et, vers le retour des ours, l'abondance des renards cessa.

Le 22, le beau temps continua ; le vent était ouest. Alors, nous allâmes derechef aux champs jeter la boule, et nous vîmes que la clarté du jour augmentait. En sorte que quelques-uns des nôtres disaient que le soleil se montrerait bientôt. Mais Guillaume Barentz y contredit, disant que c'était deux semaines trop tôt.

Le 23, le temps était bien serein et bien calme, et le vent sud-ouest. Alors nous allâmes à quatre au navire, nous confortant l'un l'autre, louant Dieu de ce que le plus rude de l'hiver était passé, et spérant que le temps viendrait où nous pourrions réciter toutes ces choses en notre patrie. Arrivés au navire, nous reconnûmes que l'eau augmentait peu à peu et devenait plus haute ; et, prenant chacun un biscuit ou deux, nous retournâmes ainsi à la maison.

Le 24, le temps beau et clair continua, et le vent d'ouest. Alors je suis allé avec Jacques Heemskerck vers le rivage de la mer, au côté méridional de la Nouvelle-Zemble, où tout le premier, contre notre opinion, j'aperçus le bord du soleil. C'est pourquoi nous retournâmes incontinent à la maison, pour annoncer à Guillaume Barentz cette bonne nouvelle. Guillaume Barentz, expert et bon pilote, ne le voulait pas croire, parce qu'il s'en fallait encore quatorze jours que le soleil, à cette hauteur du pôle, dût apparaître. Nous, au contraire, contredisant, affirmâmes que nous avions vu le soleil. Sur quoi furent faites diverses gageures.

Le 25, l'air était couvert et obscur, et le vent ouest, ce qui mit en doute qu'on eût vu le soleil. Et furent ainsi faites diverses gageures, et nous regardâmes continuellement si le soleil ne se montrerait pas. Le même jour apparut un ours (nous n'en avions pas vu tout le temps que le soleil avait été absent), venant du sud-ouest vers notre maison. Mais nous fîmes grand bruit, et il n'approcha pas plus près, et se retira derrière nous.

Le 26, le temps était serein et fort clair ; mais, à l'horizon, il y avait une barre ou nuée noire ; en sorte qu'on n'y pouvait voir le soleil. Alors nos autres compagnons pensaient que ne nous l'avions pas vu le 24, que le soleil ne nous était pas apparu, et ils se moquaient de nous. Mais nous soutînmes notre premier dire, que nous avions vu le soleil, bien que ce ne fût pas son corps entier. Sur le soir, un des nôtres, malade, fut fort débile et se sentit très-mal disposé, car la maladie lui avait longtemps duré. Nous le réconfortâmes du mieux qu'il nous fut possible, et l'admonestâmes de son salut. Il mourut après minuit.

Le 27, le temps était serein et très-clair, et le vent sud-ouest. Le matin nous avons creusé une fosse dans la neige, à peu de distance de la maison. Mais le froid était encore si vif qu'on ne pouvait longtemps demeurer dehors. Nous creusâmes quelque peu de temps, chacun à notre tour, les uns allant auprès du feu pendant que d'autres venaient les remplacer au travail. Enfin nous atteignîmes une profondeur de sept pieds, où l'on pouvait ensevelir le mort. Ensuite, nous prononçâmes un sermon funèbre, avec des oraisons et des psaumes. Alors nous sommes tous ensemble sortis pour ensevelir le corps mort, puis nous sommes revenus à la maison faire le banquet. Cependant nous devisions ensemble de l'excessive neige qui tombait journellement, et nous nous disions qu'à tout événement, quand bien même la maison serait encore une fois bloquée par la neige, on pourrait bien sortir par la cheminée.

Là-dessus, le capitaine monta par la cheminée pour sortir, et un matelot courut dehors pour voir si le capitaine sortirait; et venant en baut, sur la neige, il vit le soleil et nous appela tous. Nous sommes tous ensemble sortis en grande hâte, et nous vîmes l'entière rondeur du soleil, un peu au-dessus de l'horizon. Alors il fut hors de tout doute que nous avions vu le soleil le 24 janvier, ce dont nous nous réjouîmes fort tous ensemble, louant Dieu grandement de sa grâce, et de cette grande lumière resplendissante qui était derechef levée.

Le 28, le temps fut très-beau et clair, et le vent ouest. Alors nous nous promenâmes de temps en temps, nous exerçant à aller, à courir, et quelquefois à jeter la boule, pour assouplir nos membres, maintenant que nous pouvions y voir. Car, comme nous avions été longtemps accroupis, plusieurs étaient malades de la maladie appelée le scorbut.

Le 29, le temps était bien rude, avec chasse de neige; le vent était nord-ouest.

Le 30, le temps fut nébuleux et le vent d'est, et nous fîmes de nouveau un trou par la porte. Nous rejetâmes la neige pas plus avant que la porte; car sitôt que nous aperçûmes la disposition du temps hors de la maison, le désir de sortir s'évanouit.

Le 31 janvier, le temps était beau et calme, et le vent de l'est; alors nous avons dégagé la porte et jeté la neige par-dessus la maison; et nous vîmes à l'air voir le soleil bien clair luisant, ce qui nous réjouit. Cependant nous vîmes venir un ours, droit vers la maison; en sorte que nous sommes entrés tout bellement en la maison, pour l'attendre; et quand il s'approcha, nous l'avons arquebusé tout près de la porte; mais il nous échappa encore.

Le premier jour de février, veille de la Purification, le temps était rude et tempêtueux, avec grande tourmente et chasse de neige, de manière que la maison fut de nouveau fermée par la neige, et nous y demeurâmes enfermés; le vent était nord-est.

Le 2, ce rude temps continua, ce qui nous fit perdre de nouveau courage; car, dans l'espoir d'un adoucissement de température, nous n'avions pas fait si bonne provision de bois qu'auparavant.

Le 3, le temps était encore serein et clair, et le vent d'est. Mais le brouillard qui survint nous empêcha de voir le soleil, et nous ne fûmes guère réjouis de ce que la bruine nous vint derechef visiter plus qu'elle n'avait fait en hiver. Nous avons de nouveau, en creusant, ouvert la porte, et apporté à la maison le bois qui était auprès de la porte, après l'avoir, à grand travail, tiré de dessous la neige.

Le 4, le temps était de nouveau bien rude, avec violente chasse de neige; le vent était sud-ouest, et nous fûmes derechef enfermés dans la neige. Mais nous ne prîmes pas alors tant de travail et de peine à creuser pour ouvrir la porte; car, quand la nécessité nous pressait de sortir de la maison, nous sortions par la cheminée, et nous rentrions par le même chemin.

Le 5, continua ce rude temps. Le vent était à l'est, avec grande chasse de neige; c'est pourquoi nous demeurâmes enfermés dans la maison, et nous n'avions d'autre issue que la cheminée.

Le 6, le très-rude temps continua encore avec tempête et chasse de neige; mais nous cessâmes chaque jour de creuser la neige et d'ouvrir la porte, parce que nous étions déjà accoutumés à monter par la cheminée, ce que quelques-uns d'entre nous estimaient fort facile.

Le 7, le rude temps continua; le vent était sud-ouest, avec chasse de neige; en sorte que nous fûmes contraints de garder la maison; ce qui nous fâcha plus qu'auparavant de n'avoir point la vue du soleil, après l'avoir revu et en avoir senti la douceur.

Le 8, le temps devint plus doux, et l'air serein et clair, avec un vent de sud-ouest. Alors nous vîmes lever le soleil au sud sud-est, et le vîmes se coucher au sud sud-ouest.

Le 9, le temps était clair et beau, et le vent sud-ouest; mais alors nous ne pouvions voir le soleil, parce que l'air était nébuleux vers le sud, où il devait se lever.

Le 10, le temps était si serein et si calme que nous ne pouvions savoir quel était le vent. Et nous commençâmes à sentir quelque peu la chaleur du soleil; mais, sur le soir, il commença un peu à venter de l'ouest.

Le 11, le temps était serein et calme, et le vent sud. Sur le midi, il vint un ours vers notre maison, et nous l'avons attendu avec nos mousquets; mais il n'approcha pas assez près pour que nous le pussions arquebuser. Dans la même nuit, nous avons de nouveau entendu le bruit des renards, que nous n'avions pas entendus depuis le retour des ours.

Le 12, le temps était bien beau et calme, et le vent sud-ouest. Alors nous avons derechef nettoyé et préparé les piéges. Cependant il vint un grand ours vers la maison et vers nous, ce qui nous fit aller en hâte vers la maison, et nous avons pris et braqué nos arquebuses et mousquets à notre porte; et, comme il arrivait droit vers la porte, il fut atteint si fortement à la poitrine, que le plomb, passant par son cœur et le long de son corps, sortit tout près de la queue, si bien que le plomb était plat comme un



Le Renard bleu ou Isalis (¹). — D'après l'Atlas du *Voyage au Nord*, de Gaimard.

denier de cuivre aplati avec un marteau. L'ours, sentant ce coup, fit encore un grand saut en reculant, et courut à environ 20 ou 30 pieds de la maison, où il tomba à terre. Alors nous courûmes en hâte hors de la maison, et le trouvâmes encore en vie, élevant la tête vers nous, comme s'il eût voulu voir celui qui lui avait donné le coup. Mais ayant autrefois éprouvé ses forces, et nous méfiant encore, nous lui tirâmes à travers le corps deux coups de mousquet qui l'achevèrent. Alors nous lui avons ouvert le corps et ôté les entrailles; puis, le traînant devant la maison, nous l'avons écorché, et avons retiré du corps bien 100 livres de saindoux, qui nous vint bien à propos pour le fondre et le brûler à la lampe; car dorénavant nous en usâmes plus libéralement, laissant les lampes allumées toute la nuit, ce qu'auparavant nous n'avions pas fait, faute de graisse; et même chacun avait, selon son plaisir, une lampe ardente en sa cabane. La peau de cet ours était longue de 9 pieds et large de 7.

Le 13, le temps était serein, avec un rude vent d'ouest. Nous eûmes alors plus de lumière dans la maison, et en lisant ou faisant quelque autre chose, nous passâmes mieux le temps que nous n'avions fait jusqu'alors, quand par les ténèbres du jour et de la nuit nous pouvions mal voir, faute de lampes ardentes.

(¹) « Le renard bleu ou isatis est de couleur cendré-foncé; il a le dessous des doigts garni de poils, et il est souvent blanc en hiver. Il habite le nord des deux continents, surtout la Norvége et la Sibérie. Sa fourrure est très-estimée. » (Cuvier, *Règne animal illustré.*)

La 14, le temps était serein, avec un rude vent d'ouest avant midi; mais après midi le temps fut calme. Alors nous sommes allés à cinq vers le navire pour voir comment il était disposé, et nous trouvâmes que l'eau avait augmenté, mais guère.

Le 15, le temps était rude, et il y eut une tempête violente du sud-ouest, avec une très-grande chasse de neige, tellement que la maison fut derechef enfermée. La nuit, les renards vinrent chercher



12 février 1597. — Les Hollandais tuent, tout près de la maison, un ours dont la graisse sert à les éclairer.

la chair morte de l'ours qui était gisant près de la maison. Nous craignions aussi que tous les ours d'alentour ne vinssent vers nous, et, par ce motif, nous trouvâmes bon d'enfouir dans la neige le corps de cet ours dès que nous sortirions de la maison.

Le 16, ce rude temps continua, et la neige, et le vent de sud-ouest. C'était le jour des Carêmaux, et nous nous récréâmes un peu en notre tristesse et fâcherie : chacun apporta une portion de vin, en réjouissance de l'hiver qui diminuait et du temps plaisant qui approchait.

Le 17, le temps était calme et bon, l'air obscur et le vent sud. Alors nous avons derechef ouvert notre porte et rejeté la neige. Nous mîmes le corps de l'ours au trou d'où nous avions tiré le bois, en le refermant, afin que les ours ne vinssent pas vers la maison. Nous avons derechef préparé les piéges pour prendre les renards. Ce même jour, nous allâmes à cinq vers le navire pour en voir la disposition, et nous le trouvâmes en assez mauvais état; nous y trouvâmes plusieurs traces d'ours, comme si en notre absence ils en eussent pris possession.

Le 18, le temps était rude, avec grande chasse de neige et grand froid. La nuit, comme nous avions des lampes ardentes et que quelques-uns des nôtres veillaient tard, ils entendirent passer par-dessus la maison quelques bêtes, qui semblaient plus grandes qu'elles n'étaient, tant la neige craqua; et ils crurent que c'étaient des ours. Au jour, nous ne trouvâmes pas d'autres traces que celles des renards; mais ils avaient pensé que c'étaient des ours, car la nuit, qui est solitaire et hideuse de soi-même, fait que ce qui est hideux semble encore plus hideux.

Le 19, le temps était calme et l'air très-clair, et le vent sud-ouest.

Le 20, le temps était rude, et la chasse de neige bien grande, venant du sud-ouest, par laquelle nous fûmes derechef enfermés à la maison, comme nous l'avions été souvent auparavant.

Le 21 février, ce rude temps continua, avec un vent âpre du nord-ouest et chasse de neige, ce qui nous fâcha plus qu'auparavant; car nous n'avions plus de bois, et il nous fallut rompre quelque bois et chercher ce dont nous n'avions pas tenu compte quand nous en avions à foison; de manière que ce jour et cette nuit, nous nous sommes aidés avec cela le mieux que nous avons pu.

Le 22, le temps était très-clair et calme, et le vent sud-ouest. Alors nous nous préparâmes à aller chercher de nouveau une traînée de bois; car la nécessité nous fit faire ce qu'on dit du loup, que la faim chasse hors du bois, et nous partîmes à onze, bien pourvus d'armes. Or, étant arrivés au lieu où nous pensions trouver le bois, nous n'en pûmes avoir aucun, parce qu'il était enseveli sous la neige; en sorte que nous fûmes nécessairement contraints d'aller plus avant, où nous en avons acquis quelque peu à grand'peine et travail; et, en retournant, le travail fut si grand que nous avions perdu le courage; car, par la longue durée de l'incommodité du froid, nous étions si débilités et affaiblis que nous avions peu de forces; et nous commençâmes presque à désespérer de notre force et de pouvoir aller querir du bois, en sorte que nous serions tous morts de froid. Mais la nécessité présente et l'espoir d'amendement nous firent faire plus que nos forces ne pouvaient faire. Venant près de la maison, nous vîmes en la mer plus d'ouverture d'eau que nous n'en avions vu de longtemps; ce qui nous donna courage et espoir que la chose viendrait en meilleur terme.

Le 23, l'air était calme et le temps couvert et obscur. Le vent était sud-ouest, et nous prîmes alors deux renards, qui nous servirent de venaison.

Le 24, l'air était calme et le temps obscur. Le vent était sud-ouest, et nos piéges étaient toujours prêts pour prendre des renards; mais il ne s'en prit aucun.

Le 25, le temps était derechef bien rude, avec chasse de neige. Le vent était nord, et nous fûmes entièrement ensevelis sous la neige, sans en pouvoir sortir.

Le 26, le temps était obscur et le vent sud-ouest, mais calme. Nous avons de nouveau ouvert le passage de notre porte et sommes sortis de la maison, nous exerçant à nous promener et à courir, pour rendre un peu plus agiles nos membres, qui étaient engourdis.

Le 27, le temps était calme et le vent sud, mais le froid extrême. Notre bois commençait à diminuer, ce qui nous donna assez de crainte, considérant quelle peine nous avions eue à amener le dernier traîneau, et que nous étions obligés de recommencer le même travail ou de périr de froid.

Le 28 février, le temps fut de nouveau calme et le vent sud-ouest; alors, à dix, nous avons de nouveau amené un traîneau, avec non moindre travail et peine qu'auparavant. L'un de nos compagnons avait perdu la première phalange de l'orteil, ce qui l'empêcha de nous aider.

Le premier jour de mars, le temps était beau et calme et le vent ouest, mais froid comme auparavant. Néanmoins, il nous fallut épargner le bois, parce qu'il était pénible de l'aller chercher; de manière que, durant le jour, nous fîmes exercice autant qu'il nous fut possible, en nous promenant et en courant. A ceux qui restèrent dans les cabanes, nous donnâmes des pierres chaudes pour les réchauffer; et, sur le soir, nous fîmes un grand feu, à l'aide duquel il nous fallut prendre patience.

Le 2, le temps était clair et froid, et le vent ouest.

Le 3, le même temps continua et le vent d'ouest, de manière que les malades se sont un peu récréés avec nous, se tenant debout en leur cabane, pour avoir quelque passe-temps; ce qui leur réussit mal, parce qu'ils étaient restés debout trop longtemps.

Le 4, le temps continua calme et le vent d'ouest. Le même jour, un ours vint de nouveau près de la maison, et nous l'avons attendu avec arquebuse, comme auparavant, et nous l'avons atteint de l'arquebuse; néanmoins il s'enfuit. Alors nous sommes allés à cinq vers le navire, et nous trouvâmes que les ours s'y étaient bien rendus maîtres, en effondrant la porte de l'armoire du cuisinier; ils l'avaient ensevelie sous la neige, pensant par hasard trouver quelque chose là-dessous, et l'avaient traînée assez loin du navire, où depuis nous l'avons trouvée.

Le 5, le temps était bien rude et le vent sud-ouest; et, le soir, ayant fait une ouverture en creusant la neige, nous sommes sortis à l'air, le temps étant un peu adouci. Nous vîmes dans la mer plus d'eau

ouverte que nous n'en avions vu auparavant ; ce qui nous réjouit, dans l'espoir que nous partirions de là.

Le 6, le rude temps continua, avec grande tempête et chasse de neige. Le vent était sud-ouest. Ce même jour, quelques-uns des nôtres montèrent en haut de la cheminée, et virent que, dans la mer et près de la terre, il y avait beaucoup d'eau ouverte ; mais le navire demeurait arrêté, comme auparavant.

Le 7, le mauvais temps continua encore, de manière que nous fûmes entièrement enfermés dans la maison, et celui qui en voulait sortir devait passer par la cheminée, chose qui était assez commune. Et nous vîmes aussi de plus en plus d'eau ouverte dans la mer et autour de la terre ; de manière que nous craignions qu'au milieu de cette tourmente et des flots de glace le navire ne devînt libre, pendant que nous serions assiégés dans la maison par la neige, sans que nous pussions y aider.



L'Ours polaire (*Ursus maritimus*) (¹). — D'après l'Atlas des *Voyages* de Cook.

Le 8, le mauvais temps du sud-ouest continua encore, avec tempête et chasse de neige, de manière que nous ne vîmes en la mer nulle glace ; en sorte que nous soupçonnions que, vers le nord-est, la mer devait être libre.

Le 9, le temps était encore rude, mais pas si mauvais que les jours précédents, et avec moindre neige ; de manière que nous pouvions voir, plus avant en la mer, que l'eau était ouverte vers le nord-est, mais non pas vers la Tartarie ; car en la mer de Tartarie, autrement dite mer Glaciale, nous pouvions voir de la glace, et présumions que la mer n'y était pas libre. Car, quand le temps était serein et clair, il nous a souvent semblé voir la terre au sud et sud sud-est de notre maison, et nous nous la sommes souvent montrée l'un à l'autre, comme terre montueuse, ainsi que les terres apparaissent quand justement on les peut voir.

Le 10 mars, le temps était très-clair et le vent nord. Nous avons alors nettoyé la maison et creusé la

(¹) Voy. dans cette relation, *passim*, les notes sur l'ours polaire.

neige pour faire une ouverture, et nous sommes sortis. Alers nous vîmes la mer ouverte, tellement que nous nous dîmes l'un à l'autre que si le navire eût été délivré, nous aurions pu risquer de faire notre retraite, mais qu'avec les barques ce serait folie, à cause du grand froid qui régnait encore. Sur le soir, nous allâmes à neuf vers le navire, chercher du bois. Nous trouvâmes le navire arrêté au milieu de la glace, dans le même état.

Le 11, le temps était froid, avec un clair soleil et le vent nord-est. Nous allâmes à douze, au lieu accoutumé, chercher un traîneau chargé de bois, mais avec de plus en plus de peine, parce que nous devenions de plus en plus faibles. Or, venant à la maison avec le traîneau de bois et nous trouvant bien faibles, nous avons demandé au capitaine d'avoir chacun une portion de vin, ce qui nous réchauffa et fortifia, et nous rendit plus aptes au labeur et travail. Et si le bois avait été à acheter pour de l'argent, nous aurions donné, pour en avoir, tout notre gain et louage de chaque mois.

Le 12, le temps était rude et le vent nord-est. Alors la glace revint, flottant bien fort et chassée par le vent, et le temps fut aussi froid qu'il avait été au plus fort de l'hiver.

Le 13, ce rude temps continua, avec tempête venant du nord-est et grande chasse de neige, et les glaces vinrent aborder avec grande violence, se mettant l'une sur l'autre avec un bruit terrible à entendre.

Le 14, le mauvais temps continua, avec un vent de nord-est; de manière que la mer fut derechef aussi couverte de glace qu'elle avait jamais été auparavant. Par ce froid violent, nos malades, qui, par le doux temps, s'étaient trop tôt levés, retombèrent.

Le 15, le temps était serein et le vent nord. Ce même jour, nous avons derechef ouvert la maison, afin de pouvoir sortir; mais le froid augmentait plus qu'il ne diminuait, et fut plus piquant qu'auparavant.

Le 16, le temps était beau et fort clair, mais excessivement froid, avec un vent du nord; ce qui nous fâcha grandement, de ce qu'après lui avoir presque donné congé, il revenait si vivement nous visiter.

Le 17, le même temps continua; de manière que, par le froid continuel, nous fûmes découragés et éperdus, ne sachant ce qui en adviendrait, car le froid était excessif.

Le 18, le rude et froid temps continua encore, avec très-grande chasse de neige, dont notre maison était enveloppée; de manière qu'on ne pouvait sortir ni voir loin de soi.

Le 19, le mauvais temps continua, et un froid cuisant. Les glaces s'accumulèrent de plus en plus l'une sur l'autre, craquant et crevant, ce que nous avons pu ouïr facilement en notre maison; mais ce bruit ne nous était guère plaisant.

Le 20, le rude temps continua encore, et le froid piquant avec le vent nord-est. Notre bois commença peu à peu à diminuer; de manière que le bon conseil nous était bien nécessaire, car sans bois il nous eût fallu mourir de froid. Et les forces commençaient à nous manquer; de sorte que nous n'étions pas en état de l'amener.

Le 21, le temps était beau et calme, mais le froid ne diminua pas. Ce même jour, nous avons fait, avec du feutre et de vieux chapeaux velus, des souliers, parce que les nôtres étaient durs comme de la corne. Alors, avec grand travail et fâcheux labeur, nous avons amené un traîneau de bois, pour nous en servir pendant le grand froid, qui faillit nous accabler, comme si le mois de mars avait voulu nous donner la bien-allée. Notre seule consolation était que ce froid ne durerait pas toujours, et qu'à la fin il finirait.

Le 22, le temps était clair et calme, et le vent nord-est, mais très-froid; en sorte que, comme le transport du bois nous était si pénible et fâcheux, quelques-uns des nôtres furent d'avis de faire du feu de houille, une fois le jour.

Le 23, l'air fut très-rude et le froid très-âpre, de manière qu'il fut nécessaire de faire un plus beau feu qu'auparavant; car l'épaisse gelée tenait aux liaisons et parois intérieures de la maison.

Le 24, continuèrent le même air et gelée, avec un grand orage de neige, de manière que nous fûmes entièrement enfermés en la maison, et le charbon, dont nous avions auparavant senti l'incommodité, nous fut fort utile.

Le 25, la rigueur de l'air et du froid ne diminua pas, mais demeura en un même état: aussi perdions-nous courage dans quelques moments.

Le 26, nous ouvrîmes la porte et fîmes la voie pour sortir, et nous amenâmes une voiture de bois, parce que nous avions tout consommé, à cause du froid âpre.

Le 27, la glace commença derechef à s'écouler et l'eau reparut; néanmoins le navire demeurait toujours engagé dans la glace.

Le 28, la même sérénité persévérant, la mer s'ouvrit de plus en plus; et étant allés au navire à six, pour voir en quel état il était, nous le trouvâmes en son premier état; mais nous vîmes que les ours y avaient bien fait leur ménage.

Le 1er avril, le temps fut serein, avec un froid piquant; et nous nous aidâmes d'un feu de houille, parce que le transport du bois nous était trop pénible.

Le 3, nous avons fait une massue pour frapper la boule, afin de rendre nos membres plus souples, ce dont nous cherchions tous les moyens.

Le 4, nous allâmes tous au navire, où nous relâchâmes le câble attaché à l'ancre, afin que si par hasard le navire se détachait de la glace, il pût librement se relever.

Le 5, il fit un rude vent qui ramena la glace à foison; les glaces s'accumulèrent l'une sur l'autre, et le navire fut de plus en plus emprisonné.

Le 6, il vint un ours vers la maison, et nous fîmes notre devoir pour l'arquebuser; mais, comme le temps était moite et la poudre à canon humide, l'arquebuse ne se déchargea pas. L'ours vint hardiment, descendant les degrés de la maison; mais notre patron tenait la porte serrée, et, en une telle hâte et perplexité, il ne pouvait faire tomber la barre d'en haut devant la porte; mais l'ours, voyant la porte fermée, est retourné. Environ deux heures après, ce même ours est revenu vers la maison, faisant si grand hurlement alentour et dessus, que c'était chose horrible à entendre. Et venant à la pipe de la cheminée, il l'ébranla si rudement qu'il sembla qu'il la devait abattre, mettant en pièces la toile fixée autour de la cheminée. Comme il était nuit, nous n'avons fait aucune résistance, parce qu'on n'y voyait goutte. A la fin, il nous a abandonnés et s'en est allé.

Le 9, le temps était serein et clair; mais, sur le soir, il survint un temps rude, de manière que l'eau devint de plus en plus ouverte; ce dont nous fûmes fort réjouis, louant Dieu de ce qu'il nous avait préservés du froid précédent et gardés pendant cet hiver si piquant et insupportable, et espérant que bientôt nous aurions un heureux départ.

Le 15, nous allâmes à sept vers le navire, pour voir comment il était disposé, et nous le trouvâmes encore en bon état. Mais, en retournant, nous rencontrâmes un très-grand ours, contre lequel nous nous sommes défendus. Ce que voyant, l'ours a continué son chemin, et nous allâmes au lieu d'où il était venu, pour voir s'il n'y avait aucune caverne. Nous y vîmes un grand trou profond en la glace, à la hauteur d'un homme, étroit par devant et fort large par derrière. Nous en sondâmes l'intérieur avec une pique, et, n'apercevant rien, un des nôtres y est entré, mais guère, car c'était trop horrible à voir. Ensuite nous allâmes le long du rivage de la mer, et nous vîmes que la glace s'était si fort accumulée à la fin de mars et au commencement d'avril, qu'on aurait dit des villes entières de glace, avec des tours éminentes et des boulevards.

Le 17, nous allâmes à sept vers le navire, et nous vîmes l'eau ouverte en mer, en sorte que nous sommes allés par les montagnes de glace, du mieux que nous pûmes, jusqu'à l'eau, où nous n'avions pas été de six ou sept mois. Or, venant à l'eau, nous y vîmes plonger un petit oiseau; mais quand il nous vit, il se cacha sous l'eau. Nous prîmes cela pour un présage nous annonçant que dans la mer il y avait plus grande ouverture d'eau qu'auparavant, et que le temps approchait où l'eau serait ouverte.

Le 20, nous allâmes à cinq au lieu d'où nous amenions le bois, avec un chaudron et d'autres appareils sur un traîneau, pour y laver nos chemises, parce que le bois y était sous la main, et qu'il fallait avoir beaucoup de bois pour fondre la neige et échauffer l'eau, et puis après sécher les chemises, estimant qu'il y aurait eu plus de travail à traîner le bois à la maison.

Le 1er mai, nous avons cuit notre dernière chair, que nous avions longtemps épargnée et qui était encore bien bonne; et le dernier morceau avait autant de saveur que le premier; un seul défaut y était, c'est qu'elle ne durait pas plus longtemps.

Le 2, la mer était presque délivrée de la glace, ce qui nous a fait souhaiter de faire notre retraite, vu que nous avions tenu ménage ici assez longtemps.

Le 3, comme nous avions besoin d'être forts pour endurer le travail que nous avions à faire en nous retirant de là, le capitaine a réparti entre nous le reste du lard salé qui était en un petit ton-

neau, de manière que chacun en pouvait avoir et manger deux onces par jour pendant trois semaines.

Le 4, nous allâmes à cinq au navire, et nous le trouvâmes environné d'une plus grande abondance de glace qu'auparavant; car à la mi-mars l'eau ouverte n'était qu'à la distance de 75 pas : à ce jour, elle était à plus de 500 pas, et était environnée de hauts monceaux qui semblaient des montagnes ; de sorte que nous étions en grande crainte et ne savions comment nous pourrions tirer notre chaloupe et notre grand canot jusques à l'eau, quand il nous faudrait partir. La nuit, un ours vint derechef au logis; mais quand il nous entendit, il s'enfuit incontinent, commo le vit un de nos gens qui regardait dehors par la cheminée; et nous eûmes peur qu'il ne vînt hardiment à notre logis, comme auparavant.

Le 6, voyant la mer ouverte, tant vers l'orient que vers l'occident, nous fûmes tous fort joyeux, désirant retourner en nos maisons et revoir notre pays.

Le 7, il tomba une neige si épaisse que nous fûmes derechef assiégés dans la maison; et, pour cette cause, les matelots ennuyés disaient que cette intempérie de l'air ne les quitterait jamais. « Il vaudrait mieux, disaient-ils, nous retirer aussitôt que la mer serait ouverte. »

Le 8, quelques matelots proposèrent entre eux de dire au capitaine qu'il était temps de partir de là; mais personne n'osait lui porter ces paroles, vu qu'ils lui avaient ouï dire qu'il voulait différer jusqu'à la fin de juin, qui est la mi-été, pour que le navire fût dégagé de la glace.

Le 9, l'air fut assez doux, en sorte que le désir croissait de jour en jour aux matelots de sortir de là, et ils résolurent de prier Wilhem Barentz, fils de Bernard, de persuader au patron qu'il fallait partir; mais par sa douceur il les apaisa et fit changer leur dessein, en leur exposant des raisons qu'ils reçurent volontiers et dont ils se payèrent.

Le 12 mai, l'ouverture de la mer augmentait tous les jours, ce qui nous donna une très-grande espérance de notre prochain départ.

Le 14, nous amenâmes au logis la dernière voiture do bois, retenant à nos pieds les souliers que nous avions faits de nos bonnets, et qui nous faisaient un grand bien. Ce jour-là, nos mariniers avertirent Wilhem de dire au patron qu'il fallait chercher les moyens de retourner au pays, ce qu'il leur promit de faire le lendemain.

Le 15, le ciel étant serein, tous les matelots sortirent du logis, afin de s'exercer à jeter la boule, à courir et à sauter pour se fortifier. Cependant Wilhem déclara la volonté des marins; et le capitaine répondit qu'il différerait de partir jusqu'à la fin de ce mois, et qu'alors, s'il n'y avait pas de moyen de délivrer et dégager le navire, il faudrait apprêter toutes choses pour partir avec la chaloupe et le canot.

Le 16, les matelots furent très-joyeux de la réponse du patron, bien que le jour donné leur semblât trop tardif, vu qu'il fallait beaucoup de temps pour disposer la chaloupe et le grand canot, et les rendre propres à naviguer en mer. Et, pour cette cause, quelques-uns trouvaient bon d'allonger la chaloupe; ce qui semblait être bien commode, mais qui toutefois eût apporté de l'incommodité; car plus l'esquif eût été commode pour faire voile, plus il eût été incommode à tenir sur la glace, comme il nous fallut faire ensuite.

Le 17, nous commençâmes à compter les jours pour nous apprêter au départ.

Le 19, quatre d'entre nous allèrent au navire et au rivage, afin de voir et remarquer la voie la plus aisée et la plus commode pour tirer en l'eau la chaloupe et le canot.

Le 20, à midi, nous dîmes au patron qu'il était bien temps dorénavant d'apprêter toutes choses, afin que, s'il se présentait une occasion commode pour partir, nous ne fussions en rien retardés. Il fit réponse que la vie lui était aussi chère qu'à nous, mais que nous attendrions jusqu'à la fin de mai, et qu'alors nous garnirions la chaloupe et le canot de toutes les choses nécessaires pour naviguer; et que toutefois nous commençassions à apprêter dès à présent les choses nécessaires pour nous mettre en chemin, et à réparer nos vêtements, de peur que toutes ces choses ne nous retardassent ensuite.

Le 22, faute de bois, nous rompîmes, pour faire du feu, une paroi de bois qui était à l'avant-porte du logis.

Le 23, l'air fut plaisant et serein, et, pour cette cause, quelques-uns de nos gens allèrent laver leurs chemises là où l'on avait amassé le bois.

Le 26, le ciel fut d'abord plaisant et serein; mais il y eut ensuite une grande tempête qui derechef amassa une glace épaisse.

Le 27, il y eut une rude et fâcheuse intempérie de l'air; la glace retournait avec plus de force, et pour cette cause, le commandant, à la sollicitation des matelots, permit que les préparatifs fussent faits afin de partir de là à la première occasion.

Le 28, après midi, nous allâmes à sept au navire, afin d'apporter ce qui était nécessaire pour équiper le grand canot et la chaloupe, à savoir la vieille trinquette pour faire des voiles propres à la chaloupe et au grand canot, en outre les ais qui avaient été tirés des parois, les cordes, et plusieurs autres choses.

Le 29, l'air fut assez commode, et nous partîmes à dix, afin de traîner le grand canot à la maison, pour le refaire et le réparer. Mais nous le trouvâmes bien avant sous la neige, et, avec grand labeur, nous le tirâmes de là; et, après l'avoir eu dégagé et retiré de la neige, nous nous efforcions de le traîner à la maison, sans pouvoir y parvenir, à cause de notre débilité et maigreur. Aussi nous perdions tout à fait courage, estimant que nous succomberions à la peine et à la misère. Mais le capitaine nous excitait



29 mai. — Les Hollandais essayent de traîner la chaloupe vers la maison.

à faire quelque chose par-dessus nos forces, parce que notre vie en dépendait; car si nous ne tirions et réparions la nacelle, il nous faudrait, disait-il, demeurer là comme citoyens de la Nouvelle-Zemble, et nous y serions ensevelis. Nous ne manquions pas de courage ni de bonne volonté, mais les forces nous défaillaient, et, pour cette raison, nous fûmes contraints de laisser la besogne, non sans grand déplaisir et peine.

Ainsi lassés et abattus, mais non découragés, nous retournâmes au logis après midi. Un peu après, reprenant cœur, nous nous encourageâmes les uns les autres à retourner à la chaloupe, que nous commençâmes à réparer, afin qu'elle fût plus en état de tenir la mer; car nous pensions bien qu'il nous faudrait faire un long et ennuyeux voyage où nous aurions de grandes difficultés; et, bien que nous cherchassions les meilleurs moyens qu'il nous était possible, nous ne pouvions nous satisfaire et nous contenter en toutes choses Comme nous étions à la besogne, un ours effroyable vint à nous, et, nous

retirant au logis, nous l'attendîmes aux trois portes de la maison avec des arquebuses, et sur la cheminée avec un mousquet. Il vint néanmoins hardiment à nous et arriva jusqu'au degré d'une porte; celui qui était à cette porte ne le voyait pas, parce qu'il avait le visage tourné vers l'autre porte. Mais ceux qui étaient à la maison, voyant l'ours si près de lui, et fort épouvantés, poussèrent des cris. Se retournant effrayé, il vit l'ours, le tira, et le traversa par le milieu du corps. Alors l'ours s'enfuit; et certainement il s'en fallut peu que notre compagnon ne pérît, vu que l'ours l'atteignait avant qu'il ne l'aperçût, et si l'arquebuse avait raté, comme il arrive quelquefois, ou s'il l'avait manqué, c'en était fait de sa vie, et peut-être l'ours serait entré dans la maison. L'ours blessé tomba, en s'enfuyant, à peu de distance du logis. Aussitôt tous, bien armés, nous vînmes auprès de lui, le tuâmes, et, lui ouvrant le ventre, nous y trouvâmes la peau et le poil d'un veau de mer qu'il avait dévoré naguère.

Le 30, le vent était assez bon et peu froid, mais obscur. Alors nous commençâmes derechef, avec tous ceux qui étaient en état, à radouber la chaloupe, et les autres raccommodèrent les voiles ou



30 mai. — Les Hollandais réparent de nouveau la chaloupe.

firent dans la maison ce qui était nécessaire pour le départ. Mais, pendant qu'ils travaillaient à la chaloupe, hors de la maison, il y vint un ours; en sorte qu'ils quittèrent leur ouvrage, non sans avoir arquebusé l'animal. Ensuite nous avons pris les planches de la maison pour achever la chaloupe, persévérant en notre labeur autant qu'il nous fut possible, car chacun était volontaire au labeur, ce que depuis longtemps nous avions souhaité, et nous fîmes plus que nous ne pouvions.

Le 31, le temps était serein, mais plus froid qu'auparavant. Le vent était sud-ouest, et fit partir la glace. Nous fîmes notre devoir en charpentant. Mais, au plus fort de notre travail, il vint un autre ours, comme s'il sentait que nous voulions nous retirer et qu'il voulût savoir quel goût nous avions; car ce fut le troisième jour qu'ils vinrent avec tant de férocité nous assaillir, et que, poursuivis par eux, il nous fallut quitter l'ouvrage et nous retirer à la maison. Mais nous l'avons attendu avec nos arquebuses, et lui avons tiré à la fois trois coups d'arquebuse, qui l'ont touché bravement; de manière qu'il lui advint

comme au chien qui prit le boudin; mais sa mort nous fut plus pernicieuse que sa vie; car nous lui avons ôté les entrailles, nous avons cuit et mangé le foie, qui nous parut bien bon; mais nous en fûmes tous malades, principalement trois d'entre nous, qui en devinrent tellement malades que nous doutions s'ils survivraient; car ils changèrent de peau de la tête aux pieds. Néanmoins ils ont recouvré la santé, ce dont nous avons loué Dieu, car si nous avions ainsi perdu trois hommes, nous ne serions peut-être pas partis de là, parce que nous aurions été d'autant plus faibles pour traîner et élever les fardeaux.

Le premier jour de juin, les nôtres furent presque tous malades d'avoir mangé le foie de l'ours, de manière que, pour ce jour, on n'a su travailler à la chaloupe. Sur le feu était un pot avec du foie; mais le capitaine le jeta hors de la maison, car nous en avions assez mangé. Ce même jour, quatre des nôtres, les plus dispos, allèrent vers le navire voir s'il y avait encore quelque chose qui pût servir à notre voyage : ils trouvèrent un tonnelet de biscuit; chacun de nous en eut deux pour sa part, et il était bien bon.

Le 2, nous allâmes à six vers la mer, pour épier par quel chemin nous pourrions plus commodément conduire le canot et la chaloupe à l'eau; car les glaces gisaient partout si accumulées l'une sur l'autre qu'il semblait bien difficile de pouvoir passer et traverser les barques par-dessus. Néanmoins le meilleur et plus court chemin que nous trouvâmes fut encore le plus direct du navire à l'eau ouverte, quoiqu'il fût raboteux et inégal, et qu'il dût nous coûter grand travail et peine.

Le 3, les malades furent guéris, et ils travaillèrent en toute diligence à la chaloupe, jusqu'à ce qu'elle fût prête, au bout de six jours de besogne. Sur le soir, le vent d'ouest s'éleva, l'eau devint entièrement libre de glace, ce qui nous donna bon courage et espoir que notre délivrance était prochaine et que bientôt nous partirions de ce fâcheux trou.

Le 4, ce beau temps continua, et il ne faisait guère froid. Nous allâmes à onze au lieu où était le canot, et nous l'avons traîné jusqu'au navire. Mais le travail nous semblait moindre qu'il n'avait été auparavant, quand nous l'avions autrefois commencé, sans le pouvoir faire. Ce changement provenait, à mon avis, de ce que la neige était plus durcie, et par suite plus ferme; et puis notre courage était peut-être plus grand, voyant que le temps nous donnait de l'eau ouverte, et que nous avions l'espoir de quitter ces lieux. Ainsi, trois des nôtres sont demeurés au canot, pour y charpenter. Mais comme c'était un canot à hareng qui était fort étroit par derrière, ils l'ont scié par derrière en deux, et lui ont donné la forme d'un miroir, afin qu'il fût plus commode sur mer; et ils l'ont aussi fait un peu plus haut. Les autres matelots étaient occupés, à la maison, à préparer tout ce qui devait servir à notre voyage; et, dans ce jour, ils ont traîné deux traîneaux pleins de vivres et d'autres choses, de la maison au navire, qui était à mi-chemin de la maison à l'eau ouverte, afin qu'après le chemin fût plus court, pour mener ces objets jusqu'à l'eau, quand nous partirions. Or tout notre travail nous semblait léger, avec l'espoir de pouvoir sortir de ce pays désert, fâcheux et froid.

Le 5, le temps était rude et tempêtueux, avec grêle et neige. Le vent causa l'ouverture de l'eau. Alors nous ne pouvions rien faire hors de la maison; mais en la maison nous préparâmes toutes choses, à savoir voiles, rames, mâts, gouvernail, et tout ce qui nous était nécessaire.

Le 6, le temps étant calme, nous allâmes, avec les charpentiers, au navire, pour réparer le canot, et nous y avons amené deux autres traîneaux de vivres et d'autres marchandises qu'on voulait embarquer. Puis après il s'éleva une grande tempête du sud-ouest, avec neige, grêle et pluie; de manière que les charpentiers furent contraints de laisser le travail et de retourner avec nous à la maison. Nous n'étions pas à l'abri de cette pluie, parce que les planches avaient été ôtées de la maison pour radouber la chaloupe et le canot, en sorte qu'il n'y avait dessus qu'une toile, qui ne pouvait résister à l'eau. Le chemin, qui était plein de neige, commençait aussi à dégeler; de manière que nous avons aussi quitté les souliers de feutre, pour chausser de nouveau nos vieux souliers de cuir.

Le 7, le vent du nord est revenu bien rude, amenant derechef la glace; mais, le soleil étant presque sud-est, le temps devint beau, et les charpentiers allèrent vers le navire, pour réparer et mettre en état le canot; puis nous avons emballé les marchandises les meilleures et les plus précieuses, pour les emporter avec nous. Nous établîmes des préserves au-dessus, afin de les garantir des ondes de la mer, vu qu'il fallut les mettre dans une barque ouverte.

Le 8, le temps était serein, et nous avons traîné au navire la marchandise emballée et préparée. Les

charpentiers travaillèrent aussi au canot, qui fut terminé pour le soir. Le même jour, nous avons, tous ensemble, traîné la chaloupe vers le navire, avec des cordes, comme on tire les traîneaux, tirant avec les épaules et les mains, pour avoir plus de force. Le courage d'un côté et l'espoir d'un autre augmentaient nos forces; de manière que nous fîmes plus que nous n'aurions fait en un autre temps.

Le 9, nous avons lavé nos chemises et tout notre linge.

Le 10, nous avons amené quatre traîneaux de marchandises au navire, et nous nous occupâmes à la maison à apprêter toutes choses. Nous mîmes le vin qui nous restait en petits barils, pour le répartir entre les deux barques, et aussi afin que, quand nous serions environnés de glaces (ce dont nous ne doutions pas), nous pussions plus facilement mettre les provisions sur la glace, les décharger et recharger, selon les occasions.

Le 11, le temps fut rude, de manière que tout le jour nous ne pûmes rien faire. Et nous craignions que, dans la tempête, la glace eût flotté et le navire avec, ce qui nous eût mis dans la plus grande



12 juin. — Les Hollandais font un chemin vers la mer et sont attaqués par les ours.

misère, car toutes nos ressources et tous nos vivres étaient dans le navire; mais Dieu nous a préservés de ce malheur.

Le 12, nous sommes tous ensemble allés, avec des cognées et toutes sortes d'instruments, afin d'aplanir le chemin par lequel nous devions traîner les barques jusqu'à l'eau. Ce chemin était plein de glaces, voire de montagnes de glaces, où nous fîmes grand travail, frappant, taillant, fouissant et rejetant. Et, pendant que nous étions au plus fort de notre ouvrage, un grand et maigre ours sortit de la mer et courut sur la glace vers nous. Nous présumions qu'il venait de Tartarie (car nous en avions vu autrefois, à 20 ou 30 lieues en pleine mer). Comme nous n'étions pas pourvus de mousquets, excepté notre chirurgien qui en avait un, je courus incontinent vers le navire pour prendre et apporter un mousquet ou deux. Or l'ours, voyant cela, courut aussitôt bien vivement après moi, et il m'aurait peut-être atteint, si les matelots, quittant leur ouvrage, ne l'avaient incontinent poursuivi. Ce que voyant,

l'ours s'est retourné vers eux et m'a laissé. Mais comme il venait vers eux, le chirorgien l'a arqnebusé avec le mousquet, de sorte qu'il s'enfuit; et comme il ne pouvait hâter sa marche au milieu de la glace, raboteuse et inégale, il fut poursuivi par les nôtres, puis massacré, et, pendant qu'il était encore en vie, ils lui ont arraché les dents.

Le 13, le capitaine est allé avec les charpentiers vers le navire, et ils ont achevé le canot et la chaloupe; de manière qu'il n'y avait autre chose à faire que de les mettre à l'eau. Le capitaine, voyant, comme ceux qui étaient avec lui, que l'eau était ouverte et qu'il ventait fort de l'ouest, est retourné à la maison et a déclaré à Guillaume Barentz, qui avait été longtemps malade, que le temps était convenable, et qu'il lui semblait bon de partir de là et de commencer, au nom de Dieu, le voyage, pour abandonner la Nouvelle-Zemble.

Guillaume Barentz avait auparavant écrit un billet expliquant comment nous étions partis de Hollande pour aller vers le royaume de Chine, et tout ce qui était advenu, afin que si, par aventure, quelqu'un



13 juin. — Les Hollandais traînent à la mer la chaloupe et le canot.

venait après nous, il pût savoir ce qui nous était arrivé, et comment nous avions été contraints d'y bâtir une maison et d'y demeurer dix mois de temps; il a mis ce billet dans la mesure (¹) d'un mousquet et l'a pendu à la cheminée. Et comme il nous fallait nous mettre en mer avec deux barques ouvertes, et hasarder un périlleux voyage plein de dangers, le capitaine écrivit aussi deux lettres signées par nous, en exposant « comment nous avions été longtemps au pays en grande misère et incommodité, dans l'espoir que le navire serait délivré de la glace, et qu'avec lui nous pourrions partir; mais que cela n'ayant pas réussi et le navire étant demeuré arrêté, que le temps pressant, que nos vivres étant diminués, nous étions contraints, pour notre salut, d'abandonner le navire et de partir sur la barque, nous commettant à la garde de Dieu. » Chaque barque eut le double de ces lettres, afin que si d'aventure,

(¹) Mesure ou fourreau, suivant le texte de 1599.

par la tourmente, la tempête ou quelque autre malheur, nous venions à nous fourvoyer ou à nous séparer l'un de l'autre ou à périr, quelqu'un pût toujours, par la barque sauvée, savoir comment nous étions partis. Après que nous nous fûmes ainsi accordés, nous traînâmes la chaloupe à l'eau, laissant sur elle un homme; puis nous traînâmes la barque, puis bien onze traîneaux, tant de vivres et de vin que nous avions de reste, que de marchandises, faisant toute diligence pour les sauver autant qu'il était possible; savoir : six balles du plus fin drap, un coffre de linge, deux balles de velours, deux coffrets d'argent, deux tonneaux avec les hardes des matelots, contenant des chemises et d'autres choses, treize tonneaux de pain, un tonneau de fromage, une moitié de porc, deux tonnelets d'huile, six petits barils de vin, deux petits barils de vinaigre, et les autres accoutrements et hardes des matelots, avec autres choses; toutes choses qui, réunies ensemble, ne paraissaient pas pouvoir être chargées sur les deux barques. Or, quand ces choses furent chargées sur les barques, nous avons été à la maison, et avons, sur un traîneau, jusqu'à l'eau où étaient les barques, porté Guillaume Barentz, puis Nicolas Andrieu [1], qui étaient tous deux malades. Et ils ont été ainsi embarqués chacun sur une barque. Alors le capitaine a fait mettre les deux barques près l'une de l'autre, et il nous a fait signer la lettre qu'il avait écrite, comme il est dit ci-dessus, et dont la copie suit. Alors nous nous sommes confiés à la grâce de Dieu, et nous avons fait voile avec une raisonnable ouverture d'eau.

COPIE DE LA LETTRE.

Nous avions attendu jusqu'aujourd'hui, espérant que le navire serait délivré de la glace; mais il y a peu ou pas d'apparence qu'il en soit ainsi, vu qu'il est arrêté bien ferme en la glace, et qu'à la fin de mars ou au commencement d'avril les glaces se sont accumulées l'une sur l'autre. Nous avons donc délibéré de quelle manière nous pourrions mettre à l'eau le canot et la chaloupe, et trouver le lieu le plus propre à le faire, puisqu'il semble presque impossible que le navire puisse être délivré de la glace : pour cette cause, avec Guillaume Barentz (le pilote), les officiers et tous les matelots, j'ai considéré comme le plus profitable de sauver nos personnes et quelques marchandises appartenant aux marchands. Et nous avons trouvé pour le mieux d'élever un peu plus haut les bords de la chaloupe et du canot, et de pourvoir nos personnes de tout ce qu'il serait possible, pour ne laisser passer aucun temps propre que Dieu pourrait nous donner, car il nous aurait fallu laisser passer le meilleur temps, ou autrement périr de misère et de froid, danger qui est encore apparent, vu qu'il y a déjà trois ou quatre des nôtres qui ne nous peuvent aider au travail. Et le plus fort d'entre nous est tellement exténué par le froid et la souffrance qu'il n'a pas la force d'un demi-homme; il est à craindre qu'il n'y ait point d'amélioration. De plus, pour le lointain voyage que nous avons encore à faire, il est à craindre que notre pain ne puisse suffire jusqu'à la fin du mois d'août, tandis qu'il peut malheureusement arriver, dans le cas où le voyage nous serait contraire, que, dans ce laps de temps, nous ne vinssions aborder à aucun pays où nous puissions obtenir quelques provisions. C'est pourquoi nous ne trouvons pas bon de demeurer ici plus longtemps, vu que nous sommes obligés de chercher notre propre salut. Cette résolution fut ainsi prise par nous tous, et signée le premier jour de juin 1597. Étant donc prêts ce même jour, et ayant obtenu un vent d'ouest assez fort, et assez d'ouverture en la mer, nous nous sommes, au nom de Dieu, préparés et commis à ce voyage, vu que le navire est arrêté dans la glace comme auparavant, bien que pendant nos préparatifs nous ayons eu beaucoup de vents rudes et tempêtueux, et nous l'avons finalement abandonné.

Datum le 13 juin 1597, et soussigné :

JACQUES HEEMSKERCK, — GUILLAUME BARENTSON, — PIERRE PETERSON VOS, — GÉRARD DE VEER, — MAITRE JEAN VOS, — LÉONARD HENRI, — LAURENT GUILLAUME, — JACQUES JANSEN SCHIEDAM, — PIERRE CORNILLE, — JACQUES JANSEN STERREBURG, — JEAN RENÉ.

[1] Nicolas, fils d'André, suivant le texte de 1599.

Le 14 juin, au matin, à la garde de Dieu, nous sommes partis de la terre de Nouvelle-Zemble et de la glace ferme, avec notre chaloupe et notre canot, par un vent d'ouest, nous dirigeant vers l'est nord-est, et nous naviguâmes ce même jour jusqu'au cap de l'Ile, à une distance de 5 lieues. Mais notre premier mouillage ne fut pas très-bon, car nous y entrâmes au milieu de la glace qui gisait bien ferme, ce qui ne nous donna pas petit embarras et peur. Étant là, nous allâmes à terre, à quatre, pour observer la situation, et nous y prîmes quatre oiseaux que nous avons, à coups de pierres, fait tomber des écueils.

Le 15, la glace s'en était allée; nous fîmes voile par un vent du sud, passant le cap de Flushing et le cap Chef jusqu'au cap de Désir [1], qui est à une distance d'environ 13 lieues, et où nous avons demeuré jusqu'au lendemain.



Carte de la Nouvelle-Zemble. — D'après Gérard de Veer.

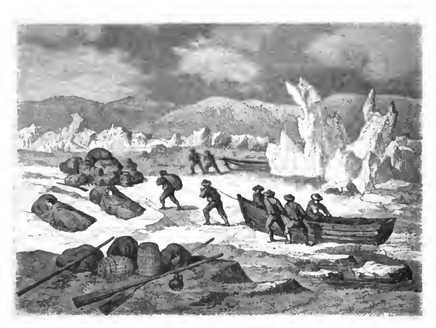
Le 16, nous avons derechef fait voile, et sommes venus aux îles d'Orange [2], éloignées du cap de Désir de 13 lieues. Là nous allâmes à terre, avec un chaudron pour fondre la neige et deux tonnelets pour y mettre l'eau, et aussi afin d'avoir des œufs et des oiseaux pour les malades. Arrivés là, nous avons fait du feu avec du bois que nous y trouvâmes, et nous avons fondu la neige; mais nous ne vîmes pas d'oiseaux. Trois des nôtres allèrent sur la glace jusqu'à l'autre île, et prirent trois oiseaux. En retournant, le capitaine, qui était l'un des trois, tomba dans une fente de glace, où il fut en grand danger de se noyer, parce que le courant y était fort grand. Mais, avec l'aide de Dieu, il fut sauvé et revint près

(1) Le cap de l'Ile, le cap Flushing, le cap Chef et le cap de Désir sont situés dans le nord-est de la Nouvelle-Zemble. (Voy. la carte de la page 117.)

(2) Les îles d'Orange sont situées à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zemble.

de nous, où il s'est séché près du feu que nous avions allumé. Nous avons cuit les oiseaux et les avons portés aux malades dans la barque. Nous avons aussi empli d'eau les tonnelets, et derechef fait voile. Nous avons navigué par un vent de sud-est et un temps humide ; en sorte que nous fûmes tous ensemble moites et mouillés, car nous n'avions aucun abri dans les barques ouvertes, et nous fîmes notre route jusque devant le cap de Glace (¹). Or les deux barques étant ensemble devant le cap de Glace, le capitaine demanda à Guillaume Barentz comment il se portait, à quoi Guillaume Barentz a répondu : « Assez bien ; j'espère être debout avant que nous arrivions à Warthuse (²). » Puis il me demanda : « Gérard, sommes-nous devant le cap de Glace? Levez-moi encore une fois; il faut que je le voie encore cette fois. » Et nous avons navigué des îles d'Orange jusqu'au cap de Glace l'espace de 5 lieues. Nous avons lié les barques aux grands glaçons, et avons mangé un peu. Le temps devint de plus en plus moite et couvert, et nous fûmes à certain moment environnés de la glace, ce qui nons fit demeurer.

Le 17 juin, au matin, nous avons mangé un peu, et la glace nous vint derechef si rudement aborder



17 juin. — Les Hollandais sur une banquise.

que nos cheveux se dressèrent, tant c'était horrible à voir ; de manière que nous ne pouvions gouverner la chaloupe ni le canot, et que nous craignions que ce fût la fin de notre voyage; car la glace qui flottait nous menait si horriblement en avant, et nous fûmes si violemment poussés entre les glaçons, qu'il semblait que le canot et la chaloupe seraient mis en plus de cent morceaux ; en sorte que nous nous regardâmes piteusement l'un l'autre, car le bon conseil nous était bien précieux, et nous avions à chaque instant la mort devant les yeux. Finalement, en cette perplexité et danger, il fut dit que, si nous pouvions lier une corde à la glace qui était ferme, nous pourrions alors tirer la corde sur la glace, pour être ainsi préservés du principal flot de la glace. Et ce conseil, quoique très-bon, était mêlé de périls

(¹) Le cap de Glace est situé au nord-ouest de la Nouvelle-Zemble.
(²) L'île Wardhous ou Wardöhuus, au nord de la Laponie.

imminents; mais personne n'osait se hasarder, craignant d'être perdu. Toutefois la nécessité requérait qu'on le fît, et le plus grand danger devait faire braver le moindre. Or, dans cette extrémité, et comme il fait bon hasarder un veau perdu, étant le plus léger de tous, je me suis risqué, allant d'un glaçon à l'autre, et je suis ainsi parvenu, avec l'aide de Dieu, à la glace ferme, où j'ai lié une corde à un haut tertre. Alors ceux qui étaient dans les barques, tirant cette même corde, les ont amenées jusqu'à la glace ferme; car alors un homme pouvait faire plus que nous tous ensemble auparavant. Or, arrivant à la glace ferme, nous y avons en toute diligence porté les malades, ayant mis auparavant quelques draps et d'autres choses, afin qu'ils pussent reposer dessus. Puis nous avons déchargé tout ce qui était dans les barques, et aussi traîné les barques sur la glace. Voilà comment nous avons été délivrés de ce grand péril, estimant être délivrés des dents de la mort, ce qui était vrai.

Le 18, nous avons réparé nos barques, qui avaient été fort endommagées par le flot violent des glaçons: aussi nous fallut-il calfater tous les joints et les consolider à l'aide de préserves. Le Seigneur Dieu nous en donna les moyens, en nous faisant trouver du bois, qui nous permit de fondre la poix durcie et de préparer toutes choses nécessaires. Puis quelques-uns des nôtres allèrent sur la terre chercher des œufs, fort désirés par les malades; ils n'en purent trouver aucun. Mais ils trouvèrent quatre oiseaux, entre la glace et la terre ferme, enfonçant parfois, non sans grand péril.

Le 19 juin, nous demeurâmes enfermés dans la glace, sans voir aucune ouverture; ce qui nous faisait penser que ce serait notre dernière demeure, et que nous ne pourrions partir de là. Mais nous trouvâmes de la consolation à penser que le Seigneur nous avait souvent aidés, que son bras n'était pas raccourci, et qu'il nous aiderait bien, selon son bon plaisir: ainsi nous nous sommes consolés et encouragés l'un l'autre.

Le 20, Nicolas Andrieu devint très-faible, et nous vîmes bien qu'il expirerait bientôt. Le lieutenant du gouverneur vint en notre chaloupe et nous dit que Nicolas Andrieu était fort mal disposé, et qu'il était bien apparent qu'il finirait bientôt ses jours. Sur quoi Guillaume Barentz dit: « Il me semble aussi que ma vie ne durera guère. » Nous ne pensions pas que Guillaume Barentz fût si malade, car nous causions ensemble, et Guillaume Barentz regardait la petite carte que j'avais faite de notre voyage. Nous eûmes ensemble divers propos. A la fin, il déposa la carte et me dit: « Gérard, donne-moi à boire. » Après qu'il eut bu, il lui survint une telle faiblesse qu'il tournait les yeux dans sa tête, et il mourut si subitement que nous n'eûmes pas le temps d'appeler le capitaine, qui était sur l'autre barque; de manière qu'il précéda Nicolas Andrieu, qui mourut bientôt après. Cette mort de Guillaume Barentz nous contrista grandement, vu qu'il était notre principal conducteur et notre seul pilote, en qui nous avions mis toute notre confiance. Mais nous ne pouvions résister à la volonté de Dieu, et cette pensée nous calma quelque peu (¹).

Le 21 juin, la glace commença à partir de là, et Dieu nous donna un peu d'ouverture; en sorte que nous avons commencé à nous préparer à partir.

Le 22, il nous fallut traîner les barques à l'eau par-dessus la glace, ce qui nous donna grand travail et peine. Car, en premier lieu, il nous fallut traîner les barques avec les denrées sur un grand glaçon, à bien 50 pas de distance, et là descendre à l'eau, puis les tirer hors de l'eau et les traîner sur la glace au moins 300 pas, avant que nous fussions à même de faire voile. Étant à l'eau, nous avons fait voile au nom de Dieu. Alors nous fûmes derechef si bien environnés par la glace que nous ne pouvions passer à voile, et qu'il nous fallut demeurer immobiles. Mais bientôt après la glace s'est séparée comme une écluse qu'on ouvre: profitant de ce passage, nous naviguâmes ainsi le long de la terre; mais nous fûmes de nouveau subitement environnés par la glace. Espérant être délivrés et avoir quelque ouverture, nous avons cependant un peu mangé, car la glace ne s'en allait pas, comme elle avait fait auparavant. Alors nous avons fait tous nos efforts pour repousser la glace, mais en vain. Néanmoins, à quelque temps de là, un peu d'ouverture s'est faite naturellement, de manière que nous avons passé, naviguant vers ouest quart au sud, par un vent du midi.

Le 23 juin, nous avons ainsi navigué et sommes arrivés au cap de Consolation (²), distant du cap de

(¹) Il est très-regrettable de ne pouvoir donner plus de détails biographiques sur Barentz; nous espérions recevoir d'Amsterdam quelques renseignements inédits: rien ne nous est parvenu.

(²) Le cap de Consolation, au nord-ouest de la Nouvelle-Zemble.

Glace de 25 lieues. Mais nous ne pûmes pas aller plus avant, parce que les glaçons s'étaient fort accumulés l'un sur l'autre, bien que la journée fût belle. Le temps était bien beau, avec un clair soleil; toutefois le soleil n'avait pas assez de force pour fondre la neige et nous fournir ainsi de l'eau à boire. Nous avions voulu mettre au soleil les plats d'étain et tous les vaisseaux d'airain pleins de neige; mais il ne s'en fondait guère. Nous mîmes aussi des morceaux de neige dans nos bouches, mais sans beaucoup de réussite; de manière qu'il nous fallut endurer grande soif.

Le 24, nous avons ramé çà et là autour des glaçons, pour voir où nous pourrions mieux sortir; mais nous ne vîmes aucune ouverture. Pourtant, le soleil étant au sud, nous sommes sortis et venus à la mer. Nous avons grandement loué Dieu, qui nous avait donné une issue inespérée. Nous naviguâmes alors par un vent d'est avec un bon progrès, de manière que nous comptions pouvoir doubler le cap de Nassau (¹). Néanmoins, nous fûmes encore empêchés par la glace, qui nous environna si bien qu'il nous fallut demeurer au côté oriental du cap de Nassau, tout près de la terre où nous pouvions facilement le voir, et nous calculâmes que nous en étions à peu près à 3 lieues. Le vent était sud et sud sud-ouest; alors six de nos hommes allèrent à terre, où ils trouvèrent quelque bois; et ils en ont apporté à la barque autant qu'ils purent. Ils ne trouvèrent ni oiseaux ni œufs. Mais ils firent bouillir, à l'aide de ce bois, un pot plein de papin d'eau (²), que nous appelâmes *matsamore*, afin d'avoir au corps quelque chose de chaud.

Le 25, il fit grand vent de sud, et la glace dans laquelle nous nous trouvions arrêtés n'était guère forte, ce qui nous faisait supposer que nous pourrions rompre la glace et flotter en mer. Sur le soir, une pièce de cette même glace s'est rompue, ce qui nous contraignit de changer de place et de nous fixer à un autre glaçon.

Le 26 juin, la grande tempête, venant du sud, continua encore, et mit en pièces la glace à laquelle nous étions fixés; de manière que nous flottions vers la mer et ne pouvions plus parvenir à la glace ferme, tellement que nous fûmes en mille dangers de périr tous ensemble. Flottant en mer, nous avons ramé de tout notre pouvoir, mais nous ne pouvions approcher de la terre; en sorte que nous apprêtâmes notre trinquette et nous disposâmes à faire voile; mais le mât de notre trinquette s'est par deux fois rompu. Alors nous fûmes dans un état pire qu'auparavant, car, bien que le vent fût violent, il nous fallut hausser la grande voile. Mais le vent y donna si fort que, si nous ne l'avions pas aussitôt baissée, nous serions sans doute descendus au fond, ou la barque, étant pleine d'eau, aurait nécessairement été au fond. Car l'eau commençait à entrer par-dessus la barque, et les ondes furent si enflées qu'il n'était pas à dire, et nous ne voyions rien autre chose que la mort devant nos yeux. Mais le Seigneur Dieu, qui nous avait délivrés d'autant de grands périls, nous aida aussi cette fois et nous donna, contre tout espoir, un vent de nord-est qui redressa le temps; de manière que nous pûmes revenir à la glace ferme. Ainsi délivrés d'un si grand péril, nous ignorions où était l'autre barque. Nous naviguâmes une lieue le long de la glace ferme, mais nous ne la trouvâmes pas; ce qui nous donna soupçon qu'elle était noyée; alors survint la bruine. Naviguant ainsi le long de la terre, et n'apercevant point notre conserve, nous tirâmes un coup de mousquet; mais, l'ayant entendu, il a répondu par un autre coup; toutefois nous ne pouvions nous voir. Cependant nous nous sommes un peu rapprochés, et, le temps commençant à devenir plus clair, ayant tiré l'un et l'autre un coup de mousquet, nous vîmes chacun la fumée, et finalement nous nous réunîmes à notre conserve, et la vîmes serrée entre la glace ferme et la glace flottante. Quand nous fûmes tout près de l'autre barque, nous nous sommes rendus près de nos compagnons, en passant près de la glace; puis nous les avons aidés à porter les denrées hors de la barque, et à traîner la barque sur la glace; et, après grand travail et peine, nous avons enfin atteint l'eau. Pendant qu'ils étaient ainsi cernés par la glace, ils avaient été au rivage, sur la terre ferme, recueillir un peu de bois. Étant ainsi réunis, afin de prendre quelque chose de chaud, nous avons bouilli du pain dans de l'eau, auquel nous trouvâmes bonne saveur.

Le 27 juin, nous fîmes voile avec un vent raisonnable de l'est, et nous doublâmes le cap de Nassau, à une lieue de distance de l'ouest de ce cap; et alors nous eûmes le vent contraire. De sorte que nous

(¹) Le cap de Nassau, au nord-ouest de la Nouvelle-Zemble.

(²) Bouillie de farine et d'eau.

avons abaissé les voiles et navigué en ramant. Pendant que nous naviguions ainsi le long et tout près de la glace ferme, nous trouvâmes une quantité de walrusses sur la glace, comme nous n'en avions jamais vu, et même ils étaient innombrables. Nous y trouvâmes aussi un grand nombre d'oiseaux, dont nous tuâmes douze d'une fois avec deux mousquets à un coup, et nous les allâmes querir et les apportâmes dans nos barques. Pendant que nous naviguions ainsi à rames, la bruine s'éleva de nouveau, et nous vînmes près des glaces flottantes, de manière que nous fûmes contraints d'accoster la glace ferme et d'y demeurer jusqu'à ce que la bruine fût passée. Le vent nous était tout à fait contraire, et était ouest sud-ouest

Le 28 juin, le soleil étant presque à l'est, nous avons déchargé toutes les denrées qui étaient dans les barques et les avons mises sur la glace ferme; puis après nous avons aussi tiré la barque sur la glace,



28 juin. — Les Hollandais, campés sur la banquise, sont attaqués par trois ours.

parce que nous étions de tous côtés fort pressés de la glace, et que le vent venait tout droit de la mer, dans la crainte que nous ne fussions cernés et n'en pussions plus sortir. Or, étant sur la glace, nous avons fait avec les voiles une tente sous laquelle nous sommes allés un peu nous reposer, mettant un homme en sentinelle. Le soleil étant presque au nord, trois ours vinrent tout droit vers les barques; la sentinelle, les voyant, cria aussitôt : « Aux trois ours! aux trois ours! » Et nous sortîmes vitement de la tente avec les mousquets chargés de grenaille pour tirer aux oiseaux. Mais n'ayant pas le temps de recharger nos armes, nous les avons déchargées sur eux. Et bien que nous ne les eussions que légèrement blessés, ils se sont néanmoins retirés assez loin, nous donnant le temps de recharger nos mousquets, et nous avons atteint l'un d'eux. Les autres, voyant cela, se sont enfuis; ils revinrent environ deux heures après; mais, entendant du bruit en approchant, ils se sont enfuis.

Le 29, le soleil étant vers sud sud-ouest, les deux susdits ours revinrent au lieu où était l'ours mort. L'un d'eux le prit avec ses dents, et l'emporta assez loin sur la glace raboteuse, et ils commencèrent à le dévorer. Voyant cela, nous avons déchargé sur eux un mousquet; en entendant le bruit, ils

ont quitté l'ours mort et se sont incontinent enfuis. Nous nous sommes ensuite approchés, et nous reconnûmes qu'en aussi peu de temps ils l'avaient à demi mangé. Alors nous prîmes le reste, nous le mîmes sur un glaçon élevé, que nous pouvions voir de la barque, afin d'arquebuser les ours dans le cas où ils reviendraient. Nous jugeâmes ainsi de la grande force de l'ours, qui avait emporté l'ours mort comme si ce n'eût été rien, tandis qu'entre nous quatre nous avions assez à faire d'en lever la moitié. Le vent était ouest, et chassait la glace bien fort vers l'est.

Le 30 au matin, deux ours vinrent sur un grand glaçon flottant. Ils se préparaient à nous assaillir, allant çà et là, comme s'ils eussent voulu se mettre à l'eau et venir vers nous; mais ils ne le firent pas, ce qui nous fit soupçonner que c'étaient les mêmes ours qui étaient venus auparavant. Mais le soleil étant sud, il vint un autre ours, par la glace ferme où nous étions, tout droit vers nous : entendant quelque bruit, il s'en est allé. La glace commençait un peu à se retirer; mais, comme il y avait du brouillard, et qu'il ventait fort, nous n'osâmes mettre la barque à l'eau, attendant un temps plus opportun.

Le premier jour de juillet, de la glace flottante il vint un ours vers nous, qui étions sur la glace ferme; mais, nous entendant parler, il n'approcha pas plus près et s'enfuit. Le soleil étant presque sud-est, la glace vint si rudement nous aborder, que la glace ferme, sur laquelle nous étions avec les denrées, vint à se rompre en plusieurs pièces, les glaçons s'accumulant l'un sur l'autre. Nous fûmes en grand danger, parce que tout tomba dans l'eau. Mais nous fîmes diligence pour traîner la chaloupe par la glace sur la terre ferme, où nous pourrions être mieux à l'abri de l'abordage et pression de la glace. Mais, en retournant pour retirer les denrées, nous sommes presque tombés dans un plus grand danger que jamais; car en nous efforçant de sauver les biens, l'un de nous tomba à l'eau; et la glace se rompait sous nos pieds, et le bateau fut presque tout rompu par la force de la glace, principalement le mât et banc du mât que nous avions bâti; et il y avait dedans un matelot malade et un coffret à argent. Nous les avons emportés en grand danger et péril; car la glace sur laquelle nous étions flottait et fut poussée sous l'autre glace, ce qui devait nous rompre bras et jambes. Pensant ainsi avoir entièrement perdu la barque, nous nous regardions piteusement l'un l'autre, ne sachant ce que nous avions à faire, car notre vie en dépendait. Mais le Seigneur Dieu y pourvut; la glace se sépara quelque peu. Alors nous courûmes hâtivement vers la barque, la tirâmes telle qu'elle était un peu plus avant vers la glace ferme, sachant la chaloupe plus en sûreté où elle était.

Cette peine et ce travail nous rendirent sans force et sans courage, car ils nous touchaient bien vivement, et furent plus terribles que quand nous faillîmes nous noyer, alors que Guillaume Barentz mourut. En ce jour, nous perdîmes dans l'eau deux barils de pain, un coffret de linge, un tonneau où étaient les meilleurs instruments des matelots et l'anneau astronomique, un fardeau d'écarlate rouge, un tonnelet d'huile, quelques fromages, et un petit baril de vin qui fut effondré sur la glace sans qu'on en pût rien sauver.

Le 2, un ours vint vers nous; mais, entendant quelque bruit, il s'en est allé. Le beau temps étant revenu, nous avons incontinent pris le bateau et l'avons réparé. Pendant que nous étions au nombre de six occupés à réparer la barque, les six autres sont allés vers la terre pour chercher du bois et quelques pierres que l'on pourrait mettre l'une sur l'autre sur la glace, afin de faire du feu dessus, pour fondre la poix liquide, qui devait servir à calfater le bateau. Ils devaient voir aussi s'ils trouveraient quelque bois propre à faire un mât pour le bateau, et ils en ont trouvé un, et des pierres qu'ils ont apportées au lieu où était la barque. Et nous fîmes diligence pour fondre la poix liquide, et faire ce qui était nécessaire pour réparer la barque. Nous avons aussi fait bouillir les oiseaux que nous avions tués, et nous en mangeâmes très-bien.

Le 3 au matin, deux de nos compagnons sont allés vers l'eau, où ils ont trouvé deux de nos avirons, le manche du gouvernail, le fardeau d'écarlate rouge, le coffre au drap de linge, et un chapeau tombé hors du tonneau, ce qui fit connaître que le tonneau était rompu ou effondré. Les matelots voyant cela prirent autant qu'ils purent emporter, et nous vinrent déclarer qu'il restait encore d'autres meubles; en sorte que le capitaine y fut avec cinq des nôtres, et tira tous les biens ou meubles sur la glace ferme, afin de les charger à notre départ. Mais le coffre et le fardeau de drap ne se pouvaient emporter, à cause de la pesanteur de l'eau dont ils étaient pleins; il fallut les laisser jusqu'à notre départ, afin que l'eau s'écoulât, et les aller alors querir, ce qui fut fait. Le soleil étant sud-ouest, un grand ours vint

vers nous, sans que la sentinelle s'en aperçût; et elle eût été surprise sans un des matelots qui, l'ayant vu de la barque, cria à la sentinelle de se garder. Cette dernière s'enfuit, et cependant l'ours fut arquebusé et prit la fuite.

Le 4, le temps était beau et clair, tellement que, pendant tout notre séjour à la Nouvelle-Zemble, nous n'en eûmes pas un si beau. Nous lavâmes alors dans l'eau douce de neige fondue les draps de velours qui avaient été mouillés par l'eau salée, et puis nous les avons fait sécher et remballer.



1er juillet. — La banquise sur laquelle sont les Hollandais se rompt.

Le 5, le beau temps continua. Le même jour mourut Jean-François de Harlem, neveu de Nicolas Andrieu, qui était mort le même jour que Guillaume Barentz trépassa. Celui-ci trépassa, le soleil étant presque nord nord-ouest, et la glace rentrait derechef bien fort vers nous. Les matelots allèrent à six à terre chercher du bois à brûler pour faire la cuisine.

Le 6, il y eut du brouillard; néanmoins, sur le soir, le temps s'éclaircit. Le vent était sud-est, ce qui nous donna quelque courage; néanmoins nous demeurâmes encore arrêtés sur la glace.

Le 7, le temps fut assez beau, avec un peu de pluie. Nous allâmes vers l'eau ouverte, où nous avons tué onze oiseaux, que nous avons pris sur un glaçon flottant et apportés sur la glace ferme.

Le 8, le temps était humide, avec bruine. Alors nous avons cuit les oiseaux que nous avions tués, et nous fîmes bonne chère. Sur le soir, il commença à venter du nord-ost, ce qui nous donna bon espoir de partir de là.

Le 9 au matin, la glace commençait à flotter, et nous avions de l'eau ouverte du côté de la terre; et la glace ferme, sur laquelle nous étions arrêtés, devint aussi flottante. En sorte quo les matelots et le capitaine s'en allérent chercher le coffre et le fardeau d'écarlate, qui étaient restés sur la glace, pour les porter sur la barque. Et alors ils ont traîné la barque à l'eau, à une distance de bien 340 pas, ce qui nous fut pénible à faire, parce que le travail était grand et notre force petite; et nous avons

fait voile. Mais il nous fallut aller encore à la glace ferme, parce qu'en cette contrée elle n'était pas encore séparée de la terre.

Le 10, nous eûmes grand travail et labeur pour passer par la glace, et étant passés, nous avons navigué à rames jusqu'à ce que nous vînmes entre deux glaçons grands comme des champs, qui vinrent se serrer l'un contre l'autre, de manière que nous n'y pûmes passer; mais nous fûmes contraints à tirer la chaloupe et le bateau sur la glace, à décharger les denrées, puis à les traîner sur la glace jusqu'à l'eau ouverte de l'autre côté. Ensuite il nous fallut porter le mobilier au bateau, à la longueur de 100 pas, ce qui nous fut bien pénible; mais c'était une nécessité, et dire que nous étions las ne servait à rien. Or, quand nous revînmes derechef en l'eau, nous fîmes nos efforts pour naviguer en ramant; mais peu de temps après, nous nous trouvâmes encore entre deux champs de glace, voguant, se rencontrant l'un l'autre, où nous sommes passés avant que le passage fût fermé, avec l'aide de Dieu, et par notre diligence à ramer. Quand nous fûmes passés, un grand vent d'ouest nous vint en face, de manière que nous naviguâmes à rames de toutes nos forces vers la glace ferme et vers la terre, où à grand'peine nous avons abordé. Étant sur la glace ferme, nous fûmes d'avis de naviguer plus avant le long de la glace vers l'île que nous voyions; mais, à cause du grand vent contraire, nous ne le pouvions; en sorte que nous fûmes contraints de tirer sur la glace le bateau et la chaloupe avec les meubles, attendant l'issue que le Seigneur Dieu nous donnerait. Toutefois notre courage était fort petit, parce que nous retombions toujours au milieu des glaces, craignant que, par le long travail qu'il nous fallait faire, notre force vînt à défaillir, et que par suite nous ne pussions longtemps continuer ou durer.

Le 11 au matin, comme nous étions arrêtés sur la glace, il vint hors de l'eau un ours fort gras qui courait vers nous. Nous l'attendîmes avec trois mousquets abaissés sur lui; quand il fut à trente pas de nous, nous les déchargeâmes; l'ours fut tué roide, et la graisse de son suif nu oing, sortant des trous faits par les balles, flotta sur l'eau comme de l'huile. Quand il flottait ainsi, nous avons sur un glaçon flottant cherché à l'atteindre, lui avons mis une corde au cou, et l'avons traîné sur la glace; puis nous lui avons ôté les dents de la tête; il mesurait 8 pieds. Le vent était ouest, et le temps couvert et humide. Le soleil étant presque au sud, l'air commença à s'éclaircir. Alors trois des nôtres allérent à l'île qui était à l'opposé de nous, et où, en arrivant, ils virent l'île des Croix à l'ouest d'eux. Et après avoir délibéré, ils s'y rendirent par la glace ferme pour voir si eût été quelques Russes n'y étaient pas venus. Arrivés là, ils ne purent découvrir que personne y eût été depuis nous; ils trouvèrent bien soixante-dix œufs de canards de montagne; mais ils ne savaient dans quoi les mettre pour les porter. Finalement, l'un d'eux ôta ses braies, les liant par en bas, et, y ayant mis les œufs, ils les ont portés à deux sur une pique, et le troisième portait le mousquet. Ils revinrent ainsi après avoir été douze heures partis, ce qui nous faisait craindre que quelque malheur leur fût arrivé. Ils nous récitèrent que quelques-uns avaient été jusqu'aux genoux en l'eau, en passant sur la glace entre les deux îles, et qu'il y avait bien six lieues de chemin pour aller et venir; et nous fûmes bien émerveillés qu'ils eussent osé se hasarder ainsi, vu que nous étions tous ensemble si faibles. Néanmoins les œufs nous furent les bienvenus, et nous en mangeâmes comme des seigneurs, de manière qu'au milieu de nos misères nous avions quelquefois des jours de carême-prenant. Alors nous avons aussi réparti entre nous le dernier vin, dont chacun, pour sa part, avait environ trois lots.

Le 12, sur le soir, six des nôtres allèrent à terre pour chercher des pierrettes (¹), et ils en trouvèrent quelques-unes; mais ce n'étaient pas des meilleures, et, en retournant, chacun de nous apporta une charge de bois.

Le 13, le temps était fort beau, et nous allâmes à sept à la terre ferme pour chercher des pierrettes, comme nous en avions trouvé quelques-unes.

Le 14, le beau temps continua, avec un bon vent austral, et la glace commençait à partir du rivage,

(¹) « Le schiste argileux, vers l'ouest, passe à l'état de schiste micacé, qui semble être la formation métallifère de la contrée, car le fer se trouve communément sous diverses formes minérales dans le voisinage. C'est à un schiste micacé luisant, réduit en poudre fine par l'action des neiges fondues, qu'est dû le nom de la baie d'Argent. » (*Annales des voyages*, t. LXXX.)

ce qui nous donnait bon espoir. Mais comme le vent retourna à l'ouest, la glace resta arrêtée. Le soleil étant presque sud-ouest, trois des nôtres allérent à la plus prochaine île qui était devant nous, où ils ont tué une cane de montagne, et, l'apportant à la barque, ils nous l'ont donnée, car toutes choses nous étaient communes.

Le 16, il vint vers nous, de la terre ferme, un ours que nous avons laissé approcher; il était aussi blanc que la neige, ce qui fit qu'au commencement nous ne le pouvions distinguer. Mais ses mouvements nous le firent remarquer, et comme il approchait, nous avons tiré et l'avons atteint, si bien qu'il s'est enfui aussitôt.

Le 17, le soleil étant presque sud-ouest, cinq hommes sont derechef allés vers l'île la plus prochaine, pour rechercher s'il n'y aurait pas quelque ouverture en avant, car notre long séjour commençait à nous affliger, vu que nous ne voyions aucune issue pour partir de là. Mais, étant presque à mi-chemin, ils trouvèrent un ours gisant derrière un grand glaçon, et c'était celui que nous avions arquebusé le jour précédent; mais en nous apercevant il prit la fuite. Alors l'un des nôtres l'a poursuivi avec une gaffe, et l'a frappé au corps. L'ours, sentant le coup, s'est dressé sur ses pattes de derrière, et rompit le fer du croc au second coup que l'homme lui porta, de manière que l'homme tomba acculé. Les autres matelots, voyant cela, ont tiré sur l'ours qui prit la fuite, et l'homme avec son bâton rompu l'a poursuivi et frappé par le corps. L'ours s'est chaque fois retourné, sautant jusqu'à trois fois vers l'homme. Cependant les deux autres compagnons vinrent et arquebusèrent l'ours au travers du corps, de manière qu'il s'est assis sur ses pattes de derrière sans pouvoir presque aller plus avant. Alors ils l'arquebusérent de nouveau, et l'ours demeura gisant à terre; ensuite ils lui ont arraché les dents.

Le 18, trois matelots sont allés au plus haut de la terre pour voir s'il n'y avait pas d'apparence d'ouverture en mer. Ils virent plusieurs ouvertures d'eau, mais si loin de la terre que le cœur leur faillit presque, doutant qu'il leur fût possible de traîner si loin les barques et les meubles, parce que nos forces défaillaient de plus en plus, et que les travaux et les difficultés de l'œuvre augmentaient. Or, arrivant aux barques, ils nous ont récité tout cela, et, prenant courage dans la nécessité, nous avons fait notre devoir de traîner la barque et les meubles jusqu'à l'eau, pour parvenir à force de rames à la glace, où il nous fallut encore passer avant d'arriver à l'eau ouverte. Et quand nous vînmes à ladite glace, nous avons déchargé les barques, et puis nous les avons traînées sur la glace jusqu'à l'eau ouverte, et ensuite nous avons traîné les meubles bien à mille pas de distance. Cela nous donna tant de travail et de peine que nous doutions de pouvoir résister au faix; mais les difficultés que nous avions surmontées nous donnaient espoir, et, souhaitant que celle-ci fût la dernière, nous sommes, avec grande difficulté, parvenus à l'eau ouverte. Alors nous avons fait voile et navigué jusqu'à ce que le soleil fût ouest quart au sud, et nous sommes de nouveau retombés parmi les glaçons, sur lesquels il nous fallut traîner les barques. De là nous pouvions voir l'île des Croix, dont, à notre compte, nous étions éloignés environ d'une lieue.

Le 19 juillet, étant ainsi sur la glace, nous sommes allés à sept à l'île des Croix (¹), et, arrivant là, nous avons vu, vers l'ouest, une grande ouverture d'eau, dont nous fûmes fort réjouis. De manière qu'en toute diligence nous sommes retournés aux barques, recueillant toutefois bien cent œufs, que nous emportâmes avec nous. Arrivés aux barques, nous avons raconté que nous avions trouvé une eau ouverte aussi étendue que la vue pouvait s'étendre, espérant que ce serait la dernière fois qu'il faudrait traîner les barques par la glace, et que dorénavant cela ne serait plus à faire, ce qui nous donna bon courage. Nous avons cuit les œufs à la hâte, et, les ayant répartis entre nous tous, nous sommes incontinent allés à l'ouvrage pour préparer toutes choses et traîner la chaloupe et le canot jusqu'à l'eau. Il fallut les traîner 270 pas sur la glace; ce que nous fîmes avec grand courage, parce que nous avions l'espoir que ce serait la dernière fois. Arrivés à l'eau, nous avons, par la grâce de Dieu, fait voile et navigué par un vent d'ost et d'est nord-est en poupe, avec bon progrès; de manière que, le soleil étant ouest, nous passâmes l'île des Croix, distante de 10 lieues du cap de Nassau. Et bientôt après la glace nous a abandonnés, tellement que nous en fûmes entièrement délivrés, bien que nous en vissions encore en

(¹) Cette île est située à l'ouest de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zemble, que Lutke visita en 1822 et en 1823, et à laquelle on a donné le nom de cet amiral.

mer. Mais celle-là ne nous donna pas d'empêchement, et nous naviguâmes notre cours vers ouest quart au sud, par un continuel vent de l'est et est nord-est; de manière que, selon notre conjecture, nous fîmes, en vingt-quatre heures, 18 lieues. En sorte qu'ayant bon courage, nous fûmes tous ensemble bien réjouis, louant Dieu de ce qu'il nous avait conduits et délivrés des difficultés et périls dans lesquels, selon l'apparence, nous devions périr.



Du 18 au 21 juillet. — Traversée de l'île des Croix au cap Plancius.

Le 20 juillet, ayant encore cette excellente marche, le soleil étant presque sud-est, nous avons passé le cap Noir [1], distant de l'île des Croix de 12 lieues; et, naviguant vers ouest sud-ouest, nous vîmes, sur le soir, le soleil étant presque à l'ouest, l'île de l'Amirauté [2], que nous avons passée, et qui est distante du cap Noir de 8 lieues. Passant devant cette dernière île, nous y vîmes environ deux cents walrusses [3] sur un grand glaçon, et, naviguant bien près d'eux, nous leur avons donné la chasse; ce qui faillit mal tourner pour nous, car ces monstres marins, très-forts, nagèrent vivement vers nous (comme s'ils eussent voulu prendre vengeance du trouble qu'on leur avait apporté), et environnèrent nos barques avec grand bruit, comme s'ils avaient voulu nous dévorer. Nous leur avons échappé, parce que nous avions le bon vent; toutefois c'était mal à nous de réveiller le loup qui dort.

Le 21, nous passâmes le cap Plancius [4], distant de l'île de l'Amirauté de 9 lieues, vers ouest sud-ouest; et, voguant ainsi par un bon vent, nous avons passé Langènes [5].

(1) Dans la partie occidentale de la terre de Lutke.

(2) Ile située à l'ouest de la terre de Lutke, et près de laquelle le navigateur Wood fit naufrage, en 1676.

(3) La capture d'un morse dans l'eau n'est pas sans danger. Ces animaux se réunissent en troupeau; quand l'un d'eux est attaqué, tous les autres arrivent à son secours. En pareil cas, il se rassemblent autour du bâtiment d'où le coup est parti, et percent les bordages avec leurs défenses; et quelque résistance qu'on leur oppose, ils envahissent souvent les plats-bords.

(4) A l'extrémité sud-ouest de la terre de Lutke.

(5) Le cap Langènes, aujourd'hui *cap Sec*, à l'ouest de la terre que Matthew visita en 1584, et à laquelle il donna son nom.

Le 22, continuant encore notro bon progrès, nous nous sommes approchés du cap de Cant ([1]), où nous sommes descendus à terre pour chercher quelques oiseaux et des œufs, mais en vain ; en sorte que nous passâmes outre. Mais ensuite nous vîmes un écueil bien fourni d'oiseaux ; nous y avons abordé et avons tué, à coups de pierres, vingt-deux oiseaux, qu'un des nôtres alla ramasser sur l'écueil, avec quinze œufs. Si nous avions voulu nous arrêter plus longtemps, nons aurions bien pris cent ou deux cents oiseaux ; mais comme le capitaine était plus avant en mer et nous attendait, et afin do ne pas perdre le continuel bon vent, nous avons incontinent passé outre, le long do la terre. Nous vînmes ensuite à nn cap, où nous eûmes un grand nombre d'oiseaux, bien cent vingt-cinq, que nous prîmes en partie avec les mains sur lenrs nids, en partie à coups de pierres, qui les faisaient tomber en bas, dans l'eau. Je crois qu'ils n'avaient jamais vu aucun homme, et qu'on n'avait jamais travaillé à les prendre, autrement ils se seraient envolés : aussi n'avaient-ils peur que des renards et des autres bêtes sauvages, qui ne pouvaient grimper sur ces rochers ; et ils avaient fait leurs nids n'ayant aucune crainte qu'on vînt près d'eux, et nous-mêmes fûmes en grand péril de nous rompre bras et jambes, principalement en descendant, parce que l'écueil était escarpé. Chacun de ces oiseaux n'avait qu'nn senl œuf en son nid, posé sur l'écueil nu : c'était merveille que, par un tel froid, ils pussent couver et faire éclore lours œufs ; il est croyablo que s'ils no pondent qu'un seul œuf, c'est parce que la chaleur qu'ils rendent en couvant a plus do forco sur nn œuf dans lequel elle se concentre toute, que si elle se répartissait sur plusieurs. Nous y trouvâmes aussi beaucoup d'autres œufs, mais la plus grande partio étaient corrompus. Quand nous sommes partis de ce lieu, le vent nous était directement contraire, soufflant fortement du nord-ouest ; aussi la glaco y était à foison, et nous nous efforçâmes à grand'peine de franchir les glaces, mais nous n'y pouvions parvenir. Enfin, naviguant entre les glaçons, nous avons aperçu une grande ouverture vers la terre, et nous nous y sommes dirigés. Le capitaine, qui était plus avant en mer avec sa barque, voyant que nous étions au milieu do la glace, craignait que notro cas ne fût mauvais ; mais, voyant à la fin que nous naviguions à voile, il pensa bien que nous nous dirigions vers une ouverture, commo il était vrai ; en sorto qu'il a viré et est venu près do nous, tout procho de la terro, où nous trouvâmes un bon port, préservé presque de tous vents ; et il y arriva deux beures après nous. Nous sommes descendus à terre, nons y avons trouvé quelques œufs, recueilli du bois pour faire du feu, et fait cuire les oiseaux que nous avions pris.

Le 23, le temps était obscur et chargé de bruine ; do manière qu'il nons fallut demeurer au même golfe ou port. Pendant co temps, quelques-uns des nôtres allèrent à terre pour chercher des oiseaux, des œufs et des pierrettes ; mais ils n'en trouvèrent guère, si ce n'est une petite quantité de pierrettes précieuses.

Le 24, le temps était serein et clair et le vent nord ; en sorte que nous demeurâmes arrêtés.

Le 25, le temps était obscur, avec bruine. Le vent était nord, et nous fûmes contraints, à cause du grand vent, de demeurer au rivage.

Le 26, revint le beau temps, qui avait été quelques jours absent, et le vent était encore au nord. Nous fîmes voile, le soleil étant presque au sud. Mais le golfe était très-grand ; de manière qu'il nous fallut naviguer bien 4 lieues en mer, pour doubler le coin, tant à voiles qu'à rames. L'ayant doublé, nous avons abaissé la voile et avons navigué à rames le long de la terre.

Le 27, le temps était beau et calme ; de manière que nous naviguâmes tout le jour, par la glace rompue, le long de la terre. Le vent était nord-ouest ; et nous sommes venus sur le soir, le soleil étant presque ouest, à un lieu où coulait un très-grand flux d'eau ; en sorte que nous pensâmes être près de Kostinsbar ([2]) ; car nous vîmes aussi un grand golfe qui, selon notre conjecture, passait au delà de la mer de Tartarie. Notre cours était presque toujours vers sud-ouest. Le soleil étant presque au nord, nous avons doublé le cap des Croix ([3]) et navigué entre une île et la terre ferme. Alors nous prîmes notre cours vers sud sud-est, par le vent de nord-ouest, avec un bon progrès ; et le capitaine était avec la barque en

([1]) Le cap Cant, aujourd'hui *cap Nord de l'Oie*, est situé dans la Nouvelle-Zemble proprement dite, à l'ouest de la terre que Willoughby visita en 1553.

([2]) Détroit compris entre la terre de Willoughby et l'île Mezdusharsky.

([3]) Dans la partie nord-ouest de l'île Mezdusharsky.

avant de nous; mais quand il eut doublé le cap des Croix, il nous a attendus. Arrivés là, nous y sommes demeurés quelque temps, près de l'écueil, espérant y prendre quelques oiseaux, mais en vain. Ainsi nous avons navigué 20 lieues, du cap de Cant au cap des Croix, en passant par Costinsarch.

Le 28, le temps étant clair, nous vîmes le long de la terre, devant le golfe de Saint-Laurent (¹), au cap de la Tranchée, en faisant 6 lieues vers le sud sud-est. L'ayant doublé, nous trouvâmes deux barques russes. Au lieu de nous réjouir d'être arrivés dans un lieu où nous trouvions des gens, nous éprouvions quelque crainte de ce qu'ils étaient si nombreux; car nous y vîmes environ trente personnes,



28 juillet. — Les Hollandais rencontrent deux barques russes.

ignorant quelles gens ils pouvaient être, des gens sauvages ou d'autres étrangers. Nous vînmes à terre avec grand travail; voyant cela, ils quittèrent leur ouvrage et vinrent vers nous, mais sans armes, et nous allâmes aussi à terre, en aussi grand nombre que nous pûmes, car plusieurs étaient fort travaillés et faibles de la maladie dite scorbut. Or, approchant l'un de l'autre, nous nous fîmes une mutuelle révérence, eux à leur mode et nous à la nôtre. Étant l'un près de l'autre, nous nous regardâmes assez piteusement; car nous nous reconnûmes réciproquement pour nous être vus l'année passée, quand nous passâmes le Waigatz, et qu'ils vinrent sur notre navire. En sorte que nous voyions bien qu'ils avaient pitié de nous et qu'ils étaient troublés, nous ayant trouvés si bien disposés, avec un si grand bateau, et si bien pourvus de toutes choses qu'ils en avaient été émerveillés, tandis qu'ils nous voyaient maintenant si maigres et si défigurés, en de telles barques ouvertes. Il y en eut deux, entre autres, qui nous mirent amicalement la main sur l'épaule, au capitaine et à moi, comme nous connaissant depuis notre première rencontre (car nous étions les deux seuls de notre société qui eussions été au Waigatz), demandant où était notre *crabble*, pour dire notre navire; et, comme nous n'avions aucun truchement, nous cherchâmes à leur faire entendre, le mieux qu'il nous fut possible, que nous avions laissé le vaisseau dans

(¹) La baie de Saint-Laurent est comprise entre la Nouvelle-Zemble et le midi de l'île Mezdusharsky.

les glaces. Sur quoi ils disaient : *Crabble pro pal?* ce qui signifiait, selon nous : « Avez-vous perdu le navire? » Et nous leur répondîmes : *Crabble pro pal;* « Oui, nous avons perdu le navire. » Néanmoins nous ne pûmes guère user des paroles, parce que nous ne nous entendions pas les uns les autres. Mais tout, chez eux, indiquait qu'ils étaient peinés et qu'ils avaient pitié de nous, qui, ayant été avec autant de navires, étions maintenant en si pauvre état; et, nous rappelant qu'ils avaient bu du vin dans notre navire, ils nous demandaient par signes quelle boisson nous avions maintenant. Alors l'un des matelots courut à la barque, tira de l'eau et la leur donna à goûter; mais ils tournèrent la tête, en disant : *No dobbre,* c'est-à-dire : « Il n'est pas bon. » Ensuite notre capitaine s'est approché davantage et leur a montré le dedans de sa bouche, pour leur faire entendre que nous avions la maladie dite le scorbut, et leur demander s'ils connaissaient quelque remède. Mais ils comprirent que nous avions faim, et l'un d'eux courut à leur barque et rapporta aussitôt un pain rond de seigle pesant environ 8 livres, et quelques oiseaux fumés, que nous prîmes, leur faisant, en retour, présent d'une demi-douzaine de biscuits. Notre capitaine emmena dans sa barque deux des principaux d'entre eux, leur versant du vin qu'il avait, environ une portion, la seule qui lui restait; et, en les attendant, nous avions ensemble grande familiarité. Nous allâmes là où ils étaient postés, et fîmes bouillir du biscuit dans de l'eau, afin d'avoir quelque chose de chaud. Nous fûmes, dans la compagnie des Russes, fort allègres, parce qu'en treize mois, depuis que nous nous étions séparés de Jean Ryp, nous n'avions vu personne, si ce n'est des ours dévorants et cruels. De manière que nous avions bon courage parce que nous retrouvions des hommes, nous disant l'un à l'autre : « Tout ira bien maintenant, puisque nous sommes revenus en la compagnie des gens; » et nous louions hautement Dieu qui, dans sa bonté, nous avait jusqu'à ce jour conservé la vie.

Le 29, le temps étant assez beau le matin, les Russes ont commencé à appareiller pour faire voile, roulant du rivage quelques tonneaux de graisse de poisson qu'ils avaient serrée dans du genêt marin mêlé de sable, et ils les ont embarqués. Nous les vîmes prendre leur cours vers Waigatz ([1]), sans savoir où ils voulaient aller. Nous avons fait voile et les avons suivis. Pendant qu'ils naviguaient devant nous, le long de la terre, survint la bruine et un temps humide et couvert; de manière que nous les avons perdus de vue, ne sachant s'ils étaient restés dans quelque golfe ou s'ils étaient toujours devant nous. Nous avons alors navigué plus outre, passant entre deux îles, jusqu'à ce que nous fûmes derechef enveloppés par la glace. Or, étant ainsi enveloppés, sans voir aucune ouverture devant nous, nous sommes, avec grand travail et peine, retournés jusqu'aux deux îles susdites.

Le 30, le vent de nord-ouest continua, avec pluie et tempête; de manière que nous ne pouvions être à sec sous la voile, tendue par-dessus la barque, ce à quoi nous n'étions plus accoutumés, parce que, pendant longtemps, nous n'avions pas eu de pluie; toutefois nous fûmes contraints d'y demeurer pendant tout le jour.

Le 31 au matin, nous naviguâmes, en ramant, de cette île vers une autre île à deux croix, ce qui nous fit penser que quelques gens y avaient été pour leurs affaires, comme auparavant les autres Russes; mais nous n'avons trouvé personne. Le vent était encore nord-ouest; en sorte que la glace continuait à entrer dans le Waigatz. Par bonheur, nous allâmes à terre, car nous y trouvâmes l'herbe *britannica* ([2]), qui nous vint fort à propos, comme si le Seigneur Dieu nous y avait envoyés. Nous avions plusieurs malades, la plupart de la maladie appelée scorbut, à un degré très-fort; ils furent guéris par cette herbe; car elle nous aida si visiblement et aitôt, que nous-mêmes en fûmes émerveillés; et nous avons grandement loué Dieu, qui nous avait secourus au moment où nous ne l'espérions pas. Nous mangeâmes les feuilles à pleines mains, parce qu'en notre pays nous avions ouï priser ses vertus; mais nous trouvâmes sa vertu plus efficace encore que nous n'avions pensé.

([1]) Le détroit de Waigatz, entre l'île de ce nom et l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zemble.

([2]) « Le *Cochlearia* ou *Cuillerée,* ainsi nommé parce que ses feuilles sont presque concaves et en forme de cuiller. Ses feuilles et les semences sont les plus puissants antiscorbutiques que l'on connaisse. » (Campe, *Voyage au Spitzberg.*)

« La Nouvelle-Zemble n'a pas de végétation continue, pas même de l'espèce la plus humble. Cependant il y a des points qui ne méritent pas le reproche de stérilité et sont ornés d'une grande variété de fleurs. Il faut, pour que cette végétation se produise, une exposition au sud-ouest, avec un abri du côté opposé. On a recueilli dans cette île jusqu'à quatre-vingt-dix espèces de plantes phanérogames, et environ la moitié de cryptogames. » (Rapport de M. Baer à l'Académie de Saint-Pétersbourg, dans le tome LXXX des *Annales des voyages.*)

Le 1er jour d'août, le vent de nord-ouest soufflait bien, et la glace, qui pendant plusieurs jours avait été chassée au golfe de Waigatz, y subsistait; mais le flot y était violent; en sorte qu'il nous fallut mettre nos barques de l'autre côté de l'île, afin d'être mieux préservés des vagues de la mer. Nous sommes derechef descendus à terre pour cueillir de l'herbe britannica, dont nous avions reçu un grand soulagement et dont nous éprouvâmes encore cette fois l'effet plus salutaire, et si hâtivement que nous en fûmes émerveillés, voyant que quelques-uns pouvaient manger du biscuit, ce qu'auparavant ils ne pouvaient guère faire.

Le 2, le temps était obscur, avec bruine, et le rude vent du nord continua encore; et notre viande commençait fort à diminuer: nous n'avions rien qu'un peu de pain avec de l'eau, et quelques-uns avaient encore un peu de fromage. De manière que, dans la crainte de la famine, nous avions grand désir de pouvoir partir. Nos membres devinrent plus faibles; toutefois notre travail demeurait grand comme auparavant, ce qui était fort contraire à l'un et à l'autre, car il nous aurait mieux valu avoir abondance de vivres, afin de devenir plus robustes.

Le 3, le temps étant un peu plus benin, nous fûmes d'avis d'abandonner la Nouvelle-Zemble et de traverser droit vers la Russie. En sorte que nous avons navigué, avec l'aide de Dieu, prenant notre cours vers sud sud-est. Et alors nous sommes derechef venus entre les glaçons, ce qui nous donna de la crainte, car nous leur avions donné congé et dit adieu, ne pensant pas en être derechef assaillis. Or, comme nous étions au milieu des glaçons par le calme, et comme les voiles ne nous pouvaient guère aider, nous les avons abaissées et avons commencé à manier les avirons, ramant ainsi entre les glaçons, avec fâcheux travail, et nous sommes parvenus à rentrer dans la spacieuse mer qui était libre de glaces; et tant en ramant qu'en naviguant à voiles, nous avions fait 20 lieues. En naviguant ainsi, nous pensions parvenir aux côtes de Russie; mais nous sommes de nouveau revenus au milieu des glaçons par un temps très-froid, ce qui nous alarma fort, dans la crainte que la glace nous empêchât toujours, et que nous n'en fussions jamais délivrés. Et comme avec notre esquif nous ne pouvions aussi bien naviguer en avant ni doubler le long de la glace, voyant paraître quelque ouverture, nous fûmes contraints d'y entrer sans prévoir comment nous en sortirions. Mais quand nous y fûmes entrés, la difficulté fut moins grande que nous n'avions pensé, et nous parvînmes avec grand travail à l'eau ouverte. Notre capitaine, qui était dans l'autre barque, ayant de meilleures voiles, gagna le banc de glace; il avait peur en nous voyant ainsi environnés de la glace. Mais Dieu permit que nous franchissions la glace dans le même temps qu'il mit à naviguer en dehors, et que nous pussions ainsi nous réunir.

Le 4, nous naviguâmes ensemble par un vent de nord-ouest, presque toujours vers le sud; et vers midi nous vîmes la côte de Russie en face de nous, ce qui nous réjouit fort. Approchant plus près, nous avons cargué les voiles et navigué en ramant vers la terre. Nous vîmes que c'était une terre fort basse, et que l'eau pouvait flotter par-dessus le rivage. Nous y demeurâmes jusqu'à ce que le soleil fût au sud-ouest, et, voyant que nous n'y pouvions obtenir aucun avantage, ayant fait environ 30 lieues depuis le cap de la Nouvelle-Zemble d'où nous étions partis, nous avons navigué en avant le long de la côte de Russie, avec raisonnable progrès. Nous vîmes une yole (¹) russe vers laquelle nous avons navigué pour parler à ceux qui la montaient. Comme nous approchions, ils sont venus tous en haut de la yole, et nous leur criâmes: *Kanin*, pour leur demander par ce mot si nous étions près du cap Kanin. Mais ils nous répondirent: *Petchora* (²), nous donnant à entendre que nous en étions à peu de distance. Ainsi nous naviguâmes le long du rivage où la profondeur était petite, pensant naviguer à ouest quart au nord, afin de doubler le cap Kanin; mais nous fûmes fourvoyés par le compas mis sur un bord à bandes de fer, de manière que la différence était bien de deux rumbs, et que nous étions plus au sud et à l'est que nous ne pensions. Car, tandis que nous pensions être près de Kanin, nous en étions bien éloignés de trois journées, comme nous le trouvâmes depuis. Or, nous voyant ainsi fourvoyés, nous attendîmes le jour à l'endroit où nous étions.

Le 5, pendant que nous étions ainsi arrêtés, un des nôtres alla à terre et y trouva de la verdure et

(¹) Canot léger qui va à rames et à voiles.
(²) Fleuve du nord de la Russie qui a son embouchure dans l'océan Arctique.

quelques petits arbres. Étant à terre, il nous cria de venir à terre avec des arquebuses, car il y avait des bêtes sauvages à tirer, ce dont nous fûmes bien aises, car notre viande était presque toute mangée, et nous n'avions plus qu'un peu de pain moisi, ce qui nous désespérait, et faisait dire à quelques-uns qu'abandonnant la barque ils s'en iraient à terre, qu'autrement il nous faudrait mourir de faim; car il y avait plus d'un jour que nous n'avions pas à manger, et la faim est un glaive tranchant; nous pouvions difficilement l'endurer.

Le 6, nous nous efforçâmes de ramer plus avant pour sortir du golfe (¹), le vent étant est sud-est. Or, ayant navigué à rames environ 3 lieues, nous ne pouvions aller plus avant, parce que le vent nous était directement contraire, et nous sans courage et sans force, et parce que la terre s'étendait plus vers le nord-est que nous n'avions pensé; en sorte que nous nous regardâmes piteusement l'un l'autre, car les vivres nous manquaient. Nous ignorions combien nous avions encore à naviguer avant d'obtenir quelque secours, et la viande était presque toute mangée.

Le 7, l'air fut plus doux, et nous nous encourageâmes les uns les autres, voyant le vent contraire, à employer les rames, pour sortir de ce golfe. Et, ayant navigué à rames trois milles, nous ne pûmes passer outre, ce qui fit perdre le cœur et le courage aux matelots, qui ne voyaient aucune issue pour sortir de là. La maladie, la faim, ne voir aucun moyen pour nous en aller, consumaient presque notre chair et notre sang.

Le 8 août, il n'y eut encore aucun amendement; le vent contraire continua, et nos barques furent assez loin séparées l'une de l'autre, selon que le lieu était plus commode à chacun. La misère surtout était plus grande en notre canot; quelques-uns y étaient plus affamés, et, ne pouvant plus endurer la faim, ils perdaient presque entièrement courage et souhaitaient la mort (²).

Le 9, le même temps continua, le vent étant directement contraire, ce qui nous arrêta, de manière que nous ne pouvions partir de là, et notre misère s'augmentait de plus en plus. Finalement, deux hommes sont sortis de la barque du capitaine; ce que voyant, deux des nôtres sont aussi descendus à terre. Ils allèrent ensemble bien une lieue de chemin en terre ferme; voyant à la fin une balise, tout près de laquelle sortait un flux d'eau, ils pensaient que c'était un cours d'eau par lequel les Russes étaient venus entre le cap Kanin et la terre ferme de Russie. En retournant, nos gens ont trouvé sur leur chemin un robbe, ou chien de mer, mort et sentant très-mauvais. Ils l'ont traîné jusqu'à notre barque, pensant avoir trouvé une venaison bonne à manger dans la grande faim qu'ils enduraient. Mais nous les en avons dissuadés, leur disant que certainement ce manger serait notre mort, et que nous souffririons plutôt encore la faim; car le Seigneur Dieu, qui nous a secourus dans nos angoisses, est encore vivant, et nous espérons qu'il ne nous abandonnera pas, mais qu'il nous aidera quand nous n'y penserons pas.

Le 10, le vent de nord-ouest continua avec bruine et temps moite, en sorte que nous fûmes forcés de demeurer encore. Il est assez à présumer quel fut notre courage, on le pouvait bien voir à notre mine.

Le 11 au matin, le temps était bon et calme, et le capitaine envoya vers nous un de ses gens pour nous dire de nous apprêter à naviguer. Nous nous sommes préparés et avons navigué à rames vers lui. Comme j'étais très-faible et ne pouvais plus ramer pour faire avancer la chaloupe, qui était plus lourde que le canot, je fus reçu dans le canot et mis au gouvernail; et, à ma place, il en vint un autre plus fort que moi, afin que nous pussions de concert continuer notre route. Nous avons ainsi navigué à rames jusqu'à ce que le soleil fût au sud. Alors survint un bon vent du sud, en sorte que nous avons abandonné les avirons et fait voile avec bon progrès. Mais, sur le soir, le vent devint si rude que nous fûmes contraints de baisser les voiles et de ramer vers la terre, où nous avons mis les barques tout près du rivage, et sommes descendus à terre pour avoir de l'eau fraîche; mais nous n'en pûmes trouver. Et, comme nous ne pouvions aller plus avant, nous nous apprêtâmes à dresser nos tentes pour être à couvert. Alors survint une pluie aussi grande que possible, et à minuit la foudre et l'orage, avec une pluie

(¹) Le golfe qui se trouve à l'embouchure de la Petchora.

(²) Du moins ces braves gens n'eurent-ils pas un seul moment la pensée de se manger les uns les autres. La nécessité ne justifie pas les crimes d'assassinat et d'anthropophagie; il vaut toujours mieux se laisser mourir de faim que de tuer et de manger son semblable.

plus violente encore qu'auparavant; en sorte que nos matelots furent fort découragés, ne voyant nul secours devant la main, mais toute rigueur et misère.

Le 12, le temps était serein, et nous vîmes un navire russe venir à pleine voile, dont nous fûmes fort réjouis. Le voyant du rivage où nous étions avec les barques, nous avons demandé à notre capitaine de naviguer vers lui, pour adresser la parole à ceux qui le montaient et en obtenir quelques vivres. En abordant, le capitaine est entré dans le navire, demandant à combien nous étions encore du cap Kanin; mais nous ne pouvions nous bien comprendre, parce que nous ne parlions pas leur langue. Ils élevaient leurs cinq doigts; et depuis nous avons pensé qu'ils voulaient dire qu'il y avait sur le cap cinq croix. Ils nous montrèrent sur le compas qu'il était au nord-ouest de nous : ce que notre compas montrait aussi d'après notre calcul. Or, ne pouvant avoir d'eux meilleure raison, le capitaine s'est avancé sur leur bateau, leur montrant un tonneau de poisson, et demandait par signes s'ils le voulaient vendre, en leur présentant une pièce d'argent. Voyant cela, ils lui ont donné cent deux poissons et quelques petits pains de farine qu'ils avaient cuits avec leur poisson. Le soleil étant presque au sud, nous nous sommes séparés d'eux, bien aises d'avoir reçu des vivres; car pendant longtemps nous n'avions mangé par jour que quatre onces de pain, et rien bu que de l'eau pour nous entretenir. Nous avons réparti lesdits poissons également entre nous, donnant, sans aucune différence, autant au moindre qu'au plus grand. Les ayant quittés, nous prîmes notre cours vers ouest quart au nord, le soleil étant ouest sud-ouest; il survint un grand orage avec foudre, tonnerre et pluie, mais qui ne dura guère, car le beau temps revint incontinent.

Le 13, ayant le vent contraire, nous fûmes forcés d'aborder la terre. Étant là, deux des nôtres allaient pour voir la situation du pays et si le cap Kanin s'étendait dans la mer, pensant n'en être guère éloignés. Lesdits matelots, en revenant, dirent avoir vu plus avant une maison, sans y trouver personne; ils disaient qu'ils ne pouvaient juger autrement, sinon que le cap par nous vu était le cap Kanin. Alors nous avions bon courage, et nous sommes derechef rentrés dans la barque, naviguant à rames le long de la terre. L'espoir nous donnait bon courage, et nous fit faire plus que nos forces n'eussent pu faire; car notre vie et notre salut en dépendaient. En naviguant ainsi le long de la terre, nous vîmes une yole russe rompue, et nous avons passé outre. Peu de temps après, nous vîmes sur le rivage une maisonnette vers laquelle allèrent quelques-uns de nos matelots; mais ils n'y trouvèrent personne, ni autre chose qu'un four. En revenant à la barque, ils apportaient des feuilles de britannica cueillies par eux en chemin. Lorsque nous naviguions ainsi près du cap, il nous revint un bon vent d'est à l'aide duquel nous fîmes voile et naviguâmes en avant. Après midi, nous vîmes que le coin que nous avions vu déclinait vers le sud; en sorte que nous pensâmes que c'était réellement le cap de Kanin, où nous avions l'intention de naviguer par l'embouchure de la mer Blanche. Et, pour ce motif, nous avons abordé la chaloupe pour partager les fromages et les autres choses qui pouvaient nous aider; et nous avons ainsi abandonné le rivage, et navigué comme nous pensâmes vers la Russie par la mer Blanche. Pendant que nous naviguions ainsi avec bon progrès, une grande tempête venant du nord s'est élevée vers minuit, ce qui nous fit carguer les voiles. Mais nos compagnons, qui voguaient un peu plus rapidement, ignorant que nous avions diminué notre voilure, naviguèrent toujours; de manière que nous nous sommes perdus de vue, d'autant plus que le temps était couvert et obscur.

Le 14 août au matin, le temps étant assez bon, nous naviguâmes par le vent de sud-ouest, et l'air devint serein et clair; si bien que nous vîmes justement l'autre barque, et fîmes toute diligence pour nous en rapprocher; mais nous ne pûmes faire, parce que la bruine survint, et nous nous disions l'un à l'autre : « Suivons notre cours, nous viendrons auprès d'eux au côté septentrional de la mer Blanche. »

Le 15, nous vîmes terre, pensant être au côté occidental de la mer Blanche, passé le cap Kanin; et, étant venus près de la terre, nous y vîmes six navires russes à l'ancre. Nous avons navigué vers eux, leur avons parlé et demandé à quelle distance nous étions encore de Kilduin. Mais comme ils ne pouvaient bien nous entendre, ils nous ont fait comprendre, par signes, que nous étions encore loin de là, et que nous étions au côté oriental de Kanin. Ils ont ouvert les paumes de leurs mains, faisant ainsi connaître qu'il nous fallait premièrement passer la mer Blanche, que nos barques étaient trop petites pour cela, qu'il y aurait grand danger pour nous, et que le cap Kanin était encore au nord-ouest de nous. Cependant nous leur avons demandé du pain, et ils nous en donnèrent un, que nous avons mangé

tout sec, en ramant. Mais nous ne pouvions croire que nous étions au lieu qu'ils disaient, parce qu'il nous semblait que nous avions passé la mer Blanche. Or, en nous séparant d'eux, nous avons navigué à rames le long du rivage. Nous naviguâmes le long de la terre, et vîmes un grand navire russe, au côté du bord du gouvernail, pensant qu'il était venu de la mer Blanche.

Le 16 au matin, naviguant encore vers nord-ouest, nous trouvâmes que nous étions au milieu d'un golfe (¹). Alors nous nous sommes dirigés vers le navire russe que nous avions vu à main droite, et nous l'avons, à grand travail et peine, abordé. Or, en nous approchant, le soleil étant presque sud-est, avec



16 août. — Rencontre d'un navire russe qui fournit des vivres aux Hollandais.

un rude vent, nous leur avons demandé si nous étions près de la Nouvelle-Zemble, de Kola ou de Kilduin. Mais, tournant la tête, ils nous donnèrent à entendre que cette contrée était *Zemble de Candinas* (²); ce que nous ne voulions pas croire. Nous leur demandâmes quelques viandes, et ils nous donnèrent certaine quantité de passereaux, pour lesquels le capitaine leur donna une pièce d'argent. Cela fait, nous nous éloignâmes et naviguâmes pour sortir par l'embouchure devant laquelle ils étaient à l'ancre, et qui s'étendait dans la mer. Néanmoins, voyant que nous prenions un chemin contraire et que la marée était passée, ils nous envoyèrent deux hommes sur un canot, avec un grand pain en présent, et nous firent dire de revenir à leur navire, car ils voulaient nous instruire plus amplement de notre chemin. En récompense de leurs instructions, nous leur avons donné une pièce d'argent et une pièce de toile; mais ils demeuraient près de nous. Ceux de la grande lodige nous montraient du lard et du beurre, pour nous attirer vers eux. Nous nous rendîmes près d'eux, et ils nous instruisirent que nous étions encore au côté oriental de la mer Blanche et du cap Kanin; et ils nous l'ont montré plus précisément encore sur notre carte. Entendant cela, nous eûmes quelque peur, en pensant que nous avions

(¹) La baie de Tcheskaya, à l'est de la mer Blanche.
(²) Zemble de Kanin. Zemble, ou plutôt *zemlia*, est un mot russe qui signifie terre.

encore un si long chemin à faire pour passer la mer Blanche, et plus grande peur encore pour nos compagnons de la chaloupe, et de ce qu'après avoir navigué 22 lieues en mer nous n'étions pas plus loin, tandis que maintenant nous avions à passer l'embouchure de la mer Blanche avec de bien petites provisions. En sorte que nous avons acheté du capitaine russe trois sacs de farine, deux bandes et demie de lard, un pot de beurre russe et un petit tonneau de miel, pour notre provision et celle de nos compagnons, quand nous les aurions retrouvés. Or, la marée étant passée, nous avons pris notre cours en mer vers nord nord-ouest, où nous vîmes un cap s'avançant dans la mer, que nous pensions être Kanin; néanmoins nous passâmes outre, et la terre déclinait vers nord-ouest. Sur le soir, voyant qu'en ramant nous ne pouvions guère avancer et que la marée était presque passée, nous sommes demeurés à l'ancre, et avons bouilli un pot plein d'eau et de farine, et qui nous semblait bien bon, parce que nous y avions mis un peu de graisse de lard et du miel; de manière qu'il nous semblait être à Noël ou aux jours gras. Mais nous étions en peine pour nos compagnons, ne sachant ce qu'ils étaient devenus.

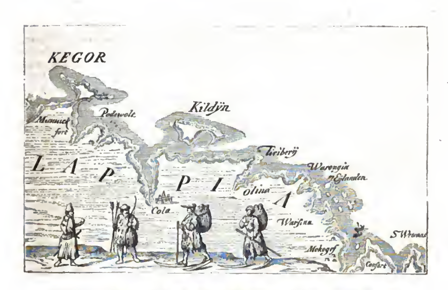
Le 17, comme nous étions à l'ancre, nous vîmes, à l'aube du jour, un navire russe venant de la mer Blanche. Nous avons ramé vers lui, pour apprendre quelque chose sur notre chemin. Mais, dès que nous l'abordâmes, ils nous donnèrent aussitôt un pain, sans que nous l'eussions demandé. Ils nous faisaient signe, du mieux possible, qu'ils avaient parlé à nos autres compagnons, qui étaient au nombre de sept; et, de crainte que nous ne les entendissions mal ou ne les crussions pas, ils élevaient sept doigts en l'air, et, montrant notre canot, ils indiquaient que c'était aussi une barque ouverte; ils ajoutaient qu'ils leur avaient vendu du pain, de la chair, du poisson et d'autres choses. Pendant que nous étions encore près d'eux, nous vîmes une petite boussole, que nous avons reconnue et qu'ils tenaient de nos compagnons, comme ils nous l'ont déclaré par signes. Quand nous eûmes bien entendu le tout, nous leur demandâmes quand et où ils avaient vu les nôtres; sur quoi ils nous firent entendre que c'était le jour précédent. Bref, ils nous firent grande amitié, dont nous les avons remerciés grandement; et nous nous sommes bien réjouis des nouvelles que nous venions d'avoir de nos compagnons, principalement de ce qu'ils avaient obtenu des vivres; car ce qui nous avait le plus tourmentés était de penser qu'ils avaient si petite provision de vivres. Nous avons en toute diligence ramé pour chercher à les rejoindre, car nous craignions qu'ils n'eussent pas reçu beaucoup de vivres, et nous désirions leur faire part des nôtres. Or, naviguant ainsi avec grand travail le long de la terre, nous trouvâmes, vers minuit, un ruisseau d'eau douce. Nous descendîmes en terre pour aller querir de l'eau fraîche, et nous trouvâmes aussi des feuilles de britannica; mais, au lieu de naviguer comme nous le pensions, il nous fallut demeurer à l'ancre, parce que la marée était passée. Nous regardâmes de tous côtés, cherchant le cap Kanin et les cinq croix, mais en vain.

Le 18 au matin, pour gagner du temps, nous avons levé la pierre qui nous servait d'ancre, et nous avons navigué à rames. Alors nous vîmes un cap étendu, avec apparence de quelques croix, qu'en approchant plus près nous vîmes parfaitement. Nous vîmes aussi que la terre déclinait vers l'ouest et le sud-ouest; de manière que, par ces signes, nous aperçûmes clairement que c'était le cap Kanin, à l'entrée de la mer Blanche, que nous avions à traverser, et longtemps désirée. Ce cap est remarquable par les cinq croix qu'il porte, et l'on peut parfaitement voir comment il décline des deux côtés, l'un vers l'est et l'autre vers le sud-ouest. Or, étant d'avis de traverser la mer vers la côte occidentale de la mer Blanche et vers la côte de Norvége, nous vîmes que l'un de nos barils d'eau s'était presque entièrement vidé. Mais, bien qu'il nous fallût naviguer 40 lieues avant de pouvoir trouver de l'eau fraîche, ayant un bon vent de nord-est que nous ne devions pas négliger, nous sommes partis, à la garde de Dieu, naviguant toute la nuit et le jour suivant avec bon progrès. De manière que, le matin, nous vîmes la terre du côté occidental de la mer Blanche, ce que nous aperçûmes d'abord par le bruit que la mer faisait à terre.

Ainsi, voyant que c'était une autre terre avec écueils, différente du côté oriental, qui était bas et sablonneux avec peu de montagnes, nous fûmes assurés que nous étions sur la côte occidentale de la mer Blanche, du côté des Lapons. Et nous louâmes le bon Dieu de ce qu'en trente heures de temps il nous avait conduits au delà de la mer Blanche, à 40 lieues de distance environ.

Le 20 août, étant devant la terre, le vent de nord-est nous a abandonnés, et le vent de nord-ouest commença fort à souffler. Mais, voyant que nous ne pouvions guère avancer en naviguant, il nous sembla

bon de nous retirer derrière quelques rochers (1). Et venant tout près de la terre, nous y vîmes quelques croix et marques, ce qui nous faisait connaître qu'il y avait une bonne rade ; et nous y sommes entrés. Avançant un peu, nous y vîmes une grande *lodie* (2) russe, vers laquelle nous avons navigué à force de rames, et nous y vîmes aussi quelques maisons habitées. Étant arrivés à la lodie, nous y avons amarré notre barque et fait une tente par-dessus, car une grande pluie commençait à tomber ; puis nous des-



Du 20 au 23 août. — Côte occidentale de la mer Blanche, où les Hollandais furent reçus amicalement par treize Russes.

cendîmes à terre vers les maisons, où nous fûmes amicalement traités. Ceux qui les habitaient nous menèrent en leur poêle, où ils firent sécher nos vêtements mouillés et cuire une bonne quantité de poisson, nous conviant de très-bon cœur à leur repas. Dans ces maisonnettes il y avait treize hommes qui allaient chaque matin pêcher avec deux barques, sur lesquelles deux d'entre eux avaient l'autorité. Ils vivaient sobrement, ne mangeant ordinairement que du poisson. Sur le soir, comme nous nous préparions à nous embarquer, ils ont invité le capitaine et moi à demeurer près d'eux, en leur cabane. Le capitaine les remercia et retourna à la chaloupe ; mais, pour moi, je restai la nuit avec eux. Outre ces treize hommes, il y avait encore deux Lapons et trois femmes avec un enfant, qui vivaient pauvrement de ce que les Russes leur donnaient, comme un morceau de poisson et quelques têtes que les Russes jetaient à terre, et qu'ils ramassaient avec reconnaissance. De manière que nous fûmes fort troublés de leur pauvreté et de leur état misérable, bien que nous fussions assez pauvres nous-mêmes ; mais il paraissait bien que cette vie misérable leur était ordinaire (3). Et il nous fallut demeurer là parce que le vent du nord-ouest nous était contraire.

(1) Les Hollandais étaient alors sur la côte septentrionale de la Laponie, un peu à l'ouest du cap Sviatol, à une petite distance de l'endroit où Hugh Willoughby avait péri en 1554.

(2) « Les *lodies* sont de courts navires à trois mâts, la plupart si vieux et si usés qu'on ne les croirait pas capables de résister à un orage. Les plus petites ne sont pas même clouées ; de l'avant à l'arrière les planches sont cousues avec du chanvre. » (X. Marmier, *Voyages en Scandinavie.*)

(3) M. Marmier décrit ainsi une tente de Lapons modernes.

« De retour sur la côte de Hualoë-Finmark, nous aperçûmes une tente de Lapons. Ils avaient abandonné dans une île

Le 21 août, il plut tout le jour, mais moins l'après-midi. Notre capitaine acheta du poisson frais que nous accommodâmes, et dont nous mangeâmes tout notre soûl, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps; nous avons cuit aussi de la bouillie de farine et d'eau, en guise de pain, de manière que nous eûmes fort bon courage. Après midi, la pluie étant moindre, nous allâmes un peu plus avant dans le pays, cherchant des feuilles de britannica (cochlearia). Nous vîmes alors deux hommes sur la montagne, en sorte que nous nous dîmes l'un à l'autre : « Il doit y avoir ici alentour plus de gens que nous ne pensions. » Les deux hommes venaient vers nous; mais, sans les attendre, nous sommes retournés vers notre barque. Les deux hommes qui se trouvaient sur la montagne (c'étaient nos compagnons de voyage de la chaloupe), apercevant aussi la lodie russe, descendirent de la montagne pour acheter de ceux qui la montaient quelques vivres; mais comme ils étaient arrivés à l'improviste et sans argent, ils étaient décidés à se dépouiller d'un de leurs vêtements, vu qu'ils en avaient vêtu deux ou trois l'un sur l'autre, pour échanger contre quelque viande. Mais en descendant de la montagne et en approchant, ils virent notre barque au-dessous ou bien près de la lodie. Nous les vîmes approcher et nous nous reconnûmes l'un l'autre. Nous en fûmes des deux côtés fort réjouis, nous racontant l'un à l'autre nos aventures. Nous leur dîmes que nous avions été en grand danger et en très-grande nécessité; et ils nous dirent qu'ils avaient enduré encore plus de mal que nous. Nous louâmes Dieu de ce que, ne nous ayant point encore abandonnés, il nous avait laissés en vie et ramenés ensemble; et nous avons un peu mangé, bu de l'eau, et décidé qu'ils viendraient près de nous et que nous partirions ensemble.

Le 22, nos autres compagnons vinrent vers nous avec la chaloupe, ce dont nous nous réjouîmes fort tous ensemble. Nous obtînmes du cuisinier russe qu'avec un sac de farine il nous cuirait du pain, et il le fit, moyennant salaire. Alors, les pêcheurs étant revenus de la mer, notre capitaine leur acheta quatre merluches, que nous avons cuites et mangées. Pendant que nous étions à table, le chef des Russes est venu près de nous. Voyant que nous n'avions guère de pain, il est allé chercher un pain qu'il nous a donné. Bien que nous l'eussions convié à manger avec nous, il ne l'a pas voulu faire, parce que c'était leur jour de jeûne, et qu'il y avait sur nos poissons un peu de beurre ou de graisse fondue; et même nous ne pûmes obtenir de lui qu'il bût une seule fois avec nous, parce que notre gobelet était un peu gras, tant ils observent superstitieusement leur religion et leurs jeûnes. De plus, ils ne voulurent en aucune façon nous prêter un de leurs gobelets pour boire, dans la crainte qu'il ne fût souillé par quelque graisse.

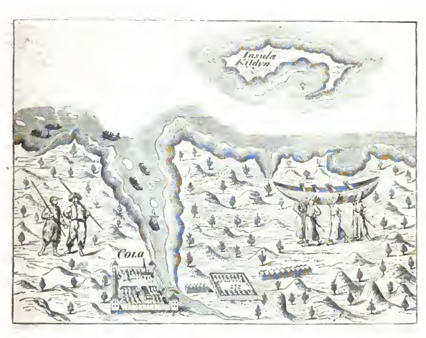
Le 23, le cuisinier s'est mis en besogne pour faire du pain avec notre farine. Quand il fut fait, le vent et le temps changeant, nous nous disposâmes à continuer notre route. Notre capitaine donna au chef des Russes, qui arrivait de la mer, une pièce d'argent, en récompense du plaisir qu'ils nous avaient fait; et nous avons aussi payé le cuisinier, et l'un et l'autre nous ont beaucoup remerciés. Le chef des Russes ayant auparavant demandé à notre capitaine un peu de poudre à canon, il lui en fut donné; ce dont il nous remercia grandement. Étant près de partir, nous avons tiré de notre canot un sac de farine, pour le mettre dans la chaloupe, afin que si, par hasard, nous venions encore à être séparés, nos compagnons pussent s'en aider. Sur le soir, nous avons fait voile par la haute marée et navigué le long du rivage.

Le 24, nous vînmes auprès des Sept-Iles [1], où nous trouvâmes plusieurs pêcheurs auxquels nous avons demandé où étaient Kola et Kilduin; ils nous montrèrent l'ouest, où nous avions nous-mêmes l'intention d'aller. Ils nous firent beaucoup d'amitiés et nous donnèrent une merluche. Comme notre course était rapide, nous ne pûmes les récompenser, et, émerveillés de leur libéralité, nous les avons seulement remerciés. Naviguant avec un si bon progrès, après avoir dépassé lesdites Iles, nous sommes venus, le long du rivage, au milieu de quelques pêcheurs, qui vinrent en ramant vers nous et nous demandèrent où était notre *crabble*, c'est-à-dire notre navire. Nous leur répondîmes, avec le peu de langue russe

voisine leurs rennes aux soins d'un gardien, et ils étaient venus s'installer là pour pêcher. Leur tente se composait de cinq ou six bandes de *vadmel* vieilles et noircies, posées sur quatre piquets, et ouvertes par le haut pour laisser sortir la fumée. Une vieille femme était accroupie auprès d'un foyer, écrasant du sel sur une planche. Les hommes étaient dehors, avec leurs robes en peau de renne, immobiles et apathiques. Du poisson séchait sur des perches, à quelques pas d'eux, et des entrailles de poissons jonchaient le sol. »

[1] Au nord de la côte de Laponie.

que nous avions appris : *Crabble pro pal;* « Nous l'avons abandonné. » Entendant cela, ils nous criaient : *A Kola, Brabanse crabble;* par quoi nous comprîmes qu'à Kola il y avait des navires des Pays-Bas; mais nous en tînmes bien peu de compte, parce que notre intention était de nous rendre à Warthuse, de peur que les Russes ou le grand-due ne missent quelque empêchement à notre passage sur leurs frontières.



Vue de l'île Kilduin et de Kola.

Le 25, naviguant ainsi le long de la terre, nous avons découvert Kilduin. Passant entre Kilduin et la terre ferme, nous sommes arrivés à la côte occidentale de Kilduin. Étant là, nous avons attentivement regardé si nous pourrions apercevoir quelques maisons ou quelques gens. Nous vîmes des barques russes que l'on avait tirées sur le rivage, et nous avons trouvé un lieu propre à mettre nos barques et nous assurer s'il pouvait y avoir quelqu'un dans les environs. Dans ce motif, notre capitaine est allé un peu dans le pays, et il y trouva cinq ou six petites maisons où demeuraient des Lapons, et il leur demanda si cette terre était Kilduin; et ils répondirent : « Oui, c'est Kilduin; » ajoutant qu'à Kola il y avait trois navires des Pays-Bas, dont deux feraient voile ce même jour. Ayant été ainsi avertis, nous eûmes l'intention de nous rendre à Warthuse, et nous sommes partis. Mais le vent du sud-est s'éleva si fort que nous n'osions nous tenir de nuit en mer; car les ondes étaient si enflées que nous avions peur que les barques ne fussent chaque fois coulées à fond; en sorte que nous nous dirigeâmes vers deux cabanes situées à terre, derrière deux écueils. Arrivant entre les deux écueils, nous y trouvâmes deux cabanes, dans lesquelles étaient trois hommes et un grand chien. Ils nous reçurent fort humainement, et nous demandèrent ce qui nous était arrivé et comment nous étions venus là. Nous leur avons répondu que nous avions perdu notre bâtiment, et que nous venions pour trouver un navire se rendant en Hollande. Ils nous répondirent, de même que les Russes, qu'il y avait près de là trois navires, dont deux devaient

partir le même jour. Alors nous leur avons demandé s'ils ne voudraient pas, avec un des nôtres, aller à terre à Kola, pour chercher un navire se rendant en Hollande, leur promettant de les récompenser. Ils s'excusérent, en répondant qu'ils ne pouvaient partir de là, mais qu'ils nous conduiraient bien au delà de la montagne, où nous pourrions trouver quelque Lapon qui nous voudrait conduire. Et, en effet, le capitaine, avec un des nôtres, passa avec eux la montagne, et ils trouvèrent un Lapon qui fut content d'aller avec un des nôtres, moyennant deux réaux de 8 qui lui furent promis. Le Lapon prit une arquebuse et notre compagnon une gaffe, et ils ont commencé, après minuit, leur voyage.

Le 26, le temps était beau et serein. Alors nous avons tiré nos deux barques à terre et déchargé notre cargaison pour la mettre à l'air; puis nous allâmes auprès des Russes nous chauffer et préparer la viande que nous avions, et nous faisions deux repas par jour. Nous bûmes de leur boisson qu'ils appellent *quas*, brassée avec toutes sortes de morceaux de pain ranci; elle nous sembla bonne, vu que depuis longtemps nous n'avions bu que de l'eau. Quelques-uns des nôtres allérent dans le pays, et ils y trouvérent des grains bleus [1], ainsi que des fruits de ronces, que nous avons cueillis et mangés, et qui nous firent du bien, car nous sentions parfaitement qu'ils nous guérissaient du scorbut.

Le 27, le temps était couvert et pluvieux, avec tempête fort grande; et comme nous étions à un bas rivage, et qu'un haut flux était prochain, nous fûmes contraints de tirer la chaloupe et le canot en haut sur la terre. Quand cela fut fait, nous avons été auprès des Russes pour nous chauffer à leur feu et cuire ce que nous avions à cuire. Cependant le capitaine envoya l'un des matelots vers le rivage et près des barques pour faire du feu sur le foyer, afin qu'en venant ensuite nous pussions trouver du feu, et que, dans l'intervalle, la fumée fût passée. Pendant que le matelot y était, et que les autres venaient, l'eau monta si haut que les deux barques furent envahies et en grand danger de périr, car il n'y avait sur le canot que deux hommes et trois sur la chaloupe, qui avaient grand'peine à maintenir les barques à distance du rivage, afin qu'elles ne fussent pas mises en pièces. Voyant cela, nous avions grand'peur, mais nous ne pouvions pas leur aider. Mais néanmoins nous louâmes Dieu qui nous avait conduits si avant que nous aurions bien pu achever notre retour, quand même les barques auraient été détruites, comme il y avait apparence qu'elles le seraient. Et ce jour-là et la nuit, la pluie fut très-grande, en sorte que nous endurâmes une grande misère et incommodité, car nous fûmes percés de la pluie. Mais les nôtres qui étaient sur les barques furent dans un péril et danger plus grand, parce qu'ils furent retenus sur le bas rivage.

Le 28, nous avons tiré les barques à terre, afin de décharger la cargaison, pour éviter le retour du danger dans lequel les barques s'étaient trouvées. Les barques étant mises à terre, nous avons dressé les tentes par-dessus pour nous abriter, car la bruine et la pluie continuaient. Nous avions grand désir d'avoir des nouvelles de notre homme qui était allé à Kola avec le Lapon; et, pendant que nous les attendions, nous avons chaque jour cueilli des graines bleues et des fruits de ronces, que nous mangeâmes, et qui nous firent grand bien.

Le 29, le temps était assez bon, et nous attendions patiemment de bonnes nouvelles de Kola, et chaque jour nous allions sur la montagne pour regarder tout alentour si le Lapon et notre homme ne revenaient pas. Et, recommandant l'affaire au Seigneur, nous avons été de nouveau vers les Russes, afin d'apprêter notre manger à leur feu et nous rendre ensuite vers nos barques pour y passer la nuit. Dans l'intervalle, nous avons vu le Lapon venir sur la montagne sans notre compagnon, ce qui nous surprit; mais en arrivant il nous montra une lettre écrite à notre capitaine, qui fut ouverte en notre présence. Elle contenait que l'homme qui avait écrit la lettre était fort émerveillé de notre arrivée; qu'il avait eu grande crainte que depuis longtemps nous ne fussions morts; qu'il était fort réjoui de notre arrivée, et qu'il viendrait sur-le-champ apporter toutes sortes de vivres pour nous réconforter. Nous ne pouvions penser quel était celui qui nous faisait tant d'amitié et de faveur, ni nous émerveiller assez, vu que par la lettre il apparut que nous lui étions bien connus. Et bien que la signature fût de Jean Cornelisz Ryp, nous ne pouvions penser que ce fût le même Jean Ryp qui, l'année précédente, était parti avec nous pour faire le voyage, et s'était séparé de nous vers l'île des Ours. Pour cette joyeuse nouvelle, nous avons payé au Lapon l'argent promis, et, outre cela, nous lui avons donné quelques vêtements,

[1] Les baies de l'airelle myrtille, suivant le docteur Roulin.

comme chausses et autres, de manière qu'il était tout vêtu à la façon des Hollandais, car nous pensions être au port; puis, ayant bon courage, nous sommes allés dormir. Il ne faut pas aussi omettre le soudain retour du Lapon; car pour aller à Kola, notre compagnon nous a dit que, marchant d'un grand pas, ils mirent deux jours et deux nuits. Mais en revenant, le Lapon fit le même chemin en vingt-quatre heures, ce qui nous émerveilla, car il y avait différence d'un jour; de manière que nous nous disions l'un à l'autre · « Il doit connaître quelque art. » Il oous apporta une perdrix qu'il avait tirée sur le chemin.

Le 30, nous étions encore en doute qui pouvait être ce Jean Ryp qui avait écrit la missive. Il fut dit entre autres: « Ne scrait-ce pas notro Jean Ryp qui avait voyagé avec nous en compagnie? » ce que derechef nous ne voulûmes pas croire, parce que nous n'avions pas plus d'espoir de sa vie que lui de la nôtre. Et nous pensions qu'il lui était arrivé encore pire qu'à nous, et qu'il était mort il y avait déjà longtemps. Enfin le patron dit: « Je verrai les lettres qu'il m'a écrites: il y en a une écrite de sa propre main; elle lèvera tous nos doutes. » Ayant déplié les lettres, on trouva qu'il était le même Jean, fils de Cornelisz, et, pour cette cause, nous fûmes autant réjouis de sa santé et vie que lui de la nôtre. Pendant que nous devisions ainsi, et que quelques-uns ne voulaient pas croire que c'était le même Jean Ryp, une chaloupe à rames, où était Jean Ryp, est arrivée avec l'homme que nous avions envoyé. Ils vinrent ensemble à terre, où oous les avons avec grande joie reçus l'un et l'autre, comme si mutuellement nous oous revoyions après être ressuscités de la mort; car depuis longtemps il nous croyait morts, et nous lui. Il nous amenait uo tonneau de cervoise de Rostwyck, du vin, de l'eau-de-vie, ainsi que du pain, de la viande, du lard, du saumon, du sucre, et plusieurs autres choses, ce qui nous réconforta grandemeot, et nous remit sur pied. Et nous noos sommes récréés ensemble à cause de cette réuoion inespérée de l'un et de l'autre, louant grandement Dieu de sa grâce.

Le 31, nous nous sommes préparés à naviguer vers Kola; nous commençâmes par remercier les Russes de nous avoir logés chez eux, et leur donnâmes en récompense quelques pièces de monnaie. La nuit, le soleil étant presque au nord, nous sommes partis à la marée haute.

Le premier jour de septembre, nous arrivâmes au côté occidental du fleuve Kola ([1]); nous nous y sommes avancés, tant à l'aide des voiles qu'à l'aide des rames, jusqu'à ce que la marée fût retirée. Alors nous avons mouillé les pierres que nous avions au lieu d'ancres, près d'un cap, jusqu'au retour de la marée. Puis après nous avons fait voile, naviguant et ramant jusqu'à environ minuit, où nous jetâmes l'ancre jusqu'au lendemain matin.

Le 2, nous avons navigué à rames en remontant la rivière, ce qui nous réjouit fort, comme si nous entrions dans un monde nouveau; car dans tout le temps de ootre voyage nous n'avions aperçu aucun arbre. Et, venant vers les salines, à 3 lieues au-dessous de Kola, nous y sommes demeurés quelque temps pour reprendre haleine, puis nous avons continué à naviguer. Enfin nous arrivâmes au navire de Jean Ryp. Là, nous avons bu une fois ou deox, recevant la bienvenue des matelots du navire qui, l'année précédente, accompagnaient Jean Ryp dans son voyage. Cela fait, nous sommes arrivés à Kola bien tard dans la soirée. Quelques-uns des nôtres sont descendus à terre, d'autres sont demeurés sur les barques pour garder la cargaison, et on leur a apporté des rafraîchissements de lait et d'autres choses. Nous nous réjouîmes fort tous ensemble de ce que Dieu, par sa grâce, nous eût délivrés de tant de périls et de travaux, et conduits jusqu'en ce lieu; car nous nous regardions comme sauvés. Ce lieu qui jadis nous paraissait si éloigné, inconnu et presque au bout du monde, nous paraissait maintenaot comme le faubourg de notre paya.

Le 3, nous avons déchargé toute la cargaison et nous nous sommes rafraîchis du travail de notre long voyage, de la faim et du malaise que nous avions soufferts, et nous avons recouvré une partie de notre force et de notre santé.

Le onzième jour, avec le congé du boyard, gooverneur au nom du grand-duc, nous avons conduit notre grand canot et notre chaloupe à la maison des marchands, où nous les avons dédiés en mémoire du long et lointain chemin d'environ qoatre cents lieues qui n'avait jamais été parcouru auparavant, et

([1]) Dans la baie de Motor. « Dans cette baie, dit Lutke, il y a chaque été des baleines mortes, quelquefois au nombre de dix. » *(Quatrième voyage dans l'océan Glacial sibérien.)*

que, sur des barques ouvertes, nous avions fait par mer jusqu'à Kola, dont les habitants ne revenaient pas de leur émerveillement [1].

Le 15, avec tous les nôtres et notre cargaison, nous avons descendu la rivière sur une barque russe vers le navire de Jean Ryp, à environ une demi-lieue de la ville. Et à midi environ, nous avons continué à descendre à peu près jusqu'à moitié chemin, jusqu'à ce que nous eussions passé les détroits, et nous avons attendu là Jean Ryp et notre capitaine qui devaient nous rejoindre le lendemain.

Le 17, Jean Ryp est venu avec notre capitaine, et nous sommes ainsi, le lendemain, sortis de la rivière de Kola, à la garde de Dieu, et nous avons navigué vers la patrie. Sortant de la rivière de Kola, nous avons navigué le long du rivage vers nord-ouest quart au nord par le vent du sud.

Le 19, nous sommes arrivés devant Warthuse, où nous avons mouillé l'ancre et sommes descendus en terre parce que Jean Ryp voulait charger d'autre marchandise, et nous y sommes demeurés jusqu'au 6 d'octobre. Pendant ce temps, nous eûmes de grands vents venant du nord et du nord-ouest; et dans l'intervalle nous nous sommes rafraîchis pour nous refaire de nos maladies et recouvrer nos forces : ce qui était l'œuvre du temps, car nous étions exténués.

Le 6 octobre au soir, le soleil étant au sud-ouest, nous sommes partis de Warthuse, à la garde de Dieu, et nous avons fait voile vers la patrie. Mais comme cette navigation est bien connue, je n'en dirai rien, sinon que le 26 octobre nous sommes entrés dans la Meuse par un vent d'est nord-est; que nous sommes débarqués à Maeslant [2] le lendemain matin; que, passant ensuite par Delft, la Haye et Harlem, nous arrivâmes le premier jour de novembre à Amsterdam. Nous avions les mêmes vêtements que nous portions dans la Nouvelle-Zemble, ayant en tête des bonnets de poil de renard blanc; et nous allâmes à l'hôtel de Pierre Hasselaer, qui avait été l'un des curateurs de la ville d'Amsterdam, chargé de présider à l'appareil des deux navires de Jean Ryp et de notre capitaine. Arrivés à cet hôtel, au milieu de l'étonnement général, parce que depuis longtemps nous passions pour morts et que le bruit s'en était répandu par la ville, la nouvelle de notre arrivée parvint aussi à l'hôtel du prince, où étaient alors à table Mgr le chancelier et l'ambassadeur du très-illustre roi de Danemark, Norvége, des Goths et des Vandales. En sorte que nous avons été amenés près d'eux par M. l'Ecoutets et deux seigneurs de la ville, et nous avons fait audit seigneur ambassadeur et aux seigneurs bourgmestres le récit de notre voyage. Puis chacun de nous s'est retiré dans sa maison. Ceux qui n'étaient pas de la ville furent logés dans une hôtellerie pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous reçûmes notre argent. Alors chacun s'en est allé. Voici les noms de ceux qui revinrent de ce voyage : Jacques Heemskerck [3], commis et capitaine; Pierre Peterson Vos; Gérard de Veer; maître Jean Vos, chirurgien; Jacques Jansen Sterrenburg; Léonard Henri; Laurent Guillaume; Jean Hillebrants; Jacques Jansen Hoochwout; Pierre Corneille; Jean de Buisen, et Jacques Everts.

[1] Parmi les tentatives faites postérieurement pour découvrir le passage nord, nous mentionnerons les expéditions de Steven Bennet, en 1603; les trois de Henri Hudson, en 1607, 1608, 1609 et 1610; les trois de Poole, en 1610, 1611 et 1612; celles de Fotherby, en 1613; de Wood, en 1676; de Tschitschagoff, en 1764; de Phipps (lord Murgrave), en 1773; de Ross, de Parry, de Buchan, de John Franklin, etc.

[2] Maasland, sur la rive droite de la Meuse.

[3] « Heemskerck fit par la suite des campagnes dans la mer des Indes. En 1601, il combattit et prit une grosse caraque portugaise, richement parée et montée par plus de sept cents hommes; il l'amena en Hollande. En 1607, il partit comme amiral d'une flotte de vingt-six vaisseaux de guerre que les états généraux envoyaient contre les Espagnols. Il les attaqua le 25 avril sous le canon de Gibraltar, quoiqu'ils fussent une fois aussi nombreux que lui et protégés par la forteresse. Au milieu du combat, il eut la cuisse emportée par un boulet; sa blessure ne l'empêcha pas d'encourager son monde et de garder son épée jusqu'au moment où il expira. Les Hollandais remportèrent ainsi une victoire complète. » (Eyriès, *Biographie universelle.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — Gérard de Veer, *Diarium nauticum*, seu Vera descriptio trium navigationum admirandarum tribus continuis annis factarum a Hollandicis et Zelandicis navibus ad septentrionem, etc.; Amstelredami, pet. in-fol., 1598. — *Vraie description de trois voyages en mer*, faits par les navires de Hollande et de Zélande, au Nord, par derrière Norvége, Moscovie et Tartarie; Amsterdam, in-fol., 1598. — *Trois navigations admirables*, faites par les Hollandais et les Zélandais au Septentrion; Paris, in-8, 1599. — *Tre navigationi fatte dagli Olandesi*; traduction de Giovan Guinio; Venetia, in-4°, 1599. — *Vraie description de trois voyages de mer très-admirables*, faits en trois ans, à chacun un an, par les navires de Hollande et de Zélande, etc.; Amsterdam, pet. in-fol., 1600. — *Het derde Deel van navigotie om dem Noorden*; Amsterdam, 1605. — Le même, traduit du flamand; Amsterdam, in-fol., 1609. — *True and perfect description of three voyages*, etc.; traduction de William Philipp; London, in-4°, 1609.

Ouvrages à consulter. — Francesco Marcolini, *dei Commentarii del viaggio in Persia*, etc., e dello scoprimento dell' isole Frislanda, Eslanda, Engronenlanda, Estotiланда ed Icaria, fatto sotto il polo artico, da due fratelli Zeni; Venise, in-12, 1558. — *Les Trois navigations de Martin Forbisher*, pour chercher un passage à la Chine et au Japon par la mer Glaciale, en 1576, 1577, 1578. — Linschotten, *Voyoge of de schipvaert van Noorden*, omlanges Norwegen, de Noort-Cap, Laplant, Vienlant, Russland, de Witte-Zee, etc., door de strate van Nassau tot worby de rivier Oby, anno 1594 en 1595; Francfort, in-fol., 1601. — Dans Hakluyt, *the Principal navigations, voyages*, etc., 1598, 1599; 3 vol. in-fol., 1600. *Voyage de Willoughby à la Nouvelle-Zemble*. — *Relation de divers voyages et découvertes dernièrement faits au Sud et au Nord*, vers le détroit de Magellan et encore à la Nouvelle-Zemble, au Groënland et au Spitzberg, par sir Jean Narborough, le capitaine Jacques Tasman et Frédéric Martens de Hambourg; Londres, in-4°, 2ᵉ édition, 1604 et 1611. — H. Rolin, *Mitternœ chtliche Schiffart*; Oppenheim, in-8, 1611. — *Descriptio geographica directionis freti in Chinam ducturi* (Waigatz), cum descriptione terrarum Samoyedarum; Amsterdam, in-4°, 1613. — J. Harris, *Collection of voyages and travels*, t. Iᵉʳ; London, in-4°, 1705. — J.-Fred. Bernard, *Recueil de voyages au Nord*; Amsterdam, 8 vol. in-12, de 1715 à 1727. — *Histoire des pêches dans les mers du Nord*, traduite du hollandais par de Reste; 3 vol. in-8, Paris, 1741. — Outhier, *Journal d'un voyage au Nord*, de 1736 à 1737; Amsterdam, in-8, 1746. — L'abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, t. XV; in-4°, 1759. — J.-T. Forster, *History of the voyages and discoveries made in the North*, translated from the german; London, in-4°, 1786. Traduction française. — Camp, *Bibliothèque géographique*, etc., traduite de l'allemand, t. Iᵉʳ; Paris, in-18, 1802. — A.-F. Skioldebrand, *Voyage pittoresque au cap Nord*; Stockholm, in-8, 1805. — Zurla, *Dissertazione intorno ai viaggi escoperte di Nicolo ed Antonio fratelli Zeni*; Venise, gr. in-8, 1808. — J. Pinkerton, *A general Collection of the best and most interesting voyages and travels*, t. Iᵉʳ; London, in-4°, 1808. — Lœwenigh, *Reise nach Spitzberg*; Aix-la-Chapelle et Leipsick, in-12, 1810. — Barrow, *A Chronological history of voyages into the arctic regions*; London, in-8, 1818. Traduction française par Defauconpret. — Cadet de Metz, *Précis des voyages entrepris pour se rendre par le Nord dans la mer des Indes*, etc.; Paris, in-8, 1818. — Burney, *A Chronological history of North eastern voyages of discovery*, etc.; London, in-8, 1819. — W. Scoresby, *An account of the arctic regions*; Edinburgh, 2 vol. in-8, 1820. — John Franklin, *Narrative of a journal to the shores of the polar sea*, etc.; London, in-4°, 1823. — *Archives du Nord* (publiées à Saint-Pétersbourg), juillet 1824. — Baer et Gr. von Helmersen, *Beitrage zur Kenntniss des Russischen Reiches*, t. IX, 1ʳᵉ partie. — De Perthes, *Histoire des naufrages*; 3 vol. in-8, Paris, 1825. — Fédor Lütke, *Quatrième voyage dans l'océan Glacial sibérien*, exécuté par ordre de l'empereur Alexandre Iᵉʳ, sur le brick *Novaïa-Zemlia*, en 1821, 1822, 1823 et 1824, etc.; Saint-Pétersbourg (en russe), gr. in-4°, 1828. — *Histoire générale des voyages*, par W. Desborough-Cooley, traduite de l'anglais par Ad. Joanne et Old-Nick, 2ᵉ série; Paris, in-12, 1840. — *Bibliothèque universelle des voyages*, par M. Albert Montémont. — X. Marmier, *Lettres sur le Nord*; Paris, 2 vol. in-12, 1840. — Le même, *Lettres sur la Hollande*; Paris, in-12, 1841. — Paul Gaimard, *Voyage de la commission scientifique du Nord*; Paris, in-8; relation du voyage par X. Marmier (Voy. la Bibliographie, en tête du premier volume.) — W. Beechey, *A Voyage of discovery towards the north pole*; London, in-8, 1843. — John Barrow, *Voyages of discovery and research within the arctic regions*, from the year 1818 to the present time; London, 1846. — Collection du *Journal of the geographical Society*, sur la Nouvelle-Zemble, t. VIII, XXII et XXIII. — Collection du *Bulletin de la Société de géographie*, sur la Nouvelle-Zemble, t. XVI et XVIII (1842); 4ᵉ série, t. Iᵉʳ (1851). — *Nouvelles annales des voyages*, sur la Nouvelle-Zemble, 3ᵉ série, t. XX et XXIV; 4ᵉ série, t. Iᵉʳ. — Mᵐᵉ Léonie d'Aunet (Biard), *Voyage d'une femme au Spitzberg*; Paris, in-16, 1854.

MENDANA,
VOYAGEUR ESPAGNOL.

QUEIROS,
VOYAGEUR PORTUGAIS.

[1567-1606.]



Terra australis incognita. — Mappemonde (¹) tirée du livre intitulé :

Quand la découverte de l'Amérique eut bien démontré aux esprits les plus incrédules que la terre était ronde, il fut aisé de s'assurer qu'une partie considérable de la sphère n'avait pas encore été explorée.

(¹) Sur la plupart des mappemondes du seizième siècle sont tracés les contours d'un grand continent austral, qui semblent n'être que les prolongements supposés des côtes septentrionales de la Nouvelle-Hollande déjà découvertes.

A partir du cap Horn, du cap des Tourmentes ou de Bonne-Espérance, entre les continents américain et asiatique, dans la direction du pôle sud, il restait de vastes espaces entièrement inconnus. Était-il vraisemblable qu'ils fussent inhabitables, tout à fait couverts d'eau? Pourquoi le supposer? L'analogie n'autorisait-elle pas, au contraire, à croire qu'il y avait dans ces espaces des îles nombreuses et même un autre continent immense, faisant, pour ainsi dire, équilibre à l'immense étendue des terres septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique?

Les navigateurs espagnols et portugais paraissent avoir été les premiers à tourner leur ambition de ce côté, où il semblait qu'il dût y avoir à acquérir une nouvelle gloire, égale à celle des Colomb et des



Descriptio ac delineatio geographica detectionis freti, etc.; in-4°, Amsterdam, 1612.

Magellan (¹). Les merveilleuses découvertes de la première moitié du siècle inspiraient naturellement une confiance et une hardiesse sans bornes; on avait longtemps résisté à croire au possible : mainte-

(¹) Les Hollandais contestent cette priorité, que les Portugais appuient sur différentes autorités, notamment sur deux manuscrits du *British-Museum* (l'un français, n° 5413; l'autre anglais, avec préface française, n° 20, c. IX). « ..... L'ac-

nant, on ne voulait plus croire à rien d'impossiblo. On continuait d'ailleurs à poursuivre le rêve d'un monde plus riche, plus beau, plus fécond encore que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors; et cet idéal, ce paradis terrestre, où devait-il se rencontrer, sinon vers ces extrémités mystérieuses dont la Providence semblait avoir réservé la possession aux générations modernes, comme le dernier et le plus précieux de ses dons?

Déjà l'on avait découvert ou entrevu la terre des Papous (la Nouvelle-Guinée) (¹), et quelques points des côtes septentrionales de Java la Grande (la Nouvelle-Hollande) (²); mais ce ne devait être là tout au plus, suivant l'opinion générale, que ce que les premières Antilles avaient été comme signes précurseurs de l'Amérique (³).

Un homme surtout se montra possédé d'une ardeur profonde pour cette découverte d'un continent austral. Sa conviction exaltée, persévérante, infatigable, rappela celle de Colomb. Comme l'immortel Génois, il unissait l'étude à l'action, il savait, il voulait, il pouvait.

Cet homme remarquable, Pedro-Fernandez de Queiros, attend encore son historien. Si l'expérience a démontré que son espérance dépassait la réalité, la grandeur de ses vues n'en mérite pas moins d'être admirée, et les services positifs qu'il a rendus sont trop incontestables pour que sa célébrité n'augmente pas, lorsque enfin la science aura mis en lumière tous ses titres. Son nom est, du reste, inséparable de celui de Mendana, qui partagea ses idées, ses recherches, et eut même l'honneur de le précéder : aussi nous a-t-il paru qu'il convenait de rapprocher et de réunir dans une même notice les documents les plus utiles pour faire connaître et apprécier les entreprises de ces deux navigateurs.

MENDANA.

Alvaro Mendana de Neyra est né en 1541. Il était Espagnol, mais on ne connaît pas le lieu de sa naissance. On paraît ignorer aussi comment se passèrent son enfance et sa jeunesse. Il appartenait sans doute à une famille riche et puissante. Son oncle, don Pedro de Castro, était gouverneur de Lima, et il est probable que ce fut cette circonstance qui l'attira dans le nouveau monde et éveilla son désir de s'illustrer par des découvertes.

Son projet de chercher des terres inconnues fut accueilli favorablement par le gouvernement espagnol, qui ne pouvait manquer de comprendre combien il importait à la conservation et à la prospérité de ses possessions en Amérique qu'aucune autre nation ne vînt à fonder des établissements considérables soit dans l'océan Pacifique, soit dans la mer du Sud.

Mendana fit deux voyages (⁴). Dans le premier, en 1567 (⁵), il découvrit les îles *Salomon*. Dans le second, qui eut lieu en 1595, et où Queiros fut pilote, il essaya vainement de retrouver ces îles; mais il découvrit les îles *Marquezas de Mendoza, Santa-Cruz* et plusieurs autres.

Voici la relation de son premier voyage (⁶).

cord de tant de preuves, dit Malte-Brun, ne permet guère de douter que, dans le premier enthousiasme pour les découvertes, après le voyage de Magellan, les Portugais ou les Espagnols n'aient visité les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, environ un siècle avant la prétendue découverte des Hollandais. Il est même probable qu'ils découvrirent la côte orientale retrouvée depuis par le capitaine Cook. » (*Hist. de la géogr.*, l. XXIII.)

(¹) Suivant les Portugais, découverte en 1511 par Ambrea et Serram; retrouvée en 1527 par Menezez; — en 1528, par Saavedra, suivant les Espagnols.

(²) Par Saavedra, de 1530 à 1540.

(³) Les dernières illusions sur le continent austral ne se sont guère entièrement dissipées que vers la fin du dix-huitième siècle, après les mémorables navigations du capitaine Cook.

(⁴) Suivant Malte-Brun (*Hist. de la géogr.*, liv. XXII), Mendana aurait fait trois voyages. — C'est une erreur de ce savant géographe.

(⁵) « Tous les historiens, dit Fleurieu, ont placé ce voyage de Mendana en 1567; Figueroa seul dit que Mendana partit du Callao le 10 janvier 1568. » Mais il n'y avait là probablement qu'une erreur d'impression. A la fin de la relation, Figueroa dit que la flotte était de retour le 22 janvier 1568.

(⁶) Cette relation, traduite de l'espagnol par M. Ed. Dulaurier, et publiée en juillet 1852 dans les *Nouvelles Annales des*

COURTE RELATION DU VOYAGE QUE FIT ALVARO DE MENDANA A LA RECHERCHE DE LA NOUVELLE-GUINÉE [1].

L'an 1567, par ordre du licencié Lope Garcia de Castro, membre du conseil de Sa Majesté, gouverneur du royaume du Pérou et président de l'audience de los Reyes, on arma deux navires de moyenne grandeur, sur lesquels nous nous embarquâmes au nombre de cent vingt-cinq hommes. La moitié se composait de matelots et d'hommes de mer, et l'autre moitié de soldats, sans compter les gens de service et la chiourme. Nous avions avec nous quatre pilotes, dont le chef se nommait Hernan Gallego, et pour général Alvaro de Mendana, neveu du président, jeune homme de vingt et un ans [2]; le mestre de camp et amiral était Pedro de Ortega, originaire du royaume de Valence, alguazil supérieur de Panama, et natif de Guadalcanal; il y avait aussi à bord quatre frères de l'ordre de Saint-François.

Nous appareillâmes du port du Callao de Lima et de la ville de los Reyes, mercredi, jour de sainte Isabelle, 19 novembre de l'an 1567 [3]. Nous louvoyâmes le reste de la soirée et une partie de la nuit, et le lendemain nous gagnâmes le large. Pendant dix jours, nous fîmes route avec des vents frais, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à 15° 30' de la latitude australe. Là, nous trouvâmes des vents d'est, avec lesquels nous naviguâmes pendant plusieurs jours, où nous eûmes quelques grains, mais une mer toujours belle.

Après avoir couru 500 lieues [4] depuis la côte du Pérou, nous aperçûmes une grande quantité d'oiseaux, qui disparurent au bout de trois jours. Ici l'on prit la hauteur du soleil, et l'on trouva que nous étions par 8 degrés de latitude sud. Nous estimâmes que nous étions éloignés de 900 lieues de la côte du Pérou. Nous aperçûmes de nouveau une grande quantité d'oiseaux. En courant par les 7 degrés de latitude sud, nous eûmes la vue d'une terre : c'était une petite île. En allant la reconnaître, nous vîmes s'avancer sept canots montés par des Indiens ; mais ils ne se laissèrent pas approcher d'assez près pour qu'il nous fût possible de savoir si c'étaient des Indiens ou des Nègres. Puis, ayant levé leurs rames en l'air, ils gagnèrent la terre, d'où ils ne cessèrent de nous faire des signaux et des gestes. Pendant la nuit et le matin, nous eûmes une tempête avec des coups de vent et de la pluie, ce qui nous força, ainsi que les nombreux courants que nous rencontrâmes, à passer outre sans pouvoir aborder; nous donnâmes à cette terre le nom d'*île de Jésus* [5].

Le 1er de février, nous découvrîmes un récif. Plus loin, en avançant péniblement à cause du mauvais

voyages, a été extraite d'un manuscrit in-folio appartenant à la Bibliothèque nationale, et coté sous le nº 1588, fonds français. Elle a été écrite par un des hommes qui accompagnèrent Alvaro de Mendana dans son exploration. Ce document sur les îles de Salomon paraît mériter par conséquent toute confiance, et il est instructif même après les descriptions de Surville, Shotland, d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville, qui, dans les temps modernes, ont visité le même archipel. On pourra comparer cette relation à un autre récit du voyage de Mendana donné par le docteur Christoval Suarez de Figueroa, dans son livre intitulé : *Hechos de don Garcia Hurtado de Mendoza, quarto marques de Canete*, in-4º; en Madrid, en la imprenta real, ano de 1612, p. 228, 237. — Dalrymple *(Historical collection*, etc.) a donné une traduction anglaise de ce texte publié par Figueroa, qui a été aussi traduit en français par Pingré, dans son Mémoire pour le passage de Vénus du 3 juin 1769. (Paris, 1767, p. 22 et 29.) — Fleurieu en a reproduit un extrait au commencement de ses *Découvertes des Français en 1768 et 1769 dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*. (Paris, 1790; in-4º.)

[1] Ce titre, dans le manuscrit, est suivi des mots suivants : « laquelle avait été déjà découverte par Inigo Ortiz de Retes, qui partit avec Villalobos, de la Nouvelle-Espagne, en 1541. »

[2] Le récit extrait de la *Géographie indienne* de Herrera, par le président de Brosse, dans son *Histoire des navigations aux terres australes* (t. Ier, p. 172), commence ainsi :

« En 1567, le gouverneur du Pérou envoya *don Alvar de Mendoce*, son parent, et *don Alvar de Mindana*, naviguer dans la mer Pacifique..... »

Le président de Brosse attribue, par suite, le premier rôle dans cette navigation à don Alvar de Mendoce. Mais Dalrymple remarque avec raison, dans sa « Collection des voyages et découvertes dans l'océan Pacifique du Sud » *(Historical collection*, etc., t. Ier, p. 43), que Herrera est en contradiction avec Figueroa, Lopez Vaz, Acosta, Azias et Gallego.

[3] Le 10 janvier 1568, suivant Figueroa. (Voyez la note 5 de la page précédente.)

[4] Ce sont des lieues d'Espagne, de 17 ½ au degré. Les lieues marines de France sont de 20 au degré. On était à 1 450 lieues du Pérou, suivant Figueroa, ou à 1 657 lieues marines de France.

[5] Cette île, dit Figueroa, était habitée par une *gente amulata* (race de mulâtres).

temps et des grains que nous eûmes à essuyer, nous aperçûmes quantité d'herbes, de morceaux de bois et des oranges, comme les rivières en rejettent ordinairement. Quelques jours après, le 7 février, nous vîmes une terre élevée à une distance de 15 lieues. Y étant arrivés un dimanche, un grand nombre



Naturel de l'île Sainte-Isabelle. — D'après l'Atlas de Dumont d'Urville.

de canots vinrent à nous, dans lesquels il y avait plus de cent Indiens. Mais ils refusèrent de monter à bord, quoique ayant reçu de nous quelques petits objets de troque, et nos avances n'eurent aucun succès; alors on mit le bateau à la mer pour aller à la découverte d'un port. Nous louvoyâmes toute cette nuit jusqu'au lendemain, au grand risque d'échouer nos navires, car ces parages sont partout semés de bas-fonds.

Le lundi matin, 9 février, nous trouvâmes le port que nous désirions, et nous y jetâmes l'ancre. Nous l'appelâmes le port de *l'Étoile (el puerto de la Estrella)* (¹), parce qu'en y entrant en plein midi, nous avions vu briller une étoile au firmament. Nous donnâmes à l'île le nom de *Santa-Ysabel* (Sainte-Isabelle) (²), parce que le jour de la fête de cette sainte nous étions sortis du port du Callao, et que le général avait promis que la première terre qu'il découvrirait s'appellerait ainsi.

Cette île est habitée par des Indiens qui vont tout nus; ils portent seulement un pagne tissu de feuilles de palmier. Ils se teignent les cheveux d'une couleur blond ardent et se les frisent. Nous ne vîmes parmi eux aucune sorte de métaux. Ils ont des bracelets faits avec des os de poissons, et au cou des médailles de la même substance (³). Il n'existe chez eux aucune espèce de céréales, mais des raisins, des noix de coco et autres plantes dont il sera question plus loin. Le pays est montueux et très-boisé. Un chef vint à nous, accompagné d'autres Indiens; il se nommait *Tauriqui Bilibau Harra*. Il proposa au général, par amitié, de changer de nom, disant qu'il voulait s'appeler Alvaro de Mendana,

(¹) « *Santa-Ysabel de la Estrella.* » (Figueroa.)

(²) « L'île de Sainte-Isabelle a été revue en 1792 par Manning. Sur la carte de Krusenstern elle a une longueur de 105 milles du nord-ouest au sud-est, et une largeur de 14 à 16 milles; mais ses véritables dimensions sont encore inconnues. » (Ed. Dulaurier.)

(³) « Le même usage a été observé par Kotzebue dans les îles Radack. Ayant fait quelques présents à Lamary, le chef de ces îles, celui-ci détacha de son cou un os de poisson merveilleusement travaillé, qu'il portait en signe de distinction, et il l'offrit au navigateur russe. » (Ed. Dul.)

et que le général se nommerait *Tauriqui Biliban Harra*. Le général lui fit donner quelques vivres, et on lui fit entendre une guitare et d'autres instruments que nous avions avec nous, comme une petite trompette et un tambour. En retour, le cacique fit venir sa musique, qui se composait d'une conque



Femme de l'île Sainte-Isabelle.

marine et de petits roseaux attachés ensemble, avec lesquels ces peuples forment une sorte de concert, comme le font chez nous les gardiens de porcs.

Les montagnes de l'île nous paraissant très-riches en bois, et les Indiens nous témoignant des dispositions amicales, on résolut de construire un brigantin. Le pilote alla donner des ordres afin qu'il fût fait assez vaste et assez solide pour pouvoir entreprendre la reconnaissance des îles de cet archipel. Nos pas nous conduisirent bientôt auprès d'une hutte d'Indiens qui étaient réunis avec leurs femmes, lesquelles vont toutes nues comme eux, et ne se voilent que de quelques feuilles d'arbres.

Ils nous donnèrent des noix de coco, des binaus (¹), sorte de racines dont ils se nourrissent, et un gâteau rond fait avec l'intérieur de la noix de coco et des raisins, ainsi que des amandes. Le pays produit, en effet, de très-beaux amandiers dans les montagnes. Le mestre de camp, étant parti pour une excursion dans l'intérieur de l'île, rencontra des terres fertiles, des montagnes et des rivières. Plusieurs fois, il fut en danger de la part des Indiens; car, quoiqu'ils ne soient pas très-nombreux, chaque village est en guerre l'un contre l'autre. A la fin, étant parvenu au sommet d'une montagne très-élevée, il reconnut distinctement que c'était une île et non un continent, conformément au témoignage des naturels, qui nous avaient dit, à notre arrivée, qu'à l'ouest il y avait plusieurs îles, mais qu'il ne s'en trouvait aucune du côté de l'est, où le soleil se lève.

Le mestre de camp s'en revint, non sans de grandes difficultés, occasionnées par le mauvais temps qui était très-fort, par les courants, et en outre par les attaques des Indiens. L'île de Sainte-Isabelle est située à l'ouest de la ville de Truxillo, par 8 degrés de latitude sud (²), à 1 700 lieues de Lima, comme les pilotes nous l'assurèrent, quoique je croie qu'ils se trompèrent; car si ce calcul avait été

(¹) *Venaus.* (Figueroa.)

(²) « La position de Sainte-Isabelle a été déterminée par 7° 16′ à 8° 28′ de latitude sud et par 155° 18′ à 157° 54′ de longitude est. » (Ed. Dul.)

exact, nous aurions trouvé dans ces îles quelques traces de richesses et des peuples plus civilisés, comme Miguel Lopez de Legaspi en trouva plus avant aux îles Philippines, encore que ces îles soient situées dans l'hémisphère boréal.



Naturel de l'île Sainte-Isabelle.

Les habitants de Sainte-Isabelle sont idolâtres ; ils adorent le démon, qui leur apparaît sous la forme d'un lézard et d'une couleuvre, à ce qu'ils disent : aussi vîmes-nous, dans de petits temples qu'ils ont élevés, un grand nombre de figures de crocodiles et de couleuvres. Il y avait même de ces animaux vivants conservés dans de petits réduits de ces temples. Ces peuples sont barbares, anthropophages, mangeurs de chair humaine ; ils se dévorent entre eux lorsqu'ils peuvent se faire prisonniers de guerre, et même, sans être en hostilité ouverte, quand ils réussissent à se prendre par trahison. La preuve qu'ils sont anthropophages, c'est qu'ils offrirent au général, à plusieurs reprises, des quartiers d'Indiens comme un mets très-goûté par eux et exquis (¹).

La construction du brigantin étant achevée, le troisième jour d'avril de l'année précitée, on le lança à l'eau, et on le nomma *le Santiago*. Le mestre de camp s'y embarqua avec treize soldats, le pilote en chef Heman Gallego, huit matelots et sept hommes de service. Nous côtoyâmes l'île dans la direction du sud ; puis nous tournâmes vers l'ouest, où s'élèvent un grand nombre d'îles (²). Sortis du port le 7 avril, nous eûmes vent contraire ; aussi fûmes-nous obligés d'y rentrer en vue des vaisseaux. Le lendemain, nous naviguâmes avec une très-forte pluie, et nous abordâmes à l'île *de las Palmas* (île des Palmiers), et de là, escortés par plusieurs canots et ayant le vent contraire, nous allâmes chercher un abri dans cette île. Les Indiens voulurent nous lancer des flèches ; mais nous les effrayâmes avec nos arquebuses. Nous trouvâmes dans leurs habitations des vivres qui furent transportés au brigantin.

(¹) « Le cacique envoya en présent à Mendana un quartier d'enfant, auquel tenaient le bras et la main. Le général espagnol le fit enterrer en présence de ceux qui l'avaient apporté. Ils parurent offensés et confus du mauvais succès de leur ambassade, et ils se retirèrent la tête baissée. » (Figueroa.)

Fleurieu, en traduisant ce passage (*Découvertes des Français*, etc., page 5), fait observer que le même Figueroa dit ailleurs que « les sauvages de Sainte-Isabelle ne mangeaient pas de viande. »

(²) « Ces îles, ainsi que l'île de las Palmas, sont celles probablement qui ont été aperçues par Manning au sud-ouest de Sainte-Isabelle, et deux desquelles ont été nommées par lui Jane et Neurne. » (Ed. Dul.)

– Le dimanche des Rameaux, ayant appareillé de ce port, nous aperçûmes au nord une île que nous nommâmes l'île *de los Ramos* (île des Rameaux) [1]. De la côte où nous avions mouillé la nuit précédente, quatre petits canots vinrent à nous, contenant environ une centaine d'Indiens armés d'arcs et



Naturel de l'île Sainte-Isabelle.

de flèches. Parmi eux était un vieillard, debout avec son arc, menaçant ses compagnons, et leur disant que c'était à lui qu'il appartenait de nous emmener manger, et nous engageant à le suivre, sans quoi, ajoutait-il, il déchargerait sa flèche sur nous et nous tuerait. Sur ces entrefaites, les Indiens nous cernèrent et nous tirèrent des flèches. Nous nous défendîmes, et le vieillard tomba frappé d'un coup de feu. A cette vue, ils nous laissèrent. Cependant le mauvais temps nous obligea de retourner à la côte d'où nous étions venus, c'est-à-dire à celle de Sainte-Isabelle. Mais comme nous n'y étions pas bien, au gré du pilote, nous nous en éloignâmes à force de rames, et, doublant une pointe, nous entrâmes dans une baie semée de récifs. Le lendemain, nous eûmes la vue de quelques petites îles, et le jeudi-saint, au matin, en prolongeant cette côte, nous eûmes la certitude que c'était encore l'île de Sainte-Isabelle; car, quoique reconnaissant les montagnes dont il a été déjà parlé, nous conservions encore quelques doutes à cet égard, parce que l'île va en fuyant dans la direction du sud-est. Le pilote jugea à propos de prendre terre dans une île placée au sud, et faisant partie d'un groupe situé par le même rumb, en s'écartant de l'île de Sainte-Isabelle. Cette île est entourée de récifs. On l'appela *la Galera* (la Galère) [2]. Elle a 2 lieues de circuit. Le lendemain, nous quittâmes cette île pour passer dans une autre, à une lieue et demie de distance; elle est très-montueuse et très-pittoresque. On lui donna le nom de *Buenavista* (Bellevue). Il vint à nous quelques Indiens qui nous firent bon accueil. La mer étant calme, et leur ayant jeté un cordage afin qu'ils nous remorquassent jusqu'à terre, chaque canot demandait pareillement un cordage; mais toutes ces démonstrations d'amitié n'étaient que pour nous

(1) « Latitude sud, 8° 24'; longitude est, 154° 42'. » (Ed. Dul.)

(2) « Revue par Surville en 1769. Latitude sud, 9° 28'; longitude est, 159° 6'. Il y a dans la relation de Dumont d'Urville une exagération évidente de longitude vers l'est. En suivant la route des Espagnols, on voit que l'île de la Galère doit être placée au sud-est de Sainte-Isabelle, dont la position a été fixée par 155 à 157 degrés de longitude est. D'ailleurs, l'île de Buena-Vista, qui n'est qu'à une faible distance (une lieue et demie) de la Galère, est placée par 157° 15' longitude est (pointe sud), 9° 42' latitude sud. » (Ed. Dul.)

tuer et nous manger. Comme c'était à marée basse, le brigantin ne put approcher du rivage. Alors le mestre de camp se rendit à terre, et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté. Voulant couper une branche de cocotier pour en manger les fruits, car les naturels nous avaient refusé des vivres, même en échange des objets que nous leur offrions, ils commencèrent à s'agiter tumultueusement et à nous lancer des flèches. Ayant tué un de leurs chefs en les repoussant à coups d'arquebuse, ils furent forcés de nous laisser regagner tranquillement le brigantin. Nous nous dirigeâmes vers une petite île située à un quart de lieue plus loin, et où croissaient beaucoup de cocotiers. Les habitants nous firent présent d'un porc semblable à ceux d'Espagne, excepté qu'il était sauvage, de très-petite taille, et que la chair avait un mauvais goût. Nous priâmes ces insulaires de nous donner encore de ces animaux; mais ils nous dirent qu'ils étaient très-rares chez eux et qu'ils les tiraient des îles voisines. Cependant ils nous en donnèrent un autre qui nous servit à fêter le jour de Pâques. Ce fut la première viande que nous obtînmes dans notre voyage, et que nous mangeâmes fraîche depuis notre départ du Pérou. Nous en fîmes un régal qui n'était pas à dédaigner. Cette île, ainsi que celle de Sainte-Isabelle, offre de très-beaux sites, et, sous ce rapport, elle est supérieure même à l'Espagne. Les habitants ne connaissent aucune espèce de boisson préparée, ni d'autres aliments que ceux qui viennent d'être mentionnés. Ils n'ont ni or ni argent; mais il y a lieu de croire que l'on y trouvera des perles, parce que nous y vîmes beaucoup de coquilles à perles.

De là nous allâmes, le jour de Pâques, dans une île située une demi-lieue plus loin, et que nous appelâmes du nom de *San-Dimas*. En plein midi, au moment où nous sortions du port dans lequel nous venions de nous arrêter, nous vîmes une étoile très-brillante, comme si c'eût été de nuit. Des canots s'avancèrent vers nous comme auparavant, avec des paroles de paix, mais avec des intentions hostiles. Néanmoins nous jetâmes l'ancre devant cette île. Les Indiens du rivage, se joignant à ceux des canots, formèrent une troupe de plus de six cents hommes. Ne nous trouvant pas commodément dans cet endroit, nous poussâmes plus loin. Les Indiens nous attaquèrent vigoureusement; mais nous les effrayâmes avec nos arquebuses, et nous leur fîmes éprouver quelques pertes. Ainsi repoussés, ils nous laissèrent. Ayant pris possession de cette île, nous continuâmes notre navigation.

Ce fut le lundi de Pâques que nous quittâmes l'île de San-Dimas. Nous aperçûmes, dans la direction du sud-est, une île assez étendue, mais sans pouvoir y arriver. Bientôt nous découvrîmes une petite île qui reçut le nom de *Sesarga* [1], et de là nous gagnâmes la grande, dont nous prîmes possession au nom de Sa Majesté. On l'appela *Guadalcanar*, et une petite rivière qui l'arrosait *Ortega mineros*, pour indiquer que cette rivière roulait de l'or. Quant à moi, je n'y en vis pas. Ici nous trouvâmes du gingembre pour la première fois [2]. Cette île est par les 10° 30′ de latitude australe.

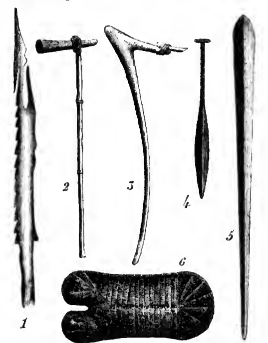
Nous résolûmes de revenir à l'île de Sainte-Isabelle, mais par l'autre direction, afin de découvrir de nouvelles terres, et avec l'intention de dire au gouverneur de s'en venir à Guadalcanar avec les navires et tout notre monde. La température en est meilleure et le sol plus fertile qu'à Sainte-Isabelle. Nous nous dirigeâmes vers une île qui est à la pointe de Sainte-Isabelle, et qui s'appelle *Boru ;* nous y abordâmes un mercredi 21 avril. Elle est entourée d'un grand nombre de petites îles et de récifs. Les Indiens avaient caché toutes leurs provisions et s'étaient enfuis dans la montagne. Nous nous procurâmes cependant de petits cochons. Cette île est très-peuplée; nous l'appelâmes du nom de *San-Jorje* (Saint-Georges). Nous avions continué de naviguer jusqu'au 21 avril, lorsque nous vîmes venir à nous huit canots montés par des pêcheurs, qui firent pleuvoir sur nous une nuée de flèches et blessèrent un de nos soldats. Mais un d'eux ayant été tué, tous prirent la fuite. Cette côte est partout hérissée de récifs. Nulle part les Indiens n'y sont en paix entre eux. Un jour nous vîmes traverser d'une île à l'autre une multitude de chauves-souris aussi grosses que des milans [3]. Ce jour-là on prit la hauteur

[1] « Reconnue en 1792 par d'Entrecasteaux, et placée par ce navigateur au nord de l'île Guadalcanar. Latitude sud, 9° 49′; longitude est, 159° 43′ (milieu). » (Ed. Dul.)

[2] « Le mestre de camp fut visiter un village où il vit des corbeilles remplies de gingembre vert et d'autres bonnes racines, et aperçut quelques cochons. » (Figueroa, trad. par Fleurieu.)

[3] « On y vit des chauves-souris dont l'envergure était de 5 pieds. » (Figueroa.) — Dampier rapporte qu'il vit dans la petite île de Sabucda, à la côte occidentale de la terre des Papous (Nouvelle-Guinée), des chauves-souris grosses comme de jeunes lapins, dont les ailes avaient 4 pieds d'étendue d'une aile à l'autre. (Voy., dans notre tome II, la fig. de la p. 396, et la note de la p. 397, relation de MARCO-POLO.)

du soleil, et l'on trouva que cette île, qui s'étend de l'est à l'ouest un quart nord-ouest, est par les 7° 30' de latitude australe (¹), et l'autre extrémité, qui est du côté de l'est, est par 9 degrés de latitude. Cette île a 110 lieues de long.



Armes et ustensiles des habitants du port Praslin (Île Sainte-Isabelle.) — D'après Fleurieu.

1, pointe d'une lance. — 2, marteau. — 3, herminette. — 4, pagaie. — 5, massue ou sabre. — 6, bouclier.

Le lendemain, mardi 27 avril, le pilote en chef voulut traverser en canot pour visiter un canal, pensant que par là on pourrait couper le chemin; mais ce fut impossible, à cause des nombreux courants. En conséquence, il s'en retourna. Le lendemain, nous sortîmes de cet archipel. Dans la direction du nord, nous vîmes s'avancer de la côte de Sainte-Isabelle quelques canots comme auparavant. Tous ces parages sont remplis de récifs, qui s'étendent dans la mer à une distance de plus de 20 lieues : aussi ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'en retournant aux navires nous arrivâmes à la côte de Sainte-Isabelle, et après avoir perdu six soldats, qui avaient été envoyés en avant dans un canot pour donner avis au général de notre arrivée.

Le 4 mai, nous rejoignîmes les navires, et chacun se réjouit de notre retour. Aussitôt l'ordre fut donné d'appareiller du port de Sainte-Isabelle, parce qu'il est très-malsain, et qu'il présente les mêmes conditions de température que *Nombre-de-Dios :* aussi le colonel et quatre soldats y moururent, et un grand nombre d'hommes tombèrent malades. Nous le quittâmes au bout de trois jours pour nous rendre à l'île de Guadalcanar, où nous mouillâmes le 12 mai, tout près de la rivière qui avait reçu le nom d'Ortega. Les religieux, ainsi que nous tous, nous descendîmes à terre, et nous élevâmes sur un monticule une croix que les Indiens nous dérobèrent; mais s'apercevant que nous nous disposions à la chercher, ils nous la rapportèrent et n'y touchèrent plus. Le général commanda à vingt hommes de se

(¹) « Et entre les 158ᵉ et 159ᵉ degrés de longitude est. » (Ed. Dul.)

rendre avec Andres Nunez sur une montagne élevée, pour tâcher de découvrir si c'étaient des îles qui nous entouraient ; il ordonna en même temps que le brigantin irait reconnaître la côte plus avant et aussi loin que possible. Celui qui alla dans l'intérieur de l'île eut à soutenir quelques escarmouches avec les Indiens, et fit environ 10 lieues de chemin ; mais plusieurs de ses soldats étant tombés malades, et la mèche de leurs arquebuses étant près de finir, ils revinrent après avoir vu des poules semblables à celles d'Espagne, et pas autre chose.

Vers cette époque, le dépensier ([1]) de la capitane se rendit à terre avec neuf hommes de l'équipage, dans une barque, pour faire de l'eau, et quoique dans ce nombre il y eût deux arquebusiers, le malheur voulut qu'ils furent tous massacrés par les Indiens. Un nègre seul parvint à s'échapper à la nage ; un des deux arquebusiers perdit sa mèche dans l'eau, l'autre eut son arme qui ne voulut pas prendre feu ; ils périrent tous, taillés en pièces par les Indiens : ces sauvages coupèrent à ceux-ci la tête, à ceux-là un bras ou une jambe. Ces malheureux ne purent recevoir de secours, quoiqu'ils fussent à une bien faible distance de nous, parce que, les arquebuses n'éclatant pas, rien n'indiqua la catastrophe ([2]). Le général fit tirer vengeance de ces cruautés ; mais elle se borna à peu de chose, parce que les Indiens étaient extrêmement agiles, et que nous avions à les poursuivre à pied sur un terrain très-raboteux ([3]).

Don Hernando Henriquez revint, avant le temps, avec le brigantin ; car le pilote en chef était tombé malade, ainsi que plusieurs de ses gens, ce qui l'empêcha de continuer sa route. Il raconta qu'il avait vu des îles et un grand nombre de peuplades, avec lesquelles il avait été tantôt en guerre, tantôt en paix, et que, s'étant trouvé plusieurs fois en danger parmi elles, il avait été contraint de leur tirer dessus. Il trouva un casse-tête d'Indien, fait d'une sorte de pyrite ; le maître de cette arme paraissait y attacher un grand prix, car il la portait enveloppée dans trois feuilles de palmier. Dans la suite, on trouva d'autres casse-tête pareils, mais ce ne fut que rarement ([4]). Ayant prolongé la côte de l'île de Guadalcanar, nous la doublâmes le 24 mai, et de là nous passâmes dans une île située 15 lieues plus loin vers l'ouest, et dans laquelle vivaient des Indiens dans un état plus complet de nudité que ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors : les hommes et les femmes n'avaient aucune partie du corps voilée. Leurs cheveux étaient teints de diverses couleurs. Nos relations avec eux furent sur le même pied qu'avec les autres insulaires de ces parages. Nous continuâmes notre route vers une île située 8 lieues plus loin. Nos rapports avec les naturels furent encore les mêmes qu'auparavant. Étant allés à terre pour nous procurer de l'eau et des vivres, nous aperçûmes des plaines, un petit village, et les cases dans lesquelles les Indiens rendent un culte à leurs démons, lesquels sont peints avec des cornes ([5]). Ils leur présentaient en offrande, dans des lieux obscurs, divers objets de nourriture. Ces insulaires avaient des boucliers de bois, à l'abri desquels un grand nombre vinrent nous attaquer ; mais, voyant le mal que nous leur faisions, ils prirent la fuite comme les autres. Nous donnâmes à cette île le nom de *la Atreguada* ([6]). Les naturels sont grands et robustes. Nous vînmes ensuite trois îles inhabitées, que nous appelâmes *les Trois-Maries* (las Tres-Marias) ([7]) ; de là nous allâmes à la grande île ; mais

([1]) « Le dépensier (*el depensero*) était celui qui, dans les vaisseaux espagnols, avait l'intendance des vivres, et qui distribuait les rations aux hommes de l'équipage ; il était chargé de la garde et de la clef des écoutilles. Chez nous, c'est le commis aux vivres. » (Ed. Dul.)

([2]) Figueroa explique que jusqu'alors le cacique ou chef du district s'était montré ami de Mendana ; mais les Espagnols ayant enlevé un jeune Indien et n'ayant pas voulu le rendre, sur les instances de ce chef, son affection pour eux se convertit en haine.

([3]) Figueroa dit que Mendana ordonna au capitaine Pedro Sarmiento de descendre à terre avec toute sa troupe, et de faire porter son ressentiment sur les habitations comme sur les habitants. Il fut trop bien obéi, ajoute-t-il ; on tua vingt hommes, et l'on brûla plusieurs maisons.

([4]) « Les matelots rapportèrent deux poules et un coq, les premiers que l'on eût vus. Mendana en éprouva une grande satisfaction. » (Figueroa.)

([5]) Cet usage de représenter le diable avec des cornes fit beaucoup d'impression en Europe sur les imaginations superstitieuses, et si les uns assuraient que le paradis terrestre était dans ces terres lointaines, les autres affirmaient que l'on y trouverait bien plutôt l'enfer.

([6]) « Littéralement, celle avec qui on a fait une trêve. » (Ed. Dul.)

([7]) « Ce nom rappelle celui des Trois-Sœurs, îles découvertes par Surville en 1769, et reconnues par d'Entrecasteaux en 1792. Mais l'auteur de notre relation la place sur la route que les Espagnols tinrent en allant à l'ouest de Guadalcanar, tandis que, suivant les navigateurs modernes, les Trois-Sœurs sont à l'est de cette île. » (Ed. Dul.)

le pilote ayant commencé à se sentir indisposé, nous décidâmes de revenir sur nos pas. Chemin faisant, nous rencontrâmes des îles, d'où les Indiens vinrent à nous comme les précédents. Dans une d'elles, ils avaient des lances et des armes. On l'appela *San-Juan* (Saint-Jean). Elle a 10 lieues de circuit. Enfin nous arrivâmes aux navires.



Pirogue des Arsacides (Iles Salomon). – D'après Labillardière.

Sur ces entrefaites, les Indiens voulurent attaquer des charpentiers espagnols qui étaient occupés à couper du bois pour les navires, tandis que les arquebusiers étaient assis. Le général, accourant, commanda à ses soldats de les hacher en pièces et de les exposer dans l'endroit où ils avaient tué le dépensier et les autres soldats; car on avait trouvé parmi les Indiens les dépouilles des vingt-deux hommes qui avaient péri.

Le général alla distribuer ses troupes dans les bateaux, et voir s'il pourrait exercer des représailles contre les Indiens. Il leur brûla un petit village, et s'en revint sans leur avoir fait d'autre mal.

Lundi, 14 juin, nous mîmes à la voile avec l'intention de nous rendre dans l'île de San-Juan, le pilote pensant que c'était un endroit convenable pour caréner les vaisseaux et les approvisionner de tout ce qui était nécessaire pour notre voyage. Il fut convenu que, dans l'intervalle, le brigantin irait à la découverte; en conséquence, nous partîmes tous ensemble. Nous eûmes à supporter bien du mauvais temps dans ce trajet. Les vents du nord-est rendirent notre excursion pénible et souvent périlleuse, jusqu'à notre arrivée au port de *la Visitacion de Nuestra-Senora*. Nous trouvâmes, dans l'île de San-Juan, une petite peuplade qui nous reçut avec amitié; mais un jour, ayant demandé des vivres à ces insulaires, ils nous les refusèrent : aussi fûmes-nous obligés de les leur prendre par force. Le général ayant résolu d'envoyer Fernan Munos Rio à la découverte, celui-ci partit avec le brigantin, le 16 juillet, ayant à bord quatorze arquebusiers et le pilote en chef, Hernan Gallego. Ce dernier, ayant vu qu'il n'y avait pas d'issue au nord, mais, au contraire, beaucoup d'endroits remplis de mangliers ([1]), s'en alla en prolongeant la côte de San-Christoval. Il rencontra dans sa navigation beaucoup d'îles et de peuplades, dont les unes se montrèrent favorables aux Espagnols, et les autres leur furent hostiles et durent être combattues. Fernan Munoz fut blessé à la main, et plusieurs soldats reçurent aussi des blessures. Après quoi il revint trouver le général. Celui-ci, ayant prolongé la côte de San-Juan pendant plusieurs lieues, ordonna de chercher un port pour caréner les vaisseaux et faire les préparatifs afin de nous remettre en mer. Le pilote en chef, avec le mestre de camp, n'ayant pas trouvé de lieu convenable, malgré toutes leurs recherches, on résolut de ne pas aller plus loin, et de radouber les navires en cet endroit. Nous descendîmes donc à terre, emportant nos hardes, nos effets et tout ce que nos embarcations contenaient, et, ayant mis ces objets en sûreté, on entreprit de calfater les navires.

Un jour, pendant la célébration de la messe, nous entendîmes des cris, et, courant vers le lieu d'où ils partaient, nous vîmes que les Indiens tuaient un Espagnol, et qu'ils en poursuivaient un autre qu'ils avaient grièvement blessé. Ces hommes étaient sortis du camp pour couper des palmiers, malgré la défense qui avait été faite d'en franchir les limites. Le jeune homme qui fut tué était Galicien. Depuis

([1]) « Il y a dans le texte *manglares*. Le mot espagnol *manglar* désigne un lieu où croît en abondance l'arbre appelé mangle ou manglier. » (Ed. Dul.)

lors, on veilla avec plus de soin à la sûreté du camp. Cela n'empêcha pas les Indiens de nous donner souvent de l'occupation et de nous forcer à nous tenir tous les jours les armes à la main. Le général, voyant que les vaisseaux étaient prêts à reprendre la mer et que les vivres tiraient à leur fin, tint conseil avec les pilotes et les capitaines sur ce qu'il y avait à faire, puisque déjà on avait exploré cette île. On délibéra sur la question de savoir si elle devait être colonisée, ou s'il fallait chercher de nouvelles terres. Hernan Gallego répondit que le temps manquait pour continuer nos explorations, puisque chaque jour les vivres s'épuisaient et que les agrès des navires se pourrissaient; que, pour fonder une colonie, il y avait trop peu de monde; que même la plupart étaient malades; que les Indiens étaient tous en hostilité contre nous; qu'il était impossible de vivre parmi eux, et que de nouveaux retards nous mettraient tout à fait hors d'état de nous en retourner pour rendre compte à Sa Majesté des découvertes qui avaient été faites. A cette opinion se rangèrent les autres pilotes et les soldats, lesquels dirent que, depuis qu'ils s'étaient engagés au service de Dieu et de Sa Majesté, ils étaient à la recherche d'un bon pays; et quoique celui-ci le fût, on n'y trouvait point néanmoins de l'or, de l'argent ni d'autres métaux; qu'il était convenable de s'en revenir, parce que l'on ne pouvait fonder là un établissement; qu'au surplus les munitions manquaient, et que les arquebuses étaient en mauvais état et hors de service; que les naturels étaient très-belliqueux, et la contrée dont nous étions partis trop éloignée pour en tirer promptement du secours; qu'il fallait aller rendre compte à Sa Majesté de nos découvertes, et qu'elle nous donnerait tels ordres qu'il lui plairait. Un ou deux soldats furent d'avis que l'on colonisât, et là-dessus ils donnèrent leurs raisons. Enfin le mestre de camp et les religieux dirent que tout établissement était inopportun, parce qu'au Pérou on avait assuré au licencié Castro que cet archipel était près de Lima, et que sa plus grande distance du cap de *Cruzes* et de la Nouvelle-Guinée, découverte par Inigo Ortez de Retes, qui alla avec Villalobos aux Moluques, était de 600 lieues. Le résultat de cette conférence fut qu'on pousserait plus avant à la recherche de la Nouvelle-Guinée. Le général ordonna de se procurer quelques Indiens, pour les emmener, parce que ceux que l'on avait pris jusqu'alors s'étaient enfuis. Alors on se mit en mesure de s'assurer de quelques-uns d'entre eux, quoique ce ne fût pas chose facile. On en prit un avec sa femme et un enfant nouveau-né, ainsi qu'une jeune fille, qu'on mit en sûreté et dans l'impossibilité de s'échapper, en les enfermant sous l'écoutille [1].

Le jour de Saint-Laurent, nous fîmes tous la communion à terre. Le 11 août, nous mîmes à la voile et longeâmes en vue de l'île de Saint-Christoval [2]. Il nous fallut huit jours pour la doubler, et ce ne fut pas sans difficulté; puis nous aperçûmes les îles de Santa-Catalina [3] et de Santa-Anna [4].

Comme nous avions à la remorque le brigantin, le navire était en danger : aussi fûmes-nous forcés de le lâcher. A cette époque, les vents d'est régnaient dans ces mers. Le pilote en chef, prenant en considération cette circonstance et voyant que les cordages finissaient de s'user et se rompaient chaque jour, et que les matelots succombaient successivement, dit au général qu'il était impossible d'aller plus avant, et que c'était courir à une perte certaine. Il pria les pilotes de lui dire la même chose, et leur ordonna, ainsi qu'aux soldats, d'en conférer ensemble, en se parlant d'un navire à l'autre. Telle fut la manière dont cette affaire se traita, et le résultat de ces pourparlers fut que, si l'on persistait à courir

[1] « *Debaxo de la escotilla*; probablement dans l'entrepont. » (Ed. Dul.)

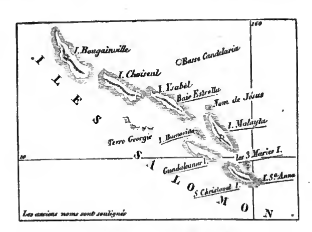
[2] Les vaisseaux y mouillèrent, et le général descendit à terre. Les insulaires voulurent s'y opposer. « Ils se mirent, dit Figueroa, à faire les grimaces et les contorsions les plus extraordinaires, à agiter leur corps comme des convulsionnaires, à gratter la terre avec leurs pieds et avec leurs mains; et, courant ensuite à la mer, ils jetaient de l'eau en l'air. » Un engagement s'ensuivit; un Indien fut tué. Les Espagnols visitèrent alors un village où ils trouvèrent une si grande quantité de cocos et d'amandes qu'un vaisseau en eût eu sa charge. »

[3] « Cette île a été revue en 1762 par Surville, qui la nomma, avec celle de Santa-Anna, îles de la Délivrance; en 1790 par Ball, qui la nomma île Masley, et en 1792 par d'Entrecasteaux. C'est une île haute, ayant 3 à 4 milles de circuit. Latitude sud, 10° 54′; longitude est, 160° 8′.

» D'après les observations de d'Entrecasteaux, cette île se trouve par 10° 53′ 50″ de latitude sud, et par 160° 6′ 30″ de longitude est. » (Ed. Dul.)

[4] On y aborda, suivant Figueroa, et l'on y trouva des cochons et des poules. Les Indiens attaquèrent les Espagnols avec audace : un dard transperça le bras gauche d'un des officiers, trois autres Espagnols furent blessés. On fit feu sur eux, et un en tua deux. Leurs corps étaient peints de diverses couleurs, leurs têtes ornées de branches d'arbres, et leurs reins ceints d'une espèce d'écharpe.

plus à l'est, c'en était fait de la flotte. Le général voulut qu'on lui exposât ces raisons par écrit, et l'équipage non-seulement y consentit, mais les lui présenta sous forme de réquisition et en les accompagnant de nombreuses protestations. Aussitôt l'ordre fut donné de se diriger vers le Pérou, en évitant surtout de se porter vers la Nouvelle-Espagne. Le pilote Hernan Gallego, qui était un homme habile dans sa profession, répondit au général qu'il ferait tous ses efforts pour cela, mais qu'il ne pouvait éviter



Carte des îles Salomon. — D'après Dumont d'Urville.

de mettre le cap au nord, parce que l'on ne pouvait espérer des vents favorables qu'en se plaçant au nord de la ligne, et qu'ainsi il était obligé forcément d'aller aboutir à la Nouvelle-Espagne. Nous gouvernâmes donc au nord-est, d'autres fois à l'est, mais le plus souvent au nord, et toujours au-dessus du vent.

Le 7 septembre, vers le matin, nous aperçûmes une terre au vent, à environ deux lieues de distance. Le pilote dit que c'étaient les basses de San-Bartolome; mais nous ne pûmes en approcher. Nous aperçûmes aussi d'autres basses qui étaient sous le vent. Ces parages sont sillonnés par les courants. Le mestre de camp et quelques soldats, ayant mis pied à terre sur une petite île, virent sur un monticule des Indiens éloignés les uns des autres. Ils trouvèrent des vivres frais et de la volaille; parmi quelques objets que l'on recueillit, il y avait un ciseau, qui d'abord avait servi de lime. Cet objet fit conjecturer que les Espagnols étaient déjà venus dans cette île. Nous étant embarqués, et après avoir fait deux lieues, une voile se montra à l'horizon, mais le corps du bâtiment était invisible. Désirant savoir quel était ce navire, nous mîmes en ralingue; mais nous le perdîmes de vue. Étant parvenus au 27e degré de latitude nord, nous aperçûmes une île inhabitée, à laquelle nous donnâmes le nom de *San-Francisco*. Elle est entourée de récifs; c'était le soir, jour de Saint-François, dans le mois d'octobre. Nous naviguâmes jusqu'au 30e degré; arrivés au 32e, il y avait huit jours que nous n'avions communiqué avec le vaisseau amiral, parce qu'il restait en arrière, à cause de sa pesanteur. Voyant qu'il n'avançait pas, nous amenâmes nos voiles; il répéta la même manœuvre; nous les hissâmes de nouveau, pour l'avertir d'en faire autant et lui donner à entendre que nous l'avions attendu; mais tous ces signaux ne servirent à rien. Toute cette nuit, nous conservâmes nos basses voiles, et le lendemain nous avions perdu de vue le vaisseau amiral [1]; il nous fallut l'attendre tout le jour, et, lorsqu'il arriva, le pilote en chef et le général querellèrent les pilotes; mais cela n'empêcha pas qu'il resta le lendemain en arrière, et nous ne le vîmes

[1] L'*almiranta* n'était que le second vaisseau de la flotte, et l'amiral ou l'amirante qui le commandait était subordonné au général ou au commandant de la *capitane*.

plus. Les vents et la mer augmentant de violence, nous ne songeâmes plus à l'attendre jusqu'à notre arrivée au cap de Corrientes. Nous étions à la hauteur de 32 degrés de latitude nord, lorsque le vent fraîchit tellement que nous fûmes forcés d'amener nos voiles et de mettre en travers jusqu'à la nuit du dimanche 18 octobre. La mer devint alors si forte, quoiqu'elle le fût moins que le vent, que, pendant le peu de temps que cette tempête dura, nous eûmes sous les yeux un spectacle comme jamais il ne s'en était vu. Le pilote dit que c'était un ouragan déchaîné : aussi nous nous mîmes tous à réciter les litanies, en nous recommandant à Dieu. La mer et le vent frappaient le vaisseau avec tant de furie par le côté de dessous le vent que notre bateau fut submergé. Ces coups se répétant avec une force redoublée, le vaisseau se trouva couvert par la mer. Les Frères nous consolèrent par de saintes paroles, et nous exhortaient à nous pardonner mutuellement et à prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de nous. Ainsi ceux qui étaient brouillés s'embrassaient, et nous allâmes, tous réunis, aider les matelots. Le pilote ordonna de mettre dehors le trinquet et une voile (¹), pour faire arriver le navire vent arrière et laisser courir sous une petite voilure. A peine une de ces deux voiles fut-elle larguée qu'elle fut déchirée en mille pièces. Voyant que, dans la fureur de l'ouragan, le trinquet n'avait pu être bordé et que le vaisseau ne pouvait pas arriver; de plus, que nous étions constamment battus par des coups de mer; que le bateau coulait bas, et que l'eau qui entrait dans le navire était si considérable qu'il était déjà complétement enseveli sous les flots, nous clouâmes avec la plus grande promptitude l'écoutille, et nous la calfatâmes. Puis le bateau fut lancé à la mer, ce qui se fit avec tant de facilité qu'il suffit pour cela de huit hommes. Le pilote allait de l'avant à l'arrière, portant remède de tous côtés. Il dit de faire une espèce de petite voile avec des couvertures et de la hisser; mais, peine inutile! le vent était si violent qu'il emporta cette voile. Comme plus l'on allait et plus l'eau nous gagnait, on résolut de couper le grand mât, lequel tomba sans occasionner aucun dommage. On revint à l'emploi des couvertures en guise de voiles. Cet expédient, l'absence du grand mât, le jeu continuel des pompes, allégèrent le navire. A cette vue, nous adressâmes de ferventes actions de grâces à Dieu, et nous fîmes un grand nombre de vœux à la Vierge, pour avoir bien voulu nous servir de protectrice dans cette périlleuse situation. Nous nous accommodâmes, cette nuit et dans la suite, le mieux que nous pûmes, de vieilles voiles et d'espars que nous avions en réserve. Parvenus au 28ᵉ degré, nous éprouvâmes, pendant la nuit du 21 du même mois, une nouvelle tempête aussi forte que la première. Les lames s'élevaient si haut et avec tant de violence que la mer n'offrait à la vue qu'une nappe d'écume. Cette bourrasque dura jusqu'au lendemain. Comme le vaisseau était déjà très-allégé, il supporta mieux cet assaut que la première fois. Depuis lors, nous ne cessâmes d'avoir de temps en temps des coups de mer qui nous épouvantaient, en ajoutant aux frayeurs que nous avions déjà éprouvées.

Au milieu de tant de malheurs, il nous en survint un autre bien pénible : c'était la certitude que l'eau allait nous manquer. Celle qui nous restait était si corrompue et si fétide, à cause des vers qui s'y étaient engendrés, qu'elle n'était plus potable. Le biscuit était rempli des ordures de ces insectes, et tellement rongé et pourri que personne ne pouvait le manger. Ce n'est pas tout : les rations furent diminuées, ce qui n'était pas une de nos moindres souffrances. Les soldats eux-mêmes furent les premiers à provoquer cette mesure, voyant le dénûment où nous étions et dans l'incertitude du moment où la terre se montrerait à nous. Ainsi nos maux ne cessèrent de s'accroître. La nourriture n'étant pas suffisante, un grand nombre d'entre nous tombèrent gravement malades, en proie à une affection fort commune dans ces mers, et qui consiste dans un gonflement des gencives tel qu'elles recouvrent les dents; et, lorsque ce mal se complique de douleurs de reins, la mort s'ensuit. Mais, dans le cas contraire, les malades en réchappent. Une autre maladie se déclara parmi nous et principalement parmi les matelots : c'était la perte de la vue; pendant la nuit, ils cessaient tout à fait de voir. Dans l'espérance de soulager notre soif, nous ne redoutions plus les vents du nord-est, quoique toujours accompagnés de bourrasques, parce qu'ils nous amenaient la pluie, dont nous recueillions l'eau dans les tonneaux. Au bout de quelques jours, nous aperçûmes un tronc de bois qui flottait au gré des vagues. Comme c'était un bon pronostic et l'annonce de notre salut, c'est-à-dire un indice du voisinage de la terre, nous mîmes un matelot à la mer avec une corde, lequel nous rapporta ce tronc de bois. Nous en fîmes une croix que

(¹) « La misaine, ou probablement le petit hunier. » (Ed. Dul.)

nous plaçâmes au bout du trinquet; les morceaux nous servirent à faire un grand nombre d'autres croix, que nous nous suspendîmes au cou. La misère et les souffrances que nous endurâmes furent si grandes que nous fûmes sur le point de prendre le chemin des Philippines, où réside le gouverneur Miguel Lopez de Legaspi, dans l'intention de nous en revenir, après nous être rétablis et pourvus des choses les plus nécessaires, en profitant des vents alisés, que les Espagnols établis dans ce pays connaissent fort bien. Un jour, quoique le ciel fût très-nuageux, un soldat qui était de garde aperçut la terre, après avoir vu auparavant de ces herbes que l'on appelle *concderas* (algues flottantes). Enfin, après de grands efforts, nous entrâmes dans un port situé par les 22 degrés de latitude nord, et de là nous continuâmes de naviguer jusqu'au port qui est sur la côte de la Nouvelle-Espagne, nous étant élevés de 31° 15' à 32 degrés; puis de là nous arrivâmes au port de Colima, au bout de cinq mois de navigation (¹). Nous jetâmes l'ancre dans le premier port de la Nouvelle-Espagne, le premier jour de l'an (²).

Note des objets d'histoire naturelle qui ont été trouvés dans le voyage précédent.

Racines qui s'appellent *benaus* (venaus). Grosses ignames. Autres racines plus petites, à peu près comme des patates, et nommées *panales*. Noix de coco. Platanes. Oranges et limons sauvages. (Les Indiens les laissent sans culture.) Cannes à sucre. Gingembre. Basilic. (Ces plantes et ces fruits se trouvent en très-grande quantité.) — Porcs, comme ceux d'Espagne. Pigeons ressemblant à notre gros pigeon sauvage, et ayant du fiel; ils sont très-communs. Poules et coqs pareils à ceux d'Espagne. Beaucoup d'autres oiseaux, comme perdrix et autres espèces différentes. Faisans et oiseaux aquatiques. Perroquets de toutes couleurs, comme ceux des Indes septentrionales. Perroquets tout blancs, avec une huppe au-dessus de la tête qui s'élève et s'abaisse, sans mélange d'aucune autre couleur; ils sont très-doux : on peut affirmer que c'est le plus bel oiseau qu'il soit possible de voir. (On en avait emporté un, mais on le tua près de la côte de la Nouvelle-Espagne, par ordre du général, pour servir de nourriture à don Hernando Henriquez, enseigne général, dans un cas d'urgente nécessité.) Guacacayas (espèce de perroquets) grandes et petites, avec des huppes. Plantes sauvages en très-grande quantité. Oies sauvages, comme celles d'Espagne. (Ces peuples n'ont aucune espèce de céréales, ni d'autres animaux domestiques; mais on voit chez eux des rats.) Œufs très-bons. Amandes comme celles d'Espagne, d'un goût excellent, mais ayant la coque très-dure. Autres fruits étrangers. Petits chiens, comme ceux que nous appelons *gosquillos* en Espagne, excepté que tous n'aboient pas (³). Chauves-souris très-grandes, dont les ailes ont plus de cinq pieds d'envergure. — On ne trouva dans toutes ces îles ni marmites, ni cruches, ni vaisselle de poterie ou de toute autre matière. — On n'y trouva pas non plus de métaux, comme or, argent, étain ou fer, ni autres objets, si ce n'est des marteaux faits avec une sorte de pyrite, et pas autre chose. — Nous perdîmes quarante hommes dans ce voyage. Que Dieu leur pardonne! Amen.

Note tracée, dans le manuscrit original, d'une autre main que ce qui précède.

Le vaisseau amiral, après six mois de séparation d'avec la capitane, entra dans le même port de la Natividad, sans savoir comment ni d'où il venait, parce qu'il n'avait pas de bon pilote, le 25 février de l'an 1569.

(¹) Depuis l'archipel. Le voyage entier avait duré treize mois onze jours (voy. la note 5 de la page 186), si l'on admet les dates de notre relation.

(²) Dans le commencement de mars 1568, aux côtes du Pérou, suivant Figueroa.

(³) Voy. sur ces animaux notre tome III, pages 157 et 158, relation de CHRISTOPHE COLOMB.

Le récit que Mendana fit de ses découvertes ne paraît pas avoir été accueilli au Pérou avec beaucoup d'enthousiasme. Qu'avait-il découvert? des îles qu'aucun caractère particulier ne distinguait de ce qu'on avait trouvé jusqu'alors, qui n'offrajent que des produits déjà connus, d'où l'on ne rapportait point de métaux précieux. Cependant Mendana fit valoir de son mieux le mérite de sa navigation; il exagéra même la richesse des îles nouvelles; il les nomma *îles Salomon*, « à cette fin, dit Hakluyt, que les » Espagnols, supposant que c'étaient celles d'où Salomon tirait ses trésors, conçussent un plus vif désir » de s'y rendre et de les coloniser. »

Mais le temps n'était plus où, pour enthousiasmer l'opinion publique, il suffisait de promesses merveilleuses; on voulait des faits : quelques lingots eussent fait plus d'impression que toute l'éloquence du navigateur. Il fallait des esprits supérieurs pour comprendre ce que ce point de départ pouvait amener de grandes découvertes; par malheur, l'Espagne était alors engagée dans des guerres coûteuses. Ce fut seulement après un intervalle de vingt-sept années que Mendana parvint, à force de persévérance, à obtenir la conduite d'une nouvelle expédition [1].

SECOND VOYAGE DE MENDANA [2].

En 1595, on équipa une flotte de quatre vaisseaux, montés d'environ quatre cents hommes, sous le commandement d'Alvaro de Mendana.

Sa femme, dona Ysabel de Barretos [3], et ses trois beaux-frères, voulurent l'accompagner dans cette expédition.

Pedro-Fernandez de Queiros, qui devait s'illustrer plus tard comme chef d'une autre entreprise, fut nommé premier pilote de la flotte.

Le but était d'établir d'abord une colonie dans l'île de San-Christoval [4].

Cette île devait servir de port avancé pour pousser les recherches dans l'hémisphère méridional, et découvrir enfin ce continent austral, l'objet de tous les vœux, dont l'existence paraissait constatée, et sur la richesse duquel on fondait les plus brillantes espérances.

La flotte était composée de quatre vaisseaux. La capitane, commandée par Alvaro de Mendana, se nommait *le Saint-Jérôme*. (La femme de Mendana, ses trois beaux-frères, le mestre de camp Pedro Merino Manriquez, et le capitaino Pedro-Fernandez Queiros, premier pilote, etaient à bord de la capitane.) Le vaisseau amiral, dit *Sainte-Isabelle*, était monté par l'amiral Lope de Vega et deux capitaines. Une galiote ou flûte, nommée *Saint-Philippe*, avait pour capitaine Philippe Corço. Enfin une frégate, dite *Sainte-Catherine*, était sous la conduite du lieutenant Alonzo de Leyla. L'équipage se composait de 368 personnes, la plupart mariées; 208 étaient en état de porter les armes.

Le 11 avril 1595, les quatre navires sortirent du Callao (port de Lima). Ils relâchèrent d'abord à la côte, à Chereppe (port de Santiago de Miraflores), puis à celui de Payta, pour compléter, en ces deux endroits, les équipages et les munitions.

Le 16 juin, la flotte partit de Payta.

Après une navigation de plus d'un mois, qui n'offrit rien de remarquable, le 21 juillet, jour de Sainte-Madeleine, vers cinq heures du soir, étant à la distance de 1 000 lieues des côtes du Pérou, on eut la vue d'une première île qui se montrait au nord-ouest quart de nord, à la distance de 10 lieues;

[1] Le roi écrivit, en 1594, à don Garcias de Mendoze, marquis de Canete, vice-roi du Pérou, d'équiper quatre navires sous le commandement de Mendana, et d'y faire embarquer tout ce qu'il y aurait d'hommes et de femmes nubiles au Pérou.

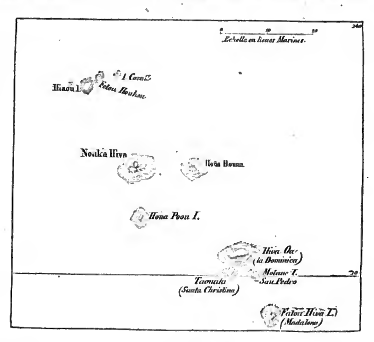
[2] Les sources sont : 1° une lettre de Queiros au Dr don Antonio Morga, lieutenant général des Philippines, et insérée dans l'ouvrage intitulé : *Succesos de las islas Philipinas*, publié par Morga, à Mexico, en 1609; 2° l'ouvrage déjà cité de Figueroa : *Echos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, marques de Caneta*, liv. 6, p. 238 et suiv.

[3] Une autre dame, D. Béatrix, faisait partie de l'expédition. L'on suppose qu'elle était la femme de l'amiral ou amirante Lope de Vega. (Voy. la note 1 de la p. 197.)

[4] L'île découverte par Mendana, le 11 août 1567. (Voy. p. 196.)

on la nomma l'île de *la Madeleine*. La joie fut générale : on chanta un *Te Deum* ; on croyait avoir déjà atteint le terme du voyage.

Le lendemain, on s'approcha de la terre et d'un port voisin d'une montagne. On se vit à l'instant environné de soixante-dix canots, montés par environ quatre cents Indiens presque blancs, bien faits,



Carte des îles Marquises.

d'une belle taille, et absolument nus. Ils montraient du doigt leur île et leur port; ils parlaient très-haut, et répétaient souvent *Atalut* et *Analut*. Arrivés aux navires, ils offrirent des cocos, des espèces de noix, un certain mets ressemblant à de la pâte et enveloppé de feuilles, de bonnes bananes, et de l'eau. On en atteignit un par la main, et on le tira dans le vaisseau : plus de quarante autres, encouragés par le bon accueil qu'on lui faisait, montèrent sur les navires ; ils acceptèrent des présents; mais bientôt ils se mirent à piller tout ce qui se rencontrait sous leur main. On les engagea à se retirer; ils refusèrent ; alors on déchargea une pièce d'artillerie; tous sautèrent à la mer et retournèrent en nageant à leurs canots. Un seul se tint ferme au pied d'une table, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise. On aurait bien fait de le garder sain et sauf; mais un soldat le blessa à la main de la pointe de son épée; l'Indien montra sa blessure aux autres insulaires, qui le reçurent dans leurs canots. Une bataille s'engagea. Les Indiens attachèrent une corde au mât de beaupré, et s'efforcèrent d'attirer le navire vers l'île : ce fut en vain. Un d'entre eux, qui portait un parasol de feuilles de palmier, les rangea en ordre de bataille ; un autre, vieillard remarquable par la longueur de sa barbe, menaçait les Espagnols du geste et des yeux. Tous s'animaient au combat. Quelques-uns agitaient des bâtons en guise de lances, faisant mine de vouloir les darder. D'autres lançaient des pierres avec leurs frondes : un soldat eut le bras cassé. On tira les arquebuses, mais la poudre mouillée avait peine à prendre feu ; cependant quelques coups partirent. Le vieillard à longue barbe fut tué avec huit ou neuf autres. Quelques-uns furent blessés. C'était, dit un témoin, une chose épouvantable que d'entendre le bruit et les

cris de toute cette foule qui s'embarrassait dans les canots, tous les sauvages cherchant à se cacher les uns derrière les autres.

Les hostilités cessèrent. Trois Indiens, portant des rameaux verts, d'où pendait quelque chose de



Vue de Taouata (Santa-Christina).

blanc, vinrent demander la paix; ils paraissaient désirer qu'on mouillât dans leur port : on ne le voulut point; ils se retirèrent en laissant quelques cocos.

Cette île parut avoir 10 lieues de tour; elle est belle, haute, montueuse du côté de la mer, très-



Portrait d'un homme et d'une femme des îles Marquises.

peuplée. Mendana déclara qu'il ne la connaissait point, et que ce n'était point une des îles pour la recherche desquelles on s'était embarqué.

A peu de distance, on vit trois autres îles. La première, à la distance de 10 lieues, fut appelée *San-*

Pedro ; elle était bien plantée, et était assez plate. Elle parut avoir 4 lieues de circonférence. La seconde reçut le nom de *la Dominica.* Son aspect était charmant : on y voyait de belles plaines, des coteaux, partout des arbres symétriquement plantés. On voulut approcher de la côte. Des Indiens vinrent dans leurs pirogues ; ils étaient plutôt noirs qu'autrement. Parmi eux était un vieillard de bonne mine, portant en main un rameau vert garni de blanc. Ils criaient de toute leur force pour que l'on vînt vers l'île, faisant signe de leurs grands chapeaux et montrant la terre; mais la chaloupe envoyée pour



Groupe d'insulaires du port de Madre-de-Dios, dans l'île Santa-Christina (Taouata).

chercher l'ancrage ne put jamais approcher. Le pilote raconta qu'un des insulaires, qui entra dans la chaloupe, levait sans peine d'une main un gros veau par les oreilles. Trois Indiens montèrent sur la capitane : après y être restés quelque temps, l'un d'eux saisit tout à coup une fort jolie petite chienne, poussa un cri, puis tous les trois se jetèrent à la mer avec assez de grâce, et regagnèrent leur pirogue à la nage.

La dernière île au sud reçut le nom de *Santa-Christina,* et son port situé à l'ouest, en forme de fer à cheval, celui de *Madre-de-Dios.* Cette île n'est séparée de la Dominica que par un canal large d'une lieue, clair, limpide et d'un bon fond. On trouva sur cette île d'excellente eau douce, des poules, des cochons, et des fruits délicieux de plusieurs sortes (¹).

Le groupe entier reçut le nom de *las Marquesas de Mendoça,* en l'honneur du gouverneur du Pérou (²).

Nous reproduisons le récit direct, extrait de la relation de ce second voyage de Mendana, intitulée : *Descubrimiento de las islas de Salomon* (³).

(¹) Queiros, dans une lettre au vice-roi du Pérou, dit que cette île, et les trois autres dont il va être question, étaient peuplées de gens « d'un si bon caractère, qu'on n'en a point encore découvert de semblables. »

(²) Les îles Marquises ou Nouka-Hiva, visitées par Cook en 1774, occupées en 1842, pour la France, par l'amiral Dupetit-Thouars.

(³) Traduit par le président de Brosse, dans son *Histoire des navigations aux terres australes,* t. Iᵉʳ, liv. 2, p. 251.

Le jour de Saint-Jacques (25 juillet), l'amiral envoya dans la chaloupe un mestre de camp, suivi de vingt soldats, chercher un port et de l'eau sur l'île Christine. Il fit sa descente en bon ordre, au bruit du tambour. Les insulaires, au nombre d'environ trois cents, tournaient tout autour de sa troupe. Il leur fit signe d'approcher et de ne pas passer une raie que l'on traça sur la terre, ce qu'ils exécutèrent, apportant de l'eau, des noix de coco et d'autres fruits. Les femmes s'approchèrent aussi; elles sont



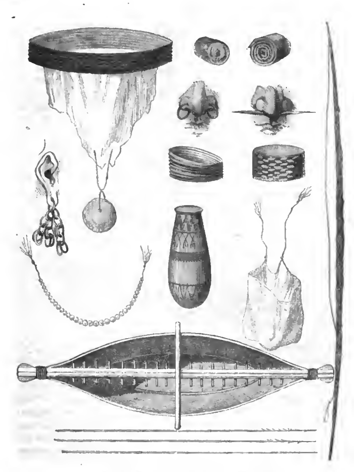
Sauvage tatoué des îles Marquises.

tout à fait charmantes et de très-facile accès. On fit signe aux hommes de remplir les tonneaux; mais ils nous firent signe à leur tour que nous n'avions qu'à en prendre la peine nous-mêmes, et, prenant quatre de nos barriques, ils s'enfuirent avec; et, pour cette raison, on tira sur eux.

Le 28, le commandant vint à terre avec sa femme dans ce même port, où il fit dire la messe, que les insulaires entendirent à genoux, paisiblement et en grand silence, faisant tout ce qu'ils nous voyaient faire. Une jolie Indienne aborda de fort bonne grâce dona Isabelle, et, voyant qu'elle avait de beaux cheveux blonds, lui fit signe d'en couper une boucle et de la lui donner; mais comme Isabelle reculait et se tenait sur ses gardes, l'Indienne se retira de peur de lui déplaire. Le peuple est affable et paraît plus prévenant que nulle autre nation indienne. Mais à peine Mendana fut-il de retour à bord, que nos gens, restés dans l'île avec le mestre de camp, prirent querelle par leur mauvaise conduite avec les naturels. On en vint aux coups. Les Indiens jetèrent sur les Espagnols une grêle de pierres et de lances, dont il n'y eut, néanmoins, qu'un soldat blessé à la jambe; puis, emmenant leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuirent vers la montagne, où ils se fortifièrent par des tranchées. Les nôtres les poursuivirent à coups d'arquebuse. Le soir et le matin, ils jetaient tous à la fois une espèce de cri concerté, qui retentissait horriblement dans les roches. Ils se répondaient de troupe en troupe, et

faisaient assez connaître l'envie qu'ils avaient de nous nuire ; mais ce fut en vain. Le mestre de camp posa trois corps de garde, pour la sûreté des mariniers qui faisaient de l'eau, et des femmes de l'équipage qui se divertissaient sur le bord de la mer.

Les insulaires, voyant donc que leurs lances étaient des armes fort inégales contre nos mousquets,



Armes et instruments des indigènes, aux îles Marquises. — D'après Dumont d'Urville.

en revinrent à faire des signes de paix, et abordèrent amicalement les soldats avec des racines de patates et d'autres fruits. Ils paraissaient avoir besoin de certaines choses qu'ils n'avaient pas eu le loisir d'emporter de leurs cabanes et suppliaient par signes qu'on leur permît d'y aller. Au retour, ils apportaient libéralement des vivres au corps de garde, et se liaient d'amitié avec les Espagnols. L'un d'eux se mit si bien en liaison avec le chapelain, qu'on les appelait *les camarades*. Celui-ci lui enseignait à faire le signe de la croix et à prononcer *Jésus, Maria*. Les deux nations se prirent ainsi d'amitié : on voyait de côté et d'autre un Espagnol et un Indien se promener tête à tête, s'entre-demandant par

aignes comment ea appelait le soleil, la lune, la mer, et le reste. On a'écoutait avee grand plaisir, et les Indiens, en se séparant, ne manquaient pas de diro : *Amigos, camaradas.*

Lea gens du corps de garde proposèrent, par signea, au camarade du chapelain de le mener au vaisseau amiral, à quoi il répondit d'un air gai : *Amigos.* Le commandant le reçut avec toutes sortes de caresses. On lui servit du vin et des confitures; mais il ne voulut ni boire ni manger. Il admira beaucoup notre gros bétail, et demanda comment s'appelaient ces bêtes en notre langue. Il regardait avec étonnement le navire, les mâts, les voiles, les cordages. Il veulut aller partout entre les ponts, et considérait chaque chose avec un soin qui n'avait rien d'un sauvage. Il disait *Jésus*, quand on lui en faisait signe. Au bout de quelque temps, il demanda d'être remis à terre; mais il continua de nous porter tant d'affection, qu'il se chagrina beaucoup en apprenant notre prochain départ, et qu'il demanda la liberté de nous suivre.

Cette île Christine, située sous le 9e parallèle, est bien peuplée, haute dans le milieu, pleine de roches et de vallées, où les insulaires ont leurs habitations. Le port, faisant face à l'ouest, est en fer à cheval, étroit d'entrée, bon fond de sable sur 30 brasses au milieu et 12 près du rivage; bonne source d'eau douce qui aort d'un rocher, plus grosse que le bras [1]. Les naturels de cette île sont plus basanés que ceux de la Madeleine; d'ailleurs, c'est à peu près le même parler et les mêmes usages. L'habitation est disposée en équerre, sur deux lignes bien pavées, d'un côté, et, de l'autre, disposée en place publique plantée d'arbres. Les maisons sont plus élevéea que le aol, convertes à deux eaux. Les portes sont basses, et les fenêtres percées vis-à-vis, dans le mur opposé. Elles paraissent communes; du moins vîmes-nous un grand nombre de places à coucher marquées dans chaque cabane. Les femmes ont le visage et la main très-jolis, la taille fine, le corsage bien fait, le teint passablement blanc; en un mot, elles sont mieux que nos plus jolies femmes de Lima. Elles sont vêtues, depuis la poitrine jusqu'au bas du corps, d'un fin tissu d'écorce.

Nous vîmes, près de la bourgade, une espèce de temple ou sanctuaire, formé d'une enceinte de palissades, où étaient quelques figures de bois mal travaillées, auxquelles les insulaires présentent pour offrandes diverses chosea comestiblea. Nos gens y prirent un cochon, et venaient pour emporter le reste, lorsque les naturels les arrêtèrent, en leur faisant signe de n'y pas toucher, et que c'était un lieu respectable.

Leurs piroguea sont fort bien creusées, d'une seule pièce, quille, poupe et proue, recouvertes de planches et amarrées avec des cordages de cocotier. Il y en a qui tiennent jusqu'à trente et quarante rameurs. Ils les travaillent avec des doloires d'os de poissons et d'arminettes de coquillages, qu'ils aiguisent sur de gros cailloux.

Les forces, la stature et l'air sain des insulaires sont de bons indices de la saine température du climat. Nous n'y sentîmes ni serein ni rosée du matin. L'air y est si sec que les lingea mouillés qu'on laissait sur terre se trouvaient secs le lendemain matin, sans qu'on eût pris la précaution de les étendre. Le soleil n'incommode pas beaucoup durant la jour, et, la nuit, on supporte bien une couverture.

Les animaux les plus communs sont des poules et des cochons semblables à ceux de Castille [2]. Il y a un fruit gros comme la tête d'un enfant, d'un vert foncé qui s'éclaircit en mûrissant, marqué sur l'écorce de raies qui se traversent, d'une figure oblongue, plus étroite au bout qu'au pied. Il n'a ni noyau ni pepin; le dedans est une substance de peu de suc, mais fort délicate, saine et nourrissante; nous le nommions *blanc-manger* [3]. Les feuilles de l'arbre sont grandes, très-dentelées, à peu près semblables à celles des papayes. Il y a un autre fruit, hérissé de pointes comme les châtaignes, mais six fois plus gros. Un autre, huileux, d'une écorce très-dure, assez semblable à la noix, sinon qu'il n'y a point de zeste qui le partage dans le milieu. Les citrouilles sont comme en Espagne, si ce n'est que certaines espèces ont de très-belles fleurs sans odeur. Je ne puis rien dire de l'intérieur de l'île, que nous n'avons pas visité. On éleva quatre croix sur le rivage, au bas desquelles on grava la date de notre voyage.

[1] Au port *Madre-de-Dios.*

[2] «Les poules perchent sur les arbres et s'y nourrissent.» (Fleurieu.)

[3] L'arbre à pain, l'igname.

Le 5 août, nous remîmes à la voile, faisant route à l'ouest, pour continuer la recherche des îles dont nous étions en quête. On fit environ 400 lieues à l'ouest ou au nord-ouest. Un jour, la sentinelle cria qu'elle croyait voir la terre cherchée ; ce qui remplit tout l'équipage d'une joie à laquelle la tristesse succéda bientôt, quand on n'aperçut rien en regardant de plus près ; car l'eau et les provisions commençaient à manquer : la faiblesse et le découragement, compagnons ordinaires des entreprises incertaines et laborieuses, commençaient à se glisser parmi nous.

Le 20 août, jour de Saint-Bernard, les vaisseaux se trouvèrent en vue de quatre petites îles basses, sablonneuses, couvertes d'arbres, disposées comme un cadre, en carré d'environ 8 lieues de circuit (¹). Nous ne sûmes pas si elles étaient habitées. Quelques gens dirent cependant qu'ils avaient aperçu deux canots ; mais c'était à cause de l'envio qu'ils avaient de prendre terre. Le général nomma ces îles *Saint-Bernard*. Elles sont à 10° 20′ de latitude sud, à 219 degrés de longitude, et à 1400 lieues à l'ouest de Lima (²).

Après les avoir passées, le vent fut sud, mêlé de pluie et de grands et épais nuages de formes bizarres, qu'on soupçonna venir de terre, d'autant mieux qu'ils se montraient régulièrement du côté



Archipel des îles Santa-Cruz (³). — Voy. plus loin la carte itinéraire.

inconnu. Nous naviguions toujours entre le 8ᵉ et le 12ᵉ parallèle, sans nous en écarter, selon nos instructions. Le 29, on découvrit une île basse, ronde, plantée d'arbres et environnée de chaussées, à ce qu'il paraissait. Elle était seule : aussi la nommâmes-nous *la Solitaire ;* à 10°40′ de latitude, 210 degrés de longitude, et à 1535 lieues de Lima. Nos petits bâtiments y allaient faire de l'eau et du bois ; mais ils crièrent à l'amiral de s'éloigner, à cause des rochers cachés sous l'eau. Nous regagnâmes au plus vite la haute mer, tout épouvantés de nous voir environnés d'écueils.

On navigua jusqu'au 7 septembre, avec vent arrière de sud-est. Le soir, on crut apercevoir la terre : c'était un gros nuage noir, qui couvrit tout le ciel et produisit une pluie affreuse, avec une telle obscurité qu'on n'apercevait plus les fanaux. Le matin, quand elle fut dissipée, on aperçut la terre (⁴) ; mais on fut

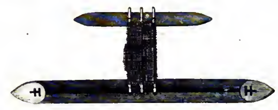
(¹) 12 lieues en carré, suivant la lettre de Queiros au docteur Morga.

(²) Ces îles ont été reconnues en 1765 par le commodore Byron, qui les a nommées les îles du Danger *(Islands of Danger)*. Voy. une note de Fleurieu (*Découvertes au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, t. Iᵉʳ, p. 23).

(³) En 1767, Carteret, navigateur anglais, reconnut cet archipel, qu'il nomma *îles de la Reine-Charlotte*.

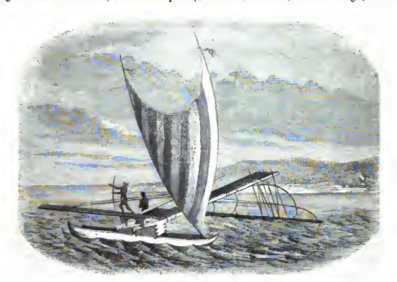
(⁴) C'était l'île de *Santa-Cruz*.

très-inquiet de ne plus voir le vaisseau amiral [1]. La terre était environnée de rochers, toute sèche, montueuse et crevassée. Le pic était un volcan qui ne cessait de mugir et de lancer des étincelles. Cette pointe ou pic sauta, peu de jours après, avec un bruit effroyable, en donnant une telle secousse à la terre que nous la sentîmes fortement sur nos vaisseaux, à 10 lieues de là.



Pirogue de Santa-Cruz.

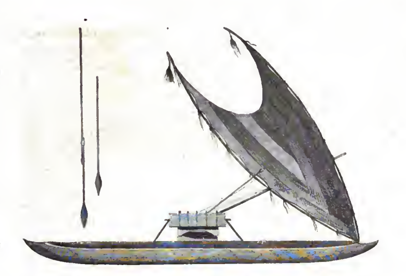
Le général avait envoyé une frégate à la recherche de l'amiral. Cependant, comme nous approchions de terre, nous vîmes venir à nous une cinquantaine de canots pleins de gens qui criaient et remuaient les mains. Ils étaient, les uns basanés, les autres d'un noir vif. Tous avaient les cheveux frisés, blancs, rouges ou d'autres couleurs (car ils étaient peints); les dents, de même, teintes en rouge; la tête à



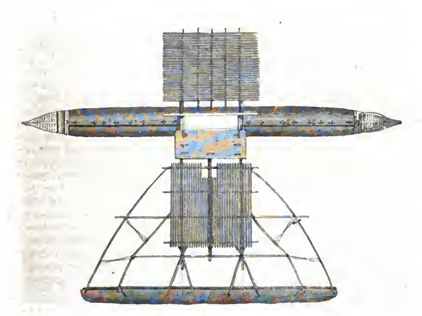
Pirogue de la baie de Vanikoro (Iles Santa-Cruz).

demi rasée; le corps nu, à l'exception d'un petit voile de toile fine; le visage et les bras peints en noir reluisant, rayés de diverses couleurs; le cou et les membres chargés de plusieurs tours de cordons en petits grains d'or, ou de bois noir, en dents de poissons, en espèce de médailles de nacre de perles. Leurs canots étaient petits, attachés deux à deux. Ils portaient pour armes des arcs, des flèches em-

[1] Depuis, on n'en a jamais eu de nouvelles. Si dona Beatrix était la femme de l'amiral Lopez do Vega, elle était sans doute à bord de la capitane avec dona Isabel Barretos, car elle survécut et revint en Amérique.



Grande et petite pagaye ; — plan et élévation d'une pirogue de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Dumont d'Urville.



Plan d'une grande pirogue de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Labillardière.

pennées, à pointes aiguës durcies au feu, ou armées d'os, et trempées dans un suc d'herbe, de grosses pierres, des épées de bois lourd, des dards d'un bois roide, avec trois pointes de harpon de plus d'un palme chacune. Ils avaient en bandoulière des havre-sacs de feuilles de palmier fort bien travaillés, remplis de biscuits qu'ils font de certaines racines dont ils se nourrissent.

Dès que le général les aperçut, il dit qu'il les reconnaissait pour les habitants du pays dont on était en quête. Il nommait les îles à la vue desquelles nous nous trouvions. Cependant quand il leur parla la langue qu'il avait apprise à son premier voyage, il ne put ni les entendre ni se faire entendre d'eux. Ils s'arrêtèrent longtemps à considérer la flotte, autour de laquelle ils allaient en croissant. Quelque invitation qu'on leur fît d'y monter, ils n'en voulurent rien faire. Après s'être parlé entre eux, ils prirent tout d'un coup les armes par le conseil, à ce qu'il nous parut, d'un vieil Indien fort maigre qui était à leur tête. A mesure que celui-ci parlait, sa parole couvrait partout : ils agissaient ou s'arrêtaient tout court. Enfin ils jetèrent un grand cri et déchargèrent sur la flotte une nuée de flèches, qui ne blessèrent personne. Nos soldats se tenaient tout prêts. Ils firent feu à l'instant. Les Indiens, dont un fut tué et plusieurs blessés, prirent la fuite pleins d'épouvante. Sitôt que nous en fûmes délivrés, on se hâta d'approcher de terre. C'était l'objet des vœux de tout l'équipage, qui croyait, en sautant à terre, trouver du remède à ses souffrances. Les trois vaisseaux donnèrent fond à l'entrée d'une baie peu profonde et de mauvaise tenue. La marée en montant fit chasser le galion sur ses ancres : il pensa échouer, et ne regagna le large qu'à grand'peine. Cependant la frégate revint sans avoir trouvé l'amiral, ce qui redoubla notre chagrin (¹).

Le lendemain matin, le général monta sur la galiote pour aller chercher un port ; on en trouva un petit, au nord-ouest du volcan, sur un fond de 12 brasses, près d'un village et d'une rivière. On posta un sergent et douze soldats pour s'en assurer ; mais les Indiens vinrent les attaquer avec tant d'impétuosité qu'ils furent forcés de se retrancher dans une cabane, où la barque alla les rechercher après que le canon des vaisseaux eut écarté les barbares. Le général trouva, le jour suivant, un meilleur port, bon abri sur 15 brasses de fond, près d'une rivière et de plusieurs villages, d'où nous entendîmes toute la nuit les chants et les danses des Indiens, au son d'un tambour et de deux bâtons qu'ils frappaient en mesure l'un sur l'autre (²).

A notre arrivée, il en vint en grand nombre, ayant la tête et les narines parées de fleurs rouges. Quelques-uns se laissèrent persuader de monter à bord de la capitane, laissant leurs armes dans leurs canots. Il vint un homme d'assez bonne mine, assez beau de visage, un peu basané, maigre, les cheveux blancs, âgé d'environ soixante ans, coiffé de plumes bleues, rouges et jaunes, armé d'un arc, avec des flèches à pointes d'os. Deux personnes, qui paraissaient supérieures aux autres, se tenaient à ses côtés. On vit bien à sa parure et au respect qu'on lui rendait que c'était un homme de distinction. Il demanda aussitôt par signes où était le chef des étrangers. Le général courut à lui les bras ouverts. Alors l'Indien dit qu'il s'appelait *Malope*. Notre général répliqua qu'il s'appelait *Mendana*. Aussitôt l'Indien s'efforça de faire entendre qu'il fallait troquer leurs noms ; qu'il s'appellerait Mendana, et que le général s'appellerait Malope. Il parut fort satisfait de cet échange, car, lorsque dans le discours on le nommait Malope, il faisait signe du doigt, en montrant le général, que c'était là Malope, et que pour lui il était Mendana. Il nous dit aussi qu'il s'appelait *Taurique*, ce que nous prîmes pour un titre équivalant à celui de chef ou de cacique.

Le général lui donna une chemise et quelques autres effets de peu de valeur. Nos soldats donnèrent à ses compagnons des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile et de taffetas. Ils pendirent tout cela à leur cou. On leur enseigna à dire *amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser, ce qu'ils recommencèrent souvent après l'avoir appris. On leur montra des épées, des miroirs ; on leur rasa la tête, on leur coupa les ongles des pieds et des mains, ce qui les réjouissait beaucoup. Ils voulurent aussitôt avoir les rasoirs et les ciseaux. Ils regardèrent sous nos habits, et voyant qu'ils ne faisaient pas partie de notre corps, ils se mirent à faire les mêmes contorsions que ceux

(¹) Voy. p. 208.

(²) Un des havres de la baie Gracieuse *(bahia Graciosa)*, dans l'île Santa-Cruz (appelée *Nitendi* par les naturels, et île d'Egmont par Carteret).

de la première île. Ceci dura quatre jours, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres. Malope venait souvent et paraissait fort de nos amis. Un jour il vint avec cinquante canots, au fond desquels on avait caché des armes. Il monta sur la capitane ; mais, voyant un soldat prendre par hasard un fusil, il s'enfuit à terre, sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent sur le rivage avec de grandes démonstrations de joie. Ils parurent se consulter ensemble, et le même soir ils retirèrent tous leurs effets des



Chefs de Vanikoro (archipel Santa-Cruz). — D'après Dumont d'Urville.

maisons voisines du port. Toute la nuit, on vit des feux allumés de l'autre côté de la baie, les canots aller et venir d'un village à l'autre, comme entre gens qui se donnent des avis et qui se préparent à quelque chose.

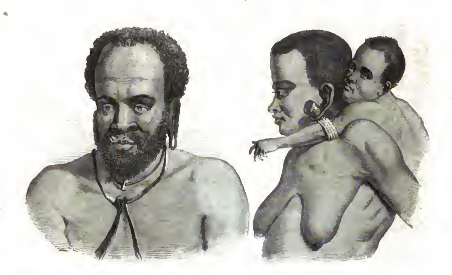
Le matin, l'équipage de la galiote, étant allé à l'aiguade de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens, qui le poursuivirent à coups de flèches (¹). On fit feu des vaisseaux, pour les contraindre à se retirer. Après que les blessés furent pansés, le général envoya le mestre de camp avec trente hommes, pour tout mettre à feu et à sang. Les Indiens firent tête, et ne prirent la fuite qu'après qu'on leur eut tué cinq hommes. Nous ne perdîmes personne dans ce choc. On leur brûla quelques canots et quelques maisons, et l'on coupa les palmiers d'alentour. Le capitaine dom Lorenço fut renvoyé avec la frégate à la recherche de l'amiral, et le mestre de camp, avec quarante hommes, à la recherche d'un village indien ; on voulut essayer si, en leur faisant un peu de mal, on ne pourrait pas se dispenser de leur en faire davantage. Les Indiens ne s'attendaient pas ; sept d'entre eux, surpris dans les maisons où l'on avait mis le feu, après s'être vaillamment défendus, se jetèrent au milieu des nôtres, sans faire cas de

(¹) Suivant une autre relation, les insulaires n'attaquèrent les Espagnols que plus tard, pour venger la mort de Malope, leur chef :

« Quelques soldats malintentionnés tuèrent Malope, ce cacique ami du général. Jusque-là, les Espagnols avaient eu des amis et des ennemis : les premiers, outrés de la mort de leur chef, ne se contentèrent pas de pleurer sa perte en public et en particulier, et d'interrompre les secours qu'ils donnaient aux Espagnols, ils se déterminèrent même à les traverser de tout leur pouvoir. En vain Mendana crut les fléchir par la punition du coupable, qui fut exécuté à mort, il ne fut pas possible de les faire revenir. » (Pingré, Mémoire sur le passage de Vénus du 3 juin 1769, p. 41.)

leur vie, et périrent tous, à l'exception d'un seul, qui fut blessé en prenant la fuite. Le mestre de camp revint avec sa troupe et deux soldats blessés.

Le village appartenait à Malope, qui vint le soir au village, en se frappant la poitrine et appelant le général par le nom de Malope, tandis qu'il se donnait celui de Mendana. Il faisait signe qu'on lui avait fait injustice; que ce n'étaient pas ses gens qui avaient attaqué les nôtres; que c'étaient d'autres Indiens,



Habitants de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Dumont d'Urville.

demeurant de l'autre côté de la baie; et, bandant son arc, il donnait à entendre qu'il se joindrait à nous pour en tirer vengeance, si nous le voulions. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction, et l'on se fit de nouvelles protestations d'amitié des deux parts.

Le jour de Saint-Matthieu (21 septembre), la flotte alla mouiller dans un meilleur port, placé dans la même baie. Dom Lorenço revint, sans avoir encore vu l'amiral. Il nous dit qu'en faisant le tour de l'île, il avait trouvé, à la bande du nord, une baie plus peuplée et mieux fournie que celle où nous étions; qu'un peu au delà, il avait vu deux îles moyennes fort peuplées; qu'à 8 lieues à la bande du sud-ouest, il en avait découvert une autre d'environ huit lieues de circuit; qu'à 10 lieues au nord-ouest, il y en avait trois autres, peuplées de mulâtres de couleur claire, pleines de palmiers et coupées de tant de chaussées avec leurs entrées et canots qu'on n'en pouvait voir le bout.

L'escadre vint à cette autre baie. Les sauvages passèrent la nuit à mugir et à faire des risées, criant d'une voix distincte : *Amigos!* Au point du jour, ils lancèrent des traits et des pierres. Mais étant trop éloignés pour atteindre, ils se jetèrent à la nage à grands cris et accrochèrent les bouées des vaisseaux, qu'ils croyaient entraîner à terre. Lorenço marcha contre eux dans la chaloupe; une partie de la troupe prit des boucliers pour couvrir l'autre; cependant les flèches les percèrent de part en part et blessèrent deux Espagnols. Ces barbares se battaient épars çà et là, sautant et se montrant lestes et si courageux que nous vîmes bien qu'on ne brûlerait pas leurs maisons impunément. Je pense qu'ils croyaient d'abord que nos armes ne faisaient point de mal; mais quand la chute de trois d'entre eux les eut détrompés, ils quittèrent la place, emportant leurs morts. Le lendemain, notre mestre de camp mena sa troupe sur un petit tertre, où il venait jeter les fondements d'une habitation pour la colonie;

son projet ne fut pas du goût des soldats, surtout de ceux qui étaient mariés. Ils vinrent dire au général qu'on choisissait un lieu malsain ; qu'il valait mieux s'établir dans un village des Indiens, où l'on trouverait les maisons toutes bâties et plus saines, pour avoir déjà été habitées. Le général, à leur prière, descendit à terre, où l'on assembla la troupe (¹).

..... Il y eut des séditions ; le mestre de camp, convaincu de les avoir excitées ou fomentées, fut



Habitants de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Dumont d'Urville.

condamné à mort avec ses complices. La douleur que ces tristes événements causèrent à Mendana, jointe à la fatigue du voyage et aux traverses qu'il essuyait sans cesse, le conduisirent en peu de jours au tombeau. Il y eut le 17 octobre une éclipse totale de lune ; cet astre, en sortant de l'horizon, était déjà totalement éclipsé (²). Mendana, par son testament, qu'il eut à peine le temps de signer, nomma pour gouvernante de la flotte dona Isabelle Barreto, sa femme, et pour capitaine général don Laurent Barreto, son beau-frère. Il mourut à une heure après midi, le lendemain de l'éclipse, à l'âge de cinquante-quatre ans. On l'enterra sur l'île avec toute la pompe que le lieu et les circonstances pouvaient permettre.

Les hostilités entre les Espagnols et les Indiens, devenus irréconciliables depuis le meurtre de Malope, se renouvelèrent après la mort de Mendana. Le capitaine Laurent Barreto, blessé à la jambe dans une rencontre, expira le 2 novembre. Sa mort fut suivie de celles du chapelain, de son vicaire, d'un ermite qui s'était embarqué pour avoir soin des malades.

L'équipage était tellement excédé de fatigues et de maladies, que vingt Indiens bien résolus auraient suffi pour le détruire. Il fut donc décidé qu'on suspendrait l'entreprise. On fit de l'eau et du bois, et tous se rembarquèrent le 7 novembre.

(¹) Il y a ici, dans le texte traduit par de Brosse, une lacune que nous comblons à l'aide de la traduction de Pingré. (Voy. la Bibliographie.)

(²) « J'ai calculé cette éclipse, dit Pingré, sur les Tables d'Halley ; l'immersion a dû arriver à Paris à 10 heures 6 minutes, temps vrai. » (*Passage de Vénus*, p. 41, note *t*.)

Louis de Andrada, envoyé le soir du même jour faire les provisions de bouche nécessaires, descendit sur une petite île, qu'il nomma la *Querta*, c'est-à-dire le Jardin, à cause de sa beauté et de sa fertilité.

La gouvernante assembla les pilotes, et leur dit que son intention était de quitter cette île pour aller à la recherche de celle de Saint-Christophe, et pour voir si l'on n'y trouverait pas l'amiral [1]; de faire voile ensuite pour Manille, afin d'y faire une recrue de prêtres et de soldats, et de revenir mettre la dernière main à cet établissement. Elle voulut que chacun donnât son avis : ils le firent par écrit et le signèrent; il était conforme à celui de la gouvernante. Queiros ajouta au sien qu'il s'engageait à ne pas abandonner la gouvernante, si l'on revenait dans la même intention d'établir une colonie à l'île de Sainte-Croix.

Le soir, Queiros se rendit à bord de la frégate et de la flûte pour y laisser les provisions nécessaires, et pour y donner les ordres convenables sur la route qu'on devait tenir. A la nuit, on alla à terre pour enlever le corps de Mendana et le conduire dans la frégate jusqu'à Manille.

Les trois navires, en fort mauvais état, appareillèrent le 18 novembre. Le 19, on se trouva par 11 degrés; on regarda attentivement, mais on ne vit ni l'amiral, ni l'île Christoval.

Queiros, ayant reçu l'ordre de la gouvernante, fit faire route pour Manille. Le cap fut mis au nord nord-ouest, avec un vent de sud-est. On voulait s'écarter de la Nouvelle-Guinée, qu'on jugeait voisine; on craignait de s'embarrasser dans les îles qui l'environnent. Queiros aurait bien voulu reconnaître cette terre, mais le mauvais état de la flotte ne permettait pas de s'arrêter.

Au 10 décembre, on se trouvait par un demi-degré de latitude australe; on s'était déjà aperçu que la flûte [2] cherchait à fausser compagnie. La gouvernante fit dire au capitaine qu'il serait puni comme traître s'il n'entretenait pas la conserve; mais le galion était en si mauvais état, que ce capitaine ne croyait pas qu'il pût éviter de périr; en conséquence, dès la nuit suivante, il fit virer de bord, et la flûte disparut.

Les maladies cependant dépeuplaient l'équipage; il se passait à peine un jour sans qu'on jetât un ou deux, et quelquefois trois ou quatre corps à la mer. L'état des agrès du navire n'était pas moins triste; tout était usé ou pourri, et le pis était qu'on n'avait ni mâts, ni cordages, ni aucun autre agrès de rechange.

On fit toujours voile au nord nord-ouest jusqu'au mardi 19 décembre, qu'on était par 3 degrés et demi de latitude boréale. La frégate avait de la peine à suivre. Queiros proposa plusieurs fois de l'abandonner, en recevant à bord de la capitane ceux qui la montaient; la gouvernante ne fut pas de cet avis. A la nuit, on perdit de vue la frégate. Queiros la fit attendre jusqu'au lendemain soir; mais enfin les soldats s'impatientèrent. On continua de faire le rumb de nord nord-ouest jusqu'au samedi suivant, qu'on eut connaissance d'une île vers laquelle on gouverna, dans l'intention d'y chercher des provisions. La nuit commençait; Queiros craignit les écueils; il ordonna de virer de bord; il fut mal obéi; on lui fit mille représentations. Il mit lui-même la main à l'œuvre, largua les écoutes, tourna la barre, et fit prendre une autre route au vaisseau. On reconnut au jour que Queiros avait agi prudemment. On était perdu sans cette manœuvre. On ne put, même en plein jour, aborder l'île, tant elle était entourée de récifs et d'écueils.....

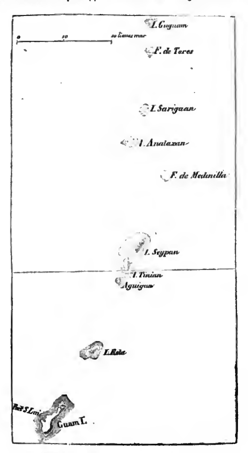
On voyait des Indiens sortir d'entre cette île et les îles voisines dans leurs canots à voiles et sans voiles. Ne pouvant passer par-dessus les chaussées, ils sautaient dessus et nous appelaient de là en gesticulant des mains. Sur le soir, un Indien sortit des baies, seul dans un canot. Il passa sur le vent trop loin de nous pour que nous pussions voir s'il avait de la barbe (car on était dans le passage des insulaires barbus). Il nous parut être de bonne taille, nu, à longs cheveux volants. Il mangeait quelque chose de blanc et portait à sa bouche une coque de coco, dans laquelle il buvait, selon l'apparence. Il ne voulut pas venir à nous, quelques signes que nous lui fissions. Cette île est à 6 degrés de latitude nord, ronde, couverte d'arbres, les côtes garnies de rosiers. A 3 lieues vers l'ouest, il y en a quatre autres, outre quantité de petites, toutes environnées de chaussées. Elle paraît plus dégagée à la bande du sud.

[1] Voy. page 208.

[2] Ou galiote nommée *Saint-Philippe*, capitaine Philippe Corço.

On continua de naviguer sur le rumb nord nord-ouest. Le lundi 1er janvier, à 14 degrés de latitude, on porta droit à l'ouest avec vent frais; si bien que, le 3 au matin, nous découvrîmes les îles *Larrones* (¹), où nous voulions aller.

Nous passâmes entre *Guam* et la *Serpane* (²). Il sortit de Guam un grand nombre de canots aussi légers

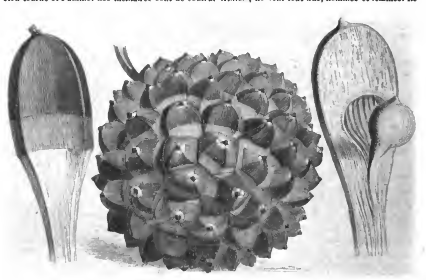


Carte des îles Mariannes, ou des Larrons (³).

que du liége. Il n'y tient qu'un seul homme, quoique la pirogue porte un mât, sa voile, antennes, drisses, écoute et timon. L'homme gouverne d'une main ; de l'autre, il hausse, amène, vire de bord, lâche ou serre la voile, menant à chaque pied une écoute. Il vire la voile et se trouve à route sans tourner, la barque étant à deux proues. Si elle verse, le conducteur se jette à l'eau, comme un poisson, et la retourne avec l'épaule. A terre, il porte sa barque au pied d'un arbre, sur lequel il fait son habitation, comme dans un nid, et vit de sa pêche.

(¹) Les îles Mariannes.
(²) Ile Seypan.
(³) Voy. la carte itinéraire, p. 220.

Ces insulaires apportérent à bord une abondance de fruits et de poissons qu'ils attrapent dans les creux des rochers. Il n'y en a point qui leur échappent, si ce n'est le caïman, le tiburon et la caëlla, que, n'osant prendre, ils ont pris le parti d'adorer comme des divinités. Ils leur payent une dîme des fruits de la terre, qu'ils laissent à l'eau, dans un bateau où il n'y a personne; le bateau en moins de rien tourne et s'abîme. Ces insulaires sont de couleur truitée; ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils



Le fruit du Baquois (*Pandanus odoratissimus*), arbre des îles Mariannes. — D'après Choris.

sont forts et courageux. Tout nus et sans chaussure, ils se fourrent dans les ronces; ils sautent de rochers en rochers comme des cerfs. Nous étions d'abord assez embarrassés de commercer avec eux. Ils ne voulurent ni de notre or ni de notre argent; mais ils avaient une grande cupidité pour notre fer, surtout pour les haches et les couteaux, parce qu'avec du fer on coupe les arbres et on travaille le bois. Nos soldats, allant à terre, virent plusieurs fois de ces habitations nichées sur des arbres. Les chaumières de la plaine n'étaient que des sépultures contenant des squelettes entrelacés les uns avec les autres. Ce sont les os de leurs ancêtres, qu'ils adorent comme des divinités, et dont ils croient que les âmes passent, après la mort, dans le corps des tiburons et autres poissons ci-dessus nommés. Ils adorent aussi le soleil et la lune.

Ils désossent les cadavres de leurs parents, brûlent les chairs et avalent la cendre, mêlée avec du *tuba*, qui est un vin de coco. Ils pleurent les défunts tous les ans, pendant une semaine entière. Il y a un grand nombre de pleureuses qu'on loue exprès. Outre cela, tous les voisins viennent pleurer dans la maison du défunt; on leur rend la pareille quand le tour vient de faire la fête chez eux. Ces anniversaires sont fort fréquentés, parce qu'on y régale copieusement les assistants. On pleure toute la nuit et l'on s'enivre tout le jour. On récite, au milieu des pleurs, la vie et les faits du mort, à partir du moment de sa naissance, durant tout le cours de son âge, racontant sa force, sa taille, sa beauté, en un mot, tout ce qui peut lui faire honneur. S'il se rencontre dans le récit quelque action plaisante, la compagnie se met à rire à gorge déployée, puis subitement on boit un coup, et l'on se remet à pleurer à chaudes larmes. Il se trouve quelquefois deux cents personnes à ces ridicules anniversaires (¹).

(¹) « En 1568, Lopez d'Aguire et Laurent Chacon passèrent en ces lieux, allant aux Philippines. Un soldat, qui s'était écarté de l'aiguade, fit rencontre d'un petit sauvage d'une quinzaine d'années. L'Espagnol, voyant un enfant nu et sans armes,

Le navire poursuivit sa route à l'ouest sous le 13e parallèle nord. Notre premier pilote, Queiros, à qui ces parages étaient inconnus, marchait par conjecture, en cherchant le cap Saint-Esprit des Philippines. Le 14 janvier, on entrevit le sommet d'une montagne. La joie fut si grande qu'on aurait dit qu'il n'y



Village dans l'île Gouaham (îles Mariannes).

avait plus qu'à prendre terre le même jour. La plus grande partie de l'équipage ne pouvait plus se tenir sur pied : ce n'était plus qu'une troupe de squelettes qui ne pouvaient monter sur le pont sans se soutenir les uns les autres. Cependant le vaisseau ne naviguait que fort lentement, le pilote n'allant que la sonde à la main au milieu de chaussées et de bas-fonds; mais ses bonnes raisons pour ne rien précipiter ne lui servaient guère auprès de gens perdus de misère et d'ennui. La mer était grosse, les cordages du vaisseau pourris. Quand on voulait hausser la vergue, les palans se rompaient et la voile tombait. L'équipage désespéré se jetait dans le découragement, et voulait tout laisser aller à l'aventure; il ne voulait pas seulement mettre la main à l'œuvre pour y apporter remède. Il ne restait plus qu'un hauban de chaque côté du mât, de sorte que nous crûmes qu'il allait se casser à la première secousse, ce qui aurait tout fini; par bonheur il tint bon.

n'en eut aucune peur. Il s'approcha, quoique désarmé lui-même. L'enfant l'embrassa et lui fit signe de venir cueillir des fruits qu'on voyait au bord du bois. Quand ils y furent, l'enfant l'embrassa de nouveau, l'enleva de terre agilement, et, le retournant tout d'un coup les pieds en haut, le mit sous son bras et l'emporta, fuyant à travers les bois, sans que l'Espagnol pût se débarrasser ni qu'il osât crier, de peur d'attirer d'autres sauvages. Le jeune homme ne faisait que rire, comme s'il eût badiné. Par bonheur, quatre Espagnols de l'équipage qui chassaient dans la forêt, entendant du bruit dans le fort du bois, y coururent, croyant que c'était quelque bête fauve. L'insulaire, en les voyant, lâcha prise et s'enfuit. Cinq ans après, D. Martin de Henriquez, vice-roi du Mexique, renvoyant Lopez d'Aguire aux Philippines, lui donna charge d'enlever quelques habitants des îles Larrones pour leur faire embrasser le christianisme et leur faire apprendre l'espagnol, afin de les renvoyer ensuite dans leur pays, où ils instruiraient leurs compatriotes et serviraient d'interprètes à nos vaisseaux. Lopez d'Aguire n'en put attraper qu'un, qui fut baptisé à Manille : c'était le même jeune homme. Cette aventure produisit entre eux une grande liaison. L'insulaire avoua à son camarade que son dessein était de lui manger la cervelle, de boire ses cendres après avoir brûlé sa chair, et de tapisser une cabane avec ses os. » — (Aventure racontée par Figueroa, et qui n'inspire aucune confiance même au président de Brosse.)

Enfin nous entrâmes dans une baie par un canal environné de basses. Trois Indiens vinrent nous montrer l'ancrage. L'un d'eux était chrétien et parlait un peu latin ; l'autre était le même que le capitaine anglais Thomas Candish avait amené pour le guider dans ce labyrinthe. Ils répandirent une grande joie dans l'équipage en nous apprenant que nous étions au cap Saint-Esprit. On fournit ici en abon-



Paysage de l'île Gouaham (îles Mariannes).

dance les vivres si nécessaires à des gens affamés, qui en usèrent avec si peu de discrétion que plusieurs en moururent, et que d'autres retombèrent dans la disette peu de temps après, car il fallut longtemps errer à travers ces détroits où nous devions nous perdre cent fois sur les bas-fonds.

Le 1er février, la gouvernante envoya la barque à terre avec ses deux frères et sept de ses gens, sous prétexte d'acheter des vivres ; mais nous sûmes qu'ils étaient allés en droiture à terre, à Manille, donner avis de notre arrivée. Nous ne pouvions trouver d'issue au milieu de tant de canaux. Les vivres manquaient, et les pirogues indiennes s'enfuyaient au plus vite à notre vue, nous prenant pour un vaisseau anglais. Nous vînmes presque à la vue de Manille ; mais le vent était contraire, le vaisseau dépourvu d'agrès, et l'équipage tellement accablé de fatigue qu'on n'avançait plus que peu ou point. Les matelots voulaient absolument que le pilote fît échouer le vaisseau, et que tout le monde se jetât à terre, disant qu'il valait mieux perdre le navire que de pâtir plus longtemps. Le pilote ne voulut jamais s'entendre avec eux dans un si lâche dessein à la vue des cheminées de Manille, et après avoir échappé aux périls d'une si extrême navigation. Il leur représenta l'infamie d'abandonner tant de femmes et de malades qui ne manqueraient pas de périr avant d'être secourus, et de se sauver seuls, parce que l'on avait le bonheur de savoir nager et de se porter un peu mieux. Il leur déclara qu'il ne consentirait jamais à perdre dans le port même le fruit et la gloire de tant de travaux et de nouvelles découvertes.

Sur ces entrefaites, on vit arriver, dans une chaloupe, le maître d'hôtel du gouverneur des Philippines, suivi de quelques domestiques. Son maître, averti par une sentinelle de la côte, l'envoyait faire des compliments de condoléance à dona Béatrix sur son malheur [1]. Tous les gens du vaisseau se mirent

[1] On a vu que le mari de dona Beatrix, don Lopez de Vega, avait disparu avec le vaisseau amiral. Mais, très-probablement, il faut lire ici dona Isabelle.

à pleurer de joie, et à tendre les maina en voyant les Espagnols. Ceux-ci restèrent consternés et muets de saisissement à la vue de tant de malades et de tant de squelettes nus et misérables qui criaient, surtout les femmes : « Nous mourons de faim et de soif ! apportez-nous de quoi manger. » Les Espagnola n'avaient pas la force de dire autro chose que *Gracias a Dios ! gracias a Dios !* Ils annoncèrent la pro-

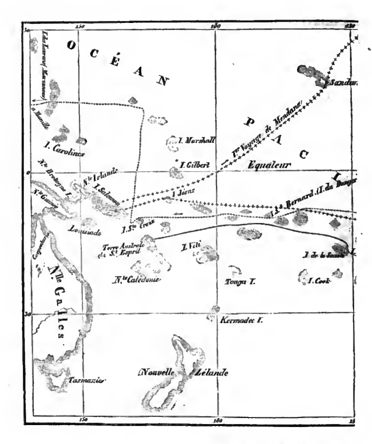


Vue de Manille (Iles Philippines).

chaine arrivée d'un bateau chargé de vivres, commandé par l'alcade mayor, qui vint, en effet, avec les deux frères de la gouvernante. Dès que les provisions furent dans le vaisseau, chacun se jeta dessus sans humanité, sans égard ni subordination ; les plus sains ravissant par force tout ce qu'ils pouvaient emporter à ceux qui en avaient le plus de besoin. Un second bateau chargé de provisions fut réparti avec plus d'égalité. Il en arriva un troisième monté par des matelots habillés de soie de toutes sortes de couleurs qui venaient aider à la manœuvre, de sorte que nous mouillâmes bientôt et prîmes terre à 2 lieues de Manille, le 11 février 1596. Notre équipage avait perdu une cinquantaine de personnes dana le trajet depuis Sainte-Croix.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, un nombre infini de personnes, poussées de charité ou de curiosité, coururent pour nous voir, apportant des vivres en si grande abondance qu'il y en eut de reste. Dona Isabelle fit son entrée dans Manille au bruit du canon et de la mousqueterie des troupes qui avaient pris les armes. Elle reçut dans la maison royale les harangues do tous les corps. Les femmes et toua les gens de l'équipage furent logés aux frais du public. Les femmes se marièrent presque toutes à Manille, excepté quatre ou cinq qui entrèrent en religion.

Nous ne revîmes jamais la frégate ; nous sûmes qu'on l'avait trouvée échouée sur une côte, les voiles tendues, et tout l'équipage mort dedans. La galiote aborda à Mindanao, où les gens s'étant égarés sur la côte et mourant de faim (car ils n'avaient trouvé à terre pour tout vivre qu'un chien qu'ils mangèrent), firent rencontre par hasard de quelques Indiens, qui les menèrent à un hospice do jésuites. Le corrégidor du lieu envoya cinq hommes de ce vaisseau prisonniers à Manille, sur les plaintes de leur capitaine qu'ils avaient voulu pendre. Il écrivit à don Antoine de Morga la lettre suivante : « Il est arrivé ici une galiote espagnole, commandée par un capitaine, homme aussi étrange que les choses qu'il raconte. Il prétend qu'il était du voyage du général don Alvaro do Mendana, parti du Pérou pour

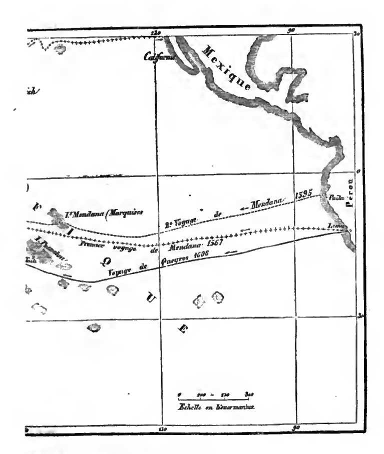


Carte itinéraire de Mendana et de Queiros,

les îles Salomon, et que la flotte était de quatre vaisseaux. Vous serez peut-être à portée de savoir ce qui en est. (Les soldats prisonniers déclarèrent que la galiote ne s'était séparée du général que parce que le capitaine avait voulu absolument suivre une autre route.)

QUEIROS.

Pedro-Fernandez de Queiros, après avoir reconduit au Mexique la veuve de Mendana, dona Isabelle Barreto, vint à Lima, où il soumit à don Luis de Velasco, successeur du marquis de Mendoce, deux mémoires sur l'utilité de ce second voyage, en le priant de lui donner les moyens de poursuivre les recherches qu'il avait faites avec Mendana. Le vice-roi répondit à Queiros que cette demande excédait les limites de son autorité; mais il lui remit des lettres de recommandation pour le gouvernement espagnol.



dessinée par M. G. Lejean, d'après Fleurieu et les relations.

Queiros était né à Evora, en Portugal (¹). Il avait étudié sérieusement pour se préparer à l'état de marin, et il dépensa toute sa fortune dans les diverses expéditions que son ardente passion pour les découvertes lui fit entreprendre.

L'expérience qu'il avait acquise dans le voyage de 1595 avait fortifié sa résolution de consacrer sa vie à la recherche du *continent austral* (²). Il insista vivement près de la cour d'Espagne pour obtenir la direction d'une exploration nouvelle (³); mais il attendit vainement pendant cinq années. Réduit à ajourner ses espérances, il se rendit à Rome en 1600, année du jubilé. Le duc de Seissa, ambassadeur de Castille, le chargea d'enseigner à son fils les éléments de l'art nautique, et le présenta au

(¹) La Renaudière (*Biographie universelle* Michaud) dit que Queiros était Espagnol; mais il ne s'appuie sur aucune autorité. Torquemada, qu'il cite particulièrement, ne donne aucun renseignement à ce sujet. Barbosa et Solorzano, qui avait connu le fils même de Queiros (Francisco de Queiros, premier cosmographe du royaume), indiquent Evora comme lieu de la naissance de l'illustre navigateur.

(²) Voy. p. 184.

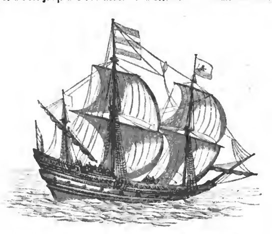
(³) Il dit lui-même qu'il adressa au roi d'Espagne huit mémoires sur le monde austral.

pape, qui ne fut peut-être pas sans influence sur le succès de ses sollicitations près de la cour d'Espagne. A son retour dans ce dernier pays, il recommença ses sollicitations et parvint à inspirer confiance à Philippe III[1]. « En 1605, ce roi, voulant, dit Torquemada, consommer les entreprises et les découvertes faites précédemment par Fernand Gallego et Alvaro de Mendana, » donna à Queiros les pouvoirs nécessaires pour choisir et armer à Lima les deux vaisseaux qu'il jugerait les plus propres pour cette expédition.

Queiros se hâta de mettre à profit ces dispositions favorables de Philippe III.

Il se rendit au Pérou, près du vice-roi, le comte de Monterey, et fit preuve d'autant d'activité que de prudence dans les préparatifs de l'expédition, « destinée, suivant les paroles de Torquemada, à gagner des âmes au ciel et des royaumes à l'Espagne [2]. »

Sa flotte, composée de deux vaisseaux et d'un bâtiment léger, les mieux construits et les plus forts en artillerie qu'on eût vus dans ces mers, fit voile de Callao le 21 décembre 1605, et se dirigea à l'ouest sud-ouest et à l'est jusqu'à 1 000 lieues de la côte du Pérou sans voir aucune terre.



Navire dessiné d'après l'estampe jointe à l'ouvrage intitulé : *Descriptio ac delineatio geographica detectionis*, etc.; Amsterdam, 1612.

A cette distance, et par 25 degrés de latitude méridionale, on découvrit une petite île rase, presque à fleur d'eau, qui parut avoir 4 lieues de circuit; ce n'est proprement qu'un plateau de sable sur lequel s'élèvent quelques arbres épars: on ne trouva point de fond près de ses côtes, qui n'offrirent aucun mouillage. On jugea qu'elle ne pouvait pas être habitée ; on la nomma *la Incarnacion*.

En continuant la route à l'ouest, on découvrit différentes îles, que nous allons nommer suivant l'ordre des découvertes [3].

San-Juan-Baptista, à deux jours et demi de la première; île élevée et plane, d'environ 12 lieues de circonférence, à laquelle on ne put aborder.

Sant-Elmo, à six jours de la précédente; île de 30 lieues de tour, environnée d'un récif de corail, dont le milieu est occupé par la mer. On n'y aperçut aucune place propre au débarquement, et on ne trouva point de fond à ses approches.

Las Quatro-Coronadas, quatre îles inabordables, à un jour de *Sant-Elmo*.

[1] Philippe III avait succédé, en 1598, à Philippe II.

[2] Le texte qui suit est l'extrait fait par Fleurieu de la relation donnée par Juan de Torquemada, dans sa *Monarchia indiana*, première partie, liv. V; Madrid, 1723 (collection de Barcia).

[3] Ce sont des îles de l'archipel Pomotou, ou des îles Basses, au sud des Marquises, et à l'est des îles Taïti ou de la Société.

San-Miguel, à 4 lieues dans l'ouest nord-ouest de ces dernières. Elle a 10 lieues de tour, gît nord et sud, et parut également inabordable.

La Conversion-de-San-Pablo (la Conversion-de-Saint-Paul), dans l'ouest nord-ouest de *San-Miguel*, et à une demi-journée de navigation; autre île inabordable.

A quatre journées de la *Conversion-de-San-Pablo*, et par 18° 40′ de latitude, on découvrit une île dans le nord-est; elle était au vent, et l'on ne chercha pas à s'en approcher. On la nomma la *Dezana* ou *Decena* (la Dizaine), sans doute parce que c'était la dixième qu'on découvrait ([1]).

On eut de la pluie tout le jour et toute la nuit, jusqu'au lendemain 10 février : ce jour-là, à la grande satisfaction de Queiros et de la flotte, la vigie du grand mât cria : « Terre de l'avant! » Leur joie s'accrut quand ils virent s'élever de toutes les parties de l'île des colonnes de fumée qui donnaient l'assurance qu'elle était habitée. On mit le cap sur la terre en prenant la bordée du nord; et, n'apercevant point de port dans cette partie, le capitaine fit ses efforts pour s'élever au vent et tâcher de remonter l'île; mais ce fut inutilement. Et, reconnaissant que les vaisseaux tombaient toujours plus sous le vent, on prit le parti de chercher un abri par le travers de l'île, et d'y rester sous voile. Queiros détacha alors la *zabra* ([2]) pour aller à la recherche d'un port, tandis que les deux vaisseaux se maintiendraient bord sur bord à vue de la terre. La *zabra* laissa tomber l'ancre près de la côte par dix brasses, sur un fond de pierres et de corail. Le commandant ordonna d'envoyer à terre les bateaux armés, et ils se mirent en marche. A l'approche du rivage, les Espagnols virent une centaine d'Indiens qui les invitaient, par des signes d'amitié, à descendre pour venir les joindre; mais le débarquement était impraticable : les vagues se brisaient avec tant de furie contre les rochers qui bordent l'île et forment une digue en avant de la terre, que tous leurs efforts furent insuffisants. Ils abandonnaient l'entreprise avec d'autant plus de regret que la flotte commençait à manquer d'eau, et ils étaient déterminés à retourner tristement à bord, lorsqu'un jeune matelot plein d'audace et de feu, Francisco Ponce, natif de Triana, bravant le danger et se sacrifiant généreusement pour l'bonneur de l'expédition et le salut de ses compagnons, dépouille ses vêtements, se jette à la mer et nage aux rochers. Les Indiens, émus par cet acte de courage, se mettent à l'eau pour venir à son secours, le prennent dans leurs bras, le serrent contre leur cœur, lui donnent mille baisers sur le front, et reçoivent de lui toutes les caresses que sa reconnaissance leur prodigue en retour. Son exemple est bientôt imité par plusieurs Espagnols qui franchissent les lames, et sont reçus par les insulaires avec les mêmes témoignages de sensibilité et d'affection.

Ces sauvages étaient tous armés : les uns portaient des lances de 25 à 30 palmes de longueur, d'autres des espèces de sabres, et quelques-uns de fortes massues. Toutes ces armes étaient de bois.

On ne vit à aucun des insulaires un seul vêtement. Leur peau est basanée, leur corps bien proportionné, et leur taille élevée. Leurs habitations sont éparses sans ordre, sur le bord de la mer, au milieu des palmiers et des autres arbres qui abondent dans l'île, et dont les fruits, avec le produit de la pêche, fournissent à la subsistance des habitants.

La nuit s'approchait; les Espagnols rejoignirent leurs bateaux à la nage; quelques Indiens les suivirent et furent traités avec les témoignages d'amitié qui étaient dus à leur générosité, et qu'on appuya de présents; mais on ne put jamais les décider à se rendre à bord de la *zabra*; ils se mirent à l'eau pour regagner la terre.

Les vaisseaux éprouvèrent pendant la nuit une grande dérive, et le 11 au matin ils avaient perdu 8 lieues; mais on était toujours à vue de la terre; on avait l'assurance qu'elle était habitée, et l'espérance qu'on pourrait s'y procurer de l'eau. On expédia les chaloupes pour aller à la recherche d'une rivière, et comme l'aspect de l'île n'offrait aucun mouillage, les vaisseaux se tinrent bord sur bord. La lame brisait à la côte avec tant d'impétuosité qu'on ne pouvait tenter d'aborder aux rochers sans risquer la perte des bateaux et des hommes. Les matelots se mirent à l'eau, et, à force d'industrie et d'efforts, ils parvinrent à porter et établir les embarcations sur le sommet des rochers qui restent à sec de basse mer.

Après avoir ainsi mis leurs chaloupes en sûreté, les Espagnols visitèrent deux petites baies plantées

([1]) L'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, le *Matteu* de Cook (archipel Pomotou).

([2]) Ou *cabra*, brigantin, frégate légère.

de palmiers, de cocotiers et d'autres arbres utiles, qui se trouvaient au voisinage du point où ils avaient débarqué; mais leurs recherches pour découvrir de l'eau douce furent infructueuses. Parvenus à une petite prairie dont le terrain était humide, ils creusèrent des puits : l'eau en était saumâtre. Ils furent un peu récompensés de leurs peines par la facilité qu'ils eurent de se procurer une ample provision de noix de coco; ils s'en nourrirent et s'en désaltérèrent à discrétion, et chacun se chargea de ce qu'il put en porter, pour en faire part à leurs compagnons qui étaient restés à bord de la flotte. Ils marchèrent l'espace d'une demi-lieue pour regagner le rivage où ils avaient abordé; ils eurent, dans le trajet, de l'eau jusqu'aux genoux, parce que la mer, venant du large avec impétuosité, après avoir franchi les rochers qui précèdent l'île, se répand le long des bords et parvient jusqu'au pied des petites montagnes; et, au moment de l'étale ([1]), elle communique et se confond avec la mer de l'autre côté de l'île, par un canal peu profond, sablonneux, qui sépare les deux petites baies que les Espagnols avaient visitées.

Leur embarras se renouvela quand ils se présentèrent pour se rembarquer : avec leur charge de noix de coco et leurs armes, il devenait impossible de gagner à la nage leurs embarcations. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se dévouent pour la gloire de son nom, fit découvrir, quand on s'y attendait le moins, un passage étroit dans les rochers qui bordent l'île; les chaloupes y entrèrent et accostèrent la terre de si près que tout le monde put s'embarquer à pied sec.

Ils ramenèrent avec eux une vieille Indienne qu'ils avaient rencontrée dans les bois, et qui ne fit aucune difficulté de les suivre à bord des vaisseaux, où elle fut fêtée, habillée, bien traitée, et accepta, avec l'air de la satisfaction et de la gaieté, tout ce qui lui fut offert en présent.

Les bateaux furent renvoyés à terre. La vieille insulaire servit de guide aux Espagnols; elle leur indiqua par signes que, de l'autre côté de l'île, ils trouveraient des habitants; ils la suivirent. Ils furent bientôt rendus à la plage opposée, et, en y arrivant, ils virent venir de la mer cinq ou six pirogues, portant des voiles taillées comme des voiles latines et tissues de feuilles de palmier. A la vue des Européens, les embarcations firent route sur l'île; les Indiens qui les montaient s'élancèrent à terre, y halèrent leurs pirogues et vinrent à la rencontre des Espagnols. Dès qu'ils eurent aperçu la vieille Indienne, ils coururent à elle, ils l'embrassèrent, et ne pouvaient se lasser d'admirer ses vêtements; ils embrassèrent aussi les Espagnols et les comblèrent de marques d'affection. On leur demanda par signes de faire connaître qui d'entre eux était le chef; ils indiquèrent un homme de taille élevée, de bonne mine, ayant l'air robuste, une large carrure, les membres forts et bien proportionnés, tous les muscles fortement prononcés, et portant sur la tête une espèce de couronne faite de petites plumes noires, si déliées et si souples qu'on les eût prises pour de la soie. Une chevelure blonde, à demi bouclée, descendait jusqu'au milieu de sa taille et excitait l'admiration des Espagnols, qui, ne se persuadant pas qu'un homme dont le visage n'était rien moins que blanc pût avoir des cheveux d'un blond si décidé, aimèrent mieux croire qu'il était marié et qu'il portait les cheveux de sa femme ([2]). Ils l'engagèrent à se rendre à bord de la capitane ([3]); plusieurs Indiens s'embarquèrent avec lui dans la chaloupe; mais à peine eut-on poussé au large que, craignant sans doute quelque trahison de la part des Espagnols, ils se jetèrent à l'eau et regagnèrent la terre à la nage. Leur chef voulut les suivre, et ce ne fut qu'en employant la force et la violence qu'on parvint à le retenir.

Les chaloupes furent bientôt rendues à la capitane; mais rien ne put engager l'Indien à monter à bord. Le commandant lui fit servir à manger dans le bateau, lui fit donner des habits et y ajouta d'autres présents. Nourri, vêtu, libre et content, on se hâta de le reconduire à terre, parce qu'on craignait avec raison que les Indiens, indignés de l'enlèvement de leur chef, ne s'en vengeassent sur quelques Espagnols qui étaient restés sur l'île. Le retour de la chaloupe désarma leur colère; la bonne intelligence fut bientôt rétablie, et, en signe de réconciliation, de paix et d'amitié, le chef des Indiens, détachant de sa tête sa couronne de plumes, et témoignant par signes qu'il ne possédait rien de plus précieux, en fit présent à l'officier qui commandait les bateaux.

([1]) Moment où la mer ne monte plus et ne descend pas encore.

([2]) Il est probable que ces cheveux étaient peints en jaune, ou poudrés avec de la chaux, qui finit par les faire jaunir. C'est un usage qui a été remarqué dans les îles voisines de la Nouvelle-Guinée.

([3]) Le navire monté par le commandant de l'expédition.

Les Espagnols, s'étant rapprochés du rivage avec les Indiens qui venaient rejoindre leurs pirogues, apprirent d'eux qu'ils n'étaient pas habitants de l'île, et qu'ils appartenaient à une autre terre, où ils allaient se rendre. Les Espagnols en conclurent qu'il existait une grande terre sur leur route, et, en signe de réjouissance, ils firent une salve de mousqueterie qui effraya beaucoup les insulaires. Ils regagnérent ensuite leurs vaisseaux.

La flotte tint le large toute la nuit, et, le jour suivant (12 février), elle prolongea la côte de l'île et



Vue de l'île d'O-tahiti et de pirogues.

la suivit jusqu'à sa pointe du nord-ouest, dont on détermina la latitude, par l'observation du soleil, de 17° 40'. Cette île fut nommée *la Sagittaria* (la Sagittaire) (¹).

En partant de *la Sagittaria* et continuant sa route, Queiros découvrit les îles suivantes :

La Fugitiva, à deux jours ou deux jours et demi de *la Sagittaria*; on l'aperçut dans le nord-est; mais comme la flotte était trop sous le vent, on ne chercha point à y aborder.

La isla del Pelegrino (l'île du Pèlerin), à une journée de la Fugitiva. Elle restait au vent, comme la précédente. On continua la route à l'ouest.

Le 21 février, on aperçut une terre de l'avant; depuis six jours, on avait perdu la vue de l'île del Pelegrino. La *zabra* fut détachée pour aller reconnaître la nouvelle île de plus près; elle mouilla à la côte, dans un mauvais port où la flotte ne pouvait ancrer avec sûreté. Cette île, qui gît nord et sud, qui a 10 lieues de circuit, et qu'on nomma *isla de San-Bernardo* (²), est extrêmement rase, et son milieu

(¹) « Tout porte à croire, dit Fleurieu, que la *Sagittaria* de Queiros est l'île O-tahiti, reconnue et visitée par tous les navigateurs modernes. »

Cette opinion de Fleurieu, qui avait déjà été émise par Georges Furster, est adoptée universellement; elle est appuyée sur une discussion très-judicieuse que le lecteur peut lire dans les *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, p. 35, note *h*.

(²) Ile qu'il ne faut pas confondre avec celles, au nombre de quatre, découvertes avec Mendana en 1595, et que le commodore Byron a surnommées *Iles du Danger*. (Voy. la carte itinéraire, p. 220.) Queiros nomme l'île dont il s'agit *Nuestra-Senora del Socorro* dans un de ses Mémoires au roi d'Espagne.

est occupé par un lac d'eau salée, comme on en avait vu dans quelques-unes de celles qui avaient été découvertes. On expédia les chaloupes, dans l'espérance qu'on pourrait s'y procurer de l'eau; mais toutes les recherches furent inutiles; on y trouva seulement des cocotiers en grande quantité. Le poisson, qui abonde à la côte, et les oiseaux, qui y sont très-multipliés, se laissèrent prendre à la main, et on jugea que l'île devait être inhabitée. Sa latitude, déterminée par l'observation, fut trouvée d'environ dix degrés et demi.



Cases des naturels d'O-tahiti.

En quittant cette île, on continua la route sous une petite voilure, pendant la nuit, parce que le vent était arrière et frais, et que le grand nombre d'oiseaux qu'on y voyait passer annonçait le voisinage d'une autre terre.

Le 2 mars, sept jours après avoir quitté l'île de San-Bernardo, on découvrit la terre à l'ouest. C'était une île de 6 lieues de tour, dont les abords ne présentèrent qu'un mauvais mouillage. Les chaloupes n'effectuèrent la descente que très-difficilement; un bateau même chavira dans une des expéditions, et ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à sauver les hommes. Cet obstacle de la nature n'était peut-être pas le plus difficile à vaincre : on trouva l'île habitée par un peuple guerrier, qui s'opposa à toute entreprise. On tua plusieurs Indiens en diverses circonstances, et les Espagnols eurent quelques blessés. Après diverses tentatives sans succès, on fut obligé d'abandonner cette île, où l'on ne put se procurer ni eau ni rafraîchissements. Les Espagnols n'avaient jamais vu d'aussi beaux hommes ni rencontré d'aussi redoutables ennemis que les habitants de cette île; ils parlent surtout avec enthousiasme de la beauté, de la blancheur et de l'ajustement recherché des femmes, qui, selon eux, l'emportent de beaucoup, en grâces et en attraits, sur les plus belles Espagnoles. Cette île fut nommée *isla de la Gente-Hermosa* (île de la Belle-Nation); elle doit être située à 11 degrés de latitude, puisque la relation dit qu'elle est sur le parallèle de la Santa-Cruz de Mendana, qui est à cette hauteur (¹).

Le projet de Queiros était de relâcher à cette dernière île, dont il connaissait par lui-même les res-

(¹) Queiros, dans son Mémoire au roi d'Espagne, nomme cette île *isla de Monterey*, du nom du vice-roi du Mexique.

sources; et, dans cette vue, il dirigea sa route à l'ouest. Après trente-trois jours de navigation, dans l'après-midi du 7 mars, on découvrit des mâts de la capitane, dans l'ouest nord-ouest, une terre élevée et noire, qui avait l'apparence d'un volcan. Ce ne fut que le 9 qu'on put y aborder; et, pour parvenir à la côte, les bateaux furent obligés de passer au milieu de plusieurs petites îles qui, de loin, semblent n'en former qu'une seule. Elles sont situées à la partie orientale de la grande île, dont elles sont assez éloignées pour laisser un canal qui peut recevoir des vaisseaux. C'est dans ce port que la flotte mouilla, par 25 brasses d'eau. Non loin de là, et en dedans du récif, on voit un petit îlot qui ne s'élève pas de cinq ou six pieds au-dessus du niveau de la mer; il est formé de pierres de corail et paraît être l'ouvrage des hommes; on y compta soixante-dix maisons couvertes de feuilles de palmier et tapissées de nattes dans l'intérieur. Les insulaires firent entendre que c'était une retraite pour eux, un lieu de refuge et de défense, lorsque les habitants des îles voisines venaient attaquer leurs possessions; et qu'à leur tour ils portaient la guerre chez leurs voisins, dans leurs fortes et grandes pirogues, avec lesquelles ils pouvaient, en toute sûreté, se risquer en pleine mer. Les Espagnols durent en conclure qu'il existait plusieurs autres îles dans le voisinage de celle où ils venaient d'aborder.

Celle-ci [1] abonde en bananiers, en cocotiers et en palmistes; elle produit aussi des cannes à sucre et différentes sortes de racines nutritives. La flotte s'y procura sans peine les rafraîchissements, l'eau et le bois dont elle avait le plus grand besoin. Les Espagnols vécurent en bonne intelligence, avec tous les secours que le pays pouvait offrir; la paix ne fut troublée qu'au moment du départ de la flotte. Les Espagnols, pensant emmener à leur bord quelques Indiens qui pussent leur servir de guides et d'interprètes, en enlevèrent quatre qu'ils conduisirent de force aux vaisseaux. Leur chef, nommé Tumay, en fut bientôt instruit; il vint les réclamer avec les instances les plus vives, et, sur le refus qu'on fit de les lui remettre, la guerre fut déclarée. Une armée de pirogues vint attaquer la flotte espagnole; le feu de l'artillerie la dissipa bientôt, et l'eût totalement détruite, si le courage de ces braves insulaires les eût aveuglés sur leur infériorité [2].

Queiros se détermina, après quelques jours de navigation à l'ouest, à diriger sa route vers le sud, pour aller à la recherche de cette terre de *Manicolo*, que Tumay lui avait dépeinte comme si fertile en productions de tout genre, riche en animaux et en plantes, et dont les côtes abondaient en nacre de perles et en perles.

Queiros quitta l'île de *Taumaco* le 16 avril, et, le 21 au soir, il découvrit une terre dans le sud-est. On manœuvra pour s'en approcher avec précaution pendant la nuit. On prolongea la côte du nord, et Luis Vaez de Torres [3] approcha dans un canot pour la reconnaître. Il n'y découvrit aucun mouillage pour la flotte; mais sa proximité de l'île le mit à portée de communiquer avec les habitants, qui lui offrirent en présent des noix de coco et une pièce d'étoffe tissue de feuilles de palmier. Il apprit d'eux que l'île se nommait *Tucopia*, et ils lui firent entendre par signes que, s'il dirigeait sa route vers le sud, il rencontrerait de grandes terres dont les naturels étaient plus blancs que ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Comme cette île ne présentait aucun port à l'abri du vent, on ne s'y arrêta pas. On reconnut, en la côtoyant, que

(1) Appelée par les naturels Taumaco. (Voy. la note suivante.) — On croit trouver l'île Taumaco de Queiros au nord-est des îles Duff (latitude sud-est, par les 9° 30′; longitude, 164° 30′). Peut-être même est-ce l'une de ces îles. Dumont d'Urville pense que ce doit être plutôt l'île Matou-Ili, située par 8° 40′ latitude sud, et 165° 40′ longitude est.

(2) Jean-Louis Arrias rapporte quelques particularités qui ne se trouvent point dans la relation de Torquemada.

Queiros, dit-il, après avoir découvert dans son voyage plusieurs petites îles et d'autres d'une grande étendue, parvint à celle de Taumaco, qui peut avoir 8 ou 9 lieues de circuit, et est située à 10 degrés de latitude méridionale, à 1 700 lieues de Lima, et environ 80 lieues à l'est de l'île de Santa-Cruz (de Mendana). Le souverain ou le chef de Taumaco fit entendre à Queiros d'une manière très-positive, et aussi bien qu'il le put, que si son projet était de trouver un grand continent, ce serait en dirigeant ses recherches vers le sud qu'il y parviendrait, plutôt qu'en se portant du côté de Santa-Cruz, et que, dans la partie méridionale, il existait des terres dont la population égalait la fertilité, et qui s'étendaient dans le sud sur une grande profondeur.

D'après cette indication, Queiros se désista du projet de former un établissement à Santa-Cruz; et, ayant dirigé sa route dans le sud, en prenant un peu vers le sud-ouest, il découvrit plusieurs îles d'une grande étendue, d'autres plus petites, toutes bien peuplées et de l'aspect le plus agréable. Enfin, étant parvenu à la hauteur de 15° 20′ de latitude sud, il découvrit les terres de la baie de Sao-Felipe y San-Yago, etc.

(3) Torres mérite une place sur la liste des navigateurs célèbres. (Voy. plus loin la note 2, p. 209.)

les arbres à fruits y sont communs, et on y aperçut diverses plantations. Elle est située à 12 degrés de latitude. La flotte fit route au sud, avec les vents variables, jusqu'au 25 avril; on eut alors, au point du jour, la vue d'une terre étendue et élevée, dont la latitude est de 14 degrés et demi. On la nomma *Nuestra-Senora de la Luz* (Notre-Dame de la Lumière) (¹).

On eut bientôt connaissance d'une autre terre à l'ouest, d'une autre plus grande au sud, et d'une plus grande encore dans le sud-est; les montagnes de cette dernière, qui s'étendait à perte de vue, étaient très-élevées. En gouvernant sur celle qui restait à l'ouest, on découvrit par-dessus et au delà une autre terre plus grande, qui paraissait encore plus haute. La *zabra*, s'étant approchée de la côte, reçut les invitations des habitants, qui engageaient par signes les Espagnols à descendre à terre. Le pays parut bien cultivé et couvert d'arbres à fruits. Queiros, au milieu de ce grand nombre de terres qui se présentaient à la fois à sa vue dans différentes directions, se décida à faire route, le lendemain, sur celle qui restait à l'ouest de l'île de *Nuestra-Senora de la Luz*, et il vint pour l'aborder par sa partie du sud. Mais avant que d'y parvenir, il en aperçut une autre, plus élevée et plus grande, dans le sud-est; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre son premier projet. A mesure qu'on approchait de la terre de l'ouest, on distinguait les colonnes de fumée qui s'élevaient des sommets de toutes les montagnes. Des pirogues se détachèrent de la côte et, s'arrêtant auprès des vaisseaux, multipliaient les signes de paix et d'amitié. On expédia une chaloupe armée pour aller à la recherche d'un port, et elle fut bientôt rendue à la côte

On vit de grandes rivières qui, prenant leur source dans les hautes montagnes, se précipitaient à travers les rochers et les vallées, et arrivaient à la mer par de larges embouchures. On aperçut sur la plage quelques cochons (²) qui ne différaient pas de ceux d'Espagne, et une foule innombrable d'Indiens de trois couleurs distinctes: les uns bronzés, les autres presque noirs, d'autres enfin décidément blancs, avec la barbe et les cheveux blonds (³). Tous ces Indiens, par leurs démonstrations d'amitié et des signes de paix, invitaient les Espagnols à se rendre au rivage, et ils parurent consternés de ce que la chaloupe n'abordait pas. Elle longea la côte pour en faire connaissance, et passa à vue de plusieurs villages qui parurent très-peuplés. Les habitants de cette partie de l'île, qui sont d'une couleur beaucoup plus foncée que les premiers, annoncèrent d'abord, comme ceux-ci, des dispositions pacifiques; mais on eut bientôt une preuve de leur perfidie. Après avoir fait retirer les femmes dans un bois voisin, ils décochèrent sur la chaloupe une grêle de flèches dont un Espagnol fut blessé. On leur répondit par une décharge de mousqueterie qui en tua quelques-uns et en blessa plusieurs.

La nuit obligea la chaloupe de rejoindre la flotte. On voulait reconnaître les terres qu'on avait vues dans le sud-ouest; on fit route dans cette direction, et, dans l'après-midi du 30 avril, on parvint à l'ouverture d'une grande baie. La nuit ne permit pas de s'y engager ce jour-là, et, le lendemain matin, la *zabra* fut détachée avec une chaloupe pour visiter et tâcher de découvrir un port. Elle se rallia à la flotte dans l'après-midi, et elle rapporta que la baie était fort spacieuse et à l'abri des vents; que la profondeur de l'eau, tout près du rivage, y était depuis 30 brasses jusqu'à 8, et le fond de bonne qualité; que les peuples qui l'habitent sont d'une haute stature; que plusieurs Indiens étaient venus, dans des pirogues, à portée du brigantin; qu'ils avaient paru disposés à la paix, et qu'en signe d'amitié ils avaient distribué aux Espagnols les aigrettes en plumes de héron dont ils ornaient leurs têtes; qu'enfin on ne pouvait apercevoir la fin d'une autre baie, qui courait dans le sud et le sud-ouest, et que les terres, autant que la vue pouvait porter, semblaient former un amphithéâtre. Queiros, sur le rapport de la *zabra*, se décida à faire route pour cette seconde baie, qui se trouvait sous le vent de la première, et, le lendemain, la flotte y laissa tomber l'ancre. Elle reçut le nom de baie de *San-Felipe y Sant-Yago* (Saint-Philippe et Saint-Jacques), en l'honneur des saints du jour. L'entrée de la baie court nord et sud; sa

(¹) « La latitude de cette île, dit Fleurieu, et sa position à l'égard des terres plus méridionales, indiquent que c'est le pic de l'Étoile de Bougainville, » au nord-ouest de l'île Aurore (Nouvelles-Hébrides).

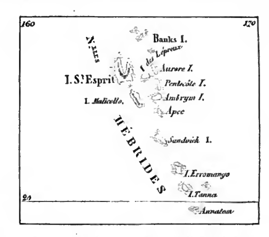
(²) Le texte de cette relation est presque entièrement emprunté à Torquemada, et Fleurieu, après avoir fait remarquer, comme une singularité, que cet historien parle des cochons avant de s'occuper des habitants, ajoute: « Il est trop souvent arrivé que les Européens, en découvrant des pays nouveaux, n'ont mis aucune différence dans le traitement entre l'homme et la brute. »

(³) Voy. la note 2, p. 224.

côte orientale peut avoir douze lieoes de long, celle de l'ouest quinze, et l'ouverture est de plus de huit lieues.

Les chaloupes forent envoyées pour sonder la baie et faire la recherche d'un port. Elles parviureot bieotôt à en découvrir un, spacieux et commode, entre deux embouchures de rivières; la profondeur de l'eau y varie de 40 brasses à 6, et partout il offre un bon fond de sable.

La flotte y mouilla le jour même. On le nomma *le port de la Vera-Cruz* (de la Vraie-Croix), et la



Carte des Nouvelles-Hébrides (terre du Saint-Esprit, de Queiros; Nouvelles-Cyclades, de Bougainville).

terre à laquelle il appartient fut nommée *la tierra austral del Espiritu-Santo* (la terre australe du Saint-Esprit) (¹).

Ce port, comme nous l'avons dit, est situé entre deux rivières : l'une fut appelée *el Jordan* (le Jourdaio), et l'autre, *el rio de San-Salvador* (la rivière de Saiot-Sauveur).

Le projet de Queiros, en quittant la baie de *San-Felipe y Sant-Yago*, était de se rendre à la Chioe; mais ayant éprouvé de grandes contrariétés de temps, et son vaisseau étant en mauvais état, il fut décidé, dans un cooseil général, qu'on abandonnerait ce projet et qu'on ferait route pour la Nouvelle-Espagne.

La traversée fut péoible, et ee ne fut qu'après avoir échappé à de grands dangers que le vaisseau atteignit les côtes du Mexique, le 3 octobre 1606, oeuf mois après son départ de Callao (²).

Loin d'être découragé par les fatigues et les dangers de son voyage, Queiros, animé d'une plus vive ardeur, alla de nouveau prier Philippe III de lui donner les moyens de fonder une colooie sur la terre do Saiot-Esprit. Il lui soumit, entre autres suppliques, un Mémoire qui, bien qu'on l'ait imprimé en plusieurs langues, est devenu un document rare et précieux; nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de le reproduire textuellement.

(¹) Cette île a conservé le oom que lui avait donné Queiros.

(²) L'*almiranta*, on second vaisseau de la flotte, commandé par Luis Vaez de Torres, s'était séparé de la capitane en quittaot la terre du Saint-Esprit. « Cette séparation, que la tempête avait occasionnée, peut être regardée comme une circonstance heureuse. Torres toucha dans sa route à plusieurs îles où abondaient l'or, les perles et les épiceries. Il avait suivi une côte l'espace de 800 lieues, et en avait enlevé quelques habitaots, qu'il emmena avec lui. Il arriva aux Philippines, où il rendit compte de ses découvertes..... En jetant les yeux sur la carte, on est assuré que Torres, partant de la terre du Saint-Esprit, n'a pu suivre uoe côte qui se prolongeait sur une étendue de 800 lieues espagnoles (913 lieues de 20 au degré), sans avoir passé au sud de la Nouvelle-Guinée, et, par conséquent, par le détroit que le capitaine Cook a nommé détroit de l'Endeavour. » (Fleurieu.)

COPIE DE LA REQUÊTE PRÉSENTÉE AU ROI D'ESPAGNE PAR LE CAPITAINE PIERRE-FERDINAND DE QUIR, SUR LA DÉCOUVERTE DE LA CINQUIÈME PARTIE DU MONDE, APPELÉE LA TERRE AUSTRALE INCONNUE, ET DES GRANDES RICHESSES ET FERTILITÉ D'ICELLE (1).

Sire, je suis le capitaino Ferdinand de Quir, très-humble servitenr et sujet de Votre Majesté, qui vous remontre très-humblement que c'est ici la huitième requête quo je vous présente, pour faire conduire les colonies aux terres qne Votre Majesté a commandé être découvertes au pays de la terre australe inconnue; et, jusqu'à présent, il n'y a rien eu d'arrêté en mon affaire, et il ne m'a été fait aucune réponse, ni donné aucune espérance par laquelle je puisse être assuré d'avoir un jour quelque expédition. Encore qu'il y ait quatorze mois que je suis en votre cour, et qu'il y ait qnatorze mois que je conduis cette affaire, sans aucun salaire ni récompense, n'y étant conduit que par la senle bonté de la cause, en laquelle me confiant, j'ai méprisé toutes les contradictions. J'ai fait mille et mille furies, tant par mer quo par terre; j'ai consommé tous mes biens, reçu de grandes incommodités en ma personne, et souffert tant de choses et si horribles qu'à moi-même elles me semblent incroyables, et ne l'ai fait que pour abandonner une si sainte entreprise (2). Ce considéré, Sire, je supplie très-humblement Votre Majesté, par les entrailles de la charité divine, qu'il vous plaise de ne pas souffrir que je sois privé des fruits si désirés et si justement dûs à tant et do si continuels labeurs et angoisses, et des effets d'une reqnête si notable et si bien fondée, vu principalement qu'elle importe tant à la gloire de Dieu et à Votre Majesté, et qu'il en doit réussir des biens infinis, qui dureront tant que le monde subsistera, et, après celui-ci, en éternité.

Quant à l'étendue de ces terres nouvellement découvertes, jugeant par ce que j'ai vu de mes propres yeux et ce que le capitaine Luis Paez (3) de Torres, amiral de ma flotte, a représenté à Votre Majesté, la longueur en est aussi grande que toute l'Europe et l'Asie Minoure jusqu'à la mer de Bacchus, de la Perse, tant de l'Océan que de la mer Méditerranée, adjacentes à ces provinces, y comprenant l'Angleterre et l'Islande.

Ce pays inconnu est la cinquième partie du globe terrestre (4), et s'étend si loin que vraisemblablement il y a deux fois plus de royaumes et de seigneuries que tout ce que Votre Majesté possède aujourd'hui.

Ces terres-là n'ont pour voisins ni Turcs, ni Maures, ni d'autres nations qui fassent la guerre à leurs voisins. Les pays que nous avons reconnus sont tous assis au dedans de la zone torride, et une partie de ceux-ci atteint jusqu'au cercle équinoxial, lequel leur est élevé à 90 degrés sur l'horizon, et en quelques endroits un peu moins; et si le succès répond anx espérances, il s'y trouvera des terres antipodes (5) aux meilleures de l'Afrique, à toute l'Europe et à la meilleure partie de l'Asie (5). Mais il faut remarquer que, comme les pays que nous avons découverts à 15 degrés de latitude sont meilleurs que l'Espagne, les antres qui sont opposés à lenr hauteur doivent, par proportion et analogie, être quelque paradis terrestre.

Tout ce quartier-là (6) est rempli d'une incroyable multitude d'habitants, dont les uns sont blancs, les

(1) Imprimée à Paris en 1617. (Voy. la Bibliographie.)

(2) Et ne l'aurai-je donc fait que pour être....

(3) Vaez.

(4) Voy. la carte conjecturale de ce continent imaginaire, p. 184.

(5) « L'erreur est un peu forte, dit Fleurieu. Il est vrai que Queiros ne doutait point que toutes les îles et les terres qu'il avait vues, tant dans son dernier voyage que dans celui qu'il avait fait, en 1595, avec Mendana, dont il était le pilote, n'appartinssent à un grand continent qui, s'étendant de l'équateur au pôle antarctique, se prolongeait de l'est à l'ouest, jusqu'au voisinage de l'Asie. Les relations du temps nommaient ce continent *Terra australis incognita*. Les courses mémorables du capitaine Cook, qui s'est élevé, à travers les glaces, jusqu'au 67e degré et demi de latitude méridionale, d'une part, et de l'autre, jusque par delà le 71e degré, ont détruit à jamais toute idée d'un continent austral. » — Peut-être faudrait-il lire « antipodes *préférables aux meilleures*. »

(6) C'est à la terre du Saint-Esprit que Queiros fait surtout allusion, bien que ses observations paraissent s'étendre aussi parfois aux îles Salomon et autres, qu'il avait visitées avec Mendana.

autres noirs et de couleur semblable à ceux que les Espagnols appellent *mulatos* ou demi-maures; les autres sont de couleur mêlée; plusieurs ont les cheveux noirs, longs, épars; les autres les ont crépés et épais; d'autres les ont bien dorés et fort clairs (¹), laquelle diversité est certainement signe qu'il y a beaucoup de commerce et de communications entre eux. Cette considération, avec la bonté du terroir et qu'ils n'usent d'aucune artillerie ni arquebuse, ne travaillent point aux mines, et autres pareilles cir-



Habitant des Nouvelles-Hébrides (terre du Saint-Esprit). — D'après Cook.

constances, me font inférer que le pays est fort peuplé. Il semble qu'ils ne sachent aucun artifice; ils n'ont point de forts ni de murailles, ils n'ont point de rois ni de lois. Ce sont de simples habitants, divisés en factions et jamais bien d'accord entre eux.

Les armes dont ils usent sont arcs et flèches qui ne sont point empoisonnées (²) ni trempées dans le jus des herbes comme en plusieurs autres pays, des massues, bâtons, piques, dards à lancer, et tout cela de bois seulement. Ils se couvrent à l'endroit de la ceinture seulement, jusqu'à la moitié des cuisses; ils sont soigneux de la netteté, traitables, gais et fort reconnaissants envers ceux qui leur font du bien, comme j'ai expérimenté plusieurs fois; ce qui donne lieu d'espérer qu'avec l'aide de Dieu, si on les traite doucement et amicalement, on les trouvera dociles et maniables, et l'on s'accommodera facilement avec eux. Ce qui est fort nécessaire à observer, même au commencement, afin que ces peuples puissent être conduits à cette fin si sainte et si salutaire, laquelle nous devons prendre et en avoir un grand zèle et soin, tant aux petites choses qu'aux grandes. Leurs maisons sont de bois, couvertes de feuilles de palmier. Ils ont des pots de terre, des métiers de tisserand et autres gentillesses de cette sorte; travaillent au marbre; ils ont des flûtes, des tambours et des cuillers de bois. Ils ont leurs lieux pour oratoires et prières et pour cimetières; leurs jardins son fort bien partagés en parterres, bordés et divisés par limites. Ils tirent un grand usage des mères perles et coquilles produisant-les perles; ils en font des coins, des rasoirs, des scies, des socs et autres instruments semblables; ils en font aussi des perles et gros grains à pendre au cou. Ceux qui demeurent aux îles ont des nacelles fort bien ouvrées et fort commodes pour passer, preuve certaine qu'ils sont voisins d'autres nations plus policées.

Ils font du pain communément de trois sortes de racines qui croissent en très-grande abondance, et

(¹) Voy., sur les cheveux blonds, la note 2 de la p. 224.

(²) Cook s'est assuré que, dans les Nouvelles-Hébrides, les sauvages savent empoisonner leurs flèches.

ils n'ont pas grand'peine à faire ce pain, car ils font seulement rôtir ces racines jusqu'à ce qu'elles soient bien cuites. Elles sont fort agréables au goût, saines et nutritives; elles sont fort longues, et il s'en trouve de près d'une aune de longueur et de la moitié de grosseur.

Il y a, en ce pays, de très-bons fruits et en grand nombre : il y a six sortes de plantes; des amandiers de quatre sortes; d'autres arbres nommés *obi* (¹), presque semblables, par le fruit et la grandeur, à nos cognassiers. Il y a des noyers innombrables, des citrons dont les barbares ne manquent point, et plusieurs autres fruits fort gros et très-bons, que nous avons vus et goûtés. Ils ont encore des cannes à sucre fort grosses et en grand nombre. Ils ont des palmiers sans nombre, desquels on peut aisément tirer un suc dont on fait un breuvage comme du vin, du mesque, du vinaigre et du miel (²); les noyaux en sont fort doux; Ils ont aussi des fruits que les Indiens appellent cocos, lesquels, étant verts, servent comme cordons, et la moelle est presque semblable à la crème de lait. Quand ils sont mûrs, ils servent de viande et de breuvage par terre et par mer. Lorsqu'ils se passent et tombent de l'arbre, il en sort de l'huile qui est propre à brûler aux lampes, sert aux plaies comme un baume, et est bonne à manger. Quand ces fruits sont tendres, on fait de leurs écorces de petites bouteilles et autres semblables vaisseaux, et l'écorce de dedans sert d'étoupe ou mousse pour boucher et poisser les fentes des navires; on en fait aussi des câbles et autres cordages qui pourraient servir à tirer les canons (³) et aux usages domestiques. Mais, ce qui est le principal, on se sert de feuilles de palmier, que l'on assemble, pour faire les voiles des petits vaisseaux; on en fait des nattes fort déliées. On s'en sert comme de tuiles, pour couvrir par dehors et revêtir par dedans les maisons, lesquelles sont faites et bâties de pieds d'arbres longs et droits, desquels aussi on fait des piques et autres sortes d'armes, des rames ou avirons, et des meubles pour la maison. Il faut remarquer que ces palmiers sont comme des vignes, desquelles, comme j'ai dit ci-dessus, on cueille du vin tout au long de l'an, sans peine, sans frais et fort promptement.

Entre les herbages et fruits de jardinage, nous y avons vu des citrouilles, des poires grandes et petites et autres potages; ils ont aussi des fèves. Quant à la chair, ils ont grande quantité de pourceaux pareils aux nôtres, force poules, chapons, perdrix, canards, tourterelles, pigeons, et des chèvres, comme l'a vu l'autre capitaine. Les Indiens nous ont dit qu'il y a des vaches et des bœufs. Il y a aussi plusieurs sortes de poissons : harghis, persereyés, lizes, soles, truites, aloses, macabises, casanes, pampanis, sardines, raies, cuculi, chitervies, anguilles de mer, marsouins, chappinis, rougets, moules, langoustes, et plusieurs autres des noms desquels il ne me souvient plus à présent. Mais il faut croire qu'il y en a plusieurs autres sortes, vu que, ceux que j'ai dit, nous les avons pris seulement auprès de nos vaisseaux.

Et si l'on considère attentivement ce que je vous représente, on reconnaîtra qu'une si grande et si diverse quantité de toutes choses peut donner moyen d'y vivre avec grandes et singulières délices. Il y a pour y faire des massepains et des confitures de toutes sortes, sans emprunter d'ailleurs aucune drogue pour cela. Quant à ce qu'il faut pour les compagnons nautoniers, il n'y aura pas faute, outre ce qui est dit ci-dessus, de jambons, saindoux et le reste de ce que l'on tire des porcs, ni de vinaigre, épiceries et autres appétits. Et il faut remarquer que plusieurs de ces choses sont semblables à celles que nous avons par deçà; et peut-être sont-elles là en plus grande abondance; outre que par ces choses il est aisé à voir que la terre est propre à porter tout ce qui se trouve en Europe.

Les richesses que j'ai vues, c'est l'argent et les perles; l'autre capitaine, en sa relation, dit avoir vu de l'or; les trois plus précieuses choses que la nature a produites. Nous y avons vu aussi tous deux plusieurs noix muscades, mastic, gingembre et poivre; il y a aussi de la cannelle, et il y a encore apparence que l'on y trouvera du girofle, vu que l'on y trouve tant d'autres aromates et épiceries, et d'autant plus que ces terres sont à peu près au parallèle des îles de Ternate, de Bachian et des Moluques (⁴). Il y aussi matière à faire les draps de soie; nous avons encore vu de l'anis; ils ont de l'ébène fort

(¹) Soit le *mirlicoton*, sorte de pavie ou pêche jaune; soit le cognassier.

(²) Le *toddy* des Anglais.

(³) C'est-à-dire à faire des mèches pour allumer la poudre des bassinets.

(⁴) Grosse erreur, comme on peut s'en assurer en regardant la carte; il y a une différence d'environ 15 degrés entre les parallèles.

excellent et des autres bois pour faire tant de navires que l'on voudra, ensemble pour faire les voiles, et trois sortes de matières à faire des cordages, dont l'une est fort semblable à notre chanvre.

On fait aussi, par le moyen de cette huile de coco dont j'ai parlé, une sorte de bitume appelé *gala-gala* (¹), qui sert au lieu de poix. On fait une sorte de poix résine, de laquelle les Indiens poissent leurs vaisseaux, qu'ils appellent pirogues; et puis il y a des chèvres et des vaches. Il y a sans doute quantité de maroquins, de cuirs, de suifs, de chairs. Les abeilles qoe nous y avons vues font preuve qo'il s'y



Homme et femme de l'île de Tanna (Nouvelles-Hébrides). — D'après Cook.

fera du miel et de la cire; et il y a apparence d'y découvrir plusieurs autres choses non eocore conoues, sans dire rien de la forme et assiette du pays. Qu'à tout cela l'on ajoute ce que l'industrie peut apporter, vu qu'il y a une si graode abondance de choses que le pays même produit, et une si grande espérance d'y en faire venir de celles que nous avons par deçà, desquelles, et de toutes les meilleures et plus utiles que le Pérou et la Nouvelle-Espagne produisent, j'ai proposé d'y en faire porter. Il y a appareoce que cela enrichira tellement ce pays-là qu'il suffira pour nourrir et fournir non-seulement son propre peuple et ceux de l'Amériqoe, mais aussi pour accroître largement l'Espagne et de richesses et de grandeur, de la manière que je montrerai, s'il y en a quelques-uns qui portent la main pour aider à conduire cet ouvrage à sa fin.

Or ce que nous avons découvert des terres de loin des côtes, sans entrer bien avant dans le pays, nous est, Sire, un argument certain que de la possession du pays nous devons espérer autant de richesses, autant de commodités et autant de grandeur que de celles que nous commençons à avoir par deçà. Il faut aussi savoir que mon principal but a été seulement de reconnaître ces régions si amples, que nous avons déjà découvertes, et que, à cause de diverses maladies que j'ai eues et autres occasions que je tais, je n'ai pu reconnaître tout ce j'aurais bien voulu, et n'aurais pu, en un mois entier, voir tout ce que nous aurioos désiré davantage.

Il ne faut pas juger des Indiens qui habitent ce pays-là selon l'humeur des gens de par ici et selon leurs convoitises, goûts, nécessités et l'estime qu'ils font des choses; mais il faut faire état de ce que ce soot hommes qui s'étudient à passer cette vie doucement et avec le moins de peine et travail qu'ils

(¹) Espèce de composition ou de mastic employé aussi par les mariniers dans toute l'Inde pour couvrir l'œuvre vive des navires.

peuvent; ce qu'ils font aussi, et ne se soucient des choses pour lesquelles nous nous tourmentons tant (¹).

On trouvera là autant de commodités pour la vie humaine et autant de délices qu'on en peut attendre d'un terroir fort cultivé, fort agréable et fort tempéré. C'est une terre fort grasse et fertile, où il se trouve de l'argile en beaucoup de lieux, propre pour bâtir promptement des maisons, faire de la tuile et de la brique, et tout ce qui se fait de terre. Les marbres n'y manquent pas, et autres sortes de bonnes pierres, pour faire, si l'on veut, des bâtiments plus magnifiques.

Le pays est abondant en bois propre pour tous les ouvrages que l'on voudra faire; il y a de belles plaines; les campagnes sont entrecoupées de ruisseaux, de fossés et de rivières. Il y a de grandes et hautes roches, force torrents, petites et grandes rivières, où l'on peut commodément bâtir et pour des moulins à eau pour le blé, les engins à sucre, des moulins à draps, et pour des forges et autres machines pour lesquelles on se sert de l'eau.

On y trouve des salines; et, ce qui est un signe de la fertilité du terroir, il y a, en divers lieux, des cannes dont plusieurs ont 5 et 6 palmes de grosseur, et le fruit à proportion; la sommité des fruits est déliée et fort dure, l'écorce douce. On y trouve aussi des cailloux à feu, aussi bons que ceux de Madrid. La baie de Saint-Jacques et Saint-Philippe (²) a 20 lieues de rive; elle est sans bourbe; on y entre sûrement la nuit et le jour. Elle est couverte de beaucoup de maisons, desquelles, même de loin, on a vu souvent de jour la fumée, et de nuit le feu à la lumière. Le port dit la Vraie-Croix (³) est si capable qu'il y tiendrait mille navires; le fond, comme j'ai dit, est sans vase et d'un sablon noirâtre. On n'y a jamais trouvé d'abîmes ou gouffres; on y jette l'ancre sûrement, quelque part que l'on veuille, depuis 40 brasses jusqu'à une demie (⁴), et cela entre les embouchures de deux fleuves, dont l'un est bien aussi grand que le Guadalquivir (⁵), ayant plus d'une toise de bourbe, sur laquelle nos chaloupes et pataches passaient.

Pour l'autre fleuve, quand nos esquifs y allaient faire de l'eau, ils y entraient en sûreté; et, dès son entrée, on peut prendre de l'eau très-claire, tant que l'on veut. Le lieu où l'on décharge les navires a environ trois lieues de grève, couverte de petits cailloux noirâtres, fort pesants et bien propres à lester les vaisseaux. La rive est droite et unie; on y voit les herbes toutes vertes, ce qui fait croire que la mer n'y bat point, et les arbres fort droits et entiers, indice qu'il n'y a point là de tempêtes. Quant au port, outres les commodités que j'ai dites, il y en a une merveilleusement agréable et plaisante, à savoir, que, dès la pointe du jour, vous entendez d'un bois qui est proche un fort doux concert d'un millier d'oiseaux de toutes sortes, entre lesquels nous entendions des rossignols, merles, cailles, chardonnerets, hirondelles presque innombrables, des perequitis et un perroquet que nous y remarquâmes, et plusieurs autres espèces, jusqu'aux cigales et aux grillons.

Le matin et le soir, nous sentions une très-douce odeur d'une grande diversité de fleurs et d'herbes qu'il y a là, entre lesquelles nous y avons remarqué les fleurs d'oranger et le basilic. Toutes ces choses et tant d'autres nous faisaient estimer que l'air y doit être très-bon, et que la nature du lieu est d'une très-bonne température. Ce port et la baie sont encore plus à estimer de ce qu'ils sont voisins de tant de belles îles, et principalement de ces sept que l'on dit avoir 200 lieues d'étendue; et certainement l'une d'elles, qui est distante de près de 12 lieues du port, a 50 lieues de tour. En somme, Sire, je dis à Votre Majesté que vous pouvez faire construire fort promptement une très-grande et très-belle ville en ce port et en sa baie, qui sont à 15° 40′ d'élévation australe (⁶), et que les personnes qui l'habiteront auront abondance de toutes les richesses et commodités qu'ils pourront désirer. Le temps montrera et

(¹) Trop peu de ces désirs chez les sauvages; beaucoup trop chez nous. Ce que les Européens consomment de leur vie pour se procurer des choses qui ne sont ni belles, ni bonnes, ni utiles, paraîtra toujours, quoi qu'en puissent dire les partisans du luxe, un déplorable excès de la civilisation, à tous ceux qui voudront songer sérieusement au peu de durée de notre vie et à ce que nous devrions consacrer de jours au développement de nos facultés morales et intellectuelles, et à la recherche de la vérité.

(²) Située à la côte nord de la plus grande et de la plus septentrionale des Nouvelles-Hébrides (île du Saint-Esprit). — Voy. p. 229.

(³) Nom donné par Queiros au meilleur port de la baie Saint-Jacques et Saint-Philippe.

(⁴) Jusqu'à six brasses, dit Fleurieu; *une demie* ne peut être qu'une erreur du texte original.

(⁵) A Séville.

(⁶) De latitude méridionale.

fera voir toutes ces commodités, et qu'ee ce lieu pourra être la décharge de toutes celles des pays de Chili, Péreu, Panama, Nicaragua, Guatemala, de la Nouvelle-Espagne, de Ternate et des Philippines, teus lesquels pays sont en la puissance de Votre Majesté; et si elle s'acquiert la seigneurie de toutes celles que je lui présente maintenant, j'en fais tant d'état que j'estime qu'elles serent cemme la clef de toutes ces autres; qu'elles seront, à mon avis, comme un royaume de la Chine ou du Japon et les autres îles qui sont à cette côte de l'Asie, pour la négociatien des marchandises curieuses et précieuses, saes parler de l'étendue de vetre puissance et de l'établissement qee veus pouvez faire par la possession d'un



Vue de l'île de Tanna (Nouvelles-Hébrides). — D'après Cook.

si grand pays. Ce que je dis est peu au regard de ce que j'estime par moi de ces pays-là, et que je suis prêt de faire voir en la présence des mathématiciees; et je ne me veux point étendre pour vous montrer que ces terres-là peuvent, dès la première entrée, neurrir vingt mille Espagnels. Enfin, Sire, c'est un monde duquel l'Espagne est le centre, et ce que je vous dis est un ongle qui veus fait juger du corps, et remarquez ce met, s'il veus plaît.

La benté et température de l'air est telle, Sire, que veus le pouvez juger par ce que je veus ai représenté, dont ceci veus en fera encere un grand témoignage, que, bien que tous ceux de netre compagnie fussent étrangers, jamais un seul n'a été malade, encore qu'ils travaillassent centinuellement, qu'ils fussent souveet en sueur et souvent mouillés; d'ailleurs, qe'ils bussent de l'eau à jeun et mangeassent de ce que la terre perte là; qu'ils ne se gardassent ni du serein, ni de la lune, ni du soleil, lequel, à la vérité, n'est pas là trop véhément; sur le minuit, ils prenaient seulement une couverture de laine pour se coucher dessus. Vu que les habitants du pays sont fert sains et quelques-uns fort âgés, bien qu'ils couchent sur la terre, ce qui est un signe de grande santé et benté du terreir, car s'il y avait de l'humidité en celui-ci, ou quelque autre vice, ils éléveraient leurs maisons plus haut dc terre, comme l'on fait aux Philippines et autres pays que j'ai recennus. Vu aussi que la chair et le poisson, même sans être salés, se gardent bicn deux jours sans se cerrompre; que les fruits que l'on apperte de là sont fort bons, comme il se pcut veir de deux que j'en ai rapportés, bien qu'ils ne fussent pas encore mûrs lorsque je les ai cueillis. Vu aussi que nous n'y avons vu nulles terres sablonneuses, nuls chardons, nuls arbres épineux ni dent les raciees fussent déceuvertes; nuls marécages, nulles neiges aux montagnes; nulles couleuvres, nuls serpents, nuls crocodiles dans les riviéres; nulles de ces fourmis qui nuisent tant à nos fruits et nous font tant de mal en nos maisons; nuls pucerons, chenilles eu moucherees. C'est

une prérogative par-dessus toutes prérogatives, digne d'être comparée ou plutôt préférée à plusieurs régions des Indes, qui sont désertes pour ces incommodités seulement et pour plusieurs autres qui sont si ennuyeuses aux habitants, comme j'en suis moi-même témoin.

Ce sont là, Sire, les vertus et excellences des terres que j'ai découvertes, dont j'ai déjà pris la possession au nom de Votre Majesté et sous votre royale bannière, comme il appert par des actes que j'en ai devers moi, à quoi je procédais de cette façon :

Premièrement, Sire, nous érigions une croix et bâtissions une église en l'honneur de Notre-Dame de Lorette; on y célébrait vingt messes; notre troupe y accourait pour gagner les indulgences; nous faisions une procession solennelle et fête du saint-sacrement; l'on portait le saint-sacrement, votre bannière allant toujours au-devant, par un grand circuit de terres, lesquelles il honorait de sa présence.

Nous y avons arboré vos enseignes en trois endroits, en chacun desquels nous avons dressé deux colonnes avec les armes de Votre Majesté. De sorte qu'à bon droit je puis dire qu'en tant que c'est là une partie du monde, la devise de *Plus rien outre* est accomplie, et qu'en tant qu'elle se rapporte au continent, soit en avant, soit en arrière, vos bornes sont fort étendues. Or tout cela et les autres choses que j'ai faites, c'a été comme très-fidèle sujet de Votre Majesté, afin que vous puissiez ajouter ce titre à tous les autres que vous avez, et que le nom de la *terre australe inconnue* soit désormais porté par tout le monde, à la plus grande gloire de Dieu, qui nous a révélé cette terre, m'a fait la grâce de m'y conduire et me ramener en la présence de Votre Majesté, devant laquelle je me présente avec la même affection que j'avais auparavant à cette affaire, laquelle j'ai comme élevée dès le berceau; et, pour la dignité et mérite que j'y reconnais, je l'aime et la chéris avec grande affection.

Je crois certainement que, comme Votre Majesté use d'une grande prudence en ses conseils, comme vous êtes magnanime et plein de piété chrétienne, vous apporterez tout le soin qu'il faut pour nous assurer, à l'avenir, de l'habitation de ces terres nouvellement découvertes; vu que la principale cause qui nous doit obliger de ne les pas laisser désertes est qu'il n'y a que ce seul remède qui puisse faire que la connaissance de Dieu et la foi y soient établies, et qu'il soit adoré et servi en ces lieux, où l'on révère tant le diable; et ce d'autant plus que ce doit être une porte par laquelle il doit venir une grande abondance de profits et de commodités à vos sujets, et que vous évitez par là beaucoup de peines et de troubles qui vous arriveront, s'il advient que les hérétiques y entrent et s'y arrêtent pour y épancher leur fausse doctrine, convertir contre vous en incommodités et grands maux tous les biens que je vous ai jusqu'ici racontés, et s'attribuer le nom de seigneurs des Indes, pour les ruiner de fond en comble. Je ne doute point que Votre Majesté ne reconnaisse combien est grand le danger duquel je parle, et les autres qui sont imminents ou qui peuvent survenir ensuite. Et, si cela arrivait, il vous en coûterait des millions innombrables, et d'or et d'hommes, avant que vous y pussiez apporter remède. Acquérez donc, Sire, pendant que vous en avez l'occasion (afin qu'un jour vous puissiez acquérir le ciel), acquérez, dis-je, pour un peu d'argent que vous trouverez au Pérou, une réputation perpétuelle et ce nouveau monde, avec tous les biens qu'il vous promet. Et, puisqu'il n'y a personne qui demande à Votre Majesté le présent de la bonne nouvelle, pour un si grand et si insigne bienfait de Dieu, réservé à votre temps très-heureux, moi, Sire, je vous le demande, et ne vous supplie très-humblement d'autre chose, sinon qu'il vous plaise à m'expédier et me faire réponse. Car les galions sont tout prêts, j'ai un grand chemin à faire. Il faut apprêter et disposer beaucoup de choses, et il n'y a heure qu'il ne se fasse une perte très-grande pour le bien spirituel, et pour le temporel, dont le dommage est à jamais irréparable.

Si le seul soupçon qu'avait Christophe Colomb l'a fait tant opiniâtrer, il n'est pas étrange que les choses que j'ai vues et touchées de mes mains, lesquelles je présente maintenant à Votre Majesté, me contraignent de vous être si importun.

Plaise donc à Votre Majesté, parmi tant de moyens que vous avez à la main, en ordonner quelqu'un, et que je puisse voir enfin le succès de mes désirs, vous assurant que vous trouverez mes propositions fort justes, et que je vous donnerai satisfaction en tout. C'est un très-grand ouvrage, Sire, contre lequel le diable se bande avec tant d'effort, et il n'est pas raisonnable de lui laisser prendre tant de pouvoir sur ces pays, desquels Votre Majesté est défenseur.

L'éloquente vivacité de ce mémoire paraît n'avoir produit qu'une faible impression sur l'esprit de Philippe III. On ne repoussa point absolument Queiros, mais on ne lui donna que des espérances. Après plusieurs années de vaines sollicitations, il prit enfin la résolution de se rendre à Lima pour y tenter une nouvelle expédition. Il partit et mourut en route, à Panama, dans l'année 1614 ([1]).

« Queiros et Mendana, dit Malte-Brun, furent les derniers héros de l'Espagne; avec eux s'éteignit cet esprit entreprenant qui avait conduit les Colomb aux Antilles et les Cortez dans le palais de Montézuma. »

([1]) Solorzano dit que les aventures de Queiros pourraient être comparées à celles d'Ulysse ou à celles de Mendez Pinto. Était-ce une exagération? Il est difficile de se faire une idée à ce sujet. Jusqu'ici nous ignorons certainement la majeure partie des événements particuliers à Queiros. Les études spéciales que M. Ferdinand Denis a entreprises dissiperont sans doute les obscurités qui voilent encore la mémoire de ce grand navigateur.

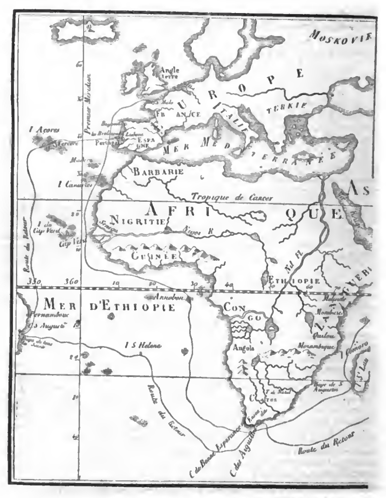
BIBLIOGRAPHIE.

Le docteur don Antonio Morga, *Sucessos de las islas Philipinos*, chap. 6, p. 29; Mexico, 1609. — Queiros, Mémoires présentés à la cour d'Espagne. Le premier des Mémoires se trouve dans la dixième partie de l'Asie des *Petits Voyages* de Théodore de Bry. — De Bry, *Collection des grands et des petits voyages*, t. III, § 7. — Suivant un bibliographe portugais, Queiros aurait donné à l'impression, à Séville, dès 1619, son *Voyage*, qui, traduit en latin, aurait été d'abord publié à Amsterdam (1613); la traduction française est de 1617; en latin, Francfort, 1631. Sous le n° 678-879, supp. fr., la Bibliothèque impériale possède deux des huit Mémoires; ils ne sont point portés au catalogue, parce qu'ils se trouvent insérés parmi plusieurs pièces diverses étrangères aux voyages. L'un des deux porte le titre de *Descubrimientos de Queiros*. — Christoval Suares de Figueroa, *Hechos de don Garcia Hurtado de Mendoza*, quarto marques de Cañete; Madrid, 1613. — Purchas, *his Pilgrimes*, vol. IV, p. 1422; Londres, 1625. — Antonio de Herrera, *Descripcion de las Indios occidentales*, etc.; Madrid, 1730. — Juan do Torqnemada, *Monarchia indiano*, 1[re] partie, liv. V, chap. 64; *De lo Tarnado y nuevo descubrimiento que el capitan Pedro-Fernandes de Quiros hiço à la parte austral y incognita* en este ano do 1605, en demanda de las islas que llaman Salomon; Madrid, 3 vol. pet. in-fol., 1723 (collection Barcia). — Le président de Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes*; Paris, 2 vol. in-4°, 1556 et 1761. — Pingré, *Mémoire* sur le choix et l'état des lieux où le passage de Vénus du 3 juin 1769 pourra être observé, etc., et principalement sur la position géographique des îles de la mer du Sud; Paris, 1767. — George Forster, *A Voyage round the world*, etc., vol. 1[er], p. 259; London, 1771. — Fleurieu, *Découvertes des Français, en 1768 et 1769, dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, etc.; Paris, 1795. — Alexander Dalrymple, *Collection of the several voyages and discoveries in the south Pacific ocean*. — D. José Audia y Varela, Relation d'un voyage à l'île d'Amat (Tahiti) et aux îles voisines, exécuté en 1774 par ordre de D. Manuel de Amat y Junient, vice-roi du Pérou et du Chili. (Voy. le t. IV des *Mémoires de la Société de géographie.*) — James Burney, *A chronological history of the discoveries in the south sea*; London, 5 vol. in-4°, 1803 to 1617. — Guillaume Knight, *Mundus alter et idem sive terra oustrolis longis itineribus peregrini Academici nuperrime perlustrato*; Francfort, in-12, 1604. — Calancha, *Coronica moralizodo de S. Augustin en el Peru*; in-fol., 1639. — Jacob Roggewen, *Twe Joorige reyze rondom de wereld*, ter nades ontdekcinge der onbekende, etc.; Dordrecht, in-4°, 1728. — M. de B., *Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes occidentales des Provinces-Unies, aux terres australes*; la Haye, 3 vol. in-12, 1739. — Fréville, *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud*, en 1767, 1768, 1769 et 1770; Paris, 2 vol. in-8, 1774. — De Surville, *Relation d'un voyage dans les mers australes et pacifiques* (1769-1773); manuscrit gr. in-4°, au dépôt de la marine. — James Cook, *A Voyage towards the south pole and round the world*, performed in the years 1772, 1773, 1774, 1775; London, 2 vol. gr. in-4°, 1777. — D. J. Guzman y Manrique, *Viage de E. Warthen a las tierros incognitas oustrales*, y al pays de las minas; Madrid, 4 vol. in-8, 1778. — De Kerguelen, *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes*, faits en 1771, 1772 et 1773, etc.; Paris, in-8, 1781. — La Pérouse, *Voyage autour du monde*, rédigé par M. L.-A. Milet-Mureau; Paris, 5 vol. gr. in-4°, 1797. — De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Voyage de d'Entrecasteaux*, envoyé à la recherche de la Pérouse; Paris, 3 vol. in-4°, 1807. — Krusenstern, *Reise um die welt*, in den iahren 1803, 1604, 1805 und 1806; Saint-Pétersbourg, 3 vol. in-4°, 1810, 1611-1614. Traduction française: *Voyage autour du monde*; Paris, 3 vol. in-8, 1821. — W. Ellis, *Polynesian researches*; London, 2 vol. in-8, 1629. — Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde* sur la frégate *la Vénus*, pendant les années 1836-39; Paris, 9 vol. in-8, 1840. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, pendant les années 1826, 27, 26, 29; Paris, 10 vol. in-8, 1833. — A.-J. Moerenhout, *Voyage aux îles du Grand Océan*; Paris, 2 vol. in-8, 1837. — Ch. Wilkes, *Narrative of the United States exploring expedition*; 10 vol. gr. in-8, 1838 à 1843. — H. Lutteroth, *O'tahiti, histoire et conquête*; Paris, in-8, 1843. — Desgraz, *Ile Tahiti*; Paris, 2 vol. in-6, 1845. — *Rovings in the Pacific from 1837 to 1849 with a glance of California, by a merchant long resident in Tahiti*; London, 1855, 2 vol. in-6. — E. de Bovis, *De la société tahitienne à l'arrivée des Européens.* (Voy., pour cet excellent travail, la *Revue coloniale*, année 1856.)

PYRARD DE LAVAL,

VOYAGEUR FRANÇAIS.

[1601-1608.]

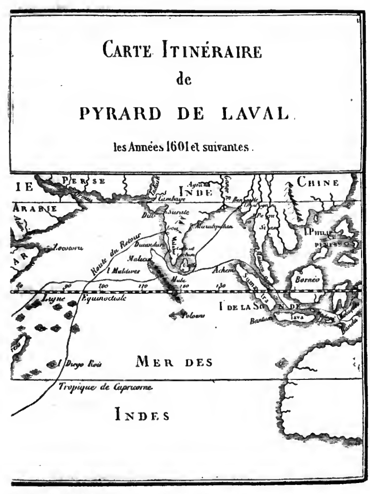


Carte itinéraire extraite du *Voyage de*

En 1601, des marchands de Saint-Malo, de Laval et de Vitré, formèrent une compagnie dans le but de faire le commerce direct avec les Indes orientales, qui n'étaient encore explorées, à cette époque, que par les Portugais et les Espagnols. Ils équipèrent deux navires, l'un de 400 tonneaux, nommé *le Crois-*

sant, l'autre de 200, nommé *le Corbin*. Ils choisirent pour chef de l'expédition un sieur la Bardelière, et pour son second le sieur François Grout du Clos-Neuf. Tous deux étaient habitants de Saint-Malo. La Bardelière monta *le Croissant*, qui, suivant le langage du temps, était le navire amiral, ou ce que les Espagnols et les Portugais appelaient la capitane. François Grout commandait le plus petit navire, *le Corbin*, avec le titre de lieutenant ou de vice-amiral.

Ce fut aussi sur *le Corbin* que s'embarqua Pyrard de Laval, « n'étant pas moins désireux, comme il le dit lui-même, de voir et d'apprendre que d'acquérir des biens. »



Pyrard de Laval; édition de 1679.

Le Croissant et *le Corbin* partirent de Saint-Malo le 18 mai 1601.

Le 3 juin, on traversa les Canaries (¹).

(¹) Voy. sur les Canaries la relation de Bethencourt, au commencement de notre troisième volume.

Le 12 et le 13 du même mois, on passa devant les îles du cap Vert.

Le 14 juillet, les deux navires étaient en présence de *Sierra-Leone*.

Le 30 août, on aborda à l'île d'Annobon, dans le golfe de Guinée. Les Portugais, qui étaient les maîtres de l'île, attirèrent six des officiers français dans un piége : il y eut un engagement ; le lieutenant du *Corbin*, nommé Thomas Pepin, de Saint-Malo, fut blessé mortellement. Malgré cet état d'hostilité avec les habitants d'Annobon, les deux navires restèrent six ou sept semaines dans la rade pour se reposer et y refaire les provisions.

Le 16 octobre, on mit à la voile.

Le 17 novembre, on toucha à l'île Sainte-Hélène. « Nous trouvâmes sur l'autel de la chapelle, dit Pyrard, plusieurs billets qui donnaient avis que les Hollandais y avaient passé. »

Le 26 novembre, on s'éloigna de Sainte-Hélène, et l'on fit voile vers le cap de Bonne-Espérance.

Le 27 décembre, vers minuit, par une nuit orageuse, on passa près de terre, et, au point du jour, on reconnut que l'on avait passé le cap d'Espérance ; on était en face de celui des Aiguilles.

Ce fut seulement le 19 février 1602 que *le Croissant* et *le Corbin* arrivèrent à la côte de Madagascar, qu'on appelait alors l'île Saint-Laurent. On jeta l'ancre dans la baie de Saint-Augustin.

On fit un très-long séjour dans cette île, et Pyrard donne une description intéressante du paysage et des mœurs des habitants, qui, du reste, avaient déjà été fréquemment visités.

Le 15 mai, on leva les ancres, et le 23, on aborda à l'île Mohilla, l'une des quatre îles principales de l'archipel des Comores. Après quinze jours de repos, on se remit en route.

Ici nous laissons raconter par Pyrard lui-même son naufrage et son séjour forcé aux îles Maldives. Il y a peu d'années, il était encore le seul voyageur qui fût consulté et cité avec confiance au sujet de cet archipel singulier (¹). Les *Instructions nautiques* du capitaine anglais Robert Moresby, publiées depuis 1836, et traduites en français par M. Daussy, ingénieur hydrographe en chef (voy. la Bibliographie), sont le premier document d'une sérieuse importance sur les Maldives que l'on trouve, à plus de deux siècles de distance, parmi tous les écrits des explorateurs européens dans la mer des Indes (²).

(¹) « On ne peut que partager l'opinion de Duval, l'un des derniers éditeurs, lorsqu'il dit que la relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus agréables que l'on puisse lire. Il y a, s'écrie-t-il, des aventures si extraordinaires, qu'elles passeraient pour des incidents de roman si l'on n'était pas persuadé de la sincérité de l'auteur, qui, n'étant pas homme savant, avait eu la précaution de prendre les avis des plus savants hommes de son temps. Quiconque a lu les voyages de Pyrard confirme ce renseignement. Il faut qu'il ait eu une mémoire prodigieuse pour s'être souvenu de tout ce qui lui était arrivé durant un si grand nombre d'années, et dans les divers pays où il était allé. Il n'avait pas fait beaucoup d'études ; mais son bon sens, son esprit observateur et sa sincérité l'ont mis à même de donner un livre excellent. Des voyageurs anglais qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont, par leur récit, confirmé son témoignage. » (Eyriès, *Biographie universelle*.)

(²) L'archipel des Maldives était naturellement connu depuis longtemps déjà par les voyageurs arabes, qui les désignaient sous le nom de *Robaihat*. Comme aujourd'hui, on tirait de ces îles les coquillages-monnaies ou cowries *(Cypræa moneta)*. Les Maldives sont mentionnées par Cosmas, au sixième siècle (voy. notre tome II, p. 27); par les deux Mahométans, au neuvième siècle (voy. notre tome II, p. 99); par Aboul-Féda, au quatorzième siècle. Le célèbre voyageur Ibn-Batouta résida dans cet archipel, au quatorzième siècle, et il en a longuement parlé, comme on le verra dans une des notes suivantes.

En 1512, un nommé Simon d'Andrade avait été jeté par une tempête sur les Maldives. Vers la fin du même siècle, J. Davis les remarqua sur sa route. (Voy. Purchas et Harris.) Les Portugais cherchèrent à y fonder un établissement, mais sans succès. En 1777, un Français fit aussi naufrage sur une des Maldives.

La reconnaissance des îles Maldives a été commencée en 1834, d'après les ordres du gouvernement de Bombay, et terminée en 1836. Le capitaine Robert Moresby commandait *le Bénares*. Il était aidé par le lieutenant Frederick-Thomas Powell, qui montait le schooner *le Tigre-Royal*. Plusieurs autres officiers de la marine de l'Inde prêtèrent leur assistance avec zèle : c'étaient MM. Robinson, Young et Jonhstone, lieutenants ; Lynch, Jones, Parker, Fleming, Riddle, Christophe Macdonald, King et Hord, midshipmen ; ainsi que M. Boyce, commissaire, et le docteur Campbell, chirurgien. Par suite de l'effet pernicieux du climat des Maldives, on a eu à déplorer la perte de trois personnes : MM. Riddle et Fleming, midshipmen, et Campbell, chirurgien.

Avant le capitaine Moresby, deux officiers de la marine française avaient déjà recueilli des renseignements géographiques et hydrographiques précieux sur les Maldives ; M. de Bougainville, commandant de la frégate *la Thétis* (en 1824) ; M. Fabre, commandant de la corvette *la Cherrette* (en 1828).

Depuis le capitaine Moresby, en mars 1843, M. Barbot de la Trésorière, capitaine de la corvette *la Blonde*, attachée à la station de Bourbon, reçut du gouverneur de cette colonie la mission de se rendre à Pondichéry, et de visiter en passant les Maldives. Il séjourna du 9 au 12 avril de cette année sur l'atoll (groupe d'îles) de Poulha-Moluque. A son retour, il remit au gouverneur un rapport où se trouvent quelques renseignements dignes d'intérêt.

On aura l'occasion de vérifier, à l'aide des notes empruntées à Moresby et à d'antres navigateurs, que Pyrard de Laval, mis en suspicion par quelques auteurs récents, est, au contraire, remarquable autant par sa fidélité que par la sagacité de ses observations.

RELATION DE PYRARD DE LAVAL.

Naufrage pitoyable du navire *le Corbin*, où était l'auteur, sur les bancs des Maldives. — Comment les hommes se sauvèrent en une île avec beaucoup de peine.

Le premier jour de juillet 1602, étant à la hauteur de 5 degrés de la ligne équinoxiale de la bande du nord, le temps étant fort beau, et ne faisant ni trop calme ni trop de vent, au point du jour, nous aperçûmes que *le Croissant* n'avait plus son grand bateau qu'il traînait derrière lui depuis l'île de Saint-Laurent, où on l'avait fait fort bien accommoder pour s'en servir au lieu de patache; car il avait été arrêté dès Saint-Malo, entre notre général et la compagnie des marchands, de faire une patache en la plus prochaine terre où nous descendrions au delà du cap de Bonne-Espérance.

C'est une chose bien nécessaire pour les grands voyages d'avoir une patache, afin d'envoyer reconnaître les endroits qu'on ne connaît pas, de prendre terre quand l'occasion s'en présente, même d'entrer jusque dans les rivières où un grand navire ne pourrait pas aller et n'oserait pas s'y hasarder. Je remarque exprès la perte du grand bateau qui servait de patache et la faute de n'en avoir point fait; d'autant que si cela eût été, *le Croissant* eût pu sauver les hommes de notre navire.

Incontinent après nous reconnûmes de fort loin de grands bancs, qui entouraient un nombre de petites îles, entre lesquelles nous aperçûmes aussi une petite voile. Cela fit qu'ayant aussitôt abordé notre général, nous l'avertîmes que nous ne voyions plus son galion. Mais on nous dit que la nuit passée un grand coup de mer l'avait empli d'eau et avait rompu la corde à laquelle il était attaché et amarré, et qu'il l'avait coulé à fond, ce qui était, comme j'ai dit, une grande perte et une grande incommodité. Après quoi le maître de notre navire, qui seul parlait en ces occurrences, parce que le capitaine et le lieutenant étaient malades, et notre pilote qui était Anglais ne parlait pas français, lui demanda quels bancs et quelles îles c'étaient qui paraissaient; le général et son pilote répondirent que c'étaient les îles appelées *de Diego de Rois*; et toutefois nous avions laissé ces îles de Rois 80 lieues en arrière vers l'ouest (¹).

Il y eut lors une grande contestation entre ceux du *Croissant* et les nôtres sur la reconnaissance de ces bancs et de ces îles; car notre capitaine, notre pilote, notre maître et contre-maître, soutenaient que c'étaient les Maldives, et qu'il s'en fallait donner de garde, et notre général et son pilote opiniâtraient le contraire. Même nous vîmes de petites barques qui semblaient vouloir nous aborder pour piloter, comme j'ai depuis appris d'eux, lesquels notre général n'attendit pas, les méprisant assez indiscrètement.

Toute la journée se passa en cette dispute, tenant toujours notre route, et étant les uns près des autres, jusqu'à ce que, le soir étant venu, notre navire, comme c'est la coutume, alla passer aval le vent, pour donner le bonsoir au général, et pour prendre de lui l'ordre qu'il fallait tenir la nuit. Lors, le maître de notre navire demandant si le passage était ouvert, le général lui dit que oui, et qu'il crût certainement que c'étaient les îles de Rois et non d'autres; toutefois, parce que ce passage lui était inconnu, et craignant qu'il n'y eût d'autres bancs ou rochers devant nous, le meilleur était, quand la nuit serait close, de mettre le cap en l'autre bord, et courir à l'ouest jusqu'à minuit, et après minuit qu'il fallait retirer et remettre le navire comme auparavant, et courir à l'est pour arriver au point du jour au même lieu où on était pour lors, ou un peu plus avant, afin de ne pas avancer chemin la nuit, et ne se pas perdre sans reconnaître.

Le capitaine, qui était fort malade, me chargea d'avertir de sa part le maître et le contre-maître qu'ils fissent bon quart, et qu'il tenait certainement que nous étions en un lieu bien dangereux, à la

(¹) Pyrard de Laval veut parler de l'île Rodriguez ou Diego-Ruyz, et des autres îles Mascareigues, à l'est de Madagascar.

vue des Maldives, nonobstant l'opinion du pilote du *Croissant*. L'intention de notre général était de passer par le nord des Maldives, entre la côte de l'Inde et la tête des îles. Mais, tout au contraire, nous allions droit dans le milieu nous y embarrasser. Les pilotes disaient assez qu'ils s'en donneraient de garde; car tous ceux qui font état de naviguer en ces endroits-là doivent craindre et fuir ces écueils et ces bancs dangereux de 100 lieues loin, s'il y a moyen; autrement il y a grand hasard de passer entre ces îles sans y faire naufrage ([1]).

Mais le malheur nous talonnait de si près, que nonobstant la prévoyance de notre capitaine, qui eût pu remédier à l'ignorance des autres, ce qui n'était point encore arrivé dans tout le voyage, chacun était profondément endormi cette nuit-là, même ceux qui avaient charge de veiller pour les autres.

Le maître et le contre-maître étaient ivres; le feu qu'on tient d'ordinaire à la poupe pour voir et pour éclairer à la boussole s'éteignit, d'autant que celui qui tenait le gouvernail pour l'heure, et qui avait aussi le soin du feu, s'endormit, avec le page ([2]) qui l'accompagnait, comme c'est la coutume que le marinier qui gouverne a toujours un page du navire près de lui. Et, qui pis est, on fit tourner le navire à l'est trop tôt de demi-heure ou trois quarts d'heure au plus. Tellement qu'en cet état, étant tous endormis, le navire heurta rudement et toucha par deux fois un banc, et comme au bruit on s'éveillait en sursaut, il toucha tout soudain une troisième fois et se renversa sur le banc. Je vous laisse à penser en quel état tous ceux du navire pouvaient être; quel piteux spectacle c'était que de nous; quels cris et quels gémissements furent jetés, comme de personnes qui se sentent perdues et échouées la nuit sur une roche au milieu de la mer, n'attendant qu'une mort toute certaine!

Les uns pleuraient et criaient de toute leur force, les autres se mettaient en prières, et d'autres se confessaient les uns aux autres, et, au lieu d'avoir un chef pour nous commander et pour nous donner courage, nous en avions un qui nous affligeait et qui augmentait notre pitié. Car il y avait un mois et plus qu'il ne s'était levé du lit; mais la crainte de la mort le fit incontinent lever tout en chemise et tout malade qu'il était, et il se mit à pleurer parmi nous.

Le navire étant à demi renversé, nous coupâmes les mâts pour l'empêcher de renverser davantage, et puis nous tirâmes un coup de canon pour avertir *le Croissant* qu'il eût à se retirer, de peur de se perdre avec nous Mais il n'en était pas en danger, d'autant qu'il était bien derrière et qu'il faisait bon quart. Nous estimions tous que le navire allait couler à fond, d'autant que nous ne voyions rien du tout que de grosses vagues passer par-dessus nous; comme de fait, il n'en fallait pas attendre autre chose si c'eût été un rocher que notre navire eût heurté.

Trois quarts d'heure après ou environ, l'aube du jour parut, par le moyen de quoi nous reconnûmes les îles voisines, à cinq ou six lieues de distance, au delà des bancs, et *le Croissant* qui s'en allait à notre vue et fort proche de nous, sans nous pouvoir secourir. Notre navire tenait ferme sur le côté, et, s'étant échoué sur un banc, il pouvait encore ainsi durer quelque peu de temps, car le banc était de pierre et non pas de sable, auquel cas le navire se fût tout à fait renversé, et, s'enfonçant dedans, nous eussions été tous noyés.

Cela nous donna quelque espèce de consolation et nous fit venir le courage d'essayer, par quelque moyen que ce fût, de sauver nos vies et de tâcher à prendre terre, encore qu'avec tout cela il y avait peu d'espérance, vu le long espace de mer qu'il fallait passer auparavant que d'aborder, et encore, après cela, nous courions hasard d'en être empêchés et d'être tués par ceux du pays. Il fut donc avisé d'accoutrer quelque chose propre pour nous porter, parce que nous n'espérions pas pouvoir tirer le galion ou bateau. On prit des mâtereaux, des verges et de grosses pièces de bois que l'on nomme antennes, qui, étant de côté et d'autre des navires, sont propres à faire des vergues ou mâtereaux, quand on en a à faire; et pour ce qu'elles ne sont que pour subvenir au besoin, on leur donne ce nom d'antennes; mais étant mises en œuvre de mâtereaux ou de verges, on leur en donne le nom, et on les appelle mâtereaux ou verges de beille, qui veut dire de surcroît. On lia donc cela ensemble en forme d'une grande claie, et par-dessus on y cloua plusieurs planches et plusieurs tables tirées du dedans du

([1]) On n'a plus à éprouver ces craintes, grâce aux cartes et aux instructions de Robert Moresby. (Voy. la note 2 de la p. 240, et la carte, p. 252.)

([2]) Le mousse.

navire; on appelle cette manière de claie une *panguaye*. Cela était suffisant pour nous porter tous facilement, et encore pour sauver une grande quantité de bagages et de marchandises.

Nous fûmes à travailler après cette claie ou panguaye, tout ce que nous étions et de toute notre force, depuis le point du jour jusque sur les deux ou trois heures après midi. Mais tout notre travail fut inutile, parce qu'il fut du tout impossible de la passer au delà des bancs et de la mettre à flot; ce qui nous faisait perdre tout courage et toute espérance, d'autant même que, comme j'ai dit, il y avait peu d'apparence d'avoir le galion, qui était bien avant dans le navire, sous le deuxième pont, et, tous les mâts étant coupés, il n'y avait point de moyen de mettre ni d'attacher aucune poulie pour l'enlever; davantage, la mer était si grosse et si orageuse que le louësme (¹) et les vagues passaient par-dessus tout le navire de la hauteur d'une pique et plus, et il fallait à tout moment recevoir toute cette eau sur nous. Outre cela, la mer étant si fâcheuse (car nous voyions venir avec impétuosité le louësme, de plus de deux lieues, se rompre avec un bruit horrible contre ces bancs et ces rochers), le galion n'eût pas résisté à cette violence.

Sur ces entrefaites, nous aperçûmes une barque qui venait de ces îles et tirait vers nous, comme pour nous reconnaître; mais elle ne s'approcha point que de demi-lieue. Ce que voyant l'un des nôtres, qui nageait le mieux, il se mit à la nage et l'alla trouver, suppliant par toutes sortes de signes et de cris les hommes qui étaient dedans de nous secourir et de nous assister; mais ils n'en voulurent rien faire, quelque instance qu'il en fît, tellement qu'il fut contraint de s'en revenir avec beaucoup de peine et de péril. Nous ne savions que juger de cette inhumanité et de cette barbarie; mais j'ai, depuis, appris qu'il était étroitement défendu à toutes sortes de personnes d'aborder ni d'approcher d'aucun navire perdu, si ce n'est par le commandement du roi ou qu'il se rencontrât des officiers du roi proche du lieu, lesquels, en ce cas, peuvent sauver les hommes et en donner promptement avis au roi.

Toutes choses nous faisant désespérer de notre vie, nous essayâmes de tirer le galion, à quoi nous travaillions à qui mieux mieux, comme on avait fait le matin après la claie. Enfin, ayant tiré dehors ce galion avec toutes les peines du monde, chacun se mit en devoir et fit tout son possible pour le raccontrer et pour le mettre en état de nous servir, d'autant qu'il était tout ouvert et tout cassé des coups de la mer et des flots. Mais la nuit survint auparavant qu'il fût entièrement prêt; de sorte que nous demeurâmes la nuit suivante sur le bord du navire, dans cette misère et dans cette affliction, et parmi tant d'incommodités et de dangers, le navire étant quasi tout plein d'eau et les flots passant d'ordinaire pardessus notre tête, qui nous mouillaient incessamment.

Le lendemain, troisième juillet 1602, au matin, nous nous mîmes à la nage pour passer le galion au dedans des bancs, ce que nous fîmes avec beaucoup de travail et de hasard. L'ayant passé, nous nous embarquâmes tous dedans, après avoir pris des épées, des arquebuses et des demi-piques. En cet équipage, nous tirions vers les îles; mais notre galion, qui était assez mauvais, étant encore beaucoup chargé, faisait grande eau. Davantage, il pensa être renversé cinq ou six fois par le vent et par les flots, qui étaient grandement violents. Enfin, après bien des appréhensions et bien de la fatigue, nous abordâmes à toute peine à une des îles, nommée *Pouladou* (²).

De ce qui arriva aux hommes qui s'étaient sauvés après la perte du vaisseau appelé *le Corbin*.

Lorsque nous fûmes arrivés à bord, les habitants, qui nous attendaient, ne nous voulurent jamais permettre de prendre terre que premièrement nous ne fussions désarmés par eux. Tellement que, nous étant rendus à la discrétion de ces insulaires, ils nous laissèrent enfin descendre, puis tirèrent à sec

(¹) Ce mot ne se trouve dans aucun glossaire. M. Jal, que nous avons consulté, pense qu'il doit avoir le sens de *houle*, ou celui de *grande lame de fond*, ou peut-être enfin de *ras de marée*. M. le docteur Roulin croit que c'est une imitation incorrecte du mot anglais *whelm* (ouelm), qui signifie « couvrir d'eau une surface, » et que nos marins des bords de la Manche avaient adopté dans le sens de *spoon-drift* : « embrun, écume des lames chassées par le gros vent, et pendant sa durée. »

(²) Pyrard dit plus loin : « Le premier (canal) à prendre du côté du nord est celui où nous nous perdîmes, à l'entrée, sur le banc de l'atolon de *Malos-Madou*. »

notre galion et en ôtèrent le gouvernail, les mâts et les autres appareils nécessaires, et les envoyèrent en d'autres îles voisines, où par même moyen ils firent retirer tous les bateaux de leur île, en telle sorte qu'il n'en demeura pas un seul. J'ai reconnu par ce commencement qu'ils étaient gens d'esprit et bien avisés, d'autant que leur île est petite et qu'elle n'a pas une lieue de tour; et ils n'étaient en tout que vingt ou vingt-cinq habitants : de manière qu'ils avaient à craindre que, descendant avec des armes en plus grand nombre qu'eux, nous ne nous fussions rendus maîtres de l'île et emparés de leurs bateaux; ce qui nous eût été fort facile, si on eût su leur faiblesse; mais, comme j'ai dit, ils y donnèrent bon ordre.



Carte de l'île des Maldives où Pyrard aborda (atoll Mablos-Madou méridional). — D'après Dalrymple. (Voy. plus loin la carte des Maldives.)

Étant descendus, on nous mena tous ensemble en une loge au milieu de l'île, où on nous donna quelques fruits, cocos et limons. Là vint le seigneur de l'île nommée *Ibrahim* et *Pouladou-Quilague*, qui paraissait fort âgé et savait quelques mots de la langue portugaise; par le moyen de quoi il nous interrogeait et nous questionnait de diverses choses. Après cela, ses gens nous fouillèrent et nous ôtèrent tout ce que nous portions, disant que le tout appartenait à leur roi, dès qu'un navire était brisé et avait fait naufrage. Ce seigneur de l'île était grand seigneur et, comme j'ai appris depuis, proche parent du roi chrétien des Maldives, qui est à Goa (¹). Voyant que nous portions une pièce d'écarlate, il nous demanda ce que c'était. Nous lui répondîmes que nous l'avions apportée pour la présenter au roi, et, encore que tout ce qui était dans le navire fût à lui, néanmoins elle avait été apportée pour la lui présenter plus entière, craignant qu'elle ne se fût gâtée par la mer ou du tout perdue. Aussitôt qu'on eut entendu que c'était pour le roi, il n'y eut pas un des habitants qui fît contenance de la prendre ni d'y toucher, non pas seulement de la regarder. Il fut toutefois avisé entre nous d'en couper un morceau, comme de deux ou trois aunes, et d'en faire un présent à ce seigneur de l'île, en espérance de recevoir quelque meilleur traitement. Il la prit et nous remercia avec beaucoup de caresses, mais il nous fit aussi promettre de n'en rien dire à personne, autrement qu'il aimerait mieux mourir que de l'avoir prise. Bientôt après, entendant dire qu'il venait des officiers du roi, il se ravisa et nous la rendit, priant de ne pas dire qu'il l'eût seulement maniée. Mais toutefois le roi le sut enfin, six mois après, et en fut en colère contre lui, et il l'eût mandé, n'eût été qu'il était malade à l'extrémité de la maladie dont il mourut, âgé de soixante-quinze ans.

Ayant donc été dans cette loge l'espace d'un jour, ils prirent le maître de notre navire avec deux mariniers, et les menèrent au roi, à 40 lieues de là, en une autre île nommée Malé, qui est l'île capitale d'où toutes les autres dépendent, et où il fait sa demeure. Le maître de notre navire porta avec lui la pièce d'écarlate, qu'il présenta au roi, et fut assez bien reçu et logé dans l'enclos du palais; ce qu'il ne faisait pas tant pour lui faire faveur et honneur que pour s'assurer de sa personne, ainsi que depuis j'ai reconnu leur défiance.

Le roi envoya aussitôt son beau-frère avec plusieurs soldats, en des barques, pour aller à notre navire échoué et en tirer tout ce qu'on pourrait. C'était le frère de la grande reine, et il se nommait *Ranabandery-Tacourou* en sa dignité, et de son propre nom Mouhamède. Étant arrivé en l'île de Pouladon, où nous étions, on nous traita mieux, à l'occasion de sa venue, et on nous menait souvent dans leurs barques au navire, pour leur aider à en tirer les marchandises, les hardes et tous les appareils. Mais ils se moquaient des avis que nous leur pouvions donner, car ils en avaient de meilleurs. Et de fait, pour aller au navire de dessus le banc, d'autant que, comme j'ai dit, il était impossible que les barques et les bateaux y pussent aller, ils attachèrent un câble qui tenait d'un bout au navire, et qui, de l'autre, était attaché sur le banc à une grosse roche : ainsi, tenant cette corde avec une main, on pouvait aller et venir sûrement de dessus le banc au navire sans aucun danger; quoi faisant, le lonësme vous passait

(¹) Les Maldives dépendent actuellement de Ceylan, et le rajah ou sultan communique deux fois l'année avec l'agent du gouvernement, à la Pointe-de-Galle.



Fragment de la carte des Maldives représentant l'atoll Mahlos-Madou. — D'après Moresby. (Voy. la carte générale des Maldives, p. 253.)

seulement dessus la tête, et ne vous pouvait pas renverser ni vous emporter. Au reste, ils avaient une fort belle invention pour tirer facilement les canons et les autres choses pesantes, encore qu'elles fussent tout au fond. Ainsi, ils tirèrent, durant divers jours, les marchandises de notre navire, et les portèrent au roi ; mais auparavant, le beau-frère du roi, qui avait cette commission, nous divisa les uns d'avec les autres, et en distribua quelques-uns aux îles circonvoisines (le plus grand nombre toutefois demeura à Pouladou, qui est l'île où premièrement nous étions descendus), et, en s'en retournant, il mena avec lui notre capitaine, tout malade qu'il était, avec cinq ou six. Il fut présenté au roi et bien reçu ; même le roi promettait de lui équiper une barque pour le mener à Achen, en l'île de Sumatra, où était allé notre général. Et je ne sais pas s'il eût enfin tenu sa parole; mais notre capitaine mourut en l'île de Malé, demeure du roi, environ six ou sept semaines après. A tous les voyages qu'on venait au navire, on emmenait toujours quelqu'un des nôtres en même sorte.

Quant à moi, le beau-frère du roi, divisant mes compagnons, m'ôta d'avec ceux de Pouladou et me mena avec deux autres en une petite île nommée Paindoué(¹), distante de Pouladou d'une lieue seulement, où il n'y avait pas plus de peuple qu'en l'autre. Là, mes deux compagnons et moi fûmes assez bien reçus du commencement, et nous eûmes des vivres suffisamment, à l'occasion de ce seigneur qui nous y menait. Mais quand les habitants virent que nos compagnons qui étaient aux îles avaient de l'argent, ils se résolurent de ne nous plus rien donner pour vivre. Mes deux compagnons et moi, nous fûmes réduits à la plus grande misère qu'on puisse imaginer. Tout ce que nous pouvions faire était de chercher des limaces de mer sur le sable pour manger, et quelquefois, par rencontre, quelque poisson mort que la mer jetait à bord, puis nous les faisions bouillir avec toutes sortes d'herbes à nous inconnues indifféremment, y ajoutant, pour saler, un peu d'eau de mer; et si, par hasard, nous pouvions attraper quelque citron, nous y en mettions. Il se passait des jours que nous ne trouvions chose quelconque.

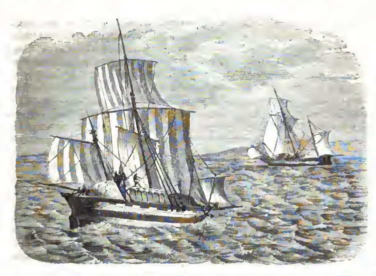
Nous fûmes dans cette extrémité assez longtemps, jusqu'à ce que les habitants, reconnaissant que nous n'avions point d'argent, et ayant, comme il est à croire, quelque espèce de commisération, commencèrent à nous être un peu moins farouches et moins barbares, d'autant qu'auparavant la plupart d'entre eux, toutes les femmes et les petits enfants, se cachaient de nous et nous fuyaient comme des monstres; de sorte qu'ils ne nous permettaient pas d'aller dans leurs villages et dans leurs maisons. Même ils se servaient de nous pour faire peur et pour menacer leurs petits enfants. Enfin, ayant reconnu qu'ils devenaient de jour en jour moins étranges en notre endroit et beaucoup plus traitables, nous nous mîmes à les accoster et à nous offrir à faire tout le service auquel on nous voudrait employer; ce qu'ils acceptèrent.

Pour moi, ils m'emmenaient souvent en leurs bateaux, à la mer et aux autres îles voisines, pour leur aider à aller querir des cocos, et aussi à pêcher, et quelquefois je fus employé à d'autre sorte de travail en terre; en récompense de quoi ils me donnaient part à leur poisson, quand j'avais été pêcher, et, pour tout autre ouvrage, des cocos, du riz, du mil et du miel. Mes compagnons, de leur côté, faisaient leur possible pour gagner semblablement quelque chose, car ils ne prenaient que moi pour aller pêcher, je ne sais pas pour quelle raison, et puis nous rapportions tout en commun et nous en vivions; tellement que nous étions réduits à ce point que, pour du poisson et des cocos, nous faisions toutes les choses les plus viles et les plus mécaniques qu'on saurait dire, et les travaux les plus pénibles; bref, pour dire en un mot, cela même que leurs esclaves ne voulaient ou ne pouvaient faire. Quant au logement, nous nous retirions, le jour pendant la pluie et la nuit pour dormir, sous une loge de bois qui était sur le bord de la mer, qu'on avait dressée peu auparavant pour y faire un bateau. Par ce moyen, nous y avions bien le couvert par-dessus, mais par les côtés elle était tout ouverte.

Pendant que je travaillais ainsi pour avoir de quoi vivre, je m'efforçais de retenir et d'apprendre la langue du pays le plus qu'il m'était possible; ce que tous mes compagnons méprisaient, disant qu'ils n'avaient que faire d'apprendre cette langue, particulière à ces îles, et qu'ils espéraient qu'on les enverrait enfin à Sumatra trouver le général, comme le roi l'avait promis à notre capitaine, et comme ceux des îles nous le disaient. Je ne désespérais de rien, mais la crainte que j'avais que cela n'arrivât pas me faisait résoudre à tout. Joint que, voyant la peine en laquelle nous étions tous, j'essayais d'apprendre la

(¹) Paddi-Pholo?

langue, pour m'en servir à propos, ce qui m'a grandement aidé. Aussi, ayant ce dessein-là, l'occasion se présenta de savoir plus tôt et plus facilement cette langue; car le seigneur de l'île de Paindoué, nommé *Aly-Pandio-Atacourou*, où nous étions trois, qui était fort noble et parent du roi à cause de sa femme, voyant que je m'efforçais d'apprendre leur langue, m'en estima davantage et me prit en affection. Et, à la vérité, je tâchais de tout mon pouvoir à me rendre complaisant et agréable envers lui et sa femme et envers tous ceux de l'île, en leur obéissant en tout et partout. Il était fort honnête et courtois. Il était savant et curieux, et même bon pilote, et il avait eu les boussoles et les cartes marines de notre navire, dont il me demandait bien souvent des raisons, d'autant que celles qu'ils ont sont faites d'autre façon [1]; bref, pour l'ordinaire, il était bien aise que je fusse en sa compagnie, pour l'entretenir et pour



Caboteurs de l'archipel des Maldives [2]. — D'après le capitaine Paris.

répondre sur tout ce qu'il me demandait de nos mœurs et de nos façons de faire. Cette conversation ordinaire, jointe à la peine que j'y prenais, me fit bientôt apprendre beaucoup du langage du pays. Cela rendit ce seigneur bienveillant en mon endroit de plus en plus, et fut cause que je commençai à n'être pas du tout si misérable qu'auparavant, ayant souvent, par sa libéralité, des vivres davantage.

Cependant les gens du roi venaient de jour en jour pour tirer encore de notre navire tout ce qu'on pourrait, principalement le plomb dont il était doublé, qu'ils prisent fort en ce pays-là, et jusqu'aux clous et au bois qu'ils purent avoir. Ainsi allant et venant, ils emmenaient toujours peu à peu quelques-uns des nôtres, qui étaient fort aises d'y aller, et ceux qui avaient encore de l'argent en donnaient pour cet effet. On nous disait que le roi devait donner une barque à notre capitaine, et que, quand elle serait prête, on nous emmènerait tous. Sur cette espérance, tous nos gens mouraient, les uns après les autres.

[1] On trouve dans plusieurs de ces îles des écoles de navigation; on y construit des instruments nautiques tels que l'astrolabe et le quart de cercle. J'ai vu avec beaucoup d'étonnement un sextant en bois qui avait été fabriqué par les insulaires avec un grand soin; ils avaient pris sur de vieux instruments la lunette et les miroirs. Ils copient nos tables nautiques en se servant ordinairement de nos chiffres, et traduisent dans leur langue les règles que l'on trouve dans nos traités de navigation. (Moresby.)

[2] Tous les bateaux des Maldives, grands et petits, sont construits en bois de cocotier; l'étrave, l'étambot, la quille, la membrure, le gouvernail, enfin les accessoires et les ornements, qui ne sont pas sans goût, sont en bois de parche. Pas un morceau de fer n'entre dans la construction. (Barbot de la Trésorière.)

Notre capitaine, le premier commis, le contre-maître et plusieurs autres étaient déjà morts. Le maître avait été le premier saluer le roi; mais il voulut retourner au navire pour prendre des habillements, ce qu'ils nous permettaient librement, d'autant qu'ils ne savaient qu'en faire et qu'ils n'étaient pas à leur usage. Quand donc le maître vit qu'on ne tenait point compte de nous venir querir ni de nous renvoyer, et que le capitaine était mort, il fit une entreprise pour se sauver, laquelle il conduisit secrètement un long temps, à l'insu de quelques-uns des nôtres, auxquels il ne voulait pas se découvrir. La seconde fois que je fus le voir, il m'en communiqua et il me témoigna du regret que je n'en pouvais être; mais il n'y avait point de moyen. Je lui disais que je ne croyais pas que son dessein pût réussir, d'autant que les insulaires se défiaient extrêmement de nous, et principalement de ceux qui étaient à Pouladou, où, à cause de cette défiance, ils ne laissaient point de bateaux ni de barques. De plus, les gens du roi avaient mis des soldats, tant pour prendre garde à nous que pour découvrir ceux des insulaires qui recevraient de l'argent des nôtres, pour après le leur faire rendre. Néanmoins, le maître conduisit si dextrement son entreprise qu'enfin il surprit la barque du seigneur de Paindoué, qui était allé à Pouladou voir son parent, comme j'ai dit lorsqu'il m'y mena par deux fois. Il avait si bien épié l'occasion qu'il en vint à bout en plein midi, lorsque les habitants de l'île s'en doutaient le moins. Tellement qu'ayant garni la barque d'eau douce et de cocos, dont il avait auparavant fait provision et qu'il avait secrètement cachés dans le bois, il s'embarqua, lui douzième, laissant encore huit des nôtres, quatre malades et quatre sains, à l'insu desquels il mit à la voile. Les habitants de l'île s'en aperçurent bientôt, mais ils n'avaient point d'autres bateaux pour courir après. Ils vinrent seulement avec un radeau qu'ils appellent *candoupatis*, dont je parlerai en son lieu, en donner avis à ceux de notre île; de sorte que nos gens eurent assez de loisir pour sortir des bancs auparavant qu'ils eussent trouvé des bateaux, et ils étaient déjà fort éloignés et hors de vue et de péril, quand les insulaires s'embarquèrent pour courir après.

Cette entreprise réussit à ceux qui s'en allèrent; mais cela fut cause que les huit qui restaient furent accablés de misère; car les soldats exercèrent sur eux, par vengeance, toutes les rigueurs qu'on saurait dire. Ils prirent ceux qui étaient en santé, les lièrent et les battirent étrangement, et enfin ils tirèrent d'eux tout ce qu'ils avaient d'argent et de vivres, puis ils vinrent aux malades et contraignirent les sains de les porter à la plage et rivage si proche de la mer que, quand la marée venait, elle leur mouillait les jambes, étant d'ailleurs exposés aux injures de l'air, au soleil et à la pluie, qui était fort fréquente en cette saison. Davantage, ils leur tinrent tant de rigueur qu'ils ne permettaient pas que ceux qui étaient en santé leur portassent seulement à boire de l'eau douce; car d'autre chose ils n'en avaient pas pour eux-mêmes. Et ainsi ces pauvres malades se roulaient à toute peine et se couchaient sur le visage pour manger l'herbe qui était sous eux; de sorte qu'ils leur trouvaient à toute heure de l'herbe en la bouche. Le lieutenant de notre navire, qui était de bonne maison de Saint-Malo, mourut en cette sorte. Des autres qui restèrent sains, il y en eut un que la nécessité ayant contraint de grimper, la nuit, à un arbre de cocos pour essayer d'avoir du fruit, chut du haut de l'arbre, qui était fort haut, et se tua, quoique auparavant il y eût monté diverses fois sans inconvénient. Ses compagnons qui demeurèrent souffrirent beaucoup, même ils mangeaient des rats, quand ils en pouvaient prendre.

Venue d'un seigneur portant commission du roi de l'île de Paindoué, lequel emmène enfin avec lui l'auteur.

Ce que j'ai raconté ci-dessus est l'état auquel nous avons été pendant trois mois et demi, depuis notre naufrage. Après ce temps-là, il vint un nommé *Assant-Caounas-Calogue*, grand seigneur, de la part du roi, pour achever de faire tirer de notre navire et d'emporter tout ce qui se pourrait, entre autres quelques canons de fer qui étaient demeurés et le reste du plomb et du fer, et aussi pour faire la recherche de l'argent que les habitants des îles avaient eu de nous. Il était assisté d'un autre seigneur, nommé *Oussaint-Rannamandy-Calogue*, qui a commandement sur tous les navires, barques, bateaux, maîtres des navires et mariniers.

A son arrivée, il fut reçu comme on a de coutume de recevoir les gens et les officiers du roi de qualité relevée qui vont de sa part. Je la vis faire en cette sorte. C'est que, de loin, la barque ou le bateau qu'ils

nomment *ody*, où est le seigneur, fait un signal avec une enseigne rouge, amène ses voiles, mouille l'ancre à une portée d'arquebuse de l'île. Alors le seigneur ou supérieur du lieu envoie reconnaître qui c'est, dont étant assuré, il donne ordre à sa réception et va au-devant, accompagné du plus grand nombre d'hommes et de barques qu'il peut, et il laisse seulement le *catibe* ou curé, avec quatre ou cinq des *mouscoulits* ou anciens de l'île. Ils chargent ces bateaux, les uns de cocos, les autres de bananes, de bétel et autres fruits dont l'île abonde, le tout bien dressé et arrangé dans des paniers et coussins blancs faits de feuilles de coco, qui sont faits exprès et qui ne servent que cette fois-là, comme ils font en toutes autres occasions. Car ces feuilles sont si communes, et eux si propres et si adroits à faire ces paniers, qu'ils ne s'en servent jamais deux fois; encore les font-ils de sorte que l'on n'en saurait ôter les fruits et les autres choses de dedans sans les couper et les mettre en pièces, lesquelles ils jettent.

En présentant cela, le seigneur de l'île entre le premier et salue l'autre, en disant : *Sallam alecon*, qui est leur salut commun, et, en se baissant, lui touche de sa main droite les pieds, puis la lève et la met sur sa tête, comme pour donner à entendre qu'il voudrait mettre sa tête sous ses pieds. Tous les autres qui le suivent en font de même, comme étant ses sujets, et portent tous ces présents deux à deux sur leurs épaules, avec un bâton au milieu duquel le présent est suspendu. Ils appellent ce salut et ce présent *vedon a rouespou*. Après cela, le seigneur de l'île fait sa harangue, et prie l'autre de descendre en terre et de lui faire l'honneur de prendre son logis, qui est préparé pour lui. Ce que l'autre fait, et celui-ci l'accompagne avec les siens. Tout cela fait, lorsque le seigneur veut descendre en terre, l'un des plus apparents d'entre les catibes ou mouscoulits vient lui présenter l'épaule, se tenant fort honoré de cette faveur, et lors l'autre se met sur ses épaules, comme s'il était à cheval, jambe deçà, jambe delà, et est ainsi porté à terre, et ils prennent bien garde qu'il ne se mouille les pieds, ce qu'ils tiennent à grand déshonneur [1].

Ce seigneur étant donc ainsi arrivé, toutes les cérémonies finies, il exécuta premièrement sa commission pour ce qui était au navire, et, quand il eut achevé, il alla en l'île de Pouladou, où il fit la recherche de ceux qui avaient eu de l'argent de notre navire.

Ces affaires furent faites en quinze jours que le commissaire du roi séjourna ès îles de Paindoué, Pouladou et autres circonvoisines. Le seigneur de Paindoué et le catibe, avec tous ceux de l'île qui m'affectionnaient, me présentèrent à lui et me recommandèrent étroitement. Ils croyaient tous que j'étais quelque grand seigneur par deçà, et je ne leur en ôtais pas l'opinion, voyant qu'elle me servait. Cette recommandation fut cause que ce seigneur, envoyé du roi, me prit en amitié, d'autant même qu'il voyait que je savais assez de leur langue pour m'expliquer et pour me faire un peu entendre, et que je prenais peine de l'apprendre tous les jours. J'ai remarqué qu'il n'y a rien qui m'ait tant servi et qui m'ait plus attiré la bienveillance des habitants, des seigneurs et du roi même, que d'avoir appris leur langue, et que c'était l'occasion pour laquelle j'étais préféré à mes compagnons et plus chéri qu'eux. C'était pourquoi, pendant qu'il fut en ces quartiers-là, il voulut toujours que je le suivisse et que je fusse ordinairement auprès de lui, tantôt en sa barque, au lieu où était le navire perdu, tantôt en diverses îles. Il me mena entre autres dans une petite île nommée *Touladou*, qui est voisine de 10 lieues, où il était allé voir une de ses femmes, et il prenait un grandissime plaisir à m'entendre.

Le jour devant qu'il s'en retournât, il me demanda si je voulais bien le suivre et aller à Malé, où le roi séjourne. Je lui dis que je le désirais il y avait longtemps. J'avais néanmoins tant de peur qu'il ne changeât d'avis que, le lendemain, je ne l'abandonnai en façon quelconque; tant qu'étant tout prêt à

(1) Le sultan des Maldives envoie tous les six mois aux différents atolls une ambassade qui apporte en présent les produits de l'île royale, et en reçoit d'autres en retour.

La présentation du *nakodah*, — c'est le titre de l'ambassadeur du roi dans les autres îles, — est toujours une scène très-réjouissante par la naïveté du cérémonial. Escorté à la maison du chef par une troupe de cavaliers de Ceylan, précédé de la musique des indigènes, il applique d'abord à son front les lettres royales, qu'il a portées jusque-là sur sa tête, dans un petit sac de soie cramoisie, puis les présente en s'agenouillant avec des saluts multipliés. Alors on amène les présents royaux, et l'ambassadeur, ayant été informé qu'il recevra une réponse et des présents en retour, est averti qu'il peut s'en aller. Alors il prend congé avec son escorte, et les intérêts de son auguste monarque ayant été ainsi protégés, on peut voir Son Excellence, aussitôt après, marchandant sur la rive des fruits et de l'huile de noix de coco. (Charles Prydham. Voy. la Bibliographie.)

s'en aller, un des soldats de sa suite le prit sur son épaule, comme c'est la coutume du pays; et, entrant dans la mer, le porta dans sa barque, d'où il m'appela et m'y fit aussi entrer. J'étais grandement aise de m'en aller; mais aussi je demeurais triste de quitter tant mes deux compagnons de Paindoué que ceux de Pouladou, qui étaient seulement restés au nombre de quatre et qui avaient résisté à toutes les misères. Lorsqu'ils me virent tous partir sans eux, ils se mirent à pleurer amèrement. Ce qu'apercevant ce seigneur, il me demanda, comme à leur truchement, ce qu'ils avaient à pleurer; et, lui ayant représenté la cause de leur affliction, il me commanda de les consoler et de leur dire de sa part qu'ils ne se tourmentassent point, que le roi les enverrait bientôt querir; et, pour lui, qu'il eût bien désiré de leur faire plaisir, mais qu'il ne l'osait et ne le pouvait faire sans très-exprès commandement du roi.

Arrivée de l'auteur en l'île de Malé, où il salue le roi. — Exécution à mort de quatre Français pour s'être voulu évader.

Nous arrivâmes le lendemain à Malé ([1]), où étant descendus, le seigneur s'en alla incontinent saluer le roi et lui rendre compte de son voyage, commandant à un de ses gens de me conduire en son logis. Il ne manqua pas, entre autres choses, de parler de moi; ce qui fut cause qu'à l'instant même il m'envoya querir par commandement du roi. Étant au palais du roi, j'y demeurai environ trois heures, en attendant. Sur le soir, on me fit entrer dans une cour où le roi était sorti pour voir tout ce qu'on avait apporté à ce dernier voyage de notre navire, à savoir, les canons, les boulets, les armes et les autres sortes de meubles de guerre et de marine, et il les faisait porter en son magasin, qui était là. On me dit que je m'approchasse, et lors je saluai le roi en la langue et à la mode du pays; ce que j'avais remarqué soigneusement en cet instant que je fus admis, et je m'en étais particulièrement informé auparavant. Cela

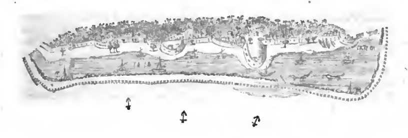
([1]) Malé, ou l'île du Roi, est de forme ovale; elle a un mille et demi de long et un mille de large. Le mât de pavillon est situé sur une des principales batteries, au centre, du côté du nord. Cette île a été autrefois entourée de murs avec des bastions. Les côtés du nord et de l'ouest sont les seuls qui soient aujourd'hui en assez bon état. Il y a plusieurs canons dans le bastion qui est auprès du mât de pavillon et du débarcadère. Le récif qui entoure les côtés nord et ouest est taillé à pic, comme un mur, du côté du large; il sert d'abri aux embarcations, qui sont mouillées dans le lagon, à côté les unes des autres. Une porte dans le mur, auprès du mât de pavillon, conduit au lagon et au débarcadère; elle est fermée pendant la nuit, au moyen d'une chaîne mise en travers. Le sultan et les chefs sont très-flattés quand un navire, en arrivant, salue de quelques coups de canon, qui lui sont rendus sur-le-champ. Alors l'émir el-Bahr, ou maître du port, vient à bord pour s'informer de la santé de l'équipage, afin d'éviter l'introduction des maladies dans la place, surtout de la petite vérole. On peut se procurer dans cette île de bonne eau, mais pas de vivres; les habitants des autres atolls n'ont pas la liberté de commercer avec les étrangers ailleurs qu'à Malé; tout le commerce se fait donc là. J'avais été autorisé par le gouvernement de l'Inde à chercher à établir un traité pour ouvrir le commerce avec les autres îles; mais le sultan et ses ministres n'ont jamais voulu y consentir. Il se fait un commerce considérable entre Malé et Calcutta, Chittagong, la Pointe-de-Galle et la côte de Malabar. Leurs bateaux ou navires portent de 100 à 200 tonneaux. Ils rapportent de l'Inde principalement du riz; quelques-uns de leurs plus grands navires en portent jusqu'à 7 000 sacs. Ils exportent des îles des noix de coco, de l'écaille de tortue, du poisson sec, des cordages, des cowries, qui servent de monnaie, et des nattes. Quelques petits bricks, appartenant aux habitants de Ceylan et de Chittagong, viennent tous les ans faire le commerce ici. Quelques-uns de ces navires sont commandés par des Anglo-Indiens, qui sont aussi armateurs. Les étrangers qui voudraient participer à ce commerce ne seraient pas bien reçus, et verraient une foule de difficultés venir entraver leurs affaires. La conduite des habitants envers les marins naufragés a toujours été très-bienveillante: aucun objet sauvé du naufrage n'a jamais été volé par eux. Les équipages ont été logés, et, si cela était nécessaire, nourris par les habitants, qui profitaient de la première occasion favorable pour les transporter dans leurs canots à l'île du Roi, d'où le sultan les a toujours renvoyés dans l'Inde, dans un des ports anglais, en les pourvoyant de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et en les plaçant sur un des grands bateaux de commerce; pour tous ces actes de bienveillance, jamais rien n'a été demandé.

La population de Malé est entre 1 500 et 2 000 habitants; outre cette île, il y en a encore onze autres dans cet atoll, qui sont habitées et qui peuvent contenir en tout 700 habitants. L'insalubrité du climat attaque particulièrement les étrangers, soit Européens, soit natifs; ces derniers en ressentent même les effets plus promptement que les Européens. On ne doit jamais coucher à terre; mais, en couchant à bord, un séjour de quelques jours et même de quelques semaines ne produit pas d'effets dangereux.

Le côté ouest de cet atoll est une suite de lagons entre lesquels, à chaque 2 ou 3 milles d'intervalle, on trouve de bons passages qui conduisent dans l'intérieur. (Moresby.)

lui plut et lui donna envie de s'enquérir de moi à quoi servaient beaucoup de choses qu'on avait tirées de notre navire, dont il ne pouvait comprendre l'usage. Je lui en rendis raison, et je m'exprimai le mieux que je pus. La nuit étant close, il commanda au seigneur qui m'avait amené de me loger et de me traiter chez lui, et à moi d'aller tous les jours le voir avec les autres courtisans. Cela fait, nous nous retirâmes.

Les jours suivants, je fus toujours occupé à entretenir le roi et à lui répondre de tout ce qu'il me demandait des mœurs et des façons de faire des peuples de l'Europe et de notre France; des habits, des armes et de l'état des rois, dont il s'enquêtait fort particulièrement. Et lui discourant, entre autres



Vue de la rade et de l'île du Roi, aux îles Maldives. — D'après Dalrymple.

choses, de la grandeur du royaume de France, de la générosité de la noblesse et de leur dextérité aux armes, il me dit qu'il s'étonnait comment on n'avait pas conquis les Indes, et comment on les avait laissé conquérir aux Portugais, qui leur faisaient entendre que leur roi était le plus grand et le plus puissant roi de tous les rois chrétiens. Le roi me fit aussi voir aux reines ses femmes, lesquelles semblablement m'occupaient plusieurs jours à leur rendre raison de ce dont elles m'interrogeaient, étant surtout curieuses d'entendre la forme, les habits, les mœurs, les mariages et les façons de faire des dames de France, et le plus souvent elles m'envoyaient querir sans le su du roi, ce qui n'eût pas été permis à d'autres.



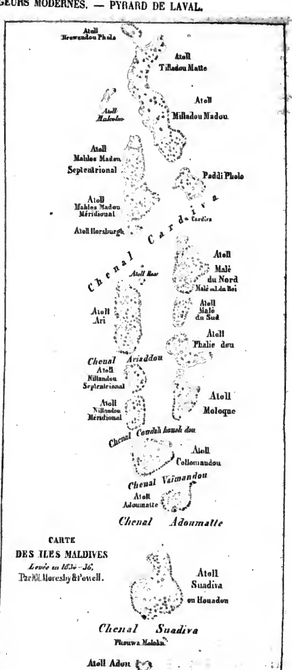
Carte des Maldives. — D'après Pyrard.

Or, comme j'ai déjà dit, quinze ou seize des nôtres avaient été menés, longtemps auparavant moi, en cette île de Malé, où le roi demeure. Quand j'y arrivai, je n'en trouvai plus que trois, à savoir, deux Flamands et un Français, lequel était malade à l'extrémité, et qui mourut huit jours après. Au commencement que nos gens y arrivèrent, il y avait à la rade un navire portugais à l'ancre, qui était de Cochin, du port de 400 tonneaux, tout chargé de riz, et qui venait querir des bolis ou coquilles pour les porter en Bengale, où elles sont estimées ([1]). Le capitaine et le marchand étaient métis, les autres Indiens chrétiens, et tous habillés à la portugaise. Ils se montrèrent fort contraires aux nôtres, et ils disaient beaucoup de mal de nous au roi, qui y ajoutait foi, et cela fut en partie cause que nous n'en fûmes pas si bien traités qu'il eût fait. Ils nous demandèrent tous au roi pour nous mener à Cochin; ce qu'il consentait. De fait, il fit demander à notre capitaine et à notre premier commis s'ils voulaient y aller, et qu'il le permettait volontiers. Ils firent réponse, avec tous les leurs qui étaient là présents, qu'ils aimeraient autant mourir que d'y aller. A la vérité, il y avait bien à craindre pour eux, et ce n'était pas pour nous faire du bien ni pour notre commodité qu'ils nous voulaient avoir. Aussi les

([1]) La *Cypræa moneta*. (Voy. t. Ier, p. 370, relation de FA-HIAN, et ci-dessous, la note de la p. 280.)

nôtres espéraient toujours que le roi les enverrait, dans une barque, à Achen en Sumatra, comme il leur avait promis.

Bientôt après, le capitaine et le premier commis moururent; les autres suivaient petit à petit, accablés des fatigues qu'ils avaient souffertes jusqu'alors, et du mauvais air et des vicieuses eaux de cette île, qui sont cause que la plupart des étrangers n'y peuvent vivre. Davantage, la nouvelle étant venue au roi de l'évasion du maître et de nos gens de Pouladou, il en fut tellement irrité qu'il fit un serment solennel de ne laisser désormais aller pas un de nous. De fait, j'ai ouï assurer à plusieurs de ses seigneurs qu'autrement il nous eût accommodés d'une barque, comme nous désirions. Le pilote, ayant entendu cette résolution qui le confinait pour toute sa vie dans ces îles, desseigna de prendre une barque et de s'évader, comme ceux de Pouladou. Pour cet effet, il s'associa trois de nos mariniers, avec lesquels il cacha, dans un bois, tout ce qui était nécessaire. Ce dessein fut découvert par les insulaires, qui avaient remarqué leurs allées et venues dans le bois, sur le bord de la mer, et les y avaient épiés. Tellement que la nuit qu'ils voulurent s'embarquer ils furent pris sur le fait par les soldats, qui leur mirent les fers aux pieds et, deux jours après, les mirent en des bateaux, feignant de les vouloir mener en d'autres îles; et, quand ils furent sur mer, ils leur coupèrent la



CARTE DES ILES MALDIVES *Levée en 1834-36,* Par MM. Moresby & Powell.

tête à coups de *caty*, qui est fait comme une fort grande serpe de ce pays, au reste d'acier excellent, fort poli et bien ouvré. Cela vient du côté de Malabar et tranche des mieux. On leur donna plusieurs coups, et qui ne leur donnait qu'un coup n'était pas estimé bon soldat. J'entendis cette triste nouvelle, et la mort naturelle de nos autres compagnons, incontinent après que je fus arrivé à Malé. Comme pareillement un pilote du roi me dit que les douze de Pouladou, s'enfuyant avec le maître de notre navire, étaient arrivés à Coilan, à la côte de la terre ferme, et davantage, qu'on leur avait mis les fers aux pieds en une galère portugaise, où il les avait vus, et qu'on les menait à Goa

J'étais donc, moi troisième, en l'île de Malé, avec les deux Flamands. Je fis prier le roi de faire venir mon compagnon, qui avait été laissé en chemin, en l'île de *Maconnodou*; ce qui fut fait aussitôt, et nous ne fûmes séparés l'un de l'autre que dix jours. Ainsi, nous nous rassemblâmes quatre, lui et moi, et les deux Flamands. Deux mois après, je procurai encore qu'on amenât les cinq qui étaient restés épars en de petites îles, auprès du lieu où s'était perdu le navire; cela étant, nous étions jusqu'au nombre de neuf, quatre Français et quatre Flamands, tous humainement traités du roi et de ses seigneurs. Mais entre nous il n'y avait pas bonne intelligence. Cela venait des Flamands, qui faisaient tous cinq leur fait à part, séparés d'avec nous. D'ailleurs, parce que je parlais la langue des Maldives assez facilement, sans qu'ils en pussent rien entendre, ils s'imaginaient que je disais du mal d'eux, et que j'empêchais qu'ils ne fussent pas mieux à leur aise. Néanmoins c'était tout le contraire [1].

Grande maladie de l'auteur, qui lui laissa des incommodités.

Je fus environ quatre ou cinq mois en assez bonne santé, et il ne me manquait que l'exercice de ma religion et la liberté; au reste, fort bien à mon aise, logé, nourri et traité chez ce seigneur qui m'avait amené, où l'on m'avait logé en un petit département qui était dans l'enclos de sa maison. L'un de ses serviteurs me servait à toutes heures, et on me baillait des viandes et des ustensiles à part, d'autant qu'ils ne mangent jamais avec personne qui ne soit de leur religion. Il m'aimait comme un de ses enfants. Il en avait trois, presque aussi âgés que moi, et qui m'aimaient comme leur frère. Ce seigneur était en crédit auprès du roi, qui avait toute confiance en lui, et ils s'aimaient l'un l'autre de fort longue main, dès l'âge de quatre ou cinq ans, et chacun était lors âgé de cinquante ans. Étant donc en cet état, je tombai malade d'une grosse et ardente fièvre chaude, qui est là fort commune et fort dangereuse, principalement aux étrangers, en sorte que peu en réchappent; et un étranger, qu'ils appellent en leur langage *pouraddé*, s'il en guérit, ils disent qu'il est *Dives*, comme qui dirait naturalisé et non plus étranger. Car ce royaume, en leur langage, s'appelle *Malé-Ragué* (royaume de Malé), et des autres peuples de l'Inde il s'appelle *Malé-Divar*, et les peuples *Dives* [2]. Pour revenir à ma maladie, je fus huit jours sans

[1] Les quatre de ces Flamands qui survécurent tentèrent plus tard de fuir dans une petite barque, et se noyèrent. En définitive, il ne resta plus que trois des naufragés avec Pyrard.

[2] Suivant Jean de Barros, *mal* veut dire en malabare mille, nombre infini, et *dyva*, île. (Voy. notre tome deuxième, p. 100, note 4.)

Nous avons dit qu'Albyrouny divisait les Maldives et les Laquedives en deux groupes : les Dybah-Kanbar et les Dybah-Koozah. « On donne, dit-il, le nom particulier de *Dyvoh* aux îles qui naissent dans la mer et qui apparaissent au-dessus de l'eau, sous la forme de monceaux de sable; ces sables ne laissent pas de grossir, de s'étendre et de faire corps ensemble, jusqu'à ce qu'ils présentent un aspect solide. Il y a en même temps de ces îles qui, avec le temps, s'ébranlent, se décomposent, se fondent, puis s'enfoncent dans la mer et disparaissent. Quand les habitants de ces îles s'aperçoivent de cela, ils se retirent dans quelque île nouvelle et en voie de s'accroître. Ils transportent en ce lieu leurs cocotiers, leurs palmiers, leurs grains et leurs ustensiles, et finissent par y établir leurs demeures. Ces îles se divisent en deux classes, suivant la nature de leur principal produit. Les unes sont nommées *Divah-Kouzah*, c'est-à-dire îles des Cawries, à cause des cawries qu'on ramasse sur les branches des cocotiers plantés dans la mer. Les autres portent le nom de *Divah-Canbar*, du mot *kanbar*, qui désigne le fil que l'on tresse avec les fibres des cocotiers, et avec lequel on coud les navires. » (Ch. Reinaud, Introduction à la Géographie d'Aboulféda.)

« La dénomination *Dyboh*, appliquée aux Maldives, était encore en usage au commencement du seizième siècle. On en voit la preuve dans une relation fort curieuse, adressée au roi de Portugal, don Manuel, par un Maure qu'Alphonse d'Albuquerque avait chargé de négocier un traité de paix avec le roi des Maldives. » (Ch. Reinaud, *Relation des voyages dans l'Inde et à la Chine.*)

rien avaler que de l'eau, chose qui est fort contraire. Ceux du pays s'empêchent surtout de boire autre chose que de l'eau bien tiède, en laquelle ils mettent du poivre concassé, ce qui empêche l'enflure qui survient autrement, après que le mal est passé. Mais moi, je ne pouvais boire de ce breuvage-là, qui ne désaltère point. Aussi, après que la fièvre m'eut quitté, les jambes et les cuisses m'enflèrent étrangement, comme si j'eusse été hydropique.

Environ ce même temps, le roi devint malade; ce qui fut cause qu'étant relevé, je ne le pus voir, sinon qu'après être guéri, comme il allait à la mosquée, je le saluai. Il fut fort étonné de me voir en l'état auquel j'étais réduit par cette enflure, et dit que sa maladie avait empêché qu'il ne me fît mieux traiter. Et à l'instant il commanda à ses gens d'y soigner, envoyant querir ceux qui étaient expérimentés à guérir de telles maladies, et même il donna charge de prendre les onguents chez lui; mais je n'en guéris point, jusqu'à ce que, mes jambes se crevant, les eaux qui me causaient l'enflure s'évacuèrent, et mes yeux recouvrèrent leur première force.

Le roi me donna un logis à part, assez près de lui, et tous les jours on m'apportait de sa maison du riz et des provisions nécessaires pour ma vie. Il me bailla aussi un serviteur pour me servir, outre quelque argent et d'autres présents dont il m'accommoda; par le moyen de quoi je devins quelque peu riche à la manière du pays, à laquelle je me conformais au plus près qu'il m'était possible, et à leurs costumes et façons de faire, afin d'être mieux venu parmi eux. Je trafiquais avec les navires étrangers qui arrivaient là, avec lesquels j'avais même pris une telle habitude qu'ils se confiaient entièrement en moi, me laissant grande quantité de marchandises de toutes sortes, pour vendre en leur absence ou pour garder jusqu'à leur retour, dont ils me donnaient une certaine partie.

J'avais quantité d'arbres de coco à moi, ce qui est là une espèce de richesse, que je faisais accoutrer par des ouvriers qui sont gens qui se louent pour cet effet. Bref, il ne me manquait rien que l'exercice de la religion chrétienne, dont il me fâchait fort d'être privé, comme aussi de perdre l'espérance de jamais revenir en France. Au reste, le long séjour que j'ai fait en ces îles m'en ayant donné une grande connaissance, et des peuples qui y habitent, de leurs mœurs et de leurs façons de faire, j'ai voulu en laisser par écrit et bien particulièrement ce que j'en ai appris.

Description des îles Maldives; de leur situation et des peuples qui les habitent.

Les îles Maldives commencent à 8 degrés de la ligne équinoxiale du côté du nord, et finissent à 4 degrés du côté du sud ([1]). C'est une bien grande longueur, qui est environ de 200 lieues, et elles n'ont de largeur que 30 ou 35 lieues. Elles sont distantes de la terre ferme, à savoir, du cap Comorin, de Coilan et de Cochin, de 150 lieues. Les Portugais comptent qu'il y a 4500 lieues de mer pour y venir d'Espagne.

Elles sont divisées en treize provinces, qu'ils nomment *atollons*, qui est une division naturelle, selon la situation des lieux; d'autant que chaque atollon est séparé des autres et contient en soi une grande multitude de petites îles. C'est une merveille de voir chacun de ces atollons environné d'un grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain qui pût si bien fermer de murailles un espace de terre comme est cela ([2]). Ces atollons sont quasi tout ronds ou en ovale, ayant chacun 30 lieues de tour,

([1]) Les îles et atolls qui composent l'archipel des Maldives s'étendent depuis 7° 6′ 20″ de latitude nord jusqu'à 42 minutes de latitude sud, et depuis 70° 18′ jusqu'à 71° 29′ de longitude orientale. Dans cet espace on compte dix-neuf atolls ou groupes; vers le milieu ils forment deux rangées, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, séparées par un espace libre de 10 à 25 milles de largeur. Aux deux extrémités nord et sud, les atolls sont sur une seule ligne. Entre tous ces atolls, il y a des passages pour toute espèce de navire. On ne trouva pas le fond dans ces passages, même tout près des îles et de la ceinture de récifs qui entoure les atolls.

([2]) Le mot *atoll ou atollon* désigne chaque chapelet ou cercle madréporique enfermant les îles, la muraille de mer dont parle Pyrard. Quelquefois ce mur d'enceinte s'élève à peine au niveau de la mer; ordinairement, sa hauteur est d'environ 5 à 6 pieds.

On sait que le nom de madrépore (longtemps appliqué à tous les polypiers pierreux qui, dans les mers intertropicales, forment des bancs, des récifs, des îles, par leur accroissement successif et par l'accumulation de leurs débris) est réservé

les uns quelque peu plus, les autres quelque peu moins, et sont tous de suite et bout à bout, depuis le nord jusqu'au sud, sans aucunement s'entre-toucher. Il y a entre deux des canaux de mer, les uns larges, les autres fort étroits. Étant au milieu d'un atollon, vous voyez autour de vous ce grand banc de pierre que j'ai dit, qui environne et qui défend les îles contre l'impétuosité de la mer. Mais c'est chose effroyable, même aux plus hardis, d'approcher ce banc et de voir venir de loin les vagues se rompre avec fureur tout autour; car lors, je vous assure, comme chose que j'ai vue une infinité de fois, que le fallin ou le bouillon est plus gros qu'une maison, aussi blanc que du coton; tellement que vous voyez autour de vous comme une muraille fort blanche, principalement quand la mer est haute.

Au dedans de chacun de ces enclos sont les îles, tant grandes que petites, en nombre presque infini. Ceux du pays me disaient qu'il y en avait jusqu'à douze mille. J'estime, quant à moi, qu'il n'y a pas apparence d'y en avoir tant, et qu'ils disent douze mille pour désigner un nombre incroyable et qui ne se peut compter (¹). Bien est-il vrai qu'il y en a une infinité de petites qui ne sont quasi que des mottes de sable, toutes inhabitées. Davantage, le roi des Maldives met ce nombre en ses titres, car il s'appelait *Sultan Ibrahim dolos assa ral tera atholon*; c'est-à-dire : Ibrahim, sultan roi de treize provinces et de douze mille îles. Quoi qu'il en soit, les courants et les grandes marées diminuent tous les jours ce nombre, comme les habitants m'ont appris, qui disaient même qu'aussi à proportion le nombre diminue,

aujourd'hui à un genre assez restreint, et dont l'espèce la plus commune, le madrépore abrotanoïde, se développe si rapidement, qu'en peu d'années il produit des récifs considérables.

(¹) Ibn-Batouta (ou Bathouthah), qui visita les Maldives au quatorzième siècle, en compte près de deux mille, dont cent, disposées de front, se touchent comme les grains d'un collier. Deux autres voyageurs musulmans, qui allèrent en Chine au neuvième siècle, en portent le nombre à 1 900, Marco-Polo à 12 700, et Linschoten à 11 000.

Le célèbre Davis les aperçut en 1598; il lui fut impossible de les compter, mais on lui dit qu'il y en avait 11 000.

« La chaîne de récifs et d'îlots madréporiques nommés Maldives est partout composée d'une série d'îlots en forme circulaire, dont le groupe principal a 40 ou 50 milles dans son plus grand diamètre. Le capitaine Horsburg m'informe qu'en dehors de chaque cercle ou atoll il y a des récifs madréporiques qui s'étendent quelquefois à une distance de 2 ou 3 milles, au delà desquels la sonde n'atteint pas le fond à d'immenses profondeurs. Dans le centre de chaque atoll il y a une lagune profonde de 16 à 20 brasses. Dans les canaux qui séparent les atolls, la sonde est parvenue à la profondeur de 150 brasses sans trouver le fond. » (Lyell, *Principles of geology*, t. II, p. 294.)

« Le souverain des Maldives se désigne sous le titre de « sultan de trente atolls et de douze mille îles; » mais on évalue leur nombre à plus du triple. » (Charles Prydham.)

La population totale des Maldives est évaluée au chiffre de 150 000 à 200 000 habitants.

« Le grand Océan, depuis la côte occidentale d'Amérique jusqu'à la côte orientale d'Afrique, sur une zone qui s'étend, de part et d'autre de l'équateur, jusqu'à cinq cents lieues environ, est excessivement abondant en madrépores. Ces animaux ne couvrent pas sans exception tout cet espace; mais, dans tous les lieux où il leur est possible de pulluler, on les trouve par myriades innombrables, tous occupés à leur silencieux travail. Le continent de la Nouvelle-Hollande est entouré d'un gigantesque rempart de madrépores. Sur la côte orientale, il y a un de ces récifs qui s'étend sans interruption, sans laisser aucune ouverture pour le passage des navires, sur une longueur de près de cent cinquante lieues. Entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, il y en a un autre de 250 lieues, qui n'est divisé que par quelques rares intervalles. Mais cela n'est rien, pour ainsi dire, à côté de l'immense formation qui commence dans la mer des Indes, vers le milieu de la côte du Malabar, et descend vers le sud, en le suivant régulièrement jusqu'à la hauteur de Madagascar, sur une étendue de plus de six cents lieues; c'est à ce massif qu'appartiennent les archipels des îles Maldives, des îles Lacadives et des îles Chagos. Dans l'océan Pacifique, les madrépores sont encore plus nombreux; les archipels, si célèbres par les récits des navigateurs, et qui s'y trouvent répandus avec tant de profusion, sont presque tous le produit des madrépores, et c'est sur les débris de leurs cellules que croissent les beaux bois de cocotiers, au milieu desquels vivaient les heureuses populations visitées par Cook et Bougainville.

» Les îles à lagunes, ainsi que les récifs formant barrière autour des terres, ce qui est un phénomène général, peuvent être considérées comme des preuves de l'affaissement du lit de l'Océan dans les régions où on les observe. De là des conséquences du plus haut intérêt, quant à l'ensemble des mouvements souterrains dont le grand Océan est le théâtre. Le long de l'Amérique du Sud, il y a des preuves nombreuses d'élévation, comme si cet étroit continent, pour reprendre toute son analogie avec l'Afrique, tendait à s'élargir. On y trouve, en effet, en une multitude de points, des bancs de coquilles marines soulevés au-dessus du niveau de la mer. De là, en s'avançant vers l'ouest, on tombe dans une mer profonde et sans îles, et enfin l'on arrive à une bande d'îles à lagunes et d'îles entourées de récifs, d'environ 1400 lieues sur 200, comprenant l'archipel Dangereux et l'archipel de la Société. Plus loin, dans le massif des Nouvelles-Hébrides et des îles Salomon, on retrouve une aire de soulèvement; car, dans cette région, il y a des masses de madrépores hors de l'eau, sur le flanc des montagnes, comme on trouvait des bancs de coquilles près de l'Amérique du Sud. Enfin, plus à l'ouest encore, l'affaissement recommence, et l'on rencontre les récifs formant barrière autour de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Hollande. Si grandes que soient ces considérations, elles ne sont cependant, comme on le voit, que la simple conséquence de cette observation, que les madrépores ne peuvent vivre à plus de 37 mètres de profondeur. » (Jean Reynaud.)

et qu'il n'y en a pas tant qu'il y en avait anciennement. Aussi on dirait, à voir le dedans d'un de ces atollons, que toutes ces petites îles et la mer qui est entre deux ne sont qu'une basse continuée, ou que ce n'a été anciennement qu'une seule île, coupée et divisée depuis en plusieurs. Et, de fait, ceux qui naviguent auprès des Maldives aperçoivent le dedans tout blanc, à cause du sable, qui est de cette couleur dessus toutes les basses et les roches.

La mer y est pacifique et à peu de profondeur, en telle sorte qu'à l'endroit le plus profond il n'y a pas vingt brasses; et encore c'est en fort peu d'endroits, car on voit presque le fond partout. Ce sont toutes basses de pierre, de roche et de sable, tellement que, quand la mer est basse, on n'y serait pas



Ile madréporique (lagon) et coupe (¹). — (*aa*, boulevard madréporique; *bb*, niveau de la mer à l'intérieur.)

à la ceinture, et pour la plupart à mi-jambe; et ainsi il serait lors facile d'aller sans bateau par toutes les îles d'un même atollon, si ce n'était deux choses qui en empêchent: l'une, les grands poissons nommez *paimones*, qui dévorent les hommes et leur rompent les bras et les jambes quand ils se rencontrent (²); l'autre, c'est qu'au fond de la mer ce sont pour la plupart des rochers fort tranchants et aigus, qui blessent grandement quand on marche dessus. Et, davantage, il se rencontre aussi quantité de branches d'une chose que je ne saurais dire si c'est arbre ou pierre, tant y a qu'il approche du corail blanc, et il est aussi branchu et aussi aigu, mais point du tout poli; au contraire, fort rude, tout cavo

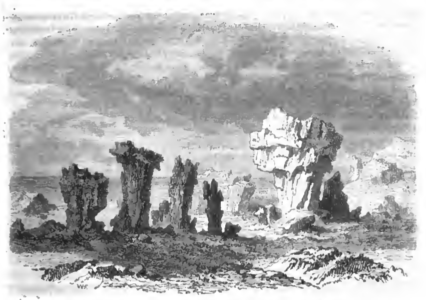
(¹) Cette gravure représente une vue de l'île de Whitsunday, archipel de la Reine-Charlotte, dans l'océan Pacifique, et la coupe de l'île, d'après le capitaine Beechey. Elle peut donner une idée, non pas des atolls, mais de celles des îles des Maldives qui se composent simplement d'un récif circulaire entourant un espace d'eau. Les Anglais appellent ces îles *lagoon-reefs;* M. Daussy a proposé de les appeler *logons*.

On trouve une étude complète des îles madréporiques dans l'ouvrage de Charles Darwin, intitulé: *the Structure and distribution of coral reefs;* being the first part of the geology of the voyage of the *Beagle,* under the command of capt. Fitzroy, R. N., during the years 1832 to 1836.

Dès que les îles ont atteint assez de hauteur pour conserver de la végétation, elles cessent de croître; le travail des polypes prend une autre direction. (Owen.)

(²) Peut-être un sélacien. (Voy. notre deuxième volume, p. 104.) L'ichthyologie de la mer des Indes est loin d'être avancée. On peut consulter comme ouvrage curieux, plus encore que très-instructif, un recueil de poissons de l'Inde, d'après des dessins indiens, publié à Amsterdam en 1754 par Louis Renard. Voy. aussi Buchanan, *Journey from Madras through Mysore, Canara and Malabar;* Londres, 1807, 3 vol. in-4°.

et percé de petits trous, et tout poreux; au demeurant, dur et pesant comme de la pierre (¹). Ils l'appellent en leur langue *aquiry*, et ils s'en servent pour faire le miel et le sucre de coco, l'ayant concassé par petites pierrettes et le mettant bouillir avec l'eau de coco; c'est ce qui fait former leur miel et leur sucre. Cela incommode grandement ceux qui se baignent et qui marchent dans la mer. Pour moi, il m'était difficile d'aller ainsi d'île en autre sans bateau ; mais eux, qui y sont accoutumés, y vont souvent.



Rochers madréporiques dans l'archipel Pomautou, ou archipel Dangereux. — D'après Wilkes (²).

Entre ces îles, il y en a une infinité, et c'est le plus grand nombre, comme je crois, qui sont entièrement inhabitées et qui n'ont que des arbres et des herbes, d'autres qui n'ont aucune verdure et qui ne sont que pur sable mouvant; encore y en a-t-il qui sont pour la plupart submergées aux grandes marées, et qui sont découvertes quand la mer est basse; le reste est tout couvert de gros crabes qu'ils appellent *cacouvé*, et d'écrevisses de mer, ou bien d'une quantité d'oiseaux nommés *pinguy*, qui font là leurs œufs et leurs petits; et il y en a une quantité si prodigieuse qu'on ne saurait mettre (je l'ai souvent expérimenté) le pied en quelque endroit que ce soit sans toucher leurs œufs et leurs petits, ou les oiseaux mêmes, qui ne s'enfuient pas loin pour voir des hommes. Les insulaires n'en mangent pourtant point; toutefois ils sont bons à manger et ils sont gros comme des pigeons, de plumage blanc et noir.

Ces îles-là, que j'ai dit être inhabitées, paraissent, de loin, blanches comme si elles étaient couvertes de neige, à cause de la grande blancheur du sable, qui est délié et subtil comme celui d'une horloge, et si chaud et si ardent que les œufs de ces oiseaux en couvent aisément. Ils n'ont point d'eau douce que rarement; les autres îles couvertes, et habitées ou non, en ont, excepté quelques-unes, où les habitants sont contraints d'en aller chercher aux îles circonvoisines . aussi ils ont des inventions pour recevoir celle qui tombe du ciel. Et encore qu'il y ait des eaux dans ces îles, elles ne sont pas semblables les unes aux autres, étant bien meilleures en un endroit qu'en un autre. Toutes leurs eaux de puits ne sont pas fort douces ni fort salubres. Ils font leurs puits de cette façon : c'est qu'en creusant trois ou

(¹) Des polypiers.
(²) *Narrative of the United-States exploring expedition*; London, 1845.

quatre pieds en terre, peu plus ou moins, on trouve de l'eau douce en abondance, et, ce qui est fort étrange, à quatre pas du bord de la mer, même aux lieux qu'elle inonde souvent [1]. J'ai observé que leurs eaux sont fort froides le jour, principalement à midi, et la nuit fort chaudes.

Mais, pour retourner aux treize atollons, en voici les noms, commençant à la pointe du nord, qui en est la tête, que les Portugais appellent, à cause de cela, *Cabeza des las ilhas*, et, en langue maldivoise, *Tilla-Dou-Matis* en même signification, c'est-à-dire la pointe d'en haut, laquelle est sous les 8 degrés de la ligne du côté du nord, en pareille hauteur que Cochin et non point davantage. Le premier atollon s'appelle *Tilla-Dou-Matis* [2]; le second, *Milla-Doue-Madoue;* le troisième, *Padypolo* [3]; le quatrième, *Mahlos-Madou;* le cinquième, *Ariatollon* [4]; le sixième, *Malé-Atollon* [5], qui est le principal, où est l'île de Malé, capitale des autres; le septième, *Poulisdous* [6]; le huitième, *Molucque* [7]; le neuvième, *Nillandous;* le dixième, *Collo-Madous* [8]; le onzième, *Adou-Matis* [9]; le douzième, *Souadou* [10]; le treizième, *Addou* et *Poua-Molucque* [11], qui en sont deux petits, distingués et séparés ensemble comme les autres, mais fort petits, pour raison de quoi ils ne sont comptés que pour un. Toutefois *Addou*, comme le meilleur, donne le nom à l'autre [12].

J'ai été, pendant mon séjour, en tous ces atollons, et j'ai navigué ès environs avec ceux du pays. Chacun des atollons est séparé de son voisin par un canal de mer qui passe entre deux, les uns étroits, les autres larges, chacun diversement; mais, quoi que ce soit, on ne peut y passer avec de grands navires sans se perdre. Toutefois il y en a quatre qui sont beaucoup plus larges que les autres, et qui se peuvent facilement passer par les plus grands navires [13]; mais toutefois ils sont tous fort dangereux, et il y a bien du hasard d'y aller, et principalement la nuit, car c'est pour se perdre infailliblement, comme nous fîmes, parce qu'il ne laisse pas de s'y rencontrer quelques basses et quelques roches qu'il faut éviter [14]. J'ai vu, aux Maldives, plusieurs cartes marines où cela était fort exactement remarqué. Comme aussi ces peuples sont merveilleusement adroits à les éviter et à se tirer des passages très-dangereux sans s'y perdre. Je les ai vus souvent passer, au milieu des bancs de basses et de roches, par de petits canaux si étroits qu'il n'y avait que la place de leur barque, et quelquefois si juste qu'elle frayait les rochers des deux côtés; et néanmoins ils allaient assurément au milieu de ces dangers, et la voile haute; et moi, qui étais conduit par eux, j'en avais très-grande appréhension, ce qui m'est souvent arrivé. Mais je n'ai jamais eu une telle appréhension que de me voir une fois, étant avec quelques-uns de ces insulaires en un petit bateau qui n'avait pas plus de 4 brasses de longueur, la mer plus haute que moi de 2 piques, si orageuse et si enflée que rien plus. Il me semblait à tout moment que le louësme m'emportait hors du bateau, où j'avais bien de la peine à me tenir, et eux ne s'en souciaient pas et ils ne faisaient que rire; car ils n'appréhendent point la mer, et ils sont fort adroits à conduire des barques et des bateaux, étant faits à cela et accoutumés dès leur jeunesse, autant les grands seigneurs que les plus pauvres gens, et ce leur serait déshonneur de ne l'entendre pas. C'est pourquoi il serait impossible de dire le

(1) Voy., dans notre premier volume, la relation du voyage de NÉARQUE, p. 175, note 1.
(2) Tilladou-Matté.
(3) Paddi-Pholo.
(4) L'atoll Ari.
(5) L'atoll Malé.
(6) Phalie-Dou.
(7) Moloque.
(8) Collomandou.
(9) Adoo-Matté.
(10) Suadiva ou Houhadou.
(11) Phouwa-Moloku.
(12) Moresby appelle Heawandou-Pholo l'atoll qui est au nord-est de Tilladou-Matté, et que Pyrard oublie sur sa liste, de même que les petits atolls Malcolm, Horsburg, Ross, etc.
(13) Voy. la carte de Moresby, p. 252, et la note 2 de la p. 260.
(14) Il n'y a pas de récifs dans l'intérieur de l'atoll Addou, excepté trois, qui se trouvent au milieu; on peut d'ailleurs les éviter facilement. La profondeur de l'eau est de 55 à 64 mètres vers le milieu; auprès des îles, à l'est et à l'ouest, on trouve de 37 à 46 mètres; les bâtiments peuvent y mouiller comme il convient, selon la saison.

Il y a des navires qui touchent à ces îles de l'atoll Addou en allant dans l'Inde ou en en revenant; cet atol est aussi recommandé comme pouvant être un dépôt de charbon pour les bâtiments à vapeur. (Moresby.)

nombre des barques et des bateaux qui sont par toutes ces îles, d'autant que les plus pauvres veulent avoir un bateau à eux, et les plus riches plusieurs. Ils ne naviguent jamais la nuit et ils prennent terre tous les soirs, ne naviguant qu'à vue d'œil, sans boussole, hormis quand ils sortent hors de leurs îles et quand ils entreprennent quelque grand voyage. Pour cette raison, ils ne font pas grande provision, d'autant qu'ils achètent de jour en jour tout ce qui leur est nécessaire en diverses îles.



Vue d'un Piton de l'île madréporique de Borabora. — D'après Duperrey (¹).

Il y a aussi là la plus grande partie des îles qui, dans l'enclos d'un atollon, sont encore environnées d'une basse, et il n'y a qu'une ou deux ouvertures, fort étroites et difficiles à remarquer, à l'occasion desquelles il est besoin qu'ils entendent bien la manière de conduire dextrement leurs barques ; autrement, s'ils manquaient le moins du monde, leur barque serait renversée et la marchandise perdue ; car quant aux personnes, ils savent si bien nager qu'en ces endroits-là de mer ils se sauvent toujours, et, pour dire vrai, ils sont comme des demi-poissons, tant ils sont accoutumés à la mer, où ils vont tous les jours, soit à la nage, soit à pied, soit en bateau. Je les ai vus plusieurs fois, au dedans de leurs bancs où la mer est pacifique, comme j'ai dit, courir à la nage après des poissons qu'ils avaient soudainement aperçus en se baignant, et les prendre à la course. Cela leur est ordinaire. Et néanmoins il ne laisse pas de se perdre souvent des barques, avec toute leur dextérité. Le plus grand inconvénient, ce sont les courants *oyvarou*, lesquels courent tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, entre les canaux des îles et en divers endroits de la mer, six mois d'un côté, six mois de l'autre ; non pas si certainement six mois d'un côté et d'autre, mais quelquefois plus, quelquefois moins. C'est ce qui les trompe et les fait perdre d'ordinaire. Les vents sont assez souvent fixes, comme les courants du côté de l'est ou de l'ouest ; mais ils varient bien davantage et ne sont pas si réglés, biaisant quelquefois vers le

(¹) L'île Borabora est située dans l'archipel de Taïti. (Voy. l'*Atlas historique du voyage de la Coquille autour du monde*.)

nord ou vers le sud, et le courant va toujours son cours accoutumé, jusqu'à ce que la saison change, laquelle, comme j'ai dit, est muable; ce qui cause des inconvénients aux vaisseaux (¹).

Il y a aussi, à ce propos, une chose grandement remarquable : c'est que les atollons étant, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, tous de suite et bout à bout, séparés par des canaux de mer qui passent au travers, ils ont des ouvertures et des entrées opposées les unes aux autres, deux d'un côté et deux de l'autre, par le moyen de quoi on peut aller et venir d'atollon en atollon, et avoir communication ensemble en tout temps. En quoi on peut observer un effet de la providence de Dieu, qui ne laisse rien imparfait. Car s'il n'y avait que deux ouvertures en chaque atollon, à savoir, l'une d'un côté, à un bout, et l'autre de l'autre, il ne serait pas possible de passer d'atollon en atollon, ni d'ouverture en ouverture, à cause de l'impétuosité des courants, qui courent six mois à l'est et six mois à l'ouest, et ne permettent pas de traverser, mais qui emportent à val.

Au reste, les entrées de ces atollons sont diverses : les unes sont assez larges, les autres fort étroites. La plus large n'a pas plus de deux cents pas ou environ; il y en a qui n'en ont pas trente, et encore moins. Aux côtés de chacune de ces entrées, par tous les atollons, il y a deux îles, une de chaque côté. Vous diriez que ce serait pour garder l'entrée, comme de fait il serait fort aisé, si l'on voulait, avec du canon, d'empêcher les navires d'y entrer, parce que la plus large n'a pas plus de deux cents pas.

Quant aux canaux, qu'ils appellent *candou*, qui séparent les atollons, il y en a quatre fort navigables (²), où les grands navires peuvent passer pour traverser les Maldives, comme il en passe souvent d'étrangers de toutes sortes; mais ce n'est pas sans danger, et il s'y en perd tous les ans un grand nombre. Ce n'est pas qu'on affecte d'y passer, car, tout au contraire, on les fuit le plus qu'on peut; mais elles sont situées de telle sorte au milieu de la mer, et elles sont si longues, qu'il est malaisé de s'en échapper; principalement les courants y portent les navires malgré eux, quand les calmes ou les vents contraires les surprennent et qu'ils ne peuvent bien s'aider de leurs voiles pour se tirer des courants. Le premier, à prendre du côté du nord, est celui où nous nous perdîmes, à l'entrée, sur le banc de l'atollon de Mablos-Madou. Le second, approchant plus près de Malé, s'appelle *Caridou*, au milieu duquel est la plus grande de toutes ces îles, ainsi entourée de bancs, comme je l'ai dit. Le troisième est après Malé, tirant vers le sud, et s'appelle *Addou*. Le quatrième est nommé *Souadou*, qui est directement sous la ligne équinoxiale. C'est le plus large de tous, ayant plus de vingt lieues d'étendue. Les insulaires allant par les îles et atollons ne se servent point de boussole, sinon en de grands voyages fort au loin; mais quand il faut passer ce large canal, ils s'en servent. Tous les autres canaux entre les atollons sont fort étroits et pleins d'écueils et de basses, et ils ne se peuvent passer qu'avec de petites barques; encore faut-il avoir une grande connaissance des lieux pour s'en tirer sans péril. J'ai trouvé étrange, naviguant avec les insulaires au canal qui sépare Malé et Poulisdou, qui porte le nom de Poulisdou et qui a 7 lieues de large ou environ, que la mer y paraît noire comme de l'encre (³); néanmoins, à en prendre dans un pot, elle ne diffère pas de l'autre. Je la voyais toujours bouillonner à gros bouillons noirs, comme si c'était de l'eau sur du feu. En cet endroit, la mer ne court pas comme aux autres, ce qui est effroyable à voir. Il me semblait que j'étais dans un abîme, ne voyant pas que l'eau se mût ni d'un côté ni d'autre. Je n'en sais point la raison, mais je sais bien que ceux du pays même en ont horreur. Il s'y rencontre aussi fort souvent des tourmentes.

(¹) Voir les *Instructions nautiques* de Moresby.

(²) Il n'y a que trois ou quatre grands passages que les bâtiments peuvent essayer de traverser de nuit; ce sont : 1° le chenal de Cardiva, appelé par les natifs Cardou-Kandon : sa largeur est de 25 milles, et sa longueur de 67; 2° le chenal Vaimandou, entre les atolls Colomandou et Adou-Matté : ce chenal a 15 milles de large et 27 de long; 3° le chenal d'un degré et demi, situé entre l'atoll Adou-Matté au nord, et l'atoll Suadiva au sud : ce chenal est large, et un navire l'a promptement traversé; 4° le chenal équatorial situé entre l'extrémité sud de l'atoll Suadiva, et le petit atoll nommé Addou.

Les autres chenaux peuvent être traversés sans danger pendant le jour; on peut même passer au travers des atolls entre les récifs madréporiques et les îles, car tous les dangers sont visibles à quelque distance du haut des mâts. Le centre de l'atoll Malos-Mahdou, situé par 5° 35′ de latitude nord et 70° 32′ de longitude est, est beaucoup trop embarrassé pour qu'un navire puisse passer au travers. (Moresby.)

(³) Il ne paraît pas qu'il y ait là un phénomène particulier digne d'observation. Cette couleur, qui se remarque accidentellement sur mer, quand le ciel est couvert, peut aussi s'expliquer par la profondeur de l'eau et la couleur du sable ou des roches.

On tient que les Maldives ont été autrefois peuplées par les Cingala (ainsi s'appellent les habitants de l'île de Ceylan); mais je trouve que les Maldivois ne ressemblent aucunement aux Cingala, qui sont noirs et assez mal formés, et ceux-ci sont bien formés et bien proportionnés, et il y a peu de différence d'avec nous, hormis la couleur, qui est olivâtre ([1]). Toutefois il est à croire que le lieu et la longueur du temps les ont rendus plus beaux que ceux qui ont premièrement peuplé les îles; joint qu'il s'y est aussi rangé grand nombre d'étrangers de tous les côtés, qui s'y sont habitués, outre tant d'Indiens qui, de temps en temps, se sont perdus, comme nous fîmes, et qui s'y perdent tous les jours et qui y demeurent. C'est pourquoi le peuple qui habite depuis Malé et aux environs jusqu'à la pointe du nord se trouve plus poli, plus honnête et plus civilisé; et celui qui est du côté du sud, vers la pointe d'en bas, est plus grossier en son langage et en ses façons de faire, même n'est pas si bien formé de son corps et est plus noir; et on y voit encore plusieurs femmes, principalement les pauvres, qui sont toutes nues, sans aucune honte, n'ayant qu'une petite toile en tout. Et ce, d'autant que le côté du nord a toujours été plus hanté et plus fréquenté des étrangers, qui s'y marient d'ordinaire. Aussi c'est le passage de tous les navires, ce qui enrichit le pays et le civilise de plus en plus. Cela est cause que les personnes de qualité et de moyens se rangent plus volontiers là que non pas vers le sud, où même, comme j'ai déjà dit, le roi envoie en exil ceux qu'il veut punir de bannissement. Néanmoins, le peuple qui habite le côté du sud n'est en rien qui soit moins entendu ni moins spirituel que l'autre, s'il ne l'est davantage, pour quelque chose que ce soit. Mais quant à la noblesse, elle est toute du côté du nord, d'où l'on prend aussi les soldats.

Au reste, parlant généralement, ce peuple est fort spirituel, grandement adonné à la manufacture de toutes sortes d'ouvrages, en quoi ils excellent ([2]), même aux lettres et aux sciences à leur mode, notamment à l'astrologie, dont ils font grand état. Ce sont gens prudents et avisés, fort fins en la marchandise et à vivre parmi le monde. Au reste, ils sont vaillants et courageux et entendus aux armes, et ils vivent avec une grande règle et police.

Quant aux femmes, elles sont belles ([3]), hormis qu'elles sont de couleur olivâtre, et même il s'en trouve plusieurs aussi blanches qu'en Europe. Toutefois elles ont les cheveux tout noirs; mais ils estiment cela beauté, et plusieurs les font ainsi venir, parce qu'ils tiennent la tête rase à leurs filles jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, ne leur laissant jusque-là qu'un peu de cheveux tout le long du front, pour les distinguer d'avec les garçons, qui n'en ont point du tout; encore n'est-ce pas davantage que le sourcil, et, depuis que les enfants sont nés, ils les rasent de huit jours en huit jours, ce qui rend les cheveux fort noirs, qui, sans cela, ne seraient quelquefois pas tels, car j'ai vu des petits enfants les avoir à demi blonds.

C'est la beauté et l'ornement des femmes d'avoir les cheveux fort longs, épais et noirs, qu'elles accommodent et lavent souvent, et qu'elles dégraissent avec des eaux et des lessives faites exprès, et, s'étant bien lavé et dégraissé tête et cheveux, elles demeurent tout échevelées au vent, mais dans l'enclos de leur maison, jusqu'à ce que cela soit parfaitement sec; puis frottent et huilent leurs cheveux d'huile fort odoriférante, de sorte qu'elles ont toujours la tête humide et huilée. Car ils ne se mouillent jamais le corps, hommes ou femmes, qu'après ils ne s'huilent ainsi deux et trois fois la semaine pour les cheveux, mais pour le corps, parfois plus souvent que tous les jours.

Pour les femmes, elles se parfument aussi la tête, pour peu de moyen qu'elles aient, et, étant ainsi

([1]) Les hommes sont d'une couleur de cuivre foncée, d'une petite taille, et assez semblables aux habitants de Ceylan et de la côte de Malabar; mais leur langage est totalement différent de celui de ces peuples. Les femmes ne sont pas belles et évitent avec beaucoup de soin la vue des étrangers. (Moresby.)

Cette population ressemble en tout à celle de l'Inde; mais elle est généralement plus petite et plus faible. Les naturels paraissent tous souffrir de la poitrine, peut-être à cause du passage trop brusque de la chaleur du soleil de la ligne aux ombrages humides des arbres et des maisons, sur un sol élevé seulement de cinq ou six pieds au-dessus du niveau des grandes marées. (Barbot de la Trésorière.)

Les habitants des Maldives sont probablement d'une branche arabe greffée sur la race singhalaise, ou peut-être sur celle du Malabar. (Charles Prydham.)

([2]) Ceci semble peu d'accord avec ce que l'auteur dit plus loin de l'extrême paresse des habitants.

([3]) On vient de voir que ce n'est pas ce que pense Moresby; il y a eu sans doute mélange et dégénérescence.

lavées, huilées et parfumées, elles se coiffent, qui est de ramener bien tous leurs cheveux de devant en arrière, et se les tirer le plus qu'elles peuvent, afin qu'un seul cheveu ne bouffe ou n'aille çà et là ; puis elles les lient par derrière, où elles font une grosse houppe nouée, pour laquelle grossir elles ont une fausse perruque d'homme, mais aussi longue que celle des femmes, en formo d'une queue de cheval; et pour tenir cela, elles le garnissent par le gros bout d'une manière de dé à coudre, et là tout le reste des cheveux est arrangé; puis ee dé d'or ou d'argent est couvert de perles et de pierreries, selon les moyens; et il y en a telles qui portent de ces fausses chevelures, parce que cela sert à nouer leurs cheveux par derrière et à grossir leur houppe. Elles y mettent encore des fleurs odoriférantes du pays, qni n'en manque pas. Cela ne paraît pas toutefois. Bref, tout cela est si bien agencé qu'un cheveu ne passe pas l'autre.

Pour le regard des hommes, il n'est permis, comme j'ai dit, qu'aux soldats et aux officiers du roi et gentilshommes de porter les cheveux longs, ce qu'ils font la plupart, et aussi longs que les femmes; voire ils prennent autant de peine qu'elles à les laver, à les dégraisser, à les huiler et les parfumer de fleurs; et il n'y a point d'autre différence, sinon que les hommes lient leurs cheveux sur un des côtés, ou droit au-dessus de la tête, et non derrière comme les femmes; mais aussi ne portent-ils jamais de fausse perruque. Ils ne sont pas, toutefois, obligés de porter ainsi les cheveux, mais courts ou longs, si bon leur semble, comme on fait ici les moustaches ou les pennaches. J'ai vu là le roi et les princes, et la plupart des seigneurs et des soldats, qui les portent courts; et ceux qui les portent longs, la plupart, quand ils en sont las ou qu'ils no croissent plus, les font raser pour les donner ou les vendre aux femmes; car il n'y a point de fausses perruques que d'hommes, d'autant que jamais on ne rase la chevelure des femmes, soit vives ou mortes. La plupart de ces fausses chevelures viennent de terre ferme, comme de Cochin, de Calicut et de toute la côte de Malabar, où tous les hommes portent les cheveux longs, lesquels après ils les coupent et les vendent pour les femmes, tant du pays que d'ailleurs. Il n'y a point là de barbiers ordinaires, mais chacun se sait servir du rasoir. Ils n'ont point de peignes, mais ils ont des ciseaux de cuivre et de fonte, et des miroirs aussi de cuivre, dont ils se servent pour le rasoir, qui est d'acier, mais non pas fait comme les nôtres, dont ils ne faisaient pas de compte. Ils se rasent à la pareille. Pour le roi et les grands seigneurs, il y a des hommes qui se tiennent bien honorés de les servir en cela, non pas pour le gain, mais par affection, étant gens de qualité. Aussi le roi leur fait-il quelques présents au bout de l'an.

Du reste, les hommes portent la barbe de deux sortes. L'une est qu'il est permis aux pandiares, naïbes, catibes et autres gens d'église, et à tous ceux qui ont fait le voyage de la Mecque et le Medinatalnaby en Arabie, où est le sépulcre de Mahomet, de porter la barbe aussi longue qu'ils voudront; et ils ne la rasent que sous la gorge et à la lèvre, dessus et dessous, pour ce qu'ils ne voudraient pour rien que ce qu'ils boivent et mangent touchât à leur poil, comme étant une des plus grandes ordures et saletés du monde; de sorte qu'ils n'ont point de poil tout alentour de la bouche; et j'ai souvent vu que, pour avoir trouvé un seul poil en un plat de viande, ils n'y voulaient pas toucher, et ils demeuraient plutôt sans manger, donnant cela aux oiseaux et aux autres animaux, sans que personne en voulût. L'autre sorte de barbe, pour le reste des autres gens et du commun, est de la porter petite, à l'espagnole, rasée autour de la bouche et sous la gorge, mais sans moustaches, et, aux joues, ils font de petites vidures et des façons avec le ciseau, dont ils se rasent assez près, mais non pas tant toutefois que cela ne paraisse. Pour le menton, cela est en pointe, comme entre nous maintenant.

Cependant ils serrent curieusement les rognures de leur poil et de leurs ongles, sans en laisser rien perdre ni tomber, et ils sont soigneux d'enterrer cela en leurs cimetières, avec un peu d'eau; car pour rien au monde ils ne voudraient marcher dessus, ni moins encore les jeter au feu, parce qu'ils disent que cela, étant du corps, demande aussi la sépulture comme lui. De fait, ils les enveloppent bien gentiment dans du coton, et la plupart se vont faire raser à la porte des temples et mosquites [1]. Ils sont assez durs et insensibles en tout cela, et ils n'usent nullement d'eau chaude pour se raser, et leurs rasoirs

[1] Les mosquées sont de petites cases couvertes de feuilles de cocotier et placées, de distance en distance, presque sur la plage. Des allées conduisent aux divers groupes de maisons, toujours entourés d'un emplacement couvert de pierres tumulaires ou de tombeaux qui ont la forme usitée chez les musulmans.

coupent fort mal. Ils ne font que passer un peu d'eau froide par-dessus, et quelque mal qu'ils se fassent, ils ne s'en plaignent nullement et ils disent que cela ne fait point de douleur. Mais moi, qui y apportais plus de précaution et qui faisais chauffer de l'eau, je m'en lavais et frottais longtemps; encore m'était-il avis que l'on m'écorchait et qu'on m'arrachait tout le poil; mais à eux, cela leur vient de la coutume et de l'habitude, car autrement ils y seraient aussi sensibles que nous. Mais il est temps de venir à la description particulière de ces îles.

Les Maldives sont fort fertiles en fruits et autres commodités nécessaires pour la vie de l'homme ([1]). Il y vient du mil, qu'ils nomment *oura*, en abondance, comme aussi d'une autre petite graine appelée *bimby*, qui est semblable au mil, sinon qu'elle est noire comme la graine de navets. Ces graines se sèment et se cueillent deux fois l'an. Ils en font une manière de farine, de laquelle ils font de la bouillie avec du lait et du miel de coco, et aussi des tourteaux et beignets, et plusieurs autres sortes de mangers. Il y croît aussi des racines de plusieurs sortes dont ils vivent, entre autres d'une nommée *itelpoul*, qui y vient à foison sans être semée, et est ronde et grosse comme les deux poings, peu plus ou peu moins. On la broie en la frottant sur une pierre fort rude, puis on la met sur une toile au soleil pour sécher; cela devient comme une manière d'amidon ou farine fort blanche, qui se garde tant que l'on veut, dont ils font de la bouillie, des tourteaux et des galettes, qui est un manger fort délicat, sinon qu'il charge un peu l'estomac, et il faut qu'il soit mangé frais pour être bon. Il y a encore d'autres sortes de racines nommées *alas*, de fort bon goût et en grand nombre, qu'ils sèment et cultivent, les unes rouges comme betteraves, d'autres blanches comme navets, et sont plus grosses d'ordinaire que la cuisse d'un homme. On les cuit et accoutre de diverses sortes, et même, pour les garder au long de l'année (parce qu'elles ne viennent qu'à la fin de l'hiver, au mois de septembre), ils les confisent avec du miel et du sucre de coco, et c'est une bonne partie de la nourriture de ces peuples. De froment, appelé *godam*, ou de riz, qu'ils nomment *andoue*, il n'y en croît point; mais il vient quantité de riz de la terre ferme que les marchands leur apportent, et pour ce ils en usent fort, et est à bon marché. On le mange et accoutre de diverses sortes, le faisant cuire seul dans l'eau, et on le mange avec d'autres viandes au lieu de pain, ou bien y mêlant des épiceries, quelquefois avec du lait et du sucre de coco; quelquefois ils y font cuire des poules ou bien du poisson, ce qu'ils accommodent fort proprement et délicatement. Ils le font aussi cuire, puis sécher et broyer, et de cette farine, avec des œufs, du miel, du lait et du beurre de coco, en accoutrent des tourtes et mangers fort excellents. Au reste, les herbes et les arbres foisonnent partout dans ces îles. Il y en a grand nombre qui portent fruit, d'autres qui n'en portent point et dont ils mangent néanmoins les feuilles, qui sont douces et délicates; d'autres qui servent à toute autre sorte d'usage. Pour les fruits, il y a des citrons, des grenades et des oranges en si grande abondance, que rien plus; des bannes, que les Portugais appellent figues d'Inde, et aux Maldives *quella*, qui est un gros fruit qui multiplie beaucoup, délicieux et de grande nourriture, en telle sorte qu'ils en nourrissent les petits enfants au lieu de bouillie; outre une infinité d'autres que je ne puis désigner, dont les uns ressemblent en quelque chose à nos prunes, poires, figues, concombres et melons, bien que ce soit en des arbres. Mais il n'y en a point de plus utile que le coco, ou noix d'Inde, qu'ils appellent *roul*, et le fruit *eate*, lequel abonde aux Maldives plus qu'en aucun lieu du monde, qui en fournissent, par manière de dire, plusieurs régions voisines, à cause de quoi les habitants en savent mieux tirer la substance et les commodités qu'on en peut avoir, que non pas les autres. C'est bien la plus grande et merveilleuse manne qu'on se saurait imaginer, parce que ce seul arbre peut servir à tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme, leur fournissant en abondance du vin, du miel, du sucre, du lait et du beurre; et davantage la moelle ou l'amande sert pour manger avec toutes sortes de viandes au lieu de pain; car là il ne s'en fait et ne s'en voit point; de sorte que j'ai été cinq ans ou plus sans en goûter, ni seulement en voir; et toutefois j'étais si accoutumé à cette façon de vivre, que cela ne me semblait point étrange. Outre cela, le bois, l'écorce, la feuille et les coquilles, servent à faire la plus grande partie de leurs meubles et ustensiles.

Quant au bois pour brûler, il y en a une telle quantité qu'il ne s'achète point, d'autant que le pays

([1]) Ces îles fournissent en petite quantité des fruits, des citrons, de la volaille et des œufs, de l'eau et du bois à brûler en abondance. (Moresby.)

est fort couvert de toutes sortes d'arbres : ce qui donne une grande ombre et beaucoup de fraîcheur et de plaisir. Il y a même des arbres qui ne servent à autre chose qu'à brûler, étant loisible de les aller couper quand on en a besoin; comme aussi il y a des îles entières qui en sont pleines, où chacun envoie tous les jours ses gens et ses esclaves en quérir pour son usage. Au reste, en cette abondance de fruits, comme j'ai dit, c'est chose admirable que chacun des treize atollons produit diversité de commodités; et encore qu'ils soient tous sous un même climat, néanmoins chacun n'a pas tout ce qui lui est nécessaire, en sorte qu'ils ne se peuvent passer les uns des autres. Vous diriez que Dieu ait voulu que ces peuples se visitassent les uns les autres, tant il y a de diversité, et ce qui abonde en l'un est rare en l'autre.

Les gens de métier sont assemblés en des îles à part, comme les tisserands en l'une, les orfèvres en l'autre, les serruriers, les forgerons, les faiseurs de nattes, les potiers, les tourneurs et les menuisiers. Bref, tous les métiers ne sont point mêlés; chacun a son île. Néanmoins ils se communiquent aux autres îles en cette sorte : c'est qu'ils ont des bateaux couverts d'un petit tillac, et vont d'île en île travaillant et débitant leur marchandise, et sont quelquefois plus d'un an auparavant que de retourner en leur île et demeure ordinaire. Ils mènent avec eux tous leurs enfants mâles, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, pour les apprendre et les accoutumer. Au reste, ils couchent toujours en leur barque et y boivent et mangent, et le plus souvent y travaillent. Il me souvenait, voyant cela, de nos chaudronniers qui vont de village en village.

Quant aux animaux, il y a des poules en si grand nombre que c'est chose étrange, et elles ne coûtent qu'à prendre, car elles sont sauvages. Au marché, elles ne se vendent qu'un sou la pièce, et semblablement trente-six œufs pour le même prix. C'est la viande dont ils vivent le plus, après le poisson. Il y a aussi quantité de pigeons, de canes, de râles, et de certains oiseaux qui ressemblent du tout à des éperviers, mouchetés de noir et de gris, lesquels pourtant ne vivent pas de proie, mais de fruits; et plusieurs autres espèces différentes, le tout sauvage et non domestique [1]. Les corneilles incommodent fort les habitants; car elles sont si hardies qu'elles entrent dans les maisons pour y prendre quelque chose, encore qu'il y ait des hommes présents, dont elles ne s'effrayent quasi point, ce qui me semblait fort étrange, et, du commencement, je les croyais domestiques et privées. Il y en a si grande abondance, qu'on ne les saurait nombrer à ceux qui ne les tuent point. Les chauves-souris y sont aussi grosses que des corbeaux. On est là aussi fort incommodé des moustiques ou cousins, qui piquent vivement; ils en sont autant ou plus tourmentés qu'en l'île de Saint-Laurent [2], ou autre part des Indes. Mais ce qui les incommode le plus, ce sont les rats, les lirons et les fourmis, qui se trouvent partout, avec d'autres sortes d'animaux et de vermines qui entrent dans leurs maisons et leur mangent et gâtent tous leurs grains, leurs provisions, fruits et marchandises tendres; de sorte qu'ils sont contraints, pour obvier à cela, de bâtir des loges et greniers sur des pilotis en la mer, à deux et trois cents pas de terre, où ils vont avec des bateaux, et y mettent leurs grains et leurs fruits pour les conserver. La plupart des magasins du roi sont bâtis de cette sorte.

Au reste, il n'y a point d'animaux venimeux, hormis quelques couleuvres. En la mer, il y a une espèce de couleuvres qui sont fort dangereuses. On y voit beaucoup de chats, de fouines et furets. C'est tout ce que j'ai pu remarquer des animaux qui croissent en ces îles. J'y en ai vu d'autres de toutes sortes, mais ils viennent de dehors. De bêtes de monture, il n'y en a point; d'autres gros animaux aussi peu, de sauvages ni de domestiques; bien est vrai qu'il y a des vaches et des taureaux environ quatre ou cinq cents, mais ils appartiennent seulement au roi, qui les fait nourrir en son île de Malé; ce qui, étant amené de la terre ferme par curiosité, a multiplié jusqu'à ce nombre, d'autant qu'on n'en mange point, sinon quatre ou cinq fois l'an, aux grandes fêtes, que le roi en fait tuer un, et quelquefois pour en donner à des navires étrangers que le roi veut gratifier. J'y ai vu aussi quelques moutons, qui sont pareillement au roi. De chiens, il n'y en a point, et davantage ils les ont en horreur. Pendant que j'y étais, les Portugais de Cochin en envoyèrent deux au roi par rareté, qui les fit incontinent noyer. Si un chien avait touché quelqu'un d'eux, il s'irait baigner à l'instant, comme pour se purifier.

[1] M. Barbot de la Trésorière a vu aux Maldives quelques canards domestiques.
[2] Madagascar.

La mer est tellement poissonneuse que c'est merveille, et de toutes sortes, grands et petits, principalement à cause que la mer est basse et pacifique entre les atollons, outre quelque autre propriété de ce parage. La pêcherie en est très-abondante; c'est le plus grand exercice des insulaires. Aussi est-ce leur principale nourriture, soit frais, avec du riz ou autres viandes, ou fricassé avec de l'huile de coco, ou bien cuit avec de l'eau de mer et séché pour le garder, dont outre cela ils envoient journellement plusieurs navires chargés à Achen, en Sumatra, et autre part.

Entre ces poissons, il y en a de gros qui les incommodent, d'autant plus qu'ils dévorent les hommes quand ils se vont baigner ou qu'ils vont pêcher, et même il s'en fallut fort peu qu'ils ne me dévorassent. On voit grand nombre de personnes qui ont perdu les bras ou les jambes, ou qui autrement ont été estropiées par inconvénient.

Cette grande abondance de toutes choses fait qu'il y coûte fort peu à vivre, et tout y est à bon marché. On a quatre cents cocos pour un larin, qui vaut 8 sous; cinq cents bananes aussi pour un larin (1); semblablement, pour le même prix, cent gros poissons, ou bien une douzaine de poules ou trois cents livres de racines, et ainsi des autres; de sorte qu'il n'y a point de pays en l'Inde où les étrangers s'enrichissent sitôt, parce que le trafic y est fort bon, et les vivres y coûtent fort peu. Aussi disent-ils par proverbe qu'eux habitants naturels ne s'enrichiront jamais, et que les étrangers seront riches (2). Quant à moi, j'estime que c'est le bon marché des vivres qui les rend paresseux au travail et négligents, ce qui les empêche d'enrichir, d'autant que la plupart ne se soucient que d'avoir de quoi vivre, sans autre ambition ni avarice, et ils ne se mettent pas en peine d'autre chose (3).

L'île principale, comme j'ai dit, s'appelle *Malé*, qui donne le nom à tout le reste des autres; car le mot de *dives* signifie un nombre de petites îles amassées. Elle est à peu près au milieu de toutes les autres îles, et contient de tour environ une lieue et demie. C'est la plus fertile de toutes les îles, l'étape et l'abord des autres et des étrangers, le séjour du roi et de la cour; en conséquence de quoi elle est la plus habitée; mais certainement elle est la plus malsaine, dont ils rendent cette raison, que, de toute mémoire et antiquité, les rois y faisant leur séjour, il s'y meurt beaucoup de personnes qu'on y enterre chacune à part, de sorte que toute l'île en étant remplie, le soleil, qui est fort ardent, donnant là-dessus, il s'en élève des vapeurs fâcheuses et malsaines. Aussi les eaux y sont fort mauvaises; à cause de quoi le roi est contraint, pour lui et pour sa maison, d'en envoyer querir d'une autre île, où l'eau soit meilleure et où l'on n'enterre personne, comme font aussi les principaux et les gens de moyen de l'île.

Par toutes les îles, il n'y a point de villes closes, non pas même en l'île de Malé; mais toute l'île est remplie deçà et delà de maisons et de logements, soit des seigneurs et des gentilshommes, soit du commun peuple, et ainsi aux autres. Toutefois les maisons sont distinguées par rues et par quartiers avec un assez bel ordre, et chacun sait son département.

Les maisons et les édifices du commun peuple sont de bois de coco qu'ils coupent du tronc de

(1) Petite pièce d'argent du pays, longue comme le doigt, mais redoublée, fabriquée dans l'île du Roi, et portant le nom du roi en lettres arabes. C'était la seule monnaie indigène et officielle; les autres étaient étrangères et n'avaient de valeur que celle de leur poids.

(2) Un chef avec lequel M. Barbot de la Trésorière fut en communication lui dit que tout Français qui viendrait aux Maldives pour traiter ou pour y créer un genre d'industrie quelconque y serait toujours le bienvenu.

(3) Les habitants, dit Moresby, sont très-honnêtes et obligeants; ils échangent leurs denrées contre de l'argent ou du riz, du biscuit, du sucre, du sel, des oignons ou de l'ail. Ils sont extrêmement paresseux et indolents, très-craintifs, surtout à l'égard des étrangers. On ne peut pas les engager à aider à faire de l'eau ou du bois, à moins de les payer d'avance; encore faut-il les forcer à travailler. Ils sont sous la domination du sultan de Malé, et l'atoll-warree, ou chef de l'atoll, est celui auquel les étrangers doivent s'adresser afin d'obtenir de l'aide pour faire des provisions.

Leur principale occupation consiste à faire des étoffes de coton, de couleurs blanche, rouge et noire mêlées; ils les teignent eux-mêmes et les vendent à un prix assez élevé dans les autres atolls. Le gouvernement ne leur permet pas de trafiquer avec les étrangers, pas même avec les Anglais, qui sont leurs alliés: tous leurs produits doivent être vendus à Malé. Ils visitent rarement les navires qui passent, de peur d'être molestés, et les capitaines qui s'arrêtent dans ces îles auraient un grand tort de permettre aux équipages d'entrer dans l'intérieur des maisons, de chercher à voir les femmes et de prendre sans permission leurs fruits, leurs cocos et leurs volailles. Ce peuple est pauvre et inoffensif, et il a eu quelquefois à regretter la visite de certains bâtiments marchands. (Moresby.)

l'arbre. On les couvre de la feuille du même arbre, cousues en double les unes dans les autres [1]. Les seigneurs et les riches en font bâtir de pierre, qu'on tire de la mer dessous les basses et les bancs, où on en trouve tant qu'on veut, de longues et de grosses. Elle est polie et de bel emploi, fort blanche, un peu dure toutefois à scier et à tailler; mais quand elle est à la pluie, elle perd à la longue sa dureté naturelle et sa blancheur, et enfin elle devient toute noire quand elle est battue de la pluie ou mouillée d'autre eau douce. La manière de la tirer de dedans la mer est remarquable. Il croît en ces pays-là une sorte d'arbre qu'ils nomment *candou*, qui est aussi gros que les noyers de deçà, approchant de la feuille du tremble, et aussi blanc, mais extrêmement mou [2]. Il ne porte aucun fruit, et même il n'est pas propre à brûler; étant sec on le scie en planches, dont ils se servent comme nous faisons ici du sapin. C'est le bois le plus léger qu'on puisse voir, et plus que le liége. Ayant remarqué dans l'eau la pierre qu'ils veulent avoir, ils y attachent bien ferme un bon câble. Cela leur est ordinaire, car, comme j'ai dit ci-devant, ils sont demi-poissons, fort adroits à la nage, leurs femmes mêmes nagent aussi bien ou mieux que les hommes de ces quartiers; en sorte qu'ils vont quasi tous, et à tout propos, au fond de la mer, à quinze ou vingt brasses d'eau, où ils y demeurent longtemps et y considèrent le fond, bien souvent pour voir s'il fait bon y poser l'ancre; quelquefois aussi au lieu d'ancre ils choisissent quelque grosse roche au fond de l'eau et y amarrent leur câble. Après donc qu'ils ont choisi la pierre qu'ils veulent tirer, et qu'ils l'ont attachée à leur câble, ils prennent une pièce de ce bois de candou et la lient ou enfilent (quand elle est percée) à leur câble tout contre la pierre, et puis dessus en ajoutent une quantité de ces mêmes pièces, selon qu'il en est besoin, tant que cela, qui est merveilleusement léger et flottant au-dessus de l'eau, emmène avec soi la pierre et l'entraîne en haut, quelque lourde qu'elle soit, ou quelque autre chose pesante, jusqu'à 100000 livres. C'est chose que j'ai vu faire quasi tous les jours. Les canons de notre navire submergé, qui étaient au fond, les ancres et les autres choses de poids, furent tirés par eux en cette sorte, en la présence de nous tous qui pensions leur donner quelque avis; mais ils en savaient bien plus que nous. Par la même invention, qui leur est ordinaire et commune, j'ai aussi vu que le port de l'île de Malé, étant rempli de grosses roches, en sorte que les navires n'y pouvaient surgir ni ancrer en sûreté, fut curé, nettoyé et rendu navigable avec bon ancrage, en moins de quinze jours. Ils tiraient à terre, avec ce bois qui flotte, les rochers, ou bien les portaient en lieu fort profond, et puis, coupant leurs câbles, qui sont faits de certaine écorce fine de bois, les laissaient tomber au fond. Voilà la façon de tirer les pierres pour leurs bâtiments [3]; mais quand ce bois est imbibé d'eau, il faut le laisser sécher au soleil, autrement il ne pourrait flotter. J'ajouterai deux autres manières comment ils se servent de l'arbre de candou, puisque j'en ai déjà tant parlé. L'une, c'est qu'ils prennent cinq ou six grosses pièces de bois et les lient ensemble tout de rang, et dessus ils mettent des planches de sciage du même arbre en forme d'une claie bien plate et bien droite, puis alentour ils y relèvent de petits bords devant, derrière et aux côtés, et au milieu pour s'asseoir. Cela leur sert pour aller sur la mer et pour passer d'île en autre. J'y ai passé moi dixième, et c'est principalement avec cet instrument qu'ils font leurs grandes pêches. Chacun en a un à soi, parce que cela leur est commode, et il ne faut qu'un homme pour le mener et le conduire, quelque tourmente qu'il fasse, j'entends entre les atollons et les canaux, non pas tant en haute mer. Il ne faut point craindre là-dessus de renverser, car cela flotte toujours sur l'eau, et davantage en le faisant; ils savent si bien mesurer ces pièces de bois, les mettre en ordre, et ils leur donnent si bien le contre-poids, que jamais il ne tourne ni renverse; ils ont seulement à craindre que les pièces ne se délient les unes d'avec les autres. On l'appelle, en langue du pays, *candoupatis*, de l'arbre dont il est composé. Il y a une autre propriété de l'arbre de candou, à savoir qu'en frottant des morceaux d'icelui l'un contre l'autre, il en sort du feu, et c'est avec cela qu'ils allument du feu, et ils s'en servent comme nous faisons de fusils. Les pierres pour bâtir sont donc prises de la mer, en la façon que j'ai décrite. Quant

[1] Les maisons sont presque toutes dans le centre des îles, entourées de palissades en bois de cocotier, et protégées contre les ardeurs du soleil par des masses de cocotiers et d'arbres à pain. Presque toutes ont près d'elles de petits jardins ou vergers où l'on voit des bananiers, des citronniers, des cannes à sucre, des cotonniers et divers légumes.

[2] Le Bombax ou le Sterculier, selon M. le docteur Roulin.

[3] Il y aurait de curieuses études à faire sur les procédés analogues employés par des peuples très-ignorants, mais qui n'en parviennent pas moins à des résultats que nous obtenons par l'application de nos théories scientifiques.

à la chaux, ils la font d'écailles et de coquilles qu'on trouve au bord de la mer, ce qui joint et lie fort bien les bâtiments.

Mais puisque j'ai parlé des peuples, auparavant que de passer plus avant il est à propos d'ajouter un mot de leur langue, et quelle elle est.

Il y a deux langues en usage. La première, qui est particulière aux Maldives, et qui est fort ample. En cinq ans et plus que j'ai demeuré là, je l'aurais apprise comme ma langue maternelle, et je me l'étais rendue fort familière. La seconde, c'est la langue arabique, qui y est fort estimée et qu'ils apprennent comme on fait le latin de deçà. Aussi leur sert-elle journellement en leurs prières. Outre les langues extraordinaires, comme celle de Cambaye et Guzerate, de Malacca, et même le portugais, qu'aucuns savent à cause du commerce et de la communication qu'ils ont ensemble. En l'atollon de Souadou, et vers le sud des Maldives, on parle un langage malaisé à entendre, grossier et rude, mais toutefois qui n'est que de la langue commune (¹).

De la religion des habitants des Maldives; de la forme de leurs habits; de leur manière de vivre, et des autres coutumes particulières qu'ils observent en leurs déportements.

La religion qu'ils tiennent est celle de Mahomet, et il n'y en a point d'autre par toutes ces îles, si ce n'est des étrangers qui y abordent, encore sont-ce le plus souvent Arabes ou Malabares, ou Indois de Sumatra, qui tiennent la même religion (²).

(¹) Voy. p. 273. « Deux langues, dit Charles Prydham, sont en usage parmi eux : la langue vulgaire, qui leur est propre, bien qu'elle ait une grande affinité avec la singhalaise, et la langue arabe, qui est celle des lettrés. Ils ont aussi un alphabet particulier, qui diffère du sanscrit et de l'arabe. Leurs livres sont écrits de droite à gauche, et les voyelles sont indiquées par des points. »

« La langue dont les Maldiviens se servent est la même que, dans l'Inde, on appelle la musulmane, et que vulgairement, à Pondichéry, on désigne (du moins ceux qui la parlent) sous la dénomination de *choulio*, celle enfin qui s'est établie dans l'Indostan depuis sa conquête par les musulmans. » (Barbot de la Trésorière.)

Quelques habitants parlent la langue indoue. (Moresby.)

(²) C'est un peuple timide et inoffensif : les crimes y sont beaucoup moins nombreux que chez les nations plus policées : le meurtre, le vol et l'ivrognerie sont inconnus parmi eux. Professant avec rigueur la religion musulmane, ils s'abstiennent de toute liqueur spiritueuse, et cependant il leur serait facile d'en extraire du cocotier, qui se trouve abondamment sur ces îles. (Moresby.)

Ibn-Batouta, qui, comme nous l'avons dit précédemment, voyageait vers le milieu du quatorzième siècle, consacre un chapitre entier à la description des îles Maldives. Il les avait habitées, y avait eu quatre femmes et y avait exercé les fonctions de juge, que la jalousie du premier ministre le contraignit à abandonner, après une résidence de plusieurs années.

« Ces îles, dit-il, sont une des merveilles du monde : elles sont au nombre de plus de deux mille, et il y en a une centaine qui sont assez rapprochées les unes des autres pour former une sorte de chaîne, et toutefois chacune d'elles est entourée par la mer. Lorsqu'un navire approche de leur rivage, il est obligé de montrer ce qu'il a à son bord... Le plus grand arbre de ces îles est le cocotier, qui produit des fruits jusqu'à douze fois chaque année.

» Les habitants sont religieux, chastes, inoffensifs. Ils sont faibles de corps. Ils ne font pas la guerre ; ils n'ont pour armes que leurs prières. Toutefois les pirates et les voleurs de l'Inde ne les effrayent pas, et ils ne leur infligent aucun châtiment (lorsqu'ils s'emparent d'eux), parce que les Maldiviens sont convaincus que quiconque vole doit s'attendre à quelque malheur soudain et terrible.

» Chaque île a ses mosquées, construites en bois.

» Ce peuple a un grand amour de la propreté. Ils usent beaucoup de parfums, en particulier du *galia (Galia moscata?)*. Les femmes présentent un collyre à leur mari, dès qu'il se lève, afin qu'il en fasse usage pour ses yeux, et des parfums pour qu'il se parfume.

» Riches et pauvres vont pieds nus.

» L'eau de leurs puits n'est pas à plus de 2 coudées au-dessous de la surface du sol.

» Au lieu de monnaie ils se servent de coquilles qu'ils transportent au Bengale, où l'on en fait le même usage, et qu'on suspend au cou pour écarter le mauvais œil.

» Voici, d'après le témoignage de personnes respectables et instruites, comment ces îles furent amenées à se convertir au mahométisme.

» Dans le temps où les Maldiviens étaient encore infidèles, ils voyaient apparaître chaque mois, dans la mer, un spectre, sous la forme d'un navire couvert de lumières. Leur coutume était alors d'exposer une jeune vierge, seule, dans leur plus

Quant à leurs vêtements, voici comment ils s'habillent. Premièrement, les hommes s'attachent autour des reins une grande bande de toile qui joint tout autour. Après, ils mettent une petite toile de coton teinte en bleu ou en rouge, ou autre couleur, qui ne leur va que jusqu'au genou. Dessus, ils mettent une grande pièce de toile de coton ou de soie, s'ils sont tant soit peu riches et accommodés, ce qui descend jusqu'à la cheville des pieds, et ceignent cela d'un beau mouchoir carré brodé d'or et de soie, qu'ils plient en trois pointes, et, l'étendant sur les reins, le joignent par devant; puis, pour plus grand ornement, ils ajoutent une petite pièce de soie de diverses couleurs, claire comme un crêpe ou gaze, qui est courte et ne leur va que jusqu'au milieu des cuisses; et après tout cela, ils se ceignent d'une grande ceinture de soie, qui est semblable à leur turban, où il y a de belles franges, laissant pendre les bouts sur le devant. Dans cette ceinture, qui leur sert de bourse, ils mettent leur argent et leur bétel du côté gauche, et sur le côté droit ils passent leur couteau, ce qu'ils estiment fort honorable, et il n'y a personne qui n'en porte, voire le roi lui-même (¹). Ce sont des couteaux fort bien faits, tous d'acier excellent, car ils n'ont pas l'invention de mêler le fer avec l'acier. Ceux qui ont quelques moyens en portent dont le manche et la gaîne sont tout d'argent ouvré et façonné. Au bout de la gaîne d'en haut, il y a une boucle d'argent, d'où pend une petite chaîne aussi d'argent, où sont attachés un cure-dent et un cure-oreille et autres petits instruments. Les autres qui n'ont pas le moyen d'en avoir de si chers portent la gaîne de bois ouvré, le manche d'os de poisson, comme de baleine ou autre animal marin, d'autant qu'ils ne veulent pas en porter d'os d'animal terrestre. Ils sont curieux de ces couteaux, et ils n'estimeraient pas être bien vêtus s'ils n'en avaient à leur ceinture; et il n'y a si vil et si abject qui ne porte le sien. C'est leur défense. D'autres armes, il n'est permis à personne d'en porter. Il n'y a que les soldats et les officiers du roi qui en puissent avoir; encore est-ce tant qu'ils sont au service du roi, en l'île de Malé ou ailleurs, où il les envoie. Ceux-là ont d'ordinaire à leur côté un poignard ondé, qui s'appelle *cris* et qui vient d'Achem en Sumatra, de Java et de la Chine. Outre cela, quand ils vont par la rue, ils portent toujours l'épée nue en une main et la rondache en l'autre, ou bien ils portent un javelot.

Les soldats ont une autre marque particulière, c'est qu'ils ont de grands cheveux qu'ils joignent ensemble et qu'ils attachent comme une grosse houppe.

Leur principale braverie, c'est de porter autour d'eux, à la ceinture, plusieurs chaînes d'argent. Il n'y

beau temple, dont les fenêtres s'ouvraient sur la mer. On l'y laissait seule toute la nuit. Le matin, on la trouvait morte. Chaque famille tirait au sort lorsqu'il fallait sacrifier ainsi une jeune fille. Un saint homme arabe, mahométan, nommé Abu'l-Barabar (le Berbère), et qui logeait chez une vieille femme dans l'île de Mohl (sans doute Malé?), vit un jour, en rentrant dans cette maison, la vieille femme qui pleurait parce que le sort avait, cette fois, désigné sa fille unique. Le Mogrebin, qui était un homme sans crainte, lui dit : « J'irai cette nuit vers le spectre à la place de votre fille : s'il prend ma » vie, j'aurai sauvé votre enfant; si je reviens sain et sauf, ce sera pour la plus grande gloire de Dieu. » On le conduisit donc au temple à la place de la jeune fille, sans que le magistrat eût aucun soupçon de cette substitution. Le Mogrebin s'assit vers une fenêtre et récita le Coran. Le spectre approcha plusieurs fois avec des yeux flamboyants; mais quand il eut entendu les paroles du Coran, il plongea dans la mer. Le matin, les grands personnages du district vinrent pour chercher le corps de la jeune fille et le brûler, suivant la coutume. Ils furent bien surpris de trouver le Mogrebin et d'entendre son récit. On le conduisit devant le roi, qui lui dit : « Répète cette épreuve le mois prochain, et si tu en sors vivant, comme cette première fois, » je me convertirai à l'islamisme. » L'épreuve eut lieu et réussit encore. Alors on brisa les idoles, et l'on commença à adorer le dieu de Mahomet. »

Ibn-Batouta ajoute que, de son temps, le navire-spectre continuait à apparaître, mais qu'il ne faisait plus aucun mal. Il assure qu'une certaine nuit on le lui montra à lui-même; c'était bien un navire qui paraissait rempli de chandelles et de torches.

Cette tradition d'une jeune fille exposée en tribut à un monstre se retrouve en diverses contrées de l'Asie et de l'Afrique. On sait qu'elle était populaire en Grèce.

A l'époque où Ibn-Batouta résidait dans l'île, une femme gouvernait, le roi son père étant mort sans laisser d'héritier mâle. Le mari de cette femme était premier ministre.

Nous avons extrait ces notes de la traduction anglaise *the Travels of Ibn-Batuta* (translated from the abridged arabic manuscript copies preserved in the public library of Cambridge, etc., by rev. Samuel Lee; London, 1829).

Au moment où nous écrivons ces pages, la traduction française de MM. Defremery et Sanguinetti n'est pas encore parvenue à ce passage d'Ibn-Batouta relatif aux Maldives.

(¹) M. Barbot de la Trésorière n'a vu d'autres armes, chez les Maldiviens, qu'un petit couteau dont la lame a quatre ou cinq pouces de long. Ils le portent à leur ceinture et s'en servent pour ouvrir les cocos bons à boire.

a personne qui ait un peu de bien qui n'en veuille avoir, soit homme ou femme, garçon ou fille, plus ou moins, à proportion de ses biens et de sa qualité. C'est en quoi ils mettent tout leur trésor, et ils le destinent d'ordinaire pour faire les frais de leurs obsèques. Mais il n'y a que les grands seigneurs ou bien les étrangers qui les puissent porter par-dessus leurs toiles et les faire paraître; les autres les portent cachées par-dessous; et néanmoins il leur en faut avoir, pour le dire et pour les montrer en



Habitants du Malabar (¹). — D'après James Cordiner.

particulier. Le reste du corps, depuis la ceinture jusqu'en haut, demeure nu ; j'entends le commun du peuple, car les seigneurs de qualité ne font pas ainsi. Toutefois, les jours de fête, ils se couvrent de jupes et de casaques de coton ou de soie, qui s'attachent avec des boutons de cuivre doré, d'autant qu'ils n'oseraient en porter d'or, et il n'y a que le roi seul qui en ait. Ces jupes sont de toutes sortes de couleurs, mais les extrémités sont bordées de blanc et de bleu. Les manches ne viennent que jusqu'au coude, disant que, si elles venaient jusqu'au poignet, comme à nous, ils n'auraient pas le maniement des bras libre. Avec cela, ils mettent des caleçons de couleur qui sont fort étroits, et qui leur prennent depuis la cheville des pieds jusqu'à la ceinture, ce qu'on attache par en bas aussi avec des boutons dorés. Les seigneurs s'accoutrent d'ordinaire avec les jupes et les casaques que j'ai dit.

Il y en a d'autres, en grand nombre, qui, aux jours de fêtes, ne mettent point de casaque, mais s'accommodent d'une autre sorte de braverie. C'est qu'ils broient du sandal et du camphre sur des

(¹) Il nous a été impossible de découvrir un seul dessin représentant des Maldiviens; l'art du dessin est encore beaucoup trop peu familier à nos officiers de marine. Peut-être la photographie leur viendra-t-elle en aide; et l'avantage considérable de ce procédé sera de contrôler des croquis faits souvent avec trop peu de fidélité.

L'aspect de ces habitants du Malabar et de ceux de Ceylan (p. 271) donnera, du moins, quelque idée de ce que peuvent être les Maldiviens.

pierres fort lisses et polies qu'on apporte de la terre ferme, et quelques autres sortes de bois odoriférants; puis ils mélangent cela avec de l'eau de fleurs distillées, et se font couvrir de cette pâte tout le corps, depuis la ceinture jusqu'en haut, y ajoutant plusieurs façons avec le doigt, telles qu'ils s'imaginent. Il me semblait que c'étaient des pourpoints découpés et façonnés; mais cela est de très-bonne odeur. Quelquefois ils y collent des fleurs les plus belles et de meilleure senteur. Ce sont leurs femmes ou leurs amies qui les accoutrent en cette sorte, et qui font dessus leur dos les façons et les ombrages comme il leur plaît. C'est une espèce de braverie qui est fort fréquente; mais ils n'osent se présenter ainsi accommodés devant le roi ni dans son palais (¹).

Ceux qui ont été en Arabie et qui ont visité le sépulcre de Mahomet, à la Mecque, sont fort respectés et honorés de tout le monde, de quelque qualité qu'ils soient, pauvres ou riches; et il y en a un grand nombre de pauvres. Ils ont des priviléges particuliers. On les nomme *agy*, et, pour être reconnus et remarqués entre les autres, ils portent tous des jupes de coton fort blanches et de petits bonnets ronds sur la tête, aussi tout blancs, avec des chapelets en la main, sans croix; et quand ils n'ont pas le moyen de s'entretenir habillés de cette sorte, le roi ou les seigneurs leur en donnent, et ils n'en manquent point.

Ils portent tous sur la tête des turbans rouges ou bigarrés de diverses couleurs; la plupart les ont de soie; les autres qui n'ont pas le moyen les ont de coton fort fin. Les soldats et officiers du roi les portent accommodés d'une sorte qui n'est pas permise aux autres, mettant aussi le plus souvent à leur tête de ces mouchoirs brodés que j'ai dit; et d'autres qu'eux ne le peuvent faire. Leurs cheveux, qui sont longs comme ceux des femmes de ces quartiers, ne laissent pas de paraître, comme ils mettent leur turban.

Tout le peuple va nu-pieds, et le plus souvent nu-jambes. Néanmoins, dans leur logis, ils se servent d'une manière de pantoufles ou sandales faites de bois, et quand quelqu'un de qualité plus grande que la leur les vient visiter en leur maison, ils quittent ces sandales et demeurent nu-pieds.

Quant aux femmes, elles ont premièrement une grande toile de coton ou de soie de couleur qui les environne depuis la ceinture jusqu'à la cheville des pieds, ce qui leur sert comme de cotte. Par-dessus, elles mettent une robe de taffetas ou de coton fort légère, mais fort longue, qui leur descend jusqu'aux pieds. Les bords en sont bleus et blancs. Je ne puis mieux comparer cette robe, pour en faire entendre la figure, qu'aux chemises que les femmes portent de deçà. Elle est un peu ouverte sur le cou, et fermée avec deux petits boutons dorés et autant à la gorge par devant, sans être ouverte plus avant sur le sein; tellement que, voulant donner la mamelle à leurs enfants, il faut qu'elles lèvent leur robe de dessus, mais non la toile qui leur sert de cotte, comme j'ai dit. Leurs bras sont chargés de gros bracelets d'argent, quelquefois depuis le poignet jusqu'au coude. Il y en a qui les portent mêlés d'airain, notamment les plus pauvres, et les autres d'argent fin et massif, en sorte qu'il s'en trouve qui portent trois et quatre livres d'argent en leurs bras. Davantage, elles ont encore des chaînes d'argent en ceinture, par-dessus leur toile, qui ne se montrent point, sinon quelquefois, quand les robes sont fort claires. Tout autour du cou, si ce sont femmes de moyens et de qualité, elles ont plusieurs chaînes d'or, où elles enfilent des pièces d'or monnayé, qui leur vient d'Arabie ou d'ailleurs de la terre ferme (²).

Leurs cheveux sont entrelacés les uns dans les autres, et quelquefois elles les couvrent encore, pour paraître en plus grosse touffe, d'une fausse perruque qui est de cheveux d'homme, car les femmes ne coupent jamais leurs cheveux; ce qu'ils couvrent d'une résille dorée, que les grandes dames couvrent de pierres précieuses. Aux oreilles, elles portent des pendants fort riches, suivant leurs moyens; mais elles les portent d'une autre façon qu'on ne fait ici, car les mères percent les oreilles de leurs filles quand elles sont en bas âge, non-seulement en un endroit, au gras de l'oreille, mais tout du long du cartilage, en plusieurs endroits, et y tiennent des filets de coton, pour nourrir les trous et les entretenir, afin d'y mettre, quand elles sont devenues grandes, de petits clous dorés, jusqu'au nombre de vingt-quatre pour les deux oreilles. La tête du clou est ornée d'ordinaire d'une pierre précieuse ou d'une perle, et, outre

(¹) Voy. notre deuxième volume, p. 357.

(²) Depuis Pyrard de Laval, les Maldiviens se sont appauvris. Ils n'ont plus tous ces ornements que l'ancien voyageur s'est plu à décrire.

au gras de l'oreille, il y a encore un pendant façonné à leur mode. Quand les femmes vont par la rue, soit de nuit ou de jour, bien qu'il soit fort rare qu'elles sortent de jour, elles portent un voile sur la tête; mais elles le mettent bas en entrant chez les reines ou les princesses, ou même chez des personnes plus grandes qu'elles; non pas toutefois devant les hommes ni même devant le roi, mais au contraire, c'est lorsqu'elles se cachent davantage, quand elles pensent être aperçues par des hommes.



Habitants de Ceylan(¹). — D'après James Cordiner.

J'ai dit qu'elles portaient des chaînes d'or au cou et des pierres précieuses en pendants d'oreilles; mais, en cela, il est à remarquer qu'aucun, soit homme ou femme, s'il n'est prince ou bien grand seigneur, n'oserait avoir porté ni bagues, ni pierreries, ni bracelets, carcans ou pendants d'oreilles, ni chaînes d'or, sans permission du roi, si ce sont des hommes, ou des reines, si ce sont des femmes, dont on expédie les lettres. Cette permission s'achète à deniers comptant, à moins qu'on n'en soit gratifié, comme les femmes le sont souvent. Les étrangers ont ce privilége, qu'ils peuvent s'habiller comme il leur plaît, porter tout ce qu'ils veulent d'ornements et de braveries sans permission, autant que les plus grands princes ou que le roi même. Bref, en beaucoup d'autres choses, j'ai remarqué que les étrangers ont beaucoup de droits et de priviléges que n'ont pas les naturels du pays.

Enfin, pour revenir à notre discours, les femmes sont curieuses de se parer et de s'accommoder proprement; de se baigner tous les jours, de se laver les cheveux d'huile de senteur, et de porter des parfums et de bonnes odeurs. Elles ont aussi une coutume de se rougir les pieds et les ongles des mains : c'est la beauté du pays, ce qu'elles font avec le jus et le suc d'un certain arbre, et cela dure jusqu'à ce que l'ongle ait poussé de nouveau, et alors elles en remettent d'autre. Certainement elles

(¹) Voy. la note de la p. 269.

paraissent assez belles et de bonne grâce, tant à cause qu'elles s'habillent joliment que parce qu'elles sont bien formées et de belle taille, et fort mignardes. Au demeurant, elles sont de couleur olivâtre pour la plupart, encore qu'il s'en trouve beaucoup qui sont brunes, et d'autres qui sont fort blanches, comme il se pourrait faire en ces pays-ci.

Ils sont si curieux en leur manger qu'ils ne goûteraient pas d'une viande où il serait tombé une mouche, une fourmi ou quelque autre petit animal, ou la moindre ordure, tellement qu'ils la donnent aux oiseaux, quand cela arrive. Car ils n'auraient garde de la bailler aux pauvres, ne leur donnant jamais chose qu'ils ne voulussent bien, et qui ne soit apprêtée comme pour eux-mêmes. A ce propos, j'ai remarqué que les pauvres venant à leur porte, ils les font entrer dans la maison et leur font pareille chère qu'à eux-mêmes, disant qu'ils sont serviteurs de Dieu comme eux.

Les plus grands seigneurs n'ont pas d'autre vaisselle ni plus riche que les autres. Ils se servent de celle que j'ai dit; d'autant qu'encore ils se pussent servir, s'ils voulaient, de vaisselle d'or ou d'argent, néanmoins leur loi le défend, et ils ne le font pas à cause de cela. S'il arrive que leur vaisselle de terre ou de porcelaine soit un peu fêlée, ils ne mangent plus dedans, la tenant pour pollnée.

C'est la plus grande incivilité du monde, et digne de grand blâme entre eux, que de laisser tomber quelque chose en mangeant. Pendant ce temps-là, personne de ceux qui sont présents n'oserait cracher ni tousser, et il faut se lever et sortir dehors pour le faire. Il n'y a rien qu'ils abhorrent tant que le crachat, ni qu'ils estiment plus déshonnête et qui les indigne plus. Au reste, ils mangent tous fort avidement et en grande hâte, tenant qu'il est bien honnête de n'être pas long à manger; et cependant, s'ils sont en compagnie, ils ne se disent mot les uns aux autres. De boire en mangeant pendant le repas, c'est incivilité; aussi ils ne le font jamais, de sorte qu'ils se moquaient de nous, qui en usions autrement. Mais, après avoir mangé leur soûl, ils boivent une fois. La boisson la plus commune, c'est de l'eau, ou bien du vin de coco tiré le même jour. On en fait de deux autres sortes plus délicates : l'une est chaude, composée d'eau et de miel de coco, avec quantité de poivre (dont ils usent beaucoup en toutes leurs viandes, et ils les nomment *pasme*), et d'une autre graine appelée *cahoa;* l'autre est froide et plus délicate, faite avec du sucre et du coco détrempé dans de l'eau. Mais ces breuvages sont pour le roi et pour les grands seigneurs, ou pour les festins solennels de leurs fêtes. Ils boivent dans des coupes de cuivre fort beau et fort bien mis en œuvre, qui ont aussi leur couvercle. Après le repas, et quand ils se sont lavés, on leur présente un plat de bétel au lieu de dessert; car les fruits sont servis quand et quant la viande.

Quant il faut tuer quelque animal pour leur vivre, il y a bien du mystère. Ils leur coupent la gorge en se tournant du côté du sépulcre de Mahomet, et disent leurs prières, et tout aussitôt ils les quittent ou ils les jettent sans y toucher jusqu'à ce qu'ils soient morts entièrement. Que si quelqu'un y touchait auparavant, ils jetteraient cette chair et ils n'en mangeraient point. Ce n'est pas tout, il faut que ce ne soit que par un certain endroit seulement qu'on leur coupe la gorge, autrement personne n'en mangerait. De plus, tout le monde ne s'entend pas à cela; ce sont principalement des prêtres ou des moudins [1] qui le savent, ou bien ceux qui l'entreprennent doivent être anciens et non pas jeunes, et il faut qu'ils aient eu des enfants. Je prenais plaisir à voir que, pour l'ordinaire, pour tuer une poule, il fallait courir par toute une île pour trouver un homme qui sût tuer, encore pourvu qu'il le voulût faire, d'autant qu'ils reculent tant qu'ils peuvent à faire ce métier-là.

En toutes leurs actions ils sont scrupuleux et superstitieux, même aux plus petites choses. Après avoir dormi, soit de jour ou de nuit, ils ne manquent pas, aussitôt qu'ils sont éveillés, de se laver les yeux et la face, et se frotter d'huile, mettant encore d'un certain noir sur les cils et sourcils, et ils n'oseraient avoir parlé ni donné le bonjour à qui que ce soit qu'ils n'aient fait tout cela. Il sont fort soigneux de se frotter les dents, et de les laver et les nettoyer, et disent davantage que la couleur rouge du bétel et de l'arecqua, qu'ils mangent continuellement, y prend mieux; de sorte qu'ils ont tous les dents rouges à force de mâcher du bétel, et ils estiment cela beau : aussi ils en portent toujours sur eux, dans les replis de leur ceinture, et ce serait un déshonneur à un homme s'il était trouvé sans en avoir sur lui. C'est la coutume, quand ils se rencontrent les uns les autres par les chemins, de s'entre-

[1] Muezzins.

donner chacun du sien. Ils se baignent plusieurs fois le jour, non-seulement pour leur plaisir et leur commodité, mais par religion.

En la nourriture des enfants, ils ont quelques coutumes et façons de faire particulières que je n'ai point vu observer ailleurs. Aussitôt que leurs enfants sont nés, ils les lavent en de l'eau froide six fois le jour, et puis ils les frottent d'huile et continuent longtemps ce lavement. Les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants, et elles n'oseraient les faire allaiter par d'autres, non pas même les reines, disant ordinairement que les animaux allaitent bien leurs petits (¹); mais elles se servent de servantes pour les tenir, pour les porter et les gouverner. Ils n'emmaillotent jamais leurs enfants, et les laissent libres; et, toutefois, je n'en ai jamais vu de contrefaits. On les couche suspendus en l'air, dans de petits lits de corde ou de petites chaises, où ils sont branlés et bercés. Dès l'âge de neuf mois, ils commencent à cheminer. A neuf ans, on les fait nourrir aux études et aux exercices du pays.

Ces études sont d'apprendre à lire et à écrire (²), et à entendre leur Alcoran, pour savoir ce qu'ils sont obligés de faire. Les lettres sont de trois sortes : l'arabique, avec quelques lettres et quelques points



Alphabet des Maldives. (Voy. la note 1 de la p. 267.)

qu'ils y ont ajoutés pour exprimer leur langue; une autre dont le caractère est particulier à la langue des Maldives; et en outre une troisième, qui est commune à Ceylan et à la plupart des Indes. Ils écrivent leurs leçons sur de petits tableaux de bois qui sont blanchis, et lorsqu'ils savent leur leçon par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit et les reblanchissent derechef, sinon que l'écriture dût être conservée et demeurer à perpétuité; car en ce cas ils écrivent sur du parchemin, qui est fait de feuilles d'arbre appelé *macare queau*, laquelle feuille est longue d'une brasse et demie, et large d'un pied. Ils en font des livres qui durent autant ou plus que les nôtres sans se gâter. Pour apprendre à écrire à leurs enfants, ils ont des planches de bois faites exprès, bien polies et bien unies, et étendent dessus du sable fort menu et fort délié, puis avec un poinçon ils font les lettres et les font imiter, effaçant à mesure ce

(¹) Le retour à ce devoir de la nature, si bien observé chez ces insulaires, a été presque une révolution dans nos mœurs à la fin du dernier siècle.

(²) C'est à peine si, depuis vingt-cinq à trente ans, on commence à comprendre l'utilité des écoles pour le plus grand nombre des petits Français; encore, quand on leur a donné l'enseignement très-imparfait de la lecture et de l'écriture, vers l'âge de douze ans, les abandonne-t-on à eux-mêmes sans livres, sans aucun autre encouragement, si bien que la plupart no savent plus ni lire ni écrire à vingt ans.

qu'ils ont écrit, n'usant point en cela de papier (¹). Ils portent tous grand respect et honneur à leurs maîtres, tel qu'à leur propre père; pour raison de quoi ils ne peuvent contracter mariage ensemble, comme liés d'une affinité. Il se trouve parmi eux des gens qui poursuivent leurs études et qui sont fort savants en l'intelligence de l'Alcoran et aux cérémonies de leur loi.

La pêche des Maldives se fait de plusieurs façons. La grande pêche du poisson, dont ils font grand trafic, se fait hors de leurs bancs et atollons, en haute mer, à six ou sept lieues, où cette espèce de poisson se tient toujours. On y pêche une quantité admirable de gros poissons, de sept ou de huit sortes, qui sont néanmoins quasi de même race et espèce, toutefois non semblables ni de même grandeur, comme bonites, albachores (²), dorades et autres, qui sont fort approchants et de même goût, et ne portent point d'écailles, non plus que le maquereau; aussi se trouvent-ils toujours ensemble et en même parage, et se prennent en même façon : à savoir avec une ligne d'une brasse et demie de gros fil de coton rond, emmanchée dans une grande canne qui est un bois bien fort. L'hameçon qui se met au bout est d'une autre sorte que les nôtres; il n'est pas tant replié, mais plus étendu, et est pointu au bout comme une épingle, sans avoir d'autre accroc ni languette, ressemblant du tout à la lettre *h* de l'écriture française courante. D'amorce, on n'y en attache point; mais, le jour d'auparavant, on fait provision de quantité de petits poissons, qui sont gros comme de petits gardons ou même comme des ablettes, qui se trouvent en grand nombre sur les bancs et sur les sables, et ils les conservent en vie pour les enfermer dans des poches faites de corde de coco, à petites mailles, et les laisser tremper en la mer à la queue de leurs barques. Quand ils sont en haute mer, où se fait la pêche, ils sèment partout ces petits poissons et laissent aussi pendre leur ligne. Les gros poissons que j'ai dit, sentant le petit poisson, qui n'est pas fréquent en haute mer, y accourent en quantité, et, par même moyen, ils s'attachent à l'hameçon, qu'on fait blanchir et étamer tout exprès, d'autant que c'est une espèce de poisson fort goulu et fort sot, qui se prend à l'hameçon blanchi, pensant que ce soit un petit poisson blanc. On ne fait donc que lever la ligne dans le bateau, où le poisson tombe aussitôt, n'étant pas beaucoup attaché, et on la remet en mer à l'instant, où il s'en prend ainsi une étrange quantité : tellement qu'en moins de trois ou quatre heures leurs bateaux en sont tout pleins; et, ce qui est à remarquer, ils vont cependant toujours avant, la voile haute. Ce poisson qui se prend ainsi s'appelle généralement en leur langue *cobolly-masse*, c'est-à-dire du poisson noir, parce qu'ils sont tout noirs. Ils le font cuire en de l'eau de mer, et puis ils le font sécher au feu sur des claies, en sorte qu'étant sec il se garde fort longtemps. C'est de quoi ils font si grand trafic, non-seulement entre eux, mais aussi ils en fournissent le reste de l'Inde, où cette marchandise est fort requise. Au reste, il faut que le premier et le plus beau poisson de la pêche soit pour le roi; et sitôt que le bateau est arrivé, un des principaux prend le poisson et lui passe une corde ou un osier, et puis avec un bâton ils le portent sur l'épaule à la cuisine du roi. Ils en donnent après aux gens d'église, aux pauvres et à leurs amis, et le reste est départi entre eux. Pour peu qu'il y en ait, il faut faire tout ce partage.

Il y a une autre sorte de pêche qui se fait la nuit sur les bancs autour des atollons, deux fois le mois seulement, lorsque la lune est en conjonction et lorsqu'elle est pleine, trois jours à chacune fois. Elle se fait avec de ces claies qu'ils nomment *candoue-patis*, dont j'ai parlé ci-dessus, par le moyen de quoi ils vont la nuit sur les bancs faire leur pêche à la ligne. Ce sont de grandes lignes, de 50 ou 60 brasses de long, de gros fil de coton fort dur, qu'on noircit avec une écorce d'arbre dont ils se servent au lieu de brai ou de poix, afin de conserver le fil plus longtemps et l'empêcher de pourrir. Au bout, il y a des hameçons où l'on attache de l'amorce, de même façon que les nôtres. Avec ces lignes, ils prennent quantité de poisson d'une espèce que je n'ai point vue ailleurs, qui est long de trois ou quatre pieds et large à l'avenant; il est tout rouge, et le dedans est fort blanc et fort ferme quand il est cuit. C'est le plus délicieux et le plus excellent manger qu'on saurait dire; pour raison de quoi ces peuples, qui imposent à peu près les noms aux choses pour en désigner la nature, l'appellent en leur langue *le roi de la mer*. Ils le mangent frais et ne le salent point.

Ils ont aussi de toutes sortes de rets et de filets faits de fil de coton, de nasses et d'autres instruments

(¹) C'est aussi un des procédés économiques introduits dans nos petites écoles.
(²) Le thon.

de pêcherie, comme nous en avons ici, dont ils pêchent du poisson de toutes façons sur les basses de la mer; mais ce n'est que pour manger frais, et ils n'en font aucun trafic. Sur le bord de la mer, où elle est fort basse, ils passent le temps et prennent plaisir à pêcher de petits poissons qui ressemblent à des sardines et qui sont aussi fort délicats, avec un rets de fil de coton de grande étendue, ayant tout alentour des morceaux d'étain qui s'entre-touchent; ce qu'ils jettent subtilement lorsqu'ils aperçoivent quantité de ce petit poisson, qui se trouve arrêté dans l'étendue de ces rets par le moyen de l'étain, qui tire les rets jusqu'au fond sur le sable et les y enferme. Mais voici une autre sorte de pêche que j'ai trouvée fort étrange et pleine d'industrie.

Car deux fois l'année, aux équinoxes et aux grandes marées, ils font une pêche générale, en se mettant un grand nombre de personnes ensemble en certains endroits de la mer. Pour entendre la forme de cette pêche, il faut savoir que le flux de la mer s'étendant et montant alors plus avant que tout le reste de l'année, et passant les bornes des autres marées, de même le reflux à même proportion s'abaisse et se retire beaucoup, et découvre à sec les basses et les roches qui ne se voient point en autre temps. En ces lieux-là, pendant que la mer est retirée, ils observent quelque recoin commode, et posent tout autour de grosses pierres l'une sur l'autre, jusqu'à une grande hauteur, tellement que cela ressemble à une muraille ronde ou à un ravelin. Cet enclos a quarante pas de tour ou environ, et l'entrée qu'on y a laissée a deux ou trois pas de large. Ils s'assemblent trente ou quarante hommes, et chacun d'eux porte cinquante ou soixante brasses de grosses cordes de coco, où de brasse en brasse est attaché un morceau d'écale de coco sèche, pour faire flotter toujours la corde sur l'eau, comme on se sert ici du liége. Puis on lie ensemble les cordes que tous ont apportées en particulier, et on les étend en rond dessus les basses : je vous laisse à penser quelle étendue cela peut avoir en rondeur.

C'est chose étrange que tout le poisson qui est en dedans de cette corde se trouve pris, encore qu'il n'y ait autre rets ni instruments que la corde qui flotte seulement sur l'eau, sans qu'aucun filet en dépende. Mais le poisson craint la corde et l'ombre de la corde, tellement qu'au lieu de passer par-dessous pour s'échapper et ne se laisser pas enfermer, il fuit cette corde, pensant qu'il y ait un filet dessous qui l'arrêtât [1]. Les hommes vont tous se rendre à cet enclos de pierre que j'ai dit, tirant la corde de petit à petit, les uns d'un côté, les autres de l'autre, les uns en bateau, les autres dans l'eau, d'autant que sur ces basses-là la mer est peu profonde, et n'en ont au plus que jusqu'au cou, et pour la plupart bien moins. Ainsi, à mesure qu'ils amènent la corde, le poisson la fuit et se serre vers l'enclos, tant qu'enfin, la corde étant quasi toute tirée, ces poissons entrent tous dedans, et aussitôt ils bouchent l'entrée avec des faisceaux de branches et de feuilles de coco liées bout à bout, vingt ou trente brasses, et serrées ensemble de la grosseur d'un homme, et, à mesure que la mer baisse, le poisson demeure pris à sec. Après, il y a grand plaisir à voir le poisson pris, qui se débat et se remue, et en telle quantité que quelquefois il s'y en trouve dix ou douze mille et plus de toutes sortes, même quantité de gros et de grands, desquels ils emplissent des sacs et des poches de réseau dont la maille est fort petite, les mettant à l'embouchure et chassant le poisson dedans, en telle sorte qu'ils n'en perdent pas un seul [2]. J'en ai vu de si gros que c'était tout ce que pouvait faire un homme d'en porter un. J'ai été souvent à cette pêche, et j'en ai eu pour ma part plus de cent gros poissons, et j'étais le moindre et l'étranger entre tant de personnes, et qui toutes avaient leur part bien complète; mais, à la vérité, j'avais plus de mal qu'eux, à cause qu'ils étaient accoutumés d'aller nu-pieds sur les bancs et sur les rochers, et moi non, à qui il me fallait faire quelquefois près d'une demi-lieue de cette façon, et toujours au soleil.

Tout ce poisson est employé pour leur vivre et pour leurs festins et délices; car ils ne font aucunement trafic de celui-là, encore qu'ils le fassent cuire, et puis après sécher sur des claies; autrement ils n'en pourraient pas garder longtemps une si grande quantité sans se corrompre. Cette pêche ne se fait qu'une fois en six mois sur chaque basse, et chaque fois dure quinze jours, et on change tous les jours de canton

(1) Le fait paraît extraordinaire, et cependant il ne faudrait pas le rejeter sans examen. L'ombre de ces cordes, garnies de fragments de coco, peut faire fuir les poissons; mais il est bien à croire qu'il s'en échappe plus que l'on n'en pêche par un procédé si imparfait.

(2) Les Maldiviens de notre temps paraissent moins actifs et moins ardents, même à la pêche. M. Barbot de la Trésorière rapporte que ceux de l'atoll Moloque ne pêchaient point à la ligne; ils se contentaient de prendre de petits poissons, dans de petits filets en coton ou en fil de coco.

et on ne retourne pas souvent en même endroit à cette manière de pêche, sinon à l'autre équinoxe, qu'on en fait autant. Le poisson qui se trouve sur les basses ou enclos des bancs et des atollons s'appelle, en langue maldivoise, *phare-masse*, comme qui dirait poisson de basses ou de bancs; car *phare*, c'est-à-dire une basse ou un banc et roche; *masse*, c'est du poisson. L'autre, qui se prend en haute mer, s'appelle, comme j'ai déjà dit, *combolly-masse*, c'est-à-dire poisson noir. C'est celui dont ils font si grand trafic, et dont ils fournissent toutes les côtes de la terre ferme. Il est cuit dans l'eau de mer et séché, car d'être autrement salé, il ne l'est pas, bien qu'ils en salent quelquefois; toutefois il demeure toujours dans la saumure, jusqu'à ce qu'on en ait affaire; mais ce n'est pas de celui qu'ils transportent ou qu'ils envoient dehors : aussi il ne se fait point de sel aux Maldives ; celui dont ils se servent vient de la côte de Malvaire, et il ne pourrait pas suffire à une telle quantité de poisson qu'on pêche tous les jours, tant pour la provision des habitants que pour la marchandise : car, à la vérité, il n'y a point de lieu en toutes les Indes, ni même ailleurs, comme je crois, où la pêche soit plus riche et plus abondante.

J'omettais, auparavant que de finir ce discours des façons de faire et des exercices des insulaires, de dire un mot de leurs mœurs ; il ne sera pas mal à propos d'en toucher ici quelque chose. Ce peuple est spirituel, avisé, fin et discret en la plupart de ses actions. Ils ne manquent pas aussi de courage, et ils aiment les armes et l'exercice. Ils sont industrieux aux arts et aux manufactures, et assez polis en leurs mœurs. Ils sont superstitieux outre mesure et fort adonnés à leur religion; au reste, extrêmement adonnés aux voluptés.

En leurs visites de nuit, il faut que les femmes aient un homme qui leur fasse compagnie, lequel marche devant, et, quand il entend venir quelqu'un, il dit par trois fois : *Gas!* c'est-à-dire, Gardez. Les hommes, avertis par ce signal, quittent le côté du chemin où vont ces femmes, sans faire semblant de les voir ni de les vouloir connaître, avec grand respect ; et si ce sont d'autres femmes, elles prennent aussi chacune leur côté et ne se saluent aucunement, si elles ne se connaissent familièrement. Jamais on ne frappe à la porte, il n'y a point de marteau, et l'on n'appelle point pour faire ouvrir un logis ; car la grande porte de la cour est toujours ouverte jusqu'à une certaine heure, qui est onze heures du soir, que tout le monde est retiré. C'est pourquoi l'on entre en la cour, qui est tout proche de la porte du logis, qui est aussi ouverte et tendue seulement d'une tapisserie de toile de coton ou d'autre étoffe, et comme on s'approche de cette porte, on tousse seulement; ce que ceux du logis entendant, ils sortent et regardent s'il y a quelqu'un qui les demande. Pareillement, quand les hommes vont de nuit par la rue, ils toussent souvent à dessein, afin de s'avertir les uns les autres, de peur de se heurter ou de se blesser, parce qu'ils portent (j'entends les soldats et officiers du roi en l'Ile de Malé) les armes nues.

Du palais du roi et sa description; de sa façon de vivre et des reines ses femmes.

Le palais du roi est construit de pierre, composé de plusieurs demeures fort propres et bien bâties, toutefois sans grand ornement d'architecture et à un seul étage. Autour, il y a des vergers et des jardins où il y a des fontaines et des réservoirs d'eau, enclos de murailles et pavés par le bas de grandes pierres bien polies.

En l'enclos de ce palais, appelé en leur langue *gandoyre*, qui est de grande étendue, il y a plusieurs logements, et il y a autant de cours, au milieu de toutes lesquelles il y a un puits garni de belles pierres blanches. Dans l'une de ces cours sont les deux magasins du roi, l'un où il met ses canons, et en l'autre toutes sortes d'armes.

A l'entrée du palais, il y a un corps de garde où l'on voit quelques pièces de canon et plusieurs espèces d'armes. Le portail est fait comme une tour carrée, sur le haut duquel, les jours de fête, les joueurs d'instruments jouent et chantent, comme j'ai déjà dit.

De là on trouve une première salle, où se tiennent les soldats; plus avant, on trouve une autre grande salle pour les seigneurs, gentilshommes et personnes de qualité; car personne, ni seigneur, ni gentilhomme, ni moins du commun peuple, soit homme ou garçon, femme ou fille, n'oserait passer plus

avant, excepté les officiers domestiques du roi et des reines, et leurs esclaves et serviteurs. Voici comment ces salles sont dressées. Le pavé est élevé de trois pieds sur terre et planchéié de bois bien proprement assemblé et bien poli. C'est pour remédier aux fourmis que cela est ainsi haussé. On en fait de même pour toutes les maisons du pays, sinon qu'on peut s'imaginer que s'il doit y avoir quelque chose de bien dressé, c'est là, au palais du roi. Le plancher est puis après tout couvert d'une petite natte qui se fait en ces îles, entrelacée de diverses couleurs, avec des chiffres et autres façons fort mignonnement faits, ce qui est très-beau à voir. Les parois sont tendues de tapisserie de soie, de laquelle pendent alentour de belles franges comme d'une courtine. Le roi avait fait étendre sur ce plafond, en la salle des soldats et des étrangers, la grande enseigne et bannière de notre navire, qui était bleue, où les armes de France étaient dessus, en or, fort bien faites. Il estimait cette pièce grandement, et il la montrait par excellence aux étrangers, et souvent il me faisait expliquer ce qui était représenté en ces armes; ce qui n'était pas sans faire admirer la puissance de notre roi. En ces salles, sur le lieu où le roi s'assied, il y a une autre forme de plafond ou de courtine plus riche, sous laquelle il y a une place large, relevée de deux pieds, couverte d'un grand tapis, sur quoi il s'assied les pieds croisés; car ils n'usent point d'autres siéges. Sur les nattes, par toute la salle, les seigneurs qui viennent faire la cour s'asseyent en même sorte.

Les chambres et demeures intérieures du roi sont aussi bien ornées, tapissées de tapisserie de soie, enrichie d'ouvrages, de fleurs et de ramages d'or, et de diverses couleurs, ce qui éblouit la vue, tant par la richesse de l'or et des couleurs que par la beauté de l'ouvrage. Ces tapisseries viennent pour la plupart de la Chine, de Bengale, de Masulipatan et de Saint-Thomé, et il s'en fait même aux Maldives. Le peuple use de tapisserie de coton, qui est composée de pièces de toile de coton de toutes couleurs, qu'ils entremêlent diversement les unes parmi les autres, sur quoi ils font encore des façons et des figures, avec des coutures et des pièces rapportées cousues. Il vient aussi de Bengale une manière de tapisserie de toile, peinte dessus et diversifiée de couleurs, ce qui est bien agréable. Ils les appellent *iader*.

Les lits sont suspendus en l'air, par quatre cordes, à une barre qui est soutenue par deux piliers; les coussins et les draps sont faits de coton et de soie, le tout couvert de précieuses courtines de soie et de drap d'or. On fait les lits du roi, des grands et des plus riches, en cette forme, d'autant qu'ils se font branler et bercer plus aisément. Même ils ont accoutumé, quand ils sont couchés, de se faire manier et remuer le corps par leurs gens, et se faire frotter doucement et battre à petits coups des deux mains ensemble, disant que cela est fort utile à leur mal de rate et leur en fait cesser la douleur. Ils disent aussi que cela les endort plus tôt et leur fait oublier la douleur de la partie battue et frottée. Le commun des domestiques du roi couche en des coussins de coton posés sur des ais montés à quatre piliers de 4 pieds de haut.

L'habillement ordinaire de ce roi, c'était une robe de coton fort blanche et fine, ou à mieux dire une casaque descendant jusqu'à la ceinture ou un peu plus bas, bordée de blanc et de bleu, fermée par devant avec des boutons d'or massif. Avec cela, il portait une pièce de taffetas rouge bordée, qui lui prenait depuis la ceinture jusqu'aux talons. Ce taffetas était ceint d'une longue et large ceinture de soie rouge avec des franges d'or, et d'une grosse chaîne d'or fermée au-devant d'une grande enseigne plus large que la main, de pierreries les plus exquises qu'on saurait voir. Il portait aussi un couteau à la mode du pays, mais qui était richement travaillé. Il mettait sur sa tête un petit bonnet d'écarlate rouge, ce qui est fort prisé en ce pays-là et n'est permis qu'au roi. Ce bonnet était tout passementé d'or, et sur le haut il y avait un gros bouton d'or avec quelque pierre précieuse, qui signifie quelque marque royale, et tout autour un turban de soie rouge, comme sa ceinture. Encore que les plus grands, comme il a été dit, et les soldats se plaisent à porter de grands cheveux, néanmoins il se fait raser toutes les semaines. Il demeurait toujours nu-jambes, comme les autres, et il portait seulement en ses pieds des pantoufles de cuir doré qu'on apporte d'Arabie et qui sont faites en forme de sandales; de quoi aucun de son royaume, de quelque qualité qu'il soit, n'oserait se servir, excepté les reines et les princesses ses parentes. Pour le regard des princes, encore qu'ils le puissent et qu'ils en aient facilement la permission, ils ne veulent pourtant s'en servir, si ce n'est de certaines sandales de bois, dans le logis seulement, laissant au roi cette marque et différence pour le discernement d'avec eux, encore qu'il en

ait une autre qui le fasse assez remarquer. Car, quand il sort, on lui porte un garde-soleil ou un parasol blanc, qui est la principale marque de Sa Majesté, qui n'est et qui ne serait permise à aucun, quel qu'il fût, excepté aux étrangers, que j'ai dit avoir ce privilége de s'habiller et de porter tout ce qu'ils veulent. Il y a toujours auprès du roi un page qui tient un éventail, un qui porte l'épée du roi toute nue et une rondache, un autre qui tient une boîte pleine de bétel et d'arecqua, dont il prend à toute heure. Un docteur de la loi le suit aussi, et il ne le perd guère de vue, lisant un livre en sa présence et l'admonestant de sa religion.

A table, où il mange seul, il est servi par les principaux de la maison en la même forme que j'ai ci-devant décrite des particuliers, sinon que c'est encore avec plus de soin des serviteurs, avec plus d'honneur et de révérence. Sa vaisselle n'est pas d'or ni d'argent, parce que leur loi le défend, mais de porcelaine ou d'autres façons venant de la Chine, ou de cuivre, qu'ils façonnent et qu'ils font proprement aux Maldives, et des boîtes de bois verni et lacré.

Son exercice et son passe-temps ordinaire n'était pas de sortir souvent dehors et d'aller pêcher, comme faisaient, à ce que j'ai appris des insulaires, les rois ses prédécesseurs, mais de demeurer, la plupart du temps, enfermé en son palais à entretenir les reines, voir ses courtisans, et de voir travailler plusieurs ouvriers et artisans, comme des peintres, des orfèvres, des brodeurs, des couteliers, des faiseurs de chapelets, des tourneurs, des menuisiers, des armuriers, et d'autres diverses sortes, tous lesquels il tenait en son palais, et il leur fournissait de la matière pour travailler, les payant de leur ouvrage et de leur travail à mesure qu'ils le lui rendaient parfait, ce qu'il gardait curieusement en divers lieux de son palais, et il en faisait quelquefois des présents. Cette occupation lui plaisait fort et lui faisait passer bien du temps : aussi il travaillait lui-même, et il disait ordinairement que c'était péché de demeurer sans rien faire. Il avait l'esprit prompt et vif, et il savait beaucoup de choses, même il travaillait à divers métiers et ouvrages. Au reste, il était extrêmement curieux de toujours apprendre. Il recherchait ceux qui étaient excellents en quelque chose. S'il se rencontrait quelque étranger qui sût ce que ni lui ni les insulaires ne sussent pas, il le caressait fort, afin qu'il lui montrât son art.

Quand le roi sortait, il allait toujours à pied (aussi par toutes ces îles il n'y a point de chevaux ni aucune bête de monture), sinon qu'il se fît porter dans une chaise sur l'épaule de ses esclaves; mais c'était rarement ou presque point, parce qu'étant fort et dispos, il aimait mieux aller à pied. Joint à cela que l'île est petite et de peu d'étendue. En l'île de Malé, et moins encore ailleurs, il n'y a point de pavé par les rues et par les chemins; c'est pourquoi les habitants sont sujets à les nettoyer et empêcher que l'herbe n'y croisse, principalement aux fêtes et lorsqu'ils savent que le roi ou les reines doivent sortir et aller par l'île, dont ils sont fort soigneux.

Le roi allant par la rue, le peuple en quitte un côté et le laisse vide, se retirant tout de l'autre côté, afin que là où le roi passe il n'y ait personne, car le roi ne passe et ne se tient jamais entre deux personnes, et on prend bien garde de ne le pas toucher. Les grands seigneurs en usent de même en leurs terres à l'égard de leurs inférieurs.

Il est aussi à remarquer que, quand on parle au roi ou aux reines, et à leurs enfants et princes du sang, ou bien qu'on parle d'eux à d'autres personnes et de ce qu'ils font, c'est en autres termes qui ne servent qu'à cela et qu'on n'oserait avoir appliqué à d'autres, comme, par exemple, si on dit d'un homme : *Il dort*, si c'est le roi, on dira : *Il sommeille*, ou : *Il repose*, ce qui ne se dit jamais, sinon en parlant du roi (¹).

Les femmes du roi sont vêtues en même façon que j'ai décrit ci-dessus les grandes dames, excepté seulement qu'elles sont plus couvertes d'or, de perles, de pierreries et de richesse aux pendants d'oreilles, aux chaînes d'or, aux bracelets et carcans sur le cou, sur les bras et sur les jambes.

Les dames, femmes et filles des grands seigneurs de l'île, sont tenues de les venir voir le soir passer le temps avec elles et leur porter des présents.

Quelquefois les reines sortent dehors, mais c'est rarement; et lors il y a des femmes et des esclaves qui vont bien loin devant avertir les hommes qu'ils se retirent et qu'ils ne paraissent pas au chemin, ainsi seulement les femmes; comme, de fait, les femmes s'assemblent par leurs quartiers et cantons, et

(¹) A peu près comme dans nos tragédies.

viennent au-devant avec de petits présents, comme de fleurs et de fruits. Il y a quatre femmes principales qui portent sur la tête des reines une couronne de soie ballant à terre, tellement qu'on ne les peut voir.

Dans les chambres des reines, princesses et grandes dames, l'on n'y voit point de jour, et il n'y a point d'autre clarté que celle des lampes qui y demeurent continuellement allumées. Elles se retirent en un endroit de la chambre, étant enfermées de quatre ou cinq rangs de tapisseries, qu'il faut lever auparavant que d'arriver où elles sont; mais il n'y a homme ni femme, soit domestique, soit de dehors, enfin qui que ce soit, qui osât lever la dernière, même encore qu'elles ne soient pas couchées ni qu'elles ne prennent pas leur repas, bref, encore qu'elles soient sans rien faire. Il faut, auparavant, tousser et dire qui c'est, et puis elles appellent ou renvoient quand bon leur semble. Au reste, j'omettais de dire que toutes les femmes et filles, lorsqu'elles se couchent, ne font qu'ôter leur robe et laissent leurs toiles autour de la ceinture; mais ce sont toiles qui sont destinées seulement pour la nuit; les hommes en font de même et n'en oseraient user autrement.

Des revenus du roi; de la monnaie; du trafic et du commerce des Maldives.

Tout ce qui se trouve au bord de la mer appartient au roi, et il n'y a personne qui osât y avoir touché pour le retenir; mais on est tenu de le recueillir et de lui apporter, soit de quelque navire qui se perde, pièces de bois, coffres et autres aventures, soit de l'ambre gris, qu'ils appellent *gomen*, et, étant préparé, *meuvare*, dont il en arrive là une plus grande quantité qu'en aucune partie des Indes orientales [1]; car il appartient au roi, et nul n'oserait le retenir qu'il n'eût le poing coupé. Il en est ainsi d'une certaine noix que la mer jette quelquefois à bord, qui est grosse comme la tête d'un homme, qu'on pourrait comparer à deux gros melons joints ensemble. Ils la nomment *tavarcarré*, et ils tiennent que cela vient de quelques arbres qui sont sous la mer. Les Portugais la nomment coco des Maldives [2] : c'est une chose fort médicinale et de grand prix. Souvent, à l'occasion de ce tavarcarré, ou bien de l'ambre gris et noir, comme il s'en trouve aussi, les gens et les officiers du roi maltraitent de pauvres gens, quand ils les soupçonnent d'en avoir trouvé; et même, quand on veut faire déplaisir à un homme, on lui impute et on l'accuse de cela, comme on fait ici de la fausse monnaie, afin qu'il en soit recherché; et quand quelqu'un devient riche tout à coup et en peu de temps, on dit communément qu'il a trouvé du tavarcarré ou de l'ambre, comme si c'était un trésor. Il se pêche aussi du corail noir en quantité, qui appartient au roi, qui tient plusieurs hommes gagés pour faire cette pêche [3].

Il y a une autre sorte de richesse aux îles Maldives : ce sont certaines petites coquilles où il y a un petit animal, grosses comme le bout du petit doigt, toutes blanches, fort polies et éclatantes, qui ne se pêchent que deux fois le mois, trois jours devant et trois jours après la nouvelle lune, autant à la pleine, et il ne s'en trouverait pas une en autre saison. Ce sont les femmes qui les recueillent sur les sables et les basses de la mer, étant en l'eau jusqu'à la ceinture. On les appelle *boly*, et il s'en transporte une quantité effroyable de tous côtés, de telle sorte que j'en ai vu charger par an trente ou quarante navires entiers, sans autre charge. Tout cela va en Bengale; car c'est seulement là qu'on les débite chèrement et en quantité. Ceux du Bengale en font tant d'état qu'ils s'en servent de monnaie commune, encore qu'ils aient de l'or et de l'argent et assez d'autres métaux; et ce qui est plus merveilleux, c'est

(1) Sur l'ambre gris, voy. notre deuxième volume, note 5 de la p. 99.

(2) Fruit du palmier qui fait un genre distinct, sous le nom de *Lodoicea*, et que nous représentons, page 280. On nommait ce fruit *Nux medica*. Les Portugais l'appelaient aussi *Coquinko*. L'arbre croît sur une des îles Séchelles, nommée l'île des Palmiers par Labourdonnais, en 1743. (Voir la description et le dessin dans le *Voyage à la Nouvelle-Guinée* de Sonnerat, et dans Labillardière.)

« Le volumineux coco du lodoïce, après sa chute de l'arbre, est souvent entraîné par les flots de la mer à des distances considérables : aussi, avant la découverte des Séchelles, on ne possédait guère que ceux qui avaient été jetés sur les côtes des Maldives; et de là était venue la dénomination de coco des Maldives. » *(Dict. univ. des sciences.)*

(3) Ce que l'on appelle corail noir est la tige des antipathes, genre très-voisin des gorgones (polypiers).



Lodoicea, palmier de l'île des Palmiers, dans les Séchelles.

que les rois et les grands seigneurs font bâtir des lieux exprès pour y assembler ces coquilles, et en font une partie de leur trésor. Tous les marchands des autres endroits de l'Inde en enlèvent quantité d'ordinaire pour porter en Bengale, où ils ont journellement affaire ; car il n'en croît point autre part qu'aux Maldives (¹), et par cette occasion elles ont aussi leur prix, ou servent de menue monnaie, comme j'ai dit.

(¹) La porcelaine cauris *(Cypræa moneta)*. Il n'est pas exact qu'on ne la trouve qu'aux Maldives ; elle existe non-seulement dans les mers de l'Inde, mais encore dans l'océan Atlantique. Les cawries ou cauris se vendent 20 livres la tonne en Angleterre, et 50 ou 60 livres sur la côte d'Afrique. (Voy. t. Ier, p. 370, relation de FA-HIAN ; et t. II, p. 100, note 2, relation des DEUX MAHOMETANS

Quand j'arrivai en l'île de Malé la première fois, il y avait un navire à l'ancre, de Cochin, ville des Portugais, du port de 400 tonneaux; le capitaine et les marchands étaient métis; les autres, Indiens christianisés, tous habillés à la portugaise, et ils venaient seulement pour se charger de ces coquilles, et de là les porter en Bengale. Ils donnaient vingt coquetées de riz pour un paquet de coquilles; car tous ces bolys sont mis par paquets du nombre de douze mille, à savoir, en petites corbeilles faites de feuilles de coco à claire-voie, garnies par dedans de toile du même arbre de coco, de peur que les coquilles ne tombent. Ces paquets ou corbeilles de douze mille se baillent là comme ici des sacs d'argent, qui, entre marchands, se tiennent tout comptés, et non d'autres; car ils sont si adroits à compter qu'en moins de rien ils ont compté par le menu un de ces paquets : aussi, en Cambaye et par toute l'Inde, ils enchâssent des plus jolies et des plus belles de ces coquilles par tous leurs meubles, comme des pièces de marbre ou des pierres fines.

On estime aussi fort, aux Indes, les écailles de tortues, qu'ils nomment *cambe*, qui viennent aux Maldives, et il s'en fait un bon trafic. C'est une sorte de tortue non commune, qui ne se trouve que là et aux Philippines. Elle est belle, fort polie, toute noire, avec plusieurs figures naturelles. Le plus grand débit s'en fait en Cambaye, où on en fait, outre les bracelets de femmes, de fort beaux coffres et des caisses accoutrés avec de l'argent.

Ceux des Maldives font pareillement grand débit de nattes de jonc fort poli, qu'ils façonnent joliment de diverses couleurs, et les enrichissent d'ornements et de chiffres si proprement qu'il n'y a rien de si gentil. Tous les Portugais et les Indiens les prisent fort, de sorte qu'il s'en fait un grand trafic, comme aussi des toiles de coton et de soie, qu'on leur apporte toujours écrues et qu'ils mettent en œuvre; mais ce n'est pas de toiles blanches, mais façonnées et figurées, et seulement en petites pièces grandes d'une brasse et demie, pour se couvrir, et d'autres propres pour vêtir les femmes, et des turbans, le tout étant fait joliment et mignonnement. Ainsi les Maldives sont hantées et fréquentées de tous côtés pour la marchandise, y ayant tant de choses que les étrangers prisent et recherchent. En contre-échange de tout cela, on y apporte tout ce que les insulaires ont besoin d'ailleurs, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la soie et du coton écrus; de l'huile, qui est faite d'une certaine graine odoriférante, qui ne sert que pour se frotter le corps après s'être baigné; de l'arequa pour manger avec du bétel; du fer et de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, bref, les choses dont ils n'ont point; et tout cela néanmoins y est à fort bon prix, à cause de l'abondance et de l'abord ordinaire des navires. On y apporte aussi de l'or et de l'argent, qui n'en sort jamais quand il y est entré une fois; et ils n'en bailleraient pas, pour peu que ce fût aux étrangers, mais ils le mettent en trésor ou aux joyaux de leurs femmes.

D'une expédition du roi de Bengale aux Maldives, et de la mort du roi de Malé. — Délivrance de l'auteur.

Au mois de février 1607, il arriva que le roi eut avis qu'il venait une armée navale, composée de seize galères ou galiotes, qui étaient déjà prêtes à entrer en ces îles [1]. Cela étonna fort le roi et tout son peuple, d'autant qu'ils n'en avaient eu aucune nouvelle auparavant, et que celle-ci, si subite, les surprenait ainsi. Il commanda aussitôt de faire mettre en mer les galères qu'il avait, jusqu'au nombre de sept, sans les autres navires, les barques et les bateaux, qui étaient en grand nombre. Tout le monde se mit après à travailler de tout son pouvoir à cela; mais ils ne purent si promptement faire que les voiles des ennemis ne parussent, ce qui étonna davantage le roi. C'est pourquoi il commanda d'embarquer promptement toutes les meilleures richesses qu'il avait, pour se sauver, lui et ses femmes, en d'autres îles plus éloignées, vers le sud, où l'ennemi n'eût pu aborder, à cause de la difficulté des lieux.

A la première vue de ces galères, tout le monde était fort empêché à travailler, les uns aux galères et aux vaisseaux du roi, les autres à leurs barques et à leurs bateaux, pour s'y embarquer avec leurs biens et les sauver aux autres îles. Pour moi, quand je vis cette alarme à bon escient, je commençai à

[1] Cette flotte, envoyée par le roi de Bengale, avait pour but de s'emparer des canons que le roi des Maldives devait aux naufrages de navires européens.

prendre quelque espérance; et principalement, quand j'aperçus de tout loin les voiles ennemies, je me résolus, avec mes trois compagnons, de chercher le moyen de nous sauver et de sortir de captivité. Cependant, durant ce grand tumulte qui était dans l'île, à la vue et aux approches des ennemis, nous faisions mine d'être aussi fâchés et éperdus que les autres, et nous faisions bien les empêchés, en sorte que ceux du pays, nous voyant en cette action et en même contenance qu'eux, n'eurent aucune défiance de nous.

Le roi sortit de son palais et prit la fuite avec les trois reines ses femmes, qui étaient portées chacune



Développement d'une vue de la partie nord de l'atoll Suadiva ou Souadou.

à bras par des gentilshommes, comme une nourrice fait de son petit enfant. Elles étaient couvertes chacune de voiles et de taffetas de diverses couleurs, figurés à la mode de la Chine et grands comme un linceul. Elles ne partirent du palais qu'avec le roi, qui s'embarqua avec elles.

J'étais pour lors chargé d'armes et d'autres hardes que je portais pour embarquer dans les galères, et, étant tout mouillé et en pauvre équipage, le roi fit rencontre de moi et me dit que j'étais honnête homme et que je prisse courage, me disant un mot qui est commun en toute l'Inde, à savoir, *Sabatz*, qui veut dire grand merci et sert aussi à louer un homme pour quelque chose qu'il a bien fait. Quand il me dit ce mot, la larme me vint à l'œil de pitié; car il pleurait et faisait les plus grandes lamentations du monde de se voir contraint de quitter tout et de voir porter ainsi ses femmes, qui, de leur côté, fondaient en larmes.

Tout le reste du peuple était en grande désolation par toutes les rues, et on n'entendait que gémissements, que cris et hurlements de femmes et d'enfants. Enfin, le roi s'étant embarqué pour se sauver en la galère royale, qu'ils appellent *ogate gourabe (gourabe* veut dire galère, et *ogate*, royale), avec ses femmes et son neveu, il fut contraint de laisser la plus grande partie de ses richesses, et toutes ses armes et ses canons, qu'il avait en grand nombre en l'île, car il n'avait pas eu le temps de s'armer et de les embarquer. Au même instant que tout le monde fut embarqué, il commanda de mettre à la voile et à la rame, et ils prirent leur route vers le sud et vers les atollons de Souadou.

Or le chef de l'armée des ennemis, découvrant que le roi se sauvait, le fit suivre par huit galères; les huit autres donnèrent en terre en l'île où j'étais. Je me rendis aux premiers qui mirent pied à terre, les priant de me sauver. Au premier abord, ne me connaissant pas pour Français, mais croyant au vrai que je fusse Portugais, ils me voulurent tuer, et, me mettant tout nu, ils m'ôtèrent ce que je pouvais avoir; mais ayant reconnu que véritablement je n'étais pas Portugais, ils me traitèrent plus humainement et ils me firent mener à leur capitaine, qui me reçut en sa protection et qui m'assura que je n'aurais point de mal; et lors il me fit bailler d'autres habits et me fit demeurer en ces galères pour ma sûreté, pour ce jour et cette nuit-là seulement, car après il me fut permis d'aller où bon me semblait par toute l'île, sans que personne me dît rien.

Pour les huit galères qui avaient été commandées pour aller après le roi, l'ayant abordé, ils vinrent aux mains. Là, le roi, se mettant en défense, fut tué d'un coup de pique et puis à coups d'épée. Ses femmes furent faites prisonnières et son neveu se noya. Toutefois il ne fut fait aucun mal aux femmes, sinon qu'elles perdirent tous leurs joyaux, qui furent pillés par les soldats et par les mariniers, qui sont les plus dangereux pour le pillage. Ces mariniers sont appelés *moucois*.

Ce qui fut cause de la prise et de la mort du roi fut qu'il ne faisait aucun vent, mais qu'il y avait le plus grand calme du monde, et les galères ennemies étaient meilleures de rames que celles du roi, qui n'étaient bonnes que pour la voile et non pas pour l'aviron; car s'il eût tant soit peu fait de vent, on ne l'eût jamais pu attrapper.

Les ennemis ayant pris et pillé toutes les galères du roi, ils les ramenèrent ensemble, hormis deux, qui s'échouèrent sur les basses et sur les bancs. Ils ramenèrent aussi les trois reines en pauvre équipage, et elles furent menées dans le logis du neveu du roi défunt, joignant le palais royal.



— D'après l'atlas du *Voyage de la Thétis et de l'Espérance*.

On mit ces reines en ce palais-là à cause que, jour et nuit, on ne faisait autre chose que fouiller, que piller et emporter du palais du roi tout ce qu'il y avait de bon. J'allais souvent les voir, car ceux de l'île n'avaient pas congé d'y entrer, et j'y entrais quand bon me semblait, et je les conseillais et les consolais tant qu'il m'était possible; car j'entendais tout ce qu'on disait d'elles. Et, en pleurant, elles me demandaient souvent si j'avais grand regret de la mort du roi, qui m'aimait tant. Je leur disais que oui, et que, puisqu'il était mort, j'étais délibéré de m'en aller et de ne demeurer plus en ces îles, n'y ayant plus de maître.

Enfin, après que les ennemis eurent séjourné en cette île l'espace de dix jours à butiner et à charger leurs galères, tant des richesses qu'ils y trouvèrent que de cinq ou six vingts pièces de canon, tant gros que menus, qui y étaient, ils se retirèrent et laissèrent les reines en liberté avec tout le reste du peuple. Je m'en allai prendre congé des reines et de mes amis, ce qui ne fut pas sans pleurer, eux de tristesse et de déplaisir, mais moi de joie. Quand ce fut à nous embarquer, tous ces capitaines étaient en dispute entre eux à qui nous aurait dans sa galère, mes compagnons et moi. Enfin je m'embarquai en une, et mes trois compagnons en trois diverses autres, et nous ne nous revîmes que longtemps après.

Nous fûmes environ trois jours pour aller jusqu'à une petite île nommée *Malicut*, qui n'est qu'à 35 lieues des Maldives, au nord d'icelles. Cette île est tout environnée de fort dangereux bancs, qu'il faut bien prendre soin d'éviter. Nous y mouillâmes l'ancre trois galiotes que nous étions ensemble, les autres étant séparés d'autre côté. Cette île de Malicut n'a que 4 lieues de tour, et elle est admirablement fertile en arbres de coco, en bananes, en mil, et autres choses qui se trouvent aux Maldives. Ils abondent en toutes sortes de fruits. La pêche y est très-bonne, l'air y est fort sain et plus tempéré qu'aux Maldives, et le peuple y a les mêmes coutumes, les mêmes mœurs et langage que ceux des Maldives. Cette île a été autrefois du royaume des Maldives, mais un roi la donna à un sien frère en partage. A présent, elle est gouvernée par une dame qui relève du roi de Cananor, pour être en plus grande assurance. Cette reine me fit fort bon accueil, d'autant qu'elle m'avait vu plusieurs fois près du roi des Maldives, son proche parent. Quand elle me vit, elle se prit à pleurer, comme firent aussi la plupart de ceux de l'île, du regret qu'ils avaient de la mort de ce roi, dont je leur contai l'histoire.

Ayant séjourné environ deux jours en cette île, nous nous mîmes à la voile et nous allâmes surgir aux îles de *Divandurou*, à 30 lieues de Malicut, vers le nord. Elles sont cinq en nombre; elles ont six à sept lieues de tour, chacune plus ou moins les unes que les autres, et elles sont distantes de 80 lieues de la côte de Malabar, comme au droit de Cananor, et sont sous l'obéissance du roi de Cananor, qui possède encore quelque trente îles des Maldives, qui lui furent cédées, il y a environ cinquante ans, par

un roi des Maldives, à qui il avait prêté secours contre ses peuples qui s'étaient révoltés. Ces îles sont comme une étape et une descente de marchandises de la terre ferme, des îles Maldives et de Malicut.

Après nous être rafraîchis quatre ou cinq jours en ces îles, nous nous remîmes à la voile, tirant vers le sud, pour aller doubler la pointe de Galle, qui est un cap à la pointe de l'île de Ceylan. En allant, nous fîmes rencontre d'un si grand nombre de baleines qu'elles pensèrent renverser nos galiotes; mais ceux de dedans, avec des tambours, des poêles et des chaudrons, firent un si grand bruit qu'ils les firent fuir (¹).

De Ceylan, Pyrard fut conduit au Bengale. On aborda au port de Chartiean. Les voyageurs se rendirent à Calicut, puis ils voulurent gagner Cochin. En route, ils furent arrêtés par les Portugais. A Cochin, on les jeta dans une prison, d'où Pyrard ne sortit que pour être transporté à l'hôpital de Goa. Pendant deux ans, il servit comme soldat; puis il fut de nouveau emprisonné. Délivré enfin par l'intercession des jésuites, il partit, le 30 janvier 1610, avec trois autres Français, et, le 16 février 1611, il était de retour à Laval. Bientôt après il se rendit à Paris, où ses récits inspirèrent un vif intérêt. Il fut particulièrement bien accueilli par le président Jeannin, qui lui conseilla de publier la relation de son voyage, ce qu'il fit sous le titre de *Discours* (²), et par Jérome Bignon, avocat général, qui écrivit, presque sous sa dictée, une relation plus complète (³).

Pyrard de Laval était peu instruit, mais il avait beaucoup de bon sens. On n'a point de renseignements sur la fin de sa vie.

(¹) Néarque, l'amiral d'Alexandre, avait eu recours à un moyen semblable dans le golfe Persique. (Voy. t. Iᵉʳ, p. 181, *Voyageurs anciens*.)

(²) *Discours du voyage des Français aux Indes orientales* etc.; 1611. (Voy. la Bibliographie.)

(³) *Voyage contenant la navigation aux Indes orientales*, etc.; 1615, 2 vol. (Voy. la Bibliographie.)

BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — *Discours du voyage des François aux Indes orientales*, ensemble des divers accidents et dangers de l'auteur en plusieurs royaumes des Indes, et du séjour qu'il y a fait par dix ans, depuis l'an 1601 jusques en cette année 1611; contenant la description des pays, les mœurs, lois, façon de vivre, religion, de la plupart des habitants de l'Inde; l'accroissement de la chrétienté, le trafic et diverses autres singularités non encore écrites ou plus exactement remarquées; traité et description des animaux, arbres et fruits des Indes orientales observés par l'auteur; plus, un brief advertissement et advis pour ceux qui entreprennent le voyage des Indes; dédié à la reine régente, en France, par François Pyrard de Laval. A Paris, chez David Leclerc, rue Frementel, au Petit-Corbeil, près le Puits-Certain; in-8, M DC XI, avec privilége du roy. — *Voyage contenant la navigation aux Indes orientales, aux Moluques et au Brésil;* avec la description des pays, mœurs, lois, police et gouvernement; animaux, arbres et fruits, trafic et commerce qui s'y fait. Paris, R. Dallin, 2 vol. in-8, 1615. — *Voyage contenant la navigation aux Indes orientales, Maldives, Moluques, Brésil;* les divers accidents, aventures et dangers qui sont arrivés (à Pyrard de Laval) dans ce voyage, et pendant son séjour de dix ans en ce pays-là, avec la description des pays, mœurs, lois, gouvernement, etc.; divisé en deux parties; troisième édition, augmentée, avec un petit dictionnaire de la langue des Maldives. Paris, Samuel Thiboust, veuve Remy-Dallin, in-8, 1619. — Le même, augmenté de divers traités et relations, avec des observations géographiques, par Duval; précédé d'un Discours des voyages étrangers, par N. N., et d'une description de la côte d'Afrique. Paris, Louis Billaine, in-4°, 1619.

Ouvrages a consulter. — Barros (Joan de), *Decadas da Asia dos feitos que os Portegueses fezerao no descobrimento et conquista dos mares et terras do Oriente;* Lisboa, 4 vol. in-fol., 1628. — Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, de 1774 à 1781, suivi d'Observations sur les Maldives; 2 vol. in-4°. — Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de Lapeyrouse pendant les années 1791 et 1792;* Paris, 2 vol. in-4°, 1800. — Francis Buchanan, *A Journey from Madras, through Misore, Canara and Malabar*, etc.; London, 3 vol in-4°, 1807. — *Some Remarks relative to the geography of the Maldiva islands*, by James Horsburg. (*Journal of the royal geo-*

graphicol Society of London, t. II, p. 72-80.) — On the same subject, by capt. Owen; t. II, p. 81-92. (Ce même volume renferme une petite earte des Maldives.) — *Extrocts from commander Moresby's reports on the northern atolls af the Maldivas. (Journal of the royal geographical Society af London*, t. V, p. 398-404.) — *Description des iles Maldives*, tirée des instructions oautiques pour faciliter la navigation de cet archipel, par le capitaino Moresby, estrait par M. Daussy. *(Bulletin de la Société de géographie*, deuxième série, t. XV, p. 65-93.) — Carte des iles Maldives, dressée par M. Daussy, et publiée par le dépôt géoéral de la marine, en 1841. *(Bulletin de la Société de géogeaphie*, deuxième série, t. XVI, p. 457.) — *Nouvelles Annales des voyages : les Moldives*, troisième série, t. II, p. 116; *Maldiviens igarés*, troisième série, t. XII, p. 238; *Hospitalité du sultan des Maldives envers l'équipage d'un novire naufragé* (notiee sur ees iles), par M. Schultz, afficier à bord du *Hayston*, t. VII, p. 182-205. — *The Vocabulary of the maldivian language*, eompiled by lieut. W. Christopher. *(Journal of the royal asiatic Society of Great-Britain ond Ireland*, t. VI, p. 42-76.) — *Descriptian af Heavandoo Pholo, the narthern otoll of the Maldive islands*, by lieut. Pawell, avee une carte. *(Jonrnal of the asiatic Society af Bengal*, t. IV, p. 319-322.) — *Observations on the Maldive and Lakadive islands; Statistical views of the Maldives. (Asiatic journal.)* — *Expedition of the kings of the Maldives to conquest the Devil. (Quarterly review*, t. II, p. 57.) — *Notice sur les Maldives* estraite de la Relatioo du naufrage du capitaine Schults dans ces parages, le 20 juillet 1819. *(Le Vayogeur moderne*, par Elisabeth Bon, t. I, p. 98-202.) — Descriptian des Laquedives et renseignements sur les différents caoaux qui séparent ces iles; Description des Iles Maldives et des canaus qui les séparent. (Instruetians nautiques sur les mers de l'Inde, tirées de la dernière éditian da l'ouvrage angiais publié par James Harsburg et traduit par M le Prédoor; t. II, p. 126-183.) — *Trigonometrical survey of the Maldivas*, by capt. Maresby and lieut. F.-T. Paul, iodian navy; Loodon, 1838. — *An historical, political and statistical account of Ceylan and its dependancies*, by Charles Pridbam, esq.; Londan, 1849, t. II. — Barreto de Resende, *Tratado das vizos-reys da India*, manuscrit de la Bibliothèque impériale. On trouve dans cet onvrage us plan columiné ou gauaché des Maldives.

BOUGAINVILLE,

NAVIGATEUR FRANÇAIS.

[1766-1769.]



Portrait de Bougainville. — D'après Gabriel.

Bougainville est le premier navigateur français qui ait fait le tour du monde ([1]). On lui doit des découvertes géographiques importantes dans l'Océanie, entre autres celles de l'archipel des Navigateurs ou de Samoa, et de l'archipel de la Louisiade. Il reconnut ou retrouva beaucoup d'autres îles qui, entrevues avant lui, avaient été presque oubliées : Taïti (la *Sagittaria* de Queiros ([2])), les Nouvelles-Hébrides (terres du Saint-Esprit du même navigateur), et les îles Salomon de Mendana. A ces titres, qui suffisent pour lui assurer une place parmi les voyageurs célèbres du dix-huitième siècle, il joint des qualités qui le distinguent de la plupart d'entre eux, et donnent un charme particulier au récit de ses explorations : il a un sentiment élevé des beautés de la nature et un grand amour de l'humanité; il écrit avec beaucoup de grâce. Les pages où il a peint Taïti firent une impression vive et profonde sur l'esprit de nos pères; on ne peut que leur reprocher d'avoir contribué à répandre de fausses idées sur l'innocence et le bonheur des sauvages. Mais peut-être cette aspiration vers des mœurs plus simples que celles de la

([1]) Il signale lui-même une sorte d'exception : « En 1714, un Français nommé Legentil Labarbinais était parti sur un vaisseau particulier pour aller faire la contrebande sur les côtes du Chili et du Pérou. De là il se rendit en Chine, où, après avoir séjourné plus d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua sur un autre bâtiment que celui qui l'y avait amené, et revint en Europe, ayant à la vérité fait, de sa personne, le tour du monde, mais sans qu'on puisse dire que ce soit un voyage autour du monde fait par la nation française. » En effet, ce n'avait été ni un voyage officiel, ni un voyage scientifique. (Voy. la Bibliographie.)

([2]) Voy. p. 225.

régence et du règne de Louis XV n'était-elle pas sans quelque utilité : en voulant retourner à l'âge d'or, on est sorti du moins d'une halte au milieu d'une période de civilisation fort dangereuse.

On voit, dans le discours préliminaire de Bougainville, qu'il ne manquait point d'une juste ambition littéraire, mais qu'il craignait de ne pas réussir : « Avant, dit-il, que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été confiée, qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est surtout pour les marins qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe n'offre pas la ressource des voyages de mer faits en temps de guerre, lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avait pu m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fond ! Mais, quoique initié aux sciences dés ma plus tendre jeunesse, où les leçons que me donna M. d'Alembert me mirent dans le cas de présenter à l'indulgence du public un ouvrage sur la géométrie, je suis maintenant bien loin du sanctuaire des sciences et des lettres ; mes idées et mon style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante et sauvage que je méne depuis douze ans. Ce n'est ni dans les forêts du Canada, ni sur le sein des mers, que l'on se forme à l'art d'écrire, et j'ai perdu un frère dont la plume, aimée du public, eût aidé à la mienne [1]. »

Le succès de sa relation fut complet, auprès des gens du monde aussi bien qu'auprès des savants.

Bougainville était, du reste, un homme très-heureusement doué sous tous les rapports. Né à Paris, le 11 novembre 1729, fils d'un notaire et échevin de Paris, il suivit avec succès les cours de l'Université. Pour se conformer au désir de sa famille, il se livra d'abord à l'étude des lois et fut reçu avocat au parlement; mais en même temps, il se fit inscrire aux mousquetaires noirs, et publia la première partie de son *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits* du marquis de l'Hôpital. Un an après, en 1753, il entra dans le bataillon provincial de Picardie comme aide-major; en 1754, il était aide de camp de Chevert, au camp de Sarre-Louis. La même année, on l'envoya comme secrétaire d'ambassade à Londres, où il fut reçu membre de la Société royale. En 1756, il partit de Brest, avec le brevet de capitaine de dragons, et alla rejoindre au Canada le marquis de Montcalm, dont il fut l'aide de camp. Il se distingua dans plusieurs affaires d'une manière si remarquable qu'on le nomma chevalier de Saint-Louis et colonel. Dans la dernière campagne, où la France perdit le Canada, il ne montra pas moins de bravoure et de talent militaire. Il suivit, en 1760, M. de Choiseul-Stainville à l'armée d'Allemagna, comme aide de camp. La paix lui donnant, à son gré, trop de loisirs, il sut persuader aux commerçants de Saint-Malo de lui confier, en 1763, des vaisseaux pour aller fonder un établissement aux îles Falkland [2], à l'est du détroit de Magellan. A cette occasion, il reçut du gouvernement le grade de capitaine de vaisseau, et, en 1764, il fonda l'établissement qu'il avait projeté. Les Falkland furent nommées, dès lors, îles *Malouines*. Mais l'Espagne contesta les droits de Bougainville à s'emparer de ces terres, et le gouvernement français ayant admis la légitimité de cette réclamation, on chargea Bougainville lui-même d'aller restituer les Malouines.

« Dans le mois de février 1764, dit-il, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; et son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus ordre d'aller remettro notre établissement aux Espagnols, et de mo rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques.

» On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et je devais être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Étoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation, et à me suivre pendant lo reste de le campagne.

(1) Ce frère aîné, Jean-Pierre de Bougainville, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, était mort à Loches, en juin 1763, trois ans seulement avant le départ du navigateur. Ce n'était pas un écrivain sans mérite. Il avait composé une dissertation sur le périple d'Hannon, intitulée : *Mémoires sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon, amiral des Carthaginois.*

(2) Ce fut John Strong, premier explorateur des Malouines, qui leur donna, en 1690, ce nom de Falkland, changé ensuite par les Espagnols en celui de San-Carlos. On trouvera des renseignements très-détaillés sur ces îles dans le Rapport sur le voyage autour du monde de la corvette *la Coquille* (1822, 1823, 1824 et 1825), commandée par M. L.-C. Duperrey. — Voir aussi l'*Art de vérifier les dates* (continuation), t. XI, p. 360 et 367.

« Dans les premiers jours du mois de novembre 1766, je me rendis à Nantes, où *la Boudeuse* venait d'être construite, et où M. Duclos-Guyot, capitaine de brûlot, mon second, en faisait l'armement. Le 5 de ce mois, nous descendîmes de Paimbœuf à Mindin pour achever de l'armer, et, le 15, nous fîmes voile de cette rade pour nous rendre à la rivière de la Plata (¹). »

Les vents contraires obligèrent *la Boudeuse* à relâcher, le 22 novembre, à Brest, d'où elle repartit le 5 décembre. Elle passa la ligne le 8 janvier 1767, et mouilla dans la baie de Montévidéo le 31 du même mois.

Le 1er avril, Bougainville livra aux Espagnols l'établissement des îles Malouines. Il donne sur ces îles, de même que sur les points principaux de sa navigation depuis les côtes de France, des renseignements intéressants et utiles.

La Boudeuse fit sa jonction avec *l'Étoile* à Rio-Janeiro. Les deux navires sortirent le 15 de ce port, et, après divers incidents, arrivèrent, le 2 décembre, en vue du cap des Vierges, à l'entrée du détroit de Magellan. Ils s'engagèrent ensuite dans le détroit.

RELATION (²).

J'estime la longueur entière du détroit (de Magellan), depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Combien

(¹) Voici, d'après la relation manuscrite de Fesche (voy. la note 2), les noms des officiers de l'état-major :

Bougainville, capitaine; Duclos-Guyot, capitaine du brûlot; le chevalier de Bournaud, d'Oraison, Dubouchage, enseignes de vaisseau; de Susannel, de Kervé, gardes-marine faisant fonctions d'officiers; Lecorre, officier bleu; Saint-Germain, écrivain du roi; Laporte, chirurgien major; le P. Lavaisse (cordelier), aumônier; — volontaires : Fesche, A. Duclos-Guyot, Lemoyne; — astronome, Véron; — passager, le prince de Nassau.

(²) On conserve à la bibliothèque du dépôt de la marine, à Paris, une copie manuscrite du récit de Bougainville; elle paraît avoir appartenu au célèbre d'Estaing. Elle ne diffère en rien de la relation imprimée.

La bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, à Paris, possède : 1° les Mémoires de Commerson (Philibert), pour servir à l'histoire du voyage fait autour du monde par les vaisseaux du roi *la Boudeuse* et *l'Etoile*, pendant les années 1766-1768, manuscrit in-fol.; 1 vol., 5 cahiers in-fol.; — 2° une relation manuscrite rédigée par C.-F.-P. Fesche, en trois cahiers de format in-8 et composés : le premier cahier, de 828 pages; le deuxième, de 460; le troisième, d'environ 226. Elle s'arrête au lundi 15 novembre 1768, dans la rade du port Maurice. En voici le titre : « Journal de navigation pour servir à moi » Charles-Félix-Pierre Fesche, volontaire sur la frégatte du roy *la Boudeuse*, commandée par M. le chevalier de Bougainville, » capitaine de vaisseau, armée en partie à Nantes, en partie à Brest, dans l'année 1766; ladite frégate montant vingt-six » pièces de canon de douze et deux cent vingt hommes d'équipage, destinée à faire le tour du monde, commencé le » 4 octobre 1766. »

Il existe de plus, à Rochefort, une relation manuscrite, rédigée par Vivès, compagnon de Bougainville. Il nous a été impossible de découvrir la personne, habitant Rochefort, qui possède actuellement le manuscrit original de cette dernière relation; mais M. A. Lesson, médecin en chef de nos établissements dans l'Océanie, en possède une copie exacte qui fut faite, en 1833, pour son frère, le célèbre naturaliste et voyageur P. Lesson. Voici ce que M. A. Lesson veut bien nous écrire à ce sujet :

« La copie que je possède est le journal de tous les incidents du voyage, depuis le départ de Rochefort, le 1er février 1767, jusqu'au retour, en avril 1769. Ce journal se compose d'une centaine de pages à trente lignes. On y trouve parfois de curieux épisodes, et, particulièrement, l'histoire de la femme Barré, embarquée sous un faux nom, et sous des habits d'homme, comme domestique de Commerson, qui, avec l'astronome Véron, se trouvait sur le même navire que M. Vivès. (Voy. plus loin.) Une vingtaine de pages traitent de la Nouvelle-Cythère (Taïti).

» Mon frère a mis en note :

« Ce journal inédit du voyage autour du monde de M. Vivès, chirurgien major du bâtiment qui naviguait de conserve avec » la frégate *la Boudeuse*, est d'autant plus intéressant que, bien que concis et d'un style vieilli et bizarre, il sert de contre- » partie à la relation de Bougainville.

» M. Vivès est mort à Rochefort le 3 septembre 1828; il était né dans la même ville, le 14 septembre 1744. C'était un » homme singulier, et dans ses habitudes, et dans ses vêtements. Il avait beaucoup navigué; aussi M. Robe-Moreau disait de » lui qu'il était plus connu au bureau des armements que dans l'école de médecine du port. Le même mauvais plaisant disait

de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough et de Beauchesne (¹), tels qu'ils sont sortis de leurs mains, et d'être obligés de n'en consulter que des extraits défigurés : outre l'affectation des auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui ne peut être utile qu'à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un marin est obligé de se servir, leur fait prendre pour des mots vicieux des expressions nécessaires et consacrées, qu'ils remplacent par des absurdités! Tout leur but est de faire un ouvrage agréable aux femmelettes des deux sexes, et leur travail aboutit à composer un livre ennuyeux à tout le monde, et qui n'est utile à personne.

Malgré les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept et dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent de bout et la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre les terres. On sera sans doute retenu quelque temps dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois et des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons ; et assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui serait parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn que dans celui qui s'y serait entré par le détroit de Magellan : lorsque nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres (²).

Lorsque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le commandant de *l'Étoile* que, afin de découvrir un plus grand espace de mer, il s'éloignerait de moi dans le sud, tous les matins, à la distance que le temps permettrait, sans nous perdre de vue ; que, le soir, nous rallierions, et qu'alors il se tiendrait dans nos eaux, environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si *la Boudeuse* eût rencontré, la nuit, quelque danger subit, *l'Étoile* était dans le cas de manœuvrer pour nous donner les secours que les circonstances auraient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage.

Le 30 janvier, un matelot tomba à la mer ; nos efforts lui furent inutiles, et jamais nous ne pûmes le sauver. Il ventait grand frais et la mer était très-grosse.

Je dirigeai ma route pour reconnaître la terre que David (³), flibustier anglais, vit en 1686, sur le parallèle de 27 à 28 degrés sud, et qu'en 1722, Roggeween, Hollandais, chercha vainement (⁴). J'en

» aussi de M. Vivès qu'il n'avait rapporté de son voyage que la graine d'un chou. Toujours est-il que la relation succincte de » ce voyageur nous a paru véridique, simple, écrite avec bonhomie et justesse en bien des points. Cette relation se rapporte » encore avec ce que nous avons lu des manuscrits de Commerson déposés au Muséum. J'ajouterai seulement que c'est le » journal d'un officier, qui n'était pas marin, et écrit non pour le public, mais pour un ami. »

« Quelques lignes, extraites de son Discours préliminaire, ajoute M. A. Lesson, peuvent donner une idée de l'homme et de son journal :

« Je fus destiné par mes supérieurs à faire ce voyage, pendant lequel je me suis occupé à tenir un mémoire fort étendu, » tant sur la navigation que sur l'historique. Mais, comme M. de Bougainville vient de donner au public un Journal de » navigation qui ne laisse rien à désirer, j'ensevelis pour jamais cette partie de mon mémoire ; le mien, ne pouvant être que » fort inférieur, deviendrait répétitoire et peu utile aux amis pour qui j'écris. Je traiterai seulement la navigation fort légère» ment, depuis notre départ de Rochefort jusqu'à la jonction de la frégate *la Boudeuse*, qui devint notre compagne de » voyage ; et si ce précis historique, que je recueille pour mon passe-temps, peut me mériter, pour applaudissements, une » seule voix, pour laquelle j'écris, je me trouverai trop satisfait, etc. »

(¹) Sir John Narborough's voyage to the south sea by the command of king Charles II, and his instruct for settling a commerce in those parts; with a description of the inhabitants, etc., 1669-1671 ; London, 2 vol. in-8, 1711.

Duplessis : Relation journalière d'un voyage fait en 1698, 1699, 1700, 1701, par de Beauchesne, capitaine de vaisseau, aux îles du cap Vert, côtes du Brésil, côtes désertes de l'Amérique méridionale, détroit de Magellan, côtes du Chili et du Pérou, aux îles Galapes, détroit de Maire, îles de Sebalds, de Vards, îles des Açores. (Voy., à la Bibliothèque du dépôt de la marine, le manuscrit in-fol., 1698 à 1701.)

(²) Contrairement à ce conseil de Bougainville, les navigateurs évitent encore aujourd'hui le détroit de Magellan, même pendant les mois d'hiver. Les îlots, les récifs, les courants contraires, les vents violents et variables, y opposent de telles difficultés à la navigation, que l'on ne peut y avancer de nuit ; on préfère prendre le grand large et doubler de loin le cap Horn.

(³) Davis.

(⁴) Erreur. Voy. la note suivante.

continuai la recherche jusqu'au 17 février. J'avais passé, le 14, sur cette terre, suivant la carte de M. Bellin. Je pense, au reste, d'après le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue n'est autre que les îles *Saint-Ambroise* et *Saint-Félix*, qui sont à 200 lieues de la côte du Chili (¹).

Depuis le 23 février jusqu'au 3 mars, nous eûmes, avec des calmes et de la pluie, des vents d'ouest constamment variables du sud-ouest au nord-ouest ; chaque jour, un peu avant ou après midi, nous avions à essuyer des grains accompagnés de tonnerre.

Il y eut sur la frégate, dès que nous fûmes sortis du détroit, des maux de gorge presque épidémiques.



Carte itinéraire

Comme on les attribuait aux eaux neigeuses du détroit, je fis mettre tous les jours, dans le charnier, une pinte de vinaigre et des boulets rouges. Heureusement, ces maux de gorge cédèrent aux plus simples remèdes, et, à la fin de février, aucun homme n'était encore sur les cadres. Nous avions seulement quatre matelots tachés du scorbut. On eut, dans ce temps, une pêche abondante de bonites et de grandes oreilles (²) ; pendant huit ou dix jours, on en prit assez pour en donner un repas aux deux équipages.

Nous courûmes, pendant le mois de mars, le parallèle des premières terres et îles qui sont marquées sur la carte de M. Bellin sous le nom d'*îles de Queiros* (³).

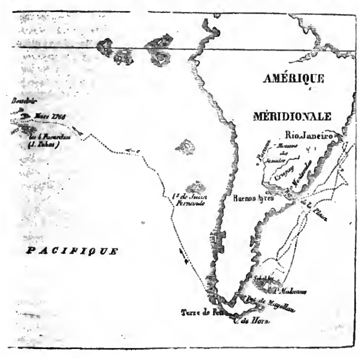
(¹) La terre de Davis, que Byron et Carteret avaient aussi cherchée inutilement, est l'île de Pâques, ou île Vaïhou, située par 27 degrés de latitude sud et 111 degrés de longitude est ; elle fut trouvée ou retrouvée le 6 avril 1722, jour de Pâques, par l'amiral hollandais Roggeween. Elle a été visitée depuis par Cook, par la Pérouse (voy. plus loin), par Beechey, Dumont d'Urville, Moerenhout, etc.

(²) Le thon, ou le scombre germon (l'*Orcynus* de Cuvier).

(³) Bellin a placé, sur sa carte, les *îles de Queiros* vers la partie orientale de l'archipel Pomotou. C'était une erreur. (Voy. plus haut la carte itinéraire de Queiros et sa relation, p. 220.)

Le 21, nous prîmes un thon, dans l'estomac duquel en trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les espèces ne s'éloignent jamais des côtes. C'était un indice du voisinage de quelques terres.

Effectivement, le 22, à six heures du matin, on eut en même temps connaissance, et de quatre îlots dans le sud sud-est 5 degrés est, et d'une petite île qui nous restait à 4 lieues dans l'ouest. Je nommai les quatre îlets les *Quatre-Facardins* (¹); et comme ils étaient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui était devant nous. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle est bordée d'une



du voyage de Bougainville.

plage de sable très-unie, et que tout l'intérieur était couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élevaient les tiges fécondes des cocotiers (²).

La mer brisait assez au large au nord et au sud, et une grosse lame, qui battait toute la côte de l'est, nous défendait l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmait nos yeux, et les cocotiers nous offraient partout leurs fruits et leur ombre, sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du rivage et semblaient annoncer une côte poissonneuse ; on soupirait après la

(¹) C'est le groupe d'îlots bas et boisés, avec un lagon intérieur, désigné aujourd'hui sous le nom de l'île Tehai, dans l'archipel Pomotou. La circonférence de ce groupe a de 8 à 10 milles. Latitude sud, 18° 43′ ; longitude ouest, 145° 23′.

Le capitaine Cook, qui visita ces îlots un an après Bougainville, leur donna le nom de Lagon.

Le capitaine Beechey a abordé à l'île Tehai en 1826.

Le nom des Quatre-Facardins était un souvenir d'un conte d'Hamilton, auteur favori de Bougainville. La plupart des cartes ont conservé ce dernier nom à l'île.

(²) L'île des Lanciers, nommée l'année suivante Thrum-Cap par Cook, visitée en 1826 par Beechey ; elle était alors inhabitée.

descente. Nous crûmes qu'elle serait plus facile dans la partie occidentale, et nous suivîmes la côte à la distance d'environ deux milles. Partout nous vîmes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre crique qui pût servir d'abri et rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyait deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, et ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avait fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en panne, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étaient rentrés dans le bois; bientôt après ils en sortirent, au nombre de quinze ou vingt, et s'avancèrent à grands pas; ils étaient nus et portaient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux, avec des démonstrations de menace ([1]). Après cette parade, ils se retirèrent sous les arbres, où on distingua des cabanes avec les longues-vues. Ces hommes nous parurent fort grands et d'une couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été transportés jusqu'ici, quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres, et ce qu'ils deviennent en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre? Je l'ai nommée l'*île des Lanciers*. Étant à moins d'une lieue dans le nord-est de cette île, je fis signal à *l'Étoile* de sonder; elle fila 200 brasses de ligne sans trouver de fond.

Nous fûmes obligés de rester en travers une partie de la nuit du 22 au 23, le temps s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie et du tonnerre. Au point du jour, nous vîmes une terre qui s'étendait, par rapport à nous, depuis le nord-est quart nord jusqu'au nord nord-ouest. Nous courûmes dessus, et à huit heures nous étions à environ trois lieues de sa pointe orientale. Alors, quoiqu'il régnât une espèce de brume, nous aperçûmes des brisants le long de cette côte, qui paraissait très-basse et couverte d'arbres. Nous revirâmes donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permît de nous rapprocher de la terre avec moins de risque; c'est ce que nous pûmes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'île, nous la prolongeâmes, cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 brasses. Une barre, sur laquelle la mer brisait avec furie, bordait toute la côte, et bientôt nous reconnûmes que cette île n'était formée que par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du nord-ouest et qui laissent une ouverture au sud-est, entre leurs pointes.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur que nous apercevions la mer au delà de celle du nord. Elles ne paraissent être composées que par des dunes de sable entrecoupées de terrains bas, dénués d'arbres et de verdure. Les dunes les plus élevées sont couvertes de cocotiers et d'autres arbres plus petits et très-touffus. Nous aperçûmes, après midi, des pirogues qui naviguaient dans l'espèce de lac que cette île embrasse, les unes à la voile, les autres avec des pagaies. Les sauvages qui les conduisaient étaient nus. Le soir, nous vîmes un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Ils nous parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont nous menaçaient les habitants de la première île; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots pussent aborder. Partout la mer écumait avec une égale force. La nuit suspendit nos recherches; nous la passâmes à louvoyer sous les huniers, et n'ayant découvert, le 24 au matin, aucun lieu d'abordage, nous poursuivîmes notre route et renonçâmes à cette île inaccessible, que je nommai, à cause de sa forme, l'*île de la Harpe* ([2]). Au reste, cette terre si extraordinaire est-elle naissante? est-elle en ruine? Comment est-elle peuplée? Ses habitants nous ont semblé grands et bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent sans inquiétude sur ces bandes de sable qu'un ouragan peut, d'un moment à l'autre, ensevelir dans les eaux.

Jusqu'au 27, nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles basses et en partie noyées, dont nous examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, et qui ne méritaient pas que nous perdissions notre temps à les visiter ([3]).

([1]) Sans doute ils se servaient de ces lances pour chasser le poisson. (Voy. la note 3.)

([2]) L'île Heiou, ou Heao, nommée île Bow par Cook, en 1769; vue par Duperrey en 1823, par Beechey en 1826.

([3]) Groupe d'îles basses madréporiques semblables aux Maldives. (Voy. la relation de PYRARD DE LAVAL.)

Un capitaine de commerce qui a visité ce groupe vers la fin de 1831 rapporte que les habitants sont pauvres, doux, vivant d'une manière patriarcale, et partageant entre eux leur nourriture. Ils paraissent aimer beaucoup leurs enfants. Chaque

J'ai nommé l'*archipel Dangereux* cet amas d'îles dont nous avons vu onze, et qui sont probablement en plus grand nombre ([1]). La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisants et semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit surtout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du sud à la route, afin de sortir de ces parages dangereux.



Vue de la baie de Matavaï, à Taïti ([2]). — D'après Dumont d'Urville.

Effectivement, dès le 28, nous cessâmes de voir des terres. Queiros a, le premier, découvert, en 1606, la partie méridionale de cette chaîne d'îles, qui s'étend sur l'ouest nord-ouest, et dans laquelle l'amiral Roggeween s'est trouvé engagé, en 1722, vers le quinzième parallèle ; il la nomma le *Labyrinthe*. Je ne sais, au reste, sur quel fondement s'appuient nos géographes, lorsqu'ils tracent, à la suite de ces îles, un commencement de côte vu, disent-ils, par Queiros, et auquel ils donnent 70 lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'est que la première terre à laquelle il aborda

homme a une lance, longue de 10 à 12 pieds, qui lui sert à poursuivre le poisson. Un de leurs usages religieux consiste à suspendre aux arbres des écailles de tortue et des os. (Voy. notre tome premier, relation d'Hérodote, p. 105 et 106.)

« Les Pomotous se servent d'un bois très-dur, rare sur leurs îles, pour façonner des javelines souvent longues de 15 pieds, s'élargissant à leur sommet comme le fer d'une hallebarde, et couvertes de sculptures travaillées avec délicatesse. » (P. Lesson.)

([1]) On a conservé ce nom à l'archipel désigné aussi sous celui d'archipel Pomotou, que lui donnent les Taïtiens.

Situé à l'est de Taïti, cet archipel, le plus vaste de la Polynésie, s'étend, dans un espace de 500 lieues, de l'est sud-est à l'ouest nord-ouest, et se compose de plus de soixante îles ou groupe d'îles.

Pomotous signifie *ilots de la nuit*. *Po*, nuit; *motuua*, îles (madréporiques).

Les habitants des îles Pomotous ressemblent physiquement aux Taïtiens, si ce n'est qu'ils ont l'aspect rude, la physionomie sauvage, et qu'ils se tatouent le corps entier, tandis qu'à Taïti on ne voit que de légers tatouages.

Les îles Pomotous sont pauvres; on n'y vit que de pêche.

([2]) « La baie de Matavaï, au nord de Taïti, est abritée par la pointe Vénus ou *Téhuuroa* au nord nord-est, et au nord-ouest par une ceinture de corail. Elle est dangereuse dans les mois de décembre, janvier, février et mars, époque où règnent les vents d'ouest. » (P. Lesson.)

après son départ du Pérou avait plus de huit lieues d'étendue. Mais, loin de la représenter comme une côte considérable, il dit que les sauvages qui l'habitaient lui firent entendre qu'il trouverait de grandes terres sur sa route. S'il en existait ici une considérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puisque la plus petite latitude à laquelle nous soyons jusqu'à présent parvenus a été 17° 40', latitude que Queiros observa sur cette côte, dont il a plu aux géographes de faire un grand pays.



Le Pyha, dans la vallée de Matavaï (¹). — D'après Dumont d'Urville.

Le 2 avril, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le nord nord-est une montagne haute et fort escarpée, qui nous parut isolée ; je la nommai le *Boudoir*, ou le *pic de la Boudeuse* (²).

Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre, dans l'ouest quart nord-ouest, dont la côte, non moins élevée, offrait à nos yeux une étendue indéterminée (³). Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissements, et on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, et nous

(¹) Tous les voyageurs s'accordent pour représenter la vallée de Matavaï, à Taïti, comme un séjour d'une beauté admirable ; elle est ombragée par les cocotiers, les arbres à pain et les pommiers de Cythère ; arrosée par des cours d'eau limpides, doucement animée par le chant des oiseaux.

« La coulée ou muraille basaltique que les naturels nomment *Pyha* occupe le revers oriental du mont Oroena, à six milles environ de la pointe Vénus. Elle est formée de tronçons ou prismes à cinq faces, rangés les uns à côté des autres avec la plus grande régularité. La vue de ces orgues nous rappela la grotte de Fingal et la chaussée des Géants..... Les eaux se réunissent au faîte en une large nappe, qui se précipite en cascade..... » (P. Lesson.)

(²) Maitea, petite île que Queiros avait nommée la *Dezana* (p. 223), et que l'on aperçoit en approchant de Taïti par l'est. Wallis nomma Osnabruck cette île, qu'il découvrit le 17 juin 1767, en l'honneur d'un prince Frédéric, évêque d'Osnabruck. Le nom Maitea a prévalu.

La tendance générale est de restituer à toutes les îles de l'Océanie les noms que leur avaient donnés les indigènes, et qui sont fondés soit sur leurs caractères physiques, soit sur des traditions.

L'île Maitea est le cratère d'un ancien volcan : elle a environ deux milles de circonférence sur deux cents toises d'élévation, toute sa surface est verdoyante. Elle paraît être inhabitée.

(³) Première vue de Taïti.

Nous avons dit que, suivant l'opinion généralement adoptée, cette île avait été découverte en 1606 par Queiros, qui l'avait

courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin, que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre, dont la pointe méridionale nous restait à ouest quart nord-ouest; on n'apercevait plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord nord-est, et nous tînmes le plus près pour atterrir au vent de l'île. En approchant, nous aperçûmes, au delà de sa



Mouillage de Papeïti (¹). — D'après Dumont d'Urville.

pointe du nord, une autre terre éloignée, plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île ou si elle en formait une seconde.

Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux, que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui, la veille, nous avaient paru séparées, étaient unies ensemble par une terre plus basse, qui se courbait en arc et formait une baie ouverte au nord-est (²). Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant et se joignit à une infinité d'autres qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous

nommée la *Sagittaria* (voy. p. 225). Cent soixante ans après elle fut retrouvée par Wallis, qui lui donna le nom d'île de Georges III.

Quelques auteurs (et nous-même dans ce volume) ont écrit *O-tahiti* au lieu de *Taïti*. Mais il paraît bien que *O Taïti* veut dire, dans le langage des indigènes : *C'est Taïti*.

(¹) « La crique de Papeïti a la meilleure rade de cette partie des côtes taïtiennes. Rétrécie à son ouverture, elle s'élargit en entamant circulairement les terres. Au milieu de la passe qui y conduit s'élève un îlot, couvert de cocotiers, où le vieux roi Pomaré aimait à venir se reposer. » (P. Lesson.)

(²) « La jonction des deux presqu'îles de Taïti consiste en une langue de terre large d'un mille, et nommée *Teravao*, qui semble être plutôt une soudure artificielle, un seuil exhaussé conduisant d'une île à l'autre : *Oporionou*, la plus grande, est arrondie, et peut avoir de 9 à 10 lieues de diamètre; *Tairapou*, ou la presqu'île sud-est, est de forme ovalaire, et peut avoir 6 lieues de longueur sur 4 de largeur. » (P. Lesson.)

présentèrent des branches de bananier, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un *régime* de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt, plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits, délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait, au bout d'une corde, un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous fissent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

Nous tâchâmes, dans la nuit, de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues.

Tout le rivage fut, jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres; on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte, élevée en amphithéâtre, nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes, dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait de grosseur en montant; on l'eût pris, de loin, pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillage. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et, dans toute l'étendue de la côte, il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là que, au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous aperçûmes les maisons des insulaires (¹).

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade (²), qui s'élançait du haut des montagnes et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisants. Nous désirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre; on ne trouva dans cette partie qu'un platin de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres rafraîchissements, tels que poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instruments pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des

(¹) Les cases sont généralement vastes; l'air y circule librement à travers les tiges de bambous qui forment leurs clôtures à claire-voie, et soutiennent les toits de feuillage de *fara* ou vaquais. Elles ressemblent à de vastes cages; on y entre par une étroite ouverture que l'on ferme avec une planche.

Cette simplicité sourit à l'imagination; mais il faut avant tout qu'elle ne nuise pas à la santé. Or, M. A. de Bovy assure que les rhumes et les rhumatismes sont très-communs à Taïti, même chez les jeunes gens. Il resterait à chercher si ces accidents ne sont devenus fréquents que par suite du mélange des anciennes coutumes avec celles des Européens. M. Lesson dit que les Taïtiens ne parviennent pas à un âge très-avancé.

(²) D'anciennes superstitions poétiques rendent célèbre parmi les Taïtiens cette cascade, qui descend avec fracas du haut de rochers basaltiques. (Voy, la note 1 de la p. 294.)

coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendants d'oreilles. Les trocs se firent comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de *l'Étoile*, il monta un insulaire qui y passa la nuit, sans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employâmes encore à louvoyer, et, le 6 au matin, nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à nous; mais la vue de plusieurs brisants, qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles, me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrage.

A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence



Otoo, roi de Taïti. — D'après les figures jointes au texte de la relation de Cook (¹).

des pirogues fut si grande autour des vaisseaux que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant : *Tayo!* qui veut dire *ami*, et en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage.

Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte, pour donner de l'air à ceux qui viraient (²).

(¹) Nous donnons plus loin quelques détails au sujet de ces dessins, faits peu de temps après le voyage de Bougainville, qui ne précéda que d'un an le séjour de Cook à Taïti.

(²) Cook assure que la licence des Taïtiennes n'était pas générale; que les femmes mariées savaient se faire respecter, et que tout ce désordre de mœurs, que l'on eut le tort de peindre avec de trop riantes couleurs, ne se rencontrait réellement que dans les rangs de la population inférieure.

M. E. de Bovy est plus sévère : « Les voyageurs, dit-il, qui ont donné à ces peuples l'épithète de voluptueux ont été au-dessous de la vérité. La corruption des femmes et des jeunes filles même était grossière, et la seule différence qu'elle offre avec celle que nous voyons aujourd'hui, c'est qu'elle n'était pas ordinairement vénale. » (*Revue coloniale*, sept. 1855.)

Les femmes taïtiennes sont converties au protestantisme; elles se marient religieusement et civilement. Elles cherchent à se rapprocher de la manière de se vêtir des Européennes, sans y réussir; elles portent des chapeaux mal faits, qui ne contribuent point à donner une idée de leur grâce si vantée.

Un Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt, plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens, qui le déshabillèrent dans un instant et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et ramenèrent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.



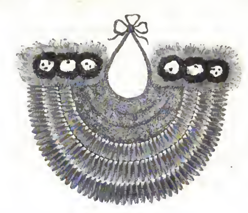
Potatow, chef de Taiti. — D'après Cook.

Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître l'aiguade. Nous y fûmes reçus par une foule immense d'hommes et de femmes, qui ne se lassaient point de nous considérer; les plus hardis venaient nous toucher; aucun ne portait d'armes, pas même de bâton. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine et criant plusieurs fois : *Tayo!* Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité; fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers; la déesse était vis-à-vis, inclinée

le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut; mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur, sur environ un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe, au dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau; pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffe, et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requin. Leur forme ne ressemblo pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François I[er]. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui sur-le-champ voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.



Hausse-col taitien. — D'après Cook.

Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous, et, d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique; scène charmante et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa uno surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom est *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes, dans la matinée, toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau, et les y laisser, en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis, l'après-midi, avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe sous les armes et les préparatifs du campement sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi, accompagné de son père et des principaux du canton, qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui

faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-



Jeune Taïtienne apportant des présents (¹). — D'après Cook.

huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence, à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent.

De ce moment, la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangar immense, tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues, qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes, dans ce hangar, les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* et vingt-deux de *l'Étoile*, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper, qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle était vieille et laide.

(¹) « Sa robe d'étoffe, dit Cook, flottait sur un mannequin d'osier, à peu près semblable aux paniers de nos aïeules. Les objets offerts (hausse-col, etc.) étaient étalés là-dessus avec un certain art. »

On peut douter que le dessinateur anglais ait reproduit le caractère véritable d'une Taïtienne au temps de Bougainville et de Cook.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangar était bien fait et parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barrière et un corps-de-garde. Ereti, ses femmes et ses amis, avaient seuls la permission d'entrer; la foule se tenait en dehors du hangar : un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter.



Jeune Taïtienne dansant. — D'après Cook.

C'était là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson et des pièces de toile, qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons et mille autres bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste, ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques, et qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes et les enfants ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vus ramasser, et des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistance; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il les fallait faire tomber en les abattant. Au reste, les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches, que les gens du pays transportaient aux bateaux; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eût, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même; car il n'y a point, en Europe, de plus adroits filous que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons,

tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardien. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire ; mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi, tous les soirs, trois de nos bateaux, armés de pierriers et d'espingoles, se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passait de la manière la plus amiable. Chaque jour, nos gens se promenaient dans le pays, sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger ; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur de l'île. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers ; tous nous saluaient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer ; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards mâles et femelles ; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière et d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi, autour de leurs maisons, des espèces de potagers garnis de giraumonts, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées ; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire ([1]). Il était accompagné de quelques-uns de ses parents, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui ; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes, fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie ([2]).

Le 10, il y eut un insulaire tué, et les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre ; on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de

([1]) Au-dessous du roi, la nation était divisée en trois classes. 1° les *hout-aru*, comprenant la famille royale et la noblesse (les personnes de cette classe ne contractaient jamais mariage avec celles des deux autres classes ; elles étaient réputées sacrées) ; 2° les *boue-raatira*, qui étaient les prêtres, les guerriers, les rentiers, les propriétaires, les principaux fermiers, ceux qui exerçaient les plus nobles métiers ; en un mot, la classe moyenne (Taïti, disaient les indigènes, est un mât ; les *raatira* sont les cordages) ; 3° les *mana-hounes*, ou hommes du peuple, mercenaires, espèces de serfs, prolétaires, divisés eux-mêmes en plusieurs classes, dont la dernière était composée des *téoutous*, ou domestiques privés de toute propriété, et des *titis*, ou esclaves faits à la guerre. (Voy. d'Urville.)

Combien cette analyse réelle de la société taïtienne s'accorde peu avec la fable poétique qui représentait à nos pères les îles de la Société comme une image fidèle de l'âge d'or !

([2]) Le volontaire Fesche, qui était, sans aucun doute, un très-jeune homme, et fort léger, trouve admirable l'incroyable licence des mœurs dans la partie de la population de Taïti qui s'offrit d'abord à l'étude des Européens. Il entre dans les déclamations les plus étranges contre la pudeur et la décence, qu'il considère comme de déplorables préjugés. Le vice éhonté et effréné l'enivre, et il le célèbre, en termes mythologiques, de la manière la plus déclamatoire et la moins convenable possible.

feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux, ni de l'enceinte du camp. Je fis, sans succès, les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort, car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présents, et ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.



Plateau de Fantahua, à Taiti. — D'après Lebreton.

Cependant je pressais nos travaux de tous les genres; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savais que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos câbles, pomoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru rayés, nous avions découvert que le fond était semé de gros corail, et d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de chasse. La nécessité avait forcé de prendre ce mouillage sans nous laisser la liberté du choix, et bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étaient que trop fondées.

Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonnette; que l'alarme était répandue dans le pays; que les vieillards, les femmes et les enfants, fuyaient vers les montagnes, emportant leurs bagages et jusqu'aux cadavres des morts, et que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position, de craindre la guerre à terre, au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jetés. Je descendis au camp, et, en présence du chef, je fis mettre aux fers quatre soldats, soupçonnés d'être les auteurs du forfait; ce procédé parut les contenter.

Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les insulaires

ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières, distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp était couvert par un marais ; le reste était la mer, dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies ; mais heureusement, à quelques alertes près, occasionnées par des filous, la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'était pas de ce côté où mes inquiétudes étaient les plus vives : la crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir, les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'est, avec une grosse houle, de la pluie, des orages et toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin, il passa un grain qui chassait les vaisseaux en côte. Je me rendis à bord ; le grain, heureusement, ne dura pas, et, dès qu'il fut passé, le vent vint à terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs.



Types d'indigènes taïtiens. — D'après Dumont d'Urville

Cependant, lorsque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp ; on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paraissait un désert. Le prince de Nassau, lequel, avec quatre ou cinq hommes seulement, s'était éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires et de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes, éplorées, se jetèrent à ses genoux ; elles lui baisaient les mains en pleurant et répétant plusieurs fois : *Tayo, maté!* (Vous êtes nos amis, et vous nous tuez!) A force de caresses et d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes, embellissaient la marche et promettaient la paix. Je descendis aussitôt, avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce ; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, et les assurant qu'il serait puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à la réunion, et, en peu de temps, la foule ordinaire et les filous revinrent à notre quartier, qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent, ce jour et le suivant, plus de rafraîchissements que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil, ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Nous travaillâmes tout le jour et une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital et le camp. J'enfouis, près du hangar, un acte de prise de possession, inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée et lutée, contenant les noms des officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15, à six heures du matin, les vents étant de terre et le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre.

Dès l'aube du jour, lorsque les insulaires s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes et paraissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissements de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrage, était venu s'établir à bord de *l'Étoile*. Ereti fut le prendre par la main et me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est *Aotourou*, voulait nous suivre, et me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présents de toute espèce, après quoi il prit congé de nous et fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune et jolie fille, que l'insulaire qui venait avec nous fut embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, et, malgré les larmes de cette jeune épouse, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, et je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ que je ne l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de *Nouvelle-Cythère*, reçoit de ses habitants celui de *Taïti* (¹).

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue et présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre et sans former jamais de village; on croit être dans les champs Élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit à pain (²), l'igname, le curassol,

(¹) « Nous avons nommé cette île la Nouvelle-Cythère, à cause des mœurs de ses habitants. Les femmes sont, pour la plupart, assez blanches, grandes et bien faites. » (Fesche.)

Taïti est la plus grande île de l'archipel ou groupe que l'on désigne soit sous le même nom qu'elle, soit sous celui d'îles de la Société.

Les Anglais, toutefois, persistent à donner le nom d'îles Georgiennes soit à l'archipel entier, soit aux îles occidentales, en laissant les noms d'îles de la Société à Taïti et aux quatre îles adjacentes.

Cook évaluait la population à cent mille âmes; c'était une grande exagération. En 1828 on n'y comptait plus que sept mille habitants. Quelques écrivains attribuent en partie la dépopulation à l'austérité extrême que les missions protestantes ont fait succéder, disent-ils, sans transition suffisante, à l'ancienne liberté des mœurs. Mais ce n'est là qu'une assertion dont il est très-difficile d'apprécier la valeur.

P. Lesson attribue la dépopulation de l'île aux guerres civiles de l'archipel de la Société, non moins qu'aux maladies (la petite vérole, entre autres) et aux vices que les Européens y ont introduits, surtout à l'ivrognerie.

Du reste, P. Lesson ne pense pas que le nombre des habitants ait jamais dépassé 12 000. Suivant ce qu'il a observé, l'étroite bande de terre qui enveloppe les montagnes et que borde la mer serait seule véritablement habitable. Les ravins n'ont jamais pu offrir qu'un séjour temporaire, et le sol argileux et ferrugineux des flancs des montagnes n'est pas apte à recevoir des habitations.

(²) L'arbre à pain est nommé par les naturels *ourou*, et son fruit *maïoré*; c'est le *rima* des îles Moluques, et le jaquier à feuilles découpées des auteurs (*Artocarpus incisa*).

Cet arbre s'élève à une hauteur de 40 pieds; son tronc a la grosseur du corps d'un homme. Son fruit, gros comme les

le giraumont et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge et jaune ; j'ignore d'où on les tire [1]. En général, M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu et nommé plusieurs de nos fruits et de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, et les insulaires en font peu d'usage. Ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur et pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui



Un jeune Taïtien. — D'après Cook.

porte le fruit à pain. C'est un bois qui ne fend point ; mais il est si mou et si plein de gomme qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons [2], des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitants ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres [3]. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très-bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes [4].

deux poings, contient une pulpe farineuse que l'on coupe en tranches épaisses, et que l'on fait cuire ; elle est tendre comme la mie de pain et a le goût de l'artichaut.

Trois gros arbres à pain suffisent pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire pendant huit mois. Or, sur un seul acre de terre on compte jusqu'à sept gros arbres à pain et trente-cinq de ces arbres d'une dimension ordinaire.

En hiver, les naturels vivent d'ignames, d'eddoes *(Arum)* et de bananes, dont ils ont des plantations très-étendues dans les vallées. (Forster.)

(1) Parmi les productions végétales de Taïti on cite, de plus : le palmier, le mûrier, le plantain sauvage, l'herbe parfumée *(E-ahai)*, qui sert à donner une odeur agréable à l'huile ; des arbrisseaux odorants : le *Gardenia*, le *Guettarda*, le *Calophyllum*, le sandal blanc et noir, etc.

(2) Les cochons, plus rares aujourd'hui, sont semblables à ceux de l'espèce chinoise. Ils n'ont pas les habitudes de saleté que l'on connaît à ceux de l'Europe. Le maigre de leur chair a le goût du veau.

Les Taïtiens ont aussi des chèvres vivant à l'état sauvage, et des lapins.

(3) Elles sont très-nombreuses, et se juchent sur les arbres fruitiers.

(4) Ajoutez le héron, le martin-pêcheur, le gros coucou, etc.

Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a trouvé plus de huit cents têtes de volailles et près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétants des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup davantage; car les habitants en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain que, malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique



Une jeune Taïtienne. — D'après Cook.

nos gens y fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous y avions débarqués, et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en très-peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste, la santé et la force des insulaires, qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents, qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitants (¹)?

Les végétaux et le poisson (²) sont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande, les enfants et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boissons; ils n'en connaissent d'autre que l'eau; l'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance; ils en témoignent aussi pour le tabac, les épiceries, et, en général, pour toutes les choses fortes.

Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction (³). La première, et c'est

(¹) Voy. la note 1 de la p. 296.

(²) Les poissons sont très-nombreux, entre autres l'albonite, l'albicare, le maquereau. Les Taïtiens se nourrissent aussi de homards, de crabes, de tortues.

(³) Erreur que Bougainville lui-même rectifie plus loin. (Voy. la note 1 de la p. 302.)

la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule et Mars, on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens ; et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin ; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres (1).

Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les mous-



Vue de la baie de l'île Huaheiné (archipel de Taïti).

taches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-court, d'autres les laissent croître et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre, ainsi que

(1) « Toutes les îles comprises dans un polygone dont les sommets seraient la Nouvelle-Zélande, les îles Wallis, l'archipel des Navigateurs, les îles Sandwich et les Pomotous orientales, sont peuplées par une race cuivrée qui se distingue, en général, des populations sauvages limitrophes, par la teinte et l'uniformité de sa couleur, par la beauté de ses formes, une taille très-au-dessus de la moyenne, et une expression de visage assez douce toutes les fois que le désir de paraître terribles ne les pousse pas à se procurer une laideur factice. Ces Indiens se reconnaissent tous à première vue et à la moindre parole comme appartenant à une même race, qu'ils désignent sous le nom de *Mahori* ou *Mahoi*, suivant leurs divers idiomes. Les Taïtiens occupent une position à peu près centrale dans le monde polynésien. » (E. de Bovy.)

Le même auteur paraît admettre que ces îles ont été peuplées par des émigrations venues de l'ouest ; quelques individus offrent les caractères de la race malaise.

La distinction que fait Bougainville n'avait sans doute pour fondement que les effets physiques différents produits par la différence des castes.

Fesche exprime la même opinion que son chef :

« Les habitants, dit-il, paraissent être composés de deux peuples différents, et voici ce qui m'engage à le croire : c'est la différence énorme de leurs couleurs ; les uns sont plus blancs que les quarterons et les mixtels ; les autres ont la couleur des mulâtres les moins blancs. Les premiers sont presque tous d'une taille et d'une carrure infiniment au-dessus du commun des Français ; les derniers, qui sont en plus grand nombre, ont pour hauteur commune 5 pieds 3 ou 4 pouces. »

P. Lesson attribue cette différence de taille entre les classes supérieures et inférieures à la différence de nourriture et de bien-être. La dimension la plus ordinaire de la taille est de 5 pieds 3 à 5 pouces ; mais il n'est pas rare de rencontrer des Taïtiens qui ont 5 pieds et 8 pouces.

la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié, et qui paraissait l'avoir été par une chute.

Comme les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes garni de fleurs défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats ; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leur corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture [1].



Vue d'une vallée à l'île Huaheiné (archipel de Taïti).

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins ; c'est une parure, et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont souvent à la même mode [2]. Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver, avant et après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune guerre particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne se doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que, pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété, et que tout est à tous. Vis-à-vis de nous, ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la

(1) Allusion aux corsets, etc.

(2) On suppose que le tatouage est une sorte de langage hiéroglyphique servant à désigner la religion des individus, leur condition, etc., et ce langage serait le même dans toutes les îles de l'Océanie. C'était l'opinion de Malte-Brun (première série des *Annales des voyages*, t. XIV, p. 257 et suiv.). C'est aussi celle de M. Rienzi. Le capitaine Mauby est, de tous les voyageurs contemporains, celui qui a étudié cette question le plus particulièrement. On trouvera aussi des détails intéressants, sur le même sujet, dans Langsdorff, dans Wilkes (*Expédition des États-Unis*), et dans P. Lesson (*Du Tatouage chez les différents peuples de la terre*).

moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient, au contraire, de tuer ceux qui les commettaient. Ereti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes ; l'homme fuyait, et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, car Ereti était infatigable à la course, quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais



Tombeau ancien à Matavai (Taïti). — D'après Dumont d'Urville.

pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible ; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils sont presque toujours en guerre avec les habitants des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes, et même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, et une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait, chez eux, d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes et les enfants mâles pris dans les combats ; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire ; ils conservent seulement les femmes et les filles.

Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles ; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conservent longtemps les cadavres, étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangar. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, et d'oindre d'huile de coco les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Émoé* (Il dort), nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, et j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, et que, dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornements assez recherchés.

Ce n'est pas l'usage, à Taïti, que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre,

laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici, une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière.

Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et, lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec



Maison de Dieu et autel, à Huaheiné. — D'après Cook.

une flûte très-douce, à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons dit, ils soufflent avec le nez [1]. Ils ont aussi une espèce de lutte, qui est en même temps exercice et jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse et leur industrie, dans le

[1] L'âme de toutes les réjouissances était la *upaupa* ou *hiva*, série de danses dont l'entraînement allait *crescendo*. Ces danses, exécutées au son de tambours, de flageolets en bambou et de chœurs d'hommes, s'exécutaient soit en plein vent, soit dans de grandes cases construites exprès. (Bovy.)

Les femmes, dans les danses, étaient coiffées soit de guirlandes de fleurs, soit de cheveux empruntés; elles avaient les bras et le cou découverts; sur leur sein étaient des touffes de plumes ou des coquilles. Leur robe était presque toujours blanche et bordée d'écarlate. (Voy. Cook.)

Malgré le rapport de cette description avec la gravure empruntée au voyage de Cook, il est hors de doute que cette danseuse taïtienne est beaucoup trop européenne de costume et de figure.

« Les sons qui sortent de la flute taïtienne, quoique monotones et graves, ont quelque chose de gracieux. Un morceau de roseau d'environ un pied, ayant trois trous à son extrémité ouverte, et un seul à celle qui est munie d'un diaphragme, compose tout l'instrument. » (P. Lesson.)

peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays et la beauté du climat, démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instruments pour la pêche ; leurs hameçons sont de nacre, aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils ; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, et tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, et la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.



Rivière de Papa-Oa (Taiti). — D'après Dumont d'Urville.

Ils ont deux espèces de pirogues : les unes, petites et peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé ; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art.

Ils lient ensemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtiments ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir ; elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame et à la voile ; les voiles sont composées de nattes étendues sur un carré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Les Taïtiens n'ont d'autre outil, pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtements n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitants cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale et très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de plusieurs

sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

Je terminerai ce chapitre en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne



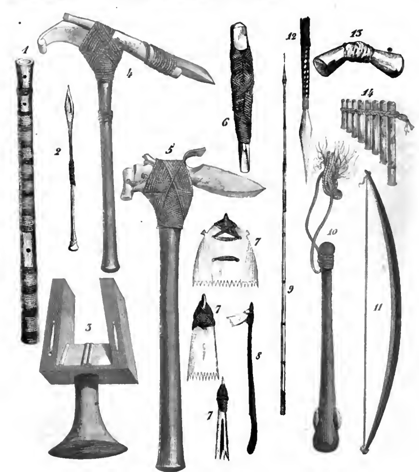
Vue d'une pirogue et d'un hangar dans une des îles de la Société. — D'après Cook.

croyait pas devoir être aussi long, et en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays, pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti, il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, et sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, et certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les secours et les rafraîchissements dont notre vie dépendait, il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins, que ses mœurs étaient les mêmes, et que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur, quand il détaillerait, et notre conduite envers ses compatriotes, et nos procédés à son égard? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage, pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous et enrichi de connaissances utiles qu'il leur porterait! Dieu veuille que le besoin et le zèle qui nous ont inspirés ne soient pas funestes au courageux Aotourou!

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif; curiosité stérile, qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés, et décident cependant avec sévérité et sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux mêmes qui passent pour instruits soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été

en Chine. D'autres, aristarques tranchants, prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce que, après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendro le français?



Armes et instruments des Taïtiens.

1, flute dans laquelle les Taïtiens soufflent avec le nez; — 2, aiguille; — 3, instrument pour réduire en pâte le fruit à pain; — 4, petite hache, — 5, grande hache; — 6, ciseau ou gouge; — 7, 7, 7, instruments à percer la peau; — 8, petite hache; — 9, dard; — 10, massue; — 11, arc; — 12, pointe de dard; — 13, pierres qui se portent dans le nez; — 14, syrinx ou roseaux qui forment un instrument.

J'aurais pu répondre, peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans; que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail; qu'à la vérité, un Italien, un Anglais, un Allemand, pouvaient, en un an, jargonner passablement le français; mais que ces étrangers avaient une grammaire

pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres, et toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taïtien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives, d'une part, à la société la plus simple et la plus bornée, de l'autre, à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait en à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre; mais ce détail demandait quelques minutes, et j'ai presque toujours remarqué que, accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire, les personnes qui m'en avaient honoré étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun, dans les capitales, de trouver des gens qui questionnent, non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer; alors, qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'Opéra; car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à Mme la duchesse de Choiseul, qui l'a comblé de bienfaits, et surtout de marques d'intérêt et d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présents : aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à la Rochelle, sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'île de France. Il a été confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'île de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et 36 000 francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Mme la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, et le roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines. Puisse Aotourou revoir bientôt ses compatriotes! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays, dans mes conversations avec lui.

J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnaissent un Être suprême, qu'aucune image factice ne saurait représenter, et des divinités subalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois (*). Ils prient au lever et au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pra-

(*) Voici, d'après le missionnaire Ellis, les principales croyances des Taïtiens avant leur conversion :

Les dieux étaient tous sortis de la Nuit ou du Chaos *(Po)*.

Le premier dieu fut *Taaroa, Tanaroa, Tangaroa* (le Temps), qui eut une épouse, *Hina* (la Terre, Cybèle). Leur fils aîné, *Oro* (Jupiter), souverain du monde, eut de sa femme deux fils.

Le frère d'*Oro* se nommait *Tané* (Mars, Pluton).

Ces divinités communiquaient avec les hommes, et il semble que c'était le plus souvent en se transformant en oiseaux.

Comme on appelait aussi *Taaroa* le Père, *Oro* le Fils, et leur transformation Oiseau ou Esprit, quelques érudits ont cru voir dans cette mythologie, outre sa ressemblance avec celle des Grecs et des Romains, une sorte de trinité offrant quelque analogie avec celle du christianisme.

Au-dessous de ces premiers dieux, les Taïtiens adoraient *Hiro*, dieu de l'Océan, dieu voyageur aux aventures extraordinaires; les dieux *Atoua-maos*, commandant aux requins; etc.

Taaroa avait formé l'homme avec de la terre rouge *(oroen)*.

Les Taïtiens croyaient à une âme à peu près immortelle, et à des rémunérations ainsi qu'à des châtiments.

Oro était le seul Dieu auquel on rendît un culte. Les autres dieux (excepté les *tis* ou dieux termes, et quelques autres de second ordre), ne recevaient qu'un culte d'occasion ou de caprice.

Le *maraë* était le temple en plein vent de la religion taïtienne. A l'état rudimentaire, il se composait d'une enceinte à peu près rectangulaire, et d'un autel sous forme de parallélipipède droit qui occupait le milieu entre les deux grands côtés

Le maraë le plus ancien qu'il y ait aujourd'hui dans ces îles est celui d'Opoa à Raiatea. Dans les autres maraë que l'on

tiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète visible à Paris en 1769, et qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connaissent ces astres, qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave*, et n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces



Sacrifices humains à Taïti. — D'après Cook.

de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaisant *(eatoua toa)*.

Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des constellations les plus remarquables ; ils en connaissent le mouvement diurne, et ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer, d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur boussole est le cours du soleil pendant le jour, et la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

J'ai dit plus haut que les habitants de Taïti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais, la distinction des rangs est fort marquée

rencontre encore debout à Taïti et à Moorea, quelques-uns sont encore en parfait état de conservation. L'autel présente une forme différente ; le parallélipipède finit en gradins le plus souvent au nombre de trois. La pierre employée dans ces constructions appartenait à la roche des montagnes ou aux bancs de corail de la plage.

La grande idole du maraë appartenait au roi en principe ; c'était son dieu. C'était une pièce de bois roulée dans les étoffes indigènes les plus précieuses, entourée et surmontée de plumes d'oiseaux les plus rares, et pouvant présenter l'aspect d'un homme empaqueté.

Cette idole pouvait avoir 2 mètres de hauteur.

Un ou deux hommes étaient ordinairement commis à sa garde.

On attachait les animaux offerts comme victimes au pied de l'autel, devant lequel on plaçait aussi les morts dans un panier en feuilles de cocotier tressées.

Les gardiens des maraë étaient considérés comme consacrés.

Aujourd'hui, les maraë ne s'élèvent pas au-dessus du sol.

à Taïti, et la disproportion cruelle [1]. Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et valets ; je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple, qu'ils nomment *tataeinou* (hommes vils) ; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande et le poisson sont réservés à la table des grands ; le



Corps d'un chef conservé après sa mort [2]. — D'après Cook.

peuple ne vit que de légumes et de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, et l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons le saule pleureur, ou l'*arbre du grand seigneur*. On sait qu'en courbant les branches de cet arbre et les plantant en terre, on donne à son ombre la direction et l'étendue qu'on désire ; à Taïti, il est la salle à manger des rois.

Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets ; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture pend immédiatement sous les bras aux valets des chefs ; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le soleil passe au méridien et lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes ; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taïti, on porte régulièrement le deuil, qui se nomme *ceva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois.

(1) Voy. la note 1 de la p. 302.

(2) On plaçait le mort près de la maison, sous un hangar en treillage fermé à une seule de ses extrémités. Il reposait sur un châssis de bois. On l'enveloppait quelquefois d'une natte et d'une étoffe blanche, et on laissait à ses côtés une massue, des coupes en cocos, un petit sac renfermant du pain grillé.

Ces hangars ronds, pavés avec des pierres, étaient ornés de figures d'hommes et d'animaux.

On conservait aussi longtemps que possible les corps, d'où l'on tirait les intestins et les autres viscères ; on les lavait ensuite avec l'eau de la mer, avec des sucs odorants et de l'huile de coco ; puis, on les remplissait avec des étoffes.

Les funérailles étaient, comme les mariages, de simples transactions privées, où la religion et le gouvernement n'intervenaient point d'une manière régulière. (A. de Bovis.)

Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coiffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, et de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leur maison, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière;



Toupapou et principal personnage en habit de deuil. — D'après Cook.

leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre et malencontreuse.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parents se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne et le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *taoua*, c'est-à-dire un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade; il ouvre, par ce moyen, la veine que nous nommons sagittale, et, lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture; le lendemain, il lave la plaie avec de l'eau.

Le 16 avril (1768), à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le nord-est quart nord de la pointe septentrionale de Taïti, et je pris de là mon point de départ. A dix heures, nous aperçûmes une terre sous le vent, qui paraissait former trois îles; on voyait encore l'extrémité de Taïti. A midi, nous reconnûmes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois îles n'en était qu'une seule, dont les sommets nous avaient paru isolés dans l'éloignement. Par-dessus cette nouvelle terre, nous crûmes en voir une plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre et couverte d'arbres; on peut l'apercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia* (¹).

Nous perdîmes Oumaitia de vue dans la journée, et je dirigeai ma route de manière à ne pas rencontrer les *îles Pernicieuses* (²), que les désastres de l'amiral Roggeween nous avertissaient de fuir. Deux jours après, nous eûmes une preuve incontestable que les habitants des îles de l'océan Pacifique communiquent

(¹) L'île *Tatoua-roa*, nommée la Fugitive par Queiros, à 36 kilomètres de Taïti. Cook l'appelle *Rethu-roa*. C'est moins une île qu'un groupe de deux ou trois îlots bas et boisés.

(²) Les îles Palliser de Cook, groupe de l'archipel Pomotou.

entre eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuages laissait étinceler les étoiles; Aotourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'était sur elle que nous devions diriger notre course, et que, dans deux jours, nous trouverions une terre abondante qu'il connaissait, et où il avait des amis. Il nous avait nommé, la veille, en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu, depuis, la certitude qu'il connaît parfaitement les phases de la lune et les divers pronostics qui avertissent souvent, en mer, des changements qu'on doit avoir dans le temps. Une de leurs opinions, qu'il nous a clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil et la lune sont habités. Quel Fontenelle leur a enseigné la pluralité des mondes?

Pendant le reste du mois d'avril, nous eûmes très-beau temps, mais peu de frais. Les différentes îles découvertes dans ce mois forment la seconde division des îles de ce vaste océan. Je l'ai nommée l'*archipel de Bourbon* (¹).

Le 3 mai, presque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le nord-ouest, à dix ou douze lieues de distance. Les vents étaient de la partie du nord-est, et je fis gouverner au vent de la pointe septentrionale de cette terre, laquelle est fort élevée, dans l'intention de la reconnaître. Les connaissances nautiques d'Aotourou ne s'étendaient pas jusque-là; car sa première idée, en voyant cette terre, fut qu'elle était notre patrie. Dans la journée, nous essuyâmes quelques grains, suivis de calme, de pluie et de brises d'ouest, tels que, dans cette mer, on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil, nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendait claire, nous conservâmes la vue de terre; nous courûmes dessus au jour, et nous prolongeâmes la côte orientale de la grande île, depuis sa pointe du sud jusqu'à celle du nord; c'est son plus grand côté, qui peut avoir trois lieues; l'île en a deux de l'est à l'ouest. Ses côtes sont partout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabanes couvertes de joncs et terminées en pointe, construites à l'ombre de cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande, dans l'ouest nord-ouest (²).

A midi, je faisais route pour passer entre ces petites îles et la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis de cinq hommes qui la conduisaient. Ils étaient nus, à l'exception d'une étroite ceinture, et nous montraient du coco et des racines. Notre Taïtien se mit nu comme eux et leur parla sa langue; mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osaient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, et je ne voulus pas qu'on les poursuivît. Peu après, on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, et s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de coco, une poule d'eau d'un superbe plumage et quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avait un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangèrent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taïti, et teintes de vilaines couleurs rouges, brunes et noires; des hameçons mal faits avec des arêtes de poisson; quelques nattes, et des lances longues de 6 pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux et aux pendants d'oreilles, qui avaient eu un succès si décidé à Taïti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taïtiens : leur physionomie était plus sauvage, et il fallait être toujours en garde contre les ruses qu'ils employaient pour tromper dans les échanges.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos. Ils ont la poitrine et les

(¹) Bougainville, en s'éloignant des îles de la Société, se dirigea au nord-ouest, vers l'archipel qu'il découvrit et nomma l'archipel des Navigateurs (archipel Samoa ou Hamoa). C'est aux îles de la Société qu'il applique le nom d'archipel Bourbon.
(²) Iles de l'archipel Samoa.

cuisses, jusqu'au-dessus du genou, peintes d'un bleu foncé; leur couleur est bronzée; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe; un seul la portait un peu longue; tous, en général, avaient les cheveux noirs et relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art et munies d'un balancier : elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, mais pontés l'un et l'autre, et, sur le milieu de ces ponts, il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes et triangulaire; deux de ses côtés sont envergués sur des bâtons dont l'un sert à l'assujettir le long du mât, et l'autre, établi sur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues nous ont suivis assez au large, lorsque nous avons éventé nos voiles; il en est même venu quelques-unes des deux petites îles, et dans l'une il y avait une femme vieille et laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires.

Nous trouvâmes un peu de calme lorsque nous fûmes sous le vent de la grosse île, ce qui me fit renoncer à passer entre elle et les deux petites. Le canal est d'une lieue et demie, et il paraît qu'il y aurait quelque mouillage. A six heures du soir, on découvrit du haut des mâts, dans l'ouest sud-ouest, une nouvelle terre, qui se présentait sous l'aspect de trois mondrains isolés.

Le 5, au matin, nous reconnûmes que cette nouvelle terre était une belle île dont nous n'avions, la veille, aperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes de cocotiers et d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeâmes sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance, sans y voir aucune apparence de mouillage; la mer s'y développait avec fureur. Il y a même une bâture dans l'ouest de sa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au largo. Plusieurs relèvements nous ont donné avec exactitude le gisement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule accosta *l'Étoile* (¹). Les Indiens semblaient nous inviter, par leurs signes, à aller à terre; mais les brisants nous le défendaient. Quoique nous fissions alors sept et huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournaient autour de nous avec la même aisance que si nous eussions été à l'ancre. On en aperçut, du haut des mâts, plusieurs qui voguaient dans le sud.

Dès six heures du matin, nous avions eu la connaissance d'une autre terre dans l'ouest; des nuages, ensuite, nous en avaient dérobé la vue; elle se remontra vers dix heures. Sa côte courait sur le sud-ouest, et nous parut avoir au moins autant d'élévation et d'étendue que la première, avec laquelle elle git à peu près est et ouest du monde, à la distance d'environ douze lieues. Une brume épaisse, qui s'éleva dans l'après-midi et dura toute la nuit et le jour suivant, ne nous permit pas de la reconnaître. Nous distinguâmes seulement, à sa pointe nord-est, deux petites îles de grandeur inégale.

La longitude de ces îles est à peu près la même par laquelle s'estimait être Abel Tasman, lorsqu'il découvrit les îles d'*Amsterdam* et de *Rotterdam*, des *Pilstaars*, du *Prince-Guillaume*, et les bas fonds de *Fleemskerk*. C'est aussi celle qu'on assigne, à peu de chose près, aux *îles de Salomon*. D'ailleurs les pirogues que nous avons vues voguer au large et dans le sud semblent indiquer d'autres îles dans cette partie. Ainsi, ces terres paraissent former une chaîne étendue sous le même méridien; ce sera la troisième division, que nous avons nommée *l'archipel des Navigateurs* (²).

Le 11 au matin, après avoir gouverné à ouest quart sud-ouest, depuis la vue des dernières îles, on découvrit la terre dans l'ouest sud-ouest, à sept ou huit lieues de distance. On crut d'abord que c'étaient deux îles séparées, et le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12, on reconnut que ce n'était

(¹) 4 et 5 mai. « Les hommes ont tous la cuisse peinte en noir jusqu'au-dessus du genou, et dessus le corps quelques taches. » (Fesche.)

(²) C'est l'archipel Samoa ou Hamoa.

M. Balbi avait proposé qu'on l'appelât l'archipel de Bougainville.

Quelques auteurs attribuent la découverte de cet archipel à Roggewceen, en 1722. Mais la relation de ce voyageur indique avec si peu de précision la situation géographique des îles, que l'on ne saurait établir son titre avec certitude.

Pola est la seule des îles Samoa que Bougainville n'ait point vue.

La Pérouse visita l'archipel Samoa en décembre 1787, et ce fut là qu'à l'occasion du massacre de onze de ses compagnons, il s'écria : « Je suis mille fois plus en colère contre les philosophes, qui préconisent les sauvages, que contre les sauvages mêmes. »

Edwards, en 1791; Otto de Kotzebuë, en 1824, ont aussi abordé aux îles Samoa

qu'une seule île, dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse, qui paraissait se courber en arc et former une baie ouverte au nord-est. Les grosses terres courent sur le nord nord-ouest. Le vent debout nous a empêchés d'approcher de plus de six à sept lieues de cette île, que j'ai appelée *l'Enfant perdu* [1].

Le 22, à l'aube du jour, comme nous courions à ouest, on aperçut de l'avant à nous une longue et haute terre. Lorsque le soleil fut levé, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale nous restait depuis le sud quart sud sud-est jusqu'au sud-ouest quart sud; elle paraissait courir sur le nord nord-ouest corrigé et avoir environ douze lieues de longueur sur ce gisement. Elle reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte* [2]. La seconde nous restait depuis le sud-ouest 5 degrés sud jusqu'à l'ouest nord-ouest; l'instant où elle s'est montrée à nous l'a fait appeler *l'île Aurore* [3]. Nous tînmes d'abord le plus près bâbord amure pour tâcher de passer entre les deux îles. Les vents nous refusèrent, et il fallut arriver pour passer sous le vent de l'île Aurore. En avançant dans le nord, le long de sa côte orientale, on aperçut dans le nord quart nord-ouest une petite île élevée en pain de sucre, qui fut nommée *le pic de l'Étoile* [4]. Nous continuâmes à ranger l'île Aurore à une lieue et demie de distance. Elle gît nord et sud corrigés, depuis sa pointe méridionale jusqu'à la moitié environ de sa longueur, qui est de dix lieues; ensuite elle décline vers le nord nord-ouest : elle a très-peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes sont escarpées et couvertes de bois. A deux heures après midi, nous aperçûmes par-dessus cette île des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au delà. Elles appartenaient à une terre dont, à trois heures et demie, nous vîmes au sud sud-ouest du compas la pointe du sud-ouest par-dessus l'extrémité septentrionale de l'île Aurore. Après avoir doublé cette dernière, nous faisions route au sud sud-ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée et très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle se prolongeait depuis l'ouest sud-ouest jusqu'au nord-ouest quart nord, à la distance de quinze à seize lieues.

Nous courûmes plusieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le sud-est, afin de reconnaître si la terre que nous avions au sud sud-ouest tenait à l'île de la Pentecôte, ou si elle en formait une troisième. C'est ce que nous vérifiâmes, le 23, à la pointe du jour. Nous découvrîmes la séparation des trois îles. Celle de la Pentecôte et l'île Aurore sont à peu près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisième est dans le sud-ouest de l'île Aurore, et leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du nord-ouest a au moins douze lieues d'étendue, terre haute, escarpée, partout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Plusieurs pirogues se montraient le long de terre, sans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paraissait point de cases; on voyait seulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes : fort près du rivage, nous sondâmes plusieurs fois, sans trouver de fond, avec 50 brasses de ligne.

Sur les neuf heures, la vue d'une côte, où l'abordage paraissait commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand besoin, prendre des connaissances du pays, et tâcher d'en tirer des rafraîchissements pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés sous les ordres du chevalier de Kerué, enseigne de la marine, et nous nous tînmes sur les bords prêts à leur envoyer du secours et à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux s'il était nécessaire. Nous les vîmes prendre terre, sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi, je m'embarquai avec quelques autres personnes dans une yole pour aller les rejoindre. Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois, et ceux du pays les aidaient à le porter dans les bateaux. L'officier qui commandait la descente me dit qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires était

(1) Cette île est marquée, sur la carte itinéraire de Bougainville, un peu à l'est de la ligne des antipodes de Paris.

(2) Dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, découvertes par Queiros en 1606. (Voy. p. 220.)

Cette île de la Pentecôte n'avait pas été vue par Queiros. C'est Bougainville qui l'a découverte. Elle a été visitée par Cook en 1774, par d'Entrecasteaux en 1793-1794, et par Dumont d'Urville en 1827. L'équipage de Cook y remarqua des incendies de forêts. (Voy., dans la relation de Queiros, p. 235 et 237, des figures représentant les habitants des Nouvelles-Hébrides et le pays.)

(3) Ile dont la découverte est également due à Bougainville; revue par Cook en 1774.

(4) Probablement la petite île nommée par Queiros *Nuestra-Senora de la Luz*. (Voy. p. 228.)

venue le recevoir sur la plage, l'arc et la flèche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avait ordonné de mettre à terre, ils s'étaient reculés à quelques pas; qu'à mesure que nos gens avançaient les sauvages se retiraient, toujours dans l'attitude de faire partir leurs flèches sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, et le prince de Nassau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avaient cessé de reculer lorsqu'ils avaient vu un homme seul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur distribua achevèrent d'établir une espèce de confiance. Le chevalier de Kerué prit aussitôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, et envoya un détachement chercher des fruits. Insensiblement les Insulaires se rapprochérent plus amiablement en apparence; on eut même d'eux quelques fruits : ils ne voulaient ni du fer ni des clous. Ils refusèrent aussi constamment de troquer leurs arcs et leurs massues : seulement, ils cédèrent quelques flèches. Au reste, ils étaient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes; ceux mêmes qui n'avaient point d'arcs tenaient des pierres prêtes à lancer. Ils avaient fait entendre qu'ils étaient en guerre avec les habitants d'un canton voisin du leur. Effectivement, il s'en montra une troupe armée qui venait de la partie occidentale de l'île, s'avançant en bon ordre, et ceux-ci paraissaient disposés à les bien recevoir; mais il n'y avait point eu d'attaque.

Nous trouvâmes les choses en cet état à notre arrivée à terre. Nous y restâmes jusqu'à ce que nos bateaux fussent chargés de fruits et de bois. Je fis aussi enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces îles, gravé sur une planche de chêne, et ensuite nous nous rembarquâmes. Ce départ dérangea sans doute le projet des insulaires, qui n'avaient pas encore tout disposé pour nous attaquer. C'est là du moins ce que nous dûmes juger en les voyant s'avancer sur le bord de la mer et nous lancer une grêle de pierres et de flèches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour nous en débarrasser; plusieurs même s'avançaient dans l'eau pour nous ajuster de plus près; une décharge mieux nourrie ralentit aussitôt leur attaque; ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, et la plupart rongés de lèpre, circonstance qui nous a fait nommer leur île *l'île des Lépreux* (¹). Il parut peu de femmes, et elles n'étaient pas moins dégoûtantes que les hommes; ils sont nus; à peine se couvrent-ils d'une petite natte : les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfants sur le dos; nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étaient de fort jolis dessins faits avec une belle teinture cramoisie. J'ai remarqué qu'aucun n'avait de barbe; ils se percent les narines pour y pendre quelques ornements; ils portent aussi aux bras, en forme de bracelets, une dent de babiroussa, ou un grand anneau d'une matière que je crois de l'ivoire, et au cou des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, des massues de bois de fer, et des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les flèches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont carrées et garnies sur les arêtes de petites pointes couchées en arrière, qui empêchent de pouvoir retirer la flèche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elles nous ont paru de loin faites et voilées comme celles des îles des Navigateurs.

A notre arrivée à bord, nous rembarquâmes nos bateaux, et je fis servir (²) courant au sud-ouest sur une longue côte que nous découvrîmes à toute vue depuis le sud-ouest jusqu'à l'ouest nord-ouest. Pendant la nuit, il y eut peu de vent, et il ne cessa de varier; de sorte que nous restâmes au pouvoir des courants, qui nous entraînèrent sur le nord-est. Ce temps continua la journée du 24 et la nuit suivante, et nous pûmes à peine nous élever à trois lieues de l'île des Lépreux. Le 25, à cinq heures du matin, nous eûmes une assez jolie brise d'est-sud-est; mais *l'Étoile*, qui se trouvait encore sous la terre, ne la ressentit pas et demeura en calme. Je fis route néanmoins, toutes voiles dehors, pour re-

(¹) Revue par Cook en 1774. Forster y remarqua de belles cascades et des forêts de palmiers.

(²) « On dit d'un vaisseau qui est en panne qu'*il fait servir*, lorsqu'il fait mettre le vent dans les voiles pour continuer sa route. » (Dictionnaire de marine.)

connaître la terre d'ouest. A huit heures, nous découvrions des terres dans tous les points de l'horizon, et nous paraissions enfermés dans un grand golfe. L'île de la Pentecôte venait rechercher au sud la nouvelle côte que nous avions découverte, et nous ne pouvions être assurés si elle en était détachée, ou si ce qui nous semblait former la séparation n'était pas une grande baie. Plusieurs endroits sur le reste de la côte nous offraient aussi l'apparence, ou de passages, ou de grands enfoncements; un entre autres présentait dans l'ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues traversaient d'une terre



Débarquement dans une île de l'archipel des Navigateurs (*). — D'après Cook.

à l'autre. A dix heures, nous fûmes obligés de revirer sur l'île aux Lépreux. *L'Étoile*, qu'on n'apercevait plus, même du haut des mâts, y était toujours en calme, quoique la brise d'est sud-est se soutînt au large. Nous courûmes sur cette flûte jusqu'à quatre heures du soir; ce ne fut qu'alors qu'elle ressentit la brise. Il était trop tard, quand elle fut ralliée, pour songer à des reconnaissances. Ainsi la journée du 25 fut perdue; nous passâmes la nuit sur les bords.

Les relèvements que nous fîmes, le 26, au lever du soleil, nous apprirent que les courants nous avaient entraînés dans le sud plusieurs milles au delà de notre estime. L'île de la Pentecôte se montrait toujours séparée des terres du sud-ouest; mais la séparation était plus étroite. Nous découvrions plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'archipel qui nous environnait. La terre s'étendait à nos yeux depuis l'est sud-est, en passant par le sud, jusqu'à l'ouest nord-ouest du compas, et nous ne la voyions pas terminée. Je fis courir depuis le nord-ouest quart ouest, en rondissant jusqu'à l'ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paraissait de grands espaces de terrain cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçait un pays riche; les croupes de quelques montagnes pelées et de couleur rouge en de certains endroits semblaient même indiquer que leurs entrailles renfermaient des minéraux. La route que nous suivions nous conduisait à ce grand enfoncement aperçu la veille dans l'ouest. A midi, nous étions au milieu, et nous y observâmes la hauteur du soleil. L'ouverture en est de cinq à six lieues; elle court est quart sud-est et ouest quart nord-ouest du monde. Quelques hommes se mon-

(*) A Mallicolo, île située à peu de distance de celle de la Pentecôte.

trèrent à la côte du sud, et d'autres approchèrent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cessèrent de s'avancer, malgré nos invitations: ces hommes étaient noirs.

Nous rangeâmes la côte septentrionale, à trois quarts de lieue de distance; elle est peu élevée et couverte d'arbres. Une multitude de nègres se faisaient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues, qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avait vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues, nous vîmes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie, à l'ouvert de laquelle étaient deux gros îlots. J'envoyai sur-le-champ nos bateaux armés pour la reconnaître, et pendant ce temps nous restâmes sur les bords, à une et deux lieues de terre, sondant souvent, sans trouver de fond avec une ligne de 200 brasses.

Sur les cinq heures, nous entendîmes une salve de mousqueterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude; elle sortait d'un de nos canots qui, malgré mes ordres, s'était séparé des autres et se trouvait mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout à fait à terre. Deux flèches qui lui furent tirées servirent de prétexte à sa première décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie et de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues qui passèrent à portée et lui décochèrent aussi quelques flèches. Une pointe avancée nous dérobait alors la vue du canot, et son feu continuel me donnait lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allais envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avait caché. Les nègres poussaient des cris affreux dans le bois où ils s'étaient jetés, et dans lequel on entendait battre leur tambour. Je fis aussitôt à ce canot le signal de ralliement, et je pris des mesures pour que nous ne fussions plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Les canots de *la Boudeuse* reconnurent que cette côte que nous avions crue continue est un amas d'îles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. Cependant ils y trouvèrent un assez bon fond de sable, sur 40, 30 et 20 brasses d'eau; mais son inégalité continuelle rendait ce mouillage peu sûr, pour nous surtout qui n'avions plus d'ancres à hasarder. Il fallait d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte; plus près le fond était de roches. Ainsi les vaisseaux n'auraient pu protéger les bateaux, et le pays est si couvert qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises. On ne devait pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venait de leur faire, et consentissent à échanger des rafraîchissements. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'île des Lépreux. Les habitants y étaient aussi de la même espèce, presque tous noirs, nus, portant les mêmes ornements en colliers et en bracelets, et se servant des mêmes armes.

Nous passâmes la nuit sur les bords. Le 27, au matin, nous arrivâmes et prolongeâmes la côte environ à une demi-lieue de distance. Vers dix heures, on distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le terrain, sous les arbres, était battu et paraissait sablé; un assez grand nombre d'habitants se montraient dans cette partie; de l'autre côté de la pointe, il y avait une apparence d'enfoncement, et je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut en vain; ce n'était qu'un coude que formait la côte, et nous la suivîmes, jusqu'à la pointe du nord-ouest, sans trouver le mouillage. Au delà de cette pointe, les terres revenaient sur le nord nord-ouest, et s'étendaient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire et qui présentaient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Au reste, le temps fut sombre et à grains, avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume qui s'évanouissait dans les éclaircies. Nous passâmes toute la nuit, qui fut très-orageuse, à louvoyer à petits bords, et les marées nous portèrent dans le sud, beaucoup au delà de notre estime. Nous eûmes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 jusqu'au soleil couchant, que nous les relevâmes de l'est au nord nord-est, à 20 ou 25 lieues de distance.

Le 29, au matin, nous ne vîmes plus de terres, nous avions gouverné sur l'ouest nord-ouest. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir, *l'archipel des Grandes-Cyclades* [1]. A en juger par ce que nous en avons parcouru et par ce que nous avons aperçu dans le lointain, il contient au moins 3 degrés en latitude et 5 en longitude. Je croirais même volontiers que c'est son extrémité septentrionale

[1] Ce nom n'a pas été conservé; on a préféré celui de Nouvelles-Hébrides, donné par Cook. — « Pour les terres du Saint-Esprit, dit Fesche, M. Beslin les a très-mal marquées. » (Voy. p. 228, 230, relation de Quirinos.)

que Roggeween a vue sous le onzième parallèle et qu'il a nommée *Thienhoven* et *Groningue*. Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devait nous persuader que nous étions à la *terre australe du Saint-Esprit*. Les apparences semblaient se conformer au récit de Queiros, et ce que nous découvrions chaque jour encourageait nos recherches. Il est bien singulier que, précisément par la même latitude et la même longitude où Queiros place sa grande baie *de Saint-Jacques et Saint-Philippe*, sur une côte qui paraissait au premier coup d'œil celle d'un continent, nous ayons trouvé un passage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de sa baie. Le navigateur espagnol a-t-il mal vu? A-t-il voulu masquer ses découvertes? Les géographes avaient-ils deviné, en faisant de la terre du Saint-Esprit un même continent avec la *Nouvelle-Guinée?* Pour résoudre ce problème, il fallait suivre encore le même parallèle pendant plus de 350 lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état et la quantité de nos vivres nous avertissent d'aller promptement chercher quelque établissement européen. On verra qu'il s'en est peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre constance.

Tandis que nous étions entre les Grandes-Cyclades, quelques affaires m'avaient appelé à bord de *l'Étoile*, et j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque temps, il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé Baré, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices, avaient fait naître et accrédité le soupçon. Cependant comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déjà fort exercé, que nous avions vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges et sur les monts glacés du détroit de Magellan, et porter même, dans ces marches pénibles, provisions de bouche, armes et cahiers de plantes, avec un courage et une force qui lui avaient mérité du naturaliste le surnom de sa bête de somme? Il fallait qu'une scène, qui se passa à Taïti, changeât le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser; à peine Baré, qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les Taïtiens l'entourent, crient que c'est une femme, et veulent lui faire les honneurs de l'île. Le chevalier de Bournand, qui était de garde à terre, fut obligé de venir à son secours et de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce temps, il était assez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de *l'Étoile*, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était fille; elle me dit qu'à Rochefort elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme, au moment même de son embarquement; qu'elle avait déjà servi, comme laquais, un Genévois à Paris; que, née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère et lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe; qu'au reste elle savait, en s'embarquant, qu'il s'agissait de faire le tour du monde, et que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera la première, et je lui dois cette justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide ni jolie, et n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singulière pour Baré.

Depuis le 29 mai, que nous cessâmes de voir la terre, je fis route à l'ouest avec un vent d'est et de sud-est très-frais. La nuit du 4 au 5 juin, nous faisions route à l'ouest sous nos huniers, à la faveur de la lune qui nous éclairait, lorsqu'à onze heures du soir on aperçut à une demi-lieue de nous, dans le sud, des brisants et une côte de sable très-basse.

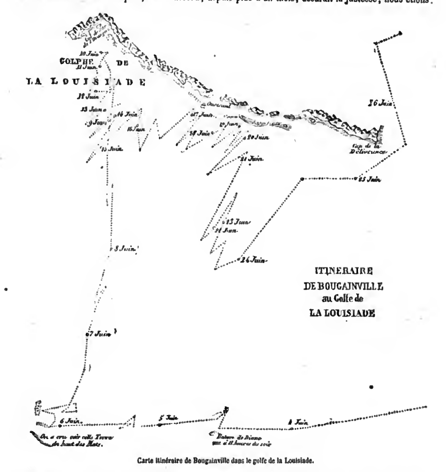
C'est un petit îlot de sable qui s'élève à peine au-dessus de l'eau et que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un temps de brume. Il est si ras, qu'à 2 lieues de distance, avec un horizon fort net, on ne le voit que du haut des mâts; il est couvert d'oiseaux. Je l'ai nommé *la Bâture de Diane* (¹).

Dans la journée du 5, on crut, à quatre heures après midi, apercevoir la terre et des brisants dans l'ouest; on se trompait, et nous continuâmes à y courir jusqu'à dix heures du soir.

Le 6, à une heure et demie de l'après-midi, une bâture qui se montra, environ à trois quarts de lieue de l'avant, à nous, m'avertit qu'il était temps de changer la route que je poursuivais à ouest.

(¹) Cet écueil est marqué sur la carte de l'Océanie de l'Atlas hydrographique de l'*Astrolabe*; sa latitude est de 15° 50', et sa longitude E. de 148° 10'.

Nous étions assurément bien fondés à croire que la terre australe du Saint-Esprit n'était autre que l'archipel des Grandes-Cyclades, que Queiros avait pris pour un continent et représenté sous un point de vue romanesque. Quand je persévérais à courir sous le parallèle de 15 degrés, c'est que je voulais que la vue des côtes orientales de la *Nouvelle-Hollande* portât nos conjectures à l'évidence. Or, en suivant les observations astronomiques, dont l'accord, depuis plus d'un mois, assurait la justesse, nous étions



Carte itinéraire de Bougainville dans le golfe de la Louisiade.

déjà, le 6 à midi, par 146 degrés de longitude orientale, c'est-à-dire un degré plus à l'ouest que la terre du Saint-Esprit, selon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre consécutive de ces brisants vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque instant, la tranquillité de la mer, la direction des courants, tout nous a suffisamment indiqué les approches d'une grande terre, et que même elle nous environnait déjà dans le sud-est. Cette terre n'est autre que la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. En effet, ces écueils multipliés et étendus au large annoncent une terre basse; et quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de 15° 35′ la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penserais volontiers comme lui que cette terre n'est qu'un amas d'îles, dont les approches

sont défendues par une mer dangereuse, semée d'écueils et de bas-fonds. Après de pareils éclaircissements, il y aurait eu de la témérité à risquer de s'affaler sur une côte dont on ne devait espérer aucun avantage, et de laquelle on ne pouvait se relever qu'en luttant contre les vents régnants.

Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; la viande salée était en plus grande quantité, mais elle infectait. Nous lui préférions les rats qu'on pouvait prendre. Ainsi, de toutes façons, il était temps de s'élever dans le nord, en faisant même prendre de l'est à notre route.

Malheureusement les vents de sud-est nous abandonnèrent ici, et quand ensuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la situation la plus critique où nous nous fussions encore trouvés.

Depuis le 7, la route ne nous avait valu que le nord quart nord-est, lorsque le 10, au point du jour, on découvrit la terre depuis l'est jusqu'au nord-ouest [1].

Longtemps avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre qui formait un grand golfe ouvert au sud-est. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait, ni de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays, que tout annonçait être fertile et riche, ni de chercher, en faisant route à ouest, un passage au sud de la Nouvelle-Guinée qui nous frayât, par le golfe de la Carpentarie, une route nouvelle et courte aux îles Moluques. Rien n'était, à la vérité, plus problématique que l'existence de ce passage; on croyait même avoir vu la terre s'étendre jusqu'à l'ouest quart sud-ouest. Il fallait tâcher de sortir au plus tôt, et par le chemin qui semblait ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous le croyions d'abord. C'est où nous attendait le vent de sud-est, pour mettre notre patience aux dernières épreuves.

Toute la journée du 10, le calme nous laissa à la merci d'une grosse lame du sud-est qui nous jetait à terre. A quatre heures du soir, nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bâture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'est. Nous parvînmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, et la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres brises. Le 11, après midi, nous étions écartés de la côte environ de 4 lieues; à 2 lieues, la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguaient le long de la terre, sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11, nous relevâmes au soleil couchant les terres les plus est à l'est quart nord-est, 2 degrés est du compas, et les plus ouest à ouest nord-ouest, les unes et les autres environ à 15 lieues de distance.

Les jours suivants furent affreux; tout fut contre nous: le vent, constamment de l'est sud-est, très-grand frais, de la pluie, une brume si épaisse que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conserver avec *l'Étoile*, qui contenait encore une partie de nos vivres, enfin une mer très-grosse qui nous affalait sur la côte. A peine nous soutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arrière, et ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainsi nos bords à tâtons au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices de dangers. La nuit du 11 au 12,

---

[1] C'était la Louisiade, découverte pour la première fois.

Située à l'est de la Nouvelle-Guinée, que l'on propose de nommer Papouasie, la Louisiade est un groupe d'îles qui occupent un espace d'environ 120 lieues de l'est sud-est à l'ouest nord-ouest. Ses limites sont: à l'est, le cap appelé par Bougainville le cap de la Délivrance, et au nord-ouest, les îles Lusançay et la baie que Bougainville a nommée Cul-de-sac de l'Orangerie.

On cite, parmi les îles dont se compose ce groupe, les îles Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux, Bonvaloir, Tropbriand, Lusançay.

« La partie des terres de la Louisiade que nous avons reconnue n'est qu'un amas d'îles dont les plus grandes n'ont pas beaucoup plus de dix lieues de longueur. Les courants qui ont lieu dans cet archipel en rendent la navigation d'autant plus dangereuse, que la plupart des îles dont il est composé sont environnées ou liées par des récifs près desquels on ne trouve pas de fond. » (D'Entrecasteaux.)

sept ou huit de ces poissons qu'on nomme *cornets*, poissons qui se tiennent toujours sur le fond, sautèrent sur les passavants. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable et des goëmons de fond, que les vagues y déposaient en le couvrant. Je ne voulus pas faire sonder; la certitude du péril ne l'eût pas diminué, et il était le même, quelque autre parti que nous eussions pris.



Le Cornet (*Caligo subulata*). — D'après Cuvier (*Règne animal*).

Le temps se remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au moins le jour nous était rendu. A six heures du matin, nous vîmes la terre depuis le nord jusqu'au nord-est quart est du compas, et nous louvoyâmes pour la doubler. Le 17 au matin, nous ne vîmes point de terre au lever du soleil; mais à neuf heures et demie nous aperçûmes une petite île dans le nord nord-est du compas, à 5 ou 6 lieues de distance et une autre terre dans le nord nord-ouest environ, à 9 lieues. Peu après nous découvrîmes, dans le nord-est, 5 degrés est, à 4 ou 5 lieues, une autre petite île que sa ressemblance avec Ouessant nous fit appeler du même nom. Nous continuîmes notre bordée au nord-est quart est, espérant doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'est nord-est, 5 degrés nord, et des brisants dans l'est nord-est, qui paraissaient venir joindre Ouessant. Dans le nord-ouest de cet îlot, on voyait une autre chaîne de brisants qui s'allongeait à une demi-lieue. La première île nous semblait être aussi entre deux chaînes de brisants.

Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages avaient toujours redouté de tomber dans le sud de la Nouvelle-Guinée, et d'y trouver un golfe correspondant à celui de la *Carpentarie*, d'où il leur fût ensuite difficile de se relever. En conséquence, ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la Nouvelle-Bretagne, sur laquelle ils allaient atterrir. Tous ont suivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, et il fallait payer l'honneur d'une première découverte.

Malheureusement le plus cruel de nos ennemis était, à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain et de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues et les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restait une chèvre, compagne fidèle de nos aventures depuis notre sortie des îles Malouines, où nous l'avions prise. Chaque jour elle nous donnait un peu de lait. Les estomacs affamés, dans un instant d'humeur, la condamnèrent à mourir; je n'ai pu que la plaindre, et le boucher qui la nourrissait depuis si longtemps a arrosé de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan eut le même sort peu de temps après.

Pendant toute la matinée du 18, nous ne vîmes point de terres, et déjà nous nous livrions à l'espoir

d'avoir doublé îlots et brisants. Notre joie fut courte. A une heure après midi, une île se fit voir dans le nord-est quart nord du compas, et bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avait jusque dans l'est nord-est, et derrière ces îles une terre plus élevée s'étendait dans le nord-est, environ à 10 lieues de distance. Nous louvoyâmes toute la nuit ; le jour suivant nous donna le même spectacle



Vue d'une crique dans l'île Brisley (¹) (archipel de la Louisiade).

d'une double chaîne de terres courant à peu près est et ouest, savoir au sud une suite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le nord desquels s'étendaient des terres plus élevées.

Nous vîmes la terre, le 25 au lever du soleil, depuis le nord jusqu'au nord nord-est ; mais ce n'était plus une terre basse ; on apercevait au contraire une terre extrêmement haute et qui paraissait se terminer par un gros cap. Il était vraisemblable qu'elle courait ensuite sur le nord. Nous gouvernâmes

(¹) « Nous trouvâmes, dit le capitaine Owen Stanley (voyage du *Rattlesnak)*, un canal qui avait une largeur uniforme d'environ cinq cents yards, et dont les bords marécageux étaient couverts de mangliers qui atteignent quelquefois une hauteur de soixante à quatre-vingts pieds, avec une circonférence de six à huit pieds à la base. Plus loin on voyait un lit bas d'argile rouge revêtue de gazons élevés et de broussailles, avec de grands arbres par intervalles, et d'autres arqués sur le courant et dont les branches touchaient presque l'eau. De gigantesques lianes, pendant en longs festons, passaient de branche en branche, et les troncs les plus vieux supportaient des corbeilles de fougère et de plantes parasites. »

tout le jour au nord-est quart est et à l'est nord-est, sans voir de terres plus est que le cap que nous doublions, avec une satisfaction que je ne saurais dépeindre.

Le 26 au matin, le cap étant beaucoup sous le vent à nous, et ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au nord nord-est. Nous appelâmes ce cap, après lequel nous avions si longtemps aspiré, le *cap de la Délivrance*, et le golfe dont il fait la pointe orientale, le *golfe de la Louisiade* (¹). C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer.



Huttes des naturels de la Louisiade (²). — D'après John Maggillivray.

Pendant les quinze jours passés dans ce golfe, les courants nous ont assez régulièrement portés dans l'est.

Le 26 et le 27, le vent fut très-grand, frais, la mer affreuse, le temps à grains et fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous nous étions élevés environ 60 lieues dans le nord depuis le cap de la Délivrance, lorsque, le 28 au matin, on découvrit la terre dans le nord-ouest, à 9 ou 10 lieues de distance. C'étaient deux îles, dont la plus méridionale restait, à huit heures, dans le nord-ouest quart ouest du compas. Une autre côte, longue et élevée, se fit apercevoir en même temps depuis l'est sud-est jusqu'à l'est nord-est. Celle-ci courait sur le nord, et à mesure que nous avancions dans le nord-est, on la voyait se prolonger davantage et tourner au nord nord-ouest (³). On découvrit cependant un espace où la côte était interrompue, soit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande baie, car on crut distinguer des terres dans le

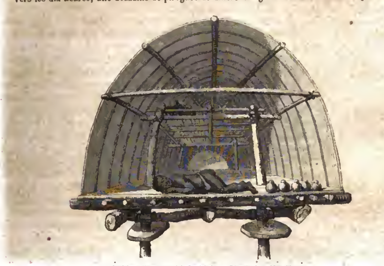
(¹) Le cap de la Délivrance de la Louisiade est par 11° 20′ 37″ de latitude australe, et par 152° 6′ 15″ de longitude orientale.

(²) Ces huttes ont une forme allongée, semblable à un souterrain ; elles s'abaissent à chaque extrémité, sont élevées sur des poteaux et couvertes en chaume. Celles que visita le capitaine Stanley avaient approximativement trente pieds de long, neuf de large, et treize de hauteur au centre. Les poteaux qui les soutiennent sont au nombre de quatre, et ils élèvent le plancher à une hauteur de quatre pieds et quatre pieds et demi au-dessus du sol, laissant ainsi, dans l'intervalle, un espace vide.

(³) Bougainville classe ces nouvelles îles comme faisant suite au groupe de la Louisiade ; mais on les comprend dans l'archipel Salomon, qu'il ne crut pas avoir retrouvé. Carteret avait vu cet archipel un an auparavant.

fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'est continuait à s'étendre sur le nord-ouest, sans que de ce côté notre horizon fût borné. Je voulus la rallier pour la prolonger ensuite et chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de 3 lieues de terre, nous avions trouvé fond par 48 brasses, sable blanc et morceaux de coquilles brisées : nous portâmes alors sur une anse qui paraissait commode ; mais le calme survint et nous consommâ inutilement le reste de la journée. La nuit se passa à courir de petits bords, et le 30, dès la pointe du jour, j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du chevalier de Bournand, pour visiter le long de la côte plusieurs anses qui semblaient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le suivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier signal qu'il nous en ferait.

Vers les dix heures, une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des na-



Intérieur d'une hutte à la Louisiade. — D'après John Maggillivray.

vires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avait vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paraissaient bien faites ; elles ont l'avant et l'arrière fort relevés ; ce sont les premières que nous ayons vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les nègres d'Afrique ; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets, et des plaques au front et sur le cou. J'ignore de quelle matière ; elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs et de zagaies ; ils faisaient de grands cris, et il parut que leurs dispositions n'étaient pas pacifiques. Je rappelai nos bateaux à trois heures. La côte ouverte est presque inabordable, la vague y brise partout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, et le sol est entièrement couvert de bois. Dans de petites anses, il y a quelques cabanes, mais en petit nombre ; les insulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut suivi quelque temps par trois ou quatre pirogues qui semblaient vouloir l'attaquer. Un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une zagaie ; mais il ne le fit pas, et le canot revint à bord sans guerroyer.

Notre situation, au reste, était assez critique. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour, d'une part depuis le sud jusqu'au nord nord-ouest, par l'est et le nord, de l'autre depuis l'ouest quart sud-ouest jusqu'au nord-ouest. Malheureusement l'horizon était tellement embrumé depuis le nord-ouest jusqu'au nord nord-ouest qu'on n'y voyait pas de ce côté à la distance de 2 lieues. C'était toutefois dans cet intervalle que je comptais chercher un passage ; nous étions trop avancés pour reculer.

Le 1er juillet, à six heures du matin, nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille

à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avait eu flux et reflux. Nous gouvernâmes au nord-ouest et nord-ouest quart nord. A dix heures, nous donnâmes dans un passage large environ de 4 à 5 lieues, entre la côte prolongée jusqu'ici à l'est et les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte sud-est et nord-ouest, forme au milieu de ce passage un ras qui le traverse et où la mer s'élève et brise comme s'il y avait des roches à fleur d'eau. Je le nommai *ras Denis*, du nom de mon maître d'équipage, bon et ancien serviteur du roi [1]. *L'Étoile*, qui le passa deux heures après nous et plus dans l'ouest, s'y trouva sur 5 brasses d'eau fond de roches. La mer y était alors si mauvaise qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate, nous y sondâmes par 44 brasses, fond de sable, gravier, coquilles et corail. La côte de l'est commençait ici à s'abaisser et à tourner au nord. Nous y aperçûmes, étant à peu près au milieu du passage, une jolie baie dont l'apparence promettait un bon mouillage. Il faisait presque calme, et la marée, dont le cours était alors au nord-ouest, nous la fit dépasser en un instant. Nous tînmes aussitôt le vent, dans l'intention de la visiter. Un déluge de pluie, survenu à onze heures et demie, nous déroba la vue de la terre et du soleil, et nous força de différer nos recherches.

A une heure après midi, j'envoyai les bateaux armés aux ordres du chevalier d'Oraison, enseigne de vaisseau, pour sonder et reconnaître la baie; et pendant le temps de cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de suivre ses signaux. Le temps était beau, mais presque calme. A trois heures, nous vîmes le fond sous nous par 10 et 8 brasses, fond de roches. A quatre heures, nos bateaux firent signal de bon mouillage, et nous manœuvrâmes aussitôt toutes voiles hautes pour le gagner. Il ventait peu et la marée nous était contraire. A cinq heures, nous repassâmes sur le banc de roches par 10, 9, 8, 7 et 6 brasses. Nous vîmes même dans le sud sud-est, environ à une encâblure, un remous qui semblait indiquer qu'en cet endroit il n'y avait pas plus de deux ou trois brasses d'eau. En gouvernant au nord-ouest et nord-ouest quart nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à *l'Étoile* le signal d'arriver, afin qu'elle évitât ce banc, et je lui envoyai son bateau pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop faible pour nous aider à refouler la marée, et la nuit approchait à pas précipités. En deux heures entières nous ne gagnâmes pas une demi-lieue, et il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de basses, de récifs, et livrés à des courants rapides et irréguliers. Je fis donc gouverner à ouest quart nord-ouest, et ouest nord-ouest, pour nous remettre au large, sondant souvent. Lorsque nous eûmes amené la pointe septentrionale de la terre au nord-est, nous arrivâmes au nord-ouest, puis au nord nord-ouest et au nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avaient d'abord rangé la pointe du nord, qui est formée par une presqu'île le long de laquelle ils trouvèrent fond depuis 9 jusqu'à 13 brasses, sable et corail. Ils s'enfoncèrent ensuite dans la baie, et ils y trouvèrent, à un quart de lieue en dedans, un très-bon mouillage sur 9 et 12 brasses, fond de sable gris et gravier, à l'abri depuis le sud-est jusqu'au sud-ouest, en passant par l'est et le nord. Comme ils étaient occupés à sonder, ils virent tout d'un coup paraître à l'entrée de la baie dix pirogues, sur lesquelles il y avait environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances et de boucliers. Elles sortaient d'une anse qui renferme une petite rivière dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancèrent en bon ordre, voguant sur nos bateaux à force de rames, et lorsqu'elles s'en jugèrent assez près, elles se séparèrent fort lestement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors poussèrent des cris affreux, et, saisissant leurs arcs et leurs lances, ils commencèrent une attaque qui devait leur paraître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une première décharge qui ne les arrêta point. Ils continuèrent à lancer leurs flèches et leurs zagaies, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyaient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite; plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles sont fort longues, bien travaillées; l'avant et l'arrière sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les flèches en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues, il y avait une tête d'homme sculptée; les yeux étaient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, et la figure ressemblait à un masque garni d'une longue barbe. Les lèvres étaient teintes d'un rouge éclatant. On

[1] Près de la rivière des Guerriers et de la baie de Choiseul.

trouva dans leurs pirogues des arcs, des flèches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, et plusieurs autres fruits dont nous ne connaissions pas l'espèce, de l'arec, divers petits meubles à l'usage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines artistement tissés, et une mâchoire d'homme à demi grillée. Ces insulaires sont noirs, et ont les cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune et en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'usage de porter des armes offensives et défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Au reste, nous avons observé, dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes nègres sont beaucoup plus méchants que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nus, à l'exception d'une bande de natte. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-dessus des autres, et parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux flèches. Nous avons nommé la rivière et l'anse d'où sont sortis ces braves insulaires la *rivière des Guerriers;* l'île entière et la baie, *île et baie Choiseul* (1). La presqu'île du nord est entièrement couverte de cocotiers.

Il venta peu les deux jours suivants. Après être sortis du passage, nous découvrîmes dans l'ouest une côte longue et montueuse, dont les sommets se perdaient dans les nues. Le 2 au soir, nous voyions encore les terres de l'île Choiseul. Le 3 au matin, nous ne voyions plus que la nouvelle côte, qui est d'une hauteur surprenante, et qui court sur le nord-ouest quart ouest. (2). Sa partie septentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaisse insensiblement et forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi.* Il nous restait, le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'ouest, 5 degrés nord du compas, et la hauteur méridienne que nous observâmes nous donna le moyen de déterminer avec justesse sa position en latitude. Les nuages qui couvraient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil, et nous laissèrent apercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4, les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'était une nouvelle côte, moins élevée que l'autre, et courant sur le nord nord-ouest. Entre la pointe sud sud-est de cette terre et le cap l'Averdi, il restait un vaste espace formant ou un passage ou un golfe considérable. Dans un grand éloignement, on y apercevait quelques mondrains (3). Derrière cette nouvelle côte, nous en aperçûmes une plus haute qui suivait le même gisement. Nous tînmes le plus près toute la matinée pour accoster la terre basse. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de distance, et nous relevâmes sa pointe du nord nord-ouest au sud-onest quart ouest. L'après-midi, trois pirogues, dans chacune desquelles étaient cinq ou six nègres, se détachèrent de la côte et vinrent reconnaître les vaisseaux. Elles s'arrêtèrent à une portée de fusil, et ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure que nos invitations réitérées les déterminèrent enfin à s'approcher davantage.

(1) Dans l'archipel Salomon, revu par Surville en 1769, par Shortland en 1788, par le capitaine du Cornwallis en 1796, etc.

(2) C'est l'île de l'archipel Salomon que l'on a nommée Bougainville : 5° 32′ à 6° 55′ de latitude sud, et 152° 14′ à 153° 25′ de longitude est.

« Tout ce que nous avons vu de la côte occidentale de l'île de Bougainville nous a fait présumer que l'abord en est difficile et dangereux... L'apparence de la côte que nous parcourûmes dans cette journée nous laissa dans l'incertitude sur la réalité de la séparation de l'île Bouka avec l'île Bougainville; toutes les terres nous ont paru réunies par des terrains bas. » — (D'Entrecasteaux.)

« L'île de Bougainville nous parut, lorsque nous prolongeâmes la côte nord-est, haute, montueuse, ayant de larges ravines sur ses bords ; son extrémité nord s'abaisse insensiblement en une pointe de terre basse et resserrée, qui semble se joindre aux terres de l'île de Bouka, mais qui pourrait bien en être séparée par un étroit canal. Quant à cette dernière île, la totalité de sa surface est uniformément plate, et son aspect est gracieux, car une verdure active et pressée la couvre sur tous les points; il n'y a pas jusqu'aux rochers des bords de la mer qui ne soient revêtus de guirlandes de feuillage. Des arbres d'un port majestueux et une ceinture de beaux cocotiers couronnent le tout..... Nous aperçûmes une grand nombre d'habitants, attirés sur le bord de la mer par la vue de notre navire; ils étaient complétement nus; quelques individus semblaient avoir les reins entourés d'une étoffe blanche. De toutes les pirogues qui furent lancées à la mer, deux seules parvinrent à aborder notre corvette : elles étaient montées par des hommes d'âges différents, qui ne témoignèrent aucune inquiétude à la vue de l'équipage; ils échangèrent les paquets d'armes qu'ils avaient apportées, et toutes étaient travaillées avec le plus grand soin. Ils possédaient des faisceaux de flèches en roseaux, armées de pointes de bois ou de morceaux d'os acérés; leurs arcs et leurs casse-tête étaient faits d'un bois très-rouge et très-dur, et ornés de sculptures délicates, peintes de différentes couleurs. Le fer était pour eux la marchandise la plus précieuse; et lorsqu'ils voulaient une hache, qu'ils semblèrent nommer *niko*, ils poussaient de grands cris de joie. » (Lesson, *Voyage autour du monde sur* la Coquille.)

(3) « *Mondrain,* monticule qu'on remarque d'un bâtiment sur une côte. » (Dictionnaire de marine.)

Quelques bagatelles qu'on leur jeta, attachées sur des morceaux de planches, achevèrent do leur donner un peu do confiance. Ils accostèrent le navire, en montrant des noix de coco, et criant : *Bouca, bouca, onellé!* Ils répétaient sans cesse ces mots, que nous criâmes ensuite commo eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne restèrent pas longtemps le long du vaisseau. Ils nous firent signe qu'ils allaient nous chercher des noix de coco. On applaudit à leur dessein ; mais à peino furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira uno flèche, qui n'atteignit heureusement personno. Ils fuirent ensuite à forco de rames; nous étions trop forts pour les punir.

Ces nègres sont entièrement nus. Ils ont les cheveux crépus et courts, les oreilles percées et fort allongées. Plusieurs avaient la laine peinte en rouge et des taches blanches en différents endroits du corps. Il paraît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vu qno les habitants de l'île Choiseul en font aussi usage ; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y on avait des feuilles, avec do l'arec et do la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de 6 pieds et des flèches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites quo celles de l'anse des Guerriers, et nous fûmes surpris do no trouver aucuno ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant et l'arrière peu relevés ; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couplo. Cette île, que nous avons appelée *Bouka* (¹), paraît être extrêmement peuplée, si l'on en juge



Canot de l'île Bouka.

par la quantité de cases dont ello est couverte, et par los apparences de culture quo nous y avons aperçues. Une belle plaine, à mi-côte, toute plantée do cocotiers et d'autres arbres, nous offrait la plus agréable perspective, et je désirais fort trouver un mouillage sur cette côte ; mais le vent contraire et un courant rapide qui portait dans le nord-ouest nous en éloignaient visiblement.

Pendant la nuit, nous tînmes le plus près, gouvernant au sud quart sud-ouest et sud sud-ouest, et, le lendemain au matin, l'île Bouka était déjà bien loin de nous dans l'est et le sud-est. La veille au soir, on avait aperçu, du haut des mâts, une petite île qui fut relevée depuis le nord-ouost jusqu'au nord-ouest quart ouest du compas. Au reste, nous ne pouvions être loin de la Nouvelle-Bretagne, et c'était là que nous comptions trouver une relâcho (²).

Nous eûmes connaissance, le 5 après midi, de deux petites îles dans lo nord et le nord nord-ouest,

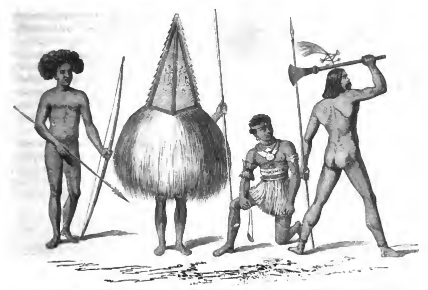
(¹) Dans l'archipel Salomon. Carteret avait découvert cette île l'année précédente (1767), et l'avait nommée *Winchelsea;* mais Bouka est le nom indigène. (Voy. la note précédente.)

D'Entrecasteaux trouva les habitants de Bouka très-défiants et très-adroits. « Peut-être des navires autres que ceux de M. de Bougainville avaient-ils abordé depuis peu à ces îles. » (D'Entrecasteaux.)

« Les naturels de l'île de Bouka sont des Papouas de moyenne taille, ayant au plus cinq pieds trois à quatre pouces, et dont les membres sont grêles et peu musclés. La peau est colorée en un brun foncé, uni à une teinte jaunâtre ; leur chevelure longue, frisée, était ébouriffée, suivant la mode des habitants de Waighiou. Les traits du visage sont empreints d'une certaine douceur, et le *nez* est assez bien fait. Tous s'étaient serré le ventre, à la hauteur du nombril, avec une corde, et à ce mince accessoire se réduisait leur habillement. » (Lesson, *Voyage autour du monde sur* la Coquille.)

(²) Le grand archipel de la Nouvelle-Bretagne comprend l'île de la Nouvelle-Bretagne, l'île de la Nouvelle-Irlande, séparées par le canal Saint-Georges; les îles du Duc-d'York (Amakata), du Nouvel-Hanovre, de Mathy, Abgarris, Caen, Dampier, des Pêcheurs, de Gérard de Nys, Saint-Jean, Orageuse, Mathias, Jésus-Maria, Anachorète, Commerson, Boudeuse, Purdy, Élisabeth, Durour, San-Gabriel, San-Miguel, la Vendola, los Reyes et los Negros ; le petit groupe des îles Françaises ; les îles de l'Amirauté, de Portland, des Ermites et de l'Échiquier.

à dix ou douze lieues de distance, et, presque au même instant, d'une autre plus considérable, entre le nord-ouest et l'ouest ; les terres de cette dernière les plus voisines de nous, à cinq heures et demie du soir, nous restaient au nord-ouest quart ouest, environ à sept lieues.



Naturels de la Nouvelle-Irlande. — D'après l'Atlas historique du *Voyage de la Coquille* (commandée par le capitaine Duperrey).

La côte était élevée et paraissait renfermer plusieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, et que nos malades empiraient, je résolus de m'arrêter ici, et nous fîmes toute la nuit les bordées les plus avantageuses pour nous conserver cette terre sous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou six lieues, et nous portâmes dessus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre, haute et de belle apparence, dans l'ouest sud-ouest de celle-ci, depuis dix-huit jusqu'à douze et dix lieues de distance. Sur les huit heures, étant environ à trois lieues de la première, j'envoyai le chevalier du Bouchage, avec deux bateaux armés, pour la reconnaître et y chercher un mouillage. A une heure après midi, il nous signala qu'il en avait trouvé un (¹), et aussitôt je fis servir et gouverner sur un canot qu'il détacha au-devant de nous ; à trois heures, nous mouillâmes par 33 brasses d'eau, fond de sable blanc, fin et vaseux. *L'Étoile* mouilla plus à terre que nous, par 21 brasses même fond.

En entrant, on laisse à babord, dans l'ouest, une petite île et un îlot, qui sont à une demi-lieue de la côte. Une pointe qui s'avance vis-à-vis l'îlot forme, en dedans, un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond est partout d'un beau sable blanc, depuis 35 jusqu'à 15 brasses. Sur la pointe de l'est, il y a une bâture, mais visible, et qui ne s'étend pas au large. On voit aussi, au nord de la baie, deux petites bâtures qui découvrent à basse mer. A l'accore (²) des récifs, il y a 12 brasses d'eau. L'entrée de ce port est très-aisée ; la seule attention qu'on doive avoir, c'est de ranger la pointe de l'est de près et avec beaucoup de voiles, parce que, dès qu'elle est doublée, on se trouve en calme, et qu'alors il faut entrer sur l'aire du vaisseau. Notre mouillage était par les marques suivantes : *l'îlot de l'entrée* restait à l'ouest quart sud-ouest, 1° 30′ ouest ; *la pointe est de l'entrée*, à ouest quart sud-ouest, 1 degré sud ; *la pointe ouest*, à l'ouest quart nord-ouest ; *le fond du port*, au sud-est quart est. Nous affourchâmes est

(¹) Le port Praslin, dans la partie méridionale de la Nouvelle-Irlande.

(²) « *Accore*, côte escarpée taillée à pic dans la mer. » (Dictionnaire de marine.)

et ouest. Nous passâmes le reste de la journée à nous amarrer, à amener vergues et mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors et à visiter tout le tour du port ([1]).

Il plut toute la nuit suivante et presque toute la journée du 7. Nous envoyâmes à terre nos pièces à l'eau; nous y dressâmes quelques tentes, et on commença à faire l'eau, le bois et les lessives, toutes choses de première nécessité. Le débarquement était magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague; l'intérieur du port, dans un espace de 400 pas, contenait quatre ruisseaux. Nous en prîmes trois pour notre usage : un destiné à faire l'eau de *la Boudeuse*, un second pour celle de *l'Étoile*, le troisième pour laver. Le bois se trouvait au bord de la mer, et il y en avait de plusieurs espèces, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie, et même de tabletterie. Les deux vaisseaux étaient à portée de la voix l'un de l'autre et de la rive. D'ailleurs, le port et ses environs fort au loin étaient inhabités, ce qui nous procurait une paix et une liberté précieuses. Ainsi, nous ne pouvions désirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois, et les diverses réparations dont les navires avaient le plus urgent besoin, et pour laisser errer à leur fantaisie nos scorbutiques dans les bois.

Tels étaient les avantages de cette relâche; elle avait aussi ses inconvénients. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos, ni bananes, ni aucune des ressources qu'on aurait pu, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'était pas abondante, on ne devait attendre, ici, que la sûreté et le strict nécessaire. Il y avait alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité, nous n'en avions pas qui fussent attaqués fortement, mais plusieurs étaient atteints, et, s'ils n'amendaient point ici, le progrès du mal ne pouvait plus être que rapide.

Le premier jour, sur les bords d'une petite rivière éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt et deux cabanes. La pirogue était à balancier, fort légère et en bon état. Il y avait à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés et des carcasses de têtes d'animaux, que M. de Commerson nous dit être de sangliers. Il n'y avait pas longtemps que les sauvages étaient venus dans cet endroit, car on trouva, dans les cabanes, des figues-bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes; mais on a depuis vérifié qu'on avait pris pour tels le gémissement de gros ramiers huppés, d'un plumage d'azur, et qu'on nomme, dans les Moluques, l'*oiseau couronné*. Nous fîmes, au bord de cette rivière, une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva, enterré dans le sable, un morceau d'une plaque de plomb, sur lequel on lisait ce reste de mots anglais :

HOR'D HERE
ICK MAJESTY'S.

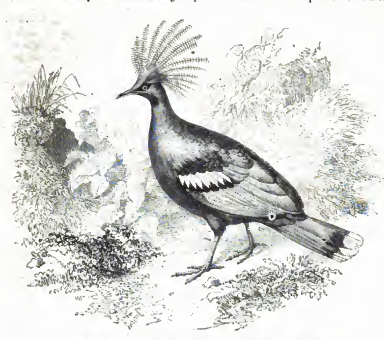
On y voyait encore les traces des clous qui avaient servi à attacher l'inscription, laquelle paraissait être peu ancienne. Les sauvages avaient sans doute arraché la plaque et l'avaient mise en morceaux.

Cette rencontre nous engageait à reconnaître soigneusement tous les environs de notre mouillage : aussi courûmes-nous la côte, en dedans de l'île, qui couvre la baie; nous la suivîmes environ deux lieues, et nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au sud-ouest, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle rivière. Quelques arbres, sciés ou abattus à coups de hache, frappèrent aussitôt nos regards, et nous apprirent que c'était là que les Anglais avaient relâché. Ensuite, il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avait été placée l'inscription. C'était à un très-gros arbre, fort apparent, sur la rive droite de la rivière, au milieu d'un grand espace, où nous jugeâmes que les Anglais avaient dressé des tentes; car on voyait encore aux arbres plusieurs amarrages de bitord. Les clous étaient à l'arbre, et la plaque n'avait été arrachée que depuis peu de jours, car sa trace était fraîche. Dans l'arbre même, il y avait des gradins pratiqués par les Anglais ou par les insulaires. Des rejetons, qui s'élevaient sur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avait pas plus de quatre mois que les Anglais avaient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquait suffisamment; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'était point pourri. Je ne doute pas

([1]) Dans l'île de la Nouvelle-Irlande, qui avait été découverte en 1616 par Schouten, navigateur hollandais.

que le vaisseau venu ici de relâche ne soit *le Swallow*, bâtiment de 14 canons, commandé par M. Carteret, et sorti d'Europe au mois d'août 1766, avec *le Delfin*, que commandait M. Walas. Nous avons eu, depuis, des nouvelles de ce bâtiment à Batavia, où nous en parlerons et d'où on verra que nous avons suivi sa trace jusqu'en Europe. C'est un hasard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramène à un point où cette nation rivale venait de laisser un monument d'une entreprise semblable à la nôtre (¹).

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avait apparence de grand vent dehors, mais le port est abrité de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Un de nos premiers soins avait été



Pigeon couronné (²) *(Goura, ou Columba coronata, Linné)*. — D'après d'Orbigny.

de chercher, assurément avec intérêt, si le pays pourrait fournir quelques rafraîchissements aux malades et quelque nourriture solide pour les sains. Nos recherches furent infructueuses. La pêche était absolument ingrate, et nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers et des choux palmistes en très-petit nombre; encore les fallait-il disputer à des fourmis énormes, dont les essaims innombrables ont forcé d'abandonner plusieurs pieds de ces arbres déjà abattus. On vit, il est vrai, cinq ou six sangliers ou cochons marrons, et, depuis ce temps, il y eut toujours des chasseurs occupés à en chercher, sans que jamais on en ait tué. C'est le seul quadrupède que nous ayons rencontré ici.

(¹) En effet, Carteret avait mouillé au port Praslin, dans l'anse anglaise, et au havre qui porte son nom (au sud-ouest de l'île).

D'Entrecasteaux s'arrêta huit jours au havre Carteret, en 1792, et le capitaine Duperrey fit lever le plan du port Praslin en 1823.

(²) « La seule espèce de ce genre a été décrite par Buffon, sous le nom de *pigeon couronné des Indes*. Cet oiseau a tout le plumage d'un beau bleu cendré, rembruni sur les pennes des ailes et de la queue; les couvertures supérieures des ailes, d'un marron pourpré; un trait noir à travers l'œil, et une belle huppe, composée de plumes à barbes désunies et un peu frisées. » (D'Orbigny.)

Quelques personnes ent aussi cru y reconnaître les traces d'un chat-tigre.

Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumago est vert doré. Ils ent le cou et le ventro gris-blanc, et une petite crête sur la tête. Il y a aussi des tourterelles, des veuves plus grosses quo colles du Brésil, des perroquets, des oiseaux couronnés [1], et une espèce d'oiseau dont le cri ressemblo si fort à l'aboiement d'un chien qu'il n'y a personne qui n'y seit trompé, la première fois qu'on l'entend [2]. Nous avons aussi vu des tortues en différentes parties du canal; mais nous n'étions pas dans le temps do la ponte. Il y a, dans cette baie, do belles anses de sable, où je crois qu'alors on en pourrait prendre un assez bon nombre.

Tout le pays est montagneux; le sol y est très-légor, à peine le rocher est-il recouvert. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation, et il y a plusieurs espèces da très-beau bois. On y trouve le bétel, l'aréca et le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais; il croît ici, dans les lieux marécageux; mais, soit qu'il exigo uno culturo, soit que les arbres qui couvrent entièrement la terro nuisent à son accroissement et à sa qualité, soit enfin que nous ne fussions pas dans la saison de sa maturité, on n'en a point ceupé de beaux. Le peivrier aussi est commun ici; mais ce n'était alers ni le temps des fruits ni celui dos fleurs. Le pays est, en général, pen riche on botanique [3]. Au reste, il n'existe aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paraît certain que, do temps en temps, il y passe des Indiens; nous rencontrions fréquemment, sur le bord de la mer, des endroits où ils s'étaient arrêtés; on les reconnaissait facilement aux débris de leurs repas.

Le 10, il mourut un matelot à bord de *l'Étoile*. Sa maladie était compliquée et ne tenait en rien du scorbut. Les trois jours suivants furent très-beaux, et nous les employâmes utilement. Nous refîmes lo pied de notre mât d'artimon, qui s'était rongé dans la carlingue, et *l'Étoile* recoupa le sieu, dont la tête était consentie [4]. Nous prîmes aussi, à bord de cette flûte, la farine et lo biscuit qui lui restaient encore, pour nous, proportionnellement à netre nombre. Il se trouva moins de légumes qu'on n'avait cru, et je fus obligé de retrancber plus d'un tiers des gourganes qui faisaient notre soupe: je dis notre, car tout se distribuait également. États-majors et équipages étaient à la même nourriture; notre situatien égalisait les hemmes comme la mort. Nous profitâmes aussi du beau temps pour faire des observations essentielles.

Le 11, au matin, M. Verron établit à terre son quart de cercle et une pendule à secondes; il s'en servit, le même jour, pour observer la bauteur méridienne du soleil. Le mouvemeut de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correspendantes, prises deux jours de suite. Il y avait, le 13, une éclipse de soleil visible pour neus, et il fallait être en état de l'observer, si lo temps le permettait. Il fut trés-beau, et on put voir le moment de l'immersion et celui de l'émersion. M. Verren observait avec une lunette do 9 pieds; le chevalier du Bouchage, avec une lunette acromatique de Dollond, longue de 4 pieds; mon poste était à la pendule. Le commencement de l'éclipse fut, pour nous, le 13, à 10h 50′ 45″ du matin; la fin, à 0h 28′ 16″ do temps vrai, et sa grandeur, de 3′ 22″. Nous avons enterré une inscription sous l'endroit même où était la pendule, et nommé ce port le *port Praslin* [5].

Au milieu do ces forêts, où régne une éternolle bumidité, on tuait journellement des serpents, des scorpions et une grande qnantité d'insoctes d'uno espèco singulièro. Ils sont longs comme le doigt, cuirassés sur lo corps; ils ont six pattes, des pointes saillantes des côtés et une queue fort longue. On m'apporta aussi un animal qui neus parut extraordinaire: c'est un insecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes; presque toutos les parties de son corps sont composées d'un tissu que, même

[1] Voy. p. 337.

[2] Espèce de corbeau. « Un corbeau à duvet blanc, à plumage complétement noir, le coco des naturels, répète ses jappements qui imitent, à s'y méprendre, ceux des chiens. » (Lesson.)

[3] Voy. M. P. Lesson sur les produits naturels de la Nouvelle-Irlande. (*Voyage autour du monde sur la corvette* la Coquille; 2 vol. grand in-8.)

[4] *Consentir* se dit d'une pièce de bois, ou mât on vergue, ou même d'une partie quelconque de navire, qui cède ou se courbe par l'effort du vent, ou par toute autre cause, mais de façon à ne pouvoir plus se redresser d'elle-même.

[5] Nom du ministre de la marine qui avait ordonné l'expédition.

Ce port est situé à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, à l'ouest du cap Saint-Georges, par 40° 49′ 48″ de latitude sud, et 150° 28′ 29″ de longitude est.

en y regardant de près, on prendrait pour des feuilles; chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, laquelle est entière, quand les ailes sont rapprochées; le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antennes et six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. M. de Commerson a décrit cet insecte particulier, et l'ayant conservé dans de l'esprit-de-vin, je l'ai remis au Cabinet du roi.

On trouvait ici un grand nombre de coquilles, dont plusieurs fort belles. Les battures offraient des trésors pour la conchyliologie. On récolta dans un même endroit dix marteaux, espèce, dit-on, fort rare (¹): aussi le zèle des curieux était fort vif. Il fut ralenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel, en échouant la seine, fut piqué par une espèce de serpent. L'effet du venin se manifesta une demi-heure après. Le matelot ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morsure, qui était au côté gauche, devint livide et enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq scarifications en tirèrent beaucoup de sang déjà dissous. Aussitôt qu'on cessait de faire promener par force le malade, les convulsions le prenaient. Il souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque et l'eau de lusse qu'on lui avait administrées dès la première demi-heure provoquèrent une sueur abondante et l'ont tiré d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonspect à se mettre dans l'eau. Notre Taïtien suivit avec curiosité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que, dans son pays, il y avait le long de la côte des serpents qui mordaient les hommes à la mer, et que tous ceux qui étaient mordus en mouraient. Ils ont une médecine, mais je la crois peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après son accident, revenir au travail. Fort souvent, en examinant les productions de nos arts, et les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés et multiplient nos forces, cet insulaire tombait dans l'admiration de ce qu'il voyait et rougissait pour son pays : *Aouaou, Taïti, fi de Taïti!* nous disait-il avec douleur. Cependant il n'aimait pas à marquer qu'il sentait notre supériorité sur sa nation. On ne saurait croire à quel point il est haut. Nous avons remarqué qu'il est aussi souple que fier; et ce caractère prouve qu'il vit dans un pays où les rangs sont inégaux, et quel est celui qu'il y tient.

Le 19, au soir, nous fûmes enfin en état de partir; mais il sembla que le temps ne fit qu'empirer : grand vent de sud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer était très-grosse dehors, et les oiseaux pêcheurs se réfugiaient dans la baie. Le 22, nous ressentîmes, vers dix heures et demie du matin, plusieurs secousses de tremblement de terre. Elles furent très-sensibles sur nos vaisseaux, et durèrent environ deux minutes. Pendant ce temps, la mer haussa et baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchaient sur les récifs, et leur fit chercher un asile dans les bateaux. Au reste, il semble que, dans cette saison, les pluies soient ici sans interruption. Un orage n'attend pas l'autre, le tonnerre gronde presque continuellement, et la nuit donne l'idée des ténèbres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers et des palmistes, et tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en plusieurs bandes, et le résultat ordinaire de ces caravanes pénibles était de revenir trempés jusqu'aux os et les mains vides. On découvrit cependant, les derniers jours, quelques pommes de mangles et des prunes monbin : c'eût été un secours utile si l'on en eût eu connaissance plus tôt. On trouva aussi une espèce de lierre aromatique, auquel les chirurgiens crurent reconnaître une vertu antiscorbutique; du moins les malades qui en firent des infusions et s'en lavèrent ont-ils éprouvé quelque soulagement.

Nous avons tous été voir une cascade merveilleuse qui fournissait les eaux du ruisseau de *l'Etoile* (²). L'art s'efforcerait en vain de produire dans le palais des rois ce que la nature a jeté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes saillants, dont les gradations, presque régulières, précipitent et diversifient la chute des eaux; nous suivions avec surprise tous ces massifs variés pour la figure, et qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues les nappes de cristal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans les bassins mêmes. C'est bien assez qu'il existe des hommes

(¹) « Ils furent trouvés dans une anse de la grande île qui forme cette baie, et que, pour cette raison, on a nommée l'île aux Marteaux. » (Note de Bougainville.) — On nomme aujourd'hui cette île Lambouo ou Lambonne.

Le *marteau* est un mollusque bivalve; sa coquille est presque équivalve, raboteuse, difforme, souvent allongée à l'opposé de la charnière, et plus ou moins élargie à la base, en deux lobes figurant des oreillettes, ou les deux côtés d'un marteau.

(²) Voy. p. 340

privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables; cette cascade mériterait le plus grand peintre.

Cependant notre situation empirait à chaque instant que nous demeurions ici et que nous perdions sans faire de chemin. Le nombre et les maux de nos scorbutiques augmentaient. L'équipage de *l'Étoile*



Vue de la cascade Bougainville, dans le port Praslin (¹).— D'après une estampe de l'Atlas de *la Coquille*.

était encore dans un état plus triste que le nôtre. Chaque jour, j'envoyais des canots dehors reconnaître le temps. C'était constamment le vent du sud presque en tourmente et une mer affreuse.

Le 25, les deux navires parvinrent enfin à sortir du Port-Praslin.

Nous suivîmes la côte, environ à trois lieues d'éloignement. Elle rondissait insensiblement, et bientôt nous aperçûmes au large des îles qui se succédaient de distance en distance. Nous passâmes entre elles et la grande terre, et je leur donnai le nom des officiers des états-majors. Il n'était plus douteux que nous côtoyions la Nouvelle-Bretagne. Cette terre est très-élevée et paraît entrecoupée de belles baies, dans lesquelles nous apercevions des feux et d'autres traces d'habitations.

Le troisième jour de notre sortie, je fis couper nos tentes de campagne pour distribuer de grandes culottes aux gens des deux équipages. Nous avions déjà fait, en différentes occasions, de semblables distributions de hardes de toute espèce. Sans cela, comment eût-il été possible que ces pauvres gens

(¹) « Les chutes de la cascade de Bougainville sont à peu de distance du rivage, à l'est du port Praslin; elles sont formées par cinq gradins s'élevant rapidement les uns au-dessus des autres, dans une élévation d'environ trente à quarante pieds. L'eau s'est creusé une issue à la moitié de la montagne, et jaillit en nappes écumantes, limpides et fraîches, dont le murmure se mêle au bruissement des feuilles, à la chute des vieux arbres, qui tombent de temps à autre et encombrent son lit, ou jettent en travers des ponts chancelants. Ces eaux, très-chargées de sel, ont comme ciselé la surface des roches qu'elles baignent, et les strates d'où elles tombent en nappes sont bordées de stalactites calcaires groupées d'une manière gracieuse. Le lit et les strates sont formés de chaux carbonatée, due sans doute à des masses madréporiques, qui ont moulé sur le noyau primitif un terrain récent. Les pores de ces coraux, depuis longtemps éteints, sont remplis par des cristaux plus blancs du sel que l'eau tient en suspension, et que plusieurs autres principes salins rendent purgatifs. » (Lesson.)

fussent vêtus pendant une aussi longue campagne, où il leur avait fallu plusieurs fois passer alternativement du froid au chaud et essuyer maintes reprises du déluge? Au reste, je n'avais plus rien à leur donner, tout était épuisé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain sur la ration. Le peu qui nous restait de vivres était en partie gâté, et dans tout autre cas on eût jeté à la mer toutes nos salaisons; mais il fallait manger le mauvais comme le bon. Qui pouvait savoir quand cela finirait? Telle était notre situation, de souffrir en même temps du passé qui nous avait affaiblis, du présent dont les tristes détails se répétaient à chaque instant, et de l'avenir dont le terme indéterminé était presque le plus cruel de nos maux. Mes peines personnelles se multipliaient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'est laissé abattre, et que la patience à souffrir a été supérieure aux positions les plus critiques. Les officiers donnaient l'exemple, et jamais les matelots n'ont cessé de danser le soir, dans la disette comme dans les temps de la plus grande abondance. Il n'avait pas été nécessaire de doubler leur paye

Nous eûmes constamment la vue de la Nouvelle-Bretagne jusqu'au 3 août. Pendant ce temps, il venta peu, il plut souvent, les courants nous furent contraires, et les navires marchaient moins que jamais. La côte prenait de plus en plus de l'ouest. Le 29, au matin, nous nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voisinage nous valut la visite de quelques pirogues; deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à *l'Étoile*. Elles étaient montées chacune par cinq ou six hommes noirs, à cheveux crépus et laineux; quelques-uns les avaient poudrés de blanc. Ils portent la barbe assez longue et des ornements blancs aux bras, en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils sont grands et paraissent agiles et robustes. Ils nous montraient une espèce de pain, et nous invitaient par signes à venir à terre; nous les invitions à venir à bord; mais nos invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jetés à la mer, ne leur inspirèrent pas la confiance de nous accoster. Ils ramassèrent ce qu'on avait jeté, et pour remercîment, l'un d'eux, avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord; nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, et ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils poussèrent sans doute les hostilités plus loin à bord de *l'Étoile;* car nous en vîmes tirer plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues sont longues, étroites et à balancier. Toutes ont l'avant et l'arrière plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.

Le lendemain, il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le navire. Celui de leurs conducteurs qui paraissait être le chef portait un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains, en nous approchant, et il demeura quelque temps dans cette attitude. Tous ces nègres paraissaient avoir fait une grande toilette; les uns avaient la laine peinte en rouge; d'autres portaient des aigrettes de plume sur la tête; d'autres, des pendants d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches et rondes pendues au cou; quelques-uns avaient des anneaux passés dans le cartilage du nez: mais une parure assez générale à tous, était des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchissements. Leur mauvaise foi nous fit bientôt voir que nous n'y réussirions pas. Ils tâchaient de saisir ce qu'on leur proposait, et ne voulaient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames. On se lassa de leur donner, et ils se retirèrent. Deux canots voguaient vers la frégate, à l'entrée de la nuit; une fusée que l'on tira pour quelque signal les fit fuir précipitamment.

Au reste, il sembla que les visites qu'ils nous avaient rendues ces deux derniers jours n'avaient été que pour nous reconnaître et concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un essaim de pirogues sortir de terre; une partie passa par notre travers sans s'arrêter, et toutes dirigèrent leur marche sur *l'Étoile*, que sans doute ils avaient observé être le plus petit des deux bâtiments et se tenir derrière. Les nègres firent leur attaque à coups de pierres et de flèches. Le combat fut court. Une fusillade déconcerta leurs projets; plusieurs se jetèrent à la mer, et quelques pirogues furent abandonnées: depuis ce moment, nous cessâmes d'en voir.

Les terres de la Nouvelle-Bretagne ne couraient maintenant que sur l'ouest quart nord-ouest et l'ouest, et dans cette partie elles s'abaissaient considérablement. Ce n'était plus cette côte élevée et garnie de plusieurs rangs de montagnes; la pointe septentrionale que nous découvrions était une terre

presque noyée et couverte d'arbres de distance en distance. Les cinq premiers jours du mois d'août furent pluvieux, le temps fut à l'orage et le vent à grains. Nous n'aperçûmes la côte que par lambeaux, dans les éclaircies et sans pouvoir en distinguer les détails. Toutefois nous en vîmes assez pour être convaincus que les marées continuaient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faisions chaque jour. Je fis alors gouverner au nord-ouest, puis au nord-ouest quart ouest, pour éviter un labyrinthe d'îles qui sont semées à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Bretagne [1]. Le 4, après-midi, nous reconnûmes distinctement deux îles que je crois être celles que Dampierre nomme *île Mathias* et *île Orageuse*. L'île Mathias, haute et montagneuse, s'étend, sur le nord-ouest, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, et entre les deux est un îlot. Une île que l'on crut apercevoir le 5, à deux heures du matin, dans l'ouest, nous fit reprendre du nord. On ne se trompait pas; et à dix heures la brume, qui jusqu'alors avait été épaisse, s'étant dissipée nous aperçûmes dans le sud-est quart sud cette île qui est petite et basse. Les marées cessèrent alors de porter sur le sud et sur l'est; ce qui semblait venir de ce que nous avions dépassé la pointe septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, que les Hollandais nomment *cap Solomaswer*. Nous n'étions plus alors que par 0° 41' de latitude méridionale. Nous avions sondé presque tous les jours sans trouver de fond.

Nous courûmes à ouest jusqu'au 7, avec un assez joli frais et beau temps, sans voir de terre. Le 7 au soir, l'horizon, fort embrumé, m'ayant paru, au coucher du soleil, être un horizon de terre depuis l'ouest jusqu'à l'ouest sud-ouest, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du sud-ouest quart ouest; nous reprîmes au jour celle de l'ouest. Nous vîmes dans la matinée, environ à cinq ou six lieues devant nous, une terre basse. Nous gouvernâmes à ouest quart sud-ouest et ouest sud-ouest pour en passer au sud. Nous la rangeâmes environ à une lieue et demie. C'était une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres et partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des bâtures et des bancs de sable. Il y a sur cette île une grande quantité de cocotiers, et le bord de la mer y est couvert d'un si grand nombre de cases, qu'on peut juger de là qu'elle est extrêmement peuplée. Ces cases sont hautes, presque carrées et bien couvertes. Elles nous parurent plus vastes et plus belles que ne sont ordinairement des cabanes de roseaux, et nous crûmes revoir les maisons de Taïti. On découvrait un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île; aucune ne parut se déranger pour nous voir passer, et nous jugeâmes que ces habitants, qui n'étaient pas curieux, étaient contents de leur sort. Nous nommâmes cette île l'*Ile des Anachorètes*. A trois lieues dans l'ouest de celle-ci, on vit du haut des mâts une autre île basse [2].

La nuit fut très-obscure et quelques nuages fixes dans le sud nous y firent soupçonner de la terre. En effet, au jour, nous découvrîmes deux petites îles dans le sud-est quart sud, 3 degrés sud, à huit ou neuf lieues de distance. On ne les avait pas encore perdues de vue à huit heures et demie, lorsqu'on eut connaissance d'une autre île basse dans l'ouest quart sud-ouest, et peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendaient dans l'ouest nord-ouest et le sud-ouest de cette dernière, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne sont, à proprement parler, qu'une chaîne d'îlots ras et couverts de bois, rencontre désastreuse. Il y avait cependant un îlot séparé des autres et plus au sud, lequel nous parut être plus considérable. Nous dirigeâmes notre route entre celui-là et l'archipel d'îlots, que je nommai l'*Échiquier*, et que je voulais laisser au nord. Nous n'étions pas près d'en être dehors. Cette chaîne, aperçue dès le matin, se prolongeait beaucoup plus loin dans le sud-ouest que nous ne l'avions pu juger alors.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le sud; mais à l'entrée de la nuit

(1) 3 août. — « ..... On a tué d'un coup de fusil une tortue pesant environ 140 livres, ce qui a fait un bon rafraîchissement. M. de la Giraudais a fait prier M. de Bougainville d'en venir manger sa part à souper, mais il l'a refusé. Je crois que M. de la Giraudais a très-mal fait de ne pas en envoyer un morceau à son commandant, pour bien des raisons : la première, c'est qu'il lui doit tout; la seconde, c'est qu'il est son commandant. Si pareille chose fût arrivée à bord de nous, certainement nous aurions partagé de moitié. » (Fesche.)

(2) «Dans la matinée du 17 (juillet 1793), on vit la petite île basse que M. de Bougainville n'avait aperçue que des mâts de sa frégate. D'après nos relèvements, cette île doit être à 5 lieues dans l'ouest quart nord-ouest de l'île la plus septentrionale des Anachorètes. » (*Voyage de d'Entrecasteaux*, rédigé par de Rossel.) — Le groupe des Anachorètes est situé par 1 degré de latitude nord et 143 degrés de longitude est.

nous y étions encore engagés, sans savoir précisément jusqu'où elle s'étendait. Le temps, incessamment chargé de grains, ne nous avait jamais montré dans un même instant tout ce que nous devions craindre; pour surcroît d'embarras, le calme vint aussitôt que la nuit, et ne finit presque qu'avec elle. Nous la passâmes dans la continuelle appréhension d'être jetés sur la côte par les courants. Je fis mettre deux ancres en mouillage, et allonger leurs bitures sur le pont, précaution presque inutile, car en sonda plusieurs fois sans trouver le fond. Tel est un des plus grands dangers de ces terres : presque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la ressource de mouiller. Heureusement le temps se maintint sans orage; même, vers minuit, il se leva une fraîcheur du nord qui nous servit à nous élever un peu dans le sud-est. Le vent fraîchit à mesure que le soleil montait, et il nous retira de ces îles basses, que je crois inhabitées; au moins, pendant le temps qu'on s'est trouvé à portée de les voir, on



Tombeau près de Dorerl, dans la Nouvelle-Guinée (¹). — D'après l'Atlas de *la Coquille*.

n'y a distingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. *L'Étoile* avait été, dans cette nuit, plus en danger encore que nous, car elle fut très-longtemps sans gouverner, et la marée l'entraînait visiblement à la côte, lorsque le vent vint à son aide. A deux heures après midi, nous doublâmes l'îlet le plus occidental, et nous gouvernâmes à ouest sud-ouest.

Le 11, à midi, étant par 2° 17′ de latitude australe, nous aperçûmes dans le sud une côte élevée qui nous parut être celle de la Nouvelle-Guinée. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'est une terre haute et montueuse, qui dans cette partie s'étend sur l'ouest nord-ouest (²). Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il était impossible de détailler la côte à cette distance; il nous parut seulement une grande baie, vers 2° 25′ de latitude sud, et des terres

(¹) « Ces tombeaux sont communément fermés par un petit mur bas supportant une charpente en bois, protégée par un toit de feuilles de palmier. Parfois cette charpente est délicatement bordée de sculpture; une petite table occupant le milieu du sarcophage est destinée à supporter les ossements desséchés après que les chairs ont été consumées. » (*Voyage de la Coquille.*)

(²) Vers l'endroit où Dumont d'Urville a placé la baie Humboldt.

basses dans le fond qu'on ne découvrait que du haut des mâts. Nous jugeâmes aussi, par la vitesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courants nous étaient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionnaient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gisement était toujours sur l'ouest nord-ouest, et sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes surtout deux pics très-élevés, voisins l'un de l'autre, et qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les Deux-Cyclopes* (1). Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portaient sur le nord-ouest. Effectivement, nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la Nouvelle-Guinée, qui revient ici sur l'ouest. Le 14, au point du jour, nous découvrîmes deux îles, et un îlot qui paraissait entre deux, mais plus au sud (2). Elles gisent entre elles est sud-est et ouest nord-ouest corrigés; elles sont à 2 lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, et n'ont pas plus d'une lieue et demie d'étendue chacune.

Nous avancions peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la Nouvelle-Guinée, nous avions assez régulièrement une faible brise d'est ou de nord-est, qui commençait vers deux ou trois heures après midi et durait environ jusque vers minuit; à cette brise succédait un intervalle plus ou moins long de calme, qui était suivi de la brise de terre variable du sud-ouest au sud sud-ouest, laquelle se terminait aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes, le 15 au matin, la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même temps d'autres terres, qui nous parurent îles, depuis le sud-est quart sud jusqu'à l'ouest sud-ouest, terres fort basses, par-dessus lesquelles nous apercevions, dans une perspective éloignée, les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevâmes à huit heures du matin au sud sud-est du compas, se détachait des autres, et nous la nommâmes le *Géant-Moulineau* (3). Nous donnâmes le nom de la *Nymphe-Alie* (4) à la plus occidentale des îles basses dans le nord-ouest de Moulineau. A dix heures du matin, nous tombâmes dans un ras de marée, où les courants paraissaient porter avec violence sur le nord et nord nord-est. Ils étaient si vifs que, jusqu'à midi, ils nous empêchèrent de gouverner; et comme ils nous entraînèrent fort au large, il nous devint impossible d'asseoir un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, était couverte de troncs d'arbres flottants, de divers fruits et de goëmons; elle y était en même temps si trouble, que nous craignîmes d'être sur un banc; mais la sonde ne nous donna point de fond à 100 brasses. Ce ras de marée semblait indiquer ici ou une grande rivière dans le continent, ou un passage qui couperait les terres de la Nouvelle-Guinée, passage dont l'ouverture serait presque nord et sud (5). Suivant deux distances des bords

(1) « D'un côté les monts Cyclopes, et de l'autre le mont Bougainville, comme deux sentinelles gigantesques, signalèrent aux voyageurs l'approche de la baie de Humboldt à plus de vingt lieues de distance. Il est probable que ces deux énormes montagnes sont les mêmes que Bougainville nomme Cyclopes; mais je n'ai conservé ce nom qu'à celle qui se trouve à l'ouest de la baie Humboldt, et qui offre une hauteur plus considérable, avec divers pitons à peu près égaux. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe.*)

(2) « Les îles Arimoa. Celle du milieu n'est qu'un îlot, et les deux autres n'ont pas plus de 3 ou 4 milles d'étendue. La plus élevée est celle de l'ouest. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe.*)

(3) En souvenir du conte d'Hamilton intitulé : *le Bélier :*

Au temps jadis, certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avait une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avaient pris le nom de guerre
Ses devanciers, les Moulineaux.

(4) De même.

(5) « Je regardais comme un fait positif que ces eaux provenaient de quelque rivière considérable qui se décharge dans la mer sur cette partie de la côte. Bougainville observa le même fait au même endroit, et en tira la même induction. Précisément dans cette partie, la terre de la Nouvelle-Guinée forme une pointe basse et fort avancée en mer (pointe d'Urville). Tout porte à croire que cette pointe a été formée par les atterrissements d'un torrent considérable. Les observations de M. Jacquinot ont placé la pointe d'Urville par 1° 24′ de latitude sud et 135° 27′ de longitude est. Les terres, ou plus vrai-

du soleil et de la lune, observées à l'octant par le chevalier du Bouchage et M. Verron, notre longitude, le 15 à midi, était de 136° 16′ 30″ à l'est de Paris. Mon estime, suivie depuis la longitude déterminée au port Praslin, en différait de 2° 47′.

Le 16 et le 17, il fit presque calme; le peu de vent qui souffla fut variable. Le 16, on ne vit la terre qu'à sept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute et coupée. Nous perdîmes toute cette journée à attendre *l'Étoile*, qui, maîtrisée par le courant,



Habitants de la Nouvelle-Guinée. — D'après l'Atlas de *la Coquille*.

ne pouvait pas mettre le cap en route; et le 17, comme elle était fort éloignée de nous, je fus obligé de virer sur elle pour la rallier, ce que nous ne fîmes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très-orageuse, avec un déluge de pluie et des tonnerres épouvantables. Les six jours suivants nous furent tout aussi malheureux : de la pluie, du calme, et le peu qui venta, ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions alors pour être en état de s'en former l'idée (¹).

Le 20, nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courants continuaient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous eussions tenu les bordées qui nous en rapprochaient le plus. Il nous devenait cependant essentiel de rallier la côte et de la ranger d'assez près pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse, qui nous fît manquer le débouquement dans la mer des Indes, et nous engageât dans l'un des golfes de Gilolo. Le 22, au point du jour, nous eûmes connaissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la Nouvelle-Guinée que nous eussions encore vue. Nous gouvernâmes dessus, et à midi on la releva depuis le sud sud-est, 5 degrés sud, jusqu'au sud-ouest, où elle ne paraissait pas terminée. Nous venions de passer la ligne pour la

semblablement les îles qui forment cette pointe sont bien certainement les mêmes que Bougainville indique au nord-est du Géant-Moulineau. Nous n'avons pourtant rien vu qui ressemble à cette montagne; sans doute la brume nous en dérobait l'aspect. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe.)*

(¹) 18 août 1768. — « ..... M. le prince de Nassau, ennuyé de manger de la viande salée, a fait tuer un chien (troqué dans le détroit de Magellan), qu'il a fait servir à table. Tous ces messieurs en ont mangé et l'ont trouvé excellent. C'est le dernier quadrupède qui restait à bord (voy. p. 340), à l'exception des rats, qui se mangeut tous les jours; on a mangé chiens, chats, rats, cuir de dessus les vergues, etc. » (Fesche.)

troisième fois. La terre courait sur l'ouest nord-ouest, et nous l'accostâmes, déterminés à ne la plus quitter jusqu'à être parvenus à son extrémité, que les géographes nomment le cap *Mabo*. Dans la nuit, nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne courait plus que sur l'ouest quart sud-ouest et l'ouest sud-ouest. Le 23, à midi, nous voyions une étendue de côte d'environ 20 lieues, dont la partie la plus occidentale nous restait presque au sud-ouest, à 13 ou 14 lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles basses et couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ 4 lieues (¹). Nous en approchâmes à une demi-lieue, et tandis que nous attendions *l'Étoile*, écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus septentrionale des deux îles. Nous pensions y voir des habitations, et nous espérions en tirer quelques rafraîchissements. Un banc, qui règne le long de l'île et s'étend même assez loin dans l'est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le chevalier de Suzannet ne trouva ni cases, ni habitants, ni rafraîchissements. Ce qui de loin nous avait semblé former un village n'était qu'un amas de roches minées par la mer et creusées en caverne. Les arbres qui couvraient l'île ne portaient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inscription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du soir. *L'Étoile* venait de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avait appris que les courants portaient ici sur le nord-ouest.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchâmes de prolonger la terre, autant que les vents constants au sud et au sud sud-ouest voulurent nous le permettre. Nous fûmes obligés de courir plusieurs bords, dans l'intention de passer au vent d'une grande île que nous avions aperçue, au coucher du soleil, dans l'ouest et l'ouest quart nord-ouest (²). L'aube du jour nous surprit encore sous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à peu près nord et sud, et, à sa pointe méridionale, on voit un îlot bas et de peu d'étendue. Entre elle et la terre de la Nouvelle-Guinée, qui se prolonge ici presque sur le sud-ouest quart ouest, il se présentait un vaste passage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, gît nord-est et sud-ouest. Le vent en venait, et la marée portait dans le nord-ouest; comment gagner, en louvoyant ainsi contre vent et mer? Je l'essayai jusqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'était infructueusement, et je pris le parti d'arriver, pour ranger la côte septentrionale de l'île, abandonnant à regret un débouché que je crois très-beau pour se tirer de cette chaîne éternelle d'îles.

Nous eûmes, dans cette matinée, deux alertes consécutives. La première fois, on cria d'en haut qu'on voyait devant nous une longue suite de brisants, et l'on prit aussitôt les amures à l'autre bord. Ces brisants, examinés ensuite plus attentivement, se trouvèrent être des ras d'une marée violente, et nous reprîmes notre route. Une heure après, plusieurs personnes crièrent du gaillard d'avant qu'on voyait le fond sous nous; l'affaire pressait, mais l'alarme fut heureusement aussi courte qu'elle avait été vive. Nous l'eussions même crue fausse, si *l'Étoile*, qui était dans nos eaux, n'eût aperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes. Il lui parut un banc de corail. Presque nord et sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une anse de sable, sur laquelle sont construites quelques cases environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus servir de point de reconnaissance que, jusque-là, nous n'avons vu aucune trace d'habitations sur cette côte. A une heure après midi, nous doublâmes la pointe du nord-est de la grande île, qui s'étend ensuite sur l'ouest et l'ouest quart sud-ouest, près de vingt lieues. Il fallut serrer le vent pour la prolonger, et nous ne tardâmes pas à apercevoir d'autres îles dans l'ouest et l'ouest quart nord-ouest. On en vit même une, au soleil couchant, qui fut relevée dans le nord-est quart nord, à laquelle se joignait une bâture qui parut s'étendre jusqu'au nord quart nord-ouest : ainsi, nous étions encore une fois enclavés.

Nous perdîmes, dans cette journée, notre premier maître d'équipage, nommé Denys, qui mourut du scorbut. Il était Malouin et âgé d'environ cinquante ans, passés presque tous au service du roi. Les sentiments d'honneur et les connaissances qui le distinguaient dans son état important nous l'ont fait regretter universellement. Quarante-cinq autres personnes étaient atteintes du scorbut; la limonade et le vin en suspendaient seuls les funestes progrès.

(¹) Les îles Mispulu. Dumont d'Urville, dans le *Voyage de l'Astrolabe*, a déterminé leur position par 129° 43' de longitude est.

(²) L'île de Waigiou, qui avait été visitée pour la première fois par Forrest, en 1775.

Nous passâmes la nuit sur les bords, et le 25, au lever du jour, nous nous trouvâmes environnés de terres. Il s'offrait à nous trois passages : l'un ouvert au sud-ouest, le second à ouest sud-ouest, et le troisième presque est et ouest. Le vent ne nous accordait que ce dernier, et je n'en voulais point. Je ne doutais pas que nous ne fussions au milieu des îles des Papous. Il fallait éviter de tomber plus loin dans le nord, de crainte, comme je l'ai déjà dit, de nous anfoocer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de Gilolo. L'essentiel, pour sortir de ces parages critiques, était donc de nous élever en latitude australe ; or, au delà du passage du sud-ouest, on apercevait, dans le sud, la mer ouverte autant que la vue pouvait s'étendre : ainsi, je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces îles et tous ces îlots qui nous enfermaient sont fort escarpés, de hauteur médiocre, et couverts d'arbres. Nous n'y avons aperçu aucun indice qu'ils soient habités.

Le canal par lequel nous débouquâmes dans la nuit peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'ouest par un amas d'îles et d'îlots assez élevés. Sa côte de l'est, que nous avions prise au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande île, n'est aussi qu'un amas de petites îles et de rochers qui, de loin, semblent former une seule masse, et les séparations entre ces îles présentent d'abord l'aspect de belles baies : c'est ce qua nous reconnaissions à chaque bordée que nous rapportions sur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures et demie du matin que nous parvînmes à doubler les îlots les plus sud du nouveau passage, que nous nommâmes le *passage des Français* (¹). Le fond paraît augmenter au milieu de cet archipel, en avançant vers le sud. Nos sondes ont été de 55 à 75 et 80 brasses, fond de sable gris, vase et coquilles pourries. Lorsque nous fûmes entièrement hors du canal, nous sondâmes sans trouver le fond. Je fis alors gouverner au sud-ouest.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle île dans le sud sud-ouest, et, peu après, une autre dans l'ouest nord-ouest. A midi, on no voyait plus le labyrinthe d'où nous sortions, et la hauteur méridienne nous donna 0° 23′ de latitude australe. C'était pour la cinquième fois que nous avions passé la ligne. L'après-midi, nous eûmes connaissance d'une petite île dans le sud-est. Le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le sud sud-est. Elle parut s'étendre, nord-est et sud-ouest, environ deux lieues. Un gros mondrain, fort escarpé et d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes *le Gros-Thomas*, se fit voir à dix heures du matin (²). A sa pointe méridionale, il y a un petit îlot ; il y en a deux à sa pointe septentrionale. Les courants avaient cessé de nous porter au nord ; nous eûmes, au contraire, de la différence sud. Cette circonstance, jointe à l'observation de la latitude qui nous mettait plus au sud que le cap Mabo (³), me donna l'entière conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Le 27, après midi, nous découvrîmes cinq à six îles, depuis l'ouest quart sud-ouest, 5 degrés sud, jusque dans l'ouest nord-ouest du compas. Pendant la nuit, nous tînmes la bordée du sud sud-est ; de sorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous aperçûmes alors cinq autres petites îles, sur lesquelles nous courûmes. Elles nous restaient à midi, depuis le sud sud-ouest, 1 degré ouest, jusqu'à l'ouest quart sud-ouest, 1 degré sud, à la distance de 2, 3, 4 et 5 lieues. On voyait encore le Gros-Thomas à l'est nord-est, 5 degrés nord, environ cinq lieues. On aperçut aussi alors une nouvelle île dans l'ouest sud-ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentîmes, pendant ces vingt-quatre heures, plusieurs fortes marées, qui paraissaient venir de l'ouest. Cependant la différence de notre estime à l'observation méridienne et aux relèvements nous donna dix à onze milles sur le sud-ouest quart sud et sud sud-ouest. A neuf heures du matin, j'ordonnai à *l'Étoile* de monter ses canons et d'envoyer son canot aux îles du sud-ouest, pour reconnaître s'il y avait quelquo mouillage, et si ces îles fournissaient quelques productions intéressantes.

(¹) D'Entrecasteaux rend témoignage de la parfaite exactitude des renseignements donnés par Bougainville sur la navigation du passage des Français et du détroit de Bouloun.

(²) Probablement il s'agit de l'île Rouib, située, suivant d'Entrecasteaux, par 4′ 35″ de latitude méridionale, et 127° 3′ 10″ de longitude orientale.

« Le cône immense de cette île s'aperçoit de toutes parts, dans cet archipel, à une grande distance, et procure une reconnaissance très-commode. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe*.)

(³) Bougainville se demande ce que c'est que le cap Mabo, et où il est situé. De même que lui, les voyageurs modernes ne font plus mention de ce cap, que les anciens géographes plaçaient à la partie nord-ouest de la Nouvelle-Guinée.

Il fit presque calme dans l'après-midi, et le canot ne revint qu'à neuf heures du soir. Il avait abordé à deux de ces îles, où l'on n'avait trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune espèce de fruit. Les gens du canot étaient prêts à se retirer, lorsqu'ils virent avec surprise un nègre s'approcher seul dans une pirogue à deux balanciers. Il avait à une oreille un anneau d'or, et pour armes deux zagaies. Il aborda le canot sans crainte ni surprise. On lui demanda à boire et à manger, et il offrit de l'eau et quelque peu d'une espèce de farine qui paraissait faire sa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir et quelques bagatelles pareilles. Il riait en recevant ces présents, et ne les admirait pas. Il semblait connaître les Européens, et on pensa que ce pouvait être un nègre fugitif de quelqu'une des îles voisines, où les Hollandais ont des postes, ou que peut-être y avait-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandais nomment ces îles *les Cinq-Iles* (¹), et de temps en temps ils les font visiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étaient au nombre de sept, mais que deux ont été abîmées dans un tremblement de terre; révolution assez fréquente dans ces parages. Il y a, entre ces îles, un prodigieux courant sans aucun mouillage. Les arbres et les plantes y sont à peu près les mêmes qu'à la Nouvelle-Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Depuis ce temps, nous continuâmes à éprouver de fortes marées qui portaient sur le sud, et nous tînmes la route qui en approchait le plus. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver de fond, et nous n'eûmes connaissance que d'une seule île dans l'ouest, et à dix ou douze lieues de nous, jusqu'au 30 après midi que nous aperçûmes, dans le sud et à un grand éloignement, une terre considérable. Le courant, qui nous servait mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit, et le 31, au point du jour, nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'était *l'île Céram* (²).

Le 2 septembre, à dix heures du soir, nous eûmes connaissance des terres de l'île *Boero* (³) par des feux qui y étaient allumés, et comme mon projet était de m'y arrêter, nous passâmes la nuit sur les bords, pour nous en tenir à portée et au vent, si nous pouvions. Je savais que les Hollandais avaient sur cette île un comptoir faible, quoique assez riche en rafraîchissements. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la situation des affaires en Europe, il ne nous convenait pas d'en venir hasarder les premières nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où nous fussions à peu près les plus forts.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvements de joie que nous découvrîmes, à la pointe du jour, l'entrée du *golfe de Cajeli* (⁴). C'est où les Hollandais ont leur établissement; c'était le terme où devaient finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praslin; personne ne pouvait s'en dire entièrement exempt, et la moitié de nos équipages était hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre, et la santé à presque tous. Les vivres qui nous restaient étaient si pourris et d'une odeur si cadavéreuse, que les moments les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces aliments dégoûtants et malsains. Combien cette situation embellissait encore à nos

(¹) Les principales îles rencontrées par Dumont d'Urville, qui, en juin 1828, traversa aussi le passage des Français en se rendant à Bourou, sont les groupes de Gagui, Boo et Pisang.

(²) Ile des Moluques. « Céram, cette grande terre montagneuse, peuplée par une race farouche et guerrière que les Hollandais n'ont jamais pu subjuguer, est une des terres qu'il serait important de subjuguer pour faire des découvertes en histoire naturelle. » (Lesson, *Voyage de la Coquille.*)

(³) « Plusieurs navigateurs français ont visité l'île Bourou ou de Boreo, ainsi que l'écrivent les Hollandais, qui en ont dépossédé le sultan de Ternate. Cette île très-fertile ne nous est connue que très-imparfaitement; elle est longue de 18 lieues de l'est à l'ouest, sur une largeur de 13 lieues du nord au sud. Les Malais l'ont nommée, en raison des volatiles à riche plumage et d'espèces variées qui les peuplent, Bourou, ou l'île aux Oiseaux. La plupart des êtres inscrits dans nos ouvrages d'histoire naturelle sous le nom d'Amboine proviennent en effet de Bourou et de Céram, les terres les plus riches de toutes les Moluques, placées sous l'équateur, et couvertes de profondes forêts. » (Lesson.)

Trente ans après le séjour de Bougainville à l'île Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement lorsqu'ils entendirent prononcer son nom.

(⁴) « La baie de Caïeli, qui entame l'île de Bourou dans sa partie septentrionale, est vaste, profonde, sûre et très-large à son embouchure, où se dessinent les pointes Lissottetti au nord, et Rouba à l'est. Le délicieux village de Caïeli est assis sur le bord déclive de la mer, au fond de la baie, dans le sud-ouest. Vu de la rade, le panorama du paysage qui se déroule aux yeux du voyageur est empreint d'un charme indéfinissable; l'œil se repose avec plaisir sur la riche verdure qui en tapisse les bords. » (Lesson.)

yeux le charmant aspect des côtes de Boero! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'était fait sentir plusieurs lieues en mer, et avait semblé l'avant-coureur qui annonçait la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vue de bestiaux errants dans les prairies qui environnent le bourg, causèrent des transports que j'ai partagés sans doute et que je ne saurais dépeindre.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que deux soldats sans armes, dont l'un parlait français, vinrent à bord me demander, de la part du résident du comptoir, quels motifs nous attiraient dans ce port, lorsque nous ne devions pas ignorer que l'entrée n'en était permise qu'aux seuls vaisseaux de la Compagnie hollandaise. Je renvoyai avec eux un officier pour déclarer au résident que la nécessité de prendre des vivres nous forçait à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, sans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdisaient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, et que nous sortirions aussitôt qu'il nous aurait fourni les secours dont nous avions le plus urgent besoin. Les deux soldats revinrent peu de temps après pour me communiquer un ordre signé du gouverneur d'Amboine, duquel le résident de Boero dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le résident me priait en même temps de lui donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût justifier auprès de son supérieur, auquel il l'enverrait, la conduite qu'il était obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande était juste, et j'y satisfis en lui donnant une déposition signée, dans laquelle je déclarais qu'étant parti des îles Malouines, et voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, la mousson contraire et le défaut de vivres nous avaient empêchés de gagner les îles Philippines et forcés de venir chercher au premier port des Moluques des secours indispensables, secours que je le sommais de me donner en vertu du titre le plus respectable, de l'humanité.

Dès ce moment, il n'y eut plus de difficulté; le résident, en règle vis-à-vis de sa Compagnie, fit contre fortune bon cœur, et il nous offrit ce qu'il avait d'un air aussi libre que s'il eût été chez lui. Vers les cinq heures, je descendis à terre avec plusieurs officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devait lui causer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à souper, et certes nous l'acceptâmes. Le spectacle du plaisir et de l'avidité avec lesquels nous le dévorions lui prouva mieux que nos paroles que ce n'était pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandais en étaient en extase; ils n'osaient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin et réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois, pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades et d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instants de mes jours, d'autant que j'avais envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour; qu'on nous donnerait, en partant, dix-huit bœufs, quelques moutons, et à peu près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut suppléer au pain par du riz : c'est la nourriture des Hollandais. Les insulaires vivent de pain de sagou, qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire; les gens du pays n'en cultivent point : le résident voulut bien en fournir, pour les malades, du jardin de la Compagnie.

La Boudeuse et _l'Étoile_ sortirent le 7 de Boero et se dirigèrent sur Batavia, et de là revinrent par le détroit de la Sonde, l'île de France et le cap de Bonne-Espérance.

Le 16 février 1769, Bougainville entra dans le port de Saint-Malo, « n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans et quatre mois écoulés depuis sa sortie de Nantes. »

Bougainville commanda des vaisseaux de ligne pendant la guerre d'Amérique, fut nommé chef d'escadre en 1779, et maréchal de camp dans les armées de terre en 1780. Il eut, en 1790, le commandement de l'armée navale de Brest. Il voulut entreprendre un voyage au pôle; mais il trouva peu d'encouragement dans le ministre qui était alors à la tête de l'administration.

En 1796, il fut élu membre de l'Institut, dans la section de géographie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 31 août 1811.

BIBLIOGRAPHIE.

MANUSCRITS. — Texte manuscrit conservé au Dépôt de la marine. Il paraît être de différentes mains et doit avoir appartenu au comte d'Estaing. Il est conforme au voyage imprimé, moins l'Épître dédicatoire, le Discours préliminaire, le Vocabulaire et les observations; voici son titre : *Voyage autour du monde*, par les vaisseaux du roi *la Boudeuse* et *l'Étoile*, en 1766, 1767, 1768 et 1769 (avec cartes manuscrites sur papier huilé); pet. in-fol., relié. — Fesche (Pierre), *Journal de navigation* pour servir à moi Charles-Félix-Pierre Fesche, volontaire sur la frégate du roi *la Boudeuse*, commandée par M. le chevalier de Bougainville, capitaine de vaisseau, armée en partie à Nantes, en partie à Brest, dans l'année 1766; ladite frégate montant vingt-six pièces de canon de douze et deux cent vingt hommes d'équipage, destinée pour faire le tour du monde, commencé le 4 octobre 1766; 3 cahiers in-4° (conservés à la bibliothèque du Muséum de Paris). — Commerson (Philibert), *Mémoires pour servir à l'histoire du voyage fait autour du monde par les vaisseaux du roi la Boudeuse et l'Étoile, pendant les années 1766-1768*; 7 cahiers in-fol. rédigés par nous, Philibert de Commerson, D. M., et médecin naturaliste envoyé du roi et de l'Académie royale des sciences de Paris; avec des dessins, cartes et plans faits à la plume (conservés à la bibliothèque du Muséum de Paris). — Vivès, *Journal manuscrit du voyage autour du monde, sous le commandement de Bougainville*. (Voy. la note 2 de la p. 288.)

TEXTE IMPRIMÉ. — *Voyage autour du monde* par la frégate *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*; Paris, in-4°, 1771; 2 vol. in-8, 1772; — Neufchâtel, pet. in-8, relié, 1778; — Neufchâtel, in-12, 1775. — Banks et Solander, *Supplément au Voyage de Bougainville*, ou Journal d'un voyage autour du monde en 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773, 1774, 1775; Paris, 2 vol. in-8, 1782. (Cet ouvrage ne se rapporte que par son titre au voyage de Bougainville.)

On annonce la publication prochaine des *Mémoires de Bougainville* relatifs à la guerre du Canada, et qui, jusqu'à ce jour, étaient restés inédits.

OUVRAGES A CONSULTER. — George Forster, *A voyage round the world*; London, 2 vol. gr. in-4°, 1777. — James Cook, *A voyage to the Pacific ocean undertaken*, etc., etc., in the years 1776, 1777, 1778, 1779, 1780; London, 4 vol. grand in-4°, 1784. — Lieut. William Bligh, *A voyage of south sea*, etc., etc.; London, grand in-4°, 1792. — Vancouver, *A voyage of discovery to the north Pacific ocean*; London, 4 vol. grand in-4° et grand in-fol., 1798. — William Wilson, *A missionary voyage to the southern Pacific ocean*, etc., etc.; including details never before published of the natural and civil state of Tahiti: London, grand in-4°, 1799. — John Turnbull, *A voyage round the world*, in the years 1800, 1801, 1802, 1803 and 1804, etc.; London, in-4°, 1813. — Turnbull (le subrécargue), *Relation du voyage du Margeret, capitaine Byers, à Taïti*. — *Missionary Register*, numéro de mars 1822. — Will. Ellis, *Polynesian researches*, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1829. — Capitaine J. Dumont d'Urville, *Mémoires sur les îles du grand Océan* (extr. du *Bulletin* de la Société de géographie, 1831). — Marius Pascal, *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Bougainville*; mars 1831, in-8. — F.-W. Beechey, *Narrative of a voyage to the Pacific and Beering's strait*; London, 2 vol. gr. in-4°, 1831. — *Annales de la propagation de la foi*, numéros 48 et 49 (septembre et novembre 1836). — Moerenhout, *Voyages aux îles du grand Océan*, etc.; Paris, 2 vol, in-8, 1837. — P. Lesson, *Voyage autour du monde*, etc.; Paris, 2 vol. in-8, 1838. — W.-H. Leigh, *Reconnoitering voyages, travels and adventures in the new colonies of south Australia*, etc.; London, gr. in-8, 1839. — Dumont d'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée*, pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840; Paris, 10 vol. in-8, 1842. — Vincendon Dumoulin, *Esquisse historique et géographique des îles Taïti*, etc.; Paris, 2 vol. in-8, 1844. — John Maggillivray, *Narrative of the voyage of Rattlesnake*, commanded by the late captain Owen Stanley, during the years 1846-1850; London, 2 vol. in-8, 1852.

Voy., à la Bibliographie qui suit la relation de la Pérouse, le paragraphe des voyages autour du monde.

JAMES COOK,

NAVIGATEUR ANGLAIS.

[1769-1778.]



James Cook. — D'après une peinture de Dance.

On lit sur le registre paroissial du petit village de Marton, dans le Yorkshire : « 1728, le 3 novembre, » a été baptisé James, fils de James Cook, journalier (¹). »

Le père de l'illustre capitaine Cook était en effet, dans l'année 1728, simple serviteur à gages d'un fermier de Marton nommé Mewburn. Originaire d'Ednam, village des bords de la Tweed, où est né le poëte Thompson, il avait épousé une jeune villageoise nommée Grace.

Vers 1736, la famille Cook vint habiter Ayton, paroisse voisine de Marton. Le jeune James fut envoyé à l'école du village; en même temps il travailla avec son père à la ferme d'Airyholm et fut quelque temps garçon d'étable. Lorsqu'il eut atteint sa seizième ou sa dix-septième année, ses parents l'envoyèrent servir, comme apprenti, un marchand nommé William Sanderson, à Staiths, ville maritime où se fait un grand commerce de poissons (²). Deux ans après, avec le consentement de son père et de

(¹) La chaumière où James Cook vint au monde se composait de deux petites chambres; elle fut démolie en 1786 par le major Rudd, qui se faisait alors construire un château à peu de distance.

(²) La maison de Sanderson a été renversée par la mer; mais on conserve à Staiths, dans la boutique de M. Richard Holton, le comptoir derrière lequel James Cook servit longtemps les habitants de la ville.

sa mère, il sortit de cet apprentissage pour commencer à apprendre l'état de marin, sous le patronage d'un nommé John Walker, maître marinier à Whitby, dont les navires servaient au transport du charbon le long des côtes d'Angleterre et d'Irlande ([1]). L'un d'eux fut envoyé en Norvége, dans l'année 1749, et ce fut par ce voyage que James Cook termina son temps de service chez Walker. Il passa ensuite sur plusieurs autres navires à charbon, et fit un voyage dans la Baltique. En 1755, au commencement des hostilités entre la France et l'Angleterre, le navire *l'Amitié*, sur lequel il servait, était dans la Tamise; on exorçait en ce moment la *presse des matelots* avec une extrême rigueur. James Cook résolut de se soustraire à la violence des recruteurs; mais ce fut pour aller immédiatement s'engager volontairement à bord de *l'Aigle (the Eagle)*, navire de 60 canons, commandé par le capitaine Hamer, et, depuis, par le capitaine Palliser (sir Hugh). Bientôt, des lettres de recommandation pour ses chefs lui arrivèrent de Withby, et il sut d'ailleurs se concilier rapidement, par lui-même, la bienveillance et l'estime des officiers et de ses compagnons. De *l'Aigle* on l'envoya sur *le Pembroke* et ensuite sur d'autres navires. Le 15 mai 1758 il monta, avec le grade de master (patron), sur *le Mercure*, qui faisait partie de la flotte envoyée, pour seconder les opérations du général Wolf, au Canada. Cook, chargé de sonder le lit du Saint-Laurent, vers Québec, s'acquitta de cette mission avec succès, malgré les périls qui l'entouraient. Après la prise de Québec, il eut à rendre d'autres services du même genre, et il fut nommé patron d'un navire de haut bord, *le Northumberland*, où il trouva de nouvelles facilités pour acquérir des connaissances scientifiques et pratiques plus approfondies. Plus tard, sir Hugh Palliser, nommé gouverneur de Terre-Neuve en 1764, le fit nommer inspecteur maritime de cette île et du Labrador, avec mission de relever une partie des côtes. L'exactitude de ses travaux hydrographiques lui mérita les éloges du ministère, et un mémoire qu'il adressa à la Société royale de Londres, sur une éclipse de soleil observée à Terre-Neuve, attira en même temps sur lui l'attention des savants.

En 1769, la Société royale demanda au roi Georges qu'une expédition fût envoyée en Océanie pour y observer le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil. Le savant géographe Dalrymple, hydrographe en chef de l'amirauté, choisi pour commander cette expédition, éleva, par ses exigences, des difficultés qui déterminèrent le gouvernement à renoncer à lui. Cook, dont l'on se rappela les bons services et le talent, fut nommé lieutenant (le 25 mai) et chargé du commandement de l'expédition. Il fit choix, à Whitby, d'un bâtiment houiller de 360 tonneaux qu'il nomma *l'Entreprise (the Endeavour)*; on lui adjoignit des artistes et des savants, entre autres M. Charles Green, nommé comme astronome par la Société royale, et le docteur Solander, naturaliste suédois, disciple de Linné. Un gentilhomme riche, généreux, zélé pour l'avancement de la science, M. Banks (depuis sir Joseph), se joignit volontairement à cette association d'hommes éminents.

L'Entreprise partit de Plymouth le 26 août 1768, toucha à Rio-Janeiro, doubla le cap Horn, découvrit plusieurs îles de l'archipel Pomotou, et arriva le 13 avril 1769 à la baie Mataval de l'île Taïti, que Wallis avait nommée Port-Royal, et qu'il avait désignée comme le lieu le plus favorable pour servir à l'observation astronomique, but principal de l'expédition. Le séjour de Cook dans l'archipel de la Société dura jusqu'au 9 août. Le 13 de ce mois, il découvrit l'île de Oteroah ou Ohiteroa ([2]).

Ce fut le commencement des hardies et brillantes expéditions qui ont rendu si justement populaire le nom de Cook, et qui ont captivé si vivement l'attention de l'Europe pendant près de dix années.

La première découverte importante de ce grand navigateur fut la Nouvelle-Zélande, qui avait été rencontrée, il est vrai, par Abel Tasman, en 1642, mais qu'on n'avait pas revue depuis cent vingt-sept ans.

Après avoir fait le tour de la Nouvelle-Zélande, et démontré ainsi que ce n'était point la côte septentrionale du prétendu continent qu'on avait appelé *Terra australis incognita* ([3]), Cook découvrit la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il appela les Nouvelles-Galles du Sud (New-South-Wales).

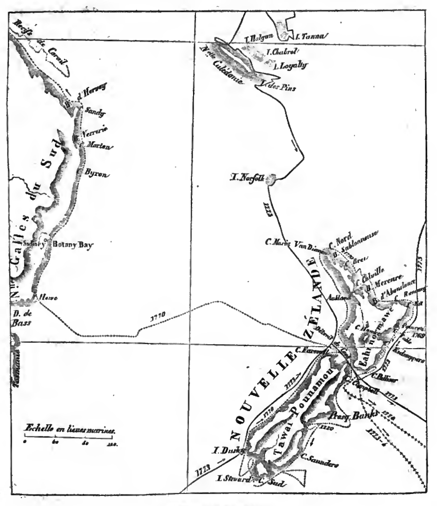
Ce premier voyage, terminé le 12 juin 1770, excita à la fois une vive admiration et des discussions

([1]) « Le commerce du charbon, en Angleterre, se traitant sur une côte extrêmement dangereuse, et demandant aux marins une vigilance incessante, est par cela même une excellente école de marine pratique. » (W. Desborough-Cooley.)

([2]) Ohiteroa, ou île Rouroutou, située par 23 degrés de latitude sud et 93 degrés de longitude ouest; elle fait partie du groupe de Toubouai, au sud de Taïti. Les îles de ce groupe sont : Toubouai, Ohiteroa, Rimetara, Vavitou ou Raivavaï, Rontoui, et peut-être l'île de Broughton. Le capitaine Paulding a visité Toubouai en 1826.

([3]) Voy. les relations de QUEIROS et de MENDANA

très-animées. Les géographes ne pouvaient pas renoncer aisément à l'idée de l'existence d'un continent austral. Cook lui-même désirait compléter ses découvertes, et le gouvernement n'hésita pas à lui confier la direction d'une expédition nouvelle. Il partit le 13 juillet 1772 avec deux navires, *la Résolution* et



Fragment de la carte itinéraire de Cook.

l'Aventure. Il avait eu le malheur de voir mourir, entre Java et le cap de Bonne-Espérance, l'astronome Green. Il fut accompagné cette fois de deux astronomes, MM. Wales et Bayley, de deux naturalistes, M. Reinhold Forster et son fils, et d'un dessinateur habile, M. Hodges.

Dans cette deuxième exploration, Cook parvint jusqu'au delà du 65e degré de latitude sud sans rencontrer aucune terre ; de toutes parts, il n'aperçut que des glaces. Il retourna à la Nouvelle-Zélande et y jeta l'ancre dans la baie Sombre (Dusky-Bay). Il se rendit ensuite aux îles de la Société et à celles

de l'archipel Dangereux, aborda encore à la Nouvelle-Zélande, et, voulant mener à fin son exploration des mers antarctiques, s'avança jusqu'au 71e degré de latitude sud, où il fut arrêté par des bancs immenses de glace. A son retour, il aborda à l'île de Pâques ([1]), visita les Marquises de Mendana ([2]), revit les îles de la Société, retrouva l'archipel de Queiros, qu'il appela les Nouvelles-Hébrides, découvrit ensuite la Nouvelle-Calédonie et l'île de Norfolk. Après une troisième visite à la Nouvelle-Zélande, il revint en Europe par le cap Horn.

Enfin, dans l'année 1776, lorsqu'il semblait qu'il fût temps pour Cook, élevé au grade de post-capitaine, et richement pensionné, de se livrer au repos, on le vit reprendre la mer une troisième fois avec les navires *la Résolution* et *la Découverte*, pour chercher le passage du nord par le détroit de Behring; il s'était adjoint le savant Anderson comme naturaliste, William Bayley comme astronome, et Webber comme artiste. Il partit de Plymouth le 12 juillet, s'arrêta à la terre de Van-Diémen, à la Nouvelle-Zélande, rencontra quelques petites îles (Mangeea, Wateoo, etc.), revit les îles des Amis, découvrit les îles Sandwich; puis, s'élevant vers le nord, pénétra dans le détroit de Nootka, qu'aucun Européen n'avait encore visité, dans celui du prince Guillaume, atteignit le cap du Prince-de-Galles, St-Laurence-Bay, la côte des Tshuktzki, et avança jusqu'au 70° 44′ de latitude nord et au 198e degré de longitude. Après avoir observé la pointe extrême de l'Amérique septentrionale (*Icy-cap*, cap de Glace), puis le cap Nord, sur la côte d'Asie, au 68° 56′ de latitude et au 180° 51′ de longitude, il dut renoncer, pour cette saison, à chercher plus avant le passage dans l'Atlantique; alors il revint à l'archipel des îles Sandwich, où il trouva la mort, sur la côte d'Owhyhée ou Haouaï, dans des circonstances que nous rappellerons.

Dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire le récit entier de ces trois voyages célèbres, traduits dans toutes les langues, il nous a paru qu'il y aurait du moins utilité à extraire quelques-uns des passages qui se rapportent à trois des découvertes les plus considérables de Cook : celles de la Nouvelle-Zélande, des Nouvelles-Galles du Sud et de la Nouvelle-Calédonie ([3]).

NOUVELLE-ZÉLANDE ([4]).

Passage d'Oteroah à la Nouvelle-Zélande. — Incidents qui survinrent lorsqu'on fut débarqué, et tandis que le vaisseau mouillait dans la baie de Pauvreté.

Nous mîmes à la voile d'Oteroah ([5]) le 15 août 1769, et le vendredi 25, nous célébrâmes l'anniversaire de notre départ de l'Angleterre, en tirant un fromage de Chester d'un tiroir où il avait été soigneuse-

([1]) Découverte en 1772 par l'amiral hollandais Roggeween, qui la nomma *Paassen* (Pâques), et explorée avec soin par la Pérouse, comme on le verra plus loin, dans la relation de ce voyageur.

([2]) Voy. plus haut les relations de MENDANA et de QUEIROS.

([3]) Voy., à la *Bibliographie*, une note relative à la rédaction originale des trois Voyages et aux dessins.

([4]) La Nouvelle-Zélande est composée de deux îles, l'une septentrionale, nommée par Cook *Eaheino-Mauwe*, mais qui doit être écrit *E-ika-na-mauwi* (Poisson de *Mauwi*, le premier homme créé); l'autre méridionale, nommée *Tavaï-Pouna-Mou*, c'est-à-dire, «la Baleine qui produit le jade vert.» On évalua à quatre cents lieues la longueur des deux îles réunies, et à vingt-cinq ou trente lieues leur largeur moyenne. On compte aujourd'hui environ deux cent mille habitants dans la première île, et cinquante mille dans la seconde, qui est beaucoup moins fertile.

Découverte par Tasman, en 1642, retrouvée en 1769 par Cook, et presque en même temps par Surville, elle a été, depuis, explorée, en 1772, par le capitaine Marion du Frêne, que les Nouveaux-Zélandais dévorèrent avec seize autres Français; en 1773 et en 1777, de nouveau par Cook; en 1791, par Vancouver; en 1793, par d'Entrecasteaux; plus tard, par Hansen et Dalrymple, capitaines marchands; en 1805, par Savage, et par Baden, Richardson, Moody, etc. Parmi les plus récents explorateurs de la Nouvelle-Zélande, nous citerons: en 1816, Thompson; en 1817, Liddiard Nicholas (habitant de la Nouvelle-Galles du Sud); en 1819, Marsden; en 1820, Richard Cruise; en 1824, le capitaine Duperrey; en 1827, le capitaine Dillon, Dumont d'Urville et Earle; en 1828, John James; en 1831, le capitaine la Place.

([5]) Voy. la note 2 de la p. 352.

ment renfermé pour cette occasion, et en même temps nous mîmes en perce un tonneau de bière forte, qui se trouva excellente.

Le 29, un des matelots s'enivra au point qu'il en mourut le lendemain au matin; nous apprîmes que le *bosseman*, dont il était l'aide, lui avait donné par pure complaisance une partie d'une bouteille de rhum.

Le 30, nous vîmes la comète; à une heure du matin, elle était un peu au-dessus de l'horizon, dans la partie orientale du ciel. Tupia [1], qui observa aussi la comète, s'écria sur-le-champ qu'aussitôt qu'elle serait aperçue par les habitants de Bolabola, ils iraient tuer ceux d'Ulietea [2], lesquels s'enfuiraient avec précipitation dans les montagnes.

Le 1er septembre, étant par 40° 22′ de latitude sud, et 174° 29′ de longitude ouest, ne voyant aucune apparence de terre, et ayant de grosses lames de l'ouest avec des coups de vent très-forts, je virai de bord et portai de nouveau au nord, dans la crainte que nos voiles et nos agrès ne reçussent quelque dommage qui nous empêchât de poursuivre notre voyage.

Le lendemain, les coups de vent étant toujours forts dans la partie de l'ouest, je mis en panne, portant le cap au nord; mais le 3 au matin, le vent devenant plus modéré, nous étendîmes la grande voile, mîmes celle du perroquet, et boulinâmes à l'ouest.

Le 24, étant par 33° 18′ de latitude, et 172° 51′ de longitude, nous vîmes quelques herbes marines et une pièce de bois couverte de bernacles.

Le 27, nous vîmes un veau marin endormi sur l'eau, et plusieurs paquets d'herbes marines; le lendemain, nous aperçûmes encore une plus grande quantité d'herbes marines, et, le 29, nous vîmes un oiseau que nous jugeâmes être un oiseau de terre, et qui ressemblait un peu à une bécassine; mais il avait le bec court.

Le 1er octobre, nous vîmes une quantité innombrable d'oiseaux, et un autre veau marin dormant au-dessus de l'eau. C'est une opinion générale que les veaux marins ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, et ne se voient que dans les lieux où la sonde trouve fond; mais ceux que nous vîmes dans ces mers prouvent le contraire; il est vrai cependant que les herbes marines étaient une indication sûre que la terre n'était pas éloignée. Nous vîmes encore plus de goëmons, et un autre morceau de bois couvert de bernacles. Le lendemain, nous aperçûmes deux autres veaux marins, et un oiseau brun à peu près aussi gros qu'un corbeau, et ayant sous l'aile quelques plumes blanches. M. Gore nous dit que cette espèce d'oiseau était très-nombreuse dans le voisinage des îles Falkland, et nos gens lui donnèrent le nom de *poule du port Egmont*.

Le 5, nous crûmes voir changer la couleur de l'eau; mais nous ne trouvâmes point de fond à 180 brasses de sonde.

Le lendemain, 6 octobre, nous vîmes terre de la grande hune à l'ouest quart nord-ouest. Nous y courûmes sur-le-champ; vers le soir, on pouvait reconnaître du tillac cette terre, qui paraissait considérable [3]. A minuit, je mis en panne.

Le 7, nous eûmes un calme, et nous ne pûmes approcher de terre que lentement. L'après-midi, il s'éleva une petite brise lorsque nous en étions encore à sept ou huit lieues. Cette terre nous parut plus grande à mesure que nous la vîmes plus distinctement; elle avait quatre ou cinq lignes de collines s'élevant l'une au-dessus de l'autre, et par-dessus une chaîne de montagnes qui nous parurent d'une énorme grandeur. Cette découverte donna lieu à beaucoup de conjectures; mais l'opinion générale était que nous avions trouvé ce qu'on a appelé *Terra australis incognito* [4].

Vers les cinq heures, nous vîmes l'ouverture d'une baie qui nous parut s'enfoncer assez loin dans l'intérieur; nous y portâmes sur-le-champ. Nous aperçûmes aussi de la fumée qui s'élevait de différentes

[1] Ancien ministre d'une reine de Taïti. Il avait demandé à suivre les Anglais dans leur voyage.

[2] Iles faisant partie de l'archipel de la Société. (Voy. la relation de Bougainville.)

[3] C'était la Nouvelle-Zélande (côte orientale de l'île septentrionale). Le 12 décembre de la même année, notre compatriote Surville reconnut cette terre par la latitude australe de 35° 37′. Le 17, il jeta l'ancre dans une baie qu'il nomma *baie de Lauriston*.

Dès l'année 1642 (13 décembre), Tasman était entré dans le détroit qui sépare les deux îles.

[4] Voy. les relations de Queiros et de Mendaña.

parties de la côte. La nuit étant venue, nous lonvoyâmes jusqu'à la pointe du jour du lendemain, où nous nous trouvâmes sous le vent de la baie, le vent étant au nord. Nous remarquâmes alors que les collines étaient couvertes de bois, et qu'il y avait dans les vallées de très-gros arbres. A midi, nous voulûmes entrer dans la baie par la pointe qui est au sud-est; mais, n'ayant pas pu la doubler, nous virâmes de bord et reprîmes le large. Nous aperçûmes plusieurs pirogues qui se tenaient en travers de la baie, et qui bientôt gagnèrent le rivage, sans paraître faire aucune attention au vaisseau. Nous découvrîmes aussi quelques maisons, petites, mais propres; et, près d'une de ces maisons, un grand nombre d'habitants rassemblés, qui étaient assis sur la grève, et qui étaient, à ce que nous crûmes, les mêmes que nous avions vus dans les pirogues. Sur une petite péninsule située à la pointe nord-est, nous aperçûmes distinctement une palissade haute et régulière, qui entourait tout le sommet d'une colline, et qui fut aussi le sujet de beaucoup de raisonnements et de spéculations : les uns jugeaient que c'était un parc de daims, et les autres, un enclos pour des bœufs et des moutons ([1]).

Vers les quatre heures après midi, nous jetâmes l'ancre sur le côté nord-ouest de la baie, au-devant de l'entrée d'une petite rivière, et à environ une demi-lieue de la côte, ayant 10 brasses d'eau sur un bon fond de sable. Les côtés de la baie sont formés de roches blanches fort hautes. Le milieu est une terre brune, avec des collines s'élevant par degrés les unes derrière les autres, et se terminant à la chaîne de montagnes dont nous avons parlé, et qui paraissaient être fort avancées dans l'intérieur ([2]).

Le soir, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, dans la pinasse et l'esquif, montés par un détachement de l'équipage. Nous débarquâmes en face du vaisseau, sur le coté oriental de la rivière, qui avait en cet endroit environ quarante verges de large; mais comme j'aperçus, sur la rive occidentale, plusieurs habitants à qui je voulais parler, et la rivière n'étant pas guéable, nous la passâmes dans l'esquif, en laissant la pinasse à l'entrée. Lorsque nous approchâmes de l'endroit où les naturels du pays étaient assemblés, ils s'enfuirent tous; cela ne nous empêcha pas de descendre à terre, et, après avoir laissé l'esquif à la garde de quatre mousses, nous marchâmes vers des huttes qui étaient à environ deux ou trois cents verges du bord de la rivière. Dès que nous fûmes à quelque distance du bateau, quatre hommes armés de longues lances sortirent des bois et coururent vers l'esquif, qu'ils auraient certainement enlevé, si ceux de nos gens qui étaient restés dans la pinasse ne les eussent découverts et n'eussent crié aux mousses de se laisser aller au courant, ce que ceux-ci firent sur-le-champ; mais, comme ils étaient poursuivis de près par leurs quatre ennemis, le maître de la pinasse, qui avait l'inspection des bateaux, tira un coup de fusil par-dessus la tête de ces Indiens, qui s'arrêtèrent alors en regardant autour d'eux; mais, dans quelques minutes, ils recommencèrent leur poursuite, en agitant leurs lances d'une manière menaçante. Le maître de la pinasse tira un second coup de fusil sur leurs têtes; mais, loin d'en être effrayés, l'un d'eux leva sa pique pour la lancer sur le bateau; alors un troisième coup de fusil l'étendit mort sur la place. Ses trois compagnons, en le voyant tomber, restèrent quelques minutes sans mouvement, comme s'ils eussent été pétrifiés; ils reprirent bientôt leurs sens, et se mirent à retourner sur leurs pas, en traînant avec eux le corps de leur camarade; mais ils furent obligés de l'abandonner bientôt après, afin de ne pas ralentir leur fuite.

Au bruit du premier coup de fusil, nous nous rassemblâmes, car nous nous étions un peu écartés les uns des autres. Nous marchâmes vers le bateau, et, traversant la rivière, nous vîmes bientôt l'Indien étendu mort sur la terre. En examinant le corps, nous trouvâmes que la balle lui avait percé le cœur. C'était un homme d'une stature moyenne; il avait le teint brun sans être trop foncé, et un des côtés de son visage était peint en lignes spirales très-régulièrement dessinées. Il était vêtu d'une belle étoffe, fabriquée d'une matière qui nous était inconnue, et arrangée exactement comme la figure qu'on trouve dans la relation du *Voyage d'Abel Tasman* ([3]). Ses cheveux étaient aussi noués sur le sommet de la tête,

([1]) C'était un *i-pah*. (Voy. plus loin.)

([2]) *Narrative of a voyage to New-Zealand.*

« Peu d'îles offrent un aspect aussi morcelé, aussi déchiqueté que celles de la Nouvelle-Zélande. Leurs bords ne sont qu'une suite de lanières étroites, coupées par des baies profondes, par d'innombrables îlots ou par des rivières qui se divisent à l'infini. Des montagnes élevées, mais ne tenant à aucune chaîne, saillent çà et là, et paraissent d'origine ignée; elles sont formées de basalte et de laves. » (Lesson, *Voyage autour du monde sur la Coquille.*)

([3]) Dessinée par Valentin, t. III, seconde partie, p. 50.

mais sans aucun ornement de plumes. Nous prîmes le parti de retourner sur-le-champ au vaisseau, d'où nous entendîmes les habitants, qui étaient revenus sur le rivage, parler avec beaucoup de chaleur et de force, vraisemblablement de ce qui venait de se passer et de ce qu'il y avait à faire.

Le 9, au matin, nous vîmes plusieurs Indiens dans le même endroit où ils s'étaient rassemblés la veille ; quelques-uns marchaient fort vite vers le lieu où nous avions débarqué ; la plupart étaient sans armes, mais trois ou quatre portaient à la main de longues piques. Comme je désirais d'établir un commerce avec eux, je fis équiper trois bateaux montés par des soldats de marine et des matelots. J'y montai avec MM. Banks, Solander, et avec Tupia ; nous nous avançâmes vers la côte ; environ cinquante Indiens paraissaient attendre que nous descendissions ; ils étaient assis sur le bord opposé de la rivière, ce qui



Homme et femme de la Nouvelle-Zélande. — D'après Cook.

nous parut un signe de crainte. Je débarquai d'abord, accompagné seulement de MM. Banks, Solander et Tupia, et nous marchâmes vers les Indiens. Dès que nous eûmes fait quelques pas, ils se levèrent tous avec vivacité, ayant chacun pour arme, ou une longue pique, ou un instrument de talc vert très-bien poli, d'environ un pied de long, et assez épais pour peser quatre ou cinq livres. Tupia leur parla dans la langue d'Otaïti, mais ils ne lui répondirent qu'en agitant leurs armes et en nous faisant signe de nous éloigner. Nous tirâmes alors un coup de fusil à quelque distance d'eux ; la balle tomba dans la rivière, qui était encore entre nous. Ils s'en aperçurent et cessèrent leurs menaces ; mais la prudence nous engagea à nous retirer jusqu'à ce que les soldats de marine fussent débarqués, ce qui se fit sur-le-champ. Ils marchèrent, ayant à leur tête un drapeau déployé, jusqu'à environ cinquante verges de la rivière. Après les avoir rangés en bataille, je m'avançai de nouveau vers les Indiens, accompagné de MM. Banks, Solander, Green et Monkhouse, et de Tupia. Celui-ci leur parla de nouveau, et nous vîmes avec grand plaisir qu'il se faisait entendre parfaitement. Ces peuples et lui parlaient deux dialectes de la même langue. Il leur dit que nous désirions de l'eau et des provisions, et que nous leur donnerions en échange du fer, dont il leur expliqua l'usage du mieux qu'il put. Ils répondirent qu'ils voulaient bien trafiquer avec nous, et que nous n'avions qu'à venir auprès d'eux. Nous y consentîmes, à condition qu'ils mettraient bas leurs armes ; mais c'est à quoi on ne put jamais les déterminer.

Pendant cette conversation, Tupia nous avertit d'être sur nos gardes, parce qu'ils n'étaient pas nos amis. Nous les pressâmes à notre tour de venir auprès de nous ; à la fin, un d'eux se déshabilla et traversa la rivière à la nage, sans armes. Il fut suivi presque sur-le-champ par deux autres, et bientôt

après par la plus grande partie du reste, au nombre de vingt ou trente hommes; mais ceux-ci prirent leurs armes avec eux. Nous leur fîmes à tous des présents de fer et de verroterie; ils ne parurent pas en faire beaucoup de cas, particulièrement du fer, dont ils ne concevaient aucunement l'utilité; de sorte que nous n'eûmes en retour que quelques plumes. Ils nous offrirent, à la vérité, d'échanger leurs armes contre les nôtres, et, lorsqu'ils virent que nous nous y refusions, ils firent plusieurs tentatives pour arracher nos fusils de nos mains. Dès qu'ils s'étaient avancés vers nous, Tupia nous avait répété qu'ils n'étaient pas nos amis, et nous avait recommandé plus positivement de nous tenir sur nos gardes: aussi leurs tentatives pour nous enlever nos armes furent sans succès, et nous leur fîmes entendre par Tupia que nous serions obligés de les tuer s'ils se portaient encore à quelques violences. Cependant, au bout de quelques minutes, M. Green s'étant retourné sans précaution, un Indien lui arracha son coutelas et se retira à une petite distance, et se mit à l'agiter autour de sa tête avec des cris de triomphe. Les autres commencèrent alors à montrer beaucoup d'insolence, et nous vîmes en même temps une nouvelle troupe qui venait les joindre du bord opposé de la rivière. Nous jugeâmes alors nécessaire de réprimer leur audace: M. Banks tira sur celui qui avait pris le coutelas un coup de fusil chargé de petit plomb, à la distance d'environ quinze verges. Le coup lui fit d'abord suspendre son cri; mais au lieu de rendre le coutelas, il continua de l'agiter au-dessus de sa tête, et en même temps il se retira lentement à une plus grande distance. Alors M. Monkhouse lui tira un coup de fusil chargé à balle qui le fit tomber sur-le-champ.

Le corps principal des Indiens, qui s'était retiré vers un rocher situé au milieu de la rivière lorsque nous tirâmes le premier coup de fusil, se rapprocha en entendant le second. Des Indiens qui étaient près de celui qui venait d'être tué coururent vers le corps mort; l'un se saisit de l'arc de talc vert [1], l'autre voulut prendre le coutelas, et M. Monkhouse n'eut que le temps de le prévenir. Comme tous ceux qui s'étaient retirés sur le rocher marchaient alors vers nous, nous tirâmes trois coups de fusil chargés seulement à petit plomb, qui les déterminèrent à regagner l'autre bord à la nage; et nous nous aperçûmes, lorsqu'ils furent à terre, que deux ou trois d'entre eux étaient blessés. Ils se retirèrent lentement en remontant le pays, et nous nous rembarquâmes dans nos bateaux.

Après nous être assurés, par une fâcheuse expérience, qu'il n'y avait rien à faire avec les Indiens que nous avions vus en cet endroit, ayant trouvé d'ailleurs que l'eau de la rivière était salée, je pris le parti de ranger le fond de la baie avec les bateaux, pour chercher de l'eau douce et pour tâcher de surprendre quelques-uns des habitants, dans l'espérance de gagner leur amitié à force de présents et de bons traitements, et d'établir par leur médiation une correspondance amicale avec leurs compagnons.

Malheureusement, je ne trouvai aucun endroit où je pusse débarquer, une houle forte et dangereuse battant partout sur la côte; mais j'aperçus deux pirogues venant du large, dont l'une avait une voile et l'autre allait à rames. Je crus avoir trouvé une occasion favorable pour me rendre maître de quelques-uns de ces Indiens sans leur faire de mal, attendu que ceux qui étaient dans la pirogue étaient probablement des pêcheurs sans armes, et que j'avais trois bateaux remplis de monde. Je disposai les bateaux de la manière la plus propre à intercepter les pirogues dans leur route vers la côte; mais les Indiens qui allaient à rames nous aperçurent bientôt, et se mirent à ramer de toutes leurs forces vers la côte la plus prochaine; de sorte qu'ils nous échappèrent. L'autre pirogue vint avec sa voile jusqu'au milieu de nous, sans distinguer qui nous étions; mais, au moment où nous fûmes reconnus, les Indiens plièrent leur voile et prirent leurs rames, dont ils se servirent avec tant d'adresse et d'agilité qu'ils dépassèrent bientôt le bateau qui voulait les couper. Comme ils étaient cependant à la portée de la voix, Tupia leur cria de s'approcher, et leur promit que nous ne leur ferions aucun mal; mais ils avaient plus de confiance dans leurs rames que dans nos promesses, et ils continuèrent de s'éloigner de nous aussi vite qu'ils le purent. Je fis tirer alors un coup de fusil par-dessus leurs têtes, et je crus que c'était l'expédient le moins fâcheux pour venir à bout de mon dessein, espérant que la crainte les forcerait à se rendre ou à sauter dans l'eau. Au bruit du coup de fusil, ils cessèrent en effet de ramer; ils étaient au nombre de sept, et tous les sept commencèrent à se déshabiller; nous ne doutâmes pas qu'ils ne fussent disposés à se jeter à la mer; mais il en arriva tout autrement. Ils prirent sur-le-champ la résolution, non de fuir,

[1] Non pas un arc; c'est une arme que ne connaissent pas les Nouveaux-Zélandais. C'était un patou-patou ou une toki.

mais de combattre, et, lorsque notre bateau s'approcha, il commencèrent l'attaque à coups de rames, de pierres et d'autres armes offensives qu'ils avaient dans leurs pirogues, et dont ils se servaient avec tant de vigueur que nous fûmes obligés de faire feu sur eux pour nous défendre. Malheureusement, il y en eut quatre de tués; les autres, qui étaient de jeunes garçons dont le plus âgé avait environ dix-neuf ans, et le plus jeune à peu près onze, sautèrent aussitôt dans la mer. Le plus âgé nageait avec beaucoup de vigueur, et résista avec beaucoup de courage et de force à tous les efforts qu'on fit pour le prendre; il fut cependant obligé de céder enfin à la supériorité, et les autres se laissèrent prendre avec plus de facilité.

Je ne peux pas me dissimuler que toutes les âmes humaines et sensibles me blâmeront d'avoir fait tirer sur ces malheureux Indiens, et il me serait impossible de ne pas blâmer moi-même une telle violence, si je l'examinais de sang-froid. Sans doute ils ne méritaient pas la mort pour avoir refusé de se fier à mes promesses et de venir à mon bord, quand même ils n'y eussent vu aucun danger; mais la nature de ma commission m'obligeait à prendre connaissance de leur pays, et je ne pouvais le faire qu'en y pénétrant à force ouverte, ou en obtenant la confiance et la bonne volonté des habitants. J'avais déjà tenté, sans succès, la voie des présents; le désir d'éviter de nouvelles hostilités m'avait fait entreprendre d'en avoir quelques-uns à mon bord, comme l'unique moyen de les convaincre que, loin de vouloir leur faire aucun mal, nous étions disposés à leur être utiles. Jusque-là, mes intentions n'avaient certainement rien de criminel; il est vrai que dans le combat, auquel je ne m'étais point attendu, notre victoire eût pu être également complète sans ôter la vie à quatre de ces Indiens; mais il faut considérer que, dans une semblable situation, quand l'ordre de faire feu a été donné, on n'est plus le maître d'en prescrire ni d'en modérer les effets (1).

Dès que les trois jeunes Indiens que nous avions tirés de l'eau furent dans le bateau, ils se jetèrent par terre, s'attendant sans doute à être mis à mort sur-le-champ; nous nous hâtâmes de les rassurer autant qu'il nous fut possible; nous leur fournîmes des habits, et leur donnâmes les témoignages de bonne volonté les plus propres à dissiper leurs craintes et à gagner leur confiance. Ceux qui connaissent la nature humaine ne seront pas étonnés que la douleur que devaient ressentir ces jeunes sauvages de la perte de leurs parents, qui venaient de périr sous leurs yeux, ait fait place tout à coup à la joie extrême qu'ils éprouvèrent en se voyant délivrés des terreurs d'une mort qu'ils croyaient certaine, et traités avec bonté par ces mêmes hommes qu'ils regardaient comme leurs bourreaux; leur joie se peignit avec la plus grande expression sur leurs visages et dans tous leurs mouvements. Avant même que nous eussions gagné le vaisseau, leurs soupçons et leurs craintes étaient entièrement dissipés; non-seulement ils paraissaient déjà accoutumés à leur situation, ils étaient même fort gais; et lorsqu'on leur offrit du pain, ils le mangèrent avec un appétit vorace. Ils firent plusieurs questions avec beaucoup de curiosité, et répondirent volontiers aux nôtres; quand notre dîner fut servi, ils montrèrent le désir de goûter de tout ce qu'ils voyaient; le porc salé fut, de tous les mets que nous avions sur la table, celui qui leur parut le plus agréable. Après le soleil couché, ils firent un autre repas avec le même plaisir; chacun d'eux mangea une grande quantité de pain et but plus d'une quarte d'eau. Le soir, on leur dressa des lits, et ils allèrent se coucher, très-satisfaits en apparence de leur état. Cependant, l'agitation de leurs esprits s'étant un peu calmée pendant la nuit et ayant fait place à la réflexion, on les entendit soupirer souvent et très-haut. Tupia, qui était près d'eux pour les observer, se leva, et sut si bien les consoler et les encourager qu'il leur rendit non-seulement la tranquillité, mais même la gaieté, au point qu'ils se mirent à chanter une chanson avec un goût qui nous surprit; l'air en était lent et grave, comme ceux de nos psaumes, et contenait plusieurs semi-tons.

Ces jeunes Indiens avaient une physionomie pleine d'intelligence et d'expression; le second, qui paraissait avoir environ quinze ans, avait un air si ouvert et des manières si aisées qu'il était impossible

(1) Ce soin de s'excuser, ces regrets sincères, font grand honneur au caractère de Cook et au dix-huitième siècle lui-même. Les justes scrupules que le célèbre navigateur confesse étaient presque inconnus aux siècles précédents; nous n'oserions pas dire que, de nos jours, on les éprouve au même degré. Les doctrines philosophiques sur l'égalité des hommes, sur l'unité de la grande famille humaine, sur le danger de trop mettre en oubli les lois naturelles, avaient conduit à cette sensibilité dont l'on trouve l'expression dans tous les écrits du temps.

de n'en être pas frappé. Nous apprîmes que les deux plus âgés étaient *Eaahourange* et *Koikerange*, et que le plus jeune s'appelait *Maragovete*.

En retournant au vaisseau, après avoir pris ces jeunes gens dans le bateau, nous trouvâmes un très-gros morceau de pierre ponce qui flottait sur l'eau ; indication certaine qu'il y a ou qu'il y a eu un volcan dans le voisinage.

Le 10 au matin, nos prisonniers nous parurent très-joyeux et firent encore un énorme repas, après quoi nous les habillâmes et les parâmes de bracelets et de colliers à leur manière. Je fis mettre ensuite dehors le bateau, et on leur dit que nous allions les mener à terre : cette nouvelle leur causa un transport de joie ; mais lorsqu'ils s'aperçurent que nous dirigions notre route vers l'endroit où nous avions débarqué d'abord, près de la rivière, leur physionomie s'obscurcit sur-le-champ, et ils nous prièrent avec les plus grandes instances de ne pas les descendre en cet endroit, parce que c'était, nous dirent-ils, l'habitation de leurs ennemis, qui les tueraient et les mangeraient. Ce contre-temps m'embarrassa beaucoup ; j'avais espéré que le retour et les récits de ces jeunes Indiens nous procureraient un accueil favorable de la part de leurs compagnons. J'avais déjà envoyé à terre un officier avec les soldats de marine et un certain nombre de matelots pour couper du bois, et j'étais déterminé à débarquer près du même endroit. Mon intention n'était pas d'abandonner les jeunes Indiens sur la côte, s'ils avaient envie de rester avec nous; mais d'envoyer le soir au bateau avec eux vers cette partie de la baie qu'ils nous montraient comme étant leur habitation.

M. Banks, le docteur Solander et Tupia étaient avec moi ; lorsque nous eûmes débarqué et traversé la rivière, nos Indiens montrèrent d'abord de la répugnance à nous quitter; mais, changeant tout à coup de sentiment, ils prirent enfin congé de nous, non sans avoir l'air de faire quelques efforts et sans répandre des larmes. Lorsqu'ils furent partis, nous marchâmes le long d'un marais, dans le dessein de tuer quelques canards, dont il y avait un nombre prodigieux ; quatre soldats de marine étaient en face de nous, sur une élévation qui dominait le pays. Lorsque nous eûmes fait environ un mille, nos soldats nous appelèrent et nous dirent qu'ils apercevaient un corps considérable d'Indiens marchant à grands pas vers nous. A cette nouvelle, nous nous rassemblâmes et prîmes le parti de regagner les bateaux le plus vite que nous pourrions. A peine nous étions-nous mis en marche, que les trois jeunes Indiens sortirent brusquement de quelques broussailles où ils s'étaient cachés, et vinrent réclamer notre protection : nous les reçûmes volontiers, et nous marchâmes en diligence vers nos bateaux.

Les Indiens étaient partagés en deux corps : l'un marchait le long de la hauteur que nos soldats de marine avaient quittée ; l'autre tournait le marais, de manière que nous ne pouvions pas l'apercevoir. Lorsqu'ils virent que nous nous étions formés en un seul corps, ils ralentirent leur marche, mais en nous suivant toujours d'un assez bon pas ; ce fut une circonstance aussi heureuse pour nous que pour eux ; car, lorsque nous fûmes arrivés sur le bord de la rivière, où nous espérions trouver les bateaux qui devaient nous transporter vers les coupeurs de bois, nous vîmes la pinasse à un mille au moins de sa station, parce qu'elle avait été ramasser un oiseau qu'un officier avait tué du rivage ; de sorte que le petit canot fut obligé de faire trois voyages pour nous transporter successivement de l'autre côté. Dès que nous fûmes tous rassemblés, les Indiens arrivèrent à l'autre bord, non en corps, comme nous nous y attendions, mais par pelotons de deux ou trois ; ils étaient tous armés, et, en très-peu de temps, ils se trouvèrent au nombre de deux cents. Comme nous ne pouvions espérer de faire aucune paix avec eux, puisque la crainte de notre mousqueterie ne leur en imposait pas, et que le vaisseau était trop loin pour atteindre au lieu où ils étaient avec le canon, nous aimâmes mieux nous rembarquer que de nous engager dans une nouvelle querelle, qui aurait coûté encore la vie à plusieurs de ces Indiens. Nous nous avançâmes donc au-devant de la pinasse, qui revenait alors vers nous ; un de nos jeunes Indiens se mit à crier tout à coup que son oncle était un de ceux qui marchaient vers nous, et qu'il désirait avoir une entrevue avec nous ; nous y consentîmes, et bientôt il s'établit une conférence entre ces Indiens et Tupia ; pendant ce temps-là, nos jeunes prisonniers leur montraient tous les présents que nous leur avions faits, comme des gages de notre libéralité et de nos bonnes dispositions ; mais ce fut en vain qu'ils s'invitèrent mutuellement à passer la rivière à la nage, aucun des Indiens ni des trois jeunes gens ne voulut s'y hasarder.

Le corps de celui qui avait été tué la veille était resté exposé sur le rivage ; nos jeunes Indiens, le

voyant assez près de nous, y allérent et le couvrirent de quelques-uns des vêtements que nous leur avions donnés; et bientôt après, un homme seul et désarmé, qui se trouva être l'oncle de *Maragovete*, vint à la nage de notre côté, tenant à la main une branche verte, que nous regardâmes comme un symbole de paix. Nous reçûmes ce rameau des mains de Tupia, à qui il le remit; nous lui fîmes plusieurs présents, nous l'invitâmes aussi à venir à bord du vaisseau; mais il le refusa, et nous nous éloignâmes. Nous croyions que son neveu et ses deux camarades resteraient avec lui; mais, à notre grande surprise, ils aimérent mieux nous accompagner.

Lorsque nous fûmes retirés, l'Indien alla cueillir une autre branche verte, et, la portant dans sa main, il s'approcha du corps mort, que les jeunes sauvages avaient couvert d'une partie de leurs vêtements, il marcha quelque temps autour de ce cadavre, en faisant différentes cérémonies, et finit par jeter près de lui la branche qu'il tenait; après quoi il retourna vers ses compagnons, qui étaient restés assis sur le sable, pour observer l'issue de sa négociation. Ils se rassemblèrent sur-le-champ autour de lui, et restèrent attroupés pendant plus d'une heure, sans paraître faire aucune attention à nous. Nous étions plus curieux, et nous les observions du vaisseau avec nos lunettes; nous en vîmes quelques-uns traverser la rivière sur une espèce de radeau, et quatre d'entre eux emportèrent le corps, sur lequel on avait fait les cérémonies qu'on vient de décrire. Ils laissèrent l'autre cadavre dans l'endroit où il était.

Après dîner, je dis à Tupia de demander aux jeunes Indiens s'ils avaient encore quelque répugnance à descendre dans l'endroit où nous avions laissé l'oncle du plus jeune, l'enlèvement du corps mort nous paraissant une ratification de la paix; ils répondirent qu'ils y descendraient volontiers : on équipa un bateau; ils y sautèrent avec beaucoup d'empressement, et, lorsque le bateau fut à la côte, ils y débarquèrent sans hésiter. A peine eut-il repris la route du vaisseau, qu'ils revinrent vers les rochers en entrant dans l'eau, et prièrent instamment nos gens de les reprendre à bord; mais il y avait des ordres positifs de ne pas les recevoir.

Nous observions avec beaucoup d'attention ce qui se passait sur le rivage, et nous vîmes bientôt un Indien passer la rivière sur un autre radeau, et prendre nos trois prisonniers pour les mener à un endroit où quarante à cinquante des habitants étaient rassemblés; ceux-ci entourèrent les trois jeunes gens et restèrent dans la même place jusqu'au coucher du soleil. Enfin, quand nous les vîmes en mouvement, nous distinguâmes nettement nos trois prisonniers qui se séparèrent des autres, vinrent sur le rivage, et, après avoir agité leurs mains trois fois du côté du vaisseau, coururent avec vitesse rejoindre leurs compagnons. Ils marchèrent tous vers le canton que les jeunes Indiens nous avaient montré comme étant la résidence de leurs ennemis; mais nous eûmes lieu de croire qu'il ne leur arriverait aucun mal, attendu que nous les vîmes partir avec les habits que nous leur avions donnés.

Lorsqu'il fut nuit, nous entendîmes, comme de coutume, de grands cris sur le rivage, au fond de la baie; mais nous ne pûmes jamais deviner quel en était l'objet.

Description de la baie de Pauvreté. — Aspect du pays adjacent. — Traversée de là au cap Turnagain et à Tolaga. — Description du pays et de ses habitants. — Plusieurs incidents qui nous arrivèrent sur cette partie de la côte.

Le lendemain au matin, 11, nous levâmes l'ancre à six heures, et nous quittâmes ce canton misérable, que les naturels appellent *Taoneroa* ou Grand-Sable, et auquel je donnai le nom de *baie de Pauvreté*, parce que, de toutes les choses dont nous avions besoin, nous ne pûmes y trouver qu'un peu de bois. Cette baie est située au 38° 42' de latitude sud, et au 181° 36' de longitude ouest. Elle a la forme d'un fer à cheval, et on peut la reconnaître au moyen d'une île qui en est tout près, au-dessous de la pointe nord-est. Les deux pointes qui en forment l'entrée sont élevées, et de roches blanches et escarpées. La côte de la baie, un peu en dedans de son entrée, est une terre basse et sablonneuse; la surface du pays, à peu de distance par derrière, est agréablement coupée par des collines et des vallées, couvertes partout de bois et de verdure. Ce canton nous parut être bien peuplé, surtout dans les vallées qui sont au haut de la baie; la vue s'étendait fort loin, jusqu'à des montagnes d'une hauteur prodigieuse; et,

dans tout cet espace, nous aperçûmes chaque jour une grande quantité de fumée s'élever en nuages. J'appelai la pointe sud-ouest de la baie *cap du Jeune-Nick*, du nom de Nicolas Gouny, mousse, qui, le premier, découvrit cette terre.

Cook continua d'explorer la côte au sud-ouest. A sept lieues au sud de la baie de la Pauvreté, il rencontra un cap qu'il appela le *cap Table*, à cause de sa forme. Plus loin, il donna le nom d'*île Portland* à une petite île que les naturels appelaient *Teahowray*.

« En longeant la côte, nous vîmes sur l'île de Portland, ainsi que sur la côte de Nouvelle-Zélande, les naturels du pays rassemblés en grand nombre; nous distinguâmes aussi plusieurs terrains cultivés : quelques-uns semblaient avoir été fraîchement retournés et mis en filons, comme une terre labourée; d'autres étaient couverts de plantes à différents degrés de végétation. Nous aperçûmes en deux endroits,



Un I-pah, ou Monticule fortifié (¹). — D'après Cook.

sur le sommet des collines, des palissades élevées, semblables à celles que nous avions vues sur la péninsule, à la pointe nord-est de la baie de Pauvreté. Comme elles étaient rangées en ligne, sans enclore aucun espace, nous ne pûmes pas deviner leur usage, et nous supposâmes qu'elles pouvaient bien être l'ouvrage de la superstition. »

On découvrit plus tard que ces sortes de constructions au sommet des rochers ou des collines étaient de véritables fortifications. Voici comment Cook en décrit une qu'il vit le 10 novembre :

« Près de cet endroit, il y a une pointe élevée ou péninsule qui s'avance dans la rivière, et où l'on aperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah* ou *Heppah*. Le plus habile ingénieur de l'Europe n'aurait pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés que l'eau qui enferme ce fort de trois côtés le rend

(¹) *I-pah*, c'est-à-dire le fort. L'accès de ces forteresses est très-difficile. Les palissades sont formées de pieux massifs nommés *kuco-takepa*, pressés les uns contre les autres et percés de trous par lesquels les assiégés font passer des javelines longues de plus de vingt pieds. — Tous les villages sont bâtis sur des hauteurs. On n'entre dans les cabanes qu'en rampant.

entièrement inaccessible; et, du côté de terre, il est fortifié par un fossé et un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé, il y a vingt-deux pieds. Le fossé, en dehors, a quatorze pieds de profondeur et une largeur proportionnée. Toute la forteresse semblait avoir été construite avec beaucoup de jugement. Il y avait une rangée de piquets ou palissades sur le sommet du parapet et le long du bord du fossé, en dehors. Ces derniers avaient été enfoncés en terre à une très-grande profondeur, et ils étaient inclinés et s'avançaient en saillie vers le fossé. »

Le 16 octobre, des indigènes vinrent près du navire offrir du poisson. L'un d'eux s'empara tout à coup d'un petit domestique taïtien, nommé Tayeto, que Tupia avait emmené, et qui regardait du



Intérieur d'un I-pah. — D'après Cook.

bord du navire les échanges faits entre les Anglais et les naturels. Tayeto était déjà emporté au loin dans une pirogue, vers un cap; mais on lança un bateau qui, protégé par un coup de canon, le ramena sain et sauf. On appela ce cap *Kidnappers* (Voleur d'enfant). Dès que Tayeto fut revenu de sa frayeur, il apporta un poisson à Tupia, et il lui dit que c'était une offrande qu'il présentait à son Eatua ou Dieu, pour le remercier d'avoir échappé au danger qu'il venait de courir. Tupia fit l'éloge de sa piété, et lui ordonna de jeter le poisson dans la mer, ce qu'il fit.

Le 19, on dépassa un cap remarquable, que l'on nomma *Gable-end-Foreland* (promontoire du Bord du toit), parce que la roche blanche de la pointe ressemblait extrêmement au bord du toit d'une maison.

Le 21, MM. Banks et Solander visitèrent une baie située à deux lieues plus loin. Ils pénétrèrent à quelque distance sur la terre, et découvrirent quelque chose de la manière de vivre des naturels.

« Ils les trouvèrent quelquefois prenant leur repas, que l'approche des étrangers n'interrompait jamais. Leur nourriture à cette saison consistait en poisson, avec lequel ils mangent, au lieu de pain, la racine d'une espèce de fougère; ils grillent ces racines sur le feu, et ils les battent ensuite avec un bâton, jusqu'à ce que l'écorce et l'enveloppe extérieure tombent; ce qui reste est une substance molle, un

peu pâteuse, douce, et qui n'est point désagréable au goût; mais elle est mêlée d'une grande quantité de filasse et de fils très-désagréables. Quelques Indiens avalaient ces fibres, mais le plus grand nombre les recrachaient dans des paniers qu'ils avaient près d'eux, pour recevoir la partie mâchée qu'ils rejetaient. En d'autres temps, ils ont certainement des végétaux excellents en abondance; mais, excepté les chiens, qui sont d'une vilaine figure, nous n'avons point vu parmi eux d'animaux apprivoisés. M. Banks aperçut quelques-unes de leurs plantations où le terrain était aussi bien divisé et labouré que dans nos jardins les mieux soignés; il y reconnut des patates douces, des *eddas*, qui sont très-connus et fort estimés dans les Indes orientales et les îles d'Amérique, et quelques citrouilles; les patates douces étaient plantées sur de petites collines, quelques-unes disposées par planches, d'autres en quinconce, et toutes alignées avec la plus grande régularité. Les eddas avaient été placés sur un sol plat, mais aucun ne paraissait encore au-dessus de terre, et les citrouilles étaient placées dans des petits creux, à peu près comme en Angleterre. L'étendue de ces plantations variait depuis un acre jusqu'à dix; en les rassemblant toutes, il paraissait y avoir 150 à 200 acres de terrain cultivé dans toute la baie, quoique nous n'y ayons jamais vu cent Indiens. Chaque district était environné d'une haie composée ordinairement de roseaux, qui étaient entrelacés les uns si près des autres qu'une souris aurait à peine pu passer à travers.

» Les femmes se peignent le visage avec de l'ocre rouge et de l'huile, qui, étant ordinairement sur leurs joues et leur front dans un état d'humidité; se communique aisément à ceux qui jugent à propos de les embrasser; les nez de plusieurs de nos gens démontraient d'une manière évidente qu'elles n'avaient point d'aversion pour cette familiarité. Elles sont aussi coquettes que nos dames d'Europe les plus à la mode, et les jeunes filles aussi folâtres que des poulains qu'on n'a pas encore dressés; elles portaient toutes un jupon, au-dessous duquel il y avait une ceinture faite de tiges d'herbes bien parfumées, à laquelle était attachée une petite touffe de feuilles de quelque plante odoriférante. Les visages des hommes n'étaient pas peints aussi généralement; cependant nous en vîmes un dont tout le corps et même les vêtements avaient été frottés d'ocre sèche, et il en tenait toujours à la main un morceau, avec lequel il renouvelait à chaque instant cette parure, dans les endroits où il supposait qu'il y en manquait. Ils ne sont pas aussi propres sur leur personne que les Otaïtiens, parce que la froideur du climat ne leur permet pas de se baigner aussi souvent; mais nous avons remarqué qu'ils les surpassaient en un point dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'Indiens. Chaque maison ou hameau de trois ou quatre habitations avait des lieux privés, de sorte qu'on ne voyait point d'ordures sur la terre; les restes de leurs repas, la litière et les autres ordures, étaient aussi mis en tas de fumier régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais. Ils étaient alors plus avancés sur cet article de police qu'une des nations les plus considérables de l'Europe; car, d'après un témoignage digne de foi, je sais que, jusqu'en 1760, il n'y avait point de lieux privés à Madrid, la capitale de l'Espagne, quoique cette ville fût abondamment fournie d'eau (¹). »

On dépassa successivement une autre baie, nommée *Tolaga;* la pointe la plus orientale de toute la côte, que l'on appela *cap Est;* la baie de Tricks, le cap Runaway, l'île Blanche, l'île Mawtohora, le mont Edgecombe; et, le 10 novembre, on s'arrêta pour observer le passage de Mercure sur le disque du soleil, dans une baie située au 36° 47′ de latitude sud, et au 184° 4′ de longitude ouest.

Le 18, on eut à redouter une nouvelle attaque des indigènes. Deux pirogues s'approchèrent : elles portaient environ soixante Indiens, qui entonnèrent une chanson guerrière en s'excitant au combat.

« Tupia, sans que nous l'en priassions, alla sur la poupe, et se mit à leur faire des plaintes et des reproches; il leur dit que nous avions des armes qui les extermineraient dans un instant, et que nous serions forcés de les employer contre eux, s'ils osaient nous attaquer; pour toute réponse, ils agitèrent leurs armes et s'écrièrent dans leur langue : « Venez à terre, et nous vous tuerons tous. — Fort bien, » dit Tupia; mais pourquoi nous inquiéter, tandis que nous sommes en mer? Comme nous n'avons pas

(¹) Plusieurs villes de France ne sont pas plus avancées aujourd'hui, et il est étrange de compter parmi elles des ports de mer où, chaque été, affluent les Parisiens et de riches étrangers.

» envie de combattre, nous n'accepterons pas votre défi d'aller à terre, et vous n'avez aucune raison de » nous faire une querelle, puisque la mer ne vous appartient pas plus qu'au vaisseau. » Cette éloquence de Tupia, qui nous surprit d'autant plus que nous ne lui avions point indiqué les raisons qu'il employait, ne fit aucun effet sur nos ennemis, qui renouvelèrent bientôt leurs menaces; nous tirâmes alors, à travers une de leurs pirogues, un coup de fusil; cet argument fit plus d'impression, car ils virèrent de bord sur-le-champ et nous quittèrent. »

Le 20, on découvrit une rivière que l'on appela *la Tamise*, et qu'on ne remonta pas très-haut, les vents étant contraires; mais on s'assura qu'elle était bordée de palétuviers ainsi que d'autres arbrisseaux, et que plus loin il s'y trouvait, des deux côtés, d'immenses forêts. Certains troncs d'arbre avaient plus de vingt pieds de tour, et quatre-vingts en hauteur avant les branches.

Après avoir étudié la côte nord et dépassé le cap Nord, on navigua le long de la côte occidentale, et on arriva à un port excellent, que Cook nomma *le détroit de la Reine-Charlotte (Queen-Charlotte's saund)*. Il découvrit alors, du sommet d'une colline, que la Nouvelle-Zélande était divisée en deux îles. Il traversa le bras de mer que l'on a appelé *le détroit de Cook*, et fit le tour de l'île méridionale.

Cette exploration complète des côtes de la Nouvelle-Zélande détruisit la pensée que l'on était peut-être parvenu à ce continent austral imaginaire qu'Abel Tasman croyait avoir découvert en se trouvant près de ces îles, et qui préoccupait encore la plupart des imaginations.

Dans ses excursions sur les terres, Cook parvint à établir des relations amicales avec quelques indigènes, et à observer de plus près les mœurs et les produits naturels.

Description générale de la Nouvelle-Zélande. — Découverte, situation, climat et productions de cette île.

La Nouvelle-Zélande, dit Cook, fut découverte pour la première fois, le 13 décembre 1642, par Abel-Jansen Tasman, navigateur hollandais. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le 34e jusqu'au 43e degré de latitude; il entra dans le détroit qui partage les deux îles, et qui, dans la carte que j'ai tracée, est appelé *le détroit de Cook;* mais, ayant été attaqué par les naturels du pays, bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de *baie des Assassins*, il ne débarqua jamais à terre. Il appela ce pays *la terre des États*, en l'honneur des états généraux, et on le distingue communément aujourd'hui, dans les globes et les cartes, sous le nom de Nouvelle-Zélande. Toute cette contrée, si l'on excepte cette partie de la côte qu'aperçut Tasman sans quitter son vaisseau, étant restée entièrement inconnue depuis le temps de ce navigateur jusqu'au voyage de *l'Endeavour*, plusieurs auteurs ont supposé qu'elle faisait partie d'un continent méridional. Cependant on connaît à présent qu'elle est composée de deux grandes îles, séparées l'une de l'autre par un détroit ou passage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

Ces îles sont situées entre le 34e et le 48e degré de latitude sud, et entre le 181e et le 194e degré de longitude ouest.

La plus septentrionale de ces îles est appelée, par les naturels du pays, *Eaheinomauwe* (¹), et la plus méridionale, *Tovy* ou *Tavai-Poenammoo;* cependant, comme je l'ai dit plus haut, nous ne sommes pas sûrs si le nom de Tovy-Poenammoo comprend toute l'île méridionale, ou s'il n'en désigne qu'une partie.

Tovy-Poenammoo est, pour la plus grande partie, un pays montueux, et, selon toute apparence, stérile; nous n'avons découvert, sur toute l'île, d'autres habitants que les insulaires que nous vîmes dans le canal de la Reine-Charlotte et ceux qui s'avancèrent vers nous au-dessous des montagnes de neige, et nous n'avons aperçu d'autres traces de population que les feux qui furent vus à l'ouest du cap Saunders.

Eaheinomauwe a un aspect plus avantageux; le terrain, il est vrai, est rempli de collines et même de montagnes; mais les unes et les autres sont couvertes de bois, et chaque vallée a un ruisseau d'eau

(¹) Voy. la note 4 de la p. 354.

douce. Le sol de ces vallées, ainsi que des plaines, parmi lesquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois, est, en général, léger, mais fertile.

Excepté les chiens et les rats, il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays, du moins nous n'en avons pas vu d'autres, et les rats sont même en si petit nombre que plusieurs de nos gens n'en ont jamais aperçu un seul (¹). Les chiens vivent avec les hommes, qui les nourrissent uniquement pour les manger.



L'oiseau *Poe* ou *Toui*. — D'après Cook.

Il y a des veaux marins sur la côte, et nous avons découvert une fois un lion de mer; mais nous croyons qu'on en prend bien rarement; car, quoique nous ayons vu quelques naturels porter sur leur poitrine et estimer beaucoup des dents de ces poissons, travaillées en forme d'aiguilles de tête, nous n'en avons remarqué aucun qui fût revêtu de leur peau. On trouve aussi des baleines sur cette côte, mais les insulaires ne semblent pas avoir des instruments ou des secrets pour les prendre; cependant nous avons vu des *patou-patous* faits d'os de baleine, ou de quelque autre animal dont l'os avait exactement la même apparence.

Les espèces d'oiseaux qu'on trouve dans la Nouvelle-Zélande ne sont pas en grand nombre (²), et, si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y en a-t-il point qui soient exactement les mêmes que celles

(¹) Les animaux naturalisés ou indigènes sont peu nombreux. Le cochon, qui semble avoir été porté récemment à la Nouvelle-Zélande, s'est considérablement multiplié. Le rat est beaucoup plus petit que le nôtre, et les insulaires se régalent de sa chair, ainsi que de celle des chiens. Ce dernier animal est de grande taille, ayant de la physionomie du chien-loup, et communément noir et blanc; ses oreilles sont courtes et droites, et il n'aboie pas. Sa peau sert à faire des manteaux. Les missionnaires ont introduit des bœufs, des vaches, des chevaux et des moutons.

(²) Lesson dit, au contraire, qu'elles y sont très-nombreuses, et il cite : — l'oiseau bizarre nommé *kikikivi (l'Apteryx)*; le merle à cravate, que Cook appelle ailleurs *poe*, et qui est nommé *toui* par les indigènes; les colombes, surtout la colombe spadicée, dont le plumage est vert d'oie à reflets métalliques; de jolies perruches; le psittacus nestor, la caille, les moucherolles, les moineaux, les alouettes, les passereaux, le troupiale à barbillons, le sannio, le traquet à queue gazée; puis les oiseaux riverains ou de mer, etc.

Les naturels mettent en cage le *toui* et lui apprennent des rondeaux entiers.

d'Europe. Il est vrai qu'il y a des canards et des cormorans de plusieurs sortes, et qu'ils sont assez ressemblants avec ceux d'Europe pour être appelés du même nom par les personnes qui ne les ont pas examinés avec beaucoup d'attention. Il y a aussi des faucons, des chouettes et des cailles qui, à la première vue, diffèrent très-peu de ceux d'Europe, et plusieurs petits oiseaux dont le chant est beaucoup plus mélodieux qu'aucun de ceux que nous ayons jamais entendus.



Vue prise dans les bois, au bassin des Courants. — D'après l'Atlas de l'*Astrolabe* (Dumont d'Urville).

Si les animaux sont rares sur la terre, on en trouve, en revanche, une très-grande quantité dans la mer; toutes les criques fourmillent de poissons très-sains, et d'un goût aussi agréable que ceux d'Europe. Partout où le vaisseau mettait à l'ancre, et dans tous les endroits qu'un vent léger nous faisait dépasser, surtout au sud, nous pouvions, avec la ligne et l'hameçon, en pêcher assez pour en servir à tout l'équipage.

Parmi tous les arbres, les arbrisseaux et les plantes de ce pays, il n'y en a point qui porte de fruits, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une baie qui n'a ni douceur ni saveur, et que les enfants seuls prenaient la peine de recueillir [1]. On y trouve une plante dont les habitants se servent en place de chanvre et de lin, et qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans les autres pays. Il y a deux espèces de cette plante; les feuilles de toutes les deux ressemblent à celles des glaïeuls; mais les fleurs sont plus petites et les grappes en plus grand nombre; dans l'une elles sont jaunes, et dans l'autre d'un rouge foncé. L'habillement ordinaire des Nouveaux-Zélandais est composé des feuilles de ces plantes sans beaucoup de préparation; ils en fabriquent d'ailleurs leurs cordons, leurs lignes et leurs cordages, qui sont beaucoup plus forts que tous ceux qu'on fait avec du chanvre, et auxquels ils ne peuvent pas

(1) « Les formes végétales sont peu riches et variées; elles s'éloignent de la pompe et du luxe des plantes intertropicales. Quelques coteaux sont couverts d'arbres médiocres, à feuillage grisâtre et triste. L'intérieur renferme des bois très-propres aux constructions maritimes par leur dureté et leur grande taille. » (Lesson.)

Parmi les plantes énumérées par Lesson se trouvent : l'*Acrostichum furcatum*, fougère dont les racines sont comestibles; un prunier; le *korarou*; le lin *(Phormium)*.

être comparés. Ils tirent de la même plante, préparée d'une autre manière, de longues fibres minces, luisantes comme la soie et aussi blanches que la neige; ils manufacturent leurs plus belles étoffes avec



Le Lin *(Flax-plant)*. — D'après Cook.

ces fibres, qui sont aussi d'une force surprenante. Leurs filets, dont quelques-uns, comme je l'ai déjà remarqué, sont d'une grandeur énorme, sont formés de ces feuilles; tout le travail consiste à les couper en bandes de largeur convenable, qu'on noue ensemble.

Description des habitants de la Nouvelle-Zélande. — Habitations, vêtements, parures, aliments, cuisine et manière de vivre.

La taille des habitants de la Nouvelle-Zélande est, en général, égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs et voluptueux insulaires des mers du Sud; ils sont extraordinairement alertes et vigoureux, et on aperçoit, dans tout ce qu'ils font, une adresse et une dextérité de main peu commune. J'ai vu quinze

pagaies travailler du côté d'une pirogue avec une vitesse incroyable, et cependant les rameurs gardaient aussi exactement la mesure que si tous leurs bras avaient été animés par une âme commune. Leur teint, en général, est brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil, et celui du plus grand nombre l'est beaucoup moins (¹). On n'aperçoit point dans les femmes la délicatesse d'organes qui est propre à leur sexe; mais leur voix est d'une douceur remarquable, et c'est par là qu'on les distingue principalement, car l'habillement des deux sexes est le même; elles ont pourtant, comme les femmes des autres pays, plus de gaieté, d'enjouement et de vivacité dans la figure que les hommes. Les Zélandais ont les cheveux et la barbe noirs; leurs dents sont très-régulières et aussi blanches que l'ivoire. Ils jouissent d'une santé robuste, et nous en avons vu plusieurs qui nous parurent fort âgés. Les traits des deux sexes sont beaux (²). Les hommes et les femmes semblent être d'un carac-



Nouveau-Zélandais. — D'après Cook.

tère doux et affable; ils se traitent les uns les autres de la manière la plus tendre et la plus affectueuse, mais ils sont implacables envers leurs ennemis, à qui, comme je l'ai déjà remarqué, ils ne font point de quartier (³).

S'ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Otaïtiens, c'est que, ne vivant pas dans un climat aussi chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leurs cheveux,

(¹) A la Nouvelle-Zélande, il existe une quantité d'insulaires dont les traits, la couleur et la stature se rapportent parfaitement au caractère des Mélanésiens de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides.

Le voyageur Nicholas a signalé des rapports nombreux entre les coutumes des Nouveaux-Zélandais et celles des Battas. (Voy., sur ces anthropophages, la relation de MARCO-POLO, t. II, p. 308, note 8.)

(²) Ce n'est pas l'avis de la plupart des voyageurs. Les jeunes femmes, belles de corps, sont presque toutes laides de visage. Elles ont des traits masculins, de grosses lèvres souvent teintes en noir, une large bouche, un nez épaté. Leur chevelure, mal peignée, flotte en désordre. En général, elles sont malpropres, et elles se parfument avec l'huile de phoque, qui répand autour d'elles une odeur nauséabonde.

(³) C'est, en effet, un caractère bien remarquable des mœurs de ces insulaires. Ils aiment passionnément leurs enfants, et ils en ont le plus grand soin. En général, chaque homme n'a qu'une seule épouse, et la fidélité conjugale est scrupuleusement observée (les jeunes filles dont les Européens racontent les mauvaises mœurs sont des esclaves faites à la guerre). Les habitants d'un même district sont très-sociables entre eux, se saluent, se complimentent en se rencontrant, et se posent le nez l'un contre l'autre en signe d'amitié. Cette cérémonie se nomme *ongi*. Mais ces mêmes hommes tuent et mangent sans aucun remords les habitants des districts ennemis, de même que les étrangers, qu'ils considèrent comme des voleurs; malheureusement la brutalité, la mauvaise foi et la cruauté de certains matelots ont trop souvent justifié cette opinion.

comme les Islandais, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseau fondue; les habitants les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os et de bois. Ils portent quelquefois ces peignes dressés sur leurs cheveux, comme un ornement; mode qui règne aujourd'hui chez les dames d'Angleterre. Les hommes ont ordinairement



Naturels du détroit de Cook. — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe* (Dumont d'Urville).

la barbe courte et les cheveux attachés au-dessus de la tête, et formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseaux de différentes manières et suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendait à nos yeux leur figure difforme. Quelques-unes des femmes portent leurs cheveux courts, et d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les corps des deux sexes sont marqués de taches noires, nommées *amoco;* ils emploient pour cela la même méthode dont on se sert à Otaïti, et qu'on y appelle *tattow* (¹); mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes : celles-ci ne peignent, en général, aucune partie de leur corps, si ce n'est les lèvres; cependant quelques-unes avaient ailleurs de petites taches noires (²). Les hommes, au contraire, semblent ajouter quelque chose toutes les années à ces bizarres ornements; de sorte que plusieurs d'entre eux, qui paraissaient d'un âge avancé, étaient presque couverts de ces taches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'amoco, ils portent d'autres marques extraordinaires, qu'ils s'impriment sur le corps par un moyen que nous ne connaissons pas : ce sont des filons d'environ une ligne de profondeur et d'une largeur égale, tels qu'on en aperçoit sur un jeune arbre d'un an où l'on a fait une incision. Les bords de ces filons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode, et, devenus parfaitement noirs, ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presque entièrement couvert de ces marques; les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes; ils ont

(¹) Tous les ans, les Nouveaux-Zélandais se soumettent à l'opération douloureuse du tatouage.

(²) Ou taches couleur bleu de ciel, faites avec la poussière d'un minéral nommé *para-eka-ouai-aoua.*

communnément nne tache noire sur une joue et sur un œil, et ils procèdent ainsi par degrés jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux et par là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches et ces filons impriment au visage de l'homme, cette image de la divinité, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art et la dextérité avec laquelle ils les impriment sur leur peau. Les marques du visage sont ordinairement spirales; elles sont tracées avec beaucoup de précision et même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps



Naturels du cap Palliser. — D'après l'Atlas de l'*Astrolabe* (Dumont d'Urville).

ressemblent un peu au feuillage de ces ornements de ciselure ancienne et aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on aperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination que de cent hommes qui semblaient, au premier coup d'œil, porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables lorsque nous les examinâmes de près.

Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau, ils y appliquent aussi de la peinture; car, comme je l'ai remarqué plus haut, ils barbouillent leur corps avec de l'ocre rouge; quelques-uns le frottent avec cette matière sèche, d'autres l'appliquent en larges taches, mêlé avec de l'huile, qui reste toujours humide : aussi n'était-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture.

L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup d'œil d'un étranger, le plus bizarre et le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé des feuilles d'une espèce de glaïeul, décrit parmi les productions végétales de ce pays : ils coupent ces feuilles en trois ou quatre bandes, et, lorsqu'elles sont sèches, ils les entrelacent les unes dans les autres, et en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le roseau et le drap ; les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élèvent en saillie à l'endroit de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend sur nos escaliers. Il faut deux pièces de cette étoffe, si on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une est attachée sur les épaules avec un cordon et pend jusqu'aux genoux ; ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui passe aisément à travers les deux parties de ce vêtement de dessus et les joint ensemble; l'autre pièce est enveloppée autour de la ceinture et pend presque à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des occasions particulières cet habit de dessous. Quand ils n'ont que leurs

vêtements de dessus et qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume; quoique cette couverture soit désagréable, elle est bien adaptée à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air, sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

Outre l'espèce d'étoffe grossière dont nous venons de parler, ils en ont deux autres qui ont la surface unie et qui sont faites avec beaucoup d'art, de la même manière que celles qui sont fabriquées par les habitants de l'Amérique méridionale, et dont nous achetâmes quelques pièces à Rio-Janeiro. L'une



Famille de la baie Sombre. — D'après Cook.

de celles-ci est aussi grossière, mais dix fois plus forte que nos serpillières les plus mauvaises; pour la manufacturer, ils en arrangent les fils à peu près comme nous La seconde se fait en étendant plusieurs fils près les uns des autres, dans la même direction, ce qui compose la chaîne, et par d'autres fils de traverse qui servent de trame; ces fils sont éloignés d'environ un demi-pouce les uns des autres, et ils ressemblent un peu aux morceaux de canne dont on fait de petites nattes rondes, qu'on place quelquefois sur nos tables, sous les plats. Cette étoffe est souvent rayée, et elle a toujours une assez belle apparence, car elle est fabriquée avec les fibres de la même plante, qui est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espèce de châssis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement 5 pieds de long et 4 de large; les fils de la chaîne sont attachés aux bouts du châssis; la trame se fait à la main, ce qui doit être un travail très-ennuyeux.

Ils font, à l'extrémité de ces deux espèces d'étoffe, des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis. Ces bordures sont faites sur différents modèles, et travaillées avec une propreté et même une élégance qui doivent paraître surprenantes, si l'on considère qu'ils n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité est une fourrure de chien; ils l'emploient avec tant d'économie qu'ils la coupent par bandes qu'ils cousent sur leur habit, à quelque distance l'une de l'autre; ce qui prouve que les chiens ne sont pas abondants dans leur pays. Ces bandes sont aussi de diverses couleurs, et elles sont disposées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, quelques habillements ornés de plumes au lieu de fourrure, et nous en avons aperçu un qui était entièrement couvert de plumes rouges de perroquet.

J'ai décrit l'habillement de l'homme qui fut tué lorsque nous allâmes à terre pour la première fois dans la baie de Pauvreté; mais, pendant notre séjour, nous n'avons remarqué qu'une autre fois le même vêtement, ce fut dans le canal de la Reine-Charlotte.

Les femmes, contre la coutume générale de leur sexe, semblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts, comme je l'ai déjà dit, et lorsqu'elles les laissent croître, elles ne les attachent jamais sur le sommet de la tête; elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornement. Leurs vêtements sont faits de la même matière et dans la même forme que ceux de l'autre sexe; mais celui d'en bas enveloppe toujours leur corps.

Les deux sexes percent leurs oreilles et en agrandissent les trous, de manière qu'on peut y faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornements de différentes espèces : de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, et quelquefois un petit morceau de bois (¹). Ils y mettaient ordinairement les clous que nous leur donnions, ainsi que toutes les autres choses qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatros, qui est aussi blanc que la neige, et qui, étant relevé, par devant et par derrière le trou, en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup d'œil très-singulier, et qui, quoique étrange, n'est pas désagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils en suspendent avec des cordons plusieurs autres, tels que des ciseaux ou des aiguilles de tête de talc vert, auxquels ils mettent un très-haut prix; des ongles et des dents de leurs parents défunts, des dents de chien et toutes les autres choses qu'ils peuvent se procurer, et qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent aussi des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances, qu'elles prennent et qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou un morceau de talc vert, ou d'os de baleine, à peu près de la forme d'une langue, et sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme; ils estiment fort cet ornement. Nous avons vu un Zélandais dont le cartilage qui sépare les narines était percé, et il y avait fait passer une plume qui s'avançait en saillie de chaque côté sur les joues. Il est probable qu'il avait adopté cette singularité bizarre comme un ornement; mais parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portait de semblable; nous n'avons pas même remarqué à leur nez de trou qui pût servir à un pareil usage.

Leurs habitations sont de tous leurs ouvrages les plus grossiers et les moins industrieux; excepté en grandeur, elles sont à peine égales au chenil des chiens en Angleterre. Elles ont rarement plus de 18 ou 20 pieds de long, 8 ou 10 de large, et 5 ou 6 de haut, depuis la poutre, qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, et qui forme le faîte, jusqu'à terre. La charpente est de bois, et ordinairement de perches minces; les côtés et le toit sont composés d'herbes sèches et de foin, et il faut avouer que le tout est joint ensemble avec bien peu de solidité. Il y en a quelques-unes garnies en dedans d'écorces d'arbres, de sorte que, dans un temps froid, elles doivent procurer un très-bon asile. Le toit est incliné comme celui de nos granges; la porte est à une des extrémités, et n'a que la hauteur suffisante pour admettre un homme, qui se traîne, en y entrant, sur ses mains et ses genoux. Près de la porte, il y a un trou carré qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée; car le foyer est à cette extrémité, à peu près au milieu de l'habitation, et entre les deux côtés. Dans quelque partie visible, et ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculpture à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix qu'un tableau en a pour nous. Les côtés et le toit s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrain qui est destinée pour le foyer est enfermée dans un carré creux, entouré de petites cloisons de bois ou de pierre, et c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille sur laquelle ils se couchent.

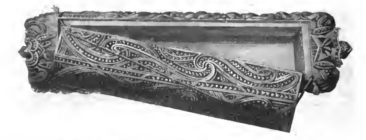
Leurs meubles et ustensiles sont en petit nombre, et un coffre les contient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, et les maillets dont ils battent leur racine de fougère; ceux-ci sont déposés communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, et les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée et dont la famille est nom-

(¹) Voy., sur l'usage des botoques, etc., le *Magasin pittoresque*, t. XVIII, p. 139.

breuse ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches et du foin, et ont environ 10 ou 12 pieds de hauteur.

Lorsque nous étions à terre, dans le canton appelé *Tolaga*, nous vîmes les ruines ou plutôt la charpente d'une maison qui n'avait jamais été achevée, et qui était beaucoup plus grande qu'aucune de celles





Coffre sculpté des habitants de la Nouvelle-Zélande, vu en dessus et en dessous. — D'après Cook.

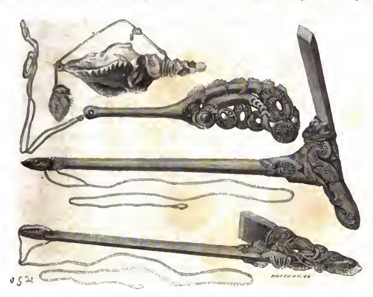
que nous avions trouvées ailleurs; les côtés en étaient ornés de plusieurs planches sculptées et beaucoup mieux travaillées que nous n'en avions encore vu; mais nous n'avons pas pu savoir à quel usage elle avait été commencée, et pourquoi on ne l'avait point finie.

Quoique ces peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du temps dans leurs habitations, lorsqu'ils font des excursions pour chercher des racines de fougère ou pêcher du poisson, ils paraissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font quelquefois un contre le vent; d'autres fois ils ne prennent pas même cette précaution; ils couchent sous des buissons avec leurs femmes et leurs enfants, leurs armes rangées autour d'eux. La troupe de quarante ou cinquante Indiens que nous vîmes à la baie de *Mercure*, dans un district que les naturels du pays appellent *Opourage*, ne construisit jamais le moindre abri pendant que nous y étions, quoique la pluie tombât quelquefois pendant vingt-quatre heures sans discontinuer.

Comme ils n'ont point de vase où ils puissent faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autre manière d'apprêter les aliments que de les cuire dans une espèce de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des insulaires des mers du Sud; et nous n'avons rien à ajouter à la description qui a déjà été donnée de leur manière de rôtir les aliments, sinon que la longue broche à laquelle ils attachent la viande est placée obliquement vers le feu; pour cela, ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre, et ils la soutiennent à peu près dans le milieu avec une autre; selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre, ils augmentent ou diminuent, comme il leur plaît, le degré d'obliquité de la broche.

J'ai observé ailleurs qu'au nord de la Nouvelle-Zélande il y a des plantations d'ignames, de pommes de terre et de cocos; mais nous n'en avons point vu de pareilles au sud. Les habitants de cette partie du pays doivent donc vivre uniquement de racine de fougère et de poisson, si l'on en excepte les res-

sources accidentelles et rares qu'ils peuvent trouver dans les oiseaux de mer et les chiens. Il est certain qu'ils ne peuvent pas se procurer la racine de fougère (leur principal aliment) et du poisson dans toutes les saisons de l'année, puisque nous en avons vu des provisions sèches, mises en tas, et puisque quelques-uns d'eux témoignèrent de la répugnance à nous en vendre, surtout du poisson, lorsque nous



Ouvrages des insulaires de la Nouvelle-Zélande. — D'après Cook.

avions envie d'en acheter pour l'embarquer. Cette circonstance paraît confirmer le sentiment où je suis que ce pays fournit à peine à la subsistance de ses habitants, que la faim porte, en conséquence, à des hostilités continuelles, et excite naturellement à manger les cadavres de ceux qui ont été tués dans les combats.

Nous n'avons pas découvert qu'ils eussent d'autre boisson que de l'eau (¹).

Ce qui prouve encore que les habitants de ce pays sont exempts de maladie, c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus, et dont plusieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux et de leurs dents, semblaient être très-âgés; cependant aucun d'eux n'était décrépit, et, quoiqu'ils n'eussent plus dans les muscles autant de force que les jeunes, ils n'étaient ni moins gais ni moins vifs (²).

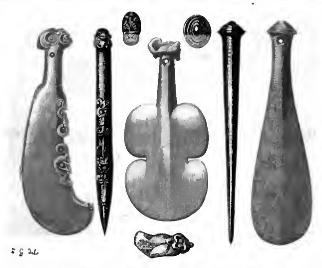
Des pirogues et de la navigation des habitants de la Nouvelle-Zélande. — Agriculture, armes et musique; gouvernement, religion et langage de ces insulaires.

L'industrie de ces peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre chose; elles sont longues et étroites, et d'une forme très-ressemblante aux bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes de ces pirogues semblent être destinées princi-

(¹) En effet, tous les voyageurs s'accordent à constater la répugnance de ces insulaires pour les liqueurs fortes.

(²) « Leurs maladies ou *mate* les plus ordinaires sont l'éléphantiasis, la phthisie pulmonaire, et les catarrhes sous toutes les formes. » (Lesson.)

palement à la guerre, et elles portent de quarante à quatre-vingts ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes uoe qui était à terre, à Tolaga : elle avait 68 pieds et demi de long, 5 de large et 3 et demi de profondeur. Il y en a peu qui n'aient pas vingt pieds de long. Quelques-unes, des plus petites, ont des balanciers ; ils en joignent de temps en temps deux ensemble, mais cela est très-rare. La sculpture des ornements de la poupe et de la proue des petites pirogues, qui semblent destinées uniquement à la pêche, consiste dans la figure d'un bomme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer ; il



Espèces de massues des habitants de la Nouvelle-Zélande, appelées *patou-patou*, vues de côté, du tranchant et du bout. — D'après Cook.

sort de la bouche une laogue monstrueuse, et des coquillages blancs d'oreilles de mer lui servent d'yeux ; mais les plus grandes pirogues, qui semblent être leurs bâtiments de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, et couvertes de franges flottantes de plumes noires, qui forment un coup d'œil agréable ; les plancbes du plat-bord sont sculptées aussi, souvent dans un goût grotesque, et décorées de touffes de plumes blanches, placées sur un fond noir.

Ils ont deux sortes de haches, et des ciseaux qui leur servent aussi de tarière pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs hacbes sont faites d'une pierre noire et dure, ou d'un talc vert (¹), compacte, et qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont composés d'ossements humains ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc, eo petites parties angulaires et pointues, ressemblant à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs baches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent, et ils ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelque échange que nous leur présentassions.

Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très-propres à détruire lenrs ennemis : ils ont des lances, des dards, des baches de bataille et le patou-patou ; la lance a quatorze ou quinze pieds de long ; elle est poiotue aux deux bouts, et quelquefois garnie d'un os ; on l'empoigne par le milieu, de sorte que, la partie du derrière balaoçant celle du devant, elle porte un coup plus difficile à parer que celui d'une arme qo'on tient par un des bouts. Ils lancent le dard, oinsi que les pierres, avec la main ; mais ils s'en serveot rarement, si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats, dans les pirogues ou à terre, se font ordinairement de corps à corps. Ils n'ont point d'armure défensive ; mais, outre leurs armes, les cbefs portent un bâton de distinction, comme nos officiers portent un

(¹) C'est-à-dire d'un beau jade vert axinien, qui se trouve dans un seul endroit de l'île méridionale, près du détroit de Cook.

esponton. C'était communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, et décorée de sculpture, de poil de chien et de plumes; c'était, d'autres fois, un bâton d'environ six pieds de leng, orné de la même manière et incrusté de coquillages ressemblant à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'*amoco* que les autres.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvements violents et de contorsions hideuses des membres; le visage y joue un grand rôle; souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil, en haut et en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme et effroyable; pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, et frappent l'air avec leurs patou-patou.

Ils ont des instruments sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instruments de musique: l'un est la coquille appelée la *trompette de Triton*, avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf; l'autre est une petite flûte de bois ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, et aussi peu harmonieuse que le sifflet que nous appelons *peawhistle*. Ils ne paraissent pas regarder ces instruments comme fort propres à la musique, car nous ne les avons jamais entendus y joindre leurs voix, ni en tirer des sons mesurés qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

Après ce que j'ai déjà dit sur l'usage où sont ces Indiens de manger de la chair humaine, j'ajouterai seulement que, dans presque toutes les anses où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu, et que, parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes semblaient avoir des yeux et des ornements dans leurs oreilles, comme si elles eussent été vivantes.

On ne doit pas supposer que nous ayons pu acquérir des connaissances très-étendues sur la religion de ces peuples: ils reconnaissent l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un est suprême et les autres subordonnés; ils expliquent à peu près de la même manière que les Otaïtiens l'origine du monde et la production du genre humain ([1]). Tupia cependant semblait avoir sur ces matières de plus grandes lumières qu'aucun des habitants de la Nouvelle-Zélande; et lorsqu'il était disposé à les instruire, ce qu'il faisait quelquefois par de longs discours, il était sûr d'avoir un nombreux auditoire, qui l'écoutait avec un silence si profond, avec tant de respect et d'attention, que nous ne pouvions pas nous empêcher de leur souhaiter un meilleur prédicateur.

Nous n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux divinités qu'ils reconnaissent; mais nous n'avons point vu de lieux destinés au culte public, comme les *moraïs* des insulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons aperçu, près d'une plantation de patates douces, une petite place carrée, environnée de pierres, et au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche, et auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère. Les naturels du pays nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux, par laquelle on espérait les rendre plus propices et obtenir d'eux une récolte abondante.

Nous ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur cet objet ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande, ils nous dirent qu'ils les enterraient, et dans la partie méridionale, nous apprîmes qu'on les jetait à la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, et qu'ils affectaient de nous cacher, avec une espèce de secret mystérieux, tout ce qui est relatif à leurs merts; mais quels que soient leurs cimetières, les vivants sont eux-mêmes des espèces de monuments de deuil ([2]).

([1]) Le dieu suprême s'appelle *Nui-Atua* (maître du monde). Chaque individu a son ange gardien ou *atua*. Les prêtres se nomment *arikis* ou *tane-tohonga* (hommes savants); les prêtresses, les *wahine-ariki* ou *wahine-tohonga*.

Dans chaque village ou pah, il y a un petit temple ou maison de Dieu *(ware-atua)*, dans laquelle on fait les prières *(karakia)*. Les arikis président aux prières et consacrent les guerres, les naissances, les mariages et les morts. Ils sont aussi médecins.

Les missionnaires protestants propagent le christianisme avec ardeur dans ces îles.

([2]) Quelquefois ils placent un coffre sculpté au-dessus des sépultures.

A peine avons-nous vu une seule personne, de l'un ou de l'autre sexe, dont le corps n'eût pas quelques cicatrices de blessures, qu'elle s'était faites comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces blessures étaient si récentes que le sang n'était pas encore entièrement étanché; ce qui prouve que la mort avait frappé quelqu'un sur la côte pendant que nous y étions. Cela était d'autant plus extraordinaire que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étaient très-larges et très-profondes, et nous avons trouvé plusieurs habitants dont elles défiguraient le visage. Nous avons encore observé, dans ce pays, un monument d'une autre espèce: je veux dire la croix qui était dressée près du canal de la Reine-Charlotte ([1]).

NOUVELLE-GALLES DU SUD ([2]).

Traversée de la Nouvelle-Zélande à la baie de Botanique, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui Nouvelle-Galles méridionale. — Différents incidents qui nous y arrivèrent. — Description du pays et de ses habitants.

Nous fîmes voile, le 31 mars 1770, du cap *Farewell* (d'Adieu), situé à 40° 33′ de latitude sud, et à 186 degrés de longitude occidentale.

Le matin du 9 avril, étant au 38° 29′ de latitude sud, nous vîmes un oiseau du tropique, ce qui est fort extraordinaire dans une latitude si avancée.

Nous aperçûmes, le 15, un œuf et une mouette; et comme ces oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, nous continuâmes à sonder toute la nuit sans trouver de fond à 130 brasses.

Le 16, sur les deux heures, un petit oiseau de terre vint se percher sur les agrès; mais nous n'avions point de fond à 120 brasses.

Le 18, dans la matinée, nous vîmes deux poules de Port-Egmont et une pintade, signes certains du voisinage de la terre; et, en effet, suivant notre estime, nous ne devions pas en être fort éloignés; car notre longitude n'était qu'un degré à l'ouest du côté oriental de la terre de Van-Diemen, d'après la position que leur a assignée Tasman, et que nous ne pouvons pas accuser d'erreur, dans une traversée aussi courte que celle qui se trouve de cette terre à la Nouvelle-Zélande, et, suivant notre latitude,

([1]) Voy., sur ces croix, le t. III, note 4, p. 113.

([2]) La Nouvelle-Galles du Sud, située à 300 lieues de la Nouvelle-Zélande, comprend toute la côte orientale de l'Australie ou Nouvelle-Hollande. Son étendue est de plus de mille lieues, depuis le cap York jusqu'au promontoire Wilson, à l'extrémité sud. C'est toute la longueur de l'Australie, dont la largeur est moyennement de 450 lieues. La surface entière de l'Australie est à peu près égale aux quatre cinquièmes de celle de l'Europe.

Ce fut Banks, le compagnon de Cook, qui indiqua au gouvernement anglais la baie Botanique *(Botany-Bay)* comme le lieu le plus favorable de l'Océanie pour la déportation des criminels et pour la fondation d'une colonie. Le capitaine Philips y transporta les premiers *convicts* des deux sexes, au nombre de dix-sept cents, le 18 janvier 1788; mais il trouva le sol de la baie Botanique, si riche qu'il fût d'ailleurs en végétaux, trop sablonneux, et il préféra, pour l'établissement des colons, le bord méridional du port Jackson, situé à 4 lieues plus haut. On bâtit, sur la crique de Sydney, quelques cabanes qui, avec le temps, sont devenues la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. Le territoire, à partir de Botany-Bay jusqu'à Broken-Bay, au nord, prend le nom de comté de Cumberland.

Les principaux navigateurs qui ont exploré les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud depuis Cook sont: d'Entrecasteaux, dans son voyage à la recherche de la Pérouse, en 1792; Flinders et Ross, 1797; Flinders, Baudin, 1801; P.-P. King, 1818 et 1822; Duperrey, 1824; Bougainville fils, 1825; Fitz-Roy, 1836; J.-C. de Wickham, commandant du *Beagle*, 1837 à 1841; J. Lort. Stokes, 1841 à 1843. Si l'on devait citer tous ceux qui ont contribué à faire mieux connaître cette contrée, il faudrait ajouter un grand nombre d'autres noms, tels que ceux de Péron, Quoy, John Oxley, Sturt, Hume, Howell, Bennett, Cunningham, Nutchell, Tyers, Robert Dixon, de Strzelecki, sir John Franklin, etc. (Voy. la *Bibliographie.)*

La population anglaise à la Nouvelle-Galles, qui était de 40 000 âmes environ il y a quelques années, paraît s'être accrue dans une proportion très-remarquable, depuis les découvertes de mines d'or.

nous n'étions pas à plus de cinquante ou cinquante-cinq lieues du lieu d'où il partit. Nous eûmes tout le jour des raffales fréquentes et de grosses lames.

Le 19, à six heures, nous vîmes une terre qui s'étendait du nord-est à l'ouest, à la distance de cinq ou six lieues.

Je donnai à la pointe la plus sud de la terre qui fût en vue le nom de *pointe Hicks* (¹), parce que M. Hicks, mon premier lieutenant, la découvrit le premier. On n'apercevait point de terre au sud de cette pointe, quoique le temps fût très-clair de ce côté, et quê par notre longitude comparée avec celle de Tasman, non telle qu'on la trouve dans les cartes imprimées, mais dans les extraits du journal de ce navigateur publiés par Rembrands (²), le milieu de la terre de Van-Diemen dût nous rester directement au sud.

A midi, les dernières terres s'étendaient du nord-ouest à l'est nord-est, et une pointe qu'on y remarque aisément nous restait au nord, 201 degrés est, à environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en mondrain rond qui ressemble beaucoup au *Ram-Head* (Tête du Bélier), qui est à l'entrée du goulet de Plymouth, c'est pour cela que je lui donnai le même nom.

A une heure, nous vîmes trois trombes à la fois : il y en avait deux entre nous et la côte, et la troisième était à notre bâbord, à quelque distance.

Le 20, nous nous trouvâmes, à midi, à environ trois lieues de la côte. Le temps étaot clair, nous vîmes distinctement le pays : il présente un coup d'œil agréable ; la terre est médiocrement élevée et entrecoupée par des collines et des vallées, des hauteurs et des plaines ; il y a un petit nombre de prairies de peu d'étendue, et qui sont, en général, couvertes de bois. La pente des collines et des hauteurs est douce, et les sommets n'en sont pas très-hauts. Nous continuâmes à porter au nord, le long de la côte, avec un vent du sud ; dans l'après-midi, nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui ne nous permit pas de douter que le pays ne fût habité.

Nous remîmes à la voile le 21 ; à six heures du matin, nous étions en travers d'une haute montagne que j'appelai *mont Dromadaire*.

A cinq heures du soir, nous étions en travers d'une pointe de terre que j'appelai *pointe Upright*.

Le 22, à midi, le cap Dromadaire nous restait au sud, 28 degrés ouest, à dix-neuf lieues, et nous avions au nord une montagne à pic qui ressemble à un colombier carré, avec un dôme au sommet, et à laquelle je donnai pour cela le nom de *Pigeon-House* (Colombier).

Dans l'intérieur du pays, entre le mont Dromadaire et le Colombier, nous vîmes de hautes montagnes toutes couvertes de bois, à l'exception de deux, aplaties à leur sommet.

Le 24 nous eûmes du tonnerre et des éclairs, avec des raffales pesantes.

Le 25, à environ deux lieues au nord d'un cap que j'avais découvert le jour de Saint-Georges, la côte semblait former une baie ; je donnai à la pointe septentrionale de cette baie le nom de *Long-Nose* (Long-Nez), et à une autre pointe, située à huit lieues au nord, le nom de *Red-Point* (pointe Rouge), eu égard à la couleur de la terre. Avant la fin du jour, nous vîmes le long de la côte de la fumée en plusieurs endroits, et ensuite du feu deux ou trois fois.

Le 27, nous vîmes plusieurs habitants marcher à grands pas sur la côte, et quatre d'entre eux portaient un petit canot sur leurs épaules. Nous nous flattions qu'ils allaient le lancer à l'eau pour s'approcher de notre vaisseau ; nous fûmes bientôt détrompés, et je résolus d'aller à terre, dans l'esquif, avec autant d'hommes qu'il en pourrait contenir.

Je m'embarquai, accompagné seulement de MM. Banks et Solander, de Tupia et de quatre rameurs, et nous voguâmes vers l'endroit de la côte où étaient rassemblés les Indiens : il y avait près d'eux quatre petits canots au bord de la mer. Les Indiens s'assirent sur les rochers, et semblaient attendre notre débarquement ; mais, à notre grand regret, ils s'enfuirent dans les bois dès que nous fûmes à un quart de mille d'eux. Nous persistâmes pourtant dans le dessein d'aller à terre pour tâcher d'obtenir une entrevue avec eux ; mais nous trouvâmes une si grande houle, brisant sur chaque partie du rivage, qu'il nous fut tout à fait impossible de débarquer avec notre petit bateau. La nécessité nous obligea de nous

(¹) Au sud du cap Howe. (Voy. une carte moderne.)

(²) Dirk Rembrandts, traducteur hollandais de quelques extraits des journaux d'Abel Tasman.

borner à examiner les objets que nous apercevions de la mer. Les pirogues, vues de plus près, nous parurent ressembler beaucoup aux plus petites de la Nouvelle-Zélande. Nous remarquâmes qu'il n'y avait point de broussailles parmi les arbres répandus sur la côte, lesquels n'étaient pas fort gros; nous reconnûmes plusieurs de ces arbres pour des palmiers et quelques-uns pour des palmistes; après un examen qui ne fit qu'exciter notre curiosité, au lieu de la satisfaire, nous fûmes contraints de retourner fort mé-



Habitants de la Nouvelle-Galles du Sud (baie de Jervis) (¹). — D'après l'Atlas de l'*Astrolabe* (Dumont d'Urville).

contents au vaisseau; et, sur les cinq heures du soir, nous arrivâmes à bord. Nous eûmes alors calme, et notre situation n'était point du tout agréable. Nous étions tout au plus à un mille et demi de la côte, et en dedans de quelques brisants qui sont situés au sud; mais heureusement une brise légère s'éleva de terre et nous mit hors de danger. Nous portâmes avec cette brise au nord, et, le 28, à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie qui semblait être à l'abri de tous les vents, et dans laquelle je résolus d'entrer avec le vaisseau (²). La pinasse étant raccommodée, je l'envoyai avec le maître pour en sonder l'entrée, pendant que je chicanai le vent, que nous avions debout. À midi, le goulet de la baie nous restait au nord nord-ouest, à environ un mille de distance; voyant de la fumée sur la côte, nous dressâmes sur-le-champ nos lunettes, et nous découvrîmes dix Indiens qui, à notre approche, abandonnèrent leur feu et se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvaient observer nos mouvements. Bientôt après, deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, vinrent sur la côte précisément au-dessous de cette éminence; les quatre rameurs montèrent au sommet pour joindre leurs compagnons, qui y étaient déjà. La pinasse, qui avait été envoyée en avant pour sonder, approcha de cet endroit, et tous les Indiens, en les voyant, se retirèrent plus avant sur la colline, excepté un seul qui se cacha dans des rochers près du lieu de débarquement. A mesure que la pinasse avançait le long de la côte, la plupart des habitants prenaient la même route, et se tenaient vis-à-vis du bâtiment à une certaine distance. Quand nos gens revinrent, le maître nous dit que plusieurs de ces Indiens étaient venus sur la grève

(¹) La baie de Jervis, située au sud de Botany-Bay, est l'une des plus belles et des plus sûres de toute la côte.

(²) La baie Botanique (Botany-Bay), près de laquelle s'est élevée depuis, à 4 lieues au nord, la grande et belle ville de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud et du comté de Cumberland.

d'une petite anse qui se trouve dans l'intérieur du havre, et qu'ils l'avaient invité à débarquer par des signes et des paroles dont il n'entendait pas la signification ; il ajouta qu'ils étaient tous armés de longues piques et d'une pièce de bois dont la forme était assez ressemblante à celle d'un cimeterre. Les Indiens qui n'avaient pas suivi le bateau, s'apercevant que le vaisseau approchait, nous firent plusieurs gestes de menace et agitèrent leurs armes ; il y en avait deux surtout d'une figure singulière : leurs vi-



Confluent de la Nepean et de la Wera-Gambia ([1]). — D'après l'Atlas de *la Thétis* (Bougainville fils).

sages semblaient être couverts d'une poudre blanche, et leurs corps étaient peints de larges raies de la même couleur, qui, passant obliquement sur la poitrine et sur le dos, avaient la forme des bandoulières de nos soldats : ils portaient aussi sur leurs jambes et leurs cuisses des raies de la même espèce, qui ressemblaient à de larges jarretières. Chacun de ces hommes tenait dans sa main l'arme, d'environ deux pieds et demi de long, que le maître nous avait décrite comme un cimeterre. Il nous parut qu'ils parlaient entre eux avec beaucoup de chaleur.

([1]) Lesson, qui visita la baie Botanique en 1824, fit une excursion dans l'intérieur des terres, en remontant la Nepean et la Wera-Gambia.

« Ces rivières coulent, dit-il, dans la crevasse profonde des hauts pitons du premier plan de la chaîne des montagnes Bleues; les brisures de ces montagnes s'élèvent sur leurs bords en murailles verticales. Les roches, nues et éboulées, n'ont reçu qu'une végétation spéciale ; mais ces roches de grès, séparées en fragments gigantesques, placées en assises avec régularité, sembleraient avoir été posées par la main des hommes, si leur masse ne prouvait l'habileté d'un ouvrier bien autrement puissant. Un silence de stupeur règne sur cette création sauvage, qu'interrompt parfois l'aigre cri du cacatoès. »

Mais plus loin le paysage change entièrement d'aspect. Après être sortis de la Wera-Gambia, qui ne pouvait plus porter l'embarcation, Lesson et ses compagnons rétrogradèrent jusqu'au bassin de la Nepean :

« Les bords de ce bassin nous offrirent leur pelouse de violettes bleues et blanches, l'ombrage de grands arbres, des ondes tombant des diverses crevasses des montagnes Bleues, et des poissons délicats. Là nous entendîmes le cri du singulier *psophode*, qui imite à faire illusion le claquement du fouet du postillon. Là nous trouvâmes les somptueuses plumes de la *lyre* ; là, les *satin-birds* (oiseaux-satin) volaient sans bruit avec leur plumage soyeux et mollet. Je n'oublierai jamais ce spectacle extraordinaire et complétement en dehors de ce que j'ai vu sous tant de climats. » (*Voyage autour du monde*, t. II, p. 273 et 274.)

Nous continuâmes à porter sur la baie, et l'après-midi nous mîmes à l'ancre par six brasses, au-dessous de la côte méridionale, à environ deux milles en dedans de l'entrée, la pointe sud nous restant au sud-est, et la pointe nord à l'est. En avançant, nous découvrîmes sur les deux pointes de la baie quelques huttes et plusieurs naturels du pays, hommes, femmes et enfants. Nous vîmes, au-dessous de la pointe du sud, quatre petites pirogues ayant chacune à bord un homme qui semblait fort occupé à



Cours de la Nepean. — D'après l'Atlas de la *Thétis* (Bougainville fils).

harponner du poisson avec une grande pique; peu s'en fallut qu'ils ne se hasardassent à passer au milieu de la houle; et ils étaient si attentifs à leur ouvrage que, lorsque le vaisseau passa à un quart de mille d'eux, ils tournèrent à peine les yeux. Peut-être que le bruit des vagues les avait assourdis, ou que, leur attention entièrement fixée sur leur pêche, ils ne virent et n'entendirent rien quand nous passâmes.

Le vaisseau avait mis à l'ancre vis-à-vis d'un petit village composé de six à huit maisons. Tandis que nous nous préparions à remonter à bord du bateau, nous vîmes sortir du bois une vieille femme, suivie de trois enfants; elle portait des fagots à brûler, et chacun des enfants avait aussi sa petite charge. Lorsqu'elle s'approcha des maisons, trois autres enfants, plus jeunes que les premiers, vinrent à sa rencontre. Elle regardait souvent du côté du vaisseau; mais elle ne témoignait ni crainte ni surprise. Peu de temps après, elle alluma du feu, et les quatre pirogues arrivèrent de la pêche. Les hommes débarquèrent, et, après avoir tiré leur canot à terre, ils se mirent à apprêter leur dîner, sans paraître s'embarrasser de nous, quoique nous ne fussions éloignés que d'un demi-mille. Nous observâmes qu'aucun des habitants que nous avions vus ne portait le moindre vêtement; la vieille femme n'avait pas même un pagne.

Après dîner, je fis équiper les bateaux, et nous partîmes du vaisseau accompagnés de Tupia. Nous voulions débarquer dans l'endroit où nous avions aperçu des Indiens, et nous commencions à espérer que, puisqu'ils avaient fait si peu d'attention à l'entrée du vaisseau dans la baie, ils n'en feraient pas davantage à notre arrivée à terre. Nous nous trompions : dès que nous approchâmes des rochers, deux hommes vinrent nous disputer le passage, et les autres s'enfuirent. Chacun des deux champions était

armé d'une pique d'environ dix pieds de longueur, et d'un bâton court qu'il semblait manier comme si c'eût été un instrument qui servît à lancer la pique ou à en faire usage de quelque autre manière; ils nous parlérent d'un ton de voix très-élevé, et dans un langage rude et désagréable dont ni Tupia ni nous ne comprîmes pas un seul mot. Ils agitaient leurs armes, et semblaient résolus de défendre leur rivage jusqu'à la dernière extrémité, quoiqu'ils ne fussent que deux, et qu'ils eussent à combattre contre quarante. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer leur courage, et comme j'étais bien éloigné de commencer les hostilités avec des forces si inégales, j'ordonnai aux matelots de cesser de ramer. Nous nous entretînmes, par signes, l'espace d'un quart d'heure, et, afin de gagner leur bienveillance, je leur jetai des clous, des verroteries et d'autres bagatelles qu'ils acceptèrent, et dont ils parurent fort contents. Je leur fis signe que nous avions besoin d'eau, et je tâchai de les convaincre, par tous les moyens que je pus imaginer, que nous ne voulions leur faire aucun mal : ils nous firent quelques gestes que je pris pour une invitation de débarquer; mais lorsque le bateau s'avança, ils parurent de nouveau déterminés à s'y opposer. L'un d'eux semblait être un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, et l'autre un homme d'un moyen âge; comme je n'avais pas d'autre ressource, je fis tirer entre les deux un coup de fusil. Le plus jeune, entendant le bruit de l'explosion, laissa tomber sur le rocher un paquet de lances; mais, revenu bientôt de sa frayeur, il les releva avec une grande vivacité. Ils nous lancèrent une pierre, sur quoi j'ordonnai de lâcher un second coup de fusil chargé à petit plomb, qui atteignit aux jambes le plus âgé de ces Indiens : il s'enfuit sur-le-champ à une des habitations, qui était éloignée d'environ cent verges. J'espérais que notre contestation était finie, et nous nous hâtâmes de débarquer. Nous étions à peine sortis du bateau que le blessé revint, et nous aperçûmes qu'il n'avait quitté le rocher qu'afin d'aller chercher une espèce de bouclier pour sa défense. Dès qu'il fut de retour, il nous décocha une javeline, et son camarade en lança une autre; elles tombèrent au milieu de nous, mais heureusement elles ne blessèrent personne. Nous tirâmes un troisième coup de fusil chargé à petit plomb, sur quoi ils jetèrent une autre javeline, et s'enfuirent ensuite tous deux. Si nous les avions poursuivis, nous en aurions probablement pris un; mais M. Banks nous fit penser que les lances pouvaient être empoisonnées, et je ne crus pas qu'il fût prudent de nous hasarder dans les bois. Nous allâmes alors dans les huttes, et nous trouvâmes les enfants qui s'étaient cachés derrière un bouclier et des écorces : après les avoir examinés, nous les laissâmes dans leur retraite sans leur faire apercevoir qu'ils avaient été découverts; et, en quittant la maison, nous y mîmes quelques verroteries, des morceaux d'étoffes et d'autres présents, par lesquels nous espérions gagner l'amitié de ces habitants, lorsqu'ils reviendraient; mais nous emportâmes environ cinquante lances que nous y avions trouvées : elles ont de 6 à 15 pieds de longueur, avec quatre branches comme celles des fouanes, dont chacune est très-pointue et armée d'un os de poisson. Nous remarquâmes qu'elles étaient barbouillées d'une substance visqueuse de couleur verte, ce qui nous confirmait dans l'opinion qu'elles étaient empoisonnées; mais nous reconnûmes par la suite que cette conjecture était fausse. Il nous parut que les Indiens s'en étaient servis pour prendre du poisson, attendu qu'elles portaient encore des plantes marines.

Après nous être rembarqués dans notre bateau, nous portâmes les lances à bord du vaisseau. Nous allâmes alors vers la pointe septentrionale de la baie, où nous avions vu plusieurs naturels du pays lorsque nous y étions entrés; mais elle était entièrement déserte : nous y découvrîmes de l'eau douce qui sortait des sommets des rochers et tombait en bas, dans une mare; mais nous ne pûmes pas en tirer facilement pour notre usage.

J'envoyai, le matin du 29, un détachement de matelots à cet endroit de la côte où nous avions débarqué d'abord; je leur ordonnai de creuser des trous dans le sable pour tâcher d'y puiser de l'eau. Bientôt après, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, et nous trouvâmes un petit courant qui était plus que suffisant pour nous fournir de l'eau.

En visitant la hutte où nous avions vu les enfants, nous fûmes très-mortifiés de trouver qu'on n'avait pas touché aux verroteries et aux rubans que nous y avions laissés la veille au soir, et de n'apercevoir aucun Indien.

Le 30, avant la pointe du jour, les Indiens vinrent aux maisons qui étaient vis-à-vis du vaisseau, et nous les entendîmes souvent pousser de grands cris. Dès qu'il fut jour, nous les vîmes se promener le

long de la grève, et bientôt après ils se retirèrent dans les bois, où ils allumèrent plusieurs feux à la distance d'environ un mille de la côte.

Le 1er mai, dès le grand matin, le corps de Forby Sutherland, un de nos matelots qui mourut la veille au soir, fut enterré près du lieu de l'aiguade, et j'appelai pour cela *pointe Sutherland* la pointe méridionale de cette baie (1).



Sommet de la cascade Bougainville, dans les montagnes Bleues (2). — D'après l'Atlas de *la Thétis* et de *l'Espérance*.

Nous résolûmes de faire une excursion dans le pays. MM. Banks et Solander, moi-même et sept autres, équipés convenablement pour cette expédition, nous nous mîmes en route et nous visitâmes d'abord, près du lieu de l'aiguade, les huttes, où quelques-uns des habitants continuaient d'aller chaque jour; et quoiqu'ils n'eussent pas encore emporté les petits présents que nous y avions mis, nous y en laissâmes d'autres un peu plus précieux, tels que des étoffes, des miroirs, des peignes et des quincailleries, et ensuite nous pénétrâmes dans la campagne. Nous trouvâmes que le sol était d'une terre marécageuse ou d'un sable léger, et que des bois et des plaines diversifiaient agréablement la surface du pays. Les arbres sont grands, droits, sans broussailles au-dessous, et placés à une telle distance l'un de l'autre que toute la campagne, si l'on en excepte les endroits où les marais y rendent le labourage impossible, pourrait être cultivée sans les abattre. Outre les arbres, le fond est couvert d'une grande quantité de gazon, qui y croît en touffes serrées les unes près des autres, et qui sont aussi grosses que la main en pourrait contenir. Nous vîmes plusieurs maisons des habitants, et des endroits où ils avaient couché en plein air; nous n'aperçûmes qu'un insulaire, et il s'enfuit au moment qu'il nous découvrit. Nous laissâmes pourtant des présents, espérant qu'à la fin nous gagnerions par là leur confiance et leur amitié.

(1) Au nord-ouest de la pointe Solander.

(2) Située à plusieurs milles de la baie Botanique, sur la route de Sydney à Bathurst, dans les montagnes Bleues. Bougainville arriva presque en vue de la Nouvelle-Galles du Sud en juin 1768, mais à la hauteur du cap Tribulation. La cascade doit son nom à M. Bougainville fils, commandant de *la Thétis*, qui aborda au port Jackson en juin 1825, et qui a élevé un monument sur la pointe nord de Botany-Bay, où la Pérouse écrivit les dernières de ses dépêches qui soient parvenues en Europe.

Nous aperçûmes de loin, et en passant, un quadrupède qui était à peu près de la grosseur d'un lapin. Le chien de M. Banks le vit, et il l'aurait probablement attrapé, si, au moment qu'il se mit à le poursuivre, il ne s'était pas blessé la jambe contre un tronçon d'arbre caché dans la grande herbe. Nous rencontrâmes ensuite la fiente d'un animal qui se nourrissait d'herbes, et que nous jugeâmes être au moins de la grosseur d'un daim. Nous trouvâmes aussi les traces d'un autre animal, qui avait les pattes



Le Cacatoès blanc de la Nouvelle-Galles du Sud (*Plyctolophus Leadbeateri*). — D'après Mitchel [1].

comme celles du chien et qui semblait être à peu près de la grosseur d'un loup, et celles d'un troisième animal, plus petit, dont le pied ressemblait à celui d'un putois ou d'une belette [2]. Les arbres étaient remplis d'un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, parmi lesquels il y en avait plusieurs d'une très-grande beauté, et en particulier des loriots et des catacouas [3], qui volaient en troupes très-nom-

[1] *Mitchel's australion expedition.*

[2] Voy. plus loin les notes sur les quadrupèdes de la Nouvelle-Hollande.

[3] Outre le cacatoès blanc à crête jaune, on trouve à la Nouvelle-Galles du Sud un cacatoès couleur d'ardoise à crête rouge, et deux espèces noires, sans crête, dont les ailes et la queue sont bariolées de jaune.

breuses. Nous trouvâmes quelques bois qui avaient été abattus par les naturels du pays avec un instrument émoussé, et d'autres dont ils avaient ôté l'écorce. Il n'y avait pas beaucoup d'espèces différentes de ces arbres ; nous en vîmes un grand qui distillait un gomme assez semblable au sang-du-dragon ; on avait fait des entailles dans quelques-uns, à environ trois pieds de distance les unes des autres, pour y pouvoir grimper commodément.

Le matin du lendemain 2, il tomba tant de pluie que nous fûmes tous bien aises de rester à bord.

Tupia, qui était devenu un bon tireur, s'écartait souvent de nous pour chasser aux perroquets ; il nous dit avoir rencontré une fois neuf Indiens qui s'enfuirent, frappés de crainte et avec beaucoup de désordre, dès qu'ils s'aperçurent qu'il les voyait.

Le 3, douze pirogues, qui avaient chacune à bord un seul Indien, vinrent à un demi-mille du lieu de l'aiguade, où elles restèrent pendant un temps considérable. Ces insulaires étaient occupés à harponner du poisson, et ils paraissaient si attentifs à ce qu'ils faisaient, ainsi que les autres que nous avions vus auparavant, qu'ils ne semblaient pas prendre garde à autre chose.

Le 4, un de nos officiers rencontra un homme très-vieux, une femme et quelques petits enfants, assis sous un arbre, au bord de l'eau. Ils ne s'aperçurent pas mutuellement avant d'être tout près les uns des autres. Les Indiens témoignèrent quelque crainte, mais ils ne tentèrent pas de prendre la fuite. Notre officier n'avait rien à leur donner qu'un perroquet qu'il venait de tuer ; il le leur offrit, mais ils refusèrent de l'accepter ; ils se retiraient en arrière, par frayeur ou par aversion, à mesure qu'il approchait sa main. Il resta peu de temps avec eux ; il vit plusieurs pirogues pêcher près du rivage, et, comme il était seul, il craignit qu'elles ne vinssent à terre pour l'attaquer. Il dit que ces insulaires avaient la peau d'un brun très-foncé, sans être noire (¹) ; que l'homme et la femme paraissaient fort âgés, puisqu'ils avaient tous deux les cheveux gris ; que ceux de l'homme étaient épais, et sa barbe longue et dure ; que la femme les portait courts, et que tous deux étaient entièrement nus.

La grande quantité de plantes que MM. Banks et Solander rassemblèrent dans cet endroit m'engagea à lui donner le nom de *baie de Botanique* (²). Elle est située au 34ᵉ degré de latitude sud, et au 208° 37′ de longitude ouest. Elle est étendue, sûre et commode.

Pendant mon séjour dans ce havre, j'arborai chaque jour à terre le pavillon anglais, et je fis graver, sur un des arbres près du lieu de l'aiguade, le nom de notre vaisseau, avec la date du jour et de l'année où nous arrivâmes.

(¹) Les indigènes de la Nouvelle-Hollande ont la peau d'une teinte noirâtre, couleur de suie ; le nez épaté, la chevelure plus ou moins frisée en mèches, les extrémités minces et grêles ; ces caractères ne permettent pas cependant de les confondre avec les nègres d'Afrique.

Ils descendent sans doute des peuplades primitives qui se sont répandues sur la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, etc. « Leur origine est fort obscure, dit Lesson, bien qu'on puisse la dire sœur des Alfourous et des Endamènes des hautes terres de la Malaisie, et sortie même de quelques-unes des souches les plus anciennes de Madagascar. »

En général, les naturels du continent austral sont au-dessous de la plupart des insulaires de l'Océanie, sous le rapport de l'intelligence. Plusieurs tribus sont anthropophages.

« Ceux qui occupent le dernier rang de la race malaisienne sont évidemment les habitants de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et de la Tasmanie (terre de Van-Diémen). » (Dumont d'Urville.)

Si bas qu'ils soient placés sur l'échelle des races humaines, ils ont une religion : ils croient à l'existence de mauvais esprits, et ils leur adressent des prières pour qu'ils les préservent de tous les maux et qu'ils les favorisent dans leurs bons ou leurs mauvais desseins. Ils ensevelissent leurs morts après les avoir enveloppés de feuillage, et gravent des hiéroglyphes funéraires sur les tombes et sur les arbres voisins des sépultures.

(²) La botanique de la Nouvelle-Hollande, aussi curieuse que riche et variée, a été le sujet de savants ouvrages, notamment de ceux de Banks, de Labillardière, de Robert Brown et de Cunningham.

« La flore de l'Australie se compose d'environ 4 200 espèces, réparties dans 120 familles ; et parmi celles qui dominent sont les myrtacées, les protéacées, les épacridées, les restiacées..... Toutefois, les forêts de la Nouvelle-Galles du Sud ont un aspect brumeux, triste ; le feuillage est sec, trépide, coriace. » (Lesson.)

Traversée de la baie de Botanique à la baie de la Trinité. — Description du pays, de ses habitants et de ses productions.

A la pointe du jour, le 6 mai 1770, nous partîmes de la baie de Botanique. A midi, nous étions à deux ou trois milles de distance de la terre, et en travers d'une baie ou havre où il nous sembla qu'il y avait un bon mouillage, et que j'appelai *port Jackson* (¹). Ce havre gît à trois lieues au nord de la baie de Botanique.



Vue de Sidney-Cove, au port Jackson. — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe*.

(Au nord du port Jackson, Cook remarqua particulièrement la pointe Stephen, le cap Hawke, trois montagnes élevées qu'il appela les *Trois-Frères*, et le cap Smokey (ou de la Fumée : on avait vu beaucoup de feu sur ce cap). A mesure que l'on s'avançait, la terre s'élevait par degrés, le pays devenait montueux. Après avoir dépassé le mont Warning, des brisants et la pointe du Danger, le cap Moreton, et des montagnes d'une forme singulière, qui avaient l'apparence de verreries *(glass houses)*, Cook rencontra une pointe qui ressemble à deux îles, et qu'il nomma *la pointe de l'île Double.)*

Au-dessus, la côte, qui est médiocrement élevée, est plus aride, dit-il, qu'aucune de celles que nous avons vues, et le sol en est plus sablonneux. Nous pouvions découvrir, avec nos lunettes, des monceaux de sable de plusieurs acres d'étendue et mobiles, dont quelques-uns avaient été transportés depuis peu dans le lieu qu'ils occupaient; car nous vîmes beaucoup d'arbres à moitié enterrés, dont les têtes étaient encore vertes, et les troncs dépouillés de ceux que le sable avait environnés plus longtemps. Dans d'autres endroits, les bois paraissaient être bas et remplis de broussailles, et nous n'aperçûmes aucun

(¹) Le port Jackson est très-étendu. Il est divisé en criques ou petites baies. Ses deux pointes avancées se rapprochent de manière à rétrécir l'entrée; sa longueur est de 7 à 9 milles. Un îlot s'élève à la partie moyenne.

signe qu'il y eût des habitants. Deux serpents d'eau nageaient au côté du vaisseau ; ils avaient sur la peau de fort belles taches, et ils ressemblaient, à tous égards, aux serpents de terre, excepté que leurs queues étaient larges et plates, probablement pour leur servir de nageoires.

Le 22 mai, pendant la route, nous découvrîmes avec nos lunettes que la terre était couverte de palmiers, arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avions quitté les îles situées entre les tropiques; nous vîmes aussi deux Indiens qui se promenaient le long de la côte, et qui ne daignèrent pas faire la moindre attention à nous. Le soir, après avoir serré de près le vent et fait deux ou trois bordées, nous mîmes à l'ancre sur les huit heures, par cinq brasses, fond de sable fin.

Le lendemain 23, j'allai à terre dès le grand matin, accompagné de MM. Banks et Solander, de nos officiers, de Tupia, et d'un détachement de matelots, dans la vue d'examiner le pays. Le vent soufflait avec force, et nous le trouvâmes si froid qu'étant à quelque distance de la côte, nous prîmes nos manteaux, comme une précaution nécessaire pour le voyage. Nous débarquâmes un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, où nous trouvâmes un canal qui conduisait dans un grand lagon. Je m'avançai pour examiner le canal. Nous vîmes plusieurs fondrières et marais salants, sur lesquels, ainsi qu'aux côtés du lagon, croît le véritable palétuvier, tel qu'on le trouve dans les îles d'Amérique, et le premier arbre de cette espèce que nous eussions encore rencontré. On aperçoit, dans les branches de ces palétuviers, plusieurs nids d'une espèce remarquable de fourmis, qui étaient aussi vertes que l'herbe; lorsqu'on les troublait dans leurs retraites, en agitant les branches, elles sortaient en foule et punissaient l'agresseur par une piqûre beaucoup plus douloureuse que celle des animaux de la même espèce que nous connaissions. Nous avons aussi vu, sur ces arbres, un grand nombre de petites chenilles vertes; elles avaient le corps couvert d'un poil épais, et elles étaient rangées sur les feuilles à côté l'une de l'autre, vingt ou trente ensemble, comme une file de soldats. Nous sentîmes, en les touchant, que le poil de leur corps était pointu comme une aiguille, et il nous causa une douleur plus vive, quoique moins durable.

Nous rencontrâmes sur la côte des espèces d'outardes; nous en tirâmes une qui était aussi grosse qu'un coq d'inde, et qui pesait dix-sept livres et demie. Nous convînmes tous que c'était le meilleur oiseau que nous eussions mangé depuis notre départ d'Angleterre, et, à cette occasion, nous donnâmes à l'anse le nom de *Bustard-Bay* (baie de l'Outarde). Elle gît à 24° 4' de latitude, et à 208° 16' de longitude. La mer semblait abonder en poisson, mais malheureusement nous déchirâmes entièrement notre seine au premier jet. Nous trouvâmes sur les bancs de vase, et au-dessous des palétuviers, une quantité innombrable d'huîtres de toutes espèces, et, entre autres, le *marteau* et beaucoup de petites huîtres perlières.

Les personnes que nous laissâmes à bord du vaisseau nous dirent que, pendant que nous étions dans les bois, environ vingt naturels du pays étaient venus au rivage, en travers du vaisseau, et s'en étaient allés après l'avoir regardé quelque temps. Pour nous, qui étions à terre, quoique nous aperçussions de la fumée en plusieurs endroits, nous ne vîmes point d'habitants. La distance ne nous permettait pas d'aller aux endroits d'où partait la fumée, à l'exception d'un seul où nous arrivâmes Nous trouvâmes dix petits feux qui brûlaient encore à quelques pas les uns des autres; mais les Indiens s'étaient éloignés. Ces feux étaient dans un bosquet d'arbres serrés les uns contre les autres, qui garantissaient du vent. Il semblait qu'on avait beaucoup marché sur cet endroit, et comme nous n'avons vu ni maisons, ni débris de cabanes, nous sommes portés à croire que ces peuples, qui n'ont point de vêtements, n'ont point non plus d'habitations, et qu'ils passent les nuits en plein air, ainsi que les animaux. Tupia lui-même, en remuant la tête avec un air de supériorité et de commisération, nous dit que c'étaient des *taata enos* (de pauvres misérables).

(Le 25, on atteignit le cap du Capricorne; le 29 et le 30, on s'arrêta au canal de la Soif *(Thirsty sound)*, où l'on ne trouva pas d'eau douce, mais où les naturalistes observèrent une quantité innombrable de papillons, ainsi que des fourmilières pratiquées dans de l'argile, et dont les fourmis étaient blanches. Aucune circonstance remarquable ne signala la suite de cette exploration avant la traversée de la baie de la Trinité à la rivière Endeavour.)

Jusqu'ici, dit Cook, nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire de plus de treize cents milles, cache partout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, et des rochers qui s'élèvent tout à coup

du fond en forme de pyramide. Jusque-là, aucun des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays n'étaient des monuments de détresse; mais, en cet endroit, nous commençâmes à connaître le malheur, et c'est pour cela que nous avons appelé *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions aperçue au nord.

Ce cap gît à 16° 6′ de latitude sud, et à 214° 39′ de longitude ouest. Nous gouvernâmes au nord quart nord-ouest, à trois ou quatre lieues le long de la côte; nous découvrîmes au large deux îles situées à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, nous avions au nord demi-ouest deux îles basses et couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevaient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, et nous serrâmes le vent au plus près; c'était mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous apercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avait quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux îles découvertes par Queiros, et que des géographes, par des raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent et d'un clair de lune pendant la nuit; en portant au large, depuis six jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de quatorze à vingt et une brasses; mais, pendant que nous étions à souper, elle diminua tout à coup, et retomba à douze, dix et huit brasses, dans l'espace de quelques minutes. Sur-le-champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, et tout était prêt pour virer de bord et mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, et qu'il n'y avait plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes vingt et vingt et une brasses; comme cette profondeur continuait, les officiers quittèrent le tillac fort tranquillement et allèrent se coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de vingt à dix-sept brasses, et avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnait la houle en le battant, contre le rocher sur lequel il était. En peu de moments tout l'équipage fut sur le tillac, et tous les visages exprimaient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large, avec une bonne brise, l'espace de trois heures et demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës et que chaque partie de la surface est si raboteuse et si dure qu'elle brise et rompt tout ce qui s'y frotte, même légèrement. Dans cet état, nous abattîmes sur-le-champ toutes les voiles, et les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur, et que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il était échoué dans un trou qui se trouvait au milieu. Dans quelques endroits, il y avait de trois à quatre brasses d'eau, et dans d'autres il n'y en avait pas quatre pieds. Le vaisseau avait touché le cap au nord-est, et à environ trentes verges à tribord, l'eau avait une profondeur de huit, de dix et de douze brasses. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues et nos huniers, nous jetâmes l'ancre de toue à tribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec son câble dans le bateau, et on allait le jeter du même côté; mais on sondant une seconde fois autour du vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, et, après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces au cabestan, dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau, si nous n'enlevions pas l'ancre; mais, à notre grand regret, nous ne pûmes jamais le mouvoir; pendant tout ce temps, il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes, à la lueur de la lune, flotter autour de nous les planches du doublage de la quille et enfin la fausse quille, et à chaque instant la mer se préparait à nous engloutir.

Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, et nous avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage; car malheureusement nous échouâmes à la marée haute, et elle était alors considérablement diminuée; ainsi, en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avait perdu en tombant, nous ne nous serions trouvés que dans le même état où nous étions au premier instant de l'accident. Le seul avantage que nous procurait cette circonstance, c'est que, la marée montante soulevant le vaisseau sur les rochers, il ne battait pas avec autant de violence. Nous avions quelque espoir sur la marée suivante; mais il était incertain que le bâ-

timent pût tenir jusqu'alors, d'autant plus que le rocher grattait sa quille sous l'épaule du stribord avec une si grande force qu'on entendait le ratissement de la cale de l'avant; notre situation ne nous permettait pas de perdre du temps à des conjectures, et nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance, que nous n'osions espérer. Les pompes travaillèrent sur-le-champ; nous n'avions que six canons sur le tillac; nous les jetâmes à la mer avec toute la promptitude possible, ainsi que notre lest de fer et de pierres, des futailles, des douves et des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions et plusieurs autres des matériaux les plus pesants. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchait presque de la gaieté, et sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement; nos matelots étaient si fort pénétrés du sentiment de leur situation qu'on n'entendit pas un seul jurement; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort semblait si prochaine, réprima à l'instant cette profane habitude, quelque empire qu'elle eût.

Enfin la pointe du jour (le 11 juin) parut, et nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans apercevoir, dans l'espace intermédiaire, une seule île sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, et nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avait été fort, notre bâtiment aurait infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, et nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot: nous ressentîmes une douleur et une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flottait pas de plus d'un pied et demi, quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux; car la marée du jour n'était pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit. Nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, et nous jetâmes à la mer tout ce qui ne nous était point absolument nécessaire. Jusqu'ici, le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée tombait, l'eau y entrait avec tant de rapidité que deux pompes travaillant continuellement pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond; à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à tribord, et la pinasse, qui était sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, et, afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'une à tribord et l'autre directement à la poupe; nous mîmes en ordre les caps-moutons et les palans dont nous devions nous servir pour tirer les câbles peu à peu, et nous attachâmes fortement une des extrémités des câbles à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, et qu'en raccourcissant la longueur du câble qui était entre lui et les ancres, on pût le remettre au large et le détacher du banc de rochers sur lequel il était.

Sur les cinq heures de l'après-midi, nous observâmes que la marée commençait à monter; mais nous remarquâmes en même temps que la voie d'eau faisait des progrès alarmants, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fût en état de travailler. Trois pompes manœuvraient continuellement; mais la voie d'eau avait si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau allait couler à fond dès qu'il cesserait d'être soutenu par le rocher. Cette situation était effrayante, et nous regardions l'instant où le vaisseau serait remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction; nous savions bien que nos bateaux ne pourraient pas nous porter tous à terre, et que, quand la crise fatale arriverait, comme il n'y aurait plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivrait probablement une contestation pour la préférence qui augmenterait les horreurs du naufrage même, et nous ferait périr par les mains les uns des autres. Cependant nous savions très-bien que, si on en laissait quelques-uns à bord, ils auraient vraisemblablement moins à souffrir, en périssant dans les flots, que ceux qui gagneraient terre, sans aucune défense contre les habitants, dans un pays où des filets et des armes à feu suffiraient à peine pour leur procurer la nourriture, et que, quand même ceux-ci trouveraient des moyens de subsister, ils seraient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des sauvages nus, qui passaient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, et qui étaient peut-être les hommes les plus grossiers et les moins civilisés de la terre.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; et comme le moment affreux qui devait décider de notre sort approchait, chacun vit ses propres

sentiments peints sur le visage de ses compagnons. Cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes se préparèrent à travailler au cabestan et au vindas, et, le vaisseau flottant sur les dix heures et dix minutes, nous fîmes le dernier effort, et nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisait pas alors plus d'eau que quand il était sur le rocher, et, quoiqu'il n'y en eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avait gagné sur les pompes, cependant nos gens n'abandonnèrent point leur travail, et ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert, pendant plus de vingt-quatre heures, une fatigue de corps et une agitation d'esprit excessives, et perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abattement; ils ne pouvaient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite, après quoi chacun d'eux, entièrement épuisé, s'étendait sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient un peu travaillé et qu'ils étaient épuisés à leur tour, ils se jetaient à terre de la même manière que les premiers, qui se relevaient pour recommencer leurs efforts; c'est ainsi qu'ils se soulageaient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fût près de terminer tous leurs maux.

Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé la *carlingue;* et, entre celui-ci et le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces : l'homme qui jusqu'alors avait mesuré la hauteur de l'eau ne l'avait prise que sur la carlingue, et avait fait son rapport en conséquence; mais celui qui le remplaça pour le même service la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avait gagné, en peu de minutes, sur les pompes, 18 pouces, différence qui était entre le bordage du dehors et celui de l'intérieur; à cette nouvelle, le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances, ce qui aurait bientôt jeté tout l'équipage dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut : l'erreur fut bientôt découverte, et la joie subite que ressentit chacun de nous, en trouvant que son état n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait craint, fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restait-il encore quelque véritable péril.

Cette confiance et cet espoir mal fondés inspirèrent une nouvelle vigueur, et quoique notre état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par fatigue et par découragement, cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage et d'activité qu'avant huit heures du matin les pompes avaient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parlait alors de conduire le vaisseau dans quelque havre comme d'un projet sur lequel il n'y avait pas à balancer, et tous ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue et la seconde ancre; mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, et nous fûmes obligés d'en couper le câble. Nous perdîmes aussi le câble de l'ancre de toue parmi les rochers; mais, dans notre situation, ces pertes étaient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune et la vergue de misaine, et à remorquer le vaisseau au sud-est; et à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile et nous portâmes vers la terre.

Il était cependant impossible de continuer longtemps le travail nécessaire pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; et comme on ne pouvait pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans. Dans cet état, M. Monkhouse, un des officiers de poupe, vint à moi et me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand qui, ayant une voie qui faisait plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain et sauf de la Virginie à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette;* quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, et voici comment il exécuta cette opération : il prit une petite bonnette en étui, et après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de caret et de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible, et il étendit par-dessus le fumier de notre bétail et d'autres ordures; si nous avions eu du fumier de cheval, il aurait été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenaient étendue; la voie, en tirant de l'eau, tira en même

tempa, de la surface de la voile, qni se trouvait au trou, la laine et le fil de caret, que la mer ne pouvait pas entraîner, parce qu'elle n'était pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien qne notre voie d'eau fut fort diminuée, et qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une senle suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement fut pour noua une nouvelle source de confiance et de consolation; les gens de l'équipage témoignérent presque antant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port; loin de borner dès lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre, ou d'une île ou d'un con-



L'Entreprise, navire de Cook, près de la rivière Endeavour. — D'après Cook.

tinent, et à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nons porter aux Indes orientales, ce qui avait été, quelques moments auparavant, le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lien convenable pour le radouber, et poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois, à cette occasion, rendre justice et témoigner ma reconnaissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étaient à bord, de ce que, au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur, et de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçait, chacun, maître de soi, faisait tous ses efforts avec une patience paisible et constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur et de la sombre léthargie du désespoir.

(Ce fut seulement le 17 juin, après tant de jours d'inquiétude mortelle, que l'on parvint enfin à remorquer le navire *l'Entreprise* dans un havre convenable, découvert le 13, à l'embouchure d'un petit cours d'eau que Cook appela la rivière *Endeavour* (¹). Le matin du 18, on construisit un pont du vaisseau au rivage; la côte était si escarpée que le bâtiment flottait à 20 pieds de distance de la grève; on dressa aussi deux tentes à terre, une pour les malades du scorbut, l'autre pour les provisions, et une forge pour travailler aux choses nécessaires pour la réparation du vaisseau.)

Le 6 juillet 1770, M. Banks, le lieutenant Gore et trois matelots, remontèrent la rivière sur un petit bateau, dans la vue de faire une incursion de deux ou trois jours, pour examiner le pays et tuer quelques-uns des animaux que noua avions vus si souvent à une certaine distance de nous.

Le 7, j'envoyai de nouveau le maître sonder aux environs des bancs de sable, le rapport qu'il m'avait

(¹) Effort.

fait d'un canal n'étant point du tout satisfaisant. Nous passâmes le reste de ce jour et la matinée du suivant à pêcher et à d'autres occupations nécessaires.

Le 8, sur les quatre heures de l'après-midi, M. Banks revint avec ses compagnons, et il nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des terrains marécageux et des palétuviers, ils avaient pénétré dans l'intérieur du pays, qu'ils trouvèrent très-peu différent de ce qu'ils avaient déjà vu. Dans le courant de la journée, Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en aperçurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, et une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maîtres.

Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, et ils allumèrent du feu ; mais il y avait une si grande quantité de mosquites qu'à peine purent-ils y tenir ; ces insectes les suivaient dans la fumée et presque dans le feu, que nos voyageurs aimaient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piqûre de ces animaux, qui leur causait une douleur insupportable. Le feu, les mouches, et la terre qui leur servait de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de sorte qu'ils la passèrent à veiller et à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin, ils allèrent chercher du gibier, et, dans une course de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espèce, dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks ; mais ils le laissèrent bientôt derrière en sautant par-dessus l'herbe longue et épaisse, qui empêchait le chien de courir. On observa que cet animal ne marchait pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautait sur les deux de devant, comme le *jerbua* ou *Mus jaculus* (¹).

Sur le midi, ils retournèrent au bateau et remontèrent ensuite la rivière, qui ne formait, un peu plus haut, qu'un ruisseau d'eau douce, et où cependant la marée s'élevait à une hauteur considérable. Comme le soir approchait, la marée baissa, et même si fort qu'ils furent obligés de descendre du bateau et de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable, et, pendant qu'ils déchargeaient le bateau, ils observèrent de la fumée à environ trois cents pas de distance ; ils pensèrent que quelques-uns des naturels du pays, avec qui ils désiraient depuis si longtemps et avec tant d'empressement de faire connaissance, étaient autour du feu. Trois de nos gens allèrent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettrait pas en fuite ; cependant, lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il était abandonné, ce qui leur fit conjecturer que les Indiens les avaient découverts. Ils trouvèrent le feu qui brûlait encore dans le creux d'un vieil arbre pourri, et plusieurs branches nouvellement rompues, avec lesquelles des enfants semblaient s'être amusés. Ils observèrent plusieurs pas sur le sable, au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvait que les Indiens y avaient marché depuis peu. Ils rencontrèrent plusieurs maisons à une petite distance de là, et quelques fours creusés en terre, de la même manière que ceux de Taïti, et dans lesquels il leur parut qu'on avait apprêté des aliments dès le matin. Il y avait, dans les environs, des coquillages et quelques fragments de racines qui étaient les débris du repas.

Le 10, nous vîmes, sur la pointe sablonneuse au côté septentrional de la rivière, quatre naturels du pays qui avaient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque temps fort occupés à harponner du poisson ; je les laissai seuls, feignant de ne pas faire la moindre attention à eux ; ce stratagème réussit si bien qu'enfin deux d'entre eux vinrent dans la pirogue, à une portée de fusil du vaisseau, et là ils parlèrent beaucoup, d'un ton de voix fort élevé ; nous ne comprîmes rien à ce qu'ils disaient, et

(¹) On compte environ dix espèces de kanguroos : le kanguroo géant, long de cinq à six pieds ; le kanguroo rouge, le wallarou, le wallabi, le puddimalla, le kanguroo-rat, le kanguroo ou lapin de rocher. Tous ces animaux ont une chair agréable au goût, et quelques-uns donnent de plus une fourrure fine et douce.

« J'en ai vu, dit Lesson, qui étaient privés et qui jouaient avec intelligence ; un entre autres avait appris à boxer. »

La danse préférée des indigènes est celle qu'ils appellent la *danse du kanguroo*, et qui consiste à faire des bonds énormes comme ce bizarre animal.

Le caractère particulier des animaux de la Nouvelle-Hollande est d'avoir une double poche où s'exécute la marsupialité, nutrition double.

On ne connaît de la famille des marsupiaux ou animaux à bourse, hors de l'Australie, que les conscous de la Papouasie et les sarigues de l'Amérique.

nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris et en leur faisant tous les signes d'invitation et d'amitié que nous imaginâmes. Pendant cette conférence, ils s'approchaient peu à peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu nous dire que si nous leur faisions du mal ils avaient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de notre bâtiment, nous leur jetâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries et du papier, et d'autres bagatelles, qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson; à ce présent, ils témoignèrent la plus grande joie, et, en nous disant par signes qu'ils iraient chercher leurs compagnons, sur-le-champ ils ramèrent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, et entre autres Tupia, débarquèrent sur le côté opposé de la rivière; la pirogue, ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau; elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance; nous leur distribuâmes quelques nouveaux présents, et dans peu ils nous quittèrent, et



Le Kangaroo. — D'après Cook et Lesson.

allèrent aborder sur le même côté de la rivière où nos gens étaient allés à terre; chaque Indien portait dans sa main deux javelines, et un bâton dont ils se servaient pour les lancer [1] : ils s'avancèrent vers l'endroit ou Tupia et le reste de nos gens étaient assis. Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes et à s'approcher dans cet état; il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui; ils y consentirent sans donner des marques de crainte ou de répugnance. Il arriva que je débarquai à terre avec plusieurs autres personnes de notre équipage; mais les Indiens semblèrent craindre que ces derniers venus n'allassent se placer entre l'endroit où ils étaient et celui où ils avaient laissé leurs armes; nous eûmes grand soin de leur faire voir que ce n'était pas là notre intention, et, après les avoir joints, nous leur fîmes des présents, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance et du désir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au temps du dîner, et, leur faisant entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous;

[1] Ils ignorent l'emploi de l'arc et des flèches, ce qui est un signe de leur infériorité relativement à la plupart des autres peuples de l'Océanie.

ils refusèrent, et, dès que nous les eûmes quittés, ils s'en retournèrent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens était un peu au-dessus du moyen âge, et les trois autres étaient jeunes; ils étaient, en général, d'une taille ordinaire, mais ils avaient les membres d'une petitesse remarquable; leur peau était couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé; leurs cheveux noirs, sans être laineux, étaient coupés court; les uns les avaient lisses et les autres bouclés. Dampierre dit qu'il manquait deux dents de devant aux habitants qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays (¹); mais ceux-ci n'avaient pas ce défaut; quelques parties de leur corps avaient été peintes en rouge, et l'un d'eux portait, sur la lèvre supérieure et sur la poitrine, des raies de blanc qu'il appelait *carbanda;* les traits de leur visage étaient bien loin d'être désagréables; ils avaient les yeux très-vifs, les dents blanches et unies, la voix douce et harmonieuse, et ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité.

Le lendemain au matin, 11 juillet, nous reçûmes une autre visite de quatre des naturels du pays; trois d'entre eux nous étaient déjà connus, mais le quatrième était un étranger qui s'appelait *Yaparico*, comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisaient. Cet Indien était distingué par un ornement fort extraordinaire; il portait, dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau, qui était à peu près de la grosseur d'un doigt et de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la Nouvelle-Zélande; mais, après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisaient un trou dans cette partie du nez, pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avaient des trous à leurs oreilles, quoiqu'ils n'eussent point de pendants; la partie du bras de l'épaule au coude était ornée d'un bracelet composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, ainsi que les habitants de la Terre de Feu, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtement. Je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise; mais, au lieu de le jeter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnèrent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous leur avions fait présent la veille. Ils semblaient fort contents de rester avec nous, et peu empressés de nous quitter; mais en voyant que quelques-uns de nos officiers examinaient leur pirogue avec beaucoup d'attention et de curiosité, ils parurent alarmés; ils sautèrent promptement dans leur petit bateau, et s'enfuirent à force de rames, sans dire un seul mot.

Le 12, trois Indiens se hasardèrent à venir à la tente de Tupia, et ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes que nous n'avions pas encore vus; à son retour, il introduisit auprès de nous les nouveaux venus en les appelant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettaient jamais dans de pareilles occasions. Comme ils avaient reçu avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jeté dans leur pirogue lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaisseau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns, et nous fûmes fort surpris de voir qu'ils les acceptaient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant signe à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait sur-le-champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetèrent le reste au chien de M. Banks : ils passèrent avec nous toute l'après-midi, sans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous aperçûmes que la couleur de leur peau n'était pas aussi brune qu'elle nous avait paru d'abord; ce que nous avions pris pour leur teint n'était que l'effet de la poussière et de la fumée, dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étaient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen pour se mettre à l'abri des mosquites; entre autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avait quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur cou avec un ruban : la fumée avait tellement terni ces rubans que nous ne pouvions pas distinguer aisément de quelle couleur ils avaient été; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étaient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cents verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, et nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étaient une femme et un enfant; la femme, comme le reste des insulaires, était entièrement nue : nous observâmes qu'ils avaient tous les membres fort petits, et qu'ils étaient d'une activité et d'une agilité

(¹) Une des coutumes des Nouveaux-Hollandais consiste à s'arracher une dent lors de quelque événement très-extraordinaire. Aux filles, on coupe une phalange des doigts.

extrêmes. L'un de ceux-ci avait un collier de coquillages très-bien fait, et un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (guipure) : ils portaient tous deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, et l'os qu'ils avaient dans le nez leur défigurait le visage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des insulaires de la mer du Sud, et ils répétaient continuellement le mot *chercau;* d'après la manière dont ils le prononçaient, nous imaginâmes que ce terme exprimait l'admiration. Lorsqu'ils voyaient quelque chose de nouveau, ils s'écriaient : « *Cher tut, tut, tut, tut !* » paroles qui avaient probablement une signification pareille.

Le 18, je m'embarquai avec M. Banks pour jeter un coup d'œil sur le pays, et surtout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentait, en examinant si la mer, autour de nous, était aussi dangereuse que



Indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud et cabane (¹). — D'après l'Atlas de *la Thétis*.

nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, et nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéraient pas le danger de notre situation ; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'apercevions que des rochers et des bancs de sable sans nombre, et nul autre passage qu'à travers les tours et retours des canaux qui se trouvaient dans les intervalles, et où l'on ne pouvait naviguer sans s'exposer à des périls et à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ.

Le 19, dans la matinée, dix autres naturels vinrent nous voir ; ils habitaient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en aperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues, ainsi que les Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays ; ils apportaient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avaient encore fait auparavant, et, après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme et un enfant de les garder ; les autres arrivèrent à bord. Nous

(¹) Dans le Campden-Shire.

remarquâmes bientôt qu'ils avaient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étaient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous; il nous la demandèrent d'abord par signes, et sur notre refus, ils témoignèrent, par leurs regards et par leurs gestes, beaucoup de ressentiment et de colère : nous n'avions point alors d'aliments apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main et qu'il jeta dans la mer avec un dédain très-marqué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, et, sur un second refus, il frappa du pied la terre et le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour à tour à presque toutes les personnes qui semblaient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout à coup deux tortues et les traînèrent vers le côté du bâtiment où était leur pirogue; nos gens les leur reprirent bientôt de force et les replacèrent avec les autres; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise : ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, et voyant que c'était toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue et ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même temps dans le bateau avec M. Banks et cinq ou six hommes de l'équipage, et nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étaient occupés à divers travaux; dès que les Indiens furent débarqués, ils saisirent leurs armes,



Indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud. — D'après l'Atlas de *la Thétis*.

et, avant que nous pussions nous apercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils faisaient bouillir des pois, et, faisant du côté du vent un circuit qui embrassait le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent, avec une promptitude et une dextérité surprenantes, l'herbe qui se trouva sur leur chemin; cette herbe, qui avait cinq ou six pieds de hauteur et qui était aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, et le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avait dressée pour Tupia quand il était malade. Une truie et ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, et, prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à temps pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avait de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que ceci se passait, les Indiens allèrent à quelque distance de là, à un endroit où plusieurs de nos gens lavaient du linge, et où ils avaient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels était la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces et des prières que nous leur fîmes; nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb : le coup atteignit et mit en fuite l'un d'eux, qui était éloigné d'environ quarante verges; nous éteignîmes alors ce second feu avant qu'il

eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avaient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous apercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers, vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étaient pas encore au delà de notre portée; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, et nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeraient plus d'inquiétude; mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix, qui sortaient des bois, et nous nous aperçûmes qu'ils se rapprochaient peu à peu de nous; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks et de trois ou quatre autres personnes; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, et après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons et ils firent tous retraite à pas lents; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, et nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille; nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvements, et ils s'assirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe; il s'arrêta à plusieurs reprises et à différentes distances, et parla; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer; sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna et dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes, qui dressèrent leurs javelines contre un arbre et qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordés, nous leur rendîmes les dards et les javelines que nous leur avions pris, et nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevait notre réconciliation. Il y avait dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, et qu'on introduisit auprès de nous, comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets et nos toiles n'était point parmi eux; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvait pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, et ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau; chemin faisant, ils nous dirent par signes qu'ils ne mettraient plus le feu à l'herbe; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étaient l'usage et les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'assirent, et nous ne pûmes pas les engager à venir à bord; nous les quittâmes donc; ils s'en allèrent environ deux heures après, et nous aperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident était arrivé un peu plus tôt, les suites auraient pu en être terribles; car il n'y avait pas longtemps qu'on avait rapporté au vaisseau la poudre et la tente qui contenait l'équipement de notre bâtiment, et plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation : nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumait dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avait d'éteindre le feu; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'après-midi nous embarquâmes toutes nos provisions; nous changeâmes le vaisseau de place, et nous le laissâmes flotter avec la marée; le maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avait point de passage au nord par où le bâtiment pût débouquer.

Le lendemain au matin, 20, à la marée basse, j'allai sonder et baliser la barre, le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étaient en feu, ce qui présentait dans la nuit un spectacle affreux et magnifique.

Le 21 se passa sans que nous aperçussions aucun des habitants et sans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes, pour la provision du jour, une tortue, et, en l'ouvrant, nous trouvâmes en dedans de ses deux épaules un harpon de bois à peu près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long et barbelé à l'extrémité, tel, en un mot, que nous en avions vu dans les mains des naturels du pays. Il nous parut que cet animal avait reçu cette blessure depuis longtemps, car la plaie était parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espèce de légume dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *indian kale* (chou caraïbe). Un de nos gens, s'étant séparé des autres, rencontra tout à coup quatre Indiens, trois hommes et un enfant,

qu'il n'aperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avaient allumé du feu et ils faisaient griller un oiseau et un quartier de kanguroo, dont le reste était suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. Notre homme, étant sans armes, fut d'abord très-effrayé; mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposerait à un danger véritable s'il paraissait le redouter. Au contraire, il s'avança et s'assit près d'eux d'un air de gaieté et de bonne humeur; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût et qu'il crût pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, et après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il allait les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimulait toujours ses craintes, et il s'assit de nouveau; ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention et de curiosité; ses habits attirèrent surtout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains et le visage, et ils se convainquirent enfin que son corps était fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, et, après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvait partir. Il n'attendit pas une seconde permission;



Opossum (*Phalangister Cookii*) (¹). — D'après Cook.

mais comme il ne savait, en les quittant, quel chemin conduisait directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides, car ils savaient bien d'où il venait.

M. Banks, parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'histoire naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des opossums; c'était une femelle, et il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressemblait beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit, dans son *Histoire naturelle*, sous le nom de phalanger; mais ce n'est pas le même.

Le 27, M. Gore tua un kanguroo qui, avec la peau, les entrailles et la tête, pesait quatre-vingt-quatre livres. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avait plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

Le premier août, le charpentier examina les pompes, et, à notre grand regret, il les trouva toutes

(¹) L'opossum gris entortille sa queue aux branches d'arbres, et de là bondit sur ce qu'il veut atteindre. Il y a aussi des opossums blancs volants, qui se servent de leurs ailes pour sauter de branche en branche.

fort endommagées, ce qui provenait, suivant lui, de ce qu'on y avait employé du bois trop vieux. L'une d'elles était en si mauvais état qu'elle tombait en pièces quand on voulait la faire agir; les autres n'étaient guère meilleures; nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment, qui heureusement ne faisait pas plus d'un pouce d'eau par heure.

Départ de la rivière Endeavour.—Découverte du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée. — Prise de possession.

Le 3, à six heures du matin, nous fîmes une tentative inutile pour touer le vaisseau hors du havre; le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, et, sur les sept heures, nous remîmes



Le Dasyure viverrin (1). — D'après Lesson.

à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt et fut suivie de brises de mer du sud-est sud, avec lesquelles nous portâmes au large à l'est nord-est.

Je donnai le nom de *rivière Endeavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux, et au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce.

Outre le kanguroo et l'opossum, dont il a déjà été fait mention plus haut, et une espèce de putois, il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le

(1) « Les dasyures (de la Nouvelle-Hollande), entre autres le *white* et le *tapon-tafh*, remplacent nos martres, dont ils ont la voracité. Ce dernier, nommé aussi *dasyure viverrin*, à pelage noir moucheté de blanc, est assez commun aux alentours de Port-Jackson, où il vit d'insectes, de cadavres, d'œufs; et il s'introduit dans les basses-cours, qu'il ravage. » (Lesson.)

Cet animal paraît être celui dont Cook fait mention dans un autre passage, et qui était appelé *quoll* par les naturels.

terrain (¹), et plusieurs sortes de serpents; quelques-uns des serpents sont venimeux, et les autres ne le sont pas (²). Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on en excepte les chiens, dont nous n'avons aperçu que deux ou trois qui venaient souvent, autour des tentes, ronger les os et les restes d'aliments qui s'y trouvaient par hasard; ces os semblaient être pour la plupart des os de kanguroo : nous n'avons vu qu'une



L'Echidné austral (³). — D'après Lesson.

fois un autre quadrupède; mais nous rencontrions des kanguroos presque toutes les fois que nous allions dans les bois (⁴). Nous aperçûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux sortes, les uns blancs et les autres noirs, une très-belle espèce de loriot, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, et plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe (⁵). Les oiseaux aqua-

(¹) Outre les animaux que nous reproduisons, on remarque, à la Nouvelle-Hollande, le *piramèle*, à nez pointu; le *pétauriste*, dont la peau des flancs s'étend comme un parachute; le *potourou*, à queue demi-nue; le *koala*; le *wombat*; le *baudicout*, sans queue; le renard volant, énorme chauve-souris qu'un matelot de Cook prit pour le diable, etc.

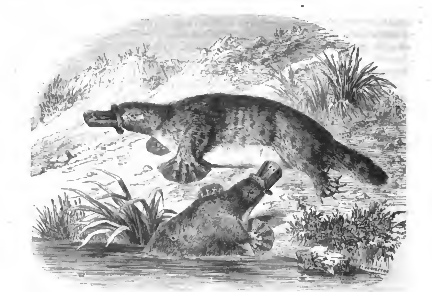
(²) On trouve à la Nouvelle-Hollande une grande variété de reptiles dangereux. Les serpents y sont très-multipliés, depuis le *python* jusqu'aux *couleuvres*, à la *vipère sourde*, au *serpent ailé* à oreillettes, et au *serpent-fil*, à peine long de huit ou dix pouces, et dont la morsure donne la mort en quelques minutes. Le reptile le plus redoutable est le *serpent noir (black snake)*, ou *Acantophis bourreau*. On mange le *serpent diamant*, qui a jusqu'à quatorze pieds de long.

(³) L'échidné *(hedge-hog)*, animal informe, qui tient du hérisson et du fourmilier, est couvert de piquants; il n'a point de dents, et il tire une longue langue, hérissée et gluante, pour saisir les fourmis dont il se nourrit. Il se roule en boule. On distingue deux espèces : l'échidné épineux et l'échidné soyeux. Cet animal constitue, avec l'ornithorhynque, les deux seuls genres de la famille des monothrèmes.

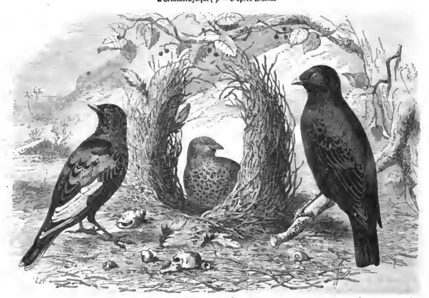
(⁴) Voy. la note 1 de la page 393.

(⁵) « Il est peu de contrées au monde plus riches en oiseaux que la Nouvelle-Galles du Sud. Presque toutes les espèces y sont remarquables par la beauté de leurs parures, la singularité de leurs formes, ou par des particularités insolites. »

La langue des passereaux de la Nouvelle-Galles du Sud se termine en un pinceau de fibres. Le séricule (prince-régent) a un plumage mi-parti d'or et de velours noir. Nos lecteurs connaissent le merveilleux ornement de l'oiseau-lyre. Un moucherolle crépitant a été justement surnommé le *fouet de postillon*. Un oiseau des bois imite le son de la cloche des moutons; un autre, celui du remouleur qui aiguise le fer sur la pierre; le *oui-oui* rit le matin; le *rohi-rohi* imite le son d'un balancier de pendule; le *laughing-jackas*, ou *horloge du planteur*, annonce le coucher du soleil. Citons encore le casoar émeu, l'oiseau-satin (ptylorhynque).



L'Ornithorhynque (¹). — D'après Lesson.



L'Oiseau-satin. — D'après Lewin *(the Birds of New-South Vales)*.

(¹) L'ornithorhynque ou paradoxal, à bec de canard, vit dans l'eau des rivières et pond des œufs. Les naturels l'appellent *mullangong*, ou *tambril*, ou *taupe d'eau*, et le mangent. C'est un animal à la fois ovipare et mammifère.

tiques sont les hérons, des canards sifflants, qui se perchent et qui, à ce que je pense, se juchent sur les arbres; les oies sauvages, les courlieux, et un petit nombre d'autres, qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays, dont on a eu occasion de parler plus haut, est agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies et des bois. Le sol des collines est dur, sec et pierreux; cependant, outre le bois, il produit une grosse herbe; celui des plaines et des vallées est, en quelques endroits, sablonneux, et argileux en d'autres, ou pierreux et rempli de rochers comme sur les collines; en général, il est pourtant couvert, et il a la plus grande apparence de fertilité : tout le pays, collines et vallées, bois et plaines, abonde en fourmilières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut et douze ou seize de circonférence.

(Après s'être éloigné de la rivière *Endeavour,* on fut bientôt exposé à des dangers nouveaux, au milieu d'un labyrinthe de bancs, de récifs et de petites îles dont la côte est parsemée. Cook persévéra cependant à naviguer en vue de terre jusqu'à ce que, arrivé au cap York, il s'assura qu'à cette hauteur un détroit sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée. Ce fut du haut d'une colline de la petite île de *Possession* qu'il acheva de se faire une conviction sur ce point important).

Je donnai, dit-il, à ce canal ou passage le nom du vaisseau, et je l'appelai *détroit de l'Endeavour*(¹). Sa longueur du nord-est au sud-ouest est de dix lieues, et il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée nord-est, où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les îles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée *île de Possession* n'est ni fort haute ni d'une grande étendue; nous la laissâmes entre nous et la grande terre, en passant entre elle et deux petites îles rondes qui gisent à environ deux milles à son nord-ouest. Deux petites îles, que j'appelai *îles de Walis,* sont situées au milieu de l'entrée sud-ouest, et nous les laissâmes au sud.

(Ce fut sur la petite île de Possession que Cook renouvela l'acte solennel qui avait suivi son premier débarquement sur la terre de la Nouvelle-Galles du Sud, à la baie Botanique.)

Comme j'allais quitter la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, que j'ai parcourue depuis le 38ᵉ degré de latitude jusqu'à cet endroit, et que sûrement aucun Européen n'avait encore visitée, j'arborai une seconde fois le pavillon anglais, et, quoique j'eusse déjà pris possession de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession, au nom du roi Georges III, de toute la côte orientale, depuis le 38ᵉ degré de latitude jusqu'à cet endroit; situé au 10ᵉ degré et demi sud, ainsi que de toutes les baies, havres, rivières et îles qui en dépendent; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale;* nous fîmes trois décharges de nos fusils, et le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur l'île de Possession, nous nous rembarquâmes.

(Cook se dirigea ensuite vers la Nouvelle-Guinée et de là vers Java.)

NOUVELLE-CALÉDONIE (²).

Découverte de la Nouvelle-Calédonie. — Incidents survenus pendant la relâche du vaisseau à la Balade.

Au lever du soleil, le premier de septembre 1744, après avoir couru la nuit au sud-ouest (en nous éloignant des Nouvelles-Hébrides), nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du sud-est, nous poursuivîmes notre route au sud-ouest.

(¹) Ce canal n'est qu'une partie du grand détroit de *Torrès.*

(²) La Nouvelle-Calédonie appartient à la France. On lit dans *le Moniteur officiel,* du 14 février 1854, la note suivante :

« En vertu des ordres de l'empereur, le ministre de la marine et des colonies a prescrit, le 1ᵉʳ mai dernier, à M. le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef des forces navales françaises dans l'océan Pacifique, de se diriger vers la Nouvelle-Calédonie.

» Conformément aux instructions qui lui avaient été transmises, le contre-amiral Febvrier-Despointes, après s'être assuré

Nous nous préparions à traverser la mer du Sud dans sa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique, et, quoique l'usage des viandes salées par un climat chaud eût fort affaibli l'équipage, nous ne nous proposions de toucher à aucun endroit sur la route. L'exécution de ce projet aurait sans doute été funeste à quelques-uns de ceux à qui leur mauvaise constitution ne permettait pas de supporter une pareille abstinence. Heureusement, après trois jours de navigation, nous découvrîmes une grande terre (¹), où aucun navigateur européen n'avait encore abordé, ce qui changea en entier le plan formé pour le reste de notre séjour dans les mers du Sud.

A huit heures, comme nous faisions voile au sud, nous aperçûmes une terre qui nous restait dans le sud sud-ouest. Nous marchâmes pour l'accoster avec une légère brise de l'est, jusqu'à cinq heures du soir, que nous nous trouvâmes en calme; nous en étions alors à 3 lieues. Quelques ouvertures ou passages, aperçus dans l'ouest, nous empêchaient de savoir si elle était continue ou si elle formait un groupe d'îles; elle paraissait se terminer dans le sud-est par un grand cap, que j'appelai le *cap Colnett*, du nom d'un de mes volontaires, qui, le premier, en eut connaissance. M. de Bougainville dit qu'il eut, dans ces parages, une mer entièrement tranquille, et que plusieurs morceaux de fruits et de bois flottants passèrent près de son vaisseau; c'était à peu près au nord-ouest de la terre que nous découvrîmes, et que ce navigateur habile et intelligent a conjecturé devoir être dans cette direction (²). On découvrit des brisants vers le milieu de la distance où nous étions du rivage, et, derrière les écueils, nous distinguâmes deux ou trois pirogues à la voile, qui semblaient diriger leur route pour venir à notre rencontre; mais, un peu avant le lever du soleil, elles amenèrent leurs voiles, et nous ne les vîmes plus.

Nous remarquions plusieurs tourbillons de fumée, ce qui prouvait que la terre était habitée. Un officier, du haut des mâts, nous assura qu'il voyait un autre volcan qui vomissait de la fumée; mais il fut trompé par les apparences, car nous n'avons trouvé, après notre débarquement, aucune production volcanique sur cette île.

En attendant avec impatience le moment où nous aurions des entrevues avec les habitants de cette

que le pavillon d'aucune nation maritime ne flottait sur la Nouvelle-Calédonie, a pris solennellement possession de cette île et de ses dépendances, y compris l'île des Pins, au nom et par ordre de S. M. Napoléon III, empereur des Français. »

Voici la copie des procès-verbaux de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie et de l'île des Pins, en date des 24 et 29 septembre 1853 :

« Ce jourd'hui, samedi, 24 septembre 1853, à trois heures de l'après-midi,

» Je soussigné, Aug. Febvrier-Despointes, contre-amiral, commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île (Nouvelle-Calédonie), qui, à partir de ce jour, 24 septembre 1853, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» Ladite prise de possession est faite en présence de MM. les officiers de la corvette à vapeur *le Phoque* et de MM. les missionnaires français, qui ont signé avec nous.

» Fait à terre, au lieu de Balade (Nouvelle-Calédonie), les heure, jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, L. Candeau, A. Barazer, Rougeyron, Forestier, J. Vigouroux, A. Cany, Muller, Butteaud, Mallet, L. Dépériers, A. Amet, L. de Marcé, le contre-amiral Febvrier-Despointes. »

« Ce jourd'hui, jeudi, 29 septembre 1853,

» Je soussigné, Aug. Febvrier-Despointes, contre-amiral, commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île des Pins au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île des Pins, qui, à compter de ce jour, 29 septembre 1853, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» L'île continuera à être gouvernée par son chef, qui relèvera directement de l'autorité française.

» Ladite prise de possession faite en présence de MM. les missionnaires français, des officiers du *Phoque* et du chef Ven-de-Gon, qui ont signé avec nous.

» Fait à terre, en double expédition, les jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, A. Barazer, L. Candeau, A. Cany, L. Dépériers, Mallet, Muller, Chapuy, Goujon, A. Gellé, A. Amet, le chef de l'île, V. X., le contre-amiral, commandant en chef, Febvrier-Despointes. »

(¹) La Nouvelle-Calédonie, située à peu près sous le parallèle du centre de l'Australie, depuis le 20° 10′ latitude sud jusqu'au 22° 30′ de la même latitude, et depuis le 161° 39′ de longitude jusqu'au 164° 32′ est. Elle a environ quatre-vingt-dix lieues de longueur sur vingt de largeur.

(²) Voy. plus haut la relation de Bougainville.

côte, nous formâmes sur eux différentes conjectures. Comme les insulaires des Nouvelles-Hébrides sont absolument différents des Zélandais, et très-différents entre eux, ce nouveau pays s'offrait de lui-même pour expliquer la population de la Nouvelle-Zélande ; mais la suite nous apprit que nos idées sur ce sujet étaient prématurées, et qu'on ne peut pas encore parler avec précision de l'histoire de l'espèce humaine dans les mers du Sud (¹).

A quelques heures de calme succéda une brise du sud-est, et nous passâmes la nuit à louvoyer.

Le 5, au lever du soleil, l'horizon étant transparent, nous eûmes une vue distincte de la côte. Les coupures ou enfoncements se montraient toujours dans l'ouest, et une chaîne de brisants, qui paraissaient défendre toute la côte, se joignait à celle que nous avions découverte la nuit précédente. Il m'était



Double pirogue de la Nouvelle-Calédonie. — D'après Labillardière.

assez indifférent de ranger la côte du sud-est, ou d'aller chercher celle du nord-est. Je pris ce dernier parti, et, après avoir couru 2 lieues en dehors du récif (car c'en était véritablement un), nous arrivâmes à un passage qui avait l'apparence d'un bon canal, dans lequel nous pouvions entrer pour accoster la terre. Je voulais y atterrir, non-seulement pour la reconnaître, mais plus encore pour avoir occasion d'y observer une éclipse de soleil qui devait bientôt arriver. Dans ce dessein, je fis mettre le vaisseau en panne, et je chargeai deux bateaux armés d'aller sonder le canal; sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étaient qu'à une petite distance de nous. Toute la matinée, nous les avions vues partir de différents endroits du rivage; quelques-unes s'étaient arrêtées près des récifs, où nous supposâmes qu'elles s'occupaient à la pêche. Aussitôt qu'elles furent rassemblées, elles s'avancèrent toutes à la fois sur le vaisseau, et elles en étaient assez près quand nous mîmes dehors nos bateaux, qui probablement les alarmèrent, car, sans s'arrêter, elles ramèrent sur les récifs, et nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte n'était qu'une terre basse sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale, qui formait une île connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'avons appris après (²).

(¹) Voy. sur les théories relatives aux races de l'Océanie, plusieurs ouvrages indiqués dans la *Bibliographie* qui suit la relation de Bougainville.

Les Nouveaux-Calédoniens ressemblent beaucoup aux indigènes des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Galles du Sud.

(²) Le nom indigène de l'île est *Balade*.

Le 30 germinal an 1er de la république, *la Recherche* (commandée par d'Entrecasteaux) aborda vis-à-vis du mouillage

Les bateaux nous ayant fait le signal pour le passage, et l'un d'eux s'étant placé près de la pointe et au vent du récif, nous entrâmes dans le canal, et, sur notre route, nous prîmes à bord l'autre bateau. L'officier qui le commandait m'informa que la mer où nous devions passer avait 16 et 14 brasses d'eau, fond de sable fin, et qu'il avait abordé deux pirogues dont les Indiens s'étaient montrés obligeants et civils; ils lui offrirent quelques poissons, et, en échange, il leur présenta des médailles, etc. Dans une des pirogues était un jeune homme fort et robuste, que l'on prit pour un chef; ses camarades lui donnaient tout ce qu'ils recevaient.

Le pays devenait plus stérile à mesure que nous en approchions, et il était couvert d'une herbe sèche blanchâtre. Les arbres, très-clair-semés sur les montagnes, paraissaient tous avoir des tiges blanches, et ils ressemblaient à des saules; on n'y voyait aucune espèce d'arbrisseaux ou de sous-bois. Plus proche, nous découvrîmes une petite bordure de terre plate, au pied des collines, revêtue d'arbres et de buissons verts et touffus, parmi lesquels nous remarquions de temps en temps un cocotier et un bananier. Nous observions aussi des maisons qui avaient la forme de ruches d'abeilles, rondes ou coniques, et un trou pour entrée.

Après avoir doublé le récif, nous portâmes le cap au sud demi-est, pour amener une petite île de sable que nous apercevions près du rivage, et bientôt toutes les pirogues nous suivirent.

A peine eut-on placé l'ancre que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens, qui nous avaient suivis dans seize ou dix-huit pirogues, et dont la plupart étaient sans armes. Ils n'osèrent pas d'abord accoster le vaisseau; mais bientôt nous leur inspirâmes la confiance de s'approcher assez pour recevoir des présents. Nous les leur descendions au bout d'une corde, à laquelle ils attachaient en échange des poissons tellement gâtés que l'odeur en était insupportable, ce qui était déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges formant entre nous une sorte de liaison, deux Indiens hasardèrent de monter à bord, et bientôt les autres remplirent le vaisseau. Quelques-uns s'assirent à table avec nous. La soupe de pois, le bœuf et le porc salés, étaient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter; mais ils mangèrent des ignames que nous avions encore, et qu'ils nommèrent *oobée*. Ce nom diffère peu d'*oofée*, ainsi qu'on les appelle dans la plupart des îles, à l'exception de Mallicolo : comme toutes les nations que nous avions récemment visitées, ces Indiens sont presque nus; à peine se couvrent-ils d'une espèce de pagne, telle qu'on en porte à Mallicolo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau, qui leur causait une extrême surprise. Les chèvres, les cochons, les chiens et les chats, leur étaient si inconnus qu'ils n'avaient pas même de terme pour les nommer. Ils paraissaient faire un grand cas des clous et des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étaient plus estimées.

En général, ils admiraient tout ce qui était rouge; mais ils ne nous offraient rien en échange. Leur langue, si nous en exceptons *aréekée*, et un ou deux autres termes, n'avait de rapport avec aucune des différentes langues que nous avions entendues dans la mer du Sud, ce qui nous surprit d'autant plus que nous avions trouvé les dialectes d'une langue commune dans toutes les îles orientales de la mer du Sud, ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande. Les naturels étaient tous fort grands et, en général, bien proportionnés : ils avaient des traits intéressants, la barbe et les cheveux noirs, et si frisés qu'ils paraissaient presque laineux en quelques individus. Leur teint, d'un châtain foncé, était à peu près le même que celui des insulaires de Tanna.

Après le dîner, nous allâmes à terre avec deux bateaux armés. Un de ces insulaires, qui s'était attaché à moi de son propre mouvement, nous accompagnait. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'habitants, qui s'étaient rassemblés pour nous voir : aussi nous reçu-

de Balade, où le capitaine Cook avait jeté l'ancre en 1774. Une double pirogue, montée par onze naturels, navigua à quelque distance du vaisseau, mais sans aborder. Le lendemain, 1er floréal, quatre pirogues étaient sous voiles et se dirigeaient vers l'escadre, en agitant quelques morceaux d'étoffe blanche. Quelques sauvages enhardis vinrent à bord, et témoignèrent qu'ils avaient grand'faim en montrant de la main leur ventre, qui était, en effet, extrêmement aplati. Ils témoignèrent de la crainte en voyant des cochons, ce qui fit présumer qu'ils ne connaissaient pas ce quadrupède, quoique le capitaine Cook en eût laissé deux à un de leurs chefs; mais, dès qu'ils eurent aperçu les volailles, ils imitèrent assez bien le chant du coq pour ne laisser aucun doute qu'ils n'en eussent dans leur île.

Aucune des femmes qui se trouvaient sur les pirogues ne consentit à venir sur le vaisseau, et lorsque l'on voulait leur faire présent de quelques objets, les hommes se chargeaient de les leur porter.

rent-ils avec des démonstrations de joie et cette surprise naturelle à un peuple qui voit des hommes et des objets dont il n'a pas encore d'idée. Je fis des dons aux insulaires que me présenta mon nouvel ami, et qui étaient, ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derrière la foule, et il me retint la main lorsque je voulus leur donner des grains de rassade ou des médailles. Nous retrouvâmes ici le même chef qu'on avait vu le matin dans une des pirogues. Il se nommait Téobooma, comme nous l'apprîmes alors, et nous ne fûmes pas à terre dix minutes qu'il fit faire silence. Tout le peuple lui ayant donné cette marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eut-il fini qu'un autre chef imposa silence à son tour, et parla une seconde fois. Ces harangues étaient composées de courtes sentences, à chacune desquelles deux ou trois vieillards



Homme et femme de la Nouvelle-Calédonie. — D'après Cook.

répondaient par des branlements de tête et une espèce de murmure, sans doute en signe d'applaudissement; peut-être aussi qu'il proposait des questions auxquelles on lui répondait. Il nous était impossible de deviner le sens de ces harangues, qui, nous étant adressées, ne contenaient vraisemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le temps que ces chefs parlèrent, j'observai le peuple, et je ne vis rien qui dût nous inspirer de la défiance.

Nous nous mêlâmes ensuite dans la foule pour les mieux examiner : plusieurs, qui paraissaient affectés d'une espèce de lèpre, avaient des jambes et des bras prodigieusement gros : ils étaient absolument nus, si l'on excepte un cordon qu'ils portaient autour de la ceinture, et un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, mérite à peine le nom de couverture; il ne sert pas plus de voile que celui des Mallicolois, et, aux yeux des Européens, il était plus malhonnête que décent.

Quelques-uns avaient sur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-grossière, entièrement ouverts aux deux extrémités, et de la forme d'un bonnet de hussard : ceux des chefs étaient ornés de petites plumes rouges, et de longues plumes noires de coq en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité est étendue jusqu'à une longueur prodigieuse, et dont tout le cartilage est coupé en deux, comme à l'île de Pâques, ils suspendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainsi que les insulaires de Tanna, ou bien ils mettent dans le trou un rouleau de feuilles de canne à sucre.

Dès que je leur eus fait entendre que nous avions besoin d'eau, les uns nous montrèrent l'est et d'autres l'ouest. Mon ami entreprit de nous conduire, et s'embarqua avec nous à ce sujet. Nous rangeâmes la côte vers l'est, l'espace d'environ deux milles, et nous la vîmes presque partout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une rivière, qui nous porta au pied d'un petit village, au-dessus des mangliers; là, nous débarquâmes, et l'on nous montra une source d'eau douce. Le sol des environs était en très-bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames et d'autres racines, et arrosé par de petits canaux conduits avec art depuis le principal ruisseau, qui avait sa source dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations s'élevaient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paraissaient pas fort chargés de fruits. Nous entendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les habitants cuisaient alors des racines dans une jarre de six ou huit gallons; et nous ne doutâmes point que ce vase de terre ne fût de leur propre fabrique. Comme nous remontions la crique, M. Forster tira un canard qui volait au-dessus de nous; et ce fut le premier usage que ce peuple nous vit faire de nos armes. Mon ami le demanda; et, quand nous mîmes à terre, il raconta à ses compatriotes de quelle manière cet oiseau avait été tué.

Je répétai même l'expérience, afin de leur donner, par ces innocents moyens, une idée de notre puissance. La rivière n'ayant pas plus de douze verges de large, nous débarquâmes sur les bords, élevés d'environ deux pieds au-dessus de l'eau. Il y avait quelques petites familles : les femmes et les enfants vinrent familièrement autour de nous, sans montrer la moindre marque de défiance ou de mauvaise volonté. Le teint des femmes était en général d'un châtain foncé, ou couleur de mahogony brun : leur stature était moyenne; quelques-unes étaient grandes, leurs formes étaient un peu grossières, et elles paraissaient robustes. A voir leur vêtement, qui les défigurait beaucoup, on les croyait accroupies; c'était un jupon court, ou une frange composée de filaments ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture : les cordelettes étaient placées les unes au-dessus des autres, en différentes rangées, qui formaient autour du corps une espèce de couverture de chaume, qui ne cachait pas plus d'un tiers de la cuisse : elles étaient quelquefois teintes en noir; mais communément les extérieures étaient seules de cette couleur, tandis que les autres étaient couleur de paille sale. Ces femmes portaient, comme les hommes, des coquillages, des pendants d'oreilles et des morceaux de pierre néphritique; d'autres avaient trois lignes noires qui se prolongeaient longitudinalement de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton. Ce tatouage avait été fait de la même manière qu'aux îles des Amis et de la Société. Les huttes, situées à environ dix verges des bords de la rivière, sur un petit monticule, étaient de forme conique, d'environ dix pieds de haut, et non pointues au sommet. Le charpente consistait en bâtons entrelacés comme des claies; elles étaient couvertes de nattes, et ensuite de paille fort bien arrangée; il n'y avait point de jour que par un trou d'environ quatre pieds de hauteur ; de sorte que les Indiens se baissaient pour y entrer ou pour en sortir. Nous les trouvâmes remplies de fumée, nous y vîmes un monceau de cendres, et nous en conclûmes qu'ils sont obligés d'allumer des feux pour chasser les moustiques qui infestent les marais des environs : comme le temps était un peu froid, nous aperçûmes peu de ces insectes. Les cabanes étaient environnées d'un petit nombre de cocotiers dépouillés de fruits, de cannes à sucre, de bananes et d'eddoés, au pied desquels les naturels amenaient de l'eau par de petites tranchées. Quelques-uns des eddoés étaient alors sous l'eau, comme c'est l'usage aux îles de la mer du Sud. Toute la plantation cependant paraissait mauvaise et insuffisante pour fournir à la subsistance des naturels toute l'année. Un Indien, nommé Hébaï, semblait être le principal personnage de ces familles ainsi rassemblées : nous lui fîmes des présents. En nous promenant sur les bords de la rivière, du côté des mangliers, je cueillis une plante nouvelle. Vers les collines, dont les premières élévations étaient à la distance d'environ deux milles, le pays paraissait stérile et désert; nous y remarquions de temps en temps des arbres et de petits cantons cultivés; mais ils se perdaient dans la vaste étendue des landes en friche.

Le jour étant déjà fort avancé, et le flot ne nous permettant pas de demeurer plus longtemps dans la crique, nous prîmes congé des habitants, et nous revînmes à bord un peu avant le coucher du soleil.

D'après cette petite excursion, je jugeai que nous ne devions rien attendre de ce peuple, que la permission de visiter librement la contrée. Il est aisé de voir qu'il n'a guère reçu en partage de la nature qu'un excellent caractère. Sur ce point, il surpassait toutes les nations que nous avions connues; et,

quoique cela ne satisfit pas nos besoins, nous étions charmés de lui trouver cette qualité, qui nous procurait une paix et une liberté précieuses (¹).

Le lendemain, nous eûmes la visite de quelques centaines d'Indiens; les uns arrivaient à la nage, et les autres dans des pirogues; ils avaient dans chacune des feux qui brûlaient sur des pierres. Bientôt les ponts et toutes les parties du vaisseau en furent pleins. Mon ami, qui était du nombre, m'apporta des racines; mais tous les autres n'avaient avec eux aucune sorte de provisions (²). Quelques-uns, qui étaient armés de massues et de dards, échangèrent ces armes pour des clous, des pièces d'étoffe, etc. Après le déjeuner, j'envoya deux bateaux armés aux ordres du lieutenant Pickersgill, pour découvrir une source d'eau douce; car celle que nous avions trouvée le jour précédent ne pouvait nous convenir en aucune manière. Dans le même temps, M. Wales et le lieutenant Clerke allèrent sur la petite île faire des préparatifs nécessaires pour observer l'éclipse de soleil, qui devait arriver l'après-midi. M. Pickersgill revint bientôt à bord pour m'informer qu'il y avait sur la petite île un ruisseau d'eau douce où

(¹) Cette illusion de Cook sur « l'excellent caractère » des Nouveaux-Calédoniens donna lieu, plus tard, à une bien vive réaction, lorsque l'on reconnut que les insulaires étaient anthropophages.

Il est vrai cependant que l'anthropophagie se concilie souvent avec des qualités morales. On explique cette horrible coutume soit par l'absurdité de certaines croyances religieuses, comme chez les Nouveaux-Zélandais, soit par les excitations de la plus affreuse disette, comme chez les tribus du Canada et de la Nouvelle-Bretagne. Est-il nécessaire de rappeler que des marins, appartenant aux nations les plus civilisées de l'Europe, ont dévoré leurs semblables plutôt que de subir avec résignation les tortures de la faim. Les conjectures sur le genre de mort du malheureux Franklin sont épouvantables.

En même temps qu'ils sont anthropophages avec délices, les Nouveaux-Calédoniens ont des vertus de famille très-remarquables.

Ce fut un des compagnons d'Entrecasteaux qui constata le premier l'anthropophagie de ces insulaires.

Un sauvage avait invité Piron, le dessinateur de l'expédition, à partager avec lui un os où pendait encore un reste de chair fraîchement grillée; Piron reconnut avec terreur que cet os, encore recouvert de parties tendineuses, appartenait au bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans.

Plusieurs sauvages tâtèrent, à différentes reprises, les parties les plus musculeuses des bras et des jambes des matelots, en prononçant *Kapareek* d'un air d'admiration et de désir, et en faisant claquer leur langue.

« Ils ne sont pas si terribles, dit toutefois Labillardière, que les autres cannibales. Différents signes qu'on leur fit maladroitement, ou qu'ils interprétèrent mal, leur ayant fait supposer que nous étions aussi des anthropophages, ils se crurent à leur dernière heure et se mirent à pleurer. On eut beaucoup de peine à les rassurer.

Mais, en un autre endroit, Labillardière est plus sévère :

« La couleur de leur peau, dit-il, est aussi noire que celle des sauvages du reste de la Mélanésie, auxquels ils ressemblent par la férocité et l'abrutissement. Ils portent, suspendu à un collier de tresses, en guise d'ornement, un fragment d'ossement humain. Je ne puis douter d'ailleurs qu'ils ne soient anthropophages, ayant moi-même été témoin de plusieurs repas atroces, dans lesquels ces sauvages dévoraient leurs semblables, ce que ne font pas les loups. Ils se servent pour cela d'un instrument qu'ils nomment *nbouet*, formé d'un morceau de serpentine aplati et tranchant comme une hache. Cette pierre est percée de deux trous, dans chacun desquels passent deux baguettes très-flexibles qui les fixent sur un manche de bois, auquel elles sont liées avec des tresses de poil de chauve-souris; cet instrument est porté sur un pied fabriqué avec un noyau de coco. Cette hache leur sert à couper les membres de leurs ennemis, qu'ils partagent après le combat. Ils commencent par ouvrir le ventre du vaincu, qu'ils ont assommé d'un coup de zagaie, puis ils lui arrachent les intestins au moyen d'un instrument formé de deux cubitus humains bien polis et fixés dans un tissu de tresses solides. On détache ensuite les organes de la génération, qui deviennent le partage du vainqueur; les bras et les jambes sont coupés aux articulations et distribués à chacun des combattants, qui les porte à sa famille. Cette chair se coupe par tranches de sept à huit centimètres d'épaisseur, et les parties les plus musculeuses sont regardées comme le morceau le plus friand. Je pus alors m'expliquer pourquoi les sauvages tâtaient si souvent à nos compagnons le gras de la jambe et les parties charnues du corps, en faisant claquer la langue. »

Le capitaine Leconte, qui visita la Nouvelle-Calédonie en 1846, raconte l'anecdote suivante :

« Un jour Bouarate, chef de la tribu de Yenguéne, étant allé à Puébo visiter son jeune beau-frère Thindine, Téa de Mouélébé, qui, dans ce moment-là, éprouvait une grande pénurie de vivres, lui dit : « Tu vois combien tu es maigre et comme » tu as le ventre rentré : regarde comme je l'ai gros et saillant; c'est que, vois-tu, je me nourris bien. A quoi te servent tes » sujets? Mange-les, et tu deviendras comme moi. » Malheureusement Thindine a suivi ces horribles conseils. Depuis ce temps, il a mis, pour ainsi dire, sa tribu en coupe réglée, et il mange, en compagnie de ses plus intimes amis, y compris sa femme, au moins un de ses sujets par semaine. Un jour, le P. Rougeyron trouva une famille tout en larmes : leur unique enfant venait de servir à l'un de ces abominables festins. »

Un missionnaire menaçait un chef calédonien de la colère de Dieu, « qui ne trouvait pas bon, disait-il, que l'on mangeât son semblable. » — « Si Dieu le défend, répondit le chef, il faut lui obéir; mais si Dieu dit que cela n'est pas bon, il ne dit pas la vérité, parce que la vérité est que cela est bon. »

On verra plus loin quelle est l'extrême misère de ces indigènes, et ce qu'on peut dire en faveur de quelques traits de leur caractère.

(²) Des femmes accompagnaient les hommes; mais elles ne vinrent point à bord.

les bateaux arriveraient très-commodément : aussitôt on mit la chaloupe en mer pour remplir nos futailles, et je me rendis ensuite sur l'île, afin d'être un des observateurs.

L'éclipse commença vers une heure après midi; mais des nuages ne nous permirent point d'observer le commencement, et nous perdîmes le premier contact : nous fûmes plus heureux pour la fin.

Nos observations finies, nous retournâmes à bord, où était le chef Téabooma, qui quitta le vaisseau sans que je m'en aperçusse, et par là il perdit le présent que je voulais lui faire.

Après avoir mis à terre, à l'endroit où nous avions débarqué la veille, nous longeâmes la grève, qui était sablonneuse et bornée par un fourré d'arbrisseaux sauvages; nous atteignîmes bientôt une cabane, d'où des plantations se prolongeaient derrière la grève et le bois : nous parcourûmes ensuite un canal qui arrosait les plantations, mais dont l'eau était très-saumâtre. De là, nous gravîmes une colline qui était près de nous, et où le pays paraissait changé. La plaine était revêtue d'une couche légère de sol végétal, sur lequel on avait répandu des coquilles et des coraux brisés, pour le marner, parce qu'il était très-sec. L'éminence, au contraire, était un rocher composé de gros morceaux de quartz ou de mica. Il y croissait des herbes sèches d'environ deux ou trois pieds de haut; mais elles étaient très-clair-semées dans la plupart des endroits; et, à quinze ou vingt verges les uns des autres, nous vîmes de grands arbres, noirs à la racine, qui avaient une écorce parfaitement blanche, et des feuilles longues et étroites comme nos saules. Ils étaient de l'espèce que Linné appelle *Melaleuca leucodendra*, et Ramphius *Arbor alba*: ce dernier écrivain dit que les habitants des Moluques tirent l'huile de *cayputi* des feuilles, qui sont extrêmement odorantes [1]. Il n'y avait pas le moindre arbrisseau sur cette colline, et la vue se portait fort loin, sans être interceptée par les bois. Nous distinguâmes de là une ligne d'arbres et d'arbustes touffus, qui se prolongeait du bord de la mer vers les montagnes.

Nous gagnâmes bientôt le ruisseau, où l'on remplit nos futailles. Les bords étaient garnis de mangliers, au delà desquels un petit nombre d'autres plantes et arbres occupaient un espace de quinze ou vingt pieds, revêtu d'une couche de terreau végétal chargé d'humidité, et d'un lit verdâtre de gramen, où l'œil aimait à se reposer, après avoir contemplé un canton brûlé et stérile. Les arbrisseaux et les arbres qui bordaient la côte nous offrirent des richesses en histoire naturelle. Nous trouvâmes des plantes inconnues, et nous y vîmes une grande variété d'oiseaux de différentes classes, qui, pour la plupart, étaient entièrement nouveaux; mais le caractère des naturels et leur conduite amicale à notre égard nous causa plus de plaisir que tout le reste : le nombre de ceux que nous aperçûmes était peu considérable, et leurs habitations très-éparses. Nous rencontrions communément deux ou trois maisons, situées près les unes des autres, sous un groupe de figuiers élevés, dont les branches étaient si bien entrelacées que le firmament se montrait à peine à travers le feuillage : une fraîcheur agréable entourait toujours les cabanes. Cette charmante position leur procurait un autre avantage; car des milliers d'oiseaux voltigeaient continuellement au sommet des arbres, où ils se mettaient à l'abri des rayons brûlants du soleil. Le ramage de quelques grimpereaux produisait un effet charmant, et causait un vif plaisir à tous ceux qui aiment cette musique simple. Les habitants eux-mêmes s'asseyaient communément au pied de ces arbres, qui ont une qualité remarquable : de la partie supérieure de la tige il pousse de larges racines aussi rondes que si elles étaient faites au tour; elles s'enfoncent en terre à dix, quinze et vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élastique, et aussi tendue que la corde d'un arc au moment que le trait va partir. Il paraît que c'est de la substance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffe qui leur servent de pagnes.

Ils nous apprirent quelques mots de leur langue, qui n'avait aucun rapport avec celle des autres îles. Leur caractère était doux et pacifique, mais très-indolent : ils nous accompagnaient rarement dans nos courses. Si nous passions près de leurs huttes, et si nous leur parlions, ils nous répondaient; mais si nous continuions notre route sans leur adresser la parole, ils ne faisaient pas attention à nous. Les femmes étaient cependant un peu plus curieuses, et elles se cachaient dans des buissons écartés pour nous observer; mais elles ne consentaient à venir près de nous qu'en présence des hommes.

[1] L'arbre de Ramph; les indigènes l'appellent *nhiaoulis* ou *gnaïli*. « Cet arbre, dit M. de Bovis, est répandu sur les côtes avec une déplorable abondance; il s'y plante de lui-même en quinconce; son tronc, tordu, est dur, et n'est pas même bon comme bois à brûler. Son feuillage amaigri ne donne pas d'ombrage, mais ses feuilles, légèrement froissées, répandent une odeur aromatique assez agréable. » (Lettre d'octobre 1853.)

Ils ne parurent ni fâchés ni effrayés de ce que nous tuions des oiseaux à coups de fusil; au contraire, quand nous approchions de leurs maisons, les jeunes gens ne manquaient pas de nous en montrer pour avoir le plaisir de les voir tirer. Il semble qu'ils étaient peu occupés à cette saison de l'année : ils avaient préparé la terre et planté des racines et des bananes, dont ils attendaient la récolte l'été suivant : c'est peut-être pour cela qu'ils étaient moins en état que dans un autre temps de vendre leurs provisions; car d'ailleurs nous avions lieu de croire qu'ils connaissaient ces principes d'hospitalité qui rendent les insulaires de la mer du Sud si intéressants pour les navigateurs.

Le soir, j'allai voir l'aiguade au fond d'une petite crique; c'était un beau ruisseau qui descendait des montagnes. Il fallait avoir un petit canot pour débarquer les futailles sur la plage, où elles étaient rou-



Vue dans la Nouvelle-Calédonie. — D'après Cook.

lées, et pour les charger ensuite sur la chaloupe; car un petit canot pouvait seul entrer dans la crique, encore n'était-ce que pendant le flot. Nous aurions pu nous procurer ici d'excellent bois de chauffage avec plus de facilité que de l'eau, mais nous n'en avions pas besoin.

Les arbres *cayputi (Meleleuca)*, dont nous trouvâmes plusieurs en fleurs, avaient une écorce lâche qui, en plusieurs endroits, crevait et jaillissait de la tige, et cachait au dedans des escarbots, des fourmis, des araignées, des lézards et des scorpions. Nous crûmes voir des cailles parmi les grandes herbes sèches, mais cela n'est pas sûr ([1]). Nous nous promenâmes, jusqu'au coucher du soleil, sur les collines les plus près de notre aiguade. Nous tâchâmes de dire aux naturels que nous manquions de provisions; mais ils furent sourds à tous les propos de cette espèce : nous reconnaissions, de plus en plus, qu'ils avaient à peine assez de vivres pour leur propre subsistance.

Ce même soir, vers les sept heures, mourut Simon Monk, notre boucher, homme estimé dans le vaisseau. En tombant, le jour précédent, il s'était blessé mortellement.

([1]) Il paraît en effet que l'on a trouvé à la Nouvelle-Calédonie quelques cailles, ainsi que des tourterelles, des pigeons, des coqs, la poule sultane, les canards, la sarcelle, le martin-pêcheur, des moineaux, des hirondelles, une nouvelle espèce de pie (voy. p. 425), plusieurs jolis oiseaux du genre *Muscicapa;* mais, en somme, les espèces d'oiseaux et même les individus de chaque espèce y sont rares

Le 7, de très-bonne heure, le parti de l'aiguade, et un détachement de soldats de marine aux ordres d'un officier, furent envoyés à terre. Bientôt après, je m'embarquai avec plusieurs autres personnes pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous fîmes comprendre notre dessein aux insulaires; et deux d'entre eux s'offrirent pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent sur les montagnes par des chemins assez praticables. Dans la route, nous rencontrâmes des Indiens qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de sorte que notre cortége se trouva enfin très-nombreux. Quelques-uns parurent désirer que nous retournassions sur nos pas; mais nous n'eûmes aucun égard à leurs signes, et nous ne remarquâmes point qu'ils fussent mécontents de nous voir poursuivre notre route. Après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous aperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'opposite ou au côté sud-ouest de la terre. Cette découverte nous était d'autant plus utile qu'elle nous faisait juger de la largeur de la contrée, qui, dans cette partie, n'excédait pas dix lieues.

Parmi ces montagnes avancées et la chaîne sur laquelle nous étions, est une grande vallée dans laquelle serpente une rivière. Ses bords sont ornés de diverses plantations et de quelques villages dont nous avions rencontré les habitants sur notre route, et que nous trouvâmes en plus grand nombre au sommet de la chaîne, d'où vraisemblablement ils observaient le vaisseau. La plaine, ou le terrain uni qui s'étend le long de la rive de notre mouillage, se présentait, à cette hauteur, sous l'aspect le plus avantageux : les sinuosités des eaux qui l'arrosent, des plantations, de petits villages, la variété des groupes dans les bois, et les écueils au pied de la côte, diversifiaient tellement la scène qu'il n'est pas possible d'imaginer un ensemble plus pittoresque. Sans le sol fertile des plaines et des côtés des collines, la contrée entière n'offrirait qu'un point de vue triste et stérile. Les montagnes et d'autres endroits élevés ne sont, pour la plupart, susceptibles d'aucune culture. Ce ne sont proprement que des masses de rochers, dont plusieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre est desséchée ou brûlée par les rayons du soleil, et cependant il y croît une herbe grossière et d'autres plantes, et çà et là s'élèvent des arbres et des arbustes. La contrée, en général, ressemble beaucoup à quelques cantons de la Nouvelle-Hollande situés dans le même parallèle : plusieurs des productions naturelles paraissent y être les mêmes, et les forêts y manquent encore de sous-bois, comme dans cette île. Les récifs sur la rive, et d'autres objets de ressemblance, frappèrent tous ceux qui avaient vu les deux pays. Nous observâmes que toute la côte nord-est était remplie d'écueils et de brisants, qui s'étendent au delà de l'île de Balabéa, à perte de vue. Après avoir fait toutes ces remarques, nos guides ne se souciant pas d'aller plus loin, nous descendîmes des montagnes par un chemin différent de celui que nous avions suivi pour y monter. Ce dernier nous conduisit dans la plaine, à travers des plantations dont la distribution très-judicieuse annonçait beaucoup de soin et de travail. On voyait des champs en jachère, quelques-uns récemment défrichés, et d'autres qui, depuis longtemps, étaient en état de culture, et qu'on recommençait à fouiller. J'ai observé que la première chose qu'ils font, pour défricher un terrain, c'est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Ils ne connaissent d'autres moyens, pour rendre au sol épuisé sa première fertilité, que de le laisser quelques années en jachère; cet usage est général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais; du moins je n'en ai jamais vu d'employés.

Près du sommet d'une colline, nous nous arrêtâmes pour examiner des pieux fichés çà et là en terre; des branchages et des arbres secs traversaient ces pieux. Les naturels nous dirent qu'ils enterraient les morts sur cette colline, et que les pieux indiquaient les endroits où ils avaient déposé des corps.

Les insulaires, nous voyant d'ailleurs fatigués de la chaleur excessive et altérés, nous apportèrent des cannes à sucre; mais je ne puis pas concevoir comment ils purent les trouver sitôt, car nous n'en aperçûmes point, et rien ne nous donna lieu de penser qu'il en croissait dans le voisinage.

A midi, nous étions de retour de cette excursion : l'un de nos guides nous avait quittés; mais nous retînmes les autres à bord pour dîner, et nous récompensâmes leur fidélité à peu de frais.

Nous trouvâmes à bord un grand nombre de naturels qui examinaient chaque partie du vaisseau, et qui vendaient leurs massues, leurs piques et leurs ornements. L'un d'eux était prodigieusement grand; il paraissait avoir au moins six pieds cinq pouces, et le chapeau noir cylindrique qu'il portait l'exhaussait encore de huit pouces. Plusieurs de ces chapeaux ou bonnets étaient ornés de plumes de hibou de

Ceylan (espèce qui se trouve aussi dans les bois de Tanna), et c'était parmi eux une coutume presque générale d'y attacher leur fronde, et de laisser pendre les glands du bonnet sur l'épaule. D'autres fois, ils y suspendent des feuilles de fougère : les naturels en échangèrent contre des étoffes de Taïti, quoiqu'ils y missent une grande valeur. Le nombre des pendants d'oreilles que plusieurs portaient était remarquable ; l'un d'eux n'en avait pas moins de dix-huit d'écailles de tortue, d'un pouce de diamètre et d'un quart de pouce de largeur. Ils nous vendirent aussi un instrument musical, une sorte de sifflet : c'était un petit morceau de bois brun poli, d'environ deux pouces de long, de la forme d'une cloche. En apparence, il était solide, et il avait une corde attachée à la petite extrémité, deux trous près de la base,



Ornements et armes de la Nouvelle-Calédonie.

Lance. — Partie ornée de la lance. — Chapeau de plumes. — Peigne. — Corde pour jeter la lance. — Massues. — Pioche. — Hache.

et un troisième près de la corde : ces trous communiquaient entre eux : en soufflant dans celui de dessus, il se formait dans l'autre un son aigu, pareil à un sifflement. Nous n'avons d'ailleurs remarqué dans la suite aucun instrument qui eût le moindre rapport à la musique.

Ils commençaient à recevoir, dans le commerce, nos grands clous de fiche ; mais, voyant les taquets et les boucles de fer auxquels les cordages étaient attachés, ils montrèrent un grand désir d'en avoir. Ils n'essayèrent jamais de nous voler la moindre bagatelle, et ils se comportèrent avec beaucoup d'honnêteté (¹). Plusieurs vinrent à la nage, de la côte, éloignée de plus d'un mille : ils tenaient d'une main leur morceau d'étoffe brune hors de l'eau, et de l'autre ils fendaient les flots, en élevant une pique ou une massue.

(¹) Par malheur, les Nouveaux-Calédoniens n'ont pas persévéré dans cette honnêteté ; d'Entrecasteaux et ses compagnons les trouvèrent tout aussi enclins au vol que la plupart des autres insulaires de l'Océanie.

« De retour vers le lieu de notre débarquement, dit Labillardière, nous trouvâmes plus de sept cents naturels qui étaient accourus de toutes parts. Ils nous demandèrent des étoffes et du fer en échange de leurs effets, et bientôt quelques-uns d'entre eux nous prouvèrent qu'ils étaient des voleurs très-effrontés. Parmi leurs différents tours, j'en citerai un que me jouèrent deux de ces fripons. L'un m'offrit de me vendre un petit sac qui renfermait des pierres taillées en ovale, et qu'il portait à la ceinture. Aussitôt il le dénoua et feignit de vouloir me le donner d'une main, tandis que de l'autre il reçut le prix dont nous étions convenus ; mais, au même instant, un autre sauvage, qui s'était placé derrière moi, jeta un grand cri pour me faire tourner la tête de son côté, et aussitôt le fripon s'enfuit avec son sac et mes effets, en cherchant à se cacher dans la foule. »

En descendant, de notre côté, nous trouvâmes sur la grève une masse irrégulière de rochers de dix pieds cubes, d'une pierre de corne d'un grain ferme, étincelant partout de grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles; cette découverte nous persuada davantage qu'il y a des minéraux sur cette île, qui, dans la partie que nous avions déjà reconnue, différait de toutes celles que nous avions examinées, en ce qu'elle n'avait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très-épais qui bordaient la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain qui n'étaient pas encore assez gros pour porter du fruit; mais ils semblaient être venus sans culture, et ce sont peut-être les arbres indigènes sauvages de la contrée : j'y recueillis aussi une espèce de fleur de passion : on croyait que cette fleur ne se trouvait qu'en Amérique. Je me séparai de mes compagnons : je parvins à un chemin de sable creux, rempli des deux côtés de liserons et d'arbrisseaux odorants, et qui paraissait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruisseau; il me conduisit à un groupe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles, j'observai un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit à dix ans dont il examinait la tête : il fut d'abord surpris de me voir; mais, reprenant bientôt sa tranquillité, il continua son opération : il avait à la main un morceau de quartz transparent, et comme l'un des bords de ce quartz était tranchant, il s'en servait, au lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille (¹). Je leur donnai à tous les deux des grains de verre noir, dont ils semblèrent fort contents. Je me rendis alors aux autres cabanes, et j'en trouvai deux placées si proches l'une de l'autre qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds carrés, entouré en partie de haies. Trois femmes, l'une d'un moyen âge, et la seconde et la troisième un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un de ces grands pots de terre dont on a parlé plus haut : dès qu'elles m'aperçurent, elles me firent signe de m'éloigner; mais, voulant connaître leur méthode d'apprêter les aliments, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes sèches et de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petites ignames : peut-être que quelquefois on les cuit sous un monceau de terre, parmi des pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leurs pots; elles m'avertirent de nouveau par signes de m'en aller, et, montrant les cabanes, elles remuèrent leurs doigts à différentes reprises sous leur gosier : je jugeai que si on les surprenait ainsi seules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait ou on les tuerait. Je les quittai donc, et je jetai un coup d'œil furtif dans les cabanes, qui étaient entièrement vides. En regagnant le bois, je rencontrai le docteur Sparrman, et nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir et de me convaincre si j'avais bien interprété leurs signes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes tout de suite des grains de rassade, qu'elles acceptèrent avec de grands témoignages de joie; mais elles réitérèrent cependant les signes qu'elles avaient faits quand j'étais seul : elles semblèrent même y joindre la prière et les supplications; et, afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'instant (²). Quelque temps après, nous rejoignîmes le

(¹) « Il est remarquable, dit le P. Rougeyron, que les Calédoniens aiment beaucoup leurs enfants; la mère et même le père portent sur leur dos les plus petits, dans des berceaux faits d'écorce d'arbre, et qui ont à peu près la forme d'une chaise ou d'une hotte. Cette chaise, sur laquelle on étend l'enfant, a un petit rebord pour l'empêcher de tomber; les parents l'entourent ou la couvrent soigneusement avec une petite natte. Quand les femmes vont à l'extérieur pour chercher des aliments dans les montagnes ou des coquillages dans les récifs, elles laissent souvent leur enfant dans la case, à la garde du père, ou le couchent sur une natte, sur laquelle on le roule pour l'endormir. Si l'on ne parvient pas à l'apaiser, pour l'empêcher de crier on lui jette de l'eau froide sur la tête. »

(²) « Un jour, dit M. Lecomte, me promenant le long du rivage de la mer, à deux lieues environ de l'établissement des missionnaires, j'entrai dans une case située dans un lieu très-pittoresque, près d'un grand rocher, et qui paraissait être une maison de campagne. J'y trouvai une jeune femme occupée à divers petits travaux : sa beauté était remarquable quoiqu'elle fût dans un état de grossesse assez avancée; elle paraissait heureuse et contente. Je m'assis quelques instants près d'elle, et la rendis fort joyeuse en lui donnant quelques gros grains de verre bleu. En rentrant à la maison, je demandai au P. Rougeyron ce que c'était que cette femme; il me dit que c'était celle du chef du village de Ouabone. Je le connaissais, et j'étais même quelquefois entré dans sa maison en me promenant à la chasse du côté de son village, et, quand j'entrais chez lui, il ne manquait jamais de m'offrir un coco pour me rafraîchir. Il était jeune, de très-bonne mine et d'une figure assez distinguée. Je ne connaissais pas sa femme, qu'il n'avait avec lui que depuis fort peu de temps. Elle était précédemment mariée à un habitant noble d'un autre village de la même tribu; le chef de Ouabone en devint amoureux, l'enleva malgré elle, ce qui causa beaucoup de rumeur dans tout le voisinage; mais la position de chef de village, le courage éprouvé du coupable, qui était d'ailleurs fort aimé et qui avait un grand nombre de partisans, en imposèrent; et puis, ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que la jeune femme, une fois dans son nouveau ménage, s'y trouva bien et déclara qu'elle ne voulait plus retourner avec son premier mari. »



Dessin extrait de la Flore de la Nouvelle-Calédonie.

Scævola montana. — Smilax orbiculata. — Tetracera euyandra. — Disemma aurantia. — Oxera pulchella. — Microsemma salicifolia. — Melastoma denticulata. — Eriostemon corymbosum. — Unona fulgens.

reste de nos compagnons; et, comme nous avions soif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux à la petite fille; il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de noix de

coco, remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays. Nous retournâmes à l'aiguade par terre et en chaloupe ; et, chemin faisant, je tuai plusieurs des oiseaux curieux dont l'île est remplie, et entre autres une espèce de corneille commune en Europe. Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de naturels : quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous portèrent, en sortant de la chaloupe ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse pour que les bateaux vinssent jusque sur le rivage ; nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule, et s'amusaient à répondre aux signes des matelots. Mais, dès que ceux-ci les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité qu'on ne pouvait pas les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à les déconcerter, et elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle.

Mon secrétaire acheta un poisson qu'un Indien avait harponné dans les environs de l'aiguade, et il me l'envoya à bord. Ce poisson, d'une espèce absolument nouvelle, avait quelque ressemblance avec ceux qu'on nomme *soleil :* il était du genre que M. Linné nomme *Tetrodon*. Sa tête hideuse était grande et longue. Ne soupçonnant point qu'il eût rien de venimeux, j'ordonnai qu'on le préparât pour le servir le soir même à table. Mais heureusement le temps de le dessiner et de le décrire ne permit pas de le cuire, et l'on n'en servit que le foie ; les deux MM. Forster et moi en ayant goûté, vers les trois heures du matin nous sentîmes une extrême faiblesse et une défaillance dans tous les membres. J'avais presque perdu le sentiment du toucher, et je ne distinguais plus les corps pesants des corps légers quand je voulais les mouvoir ; un pot plein d'eau et une plume étaient dans ma main du même poids. On nous fit d'abord prendre l'émétique, et ensuite on nous procura une sueur dont nous nous sentîmes extrêmement soulagés. Le matin, un des cochons, qui avait mangé les entrailles du poisson, fut trouvé mort. Quand les habitants vinrent à bord, et qu'ils virent le poisson qu'on avait suspendu, ils nous firent entendre aussitôt que c'était une nourriture malsaine ; ils en marquèrent de l'horreur : mais au moment de le vendre, et même après qu'on l'eut acheté, aucun d'eux n'avait témoigné cette aversion (¹).

Les travailleurs et la garde retournèrent à terre, comme à l'ordinaire. L'après-midi, l'officier de la garde m'informa que le chef Téabooma était venu avec un présent d'ignames et de cannes à sucre. Je lui envoyai en retour deux jeunes chiens, un mâle et une femelle, qui étaient presque dans toute leur croissance. Le chien est blanc, tacheté de feu, et la chienne a le poil entièrement roux, ou de la couleur d'un renard d'Angleterre. Je rapporte cette particularité, parce que ces deux chiens pourront très-bien propager leur espèce dans cette contrée. L'officier, étant revenu le soir, m'apprit que le chef avait eu à sa suite une vingtaine de personnes ; ce cortége semblait annoncer une visite de cérémonie. Il ne pouvait d'abord se persuader qu'on lui donnât les deux chiens ; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, et, à l'instant même, il les conduisit à son habitation.

« Je me levai à huit heures : j'avais une grande pesanteur dans les membres ; mais je crus pouvoir employer la matinée à dessiner six ou huit plantes et des oiseaux que nous avions rassemblés dans nos premières excursions (²).

« Comme on montrait le poisson à tous les naturels qui vinrent à bord, ils appuyèrent tous leur tête sur leurs mains, et, fermant les yeux, ils témoignèrent qu'il causait de l'engourdissement, du sommeil et la mort. Ignorant s'ils ne faisaient point ces gestes pour avoir le poisson, nous le leur offrîmes, et ils le refusèrent en mettant les deux mains devant leur visage, en tournant la tête. Ils nous prièrent ensuite de le jeter dans la mer ; mais nous voulûmes le conserver dans de l'esprit-de-vin.

« Il semblait que nous eussions eu un pressentiment de l'accident qui devait nous arriver ; car, examinant le poisson avant qu'on l'apprêtât, sa forme hideuse et sa large tête nous firent penser qu'il était peut-être vénéneux, et nous en avertîmes M. Cook, qui assura qu'il en avait déjà mangé sur la côte de la Nouvelle-Hollande, dans son premier voyage.

(¹) Labillardière parle d'un poisson, de l'espèce dite *Scorpæna digitata*, qui fit une blessure dangereuse à la main d'un canotier. Les missionnaires citent encore un serpent de mer, de la famille des platures (*Platurus fasciatus*), dont la morsure est très-venimeuse.

(²) Ici c'est Forster fils qui parle.

La relation du second voyage de Cook, pendant les années 1772, 1773, 1774 et 1775, a été écrite par Cook, qui commandait le navire *la Résolution*. Mais Suard, dans sa traduction française de 1778, a ajouté au texte de Cook des extraits du Voyage de Georges Forster, qui, avec son fils, faisait partie de l'expédition.

» Vers midi, je fus bien puni d'avoir passé le matin à travailler, car un nouveau vertige et une nouvelle faiblesse me forcèrent de reprendre le lit. Les sudorifiques nous soulagèrent peu à peu; le poison était cependant trop actif pour être dissipé tout de suite : il nous empêcha de faire des recherches qui, sur un pays tel que la Nouvelle-Calédonie, auraient amené des découvertes intéressantes dans toutes les branches d'histoire naturelle. »

Le lendemain de bonne heure, j'expédiai deux bateaux, commandés par MM. Pickersgill et Gilbert, pour prendre les relèvements de la côte à l'ouest : je présumai que cette opération s'exécuterait mieux par nos bâtiments à rames que par le navire : les récifs nous auraient forcé d'écarter la terre de plusieurs lieues.

« Ce fut à regret que nous manquâmes cette occasion d'examiner un espace considérable de pays inconnu; mais nous ne pouvions encore nous tenir debout, ni marcher plus de cinq minutes. Le poison affectait aussi des chiens, pris à bord aux îles de la Société : ceux qui avaient mangé les restes du foie étaient extrêmement malades. »

Après le déjeuner, les travailleurs furent envoyés à terre pour faire des balais. Je restai à bord avec les deux MM. Forster; nous étions déjà dans un état de convalescence : la sueur qu'on nous avait procurée avait produit un bon effet. L'après-midi, on remarqua sur le rivage, et ensuite près du vaisseau, un Indien aussi blanc qu'un Européen. Je ne l'ai point vu; mais, d'après le rapport qu'on m'en fit, il est certain que sa blancheur provenait de quelque maladie. Nous avions déjà trouvé de pareils hommes à Taïti et aux îles de la Société. Un vent frais de l'est, et l'éloignement du vaisseau, qui était à un mille du rivage, n'empêchèrent point les insulaires de nager de rocher en rocher jusqu'à notre bord pour nous faire visite, et de s'en retourner par la même voie.

Les travailleurs se rendirent sur le rivage, comme de coutume, et M. Forster se trouva si bien, qu'il quitta le bord pour aller herboriser.

« J'aurais mieux fait de rester, mais je ne pouvais plus résister au désir d'aller à terre. Après avoir débarqué à l'est de l'aiguade, nous traversâmes une partie de la plaine, absolument en friche, et couverte d'herbes sèches et clair-semées. Un sentier nous conduisit par un beau bois au pied de collines remplies de nouvelles plantes, d'oiseaux et d'insectes : tout conspirait à faire regarder le pays comme une solitude. Devant et autour de nous, il n'y avait pas sur les collines une seule habitation, et la plaine que nous venions de passer était également inhabitée. Cette contrée doit en effet être peu peuplée, car le sol des montagnes n'est pas propre à la culture, et la plus grande partie de la plaine étroite est très-stérile. Nous nous avançâmes, à l'est, jusqu'à des maisons situées parmi des marais : quelques-uns des insulaires, s'approchant de nous avec un air de bonté peint sur leurs visages, nous indiquèrent les endroits où nous pouvions marcher sans enfoncer dans la vase. Devant une des cabanes, des naturels mangeaient des feuilles qui avaient été cuites à l'étuvée, et d'autres suçaient l'écorce de l'*Hibiscus tiliaceus*, après qu'ils l'avaient grillée sur le feu. Nous goûtâmes de cette écorce, qui était fort insipide, dégoûtante et peu nourrissante. Il paraît que ce peuple a peu d'aliments à certaines saisons, et la disette ne se fait jamais plus sentir qu'au printemps, lorsque les provisions de l'hiver sont épuisées et que les productions nouvelles ne sont pas encore prêtes. Ils y suppléent sans doute par la pêche : les récifs étendus qui entourent leur île leur en fournissent, en effet, l'occasion; mais, depuis notre arrivée dans le havre, le vent avait toujours été si fort que leurs pirogues se seraient en vain détachées de la côte pour pêcher. Œdidée, tandis qu'il était sur notre bord, disait souvent que les riches habitants de Taïti et des îles de la Société ressentaient, quoique rarement, les effets d'une année stérile, et qu'ils étaient obligés, durant quelques mois, de recourir aux racines de fougère, à l'écorce de différents arbres, et aux fruits des arbustes sauvages, pour apaiser leur faim (1).

(1) « Ce qui les poussait principalement au rapt et aux violences, c'était la faim, et, remarque singulière pour des cannibales! beaucoup d'entre eux mangeaient, pour satisfaire leur appétit, de gros morceaux d'une stéatite très-tendre, de couleur verdâtre. Cette terre sert à amortir le sentiment de la faim, en remplissant leur estomac et en soutenant ainsi les viscères attachés au diaphragme, et, quoiqu'elle ne fournisse aucun suc nourricier, elle est cependant très-utile à ces peuples, souvent exposés à de longs jeûnes forcés, parce qu'ils s'adonnent très-peu à la culture de leurs terres, d'ailleurs très-stériles.

» Nous avions formé le dessein de visiter le revers des montagnes situées au sud de notre mouillage, et, au nombre de vingt-huit, tous bien armés, nous nous mîmes en marche pour cette nouvelle exploration. La fumée qui s'élevait par inter-

» Autour des cabanes rôdaient des volailles apprivoisées, d'une grosse espèce, et d'un plumage brillant : les insulaires n'avaient pas d'autres animaux domestiques : je remarquai aussi des tas de coquillages, dont ils venaient de manger le poisson. Partout où nous allions, les Indiens montraient si peu de curiosité que la plupart ne se remuaient pas de dessus leurs sièges quand nous passions devant leurs cabanes. Ils parlaient très-rarement, et presque toujours d'un ton sérieux. Les femmes avaient plus de gaieté, et les mères traînaient toutes leurs enfants sur leur dos, dans une espèce de sac.

» Nous retournâmes dîner à bord; mais nous redescendîmes ensuite à terre. Ayant observé que les buissons et les arbres près du rivage étaient plus remplis d'oiseaux que dans l'intérieur des terres, nous ne nous éloignâmes pas de la plaine, afin d'augmenter notre collection zoologique. Il y avait au bord de l'eau un autre groupe de cabanes : les naturels faisaient du feu sous un de leurs pots de terre plein de coquillages, dont ils allaient ainsi griller le poisson. L'un des Indiens tenait à sa main une hache d'une forme remarquable : elle était d'un morceau crochu de bois, avec un gros nœud; son manche n'avait pas plus de six pouces; l'autre extrémité était creusée, et une pierre noire était placée dans la cavité qu'elle remplissait exactement, sans être attachée, comme dans les haches des îles de la Société et des Amis. Nous atteignîmes ensuite un enclos de pieux autour d'un mondrain de quatre pieds de haut : dans l'intérieur de l'enclos, il y avait d'autres pieux fichés en terre et garnis de gros coquillages : on nous apprit qu'on y enterrait les chefs du district. Puisque nous avons trouvé de nombreux cimetières sur les collines, il paraît que c'est parmi eux une coutume générale d'enterrer les morts : cette méthode semble plus judicieuse que celle des Taïtiens, qui les exposent au-dessus de terre, jusqu'à ce que toute la chair soit tombée en pourriture. Si la mortalité était plus considérable aux îles de la Société qu'on n'a lieu de le croire, cet usage aurait peut-être les suites les plus funestes, et produirait une terrible maladie épidémique. Les Européens doivent prendre garde de communiquer à ces peuples des maladies contagieuses : la petite vérole, par exemple, ferait sans doute un ravage épouvantable, et détruirait peut-être toute la race des Taïtiens.

» L'âcreté du poison que nous portions dans nos veines, mon père et moi, nous épuisa bientôt : nous avions été obligés de nous asseoir souvent pour réparer nos forces; des retours de vertiges nous ôtaient, pour quelque temps, l'usage de la raison, et, malgré nos efforts, nous ne pouvions ni voir, ni penser, ni former un jugement. Je regrette surtout que cet accident nous soit arrivé dans un pays nouvellement découvert, où nous avions besoin d'une santé parfaite, d'une attention et d'un discernement extrêmes, afin de profiter de notre séjour parmi des insulaires si différents de ceux que nous avions vus.

» Le 11, nous redescendîmes à terre, quoiqu'il plût beaucoup, et nous fîmes une promenade à l'est : nous vîmes un grand nombre d'oiseaux, et nous enrichîmes notre collection de plusieurs espèces nouvelles. Nous nous arrêtâmes à quelques maisons placées sous des arbres touffus : les insulaires étaient assis oisivement, sans aucune occupation, et les jeunes gens seuls se levèrent à notre approche. L'un des hommes avait les cheveux parfaitement blonds, un teint beaucoup plus blanc que ses compatriotes,

valles du fond d'un bosquet que nous voyions à peu de distance nous engagea à y diriger notre route. J'y rencontrai deux hommes et un enfant occupés à faire griller sur les charbons des racines d'une espèce de haricot que ces insulaires appellent *yalé*. Elles se ressentaient de l'aridité du sol où elles avaient pris naissance : leurs fibres étaient presque ligneuses.

» Nous rencontrâmes, tout près de là, une petite famille qui parut alarmée à notre approche. Aussitôt nous leur fîmes à tous des présents, dans l'espoir de les rassurer, ce qui réussit à l'égard du mari et des deux enfants; mais l'un d'entre nous ayant offert une paire de ciseaux à la mère, et ayant voulu lui en montrer l'usage en lui coupant quelques cheveux sur-le-champ, cette pauvre femme se mit à pleurer; sans doute elle s'imaginait que c'en était fait d'elle. Cependant elle se calma dès qu'on l'eut mise en possession de l'instrument. Les habitants de ces montagnes nous parurent dans la plus grande misère; ils étaient tous d'une grande maigreur. » (Labillardière.)

» Mille causes, et surtout la paresse, réduisent les indigènes de la Calédonie à la plus extrême misère. Ils cultivent, et même fort bien, avec le secours d'un morceau de bois pointu ou avec leurs ongles; mais ils ne cultivent jamais en raison de leurs besoins. C'est un peuple bien enfant et sans prévoyance. Ont-ils fait une récolte abondante, on dirait qu'elle leur pèse. Ils appellent des voisins de dix à douze lieues à la ronde pour s'en débarrasser plus vite, et leur festin dure autant que leurs provisions; de sorte que, pendant les trois quarts de l'année, ils n'ont plus rien à manger. Leur nourriture consiste alors en quelques poissons, coquillages, racines et écorces d'arbres; quelquefois ils mangent de la terre, dévorent la vermine dont ils sont couverts, avalent avec gloutonnerie les vers, les araignées, les lézards, etc. » (Lettre du P. Rougeyron, du 1er octobre 1845.)

et le visage couvert de rousseurs. La faiblesse des organes, et surtout celle des yeux, des individus anomaux, qu'on a trouvée chez les nègres d'Afrique et les habitants d'Amérique, des Moluques et des îles tropiques de la mer du Sud, a fait croire qu'une maladie du père et de la mère a occasionné ces variétés; mais nous n'aperçûmes dans cet homme aucun symptôme de faiblesse, ni aucun défaut dans l'organe de la vue : une autre cause doit donc avoir produit la couleur de ses cheveux et de sa peau. Un de nous lui coupa une touffe de cheveux, et il en coupa une seconde à un insulaire d'un teint ordinaire, et il nous donna l'une et l'autre. Les deux naturels montrèrent du mécontentement de ce qu'on leur coupait ainsi les cheveux; mais, comme l'opération fut faite avant qu'ils s'en aperçussent, on les apaisa bientôt en leur offrant quelques bagatelles. La bonté de leur caractère et leur indolence semblent incompatibles avec un long ressentiment.

» En quittant ces huttes, nous nous séparâmes, et chacun erra de son côté, au milieu de la campagne. Le docteur Sparrman et mon père allèrent sur les collines, tandis que je restai dans la bordure boisée de la plaine, et que je causai le plus qu'il me fut possible avec les naturels. Ils me donnèrent les noms de divers districts de l'île dont nous n'avions jamais entendu parler auparavant, et dont je ne pus faire aucun usage, faute d'en connaître la situation. Je vis de nouveau des naturels qui avaient une jambe ou un bras d'une grosseur énorme, pareils à ceux qui frappèrent nos regards à notre premier débarquement : l'un d'eux avait les deux jambes ainsi enflées; je les touchai, et je les trouvai très-dures; mais la peau n'était ni également grossière, ni également écaillée dans tous les malades; l'expansion démesurée de la jambe ou du bras ne paraissait pas les gêner beaucoup, et, autant que je le compris, ils y sentent rarement de la douleur : quelques-uns cependant avait une espèce d'excoriation, et il commençait à s'y former des pustules qui annonçaient un plus grand degré de pourriture. La lèpre, dont cette éléphantiasis, ou enflure extraordinaire, est une espèce, suivant l'opinion des médecins, semble être une maladie particulière aux climats secs et brûlés. Les pays qu'elle désole le plus, tels que la côte du Malabar, l'Égypte, la Palestine, et toute l'Afrique, essuient souvent des sécheresses, et renferment en plusieurs endroits de vastes déserts sablonneux.

» J'observai de plus en plus que les hommes de la Nouvelle-Calédonie ont moins d'égards pour leurs femmes que les habitants de Tanna; elles se tenaient toujours éloignés d'eux, et elles paraissaient craindre de les offenser, même par leurs regards ou par leurs gestes : plusieurs traînaient sur leur dos des fagots de bois à brûler; leurs insensibles maris daignaient à peine les regarder, et ils restaient dans leur flegmatique indolence (¹).

» Après avoir dîné à bord, nous redescendîmes à terre, et nous tuâmes un parrot d'une jolie espèce, entièrement nouvelle pour les zoologistes : il était caché dans une plantation, la plus belle que j'eusse vue à la Nouvelle-Calédonie, par son étendue ainsi que par la variété et l'abondance des végétaux qu'elle renfermait; il y avait différentes allées de bananes, plusieurs champs d'ignames, d'eddoës et de cannes à sucre, et des yambos *Eugenia;* des sentiers en séparaient les différentes parties.

» Nous tirâmes au but pour amuser les naturels, qui mettaient pour marques leurs massues, et qui étaient ravis de notre habileté (²) »

Le soir, les bateaux que j'avais envoyés à l'ouest arrivèrent à bord, et je fus informé des circonstances suivantes. Le matin même du jour de leur départ, ils avaient pris terre pour arriver à une hauteur d'où la vue commandait toute la côte. M. Gilbert croyait l'avoir vue se terminer à l'ouest; mais M. Pickersgill

(¹) « Comme chez toutes les nations que l'Évangile n'a pas civilisées, les femmes, dit le P. Rougeyron, rampent ici au pied de l'homme, qui les tyrannise. A elles est dévolue la charge de porter les fardeaux, d'aller chercher la nourriture, d'avoir soin des champs une fois qu'ils sont défrichés. Elles ont la plus grande part aux travaux, et la plus petite aux douceurs du ménage. Y a-t-il un fruit bon à manger? aussitôt le mari le fait *tabou* (sacré), et, s'il est permis à l'épouse d'être témoin du dîner du mari, c'est à condition qu'elle n'y touchera pas; autrement elle serait punie de mort. Si elle tombe malade, elle est à l'instant expulsée de la famille, elle couche à la belle étoile, ou sous quelques branches plus ou moins bien entrelacées; il faut qu'elle reste là, exposée aux injures de l'air et de la pluie. Sur le moindre soupçon, pour une simple désobéissance à son mari, celui-ci entre en fureur et la traite avec une barbarie incroyable; quelquefois il lui brise le crâne avec une pierre, et bientôt arrivent de prétendus chirurgiens qui lui déchirent les chairs avec des coquillages : c'est un spectacle à faire frémir. »

(²) D'autres passages extraits des journaux des deux Forster sont mêlés au récit, soit avant, soit après ces passages, mais sans aucun caractère personnel qui ait rendu nécessaire de les marquer d'un signe particulier.

n'était pas de cette opinion, quoique tous les deux convinssent que le vaisseau ne pouvait point passer par cette route. De ce lieu ils allèrent, accompagnés de quelques habitants, à Balabéa, qu'ils n'atteignirent qu'après le coucher du soleil; et, comme ils en partirent le lendemain avec le crépuscule, leur expédition devint inutile, et les deux jours suivants furent employés à regagner le vaisseau. Un des bateaux fit subitement une voie d'eau, et fut au moment de se perdre, ce qui l'obligea à jeter beaucoup de choses par-dessus bord avant de parvenir à l'étancher. Ils achetèrent, d'une pirogue qui venait de pêcher le long des récifs, du poisson autant qu'ils en purent manger. A Balabéa, le chef, appelé Téaby, et les habitants qui s'étaient assemblés sur le rivage afin de les voir, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les officiers tirèrent une ligne, et les avertirent de ne point passer outre, et, bientôt après, l'un d'eux sut la tourner à son avantage : il avait quelques noix de coco qu'un des nôtres voulut lui acheter, et qu'il ne jugeait pas à propos de vendre. S'étant retiré, et se voyant suivi par l'acheteur, il s'assit sur le sable, traça autour de lui un cercle, comme il l'avait vu faire aux gens de l'équipage, et signifia à celui qui l'importunait de ne point dépasser sa ligne de démarcation : on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne l'ai pas cru indigne de trouver place dans ce journal.

Le 12, de très-bonne heure, j'ordonnai au charpentier de réparer la voie d'eau de la chaloupe, et aux travailleurs de faire la quantité d'eau nécessaire pour remplacer celle qu'on avait consommée les trois jours précédents. Comme le chef Téabooma n'avait point reparu depuis qu'il avait reçu les deux chiens en présent, et que je désirais laisser sur cette terre de quoi y produire une race de cochons, j'embarquai dans ma chaloupe un mâle et une truie, et j'allai à la crique des Mangliers pour y trouver mon ami, afin de les lui donner. Mais, en y arrivant, on nous dit qu'il était dans l'intérieur de la contrée, et qu'on allait le chercher. Je ne sais si l'on prit cette peine; mais, ne le voyant pas arriver, je résolus de mettre les cochons à la garde du plus distingué des insulaires qui étaient présents. Apercevant l'Indien qui nous avait servi de guide sur la montagne, je lui fis entendre que je me proposais de laisser les deux cochons sur le rivage, et j'ordonnai qu'on les fît sortir de la chaloupe. Je les présentai à un grave vieillard, dans la persuasion que je pouvais les lui confier avec sûreté; mais, secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de reprendre les cochons dans le bateau, parce qu'il en était épouvanté. Il faut convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas attrayante, et ceux qui n'en ont jamais vu ne doivent pas prendre du goût pour eux. Comme je persistais à les leur laisser, ils parurent délibérer ensemble sur ce qu'ils devaient faire, et ensuite notre guide me dit de les envoyer à l'*aléékée* (au chef). Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation du chef, que nous trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'un âge mûr. Dès que je fus introduit avec mes cochons, on me pressa très-civilement de m'asseoir, et alors je leur vantai l'excellence des deux quadrupèdes, et je m'efforçai de leur persuader combien la femelle leur donnerait, en une seule fois, de petits, qui, venant eux-mêmes à se multiplier, leur en produiraient un nombre considérable. J'exagérais ainsi la valeur de ces animaux pour engager ces Indiens à les nourrir avec le plus grand soin; et je crois qu'à cet égard je réussis pleinement. Dans cet intervalle, deux personnes, qui avaient quitté la compagnie, revinrent avec six ignames qu'elles me présentèrent. Je pris ensuite congé d'eux, et je retournai à bord.

J'ai déjà observé qu'à cette crique il y avait un petit village, et je le trouvai beaucoup plus grand que je ne l'avais d'abord jugé. L'espace de terrain cultivé dans les environs est assez étendu. La distribution en est très-régulière, et il y a des plantations d'ignames, de cannes à sucre, de bananes, et de racines qu'ils appellent *taro* ou *eddy*. Les champs d'eddy étaient très-bien arrosés par des rigoles pratiquées depuis le principal ruisseau qui coule des montagnes, et conduites avec industrie par des sinuosités à travers la plantation. Ils plantent ces racines de deux manières. Quelques-unes sont sur un terrain horizontal, auquel ils donnent la forme d'un carré ou d'un carré long. Ils abaissent le sol au-dessous du niveau de la terre adjacente, de sorte qu'ils peuvent introduire sur les plantes autant d'eau qu'ils en veulent : j'ai communément vu sur ces carrés deux ou trois pouces d'eau; mais je ne sais pas si cela est toujours nécessaire. D'autres sont sur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, et hautes de deux ou de deux et demi : sur le milieu du sommet de la planche est une rigole étroite destinée à recevoir les eaux qui doivent arroser les racines de chaque côté de ce petit canal, et les eaux sont si judicieusement distribuées que le même courant arrose plusieurs planches. Ces planches, relevées

en anao do panier, servent quelquefois à séparer los plantations horizontales; et quand cette méthode est omployée, ce qui arrivo d'ordinaire dans les occasions où il faut pratiquer nn sentier ou quelque passage, ils ne perdent pas nn pouce de terrain. Peut-être que la différenco des racines plantées, suivant l'une ot l'autre méthodes, rend ces deux préparations nécessaires. Elles ne sont pas toutes d'une mêmo couleur; il en est d'un bien meilleur goût que d'autres; mais elles sont trés-saines et très-nourrissantes. Les têtes de ces racines fournissent encore une bonno espèce do légumo que mangent les naturels. Les hommes, les femmes et les enfants travaillent à ces plantations.

Aprés avoir rôdé au milieu des marais et des plantations, nous parvinmes à une maison détachée des autres, enfermée de pieux, par derriére laquello il y avait uno rangée do colonnes de bois: chacuno était d'environ un pied carré do large et de neuf de haut, ot le sommet roprésontait une tête humaine grossiérement sculptée. Nous y trouvâmes un vieillard solitaire, qui, en nous montrant ces colonnes, nous fit signe que c'était son cimetière. C'est nne chose remarquable que tous les peuples policés ou sauvages érigent des monuments sur les lieux où ils enterrent leurs morts.

Nous rencontrâmes ensuite des naturels, et surtout des femmes, qui défrichaient et qui bêchaient une pièce do terre marécageuse, probablement afin d'y planter des ignames et des eddys. Elles se servaient d'un instrument dont lo hec était recourbé ot pointu: ce même instrument semble leur servir aussi d'armo offensivo.

Les plantations exigent des soins extraordinaires, à cause de la maigreur du sol. En effet, je n'ai jamais vu, dans aucune autre île de la mer du Sud, les insulaires bêcher de cette manière. Nous tuâmes ici des oiseaux curieux.

L'aprés-midi, je retournai à terre, où, sur un grand arbre voisin de l'aiguade, et proche du rivage, je fis graver une inscription contenant le nom du vaisseau, la date de notre arrivée, etc., commo un témoignago quo nous avons les premiers découvert cette contréo; j'ai observé cette formalité sur toutes les nonvelles terres que nous avons reconnues.

Nous remontâmes, pour la dernière fois, le ruisseau où l'on avait rempli nos futailles, et, aprés avoir cueilli quelques plantes quo notre maladie nous avait empêchés de rassembler plutôt, il fallut quitter cette grande île.

Nous congédiâmes nos amis et retournâmes au vaisseau, où je fis mettro à bord nos bâtiments à rames, dans lo dessin d'être prêt le lendemain à roprendro la mer.

Description de la Nouvelle-Calédonie. — Mœurs, coutumes et arts de ses habitants.

Jo terminerai les observations que nous avons faites, durant notro séjour sur cette côte, par quelques détails sur la contrée et sur ses habitants. Nous y avons trouvé les hommes forts, robustes, actifs, bien faits, civils et paisibles; et nous leur avons reconnu une qualité rare parmi les nations do cetto mer, c'est qu'ils n'ont pas le plus léger penchant au vol. Ils sont presque de la mêmo couleur que les habitants de Tanna; mais ils ont des traits plus réguliers, un air plus agréable; ils sont plus robustes et de plus haute taille · quelques-uns ont 6 pieds 4 pouces. Il en est qui ont les lèvres épaisses, le nez plat, les traits et la mine des nègres. Deux choses contribuaient à former ce rapprochement dans notre esprit: leur tête moutonnée et l'usage de se frotter le visage avec une espéce de fard d'un noir luisant. En général, la couleur de leurs cheveux et de leur barbe est noire. Leurs cheveux, naturellement bouclés, paraissent, à la première vue, ne pas différer do ceux des nègres, et cependant ils sont d'une tout autre nature, et plus rudes et plus forts que les nôtres. Plusieurs les laissent croître et les relévent sur le sommet de la tête; d'autres n'en conservent qu'uno touffo de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin; et il y en a qui, comme toutes les femmes, les portent courts. Des cheveux de cette rudesse demandent à être souvent peignés, et, à cet effet, ils ont nn instrument très-convenable. C'est une espèce de peigne dont les dents sont de petits bâtons d'un bois dur, de la grosseur des aiguilles à fairo les bas, et de la longueur de sept à neuf et dix pouces. Ces brochettes, dont le nombro est de vingt, mais plus souvent au-dessous, sont liées ensemble par un bout, et parallélement, à la distance

d'un dixième de pence l'une de l'autre. Les autres extrémités, qui sont un peu pointues, s'ouvrent comme les branches d'un éventail. Ce peigne, dont ils se servent pour se gratter et faire tomber leurs poux, est toujours attaché à leurs cheveux d'un côté de la tête. Les habitants de Tanna ont un instrument pareil pour le même usage; mais les dents en sont fourchues, et le peigne ne contient pas plus de trois ou quatre dents, et ce n'est quelquefois qu'un petit bâton pointu. Leur barbe est de la nature de leurs cheveux, et la plupart la portent courte. Ils ont assez communément des ulcères aux pieds et aux jambes; et nous avons remarqué que presque tous ont le scrotum enflé. Je ne dirai pas si ce gonflement est occasionné par quelque maladie, ou s'il est causé par le pagne qu'ils portent comme à Tanna et Mallicolo. Ce pagne, leur seul vêtement, est ordinairement d'écorce d'arbre ou de feuilles. Ils emploient à cela les petites pièces d'étoffes et les feuilles de papier que nous leur donnions. Nous leur avons vu des vêtements grossiers d'une espèce de natte; mais il ne paraît pas qu'ils les portent jamais. Quelques-uns avaient sur la tête un grand bonnet noir cylindrique; et cet ornement, très-considéré parmi eux, semble réservé aux chefs et aux guerriers. Quand, dans les échanges, nous leur donnâmes des feuilles de gros papier, ils en firent tout de suite de ces bonnets.

Le vêtement des femmes est une jupe courte, de fibres de bananier, attachée à un cordon qu'elles nouent autour des reins. L'épaisseur est au moins de six ou huit pouces; mais la longueur n'est pas plus considérable qu'il le faut pour l'usage auquel elle est destinée. Les filaments extérieurs sont teints de noir, et la plupart garnis de nacre de perle sur le côté droit. Les deux sexes se parent également de pendants d'oreilles d'écailles de tortue, de bracelets ou d'amulettes, l'un et l'autre de coquillages et de pierres; les bracelets se portent au-dessus du coude. En divers endroits du corps, ils se tatouent la peau; mais ces piqûres ne sont point noires comme dans d'autres îles. Les habitants de Tanna s'impriment beaucoup de ces mêmes traits.

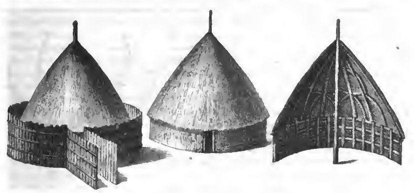
S'il me fallait juger de l'origine de cette nation, je la prendrais pour une race mitoyenne entre les peuples de Tanna et des îles des Amis, ou entre ceux de Tanna et de la Nouvelle-Zélande, ou même entre les trois, par la raison que leur langue n'est, à quelques égards, qu'un mélange de celles de ces différentes terres. Les Calédoniens sont à peu près du caractère de ceux qui habitent les îles des Amis; mais ils ont beaucoup plus de douceur et d'affabilité.

La quantité de leurs armes offensives doit faire croire que, malgré leur inclination pacifique, ils sont quelquefois en guerre. Ces armes sont des massues, des lances, des dards, et des frondes pour lancer des pierres. Les massues, longues de deux pieds, ont diverses formes; quelques-unes ressemblent à une faux et d'autres à une hache : il en est dont la tête est pareille à celle d'un faucon, et d'autres qui sont à tête ronde; mais toutes sont proprement travaillées. Plusieurs de leurs lances et de leurs javelots sont faits avec le même soin et ornés de bas-reliefs. Les frondes sont aussi simples qu'il est possible : elles ressemblent beaucoup aux *glandes plumbeæ* des Romains; mais pour les pierres qu'ils lancent, ils prennent la peine de les polir, et de leur donner à peu près la configuration d'un œuf également gros par les deux bouts. Pour lancer le dard, ils se servent de cordon comme à Tanna. Ils font un grand usage du dard pour le poisson; et je ne sais même pas s'ils ont une autre manière de prendre de gros poisson, car je n'ai vu, parmi eux, ni lignes ni hameçons.

Il est peu nécessaire de parler des outils dont ils se servent; car ils ne diffèrent guère, pour la matière et pour la forme, de ceux qui sont en usage dans les autres îles. Leurs haches pourraient paraître d'une forme un peu plus différente; mais cette différence est autant due au caprice qu'à la coutume.

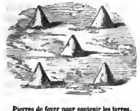
Leurs maisons, du moins pour la plupart, sont construites sur un plan circulaire : elles ne ressemblent pas mal à des ruches d'abeilles, et elles ne sont ni moins closes ni moins chaudes : l'entrée est un trou carré, précisément de la grandeur qu'il faut pour admettre un homme plié en deux. Du plancher à la naissance du toit, la hauteur est de quatre pieds et demi; mais le toit, qui est d'une élévation considérable, se termine en pointe au sommet, au-dessus duquel s'élève un poteau, orné de bas-reliefs ou de coquillages, ou des deux à la fois. Ces huttes se construisent avec des perches, des roseaux, etc., et les deux côtés et le toit sont épais et bien couverts d'un chaume de longues herbes grossières. Dans l'intérieur de la cabane, il y a des poteaux dressés qui soutiennent des échafaudages de lattes, où ils placent leurs provisions, ou toute autre chose. Quelques-unes de ces maisons ont deux planchers l'un sur l'autre. Sur le plancher est répandue de l'herbe sèche, et çà et là on voit des nattes étendues et

destinées à servir aux maîtres de siége pendant le jour, et de lit pendant la nuit. Dans la plupart, nous avons remarqué deux foyers, et communément un feu allumé; et comme la fumée n'a d'autre issue que



Huttes de la Nouvelle-Calédonie (¹) — D'après Labillardière.

la porte, toute la maison est si chaude et si enfumée que, pour nous qui ne sommes pas habitués à une pareille atmosphère, il nous était impossible d'y rester un moment.



Pierres de foyer pour soutenir les jarres.

Voilà sans doute pourquoi ces peuples sont si frileux en plein air, s'ils ne font pas de l'exercice. Nous les avons vus fréquemment allumer de petits feux et se ranger autour afin de se réchauffer. Peut-être est-il nécessaire que les maisons soient ainsi enfumées pour en écarter les mosquites, qui sont ici très-multipliés. A quelques égards, il y a de la propreté dans les habitations; car, outre les ornements du sommet, les poteaux de la porte sont souvent décorés de bas-reliefs; et si d'ailleurs elles paraissent peu convenables dans un climat chaud, elles seraient du moins très-bien entendues sous un ciel plus rigoureux : comme il n'y a qu'une seule pièce, sans aucune séparation, les membres d'une même famille vivent toujours ensemble.

Les ustensiles de ménage se réduisent à très-peu de chose : la jarre de terre, dont nous avons parlé,

(¹) « Nous descendîmes à terre vers une heure après midi, et bientôt nous fûmes entourés par un grand nombre d'habitants, qui venaient de sortir du milieu des bois au travers desquels nous nous enfonçâmes à plusieurs reprises, en nous éloignant peu des bords de la mer. Nous ne tardâmes pas à trouver quelques huttes isolées, à trois ou quatre cents pas les unes des autres, et ombragées par des cocotiers. Quelque temps après, nous en trouvâmes quatre qui formaient un petit hameau dans un des lieux les plus sombres de la forêt; elles avaient toutes à peu près la forme de ruches ayant 3 mètres de long sur autant de large, et étaient la plupart entourées d'une palissade haute d'un mètre et demi, faite avec des pétioles de feuilles de cocotier rapprochées très-près les unes des autres et fichées en terre, de manière à former une petite allée devant la porte. Plusieurs portes avaient deux montants faits de planches, à l'extrémité supérieure desquels on avait sculpté assez grossièrement une tête d'homme. La charpente était faite de perches appuyées sur l'extrémité supérieure d'un pieu planté au centre de l'aire; quelques morceaux de bois courbés en arc rendent ces petites loges assez solides. Leur couverture est de paille, et a environ deux tiers de décimètre d'épaisseur. Des nattes couvraient le sol, sur lequel les naturels sont parfaitement à l'abri des injures de l'air; mais les moustiques y sont si importuns qu'ils sont obligés d'allumer du feu pour les chasser, lorsqu'ils veulent dormir. On voyait ordinairement, dans l'intérieur, une planche placée horizontalement, à un mètre d'élévation, et soutenue avec des cordes. On ne pouvait y poser que des effets assez légers, car ces attaches étaient très-faibles.

» Nous observâmes, près de quelques-unes de ces demeures, de petits monceaux de terre de trois à quatre décimètres d'élévation, et surmontés, vers le milieu, d'un treillage fort clair, haut de deux à trois mètres; les sauvages nous le nommèrent *nbouet*, et nous firent connaître que c'était un lieu de sépulture; ils inclinèrent la tête d'un côté en la soutenant avec la main, puis ils fermèrent les yeux, pour exprimer le repos dont jouissaient les restes de ceux qu'on y avait déposés. » (Labillardière.)

est le seul digne de remarque. Dans chaque maison, on compte une de ces jarres, et quelquefois plusieurs. Ils y cuisent leurs racines, et peut-être encore le poisson, etc. Le feu de la cuisine est en dehors de la maison, en plein air. Sur le foyer sont trois ou cinq pierres pointues, fixées en terre. Les pointes s'élèvent au-dessus de la surface, d'environ six pouces, de cette manière. Les foyers de trois pierres ne sont que pour une seule jarre; ceux de cinq en admettent deux. Les jarres ne se posent point sur le fond, mais inclinées sur le côté. On place ainsi ces pierres afin d'élever assez les jarres pour donner de l'air au feu.

Les naturels ne se nourrissent que de racines, de poissons et de l'écorce d'un arbre qu'on dit croître aux Indes occidentales. Ils grillent cette écorce, et ils en mâchent continuellement des morceaux : elle a un goût douceâtre, insipide, et quelques personnes de l'équipage en mâchèrent avec plaisir. L'eau est leur unique boisson, du moins je n'en ai pas remarqué d'autre.

Les bananes et les cannes à sucre ne s'y trouvent pas en abondance. Le fruit à pain est rare; et les cocotiers n'y poussent pas des tiges aussi vigoureuses quo dans les autres îles; tous ces arbres ne produisent d'ailleurs qu'une médiocre quantité de fruits.

L'Araignée que mangent les Nouveaux-Calédoniens (¹).

Si nous jugions de la population par la quantité d'habitants que nous vîmes journellement, nous pourrions croire qu'elle est très-nombreuse; mais il est probable que notre relâche rassembla les naturels de toutes les parties de l'île. M. Pickersgill, en côtoyant la côte à l'ouest, observa que la contrée était très-peu peuplée; et nous sûmes que les habitants de l'autre partie de l'île traversaient presque chaque jour les montagnes pour nous faire visite. Cette terre, néanmoins, est peuplée en raison de ses productions : les vallées et les plaines sont habitées autant que le permet l'état de la culture. Il ne paraît pas que cette contrée puisse fournir une subsistance suffisante pour une nombreuse populatian. La nature a été moins libérale ici que sur les autres îles des tropiques que nous connaissons dans cette mer. La plupart des cantons, ou du moins ceux que nous en avons examinés, ne consistent guère qu'en montagnes où le roc est à peine couvert d'un peu de terre, que brûle continuellement le soleil (²); et les herbes qui y croissent deviennent inutiles à un peuple qui n'a point de bétail.

La stérilité du sol dispense les habitants de contribuer aux besoins des navigateurs. Peut-être la mer

(¹) Labillardière désigne cette araignée sous le nom d'*Arnnen edulis*. Les naturels l'appellent *nougui*.

(²) « Le climat de la Nouvelle-Calédonie est très-tempéré, eu égard à sa latitude; la température varie de 26 à 29 degrés le jour, et de 22 à 25 degrés la nuit, dans les circonstances ordinaires de petites brises; quand la déclinaison du soleil est boréale, la chaleur y est très-supportable, et les nuits y sont fraîches et même froides.

» Les principales ressources et les objets de commerce qu'on pourra tirer de la Nouvelle-Calédonie sont : l'exploitation des pins colonnaires, du sandal, du teck, et des nombreuses essences d'arbres qui abondent dans les forêts; la culture du café, des épices; la pêche du corail et des trépans ou holothuries, très-recherchés des Chinois.

» La Nouvelle-Calédonie a soixante-dix lieues du sud-est au nord-ouest, et douze ou quinze lieues de l'est à l'ouest. De grandes plaines, dont la base est de formation coralligène (ainsi que l'indiquent les bancs nombreux de madrépores qui ceignent cette île dans tous les sens), s'étendent depuis la mer jusqu'au pied des montagnes, sur une largeur d'un à trois milles. Couvertes pour la plupart d'une herbe haute, semblable à celle dite de Guinée, ces plaines, qu'arrosent une multitude de torrents, ne demanderaient qu'un bien faible travail pour devenir de magnifiques prairies ou des rizières fertiles. Le versant des montagnes offre de belles forêts, où se pressent en foule des arbres gigantesques, propres à la construction des navires.

» Le terrain semble sablonneux jusqu'au pied des chaînes; mais, en le remuant légèrement, on rencontre presque aussitôt une couche épaisse de terre végétale, friable, propre à la culture. En s'élevant sur les montagnes, le sol est pierreux, varié, d'une nature demi-argileuse, mêlé ordinairement de quelques parties d'un sable rougeâtre; l'air devient plus vif, la température baisse, et l'on voit la nature revêtir une foule de nuances différentes.

» On peut dire, en un mot, que la variété des terrains, des températures et des expositions, permettrait de cultiver sur

dédommage-t-elle ces insulaires de ce défaut de productions ; car la côte, bordée de récifs et de basses, ne peut manquer d'être poissonneuse.

J'ai déjà observé que le pays a beaucoup de ressemblance avec la Nouvelle-Galles méridionale, ou Nouvelle-Hollande, et que ses productions sont à peu près les mêmes. On y trouve, en particulier,



Pie de la Nouvelle-Calédonie. — D'après Labillardière.

l'arbre dont l'écorce blanche, douce au toucher, se déchire et s'enlève aisément, et qu'on m'a assuré être le même que celui qui, dans les Indes orientales, sert au calfatage des vaisseaux. Il a un bois très-dur ; ses feuilles, longues et étroites, sont d'un vert fort pâle, et très-aromatiques. On y voit d'ailleurs diverses plantes communes aux îles situées à l'est et au nord, et même une espèce de fleur de passion, qu'on prétend ne croître naturellement qu'en Amérique. Nos botanistes n'eurent pas à se plaindre du défaut d'occupation ; chaque jour ils découvraient de nouvelles plantes[1]. Les oiseaux de terre ne sont

une grande échelle, à la Nouvelle-Calédonie, toutes les plantes exotiques de la zone torride, et la presque totalité de celles des climats tempérés.

» Si nous en exceptons quelques grandes masses de granit, groupées de distance en distance sur les montagnes, presque toutes les pierres sont des quartz laiteux ou demi-transparents, de couleurs variées, dont quelques-unes ont la limpidité et la finesse du cristal de roche, et des schistes tellement remarquables par le mica brillant qui les couvre que nous les avons pris, à distance, pour des minéraux de valeur.

» Nous avons vu des argiles rouge et verte d'excellente qualité, dont les naturels font des vases remarquables par leur finesse et leur solidité.

» Ce qui nous a le plus frappé dans le règne végétal est un parfum agréable répandu dans presque toutes les plantes, depuis l'herbe la plus humble des prairies jusqu'aux arbres magnifiques des forêts. Cette particularité remarquable semble séparer nettement la flore de la Nouvelle-Calédonie de la flore polynésienne, en la rapprochant de celle des Moluques et de l'Inde.

» Parmi les grands végétaux figurent en grande quantité le bois de sandal, qui n'a nulle part été exploité, et qui pourrait fournir une branche lucrative de commerce ; le pin colonnaire, d'une contexture plus serrée que le pin de nos climats, qui donnerait de magnifiques pièces de mâture et de construction ; le teck, qui fait une des richesses de l'Inde... » (Pigeard.)

[1] Labillardière, naturaliste, attaché à l'expédition commandée par d'Entrecasteaux, indique, parmi les plantes de la Nouvelle-Calédonie, l'*Arum macrorrhizon*, le chou caraïbe *(Arum esculentum)*, l'*Acanthus ilicifolius*, et l'*Hibiscus tiliaceus*, qui croissaient au bord des petites rivières ; l'*Acrostieum australe*, nouvelle espèce de fougère du genre *Myrio-*

pas très-multipliés, mais nous en aperçûmes plusieurs qui nous étaient inconnus, et de ce nombre une espèce de corbeau; du moins nous lui donnâmes ce nom, quoiqu'il soit de moitié plus petit que l'oiseau qu'on appelle ainsi, et que ses plumes soient nuancées de bleu. Nous y avons remarqué en outre de belles tourterelles, et d'autres petits oiseaux que nous ne connaissions point.

Nous ne fîmes que d'inutiles efforts pour savoir le nom de l'île entière. Peut-être est-elle trop étendue pour que ses habitants aient songé à l'appeler d'une seule dénomination. Toutes les fois que nous proposâmes là-dessus des questions, ils nous donnèrent toujours le terme de quelque district que nous leur montrions; et, comme je l'ai déjà dit, nous parvînmes à connaître comment s'appelaient les districts, et celui qui en est le roi ou le chef. Nous en conclûmes que la contrée est divisée en cantons, dont chacun est gouverné par un chef; mais nous n'apprîmes rien de la nature de son pouvoir. Le district où nous débarquâmes se nommait Balade, et il avait pour chef *Téa-Booma*, qui résidait de l'autre côté de la chaîne des montagnes; cet éloignement fut cause que nous le vîmes peu, et qu'il nous fut impossible de juger de son autorité. *Téa* semble être un titre attaché aux noms de tous les chefs, ou du moins de la plus grande partie des insulaires d'un rang distingué. Mon ami me faisait l'honneur de m'appeler *Téa*-Cook.

Ils sont dans l'usage d'enterrer les morts. Je n'ai point vu les lieux destinés à la sépulture; mais quelques personnes de l'équipage ont visité ces cimetières, dans l'un desquels était le tombeau d'un chef qui avait perdu la vie dans une bataille. Ce tombeau, qui ne ressemblait pas mal à une grande taupinière, était décoré tout autour de lances, de dards, de pagaies, etc., fichés verticalement en terre [1].

Les pirogues sont assez semblables à celles des îles des Amis; mais je n'en ai jamais rencontré d'une construction plus lourde et plus grossière.

Suite de la navigation le long de la côte de la Nouvelle-Calédonie. — Réflexions sur l'état de l'île et des habitants. — Ile des Pins.

Tout était disposé pour remettre en mer, et le 13 de septembre, au lever du soleil, nous levâmes l'ancre, avec un bon frais de vent de l'est quart sud-est; je gouvernai pour sortir de ce canal par où le vaisseau était entré.

Après avoir rangé toute la bande septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de cinquante mille âmes sur une côte de mer de près de deux cents lieues. Le pays ne paraît

theca; plusieurs espèces nouvelles de *Limodorum*, le gingembre *(Amomum zingiber)*, différentes espèces de *Cerbera*, et, outre le cocotier, le figuier, le chou palmiste et les végétaux communs aux îles de cette zone, des *Casuarina equisetifolia*, et de beaux *Aleurites*, dont les amandes étaient d'un goût fort agréable. (Voy. p. 415.)

Voy. la *Flore de la Nouvelle-Calédonie*, écrite par Labillardière, en latin, et accompagnée d'un album de quatre-vingts planches. *(Sertum Austro-Caledonicum*. Paris, veuve Huzard, 1824, 1 vol. in-fol., avec planches.)

[1] On ensevelit les morts dans des espaces réservés à l'intérieur des bois ou dans un fourré consacré, près des villages. On pleure et l'on fait un repas funèbre. A la mort d'un chef, on brûle quelques cabanes avec la sienne, et quelquefois les plantations.

« Ces sauvages, dit le capitaine Lecomte, croient qu'après la mort la partie intellectuelle se revêt d'une forme matérielle à peu près semblable à la dépouille mortelle, et se rend à Balabéa, petite île située à neuf milles de la tribu de Pouma, et cela sans le secours de pirogues. Ces êtres nouveaux entrent par le trou d'un rocher dans la demeure d'un Dhianoua, où ils trouvent beaucoup à manger. Les ignames, les taros et les bananes mûres abondent dans ce paradis terrestre; il en est de même des richesses et des morceaux d'étoffe rouge. Ils y seraient parfaitement heureux et contents; mais comme l'instinct du vol les suit partout, ils se livrent à des déprédations pendant que le Dhianoua fait semblant de dormir. Alors il se réveille, les poursuit, les bat et les tue; et, de semblables que ces âmes étaient au corps qu'elles habitaient primitivement, elles deviennent de simples ombres qui ne sauraient mourir de nouveau, et qui passent leur temps à parcourir les villages, à parler la nuit aux vieilles femmes, à leur désigner les voleurs d'ignames et de taros: aussi les Nouveaux-Calédoniens voyagent-ils peu la nuit, tant ils ont peur de ces revenants ou fantômes. Quand le vent souffle avec violence parmi les arbres, agitant leur feuillage, le sifflement qui se fait entendre est causé par le Dhianoua qui se promène. Ces Dhianouas, chez lesquels les âmes vont résider, demeurent dans des localités différentes pour les peuplades des autres parties de l'île, car la plupart d'entre elles ne connaissent pas l'île de Balabéa. »

pas propre à la culture dans la plupart des cantons; la plaine étroite qui l'environne est remplie de marais jusqu'au rivage et converte de mangliers; il est difficile de dessécher cette partie avec des canaux; le reste de la plaine est un peu plus élevé, mais d'un sol si mauvais qu'il faut l'arroser par des rigoles. Derrière s'élèvent plusieurs collines revêtues d'une terre sèche et brûlée, où croissent çà et là quelques espèces de gramens ridés, le cayputi et des arbrisseaux. De là, vers le centre de l'île, les montagnes intérieures, presque entièrement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge et brillant, et de gros morceaux de quartz. Ce sol ne peut pas produire beaucoup de végétaux; il est même surprenant qu'il en produise autant qu'on y en voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, sont remplis de buissons, de liserons, de fleurs et d'arbres touffus. Nous étions frappés de ce contraste entre la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal brille dans toute sa perfection; la diversité du caractère des deux peuples ne nous étonna pas moins. Tous les naturels des îles de la mer du Sud, si on en excepte ceux que Tasman trouva à Tonga-Tabou et à Anamoka, essayent de chasser les étrangers qui abordent sur leur côte. Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous reçurent comme amis : dès la première entrevue, ils montèrent sur notre vaisseau sans la moindre marque de défiance ou de crainte, et ils nous permirent d'errer librement dans leur pays. Par leur teint et leurs cheveux laineux, ils ont du rapport avec les habitants de Tanna; mais ils ont une taille supérieure, des membres plus robustes, des traits plus doux et plus ouverts.

Les Indiens de la Nouvelle-Calédonie sont les seuls des mers du Sud qui n'aient pas à se plaindre de notre arrivée parmi eux. Quand, d'après les nombreux exemples que cite ce Voyage, on considère combien il est aisé de provoquer la violence des marins, qui se jouent si légèrement de la vie des Indiens, on doit avouer qu'il leur a fallu un degré extraordinaire de bonté pour ne pas attirer sur eux un seul acte de brutalité.

Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la religion, et nous n'avons observé aucune coutume qui eût la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matières sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractère; sans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaissons pas (¹).

Nous ne fîmes pas plus de vingt lieues en quarante-huit heures, et, voyant toujours la terre au sud, nous craignions d'arriver tard à la Nouvelle-Zélande, où nous devions nous préparer pour notre dernière campagne au sud.

Le 19, à midi, nous avions l'île de Balabéa au sud-ouest, à dix lieues et demie de distance. Nous continuâmes de courir au plus près, avec des vents variables, entre le nord-est et le sud-est, sans rien trouver de remarquable, jusqu'au 20, à midi, que le cap Colnet nous resta au nord 78 degrés ouest, à six lieues. De ce cap, la terre s'étendait, en passant par le sud, jusqu'à l'est sud-est, à perte de vue, et la contrée se montrait en plusieurs montagnes entrecoupées de vallées. Nous fîmes de la voile pour rallier la terre, avec une légère brise de l'est, jusqu'au coucher du soleil, que nous en étions à deux ou trois lieues. La côte s'étendait du sud 42 degrés et demi est au nord 52 degrés ouest. Deux petits îlots, en dehors de cette direction, n'étaient éloignés de nous que de quatre ou cinq milles; et il s'en trouvait d'autres entre nous et le rivage, et à l'est, où ils semblaient être unis par des récifs, qui présentaient quelques ouvertures de loin en loin. Le pays devint de plus en plus montueux, et il avait, à beaucoup d'égards, le même aspect que les environs de la Balade. Sur l'une des petites îles occidentales était une élévation assez semblable à une tour, et on découvrait par-dessus une langue de terre basse, en dedans de l'île, d'autres élévations qu'on aurait pu prendre pour les mâts d'une flotte.

Le 22, au lever du soleil, l'horizon fut embrumé; mais, les nuages s'étant bientôt dissipés, nous trouvâmes, par les relèvements, que nous avions gagné beaucoup de terrain. La côte paraissait courir plus au sud, vers un gros cap, qui fut nommé le *cap du Couronnement*, parce que c'était le jour anniversaire du couronnement du roi d'Angleterre.

Les brisants qui enfermaient les côtes septentrionales de la Nouvelle-Calédonie ne s'étendaient pas jusqu'ici; mais, comme nous nous tenions à la distance de quatre ou cinq lieues, nous ne distinguions rien de la nature du pays, si ce n'est que la chaîne de montagnes continuait à se prolonger avec la

(¹) Voy. la note de la page précédente.

même hauteur jusqu'auprès de notre mouillage, sans aucune prééminence, ou sans aucun pic remarquable.

A l'aube du jour, le 23, nous découvrîmes derrière le cap du Couronnement une pointe élevée dans le sud-est. Elle fut reconnue pour l'extrémité sud-est de la côte, et nous l'appelâmes le *promontoire de la Reine-Charlotte*. Vers midi, la brise se leva du nord-est; je portai au sud sud-est, et, à mesure que nous nous approchions du cap du Couronnement, nous vîmes, dans une vallée au sud, un grand nombre de ces pointes élevées dont nous avons fait mention, et des terres basses, sous le promontoire, en étaient entièrement couvertes. Nous ne pouvions pas nous accorder sur la nature de ces objets. Je supposais que c'était une espèce singulière d'arbres, par la raison qu'ils étaient très-nombreux, et que, d'ailleurs, une grande quantité de fumée sortit tout le jour du milieu de ces objets, près du promontoire. Nos philosophes (¹) pensaient que c'était la fumée d'un feu interne et perpétuel. Je n'eus pas la peine de leur représenter que le matin il n'y avait point eu de fumée dans cette même place, car ce feu, prétendu éternel, cessa avant la nuit, et depuis on n'en aperçut plus.

Ces objets, qui ressemblaient à des colonnes, étaient éloignés les uns des autres, mais la plus grande partie formaient des groupes serrés. Comme on trouve des colonnes de basalte en plusieurs parties du monde, il y avait lieu de croire que celles-ci étaient de la même espèce, et parce que nous avions vu dernièrement plusieurs volcans dans les environs et un très-près de Tanna, cette opinion nous paraissait encore plus vraisemblable, car les minéralogistes les plus éclairés prétendent que le basalte est une production de volcan.

Au coucher du soleil, le vent passa autour du sud, et nous revirâmes de bord, le cap au large, parce qu'il était dangereux d'approcher du rivage au milieu des ténèbres.

Le 25, sur les dix heures du matin, une jolie brise s'étant levée du sud sud-est, je gouvernai au sud sud-ouest dans l'espoir de contourner le promontoire. Mais à mesure que nous en approchions, nous découvrîmes plusieurs îles basses derrière celle dont nous avons déjà parlé, liées par des brisants qui s'étendaient vers le promontoire, et paraissaient jointes au rivage. Nous les reconnûmes encore de plus près jusqu'à trois heures et demie : alors, de dessus le pont, nous aperçûmes dans le banc déjà mentionné les rochers élever leurs têtes sur la surface des eaux.....

Cette partie de notre campagne était extrêmement désagréable; nous ne pouvions pas examiner le pays, et nous avions grand besoin de nourritures fraîches : il ne nous restait plus que quelques ignames qu'on servait par extraordinaire sur la table des officiers; mais les matelots n'avaient goûté d'aucun rafraîchissement depuis notre départ d'Anamoka. L'aspect de ces nouvelles terres nous consolait peu de cette abstinence : il entretenait seulement l'espoir de faire d'autres découvertes, où l'on pourrait rafraîchir l'équipage.

Vers les sept heures, nous obtînmes une légère brise du nord, avec laquelle nous gouvernâmes à l'est sud-est, et nous passâmes la nuit avec moins d'inquiétude. Sur quelques-unes des îles basses étaient plusieurs de ces élévations déjà mentionnées. Chacun tomba d'accord que c'étaient des arbres, et MM. Forster en convinrent eux-mêmes.

Avec l'aube du jour, le 26, nous fîmes route au sud-est, toutes voiles dehors, pour amener la montagne déjà mentionnée. Elle appartient à une île. Quelques îles basses, à la pointe du sud-est, paraissaient liées avec la grande île par une chaîne de brisants. Quatre-vingts brasses de ligne ne rapportaient point de fond. Les bords de cette île étaient couverts de ces élévations dont on a parlé tant de fois. Elles avaient l'apparence de gros pins; ce qui fut cause que l'île en reçut le nom.....

J'étais bien las de suivre une côte qu'il était difficile de reconnaître plus loin sans m'exposer au risque d'un naufrage qui ferait perdre tout le fruit de cette expédition. Je ne pouvais cependant me résoudre à l'abandonner avant d'avoir reconnu ces arbres qui avaient été le sujet de nos spéculations; ils semblaient d'ailleurs offrir d'excellents bois de construction, et comme nous n'en avions vu nulle part que sur la partie méridionale de cette terre, cela piquait davantage notre curiosité. Dans cette vue, après avoir couru une bordée au sud pour doubler les écueils que nous avions de l'avant, je portai au nord, espérant trouver un ancrage sous le vent de quelques petites îles où croissent ces arbres. Vers

(¹) Au dernier siècle, on donnait encore ce nom aux physiciens.

les huit heures, nous nous trouvâmes en vue des brisants qui s'étendent entre l'île des Pins et le promontoire de la reine Charlotte.....

Nous mouillâmes (à une petite île), on mit dehors une chaloupe, où je m'embarquai avec les botanistes, et nous descendîmes sur l'île. Nous trouvâmes que les gros arbres étaient une espèce de pin de Prusse, très-propre pour des espars dont nous avions besoin. Leurs branches croissaient autour de la



Vue de l'île des Pins (*). — D'après Cook.

tige, formant de petites touffes; mais elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds, et elles étaient minces en proportion. Ce fait bien constaté, nous nous hâtâmes de revenir à bord, afin d'avoir plus de temps l'après-midi. Nous retournâmes sur l'île avec deux bateaux, où s'embarquèrent plusieurs officiers, le charpentier et les travailleurs qui devaient choisir les arbres qui nous étaient nécessaires. Tandis qu'on coupait les arbres, je pris les relèvements de plusieurs terres autour de nous.....

(*) « ... Nous avons pris possession de l'île des Pins le 15 août 1848. Elle peut avoir dix lieues de tour, mais sa population est peu considérable. Le chef réunit dans ses mains toute l'autorité, et reçoit de son peuple des honneurs extraordinaires. Comme il est bien disposé pour nous, l'empire qu'il exerce sur son peuple peut devenir avantageux à notre mission.

» Nos insulaires sont de couleur presque noire; les hommes ont la taille haute et bien prise; leur regard n'a rien de farouche, et il ne nous a pas encore prouvé qu'ils soient aussi voleurs que leurs voisins. Je ne sais s'ils sont anthropophages, mais ils s'en défendent et ont l'air de mépriser leurs voisins qui mangent les hommes. Malgré ces démonstrations extérieures, on voit cependant qu'ils regardent avec convoitise la chair des blancs, surtout le gras des jambes, et, au moment où vous y pensez le moins, vous sentez une main passer légèrement sur votre mollet; si vous dites à l'indiscret que vous prenez en faute : « Ce que tu fais est mal, » il répond, en se pinçant les lèvres : « Oh! *Lelei!* c'est bon? » Néanmoins, nous n'avons eu jusqu'ici à leur reprocher aucune insulte.

» Depuis quelque temps, ils négligent fort leurs plantations d'ignames et de cannes à sucre, et les vivres commencent à leur manquer. En voici la cause : leur île produit beaucoup de bois de sandal, espèce de bois blanc qui exhale une odeur aromatique, et dont les Chinois se servent pour confectionner de petits objets de curiosité ou pour composer leur huile de senteur. Nos insulaires exploitent le sandal avec beaucoup de peine, et le vendent aux armateurs anglais pour quelques mètres d'étoffe, pour une pipe, un morceau de tabac, etc. Rien ne l'emporte à leurs yeux sur ces bagatelles. Ils oubliaient donc la culture de leurs champs pour faire ce commerce improductif; mais le grand chef en a reconnu l'abus; il vient de réunir tout son peuple pour une fête publique, à l'issue de laquelle il va lui intimer l'ordre de ne s'occuper désormais qu'à soigner ses plantations. » (Le P. Goujon.)

La petite île sur laquelle nous débarquâmes n'est proprement qu'un banc de sable qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *etos*, et beaucoup d'autres, ainsi que des arbustes et des plantes. Nos botanistes ne manquèrent pas d'occupations, et c'est ce qui me la fit appeler l'*île de la Botanique*. On y compte trente espèces de plantes, et plusieurs nouvelles. Le sol est très-sablonneux sur les côtes; mais il est mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale : c'est l'effet des arbres et des plantes qui y tombent continuellement en pourriture.

Il y a des hydres *(Anguis platura)*, des pigeons et des tourterelles, différentes en apparence de toutes celles que nous avions vues. Un des officiers tira un faucon pareil à ceux qu'on trouve sur les côtes d'Angleterre (*Falco haliaëtos;* voy. la *Zoologie britannique* de M. Pennant), et nous primes une nouvelle espèce d'attrape-mouches. Les débris de quelques feux, des branchages, des feuilles encore fraîches et des restes de tortue, annonçaient que ce canton avait été visité récemment par les Indiens. Une pirogue, précisément de la forme de celles de la Balade, était échouée sur le sable. Nous ne fûmes plus en peine de savoir quels arbres ces Indiens employaient à la construction de leurs canots; ils se servent sûrement pour cela des pins. Sur cette île, il s'en trouvait de vingt pouces de diamètre, et de soixante à soixante-dix pieds de haut. On aurait fort bien pu en faire un mât pour *la Résolution*, s'il eût été nécessaire. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite île, il est probable qu'il y en a de plus gros sur la principale terre et sur des îles plus grandes; et nous pouvons même l'assurer, si nous n'avons pas été déçus par les apparences.

Je ne connaissais alors aucune île de la mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts et de vergues. Ainsi la découverte de cette terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Mon charpentier, qui n'était pas moins habile à faire un mât qu'à travailler à la construction d'un vaisseau, deux métiers qu'il avait appris dans le chantier de Deptford, pensait que ces arbres donneraient de très-bons mâts. Le bois en est blanc, le grain serré, et il est dur et léger. La térébenthine était sortie de la plupart des branches, et le soleil l'avait épaissie en une résine attachée au tronc et autour des racines. Ces arbres développent leurs branches comme les pins d'Europe, avec cette différence que ceux-ci ont des branches plus courtes et plus petites, de sorte que les nœuds deviennent à rien quand on travaille la tige. J'observai que les plus grands de ces arbres avaient les branches plus petites et plus courtes, et qu'ils étaient couronnés comme s'il y eût eu à leur sommet un rameau qui eût formé un buisson. C'était là ce qui les avait fait prendre d'abord, avec si peu de fondement, pour des colonnes de basalte; et il est vrai qu'on ne pouvait guère s'attendre à trouver de pareils arbres sur cette terre. La semence est dans des capsules coniques; nous n'en vîmes aucun qui renfermât de cette semence, du moins dans un état propre à la reproduction. Outre ces arbres, il y en a un autre de l'espèce des sapins de Prusse; mais il est très-petit, et c'est moins un arbre qu'un arbrisseau. Nous rencontrâmes encore sur cette île une espèce de cresson et une plante semblable à celle qu'on nomme, en Angleterre, *quartier d'agneau* ou *poule grasse (Tetragonia)*, qui, étant bouillie, se mange comme des épinards.

Après avoir coupé des arbres qui nous procuraient dix et douze espars pour des boute-hors de bonnettes, des mâts de chaloupe, etc., la nuit approchait, et nous rembarquâmes (¹).

ILES SANDWICH. — MORT DE COOK.

La dernière découverte notable de Cook, dans l'Océanie, fut celle de l'archipel des îles Sandwich, qu'il serait mieux de nommer *Hawaii* ou *Haouai*.

Cet archipel, le plus septentrional de la Polynésie, est situé par 157-161 degrés de longitude

(¹) Quelques jours après, le 10 octobre 1774, Cook découvrit l'île qu'il nomma Norfolk, en l'honneur de la famille Howard.

ouest, et par 17-23 degrés de latitude nord. Ses îles principales sont : Hawaii ou Owhyhee, Ouahou, Mooui, Atooï ou Atouï, Morotoï, Onibou, Ranaï, etc.

Ce fut à son troisieme voyage, et tandis qu'il se dirigeait vers les îles des Amis (Taïti) au pôle nord, que Cook découvrit, le 18 janvier 1778, l'île Atooï. Quelques jours après, il vit Orihoua, Onihou, Voaho et Tahoura.

« Indépendamment de ces terres, dit-il, les insulaires nous parurent connaître d'autres îles à l'est et à l'onest. J'ai donné au groupe entier le nom d'*îles Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich (¹). »

Le 2 février, Cook s'éloigna de ces îles et s'approcha des côtes d'Angleterre ; mais au retour de sa remarquable excursion au pôle nord, il résolut de passer quelques mois d'hiver à l'archipel Sandwich, d'où il projetait de retourner au Kamtchatka.

Le 26 novembre, il put se convaincre, à la vue de l'île Mowi ou Mooui, qu'au mois de janvier précédent il n'avait, en effet, reconnu qu'une partie du groupe des îles Sandwich. Bientôt ensuite il découvrit l'île Owhyhee ou Hawaii, où il devait périr si malheureusement.

« Le soir du 30 novembre, nous aperçûmes au vent une autre île, que les naturels appelaient *Owhyhee.*

» Le 1ᵉʳ décembre, à sept heures du soir, nous étions près de la bande septentrionale d'Owhyhee, et nous louvoyâmes en attendant le jour.

» Le 2 au matin, nous fûmes surpris de voir les sommets des montagnes d'Owhyhee couverts de neige. Ces montagnes ne paraissaient pas d'une hauteur extraordinaire, et cependant la neige semblait être ancienne et d'une profondeur considérable en divers endroits. Lorsque nous fûmes près de la côte, quelques-uns des naturels du pays arrivèrent. Ils montrèrent d'abord de la timidité et beaucoup de circonspection ; mais nous ne tardâmes pas à en attirer plusieurs à bord, et nous les déterminâmes enfin à retourner dans l'île et à nous apporter les choses dont nous avions besoin. Peu de temps après que ceux-ci eurent gagné la côte, nous eûmes une compagnie assez nombreuse ; les insulaires ne vinrent pas nous voir les mains vides, et nous achetâmes une bonne provision de cochons de lait, de fruits et de racines.

» Je n'avais jamais rencontré de peuples sauvages aussi peu défiants et aussi libres dans leur maintien que ceux-ci. Ils envoyaient communément aux vaisseaux les différents articles qu'ils voulaient vendre ; il montaient ensuite eux-mêmes à bord, et ils faisaient leur marché sur le gaillard d'arrière. Les Taïtiens, malgré nos relâches multipliées, n'ont pas autant de confiance en nous. J'en conclus que les habitants d'Owbyhee doivent être plus exacts et plus fidèles dans leur commerce réciproque que les naturels de Taïti ; car s'ils n'avaient pas de la bonne foi entre eux, ils ne seraient pas aussi disposés à croire à la bonne foi des étrangers. Il faut observer de plus, à leur honneur, qu'ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper dans les échanges ou de commettre un vol. Ils entendaient fort bien le commerce, et ils semblaient deviner parfaitement pourquoi nous longions ainsi la côte ; car, quoiqu'ils nous apportassent des provisions en abondance, et particulièrement de petits cochons, ils eurent soin de les tenir à une juste valeur, et ils les reconduisaient à terre plutôt que de les donner au-dessous du prix dont ils les jugeaient susceptibles.

» Ce fut seulement le 17 janvier, à 11 heures du matin, que l'on mouilla dans la baie nommée *Karakakooa* par les naturels.

» Les vaisseaux se remplirent de naturels, et nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avais jamais vu, dans le cours de mes voyages, une foule si nombreuse rassemblée au même endroit ; car, indépendamment de ceux qui arrivèrent en canot, le rivage de la baie était couvert de spectateurs ; d'autres nageaient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, et on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, et il se trouva peu de personnes à bord qui regrettassent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au nord ; car, si elles avaient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher une seconde fois aux îles Sandwich, et d'enrichir notre voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paraît devoir être la plus importante qu'aient jusqu'ici faite les Européens dans la vaste étendue de l'océan Pacifique. »

(¹) Premier lord de l'amirauté. Cook avait déjà donné, en 1774, ce nom à un port de l'île Mallicolo, dans les Nouvelles-Hébrides, et à une autre île du même archipel.

Cette confiance et cette sorte de satisfaction du capitaine émeuvent profondément, lorsque l'on songe à la catastrophe qui déjà était si près de lui.

Son Journal finit aux dernières lignes que nous venons de transcrire. C'est le capitaine King qui a écrit la suite du *Voyage*. Nous lui empruntons les passages suivants :

« La baie de Karakakooa est située au côté occidental de l'île d'Owhyhee, dans un district appelé *Akona;* elle a environ un mille de profondeur, et elle se trouve bornée par deux pointes de terre basses,



Baie de Karakakooa, à Owhyhee, ou Hawaï (archipel des îles Sandwich), où mourut Cook (¹).

éloignées l'une de l'autre d'une lieue et demie, au sud sud-est et au nord nord-ouest. Le village de *Kowrowa* occupe la pointe septentrionale, qui est plate et stérile, et il y a, au fond de la baie, près d'un bocage de grands cocotiers, une autre bourgade d'une étendue plus considérable, appelée *Kakoa*. L'intervalle qui les sépare est rempli par une haute montagne de roche, inaccessible du côté de la mer. Le rivage qui environne la baie est un rocher de corail noir, et le débarquement est très-dangereux par un gros temps; j'excepte néanmoins le village de Kakooa, où il y a une belle grève de sable, qui offre à l'une de ses extrémités un *moraï* ou un cimetière, et à l'autre un petit puits d'eau douce. Le capitaine Cook ayant jugé qu'on pouvait radouber ici les vaisseaux et y embarquer de l'eau et des vivres, nous amarrâmes au côté septentrional, à environ un quart de mille du rivage, Kowrowa nous restant à l'ouest nord-ouest.

» Dès que les habitants s'aperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ils vinrent près de nous; la foule était immense; ils témoignèrent leur joie par des chants et des cris, et ils firent toutes sortes de gestes bizarres et extravagants. Ils ne tardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts et les agrès des deux vaisseaux; et une multitude de femmes et de petits garçons, qui n'avaient pu se procurer des pirogues, arrivèrent à la nage. Ceux-ci formaient, sur la surface de la mer, de vastes radeaux; la plupart, ne trouvant point de place à bord, passèrent la journée entière à se jouer au milieu des vagues.

(¹) Voy. l'Atlas joint aux relations des voyages de Cook.

» Parmi les chefs qui vinrent sur *la Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme appelé *Pareea*; nous reconnûmes bientôt qu'il jouissait d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le capitaine Cook, il dit qu'il était *jakanee* du roi de l'Ile, que lo prince faisait uno expédition militaire à Mowee, et qu'il devait arriver dans trois ou quatre jours.

» Un autre chef, nommé *Kaneena*, témoigna, do même que Pareea, une grande affection su capitaino Cook.

» *La Résolution* fut à peino au mouillage que nos deux amis, Pareea et Kaneea, amenèrent à bord un troisième chef, nommé *Koah*, qui, selon ce qu'on nous dit, so tronyait alors de la classe des prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'était un petit vieillard fort maigre; il avait les yeux trés-rouges et très-malades, et le corps convert d'une gale blancbe, lépreuse, effet d'un usago immodéré do l'*ava* (¹). On lo conduisit dans la grande chambre, et il s'approcha avec beaucoup de respect du capitaine Cook; il lui jeta sur les épaules uno piéce d'étoffe rouge qu'il avait apportée; il fit quelques pas en arriére, et il lui présenta un petit cochon, qu'il tint dans ses mains tandis qu'il prononça un long discours. Cette cérémonie fut sonvent renouvelée dûrant notre séjour à Owhyhee, et nous jugeâmes, d'après plusiours circonstances, que c'était une sorte d'adoration religieuse. Nous vîmes toujours leurs idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareillo à celle qu'on avait mise sur le capitaine Cook, et ils offraient ordinairement des petits cochons aux *Éatooas* (²); d'ailleurs, ils récitaient leurs discours ou leurs priéres avec une prestesse et une volubilité qui semblaient indiquer un formulaire établi. »

Cette cérémonio fut suivie d'un grand nombre d'autres, qui eurent pour but de déifier Cook, c'est-à-dire de lo faire entrer au rang des dieux adorés par les insulaires. On conduisit le capitaine entre des idoles, on l'emmaillotta d'une étoffe rouge, on chanta des hymnes, on déposa devant lui des offrandes, on sacrifia un cochon, et le peuple se prosterna devant lui, la face contre terre.

Il semblait donc que Cook fût devenu sacré pour la population d'Owhyhee.

Le 24, on apprit sur les navires que l'arrivée du roi Terriobou avait fait *tabouer* (³) la baie et défendre toute communication avec les Anglais. Du reste, Terriobou monta sur les navires avec sa femme et sea enfants. Il y revint, le 26, avec un grand cérémonial, et changea publiquement de nom avec Cook, ce qui est, commo l'on sait, la plus grande preuve d'amitié quo l'on puisse se donner en Océanio.

« Depnis ce jour, la tranquillité et l'hospitalité généreuse des naturels du pays ayant dissipé tontes nos craintes, nous n'hésitâmes pas à nous mêler au milien d'eux, et nous les fréqnentâmes sans inquiétude dans toutes les circonstances et dans toutes les occasions. Les officiers des denx vaisseaux parcoururent chaque jour l'intérieur du pays, en petites troupos et même seuls, et ils y passèrent sonvent des nnits entières. Je ne finirais pas si je voulais raconter les marques sans nombre d'amitié et do politesso que nous recevions alors des insulaires; partout où nous allions, le peuple se rassemblait en foule autour de nous; il s'empressait à nous offrir les divers secours qui dépendaient de lui, et tous les individus étaient très-satisfaits si nous acceptions leurs services. Ils mettaient en usage plusiours petites ruses pour attirer notre attontion et différer notre départ. Quand nous traversions les villages, les jeunes garçons et les jeunes filles couraient devant nous, ils s'arrêtaient à chacun des endroits où il y avait assez de place poor former un groupo do danseurs: tantôt ils nous invitaient à nous reposer dans leurs cabanes, à y boire du lait de coco ou à y prendre quelque autre rafraîchissement; tantôt ils nous plaçaient au milieu d'un cercle de jeunes femmes, qui déployaient leurs talents et leur agilité afin de nous divertir par leurs chansons et leurs danses.

» Le plaisir quo nous causaient leur bienfaisance et leur douceur fut néanmoins troublé souvent par leurs dispositions au vol, vice commun chez tontes les autres peuplades répandues sur ces mers. Cet

(¹) Boisson enivrante faite avec une sorte de poivre.

(²) Figures de dieux et de déesses sculptées en bois.

(³) Le tabou est une consécration religieuse, une interdiction, une rigoureuse défense de toucher ou même de regarder une personne ou une chose.

inconvénient nons chagrina d'autant plus qu'il nous obligea quelquefois à les traiter durement, ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. »

Cependant on avait toujours remarqué quelque froideur dans les relations avec différents chefs guerriers.

Le 12 février, on apprit que Terriobou était absent, et qu'il avait de nouveau mis le tabou sur la baie; on en conçut de l'inquiétude.

Le 13, plusieurs chefs se réunirent près d'un puits de la baie, et chassèrent les insulaires qui avaient été payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage; il en résulta quelques hostilités.

Le même jour, des vols commis par des insulaires furent l'occasion de querelles plus sérieuses. On fut réduit à tirer des coups de fusil. Pareca reçut un coup de rame sur la tête.

« Quand le capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin; et tandis que nous retournions à bord, il me dit : « Je crains bien que les insulaires ne me forcent à des mesures » violentes; car, ajouta-t-il, il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous. » Mais comme il était trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvaient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés, et les événements de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les naturels, je mis une double garde au moraï et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler s'il apercevait du monde caché aux environs de la grève. Sur les onze heures, on découvrit cinq insulaires qui se traînaient sans bruit autour du moraï; ils semblaient s'approcher avec une extrême circonspection, et ils se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil; l'explosion effraya ses camarades, qui prirent la fuite, et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

» Le lendemain, 14 février, à la pointe du jour, j'allai sur *la Résolution* pour examiner le garde-temps; je fus hélé sur ma route par *la Découverte*, et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée.

» Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de marine s'armaient, et le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé; il me dit qu'on avait volé la chaloupe de *la Découverte*, et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener à bord le roi ou plusieurs des principaux *earees* (chefs guerriers) et de les y détenir en otage jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer cet expédient qui lui avait toujours réussi; il venait de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essayeraient de sortir de la baie, et il avait le projet de les détruire si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça, en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de *la Résolution* et de *la Découverte*, bien équipées et bien armées, et avant que je reprisse le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

» Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook et moi, entre sept et huit heures; M. Cook montait la pinasse, et il avait avec lui M. Philips et neuf soldats de marine, et je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui furent de calmer l'esprit des naturels, en les assurant qu'on ne leur ferait point de mal; de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite. M. Cook marcha vers le village de Kowrowa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balles, et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes du vieux Kaoo et des prêtres, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de *la Découverte*, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation et à punir les coupables; mais que la communauté

des prêtres et les habitants du village du côté de la baie où nous étions ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, et de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda avec beaucoup d'inquiétude si on ferait du mal à Terriobou ; je l'assurai que non, et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

» Le capitaine Cook appela sur ces entrefaites la chaloupe de *la Résolution*, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie ; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kowrowa, et il débarqua, ainsi que le lieutenant et les neuf soldats de marine. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui rendre ; les habitants se prosternèrent devant



Monument funèbre élevé au capitaine Cook, dans l'île Hawaï. — D'après une planche du Voyage de *la Bonite* (1836-1837).

lui, et ils lui offrirent des petits cochons, selon leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient Terriobou et les deux fils de ce prince, qui avaient si longtemps mangé à notre table sur *la Résolution*. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi, et M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait point du tout complice, il l'invita à venir aux vaisseaux et à passer la journée à bord de *la Résolution*. Le roi accepta la proposition sans balancer, et il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

» Nos affaires prenaient cette heureuse tournure ; les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse, et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareca, la mère des deux princes, et l'une des épouses favorites de Terriobou ; elle s'approcha du roi ; elle employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps, deux chefs qui étaient arrivés avec elle retinrent le roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin, et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires qui se rassemblaient le long du rivage, où ils formaient des groupes sans nombre, et qui, vraisemblablement, étaient effrayés du bruit des canons et des préparatifs d'hostilités qu'ils apercevaient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et de leur roi. Le lieutenant des soldats de marine, qui vit ses gens très-pressés par la multitude et hors d'état de se servir de leurs armes s'il

fallait y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers, près du bord de la mer, et la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin, ils se postèrent à environ trente verges de l'endroit où Terriobou était assis.

» Durant tout cet intervalle, le vieux roi fut assis par terre ; la frayeur et l'abattement étaient peints sur son visage. M. Cook, ne voulant pas renoncer à son projet, continuait à le presser vivement de s'embarquer, et lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'environnaient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications; ils eurent ensuite recours à la force et à la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. M. Cook, voyant que l'alarme était devenue trop générale, et qu'il n'était plus possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution ; il observa à M. Philips que, s'il s'opiniâtrait à vouloir conduire le prince à bord, il courrait risque de tuer un grand nombre d'insulaires.

» Quoique l'entreprise qui avait amené M. Cook à terre eût manqué, et qu'il ne songeât plus à la suivre, il paraît que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent par malheur un chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arrivèrent au village où se trouvait M. Cook, au moment où il venait de quitter le roi et où il marchait tranquillement vers le rivage : la rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très-sensibles; les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfants; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et ils s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard de fer, appelé *pahooa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre commandant; il se mit à le défier en brandissant son arme, et il le menaça de lui jeter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces; mais, l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité et il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des *erees* essaya de poignarder M. Philips; mais il n'en vint pas à bout, et il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double, chargé à balle, et il tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du pays formèrent une attaque générale à coups de pierres, et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, et ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlements terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

» Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur les rochers, au moment où ils se retiraient, et immolés à la fureur de l'ennemi; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse; le lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules d'un coup de pahooa [1], avait par bonheur réservé son feu, et il tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Notre malheureux commandant se trouvait au bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte; il criait aux canots de cesser leur feu et d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots avaient tiré sans son ordre, et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa, en effet, que tandis qu'il regardait les naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre lui; mais que, s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par derrière, et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber; ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage, et, s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respirait plus.

» Ainsi termina sa carrière le grand homme qui commandait notre expédition ! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes et si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avait assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature semblait l'avoir destiné; et il fut enlevé

[1] Dague faite d'un bois noir et lourd, longue d'un à deux pieds.

aux jouissances et au repos qui devaient être la suite de ses immenses travaux, plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire et il est impossible de dire combien il fut regretté et pleuré de ceux qui avaient si longtemps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières et sur son courage, et qui, au milieu de leurs maux, avaient trouvé des consolations de toute espèce dans la tendresse de son cœur et là bonté de son âme. Je n'essayerai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fûmes saisis, ni l'abattement et la consternation universelle qui suivirent un malheur si affreux et si imprévu [1]. »

[1] La veuve de Cook est morte, le 13 mai 1835, à Clapham, village des environs de Londres; elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans. Deux jours avant sa mort, elle avait envoyé au Musée Britannique une médaille frappée autrefois en l'honneur de son mari.

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE.

Premier voyage. — *An account of the voyoges undertoken* by the order of his present Majesty for making discoveries in the southern hemisphere, and successively performed by commodore Byron, captain Wallis, captain Carteret and captain Cook in the *Dolphin*, the *Swallow* and the *Endeavour*; drawn up from the Journals which were kept by the several commanders and from the papers of Joseph Banks, esq.; by John Hawkesworth, in three vol. in-4°, London, 1773. — *Relation des voyages entrepris pour foire des découvertes dons l'hémisphère méridional*, par Byron, Carteret, Wallis et Cook, traduite de l'anglais par Suard; Paris, 4 vol. in-4°, 1774.

Deuxième voyage. — *A Voyage towards the south pole*, and round the world performed in his Majesty's ships the *Resolution* and *Adventure*, in the years 1772, 73, 74, 75, written by James Cook, commander of the *Resolution* in which is included captain Furneaux's narrative of his proceedings during the separation of the ships; in two vol. 4, London, 1777. — *Voyage round the world*, in sloop *Resolution*, commanded by Cook, during three years 1772-75, by George Forster; London, 2 vol. gr. in-4°, 1777. — *Voyage dans l'hémisphère nustrol et outour du monde*, fait en 1772-75, traduit de l'anglais par Suard; Paris, 5 vol. in-4°, 1778. — *A Cotalogue of the different specimens of cloth*, collected in the three voyages of captain Cook, with a particular account of the manner of manufacturing the sam, etc.

Troisième voyage. — *A Voyage to the Pacific ocean* undertaken by the command of his Majesty, for making discoveries to determine the position and extent of the west side of North America; its distance from Asia; and the practicability of northern passage to Europe. Performed under the direction of captains Cook, Clerke and Gore, in his Majesty's ships the *Resolution* and *Discovery*, in the years 1776, 77, 78, 79, 80; in three volumes: vol I and II, written by captain James Cook; vol. II, by captain James King. Illustrated with maps and charts from the original drowing made by lieut. Henry Roberts, under the direction of captain Cook; and with a great variety of portraits of persons, views of places, and historical representations of remarkable incidents, drawn by M. Weber during the voyage and engraved by the most eminents artists; published by order of the lords commissionners of the Admiralty; London, three vol. gr. in-4°, 1784. — *Troisième voyage de Cook*, ou Voyage à l'océan Pacifique, etc., exécuté en 1776-80; traduit de l'anglais par M. Demeunier; Paris, 3 vol. in-4°, 1785. — Traduction allemande des trois Voyages: *Dritte Entdeckungsreisse des Cap. Cook übersets von George Forster mit Zusætzen fur den deutschen Leser*; Berlin, 2 vol. in-4°, 1787. — Henry Zimmermann, *Reise um die Welt mit Coptoin Cook*; Gœttingue, in-8, 1781. — Traduction française, avec un abrégé de la vie de ce navigateur célèbre; Berne, in-8, 1782. — *The three Voyages of coptoin James Cook*; London, 7 vol. in-12, 1813. — *The three Voyages of capt. James Cook round the world*; London, 7 vol. in-8, 1821.

Biographie de Cook. — *Leben des Weltumseglers J. Cook*; Francfort, in-8, 1780. — Andrew Kippis, *Life of coptain James Cook*; London, in-4°, et 1788, 2 vol. in-8. Traduit en français par Jean Castera; Paris, 2 vol. in-8, 1789. — Ed.-Pierre Lemoutey, *Éloge de J. Cook*; Paris, in-8, 1792. Couronné par l'Académie de Marseille. — Georges Young. *Life ond voyoges of coptoin J. Cook* drawn up from his Journals and other authentic documents, etc.; Paris, 1836. Traduit en hollandais; Amsterdam, in-8, 1843.

OUVRAGES A CONSULTER.

Nouvelle-Zélande. — John Savage, *Some account of New Zealand*, particulary the bay of Islands, etc.; London, 1807. — John Liddiard Nicholas, *Narrative of a voyoge to New Zealand*, performed in the years 1814 and 1815;

London, 2 vol. gr. in-8, 1817. — Richard A. Cruise, *Journol of o ten month's residence in New Zealand;* London, gr. in-8, 1823. — Jules de Blosseville, *Memaire géographique sur la Nouvelle-Zélande;* Paris, in-8, 1826. — L.-J. Duperrey, *Voyage autour du mande*, exécuté par ordre du roi, sur lo corvette *la Coquille*, pendant les années 1822, 23, 24 et 25, etc.; Paris, 1 vol. gr. in-4°, 1828-29. — Charles Knigth, *New Zealanders;* London, 1839. — Dumont d'Urville, *Voyage sur la corvette* l'Astrolabe, exécuté pendant les années 1826-29; Paris, partie historique, 5 vol. in-8, 1833. — Le même, *Voyage au pôle sud.* — *Narrative of the surveying voyoges of his Majesty's ships Adventure and Beagle* bitwen the years 1826 and 1836 describing their examination of southern shores of south America and the Beagle's circumnavigntion of the globe, in three volumes : Proceedings of the first expedition 1826-1830, under the command of captain P. Parker Kiogs; Proceedings of tho second expedition 1831-1836, nnder the command of captain Robert Fitz-Roy; Journal and remarks 1832-1836, by Charles Darwing, esq. — *Report from the select committe of house of lords oppoiuted ta inquire into the present state of the island of New Zealand*, etc.; London, in-8, 1839. — John Dunmore Lang, *New Zealand in 1839;* London, in-8, 1839. — Du Petit-Thouars, *Voynge outaur du monde*, sur la corvette *la Vénus*, pendant les onnées 1836-39; Paris, in-8, 1841. — Ch. Wilkes, *Narrative of the United-States expedition during the years 1838, 39, 40, 41, 42;* London, gr. in-4°, 1845. — Sir George Grey (late governor in chief of New Zealand), *Polynesian mythology* and aucient traditional history of the New Zealand race, as furnished by their priests and chiefs; London, John Murray, Albemarle Street, 1855.

Nouvelle-Galles. — Bougainville, *Vayage* de la Thétis *et* de l'Espérance. — Philip, *The Voyage of governor Philip to Botany-Bay*, with an account of the establishment of tho colonies of Port-Jackson, etc.; London, gr. in-4°, 1789. Tradult en français par Millin; Paris, in-8, 1701. — John Hunter, *An historical Journal of the transactions at Port-Jackson aud Norfolk island*, etc.; London, gr. in-4°, 1793. — John White, *Journal af a voynge to New South Wales*, etc.; Londan, gr. in-4°, 1799. Traduit en français par Ch. Pougens; Paris, in-8, 1795. — Georges Barrington, *Voyoge à Botany-Bay*, etc., traduit de l'anglais; Poris, in-8, 1797. — La Péreuse, *Voyage autour du monde*, publié et rédigé par M. L.-A. Milet-Mureou; Paris, 5 vol. gr. in-4°, 1797. — Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, foit pendant les années 1791 et 1792, sous io commandemout de d'Entrecasteaux; Paris, 3 vol. io-4°, an VIII. — David Collios, *An account of tho english colony in New South Wales*, otc., to which are added some particulors of New Zealand, etc.; London, gr. in-4°, 1798. — James Grant, *The Nnrratire af o voyage af discovery*, perfarmed, etc., in tho yeara 1800, 1801, 1802, to New South Waies, etc.; London, in-4°, 1893. — J.-H. Tuckey, *An account of o vayage to establish a colony at part Philip in Boss's strait*, on the south coast of New South Wales, etc.; Londau, in-8, 1805. — De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Vayage de d'Eutrecasteoux*, envoyé à la recherche de la Pérouse; Paris, 3 vol. in-4°, 1807-1808. — Georges Barringtou, *An occount af a voyage to New South Wales*, etc.; London, gr. in-8, 1810. — Le même, *the History af New South Wales*, etc.; London, gr. in-8, 1819. — John Oxley, *Journal af tow expedition inta the interior af New South Wales*, undertaken in the years 1817-1818; London, in-4°, 1820. — Thomas Reid, *Two Voyages ta New South Wales aud Vnn Diemen's laud*, otc.; London, gr. in-8, 1822. — Le baron de Bougoinville, *Journal de la navigatian autour du globe*, sur *la Thétis* et *l'Espérance*, pendant les années 1824, 25 et 29, etc.; Paris, 3 vol. in-4°, 1824-26. — Capt. Philip Parker King, *Norrative of a survey of the intertropical, and western coast of Australia*, performed between the years 1818 and 1822, etc.; London, 2 vol. in-8, 1827. — P. Cunuingham, *Two years in New South Wales*, etc.; London, 2 vol. pet. in-8, 1828. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, pendant les années 1826, 27, 28 et 29; Paris, 20 vol. gr. in-8, 1830-33. — Le même, *Voyage au pôle sud.* — Captain Chnrles Sturt, *Two expeditions into the interior of southern Austrolin*, during the yenrs 1828, 29, 30 et 31, etc.; London, gr. in-8, 1833. — Lieutenant Breton, *Excursions in New South Wales*, etc.; Londan, in-8, 1833. — Georges Bonnet, *Wanderings in New South Wales*, etc., during 1832, 33 et 34; London, 2 vol. gr. in-8, 1834. — John Dunmore Lang, *An historical and statistical account af New South Wales*, etc.; London, 2 vol. in-8, 1834. — Will. Yate, *An account of New Zealand*, etc. London, in-8, 1835. — Du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*, sur la corvetta *la Vénus*, pendant les années 1836-39; Paris, in-8, 1841. — Ch. Wilkes, *Narrative of the United-Stotes expedition during the years 1838, 39, 40, 41, 42;* London, gr. in-4°, 1845. — J. Lort Stokes, *Discoveries in Australia with an account of the coasts and rivers*, etc.; Londres, 2 vol. in-8, 1840. — Le major T.-L. Mitchell, *Three Expeditions inta the interior of eastern Australio*, otc.; London, 2 vol. gr. in-8. — Samuel Sidney, *the three Colonies of Australia*, etc.; London, gr. in-8, 1852. — William Houghes, *the Australian colonies;* London, 1852. — *Australia*, its scenery, naturel history, resources, and settlements, with a glance at its goldfields; London, the Religious tract Society, 56, Paternoster row.

Nouvelle-Calédonie. — G. Forster, *A Voyage round the world;* 2 vol. in-4°, 1777. — Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, fait pendant les années 1791, 1792, sous le commandement de d'Entrecasteaux; Paris, 3 vol. in-4°, an VIII. — De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Voyage de d'Entrecasteaux*, envoyé à la rechorche de la Péreuse, rédigé par de Rossel; Paris, 3 vol. in-4°, 1807, 1898. — Krasenstern, *Recueil de mémoires hydrographiques* pour servir d'anolyse ot d'explicatiou à l'Atlas de l'océan Pacifique; Saint-Pétersbourg, 2 vol. gr. in-4°, 1824. — Dumont d'Urville, *Voyage de* l'Astrolabe *et* de la Zélée, pendant les années 1826, 27, 28 et 29. — *Annales de la Propagotion de la foi*, t. XVII et XXV. — Ph. Braino, *la Nouvelle-Calédonie;* Paris, in-8, 1854.

LA PÉROUSE,

NAVIGATEUR FRANÇAIS.

[1785-17...]



Jean-François Galaup de la Pérouse. — D'après Tardieu.

le traitement qui mest alordé comme
Comondont suffisont a ma dépensse
je vous supplie dordoner, que mes apointements
de terre soint soldés touts les six mois
a mrs le Couteulx qui en fairont passer
le montant a ma femme le premier
semestre, commencera le 1er juillet de
cette année ——

Lapérouse

Fac-simile de l'écriture de la Pérouse. — D'après de Lesseps

Jean-François-Galaup (ou Galop) de la Pérouse est né à Alby en 1741 (¹). Admis à l'École de marine, il en sortit garde de la marine le 19 novembre 1756. Il fut promu, le 1er octobre 1764, au grade d'enseigne de vaisseau. Le 4 avril 1777, il était lieutenant, et, le 4 avril 1780, capitaine.

Dans de nombreuses campagnes, depuis son premier départ jusqu'en 1783, il s'était distingué autant par les qualités supérieures de son intelligence que par son courage. Vainqueur des Anglais en plusieurs rencontres, il avait commandé leur admiration et leur estime, particulièrement à la suite de son expédition dans la baie d'Hudson : un marin anglais, dans sa relation d'un voyage à Botany-Bay, parle de lui en ces termes : « On doit se rappeler avec reconnaissance, en Angleterre surtout, cet homme humain et généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorsque l'ordre fut donné de détruire notre établissement de la baie d'Hudson, dans le cours de la dernière guerre (en 1782). »

Aussitôt après la paix, en 1783, le gouvernement français ayant résolu qu'une escadre serait envoyée sur divers points du globe, pour résoudre les problèmes scientifiques qu'avaient soulevés les dernières navigations célèbres, et notamment celles du capitaine Cook, tous les regards se tournèrent naturellement vers la Pérouse, considéré avec justice comme le plus capable de bien diriger cette grande entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que de faire disparaître, avant la fin du dix-huitième siècle, toutes les lacunes et toutes les erreurs de la géographie maritime. Le savant Fleurieu rédigea avec un soin extrême les instructions que devait suivre la Pérouse. Le roi Louis XVI les copia lui-même de sa main et y ajouta des notes. Une seule critique grave s'est élevée contre ces instructions : elles étaient trop minutieuses, elles embrassaient trop de difficultés et trop d'espace pour une seule expédition et dans un délai trop restreint (²). Elles furent remises à la Pérouse, le 26 juin 1785, ainsi que des mémoires sur

(¹) Il appartenait à une famille noble de Toulouse. Son père s'appelait Victor-Joseph de Galaup, et sa mère, Marguerite de Resseguier.

Il paraît que ce fut une de ses parentes qui, en lui donnant une terre située près d'Alby, voulut qu'il ajoutât à son nom patronymique de Galaup celui de *la Peyrouse*. Il retrancha plus tard l'*y* de ce nom. (Voy. la *Généalogie historique et authentique des familles de Bonfils et la Pérouse-Rochon*, etc.; Besançon, 1856.)

(²) On trouvera ces instructions : — dans le premier volume du *Voyage de la Pérouse autour du monde*, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par Milet-Mureau, an 6 de la république (1798); — dans les *Annales maritimes*, publiées en 1816, par M. Bajot.

Voici quelques passages que nous en avons extraits, et où respirent des sentiments de justice et d'humanité bien différents de ceux qui animaient les gouvernements et la plupart des navigateurs des siècles précédents :

« Si, dans la visite et la reconnaissance qu'il fera des îles du grand Océan équatorial et des côtes des continents, M. de la Pérouse rencontrait à la mer quelque vaisseau appartenant à une autre puissance, il agirait vis-à-vis du commandant de ce bâtiment avec toute la politesse et la prévenance établies et convenues entre les nations policées et amies; et s'il en rencontrait dans quelque port appartenant à un peuple considéré comme sauvage, il se concerterait avec le capitaine du vaisseau étranger pour prévenir sûrement toute dispute, toute altercation entre les équipages des deux nations, qui pourraient se trouver ensemble à terre, et pour se prêter un mutuel secours, dans le cas où l'un ou l'autre serait attaqué par les insulaires ou les sauvages.

» Il prescrira à tous les gens des équipages de vivre en bonne intelligence avec les naturels, de chercher à se concilier leur amitié par les bons procédés et les égards; et il leur défendra, sous les peines les plus rigoureuses, de jamais employer la force pour enlever aux habitants ce que ceux-ci refuseraient de céder volontairement.

» Le sieur de la Pérouse, dans toutes les occasions, en usera avec beaucoup de douceur et d'humanité envers les différents peuples qu'il visitera dans le cours de son voyage.

» Il s'occupera avec zèle et intérêt de tous les moyens qui peuvent améliorer leur condition, en procurant à leur pays les légumes, les fruits et les arbres utiles d'Europe; en leur enseignant la manière de les semer et de les cultiver; en leur faisant connaître l'usage qu'ils doivent faire de ces présents, dont l'objet est de multiplier sur leur sol les productions nécessaires à des peuples qui tirent presque toute leur nourriture de la terre.

» Si des circonstances impérieuses, qu'il est de la prudence de prévoir dans une longue expédition, obligeaient jamais le sieur de la Pérouse à faire usage de la supériorité de ses armes sur celles des peuples sauvages pour se procurer, malgré leur opposition, les objets nécessaires à la vie, tels que des subsistances, du bois, de l'eau, il n'userait de la force qu'avec la plus grande modération, et punirait avec une extrême rigueur ceux de ses gens qui auraient outre-passé ses ordres. Dans tous les autres cas, s'il ne peut obtenir l'amitié des sauvages par les bons traitements, il cherchera à les contenir par la crainte et les menaces; mais il ne recourra aux armes qu'à la dernière extrémité, seulement pour sa défense, et dans les occasions où tout ménagement compromettrait décidément la sûreté des bâtiments et la vie des Français dont la conservation lui est confiée.

» Sa Majesté regarderait comme un des succès les plus heureux de l'expédition qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. »

les observations les plus importantes à faire, rédigés par l'Académie des sciences et la Société de médecine.

Deux frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, l'attendaient au port de Brest.

« Des savants de tous les genres furent employés dans cette expédition, dit la relation. M. Dagelet, de l'Académie des sciences, et M. Monge (¹), l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'École militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes, le premier sur *la Boussole*, et le second sur *l'Astrolabe*. M. de Lamanon, de l'Académie de Turin, correspondant de l'Académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de géologie. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du *Journal de physique*, devait examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique; il lui fut adjoint un jardinier du jardin du Roi pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur général. Enfin M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner, dans cette occasion, des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'Académie des sciences, la Société de médecine, adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

» M. l'abbé Tessier, de l'Académie des sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur architecte, fit part aussi de ses observations sur les arbres et sur le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru proposa, dans un mémoire, de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il pria de comparer avec le résultat que donneraient les deux boussoles d'inclinaison prêtées par les commissaires du Bureau des longitudes de Londres.

» Je dois, dit la Pérouse, témoigner ma reconnaissance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. de Monneron ne trouvait point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avaient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instruments avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire de ce grand homme.

» M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avait suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place : il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur géographe, lui fut adjoint pour cette partie.

» Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devaient nous servir pendant le voyage; il y joignit un volume entier de notes les plus savantes et de discussions sur les différents voyageurs, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. Je lui dois un témoignage public de reconnaissance pour les lumières que je tiens de lui, et pour l'amitié dont il m'a si souvent donné des preuves (²). »

La Pérouse monta la frégate *la Boussole*. Il désigna, pour le commandement de *l'Astrolabe*, le vicomte de Langle, capitaine de vaisseau, qui avait fait partie de l'expédition de la baie d'Hudson.

On mit à la voile, de la rade de Brest, le 1ᵉʳ août 1785. Les deux frégates mouillèrent à Madère le 13, à Ténériffe le 19, s'arrêtèrent devant la Trinité, et arrivèrent le 6 novembre en vue de l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

(¹) La santé de M. Monge devint si mauvaise de Brest à Ténériffe qu'il fut obligé de débarquer et de retourner en France.

(²) Les sciences et les arts doivent plus particulièrement partager les regrets de l'Europe entière sur la perte de nos navigateurs; l'immense collection faite par les savants et une partie des mémoires ont péri avec eux.



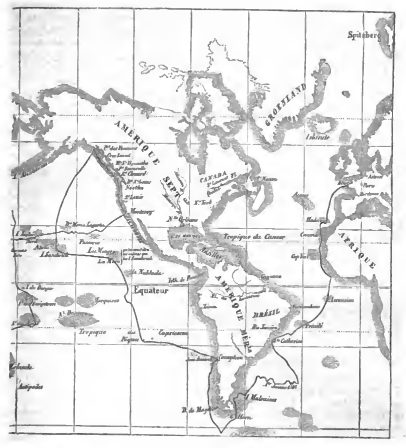
Carte itinéraire du

Après quatre-vingt-seize jours de navigation, dit la relation, nous n'avions pas un seul malade : la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages ; mais nos vivres étaient d'une excellente qualité. Je n'avais négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvaient m'indiquer ; nous avions eu, en outre, le plus grand soin d'entretenir la gaieté, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettait, depuis huit heures jusqu'à dix.

Le 19 novembre, les deux frégates s'éloignèrent de l'île Sainte-Catherine, et, cherchant, sur leur route, à reconnaître certaines îles vaguement indiquées par les précédents navigateurs, ou à constater qu'elles n'existaient point, elles descendirent l'Amérique du Sud, doublèrent le cap Horn, et allèrent mouiller dans la baie de la Conception, au Chili (¹).

(¹) On donna un bal aux officiers français, qui furent enchantés de l'accueil qu'ils reçurent. Voici comment la relation décrit les costumes des dames chiliennes :

« Une jupe plissée, qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture ; des



voyage de la Pérouse.

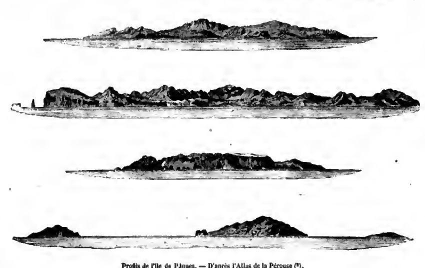
Le 15 mars, *la Boussole* et la frégate sortirent de la baie de la Conception, et se dirigèrent vers l'île de Pâques. C'est à cette première station dans l'Océanie que le voyage commence à offrir un véritable intérêt.

Le 8 avril 1786, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâques, qui me restait à 12 lieues dans l'ouest, 5 degrés sud.

bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond : voilà l'habillement des dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais, dans les appartements, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement jolies, et d'une politesse si aimable qu'il n'est certainement aucune ville maritime, en Europe, où des étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité. »

La mer était fort grosse, les vents au nord. La pointe que j'apercevais était celle de l'est : j'étais précisément au même endroit où le capitaine Davis avait rencontré, en 1686, une île de sable, et, 12 lieues plus loin, une terre à l'ouest, que le capitaine Cook et M. Dalrymple ont cru être l'île de Pâques, retrouvée, en 1722, par Roggeween. Mais ces deux marins, quoique très-éclairés, n'ont pas assez discuté ce que rapporte Waffer ([1]).

Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 avril, la côte de l'île de Pâques, à 3 lieues de distance : le temps était clair, et les vents avaient fait le tour du nord au sud-est, dans moins de trois heures. Au



Profils de l'île de Pâques. — D'après l'Atlas de la Pérouse ([2]).

jour, je fis route pour la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du nord au sud par l'est ; elle n'est ouverte qu'aux vents d'ouest, et le temps était si beau que j'avais l'espoir qu'ils ne souffleraient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étais plus qu'à une lieue du mouillage ; *l'Astrolabe* avait déjà laissé tomber son ancre. Je mouillai très-près de cette frégate; mais le fond était si rapide que les ancres de nos deux bâtiments ne prirent point ; nous fûmes obligés de les relever et de courir deux bords pour regagner le mouillage.

Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens ; ils nous suivirent à la nage jusqu'à une lieue au large. Ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remîmes à la voile, de se voir enlever et arracher à leur terre natale; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se pré-

([1]) Page 300 de l'édition de Rouen.

Il est incontestable que l'amiral hollandais Roggeween retrouva cette île le 6 avril 1722, et lui donna le nom de la fête de ce jour, *Paassen* (Pâques). Cook, qui la revit le 11 mars 1774, l'appela du même nom, traduit en anglais *Easter-Island;* il ne regardait pas comme certain que ce fût la terre de Davis. Les naturels appellent leur île *Waihou.*

Rienzi comprend l'île de Pâques et l'île *Salas-y-Gomez*, les deux terres les plus reculées de la Polynésie, sous le nom de *Sporades océaniennes.*

Un schooner de New-London, *le Nancy*, qui aborda à l'île de Pâques après la Pérouse, enleva violemment plusieurs habitants. Il en résulta que, plus tard, l'expédition russe commandée par Kotzebuë fut très-mal accueillie, en 1816, et faillit être massacrée.

Beechey visita l'île en 1826, et fut attiré, ainsi que l'avait été Kotzebuë, dans une sorte de guet-apens. C'est encore un exemple des dangers que les mauvais procédés de certains navigateurs attirent sur ceux qui leur succèdent dans ces explorations.

([2]) Atlas annexé à la relation du voyage éditée, en 1798, par ordre du gouvernement.

senter à leur esprit : ils étaient au milieu de nons, nus et sans aucune arme ; une simple ficelle autour des reins servait à fixer un paquet d'herbes.

M. Hodges, peintre, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage, a fort mal rendu leur physionomie ; elle est généralement agréable, màis très-variée, et n'a point, comme celle des Malais, dea Chinois, des Chiliens, un caractère qui lui soit propre



Pirogue de l'île de Pâques. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

Je fis divers présents à ces Indiens ; ils préféraient des morceaux de toile peinte, d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades ; mais ils désiraient encore davantage les chapeaux : nous en avions une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir, je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre, par signes, qu'à la pointe du jour je descendrais à terre. Ils s'embarquérent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer, à deux portées de fusil du rivage, sur lequel la lame brisait avec force : ils avaient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présents, et chacun avait posé le sien sur sa tête pour le garantir de l'eau.

Description de l'île de Pâques. — Événements qui nous y sont arrivés. Mœurs et coutumes des habitants.

La baie de Cook, dans l'île d'Easter ou de Pâques, est située par 27° 11′ de latitude sud et 111° 55′ 30″ de longitude occidentale [1]. C'est le seul mouillage à l'abri des vents de sud-est et d'est, qui sont les vents ordinaires dans ces parages. Le débarquement est assez facile au pied d'une des statues dont je parlerai bientôt.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Je devais me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avais comblé de présents tous ceux qui étaient venns à bord la veille ; mais j'avais

[1] Par 27° 9′ de latitude sud et 111° 45′ de longitude occidentale, suivant Moerenhout ; l'île entière n'a que 35 à 40 milles de circonférence.

trop médité les relations des différents voyageurs pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfants, dont la vue de nos différents meubles excite si fort les désirs qu'ils mettent tout en usage pour s'en emparer. Je crus donc qu'il fallait les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier; nous la fîmes, en effet, avec quatre canots et douze soldats armés. M. de Langle et moi étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à bord des deux frégates pour le service; nous composions, en y comprenant l'équipage de nos bâtiments à rames, environ soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage; ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre étaient nus : plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie. Ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur; et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre de grosses pierres, qui ne sont que posées sur la terre; elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France, appelées, dans le pays, *giraumonts*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit; et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitants ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très-reculés, ce qui a exposé leur sol a être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources. Ils ignoraient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre, couverte d'arbres, peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différents quartiers (¹). Les îles qui sont privées de cet avantage sont réduites à une sécheresse horrible qui peu à peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables.

Comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à M. Forster (²). Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut; ils n'y trouvèrent ni eau, ni bois, ni cochons : quelques poules, des bananes et des patates, sont de bien faibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre était infiniment meilleure : les équipages jouissaient de la plus parfaite santé; nous avions pris au Chili ce qui nous était nécessaire pour plusieurs mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien; nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvaient réussir dans son île.

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle; nous enjoignîmes aux habitants de laisser cet espace vide; nous y dressâmes une tente. Je fis descendre à terre les présents que je leur destinais, ainsi que les différents bestiaux; mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que mes ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru; ils étaient au moins huit cents, et, dans ce nombre, il y avait bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes était agréable. Pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait, car à peine étaient-ils commis que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant; mais, voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenaient quelques minutes après; ils recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin : ce manége dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous per-

(¹) Il est remarquable que l'extrême civilisation conduit à peu près de même à faire disparaître les forêts. Les terribles inondations de 1856 ont été en grande partie attribuées à l'excès des déboisements.

(²) Savant attaché à l'expédition de Cook (voy. plus haut).

mettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler; et, afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient enlevés. Ces Indiens étaient sans armes; trois ou quatre, sur un si grand nombre, avaient une espèce de massue de bois très-peu redoutable. Quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne; mais je m'aperçus bientôt qu'ils étaient précisément les plua insignes voleurs; et quoi-



Insulaires et monuments de l'île de Pâques. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

qu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention la plos décidée de ne pas les joindre.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce temps; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant; je le chargeai, eu outre, du commandement de tous les soldats et matelots qui étaient à terre.

Nous nous divisâmes ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. de Langle, devait pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux qui paraîtraient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monuments, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire; ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin s'enrôlèrent avec lui; il fut suivi de MM. Dagelet, de Lamanon, Duché, Dufresne, de la Martinière, du père Receveur, de l'abbé Mongès, et du jardinier. La seconde, dont je faisais partie, se contenta de visiter les monuments, les plates-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement.

Le dessin de ces monuments, donné par M. Hodges, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu [1]. M. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui; mais son opinion ne me paraît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui

[1] Dessinateur de l'expédition de Cook (voy. plus haut).

sont sur ces plates-formes, et que nous avons mesurés, n'a que 14 pieds 6 pouces de hauteur, 7 pieds 6 pouces de largeur aux épaules, 3 pieds d'épaisseur au ventre, 6 pieds de largeur, et 5 pieds d'épaisseur à la base; ces bustes, dis-je, pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle, dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes ([1]).

Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes; j'ai vu autant d'enfants que dans aucun autre pays; et quoique, sur environ douze cents habitants que notre arrivée a rassemblés aux environs de la baie, il y eût au plus trois cents femmes, je n'en ai tiré d'autre conjecture que celle



Plan et élévation d'un moraï. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

A, A, murs en talus; — B, plate-forme horizontale en pierres brutes; — C, C, C, piédestaux en pierre; — D, D, D, bustes informes; — E, E, E, chapiteaux cylindriques en lave rouge; — F, F, F, gradins inférieurs à la plate-forme; — K, K, K, entrées des souterrains; — M, ligne indiquant le milieu exact du moraï.

de supposer que les insulaires de l'extrémité de l'île étaient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfants, étaient restées dans leurs maisons; en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent dans le voisinage de la baie. La relation de M. de Langle confirme cette opinion; il a rencontré, dans l'intérieur de l'île, beaucoup de femmes et d'enfants, et nous sommes tous entrés dans ces cavernes où M. Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout à l'heure, et dans lesquelles nous avons trouvé de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avait pas cinq pieds de longueur, et n'excédait pas six pouces de

([1]) En 1816, ces statues étaient renversées de leurs piédestaux (voy. le récit de Choris, dessinateur de l'expédition de Kotzebue); mais, en 1826, Beechey aperçut, dans un vallon, un autre moraï avec ses quatre idoles sur une plate-forme.

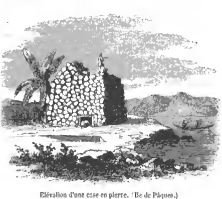
Lorsque Roggeween visita l'île, en 1712, on voyait un grand nombre de ces figures sur le rivage, et quelques-unes avaient, dit la relation, de 30 à 40 pieds de haut; la largeur d'une épaule à l'autre était de 8 à 10 pieds. Les plus grandes, lors du passage de Cook, n'avaient pas plus de 20 pieds.

La pierre placée sur la tête de chaque figure, comme une sorte de coiffure, est de couleur rougeâtre.

Moerenhout, qui a vu de semblables idoles à Pitcairn, à Toubouaï, etc., croit qu'elles sont consacrées à des divinités secondaires ou Tiia, marquant les limites et maintenant les droits des divers éléments, des dieux, des morts et des vivants. Elles seraient d'ailleurs érigées surtout dans le but de perpétuer le souvenir de phénomènes extraordinaires et de grandes catastrophes. *(Voyages aux îles du grand Océan.)*

diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitants n'eussent caché leurs femmes, lorsque le capitaine Cook les visita en 1772; mais il m'est impossible d'en deviner la raison, et nous devons peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple, la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monuments qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a donné un dessin fort exact, paraissent très-anciens; ils sont placés dans des moraïs, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalisé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses de petits monceaux de pierres en pyramide; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux : ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvraient un tombeau; levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie. J'étais fort en garde contre cette opinion, et j'avoue que je les croyais très-éloignés de cette idée; mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs, et M. de Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doute là-dessus, et je crois que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion : nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré une espèce de vénération pour elles (¹).


Élévation d'une case en pierre. (Île de Pâques.)

Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* : c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvait être factice; et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever, sans point d'appui, un poids aussi considérable; mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique, fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et en glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine Cook, parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opération : il n'y aurait pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre. Ainsi le merveilleux disparaît.

Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple, dont je n'entendais pas la langue, et que je n'ai vu qu'un jour : mais j'avais l'expérience des voyageurs qui m'avaient précédé; je connaissais parfaitement leurs relations, et je pouvais y joindre mes propres réflexions.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée; et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la terre étaient en commun, d'autant que je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement(²) : elle avait trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur, et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée; on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes : ce n'est pas la demeure du chef, puisqu'il n'y a aucun meuble,

(¹) Voy. la note précédente.
(²) Cette maison n'était pas encore finie; le capitaine Cook n'avait pu la voir.

et qu'un aussi grand espace lui serait inutile; elle forme à elle seule un village, avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Quelques maisons sont souterraines, comme je l'ai déjà dit; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux; ces joncs sont très-artistement arrangés et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille [1] de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente en se repliant en voûte; des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud; même langage, même physionomie : leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté n'ont que trois pieds de hauteur; on est même obligé de les entourer de murailles pour les garantir des vents : il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'aient eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens, auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme, qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout, et j'ai vu les naturels de l'île de Pâques boire de l'eau de mer, comme les albatros du cap Horn [2]. Nous étions dans la saison humide; on trouvait un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offraient dans des calebasses, mais elle rebutait les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent multiplient; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront.

A une heure après midi, je revins à la tente, dans le dessin de retourner à bord, afin que M. de Clonard, mon second, pût à son tour descendre à terre : j'y trouvai presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir; notre douceur avait enhardi les voleurs, et je n'avais pas été distingué des autres. Un Indien qui m'avait aidé à descendre d'une plate-forme, après m'avoir rendu ce service, m'enleva mon chapeau, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme a l'ordinaire, de tous les autres; je ne le fis pas poursuivre, et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, vu que nous étions presque tous sans chapeau. Je continuai à examiner cette plate-forme : c'est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des anciens talents de ce peuple pour la bâtisse; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paraît qu'il n'a jamais connu aucun ciment : mais il coupait et taillait parfaitement les pierres; elles étaient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres; ce sont des laves de différente densité. La plus légère, qui doit conséquemment se décomposer la première, forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin de résister plus longtemps; et je ne connais à ces insulaires aucun instrument ni matière assez dure pour tailler ces dernières pierres : peut-être un plus long séjour dans l'île m'eût donné quelques éclaircissements à ce sujet. A deux heures, je revins à bord, et M. de Clonard descendit à terre. Bientôt deux officiers de *l'Astrolabe* arrivèrent pour me rendre compte que les Indiens venaient de commettre un vol nouveau qui avait occasionné une rixe un peu plus forte : des plongeurs avaient coupé sous l'eau le cablot du canot de *l'Astrolabe*, et avaient enlevé son grappin; on ne s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grappin nous était nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres : un coup de fusil à poudre tiré en l'air ne fit aucun effet; ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb, dont quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens; car la lapidation cessa, et nos officiers purent regagner tranquillement notre tente : mais il fut impossible de rejoindre les voleurs, qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser notre patience.

(1) Ces pierres ne sont pas du grès, mais des laves solides.

(2) Le capitaine Beechey rapporte le même fait; mais Moerenhout assure que ces insulaires ont seulement coutume de se rincer la bouche avec de l'eau salée et d'en boire un peu après les repas.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement, et nous fûmes aussi bons amis qu'à notre première entrevue. Enfin, à six heures du soir, tout fut rembarqué; les canots revinrent à bord, et je fis signal de se préparer à appareiller. M. de Langle me rendit compte, avant notre appareillage, de son voyage dans l'intérieur de l'île; je le rapporterai dans le chapitre suivant : il avait semé des graines sur toute sa route, et il avait donné à ces insulaires les marques de la plus extrême bienveillance. Je crois cependant achever leur portrait, en rapportant qu'une espèce de chef, auquel M. de Langle faisait présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevait d'une main et lui volait son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte : mais ils savent très-bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignaient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger, en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île; car notre extrême douceur aurait fini par avoir des suites fâcheuses.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île, et je serais peu surpris que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule : ils ont d'ailleurs appris à s'en passer; et ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer, ils vont à deux lieues au large, et cherchent par plaisir, en retournant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que presque tous les comestibles de ces habitants sont tirés du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer, semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource quelques poules qui sont très-rares sur cette île : nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncellent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient : si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar ou à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs aliments que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau m'a prouvé qu'ils n'avaient pas vu nos arts comme des êtres stupides : ils ont examiné nos câbles, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail, et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en reprendre la mesure, ce qui m'a fait croire qu'ils avaient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur était resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera, c'est que nous n'avons fait contre eux aucun usage de nos forces, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisait fuir : nous n'avons, au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien; nous les avons comblés de présents; nous avons accablé de caresses tous les êtres faibles, particulièrement les enfants à la mamelle; nous avons semé dans leurs champs toutes sortes de graines utiles; nous avons laissé dans leurs habitations des cochons, des chèvres et des brebis, qui y multiplieront vraisemblablement; nous ne leur avons rien demandé en échange; néanmoins ils nous ont jeté des pierres, et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a été possible d'enlever. Il eût, encore une fois, été imprudent dans d'autres circonstances de nous conduire avec autant de douceur; mais j'étais décidé à partir dans la nuit, et je me flattais qu'au jour, lorsqu'ils n'apercevraient plus nos vaisseaux, ils attribueraient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourrait les rendre meilleurs [1] : quoi qu'il en soit de

[1] Combien ces généreux sentiments diffèrent de ceux du commandant de *la Nancy*, et aussi de cet Américain Waden,

cette idée, peut-être chimérique, les navigateurs y ont un très-petit intérêt, cette île n'offrant presque aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société ([1]).

Voyage de M. de Langle dans l'intérieur de l'île de Pâques. — Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité et la culture de leur sol, etc.

« Je partis à huit heures du matin, accompagné de MM. Dagelet, de Lamanon, Dufresne, Duché, de l'abbé Mongès, du père Receveur et du jardinier : nous fîmes d'abord deux lieues dans l'est, vers l'intérieur de l'île ; le marcher était très-pénible à travers des collines couvertes de pierres volcaniques ; mais je m'aperçus bientôt qu'il y avait des sentiers par lesquels on pouvait facilement communiquer de case en case ; nous en profitâmes, et nous visitâmes plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le sol de ces plantations était une terre végétale très-grasse que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines ; il sema des choux, des carottes, des betteraves, du maïs, des citrouilles, et nous cherchâmes à faire comprendre aux insulaires que ces graines produiraient des fruits et des racines qu'ils pourraient manger ; ils nous entendirent parfaitement, et dès lors ils nous désignèrent les meilleures terres, nous indiquant les endroits où ils désiraient voir nos nouvelles productions. Nous ajoutâmes aux plantes légumineuses des graines d'oranger, de citronnier et de coton, en leur faisant comprendre que c'étaient des arbres, et que ce que nous avions semé précédemment était des plantes.

» Nous ne rencontrâmes d'autre arbuste que le mûrier à papier ([2]) et le mimosa ; il y avait aussi des champs assez considérables de morelle, que ces peuples m'ont paru cultiver dans les terres épuisées par les ignames et les patates. Nous continuâmes notre route vers les montagnes, qui, quoique assez élevées, se terminent toutes en une pente facile, et sont couvertes de gramen ; nous n'aperçûmes aucune trace de ravin ni de torrent. Après avoir fait environ deux lieues à l'est, nous retournâmes au sud vers la côte du sud-est, que nous avions prolongée la veille avec nos vaisseaux, et sur laquelle, à l'aide de nos lunettes, nous avions aperçu beaucoup de monuments ; plusieurs étaient renversés ; il paraît que ces peuples ne s'occupent pas de les réparer : d'autres étaient debout, leur plate-forme à moitié ruinée. Le plus grand de ceux que j'ai mesurés avait 16 pieds 10 pouces de hauteur, en y comprenant le chapiteau, qui a 3 pieds 1 pouce, et qui est d'une lave poreuse, fort légère ; sa largeur aux épaules était de 6 pieds 7 pouces, et son épaisseur à la base de 2 pieds 7 pouces.

» Ayant ensuite aperçu quelques cases rassemblées, je dirigeai ma route vers cette espèce de village, dont une des maisons avait trois cent trente pieds de longueur, et la forme d'une pirogue renversée. Très-près de cette case, nous remarquâmes les fondements de plusieurs autres qui n'existent plus ; ils sont composés de pierres de lave taillées, dans lesquelles il y a des trous d'environ deux pouces de diamètre. Il nous parut que cette partie de l'île était mieux cultivée et plus habitée que les environs de la baie de Cook. Les monuments et les plates-formes y étaient aussi plus multipliés. Nous vîmes sur différentes pierres dont ces plates-formes sont composées, des squelettes grossièrement dessinés, et

second du navire *le Pindos*, qui, en 1822, après les plus indignes procédés, tua d'un coup de fusil un indigène, sans aucune provocation et pour son plaisir, au moment de s'éloigner de l'île ! (Voy. Moerenhout, *Voyages aux îles du grand Océan*, t. II, p. 218.)

([1]) L'île de Pâques, depuis 1722, avait sans doute éprouvé, ainsi que le dit la Pérouse, une révolution dans sa population et dans les productions de son sol ; on doit du moins le juger ainsi, d'après les différences qu'on remarque dans les relations de ces deux navigateurs. Le lecteur qui désirera faire ces rapprochements doit consulter le *Voyage de Roggeween*, imprimé à la Haye en 1739, ou l'extrait qu'en donne le président de Brosses dans son *Histoire des navigations aux terres australes*, t. II, p. 226 et suivantes.

« L'île de Pâques, dit Moerenhout, ne présente pas de ressources aux habitants : on n'y peut trouver que quelques pommes de terre douces, et la baie de Cook, seul mouillage que l'on y connaisse, n'est qu'une rade ouverte à presque tous les vents. »

([2]) *Morus papyrifera*, abondant au Japon, où l'on en prépare l'écorce pour servir de papier. Cette écorce, extrêmement ligneuse, sert aux femmes de la Louisiane à faire différents ouvrages avec la soie qu'elles en retirent ; la feuille en est bonne pour la nourriture des vers à soie. Cet arbre croît maintenant en France.

nous y aperçûmes des trous bouchés avec des pierres, par lesquelles nous pensâmes qu'on devait communiquer à des caveaux qui contenaient les cadavres des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite au ciel. Nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, des pyramides de pierres rangées à peu près comme des boulets dans un parc d'artillerie, et nous aperçûmes quelques ossements humains dans le voisinage de ces pyramides et de ces statues, qui toutes avaient le dos tourné vers la mer. Nous visitâmes dans la matinée sept différentes plates-formes sur lesquelles il y avait des statues debout ou renversées; elles ne différaient que par leur grandeur : le temps avait fait sur elles plus ou moins de ravages, suivant leur ancienneté. Nous trouvâmes auprès de la dernière une espèce de mannequin de jonc qui figurait une statue humaine de dix pieds de hauteur; il était recouvert d'une étoffe blanche du pays, la tête de grandeur naturelle, et le corps mince, les jambes dans des proportions assez exactes; à son cou pendait un filet en forme de panier revêtu d'étoffes blanches : il nous parut qu'il contenait de l'herbe. A côté de ce sac, il y avait une figure d'enfant, de deux pieds de longueur, dont les bras étaient en croix et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvait exister depuis un grand nombre d'années; c'était peut-être un modèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du pays. A côté de cette même plate-forme, on voyait deux parapets qui formaient une enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur sur trois cent vingt-quatre pieds de largeur : nous ne pûmes savoir si c'était un réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre des ennemis; mais il nous parut que cet ouvrage n'avait jamais été fini.

» En continuant à faire route au couchant, nous rencontrâmes environ vingt enfants qui marchaient sous la conduite de quelques femmes, et qui paraissaient aller vers les maisons dont j'ai déjà parlé.

» A l'extrémité de la pointe sud de l'île, nous vîmes le cratère d'un ancien volcan dont la grandeur, la profondeur et la régularité, excitèrent notre admiration; il a la forme d'un cône tronqué; sa base supérieure, qui est la plus large, paraît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence. On peut estimer l'étendue de la base inférieure, en supposant que le côté du cône fait avec la verticale un angle d'environ 30 degrés : cette base inférieure forme un cercle parfait; le fond est marécageux; on y aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous parut au-dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds.

» Le père Receveur, qui y descendit, nous rapporta que ce marais était bordé des plus belles plantations de bananiers et de mûriers. Il paraît, comme nous l'avions observé en naviguant le long de la côte, qu'il s'est fait un éboulement considérable vers la mer, qui a occasionné une grande brèche à ce cratère; la hauteur de cette brèche est d'un tiers du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circonférence supérieure. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacents, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis longtemps [1]; nous vîmes au fond du cratère les seuls oiseaux que nous ayons rencontrés sur l'île : c'étaient des hirondelles de mer. La nuit me força de me rapprocher des vaisseaux. Nous aperçûmes auprès d'une maison une grande quantité d'enfants qui s'enfuirent à notre approche : il nous parut vraisemblable que cette maison logeait tous les enfants du district; leur âge était trop peu différent pour qu'ils pussent appartenir aux deux femmes qui paraissaient chargées d'en avoir soin. Il y avait auprès de cette maison un trou en terre où l'on cuisait des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux îles de la Société.

» De retour à la tente, je donnai à trois différents habitants les trois espèces d'animaux que nous leur destinions; je fis choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier. »

Départ de l'île de Pâques. — Arrivée aux îles Sandwich. — Mouillage dans la baie de Keriporepo de l'île de Mowée. — Départ.

En partant de la baie de Cook dans l'île de Pâques, le 10 au soir, je fis route au nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance au clair de la lune : nous ne la perdîmes de vue que le len-

[1] Il y a sur le bord du cratère, du côté de la mer, une statue presque entièrement dévorée par le temps, qui prouve que le volcan est éteint depuis plusieurs siècles.

demain à deux heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Les vents jusqu'au 17 furent constamment du sud-est à l'est sud-est : le temps était extrêmement clair; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'est nord-est, où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20, et nous commençâmes alors à prendre des bonites, qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent, presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture maintint notre santé dans le meilleur état; et après dix mois de navigation, pendant lesquels il n'y eut que vingt-cinq jours de relâche, nous n'eûmes pas un seul malade à bord des deux bâtiments.

C'est sans doute de la direction des courants peu observée autrefois que proviennent les erreurs des cartes espagnoles; car il est remarquable qu'on a retrouvé, dans ces derniers temps, la plupart des îles découvertes par Quiros, Mendana, et autres navigateurs de cette nation, mais toujours trop rapprochées, sur leurs cartes, des côtes de l'Amérique.

Ces réflexions me laissèrent beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé, par les Espagnols, *la Mesa, los Majos, la Disgraciada*. Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion espagnol, et que l'éditeur de son voyage a fait graver, ce groupe est placé précisément par la même latitude que les îles Sandwich, et 16 ou 17 degrés plus à l'est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étaient absolument les mêmes [1]; mais ce qui acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa*, qui veut dire *table*, donné par les Espagnols à l'île d'Owhyhee : j'avais lu dans la description de cette même île par le capitaine King, qu'après en avoir doublé la pointe orientale, on découvrait une montagne appelée *Mowna-roa*, qu'on aperçoit très-longtemps : « Elle est, » dit-il, aplatie à la cime, et forme ce que les marins appellent un plateau. » L'expression anglaise est même plus significative, car le capitaine King dit *Table-Land*.

Quoique la saison fût très-avancée, et que je n'eusse pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, je me décidai tout de suite à faire une route qui portât mon opinion jusqu'à l'évidence : le résultat, si j'étais dans l'erreur, devait être de rencontrer un second groupe d'îles oubliées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position et l'éloignement précis où je les aurais trouvées des îles Sandwich. Ceux qui connaissent mon caractère ne pourront soupçonner que j'aie été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever au capitaine Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à mes yeux le premier des navigateurs; et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a fait connaître les mœurs, les usages, la religion des habitants, et qui a payé de son sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples; celui-là, dis-je, est le vrai Christophe Colomb de cette contrée, de la côte d'Alaska, et de presque toutes les îles de la mer du Sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorants; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins, les philosophes, les physiciens, chacun trouve dans ses voyages ce qui fait l'objet de son occupation; tous les hommes peut-être, du moins tous les navigateurs, doivent un tribut d'éloges à sa mémoire : comment m'y refuser au moment d'aborder le groupe d'îles où il a fini si malheureusement sa carrière?

Le 7 mai, par 8 degrés de latitude nord, nous aperçûmes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels,

[1] Dans le cours des années 1786 et 1787, le capitaine Dixon relâcha trois fois aux îles Sandwich, et, ayant le même doute que la Pérouse sur l'identité de ces îles et de celles appelées *los Majos, la Mesa*, etc., il fit des recherches en conséquence : « Nous avons cherché inutilement les îles de *los Majos, la Mesa* et *Santa-Maria de la Gorta*, et *nous pouvons prononcer que ces îles n'existent pas.* » On admet généralement, comme la Pérouse, que ce groupe de los Majos n'était autre, dans l'intention des cartographes espagnols, que l'archipel Hawaï, ou des îles Sandwich, placé par eux à un degré de longitude inexact. Le calcul des longitudes a été, en effet, longtemps faussé par suite de l'action, encore peu étudiée, des courants qui sont si nombreux dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique.

On sait que les Espagnols attribuent la première découverte des îles Sandwich à leur capitaine Gaëtan, qui les nomma, en 1542, *îles des Amis* et *îles des Jardins*.

Mendana lui-même aurait traversé l'archipel des îles Sandwich dans l'année 1568, en revenant des îles Salomon. (Voy. plus haut, p. 220 et 221, la carte itinéraire.) Mais c'est une question assez obscure. On a vu, dans la relation, que le retour de ce premier voyage de Mendana se fit au milieu des tempêtes. Obligé de naviguer vers le nord, Mendana fut emporté jusqu'au 32e degré de latitude nord.

avec des frégates et des paille-en-cul; ces deux dernières espèces s'éloignent, dit-on, peu de terre : nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord; *l'Astrolabe* en prit deux qu'elle partagea avec nous, et qui étaient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14 degrés, et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée; car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux qu'un pays cultivé. Nous étions alors fort près de Rocca-Partida et de la Nublada : je dirigeai ma route pour passer à peu près à vue de Rocca-Partida, si sa longitude était bien déterminée; mais je ne voulus pas courir par sa latitude, n'ayant pas, relativement à mes autres projets, un seul jour à donner à cette recherche. Lorsque sa latitude fut dépassée, les oiseaux disparurent; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich, sur un espace de cinq cents lieues, nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour.

Le 15, j'étais par 19° 17' de latitude nord, et 130 degrés de longitude occidentale, c'est-à-dire par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich, mais cent lieues plus à l'est que les premières, et quatre cent soixante à l'est des autres. Croyant rendre un service important à la géographie, si je parvenais à enlever des noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très-préjudiciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich; je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhee et celle de Mowee, que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer, et je me proposai de descendre à terre à Mowee, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savais qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resterait encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

Le 18 mai, j'étais, par 20 degrés de latitude nord, et 139 degrés de longitude occidentale, précisément sur l'île Disgraciada des Espagnols, et je n'avais encore aucun indice de terre.

Le 20, j'avais coupé par le milieu le groupe entier [1] de los Majos, et je n'avais jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île; je continuai de courir à l'ouest sur ce parallèle, entre 20 et 21 degrés; enfin, le 28 au matin, j'eus connaissance des montagnes de l'île d'Owhyhee, qui étaient couvertes de neige, et bientôt après de celles de Mowee [2], un peu moins élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre, mais j'en étais encore à sept ou huit lieues à l'entrée de la nuit.

A neuf heures du matin, je relevai la pointe de Mowee à l'ouest, 15 degrés nord; j'apercevais à l'ouest, 22 degrés nord, un îlot que les Anglais n'ont pas été à portée de voir, et qui ne se trouve pas sur leur plan, qui, dans cette partie, est très-défectueux, tandis que tout ce qu'ils ont tracé d'après leurs propres observations mérite les plus grands éloges.

L'aspect de l'île Mowee était ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au sud-ouest quart d'ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens; elles sont si multipliées qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village; mais toutes les cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin, et réduit, comme nous, dans ces climats brûlants, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable.

Environ cent cinquante pirogues se détachèrent de la côte; elles étaient chargées de fruits et de cochons que les Indiens nous proposaient d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate; mais notre vitesse était si grande qu'elles se remplissaient d'eau le long du bord. Les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée; ils se jetaient à la nage; ils couraient d'abord après leurs cochons, et, les rapportant

[1] Voy. la note précédente.

[2] Mowee, Mawi, ou Mowi. Cette île, divisée en deux parties par un isthme très-bas, a une longueur de 38 milles. C'est par erreur que Rienzi, dans son *Océanie*, a dit : « La Pérouse mouilla à Haouaï. »

dans leurs bras, ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidaient l'eau et y remontaient gaiement, cherchant, à force de pagaie, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues, et quoique le commerce que nous faisions avec ces bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres.

Les pirogues étaient à balancier; chacune avait de trois à cinq hommes; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur; nous



Mouillage des frégates françaises dans la baie de l'île Mowee (¹) (archipel des îles Sandwich).

en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n'excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtiments que les habitants de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooï et Wohaoo, où la mer est fort grosse; mais ils sont si bons nageurs qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins.

A mesure que nous avancions, les montagnes semblaient s'éloigner vers l'intérieur de l'île, qui se montrait à nous sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune. On n'apercevait plus de cascades; les arbres étaient beaucoup moins rapprochés dans la plaine; les villages étaient composés de dix à douze cabanes seulement, très-éloignées les unes des autres.

A huit heures du matin, le 30 mai 1786, quatre canots des deux frégates étaient prêts à partir; les deux premiers portaient vingt soldats armés, commandés par M. de Pierrevert, lieutenant de vaisseau. M. de Langle et moi, suivis de tous les passagers et officiers qui n'avaient pas été retenus à bord par le service, étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels, qui, dès la pointe du jour, étaient le long du bord dans leurs pirogues. Ces Indiens continuèrent leur commerce; ils ne nous suivirent point à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avait jamais cessé d'exprimer.

(¹) Voy. l'Atlas de la Pérouse (dessin du jeune Blondela).

Cent vingt personnes environ, hommes ou femmes, nous attendaient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers; nous fixâmes l'espace que nous voulions nous réserver; les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil, et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les habitants. Les hommes, dans une attitude respectueuse, cherchaient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos désirs. Deux Indiens, qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot, et ils m'offrirent chacun en présent un cochon, que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet; les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes; leurs traits n'avaient aucune délicatesse.

Quoique les Français fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Mowce, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi; les usages des Européens sont, à cet égard, trop complétement ridicules. Les philosophes doivent gémir sans doute de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitants ont arrosée de leur sueur, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme; leur navigation doit achever la reconnaissance du globe; et les lumières qu'ils cherchent à répandre ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance ([1]).

Le sol de l'île n'est composé que de détriments de lave et autres matières volcaniques. Les habitants ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds, et si peu abondants que chacun ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons; elles sont construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres; les toits sont à deux pentes; la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé; elle est fermée par une simple claie, que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre, et sur lequel ils couchent; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses très-grosses, auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes; ils les vernissent et y tracent en noir toutes sortes de dessins; j'en ai vu aussi qui étaient collées l'une à l'autre, et formaient ainsi des vases très-grands : il paraît que cette colle résiste à l'humidité, et j'aurais bien désiré en connaître la composition. Les étoffes, qu'ils ont en très-grande quantité, sont faites avec le mûrier à papier, comme celles des autres insulaires; mais, quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres. A mon retour, je fus encore harangué par des femmes qui m'attendaient sous des arbres; elles m'offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes, que je payai avec des haches et des clous ([2]).

Notre rembarquement se fit à onze heures, en très-bon ordre, sans confusion, et sans que nous eussions la moindre plainte à former contre personne.

([1]) Nous n'avons eu garde de supprimer ces réflexions, qui marquent si bien l'esprit du dix-huitième siècle.

([2]) Il est fâcheux que l'on n'ait pas eu d'interprète. Les indigènes des îles Sandwich ne manquent point d'éloquence. Le savant Ellis a traduit plusieurs de leurs poésies, et entre autres un chant funèbre composé par la femme d'un chef de Mowce :

Mort est mon seigneur et mon ami;
Mon ami dans la saison de la famine,
Mon ami dans le temps de la sécheresse,
Mon ami dans ma pauvreté,
Mon ami dans la pluie et le vent,
Mon ami dans la chaleur et le soleil,
Mon ami dans le froid de la montagne
Mon ami dans la tempête,
Mon ami dans le calme,
Mon ami dans les huit mers.
Hélas! hélas! il est parti, mon ami,
Et il ne reviendra plus.

Nous n'achevâmes de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir. Au jour, je mis le cap sur la pointe du sud-ouest de l'île Morotoi, que je rangeai à trois quarts de lieue, et je débouquai, comme les Anglais, par le canal qui sépare l'île de Wohaoo [1] de celle de Morotoi : cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie, quoique, suivant les relations anglaises, elle le soit beaucoup dans l'autre.

MM. Dagelet et Bernizet ont pris avec le plus grand soin tous les relèvements de la partie de Mowee que nous avons parcourue, ainsi que l'île Morotoi : il a été impossible aux Anglais, qui n'en ont jamais approché qu'à la distance de dix lieues, de donner rien d'exact.

Le 1er juin, à six heures du soir, nous étions en dehors de toutes les îles; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas.

Les poissons, qui nous avaient suivis depuis les environs de l'île de Pâques jusqu'au mouillage, disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites, blessées par nos foënes, portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre, et nous reconnaissions ainsi chaque jour les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister.

Départ des îles Sandwich. — Indices de l'approche de la côte d'Amérique. — Reconnaissance du mont Saint-Élie. — Découverte de la baie de Monti. — Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de rivière de Behring. — Reconnaissance d'une baie très-profonde. — Rapport favorable de plusieurs officiers qui nous engagent à y relâcher. — Risques que nous courons en y entrant. — Description de cette baie, à laquelle je donne le nom de baie ou port des Français. — Mœurs et coutumes des habitants. — Échanges que nous faisons avec eux. — Détail de nos opérations pendant notre séjour.

Les vents d'est continuèrent jusque par les 30 degrés de latitude nord : je fis route au nord; le temps fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich assuraient aux équipages des deux frégates une subsistance saine et agréable pendant trois semaines; il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'aliments : je fus obligé de les faire saler, suivant la méthode du capitaine Cook; mais ces cochons étaient si petits, que le plus grand nombre pesait moins de vingt livres. Cette viande ne pouvait être exposée longtemps à l'activité du sel sans en être corrodée promptement et sa substance en partie détruite, ce qui nous obligea à la consommer la première.

Le 6 juin, étant par 30 degrés de latitude nord, les vents passèrent au sud-est; le ciel devint blanchâtre et terne : tout annonçait que nous étions sortis de la zone des vents alizés, et je craignais beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces temps sereins qui avaient maintenu notre bonne santé.

Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement; elles commencèrent le 9 juin, par 34 degrés de latitude nord, et il n'y eut pas une éclaircie jusqu'au 14 du même mois, par 41 degrés. L'humidité était extrême; le brouillard ou la pluie avait pénétré toutes les hardes des matelots; nous n'avions jamais un rayon de soleil pour les sécher, et j'avais fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité froide était peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en était encore atteint; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entre-pont où couchaient les équipages; je fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avais fait mettre en réserve depuis notre sortie des mers du cap Horn.

Mon chirurgien, qui partageait avec M. de Clonard le soin de tous ces détails, me proposa aussi de

(1) Ile Oauhou.

mêler au *grog* du déjeuner une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvait produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrètement : sans ce mystère, les équipages eussent certainement refusé de boire leur grog; mais comme personne ne s'en aperçut, il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime, qui aurait pu éprouver de grandes contrariétés s'il eût été soumis à l'opinion générale.

Ces différentes précautions eurent le plus grand succès; mais elles n'occupaient pas seules nos loisirs, pendant une aussi longue traversée. Mon charpentier exécuta, d'après le plan de M. de Langle, un moulin à blé; mais, lorsque nous voulûmes en faire usage, le boulanger trouva que le grain n'était que brisé et pas moulu; et le travail d'une journée entière de quatre hommes, qu'on relevait toutes les demi-heures, n'avait produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formait près de la moitié de nos moyens de subsistance, nous eussions été dans le plus grand embarras, sans l'esprit d'invention de M. de Langle, qui, aidé d'un matelot, autrefois garçon meunier, imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent. Il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que le vent faisait tourner, mais bientôt il leur substitua une manivelle ([1]); nous obtînmes, par ce nouveau moyen, une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et nous pouvions moudre chaque jour deux quintaux de blé.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Élie, les vents n'avaient pas cessé un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur; cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards, nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre; enfin elle se montra à nous le 23, à quatre heures du matin : le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin si le temps eût été clair; nous reconnûmes le mont Saint-Élie de Behring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages ([2]).

La vue de la terre, qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous le même effet; l'œil se reposait avec peine sur ces masses de neiges qui couvraient une terre stérile et sans arbres; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer, qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissait s'étendre quinze lieues de l'est à l'ouest. Nous crûmes d'abord en être très-près : la cime des monts paraissait au-dessus de nos têtes, et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés; mais à mesure que nous avançâmes, nous aperçûmes, en avant du plateau, des terres basses, couvertes d'arbres, que nous prîmes pour des îles : il était probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux, ainsi que de l'eau et du bois. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25; mais le 26, le temps fut très-beau; la côte parut, à deux heures du matin, avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues; je désirais beaucoup trouver un port ([3]).

Les vents de sud et les brumes continuèrent toute la journée du 29, et le temps ne s'éclaircit que

([1]) « Il paraît que M. de Langle ne renonça cependant pas aux ailes, et qu'il réussit à mettre en mouvement son moulin par tous les vents en le plaçant à l'arrière et sur le couronnement de sa frégate, en le faisant saillir à volonté, soit à bâbord, soit à tribord, ou en le maintenant au centre du bâtiment, selon les directions du vent. Il conserva constamment ce moulin. Toutes les gravures de l'Atlas du voyage représentent *l'Astrolabe* avec son moulin sur la poupe, et c'est ce qui la distingue de *la Boussole*. » (Lesseps).

([2]) M. Dagelet détermina la hauteur du mont Saint-Élie, découvert et nommé par Behring, à 1 980 toises, et sa hauteur à 8 lieues dans l'intérieur des terres. Cook dit que le mont Saint-Élie gît à 12 lieues dans l'intérieur des terres, par 60° 27′ de latitude, et 219 degrés de longitude, méridien de Greenwich.

([3]) La Pérouse eut bientôt l'espoir de l'avoir rencontré; mais la baie qu'il avait en vue, et qu'il appela *baie Monti*, du nom d'un de ses officiers, n'avait point d'abri contre les vents.

le 30 vers midi; mais nous aperçûmes par instants les terres basses, dont je ne me suis jamais éloigné de plus de quatre lieues : nous étions, suivant notre point, à cinq ou six lieues dans l'est de la baie à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de baie de Behring [1]. Je fis route, toutes voiles dehors, sur la terre, avec de petits vents de l'ouest sud-ouest. Nous aperçûmes dans l'est une baie qui paraissait très-profonde, et que je crus d'abord être celle de Behring; j'en approchai à une lieue et demie : je reconnus distinctement que les terres basses joignaient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avait point de baie; mais la mer était blanchâtre et presque douce; tout annonçait que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeait la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Nous reconnûmes un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchait dans la mer par deux ouvertures assez larges; mais chacune de ces



Vue du mont Saint-Élie [2]. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

embouchures avait une barre comme celle de la rivière de Bayonne, sur laquelle la mer brisait avec tant de force qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard passa cinq à six heures à chercher vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvait que le pays était habité; nous aperçûmes du vaisseau une mer tranquille au delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement. J'ai conservé à cette rivière le nom de Behring, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue, puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues.

Le 1er juillet, à midi, j'appareillai avec une petite brise du sud-ouest, prolongeant la terre à deux ou trois lieues.

Le 2, à midi, je relevai le mont Beau-Temps [3] au nord, 6 degrés est du compas. A deux heures après

(1) Cette remarque a fait douter qu'il fût vrai qu'aucun navigateur n'eût visité ce point de la côte avant la Pérouse; mais les naturels devaient être depuis longtemps en relation avec des Européens sur des points plus éloignés.

(2) Voyez la description de ce mont dans la relation de Vancouver (*A Voyage of discovery to the north Pacific ocean*, etc.; 1790-1795), et dans celle de sir Edward Belcher (*Narrative of a voyage round the world performed on her majesty's ship Sulphur*, 1836-1842). — Suivant Belcher, le mont Saint-Élie n'est pas aussi complétement couvert de neiges, et les neiges n'ont pas autant d'épaisseur que l'avait supposé Vancouver.

Vancouver détermine la position du mont Saint-Élie à une distance de 25 milles de la côte de la mer la plus proche, qui est celle de la baie de Glace. Il parle avec enthousiasme de la magnificence du spectacle qu'offrent le mont Saint-Élie et la chaîne de collines qui lui sert de base.

Le mont Saint-Élie est sur la limite de la Nouvelle-Bretagne et de l'Amérique russe.

(3) Ou *Fairweather*, nom donné par Cook (3 mai 1778). Le mont Beau-Temps est situé par 58 degrés de latitude, et 222° 47′ de longitude, à une distance de 9 milles du rivage le plus prochain.

midi, nous eûmes connaissance d'un enfoncement, un peu à l'est du cap Beau-Temps, qui parut une très-belle baie; je fis route pour en approcher. Nous apercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer était très-calme; cette chaussée paraissait avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'est à l'ouest, et se terminait à deux encâblures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large, en sorte que la nature semblait avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens : ce nouveau port avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. MM. de Flassan et Boutervilliers en firent



Pirogue des habitants du port des Français. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

le rapport le plus favorable; ils étaient entrés et sortis plusieurs fois, et ils avaient constamment trouvé sept à huit brasses d'eau dans le milieu de la passe, et cinq brasses en approchant à environ vingt toises de l'une ou l'autre extrémité : ils ajoutèrent qu'en dedans de la baie il y avait dix à douze brasses, bon fond. Je me déterminai, d'après leur rapport, à faire route vers la passe.

Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux (¹); plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisants; mais la mer était très-calme au delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avait une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentâmes; le vent était faible, et le jusant si fort qu'il fut impossible de le refouler. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit, et au jour je hélai mes observations à M. de Langle; mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable : ils avaient sondé la passe et l'intérieur de la baie; ils représentèrent que ce courant qui nous paraissait si fort, ils l'avaient refoulé plusieurs fois avec leur canot; en sorte que M. de Langle crut que cette relâche nous convenait infiniment, et ses raisons me parurent si bonnes que je n'hésitai pas à les admettre.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur : il est situé à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles, à environ deux cent vingt-

(¹) Voy. une gravure représentant un chef indigène du port Mulgrave, dans la baie de Behring, et une femme, p. 84 et 86 du premier volume de la relation de Belcher. Leurs traits ont beaucoup d'analogie avec ceux des Esquimaux, qui leur sont, du reste, supérieurs en intelligence. Ils sont d'un caractère froid, et reçoivent les présents comme s'ils y avaient droit, dit Belcher.

quatre lieues de Nootka, et à cent lieues de Williams-Sound; je pense donc que, si le gouvernement français avait des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique, aucune nation ne pourrait prétendre avoir le plus léger droit de s'y opposer [1]. La tranquillité de l'intérieur de cette baie était bien séduisante pour nous, qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presque entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six canons placés à fond de cale, et sans lesquels il était imprudent de naviguer dans les mers de la Chine [2], fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de *port des Français.*

Nous fîmes route à six heures du matin pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. *L'Astrolabe* précédait ma frégate, et nous avions, comme la veille, placé un canot sur chaque pointe. Les vents étaient de l'ouest à l'ouest sud-ouest; la direction de l'entrée est nord et sud : ainsi tout paraissait favorable. Mais, à sept heures du matin, lorsque nous fûmes sur la passe, les vents sautèrent à l'ouest nord-ouest et au nord-ouest quart d'ouest; en sorte qu'il fallut ralinguer, et même mettre le vent sur les voiles : heureusement le flot porta nos frégates dans la baie, nous faisant ranger les roches de la pointe de l'est à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans, par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encâblure du rivage. *L'Astrolabe* avait mouillé sur le même fond et par le même brassage.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre; la circonstance d'éprouver cet événement à l'extrémité du monde, aurait rendu notre malheur beaucoup plus grand; mais il n'y avait plus de danger.

M. d'Escures fut expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette baie, dont il me fit le rapport le plus avantageux. Il avait fait le tour d'une île auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses, fond de vase; nul endroit n'était plus commode pour y placer notre observatoire; le bois, tout coupé, était épars sur le rivage, et des cascades de la plus belle eau tombaient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avait pénétré jusqu'au fond de la baie, deux lieues au delà de l'île; elle était couverte de glaçons. Il avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux, et, pressé de venir me rendre compte de sa commission, il ne les avait pas reconnus. D'après ce rapport, notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer peut-être, par un de ces canaux, jusque dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent ayant calmé à quatre heures après midi, nous nous touâmes sur le plateau de sable de M. Boutin, et *l'Astrolabe* se trouva à portée d'appareiller et de gagner le mouillage de l'île; je joignis cette frégate le lendemain, aidé d'une petite brise de l'est sud-est, et de nos canots et chaloupes.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutres ou d'autres animaux, ainsi que différents petits meubles de leur costume; ils avaient l'air, à notre grand étonnement, d'être très-accoutumés au trafic, et ils faisaient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne désiraient ardemment que le fer : ils acceptèrent aussi quelques rassades; mais elles servaient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. Nous parvînmes dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain; mais ces articles n'eurent qu'un succès passager, et le fer prévalut sur tout. Ce métal ne leur était pas inconnu; ils en avaient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressemblait à celle du crid des Indiens; mais il n'y avait aucun rapport dans le manche, qui n'était que le prolongement de la lame, arrondie et sans tranchant : cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle paraissait être leur meuble le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards, ils nous firent signe qu'ils n'en faisaient usage que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étaient aussi en cuivre rouge, et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux; ils l'emploient plus particulièrement en colliers, bracelets et différents autres ornements; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit

[1] « Depuis que la Pérouse a exploré la côte nord-ouest de l'Amérique, du mont Saint-Élie jusqu'à Monterey, deux navigateurs anglais, Dixon en 1787, et Meares en 1788 et 1789, firent à peu près la même route, dans des vues purement commerciales. » (Milet-Mureau.) — Il faut ajouter Vancouver, Belcher, etc

[2] L'expédition devait arriver à la Chine dans les premiers jours de février

de notre arrivée se répandit bientôt aux environs; nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instruments de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique, et je serais peu surpris qu'une factorerie qui étendrait son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer, rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal. M. Rollin, chirurgien-major de ma frégate, a lui-même écorché, disséqué et empaillé la seule loutre que nous ayons pu nous procurer; malheureusement elle avait au plus



Établissement provisoire des équipages de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*, au port des Français.

quatre ou cinq mois, elle ne pesait que huit livres et demie. *L'Astrolabe* en avait pris une qui avait sans doute échappé aux sauvages, car elle était grièvement blessée. Elle paraissait avoir toute sa croissance, et pesait au moins soixante-dix livres. M. de Langle la fit écorcher pour l'empailler; mais comme c'était au moment de crise où nous nous trouvâmes en entrant dans la baie, ce travail ne fut pas soigné, et nous ne pûmes conserver ni la tête ni la mâchoire.

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du port des Français l'appellent *skecter;* les Russes lui donnent le nom de *colry-morsky* (¹), et ils distinguent la femelle par le mot de *maska*. Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne*, mais la description de la saricovienne de M. de Buffon ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle d'Europe.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'était distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil; nous y formâmes un établissement pour le temps de notre

(¹) Selon Coxe, *bobry-morsky*, ou castor de mer; la femelle, *matka*, et les petits qui n'ont pas cinq mois, *medvedky*. (Voy. une figure de la loutre de mer dans la relation de Cook (avril 1778). On connaît aujourd'hui une vingtaine d'espèces du genre loutre *(Lutra)*.

relâche dans ce port; nous y dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage, que nous refîmes entièrement. Comme tous les villages indiens étaient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île; mais nous fîmes bientôt l'expérience du contraire. Nous avions déjà éprouvé que les Indiens étaient très-voleurs; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : nous apprîmes bientôt à les mieux connaître. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler; mais nous faisions bonne garde à bord de nos vaisseaux, et ils ont rarement trompé notre vigilance. J'avais d'ailleurs établi la loi de Sparte : le volé était puni, et si nous n'applaudissions pas au voleur, du moins nous ne réclamions rien, afin d'éviter toute rixe qui aurait pu avoir des suites funestes. Je ne me dissimulais pas que cette extrême douceur les rendrait insolents; j'avais cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes : on avait tiré devant eux un coup de canon à boulet, afin de leur faire voir qu'on pouvait les atteindre de loin, et un coup de fusil à balle avait traversé, en présence d'un grand nombre de ces Indiens, plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils nous avaient vendue, après nous avoir fait comprendre par signes qu'elle était impénétrable aux flèches et aux poignards; enfin nos chasseurs, qui étaient adroits, tuaient les oiseaux sur leur tête. Je suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous inspirer des sentiments de crainte; mais leur conduite m'a prouvé qu'ils n'ont pas douté que notre patience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obligèrent à lever l'établissement que j'avais sur l'île : ils y débarquaient la nuit, du côté du large; ils traversaient un bois très-fourré, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour, et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets; enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbaud, qui étaient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution sous leur chevet : une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étaient écrites toutes nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le port des Français.

Ces obstacles n'empêchaient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois; tous nos officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différents détachements de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer à terre; leur présence et le bon ordre contenaient les sauvages.

Pendant que nous faisions les dispositions les plus promptes pour notre départ, MM. de Monneron et Bernizet levaient le plan de la baie, dans un canot bien armé : je n'avais pu leur adjoindre des officiers de la marine, parce qu'ils étaient tous occupés; mais j'avais décidé que ces derniers, avant notre départ, vérifieraient les relèvement de tous les points, et placeraient les sondes. Nous nous proposions de donner vingt-quatre heures à une chasse d'ours dont on avait aperçu les traces dans les montagnes, et de partir aussitôt après, la saison avancée ne nous permettant pas un plus long séjour.

Nous avions déjà visité le fond de la baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers, condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très-fréquemment de cinq différents glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'était au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devait aboutir à une grande rivière dont le cours pouvait se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenait sa source dans un des grands lacs au nord du Canada. Voilà notre chimère, et voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands canots de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. MM. de Monti, de Marchainville, de Boutervilliers, et le père Receveur, accompagnaient M. de Langle; j'étais suivi de MM. Dagelet, Boutin, Saint-Céran, Duché et Prevost. Nous entrâmes dans le canal de l'ouest: il était prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chute des pierres

et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement : l'eau en était si profonde qu'à une demi-encâblure de terre, je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. de Langle, de Monti et Dagelet, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier ; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neige qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beautemps.

Pendant cette course, mon canot était resté sur le rivage; un morceau de glace qui tomba dans l'eau, à plus de quatre cents toises de distance, occasionna sur le bord de la mer un remous si considérable qu'il en fut renversé et jeté assez loin sur le bord du glacier : cet accident fut promptement réparé, et nous retournâmes tous à bord, ayant achevé en quelques heures notre voyage dans l'intérieur de l'Amérique. J'avais fait visiter le canal de l'est par MM. de Monneron et Bernizet : il se terminait, comme celui-ci, par deux glaciers ; ces deux canaux ont été levés et portés sur le plan de la baie.

Continuation de notre séjour au port des Français.—Au moment d'en partir, nous éprouvons le plus affreux malheur. — Précis historique de cet événement. — Nous reprenons notre premier mouillage. — Départ.

Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il était plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrain ; le gouvernement de ces peuples est tel que le pays doit appartenir à la société entière : cependant, comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction, et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourrait être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidait contre nous; car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentants, et le chef le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi des présents à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ [1].

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été l'objet de notre relâche, était achevé; nos canons étaient en place, notre arrimage réparé, et nous avions embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili. Nous nous regardions comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événements des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connaître que mes regrets ont été, depuis cet événement, cent fois accompagnés de mes larmes, que le temps n'a pu calmer ma douleur; chaque objet, chaque instant me rappelle la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil événement.

Les sondes devaient être placées, sur le plan de MM. de Monneron et Bernizet, par les officiers de la marine; en conséquence, la biscaïenne de *l'Astrolabe*, aux ordres de M. de Marchainville, fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit canot, dont je donnai le commandement à M. Boutin. M. d'Escures, mon premier lieutenant, chevalier de Saint-Louis, com-

[1] C'est l'île du Cénotaphe. (Voy. p. 469.)

mandait la biscaïenne de *la Boussole*, et était le chef de cette petite expédition. Comme son zèle m'avait paru quelquefois un peu ardent, je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels j'étais entré sur la prudence que j'exigeais lui parurent si minutieux qu'il me demanda si je le prenais pour un enfant, ajoutant qu'il avait déjà commandé des bâtiments. Je lui expliquai amicalement le motif de mes ordres; je lui dis que M. de Langle et moi avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant, et que j'avais trouvé que l'officier commandant le deuxième canot qui était avec nous avait passé trop près de la pointe, sur laquelle même il avait touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton, pendant les siéges, de monter sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit leur fait braver, dans les canots, les roches et les brisants; mais que cette audace peu réfléchie pouvait avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se renouvelaient à chaque minute. Après cette conversation, je lui remis les instructions que je lus à M. Boutin [1].

Ces instructions ne devaient me laisser aucune crainte. Elles étaient données à un homme de trente-trois ans, qui avait commandé des bâtiments de guerre : combien de motifs de sécurité!

Nos canots partirent, comme je l'avais ordonné, à six heures du matin; c'était autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chasser et déjeuner sous des arbres. Je joignis à M. d'Escures M. de Pierrevert et M. de Montarnal, le seul parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils; jamais jeune officier ne m'avait donné plus d'espérance, et M. de Piorrevert avait déjà acquis ce que j'attendais très-incessammeot de l'autre.

Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement de cette biscaïenne, dans laquelle le maître pilote de ma frégate s'était aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avait pour second, dans son petit canot, M. Mouton, lieutenant de frégate : je savais que le canot de *l'Astrolabe* était commandé par M. de Marchainville; mais j'ignorais s'il y avait d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas sitôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau. Je craignis, dans ce premier instant, quelque attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisants qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisants de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisants, dans l'espoir de sauver quelqu'un; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée. Enfin il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir! tout avait été englouti... et M. Boutin rentra à la marée étale [2].

[1] Ces instructions commençaient ainsi : « Avant de faire connaître à M. d Escures l'objet de sa mission, je le préviens qu'il lui est expressément défendu d'exposer les canots à aucun danger, et d'approcher la passe si elle brise..... Si la passe ne brisait point, mais qu'elle fût houleuse, comme le travail n'est pas pressé, il remettrait à un autre jour de la sonder, et il ne perdrait pas de vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait difficilement sont toujours mal faites. »

[2] « Mon canot, dit M. Boutin dans sa relation, était derrière notre biscaïenne, à portée de la voix; j'apercevais celle de *l'Astrolabe* à un quart de lieue, en dedans de la baie. M. d'Escures me héla alors en riant : « Je crois que nous n'avons » rien de mieux à faire que d'aller déjeuner, car la passe brise horriblement. » Je répondis : « Certainement, et j'imagine que » notre travail se bornera à fixer les limites de la baie de sable, qui est à bâbord en entrant. » M. de Pierrevert, qui était avec M. d'Escures, allait me répondre; mais ses yeux s'étant tournés vers la côte de l'est, il vit que nous étions entraînés par le jusant. »

M. Boutin explique ainsi les motifs de la conduite de M. d'Escures : « Il est impossible qu'il ait jamais songé à se présenter dans la passe; il voulait seulement s'en approcher, et il a cru se tenir à une distance plus que suffisante pour être hors de tout danger : c'est cette distance qu'il a mal jugée, ainsi que moi et les dix-sept personnes qui étaient dans nos deux canots,... On doit croire que, le 13 juillet, la violence du courant tenait à des causes particulières, comme une fonte extraordinaire de neige, ou des vents forcés qui n'avaient pas pénétré dans la baie, mais qui, sans doute, avaient soufflé avec violence au large. »

La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelque espérance pour la biscaïenne de *l'Astrolabe;* il n'avait vu périr que la nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'âme trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisants, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui.

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre



Naufrage de deux chaloupes dans le port des Français. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères (¹) pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble; car c'était presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste événement; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tous secours avaient été impossibles. Nous les comblâmes de présents, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendraient à celui qui aurait sauvé un seul homme.

Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité; ils coururent sur les bords de la mer et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avais déjà envoyé ma chalonpe, commandée par M. de Clonard, vers l'est, où si quelqu'un, contre toute apparence, avait eu le bonheur de se sauver, il était probable qu'il aborderait. M. de Langle se porta sur la côte de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter, et je restai à bord, chargé de la garde des deux vaisseaux, avec les équipages nécessaires pour n'avoir rien à craindre

(¹) MM. la Borde Marchainville et la Borde Boutervilliers.

des sauvages, contre lesquels la prudence voulait que nous fussions toujours en garde. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avaient suivi MM. de Lengle et Clonard; ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut même pas jeté. J'avais cependant conservé un peu d'espoir; l'esprit s'accoutume avec peine en passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde; mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très-imparfaitement.

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes, des doutes en Europe; on n'aurait pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe, que ni les canots ni les naufragés n'avaient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissait aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avait pu y revenir, comme ce ne pouvait être que dans les environs de la baie, je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours; mais je quittai le mouillage de l'île, et je pris celui du platin de sable qui est à l'entrée, sur la côte de l'ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet, qui n'est que d'une lieue, pendant lequel nous essuyâmes un coup de vent d'est qui nous aurait mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase; heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encâblure de terre. Les vents contraires nous retinrent plus longtemps que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa une inscription qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe (¹).

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages beaucoup de connaissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage. Nos vaisseaux étaient à l'ancre auprès de leurs villages; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et, chaque jour, nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Le 22 juillet, ils nous apportèrent des débris de nos canots naufragés, que la lame avait poussés sur la côte de l'est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre par des signes qu'ils avaient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage, où il avait été jeté par la lame. Sur ces indices, MM. de Clonard, de Monneron, de Monti, partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'est, accompagnés des mêmes sauvages qui nous avaient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présents.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable; à chaque demi-heure, les guides exigeaient un nouveau payement, ou refusaient de suivre; enfin ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présents. Ils virent, dans cette course, des forêts immenses de sapins de la plus belle dimension; ils en mesurèrent de cinq pieds de diamètre, et qui paraissaient avoir plus de cent quarante pieds de hauteur.

Nos voyageurs rencontrèrent aussi un moraï, qui leur prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consiste en quatre piquets assez forts, qui portent une petite chambre en planches, dans laquelle reposent les cendres contenues dans des coffres; ils ouvrirent ces coffres, défirent le paquet de peaux qui enveloppait la tête, et, après avoir satisfait à leur curiosité, ils remirent scrupuleusement chaque chose à leur place; ils y ajoutèrent beaucoup de présents en instruments de fer et en rassades. Les sauvages qui avaient été témoins de cette visite montrèrent un peu d'inquiétude, mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-promptement les présents que nos voyageurs avaient laissés. D'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu, n'y trouvèrent que les cendres et la tête; ils y mirent de nouvelles richesses, qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens

(¹) L'inscription commençait ainsi : « A l'entrée du port ont péri vingt et un braves marins. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres. »

auraient désiré plusieurs visites par jour; mais s'ils nous permirent, quoique avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes; ils ne consentirent à nous en laisser approcher qu'après en avoir éloigné leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtants de l'univers.

Nous voyions chaque jour entrer dans la baie de nouvelles pirogues, et chaque jour des villages entiers en sortaient et cédaient leur place à d'autres. Ces Indiens paraissaient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardaient jamais qu'à la mer étale du flot ou du jusant; nous apercevions distinctement, à l'aide de nos lunettes, que, lorsqu'ils étaient entre les deux pointes, le chef, ou du moins l'Indien le plus considérable, se levait, tendait les bras vers le soleil, et paraissoit lui adresser des prières, pendant que les autres pagayaient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissements sur cette coutume que nous apprimes que depuis peu de temps sept très-grandes pirogues avaient fait naufrage dans la passe; la huitième s'était sauvée; les Indiens qui échappèrent à ce malheur la consacrérent ou à leur dieu, ou à la mémoire de leurs compagnons; nous la vîmes à côté d'un moraï qui contenait sans doute les cendres de quelques naufragés.

Cette pirogue ne ressemblait point à celles du pays, qui ne sont formées que d'un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue. Celle-ci avait des couples, des lisses, comme nos canots, et cette charpente, très-bien faite, avait un étui de peau de loup marin qui lui servait de bordage; il était si parfaitement cousu que les meilleurs ouvriers d'Europe auraient de la peine à imiter ce travail. L'étui dont je parle, que nous avons mesuré avec la plus grande attention, était déposé dans le moraï, à côté des coffres cinéraires, et la charpente de la pirogue, élevée sur des chantiers, restait nue auprès de ce monument.

J'aurais désiré emporter cette enveloppe en Europe; nous en étions absolument les maîtres; cette partie de la baie n'étant pas habitée, aucun Indien ne pouvait y mettre obstacle; d'ailleurs je suis très-persuadé que les naufragés étaient étrangers; mais il est une religion universelle pour les asiles des morts, et j'ai voulu que ceux-ci fussent respectés.

Enfin, le 30 juillet, à quatre heures du soir, nous appareillâmes avec une brise très-faible de l'ouest, qui ne cessa que lorsque nous fûmes à trois lieues au large; l'horizon était si clair que nous apercevions et relevions le mont Saint-Élie au nord-ouest corrigé, distant au moins de quarante lieues. A huit heures du soir, l'entrée de la baie me restait à trois lieues dans le nord.

Le port des Français est situé sous le 58° 37′ de latitude et le 139° 50′ de longitude ouest (¹).

Cook avait exploré toute la côte septentrionale de l'Amérique, à partir du mont Elie, en remontant vers le nord. La Pérouse estima qu'il était inutile de repasser sur ses traces, et qu'il serait plus utile de descendre les bords de la côte, vers le sud, jusqu'à Monterey.

Le 4 août, il reconnut l'entrée de Cross-Sound, double baie où se terminent les hautes montagnes de neige (²).

Après avoir passé Cross-Sound, il compta une infinité de petites îles basses, très-boisées, dont l'ensemble avait été appelé baie des Iles par le capitaine Cook. Il ne fit qu'entrevoir dans la brume le port de los Remedios, le port Guadelupe et le cap Enganno (³).

On vit ensuite deux larges baies que la Pérouse nomma *port Necker* et *port Guiber* (⁴), et un cap auquel la Pérouse donna le nom de *Tschirikow*, en l'honneur du navigateur russe qui, en 1741, avait

(¹) Ce port est situé entre le cap Beautemps *(Fairweather)* et Cross-Sound. Il offre la forme d'un T dont le pied touche à la mer. Cook, de même que Vancouver, après la Pérouse, a passé devant ce port sans le remarquer.

L'île achetée par la Pérouse, et nommée l'île du Cénotaphe, en mémoire de la malheureuse catastrophe racontée plus haut, est située à quelque distance de l'entrée du port, dans la ligne verticale du T.

(²) Vancouver donna le nom de *cap Spencer* à la pointe ouest de l'entrée de Cross-Sound. Il trouva l'intérieur du *sound* ou canal, couvert de petites pièces de glace de couleur sale et noire; il le considéra toutefois comme très-navigable.

(³) Le mont Saint-Hyacinthe et le cap Engano sont le mont et le cap nommés Edgecumbe par Cook, le 2 mai 1778. Ce mont est un volcan éteint. Suivant Lutké, il s'élève de 2 800 pieds au-dessus de la mer. Il est situé à peu près vers le milieu de la côte d'une grande île, séparée de l'île de l'Amirauté par le détroit de Chatham, et désignée par Vancouver comme la principale d'un groupe qu'il « honora, suivant son expression, du nom d'*archipel du roi Georges III*. »

(⁴) L'un de ces deux ports est probablement le port Banks de Dixon.

abordé dans cette partie de l'Amérique. On passa successivement devant les îlos de la Croyère ([1]), le port Bucarelli, le cap Saint-Augustin, les îles San-Carlos, la baie do Clonard, la baio de la Touche, les îlots Kerouart, le cap Hector ([2]), les îles et le cap de Fleurieu ([3]), les îles Sartines ([4]), les îles Necker, la baie de Saint-Louis, Nootka, les caps Redondo, Rond et Blanco, le port de la Trinité, le cap Mendocino ([5]); on passa ensuite en vue du port de San-Francisco, et enfin, le 14 septembre, on mouilla devant Monterey. La relation entre dans des détails, sur la Californie, qui avaient beaucoup d'intérêt au dernier siècle ([6]).

Vers la fin de septembre, la Pérouse s'éloigna do Monterey. Le 5 novembre, il rencontra, par 23° 34′ latitudo nord et 166° 52′ longitude à l'occident de Paris, une petite île qu'il nomma l'*île Necker*, et qu'il considéra comme le sommet ou le noyau d'une île autrefois plus considérable, mais détruite imperceptiblement par la mer. A vingt-trois lieues à l'ouest, il faillit échouer sur un écueil dangereux, qu'il nomma la *passe des Frégates françaises*.

Le 14 décembre, on était en vue des Mariannes, et on s'arrêta devant les rochers des Mangs.

Le 28, on eut connaissance des îles ou îlots Bashées ou Bachi, déjà visités par Byron et Dampier ([7]).

Le 2 janvier 1787, on mouilla au nord de l'île Ling-ting, et le lendemain, dans la rade de Macao.

« Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao qu'en Europe, par l'extrême difficulté de pénétrer dans cet empire, je n'imiterai pas, dit la Pérouse, les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connaître, et je me bornerai à décrire les rapports des Européens avec les Chinois, l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent, la faible protection qu'ils peuvent retirer de l'établissement portugais sur la côte de la Chine, l'importance enfin dont pourrait être la ville de Macao pour une nation qui se conduirait avec justice, mais avec fermeté et dignité, contre le gouvernement peut-être le plus injuste, le plus oppresseur et en même temps le plus lâche qui existe dans le monde. »

Partis do Macao le 5 février, les frégates abordèrent, le 23, dans le port de l'île Marivello, et mouillèrent, le 28, devant Cavite, situé à 3 lieues dans le sud-ouest de Manille. Pendant le séjour que l'on fit dans ce port, les officiers allèrent visiter la capitale des Philippines. Les observations qu'ils y firent sont connues aujourd'hui; nous remarquons toutefois un passage qui montre combien l'usage continuel du tabac à fumer paraissait encore extraordinaire, même à des marins, il y a soixante-dix ans :

« Un fléau terrible, dit la Pérouse, s'élève depuis quelques années à Manille, et menace de détruire un reste de bonheur : c'est l'impôt sur le tabac. Ce peuple a une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instants dans la journée où un homme ou une femme n'ait un *cigarro* à la bouche; les enfans à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie; chacun en cultivait autour de sa maison pour sa consommation, et le petit nombre de bâtiments étrangers qui avaient la permission d'aborder à Manille en transportaient dans toutes les parties de l'Inde. Une loi prohibitive vient d'être promulguée; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre, et, quoiquo la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à la famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. »

([1]) Iles Brumeuses de Dixon.
([2]) Cap Saint-James de Dixon.
([3]) Cap Cos de Dixon.
([4]) Iles de Berreford de Dixon.
([5]) Pour se faire une carte détaillée et complète des divers points de cette côte, on aurait à comparer et faire concorder les résultats obtenus principalement par Behring (1728), Cook (1778), l'expédition espagnole de 1775, la Pérouse (1787), Dixon (1787), Vancouver (1793), Belcher (1839).
([6]) Voy. plus haut, sur la Californie, la relation de DRAKE.
([7]) Guillaume Dampier donna le nom de Bachi à ces îles, par allusion à la liqueur que leurs habitants font avec des graines fermentées.

Cavite. — Ile Formose. — Iles Pescadores. — Ile Botol. — Ile Quelpaert. — Cap Noto. — Côte de Tartarie. — L'île Ségalien (*Oku-Yeso*). — Baie de Langle. — Découverte d'un canal entre le haut Yezo et le Yezo. — Le Kamtschatka.

Le 9 avril (1787), la Pérouse s'éloigna de Cavite avec l'intention de doubler les îles des différentes passes de la baie de Manille; mais il comptait sans la mousson du nord-est, et les deux frégates, doublées en bois et mailletées, n'étaient point de force à lutter contre les vents contraires. On eut connaissance de l'île Formose le 21 avril; on releva les îles méridionales des Pescadores, puis on côtoya diverses îles, Botol, Tabaco-Xima, Kusni, Noapiu-Su, Tiaoyu-Su. On étudia, avec les lunettes, le rivage de l'île Quelpaert, premier point intéressant avant l'entrée du canal du Japon. Cette île, appartenant au roi de Corée, et connue des Européens seulement par le naufrage du vaisseau hollandais *Sparow-Hawk*, en 1635, parut très-fertile et très-cultivée. Le 25 mai, on passa la nuit dans le détroit de Corée (¹). A vingt lieues environ de ce dernier pays, on découvrit, par 37° 25' de latitude nord et 129° 2' de longitude orientale, une île qui n'était portée sur aucune carte, et qu'il nomma *île Dagelet*, du nom de cet astronome, qui l'aperçut le premier.

Le 6 juin, on eut connaissance de la terre du Japon, au cap Noto. Comme la Pérouse n'avait eu d'autre objet, dans sa recherche de la côte du Japon, que d'appliquer à la mer de Tartarie ses vraies limites du nord au sud, il continua sa route, après quelques observations nécessaires.

On aperçut la côte de Tartarie, le 11 juin, et l'on aborda au point qui sépare la Corée de la Tartarie des Mantchoux.

« Les montagnes, dit la Pérouse, sans avoir l'élévation de celles de l'Amérique, ont au moins six ou sept cents toises de hauteur.

» La côte était très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure. On apercevait, sur la cime des plus hautes montagnes, de la neige, mais en très-petite quantité; on n'y voyait d'ailleurs aucune trace de culture ni d'habitation, et nous pensâmes que les Tartares Mantchoux, qui sont nomades et pasteurs, préféraient à ces bois et à ces montagnes des plaines et des vallons où leurs troupeaux trouvaient une nourriture plus abondante. Dans une longueur de côte de plus de quarante lieues, nous ne rencontrâmes l'embouchure d'aucune rivière.

» Nous fîmes nos relèvements le 12, le 13 et le 14, en prolongeant la terre à trois petites lieues.

» Les journées du 15 et du 16 furent très-brumeuses; nous nous éloignâmes peu de la côte de Tartarie, et nous en avions connaissance dans les éclaircis; mais ce dernier jour sera marqué dans notre journal par l'illusion la plus complète dont j'aie été le témoin depuis que je navigue.

» Le plus beau ciel succéda, à quatre heures du soir, à la brume la plus épaisse; nous découvrîmes le continent, qui s'étendait de l'ouest un quart sud-ouest au nord un quart nord-est, et peu après, dans le sud, une grande terre qui allait rejoindre la Tartarie vers l'ouest, ne laissant pas entre elle et le continent une ouverture de 15 degrés. Nous distinguions les montagnes, les ravins, enfin tous les détails du terrain, et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans ce détroit, qui ne pouvait être que celui de Tessoy, à la recherche duquel nous avions renoncé. Dans cette situation, je crus devoir serrer le vent et gouverner au sud sud-est; mais bientôt ces mornes, ces ravins disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu avait occasionné notre erreur; nous le vîmes se dissiper: ses formes, ses teintes s'élevèrent, se perdirent dans la région des nuages, et nous eûmes encore assez de jour pour qu'il ne nous restât aucune incertitude sur l'inexistence de cette terre fantastique. Je

(¹) Krusenstern suppose que la Pérouse aperçut à l'est, pendant cette nuit, la partie méridionale de l'île de Tsus, mais qu'il crut voir le continent.

C'est aussi l'opinion de Buache, qui a dressé les cartes du Voyage de la Pérouse.

Au reste, l'île de Tsus appartient au Japon et est peu éloignée de la côte.

fis route, toute la nuit, sur l'espace de mer qu'elle avait paru occuper, et au jour rien ne se montra à nos yeux; l'horizon était cependant si étendu que nous voyions parfaitement la côte de Tartarie, éloignée de plus de quinze lieues.

» La brume fut encore très-épaisse le 17, le 18 et le 19; mais nous ne fîmes point de chemin, et nous restâmes bord sur bord, afin de retrouver, au premier éclairci, les mornes déjà aperçus et portés sur notre carte. Le 19 au soir, la brume se dissipa; nous n'étions qu'à trois lieues de terre; nous relevâmes une étendue de côte de plus de vingt lieues, depuis l'ouest sud-ouest jusqu'au nord nord-est; toutes les formes étaient parfaitement prononcées; l'air le plus pur nous permettait d'en distinguer toutes les teintes; mais nous ne vîmes nulle part l'apparence d'une baie.

» La brume fut très-épaisse le 21 et le 22; mais nous nous tenions si prés de la côte, que nous l'apercevions dés qu'il venait le plus petit éclairci, et nous en eûmes presque chaque jour au coucher du soleil. Le froid commença à augmenter lorsque nous eûmes atteint les 45 degrés.

» Le 23, les vents s'étaient fixés au nord-est: je me décidai à faire route pour une baie que je voyais dans l'ouest nord-ouest, et où il était vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage. Nous y laissâmes tomber l'ancre à six heures du soir, par vingt-quatre brasses, fond de sable, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai *baie de Ternai*. Elle est située par 45° 13' de latitude nord, et 135° 9' de longitude orientale.

» Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée, du Japon; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher: nous savions, au contraire, que les Tartares étaient hospitaliers, et nos forces suffisaient d'ailleurs pour imposer aux petites peuplades que nous pouvions rencontrer sur le bord de la mer. Nous brûlions d'impatience d'aller reconnaître cette terre, dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France: c'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook, et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours le petit avantage d'y avoir abordé les premiers. Il nous était prouvé que le *Kastrikum* (¹) n'avait jamais navigué sur la côte de Tartarie, et nous nous flattions de trouver, dans le cours de cette campagne, de nouvelles preuves de cette vérité.

» Les géographes qui, sur le rapport du père des Anges, et d'après quelques cartes japonaises, avaient tracé le détroit de Tessoy, déterminé les limites du Jesso, de la terre de la Compagnie et de celle des États, avaient tellement défiguré la géographie de cette partie de l'Asie, qu'il était nécessaire de terminer à cet égard toutes les anciennes discussions par des faits incontestables (²).

» La latitude de la baie de Ternai était précisément la même que celle du port d'Acquels, où avaient abordé les Hollandais; néanmoins le lecteur en trouvera la description bien différente.

» Cinq petites anses, semblables aux côtés d'un polygone régulier, forment le contour de cette rade; elles sont séparées entre elles par des coteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le printemps le plus frais n'a jamais offert, en France, des nuances d'un vert si vigoureux et si varié; et quoique nous n'eussions aperçu, depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paraissait aussi fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitants. Avant que nos canots eussent débarqué, nos lunettes étaient tournées vers le rivage; mais nous n'apercevions que des cerfs et des ours, qui paissaient tranquillement sur le bord de la mer. Cette vue augmenta l'impatience que chacun avait de descendre; les armes furent préparées avec autant d'activité que si nous eussions eu à nous défendre contre des ennemis, et, pendant qu'on faisait ces dispositions, des matelots pêcheurs avaient déjà pris à la ligne douze ou quinze morues. Les habitants des villes se peindraient difficilement les sensations que les navigateurs éprouvent à la vue d'une pêche abondante: les vivres frais sont des besoins pour tous les hommes, et les moins savoureux sont bien plus salubres que les viandes salées les mieux conservées. Je donnai ordre aussitôt d'enfermer les salai-

(¹) Expédition hollandaise de 1643, sur le *Kastrikum* et le *Breskens*, commandés par de Vries.

(²) Krusenstern conseille d'avoir recours à la Table de corrections de Dagelet, parce que, dans toutes les découvertes faites par la Pérouse, dans la route de Manille au Kamtschatka, il se trouve dans les longitudes une faute qui s'élève à la fin jusqu'à plus d'un degré; mais elle disparaît, si l'on dresse sa carte d'après cette table de corrections.

sons, et de les garder pour des circonstances moins heureuses; je fis préparer des futailles, pour les remplir d'une eau fraîche et limpide qui coulait en ruisseau dans chaque anse, et j'envoyai chercher des herbes potagères dans les prairies, où l'on trouva une immense quantité de petits oignons, du céleri et de l'oseille. Le sol était tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats, mais plus vertes et plus vigoureuses; la plupart étaient en fleurs : on rencontrait à chaque pas des roses, des lis jaunes, des lis rouges, des muguets, et généralement toutes nos fleurs des prés. Les pins couronnaient le sommet des montagnes; les chênes ne commençaient qu'à mi-côte, et ils diminuaient de grosseur et de vigueur à mesure qu'ils approchaient de la mer. Les bords des rivières et des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers et des azeroliers en fleur, avec des massifs de noisetiers dont les fruits commençaient à nouer. Notre surprise redoublait, lorsque nous songions qu'un excédant de population surcharge le vaste empire de la Chine, au point que les lois n'y sévissent pas contre les pères assez barbares pour noyer et détruire leurs enfants, et que ce peuple, dont on vante tant la police, n'ose point s'étendre au delà de sa muraille pour tirer sa subsistance d'une terre dont il faudrait plutôt arrêter que provoquer la végétation. Nous trouvions, à la vérité, à chaque pas des traces d'hommes marquées par des destructions; plusieurs arbres coupés avec des instruments tranchants; les vestiges des ravages du feu paraissaient en vingt endroits, et nous aperçûmes quelques abris qui avaient été élevés par des chasseurs au coin des bois. On rencontrait aussi de petits paniers d'écorce de bouleau, cousus avec du fil, et absolument semblables à ceux des Indiens du Canada; des raquettes propres à marcher sur la neige : tout enfin nous fit juger que des Tartares s'approchent des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse, qu'en ce moment ils étaient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivait dans l'intérieur des terres, sur un sol peut-être plus propre à la multiplication de ses immenses troupeaux.

» A la suite d'une partie de pêche, nous découvrîmes, sur le bord d'un ruisseau, un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe : notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vîmes deux personnes placées l'une à côté de l'autre. Leurs têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas; leurs corps, enveloppés dans une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises et différents bijoux de cuivre. Des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans ce tombeau : nous y trouvâmes aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent, du poids de deux gros chacun, que nous apprîmes par la suite être des pendants d'oreilles; une hache de fer, un couteau de même métal, une cuiller de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'était encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument. Sa construction nous parut inférieure à celle de la baie des Français; elle ne consistait qu'en un petit mulon formé de tronçons d'arbres, revêtu d'écorce de bouleau; on avait laissé entre eux un vide, pour y déposer les deux cadavres : nous eûmes grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très-petite partie des divers objets contenus dans ce tombeau, afin de constater notre découverte. Nous ne pouvions pas douter que les Tartares chasseurs ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie : une pirogue laissée auprès de ce monument nous annonçait qu'ils y venaient par mer, sans doute de l'embouchure de quelque rivière que nous n'avions pas encore aperçue.

» Les monnaies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes, prouvent que ces peuples sont en commerce réglé avec ceux de la Chine, et il est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire.

» Le riz enfermé dans le petit sac de nankin bleu désigne une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie : enfin la hache, le couteau, la tunique de peau d'ours, le peigne, tous ces objets ont un rapport très-marqué avec ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique; et comme ces peuples n'ont peut-être jamais communiqué ensemble, de tels points de conformité entre eux ne peuvent-ils pas faire conjecturer que les hommes, dans le même degré de civilisation et sous les mêmes latitudes, adoptent presque les mêmes usages, et que s'ils étaient exactement dans les mêmes circonstances, ils ne différeraient pas plus entre eux que les loups du Canada ne diffèrent de ceux de l'Europe?

» Le 27 juin au matin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille et une inscription qui contenait la date de notre arrivée, les vents ayant passé au sud, je mis à la voile, et je

prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, assez près pour distinguer l'embouchure du petit ruisseau. Nous fîmes ainsi cinquante lieues, avec le plus beau temps que des navigateurs puissent désirer.

» Le 4, à trois heures du matin, nous relevâmes la terre jusqu'au nord-est, un quart nord, et nous avions par notre travers, à deux milles dans l'ouest nord-ouest, une grande baie dans laquelle coulait une rivière de quinze à vingt toises de largeur.

» Les traces d'habitants étaient ici beaucoup plus fraîches; on voyait des branches d'arbres coupées avec un instrument tranchant, auxquelles les feuilles vertes tenaient encore; deux peaux d'élan, très-artistement tendues sur de petits morceaux de bois, avaient été laissées à côté d'une petite cabane, qui ne pouvait loger une famille, mais qui suffisait pour servir d'abri à deux ou trois chasseurs; et peut-être y en avait-il un petit nombre que la crainte avait fait fuir dans les bois. M. de Vaujuas crut devoir emporter une de ces peaux; mais il laissa en échange des haches et autres instruments de fer, d'une valeur centuple de la peau d'élan, qui me fut envoyée. Le rapport de cet officier, et celui des différents naturalistes, ne me donnèrent aucune envie de prolonger mon séjour dans cette baie, à laquelle je donnai le nom de *baie de Suffren*.

» J'appareillai de la baie de Suffren avec une petite brise du nord-est, à l'aide de laquelle je crus pouvoir m'éloigner de la côte. Cette baie est située, suivant nos observations, par 47° 51′ de latitude nord, et 137° 25′ de longitude orientale.

» Le 6, à huit heures du matin, nous eûmes connaissance d'une île qui paraissait très-étendue, et qui formait avec la Tartarie une ouverture de 30 degrés. Je pensai d'abord que c'était l'île Ségalien, dont la partie méridionale avait été placée par les géographes deux degrés trop au nord ([1]).

» L'aspect de cette terre était bien différent de celui de la Tartarie : on n'y apercevait que des rochers arides, dont les cavités conservaient encore de la neige; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses, qui pouvaient, comme celles du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pic Lamanon*, à cause de sa forme volcanique, et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans.

» Le 11 et le 12, le temps fut clair. Nous approchâmes la côte de l'île à moins d'une lieue; en l'approchant je la trouvai aussi boisée que celle de Tartarie. Enfin, le 12 juillet au soir, la brise du sud étant beaucoup diminuée, j'accostai la terre, et je laissai tomber l'ancre, à deux milles d'une petite anse dans laquelle coulait une rivière. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, quelques cabanes, et deux insulaires qui paraissaient s'enfuir vers les bois. M. de Langle proposa de descendre pour reconnaître le terrain : je le priai de recevoir à sa suite M. Boutin et l'abbé Mongès, et après que la frégate eut mouillé, que les voiles furent serrées, et nos chaloupes débarquées, j'armai la biscaïenne, commandée par M. de Clonard, suivi de MM. Duché, Prevost et Collignon, et je leur donnai ordre de se joindre à M. de Langle, qui avait déjà abordé le rivage. Ils trouvèrent les deux seules cases de cette baie abandonnées, mais depuis très-peu de temps, car le feu y était encore allumé; aucun des meubles n'en avait été enlevé : on y voyait une portée de petits chiens, dont les yeux n'étaient pas encore ouverts, et la mère, qu'on entendait aboyer dans les bois, faisait juger que les propriétaires de ces cases n'étaient pas éloignés. M. de Langle y fit déposer des haches, différents outils de fer, des rassades, et généralement tout ce qu'il crut utile et agréable à ces insulaires, persuadé qu'après son rembarquement les habitants y retourneraient, et que nos présents leur prouveraient que nous n'étions pas des ennemis. Il fit en même temps étendre la seine, et prit, en deux coups de filet, plus de saumons qu'il n'en fallait aux équipages pour la consommation d'une semaine. Au moment où il allait retourner à bord, il vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes, qui ne parurent nullement effrayés de notre nombre. Ils échouèrent leur petite embarcation sur le sable, et s'assirent sur des nattes au milieu de nos matelots, avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur. Dans ce nombre étaient deux

([1]) C'était, en effet, la côte occidentale du Oku-Yezo, c'est-à-dire du haut ou Nord-Yezo des cartes japonaises, qui est aussi indiqué, sur les cartes européennes, sous les noms de *Segalien*, *Saghalin*, *Tarakai*, *Tchoka*, *Karafouta*, *Krafto*. Avant le voyage de la Pérouse, les Européens croyaient qu'Oku-Yezo et l'île Yezo proprement dite ne formaient qu'une seule île. On verra plus loin que le détroit qui les sépare fut découvert par la Pérouse.

vieillards, ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbres assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois; d'autres n'avaient qu'une longue robe qui fermait entièrement au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensait de porter des caleçons. Leur tête était nue, et, chez deux ou trois, entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours; ils avaient le toupet et les faces rasés, tous les cheveux du derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux en rond, qu'ils appellent *pentsec*. Tous avaient des bottes de peau de loup marin, avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Le plus vieux de ces insulaires portait un garde-vue pour se garantir de la trop grande clarté du soleil. Les manières de ces habitants étaient graves, nobles et très-affectueuses. M. de Langle leur donna le surplus de ce qu'il avait apporté avec lui, et leur fit entendre, par signes, que la nuit l'obligeait de retourner à bord, mais qu'il désirait beaucoup les retrouver le lendemain pour leur faire de nouveaux présents. Ils firent signe, à leur tour, qu'ils dormaient dans les environs, et qu'ils seraient exacts au rendez-vous (¹).

» Les canots ne furent de retour à bord que vers les onze heures du soir; le rapport qui me fut fait excita vivement ma curiosité. J'attendis le jour avec impatience, et j'étais à terre avec la chaloupe et le grand canot avant le lever du soleil. Les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de temps après; ils venaient du nord, où nous avions jugé que leur village était situé; ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue, et nous comptâmes vingt et un habitants.

» M. de Langle, avec presque tout son état-major, arriva à terre bientôt après moi, et avant que notre conservation avec les insulaires eût commencé; elle fut précédée de présents de toute espèce. Ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles: le fer et les étoffes prévalaient sur tout; ils connaissaient les métaux comme nous; ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étaient fort pauvres; trois ou quatre seulement avaient des pendants d'oreilles d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables à ceux que j'avais trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai, et que j'avais pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornements étaient de cuivre, comme ceux du même tombeau; leurs briquets et leurs pipes paraissaient chinois ou japonais; celles-ci étaient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils nous firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les rassades et les briquets, venaient du pays des Mantchoux, et ils prononçaient ce nom absolument comme nous-mêmes. Voyant ensuite que nous avions tous du papier et un crayon à la main pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différents objets, ajoutèrent le nom du pays, et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi leur prononciation. La facilité avec laquelle ils nous avaient devinés me porte à croire que l'art de l'écriture leur est connu; et l'un de ces insulaires, qui, comme l'on va voir, nous traça le dessin du pays, tenait le crayon de la même manière que les Chinois tiennent leur pinceau. Ils paraissaient désirer beaucoup nos haches et nos étoffes, ils ne craignaient même pas de les demander; mais ils étaient aussi scrupuleux que nous à ne jamais prendre que ce que nous leur avions donné: il était évident que leurs idées sur le vol ne différaient pas des nôtres, et je n'aurais pas craint de leur confier la garde de nos effets. Leur attention à cet égard s'étendait jusqu'à ne pas même ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêchés, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avait été aussi abondante que celle de la veille; nous fûmes obligés de les presser, à plusieurs reprises, d'en prendre autant qu'ils voudraient.

» Nous parvînmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leur pays et celui des Mantchoux. Alors un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu près nord et sud. A l'est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île; et, en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays. Il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit (²), et, se tournant vers nos vaisseaux, qu'on apercevait

(¹) Ces insulaires sont les Aïnos, qui habitent aussi Yezo et les Kourilles.

(²) Le détroit de Mamia. (Voy., plus bas, la note de la p. 478.)

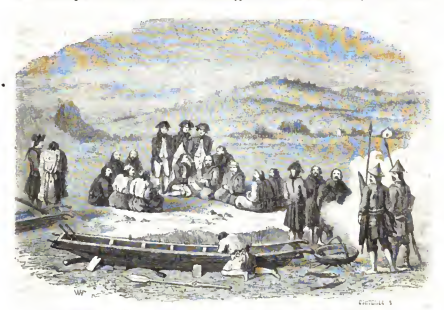
du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île, il en avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vaisseaux (¹). Sa sagacité pour deviner nos questions était très-grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mantchoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaire pour se rendre du lieu où nous étions à l'embouchure du Ségalien; mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour de petites anses, nous jugeâmes qu'elles ne faisaient guère en droite ligne que neuf lieues par jour, parce que la côte permet de débarquer partout, qu'on mettait à terre pour faire cuire les aliments et prendre ses repas, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposait souvent : ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île. Ce même insulaire nous répéta ce qui nous avait été dit, qu'ils se procuraient des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du fleuve Ségalien, et il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisait ce commerce. Tous les autres insulaires étaient témoins de cette conversation, et approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée; il la saisit, et, plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade; en les écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Ségalien; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissait de connaître la profondeur de l'eau; nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique : il parut nous comprendre; il plaça une main au-dessus de l'autre à la distance de cinq ou six pouces, nous crûmes qu'il nous indiquait ainsi la profondeur du fleuve Ségalien; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit. Il nous restait à savoir s'il avait représenté des profondeurs absolues ou relatives; car, dans le premier cas, ce détroit n'aurait eu qu'une brasse, et ce peuple, dont les embarcations n'avaient jamais approché nos vaisseaux, pouvait croire que trois ou quatre pieds d'eau nous suffisaient, comme trois ou quatre pouces suffisent à leurs pirogues; mais il nous fut impossible d'avoir d'autres éclaircissements là-dessus. M. de Langle et moi crûmes que, dans tous les cas, il était de la plus grande importance de reconnaître si l'île que nous prolongions était celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'île Ségalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les deux frégates pour appareiller le lendemain. La baie où nous étions mouillés reçut le nom de *baie de Langle*, du nom de ce capitaine, qui l'avait découverte et y avait mis pied à terre le premier.

» Nous employâmes le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. Assurément les connaissances de la classe instruite des Européens l'emportent de beaucoup, dans tous les points, sur celles des vingt et un insulaires avec qui nous avons communiqué dans la baie de Langle; mais chez les peuples de ces îles, les connaissances sont généralement plus répandues qu'elles ne le sont dans les classes communes des peuples d'Europe; tous les individus y paraissent avoir reçu la même éducation.

» Le 14 juillet, à la pointe du jour, je fis signal d'appareiller avec des vents de sud et par un temps brumeux, qui bientôt se changea en une brume très-épaisse. Jusqu'au 19, il n'y eut pas le plus petit éclairci. Le 19, au matin, nous vîmes la terre de l'île depuis le nord-est, un quart nord, jusqu'à l'est-sud-est, à deux heures après midi, que nous laissâmes tomber l'ancre à l'ouest d'une très-bonne baie, par vingt brasses, fond de petits graviers, à deux milles du rivage. J'ai nommé cette baie, la meilleure

(¹) Le détroit découvert ensuite par la Pérouse.

dans laquelle nous avons mouillé depuis notre départ de Manille, *baie d'Estaing* : elle est située par 48° 59' de latitude nord, et 140° 32' de longitude orientale. Lorsque nos canots abordèrent dans l'anse, des femmes effrayées poussèrent des cris, comme si elles avaient craint d'être dévorées; elles étaient cependant sous la garde d'un insulaire qui les ramenait chez elles, et qui semblait vouloir les rassurer. Leur physionomie est un peu extraordinaire, mais assez agréable; leurs yeux sont petits, leurs lèvres grosses; la supérieure peinte ou tatouée en bleu, car il n'a pas été possible de s'en assurer : leurs jambes étaient nues; une longue robe de chambre de toile les enveloppait; et comme elles avaient pris un bain dans



Habitants de la baie de Langle, dans l'île Tchoka ou Ségalien (Oku-Yezo). — D'après l'Atlas de la Pérouse.

la rosée des herbes, cette robe de chambre, collée au corps, a permis au dessinateur de rendre toutes les formes, qui sont peu élégantes. Leurs cheveux avaient toute leur longueur, et le dessus de la tête n'était point rasé, tandis qu'il l'était chez les hommes.

« M. de Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé; ils aidaient à les pousser à l'eau, et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formaient l'équipage étaient Mantchoux, et qu'ils étaient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois, auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils dirent, comme nos premiers géographes de la baie de Langle, que la terre que nous prolongions était une île; ils lui donnèrent le même nom; ils ajoutèrent que nous étions encore à cinq journées de pirogue de son extrémité, mais qu'avec un bon vent l'on pouvait faire ce trajet en deux jours, et coucher tous les soirs à terre : ainsi tout ce qu'on nous avait déjà dit dans la baie de Langle fut confirmé dans cette nouvelle baie, mais exprimé avec moins d'intelligence par le Chinois qui nous servait d'interprète. M. de Langle rencontra aussi, dans un coin de l'île, une espèce de cirque planté de quinze ou vingt piquets, surmontés chacun d'une tête d'ours; les ossements de ces animaux étaient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps, et que leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce cirque nous parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits, et les vingt têtes d'ours exposées aux yeux devaient retracer les victoires qu'ils avaient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel se

trouvaient le plus grand nombre. Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie de Langle : le saumon y était aussi commun, et chaque cabane avait son magasin ; nous découvrîmes que ces peuples consomment la tête, la queue et l'épine du dos, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mantchoux, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne se réservent que le fumet, qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillements, et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages. Nos canots partirent enfin, à huit heures du soir, après que nous eûmes comblé de présents les Tartares et les insulaires ; ils étaient de retour à huit heures trois quarts, et j'ordonnai de tout disposer pour l'appareillage du lendemain.

» Le 20, le jour fut très-beau. Nous prolongeâmes la côte occidentale de l'île à une petite lieue.

» Le 22 au soir, je mouillai à une lieue de terre. J'étais par le travers d'une petite rivière ; on voyait, à trois lieues au nord, un pic très-remarquable ; je lui ai donné le nom de *pic la Martinière*, parce qu'il offre un beau champ aux recherches de la botanique, dont le savant de ce nom fait son occupation principale.

» Je continuai à prolonger de très-près cette île, qui ne se terminait jamais au nord. Le 23, nous observâmes 50° 54′ de latitude nord, et notre longitude n'avait presque pas changé depuis la baie de Langle. Nous relevâmes, par cette latitude, une très-bonne baie, que j'ai nommée *baie de la Jonquière*.

» Depuis que nous avions atteint le 50e degré de latitude nord, j'étais revenu entièrement à ma première opinion ; je ne pouvais plus douter que l'île que nous prolongions depuis les 47 degrés, et qui, d'après le rapport des naturels, devait s'étendre beaucoup plus au sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54 degrés, et qui forme, dans une direction nord et sud, une des plus longues îles du monde : ainsi le prétendu détroit de Tessoy ne serait que celui qui sépare l'île Ségalien de la Tartarie, à peu près par les 52 degrés. J'étais trop avancé pour ne pas vouloir reconnaître ce détroit et savoir s'il est praticable. Je commençais à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuait avec une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île Ségalien n'étaient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau, comme des bancs de sable (1).

» Le 23 au soir, je mouillai à trois lieues de terre, par vingt-quatre brasses, fond de vase.

» Le 24, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile, ayant fixé la route au nord-ouest. Le fond baissa jusqu'à dix-huit brasses dans trois heures : je fis gouverner à l'ouest, et il se maintint dans une égalité parfaite. Nous mouillâmes, le soir du 26, sur la côte de Tartarie, et le lendemain, à midi, la brume s'étant dissipée, je pris le parti de courir au nord nord-est, vers le milieu du canal, afin d'achever l'éclaircissement de ce point de géographie, qui nous coûtait tant de fatigues. Nous naviguâmes ainsi, ayant parfaitement connaissance des deux côtes : comme je m'y étais attendu, le fond haussa de trois brasses par lieue. Nous étions si avancés que je désirais toucher ou voir le sommet de cet atterrissement ; malheureusement, le temps était devenu très-incertain, et la mer grossissait de plus en plus ; nous mîmes cependant nos canots à la mer, pour sonder autour de nous. M. Boutin eut ordre d'aller vers le sud-est, et M. de Vaujuas fut chargé de sonder vers le nord, avec défense expresse de s'exposer à rendre problématique leur retour à bord.

» Mes ordres furent exécutés avec la plus grande exactitude. M. Boutin revint bientôt après ; M. de Vaujuas fit une lieue au nord, et ne trouva plus que six brasses ; il atteignit le point le plus éloigné que l'état de la mer et du temps lui permît de sonder (1). Parti à sept heures du soir, il ne fut de retour qu'à minuit : déjà la mer était agitée, et, n'ayant pu oublier le malheur que nous avions éprouvé à la baie des Français, je commençais à être dans la plus vive inquiétude. Son retour me parut une compensation de la très-mauvaise situation où se trouvaient nos vaisseaux ; car, à la pointe du jour, nous fûmes forcés

(1) La carte de Krafto (ou Sakhalien) de Siebold, faite d'après les cartes originales de Mogoni Tokunai et Mamia Rinzo, figure avec précision les contours du détroit de *Mamia*, qui est bien réellement ouvert. Mais ce détroit, dans son état actuel, ne paraît pas être praticable aux bâtiments d'un fort tonnage. Il existe vers le milieu de sa longueur, à l'embouchure du fleuve Amour, un envasement dont le nettoyage nécessiterait des travaux immenses. Pendant la dernière guerre, des navires russes, poursuivis par les nôtres, n'ont pu traverser le chenal et chercher un refuge dans l'Amour qu'en subissant, dans ce passage, de fortes avaries. La carte du Sakhalien, publiée cette année, d'après celle de Tabienkof, indique une décroissance dans le sondage du chenal, puis une lacune importante. On peut consulter, à ce sujet, le *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde* de Neumann (Berlin, 1856), et les *Mittheilungen* du docteur A. Petermann (Gotha, 1856).

d'appareiller. La mer était si grosse que nous employâmes quatre heures à lever notre ancre : la tournevire et la marguerite cassèrent; le cabestan fut brisé. Par cet événement, trois hommes furent grièvement blessés; nous fûmes contraints, quoiqu'il ventât très-grand frais, de faire porter à nos frégates toute la voile que leurs mâts pouvaient supporter. Heureusement, quelques légères variations du sud au sud sud-ouest et au sud sud-est nous furent favorables, et nous nous élevâmes, en vingt-quatre heures, de cinq lieues.

» Le 28 au soir, la brume s'étant dissipée, nous nous trouvâmes sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paraissait très-profonde. M. de Langle, ayant de suite fait mettre son canot à la mer, sonda lui-même cette rade, et me rapporta qu'elle offrait le meilleur abri possible derrière quatre îles qui la



La baie de Romanzoff, dans le détroit de la Pérouse ([1]).

garantissaient des vents du large. Il était descendu dans un village de Tartares où il avait été très-bien accueilli; il avait découvert une aiguade où l'eau la plus limpide pouvait tomber en cascade dans nos chaloupes, et ces îles, dont le bon mouillage ne devait être éloigné que de trois encâblures, étaient couvertes de bois. D'après le rapport de M. de Langle, je donnai ordre de tout disposer pour entrer au fond de la baie à la pointe du jour, et nous y mouillâmes à huit heures du matin, par six brasses, fond de vase. Cette baie fut nommée *baie de Castries.* »

L'impossibilité reconnue de débarquer au nord de l'île Ségalien fit douter à la Pérouse qu'il lui fût possible d'arriver, en cette année 1787, au Kamtschatka. Il ne voulut toutefois relâcher que cinq jours à la baie de Castries, pour pourvoir aux besoins d'eau et de bois.

Le 2 août, il mit à la voile et redescendit vers le sud. Bientôt il découvrit le détroit qui sépare le Yezo de l'Oku-Yezo, et que, depuis, l'on a nommé détroit de la Pérouse ([2]). Il relâcha à la baie de

([1]) « J'ai donné, dit Krusenstern, les noms de cap et baie de *Romanzoff* à la pointe septentrionale du Yezo et à toute la baie, en l'honneur du comte Nicolaï Romanzoff, chancelier de l'empire.

([2]) La Pérouse donna le nom de *pic de Langle* à une montagne située à l'extrémité nord de l'île de Chicha ou Yezo,

Crillon, sur la pointe de l'île Tchoka ou Ségalien, traversa le détroit, reconnut toutes les terres découvertes par les Hollandais du vaisseau le *Kastricum*, les Iles des États, puis la terre de la Compagnie, l'île des Quatre-Frères, l'île de Marikan, qui lui parurent inhabitables; enfin il explora les Kouriles, dont la population est la même que celle de l'île Tchoka, et se décida à faire route pour le Kamtschatka, que l'on aperçut le 5 septembre, six heures du soir. Toute la côte parut hideuse, hérissée de roches couvertes de neige. Le 6, on approcha de la terre; la base des montagnes était verte et boisée.

Le soir on eut connaissance de la baie d'Avatscha ou Saint-Pierre et Saint-Paul, et on entra, le 7, à deux heures après midi, dans la baie, où l'on retrouva une partie des personnages que le capitaine Cook y avait rencontrés.

La Pérouse séjourna dans la baie d'Avatscha, qui ressemble beaucoup à celle de Brest, pendant le reste du mois de septembre (²).

Après y avoir étudié le pays autant qu'il lui fut possible, il en sortit en octobre et chercha, sans pouvoir la découvrir, dans un espace de trois cents lieues, une grande île, riche et peuplée, découverte, disait-on, par les Espagnols, en 1620. Il traversa la ligne pour la troisième fois, et le 6 décembre il passa en vue de l'île la plus orientale de l'archipel des Navigateurs. Le 9 décembre, il mouilla à l'île Maouna, au milieu de l'archipel Samoa, ou Hamoa, ou des Navigateurs. Sa pointe occidentale est par 14° 20′ de latitude sud et 173° 7′ de longitude ouest. Sa longueur est de 17 milles, sa largeur de 7.

Mœurs, coutumes, arcs et usages des insulaires de Maouna. — Contraste de ce pays riant et fertile avec la férocité de ses habitants. — La houle devient très-forte; nous sommes contraints d'appareiller. — M. de Langle, voulant faire de l'eau, descend à terre avec quatre chaloupes armées. — Il est assassiné; onze personnes des deux équipages éprouvent le même sort. — Récit circonstancié.

« Le lendemain (10 décembre 1787), le lever du soleil m'annonça une belle journée; je formai la résolution d'en profiter pour reconnaître le pays, observer les habitants dans leurs propres foyers, faire de l'eau et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avait aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour; il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi, et que la matinée, qui était très-belle, serait employée en partie à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour, les insulaires avaient conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions, qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades: c'étaient pour eux des diamants du plus grand prix; ils dédaignaient nos haches, nos étoffes, et tous nos autres articles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage était occupée à contenir les Indiens et à faire le commerce avec eux, le reste remplissait les canots et les chaloupes de futailles vides, pour aller faire de l'eau. Nos deux chaloupes armées, commandées par MM. de Clonard et Colinet, celles de *l'Astrolabe* par MM. de Monti et Bellegarde, partirent, dans cette vue, à cinq heures du matin, pour une baie éloignée d'environ une lieue, et un peu au vent, situation assez commode, parce que nos canots chargés d'eau pouvaient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très-près MM. de Clonard et Monti dans ma biscaïenne, et j'abordai au rivage en même temps

séparée de l'île Tchoka ou Ségalien, sur la côte, par le détroit qu'il découvrit. Krusenstern croit que ce pic est celui qui avait été nommé *Blydeberg* par les Hollandais. Le pic de Langle est par 45° 11′ nord et 218° 47′.

(²) « Les vallées situées au nord de cette baie présentent une végétation qui m'a étonné. L'herbe y était presque de la hauteur d'un homme, et les fleurs champêtres, telles que des roses sauvages et autres qui s'y trouvaient mêlées, répandaient au loin l'exhalaison la plus suave. . Il tombe ordinairement de grandes pluies pendant le printemps et l'automne, et les coups de vent se font fréquemment sentir dans cette dernière saison et dans l'hiver; celui-ci est quelquefois pluvieux, mais, malgré sa longueur, on assure qu'il n'est pas si extraordinairement rigoureux, du moins dans cette partie méridionale du Kamtschatka. La neige commence à prendre pied en octobre, et le dégel n'a lieu qu'en avril ou mai; mais en juillet même on en voit tomber sur le sommet des hautes montagnes. L'été est assez beau; les plus fortes chaleurs ne durent guère que le temps du solstice. Le tonnerre s'y fait rarement entendre et ne fait jamais de ravages. » (Lesseps, *Voyage du Kamtschatka en France.*)

qu'eux. Malheureusement M. de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse éloignée de notre aiguade d'environ une lieue, et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avait visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. L'anse vers laquelle nous dirigeâmes la route de nos chaloupes était grande et commode; les canots et les chaloupes y restaient à flot, à la marée basse, à une demi-portée de pistolet du rivage. L'aiguade était belle et facile; MM. de Clonard et Monti y établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens; ceux-ci étaient environ deux cents, et dans ce nombre il y avait beaucoup de femmes et d'enfants; nous les engageâmes tous à s'asseoir sous des cocotiers qui n'étaient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avait auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits; tous voulaient les vendre à la fois, ce qui occasionnait un peu de confusion.

« Les femmes, dont quelques-unes étaient très-jolies, offraient leurs fruits et leurs poules. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie de soldats, et ceux-ci les repoussaient trop faiblement pour les arrêter; leurs manières étaient douces, gaies et engageantes. Elles parvinrent, sans beaucoup de peine, à percer les rangs; alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta. Mais des Indiens, que nous prîmes pour des chefs, parurent, armés de bâtons, et rétablirent l'ordre; chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs. Cependant il s'était passé dans notre chaloupe une scène qui était une véritable hostilité, et que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien était monté sur l'arrière de notre chaloupe; là, il s'était emparé d'un maillet et en avait assené plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui et de le jeter à la mer, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnaient d'eux-mêmes une supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux. Mais n'ayant que très-peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entre eux qui nous avait offensés, et pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons, qui furent lancés en l'air et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte, et j'avoue que j'attendais plus de ce sentiment que de celui de la bienveillance, dont l'homme à peine sorti de l'état sauvage est rarement susceptible.

» Pendant que tout se passait avec la plus grande tranquillité et que nos futailles se remplissaient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étaient chargés de fruits. Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formait une vaste place tapissée de la plus belle verdure; les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfants, des vieillards m'accompagnaient et m'engageaient à entrer dans leurs maisons; ils étendaient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol, formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avaient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui vraisemblablement appartenait au chef, et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formait le pourtour; ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés, entre lesquels des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies; le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotier.

» Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivaient de l'excédant de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient

si riches, ils avaient si peu de besoins, qu'ils dédaignaient nos instruments de fer et nos étoffes, et ne voulaient que des rassades; comblés de biens réels, ils ne désiraient que des inutilités.

« Ils avaient vendu, à notre marché, plus de deux cents pigeons ramiers privés, qui ne voulaient manger que dans la main; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux! Ces insulaires, disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitants de la terre; entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir sans aucun travail les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions; ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence : nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

» Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses; j'appris cependant qu'il y avait eu des querelles particulières, mais qu'une grande prudence les avait rendues nulles.

» Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau, et je fis disposer tout pour appareiller. M. de Langle revint au même instant de sa promenade; il me rapporta qu'il était descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord, il avait donné des ordres pour appareiller; il en sentait comme moi la nécessité; mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupées d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin, il avait adopté le système du capitaine Cook : il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale, et, comme quelques personnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut, il pensait avec raison que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvait être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions : les deux frégates avaient déjà traité plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avaient coûté que quelques grains de verre.

» Je sentais la vérité de ces réflexions; mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer : je lui dis que je trouvais ces insulaires trop turbulents pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvaient être soutenus par le feu de nos vaisseaux; que notre modération n'avait servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculaient que nos forces individuelles, très-inférieures aux leurs. Mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle; il me dit que ma résistance me rendrait responsable des progrès du scorbut, qui commençait à se manifester avec assez de violence, et que d'ailleurs le port dont il me parlait était beaucoup plus commode que celui de notre aiguade; il me pria enfin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition, m'assurant que, dans trois heures, il serait de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle était un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne : je lui promis donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit; que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots, armés comme il le jugerait à propos, et que le tout serait à ses ordres. L'événement acheva de nous convaincre qu'il était temps d'appareiller : en levant l'ancre, nous trouvâmes un toron du câble coupé par le corail, et, deux heures plus tard, le câble l'eût été entièrement.

» Comme nous ne mîmes sous voiles qu'à quatre heures après midi, il était trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre, et nous remîmes leur départ au lendemain. La nuit fut orageuse, et les vents, qui changeaient à chaque instant, me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'environ trois lieues. Au jour, le calme plat ne me permit pas d'en approcher; ce ne fut qu'à neuf heures qu'il s'éleva une petite brise du nord-est, avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions, à onze heures, qu'à une petite lieue de distance : j'expédiai alors ma chaloupe et mon grand canot, commandés par MM. Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de *l'Astrolabe*, aux ordres de M. de Langle; tous ceux qui avaient

quelques légères atteintes do scorbut y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaino d'armes ; ces deux embarcations contenaient vingt-huit hommes, et portaient environ vingt barriques d'armement, destinées à être remplies à l'aiguade. MM. de Lamanon et Colinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui partirent do *la Boussole*. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot; M. le Gobien, garde de la marine, commandait la chaloupe, et MM. de la Martinière, Lavaux et le pére Receveur faisaient partie des trente-trois personnes envoyées par *l'Astrolabe*. Parmi les soixante et un individus qui composaient l'expédition entiére, se trouvait l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres, et six pierriers furent placés dans les chaloupes ; je l'avais généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croirait nécessaire à sa sûroté.

» Les chaloupes débordérent *l'Astrolabe* à midi et demi, et en moins de trois quarts d'heure elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, cello de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétrait que par un canal tortueux, de moins de viogt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferlait comme sur une barre! Lorsqu'ils furent en dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau; les chaloupes échouèrent, et les caoots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Malheureusement M. de Langle avait reconnu cette baie à la mor haute; il n'avait pas supposé que daos ces îles la marée montât de cinq ou six pieds; il croyait que ses yeux le trompaient. Son premier mouvement fut dc quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau, et qui réunissait tous les avantages; mais l'air de tranquillité ct de douceur des peuples qui attendaient sur le rivage, avec une immense quantité de fruits et de cochons; les femmes et les enfants qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles; toutes ces circoostances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence, qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre. Il mit à terre les piéces à eau des quatre embarcations avec la plus grande tranquillité; ses soldats établirent lo meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs. Mais ce calme ne fut pas de longue durée; plusieurs des pirogues qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux étaient retournées à terre, et toutes avaieot abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte quo, peu à peu, elle s'était remplie: au lieu de deux cents habitaots, y compris les femmes et les enfaots, que M. de Langle y avait rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui, le matin, avaieot commercé avec nous était si considérablo que nous nous étions à peine aperçus qu'il eût diminué dans l'aprés-midi; je m'applaudissais de les tenir occupés à bord, espérant quo nos chaloupes en seraient plus tranquilles. Moo erreur était extrême; la situation do M. de Langle devenait plus embarrassante de moment en moment: il parvint néanmoins, secondé par MM. de Vaujuas, Boutin, Colinet et le Gobien, à embarquer son eau; mais la baio était presquo à sec, et il ne pouvait pas espérer de déchouer ses chaloupes avant quatre heures du soir: il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant do tirer avant qu'il en eût donné l'ordre. Il commençait néanmoins à sentir qu'il y serait bientôt forcé : déjà les pierres volaient, et ces Indiens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoox, eotouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance; les soldats, qui étaient embarqués, faisaient de vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge do mousqueterie et de pierriers qui aurait certainement éloigné cetto multitude; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées à uoe très-petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut qne le temps do tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, do profiter plus sûrement de ses dépouilles.

» La chaloupe de *la Boussole*, commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de *l'Astrolabe*, et elles laissaient, parallèlement entre elles, un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens : c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber

du côté du large; ils gagnèrent nos canots, qui, étant très-heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante et un qui composaient l'expédition. M. Boutin avait imité tous les mouvements et suivi toutes les démarches de M. de Langle; ses pièces à eau, son détachement, tout son monde, avaient été embarqués en même temps et placés de la même manière, et il occupait le même poste sur l'avant de sa chaloupe. Quoiqu'il craignît les mauvaises suites de la modération de M. de Langle, il ne se permit de tirer, et n'ordonna la décharge de son détachement qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas chaque coup de fusil dut tuer un Indien; mais on n'eut pas le temps de recharger. M. Boutin fut également renversé par une pierre; il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées; ceux qui s'étaient sauvés à la nage vers les deux canots avaient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête; ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue. Mais l'ardeur du pillage fut telle que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes et y montèrent, au nombre de plus de trois ou quatre cents; ils brisèrent les bancs et mirent l'intérieur en pièces, pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots, ce qui donna le temps à MM. de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restait plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avaient été massacrés et tués dans l'eau à coups de *patow*. Ceux qui montaient nos canots, et qui jusque-là avaient tiré sur les insulaires et en avaient tué plusieurs, ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau, pour que les canots pussent contenir tout le monde : ils avaient, d'ailleurs, presque épuisé leurs munitions, et la retraite n'était pas sans difficulté, avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées, qui, étendues sur les bancs, empêchaient le jeu des avirons. On doit à la sagesse de M. de Vaujuas, au bon ordre qu'il établit, à la ponctualité avec laquelle M. Mouton, qui commandait le canot de *la Boussole*, sut le maintenir, le salut des quarante-neuf personnes des deux équipages. M. Boutin, qui avait cinq blessures à la tête et une dans l'estomac, fut sauvé entre deux eaux par notre patron de chaloupe, qui était lui-même blessé. M. Colinet fut trouvé sans connaissance sur le câblot du canot, un bras fracturé, un doigt cassé, et ayant deux blessures à la tête. M. Lavaux, chirurgien-major de *l'Astrolabe*, fut blessé si fortement qu'il fallut le trépaner; il avait nagé néanmoins jusqu'aux canots, ainsi que M. de Lamartinière et le père Receveur, qui avait reçu une forte contusion dans l'œil. M. de Lamanon et M. de Langle furent massacrés avec une barbarie sans exemple, ainsi que Talin, capitaine d'armes de *la Boussole*, et neuf autres personnes des deux équipages. Le féroce Indien, après les avoir tués, cherchait encore à assouvir sa rage sur leurs cadavres, et ne cessait de les frapper à coups de massue. M. le Gobien, qui commandait la chaloupe de *l'Astrolabe* sous les ordres de M. de Langle, n'abandonna cette chaloupe que lorsqu'il s'y vit seul; après avoir épuisé ses munitions, il sauta dans l'eau, du côté du petit chenal formé par les deux chaloupes, qui, comme je l'ai dit, n'était pas occupé par les Indiens, et, malgré ses blessures, il parvint à se sauver dans l'un des canots : celui de *l'Astrolabe* était si chargé qu'il échoua. Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite; ils se portèrent en grand nombre vers les récifs de l'entrée, dont les canots devaient nécessairement passer à dix pieds de distance. On épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restait, et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux, par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitants, que le repaire des tigres et des lions.

» Ils arrivèrent à bord à cinq heures, et nous apprirent cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment, autour de nous, cent pirogues, où les naturels vendaient des provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence; mais c'étaient les frères, les enfants, les compatriotes de ces barbares assassins, et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats avaient sauté sur les canons, sur les armes; j'arrêtai ces mouvements, qui cependant étaient bien pardonnables, et je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation partie de la côte leur fit part, sans doute, de ce qui venait de se passer; car, en moins d'une heure, il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien, qui était sur le gaillard d'arrière de ma frégate lorsque notre canot arriva, fut arrêté par mon ordre et mis aux fers; le lendemain, ayant rapproché la côte, je lui permis

de s'élancer à la mer : la sécurité avec laquelle il était resté sur la frégate était une preuve non équivoque de son innocence. »

Le projet de la Pérouse fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger ses malheureux compagnons de voyage. Il reconnut l'impossibilité de mouiller à portée de canon du village. Il passa deux jours à louvoyer devant la baie.

Vingt personnes des deux frégates étaient en outre grièvement blessées ; on était ainsi privé de trente-deux hommes et de deux chaloupes, les seuls bâtiments à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente ; le plus petit échec eût forcé de brûler une des deux frégates pour armer l'autre. « Enfin, dit la Pérouse, s'il n'avait fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avais eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenaient plus de cinq cents personnes ; mais je craignis de me tromper au choix des victimes ; le cri de ma conscience leur sauva la vie.

» Je fis route, en conséquence, le 14, pour une troisième île que j'apercevais à l'ouest un quart nord-ouest, et dont M. de Bougainville avait eu connaissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais temps l'en avait écarté. Elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avaient donné les noms des deux îles qui composent leur archipel ; ils en avaient marqué grossièrement la place sur un papier, et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paraît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entre eux une espèce de confédération et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Les découvertes ultérieures que nous avons faites ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres que celui de la Société ; il est même vraisemblable qu'on y trouverait de très-bons mouillages. Mais n'ayant plus de chaloupe, et voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la Nouvelle-Hollande, où je me proposais de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avais à bord. Je voulais néanmoins, pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerais, et déterminer exactement leur longitude et leur latitude ; j'espérais aussi pouvoir commercer avec ces insulaires, en restant bord sur bord, près de leurs îles. Je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très-peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures, et la relation de nos malheurs, suffisent pour faire connaître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la nature. »

Ile d'Oyolava. — Ile de Pola. — Iles des Cocos et des Traîtres. — Ile Vavao. — Botany-Bay.
— Interruption du journal.

Le 14 décembre, la Pérouse fit route vers l'île d'Oyolava, dont Bougainville avait reconnu de très-loin la partie méridionale. Il y aborda. La population ressemblait beaucoup à celle de l'île Maouna. Quelques femmes étaient jolies et ornées comme les taïtiennes décrites par Cook. A quatre lieues, on côtoya l'île Pola, puis les îles des Cocos et des Traîtres, que Wallis avait nommées Boscawen et Keppel [1].

Les deux frégates s'éloignèrent de l'île des Traîtres par un temps affreux, qui les suivit jusqu'au delà de l'archipel des Amis.

Le 27 décembre, on découvrit l'île Vavao, dont Cook avait appris l'existence, mais qu'il n'avait pas visitée ; c'est une des plus considérables de cet archipel des Amis ; elle avait été découverte par le pilote espagnol Maurelle, parti de Manille en 1781, et qui avait appelé le groupe de Vavao *îles de Majora*. La Pérouse approcha aussi des îles Kao, Toofou, Koengatonga, Koonga-Kapaee, Tongataboo. Le 31 décembre, on reconnut la pointe de Van-Diémen et le banc des Brisants au large.

[1] Depuis la Pérouse, l'archipel Samoa a été visité par l'Anglais Edwards, en 1791, et exploré avec grand soin par le capitaine Otto de Kotzebuë, en 1824.

Les habitants de Maouna paraissent être moins hospitaliers et moins doux que ceux des autres îles de l'archipel; ils ne sont pas gouvernés de la même manière.

Le 13 janvier, on approcha de l'île Norfolk et des îlots qui sont à la pointe méridionale. Le 23, on aperçut Botany-Bay ([1]).

« Nous passâmes, dit la Pérouse, la journée du 24 à louvoyer à la vue de Botany-Bay, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui nous restait à une lieue au nord. Les vents soufflaient avec force de cette partie, et nos bâtiments étaient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courants.



Vue de l'entrée du port Jackson (Botany-Bay). — D'après l'Atlas de l'*Astrolabe*.

Mais nous eûmes, ce même jour, un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille : ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et les pavillons.

» Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage; mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnaître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26, à neuf heures du matin. Je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentais dans la passe, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bord par le capitaine Hunter, commandant la frégate anglaise le *Sirius*; ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendaient de lui, ajoutant néanmoins qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettraient de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles; de sorte que leurs offres de service se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remercîments au capitaine Hunter, qui était déjà à pic et avait ses huniers hissés; je lui fis dire que mes besoins se bornaient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savais que des bâtiments destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvaient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise était commandée par le commodore Philipp, qui, la veille, avait appareillé de Botany-Bay, sur la corvette le *Spey*, avec quatre vaisseaux de transport,

([1]) Voy. la relation de Cook, p. 387.

pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paraissait mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philipp, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet; mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne fût très-près de Botany-Bay, car plusieurs canots et chaloupes étaient à la voile pour s'y rendre, et il fallait que le trajet fût bien court pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtiments. Bientôt les



Autre vue du port Jackson. — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe*.

matelots du canot anglais, moins discrets que leur officier, apprirent aux nôtres qu'ils n'allaient qu'au port Jackson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philipp avait reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçait de dix milles vers le sud-ouest; les bâtiments pouvaient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eûmes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras..... »

On perd les traces de la Pérouse. — Expédition envoyée à sa recherche. — Découverte, par Dillon et Dumont d'Urville, de l'île où périt l'équipage de la Pérouse.

Ici se termine le journal de la Pérouse. La lettre qu'il écrivit de Botany-Bay au ministre de la marine pour rendre compte de la route qu'il se proposait de tenir avant d'arriver à l'île de France, fut aussi la dernière.

Les deux frégates mirent à la voile de Botany-Bay vers la fin de février. Que devinrent-elles ensuite? On attendait, chaque mois, en France, quelque renseignement sur la direction qu'elles avaient prise : aucun n'arriva. On écrivit; on fit interroger tous les commandants des bâtiments qui exploraient l'Océanie : personne n'avait rencontré ni *l'Astrolabe*, ni *la Boussole*. Les alarmes les plus vives succédèrent à l'espérance. Cependant la révolution française agitait les esprits; le sort de nos malheureux compatriotes



Bruni d'Entrecasteaux (*).



Vue de l'îlot de Manevai (groupe de Vanikoro). — D'après Dumont d'Urville.

(*) Joseph Bruni d'Entrecasteaux était né à Aix. Il débuta sous le commandement du bailli de Suffren. Il était enseigne lorsque le maréchal Devaux fit son expédition contre le Corse, et il croisa avec une barque devant cette île. En 1778, il commanda une frégate chargée de conduire des bâtiments marchands dans les Échelles du Levant, et il les défendit avec succès contre des corsaires. Nommé ensuite directeur adjoint des ports et arsenaux de la marine, il ne quitta ce poste que pour aller commander, en 1785, nos forces navales dans l'Inde. Il fut nommé gouverneur de l'île de France. Ce fut surtout le souvenir de son expédition dans le grand Océan d'Asie, jusqu'en Chine, lors de sa campagne de l'Inde, qui le fit choisir pour diriger l'expédition à la recherche de la Pérouse.

n'occupait plus l'attention au même degré. Trois années s'écoulérent. Le 9 février 1791, l'assemblée nationale rendit un décret portant que le roi serait prié : 1° de donner des ordres à tous les agents diplomatiques français pour qu'ils eussent à faire faire les recherches les plus actives relativement aux frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe ;* 2° de faire armer un ou plusieurs bâtiments, avec la mission spéciale de rechercher M. de la Pérouse...

En exécution de ce décret, deux frégates, que l'on nomma *la Recherche* et *l'Espérance*, furent armées à Brest ; le commandement en fut confié au contre-amiral Bruni d'Entrecasteaux, qui monta *la Recherche ;* la seconde frégate eut pour commandant le capitaine Huon de Kermadec.



Village de l'îlot de Maneval (groupe de Vanikoro). — D'après Dumont d'Urville.

L'expédition, sortie de Brest le 28 septembre 1791, se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance ; jeta l'ancre, le 24 avril 1792, près la terre de Van-Diémen, dans un canal qui reçut le nom de d'Entrecasteaux ; côtoya la Nouvelle-Calédonie, puis la partie ouest de l'île de Bougainville et de celle de Bouka. Le 27 juillet, les deux frégates entrèrent dans le havre de Carteret, à la Nouvelle-Irlande ; elles traversèrent ensuite le canal Saint-Georges et se rendirent aux îles Portland et aux îles de l'Amirauté. Un faux renseignement avait fait espérer que l'on trouverait à ces dernières îles les restes de l'équipage de la Pérouse. Assuré qu'on l'avait induit en erreur, d'Entrecasteaux fit voile vers l'île d'Amboine, aux Moluques, en vue de laquelle il arriva le 6 septembre, après avoir eu connaissance des îles de l'Ermite et de l'Échiquier, et avoir passé en vue de la Nouvelle-Guinée. Le 15 octobre, les deux frégates reprirent la mer, visitèrent successivement les côtes de la terre de Van-Diémen, de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, et découvrirent quelques îles inconnues sur leur route. Le 25 mars 1793, elles s'arrêtèrent devant Tongatabou, île principale de l'archipel des Amis. On n'y recueillit aucun renseignement utile, quoique certainement, comme on l'a su depuis, la Pérouse eût abordé aux îles des Amis. L'expédition passa devant les Nouvelles-Hébrides, découvrit l'île Beaupré et relâcha, le 19 avril, dans le port de la Nouvelle-Calédonie, où Cook était entré en 1774. Le capitaine Huon de Kermadec mourut, dans cette île, des suites d'une maladie de langueur.

Le 10 mai, on remit à la voile, et, le 19, on passa à 35 ou 40 kilomètres de Vanikoro, mais ce fut

pendant la nuit ; malheureusement, on ne visita pas cette île ; il est presque certain qu'à cette époque on y eût trouvé des débris du navire de la Pérouse et très-probablement des hommes de son équipage encore vivants, peut-être la Pérouse lui-même [1].

D'Entrecasteaux s'arrêta près de la baie de Santa-Cruz, la *Graciosa* de Mendana [2], côtoya, au sud, les îles Salomon, explora la côte nord de la Louisiade, et traversa le détroit de Dampier, entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée.

Pendant que l'on explorait la côte nord de la Nouvelle-Bretagne, d'Entrecasteaux mourut du scorbut.

L'expédition continua ses recherches sous le commandement d'Auribeau, et visita les îles Portland, la plus orientale des îles de l'Amirauté, les îles des Anachorètes, les îles des Traîtres, le cap de Bonne-

[1] Remarquons toutefois que le capitaine Edwards, commandant de la frégate *la Pandora*, qui avait vu le groupe de Vanikoro en 1791, et lui avait donné le nom de Pitt, aurait sans doute recueilli les naufragés s'il s'en fût encore trouvé sur ces îles.

Voici le passage de la relation du voyage de d'Entrecasteaux, écrite par Labillardière, qui se rapporte à la partie de l'itinéraire entre la Nouvelle-Calédonie et l'île Sainte-Croix :

« Le 21 (floréal de l'an 1 de la république française), nous fîmes voile de la Nouvelle-Calédonie de grand matin ; mais lorsque nous eûmes gagné la pleine mer, nous fûmes retenus par le calme auprès d'une grande chaîne de récifs que nous apercevions vers l'ouest, et contre lesquels la mer se brisait d'un manière effrayante ; cependant nous parvînmes à nous en éloigner à la faveur d'un vent faible du sud-est qui s'éleva pendant la nuit ; nous les longeâmes les jours suivants, et le 24 nous découvrîmes au delà de cette chaîne, vers l'ouest, l'île de Moulin, à plus de trois myriamètres de distance, et ensuite les îles Huon. — Le lendemain, notre vaisseau était sur le point de se briser contre les écueils dont ces îles sont environnées, lorsque la lumière de l'aurore nous montra tout le danger de notre position : aussitôt on vira de bord et on s'en éloigna. Nous reconnûmes, quelques heures avant la fin du jour, que ces récifs se réunissaient à ceux que nous avions longés l'année précédente. — Bientôt nous nous dirigeâmes vers l'île de Sainte-Croix, que l'on aperçut de grand matin, le 1er prairial, etc. »

Les récifs furent donc la cause qui tint d'Entrecasteaux éloigné du groupe de Vanikoro.

Le brisant dangereux qui environne tout le groupe est interrompu seulement dans la partie de l'est, d'après ce que rapporte Dumont d'Urville, sauf que l'on rencontre quelques passes sur d'autres points, et qui sont semées de pâtés de madrépores s'élevant parfois à dix pieds au-dessous de la surface de la mer. Un second récif, adhérant à la plage, entoure les îles dont l'accès est, par suite, difficile même aux canots.

Ces terres, qu'il est si dangereux de rencontrer dans les mauvais temps, sont couvertes de forêts ; les côtes seules sont habitées et cultivées à la distance d'un mille. La population est misérable ; elle s'élève à peine à mille âmes ; sa nourriture se compose d'ignames, de bananes, d'inocarpus et de taro.

Sous la végétation vigoureuse qui couvre les montagnes, on trouve des couches de lave qui, jadis, sont descendues des sommets. Les eaux pluviales et les marées forment en beaucoup d'endroits des marécages couverts de mangliers ; aussi l'air est-il très-insalubre. Les maladies sont nombreuses.

Les habitants sont de petite taille, maigres et chétifs. Leur front, qui paraît démesurément élevé, parce qu'ils rejettent ordinairement leurs cheveux en arrière, est très-resserré à la hauteur des tempes. Leurs nez sont camards et épatés. Ils ont les cheveux crépus comme ceux des nègres. Quelques-uns se percent les ailes du nez et y suspendent d'assez longs anneaux d'écaille de tortue. Ils se perforent aussi les oreilles et en dilatent le lobe de manière à pouvoir y passer le poing. Les femmes sont encore plus laides que les hommes.

Les armes de ces insulaires sont des lances, des arcs et des flèches (voyez ces armes représentées dans une des gravures jointes à la relation de Mendana, page 205). Les pointes sont empoisonnées avec une gomme rougeâtre, extraite d'une espèce d'arbre particulière aux îles Vanikoro. On se sert aussi, dans les combats, d'une lourde massue. Les Vanikoriens ne sont pas anthropophages ; ils conservent les corps de leurs ennemis dans l'eau de mer jusqu'à ce que les chairs se soient entièrement séparées des os, qui servent alors à former l'extrémité des lances et des flèches.

Chaque village se compose de douze à quinze cases carrées ou ovales, et faites de larges feuilles de vakois.

« Ce qui m'a le plus étonné dans cette île, dit M. Gaimard, c'est que les habitants parlent un dialecte de la langue polynésienne et non celle de la Nouvelle-Guinée et des îles environnantes, d'où ils tirent leur origine. Ils s'entendaient bien avec les Tikopiens et un habitant des îles de Tonga ; ce qui pourrait faire supposer, jusqu'à un certain point, que les émigrations des Polynésiens jusque dans ces parages seraient antérieures à celle de la race noire. »

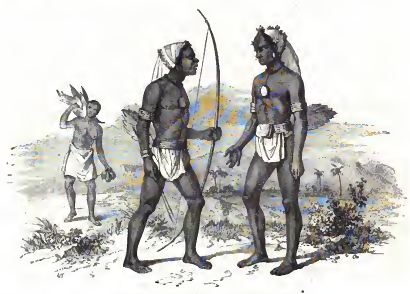
On a peu de renseignements sur la religion des Vanikoriens. On ne croit pas qu'ils aient des idoles ; mais ils ont une espèce de maison de Dieu où l'on porte les crânes des ennemis ou des naufragés.

Dans les grandes cérémonies, dit le docteur Quoy, ils portent d'élégants bracelets noirs et blancs, qui viennent de l'archipel du Saint-Esprit. Ils ne fabriquent eux-mêmes que des anneaux faits avec un grand trochus, et qu'ils se passent aux bras au nombre de sept ou de huit.

[2] Voy., plus haut, la relation de MENDANA, p. 200.

Espérance, la Nouvelle-Guinée, et l'île de Waggiou, près de la terre des Papous. Le 4 septembre, on arriva à Bourou (1); le 16, on fit voile pour Java. D'Auribeau tomba dangereusement malade, et fut remplacé par de Rossel. Le 28 octobre, les deux frégates mouillèrent à Sourabaya (île de Java), et furent prises par les Hollandais, alors en guerre avec la France. Après quelques mois, on rendit la liberté aux équipages.

Les tourmentes politiques de l'Europe interrompirent les recherches officielles. Par intervalles, des navires qui avaient traversé l'Océanie rapportaient des bruits incertains, recueillis dans les îles, sur le sort présumé de la Pérouse. Mais il était réservé au capitaine Peters Dillon, commandant le vaisseau de la Compagnie des Indes *the Research*, de jeter le premier, sur ce douloureux sujet, une triste lumière qui mit fin aux incertitudes.



Indigènes du groupe de Vanikoro. — D'après Dumont d'Urville.

En 1826, le capitaine Dillon, dans un voyage à l'île de Tucopia (2), voisine de l'archipel de Viti ou Fidji, avait acheté d'un naturel de cette île une poignée d'épée : il crut y reconnaître des chiffres qui avaient pu appartenir à la Pérouse; il fit des questions aux naturels, et, grâce à la connaissance qu'il avait du langage de ces insulaires, il apprit que cette poignée d'épée et un grand nombre de chevilles en fer, haches, couteaux et autres objets qui se trouvaient entre leurs mains, venaient d'une île assez éloignée, qu'ils appelaient *Malicolo* ou *Manicolo* (mais dont le véritable nom est *Vanikoro)* (3), près de laquelle deux grands vaisseaux avaient fait naufrage, lorsque les vieillards existant alors à Tucopia étaient de jeunes garçons (4); il se trouvait encore, disaient-ils, quantité de débris à Mallicolo (Vanikoro).

(1) Ou Borro. Voy., plus haut, la relation de BOUGAINVILLE, p. 348.

(2) Ou Ticopia, située par le 12e degré de latitude sud, découverte probablement par le *Barnwel*, en 1798, et visitée par le *Hunter*, en 1813.

(3) Le groupe de Vanikoro, découvert par la Pérouse, est composé des deux îles Vanikoro et Tevaï, entourées chacune d'un récif de corail, et de deux îlots nommés Maneraï et Manounha. On a proposé de donner à Vanikoro le nom de *la Recherche*, et au groupe le nom de *la Pérouse*.

(4) « Le Lascar dit qu'il était allé à Manicolo il y avait environ six ans, et y avait vu deux hommes âgés qui faisaient partie de l'équipage des bâtiments naufragés. » (Dillon, *Voyage aux îles de la mer du Sud.)* D'après ce renseignement, deux compagnons de la Pérouse, et peut-être la Pérouse lui-même, vivaient encore en 1807.

Ces renseignements et les objets qu'il avait entre les mains persuadèrent au capitaine Dillon que les deux bâtiments naufragés devaient être ceux de l'infortuné la Pérouse, puisqu'à l'époque indiquée par les naturels on n'avait pas entendu parler de la perte de deux grands bâtiments autres que ceux-ci.

Il poursuivit dès lors ses informations avec plus d'activité, et apprit enfin d'un Tucopien qui revenait de Mallicolo (Vanikoro) comment les naturels de cette île racontaient que, bien des années auparavant, deux gros vaisseaux étaient venus devant leur île, et que tout à coup une tempête s'éleva, de manière qu'un des deux vaisseaux échoua sur les récifs. Les naturels lancèrent quelques flèches, et on riposta par des coups de canon. Le vaisseau, battu par les vagues et continuant à heurter contre les rochers, fut bientôt en pièces; quelques hommes se jetèrent dans des embarcations et furent poussés à la côte, mais les sauvages les tuèrent tous jusqu'au dernier. L'autre vaisseau, plus heureux, avait échoué sur une plage de sable, et au lieu de répondre hostilement aux agressions des sauvages, les gens de l'équipage offrirent quelques haches et de la verroterie en signe d'amitié. La confiance s'établit, et les naufragés, obligés d'abandonner leur vaisseau, purent descendre dans l'île. Ils y restèrent quelque temps et bâtirent un petit vaisseau avec les débris du grand. Aussitôt qu'il fut prêt, il partit avec autant d'hommes qu'il en pouvait porter. Le commandant promit à ceux qu'il laissait dans l'île de revenir les chercher; mais on n'en entendit plus parler. Ces hommes restés dans l'île se partagèrent entre les différents chefs, auxquels leurs fusils rendirent de grands services.



Débris des frégates de la Pérouse découverts au fond de la mer, à deux milles de Vanikoro. — D'après Dumont d'Urville.

Par suite de ces indications, le capitaine Dillon, de retour au Bengale, entra en correspondance avec le gouvernement de la Compagnie, et, s'appuyant sur le décret de l'assemblée nationale qui prescrivait « à tous les ambassadeurs, consuls et autres agents français dans les pays étrangers, d'inviter, au nom de l'humanité, des arts et des sciences, les souverains de ces pays à ordonner à tous les navigateurs et agents quelconques de s'enquérir de toutes les manières possibles du sort de *la Boussole* et de *l'Astrolabe* que commandait la Pérouse, » il s'offrit à aller chercher ceux des Français qui pourraient encore exister, et, en tout cas, à vérifier si l'île Mallicolo (Vanikoro) avait réellement vu périr les deux vaisseaux, et si l'on pouvait encore retrouver des traces certaines du séjour des naufragés dans l'île.

Tous ces renseignements concernant un homme qui avait servi les sciences avec tant de zèle et qui était devenu victime de ses efforts pour en étendre les progrès, ne pouvaient qu'être favorablement accueillis: aussi la poignée d'épée que M. Dillon avait rapportée fut-elle soumise à l'examen d'officiers au service de

la France, et tous reconnurent qu'elle était exactement de la forme et de l'espèce de celles que portaient les officiers de la marine française à l'époque où l'on supposait que la Pérouse avait fait naufrage; et même, d'après le chiffre gravé sur cette poignée, ils conclurent qu'elle avait dû appartenir au commandant lui-même. Un vaisseau de la Compagnie du Bengale, *the Research*, fut confié au capitaine Dillon [1], avec la mission d'aller à l'île de Vanikoro et de faire toutes les recherches nécessaires pour arriver à la certitude du naufrage de la Pérouse sur ces côtes. M. Chaigneau, agent français, fut embarqué pour présider aux recherches. Le 23 juin 1827, le capitaine Dillon partit du Bengale, et le 8 septembre de la même année il arriva en vue de Vanikoro; il reconnut que cette île était de tous côtés entourée de récifs à une distance d'environ deux milles des côtes. Il communiqua avec les naturels, qui lui racontèrent

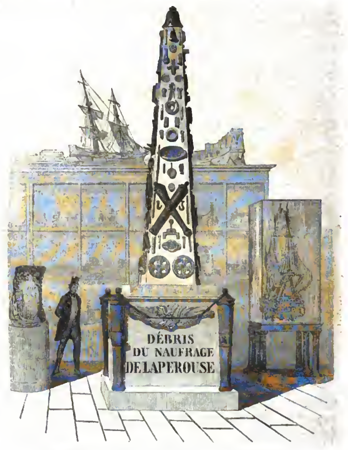


Musée de la marine, au Louvre. — Tronc d'un arbre près duquel fut enterré le père Receveur, à Botany-Bay.

de nouveau ce qu'il avait déjà appris à Tucopia, ajoutant que ceux qui avaient fait naufrage étaient des esprits qui avaient de longs nez s'avançant à deux palmes en avant de leur visage (c'étaient leurs chapeaux à cornes qui avaient donné cette idée aux sauvages); que le chef était sans cesse occupé à regarder le soleil avec un certain outil qu'ils ne pouvaient dépeindre, et à lui faire des signes; qu'ils étaient partis cinq lunes après avoir fait naufrage; qu'après leur départ il n'était resté que deux hommes blancs, dont l'un était chef, l'autre le servait; que le premier était mort il y avait trois ans, et que l'autre avait quitté l'île avec un chef sauvage auquel il s'était attaché. Poursuivant ses recherches avec une infatigable per-

(1) La Compagnie avait alloué, de plus, au capitaine Dillon, une quantité considérable d'objets à distribuer dans l'île, et dont la valeur s'élevait à mille piastres. « Valeur égale, dit Dumont d'Urville, à celle que l'on assigne, en France, à une expédition pour une campagne de trois ans. »

sévérance, le capitaine Dillon se fit conduire sur le lieu du naufrage, où il recueillit quelques morceaux de fer; il chercha vainement sur les rochers et sur les arbres des inscriptions qu'auraient pu y laisser les



Musée de la marine au Louvre. — Pyramide élevée à la mémoire de la Pérouse.

naufragés; il remonta une petite rivière jusqu'à un bois où ils avaient abattu des arbres, et ne put y trouver la trace d'aucun renseignement particulier. Ce qui cependant, plus que toute autre chose, lui donna la certitude que la Pérouse avait fait naufrage dans cette île, fut la découverte sur les récifs mêmes de plusieurs objets déposés aujourd'hui sur la pyramide, et l'acquisition qu'il fit des naturels de quatre petits canons qui servent de pilastres à cette pyramide, d'un fragment de cuillère en argent, de plusieurs pierriers et de deux cloches, dont la plus grosse, au haut de la pyramide, porte ces mots : *Basin m'a fait;* l'autre, qu'on voit au bas, est ornée de trois fleurs de lis.

Le capitaine Dillon rendit compte de son voyage à la Compagnie du Bengale, et il fut décidé qu'il se rendrait en Angleterre, où il lui serait permis de transporter en France ceux des objets qu'on jugerait convenable d'y envoyer. Bientôt après, Dillon vint à Paris. Charles X, alors roi de France, lui promit que tous les objets qu'il avait recueillis seraient placés dans une cénotaphe qu'on érigerait à cet effet

dans une des salles du Musée de marine qui allait se former sous le nom de Musée Dauphin. En outre, il nomma Dillon chevallier de la Légion d'honneur, et lui accorda une somme suffisante pour l'indemniser des frais de son voyage, ainsi qu'une pension de 4 000 francs. Pendant son voyage, ce malheureux officier avait été ruiné par la banqueroute d'un homme chargé de toutes ses affaires.

Dumont d'Urville, qui, en 1826, avait été envoyé de France à la recherche de la Pérouse, apprit à Hobart-Town, sur la terre de Van-Diémen, que le capitaine Dillon avait trouvé sur l'île Vanikoro des



Inauguration du monument élevé en 1828, par Dumont d'Urville, à la mémoire de la Pérouse, dans l'île de Vanikoro.

traces de l'infortuné navigateur. Il se dirigea vers cette île, et y arriva le 21 février 1828 : il fit explorer les récifs, et une ancre de 1 800 livres, un canon court en fonte, du calibre de 8, tout corrodé par la rouille, ainsi que deux pierriers en cuivre assez bien conservés, confirmèrent que les débris découverts par Dillon étaient bien réellement ceux de l'expédition de la Pérouse (1).

Dumont d'Urville fit alors ériger, en l'honneur de la Pérouse et de ses infortunés compatriotes, un monument modeste. L'inauguration eut lieu en présence de la majeure partie de l'équipage, au bruit de la mousqueterie des troupes et de l'artillerie de *l'Astrolabe,* avec le recueillement et la tristesse qu'inspire une cérémonie funèbre (2).

(1) Voy. la gravure de la page 492.

(2) Un navire français, *la Bayonnaise*, commandée par M. le Goarant, voulut aborder, après *l'Astrolabe*, à Tucopia : l'équipage fut mal accueilli; quelques marins parvinrent cependant à s'approcher du petit édifice commémoratif qui avait été respecté par les Tucopiens, et à clouer une médaille en cuivre près de celle que Dumont d'Urville avait fait encadrer à côté de l'inscription.



BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — La Pérouse, *Voyage autour du monde*, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par L.-A. Milet-Mureau; Paris, 4 vol. gr. in-4°, avec atlas séparé, et gr. in-fol., 1797; autre édition, Paris, 4 vol. gr. in-8, 1799. — *Fragments du dernier Voyage de la Pérouse*; Quimper, in-8, 1797. — *Relation abrégée du voyage de la Pérouse*, pendant les années 1785, 86, 87 et 88, pour faire suite à l'*Abrégé de l'Histoire générale des voyages* par la Harpe; Leipsick, in-8, 1799. — Lesseps, *Voyage de la Pérouse*, rédigé d'après ses manuscrits originaux, suivi d'un appendice renfermant tout ce que l'on a découvert depuis le naufrage jusqu'à nos jours, etc.; Paris, in-8, 1831. (Voy. plus loin, *Journal historique*, etc.) — *La Science populaire de Claudius*, simple discours sur toutes choses; *Voyage de la Perouse autour du monde*; Paris, 1839.

OUVRAGES À CONSULTER. — Mémoire du roi Louis XVI pour servir d'instruction particulière au sieur de la Pérouse, capitaine de ses vaisseaux, commandant la frégate *la Boussole* et *l'Astrolabe*; manuscrit autographe (au dépôt de la marine). — Georges Dixon, *A Voyage round the world*; but more particularly to the north west coast of America, etc.; London, gr. in-4°, 1789. — Capt. Vatkin Tench, *A Narrative of the expedition to Botany-Bay*, etc.; London, in-8, 1789. Traduit en français (avec quelques détails sur la Pérouse); Paris, in-8, 1789. — M. de Lesseps, *Journal historique de son voyage du Kamtschatka en France*; Paris, 2 vol. in-8, 1790. — John Meares, *Voyages made during the years 1788 and 1789 from China to the north west coast of America*, etc.; London, gr. in-4°, 1789. — Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, fait pendant les années 1791-92, sous le commandement de d'Entrecasteaux; Paris, 3 vol. in-4°, et gr. in-fol., 1800. — C.-J.-L. d'Avrigny, *le Départ de la Pérouse*, ou les Navigateurs modernes, t. II; 1807. — De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Voyage de d'Entrecasteaux*, envoyé à la recherche de la Pérouse; Paris, 3 vol. in-4° et gr. in-fol., 1807, 1808. — Vanderbourg, *Compte rendu du voyage de d'Entrecasteaux* dans le *Mercure de France*; Paris, in-4°, 1809. — J.-A. Vinaty, *Éloge de la Pérouse* (couronné par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse). — *Découvertes dans la mer du Sud*; nouvelles de M. de la Pérouse jusqu'en 1794; Paris, in-8 (ouvrage apocryphe, sans nom d'auteur et sans date). — *La Pérouse*, ou le Voyage autour du monde, tableau historique, avec un prologue en vaudeville, intitulé: *le Marin provençal*; 1810. — Hapdé, *Expédition et naufrage de la Pérouse*, recueil de faits, événements, découvertes, etc., appuyés de documents officiels, avec un état nominatif des officiers, savants, etc., embarqués sur *la Boussole* et *l'Astrolabe*, et l'énumération authentique de tous les débris du naufrage; Paris, in-8, 1829. — Férussac, *Bulletin des sciences géographiques*, etc., t. XVII, p. 220 et suiv.; in-8, 1829. — Capt. P. Dillon, *Narrative and successful result of a voyage in the south seas*, etc., to ascertain the actual fate of la Pérouse expedition, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1829. Traduit en français; Paris, 2 vol. in-8, 1830. — Le chevalier de Fréminville, *Nouvelle relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, exécuté en 1791, 92, 93 et 94, par d'Entrecasteaux; Brest, in-8, 1838. — Bajot, *Annales maritimes et coloniales*; — *the Oriental Herald*, etc.

Georges Dixon, *A Voyage round the world*, but more particularly to the north west coast of America, etc., 1785-88; London, in-4°, 1789. Traduction française par Lebas; gr. in-4°, 1789. — G. Vancouver, *Voyage of discovery to the north Pacific ocean, and round the world*; in wich the coast of north west America has been carefully examined and accurately surveyed, etc.; London, 3 vol. gr. in-4°, 1798. — Traduction française par Morellet et Demeunier, *Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du Nord et autour du monde*, etc.; Paris, 4 vol. gr. in-4°, 1800. — Krusenstern, *Reise um die Welt in den Iahren 1803, 4, 5 and 6*, etc.; Saint-Pétersbourg, 3 vol. in-4° et gr. in-fol., 1810, 11 et 14. — Louis Choris, *Voyage pittoresque autour du monde*, avec des portraits de sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et des îles du Grand Océan, etc.; Paris, in-fol., 1822. — P. Lesson, *Voyage autour du monde*, entrepris par ordre du gouvernement, sur la corvette *la Coquille*; Paris, 2 vol. gr. in-8, 1822-25. — Otton de Kotzebuë, *Neue Reise um die Welt in den Iahren 1823, 24, 25 und 26*; Saint-Pétersbourg, 2 vol. gr. in-8, 1830. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1826, 27, 28, 29, etc.; Paris, 20 vol. gr. in-8, gr. in-4° et gr. in-fol., 1830-33. — Le capit. Fréd. Lutké, *Voyage autour du monde*, exécuté par ordre de l'empereur Nicolas, en 1826, 27, 28, 29, etc.; traduit du russe par F. Boyé; Paris, 5 vol. gr. in-8 et atlas gr. in-fol., 1835-36. — Edw. Belcher, *Narrative of a voyage round the world* performed in his Majesty's ship *Sulphur*, during the years 1836-42; London, 2 vol. in-8, 1843. — Georges Simpson, *Narrative of a journey round the world*, during the years 1841-42; London, 2 vol. in-8, 1847.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES.

TOME PREMIER.

Hannon, voyageur carthaginois.

Afrique (côte occidentale).

Hérodote, voyageur grec.

Egypte.

Phénicie. — Syria de Palestine.

Arabie. — Ethiopie d'Asie.

Assyrie. — Babylonie.

TOME DEUXIÈME.

Cosmas Indicopleustes, voyageur égyptien.

Arculphe, évêque français.

Willibald, voyageur saxon.

TOME TROISIÈME.

Jean de Béthencourt, voyageur français.

Christophe Colomb, voyageur génois.

Améric Vespuce, voyageur florentin.

Vasco da Gama, voyageur portugais.

Fernand de Magellan, voyageur portugais.

TOME QUATRIÈME.

James Cook, navigateur anglais.

Nouvelle-Zélande.

Nouvelle-Galles du Sud.

Nouvelle-Calédonie.

La Pérouse, navigateur français.

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.